This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 954,052

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

La revue blanche

La revue blanche

Tome XXVII

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL 1902

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1902

AP
20
R46
v. 27

F. m. Lang
24654

Le Brelan de la Maréchale

à Henri de Régnier.

I

Sous l'inspiration de la Maréchale, Nattier a peint l'un de ses meilleurs portraits et peut-être le dernier.

Elle est accoudée à un balcon, près d'une cage en osier, ouverte, vide. L'allégorie est accessible. La vivacité des yeux explique une foule de choses. L'animation des joues respire la joie. Autour des tempes, c'est d'une transparence de nacre. Rondes, grasses, sensuelles, les mains ont de la gourmandise et des fossettes. Il y en a deux aux côtés de la bouche. Elle mérite qu'on la détaille : charnue, le cœur accusé, les coins en rehaut, d'un rouge incarnat, tout net le physique de cette bouche qui avait accoutumé de dire :

— Je ne tolère pas de captiver ensemble moins que trois amants : un, pour l'esprit ; l'autre, qui est de sentiment ; et celui au service fin, le meilleur du brelan.

Adalbert-Marie de Treste, chevalier de Malte, au temps qu'il était du brelan « pour l'esprit », corrigeait ainsi le dire précieux de la Maréchale :

— Elle a des vues si hautes sur toutes les choses, qu'il faut toujours, par la pensée, descendre d'un degré au moins ce dont elle parle, pour en goûter la saveur comme elle le désire : l'esprit. le sentiment, le service fin, cela lui plaisait à confondre et, chacun de ses valets de brelan, nous savons, à l'endroit de cette confusion, la trouver meilleure à servir que nulle autre.

II

De Sophie-Désirée de Vauges, fille noble, et de Bernard Cléry de Quatrefous, comte de Silleuse, chevalier de l'Ordre et mestre de camp pour l'artillerie du Roy, — elle était née en 1750, enregistrée à la paroisse de Silleuse, gouvernement de Caen, le 18 novembre, sous les prénoms de Désirée-Bernarde-Simone. A la même date, le livre des décès mentionne celui de sa mère, dont elle n'eut jamais que ce prénom de Désirée, peu coquet.

Louis XV aimait la gaillardise de M. de Silleuse. En 1764, à la naissance de Madame Élisabeth, le Roy imposa aux cabales de la Cour qu'une ménine de cette princesse serait la vicomtesse de Silleuse, encore qu'elle semblât de trop mince noblesse pour cette distinction et déjà trop âgée pour en remplir les devoirs délicats. Le mestre de camp fut fait maréchal cette année-là et il mourut de reconnaissance. Il laissait à sa fille : son épée, quelques terres, son cordon bleu, l'héritage d'une santé fameuse, de solides appétits, et la protection royale.

Celle-ci se manifesta, dès 1766, où Simone fut donnée en mariage au marquis de Symiane. Il avait servi la couronne dans des ambassades heureuses en Suède, sans négliger sa propre fortune, traitant les affaires de l'État avec la même intelligence qui le fit gagner des richesses dans le trafic du bois et des fourrures. A Versailles, il racontait des chasses passionnantes. Il savait, en outre, des histoires libertines dont il renouvelait le fonds, malgré ses soixante ans. Ce jeu brûlant lui ôta le souffle en 1770. Simone avait obtenu licence de rester ces quatre ans auprès de Madame Élisabeth.

Elle se trouva, par ce fait, très riche, veuve et pucelle, n'ayant accordé à son vieil époux d'autre faveur que de poser devant M. Nattier, le lendemain de leurs noces, pour laisser au marquis une image qui l'entretînt en passion.

Son nom et le marquisat lui plaisaient moins, sans doute, que le souvenir de la dignité où était parvenu son père. De là vient, — comme elle avait du crédit, — qu'on affecta de l'appeler la Maréchale, pour la distinguer aussi d'une cousine de feu son époux, qui était de Symiane et bossue

III

La Maréchale comptait juste vingt ans, à l'époque de son premier brelan, celui où le chevalier de Treste figurait l'amant « pour l'esprit ».

L'abbé Cucillet y occupait l'emploi « de sentiment ». Elle lui mandait toutefois avec précision :

« *Mon abbé, vené me faire l'amour! J'ai vu le Roy hier à la messe. La peur d'en estre distinguée m'a fait cacher derrière madame de Viarrets qui est si en chair. Il est sans doute le premier gentilhomme de France; il en seroit peut-estre bien le plus*

malade et de la moins gracieuse façon. Comme j'y ai pu échapper encor, quel vous semble le prix de mes baisers? Il n'y a pour cela de monnoie courante que les bons vôtres: l'abbé vené me faire le Roy! »

Elle expliquait cette préférence d'une manière qu'on n'y pouvait poliment contredire :

— J'ai pris l'abbé pour l'empêchement aux choses amoureuses que comporte toujours un peu le collet.

Pour le vrai, sa perruque avait un air de malice et, quoique rousseau, il était plus frais qu'une fille, l'haleine suave, avec des yeux qui contenaient le péché et l'absolution. Le grand séminaire de Paris ne l'avait point gâté de latin; il s'y était habitué à un esprit imité de M. de Voltaire, mais assez transformé pour séduire comme du nouveau, — et si détaché de toute croyance qu'il adorait l'Église pour elle-même.

Tiers fils de hobereaux mal argentés, de très authentique gentilhommerie de la marche limousine, il était Cueillet de Rûpetit.

M. de Tulle couchait un peu dans cette famille, au hasard de ses tournées pastorales. Son anneau d'améthyste amusait le jeune Claude-Prétextat. Monseigneur, gravement, découvrit à ce signe une vocation et, sur la mine courtoise qu'il reconnut à l'enfant, sa quinzième année révolue, il remplit la promesse de l'emmener à la capitale.

L'abbé fit honneur à son parrain qui le présenta. Il obtint une part dans un bénéfice, grâce à l'intercession de la pieuse Madame Victoire. Et, vraiment, il ravissait, aux soirées de Trianon, quand il jouait du clavecin. M. Rameau lui réserva ses dernières productions. Le front têtu de M. Jean-Jacques se dérida, quand il entendit ses airs du *Devin de Village* si coquettement ranimés au toucher spirituel de l'amateur.

Ses succès chatouillaient l'amour-propre de la Maréchale, — qu'elle avait excitable, — comme il lui agréait d'ouïr des avantages de M. le chevalier, au jeu. Il y risquait gros, avec la témérité de ceux qui ne possèdent guère.

IV

Mais elle se sentait l'inclination la plus franche à l'endroit du président Le Court d'Oiselsemblé, de la Chambre des Aides. Il siégeait en qualité de conseiller, quand elle le distingua pour son lit où sa facilité robuste ne démentit aucunement l'espoir

que les dames prétendaient en fonder, sur son menton bleu et le feu couvert de son regard.

Madame de Symiane pensa que cette chaleur du sang correspondait à des talents d'État. Elle intéressa la Du Barry, — qui ne désirait rien tant que d'être priée, — à la carrière du conseiller. On l'éleva au fauteuil fort avant son tour.

Il y fit belle figure. Toute sa personne aisée décelait le soin. Il en mettait un particulier à répartir dans son ajustement la sobriété convenable à la charge dont il portait le souci sur son visage. La gravité ne le quittait qu'au privé. La Maréchale lui en témoignait une reconnaissance qui redoublait le plaisir qu'elle savait partager. Elle attribuait à son charme cette métamorphose. Au contraire, la magistrature était le masque de M. d'Oiselsemblé. Il se découvrait au naturel dans ces soupers libertins qui le conduisaient à l'alcôve, parmi l'apparat des chandelles multipliées aux miroirs. Elle y demandait merci, devant qu'il laissât paraître la moindre envie de repos, — étouffant, de petits cris heureux, ses :

— Mon président, mon président, que tu m'aimes bien!

Au fond de cet homme, la volonté de parvenir était servie par une intelligence alerte. Sa lignée était de robe. Il y honorait la mémoire de dignitaires vantés par toute la corporation, à deux siècles d'intervalle. Ce qu'il avait gagné de la faveur, sans s'y être entremis, il s'était préparé à le mériter par une solide culture, ayant appris sous le baron de Montesquieu qui ne dédaigna point de correspondre avec lui ni de le retenir parfois au château de la Brède. Il y passa des heures utiles dans la bibliothèque en rotonde; mais le plus sérieux profit qu'il tira de cette illustre amitié fut celui des promenades au parc, où il soutenait, de son bras, le philosophe déclinant. Si le corps en cédait, sa pensée profonde conservait la même clarté qui l'avait projetée dans le siècle pour le déchirer et peupler de germes ses entailles.

Tout cela, M. d'Oiselsemblé le cachait à un monde où les philosophes au petit pied pullulaient. Il connaissait, au demeurant, que la maîtresse d'un homme d'étude est sujette à bayer en sa compagnie. Au jugement de la Maréchale, il apparut ce qu'il fallait : un cavalier de bonne étape et qui maniait le madrigal d'un tour élégant. Il lui composait des vers. Elle y prenait le nom de Chloé, le parfum des herbes champêtres, et les atours d'une pastourelle dont la négligence calculée ménageait à l'auteur de décrire la faible éminence de ces seins qu'il baisottait avec discernement.

On lisait les papiers aux comités fermés de Trianon. La Dauphine en appréciait la délicatesse. Madame de Lamballe se récria maintes fois pour entendre nommer le poète. La Maréchale faisant la renchérie, on s'accorda pour vanter à leur propos les talents de l'abbé Cueillet dont la réputation s'accrut, encore qu'il ne parvînt jamais à écrire un impromptu de quelque saveur.

Personne, en effet, n'eût soupçonné qu'ils provinssent du ténébreux président. On le voyait à Versailles pour les réceptions solennelles et les galas où il lui était indispensable de figurer les Aides. Autrement, ses visites à la Maréchale — logée sous les combles, avec la suite de Mesdames de France, — s'entouraient de précautions. Il ne méprisait point ouvertement la Cour, à cause d'une indigence mentale si enveloppée de façons exquises qu'elles la rendaient supportable même à un esprit orné. Mais il retenait d'une des ultimes causeries de M. de Montesquieu que ces têtes folles s'épouvanteraient un jour devant la catastrophe préparée par leur frénésie de jouissance, — et il les jugeait d'un voisinage compromettant.

La Maréchale raffolait de cet ami bien fait, tendre à l'occasion et spirituel. Elle s'en fût contentée, s'il n'eût aussi fréquemment prétexté de ses travaux pour rester à Paris. Elle l'y venait joindre dans son hôtel de la Place Royale, dont les façades roses l'induisaient en une mélancolie qu'il s'empressait à disisper, de gaillarde manière.

Elle devait revenir au château, pour son tour chez Madame Élisabeth, et, y usant des deux autres figures de son brelan, elle oubliait de soupirer après la plus chérie, qui eût si bien suffi au « service fin » qui lui était dévolu dans la trinité.

V

La mort du Roy délivra la Maréchale. Elle redoutait au-dessus de tout d'avoir à lui céder, car il la regardait vraiment au jeu de Mesdames, avec une lumière très expressive sous ses paupières gonflées. Et elle, qui aimait tant l'amour, le tenait néanmoins pour une chose très malpropre, à moins de jeunesse et de santé. Un jour livide traînait dans le palais depuis qu'on en avait délogé le cadavre et un reste de son odeur écœurante persistait. La tristesse des visages était réelle, à cause des joies qu'on se promettait de l'avènement de la Dauphine, et que le deuil allait

retarder. La première fut le départ de la Du Barry. On la goûta même durant l'agonie.

D'un embonpoint confinant à l'obésité, le profil moutonnier, l'œil morne, le nouveau Roy, préoccupé de géographie et serrurier, manquait de quoi plaire aux délicats. Ils se rangèrent auprès de la Reine, et ce fut une existence de délices. La Maréchale en eut sa part.

Elle était à un âge où Messieurs de son brelan favorisaient l'éclat de son teint et assuraient l'harmonieux progrès de ses formes. Aussi se trouva-t-elle empêchée à l'excès de la perte de M. le chevalier : contraint d'aller à Malte, il n'en revenait pas, emporté, là-bas, par une fièvre quarte dégénérée en un flux opiniâtre d'humeurs malignes.

L'abbé célébra une messe à son intention. La Maréchale y pensa d'abord s'évanouir de pleurer. L'idée qu'elle pourrait s'aveugler par l'abondance de ses larmes les tarit soudain. Une visite du président, à Versailles, acheva d'éloigner le fantôme de M. de Treste. Elle se dit ce qu'il lui contait naguère touchant l'île de son Ordre. Et, l'imaginant inhumé au frais d'un bois d'orangers, sous un tombeau du granit pourpre dont elle est bâtie, et couché dans son manteau à croix d'argent, elle apprécia ce sort assez convenable pour l'envier, — sauf la mort, « à quoi il ne faut point penser pour vivre heureux », observait-elle.

VI

Ce fut un embarras de compléter le brelan. Fort courtisée, elle redoutait un choix défectueux. M. de Treste, qui coopérait « pour l'esprit », n'en avait manqué mie. Il exigeait un remplaçant avisé. Elle crut le trouver dans un baron de Bionne, habile aux charades et beau joueur aussi. Après deux essais, elle y renonça, pour une incommodité de la bouche qui la forçait d'en écarter la sienne à des moments où le contraire est une douce loi. Rendue circonspecte, elle alla chez son président, à la Place Royale. Elle en rapporta une capacité de patience qui lui permit de temporiser, avec l'aide précieuse de Cueillet.

De loin en loin, il y eut une tentative. L'excellence de quelques-unes qu'elle renouvelait par scrupule, la conduisit à cette licencieuse défaite que tant d'hommes étaient dotés d'esprit, que le troisième de son brelan resterait le casuel.

Le hasard termina ce désordre. La fondation des États-Unis d'Amérique ramena en France, parmi les compagnons laurés du comte de Rochambeau, le fin vidame de Linandes, cadet gascon, qui tenait au vieux duc de Richelieu par cousinage. Il fit tourner les plus stables cervelles de Versailles, par son air guerrier, un mélange de rudesse affectée et de raffinement courtois dans ses propos. Il en tint de si galants et hardis aux trente printemps qui ouvraient l'été superbe de la Maréchale, qu'elle se l'attacha « pour l'esprit », séance tenante, d'enthousiasme.

Elle n'eut point à s'en dédire, ni à regretter par la suite le rajeunissement de son pacte frappé de caducité. M. d'Oiselsemblé, pour la première fois, se sentit un peu négligé. Il fut moins rare à la cour. L'abbé donnait aussi, tout fringant de l'animation où la jetait le retour des « Américains ».

Ce devait être la meilleure saison de Simone. Elle y embellit de toute sa pleine beauté, plus rose aux joues, plus nacrée vers les tempes, une cernure sous les yeux qui en avivait la flamme cuisante, et une telle satisfaction dans son sourire, que le contempler donnait l'envie d'y voler, en un baiser, le secret du bonheur.

Elle s'amusa fort des États Généraux, où messieurs du Tiers parurent si ridicules d'accoutrement, à leur arrivée, sous la pluie, — et surtout parce que le président en nourrissait du souci.

Il avait failli déserter l'enseignement de son feu maître, quand le Roy eut commis le pouvoir à MM. de Malesherbes et Turgot, croyant ces hommes probes et sages de taille à soustraire la société au cataclysme. Il accorda la même confiance à M. de Necker, le Genevois. En mai 1789, il reconnut que l'heure prédite par son clairvoyant ami approchait. La prise de la Bastille le consterna.

La Maréchale s'en gaussait dans les cajoleries du vidame. Il prétendait mater, avec soixante gardes suisses, la canaille parisienne. La boutade alla jusqu'au Roy — qui ajustait une serrure, — par la Reine qu'avait suppliée la Maréchale. Louis XVI répondit que c'était matière à méditer.

VII

Cependant, comme M. d'Oiselsemblé maintenait, bien qu'ils fussent seuls, sa mine lugubre, — ce jour-là, elle consentit à écouter ses raisons. Il la chapitrait sur certaines précautions indispensables, à prendre en secret. Elle réalisa sa fortune, vendit ses terres, sa vaisselle d'or, remplit cinq coffrets de ses bijoux, pour lui remettre le tout qu'il logerait sûrement, avec son bien personnel, en Angleterre.

Il retourna de ce voyage, si effrayé d'avoir entendu les explications intelligentes de plusieurs Anglais sur les affaires de France et le bref délai qu'ils accordaient à la royauté pour se sauver par un miracle, qu'il prit congé de la Cour des Aides, mit en caisses sa bibliothèque, acheta une ample provision des plumes dont il avait l'habitude ; puis il offrit à son amie de l'emmener à Londres.

Si la Maréchale eût engagé les deux autres acteurs du brelan à la suivre, elle y fût partie. Mais l'abbé Cueillet de Rûpetit, frondeur, la reçut avec *les Soupirs* de M. Rameau qu'il sifflota, ayant égaré la clé du clavecin au moment de l'ouvrir. Pour M. de Linandes, il parla de massacrer le traître et d'en faire moins qu'une pâtée, tout président aux Aides qu'il n'était plus, pour avoir berné de si lamentables sornettes les plus mignonnes oreilles du royaume. Il était réellement à souhait « pour l'esprit » dans le brelan de la Maréchale ! Elle sacrifia, douloureuse, « celui au service fin » dont elle transmit la fonction délicate aux soins du vidame, avec l'abbé pour coadjuteur éveillé.

Le courrier d'outre-Manche apporta les nouvelles de M. d'Oiselsemblé. Il énumérait chaque fois les derniers arrivants à Londres.

La cour se vidait à vue. L'abbé, que la rencontre d'une figure sombre jetait dans des crises, n'y voyait plus que longs visages décomposés, et manquant d'auditeurs pour ses concerts, il pressait la Maréchale de partir. Madame Élisabeth la dégagea du service, sans laisser paraître combien elle souffrait de cette défection après tant d'autres.

M. de Linandes, chevaleresque, jura ses grands dieux qu'il serait mort pour l'amour de sa Maréchale ; mais, comme elle lui en ôtait le cher devoir, il fit serment de vivre pour sa belle Reine : Marie-Antoinette, la veille, à une charade où c'était d'obligation,

l'avait admis à lui toucher le creux de la main, — ce dont il rêvait !

Par la suite, on lui confia les fameux soixante Suisses qu'il avait réclamés si joliment : il tomba au milieu d'eux, à la grille des Tuileries, tenant, avec la crânerie d'un homme, sa parole d'enfant.

VIII

A Londres, le prudent élève de M. de Montesquieu avait loué à bail une maison confortable dans South Kensington. Il en proposa le couvert à la Maréchale qui obtint d'y amener aussi l'abbé. Cette combinaison valait pour la commodité du brelan refait, sauf l'ouverture casuelle. Le président n'avait point perdu de son brio, encore qu'il fît un cas extrême de l'amertume de l'exil. Rien d'amer, pour qui possède, auprès de soi, deux yeux, des dents, un sourire, ce grain de peau, la forme et les couleurs qu'était madame de Symiane. Elle s'avoua heureuse; et, la ville, les gens moins laids qu'on ne les lui avait représentés, les bateaux sur la Tamise, elle regarda tout en écureuil ébouriffé.

Enfin, la société française se forma. Monsieur, comte d'Artois, eut un semblant de maison. L'aristocratie fermée d'Angleterre accueillit les émigrés. La Maréchale brilla. Elle fut la reine de ce microcosme, parmi une guirlande de jolies femmes. Si elle n'avait guère pris garde à Monsieur, autrefois, elle en apprécia la conversation railleuse, ardente, âpre, mais si polie et câline à l'échappée, qu'elle pensa l'admettre « pour l'esprit » à son brelan. Sa taille pincée, la force de son mollet rond, sa prunelle éclatante, répondaient qu'au reste il ne devait point faillir. Mais, elle se taxa de folle, pour avoir songé au frère du Roy. Lui-même prit les devants, avec ce tour de cérémonie suprême qu'il apportait en chaque circonstance.

Il la visita au logis commun de Kensington, durant une promenade commandée que firent, de compagnie, l'abbé Cueillet et M. d'Oiselsemblé, flattés d'avoir pour troisième ce royal partenaire. Ils revinrent, curieux, auprès de la Maréchale qui les gourmanda de la belle façon sur cette faute de goût : — un nuage, sans plus, à l'apogée du brelan.

Les gazettes, cependant, apportaient à ce monde frivole des bouffées de tristesse. Il commençait de démêler quelles terribles préparations préludaient en France à une ère d'inconnu. Il ressen-

tait aussi un manque d'argent sans recours. Avec l'engouement d'une mode, qui leurra d'une illusion consolante, on tâcha à gagner sa vie. M. d'Oiselsemblé offrit des leçons de français. Il eut beaucoup d'élèves. La Maréchale, qui savait un peu la gouache, peignit des éventails, des bonbonnières, des écrans, mille bibelots vendus à prix d'or. Le moins heureux fut l'abbé : il proposa d'enseigner le clavecin; on le trouva futile et indigne de son rabat; il dut montrer à des enfants, dont il parlait à peine la langue, le latin qu'il ignorait, — et s'en trouva payé très cher.

Si les gentilshommes se fatiguèrent vite de ces travaux acceptés d'abord comme une amusante nécessité, leur clientèle ne fut pas moins prompte à se lasser. Il y eut d'atroces misères. La prévoyance de M. « pour le fin » les avait épargnées aux associés de Kensington. Elle n'en sut point bannir l'ennui, — un ennui rose, de par le teint de la Maréchale.

Elle s'étiolait, pourtant, à l'air de Londres. Il a des brouillards, une lourdeur et de la mélancolie, à morfondre un cœur de France, même éloigné de la maussaderie, comme était celui de la triple alliée. Elle prétendit trouver gourds les doigts de l'abbé, si d'aventure il attaquait une fugue de Bach, et n'applaudit que s'il essayait une romance languissante de M. Dalayrac, l'air de Blondel ou le babillage de *Zémire et Azor* du spirituel M. Grétry; — et l'abbé délaissait son art pour des songeries.

Quand Monsieur paraissait, — depuis cette fois qu'il surprit l'intimité de « la belle chatte », selon son langage, — la Maréchale retenait ses deux amis. Accomparant, le regard preste, les mérites visibles de sa triade, elle convenait qu'il n'en saurait exister de meilleure tenue. M. le comte d'Artois eut la politesse de reconnaître l'abbé Cueillet de Rupetit ; mais il s'adressa plutôt à M. d'Oiselsemblé, en considération de la charge éminente qu'il avait occupée. Ce prince aimait la gravité, chez autrui.

Celle du président semblait participer du génie. Il parlait comme il se rappela que le faisait M. de Montesquieu : avec une mesure propre à donner du relief aux périodes fluentes et d'un ton glacé, pour augmenter la chaleur des propositions essentielles, car il pensait à son avenir, en représentant que celui de la Royauté, forte du bon droit, verrait des retours favorables.

On se réjouit d'entendre prôner la chance de ce qu'on souhaite, au point de le croire à demi-réalisé : Monsieur prisa le

don prophétique de son interlocuteur, tandis que, de sa main diaphane, il chiffonnait son cordon du Saint-Esprit ou, tantôt, se pinçait à la dérobée les narines. Il poussa si avant cette amitié, qu'il manda au président, par scrupule de s'adresser ailleurs, un besoin de dix mille écus, impérieux. Le lendemain au soir, M. d'Oiselsemblé apportait la somme. Après y avoir réfléchi toute la nuit, il l'avait prise dans sa cassette bondée, et il se vanta d'avoir couru les usuriers, sans nommer nulle part l'emprunteur véritable.

Le trait toucha Monsieur, aux larmes. On ne le revit jamais plus à Kensington.

IX

La Maréchale s'y désolait. Une maladie de l'abbé, et cette sotte de manie pour les estampes, qui retenait dehors le président, l'isolèrent bien trop à son gré de belle personne qui n'a rien tant à se confier à soi-même La tête lui bourdonnait, du silence. Néanmoins, elle s'y apitoya sur ce que Madame Élisabeth, la Reine et M. le Dauphin si mignon, arrêtés dans leur fuite, venaient d'être conduits en geôle. Quant au Roy, elle l'accusait d'avoir encouru son mal, ayant dépensé en besognes de serrurier un temps dû à de plus hauts soucis. Apprenant que la princesse de Lamballe partageait cette captivité, elle conçut un remords de n'être point auprès de Madame Élisabeth.

Il troubla son sommeil, et, même, ces reposantes stations devant le miroir où elle se poudrait en neige, à la recherche du sourire le plus assassin. Elle se félicitait de le tenir quand ses lèvres, impatientes des minauderies, revenaient à leur naturel. Il lui sembla que sa psyché la boudait. Elle en changea tellement qu'elle finit par se convaincre de l'imperfection des miroitiers anglais.

Chez un fripier, elle trouva une glace à main, de Venise, et l'emporta, rassurée. Le tain en était d'une eau très pure. Elle s'y mira sans satisfaction et reconnut avec épouvante que sa beauté la quittait par un lacs de rides. Elles étaient des milliers et se composaient sur le front en mailles pressées, hachures à l'entour de la bouche, patte d'oie à l'œil. Là, toute seule, l'inspiration lui vint de sa première confidence à elle-même :

— La Maréchale, ma mie, vous comptez quarante-un ans, depuis le 18 novembre !...

Il lui parut enlaidir, de minute en minute. Au bout de trois heures, elle s'examinait encore : les larmes inondaient son visage. Les paupières épaissies et rouges, ses yeux imploraient l'aumône d'une flatterie. Le miroir vénitien la refusa. Elle le laissa choir, — cela fit un bruit sec, des brisures aiguës comme aiguilles, — et, avec un cri, elle se renversa dans la bergère tendue de satin broché de bouquets à la française, qu'elle réservait à sa table de toilette.

M. d'Oiselsemblé, par une porte, et l'abbé, d'en face, accoururent. La Maréchale, comme ils s'étaient penchés pour la ranimer, se redressa lentement et les maintint ensemble, ses bras passés à leur col. Ils lui appliquèrent la médecine du baiser : à la naissance des seins, sur les confins de la nuque, à chaque joue, et, lorsqu'ils furent dégagés, depuis la moiteur grisante de l'aisselle jusqu'à l'amande des ongles froids. Elle leur retourna la galanterie par de légers soupirs d'aise qu'elle suspendit pour demander :

— Mes amis, ne me celez point la vérité : je suis bien laide, dites-moi ?

Un double éclat de rire jaillit, de la basse-taille présidentielle et du fausset de l'abbé qui pirouetta, traçant une ligne rouge, du talon qu'il avait en l'air.

La Maréchale, après une moue, adopta leur parti de rire, — et cela sonnait, argentin et frais : une cascatelle de petites perles dansantes, chues de haut, dans un gobelet de mousseline !

X

Toutefois, le for de la Maréchale demeurait triste. Cette idée ne l'avait jamais frappée, qu'elle pût défaillir à son brelan. Elle grandit, à mesure que s'imposait celle de son devoir de ménine auprès de Madame Élisabeth.

Elle regarda longuement, un soir, son abbé et son président, puis les baisa, sans l'étourderie espiègle qu'elle y apportait toujours et qui ajoutait tant de sel à ses faveurs. Ils s'en furent au lit : le magistrat, à droite, l'ecclésiastique, à gauche..

Au baise-main du réveil de la Maréchale, ils trouvèrent qu'elle n'y était plus. Un billet à leur adresse les attendait sur une crédence :

« *Mes amys excellens, la viellesse m'espouvante. Vous ne m'eussié point toujours désirée. Je serois morte d'un relasche-*

ment de vos soins. Je vous l'espargne et vous laisse la souvenance d'une personne dont le visage, la manière ni la taille, ne vous jettaient encor en aversion. Osté tout regret de vous-mesmes, après que vous m'aurés pleurée un petit, et parlé de cette Mareschale qui vous aimoit, afin de la retenir d'oubli. Je rejoins de ce pas Madame, dont le sort sera le mien. Quand vous lirés cecy, je serai sur la mer, à la mercy de Dieu. Mes plus fins baisers pour les derniers, et rappelé-vous comme je sentois la fraise. L'abbé, priés pour moy et mon asme. — SIMONE. »

En partant, la Maréchale avait songé au sermon du père Renaud sur la conversion de feu la Princesse Palatine, — dont la légèreté, sous le Grand Roy, tourna si miraculeusement à l'austérité la plus exemplaire, — et qui désabusa du monde madame de Mailly. Elle rêvait de ne plus vivre qu'à cette double imitation, dans la vertueuse compagnie de la sœur du Roy.

Arrêtée à Arras, la ville même de M. de Robespierre, où son postillon du deuxième relais l'avait conduite, afin d'afficher un civisme que l'on soupçonnait de pactiser avec les liberticides, — la Maréchale déclina ses noms : Désirée-Bernarde-Simone, de Vauges, de Quatrefous, comtesse de Silleuse, veuve de M. le marquis de Symiane, et ménine de Madame Élisabeth, sœur de Sa Majesté, qu'elle entendait rejoindre en sa prison, étant venue d'Angleterre à cette seule intention.

Le commissaire nota l'arrogance de la ci-devant et, sous escorte, avec un rapport soigné, la fit diriger sur Paris. Elle y demanda Madame à si grands cris qu'on la tint pour chargée d'une grave mission par les partisans de Londres. Ce qui, dans la suite, fut un chef d'accusation contre « Élisabeth Capet ».

Elle vit la princesse. Toutes deux, aux bras l'une de l'autre, pleurèrent sans pouvoir se parler. Puis, la Maréchale dit simplement :

— Madame, gardez-moi, je suis venue pour cela : je suis toujours votre ménine.

— Il fallait rester là-bas, malheureuse, ils vous feront mourir.

— Non, Madame, car je n'ai rien fait.

On les sépara. La Maréchale attendit son procès, un an, à l'Abbaye. Elle n'eut le sentiment du danger qu'à fréquenter les prisonniers. Son cas fut instruit avec célérité : « *émissaire des liberticides de Londres, est venue nouer des intelligences dans Paris; a comploté contre la sûreté de l'État.* » Elle répondit à toutes les questions :

— Je ne sais rien et n'ai rien commis de la sorte.

En écoutant lire la sentence de mort, elle fit le signe de la croix, se toucha le cou à deux reprises, et frissonna.

On la supplicia le 17 octobre 1793, par beau soleil. Elle s'était étonnée seulement qu'il y eût tant de foule sur la « place Louis XV » pour regarder mourir de pauvres victimes. Et voyant Samson montrer les têtes coupées, elle le pria avec grâce :

— Monsieur le bourreau, je vous supplie, ne montrez point ma tête qu'il n'y ait, à la bouche, un peu du sourire que ce peuple n'a point connu en son éclat, et qui empêchait la colère...

Elle n'avait pas quarante-trois ans.

XI

Son dernier brelan lui survécut.

Sous Louis XVIII, M. d'Oiselsemblé reçoit la présidence d'une chambre à la Cour des Comptes, et l'abbé Cueillet de Rûpetit, la mître, avec le diocèse de Tulle à inspirer.

La faveur du comte d'Artois les fit porter à la pairie. Ils siégeaient côte à côte, avec les *ultras*, dans le procès du prince de la Moskowa, où leur vote se conforma aux désirs de Monsieur.

Réuni encore, dans la cathédrale de Reims, pour le sacre du Roy Charles X, — le brelan de la Maréchale s'ébrécha, par la faute de Monseigneur de Tulle.

Il était juste qu'il s'en allât le premier, n'y étant que « pour le sentiment ».

Février 1901.

CHARLES-HENRY HIRSCH

A la dure[1]

CHAPITRE XX

Le Grand Désert Américain.— Quarante milles sur des ossements.— Lacs sans issues. — Le voyage remarquable de Greeley. — Hank Monk, le cocher renommé. — Fatal effet d'un « Bouchon » mis sur une Histoire. — Une anecdote râpée.

Le dix-septième jour, nous passâmes près des plus hauts pics de montagnes que nous ayons encore vus et quoique la journée fût très chaude, la nuit qui la suivit fut d'un froid hivernal et les couvertures ne furent rien moins qu'inutiles.

Le dix-huitième jour, nous rencontrâmes les constructeurs du télégraphe marchant vers l'est à la station de la rivière Reese, et nous envoyâmes une dépêche à Son Excellence le Gouverneur Nye à Carson City (distante de 251 kilomètres).

Le dix-neuvième jour, nous traversâmes le grand désert américain, soixante kilomètres mémorables de sables mouvants, dans lequel les roues de la voiture enfonçaient de 15 à 30 centimètres. Nous travaillâmes pour gagner notre passage pendant la plus grande partie de cette traversée. C'est-à-dire que nous descendîmes et que nous allâmes à pied. Ce fut une triste étape, longue et assoiffante, car nous n'avions pas d'eau. D'une extrémité à l'autre de ce désert, la route était blanchie par des ossements de bœufs et de chevaux. Ce serait à peine une exagération de dire que, pendant cette marche de soixante kilomètres, nous aurions pu poser le pied sur un os à chaque pas. Ce désert était un prodigieux cimetière. Les chaînes d'assemblage, les cerceaux de chariots et les débris vermoulus des véhicules étaient presque aussi fréquents que les os. Je crois que nous avons vu là assez de chaînes d'assemblage, en train de se rouiller dans le désert, pour barrer n'importe quel État de l'Union. Ces restes ne suggèrent-ils pas quelque idée des souffrances épouvantables et des privations endurées par les premiers émigrants en Californie ?

Au bord du désert gît le lac Carson, ou la « perte » de la Carson, mélancolique nappe d'eau sans profondeur, de 130 à 160

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le 1er octobre 1901.

kilomètres de tour. La rivière de Carson s'y jette et s'y perd : elle s'enfonce mystérieusement dans la terre et ne reparaît plus jamais au soleil, car le lac n'a pas d'issue.

Il y a plusieurs rivières dans le Nevada et toutes ont ce sort mystérieux. Elles se terminent par divers lacs ou « pertes » et finissent là. Le lac Carson, le lac Humboldt, le lac Walker, le lac Mono sont tous de grandes nappes d'eau sans déversoirs visibles. Elles reçoivent constamment de l'eau; on n'en voit jamais s'échapper d'elles, et pourtant elles restent toujours pleines jusqu'au bord, sans baisser ni monter. Ce qu'elles font de leur trop plein, il n'y a que le Créateur qui le sache.

Sur la limite occidentale du désert nous fîmes halte un moment à Haillonsville. Elle consistait en une seule cabane de bois et n'est pas marquée sur la carte.

Ceci me rappelle un petit épisode de voyage. Aussitôt après avoir quitté Julesbourg, sur la Platte, j'étais assis à côté du cocher lorsqu'il me dit :

— Je vous raconterais bien quelque chose de vraiment très risible, si cela peut vous faire plaisir. Horace Greeley voyageait un jour sur cette route. En quittant Carson City il dit au cocher Hank Monk qu'il avait un engagement pour une conférence à Placerville et qu'il désirait beaucoup aller vite. Hank Monk fit claquer son fouet et se lança à une allure effrayante. La voiture bondissait d'une si terrible manière que les cahots arrachèrent les boutons des vêtements d'Horace et finalement le lancèrent la tête à travers le plafond; alors il vociféra à Hank Monk pour le prier de ralentir, disant qu'il n'était plus si pressé que tout à l'heure. Mais Hank Monk lui répondit : « Restez assis, Horace, et je vous ferai arriver à l'heure. » Et ma parole, c'est ce qu'il fit, du moins pour ce qui restait de lui.

Un ou deux jours après, nous prîmes un homme de Denver, au croisement des routes, et il nous raconta beaucoup de choses sur le pays et les mines Gregory. Il paraissait plein d'intérêt et très au courant des affaires du Colorado. Tout à coup il remarqua :

— Je vous raconterais bien quelque chose de vraiment très risible si cela peut vous faire plaisir. Horace Greeley voyageait un jour sur cette route. En quittant Carson City, il dit au cocher qu'il avait un engagement pour une conférence à Placerville et qu'il désirait beaucoup aller vite. Hank Monk fit claquer son fouet et se lança à une allure effrayante. La voiture bondissait d'une si terrible manière que les cahots arrachèrent les boutons

des vêtements d'Horace et finalement le lancèrent la tête à travers le plafond; alors il vociféra à Hank Monk pour le prier de ralentir, disant qu'il n'était plus si pressé que tout à l'heure. Mais Hank Monk lui répondit : « Restez assis, Horace, et je vous ferai arriver à l'heure. » Et ma parole, c'est ce qu'il fit, pour ce qui restait de lui.

Au fort Bridger, quelques jours après, nous embarquâmes un sergent de cavalerie, un parfait militaire. Personne, pendant notre long voyage, ne nous fournit sur l'armée une telle provision de renseignements concis et bien présentés. C'était surprenant de trouver dans les coins perdus de notre pays un homme aussi informé de tout ce qui est utile à savoir dans sa profession, et en même temps d'un grade aussi subalterne et d'une attitude aussi modeste. Pendant l'espace de trois heures nous l'écoutâmes avec le même intérêt. A la fin il entama le sujet des voyages transcontinentaux et bientôt il dit :

— Je vous raconterais bien quelque chose de vraiment risible, si cela peut vous faire plaisir. Horace Greeley voyageait un jour sur cette route. En quittant Carson City, il dit au cocher Hank Monk qu'il avait un engagement pour une conférence à Placerville et qu'il désirait beaucoup aller vite. Hank Monk fit claquer son fouet et se lança à une allure effrayante. La voiture bondissait d'une si terrible manière que les cahots arrachèrent les boutons des vêtements d'Horace et finalement le lancèrent la tête à travers le plafond. Alors il vociféra à Hank Monk pour le prier de ralentir, disant qu'il n'était plus si pressé que tout à l'heure. Mais Hank Monk lui répondit : « Restez assis, Horace, et je vous ferai arriver à l'heure. » Et ma parole c'est ce qu'il fit pour ce qui restait de lui.

Huit heures au delà de la ville du Lac Salé, à une petite station, un prédicateur mormon monta avec nous ; — c'était un homme aimable, doux, à la parole agréable, vers qui l'on se sentait porté sans le connaître. Je n'oublierai jamais le pathétique de sa voix tandis qu'il nous racontait, en un simple langage, l'histoire des exodes et des souffrances sans consolations de son peuple. Aucune éloquence de la chaire ne fut jamais plus émouvante et plus belle que la description par ce déclassé du premier pèlerinage mormon à travers les plaines, s'efforçant tristement vers la terre de son bannissement, marquant sa route de tombeaux et l'arrosant de ses larmes. Ses paroles nous touchèrent tellement que ce fut un soulagement pour tout le monde quand la conversation prit un tour plus gai et que les carac-

tères physiques du pays curieux où nous étions arrivèrent sur le tapis. L'un après l'autre, chaque sujet fut discuté agréablement, et, à la fin, l'étranger dit :

— Je vous raconterais bien quelque chose de vraiment risible, si cela peut vous faire plaisir. Horace Greeley voyageait un jour sur cette route. En quittant Carson City, il dit au cocher Hank Monk qu'il avait un engagement pour une conférence à Placerville et qu'il désirait beaucoup aller vite. Hank Monk fit claquer son fouet et se lança à une allure effrayante. La voiture bondissait d'une si terrible manière que les cahots arrachèrent les boutons des vêtements d'Horace et finalement le lancèrent la tête à travers le plafond. Alors il vociféra à Hank Monk pour le prier de ralentir, disant qu'il n'était plus si pressé que tout à l'heure. Mais Hank Monk lui répondit : « Restez assis, Horace, et je vous ferai arriver à l'heure. » Et, ma parole, c'est ce qu'il fit pour ce qui restait de lui.

Seize kilomètres plus loin que Haillonsville, nous trouvâmes un pauvre vagabond qui s'était couché pour mourir. Il avait marché tant qu'il avait pu, mais ses forces avaient fini par le trahir. Il succombait à la faim et à la fatigue. Il aurait été inhumain de l'abandonner là. Nous payâmes sa place jusqu'à Carson et nous le portâmes dans la malle-poste. Il se passa quelque temps avant qu'il donnât des signes manifestes de vie, mais, à force de le frictionner et de lui verser de l'eau-de-vie entre les lèvres, nous finîmes par le ramener à un état de connaissance languide. Ensuite nous lui donnâmes un peu de nourriture et, petit à petit, il finit par comprendre la situation et une lueur de reconnaissance adoucit son regard. Nous rendîmes sa couche de sacs postaux aussi confortable que possible, nous lui construisîmes un oreiller avec nos vestes. Il avait l'air plein de gratitude. Il leva les yeux vers nos visages et dit d'une voix faible qui tremblait d'émotion honnête :

— Messieurs je ne sais qui vous êtes, mais vous m'avez sauvé la vie; et bien que je ne doive jamais être en situation de vous en récompenser, je sens que je peux du moins alléger une heure de votre long voyage. Je présume que vous êtes des étrangers sur cette grande voie de communication, mais, à moi, elle m'est tout-à-fait familière. A ce propos, je vous raconterais bien quelque chose de vraiment très risible, si cela peut vous faire plaisir. Horace Greeley....

Je lui dis, d'un ton péremptoire :

— Pauvre étranger, vous ne continuerez qu'à vos risques et

périls. Vous voyez en moi la ruine mélancolique d'un tempérament autrefois vigoureux et superbe. Qu'est-ce qui m'a amené là ? La chose que vous voulez nous dire. Graduellement, mais sûrement, cette vieille anecdote ennuyeuse a sapé ma force, miné ma constitution, flétri ma vie. Ayez pitié de ma faiblesse. Épargnez-moi, rien que cette fois-ci, et racontez-moi l'histoire du jeune Georges Washington et de sa petite hachette, pour changer.

Nous étions sauvés, mais non pas notre malade. En essayant de retenir l'anecdote à l'intérieur de son corps, il attrapa un effort et mourut dans nos bras.

J'ai appris, depuis, que je n'aurais pas dû demander au plus robuste habitant de la région ce que j'ai demandé à ce simple fantôme d'homme, car, après sept années de résidence sur la côte du Pacifique, je sais que cocher ni voyageur de la grande ligne n'a jamais pu garder cette anecdote en bouteille devant un tiers et y survivre. En une période de six ans, j'ai passé et repassé les sierras entre le Névada et la Californie treize fois par la poste, et j'ai entendu la narration de cet inusable incident quatre cent quatre-vingt-une ou quatre cent quatre-vingt-deux fois. J'en ai la liste quelque part. Les cochers la racontaient, les conducteurs la racontaient, les hôteliers la racontaient, les voyageurs de passage la racontaient, les Chinois eux-mêmes et les Peaux-Rouges nomades la racontaient. J'ai ouï le même cocher la raconter deux ou trois fois dans le même après-midi. Elle m'est parvenue vêtue de toute la multitude des langues que Babel a léguées à la terre, parfumée de whisky, d'eau-de-vie, de bière, d'eau de Cologne, d'eau dentifrice, de tabac, d'ail, d'oignons, de sauterelles, de tout ce qui a une senteur parmi la longue énumération des choses dont se gorgent ou se gavent les fils des hommes. Jamais je n'ai flairé d'anecdote aussi souvent que celle-là; jamais je n'ai flairé d'anecdote aussi odoriférante que celle-là. Et impossible de la reconnaître à l'odeur, car chaque fois qu'on croyait savoir la sienne, elle revenait avec une autre. Bayard Taylor a parlé de cette vénérable anecdote, Richardson l'a publiée, ainsi que Jones, Smith, Johnson, Ross, Browne, et tout épistolier qui a posé le pied sur la grande route entre Julesbourg et San Francisco; j'ai entendu dire qu'elle est dans le Talmud. Je l'ai vue imprimée en neuf langues différentes; on m'a dit qu'elle est employée par l'Inquisition à Rome; et je viens d'apprendre avec regret qu'on va la mettre en musique. Tout cela me paraît très mal.

La poste aux chevaux transcontinentale n'est plus, et les

cochers en sont une race éteinte. Je me demande s'ils ont transmis cette anecdote chauve à leurs successeurs les garde-freins et conducteurs du chemin de fer, et si eux l'infligent toujours aux voyageurs sans défense. Maint touriste du temps passé en a conclu que les vraies grandeurs de la Côte du Pacifique n'étaient pas le Yo Semite et les Gros Arbres, mais Hank Monk et son aventure avec Horace Greeley (1).

CHAPITRE XXI

La poussière d'alcali. — Désolation et contemplation. — Carson City. — Fin de notre voyage. — Présentation à quelques habitants. — Singulière réprimande. — Un zéphyr du Washoe, ses amusements. — Ses heures de bureau. — Le palais du Gouverneur. — Les bureaux du Gouvernement. — Notre hôtelière française Brigitte O'Flannigan. — Les secrets des silhouettes. — Une cause de trouble immédiat. — La brigade irlandaise. — Les pensionnaires de Mme O'Flannigan. — L'expédition d'arpentage. — Évasion des tarentules.

Nous approchions du terme de notre long voyage. C'était le matin du vingtième jour. A midi nous atteindrions Carson City, la capitale du Nevada. Nous n'étions pas contents, mais fâchés. Nous venions de faire un beau voyage d'agrément; nous nous étions gorgés de merveilles tous les jours; nous étions maintenant bien habitués à la vie de la malle-poste, nous l'aimions ; aussi l'idée de faire halte et de redescendre à une existence prosaïque dans un village n'était-elle pas agréable, mais, au contraire, décourageante.

Visiblement notre nouvelle demeure était un désert, claquemuré entre des montagnes dénudées et neigeuses. Il n'y avait pas un arbre en vue. Il n'y avait pas de végétation autre que le buisson de sauge et le bois à graisse. Toute la nature en était grise. Nous piétinions à travers de grandes masses de poussière impalpable d'alcali, qui s'élevait en nuages épais et flottait à travers

(1) Et ce qui rend cette anecdote usée d'autant plus agaçante, c'est que l'incident qu'elle célèbre *n'est jamais arrivé*. Si elle était bonne, ce démérite apparent serait sa principale vertu, car le pouvoir créateur n'appartient qu'à la grandeur; mais à quoi doit-on condamner un homme qui invente exprès une pareille platitude? Si je me mêlais de décider ce qu'il faut lui faire, on me traiterait d'extravagant, — mais que dit le treizième chapitre de Daniel? Aha !

la plaine comme la fumée d'une maison en feu. Nous en étions recouverts comme des meuniers; ainsi que la voiture,—les mules, les sacs de dépêches, le cocher, nous, les buissons de sauge et le reste du paysage étions tous d'une seule couleur monotone. De longs convois de wagons de transport dans le lointain, enveloppés de volumes de poussière ascendante, donnaient l'illusion de prairies en feu. Ces attelages et leurs maîtres constituaient les seuls êtres vivants en perspective. En somme, nous avancions au milieu de la solitude, du silence et de la désolation. Tous les vingt pas, nous passions à côté du squelette de quelque bête de somme, avec sa peau couverte de poussière tendue fortement sur ses côtes vides. Fréquemment un corbeau solennel se dressait sur le crâne ou sur la hanche et contemplait notre voiture avec une sérénité méditative.

Bientôt on nous montra Carson City. Elle se nichait au bord d'une grande plaine, et était éloignée d'assez de kilomètres pour ne paraître qu'une agglomération de simples taches blanches, dans l'ombre d'une affreuse chaîne de montagnes qui la commandait et dont les sommets semblaient planer bien au-dessus de l'entourage et de la perception des choses terrestres.

Nous arrivâmes, nous débarquâmes, et la voiture continua son chemin. C'était une ville de bois, peuplée de deux mille âmes. La rue principale se composait de quatre ou cinq petits pâtés de magasins en bois blanc, trop hauts pour qu'on pût s'asseoir dessus, mais assez petits pour les autres usages; bref, presque trop petits. Ils se pressaient les uns contre les autres, côte à côte, comme si la place était rare dans cette gigantesque plaine. Le trottoir était en planches plus ou moins consolidées et portées à résonner sous le pied. Au milieu de la ville, en face des magasins, se trouvait la « plaza » qui est un produit indigène dans toutes les villes en deçà des Montagnes Rocheuses, — grand espace vide, plat et ouvert, avec un mât de la liberté, très utile comme local pour les ventes à l'encan, les marchés aux chevaux, les rassemblements en masse et aussi pour faire camper les convois. Deux autres côtés de la plaza étaient bordés de magasins, de bureaux et d'écuries. Le reste de Carson City était assez clairsemé.

On nous présenta à plusieurs habitants, au bureau de poste et tandis que nous allions de l'hôtel au logis du Gouverneur, — entr'autres à un certain M. Harris qui était à cheval. Il allait dire quelque chose, quand il s'interrompit par cette remarque:

— Je vous demanderai de m'excuser une minute; voilà là-bas

le témoin qui a juré que j'avais aidé à arrêter le courrier de Californie — ce qui est du tâtillonnage impertinent de sa part, car je ne le connais même pas.

Là-dessus il poussa son cheval et commença à faire des reproches à l'étranger avec un pistolet à six coups, et l'étranger commença à lui présenter ses explications avec un autre revolver. Quand les pistolets furent vides, l'étranger reprit son occupation (il raccommodait une mèche de fouet) et M. Harris nous dépassa avec un salut poli, retournant chez lui avec une balle dans un poumon et plusieurs dans les reins; et de chacune d'elles sortait une petite rigole de sang qui ruisselait le long des flancs du cheval et lui donnait un aspect tout à fait pittoresque. Jamais je n'ai vu Harris tirer sur quelqu'un depuis, sans me rappeller mon premier jour à Carson.

Ce fut tout ce que nous vîmes ce jour-là, car il était deux heures à ce moment et, selon la coutume, le « zéphyr de Washoe » quotidien arriva ; un amas volant de poussière, environ de la dimension des États-Unis dressés sur champ, l'accompagnait et la capitale du Territoire de Nevada disparut au regard. Cependant il restait à voir certains tableaux qui n'étaient pas entièrement dénués d'intérêt pour de nouveaux venus ; car ce vaste nuage de poussière était abondamment farci d'objets étrangers à l'atmosphère supérieure — des objets animés et inanimés, qui se précipitaient de-ci, de-là, allant et venant, paraissant et disparaissant parmi les tourbillons houleux de poussière, — les chapeaux, la volaille et les ombrelles naviguant au plus haut du ciel ; les couvertures, les enseignes de zinc, les touffes de sauge et les voliges une idée plus bas ; les pelles et les seaux à charbon à l'étage en-dessous ; les portes vitrées, les chats et les petits enfants au suivant; les chantiers de bois en dérive, les cabriolets légers et les brouettes au suivant; et tout en bas à dix ou douze mètres de terre un ouragan échevelé de toitures émigrantes et de terrains vagues.

C'était déjà quelque chose que d'en voir autant. J'en aurais vu plus, si j'avais pu empêcher la poussière de m'entrer dans les yeux.

Mais, sérieusement, un vent du Washoe n'est pas du tout une plaisanterie. Il renverse des constructions légères, enlève à l'occasion des toits de bois, recroqueville ceux de zinc comme des rouleaux de musique, et de temps en temps chavire une malle-poste et verse les voyageurs; la tradition dit qu'il n'y a tant de gens chauves ici, que parce que le vent leur emporte

les cheveux pendant qu'ils regardent en l'air où vont leurs chapeaux. Les rues de Carson manquent rarement d'animation par les après-midi d'été, à cause du grand nombre d'habitants qui dansent autour de leur coiffure, comme des femmes de chambre qui essaieraient de décapiter une araignée.

Le « zéphyr du Washoe » (Washoe est un petit nom d'amitié qu'on donne au Nevada) est un vent qui a cela de particulièrement biblique, que l'on ignore « d'où il vient », c'est-à-dire son origine. Il arrive droit par-dessus les montagnes de la chaîne occidentale, mais quand on franchit le sommet on n'en trouve pas une bribe de l'autre côté. On le fabrique probablement sur la cime au moment voulu et c'est de là qu'il part. C'est un vent assez régulier en été. Ses heures de bureau sont de deux heures de l'après-midi à deux heures du matin le lendemain, et quiconque se risque dehors pendant ces douze heures est obligé de compter avec le vent, sinon il fera halte à deux ou trois kilomètres sous le vent du point où il se dirige. Et pourtant la première plainte qu'un visiteur du Washoe fait à San Francisco, c'est que les vents de mer y soufflent si fort ! ce qui est bien humain.

Nous trouvâmes que le palais d'état du Gouverneur du Territoire de Nevada se composait d'une maison en planches d'un étage avec deux petites chambres à l'intérieur, et, devant, pour plus de grandeur, un auvent soutenu par deux poteaux ; — il imposait le respect aux habitants et la terreur aux Indiens. Le président et les assesseurs du tribunal du Territoire, nouvellement arrivés, étaient installés avec moins de splendeur. Ils vivaient chacun de son côté en pension bourgeoise et avaient leurs bureaux dans leurs chambres.

Le Secrétaire et moi, nous prîmes nos quartiers dans le « ranch » d'une estimable dame française du nom de Brigitte O'Flannigan, de la suite de Son Excellence M. le Gouverneur. Elle l'avait connu dans sa prospérité en qualité de commandant en chef de la police métropolitaine de New York, et elle ne voulut pas l'abandonner dans son adversité comme Gouverneur du Nevada. Notre chambre était au rez-de-chaussée, donnant sur la plaza et lorsque nous y eûmes fait entrer notre lit, une petite table, deux chaises, le coffre-fort du Gouvernement et le dictionnaire complet, il restait encore de la place pour un visiteur, peut-être pour deux, mais alors en forçant les murs. De fait, les murs pouvaient supporter ça, du moins les cloisons le pouvaient, car elles consistaient simplement en une seule

épaisseur de « coton domestique » tendue d'un coin à l'autre de la pièce. C'était l'usage à Carson, toute autre espèce de cloison y était une rare exception. Et si vous vous trouviez dans une chambre obscure et que vos voisins eussent de la lumière, leur ombre sur la toile racontait quelquefois de drôles de secrets! Très souvent ces cloisons étaient faites de vieux sacs à farine cousus l'un à l'autre à grands points, et alors la différence entre le commun des mortels et l'aristocratie était que le commun des mortels avait des sacs tout unis, tandis que les murs de l'aristocratie rutilaient de fresques rudimentaires, à savoir les marques de fabrique rouges et bleues des sacs. Parfois aussi les classes supérieures embellissaient leurs tentures en y collant des illustrations du *Harper's Weekly*. Dans beaucoup de cas, les opulents et les cultivés s'élevaient jusqu'aux crachoirs et à d'autres manifestations d'un goût pour le luxe et la somptuosité (1). Nous, nous avions un tapis et une cuvette en terre de fer authentique. En conséquence, nous étions haïs sans réserve par les autres locataires du « ranch » O'Flannigan. Quand nous y ajoutâmes un rideau en toile cirée enluminée, nous risquâmes notre vie purement et simplement. Pour éviter l'effusion du sang, je me retirai à l'étage supérieur et j'établis mes pénates au milieu des plébéiens de la roture, dans une des quatorze couchettes rustiques en sapin qui formaient deux longues rangées dans la seule et unique chambre dont se composait le premier étage.

C'était une joyeuse compagnie que celle des quatorze. Ils étaient pour la plupart les suivants volontaires du Gouverneur qui s'étaient adjoints à sa cour à New York ou à San Francisco de par leur libre choix et l'avaient accompagné, sentant bien que, dans la mêlée pour les petites miettes territoriales et les postes, ils ne pouvaient se faire une situation plus précaire que la leur et pouvaient raisonnablement espérer l'améliorer. On les désignaient populairement sous le nom de « brigade irlandaise », bien qu'il n'y eût que quatre ou cinq Irlandais parmi eux. Le brave Gouverneur était très fâché des commérages occasionnés par ses séïdes, surtout quand le bruit se répandit que c'étaient des assassins à sa solde amenés pour réduire en sourdine le nombre des votes démocratiques, en cas de besoin.

(1) Les gens du Washoe prennent si mal la plaisanterie que je dois expliquer que la description ci-dessus ne se rapporte qu'à la majorité des cas; il y avait beaucoup d'exceptions honorables à Carson; des plafonds, des plâtres et des maisons abondamment meublées. M. T.

Mme O'Flannigan les logeait et les hébergeait à raison de dix dollars par tête et par semaine, et ils lui donnaient gaiement leurs signatures en échange. Ils en étaient parfaitement satisfaits, mais bientôt Brigitte s'aperçut que des billets qu'on ne pouvait pas négocier représentaient un maigre revenu pour une pension bourgeoise à Carson. Elle commença donc à importuner le Gouverneur afin qu'il trouvât un emploi pour la « brigade ». Ses instances jointes aux leurs le réduisirent à un doux désespoir et il finit par les mander en sa présence. puis il leur dit :

— Messieurs, j'ai projeté pour vous un genre de service lucratif et utile, un genre de service qui vous fournira un divertissement au milieu de nobles paysages, et vous apportera d'incessantes occasions d'enrichir votre esprit par l'observation et l'étude. Je veux que vous traciez un chemin de fer à l'ouest de Carson City jusqu'à un certain point ! Quand la législature s'assemblera, je ferai passer la loi nécessaire et régler votre rémunération.

— Comment ! un chemin de fer par-dessus les montagnes de la Sierra Nevada ?

— Eh bien, alors, tracez-le à l'est jusqu'à un certain point.

Il les convertit en arpenteurs, porteurs de chaînes et ainsi de suite, et les lâcha dans le désert. C'était un diable de « divertissement » ! Un divertissement à pied, à trimbaler des chaînes à travers le sable et les buissons de sauge, sous un soleil embrasé et au milieu des os de bêtes de somme, des cayotes et des tarentules. L' « aventure romanesque » ne pouvait aller au delà. Ils arpentèrent très lentement, très délibérément, très soigneusement. Ils revinrent tous les soirs pendant la première semaine, poudreux, tirant le pied, fatigués et affamés, mais très gais. Ils rapportèrent de grandes provisions d'araignées velues, phénoménales, des tarentules, et les emprisonnèrent dans des gobelets fermés, au premier étage du « ranch ». Au bout de la première semaine, il leur fallut camper dehors, car ils progressaient bien avant dans l'est. Ils firent pas mal de questions sur l'emplacement du « certain point » indéterminé, mais sans obtenir d'éclaircissement. A la fin, à une demande particulièrement pressante de : « Jusqu'où dans l'est ? » le Gouverneur Nye télégraphia :

— Jusqu'à l'Océan Atlantique, nom d'une pipe ! Après, jetez un pont par-dessus et continuez !

Ceci ramena les travailleurs tout poudreux, qui fournirent leur rapport et cessèrent leurs labeurs. Le Gouverneur ne

s'en inquiéta plus ; il dit qu'il répondait de leurs pensions à Mme O'Flannigan et qu'il voulait s'amuser un peu aux dépens de ces gaillards-là ; il ajouta avec son coup d'œil farceur du bon vieux temps qu'il avait l'intention de les envoyer arpenter dans l'Utah et ensuite de télégraphier à Brigham de les pendre pour violation de territoire.

Les arpenteurs rapportèrent encore des tarentules à la maison, de sorte que nous en eûmes toute une ménagerie disposée sur les planches de la chambre. Il y avait de ces araignées qui pouvaient enjamber une soucoupe ordinaire de leurs pattes velues et musclées, et dès qu'on les contrariait ou qu'on offensait leur dignité, elles devenaient des furies, à la mine la plus sinistre de tout le règne animal. Si on frôlait le plus légèrement du monde le verre de leurs prisons, elles se dressaient et offraient bataille à la minute. Et raides, et fières ! elles ramassaient des bouts de paille et se curaient les dents avec, comme un membre du Congrès, positivement. Il soufflait comme d'ordinaire un « zéphir » furieux le premier soir après le retour de la Brigade ; environ vers minuit le toit d'une écurie contiguë à la maison s'envola et un de ses coins vint défoncer avec fracas le côté de notre « ranch ». Il s'ensuivit un réveil simultané, un rassemblement tumultueux de la Brigade dans le noir, et une bousculade générale des uns par-dessus les autres, dans l'allée étroite entre les deux rangées de lits. Au milieu du trouble, Bob H... se réveilla en sursaut d'un profond sommeil et d'un coup de tête fit tomber une planche. Instantanément il cria :

— Sauvez-vous, les enfants ! les tarentules qu'est lâchée !

Jamais avertissement ne sonna si terrible. Personne n'essaya plus de sortir de la chambre, de peur de mettre le pied sur une tarentule. Chacun tâtonna pour trouver une malle ou un lit et sauta dessus. Puis vint le silence le plus extraordinaire, silence de suspens sinistre, d'attente, d'appréhension, de crainte. Il faisait aussi noir que la poix et on ne pouvait qu'imaginer le spectacle de ces quatorze hommes en chemise, perchés délicatement sur des malles et des lits, car on n'en pouvait rien voir. Les voix qui s'élevaient de temps en temps n'étaient guère enclines au bavardage ; vous entendiez simplement une légère exclamation : « Aô ! » suivie d'un puissant coup sourd et vous appreniez que ce monsieur avait senti une couverture de laine ou quelque chose contre sa peau nue et avait sauté par terre. Un autre silence. Tout d'un coup vous entendiez une voix pantelante dire :

— Quelque-quelque chose me court derrière le cou !

De temps en temps vous pouviez percevoir une lutte étouffée et un « mon Dieu » de détresse; alors vous saviez par là que quelqu'un fuyait devant quelque chose qu'il prenait pour une tarentule, et sans perdre de temps non plus. Voici qu'une voix, là-bas dans le coin, retentit claire et bruyante :

— Je la tiens ! je la tiens ! (Une pause et probablement un changement dans les circonstances.) Non, elle me tient ! Oh ! ils n'apporteront donc jamais la lanterne !

La lanterne arriva à ce moment entre les mains de Mme O'Flannigan, qui, dans son anxiété de savoir l'étendue du dégât causé par l'attaque du toit, n'en avait pas moins laissé passer un judicieux laps après s'être levée et avoir allumé, pour voir si le vent avait bien fini là-haut, ou s'il y avait encore affaire.

Le paysage qui se révéla quand la lanterne illumina la chambre était pittoresque, et il aurait paru drôle à bien des gens, mais pour nous il ne l'était pas. Quoique nous fussions si bizarrement perchés sur des caisses, des malles et des lits, et si étrangement accoutrés, nous étions trop profondément émus et trop sincèrement malheureux pour le trouver comique, et il n'y avait nulle part trace de sourire visible. Pour moi, je ne suis pas capable de souffrir plus que je ne l'ai fait, j'en suis sûr, durant ces quelques minutes de suspens dans la nuit, environné de ces tarentules rampantes et sanguinaires. J'avais sauté de lit en lit et de caisse en caisse en proie à une sueur froide et, chaque fois que je touchais quelque chose de velu, je croyais sentir des pinces. J'aimerais mieux aller à la guerre que de revivre cet épisode. Personne n'eut de mal. Celui qui avait cru qu'une tarentule le tenait s'était trompé, ce n'était que la fente d'une caisse qui lui avait pris le doigt. On ne revit jamais une seule de ces tarentules échappées. Elles étaient dix ou douze. Nous prîmes des chandelles et nous fouillâmes la pièce du haut en bas à leur recherche, mais sans succès. Retournâmes-nous nous coucher après ? Pas du tout. On n'aurait pu nous le persuader pour de l'argent. Nous veillâmes le reste de la nuit en jouant au trictrac et en montant alertement la garde, de crainte de l'ennemi.

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Schahrazade

I

Ce soir, pendant que les flûtes de jade jouent
tour à tour tristes ou rieuses de joie,
ce soir les amoureux dont les yeux brillent
et dont le plaisir fait rosir les joues,
déferont les caleçons de soie
des tremblantes jeunes filles;
ce soir le beau jouvenceau, dont la riche croupe
est parfumée comme un sachet
et s'élargit au bas de sa souple échine,
subira les caresses de quelque vieux bouc;
ce soir le prince Camaralzaman ira coucher
avec la fille du roi de Chine,
et moi, seul sur mon lit de parade
ainsi qu'un vizir d'Orient, ce soir
j'écouterai dans mon rêve Shahrazade
en train de raconter sa merveilleuse histoire.

II

Schahrazade! la couleur de tes yeux
et celle de tes lèvres, et celle
de tes cheveux parfumés de jouvencelle,
tout est resté pour moi mystérieux,
et c'est sans te connaître que je t'adore,
car je n'étais pas caché sous le lit du roi
quand tu contais de ta voix d'or
au vieux Schahriar l'une après l'une
l'aventure des princes beaux comme des lunes
ou celle d'Ali-Baba dans le bois.
Schahrazade! les chansons tristes ou légères
que tu chantais en attendant
l'étoile rose du matin,
certain docteur d'Occident
les a mises en une langue étrangère,

et moi qui suis de ce pays lointain
je m'amuse à les imiter.
Mais avant que je m'endorme
en rêvant de la princesse Grain-de-Beauté
et que mon songe quitte ce pays d'hiver
je mêle Samarcande et le Quartier Latin,
et j'ai toujours peur de voir au coin d'une borne
ou bien au bout d'un vers
un Haroun Al-Rachid coiffé d'un haut-de-forme.

III

Je n'ai ni turban vert très lourd
ni veste brodée de fils tors
ni même, quand je m'asseois,
des coussins et un divan de velours
sous mes culottes de soie;
je n'ai ni mule en riches harnais de cuir faune
ni eunuques à voix grêle d'or
ni houris en voiles fins cachant le nez,
car je ne suis en somme qu'un poète pauvre
et pour toute fortune je n'ai
qu'une longue barbe parfumée de santal
divisée en forme de cornets
et qu'un petit chapeau pointu comme un bonnet
de vieil astrologue oriental.

IV

Schahrazade!
chère araignée dans le plafond de mon rêve,
tu tisses sur ta toile fine la mascarade
des adolescentes aux yeux fleuris de désir,
des eunuques, des astrologues et des vizirs,
et des bouffons dont le ventre crève
de rire.

Schahrazade! magicienne
ainsi changée en araignée du soir léger,
comment vins-tu dans ce royaume étranger
de Charlemagne à barbe de neige ancienne
et front rayé de mille rides,

sinon cachée en quelque tuyau d'orgue vide
du beau présent qu'apportaient trois messagers
d'Orient, pour le calife Haroun Al-Rachid?
Schahrazade! tu as rendu fou de toi
avec tes contes fabuleux et tes ruses
ce pauvre monsieur Galland
à force de trotter sur son bonnet à gland
de soie;
et maintenant je crois bien, sais-tu?
qu'à nouveau la même chose avec moi t'amuse
et que tu t'es logée en mon chapeau pointu
comme une araignée sous un toit.

V

L'ombre est douce et mon maître dort
coiffé d'un bonnet pointu de soie
et son long nez jaune en sa barbe blanche.
Mais moi, je suis éveillée encore
et j'écoute au dehors
une chanson de flûte où s'épanche
tour à tour la tristesse ou la joie,
un air tour à tour langoureux ou frivole
que mon amoureux chéri joue,
et quand je m'approche de la croisée
il me semble que chaque note s'envole
de la flûte vers ma joue
comme un mystérieux baiser.

VI

Schahrazade, depuis mille ans
que tu racontes tes balivernes féeriques,
ton corps doit être maigre comme une trique,
ton nez tout crochu, ta bouche édentée
et tes cheveux blancs
comme une touffe de lis d'été;
ta peau jadis fraîche comme une pêche
doit être jaune comme un parchemin;
tes mains gracieuses, tes fines mains
doivent être décharnées et rêches,

et ton derrière parfumé de jasmin
dont le vieux Schahriar était si avide
doit être sillonné de rides
comme une figue sèche;
et pourtant, Schahrazade, je te vois
toujours jeune et jolie en mon rêve,
et la magie mystérieuse de ta voix
me berce tour à tour de tristesse et de joie
sans que jamais le charme se rompe ou s'achève.

VII

Tu pourras retrouver la douceur des lacs
par les nuits merveilleuses d'été,
quand le fin croissant de la lune argentée
s'y berce paresseusement comme une barque;

tu pourras retrouver la douceur des miroirs
où tu aimes à voir les grimaces
et les sourires ébréchés de ta face,
vieux roi mage noir;

tu pourras retrouver la douceur des velours
et la douceur des soies et la douceur des fleurs
et la magique douceur
des femmes prêtes à l'amour;

mais jamais plus tu ne sauras, vieil émir puissant,
le charme des yeux de celle qui m'a trompé,
ni des lèvres peintes d'un filet de sang
de sa tête coupée.

VIII

Schahrazade, je suis amoureux de toi
comme l'était autrefois
ce bonhomme à perruque poudrée à blanc
et bas tirés de soie
qui se nommait monsieur Galland;
il rougissait jusqu'aux oreilles
en t'entendant conter de ton argentine voix
les prouesses d'amour sans pareilles
du beau prince Camaralzaman
avec la fille du roi;

mais, bien qu'il fût chatouillé terriblement
par le désir jusqu'où tu sais,
il n'osa jamais dénouer les lacets
de tes caleçons verts et roses,
le pauvre homme! et moi je l'ose...

IX

Mon vieil Hafiz c'est constamment que je te vois
en mon rêve, en train d'écrire tes vers,
vêtu d'une veste brodée de soie
et coiffé d'un turban vert.

Je te vois assis les jambes en croix
dans tes culottes bouffantes d'Orient,
et caressant d'un geste noble de roi
ta barbe blanche en souriant.

Et j'imagine aussi qu'alors que tu reposes,
laissant là ton papier et tes pinceaux de martre,
tu fumes tout simplement ta pipe en bois de rose
comme quelque bon poète de Montmartre.

X

Le muezzin nazille au haut du minaret
et le rossignol chante dans l'ombre :
le soir tombe.
Un peu d'air attiedi
parfume d'acacia la terrasse
où devisent et prennent le frais
les douze femmes du cadi;
un astrologue en bonnet pointu passe
et lorgne les étoiles sablant d'or le champ
du ciel comme les ailes d'un scarabée.
Et tandis que l'assassin plante un poignard courbé
dans le ventre obèse de quelque marchand,
moi, comme un poète fort savant, je m'applique
à tracer sur mon papier blanc de Perse
les mystérieuses pattes de mouche obliques
de ces lignes de longueurs diverses.

TRISTAN KLINGSOR

De Tartufe à Ces Messieurs

I

Il y a une jolie hypothèse de Michelet sur *Tartufe* : le point de départ de cette hypothèse, c'est le dénouement heureux du drame. A entendre le grand historien, la pièce eût d'abord été écrite en trois actes : Molière se bornait à y dépeindre la conquête et la dévastation du foyer par le faux dévot. Devant les réclamations des personnes dévouées à l'Église, Molière eut recours à la puissance royale, et, pour en être soutenu, il la dut exalter; le « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude » eût été la rançon des audaces contre l'hypocrisie religieuse. A cela, M. Scribe, qui a étudié la question, répond que l'exempt, encore qu'il arrive sans la moindre préparation, est appelé par la stricte nécessité théâtrale. M. Scribe argue que, si la pièce eût été de lui et se fût passée dans des temps modernes, Orgon, à la veille d'être dépouillé, eût dû recourir aux conseils d'un de ses amis, magistrat. Molière n'eût pas fait autrement que son indigne successeur et aurait recouru à la plus haute autorité du temps, c'est-à-dire, la royale. Avant lui, Boileau avait rêvé de faire modifier le dénouement : *Tartufe* se serait terminé par une sorte de scène dans la salle, où Mme Pernelle, la dernière abusée par Tartufe, eût échangé avec les assistants des réflexions comiques. La Bruyère en traçant le portrait d'Onuphre, et en indiquant, par quelques traits, que c'est là le vrai faux dévot, dit qu'Onuphre ne dira point « ma haire et ma discipline », qu'il se gardera bien de tâcher à faire deshériter un fils, ni de cajoler la femme de celui dont il est le parasite ; qu'il cherchera plutôt des personnes sans descendance directe. « Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel et, par une parfaite quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts ; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir : il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise *vienne aux oreilles du prince*, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. »

C'est reconnaître, en somme, pour vrai le dénouement de Molière, au cas où le faux dévot s'attaque à la ligne directe, et Molière, tout en se plaçant, certainement, sous la protection royale, n'a pas donné à *Tartufe* un dénouement de féerie. Mais pourquoi avait-il besoin de défendre *Tartufe* ? Attaquait-il la religion ? Il n'en donne aucun semblant : il peint seulement le faux dévot. M. de Lamoignon, le premier prési-

dent, donne comme prétexte de l'interdiction, qu'il n'appartient pas aux comédiens de disserter des choses saintes ; la chronique dira que c'est parce qu'en jouant *Tartufe* on donne la comédie à ses dépens. Mais Saint-Simon dit que l'original de *Tartufe* fut un abbé Roquette qui devint évêque d'Autun. Tallemant indique un abbé de Pons qui fut amoureux de Ninon ; pourtant une chronique veut que Molière n'eût, de Ninon, le récit de la cour que lui fit l'abbé de Pons qu'après que Molière lui eût lu *Tartufe*. Le costume de Tartufe aussi fut variable. La première formule lui donnait un costume mi-laïque, mi-religieux, analogue à celui que portaient des solitaires de Port-Royal ; la seconde formule fut « un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, des dentelles sur tout l'habit », bref tout ce qu'il y a de plus séculier. Il est bien difficile de démêler au juste si Molière a entendu mettre en scène un prêtre ou un faux dévot ; si on se trouve bien en présence d'une attaque de l'élève de Gassendi contre la religion, et si c'est un portrait de prêtre qu'il a voulu dessiner : les apparences sont d'un laïque, mais bien immiscé dans l'Église. Pourtant l'avis de Saint-Simon garde son importance : on n'eût pas laissé représenter l'abbé Roquette sous son costume sacerdotal.

Si amenuisée qu'elle ait été par toutes les autorités et la protection, et si bénigne qu'elle apparaisse à distance, la satire porte. Scarron, qui, dans une nouvelle, nous montre Montufar pratiquant quelques-uns des gestes de Tartufe, demandant pardon à ceux qu'il a spoliés quand ils le reconnaissent, l'injurient et sont, en paiement, écharpés par la foule qui admire la fausse piété de Montufar, a soin de n'en faire qu'un habile escroc, pas prêtre du tout, et qui se cache sous un froc usurpé. Avec Molière, le ton de la satire contre le prêtre a un peu changé : ce n'est plus la grosse raillerie du fabliau. L'Église, au moyen âge, a accordé le moine mendiant à la raillerie populaire : c'était faire la part du feu. Elle était toute-puissante, elle organisait le théâtre, la procession, la fête des fous ; elle laissait les guêpes populaires agacer ses membres inférieurs. Après la Renaissance et la Réforme, elle ne rit plus : elle est prête à se défendre ; encore que, selon la remarque de Michelet, dès que les seize, les farouches massacreurs, les moines armés de pertuisanes eussent été réduits à l'impuissance, ils se mirent incontinent à la conquête pacifique des âmes, recoururent pour cela à une fade sentimentalité, à une dévotion compliquée de galanterie qui devait leur ouvrir les âmes féminines ; l'Église se défend, d'un soin jaloux, et, sauf quelques brocards de Regnier, qui fait louer par Macette certains moines de l'habileté discrète de leurs débordements, elle veille à ce qu'on ne l'attaque point ; il n'y a pas d'attaques contre la religion dans la littérature, il n'y pas de portraits de prêtres : ni la satire, ni l'analyse, ni le pamphlet n'osent les toucher ; il ne paraît sur eux que ce qu'ils permettent de dire, et *Tartufe* demeure aussi isolé qu'il est, sur certains points essentiels, incertain.

Avant *Tartufe*, avant Molière, avant l'esprit de réaction bourgeoise,

narquoise et spirituelle qui règne dans la *Ménippée*, la satire bien affilée a raillé le moine autrement que pour ses emprises sur les dames et son amour du vin. Rutebeuf s'est placé du côté des écoliers de l'Université en guerre contre les moines mendiants qui, au début, ne demandaient qu'un peu de pain à manger, de paille pour se reposer et qui bientôt se trouvèrent possesseurs de tant de luxueux palais, de belles étoffes, de monnaies sonnantes. Si Rutebeuf admet volontiers tous les reproches de faux-semblants d'honnêteté, de modestie, de continence qu'on fait aux moines et aux béguines, il proteste aussi contre leur excessif amour du lucre et l'accroissement des biens de mainmorte. La *Chanson des Ordres* passe en revue tout le clergé régulier du temps : les jacobins orgueilleux, les cisterciens avaricieux, les cordeliers licencieux, les carmes qui voisinent trop avec les béguines, et son pharisien annonce Tartufe, autant que l'abbé des contes de Boccace qui tient, à une Elmire florentine, à peu près les mêmes propos que Tartufe sur la fidélité conjugale. Mais Rutebeuf, vieilli, s'est repenti de ses attaques. l'Eglise reste maîtresse des âmes. Le poète du moyen âge, s'il rime ou s'il conte des exploits de moinillon, ménage avec soin, avec terreur le haut clergé. Guyot de Provins est homme d'église; c'est un gallican : sa critique est de détail. Toute cette littérature satirique de l'ancienne France est religieuse de fond, ou tient à le paraître.

La gamme du XVIIIe siècle est plus riche, si elle n'est pas plus variée. Après que le prêtre a joué un rôle brillant sous la plume de Rotrou, de Racine, de Corneille, — il y a une réaction forte. La tragédie de Voltaire les met en scène, en fanatiques, et le conte de Voltaire n'éprouve point de difficulté à se jouer d'eux. L'inquisiteur et le jésuite perdent leur aspect terrible, pour prendre l'aspect bouffon ; encore que Voltaire ne nie point les caractères sanglants de l'auto-da-fé, et que Candide, confortablement battu pour de simples propos de controverse familière, voie fort bien brûler et pendre à côté de lui, — les caractères ecclésiastiques sont dessinés dans la farce. Le précédent du fabliau est repris avec ampleur et verve. L'inquisiteur partage sa maîtresse avec un négociant juif. Ces jésuites, si dévoués en Europe à l'Espagne, luttent contre elle au Paraguay, et le baron de Thunder-ten-tronk commande l'exercice, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'esponton à la main. Ce n'est point tant par les formes de la littérature d'imagination que Voltaire combat l'esprit religieux, et l'esprit de Rousseau est religieux profondément.

Diderot fait exception. Le couvent a pris au XVIIIe siècle une grande importance. Le roman y va : le conte, aussi, le dépeint, le décrit jovialement, gracieusement quelquefois. On y élève ces jolies personnes qu'on y ira chercher pour les marier à quelqu'un qu'elles ne connaissent pas et qui fera leur introduction dans la vie du monde et dans l'amour aimable. Marivaux y a conduit sa Marianne et elle n'y a point couru de danger. Mais le couvent n'est point seulement la maison

d'éducation : il y a le couvent où la mère supérieure règne sur un peuple de nonnes cloîtrées ; on n'y papote pas toujours comme dans *Vert-Vert* ; le couvent renferme des tragédies ; on y retient des malheureuses contre leur gré, et Diderot, d'une plume subtile et forte, exposera dans son roman célèbre les malheurs d'une Religieuse.

Il n'aborde point le prêtre par les moyens classiques ; il dédaigne les plaisanteries, les anecdotes ou les faits connus relatifs aux confesseurs, aux directeurs de conscience. Au contraire, le prêtre qui pénètre dans la vie du couvent est représenté sous des couleurs nobles ; l'archiprêtre chargé d'une enquête sur le sort de la sœur Sainte-Suzanne se montre plein de tact, et discerne avec habileté la vérité qu'on veut lui cacher. Dans le second couvent, où la sœur Sainte-Suzanne rencontre une supérieure trop amicale, le directeur est pour elle un soutien, un avertisseur, un guide pourvu de sagesse. En induira-t-on que Diderot ait voulu, dans ce roman, tracer une démarcation exacte entre les religieux des deux sexes ? Il serait plus aisé d'admettre que, dans un roman écrit dans un but précis de polémique, avec le désir très net de faire entrer un peu plus de lumière dans la vie des cloîtres, Diderot n'a pas voulu compliquer la difficulté, et qu'il ne s'est point soucié de détailler des comparses, ce qu'il eût dû faire s'il les avait poussés au noir ou s'il avait formulé contre eux des accusations.

Si la littérature du XVIIIe siècle n'abonde pas en textes littéraires sur le prêtre, elle est pleine d'amusantes, d'intéressantes figures de prêtres mêlés à la vie ; l'abbé Prevost, moine intermittent, plus pourvu d'émotion humaine que de sentiment religieux, est la plus curieuse de ces silhouettes, comme *Manon Lescaut* offre une étude des plus captivantes de l'état d'âme, comme on dirait aujourd'hui, du jeune prêtre. Dans le succès formidable de *Manon Lescaut*, on n'a plus fait attention qu'à l'histoire d'amour qu'il conte ; et le livre est célèbre à cause de la vie vraie, agile, variée, profonde qui anime Manon. Elle a séduit par sa prestesse dans la vie légère, par sa désinvolture, et aussi par son acceptation douce du malheur, alors qu'elle est aux mains des archers, alors qu'elle meurt aux terres neuves de la fièvre et de la douleur, et on a vu aussi le jeune Des Grieux uniquement dans son rôle d'amoureux, et lui donnant une ardente réplique. Mais n'est-ce point une étude documentaire du temps, que la vie du jeune homme dirigé sans vocation vers les ordres, de la sensibilité de qui on s'est servi pour en faire un passable orateur religieux, et que toute sa nature entraîne ardemment vers la vie libre ? Les alternatives de la vie de Des Grieux ne sont point sans jeter du jour sur les alternances de vie religieuse et de vie littéraire de Prevost lui-même. Encore qu'on ne soit pas, malgré des recherches récentes, fortement documenté sur lui, sur ses mobiles et certains de ses voyages, on peut voir, dans l'inquiétude de sa destinée, quelque chose de la mobilité sentimentale de son héros.

Le petit abbé, dans ce siècle est d'ailleurs partout et en toute posture. C'est Voisenon, et il écrit des contes légers ; c'est Bernis, et il

rime le bouquet à Chloris, il est ambassadeur, il est ministre, il est l'ami de Casanova, et il visite avec lui ces singuliers couvents de Venise, où il n'est point question de tourière. L'abbé périgourdin qui a soin que Candide soit soulagé de quelques-uns des diamants rapportés de l'Eldorado est proche parent de tout un monde de petits abbés qui s'agitent dans les Mémoires du grand aventurier. Casanova a été abbé; il en est demeuré théologien, et c'est un bon chrétien, à son sens du moins, un déiste résolu, qui n'a jamais mis en question l'existence de Dieu. Le meilleur temps de ses vieux jours, sauf celui, où il note le souvenir des galanteries passées, des fêtes oubliées, des grands repas, des périodes de luxe et de gros bénéfices d'argent, il le passera à noter, dans de lourds dialogues, les différences entre sa foi et la foi catholique qu'il voudrait débarrassée de superstitions ; il y cite tous les pères de l'Eglise avec une gravité solennelle. Le type du prêtre, à ce moment qui précède la Révolution, s'oblitère; la chasteté n'est pas de rigueur pour le prêtre; il se mit de toutes les affaires. Galiani est un littérateur et un antiquaire, — comme l'abbé Barthélemy, plus près pourtant, par l'ordre et la tenue de ses recherches, de la conception de l'ecclésiastique érudit et lettré; l'abbé Raynal figure au premier rang des encyclopédistes; l'Église est pleine de prêtres déistes. Elle est désagrégée par tous ces courants d'idées qui amènent la Révolution.

On pourrait croire que la Révolution, qui a célébré le culte de la déesse Raison et de l'Être suprême, qui a déprêtrisé le clergé, appelant, par des primes et par des louanges publiques, le prêtre à se rallier à la vie commune, a possédé une littérature qui rende ce courant d'idées ; il n'en est rien. Qu'on procède, sous le nom de culte de la Raison, à la célébration régulière des fêtes en l'honneur de l'Humanité supérieure, ou que Robespierre, disciple de Rousseau, déiste convaincu, envoie les athées, les adeptes du culte de la Raison, à l'échafaud, sous prétexte d'athéisme, — la littérature du temps n'en donne que peu de traces, et sous les espèces les plus grossières, c'est-à-dire de saynètes populaires écrites en fort mauvais style, de vaudevilles et de chansons ; M. Henri Welschinger, dans son *Théâtre de la Révolution*, en cite quelques-uns, avec des mines effarouchées et comme tout honteux de s'occuper d'un tel sujet ; c'est bien de la pudeur, pour un érudit. Heureusement que l'histoire du culte de la Raison et l'histoire du culte de l'Être suprême se trouvent fort bien étudiées dans les travaux de M. Aulard qui donne, sur la psychologie religieuse du temps chez les religieux et chez les laïques, les plus précieux et authentiques renseignements.

L'Encyclopédie et la Révolution ont jeté les nouvelles bases sur lesquelles le XIXe siècle discutera. La répercussion des contes de Voltaire, des romans de Diderot et de Prevost sera forte sur les livres nouveaux qui agiteront la question. Il est un autre ouvrage d'une célébrité non moins grande, mais moins glorieuse, dont il faut noter en passant l'influence; ce livre c'est *le Ministre de Wakefield*, d'Olivier Goldsmith.

Il s'y agit d'un pasteur protestant, qui voit ses affaires se remettre par la protection du ciel et par un heureux entrelacement d'aventures d'opéra-comique. Au premier abord, les malheurs et les compensations de ces malheurs, les souffrances et les joies du docteur Primrose, ministre de Wakefield, intéressèrent surtout les pasteurs ; les grands ennuis qu'il éprouve du fait de sa fille Olivia et les péripéties où la candeur de celle-ci entraîne son autre fille Sophie, ne sont point d'application au clergé catholique ; pourtant la teinte générale du livre (bonhomie souriante, réfléchie et résignée du docteur Primrose, calme de sa vie intellectuelle et de ses occupations ordinaires) n'a point laissé d'influer sur les écrivains catholiques qui ont voulu nous dépeindre chez leurs prêtres la paix de l'âme et la satisfaction de la conscience. Elle a contribué a créer cette image du prêtre doucement mystique, particulièrement bon et charitable, qu'on rencontre chez certains et des plus notoires de nos romantiques.

Le passage se fit de Goldsmith à nos romantiques par Gœthe, très admirateur du livre anglais ; on ne saurait dire que le pasteur de *Hermann et Dorothée* soit sans relation avec le pasteur anglais. Il y a dans les œuvres du premier temps du romantisme, où le prêtre est représenté comme un consolateur, comme un moraliste, un peu de cette influence et de l'influence de Rousseau. *Le Génie du Christianisme* et le déisme s'unissent pour créer le Dieu des bonnes gens, un dieu en quelque sorte constitutionnel avec des représentants enchaînés par les restrictions d'une charte de bonté. Et ce rêve, qui apparaît, à distance, plat et sans intérêt, n'en garde pas moins quelque aspect de rêve lyrique, de rêve d'âge d'or et d'heureuse Arcadie, quand on pense à la Terreur blanche, et à la puissance des congrégations, et aux violences du parti prêtre. Goldsmith n'est pas tout à fait étranger à cet idéal, et les derniers échos de son souvenir meurent à la large et abondante création de *Jocelyn*.

Victor Hugo, avec son esprit fortement antithétique dans le fond comme dans le détail, devait nous donner le bon et le mauvais prêtre romantiques ; il n'y a point manqué. Le mauvais prêtre, c'est le Claude Frollo de *Notre-Dame de Paris ;* le contraste des gargouilles et des statues de madones était suffisant pour lui dicter cette création du prêtre sévère, dévoré de passions, et arrivant au crime. En face, il a placé la figure de l'évêque Myriel des *Misérables*, faite avec la tradition du bon curé de campagne, de l'humble prêtre, du doux rêveur et de l'homme content de peu qu'est le vicaire de Wakefield, aussi avec la légende de Fénelon. Il serait inutile de considérer l'évêque Myriel au point de vue de l'histoire contemporaine, et d'y chercher soit une amplification d'un caractère réel, soit le dessin de l'idéal du prêtre et du prince de l'Église au moment de la conception des *Misérables*. L'évêque Myriel est une blanche statue. Hugo y a accumulé toutes les vertus, comme il a mis

tous les vices en Claude Frollo. Lorsque Hugo, plus tard, construit *Torquemada*, il resserrera encore son antithèse, et ce sera par amour de l'humanité, par amour de la foi, que l'Inquisiteur pacifiera les âmes par le feu qui détruit les corps. Cimourdain, de *Quatrevingt-treize*, n'est plus prêtre, et la main plus ferme du poète n'a voulu donner là qu'un médaillon de conventionnel. De même, c'est par un souci de pittoresque qu'il placera sur l'ourque de *l'Homme qui rit*, parmi les comprachicos, un mauvais prêtre qui donnera l'absolution à ceux qui vont mourir. Le prêtre d'Hugo est romantique, c'est-à-dire qu'il est lyrique et épique. Ce sont de hautes et fortes figures, tordues de passion, blanches de toute la quiétude, sévères de toute la volonté; ce sont des personnages de drame, mais ce ne sont point des études de prêtres; c'est pourtant plus net encore que *Jocelyn*, où Lamartine a mis tant de hors-d'œuvre, tant de caresse poétique et si peu d'analyse.

Alfred de Vigny, après la période de mysticisme qui lui dicte *Éloa*, a esquissé des prêtres, mais historiquement. Déjà Vitet, dans les *États de Blois*, dans des scènes dramatiques sur la Ligue, a fixé d'une vérité singulière tout le grouillement théocratique de la Ligue; on ne lit peut-être plus assez cette œuvre forte. Vigny, dans son roman de *Cinq-Mars*, a levé les figures auxquelles touche partiellement la *Marion Delorme* de Victor Hugo, Par un artifice assez simple, par le hasard de la route de Cinq-Mars, Vigny nous fait assister au supplice d'Urbain Grandier, et expose un des plus troublants parmi les derniers épisodes de la persécution religieuse. Ce roman de *Cinq-Mars* a contribué à former la figure de Richelieu telle que l'a acceptée la légende; les vignettes romantiques grossies au tableau d'histoire d'un Paul Delaroche y ont aidé, et c'est le Richelieu de Vigny que nous a donné le théâtre dans l'adaptation de Bulwer Lytton. Vigny a bien saisi quelques-uns des caractères de grandeur et de volonté de l'homme, et a donné place aux accusations de cruauté; c'est lui qui a déterminé l'orientation du type populaire de Richelieu.

En face de ces types romantiques, le fondateur du roman moderne, Stendhal, apporte de larges et puissants constats. Il est très éloigné, car il n'est pas classique au sens que la Restauration donna étroitement au mot « classique », de reprendre le Tartufe, le prêtre des contes de Voltaire ou le Basile de Beaumarchais, cette preste caricature de bedeau entremetteur, qu'on peut mettre en variante au type le plus décrié de l'abbé XVIIIe siècle. Stendhal, avec sa lucidité et sa netteté ordinaires, opère en pleine vie. Le séminaire, dans *le Rouge et le Noir*, est une découverte de milieu; les conditions nouvelles de la vie du clergé, les ambitions qui y mèneront sont déterminées, et presque tous les romans d'observation impartiale qui seront écrits sur l'Église ou le Prêtre rappelleront, par quelque coin, la forte étude de Stendhal. Stendhal s'est bien rendu compte qu'il y a quelque chose de changé dans le recrutement du clergé, et sa nature d'esprit ne l'incline point à attribuer les enrôlements volontaires dans l'armée de la religion à des

élans de mysticisme. Il a fait de Julien Sorel un type exceptionnel de volonté et de calcul, et la vérité qu'il dit pour Julien Sorel n'est pas applicable à tous ceux qui peuplent avec lui le séminaire; Julien Sorel, qui eût été militaire quelques années avant, a senti que, sous la Restauration, pour un roturier, le moyen de parvenir et la route du succès ont changé; les grades et les honneurs administratifs vont être à nouveau réservés aux nobles et à des anoblis qui devront rendre bien des services avant d'être incorporés à la caste régnante.

L'Église reprend donc sa grande valeur égalitaire. Avant la Révolution, elle a été, plus que la robe, plus que la puissance financière, le moyen pour les gens du Tiers de s'élever parallèlement à la noblesse. Sous la Restauration, la bourgeoisie libérale ne fit point cas de cette égalisation possible ; le Tiers État a vaincu une fois, il peut vaincre à nouveau et les idées de développement industriel commencent à germer dans les esprits, et à montrer des routes de puissance. Mais, chez toute une partie, moins forte, moins pourvue d'initiative, de la bourgeoisie, reprend avec violence le désir de faire d'un des fils un prêtre, pour l'élever au-dessus de sa condition, qui serait d'un petit boutiquier ou d'un rustre, et aussi d'obtenir, par cette adhérence à la force puissante et discrète, la protection qui fait réussir de bonnes affaires, de bons mariages et met les parents du prêtre en bonne odeur administrative. A ce moment, commence, et s'accuse nettement, ce désir de beaucoup de familles de la bourgeoisie d'avoir un fils dans l'armée et un fils dans l'église. Les jeunes séminaristes qui entourent Julien Sorel sont grossiers, bas, espions, délateurs et sots. Sans phrases, sans éloquences inutiles, sans soulignement rhétorique, Stendhal explique les âmes poudreuses et bourrues de ces fils de paysans qui ont cherché dans l'Église un métier agréable, promettant beaucoup de bien-être physique, une certaine somme de considération, et qui écarte d'eux les duretés du labour ou du travail manuel; il note l'accueil aimable de la petite aristocratie au clergé, en nettifie le pourquoi, la confiance au *bras long* de cette grande machine de guerre et d'intrigues qu'on peut mettre en mouvement par un de ses membres. Parmi les supérieurs de Julien Sorel, Stendhal opposera le prêtre vertueux, rêche, dur, exerçant sur lui et sur tous une discipline jalouse, passionné de créer des intelligences semblables à la sienne, dures, frustes, nettes, obstinées, soit l'abbé Pirard, il l'opposera aux prêtres selon la Congrégation, selon Rome, à l'abbé de Frilair, à l'abbé Castanède, aux jésuites, à ceux qui ne craignent point de servir leur religion par n'importe quels moyens, pourvu qu'ils soient efficaces. C'est un peu, posée en principe et par des points de détail, la lutte du gallican et de l'ultramontain qui se joue dans ce séminaire de Besançon ; c'est aussi la lutte, dans l'Église, de deux natures d'hommes : les uns traditionnistes, épris d'une idée de foi qu'ils n'ont peut-être pas suffisamment discutée, mais qui est sincère, esprits plus volontaires qu'ouverts et agiles, volontaires et droits, rudes et sans diplomatie, commandant aux autres et à eux-mêmes au nom de

la foi ; les autres, esprits souples, agiles, félins, peu soucieux des problèmes de la foi, mais décidés à considérer l'Eglise comme une puissante machine de gouvernement dont le siège est à Rome, et à la servir comme telle, selon les modes les plus efficaces.

On pourrait incliner à voir, dans *la Chartreuse de Parme*, surtout un gracieux, un expressif, un puissant roman d'aventures. *La Chartreuse de Parme*, c'est le romantisme de Stendhal, et, encore que son observation, partout ailleurs si précise et si vraie, nous interdise de considérer comme de fantaisie cette Italie si colorée, si chatoyante, peuplée de filles charmantes, de héros et de ganaches, shakespearienne presque, du bon Shakespeare des comédies de printemps et d'amour, on ne peut pas conclure, des avatars de Fabrice del Dongo et de son passage dans les ordres, à la création d'un type de religieux. Au plus, Stendhal aurait considéré quelques princes de l'Église du passé, et se fût plu à faire mouvoir, dans une Italie pour lui contemporaine, un peu de la belle prestance et des aventures de haut goût de l'Italie des précédentes époques.

Mais, dans un roman qui est de publication récente, dans *Lucien Leuwen*, Stendhal (qui, d'ailleurs, donne là le premier linéament du roman social, faisant très nettement allusion à la grève ouvrière, et touche avec détail à des phénomènes d'élections et de vie politique en ses rouages, ce qui était alors de toute nouveauté), Stendhal recrée une sorte de Tartufe, un spécimen de ce qu'on va appeler un jésuite de robe courte, menant de noirs desseins avec une profonde scélératesse pour complaire au clergé et à la clientèle aristocratique ; autre nouveauté, son Tartufe est médecin ; c'est la première fois, je crois, qu'on étudie sous cet aspect le médecin, et que le médecin du corps est taxé du même abus de confiance et de la même extension d'indiscrétion que certains médecins de l'âme.

Chez Balzac, l'étude du prêtre n'est point très poussée et cela peut étonner de la part d'un écrivain résolument catholique, partisan de toutes les aristocraties, et voyant le salut du monde dans les réactions. Seulement, Balzac n'est pas un de Maistre, ni un Bonald, et, quoiqu'il procède d'eux à plus d'un titre, il faut remarquer qu'il a besoin, de par sa naissance et ses ambitions, de ménager la plus large place à des volontaires, à des écrivains qui apportant au monde catholique, au monde aristocratique le soutien de leur plume pour la persuasion des foules, ou de leur ingéniosité pour la conduite des affaires. Honoré Balzac ménage toujours avec soin la place du parvenu ; il prétend reconnaissable aux marques les plus légères, même à son nom, celui qui doit dominer le monde. Le prêtre, pour lui, n'est pas le directeur nécessaire de la conscience universelle ; il le laisserait plutôt à un rôle de pacificateur dans les familles, ou de chef de petit groupement, d'un village ou d'une petite ville. *Le Curé du village* est absorbé surtout par une anecdote sentimentale et une étude de femme ; l'abbé de Dominis, du *Lys dans la Vallée*, ce livre tout imprégné de religiosité et de sentimentalité ecclé-

siastique, un Cantique des cantiques jésuite, l'abbé de Dominis n'est qu'un figurant de belle et discrète tenue. C'est pour la possession de quelques biens matériels que Balzac nous dépeint la lutte polie, froide, acharnée de l'abbé Trubert et de l'abbé Birotteau, ou plutôt les sévices qu'exerce sur le bon Birotteau, âme naïve de paysan dégrossi et clergisé, le froid et redoutable abbé Trubert. L'abbé congréganiste, puissant, bien appuyé, sorte de Sixte-Quint provincial, qu'est l'abbé Trubert, abbé désigné aux plus hautes destinées, est, à propos d'une petite question, fort bien étudié, et il est indifférent que toute cette volonté froide, ces habiles calculs, cette façon supérieure de jouer l'adversaire, ne soient pas décrits à propos d'un grand fait humain.

Le rêve de Balzac (et il est quelquefois, ce rêve, fumeux, étrange, — l'influence anglaise de Maturin, avec ses sombres clowns du satanisme, y vient varier et dévier l'idée), ce rêve lui a fourni l'idée du personnage mixte, de Vautrin et de l'abbé Carlos Herrera. Peut-être l'idée-mère de ce personnage lui fut-elle fournie par la vie d'un prêtre espagnol quelque peu mêlé à la conspiration de Malet, et avec la biographie duquel il aurait pris d'étranges licences, en insérant dans la vie du bonhomme un peu mystérieux que fut ce prêtre tout le passé de Vautrin. Vautrin est peut-être l'épreuve, tirée grossièrement et très mélodramatisée, d'une autre conception. J'entends que le glissement de Vautrin, son désintéressement, sa force, la variété de ses appuis, sa souplesse, sa domination de lui-même, c'est, transporté dans une autre sphère, une autre puissance tentaculaire, reposant aussi sur des richesses, de l'influence, une certaine terreur; il y a là un fonctionnement de forces qui n'appartient pas en littérature romanesque qu'à des forçats échappés, et dans cet ordre Vautrin voisine avec Rodin, dont on se préoccupa si fortement vers la même époque, un peu après.

Des esprits plus qu'éminents, presque géniaux, Michelet et Quinet, menaient une lutte vigoureuse contre le cléricalisme et voyaient partout le jésuite ; on sait la page admirable qui ouvre le livre de Michelet, *le Prêtre, la Femme et la Famille*, et qui montre, autour de l'homne, à son foyer, à sa table, la femme, la fille, les enfants, sombres et distraits, désapprouvant par un silence têtu le chef de la famille, et lui donnant l'impression que quelqu'un est là, invisible, qui, d'une autorité plus forte que la sienne, suspend son autorité de chef de famille, et arrête les tendresses auxquelles il a droit ; c'est le prêtre qui, par la puissance de la confession et de la direction des âmes, est plus fort que lui, chez lui. C'est contre cette puissance, contre les moyens par lesquels le prêtre capte cette confiance, contre la sentimentalité extatique et vague dont il berce la femme pour arriver à l'obtention d'une puissance très temporelle, que Michelet s'élève ; et le prêtre est d'autant plus dangereux qu'il est souple, agile, félin, qu'il veut conquérir le monde à la façon des jésuites, qui, comme le dit à peu près Zola dans *Rome*, ont tenté cette conquête par la douceur et l'habileté, quand la force de l'Église y a été reconnue impuissante. Si c'est contre la conquête des

âmes que Michelet s'élève le plus, d'autres anticléricaux ne protestaient pas avec moins de violence contre l'ardeur des jésuites à acquérir des biens temporels et à augmenter leur fortune de façon à pouvoir acheter le monde s'ils ne parvenaient pas à le séduire. Le type du jésuite dit de robe courte, que ce soit un affilié non astreint au célibat et autres devoirs similaires et qui lutte pour le bien de la Compagnie, ou un jésuite délégué à des occupations dans le monde, aurait pu être traité par un meilleur écrivain : ce fut Eugène Suë qui l'aborda. Eugène Suë était un romantique à la suite d'Alexandre Dumas, d'Auguste Maquet, de Bouchardy, de ceux qui firent le romantisme de dernier ordre et gagnèrent avec le mélodrame leur bataille d'*Hernani*. Suë était un sceptique, à grandes ambitions autres que littéraires, et qui vit un public à conquérir par le développement romanesque de problèmes irritants. *Les Mystères de Paris* avaient donné à sa façon le drame de la misère ; il entreprit, dans *le Juif Errant*, la lutte de l'ordre des jésuites pour s'emparer d'un immense héritage : pour que cet héritage tombe aux mains de l'ordre, il faut qu'infiniment d'ayants-droit disparaissent. On ne reculera devant rien ; tout est mis en mouvement par Rodin, qui extérieurement n'est rien, un cuistre, une sorte de bedeau ; mais, que les événements le nécessitent, Rodin exhibera de plus hauts pouvoirs ; les provinciaux de l'ordre doivent lui obéir, car Rodin est l'envoyé de Rome, le fondé de pouvoirs sur tous et contre tous du général des jésuites, du pape noir, et il le sert *perinde ac cadaver*, et meurt farouchement pour son idéal et pour son ordre.

L'outrance et l'exagération ne déparent pas seulement des œuvres anticléricales. Le plus remarquable des écrivains catholiques, ou du moins des romanciers catholiques, le seul même qui surplombe un peu le fade niveau des autres, qui ne tombe pas dans une sentimentalité de séminaire, et qui pare ses fictions de style et de mouvement, n'est point exempt d'enflure et de bizarrerie poussée au baroque. Barbey d'Aurevilly, dont la plume est si sûre lorsqu'il explore les landes du Cotentin, lorsqu'il y situe des formes énigmatiques de bergers jeteurs de sorts, et dont l'outrance romantique reste encore belle quand il dépeint les passions fortes et exceptionnelles de *l'Ensorcelée*, de son mari Maître Le Hardouey, ou de l'abbé de la Croix-Jugan, Barbey perd pied dans le roman purement catholique *Le Prêtre marié* en est une preuve. Cette œuvre, — la plus considérable de celles qui ont été écrites par des écrivains d'imagination catholique avant la série de M. Huysmans, — pour n'avoir point les mêmes défauts que *le Juif Errant*, en a d'aussi capitaux et traduit une nuance d'âme rhétoriquement surchauffée et exaspérée.

On pense bien que si, parmi les gesticulations romantiques, on peut percevoir une note juste et raisonnable, ce sera celle de Sainte-Beuve ; il serait inutile toutefois de chercher dans *Volupté* une note profonde, un constat sérieux, une divination de l'avenir analogue à celle de Stendhal. Ce que l'âme d'Amaury recherchera et goûtera au séminaire,

après les orages de la vie que nous décrivent les premiers chapitres de *Volupté*, ce sera le calme physique, la régularité des exercices, la paix provinciale plus encore que des apaisements de conscience et la satisfaction d'une foi. Le Sainte-Beuve de *Volupté* est bien différent du Sainte-Beuve voltairien du second Empire, opposé résolument à toute théorie religieuse ; l'ombre des *Méditations* flotte en rideau léger sur la netteté de vues d'Amaury, et il est chrétien sentimentalement, par admiration pour les solitaires de Port-Royal, par ennui de la vie, par la tristesse cachée des sensations heureuses, — de toute façon autre que la rationnelle.

Le romantisme fournira encore à l'étude du prêtre dans la littérature française, la figure orageuse et triste de Lamennais, et tout l'effort pour concilier le christianisme avec la marche fatale et logique de la démocratie vers plus de science, plus de lumière et plus de vérité. Mais le cadre littéraire de cette étude ne nous permet que d'indiquer tout ce mouvement du christianisme catholique, la vie de pamphlétaire de Lamennais, sa carrière de représentant du peuple privé d'éloquence, ne prenant jamais la parole à cause de cela, se tenant dans un coin de la Montagne, humble et sévère, et préparant, en entendant les discours des improvisateurs heureux, les répliques qu'il leur opposerait dans son journal. Parallèlement à Lamennais, le mouvement d'Ozanam, de Salinis, de Peyrève, de Gerbet, une tentative d'intellectualisation du catholicisme, serait curieux à expliquer; il a rapport avec la politique et la philosophie plus qu'avec la littérature; on en trouve des échos dans l'œuvre longue et filandreuse d'Augustus Craven (Mme de la Ferronays). Cette tendance à plus de clarté, plus de liberté, plus d'examen, met le prêtre toujours en lutte avec Rome ; le drame est toujours le même : le prêtre rêve au fond de sa conscience, il écrit, il publie un livre où il enseigne la panacée des douleurs du monde, où il propose la réforme de l'Église, l'acceptation des nécessités modernes ; on le dénonce à l'Index ; le prêtre va à Rome, il en revient ou brisé ou rebelle, ou hypocrite ou incroyant, ou défroqué ou foudroyé, malade, blessé à mort. C'est le sujet de la *Rome* de Zola, c'est le sujet des romans de Ferdinand Fabre, c'est l'histoire de presque toutes les belles intelligences égarées dans la prêtrise, depuis le renouveau de la Révolution. Quelquefois l'âme du prêtre n'a pas attendu aussi longtemps pour se désemmailloter de ses langes d'enfance, d'influences maternelles, d'éducation berceuse et prenante : certains, au sortir du séminaire, abordent la vie du penseur libre ; ils dénoncent l'erreur qu'ils avaient adoptée fervemment et disent qu'entrés dans les ordres pour être les pasteurs du peuple par la vertu et la vérité, ils ne peuvent suffire à ce rôle avec d'autres lumières que la science et la philosophie, et ils rejettent les béquilles de l'Église : tel fut Renan. Le fond de ses débats de conscience trouve sa forme symbolisée dans ce beau drame philosophique, dans cette grande rêverie dialoguée, *le Prêtre de Némi*.

Dans la littérature la plus récente, le prêtre a préoccupé Zola, Mirbeau, Anatole France, Ferdinand Fabre, et, dans la littérature catholique, Huysmans. Les abbés d'Anatole France se promènent sur le mail, très mêlés à la vie politique de leur province, appuyés sur le général divisionnaire, en bons rapports avec le préfet de la République. Ils se possèdent fort bien, sont d'une haute urbanité et d'une rigidité très grande : ce sont de très souples candidats à la mitre ; ils vont dans les ministères et prennent des leçons de déclamation. C'est tout le prêtre moderne. L'abbé Lantaigne et l'abbé Guitrel sont classiques, solidement.

Ferdinand Fabre fut, dans toute sa carrière honorable, le romancier du prêtre; d'autres y ont touché, lui s'y est cantonné; on ne saurait pourtant le considérer comme un romancier catholique; sa liberté de touche et de jugement est trop grande. Son idéal du prêtre n'est pas non plus très facile à dégager ; il en a plusieurs ; il dessine des figures de saints, d'humbles desservants de campagne, vivant d'un maigre traitement, se ruinant en aumônes, en embellissements de leur église, en constructions corollaires ; l'abbé Courbezon est un intrépide entasseur de pierres ; dans *Xavière*, le curé est bien embarrassé pour payer le Saint Sulpice qu'en lui promettant tous les tempéraments une agence religieuse lui a fourni. Ferdinand Fabre ne cherche pas d'ailleurs à présenter ses curés de village en marbre blanc et sans qu'aucun défaut ne les éraille. Tous ses prêtres sont strictement vertueux ; mais il taxera l'un d'avoir plus de bonté que d'éloquence ; l'autre d'une connaissance très restreinte de l'âme humaine; et il ne recule pas à s'égayer des innocentes manies du prêtre qu'il met en scène. L'auteur a même été rarement aussi bien inspiré que lorsque, dans un petit chef-d'œuvre, *Barnabé*, écrit avec des souvenirs d'enfance, des visions très printanières de paysages vus dans les années d'impressions fraîches, encadrant une jolie et claire idylle, il peint les ermites, sorte de laïques adoptés par l'Église dans ce coin cévenol, portant froc et bourdon, au demeurant paillards, gourmands, avares, cupides, brutaux et primitifs.

Mais ce qu'a surtout voulu synthétiser Ferdinand Fabre dans de grands romans, *Lucifer*, *l'Abbé Tigrane*, qui sont, pour son ambition, les pièces essentielles de son œuvre, ce sont des caractères, à son gré titanesques, de lutteurs, de prêtres qui n'étaient point faits pour êtres prêtres, mais chefs de peuples; non pasteurs d'hommes, mais dompteurs d'hommes, et volontiers il les met aux prises avec les jésuites, que, très religieux, mais très hostile à cet ordre, il montre insinuants, délateurs, ne reculant pas devant le plus bas espionnage.

Cette œuvre assez abondante de Ferdinand Fabre, presque toute consacrée au prêtre, dispose en somme le clergé en trois fractions: des petits curés de village très bons et sympathiques, si pas toujours intelligents; des prêtres hautains et volontaires, dompteurs de foules, et de patelins jésuites qui arrivent à leurs fins en grignotant les natures de fer, ou en se les annexant. A l'heure où écrivait Ferdinand Fabre, la

question du clergé pouvait s'ouvrir assez largement pour qu'on pût s'occuper du célibat des prêtres et de leur chasteté, dans une œuvre d'art, en dehors des traités techniques et du pamphlet. Le prêtre de Ferdinand Fabre est toujours vertueux ; toujours il accepte toutes les obligations de son sacerdoce ; sa chasteté lui monte orgueilleusement à la tête, quand c'est un fort, mais il l'observe toujours. De bons observateurs, qui ont étudié de plus près l'Église et se sont mis en mesure d'en parler librement, affirment que c'est assez la généralité ; que la rupture du célibat est rare, que le *coup de sang*, s'il est attendu, s'il se produit, au moins n'a pas de lendemain et ne cause qu'une erreur isolée, qu'une rentrée très courte dans la vie physique.

Un excellent écrivain, Jules Case, dont *l'Ame en peine* étudie avec une forte minutie les angoisses d'un jeune prêtre, tout prêt, en sa chair, sinon dans sa volonté, à accepter l'amour, en qui l'amour s'infiltre fatalement par le voisinage d'une fille aimable et pure, conclut dans le même sens : l'abbé Frankel luttera, conservera sa pureté, refusera l'amour, se drapera de dignité, se reconstituera par le raisonnement et la méditation sa force chancelante ; mais, un soir, au détour d'une route, le sang le jettera sur une mendiante, et le corps faillira sans que l'âme, sans que le cerveau ni la volonté y aient en rien participé. *L'Ame en peine* est un des plus beaux romans qu'on ait écrits d'une plume impartiale sur les troubles du prêtre, en ce moment où son rôle défaille, où il n'est plus nécessaire ni utile à l'éducation morale, où son idole se craquèle pour lui-même, et qu'il le sent. Et alors puisqu'on est en marche vers le culte de la Nature, de la Raison qui détruira la vieille mythologie, pourquoi les observances strictes et les chastetés anti-naturelles? Des prêtres comme l'abbé Frankel y sont fidèles comme à un serment malencontreusement prêté, et qui engage en eux l'homme, l'homme moral, l'homme total, avec la majesté de la parole donnée, qu'avec celle des vœux. C'est le seul lien qui retienne l'abbé Frankel dans les souffrances de sa chair et dans les doutes de son esprit.

Une scène neuve et hardie de *l'Ame en peine* nous montre l'abbé Frankel visitant un vieil ami du séminaire, qui a failli dans sa chair et mène une vie assez vagabonde, avec la compagne non tant de son choix que de l'heure où il trébucha. Frankel, par instinct de solidarité, par humanité, voit ces parias et les secourt, car ils en ont besoin. Aucun talent, aucune beauté ne les orne, et Frankel, dans un élan de sympathie pour des frères misérables et disgrâciés d'âme et de nature, veut leur annoncer qu'il ne croit plus, qu'ils n'ont pas commis de crime à ses yeux, puisqu'il n'y a pas de Dieu, qu'ils doivent être libres de leurs remords, fiers de vivre, et le couple le regarde, hagard et malveillant ; et l'homme vitupère et lui reproche de ne plus croire. Faillir, c'est possible ; lui qui a failli n'est qu'un malheureux, mais faillir cérébralement, mais ne plus croire, quelle honte! et le pauvre diable se drape, devant l'abbé Frankel, dans sa supériorité : lui, au moins, il croit encore.

Tous les écrivains n'ont point, dans les vertus passives et de conve-

nance du prêtre, la même confiance que Ferdinand Fabre ou Jules Case, et aussi Émile Zola. Mirbeau, avec sa forte vitalité, sa fougue outrancière, son art de voir la société par les dessous en y projetant de fortes lumières, a déchiré ce voile de vertu légère qu'on laissait flotter sur le prêtre. Il y a eu chez beaucoup d'artistes le désir de ne se point appuyer sur de célèbres et retentissantes anecdotes, et depuis Voltaire, qui établissait si clairement le *curriculum vitæ* de certaine maladie d'un compagnon de Colomb à mademoiselle Cunégonde par le canal d'un jésuite qui connut ce compagnon de Colomb, on a le plus souvent admis la chasteté du prêtre. Zola, dans *la Conquête de Plassans*, en mettant en lumière le lent détraquement de madame Mouret par l'abbé Faujas, n'attaque point les mœurs de l'abbé ; nous reviendrons là-dessus tout à l'heure.

Avec Octave Mirbeau, les accusations se précisent. Et voici d'abord ce formidable et joyeux *Abbé Jules*, ce singulier prêtre, le moins clérical de toute sa famille, l'effroi, l'opprobre, l'irrégularité de toute une famille casanièrement croyante généralement à tout ce qui est congru et comme il faut. Cette famille croit à la famille et à l'héritage : l'abbé Jules ne croit à rien du tout, et s'il jette sa fortune par testament au premier prêtre qui se défroquera, ce n'est point par prosélytisme, ce n'est pas pour faire accomplir à un autre une démarche décisive qu'il n'a point faite (il s'est contenté d'être prêtre en disgrâce), mais dans l'espoir, dans la certitude que l'appât de l'or, de quatre mille francs de rentes, provoquera un faux défroquement, et que son héritier sera doublement, triplement, caricaturalement apostat ; qu'il viendra vers cet héritage tout en croyant à Dieu, à la prêtrise, à tout, mais surtout à l'or, ce en quoi il se confondra dans la religion universelle de son temps.

Le malheur de *Sébastien-Roch* est irrémédiable ; il a été violé au collège par un père jésuite tout confit de douceur et de passion exaspérée ; sitôt son innocence arrachée, il a bien vu qu'il n'était pas le seul dans son cas ; il a lu sur toutes les faces, et comme Siegfried qui après la victoire entend les oiseaux de la forêt qui lui clament son avenir, lui, après sa défaite, lit sur les traits des autres leurs joies morbides et leurs lâchetés physiques. Le romancier (on ne peut le taxer de racontar, d'anticléricalisme, de léo-taxilisme, les gazettes des tribunaux sont là) ne dit pas que tous les collègues du P. de Kern soient froidement décidés à mettre à mal tous les petits Sébastien Roch que leur confie l'aveuglement des parents, mais il pose en principe que tous couvriront de leur respectabilité personnelle le P. de Kern, que toute la solidarité ecclésiastique étendra son manteau sur le coupable, et que toujours son crime sera nié par ceux qui le connaissent. Il se confessera, on l'absoudra, et on lui confiera d'autres enfants dans d'autres collèges. Mais Sébastien Roch, victime du P. de Kern, victime surtout de l'erreur populaire, de la fausse respectabilité des jésuites et de l'imbécile respect qu'on leur porte, victime surtout moralement, de la grande bêtise de son père, petit bourgeois clérical, que deviendra-t-il?

il languit, il s'aveulit, un amour de femme n'arrive pas à le redresser dans toute sa taille; une balle le tue en 1870. Cela, c'est un accident. Mettons que Sébastien Roch fût d'âge a être tué pendant la guerre; mais s'il n'y avait pas eu de guerre, que serait-il devenu? Ah! ce père Roch, ce bourgeois clérical,—et on s'est moqué d'Homais! Qu'on nous redonne Homais, l'homme des vertus courantes et des grandes solennités; qu'on nous redonne Homais! Appeler son fils Napoléon, ce n'est rien; ça vaut mieux que l'envoyer aux pères jésuites les plus distingués.

Les curés de Flaubert, les antagonistes d'Homais sont peu détaillés: l'abbé Bournisien, l'abbé Jeuffroy sont de bons et simples administrateurs, dévoués à leur casuel et à leurs petites manies. Flaubert n'a point étudié la question religieuse; si nous la voulons trouver traitée avec impartialité et ampleur, il faudra nous adresser à Zola. Il nous donnera toute une variété de types sacerdotaux.

C'est l'abbé Faujas, prêtre autoritaire, diplomate, avide, astucieux, qui, au commencement de l'Empire, lorsque après le coup d'État, le clergé, demeuré légitimiste, boude le gouvernement, a l'intuition qu'il sera agréable à Rome s'il se met à la disposition du ministère pour lui gagner aux élections les voix pieuses. On l'envoie conquérir Plassans. Il y arrive précédé d'une mauvaise réputation, sachant qu'il sera désavoué en cas d'insuccès. Il arrive à Plassans, simplement muni d'une recommandation pour la vieille madame Rougon; le hasard, presque, veut qu'il loge chez Mouret, un bourgeois riche et heureux, dont la femme indolente se laisse bercer au gré de la vie. Il arrive, il pénètre, il effraie la ville de la laideur âpre de ses soutanes, il sent la pauvreté, il n'est point insinuant, il est rugueux au contraire; mais sa forte carrure, son énergie, son aspect de mâle puissant et intangible provoquent chez Marthe Mouret un remuement qui finira par l'hystérie. Il pénètre dans la maison, et c'est Tartufe qui, un pied mis, en a bientôt quatre; et autour de sa forte volonté, tout mollit comme cire, toute résistance fond: le pauvre Mouret devient fou sans oser se défendre, madame Mouret n'en vaut pas mieux, le candidat bonapartiste passe, on suppute les chances de l'abbé Faugas pour la prochaine mitre, — et il n'a rien abandonné de son énergie, de son caractère d'aventurier chaste; tout au plus a-t-il fait la part du feu, et laissé sa sœur et son beau-frère, personnages louches qu'il traîne après lui, voler à leur aise, mais il n'a profité de rien; ses ambitions, pour être de ce monde, ne sont pas viles: c'est de la puissance qu'il veut; pour être pur, il n'en est que plus dangereux, car il mettra au nombre de ses chances de succès l'amour qu'il peut provoquer et exaspérer puisqu'il n'y répond pas.

C'est aussi Serge Mouret, le fils de la victime de Faujas, un esprit mystique, un cœur tendre chez qui Zola nous montre, après le réveil d'une fièvre qui lui ôte la mémoire, tout l'éveil de l'enfance amoureuse en un miraculeux jardin de paradis. Ce sont des silhouettes qui passent fortement marquées, l'abbé marieur et mondain, le prêtre de *Pot-Bouille* qui se borne à espérer couvrir de bon ton les écarts furieux de ses pénitentes. C'est, plus tragique, plus profond, le prêtre de *Travail*,

qui voit le bonheur monter dans l'humanité et ne peut comprendre, car ce bonheur arrive par des chemins qui lui sont inconnus; il finira par s'abîmer sous les ruines de son église abandonnée. Mais c'est surtout dans *les Trois Villes* que Zola aborde la question du prêtre dans ce qu'elle a de plus intéressant, soit le prêtre entré par sentimentalité, par esprit de charité dans la religion, qui se débarrasse de l'erreur, qui veut créer une religion nouvelle et finit par rentrer dans la vie normale, en se plaçant à côté des plus ardents et des plus hardis réformateurs. Pierre Froment triomphe dans le combat de son cœur contre sa raison; il deviendra un homme selon la plus large formule. Mais il faudra d'abord qu'il ait vu (et le voyage avec Zola est instructif et profond) la grande mystification de Lourdes, la résurrection du fanatisme religieux sur le mensonge, qu'épris de son idéal de religion nouvelle il soit allé à Rome, approcher de la papauté, du pape. Il est venu avec un grand élan de cœur; il s'aperçoit qu'il lui faut monter un à un tous les degrés comme d'un immense escalier de ministère, s'arrêtant à tous les paliers, recevant partout les mêmes réponses calmes et têtues, les mêmes négations, jusqu'au jour où le pape lui-même lui donne l'assurance qu'il ne faut toucher à rien, que le mot Religion nouvelle constitue à lui seul une redoutable impiété. Non, la basilique est complète, intangible: qui en enlève une pierre la met en péril. Toute la machine de l'Église est faite pour engrener le monde et le dominer temporellement par les moyens spirituels. On ne persuade les âmes que pour commander aux puissances; l'éclipse de la puissance de l'Église ne peut être que momentanée et il faut refaire le pouvoir temporel. Parmi tous les cardinaux, Pierre Froment ne voit qu'ambitieux dominateurs ; il voit le crime venir aider les ambitions à la tiare, et les passions aveugles du bas clergé italien servir des machiavélismes d'État, de hautes ambitions habiles qui ne se laissent point découvrir; le cardinal Sanguinetti vient sans trouble visiter, après que la mort s'est trompée et a frappé Dario, le cardinal Boccanera, à qui son affidé avait apporté, sans son ordre, mais non sans qu'il le sût, le panier de figues empoisonnées. Et autour du sujet principal, le déveloutement de l'âme de Pierre Froment, selon l'expression de Renan, c'est magnifiquement tout le décor des vieilles pompes anachroniques avec un caractère d'hystérie dans la foi, avec un aspect théâtral de plus en plus accentué. Cette papauté italienne, éprise de domination du monde, dans le rêve de qui le pape est le successeur des Césars, des maîtres de l'ancienne Rome et de l'empire universel, bien plus que de l'Apôtre, ne peut, à aucun degré, se mettre en rapport avec le monde moderne.

Les cercles ouvriers du vicomte Philibert de la Choue aboutiront toujours en fin de compte à la théorie du *Repas du Lion*, et le petit prêtre à qui M. de Curel aura donné de la douceur évangélique n'y pourra rien: c'est la fatalité des choses. L'Église conclut à l'autorité, contre le monde qui conclut à la Liberté. Ceci tuera cela, la Raison tuera l'Église, ou la Raison retombera dans le sommeil dont depuis

quelques siècles elle s'éveille, après les saignées médiévales. C'est vers la Raison, vers les doctrines libérales que Pierre se dirigera. Il se lassera bientôt d'être un prêtre sans foi, promenant dans les quartiers de misère son impuissante charité; sa douceur, sa pitié seront encore utiles au monde; cette douceur et cet instinct de pitié qui l'avaient trompé sur lui-même et l'avaient prosterné aux pieds illusoires d'un Christ de douceur, mal servi par ceux qui le représentent, et qui le traiteraient, s'il ressuscitait, comme le Grand Inquisiteur des *Frères Karamazov*, dans le poème tant imité, tant suivi, tant copié ces derniers temps, c'est-à-dire l'incarcérant et le menaçant d'un nouveau supplice pareil à l'ancien, s'il vient déranger à nouveau l'œuvre pharisienne qui s'est rebâtie sur son tombeau et qui prospère grâce à la légende de son martyre. La forte objectivation du mythe du Golgotha n'a créé que de nouveaux autels friands de sacrifices dont vit largement Tartufe, le pauvre homme. Toutes les mythologies de foi ou de peur ont développé un immense parasitisme. Pierre Froment le comprend et s'évade vers la charité sociale, vers le socialisme intégral, vers l'amour de l'humanité, et il commence par enlever la torche des mains de Guillaume Froment au moment où celui-ci va terrifier le monde, et il le rallie à son avis, qu'il faut triompher par la raison et la douceur, les grandes forces captées, détournées, dévoyées par le christianisme. Et de plus, lui, Pierre Froment, il vivra.

C'est le mot final des tourments de *l'Abbé Paul Allain*, de B. Guinaudeau, qui lui aussi va vivre. C'est l'espoir et la volonté de tant de prêtres qui abandonnent la soutane, qui veulent se mettre d'accord avec les principes de vie; Paul Allain donne la peinture toute fraîche et neuve du prêtre de la dernière nuance. Du jour ou l'archevêque Dupanloup organisa des universités catholiques, et fit entrer aux séminaires plus de discussions, et mit les clercs en contact avec des idées nouvelles, le mouvement de déprêtrisation qui sera la fin de la puissance de l'Église recevait sa première impulsion; les deux cent soixante déprêtrisations de l'année dernière ne sont qu'un commencement, et cela tient à ce que, pour combattre des idées, on est bien forcé de les exposer, que les intelligences égarées dans le mouvement religieux, prises très jeunes par le séminaire se dégagent; et, fortifiées par un travail considérable, de nouvelles recrues viennent à la vie, au parti d'avant-garde, pour penser et vivre.

Ce sera parmi ces déprêtrisés que l'Église trouvera ses plus vigoureux adversaires, les Charbonnel, les Guinaudeau, et tant d'autres qui, partis de la même filière, se viennent joindre à eux; plus que personne ils ont mesuré le péril clérical en son exactitude, et moins que personne ils peuvent désarmer devant lui.

La vérité est dans des livres comme *l'Abbé Paul Allain*, beaucoup plus que dans de charmantes accommodations de la vérité, d'aimables idylles de rêves blancs, où apparaît le type du bon vieux prêtre, comme *l'Abbé Constantin*, ou que dans ce joli roman *le Vœu d'être chaste*.

Évidemment, M. Pouvillon nous donne un aimable tableau d'une jeune conscience, et peu de choses sont aussi délicatement dites que l'idylle de Gilbert et de Claire ; et le dénouement est un dénouement heureux qui laisse Claire à la vie, avec ses maussaderies, en le triste milieu de hobereaux qui est le sien, tandis que Gilbert va au monastère, et partira peut-êtres pour les Missions comme en un conte bleu. Mais après, quand cette crise de la puberté religieuse sera passée, Gilbert restera-t-il toujours chaste, ou le demeurera-t-il avec joie, avec sécurité ? M. Pouvillon me dira que tel n'est point son sujet, qu'il n'est pas sociologue, mais romancier, et je conviens qu'il a fait un joli roman. Mais je trouverai plus d'écho des grandes préoccupations modernes dans *l'Empreinte*, où M. Édouard Estaunié demeure fidèle à la tradition de la lutte contre les jésuites avec éloquence, au *Semeur d'Idéal,* où M. Albert Fua dessine fortement le contact du véritable esprit évangélique, de l'esprit de solidarité avec le monde moderne, avec la société future en genèse, par la vie désintéressée de son Emmanuel, qu'approuve de toutes ses forces le prêtre de la pièce quand Emmanuel veut le bonheur pour tous et la destruction des liens légaux qui enchaînent l'humanité. D'autres livres mènent le bon combat. Celui de M. Fernand Aubier, *Hors de l'envoûtement*, celui de M. Esquirol, *A mi-côte.* Tout un mouvement littéraire se crée contre la puissance de l'Église, parmi lequel une œuvre forte et consciencieuse entre toutes, *Ces Messieurs*, de Georges Ancey.

Du côté de la foi, à laquelle il arriva sentimentalement, on trouve M. J.-K. Huysmans. Avant lui, dans des romans indécis et dont le charme était tout littéraire, Francis Poictevin, qui subit longtemps les influences religieuses, avait décrit cette emprise sentimentale de la foi ancestrale. Rodenbach, dans sa *Vocation*, œuvre un peu proche de *l'Ame en peine* de Jules Case, a décrit des catholicismes du Nord, des joies de Noël et des anxiétés aussi devant la foi dans ces atmosphères de béguinages dont il sut si bien dire la laborieuse paresse, le menu travail, et la foi machinale, si elle est ardente et naïve. J.-K. Huysmans est à l'heure qu'il est le rempart de l'Église. Est-ce un atavisme de ces pays catholiques de la Belgique, est-ce sa vision d'art admirative des Memlinc, curieuse des plain-chants, éprise des cathédrales, qui a attiré de ce côté le subtil naturaliste, l'historien des sœurs Vatard et de Cyprien Tibaille? Est-ce aussi le dégoût de la vie ? — il aurait été mauvais conseiller.

Dans l'œuvre compacte et sérieuse que Huysmans dédie au catholicisme, on ne retrouve plus ses agilités d'autrefois, et on le regrette idolâtre de la couleur et amoureux de l'argot. Mais, avec la meilleure foi du monde, on ne peut être excellent juge en ces matières, et peut-être les livres de Huysmans sont-ils des chefs-d'œuvre, et l'ornement futur des bibliothèques, alors que le pernicieux esprit moderne aura vécu.

Pourtant le monde n'est point fait pour retourner en arrière et la littérature catholique que jadis Huysmans savait si bien caractériser, quand il stigmatisait Lasserre et Craven et les polémistes de sacristie, ne

paraît pas, sauf lui, s'être fort améliorée. Quelle misère et quel vide que le cerveau d'un Hello! quel état d'esprit nous présente un Doumic! Et en face d'eux, pendant que refleurit — païen ou moderniste, intimiste ou lyrique, — tout le sourire du monde, les œuvres s'accumulent, et, en face de leur pauvre catalogue plein d'ouvrages illisibles, c'est, dans la pensée libre, Voltaire, Stendhal, Hugo, Gérard de Nerval, Gautier, Flaubert, Zola, et tous les nouveaux épris de vie, épris de joie, épris de clarté et de meilleur devenir social, tous les écrivains qui apportent leur pierre à cette œuvre multiforme qui va de *Tartufe* à *Ces Messieurs*.

GUSTAVE KAHN

Notes politiques et sociales

LA CRISE AUTRICHIENNE

Il sied de remonter en arrière pour bien saisir le développement de la crise. La Chambre des députés de Vienne, qui siège dans un édifice gréco-romain, d'une intense froideur architecturale, à un tournant écarté du Ring, est fondée sur le régime électoral le plus fantastique qu'on ait imaginé. Même le système prussien est moins suranné et moins complexe. Les électeurs, qui sont des censitaires en petit nombre, sont répartis en catégories bizarrement découpées — grande propriété foncière, chambres de commerce, etc., dont chacune possède une représentation savamment calculée. Devant les injonctions quasi révolutionnaires de la démocratie, on a, il y a peu de temps, juxtaposé à ces compartiments une section ou curie, dite du suffrage universel, mais le peuple, dans son entier, n'élit qu'un sixième à peu près du total. Les intérêts professionnels — ou plutôt, car le terme serait inexact, les intérêts nobiliaires et bourgeois — disposent d'une majorité écrasante.

Cette méthode parlementaire, en tout pays, ne pourrait engendrer qué de médiocres résultats. Elle est singulièrement contradictoire au développement économique et social de l'Autriche, car Vienne et Grætz et Prague, pour ne citer que ces villes, n'ont rien de commun avec les petites capitales allemandes ou les cités déchues de l'Espagne, d'où le mouvement s'est retiré. Elles manifestent une puissante vitalité qui éclate à chaque pas. A Vienne, surtout, la foule prolétarienne est énorme; l'industrie croît sans relâche. Entre les cours de la Hofburg, où paradent des gardes revêtus de costumes vieillots, et les faubourgs, d'où descendent chaque matin les cohues ouvrières, le contraste est saisissant. C'est Montmartre et Versailles circonscrits l'un à l'autre. De ses fenêtres, le souverain peut contempler les masses qui menacent le droit divin. La majesté populaire et la majesté royale voisinent trop pour que le contact ne soit point périlleux pour celle-ci.

La crise politique naît donc de prime abord des tares mêmes, de l'anachronisme du régime. En Autriche, de plus, elle est étrangement amplifiée par les querelles nationales.

La Cisleithanie est en effet, à cette heure, la contrée du monde où se choquent le plus de races, où contrastent le plus de langues. Elle n'a pas réussi, elle ne réussira jamais à faire l'unité. L'Irlande comprend les injonctions administratives du cabinet de Londres. Mais les Tchèques n'entendent point l'idiome germanique.

Deux grands éléments ethniques se combattent en Autriche, l'Allemand et le Slave. Encore ce dernier se subdivise-t-il, mais la question

de Bohême prime toutes les autres, et en réalité, c'est elle qui perpétue l'anarchie à la Chambre et qui empêche les pouvoirs publics de réaliser le moindre progrès. Qu'un cabinet, comme celui du comte Badeni, autorise les Bohémiens à se servir du tchèque dans leurs actes officiels, la partie allemande du Reichsrath se soulève. Qu'un autre cabinet, comme celui de Gautsch, manifeste plus de condescendance pour les Allemands, les Bohémiens s'insurgent et organisent à leur tour l'obstruction. Qu'un ministère, comme celui de Kœrber aujourd'hui, essaie trouver une conciliation, les deux fractions rivalisent de violence. Il faut avoir l'une ou l'autre contre soi, sinon l'un et l'autre. Les séances tumultueuses se succèdent ainsi depuis cinq ans à Vienne. On se menace de se couper les oreilles, tandis que le président agite frénétiquement sa sonnette. Et les épithètes les plus douces sont celles de vendu, de lâche et de traître à la patrie.

Donc d'une part, règne des coteries d'intérêts, par l'éviction du suffrage universel, — de l'autre, conflit de nationalités qui se refusent l'une à l'autre la moindre concession — ... Il y aurait encore bien d'autres faits à signaler : le mouvement de « rompons avec tous », introduit par les pangermanistes pour amener au protestantisme, tenu pour symbole du teutonisme, les populations du Danube; l'appel permanent des uns à Berlin, des autres à Pétersbourg; la poussée antisémite, très amortie maintenant, et qui n'a pas laissé d'aggraver la situation.

Comment l'Autriche sortira-t-elle de ces chaos? Le premier ministre a menacé récemment la Chambre d'une dissolution et même d'une suspension du Statut. On reviendrait ainsi à l'absolutisme d'antan ; mais un pays abdique-t-il volontiers même la parodie de la liberté et du contrôle? Il y aurait encore l'essai du fédéralisme, la reconnaissance de l'autonomie bohémienne; mais l'empereur y répugne, et comment le Reichsrath actuel serait-il capable de pareille innovation?

Il y a une troisième solution : c'est l'avènement de la démocratie. J'étais l'an dernier, peu avant les élections de la Chambre actuelle, au siège du parti socialiste, dans un bel immeuble de la Mariahilf. Les élus du prolétariat de Vienne, de Cracovie, de Prague, Adler et Ellenbogen, Daszynski et Pernersdorfer étaient là, réunis pour discuter justement sur cette grande consultation, et tous disaient : l'Autriche est devenue ingouvernable ; et, quand on les pressait, ils laissaient entendre qu'elle ne reprendrait son équilibre normal que dans le fonctionnement du suffrage universel; — mais le suffrage universel, c'est le renversement des coteries de cour, c'est l'élan formidable du socialisme comprimé dans le système censitaire, la ruine de l'hégémonie teutonne dans la conciliation des langues, a chute de la féodalité de la terre abritée derrière le cens, probablement aussi l'exclusion du principe monarchique. L'absolutisme masqué ne peut voisiner avec une Chambre populaire. François-Joseph songe aux lendemains.

PAUL LOUIS

Faits divers

LE CRIME DE PLAISANCE

Dans un hôtel meublé, rue de l'Ouest, débarque une fille de vingt-six ans, Adeline Spirre, venant de Saint-Dié. Grande, brune, accentuée comme on l'est en province, gardant la chair fraîche et la forme solide des pays où l'amour est sain. Arrivée de la jeune provinciale à Paris! Elle traîne derrière elle la naïveté des petites villes où tout le monde se connaît, l'irrémédiable confiance qui fait que les filles séduites croiront encore à d'autres séducteurs. Il y a un mot qui dépeint la chose : « bête à prendre à la main ». Celle-ci a quitté sa famille parce qu'elle se croit enceinte, et de l'honorabilité, de l'argent des siens elle se forme une sorte de piédestal dont elle s'accompagne à Paris. On croit l'entendre raconter chez le marchand de vins au moment des repas, et à n'importe qui : « Oui, alors, mon père qui est plâtrier, entrepreneur... Je connais un jeune homme qui est avocat. Il voulait se marier avec moi; mais moi je ne voulais pas, parce que je ne l'aimais pas... » Ou autre chose. Nous avons tous entendu des histoires de ce genre. Dans ce quartier de Plaisance, il rôde des petits gars d'esprit solide et qui se connaissent en femmes. On voit du coup le défaut de la cuirasse et il n'y a qu'à appuyer un peu, pour la forcer. Quelques jours après l'arrivée de la fille, l'un d'eux, d'un revers de main, la renverse sur son lit où elle se laisse prendre. Il passe le « tuyau » aux copains, ceux-ci l'imitent, et ils sont bientôt cinq ou six à se raconter cela, à se payer la poire.

Elle part faire un petit voyage chez elle, revient avec ses bijoux et ses économies. Quelle gloire! Elle peut ostensiblement changer des billets de cent francs et parle avec aplomb de son argent et de la situation de sa famille. Quelqu'un, mettons Popaul du Parnasse, puisque c'est lui qu'on a arrêté, essaie de lui faire cracher quelques pièces de cent sous et de la dresser. Elle défend son argent « comme un croquant ». Elle ne marche pas. Entendu! Un de ces soirs, quand je serai dans ta chambre, nous allons voir.

Le soir du drame, celui-là dut la caresser d'abord, puis essayer du boniment, et puis raisonner : « Ce que tu es bête ! J'en ai besoin aujourd'hui. Mais puisque je te dis que je te le rendrai dans huit jours, quand j'aurai touché ma paye. » A la fin, il en eut assez, il n'avait pas l'habitude de faire tant de discours. Tu ne marches pas. Entendu! Alors il lui plantait son couteau, la laissait là, prenait l'argent et filait lestement en pensant : « Bah ! une imbécile de moins... »

BRIERRE

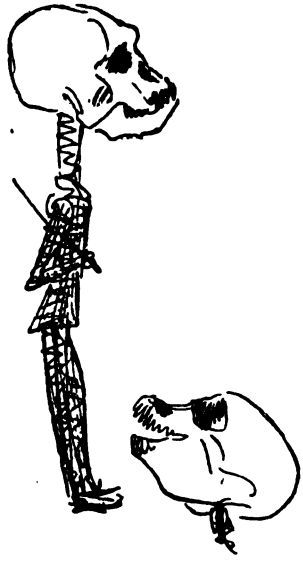
C'est un des hommes forts dont on gardera le souvenir. De tout ce qu'il enferme en sa tête nul ne saura jamais rien. Il y a une façon de vivre au fond de soi-même qui caractérise les grands capitaines, car aucun mot ne doit sortir sur les routes, aucun signe ne doit barrer le chemin de l'action. Un Brierre bien plus beau que celui de la cour d'assises, c'est le Brierre du soir du crime qui tue son chien à sept heures pour prévenir tout danger et puis rejoint au café du village les amis du piquet, s'assied auprès d'eux et entame une partie de tout repos. Il serait trop beau qu'il eût gagné ce soir-là et qu'il eût gardé assez de netteté dans le tour d'esprit pour battre avec réflexion le père Lubin et lui gagner honnêtement ses trente sous. Cependant que la pensée s'agite en sa tête : « Je commencerai par les tout petits parce que ce monde-là, lorsqu'il s'éveille, crie à tue-tête et vous trouble... En somme, le coutre est ce qu'il y a de mieux. Il suffit d'un bon coup. Les bons coups, ça me connaît : j'ai fendu du bois. » Et lorsqu'ils sortent du café, entre copains vous dis-je, ils ne tardent pas à trouver le vieux des vieux, l'homme généreux qui ouvre sa porte à leur passage et les invite à prendre un verre de vin, et du bon ! Ça donne du cœur à l'ouvrage. Comment raconter les cinq assassinats? Il y eut un moment où tout était accompli, où l'homme qui se trouvait là n'avait plus longtemps à attendre avant le lever du soleil et où l'heure passée était irrémédiable. Il faut une force de fer pour s'habituer à soi-même. Eh! quoi, voici cinq cadavres, voici qu'on a tout fait et que si l'œil de Dieu franchissait les murs il n'y aurait plus qu'à s'asseoir, pleurer et dire : « Tout-Puissant, j'ai tué ceux de ma race, et maintenant voici que je me sens faible ! » C'est alors que l'homme est peu de chose. Il suffirait de se lever, de cacher son gilet, son coutre, son argent, de regarder les gens face à face en leur criant : « Voyez ce que l'on a fait pendant que je n'étais pas là! » Se laver les mains, respirer l'air de la nuit qui porte conseil, et te frapper toi-même, ô Brierre, te tuer à moitié pour qu'un vagabond puisse être accusé, pour que tu puisses te coucher un jour dans ton lit bien chaud, affranchi, dégagé, élagué comme un bon arbre, sûr de ta sève qui monte et ne se perd plus aux brindilles. Se frapper soi-même? On tuerait bien cent mille hommes, on assisterait à leur agonie. On a beau être dur, il vous faut un grand élan. On s'empare d'un couteau, on se frappe à la joue, au côté, à l'épaule, mais il faut pourtant se mettre en garde. Il est bon que le sang coule. Attention, camarade ! Pour un peu, sans le vouloir, on irait se faire du mal.

On a ressorti contre Brierre « le faisceau de présomptions ». Le jury qui vient de le condamner à mort, ayant pesé les paroles, nous ne savons pas comment il était composé. Des commerçants, sans doute, et quelques-uns de ces phraseurs de petite ville auxquels l'opinion publique donne un peu de cette importance qu'ils s'attribuent eux-mêmes. Nous

convions les médiocres à juger les assassins, nous invitons douze hommes qui ont des habitudes, s'acclimatent aux usages, et vivent avec netteté une vie sans surprise, nous leur demandons, au nom de la justice, leur sentiment sur les passions qui rompent les habitudes, sur des hommes plus forts que les usages et sur ceux qui introduisirent la surprise dans leur vie. Ils ne sauront jamais douter, car il leur faut, à ceux-là, des vérités quand même. C'est l'éternelle ironie : « Vous avez révélé ces choses aux ignorants et aux simples et vous les avez cachées aux puissants et aux savants. »

Quant à Brierre, il eût bien étonné le doux Fénelon qui disait : « Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches », et puisqu'il s'agit de richesse, en somme, puisque tout y concourt, un père qui possédait des enfants et des champs, se débarrassait des premiers, après quoi il se fût sans doute débarrassé des seconds, pour améliorer sa situation et bâtir une vie solide avec de la liberté et quelques pièces de cent sous.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE



Gazette d'Art

DESSINS DE K.-X. ROUSSEL

Pendant quinze jours, dans une petite salle de l'hospitalière maison Durand-Ruel, ont été exposés des dessins en couleur du peintre K.-X. Roussel.

Ces dessins n'auraient aucun succès aux baraques foraines de l'art contemporain ; ils n'accrochent d'aucun éclat bruyant le passant distrait ; ils manquent, avec décision, de la banalité qui plaît à la foule.

Il faut aller à eux, les regarder longtemps ; ils sont graves, d'une sensibilité frémissante, mais qui se surveille ; ils ne livrent pas leur âme au premier venu. Mais leur charme discret peu à peu vous prend, vous ensorcelle.

Arbres fleuris de mai, ou morts de décembre, pentes vallonnées, buissons touffus, neiges dans les chemins creux, horizons rapprochés ou lointains, cieux d'été ou d'hiver, caresses souples de l'atmosphère, voilà ce que disent ces dessins.

Mais l'on s'étonne à comparer à leur richesse d'expression, à leur puissance évocatrice, la simplicité des moyens mis en œuvre. Un frottis de pastel ici, une zébrure hardie, là un trait accentué, une ligne qui fuit, un plan à peine indiqué ; c'est un arbre, un terrain, un ciel, un peu de l'infini ramassé sur un morceau de carton à peine couvert. Mais l'accent donné est l'accent juste ; celui-là seul suffit. Tout le reste est bavardage. M. Roussel ne bavarde pas ; il dit avec concision ce qu'il veut dire, dans une langue dont les termes sont choisis.

De là, l'élégance achevée de son œuvre, cette fleur de distinction vraiment française : le style.

Ce ne sont ici que des notes de nature, une transposition directe. Pourtant l'on retrouve dans chacun de ces dessins, le talent ordonné de M. Roussel, qui souffre du désordre comme d'une injustice, et pour qui ce qui n'est pas composé n'est pas œuvre d'art.

Le succès de cette exposition doit être pour l'artiste un encouragement. M. Roussel est un peintre trop rare ; il n'a pas pris, aux yeux du public s'entend, la place à laquelle il a droit parmi les jeunes peintres contemporains. On peut supposer à cette réserve les plus nobles soucis professionnels, mais il est temps maintenant que M. Roussel ait une confiance plus grande en la spontanéité de son talent. Nous avons le droit d'attendre beaucoup de lui.

CLAUDE ANET

DESSINS DE FANTIN-LATOUR

L'abandon de l'originalité est un des moyens de parvenir. Turner, bon peintre, mais âme médiocre, y dut la tranquillité au commencement de sa vie. Il sut à temps se reprendre.

Notre Fantin-Latour n'a, à aucune période de sa vie, sacrifié au convenu. Il fut lui-même dès qu'il toucha un crayon. Non cependant parce que isolé : — il fut, par excellence, « le peintre des camarades ». Mais aucun parti pris ne vint annihiler sa vision et celle de ses amis, — Legros, Whistler, Bacquemond, Manet. Parmi eux, les uns aiment Holbein, les autres préfèrent Velazquez ou Goya. — Qu'importe ! Le tout n'est-il pas d'avoir une conscience ? Nymphes de Fantin, symphonies de Whistler, natures mortes de Manet ou de Cézanne : de l'art, du très grand art...

Mais assez musé sur le trottoir de la rue Laffitte. Allons droit chez Templaere où l'on peut voir une imposante suite de dessins de Fantin-Latour.

On ne trouvera ici ni ébauches, ni morceaux. Toujours des ensembles. Fantin est tellement artiste, le crayon lui est si léger aux doigts qu'il ne peut le quitter sans avoir consciencieusement et entièrement réalisé sur le papier la scène rêvée.

Parmi ces dessins il est des œuvres de début, c'est-à-dire de 1854. Il en est d'hier.

Mais le beau tempérament de Fantin-Latour est si un, si harmonieux que, tel il était il y a presque un demi-siècle, tel il est encore aujourd'hui. Il eut dès ces temps lointains le sentiment de l'enveloppe et de la coloration harmonieuse. Il y a là quelques académies, des portraits : les siens ou ceux de ses sœurs. Et toujours la silhouette se modèle dans une ambiance lumineuse qui rend brillants les yeux, souriantes les lèvres. C'est déjà l'intimité, la douce quiétude qu'il mettra dans toutes ses œuvres et qui rendront si naturelles ses évocations mythiques. Regardez aller et venir ces déesses, ces nymphes, ces héroïnes qui inspirèrent Beethoven, Schumann, Brahms, Berlioz, Wagner : la clarté est si douce, la forêt si discrète que les plus chastes dévoilent leur nudité avec ces mouvements aisés, cette naturelle simplicité qui semblaient avoir été oubliés des peintres depuis la mort du Giorgione.

A vrai dire, pour ceux qui ont vibré devant les belles lithographies de Fantin-Latour, il y a peu d'inédit lorsqu'on feuillette les dessins des vingt dernières années. Dessins et lithographies sont obtenus par le même procédé, avec les mêmes outils. Très souvent le dessin n'est même qu'une préparation oubliée sur papier lithographique. Mais alors le labeur original a sur les plus belles épreuves la supériorité d'un velouté, d'une accentuation que le tirage le plus artiste fait disparaître.

Parfois, — très rarement —, on trouve parmi eux la première idée, quelques traces des recherches successives d'une œuvre exécutée autrement. Alors le plaisir est extrême de prendre sur le fait le charmeur qu'est Fantin-Latour, le magicien dont la coquetterie consistait

jusqu'ici à cacher les tâtonnements, les douloureux tâtonnements qui imposent à l'artiste la souffrance et à son œuvre l'immortalité.

Pour une fois, Fantin-Latour a permis aux inconnus qui l'aiment sans l'avoir approché, de pénétrer un peu dans son intimité. Que ces lignes témoignent du plaisir éprouvé par l'un d'eux.

CHARLES SAUNIER

EXPOSITION D'ÉTRENNES D'ART. — Hall de la Plume, 31 rue Bonaparte.

En attendant la seconde exposition des *Arts du Foyer* qui doit avoir lieu du 10 au 30 janvier, et sera consacrée à la Bijouterie, M. Karl Boès groupe une série de bibelots d'art qui offrent le spécial attrait d'être exécutés par des artistes véritables, les Alex. Charpentier, les Boucher, les Dejean, les Bourdelle, les P. Roche, les Jacquin, les Belville, les Giot, les Méthey, etc. — et de ne pas dépasser pourtant un prix moyen très abordable. Il est, en effet, fort joli de clamer au mauvais goût, de dénoncer la laideur des bijoux et des meubles habituels. Mais il convient de s'arranger de telle façon que les quelques gens intelligents et judicieux qui ne demandent pas mieux que d'encourager les tentatives d'art sincère, puissent trouver pour un prix qui ne soit pas excessif les objets qui leur sont ou utiles ou agréables.

CH. S.

COLLÈGE D'ESTHÉTIQUE MODERNE (1).

Quatre heures en décembre; avec la nuit soudaine, un écran de nuages et de pluie, on ne distingue plus grand'chose ; c'est peut-être le favorable instant : les anecdotes s'effacent, seules transparaissent les harmonies des tons, des lignes, quand il en est. Surgissent (c'est un fusain de Seurat), symétriques, deux monstrueux blocs d'ombre d'un ciel crépusculaire, entre quoi, sous comme deux bras levés qui redescendraient se joindre (pont-levis?), blafarde, miroite l'eau d'un canal : le caractère fantômal, géométriquement fantômal (d'où le malaise vaguement apeuré qu'il dégage) du paysage moderne, citadin, industriel particulièrement, obsède, après Edgar Poe et Baudelaire, Seurat dans ses « matières noires ». De lui encore un portrait de Paul Alexis écrivant, studieux, aux mains attentives, signifie avec plénitude cet appliqué besogneur de lettres — combien mieux que le tout en surface médaillon d'Alexis par Solari, ou même, du même, le médaillon, pourtant meilleur : plus sobre, boursouflé moins, de Saint-Georges de Bouhélier, où l'artiste, insiste aussi fort que sur les signes caractéristiques (verticalité du front, saillie des pommettes, fuite du menton, tortillement inquiet de l'extrémité du nez), insiste sur les à-côté : bouts de mèche en avant des oreilles, appuyés

(1) 17, rue La Rochefoucauld.

jusqu'à l'accroche-cœur, le soupçon de « bouc » du menton. Derré (projet de tronc pour œuvre charitable) : contre sa mamelle pleine de nourrice, la fille-mère à l'éreinté, humilié visage, presse son nouveau-né ; expressif, tumultueux, mais mol, le bloc manque au linéament harmonieux qu'on attendait : tracé par la face de la mère, ses mains en berceau, et le corps de l'enfançon. Le *Vagabond* de Maignon, tordu sur un banc, l'offre, ce nerveux paraphe des volumes... la géométrie du bano gêne. Launay (croquis) : une jeune mère, son bébé contre elle, trottine : double silhouette, sa symétrique (non : complémentaire) cambrure, flexible, flexueuse, élégante et mouvante, tourne d'elle une belle arabesque évoluant. Le Roux, de beaux jeux de noirs, mais un effet de lune au dur, au aheurté zig-zag de chemins, blancs dans la nuit. Landais délicatement éparpille (*Pont-Neuf*), mais dans un paysage décentré, de qui les fragments aux quatre coins du cadre explosent, la brume rosée près la Seine, du crépuscule. Chailloux, *Allée de Parc :* l'heureux écartèlement du plan. Bern-Klene, eaux-fortes, exemplaires uniques (allons, tant mieux) d'un Wagner venu de Pontoise, d'un Beethoven hydrocéphale. Croquis de Van Dongen.

DURIO, BOCQUET, MAILLOL, ETC. (1)

Durio, Maillol, artistes très différents, qu'un pareil aiguillon apparie : fixer une pensée, la fixer par des moyens décoratifs, musicaux en quelque sorte. Les grès et les bijoux de Durio ne cherchent pas plus « le sujet » que ne fait une mélodie : et c'est comme une mélodie une façon personnelle de voir les choses, exprimée par une arabesque, faite de bras, de membres qui s'étirent, s'enlacent, tel d'un être de mythologie en végétal se finissant, autour de quelque masque central, visage humain, douloureux, inquiet. — Maillol, ses grès, ses portraits, des faces au contour insistant, au coloris amorti, à l'atmosphère raréfiée, au modelé supprimé, et qui se détachent en mosaïque sur des fonds assourdis ; des vases aux galbes hardis, tourmentés, beaux d'autant, où la figure humaine apparaît, avec une expression de tristesse et de terreur comme animales. — Les bijoux, signés Bocquet, font avec bonheur conclure au chatoiement de la pierre précieuse les linéaments du métal. — Les fleurs de Launay agencent d'elles-mêmes l'arabesque des tiges, le jaillissement des corolles puissantes de couleur, et le déroulement las des feuilles dans le sens décoratif des végétaux héraldiques. — Œuvres, encore, de : Girieud, de Mathom, Mlle Warrick (statuaire).

FÉLICIEN FAGUS

(1) Galerie Weill, 25, rue Victor Massé.

Gestes

BARNUM

C'est une étrange partialité que de consacrer dans les journaux et revues un grand nombre de pages, voire toutes les pages, à enregistrer, critiquer ou glorifier les manifestations de l'esprit humain : cela équivaut à ne tenir compte que de l'activité d'un organe arbitrairement choisi entre tous les organes, le cerveau. Il n'y a pas de raison pour ne point étudier aussi copieusement le fonctionnement de l'estomac ou du pancréas, par exemple, ou les gestes de n'importe quel membre. A peine devons-nous reconnaître que quelque rubrique « Sport » se tapit à la dernière page des quotidiens, et que quatre-vingt-dix-neuf sur cent — mais pas plus ! — de nos romans sont exclusivement réservés à exploiter la sollicitude de l'homme à l'égard de son appareil reproducteur.

Sous le titre « Gestes » on trouvera désormais dans cette Revue, par nos soins, des commentaires sur toute espèce de spectacles plastiques. Ceux-ci sont si variés qu'il serait long d'en limiter le programme. Bon nombre ont été énumérés, mieux que nous ne saurions, ici même par M. Thadée Natanson au sujet de Toulouse-Lautrec :

> Perfection des muscles, des nerfs, de l'entraînement, de l'adresse, d'un métier, d'une technique : ... les luttes à main plate, les courses de chevaux, les vélodromes, le patinage, la conduite des voitures, la toilette féminine, l'opération conduite par un grand chirurgien, ... une taverne, un bal public, ... un ivrogne connaisseur en boisson, ... un explorateur qui a mangé de l'homme, ... un produit d'une chatte et d'un écureuil, ... un voilier vous emportant sous le vent, ... une rixe entre buveurs, ... l'enterrement du pape...

Tous ces gestes et même tous les gestes, sont à un degré égal esthétiques, et nous y attacherons une même importance. Une dernière au Nouveau-Cirque réalise autant de beauté qu'une première à la Comédie-Française. Tel mariage mondain ne mérite pas de nous distraire de la cérémonie des justes noces de tel étalon dans un haras, ni telle course d'automobiles de la performance, plus modeste mais édifiante, accomplie par une procession. Une procession, qu'est-ce, en somme, sinon du *footing*, de l'excellent footing ? Et maintenant que l'exhibition publique en est interdite, le moyen âge ne nous a-t-il pas légué ce merveilleux processiodrome couvert qui est Notre-Dame ? Du footing encore, l'équitation : car des deux éléments de ce sport, cheval et cavalier, lequel est indispensable et caractéristique, sinon le cheval, et celui-ci, monté ou non, ne va-t-il pas à pied ? Les combats de gladiateurs, dont la tradition s'est conservée pure depuis

l'antiquité, nous offrent trois catégories de Gestes, selon le nombre des adversaires de chaque côté : (*a*) un contre un : duel, boxe, lutte ; — (*b*) un contre plusieurs : attaques nocturnes et actes de dévouement ; — (*c*) plusieurs contre un : exécutions légales et exploits militaires...

Quant à ces derniers spectacles forains, toujours chers au public, une concurrence exceptionnelle nous dispense de les célébrer aujourd'hui : Barnum est dans nos murs, nous voulons dire qu'il les emplirait à les faire éclater s'il lui plaisait, de son abondance de merveilles, avec la même facilité qu'il les a submergés de ses affiches.

Ce n'est qu'un grand cirque, a-t-on dit. Soit ; mais imaginez une arène dans laquelle vous en versez trois autres de dimensions respectables. Une fois posées, vous vous apercevez qu'elles tiennent juste autant de place que trois assiettes sur une nappe de banquet. Dans chacune de ces trois pistes, vous lâchez quelques troupeaux d'éléphants, et alors vous commencez à entrevoir ce que c'est que l'énorme, à moins que vous n'aimiez mieux vous dire : « Comme c'est petit, un éléphant ! » Dans les airs s'enchevêtre une forêt vierge d'agrès nécessaire à plusieurs douzaines de funambules et gymnasiarques, qui volent de l'un à l'autre sans interruption. Au-dessous grouille un peuple de clowns, une harde de chevaux. Un cortège historique se déroule, on ne daignerait nous présenter moins que celui de Balkis, reine de Saba : joueuses d'instruments, chanteuses, danseuses, porteuses d'éventails, porteurs d'idoles, conducteurs de chars... un chatoiement plus innombrable que n'ose suggérer le roman ou la légende, Barnum le répand dans son cirque pour commencer le spectacle, avec simplicité, par un chef-d'œuvre à titre de hors-d'œuvre.

Quelle supériorité sur les acteurs ont ces grands artistes acrobates qui trouvent naturel de se livrer à leur travail périlleux, pêle-mêle avec vingt autres numéros, sans même savoir si c'est eux qu'on regardera !

Signalons, dans la galerie des phénomènes, le colonel Shelby, qui se fait électrocuter tous les soirs dans le propre fauteuil des exécutions, pour le plaisir du public, d'aussi bonne grâce que n'importe quel autre colonel pourrait s'asseoir sur une chaise de café.

Alfred Jarry

P.-S. — Pour ménager diverses susceptibilités, nous avions cru nécessaire de ne point révéler le mystère des amours et de la reproduction de l'omnibus. Disons seulement que ce phénomène suit le même processus que la reproduction de certaines plantes, dont le pollen est transporté de l'une à à l'autre par les insectes qui ont pénétré dans l'intérieur. Oui, dussions-nous forcer les « voyageurs », ainsi nommés par euphémisme, à rougir du rôle peu honorable auquel ils se prêtent : *les omnibus se reproduisent par correspondance.*

A. J.

Les Théâtres

Nouveautés : **Nelly Rozier**, vaudeville en 3 actes de MM. Bilhaud et Hennequin. — *Palais-Royal* : **L'Inconnue**, vaudeville en 3 actes de MM. Gavaut et Beer. — *Renaissance* : **Médecin de campagne**, pièce en 3 actes de M. Masson-Forestier ; **Dette de famille**, pièce en 2 actes de M. Giraùlt. — *Comédie-Française* : **Le Nuage**, comédie en 2 actes de M. G. Guiches. — *Porte Saint-Martin* : Reprise du **Maître de Forges**, de M. Ohnet. — *Vaudeville* : Reprise de **Bébé**, de MM. de Najac et Millaud. — *Ambigu-Comique* : La **Marchande de fleurs**, drame en 5 actes de MM. de Montépin et Dorny.

Il semble bien que le vaudeville traverse, en ce moment, une phase tout à fait critique. Le sûr héritage des traditions que les ancêtres de l'âge scribesque léguèrent à leurs petits-neveux se trouve peu à peu, et chaque jour davantage, déprécié. Il y a une faillite des vieux moyens, des vieux trucs et des vieilles méthodes qui inquiéterait à bon droit sur l'avenir du genre, si d'avisés jeunes gens ne se préoccupaient de le restaurer, de l'orienter dans un sens nouveau et de lui assurer ainsi encore quelques belles et inutiles années.

Parmi ces jeunes gens qui ont eu la hardiesse si profitable, l'audace si adroite de briser les vieux moules et de rompre avec les traditions qu'on pouvait croire sacrées, il faut citer MM. Bilhaud et Hennequin, qui viennent de faire applaudir aux Nouveautés une *Nelly Rozier*, petite œuvre de beaucoup d'esprit et de beaucoup de grâce. Sans doute, vous n'y retrouverez pas tout à fait le courant de verve rapide et heureuse, d'étincelante et prodigue fantaisie, de charmante et sincère observation qui circulait d'un bout à l'autre des trois actes de *M'amour*, sorte de petit chef-d'œuvre de comédie légère des mêmes auteurs. Mais voici, quand même, un modèle distingué et délicat de vaudeville, finement traité, qui contient un peu d'observation, un peu d'humanité, un peu de tendre douceur et qui emprunte à la comédie sentimentale ses plus jolies qualités et ses meilleurs effets.

Il y a moins de gentillesse et plus d'amertume — un peu trop, peut-être — dans cet autre exemplaire de vaudeville transformé, et qui se rattacherait plutôt, celui-là, à la comédie satirique : *l'Inconnue* de MM. Beeret Gavaut, au Palais-Royal. La pièce a plu bien moins par ses prétentions à l'étude de caractères (ceux-ci paraissent tantôt trop près, — et cela nous assombrit, — tantôt trop loin, — et cela nous déconcerte — de la vérité) que par l'heureuse trouvaille d'un point de départ, tout à fait original et qui fournit la situation d'un premier acte, plein d'im-

prévu et de gaîté. Il est fâcheux que dès le milieu du suivant, l'Inconnue, victime de ce cas d'amnésie, dont les auteurs surent tirer un si excellent parti, retrouve sa santé et sa mémoire. Trop tôt. Car au vaudeville qui finit là, succède une comédie d'originalité et de valeur plus douteuses, un peu lente et embarrassée, pas très drôle et pas très profonde non plus. L'Inconnue cesse d'être personnage principal, puisqu'elle est reconnue et nous devons désormais reporter notre intérêt sur ce bon, faible et niais Philippe Ardelot, bienfaiteur victime de ses obligés, qui ne nous intéresse pas beaucoup. Et je n'ai pas goûté du tout le troisième acte, de pénible et lourde ironie, de paradoxe sans éclat, de grossière invraisemblance psychologique avec, précisément, des prétentions à la psychologie.

La vivacité enjouée et le parfait naturel de cette vivante comédienne qu'est Mlle Cheirel, la bonhomie aimable de M. Cooper, le comique un peu cherché mais intense de M. Lamy, aidèrent à la réussite de la pièce.

A la Renaissance, on fit un accueil assez froid à deux œuvres qui ne sont pourtant, ni l'une ni l'autre, sans mérites.

La première, *Médecin de campagne*, de M. Masson-Forestier, est une étude spéciale, assez probe, consciencieuse et exacte. Le titre vous dit la pièce, le milieu, les types, l'atmosphère. Et vous devinez les tristesses, les mécomptes, les misères et les mésaventures du pauvre médecin de campagne, isolé parmi tant d'indifférences et d'ignorances, exposé aux vexations des uns, aux calomnies des autres. Appelé au chevet d'un concurrent, il hésite un instant entre son devoir médical et son intérêt professionnel. Conflit prévu, M. Brieux l'eût mis en valeur avec plus d'éclat. M. Masson-Forestier s'est contenté de nous faire assister à une consultation médicale un peu longuette et d'un réalisme puéril : le malade tire la langue, on lui tâte le pouls, on lui met le thermomètre ; on le saigne... Un dénoûment d'une ironie point déplaisante achève cette piécette morne, soigneusement écrite, non dépourvue, çà et là, de quelques bons détails d'observation et qui s'écoute patiemment, sans ennui et sans plaisir.

Dette de famille, de M. Girault, est une œuvre plus maladroite, mais plus émouvante. L'auteur y paraît audacieux, jusqu'à l'imprudence, et la plus forte scène de sa tragédie bourgeoise ne passa point sans soulever quelques murmures : n'y voit-on pas un aventurier, un peu délibérément cynique, révéler à une jeune fille l'ancienne faute de sa mère et l'obliger à parcourir les vieilles lettres d'amour que celle-ci adressait à son amant... On s'indigne à la Renaissance contre le jeune scélérat, comme on s'indigne à l'Ambigu contre le traître. Mais voici une conséquence poignante : ou la jeune fille se résignera à épouser l'homme désormais haï, ou le père apprendra la faute demeurée secrète. Et la scène où la victime de ce chantage sentimental répète son inébranlable volonté de mariage, résiste aux objurgations des siens, encourt

leur colère et leurs mauvais soupçons — parce qu'elle fut faible elle-même, la mère croit, la première, à la faiblesse de sa fille, et voilà la meilleure et la plus humaine observation de la pièce — parut bien construite, d'une adroite, sûre et assez impressionnante progression d'effet dramatique.

Le Nuage, de M. Gustave Guiches est une pièce non sans valeur, non sans distinction, mais grise, grise obstinément et d'un bout à l'autre, grise comme son titre. Et on peut s'étonner d'avoir à adresser tel reproche à une œuvre de M. Guiches qui, jusque-là, dans la spirituelle et assez vive satire de *Snob*, et dans cette autre comédie imparfaite mais mouvementée et pittoresque de *Ménage moderne*, montra tant de qualités de brillant et de brio, une sorte de virtuosité et d'outrance réfléchie, qui étaient comme les marques d'un tempérament de « méridionalisme refroidi. »

On dirait que, cette fois, la fantaisie de l'auteur fut d'avance maîtrisée par la pensée de voir son œuvre représentée sur les « illustres planches ». Les qualités réelles qu'il avait, disparaissent derrière les qualités qu'il a voulu avoir; celles-ci valaient mieux que celles-là. La « blague », dont quelques auteurs de la génération de M. Guiches ont fait un si excessif abus, cette « blague » qui semblait une réserve, une pudeur de sensibilité, un scrupule d'intelligence, manque ici tout à coup, et c'est dommage. Derrière cette façade écroulée, nous ne trouvons pas ce que, naïvement, nous attendions. Les personnages du *Nuage* nous apparaissent un peu indécis, un peu froids, un peu vainement compliqués et — il faut bien le dire — un peu ennuyeux. Pourquoi M. Guiches nous a-t-il permis de les prendre au sérieux; pourquoi les a-t-il pris lui-même au sérieux, au maussade?

Ni leurs caractères ni la crise de vie, pas très importante, en somme, qu'ils traversent, n'autorisaient tant de gravité. Et ils ne m'apparaissent que comme héros d'une comédie légère, traitée sans légèreté, ce marquis de Vouzon qui, un quart d'heure après son mariage avec une femme très tendrement aimée, prend dans un élan de jalousie, la taille — ou le coude — de son ancienne maîtresse Aline de Giseuil, et cette Henriette qui s'autorise d'un pareil geste, plutôt familier que tendre, pour quitter son mari, se retirer dans sa famille — après tout, c'est à Trouville qu'elle villégiature, tout un mois, dans la belle saison — et ne pardonnera qu'après avoir, par les bons soins de galanterie de son ancien amant, Henri Morier, ressenti ce même frisson de passé dans le présent. Toutes leurs petites fautes, toutes leurs petites hésitations, tous leurs petits retours, tous leurs petits nuages — le nuage! oh! que voilà bien un phénomène Comédie-Française et de vague psychologie distinguée — ne s'expliquent au fond que par de très claires raisons, faciles à résumer en quelques lignes, en quelques mots, de non-amour et d'indigence sentimentale. Et malgré qu'il s'y efforce en une suite de scènes élégamment subtiles, délicates, déduites

avec intelligence, M. Guiches ne réussit pas à nous suggérer cet émoi qui naît d'un peu de vie, d'un peu de souffrance réelle, d'un peu d'ardeur passionnée, d'un peu de sincérité profonde.

M. Henri Mayer, si consciencieux et si intelligent, Mlle Lecomte, charmante quand elle est grave, mais bien davantage quand elle est gaie, M. Duflos, très correct, un peu trop, Mlle Sorel très en progrès, et ce bon M. Leloir et cette digne mademoiselle Pierson, défendirent de leur mieux cette œuvre d'un écrivain de beaucoup de talent mais qui, peut-être, s'est égaré, cette fois, hors de sa voie.

Un lot de reprises. — On ne reprend généralement pas les pièces qui eurent le plus de valeur, mais celles qui eurent le plus de succès. Et ce sont d'ironiques leçons qu'on nous donne. Comment croire que ce *Maître de Forges*, tout vieillot, tout ridé, tout usé, avec des « effets » qui montrent la corde, et des scènes dont le rococo sentimental n'attendrit même plus les modistes et les provinciales, ait pu jadis enthousiasmer un public moyen et dépasser la « centième » ? C'est un vaudeville assez gai que *Bébé*, repris au Vaudeville récemment, mais dont la qualité de comique est, en somme, des plus ordinaires.

Presque une reprise aussi, la *Marchande de Fleurs*, de M. X. de Montépin à l'Ambigu, puisque toujours le même « mélo » remet à la scène la même erreur judiciaire hâtivement réparée au dernier tableau avant minuit et les derniers omnibus.

A l'*Œuvre*, une très belle représentation du *Peer Gynt* d'Ibsen, sur laquelle je reviendrai, mais dont je ne veux pas tarder à constater le succès très vif.

ANDRÉ PICARD

Chronique de la littérature

ROMANS ET NOUVELLES

MAXIME GORKY : **Les Déchus** : *Le Ménage Orlov; les Ex-Hommes;* traduction S. Kikina et G. la Chesnais (Société du Mercure de France).

Les traducteurs ont pris le soin de mettre en tête du volume une photographie de Gorky, et l'on voit ci-contre un autre portrait de lui, dessiné par M. Félix Vallotton. Ce serait une figure populaire assez rude. si plus d'un trait n'y dénonçait une délicatesse presque féminine et le désir de l'aventure. Les mâchoires carrées; la bouche large aux lèvres épaisses; le nez relevé, fendu du bout, pareil au nez d'un chien flaireur; les yeux d'une fixité vague; le pli qui se creuse entre les sourcils; le front étroit fuyant sous des cheveux longs, — toute cette physionomie nous révèle de Gorky ce que nous connaissions d'avance: volonté tour à tour violente et détendue, sensualité, tendresse, inquiétude, exaltation insatisfaite et vagabonde, intelligence moins capable de contrôle que d'intuition.

Les Déchus d'autre part nous offrent tout le meilleur de Gorky. Les deux nouvelles se complètent; on n'est pas tenté de choisir. Dans *les Ex-Hommes*, le tableau semble d'abord plus riche, plus sombre, plus mouvant. Les truands réunis dans le bouge du capitaine Kouvalda ont chacun sa façon de bassesse, sa façon de sagesse, et sa façon d'orgueil: dans leurs boutades, dans leurs défis, dans leurs discours ricanants et grondants, éclate ce même sentiment de l'énergie dont M. Charles-Louis Philippe sut animer les violences de son terrible *Bubu*. Le drame du *Ménage Orlov*, qui se concentre entre deux êtres, enveloppe peut-être en sa simplicité des émotions plus complexes et plus étranges: c'est une alternance ou plutôt une pénétration singulière de l'infini et du néant moral. Le commencement surtout est d'une beauté directe et nue: on dirait qu'une main de fer nous colle au soupirail de la cave méphitique où le cordonnier et sa femme travaillent tout le jour, s'ennuient, s'irritent de leur ennui, et, parce qu'ils se connaissent trop, tournent à se torturer l'un l'autre toutes les forces d'un amour dévoyé. Quand ils sortent de leur fosse pour soigner les cholériques, quand l'activité saine et la joie d'être utiles ouvre devant eux un ciel inconnu, quand l'excès même d'un orgueil inespéré enivre le mari, l'entraîne en une espèce de vertige brutal, l'invention n'est pas moins vraie, ni moins originale, ni moins humaine. Et pourtant le conte, en son puissant raccourci, est sur le point de paraître long.

En effet, après avoir lu *Thomas Gordéiev* et *les Trois,* on sent que le talent de Gorky se passe de développements et de préparations, ne gagne

FV

rien à s'étendre, et donne mieux la mesure de sa force dans une courte nouvelle que dans un long roman. Je crois bien en voir la raison : Gorky ne rappelle aucun des autres maîtres du roman russe. Pourtant, en un sens, il pousse à l'extrême ce qui chez eux tous, même chez Tourguéniev, même chez Gogol, nous a le plus dépaysés et ravis : c'est un sentiment plus large et plus vague que tous ceux qu'ont traduits nos écrivains; c'est la nostalgie de tout et de rien, la pure joie et la pure angoisse de vivre. Partout ailleurs, ce sentiment ne perce qu'à travers une foule de motifs apparents. Il devient, chez Gorky, le motif unique; lui seul illumine le progrès et les détours de l'action, en circulant, pour ainsi dire, de la surface aux profondeurs de l'âme. Quand l'action est rapide, il brille en éclairs fauves; mais si peu qu'elle se prolonge, il semble mourir dans le vide ou se dissiper dans les brouillards. Les romans qui correspondent aux nouvelles de Gorky ne sont pas ceux de Gorky lui-même, mais ceux de Dostoïevsky. Le même motif y domine; mais, comme multiplié par le génie et la culture, il s'y reflète en tant de situations, en tant de caractères, en tant d'idées irréductiblement diverses que nous le sentons rayonner au delà de l'œuvre même, et croyons deviner dans l'ombre d'autres reflets en d'autres miroirs.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Vte Spoelberch de Lovenjoul : **La Genèse d'un roman de Balzac. (Les Paysans).** *Lettres et fragments inédits.* (Ollendorff).

Fervent collectionneur et dévot balzacien, M. de Lovenjoul est un homme admirable : s'il accapare les inédits, ce n'est point, comme tant d'autres, pour le vain plaisir de les posséder. Il les choisit, les classe, les publie, au grand profit de l'histoire littéraire. Voici les résultats essentiels de son enquête sur *les Paysans*.

La dédicace insérée dans la *Presse* du 3 décembre 1844 reporte la première conception de l'œuvre à huit années auparavant, vers l'époque où Balzac s'installait aux Jardies. Mais il faut remonter plus haut. Dès 1834, Mme Hanska demandait à son ami de composer pour elle *le Grand Propriétaire*, dont M. de Lovenjoul nous donne le début, écrit en 1835. Nous y lisons les noms des Minoret, des Massin, des Levrault, réservés plus tard pour *Ursule Mirouët*. Et déjà nous y trouvons cette description de la Ville-aux-Fayes qui maintenant figure au chapitre IV, dans la deuxième partie des *Paysans*. Cette transposition est significative. Balzac a d'abord voulu peindre, non la lutte des campagnards contre leurs châtelains, mais la jalousie des bourgeois de petite ville contre les nobles, possesseurs de grands domaines. Or, non seulement ce côté du sujet apparaît encore, mais il resterait au premier plan, si Balzac n'avait laissé son œuvre incomplète. Pourtant des changements de dessein se trahissent bientôt aux changements du titre : *Qui a terre a guerre*, — *la Chaumière et le Château*, — *les Paysans* (1839). A la fin de l'année 1838, un scenario du roman est imprimé en *têtes de clous*

pour l'auteur seul. La fameuse *chasse à la loute* n'y figure pas encore. M. de Lovenjoul en publie les deux premiers chapitres : *Histoire et portrait d'une terre* et *le Cabaret*.

Dès 1839 Balzac. par l'intermédiaire de Gautier, offrait son livre à la *Presse* d'Émile de Girardin. Les rapports entre le romancier et le journaliste sont révélés par une correspondance qui va de 1830 à 1847. On y voit Balzac harcelé par Girardin, amadoué par sa femme, tâchant de se défendre contre l'un sans blesser l'autre, rompant et renouant tour à tour ; c'est par instants une amusante comédie. La tragédie commence en 1844 : Pour lutter contre le succès d'Alexandre Dumas et d'Eugène Suë, Balzac veut élargir son œuvre ; elle n'aura pas moins de huit volumes. Du 1er au 11 octobre, il en écrit six mille lignes, et compte en livrer vingt mille avant la fin du mois. Mais bientôt son travail se ralentit : il songe à partir en voyage pour rejoindre Mme Hanska. Les compositeurs de la *Presse* ont lu l'ouvrage avec admiration ; les abonnés ont le goût plus délicat ; ils protestent, se désabonnent, trouvent Balzac ennuyeux. Le *Moniteur de l'Armée* (dans un numéro qui d'ailleurs raconte l'histoire d'une jeune fille violée par « un joyeux lieutenant »), s'indigne que Balzac ait fait dire à Masséna « Sacrés mâtins » et bafoué nos gloires militaires en la personne de Montcornet. Dès le 6 décembre, la *Presse* annonce qu'après la fin de la première partie, la publication des *Paysans* sera suspendue pour faire place à celle de la *Reine Margot !*.. Il importait, paraît-il, de « doubler le cap des réabonnements ».

Cette interruption fut fâtale. Sommé de tenir sa promesse, Balzac sans doute eût terminé *les Paysans* comme il termina tant d'autres œuvres, avec cette impatience fébrile qui, loin de le paralyser, semblait donner à son génie plus de vigueur et de lucidité. On le laissait libre. Il quitta Paris, et quatre ans pour lui se passèrent à suivre à travers l'Europe celle que si longtemps et de si loin il avait fidèlement aimée. Rien n'explique mieux que certain passage des *Paysans* l'amour de Balzac pour Mme Hanska et les étranges professions de chasteté qu'il lui prodigue dans ses lettres : « Les hommes habitués à rouler dans les abîmes de la nature sociale, à tout comprendre, à ne rien réprimer, se font une oasis dans le cœur, ils oublient leurs perversités et celles d'autrui ; ils deviennent, dans un cercle étroit et réservé, de petits saints.... *ils se font angéliques pour une seule personne qui les adore, et ils ne jouent pas la comédie...* » Sous le charme de cette passion platonique et d'autre part accablé par ses maladies, par ses dettes, par ses engagements toujours accrus, Balzac, à l'époque même où sa force inventive devenait plus ample et plus hardie, se sentait moins capable de travail. « Il passa fréquemment, dit M. de Lovenjoul, des journées entières devant son bureau sans pouvoir ajouter une seule ligne à son manuscrit inachevé. » Aussi quand il fut mort, peu de temps après son mariage, et que sa veuve entreprit de publier *les Paysans*, elle ne trouva que dix-sept chapitres exécutés. Elle écourta le seizième, dont M. de Lovenjoul

a retrouvé la fin ; et sur le refus de Chamfleury, elle fournit elle-même le dénouement en découpant six chapitres dans le canevas de 1839. Parmi les rares corrections qu'on lui doit, il en est une dont le scrupule paraît à volonté ridicule ou touchant, si l'on songe que Blondet représente un peu Balzac : « Émile Blondet, était-il dit, sous les dehors d'une vie bruyante et débauchée, arrivait au dernier degré de misère... » La veuve corrige : « *une vie d'éclat et d'élégance...* »

Il importe de retenir que Balzac n'a pas même rempli *les trois huitièmes* de son plan. Nous ne possédons point ce qu'il appelait dans sa dédicace : « ce livre, le plus considérable de ceux que j'ai résolu d'écrire. » Et ce qui nous reste est un chef-d'œuvre : Aucune autre partie de la *Comédie Humaine* n'est mieux dégagée de tout romantisme ; aucune autre ne détache avec un relief aussi volontaire une collection de types pareille à celle que forment le petit Mouche, le père Fourchon, les Tonsard, Rigou, Gaubertin ; aucune autre aussi, je pense, n'aborde plus en mots vraiment profonds. Mais naturellement, la composition est boiteuse. Tout un vaste appareil d'intrigue, qui devait avoir son emploi, s'échappe contre un dénouement simple et brusque. On ne peut le reprocher à Balzac; on peut s'étonner seulement que les lacunes de son œuvre lui soient pardonnées surtout en faveur de sa thèse sociale et qu'il recueille, pour ainsi dire, le bénéfice de sa partialité.

Balzac n'est pas partial en ceci, qu'il enlaidirait les paysans. *La Terre* ne leur est pas plus favorable, et naguère M. Paul Adam appuyait de bonnes raisons un réquisitoire assez vif contre les vices des villageois. Mais d'abord leurs vices augmentent, — autant que j'ai pu voir, — et leurs qualités diminuent, *précisément au contact de la grande propriété*. Ensuite, la ruse campagnarde, moins consciente, plus instructive que Balzac ne l'a conçue, et d'ailleurs entravée par les défiances réciproques, s'adapte mieux à la défense personnelle qu'à l'attaque collective ; la conjuration de tout un village ne saurait durer plus d'un jour. Enfin, il ne faut pas, dans une étude de mœurs, être réaliste à demi ; Balzac est idéaliste, dès qu'il est question de hiérarchie sociale et d'autorité, Balzac soutient la cause des grands propriétaires; leurs fautes, qu'il reconnaît, demeurent pour lui des accidents; et les convoitises des pauvres, bien qu'il en ait saisi les causes naturelles, gardent à ses yeux l'apparence d'une révolte contre l'ordre divin. Assez de gens se pâmeront devant le don prophétique du romancier qui déclare : « La petite culture diminuera tellement la production des bêtes à cornes, que la viande sera bientôt inabordable, non pas seulement au peuple, mais encore à la bourgeoisie. » Assez de gens admireront comment l'abbé Brossette, « homme d'esprit », sait bien arranger les choses : « Si vous aviez travaillé, vous auriez des rentes, dit le curé. Dieu bénit le travail. » Pour moi, je préfère relever quelques traits qu'il eût suffit de pousser plus profond pour que la thèse fût retournée où plutôt pour que le roman ne fût nullement une thèse : « Le peuple souffre, dit le préfet au châtelain; nous nous devons à lui autant qu'à

vous. » — Le père Fourchon motive sa déclaration de guerre : « Vous voulez rester les maîtres, nous serons toujours ennemis... Vous avez tout, nous n'avons rien, vous ne pouvez pas *core* prétendre à notre amitié, » — « C'est épouvantable ! dit le comte ; mais ils assassineraient donc ? — Oh ! répondit Sibilet, pour peu de chose ; ils tiennent si peu à la vie, ces gens-là ! *Ils s'ennuient de toujours travailler.* » J'en passe, pour arriver à la dernière page : « Le paysan avait pris possession de la terre en vainqueur et en conquérant. Elle était déjà divisée en plus de mille lots ; *et la population avait triplé entre Conches et Blangy.* » Si Balzac pose l'objection, c'est qu'il croit pouvoir y répondre ; du moins, plus clairvoyant que ses disciples, ne refuse-t-il pas de comprendre le contraire de sa pensée. Ce n'est pas lui qu'on verrait déplorer tout à la fois la décadence de l'aristocratie terrienne, et la dépopulation des campagnes.

MICHEL ARNAULD.

LA CRITIQUE

FERNAND GREGH : **La Fenêtre ouverte** (Bibliothèque-Charpentier).

Le public sait bien que M. Fernand Gregh est un poète, un poète jeune, un heureux poète, à qui la renommée a souri dès ses premiers vers. Mais ses amis seuls connaissaient combien ce poète est capable d'émotion en face des belles œuvres d'autrui, de don d'admirer et de don critique, de souci de son art, d'intelligence, et d'humanité enfin en tout ce qui touche au royaume des Lettres. Félicitons-nous qu'il ait résolu d'assembler en bloc tout ce qu'il avait jusqu'ici dispersé un peu partout de proses attrayantes et fortes : on y voit s'unir toute la compréhension de l'homme à toute la sensibilité du poète. Il faut avoir entendu M. Fernand Gregh dans une de ces « vives conversations de Paris » qu'aimait, nous dit-il, Georges Rodenbach et où il excelle, pour sentir à quel point ce livre, c'est lui-même. C'est une causerie, avec toutes les grâces d'une improvisation ailée, où les grands sujets (l'amour, la gloire, le devoir social, le métier dans l'art, le travail, la mort) s'insinuent et prennent leur essor, à propos d'un livre fugitif, de la pièce jouée la veille, de la crise civique, ou du confrère qui disparaît. M. Fernand Gregh a le don d'admirer : il a aussi le don de s'étonner ; et le besoin de chercher, au fond de ce qui l'émerveille, la substance éternelle et secrète de son plaisir ou de ses résistances. Sa verve inlassable fond les contraires. Il y a de tout dans cette *Fenêtre ouverte* : de la pénétration, de la naïveté, de la beauté, de l'enthousiasme, beaucoup d'éloquence, et même de l'esprit. Des études dont se compose le volume, — qui est toute l'*histoire* de l'âme d'un jeune homme, l'un des mieux doués de sa génération et qui n'a pas tout donné encore, — les unes sont d'hier ; les autres déjà plus lointaines. Or, cela est encourageant, les dernières en date sont aussi les très supérieures. Dans les

articles sur *le Feu*, sur *Travail*, sur M. de Régnier, sur M. Anatole France, se livre en plein la fougue heureuse, se prouve l'honnêteté laborieuse, et s'indique la maîtrise prochaine de celui que M. Émile Faguet nommait un jour : le vainqueur Gregh.

ROBERT DREYFUS

SCIENCE ET PHILOSOPHIE

FÉLIX LE DANTEC : **Le Conflit**, *entretiens philosophiques* (Colin).

C'est d'abord un bon livre d'histoire contemporaine. Les interlocuteurs, M. Tacaud et l'abbé Jozon, représentent le rationaliste et le spiritualiste, non pas inconditionnés, mais précisément modernes. M. Tacaud demande ses arguments aux découvertes les plus récentes. Il est le savant s'installant peu à peu (chose moderne) dans la conscience de sa force. « J'avoue, dit-il (p. 230), que les conquêtes scientifiques du XIXe siècle me remplissent d'orgueil. » Enfin, il s'éveille à l'action politique et ne laisse pas d'examiner (p. 170, 218) les dangers que présente le maintien de l'enseignement ecclésiastique. Quant à l'abbé Jozon, au lieu de nier les affirmations de la science, il s'applique à montrer qu'elles ne sauraient atteindre celles du dogme. « Le transformisme, dit-il (p. 72), n'est pas contraire au dogme ; il ne lui est pas sympathique. » Ailleurs (p. 224), prévoyant où la science effectuera la synthèse de la matière vivante, il prend ses mesures et déplace à l'avance le point d'appui du dogme. C'est bien là un spiritualiste moderne.

Le Conflit est aussi et surtout un excellent livre de vulgarisation scientifique. L'analogie psychologique de l'homme avec les animaux, le caractère illusoire des notions de liberté, d'immortalité et d'infini, l'explication de ces illusions par les conditions mêmes du langage humain, tout cela est exposé sous une forme singulièrement claire et séduisante. Les lois les plus abstraites de la biologie sont illustrées par des exemples nombreux et heureusement choisis. La distinction entre le déterminisme et le fatalisme (p. 198) est la plus lumineuse que je connaisse (y compris celle de M. Guyau). Pour nos mondains, qui aujourd'hui comprennent couramment Nietzsche et Ibsen, la lecture du *Conflit* est un jeu.

JULIEN BENDA

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

C. PICCIONI : **Essai sur la neutralité perpétuelle** (Arthur Rousseau).

L'auteur, de la Suisse, la Belgique, le Luxembourg, le Congo, de tous les états ou fractions d'états actuellement neutres, étudie longuement les particulières conditions de neutralité, et les vicissitudes historiques de ces neutralités. De ces exemples il tire la théorie de la neutralité, conclut qu'elle n'est efficace et stable que si les états bénéficiaires sont

petits, peu nombreux, stratégiquement importants : tellement que la collectivité des grandes puissances ait, avec l'intérêt permanent à leur intégrité, la facilité d'assurer constamment, promptement, et sans l'aléa de conflagrations générales, cette intégrité. Déjà, la neutralisation naguère tentée de la Scandinavie (Norvège, Danemark, Suède) échoua pour ne directement intéresser que les puissances immédiatement voisines, et les intéresser trop diversement : et exiger une acuité dangereuse du régime de paix armée par la menace immanente de rupture dans l'équilibre défensif actuel. Quant à la neutralité universelle, ou seulement européenne, elle apparaît de plus en plus un plus ou moins beau rêve, plus dangereux encore et plus précaire que la présente paix armée. Ce qui ressort enfin du livre, et qui n'est point pour atténuer le danger qu'il indique, est l'esprit administrativement méticuleux qui possède la diplomatie comme toute chose actuelle. Une manière d'immense Bureaucratie internationale, graduellement se centralisant selon quelques hégémonies : tel il implique l'aspect pour longtemps encore de la neutralité perpétuelle.

FÉLICIEN FAGUS

BEAUX-ARTS ET ARCHÉOLOGIE

MASSILLON ROUVET : **Les Conrade, leurs faïences d'art** (Société française d'éditions d'art).

Une de ces excellentes plaquettes d'érudits provinciaux qui s'attachent à élucider un point obscur ou contesté et y parviennent pour le plus grand profit des vulgarisateurs qui les pilleront par la suite.

M. Massillon Rouvet prouve que l'industrie de la faïence à Nevers était des plus florissantes en 1584 et que l'origine de son etablissement peut être fixée vers 1565, époque où le prince Ludovic de Gonzague devint duc de Nevers par suite de son mariage avec Henriette de Clèves « la duchesse aux yeux verts » de Ronsard.

L'introducteur de l'art de la faïence à Nevers fut Augustin Conrade, un Italien de la suite du prince de Gonzague, dont les descendants créèrent tous les modèles qui eurent cours durant le XVIe et tout le XVIIe siècles.

Bien mieux, ce furent des membres de la famille Conrade, ou des ouvriers formés par eux, qui créèrent les centres céramiques de Cosne, de Roanne, de Clamecy. Enfin, on rencontre à Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles nombre de céramistes originaires de Nevers.

ROGER MARX : **Les Médailleurs modernes en France et à l'étranger** (Laurens).

M. Roger Marx, ayant réuni, il y a peu de temps encore, dans un album similaire, l'œuvre des Médailleurs français contemporains, les Roty, les Chaplain, les Patey, les Vernon, a, dans celui-ci, fait une belle place,

d'une part, aux prédécesseurs des actuels médailleurs français, d'autre part, aux groupements de médailleurs qui se créent à l'étranger et qui, dans un pays au moins, en Autriche, forment déjà une école féconde et originale.

Pour composer la première partie de cet album, M. Roger Marx a fait un large choix dans les œuvres, parfois fort rares, qui figurèrent en 1900 à l'Exposition Centennale de la médaille. Et c'est plaisir de revoir les médaillons de J. Edme Dumont, de Renaud encore si empreints du goût du XVIIIe siècle; puis, à leur suite, les œuvres de la réaction classique signées par Andrieu, Gayrard, E. Gatteaux, contre l'esprit desquels vont réagir Oudiné, Chapu, Lagrange, J. Garnier, inspirateurs des maîtres si admirés de l'heure présente.

Parmi les planches des sections étrangères on distinguera vite le caractère personnel, nouveau, hardi dont font preuve : en Autriche, MM. Scharff, Pawlik, Schwartz, Klimt; aux États-Unis, M. Saint-Gaudens ; en Croatie, M. Frangis ; enfin, en Danemark, M. Skovgaard.

En commentaire à ces planches, M. Roger Marx a donné une courte mais substantielle préface, qui résume l'évolution de la médaille tant en France qu'à l'étranger et distribue à chacun, avec tact et goût, la part d'éloges qui lui revient sans conteste.

II. Fierens-Gevaert : **Psychologie d'une ville ; essai sur Bruges** (Félix Alcan).

L'intention de M. Gevaert était excellente ; beaucoup mieux que d'autres, il pouvait la mettre à exécution, et l'on conçoit que Georges Rodenbach l'y ait poussé. Mais c'était œuvre délicate qui méritait des soins extrêmes. Or la présente *Psychologie* est faite du recueil d'articles de revue, notamment d'articles de la *Revue des Deux-Mondes*, a peine refondus et, par suite, sans proportion, avec des digressions qui fatiguent et détournent l'attention du lecteur de ce livre, au reste documenté, qui aurait gagné à plus de concision.

Néanmoins s'il ne nous semble pas la « psychologie » rêvée, il restera longtemps comme un recueil utile à consulter, en ce qui concerne l'origine de l'art flamand et son expansion en deçà des Pays-Bas, en Bourgogne notamment. Enfin, chose précieuse pour les fervents de Bruges, il est terminé par une copieuse bibliographie de tous les ouvrages qui parlent de la jolie ville, de son art, de ses collections et de son antiquité.

Charles Saunier

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14371

La Farce militaire

Les patriotes du Connecticut sont dans la désolation parce qu'un historien malavisé vient de dissiper une légende. Dès l'enfance, les écoliers du pays apprenaient l'histoire héroïque du général Israel Putnam qui, séparé de ses troupes et poursuivi par la cavalerie anglaise, avait sauté avec son cheval du haut d'une colline escarpée. Aucun des « Habits rouges » n'avait osé le suivre, et ce général avait rejoint l'armée de l'Indépendance pour accomplir de nouveaux exploits.

Le saut d'Israel Putnam ou, plus familièrement, le saut du « Vieux Put » était l'orgueil du Connecticut. La *Confrérie des Filles de la Révolution américaine* de Greenwich a élevé, en 1900, un monument commémoratif sur la falaise même d'où le « Vieux Put » fit bondir son coursier, le 26 février 1779. Le général en personne avait eu soin de laisser un croquis de la scène à son aide-de-camp, pour l'insérer dans sa glorieuse biographie.

Tout à coup, voilà qu'un éplucheur de documents rétablit la vérité sous un jour assez différent. Israel Putnam mérite simplement le conseil de guerre. Ayant abandonné son poste pour fêter la bouteille en galante compagnie, dans une auberge plus que suspecte aux patriotes, il faillit être surpris le matin, pendant qu'il se rasait. Il se glissa jusqu'au bas de la colline par un sentier de vaches que cachaient les buissons, enfourcha sa monture et déguerpit sans autre tour de force... Les écoliers du Connecticut continueront, bien entendu, d'apprendre la légende. Mais la *Confrérie des Filles de la Révolution américaine* de Greenwich est très perplexe ; elle délibère s'il vaut mieux abattre le monument commémoratif, ou lyncher le malencontreux historien.

Si les Américains avaient des annales militaires plus étendues, ils auraient acquis plus de scepticisme. Ils sauraient que l'histoire en général n'est qu'un tissu de fables et d'hypothèses, et que l'histoire militaire en particulier n'est qu'une immense mystification.

Peut-être y a-t-il de l'exagération à soutenir, par exemple, que Napoléon n'a jamais existé ; que l'empereur et ses maréchaux furent simplement une nouvelle incarnation mythologique du soleil et des signes du zodiaque. Mais on peut soutenir sans la moindre témérité que le détail de leurs exploits, aussi bien que des guerres antérieures et des guerres plus proches de nous, des guerres même contemporaines, tel qu'on nous le rapporte, est sorti tout entier de l'imagination des narrateurs.

Sur les incidents de la vie quotidienne, sur la mort de Baudin, sur la séance parlementaire d'avant-hier, sur la catastrophe de la semaine

dernière, sur le crime sensationnel qui amène à la barre vingt témoins, il y a toujours un grand nombre de versions différentes, sinon contradictoires. A la guerre, où nul ne sait rien, ne voit rien, ne songe à rien qu'à trouver l'occasion de dormir et de manger, où le hasard seul décide de tout, comment noterait-on les faits exacts ?

Racontant la bataille de Tœplitz (31 août 1813), Jean-Louis Rieu écrit dans ses Mémoires :

Nous eûmes dans cette action le curieux spectacle d'un officier de voltigeurs à grosses moustaches auquel le cœur avait failli, et que ses propres soldats poussaient en l'accablant d'injures pour le faire avancer au feu.

Plus tard, peut-être, le même officier aura fait retentir les murs d'un café de garnison du bruit de ses exploits dans cette journée. C'est ainsi que cela se passe souvent de la part de ces épouvantails de paix.

Quand ils ont menti un certain nombre de fois, nos héros finissent par croire à leurs propres inventions. Ils trouvent dans le public une dupe avide. En très peu de temps, les romans les plus faux, les plus effrontés, deviennent des articles de foi, passent des rapports militaires dans les histoires académiques, puis dans les livres scolaires. Ils font désormais partie du patrimoine national.

Le général Marbot déclare :

Dans la plupart des ouvrages publiés sur les guerres de l'Empire, je n'ai absolument rien compris à l'historique de plusieurs batailles auxquelles j'ai assisté, et dont toutes les phases me sont cependant bien connues.

L'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, sur laquelle ont vécu deux générations, n'a pas plus de rapport avec la réalité que les contes des Mille et une Nuits. Les nombreux volumes de confessions, d'explications et de commentaires dictés par Napoléon durant sa captivité offrent les mêmes garanties de véracité que les fameux Bulletins de la Grande Armée. On sait généralement que, pour la campagne de Russie, la France ne commença de soupçonner le désastre qu'au XXIXe Bulletin, rédigé à Smorgoni, après le passage de la Bérésina. La Grande Armée n'existait plus, et le gouvernement impérial publiait ce document :

L'artillerie a déjà réparé ses pertes... L'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre, il fut culbuté par le vice-roi... La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.

On croirait lire déjà les communiqués du gouvernement impérial en août 1870. Le dernier trait, repris d'abord par Napoléon III, l'est maintenant par les chefs militaires de la République. Le général Duchesne et le général Metzinger rassuraient la France sur leur santé personnelle, en l'informant par surcroît que « l'état sanitaire était excellent » sur la route de Majunga à Tananarive.

D'après un document officiel (un état de situation annoté de la main de Napoléon), Marbot affirme que la campagne de Russie coûta aux

Français 65.000 morts et 30.000 prisonniers seulement, sur 155.400 Français qui passèrent le Niémen avec 170.500 alliés. Mais Thiers porte l'armée à 533.000 hommes et les pertes à 300.000 morts. C'est une différence d'évaluation de deux cent mille hommes, entre deux auteurs qui prétendent avoir eu les pièces officielles sous les yeux.

Prenez les Mémoires si nombreux qui sont récemment sortis des archives publiques ou privées, écrits par des maréchaux, des généraux, des officiers subalternes, de simples soldats, des hommes politiques, et rapprochez les récits qu'ils font du même incident ou du même événement, les portraits et les appréciations qu'ils donnent du même personnage. C'est le jour et la nuit, invariablement.

D'après Macdonald, le maréchal Augereau est le plus brutal et le plus grossier des soudards; d'après Marbot, un gentilhomme accompli, vertueux et sensible. D'après Thiers, le maréchal Davout est le modèle des hommes de guerre, brave, instruit, intelligent, intègre; d'après le général Thiébault, un être bas et borné, tâtillon, cruel, entêté, espion et délateur. Iéna, Austerlitz, Essling, Eylau, Wagram, toutes les campagnes, toutes les batailles, donnent lieu aux mêmes divergences de jugement sur la préparation, sur l'exécution, sur les forces en présence, sur les péripéties, sur le rôle des acteurs principaux, sur les conséquences.

Quand saura-t-on si le maréchal Soult a gagné ou s'il a perdu la bataille de Toulouse? La mort du général Lassalle, la mort du maréchal Bessières, mille faits essentiels ou caractéristiques, sont relatés en termes inconciliables par des « témoins oculaires » ou des mémorialistes renseignés de première main. De nos jours, la querelle de Galliffet-de Beauffremont dure depuis trente ans.

L'histoire du vaisseau *le Vengeur* est controuvée : *le Vengeur* amena son pavillon. L'histoire de la défense de Huningue par l'intrépide Barbanègre, en dépit des peintures officielles de M. Detaille, est brodée à plaisir. L'intrépide Barbanègre capitula contre l'avis de ses lieutenants, ayant des vivres, des munitions, un millier d'hommes valides; il fut récompensé de sa capitulation par le gouvernement de Louis XVIII, et puni par le mépris des officiers en demi-solde.

La conquête de l'Algérie — au delà des mers! aussi loin des témoins gênants que, de nos jours, Madagascar et le Soudan — fut naturellement fertile en mystifications. Pendant un quart de siècle on fabriqua, de l'autre côté de la Méditerranée, pour la consommation française, des victoires fantastiques et des vainqueurs à bon marché.

Au témoignage du général Trochu, le célèbre fait d'armes de Mazagran coûta *deux* hommes à la France; nos guerriers étaient enfermés dans de solides murailles, avec des vivres et des munitions pour trois mois, en présence d'assiégeants mal armés, sans artillerie, sans moyens d'attaque. Et la célèbre bataille de l'Isly, qui valut au maréchal Bugeaud un titre ducal, fut gagnée moyennant *vingt-six* cadavres.

Il faut lire la vérité sur la conquête de l'Algérie et sur les héros africains dans les propres lettres des Bugeaud, Clauzel, Valée, Canro-

bert, Forey, Bosquet, Changarnier, Lamoricière, Le Flô, Négrier, Wimpffen, tous maréchaux ou généraux du second Empire.

La *Revue des Deux Mondes* a publié naguère ces correspondances adressées au futur maréchal de Castellane, de 1835 à 1848. J'en ai donné, dans *l'Armée contre la Nation*, des extraits relatifs aux atrocités de la colonisation militaire. J'en veux noter d'autres ici, pour placer l'histoire militaire *vécue* en regard de l'histoire qu'on enseigne aux écoliers, aux officiers, au peuple.

De M. Dussert, sous-directeur des affaires civiles à Oran, 16 mai 1840 :

Vous avez raison, mon général, de vous défier des bulletins d'Afrique. L'affaire de Mazagran était belle, on l'a rendue ridicule à force d'emphase et d'exagération.

Quant à celle de Meserguin, c'est autre chose; il a fallu beaucoup de bon vouloir pour en faire une *journée glorieuse*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les spahis ont été rudement ramenés et que Meserguin et les spahis eussent été tout à fait compromis sans l'excellente contenance du 1er de ligne, qui a eu les honneurs d'une journée qu'il faut appeler *malheureuse et mauvaise;* nous avons perdu quarante-deux têtes et *on a tiré le canon de joie* à Mascara.

C'est une chose vraiment déplorable que cet abus de rapports militaires qui deviendront, si l'on n'y prend garde, une source d'avilissement et de ridicule pour la France. Si l'on donne au mensonge et au charlatanisme droit d'asile dans les camps, que deviendra cette bonne vieille renommée d'honneur français que nous avions gardée intacte même en 1793?...

Aujourd'hui, la prise d'une échoppe, le moindre engagement, le plus mince fantôme de combat enfantent des relations ampoulées. L'étranger n'a-t-il pas lieu de croire, à voir ce qui se passe, que le courage est chose tout à fait exceptionnelle en France, puisqu'on fait des apothéoses à si bon marché? C'est triste à dire, mais c'est vrai, quoique triste; l'esprit d'exploitation par le charlatanisme s'est glissé partout : *le bulletin est le jorrnalisme de l'armée.*

De M. Walsin d'Esterhazy, lientenant-colonel du 56e de ligne, Oran, 22 juillet 1842 :

Je ne vous cacherai pas que je suis loin d'être satisfait de tout ce que je vois en Algérie. Il me semble que l'esprit militaire, loin de se fortifier à l'armée d'Afrique, s'y altère; les bonnes traditions se perdent, nous devenons un peu fanfarons, et j'apprends quelquefois par les bulletins des grandes victoires auxquelles je ne me doutais pas d'avoir assisté.

De M. Dumontet, lieutenant-colonel du 19e léger, Sétif, 9 septembre 1845 :

En France, trop de gens repoussent la lumière, les uns parce que l'erreur convient à leur intérêt, les autres parce qu'elle plaît à leur crédulité.

C'est extraordinaire comme cette dernière classe est nombreuse, avec quelle foi profonde elle accueille tous les contes bleus, toutes les billevesées qu'on lui débite sur cette malheureuse colonie; avec quelle naïve confiance

elle croit sur parole tous ces faiseurs de bulletins mensongers qui se proclament de grands hommes pour avoir brûlé des récoltes et volé des moutons, traqué et enlevé de misérables populations sans défense, qui font des batailles d'Austerlitz avec de puérils combats contre de méprisables sauvages, à peine armés, que le premier coup de canon suffit pour mettre en fuite !

De M. Forey, futur maréchal, lieutenant-colonel du 58e de ligne, camp de Kouba, 3 mars 1843 :

Rien ne se fait dans les camps et dans les villes. Le soldat est toujours aussi mal qu'en 1835, les prétendus colons ne sont que des cabaretiers, et c'est à rougir quand on voit les journaux, ou trompés ou menteurs, présenter la colonisation comme marchant à grands pas.

De la tête à la queue, l'on court après le bâton de maréchal, après les étoiles ou après les épaulettes, et l'on cache son ambition sous un semblant de sentiment du devoir.

Combien il y aurait à dire contre cette ambition démesurée de quelques intrigants pour lesquels, voulant faire une position, l'on jette une perturbation incroyable dans les corps et l'on déconsidère les chefs de ces corps ! Mais ceux-ci ne se plaignent pas, ils méritent aussi la position qui leur est faite.

De M. Cler, futur général, capitaine au 2e d'infanterie légère, Cherchell, 1er juillet 1842 :

En France, il est encore quelques individus qui regardent sincèrement l'Afrique comme une bonne école de guerre. Je diffère d'opinion avec eux, et je crois que si aujourd'hui une guerre européenne se déclarait, les régiments venant d'Afrique ne vaudraient pas ceux qui sont restés en France.

La guerre que l'on fait maintenant en Algérie est tout exceptionnelle et peut tout au plus être bonne pour ce pays : on ne suit aucune des règles prescrites pour la grande comme pour la petite guerre. La discipline est très relâchée, l'instruction militaire est presque nulle; on sait à peine marcher, et, en voyant comment certains chefs agissent, on ne peut pas même leur accorder le talent de guérillas.

On part du bivouac sans savoir ce que l'on doit faire ; chaque chef de corps, en cas d'attaque, peut agir comme bon lui semble, car le général et les chefs de colonne se tiennent à la tête et s'occupent peu de ce qui se passe derrière eux. Que l'arrière-garde soit attaquée au moment où elle quitte le bivouac, le commandement et la responsabilité appartiennent alors à un chef de bataillon, quelquefois même à un simple capitaine. Ce cas s'est présenté plusieurs fois dans nos razzias. La manière d'opérer une retraite dans les montagnes et en terrain accidenté doit être presque toujours la même, dans un pays où les habitants ne changent jamais leur manière de combattre. J'ai vu des officiers supérieurs, ayant dix ans d'Afrique, agir en novices et faire tuer ou blesser des hommes là où, avec la moindre prudence, on pouvait éviter le combat et faire ensuite une retraite sans danger.

Quelquefois ce sont les célébrités de l'armée qui, bénévolement, cherchent à faire blesser des hommes pour avoir l'occasion de faire de pompeux bulletins avec quelques misérables tirailleries d'arrière-garde.

L'exagération, je dirai plus, le mensonge, sont à l'ordre du jour; chacun cherche à se faire passer pour un grand vainqueur, et on dirait que le but de la guerre n'est pas de forcer les Arabes à demander la paix, mais bien de faire gagner à quelques protégés des croix et de nouveaux grades.

Du marquis de Castellane, lieutenant-colonel du 2e hussards, Tlemcen, 4 septembre 1844, sur la « grande victoire » de l'Isly :

Malheureusement, je n'étais pas au combat de l'Isly; nos deux premiers escadrons y étaient et ont fourni une charge, ce qui leur vaudra quelques récompenses. D'après ce qu'ont rapporté tous les officiers de toutes armes qui étaient dans le Maroc, l'affaire de l'Isly a été moins brillante qu'on ne l'espérait, la cavalerie noire n'ayant pas tenu un seul instant. Aussitôt que notre artillerie a commencé son feu, les Marocains se sont débandés; c'est alors que le maréchal a fait donner sa cavalerie, qui présentait un effectif de quinze cents sabres, et la déroute a été complète; les ennemis n'ont pas même fait mine de résister, ils ont pris la fuite sans qu'on ait pu les atteindre; les artilleurs sont seuls restés à leur poste et ont été tués sur leurs pièces, ils n'avaient eu le temps de tirer que trois coups.

On a évalué à huit cents hommes la perte des Marocains; la nôtre n'a été que de vingt morts et quatre-vingts blessés...

L'infanterie marocaine n'a pas paru à l'affaire du 14 août; elle était à quelques lieues du champ de bataille, où elle n'a pas eu le temps de se rendre.

De M. Bouteilloux, capitaine du génie, Nijez-Ammar, 15 avril 1838 :

Pourquoi faut-il que nos généraux soient plus occupés de leurs intérêts privés que de ceux de leurs subordonnés? Pourquoi faut-il enfin que dans les hautes sommités militaires il y ait si peu de chefs vraiment soldats, s'associant aux fatigues et aux dangers des derniers fantassins?...

De Changarnier, lieutenant-colonel du 2e léger, 11 mai 1838 :

Le correspondant qui, d'Alger, envoie chaque semaine un long article au *Journal des Débats*, article dans lequel M. de L... trouve souvent sa place, n'est autre que M. de L... lui-même. Il est vrai que son ami C..., chef de bataillon aux zouaves, est le correspondant du *Bon Sens*. M. de L... envoie aussi des articles à la *Presse* et au *Toulonnais*... Ces messieurs savent se faire valoir!...

Du colonel Roguet, du 41e de ligne, Oran, 8 janvier 1841 :

Ainsi les choses ne vont pas mieux en Afrique qu'en France : *une ambition sans cesse excitée par le spectacle des grandes fortunes faites rapidement*, beaucoup de laisser-aller et d'indiscipline, peu de sentiment du devoir, le mépris de toutes les anciennes règles et de ce qui était jusqu'ici respecté, des louanges publiquement données, selon le caprice ou les intérêts particuliers, des réputations rapidement faites sans fondement et toujours couronnées par une fortune rapide, un gouvernement qui laisse ainsi exploiter les ambitions dans des intérêts de coterie, les officiers et les soldats ayant tous l'esprit secrètement tourné vers la France, voilà ce qui se remarque ici.

De M. Forey, chef du 6e bataillon de chasseurs, 1er août 1841 :

Il y a un désordre incroyable à l'état-major; les lettres qu'on y envoie n'arrivent même pas à leur adresse, en sorte que l'on ne répond à rien de ce que l'on demande. L'on n'y connaît pas l'emplacement et la force des détachements, et cela donne lieu à des désordres ridicules. Et puis l'ambition devient d'autant plus effrénée que les capacités sont moindres.

Vous avez lu les bulletins emphatiques. Il n'est plus permis maintenant de se distinguer, car on ne le croit plus, tant on a prostitué ce terme-là. Le plus désolant de tout cela, c'est qu'on ne comprend plus le devoir pour lui-même. Chacun est persuadé que la moindre course dans la plaine doit rapporter quelque chose, et je vois, chaque jour, des gens qui demandent à rentrer en France parce que Pierre a reçu une croix que Paul prétend avoir mieux gagnée que lui. Tout cela est à faire pitié.

Du même, Blidah, 12 octobre 1841 :

Nos affaires ne marchent pas le moins du monde, la colonisation est plus en retard que jamais, c'est un dégoût général, et, du reste, à voir la manière dont les choses sont conduites, *il semblerait que les généraux ont mission de dégoûter l'armée. Ils y ont parfaitement réussi*, et je suis convaincu que l'on ferait un appel comme on l'a fait, il y a quelques années, aux soldats de bonne volonté en France, que l'on en trouverait fort peu.

De M. Forey, devenu lieutenant-colonel du 58e de ligne, Daneira, 29 juillet 1843, sur la prise de la smala :

Vous avez su la prise, ou plutôt *la surprise* de la smala. Je ne suis certes pas de ceux qui pensent qu'un prince ne peut pas faire aussi bien qu'un autre, mais je trouve que pour une époque si constitutionnelle, quand on a renversé un trône à coups de pavés, il y a encore de bien plats courtisans.

Ainsi ces drapeaux, dont on vient de faire tant de bruit, ont été pris dans une tente et n'ont pas coûté une goutte de sang.

Sur vingt à vingt-cinq mille individus qui ne demandaient qu'à être pris, car ils n'ont rien tenté pour s'échapper, trois mille environ ont été ramenés ; les tentes n'ont même pas été brûlées, et, en définitive, à très peu de chose près, la smala est restée constituée comme elle l'était, et si cela a été un coup porté à la puissance d'Abd-el-Kader, ce n'a été qu'un coup moral.

Du marquis de Castellane, lieutenant-colonel du 2e hussards, Tlemcen, 8 janvier 1845 :

La province d'Oran n'a pas fait le moindre progrès depuis quatorze ans, nous n'y avons pas d'amis parmi les Arabes, et cependant on dit et on écrit que c'est la province de la paix et que la colonisation y est fort avancée. Je l'ai parcourue dans tous les sens et je n'y ai pas encore aperçu un seul colon. Ceux auxquels on donne ce nom habitent les villes et sont tous, sans exception, marchands de tabac ou débitants de boissons plus ou moins empoisonnées (mais plus que moins), lesquelles font un mal affreux à nos soldats.

Tout cela est triste, mais est malheureusement trop vrai. Nous voyons de temps en temps dans les journaux de France, et surtout dans ceux du Midi, de longs articles sur nos progrès et nos hauts faits dans la subdivision de

Tlemcem ; du diable si nous nous en doutions avant d'avoir reçu la nouvelle officielle de Paris ! Il faut des bulletins à de certains individus, et ils ne s'en font pas faute, je vous assure.

Il y a, dans ces correspondances, d'incroyables aveux sur le désordre, le coulage, les concussions de l'Administration militaire. L'incurie du Commandement et de l'Intendance, tout le long des campagnes d'Algérie, fut identique à ce qu'on la trouva pendant la guerre de Crimée, pendant la guerre du Mexique, pendant la guerre de 1870, pendant la guerre de Madagascar. Elle serait pareille demain, comme le démontrent les manœuvres pacifiques les mieux préparées, les plus effrontément truquées.

Les terribles batailles contre les Arabes, où l'on moissonnait tant de grades, de décorations, de gloire, où l'on acquérait des réputations de bravoure et de talent que la France crédule devait payer si cher, sont généralement relatées en ces termes par les combattants :

... Nous avons eu deux tués; aucun officier n'a été touché ; le cheval du colonel Changarnier a été blessé.

... Cette belle journée ne nous a coûté que quatre hommes hors de combat, un cheval tué et deux chevaux blessés.

... Le bataillon d'Afrique a perdu cinq hommes ; il a eu cinquante-deux blessés. Ces chiffres vous prouvent, mon colonel, l'énergie de l'attaque et la résolution de la défense.

M. Brayer, capitaine au 15e léger, écrit d'Oran, 17 mars 1840 :

Voilà, mon général, quelle a été l'affaire du 13 mars, *qu'on fera passer pour une victoire* et où, cependant, nous avons été forcés d'abandonner le champ de bataille avec une perte de 103 hommes mis hors de combat et 40 têtes enlevées *sans avoir pu en couper une seule* à l'ennemi, qui cependant a perdu trois ou quatre cents hommes.

Nos héros d'Algérie, ordinairement, se contentaient d'envoyer à leurs belles amies de France des oreilles d'Arabes ; ceux de Chine envoyaient hier des têtes de Boxers tout entières.

Le débinage mutuel et les délations misérables que chacun pratiquait contre les autres ne le cédaient en rien, chez les guerriers de 1840, aux basses rivalités de leurs successeurs.

Ainsi le lieutenant-colonel Forey, futur général, écrit de Teniet el Haad, 8 mars 1844 :

Il est bien déplorable pour la morale publique que des personnages de la position de M. le maréchal Bugeaud s'entichent de pareils officiers et poussent au commandement d'un régiment des gens auxquels on retient les appointements pour payer leurs dettes, qui ne s'adonnent point à leur métier avec conscience et dont une ambition démesurée est le seul mérite.

Du même, Kouba, 24 août 1844 :

Pardonnez-moi, mon général, de vous entretenir si longuement de moi et de mes prétentions, mais si je tiens tant à avoir un régiment, c'est moins, je

vous l'assure, par ambition personnelle que parce que j'ai la conscience de le mettre sur un beau pied, et quand je vois tant de mauvais colonels, je me dis que l'on pourrait cependant faire de meilleurs choix.

Du même, Doneira, 29 juillet 1843 :

Ainsi, pour ne citer que M. de Saint-Arnaud, il va arriver au grade de colonel sans savoir ce que c'est qu'un bataillon. Je suis, ou du moins j'ai été proposé pour la croix d'officier par le général, et je ne sais si le Gouverneur aura envoyé la proposition : c'est un homme partial qui n'a des yeux que pour ses créatures et ceux qui servent sous ses ordres directs, il ne peut souffrir le général Changarnier, en sorte que les troupes sous les ordres de ce dernier ont toutes les chances de voir méconnaître leurs services.

Du même, Milianah, 26 avril 1843 :

Le colonel d'Illens resta à Kouba, comme il arrive souvent que MM. les colonels ne marchent que quand bon leur semble. Du reste les généraux ne les pressent pas beaucoup parce que, à vrai dire, il y a peu de bons et d'intelligents services à attendre de ces messieurs.

Du colonel Le Flô, commandant le 32e de ligne, 17 mars 1846 :

Je vous assure que c'est un spectacle profondément affligeant et humiliant pour des hommes de cœur, et, je le répète, pour l'honneur de la France, pour l'honneur de l'armée, il est urgent qu'on porte remède à un mal si grave. Il ne s'agit plus d'une augmentation d'armée qui finirait par nous frapper de ridicule par la pensée qu'elle donnerait de notre impuissance : deux cent mille hommes, d'ailleurs, viendraient s'engloutir ici dans le même gouffre où se perdent les cent mille d'à présent.

Ce qu'il faut en Afrique, c'est un plan, un système, c'est de la probité, la moralité du commandement, l'ordre dans l'armée, une direction générale, c'est le respect des droits, l'observation des principes, des règlements militaires, toutes choses qu'on a mises au néant.

On sait quel rôle funeste devait jouer à Metz le vieux Changarnier, complice volontaire de Bazaine. Il prêcha violemment aux généraux soupçonneux le dogme de l'obéissance passive, pour les empêcher de prévenir la trahison par la suppression du traître. Il répétait sans relâche : « Périsse l'armée plutôt que la discipline ! » Il amena ainsi les hésitants jusqu'à la capitulation.

Étant général de brigade en Algérie, ce modèle de discipline s'exprimait ainsi sur son chef Bugeaud, général de division et gouverneur général (2 février 1841) :

Je croyais le gouvernement du roi intéressé à retarder, autant que les tendances parlementaires le lui permettraient, la déconsidération de l'armée ; mais il la hâte en mettant à notre tête l'homme de Blaye, l'homme du procès Brossard, le ridicule auteur de tant de harangues grotesques. C'est, comme vous le dites, une véritable insulte pour nous.

18 mai 1841 :

Les dernières expéditions ont servi à mettre au grand jour les défauts et les qualités militaires du gouverneur. Le nombre des premiers l'emporte

beaucoup sur celui des secondes... Nous n'avons pas retrouvé chez lui ces soins attentifs et intelligents des troupes, base principale mais fausse de sa réputation.

Rien d'ingénieux dans la combinaison de ses mouvements. Il calcule médiocrement le temps et les distances... Véritablement, je le croyais plus fort... Vantard et hâbleur au delà de toute expression, il n'hésite pas à s'attribuer ou, quand cela ne lui est pas possible, à nier les services rendus par ses subordonnés.

18 octobre 1841 :

Le général Bugeaud a cherché, dans un récit qui fait plus d'honneur à son imagination qu'à sa véracité, à élever à la hauteur d'un combat une misérable razzia, dans laquelle sa cavalerie indigène a égorgé quelques douzaines de femmes et de vieillards sans défense.

Ces hâbleries le couvrent de ridicule, même aux yeux des simples soldats, dont il avait d'abord surpris la bienveillance par de plates avances qui ne réussissent pas longtemps.

Idem :

M. Bugeaud a pu jusqu'ici museler et se rendre favorable la presse, dont il avait parlé avant tant de violence ; cela n'est pas maladroit. Un ancien rédacteur du *Courrier*, venu ici en qualité de secrétaire intime, a été renvoyé à Paris pour établir une espèce de croisière dans les avenues des journaux.

On dit que l'emploi des fonds secrets n'a pas été dirigé avec la scrupuleuse réserve du maréchal Valée. N'ayant aucun moyen de vérifier ces bruits, je veux les tenir pour calomnieux.

2 décembre 1841 :

Nous nous promettons un véritable plaisir : celui de lire bientôt dans le *Moniteur Algérien*, religieusement répété par tous les journaux de Paris, que le Gouverneur a pourvu à tout et assuré à ce pays un brillant avenir. Son récit de la campagne d'automne et de ses suites dans la province d'Oran est prodigieux de hâbleries.

17 mars 1843 :

Je m'efforce de maintenir les habitudes d'ordre et de discipline dans les troupes. Mais c'est une tâche difficile sous un gouverneur systématiquement hostile à la hiérarchie. Il a volontairement brisé l'unité régimentaire... par suite, un quart des forces actives de l'armée croupissent, sans profit pour leur instruction, dans une oisiveté complète, dans les dépôts d'Alger et de la banlieue. Mais par compensation, il donne des commandements importants à des hommes de coterie dont l'insuffisance, inquiétante et parfois punie, égale la présomption.

12 décembre 1843 :

M. Bugeaud a fait son officier d'ordonnance à Blaye, puis un lieutenant-colonel, de M. Leroy, *dit* de Saint-Arnaud. C'est parce que sa confiance et toutes ses préférences sont acquises à de pareils hommes, c'est parce qu'il fait un usage habituel de l'intrigue, de la duplicité, de la calomnie, que

Bugeaud m'a inspiré un profond sentiment de mépris, plus durable que la haine que je ne lui fais pas l'honneur de lui conserver.

Tels étaient les héros d'Algérie, les premiers soldats du monde, les premiers généraux du monde. Ils s'estimaient entre eux et ils jugeaient les exploits communs à leur juste valeur. Mais ils s'étaient fabriqué, on leur avait forgé de telles réputations que la France les croyait de taille à subjuguer le monde entier.

Ni l'expérience d'Italie, ni l'expérience de Crimée, pourtant suggestives, n'ouvrirent les yeux à la nation. En Italie, par exemple, où l'on constate les mêmes fautes, les mêmes rivalités criminelles, la même ignorance grossière que dans l'Année terrible, Mac-Mahon avait étalé sa prodigieuse imbécillité.

Pour la foule, Mac-Mahon, bombardé maréchal et duc sur le champ de bataille, fut le sauveur de Napoléon III et de son armée à Magenta. En réalité, l'incapacité de Mac-Mahon, qui s'affirma dans la même campagne à Melegnano et à Solferino, faillit causer à Magenta un désastre complet. Le général Niel disait, et les historiens militaires démontrent, que le prétendu vainqueur aurait dû passer en conseil de guerre. Dans le premier mouvement de joie après une terrible angoisse, l'empereur l'avait sacré grand homme. Il le resta en dépit de tout. Le fruit de cette légende fut Wœrth et Sedan.

Dans ses mémoires inédits, dont l'*Illustration* publia naguère un fragment, le peintre militaire Adolphe Yvon raconte à quelles tromperies sa candeur fut en butte quand il composa son grand tableau *la Prise de Malakoff :* toute l'armée défila dans son atelier, pour obtenir une place, une place bien en vue, sur la toile officielle.

Mac-Mahon, dit le peintre, amena sa femme, ses beaux-frères, son beau-père, et l'on ne me marchanda ni éloges, ni témoignages de satisfaction.

J'eus, à cette époque, l'occasion d'étudier sur le vif nos braves officiers ; je parle surtout des généraux.

Les subalternes n'arrivent à l'incarnation complète qu'après de longues années de service, de table d'hôte et d'estaminet.

On n'imagine pas le degré de nullité importante, de fanfaronnade éclatante et d'ignorance satisfaite qui caractérise ce type du général (sauf de très brillantes exceptions).

L'un me déclarait que c'était lui et non un f...ichu clairon qui aurait dû être mis en évidence,

L'autre insistait pour que je l'ornasse d'une croix de commandeur qu'il n'avait reçue que le lendemain de l'action.

Celui-ci me confiait qu'il devait être seul en vue, ses camarades s'étant cachés. Il est vrai qu'un second arrivait après, qui me disait, sur le compte du premier, exactement la même chose.

Le tout scandé de jurons et relevé d'une attitude de Fracasse mieux en situation, je n'en doute pas, au camp qu'à la ville.

Les compétitions, les petits calculs de vanité ou d'ambition qui se donnent carrière à l'occasion d'une place à occuper ou à donner dans un tableau

militaire dépassent tout ce qu'on peut imaginer, et peuvent à peine se croire.

C'est une curée d'honneurs, où chacun se pousse et pousse les siens.

Le colonel Collineau du 1er de zouaves, entre autres, en usa, dans cette circonstance, avec un sans façon qui donne une haute idée de son esprit de justice distributive.

Il avait pour brosseur un sapeur nommé Mouton, auquel il voulait du bien, j'imagine. Il me le présenta comme ayant planté le premier drapeau français sur l'ouvrage russe.

Pourquoi pas Mouton? Qui pouvait être mieux renseigné que son colonel?

Or, ce n'était pas Mouton; c'était un nommé Lihaut, caporal au 1er zouaves. L'erreur fut reconnue, réparée. Comme Yvon s'en expliquait avec Mac-Mahon, cet honnête homme lui répondit : « Après tout, l'un ou l'autre, qu'importe? »

La substitution que le mensonge du colonel Collineau faillit opérer dans *la Prise de Malakoff* a été exécutée, par le mensonge du général Lambert, dans *les Dernières Cartouches*. L'incident a fait quelque bruit. Alphonse de Neuville, de qui le militarisme aigu excluait toute documentation, n'a pas seulement rempli sa « Maison Bourgerie, à Bazeilles », de soldats de toutes armes, alors que les marsouins y avaient combattu sans autre compagnon qu'un lignard. Il a donné le premier rôle dans la scène au général Lambert, qui posa dans son atelier tout exprès. Or, le général Lambert n'avait pris aucune part à l'affaire, dont le héros s'appelait le capitaine Aubert, petit-fils de Junot.

La vérité fut établie en 1899, quand on décida d'élever à Bazeilles un monument commémoratif. Le général menteur, cependant, avait édifié une brillante et fructueuse carrière sur son usurpation. Quand il se vit démasqué, il se contenta de répondre : « Comment! Aubert réclame! mais il n'est donc pas encore mort, ce juif-là? » Le capitaine Aubert n'était pas juif; mais on traversait une crise où le patriotisme légitimait toute spoliation commise aux dépens d'un israélite. Il suffisait d'accuser M. Aubert, même à tort, de sémitisme, pour que le faux de M. Lambert devînt honorable. A l'appui de ses prétentions, M. Lambert, qui venait de récuser grossièrement le témoignage du colonel prussien de Schwartzkoppen, dans l'affaire Dreyfus, invoquait lui-même le témoignage du capitaine bavarois Lissignolo.

Ainsi, neuf fois sur dix, les traits d'héroïsme attribués aux militaires sont imaginés de toutes pièces, brodés à loisir dans des rapports ou bulletins fantaisistes, amplifiés par les historiens ou folliculaires complaisants. Quand la légende est ainsi répandue parmi le grand public et dans les écoles, elle est indéracinable. Une fois sur dix, il y a dans le récit quelques parcelles de vérité : alors, c'est le nom des intéressés qui n'est pas exact; la gloire de quelque brave Aubert est invariablement volée par quelque cynique Lambert.

Habiles à travestir les faits lorsqu'ils sont accomplis, les militaires sont moins habiles à les prophétiser. Quand éclata la guerre de 1866,

tous les rapports adressés à Napoléon III par les « hautes compétences » annonçaient comme certaine la victoire de l'Autriche.

Leur excuse est, d'ailleurs, qu'on peut toujours jouer ce genre de prédictions à pile ou face : les opérations de guerre et leurs suites étant à la merci du hasard. Entre deux adversaires, il y aura nécessairement un vainqueur et un vaincu. Chacun a cinquante chances sur cent de l'emporter, d'être proclamé ganache ou grand capitaine. La fortune aveugle en décide.

S'il avait tombé moins de pluie avant la bataille de Waterloo, Wellington eût été débusqué depuis longtemps quand arriva Blücher. A Eylau comme à Friedlingen, Napoléon et Villars commençaient à céder le champ de bataille, quand ils apprirent que l'ennemi l'avait abandonné de son côté; ils allaient s'avouer vaincus; ils se déclarèrent vainqueurs.

La bataille de Sadowa, indécise jusqu'à quatre heures du soir, fut décidée par l'arrivée du prince royal de Prusse sur le champ de bataille. Or, l'ordre de marche lui avait été envoyé la veille, à un seul exemplaire; le messager s'égara dans la nuit, sous un orage terrible. Cependant, il arriva en temps utile. S'il avait perdu quelques heures de plus, s'il avait fait une chute ou rencontré une patrouille ennemie, le sort de la guerre, de l'Allemagne, de l'Europe, était changé. Le 3 juillet 1866, les armées autrichienne et prussienne restaient sur leurs positions; l'archiduc Albert, survenant aussitôt avec l'armée d'Italie, assurait la supériorité des Autrichiens. Alors Benedeck était un aigle; de Moltke, un crétin; la Prusse, une puissance de troisième ordre; Napoléon III, un profond politique. Les destinées de la France et du continent européen prenaient un autre cours.

Il n'y a presque pas d'événement important dans l'histoire du monde, et surtout pas d'événement militaire aux conséquences décisives, qui n'ait tenu à de misérables hasards. On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

Tout le long de la guerre franco-allemande, les succès inouïs des chefs allemands résultèrent uniquement de chances heureuses, et de l'accumulation des fautes grossières du commandement français. Après coup, les historiens arrangent le récit des opérations et prêtent aux vainqueurs des conceptions géniales. En réalité, on ne trouverait pas trois circonstances où les prévisions des vainqueurs se soient réalisées. La stupidité de leurs adversaires et *la veine* ont tout fait,

Il faut étudier l'histoire de la guerre de 1870 dans l'ouvrage quasi-officiel du commandant Rousset et dans l'ouvrage, couronné par l'Académie, de M. Alfred Duquet. Le militaire a profité des travaux du civil avec une indiscrétion que les tribunaux ont qualifiée. Mais le commandant Rousset a revêtu par là d'une autorité inattaquable les documents, les constatations, les conclusions de M. Duquet. C'est en quelque sorte l'Etat-major général et l'Ecole supérieure de guerre qui se sont prononcés, par la plume de l'écrivain nationaliste. Or, ses œuvres devraient

occuper la première place dans toute bibliothèque de propagande antimilitariste. Nulle part l'incurable ineptie du personnel militaire et le néant de la gloire militaire n'ont été mieux établis. Les historiens nationalistes Duquet et Rousset ont eu la plus grande influence sur la formation de mes idées en matière de militarisme : c'est pourquoi je saisis toutes les occasions de recommander leurs livres au public.

Pour les impressions de détail, pour la psychologie du combattant subalterne, pour la démonstration de la thèse qui nous occupe ici, le livre du lieutenant-colonel Patry, *la Guerre telle qu'elle est*, fournit d'excellentes indications. L'auteur a fait la campagne de 1870, comme officier de compagnie ; il a été promu capitaine dans les batailles sous Metz, proposé pour la Légion d'honneur pendant la guerre et pendant la Commune. Son témoignage n'est donc pas suspect. Je l'ai invoqué souvent dans les innombrables articles que j'ai consacrés depuis dix ans à la réduction du service militaire. Il est également précieux dans la présente discussion,

Après une conversation dans les rues de Metz avec des « pékins » pessimistes qu'il avait rabroués, M. Patry réfléchit :

J'eus alors, dit-il, pour la première fois l'occasion de me rendre compte d'un fait assez étrange et que j'ai vu reproduit bien des fois depuis : c'est de la facilité avec laquelle on est entraîné à tout amplifier, même sans la moindre intention de se faire valoir.

J'étais étonné moi-même de tout ce que je leur racontais, et que je n'avais pas même entrevu au cours de cette bataille dont il ne m'avait été donné. comme à tant d'autres, d'apercevoir qu'un tout petit coin.

Le soir du 16 août, il apprend que son général de brigade, M. Brayer, a été tué. Mais où ? Comment? *à quelques heures d'intervalle*, il est impossible de le savoir exactement.

C'est à l'occasion de cette mort que je songeai à la difficulté qu'il devait y avoir à écrire l'histoire. Certes, j'ai bien entendu raconter l'épisode de cinq à six façons différentes.

D'après les uns, il avait été tué en cherchant à enlever sa brigade au moment de la rencontre avec le gros de l'ennemi sur le fameux ravin. Suivant les autres, voyant les troupes hésiter, il avait saisi le drapeau d'un de ses deux régiments et s'était porté en avant, entraînant tout le monde ; c'est à ce moment qu'il avait reçu le coup mortel. Ceux-ci disaient qu'il avait été tué par un cavalier au moment de la charge ; ceux-là, qu'un obus éclatant au milieu de son état-major avait mis tout le monde par terre.

Dans les jours suivants, j'appliquai à reconstituer les faits la méthode inductive ; et j'arrivai à ce résultat, c'est que pas un de ceux qui en parlaient n'avait vu le fait, pas plus que ceux à qui ils attribuaient le récit qu'ils en faisaient.

Enfin, je n'ai jamais pu savoir exactement comment avait été tué notre brigadier.

Je sentis pénétrer dans mon esprit une pointe de scepticisme à l'égard des remarquables faits d'armes enregistrés par Dame Histoire, et j'en vins à me demander comment un général en chef pouvait entraîner son armée à la

victoire par son exemple, puisque cet exemple ne pouvait, au milieu du vacarme de la bataille, de la fumée des canonnades et des fusillades, être à peine vu que des quelques hommes qui l'entourent.

Le *pont d'Arcole* aurait été tout aussi bien enlevé par un capitaine de grenadiers, et l'effet moral et matériel eût été le même pour toute l'armée, dont la presque totalité n'a certainement pas vu Bonaparte s'y précipiter avec un drapeau à la tête d'une compagnie.

Ainsi la mort du général Brayer, le 16 août 1870, amène le lieutenant-colonel Patry à suspecter l'histoire du pont d'Arcole.

Ce sentiment ne fit que se développer chez moi au fur et à mesure des événements de guerre auxquels je fus mêlé par la suite, et j'acquis *la certitude que la plupart des hauts faits ainsi précieusement rapportés par l'histoire étaient presque toujours controuvés.*

En février 1871, pendant l'armistice, ayant achevé la campagne dans l'armée de Faidherbe et souffert mille conséquences de la défaite, M. Patry fait étape dans plusieurs villes du Nord. Il est tout surpris d'apprendre que Faidherbe avait volé de victoire en victoire : Faidherbe était originaire du Nord, et les gens du Nord n'admettent pas que les Allemands aient pu tenir devant lui.

Un soir, placé dans un groupe de notables paraissant fort intelligents et qui me comblaient d'amabilités, je dus entendre un récit assez fantaisiste de notre campagne qui, d'après eux, n'avait été qu'une série de victoires.

Je tentai de redresser leurs appréciations absolument erronées, mais je dus y renoncer promptement : car je m'aperçus que non seulement je ne les convaincrais pas, mais encore que je les désobligerais...

Je bus donc avec eux à la gloire de Faidherbe, à la gloire de l'armée du Nord, à Bapaume, à la République, à nos hauts faits, etc., et j'allai me coucher par là-dessus, me trouvant tout de même tant soit peu héros !...

Un soldat de la Grande Armée nous disait, tout à l'heure, à propos de la bataille de Tœplitz, combien de héros d'estaminet furent des lâches devant l'ennemi. Écoutons le lieutenant Patry au début de la guerre de 1870 :

Mon étonnement fut plus grand encore quand je vis plusieurs des plus anciens capitaines, les plus chargés de services de guerre, se bousculer pour attraper les emplois qui éloignent de la bataille.

Deux d'entre eux se défilèrent subrepticement dans la garde mobile; un autre, dans les fonctious de capitaine-major; un autre, la campagne une fois commencée, dans les fonctions de commandant d'un petit dépôt d'éclopés laissé dans Metz pendant que nous nous battions dans les environs.

Pourtant ces braves officiers, quelques mois auparavant, parlaient en véritables matamores, prêts à pourfendre toutes les armées européennes les unes après les autres.

Pendant le siège de Metz, le capitaine Patry observe deux autres capitaines de son régiment qui faisaient les matamores... avant l'approche des Allemands. Aux premières batailles, tous deux, bras dessus bras dessous, vont se cacher à l'hôpital. Après Borny, Rezonville, Saint-Pri-

vat, ils croient l'armée résignée à la défensive et reviennent à leurs compagnies le 30 août. Pas de chance! le 31, ils sont du combat de Sevigny. L'un est tué.

Quant à l'autre, plus roublard, il profita de ce que son lieutenant venait d'être blessé et placé sur l'un des deux sièges d'un cacolet pour lui faire contrepoids sur l'autre, et l'accompagner ainsi à l'ambulance d'où le médecin le chassa honteusement. Ne sachant où aller, il se tapit sans doute derrière quelque obstacle pendant le combat; puis, la nuit venue, il se fit faire prisonnier par les avant-postes ennemis.

Selon toute vraisemblance, le héros en question est aujourd'hui officier supérieur ou général, commandeur de la Légion d'honneur ou grand-officier, nationaliste intraitable, et toute la presse militariste rappelle à l'occasion la part glorieuse qu'il prit aux batailles épiques de 1870.

Après les batailles des 14, 16, 18 août, M. Patry écrit :

Enfin parut à l'ordre du régiment une liste de plusieurs officiers et de quelques soldats cités particulièrement pour leur belle conduite dans ces trois journées.

Cela me causa un grand étonnement, car, je puis l'affirmer hautement, je n'avais vu personne autour de moi faire plus que son devoir; j'en avais vu en revanche quelques-uns faire beaucoup moins.

Et plus loin :

Le public se forge les idées les plus fausses sur l'essence même de la valeur militaire. Des héros, il n'y en a pas, au sens propre qui est vulgairement attaché à ce mot. Je n'en ai jamais vu.

Ce qu'il a vu, par exemple, ce sont des paniques :

Le capitaine Laguire commande : « Debout! » et « En avant! » On se lève, en effet. Mais aussitôt debout, sans qu'aucun signal ait été donné, sans que l'ennemi nous ait menacés plus directement, tout le monde se précipite au pas de course, et il ne s'était pas écoulé cinq minutes certainement que nous nous trouvions à plus d'un kilomètre *en arrière*.

... Ce n'est certes pas l'exemple qui m'a entraîné; ce n'est pas le flot des fuyards qui m'a emporté; c'est bien moi tout seul qui ait agi spontanément dans cette circonstance. Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que deux cents autres hommes, au même moment, en aient fait autant.

Tous les bardes patriotes ont décrit le désespoir qui s'empara de l'indomptable armée du Rhin, livrée par Bazaine. M. Patry ne s'en est pas aperçu :

... Les Allemands ne tiraient plus, les nôtres non plus. Si on les avait laissés faire, ils seraient sortis des tranchées et auraient fraternisé dans cette plaine dont la terre n'avait plus que quelques heures à être française.

... Les soldats prirent l'annonce de la capitulation assez allègrement. Pour eux, c'était la fin, et c'était ce qu'ils désiraient.

... Je n'ai vu nulle part autour de moi une manifestation quelconque de résistance à l'exécution de la capitulation. C'est peut-être triste, mais absolument vrai.

Sur la conquête de Madagascar, la vérité officielle est consignée dans les dépêches des généraux, variations sur le thème réglementaire : « Tout va bien ; état sanitaire excellent ; moral des troupes excellent ; victoires quotidiennes ». Le tout, amalgamé dans le Rapport d'ensemble du général Duchesne. Mais la vérité vraie se trouvait dans les correspondances du corps expéditionnaire, que fit disparaître le cabinet noir de Majunga. Elle a vu le jour complètement dans le *Carnet de campagne* du lieutenant-colonel Lentonnet, qui conduisit un corps algérien jusqu'à Tananarive, et qui en mourut. Au refrain de M. Duchesne, « *Tout va bien !* », M. Lentonnet répondait par ces notes journalières : « Pas de vivres, pas de café, pas de médecins, pas de quinine. On se traîne à raison de quelques kilomètres par jour. On mange quand on trouve un village à piller. Le marché des voitures Lefèvre est un crime. » — Quelques paragraphes pris au hasard :

24 avril (au débarquement). Première impression : étonnement du désarroi, du manque d'organisation qui se manifeste un peu partout. Mais, bast ! on se débrouillera.

25 avril. ... A l'heure dite, nous sommes en marche, les hommes n'ayant pas mangé la soupe, les cartouches n'étant qu'à moitié distribuées, les vivres pas distribués du tout, quelques hommes incomplètement équipés.

... Quel gâchis causé par un départ aussi précipité, avec ordre d'aller de l'avant quand même, sans se soucier ni des hommes ni des animaux...

... Ni soupe ni café.

22 août. Ce matin, *l'unique* bataillon du 200e de ligne encore en état de suivre est passé près de nous...

Les deux autres bataillons, qui comptaient chacun plus de *huit cents* hommes au départ sont réduits à *cinquante ou soixante...*

Ce malheureux 200e, composé de jeunes soldats, a donc été presque entièrement anéanti. C'est épouvantable ! Il n'a cependant pas encore combattu.

23 août. L'ambulance est installée à la diable... A certains postes de l'arrière, les malades restent sans médecin... Aujourd'hui, plus de la moitié du corps expéditionnaire est indisponible. Le matériel d'ambulance manque partout.

21 septembre. Les suicides sont de plus en plus fréquents dans la légion étrangère, qui se démoralise.

Les hommes sont fatigués. Les malades ne se comptent plus. *On ne les soigne même pas.* Le service sanitaire est bien insuffisant.

Le caporal P..., pris de dysenterie, doit être évacué. On lui donne quatre jours de vivres, on le hisse sur un cacolet, et le malheureux est expédié sur l'arrière. S'il ne meurt pas, il aura de la chance. *Nul médecin n'accompagne les malades* qui ne peuvent suivre. Les médicaments font défaut.

Combien de soldats sont morts, depuis quelques jours, faute de soins et de médicaments ! *Que la vie d'un homme coûte peu !* Avec quelle insouciance on traite ces pauvres malades !

Le médecin, souvent, les examine à peine et prononce. Certains hommes exténués, anémiés, ne sont pas reconnus malades. Ils marchent et suivent la colonne, et meurent en route ou au camp.

28 septembre... L'infortuné 200e marchait aujourd'hui devant nous. Les soldats qui suivent encore son drapeau ont dû être dispensés du sac. Ils forment une troupe d'environ *cent quarante hommes à peine* (sur 2.400)...

Il y en a, sur ce ton, un volume de 240 pages : écrites au jour le jour par un officier supérieur qui ne destinait pas, certainement, ses notes à la publicité.

Or, c'est la répétition du *Dossier de la Guerre de 1870*, composé des dépêches et rapports du commandement et publié par Émile de Girardin. Ces documents eux-mêmes n'étaient que la répétition des rapports et des correspondances sur la guerre de Crimée, sur la guerre d'Italie, sur les campagnes d'Algérie. Et, de même que les fausses gloires militaires fabriquées en Algérie, en Italie, aboutirent aux désastres de 1870 — les fausses gloires militaires fabriquées en Indo-Chine, à Madagascar, en Chine, aboutiront à d'autres catastrophes.

Aujourd'hui encore, comparez les rapports du général Frey, de l'amiral Pottier, et le rapport d'ensemble du général Voyron, sur l'expédition de Chine, aux lettres et documents privés que j'ai réunis dans une brochure : *la Guerre de Chine :* c'est la vérité qui est proscrite, c'est le mensonge qui est solennellement proclamé, estampillé par les ministres et par les Chambres complices.

Au Soudan, l'un des événements les plus notables de ces dernières années fut la prise de Samory, que nos guerriers colonisateurs avaient poursuivi tant de fois en évitant de l'attraper, pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or. La nouvelle de la capture fut télégraphiée en ces termes :

C'est au capitaine Gouraud et au lieutenant Jacquin que revient l'honneur de ce dernier et définitif succès : le lieutenant Jacquin s'est emparé lui-même de Samory. (Supplément du *Journal officiel* de l'Afrique Occidentale Française, 13 octobre 1898.)

Et par décret, en date du 24 octobre 1898, ledit lieutenant Jacquin, de l'artillerie de marine, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur avec ce motif :

Faits de guerre au Soudan : s'est emparé lui-même de Samory à la course.

Or, l'ordre du jour du colonel Audéoud relatif au même fait portait :

Ordre général n° 69.

Outre les récompenses spécialement demandées par M. le ministre des colonies, à l'occasion de la victoire, le commandant supérieur cite à l'ordre du jour des troupes d'occupation :

1° .... 2° ....

3° Le sergent Bratières : A de ses propres mains pris Samory en personne, après l'avoir poursuivi à la course.

A Kayes, le 18 octobre 1898.

Dans une lettre adressée par lui à ses parents et publiée par le *Temps* (7 décembre 1898), le lieutenant Jacquin annonce qu'*il a pris Samory*, qu'il est proposé d'office pour la croix. Il ajoute naïvement :

... Et nous voilà lancés à la suite de Samory qui, surpris, s'enfuit à travers du campement, ses feuillets du Coran à la main. Il est pris quelques instants après *par deux tirailleurs et le sergent Bratières* qui le remettent entre mes mains...

Ce jeune militaire n'est pas arrivé au même point que le général Lambert. Il profite déjà du mensonge, mais il confesse encore la vérité.

Nous avons noté les divergences d'appréciations de plusieurs chefs ou de plusieurs collègues sur le même personnage. Mais les variations de jugement du même chef, suivant les circonstances, sur un officier, sont encore plus édifiantes. Les honnêtes gens ont tous gardé mémoire des notes successives, du général Lebelin de Dionne, commandant de l'École supérieure de guerre, sur le capitaine Dreyfus.

En juin 1898, pendant l'affaire :

Le sieur Dreyfus, ex-capitaine d'artillerie, était sous mes ordres pendant les deux années passées par lui à l'École de guerre. Il était un officier intelligent, laborieux, et doué d'une prodigieuse mémoire, et quoique entré à l'École dans un très mauvais rang, il ne tarda pas à arriver en tête de sa promotion.

Sa manière d'être haineuse et cassante et ses propos inconsidérés (il disait notamment devant ses camarades que les Alsaciens étaient plus heureux sous la domination allemande que sous la domination française) lui avaient attiré l'antipathie de ses professeurs et de ses camarades.

Sa conduite privée n'était pas bonne, car, jeune marié, il ne craignait pas de se montrer avec des filles. *J'ai eu des reproches à lui faire à ce sujet.* J'ai vu beaucoup d'officiers israélites à l'École de guerre; j'affirme qu'aucun d'eux n'a été l'objet de l'animosité ni de ses chefs, ni de ses camarades, et s'il n'en a pas été de même pour le nommé Dreyfus, cela tenait à son détestable caractère, à l'intempérance de son langage et à une vie privée sans dignité, et nullement à sa religion.

P.-S. — J'ajoute qu'au moment de ses examens de sortie de l'École de guerre, Dreyfus est venu me demander de relever sa cote d'aptitude, prétendant que, pour son examen d'artillerie, il avait été victime d'une injustice. J'ai refusé d'accéder à ce désir pour les raisons indiquées ci-dessus.

1er juin 1898.

G. DE DIONNE.

En 1892, à la sortie de l'École :

1891-1892. — Note de l'École supérieure de guerre.

Physique, assez bien. — Santé assez bonne, myope.

Caractère facile; éducation bonne. — Intelligence très ouverte.

Conduite très bonne. — Tenue très bonne. — Instruction générale très étendue. — Instruction militaire théorique très bonne; pratique, très bonne; connaît très bien l'allemand; monte très bien à cheval; sert bien. Admis à l'École n° 67 sur 81; sorti n° 9 sur 81; a obtenu le brevet d'état-major avec la mention : très bien.

Très bon officier, esprit vif, saisissant rapidement les questions, ayant le travail facile et l'habitude du travail.

Très apte au service de l'état-major.

Le général de division commandant l'École,
DE DIONNE.

Le dernier généralissime de l'armée française était M. Jamont. Le généralissime actuel est M. Brugère.

Le général Jamont avait été nommé à ces hautes fonctions, et maintenu dans le cadre d'activité en violation de la loi sur la limite d'âge, comme ayant commandé en chef « devant l'ennemi », au Tonkin. *Légende.* Lorsque le général Jamont commanda au Tonkin, il y avait déjà passé un commandant en chef, le général Warnet, depuis la clôture officielle de la période de guerre sous le général de Courcy.

Quant au général Brugère, sa *légende*, antérieure au coup de fusil présidentiel, date de 1870. Le 28 novembre, à la bataille de Beaune-la-Rolande, le capitaine Brugère aurait pris une batterie d'artillerie prussienne, et sabré les artilleurs ennemis sur leurs pièces. De là les faveurs, l'avancement rapide, le commandement suprême, après une confortable carrière dans les palais nationaux. On a vérifié. La batterie prussienne n'était qu'un canon. Les Allemands avaient abandonné, au hameau des Cotelles, une pièce complètement embourbée dont les chevaux avaient péri. Trois compagnies du 73e régiment de mobiles s'en emparèrent et firent avertir l'artillerie. Le capitaine Brugère vint avec un avant-train, dégagea le canon, et le remit à des lanciers qui le conduisirent à Ladon. M. Brugère n'a donc sabré personne; il n'a pris ni batterie, ni canon. C'est la légende qui a *pris*. Et l'ingénieux auteur est généralissime pour de bon.

On a beaucoup médit du commandant Esterhazy; on lui a, notamment, fait un grief d'avoir lui-même inscrit sur son livret la mention d'exploits chimériques et de citations imaginaires à l'ordre du jour du corps expéditionnaire de Tunisie : faux qui obtint d'ailleurs la complicité de MM. Delegorgue, Van Cassel, de Freycinet et de Luxer. Mais le commandant Esterhazy, qui synthétise si merveilleusement le monde militaire, ne s'était livré à cette fantaisie qu'après avoir étudié la matière comme nous venons de le faire ici-même.

Il savait que *tout est faux*, que les annales des armées, des guerres, des batailles, sont fabriquées de toutes pièces par les généraux, les ministres, les scribes officiels. Il avait fait simplement pour sa petite biographie ce qu'il avait vu faire, du haut en bas de la hiérarchie et d'un bout à l'autre de l'histoire, dans l'intérêt particulier des hommes et dans l'intérêt général de l'institution. Le faux du commandant Esterhazy, du moins, ne portait préjudice à personne : tandis que l'usurpation du général Lambert ou du lieutenant Jacquin suppose une victime.

A la guerre, ni les chefs, ni les soldats ne gardent la liberté d'esprit nécessaire pour observer les événements. Comment dormir? Comment se rassasier? Comment ne pas être tué? Ces trois questions absorbent toute leur attention; ces trois problèmes réclament tous leurs soins. On marche sans savoir où, sans savoir pourquoi. Les chefs, mais en vain, font semblant d'être mieux instruits que les subalternes. A la fin, l'accident se produit, heureux ou malheureux. Quand il est passé, per-

sonne n'y ayant rien vu ni rien compris, les imaginations suppléent nécessairement aux lacunes de la mémoire et du jugement.

Quand on a coupé en deux l'armée ennemie, le général ennemi peut se vanter de vous avoir enveloppé. Quand on a enveloppé l'armée ennemie, le général ennemi peut se vanter ne vous avoir coupé. Quand on a tourné l'armée ennemie, le général ennemi peut se vanter de vous avoir tourné lui-même. A Baylen, si Dupont était pris entre Castanos et Reding, Reding était pris entre Dupont et Vedel. En 1805, la fameuse manœuvre tournante qui séparait Mack de Vienne, séparait Napoléon de Paris; lequel était sur la ligne de retraite de l'autre? Quand l'histoire militaire n'est pas fausse, elle est saugrenue.

Le plus communément, ses légendes sont à la fois saugrenues et fausses. Chaque monument de bronze, de toile peinte ou de papier noirci qui consacre une gloire militaire est un monument de mensonge, en même temps qu'un monument de haine. S'il y a quelque chose de plus éloigné de la vérité que les *mots historiques*, c'est les *traits historiques*. Et de cette viande creuse, à l'envi, tous les peuples « civilisés » nourrissent leurs enfants.

URBAIN GOHIER

Les Amours de Zein Al-Mawassif

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS DU TEXTE ARABE

Il m'est revenu, ô Roi fortuné, qu'il y avait, dans les âges et les années d'il y a très longtemps, un tout à fait bel adolescent qui s'appelait Anis, et qui, certainement, était le plus riche, le plus généreux, le plus délicat, le plus excellent et le plus délicieux adolescent de son temps. Et comme, en outre, il aimait tout ce qui est aimable sur la terre : les femmes, les amis, la bonne chère, la poésie, la musique, les parfums, la verdure, les belles eaux, les promenades et tous les plaisirs, il vivait dans l'épanouissement de la vie bienheureuse.

Or, une après-midi, le bel Anis faisait une agréable sieste, selon son habitude, couché sous un caroubier de son jardin. Et il eut un rêve où il se voyait jouer et se plaire avec quatre beaux oiseaux et une colombe d'une blancheur éblouissante. Et son plaisir devenait intense de les caresser, de lisser leur plumage et de les embrasser, quand soudain un vilain gros corbeau bondit, le bec menaçant, sur la colombe et l'enleva, en dispersant les quatre gentils oiseaux, ses camarades. Et Anis se réveilla bien affecté, et se leva et sortit à la recherche de quelqu'un qui pût lui expliquer ce songe. Mais il erra longtemps sans trouver personne. Et déjà il songeait à s'en retourner chez lui, quand il vint à passer près d'une demeure de fort belle apparence, d'où il entendit, à son approche, s'élever une voix de femme, charmante et mélancolique, qui chanta ces vers :

« *La douce odeur du matin frais émeut le cœur des amoureux. Mais mon cœur captif est-il le cœur libre des amoureux?*

O fraîcheur des matins, as-tu jamais calmé un amour égal à celui de mon cœur pour un jeune faon plus délicat que le flexible rameau du bân? »

Et Anis se sentit l'âme pénétrée des accents de cette voix; et, sollicité par le désir de connaître celle qui la possédait, il s'approcha de la porte qui se trouvait à moitié ouverte, et regarda à l'intérieur. Et il vit un jardin magnifique où, aussi loin que s'étendait le regard, il n'y avait que parterres harmonieux, berceaux fleuris et bosquets de roses, de jasmins, de violettes, de narcisses et de mille autres fleurs, où vivait, sous le ciel d'Allah, tout un peuple chanteur.

Aussi, attiré par la pureté de ces lieux, Anis n'hésita point à franchir la porte et à s'avancer dans le jardin. Et il aperçut, tout au fond de la verdure, au bout d'une allée coupée par trois arceaux, un groupe blanc de jouvencelles en liberté...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT CINQUANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

... Et il aperçut, tout au fond de la verdure, au bout d'une allée coupée par trois grands arceaux, un groupe blanc de jouvencelles en liberté. Et il se dirigea de leur côté, et arriva sous le premier arceau où se lisait cette inscription gravée en caractères couleur de vermillon :

O maison, puisse la tristesse ne jamais franchir ton seuil, et jamais le temps s'appesantir sur la tête de tes habitants !

Puisses-tu, ô maison, durer éternellement pour ouvrir tes portes à l'hospitalité, et ne te jamais trouver trop étroite aux amis !

Et il arriva au second arceau, et put y lire cette inscription gravée en lettres d'or :

O maison de bonheur, puisses-tu durer aussi longtemps que tes bosquets se réjouiront de l'harmonie de tes oiseaux!

Que les parfums de l'amitié t'embaument aussi longtemps que tes fleurs languiront de se savoir si belles.

Et que tes possesseurs vivent dans la sérénité aussi longtemps que tes arbres verront mûrir leurs fruits, et que dans la voûte des cieux luiront de nouvelles étoiles.

Il arriva de la sorte au-dessous du troisième arceau, où il put lire ces vers gravés en caractères d'azur ultra-marin :

O maison du luxe et de la gloire, puisses-tu t'éterniser dans ta beauté, sous la chaude lumière et sous les ténèbres douces, malgré le temps et les mobilités!

Or, ayant franchi ce troisième arceau, il arriva au bout de l'allée; et, devant lui, au pied des degrés de marbre lavé qui conduisaient à la demeure, il vit une jouvencelle qui devait être âgée de plus de quatorze ans, mais qui, sans aucun doute, n'avait pas atteint la quinzième année. Elle était étendue sur un tapis de velours et appuyée sur des coussins. Et quatre autres jouvencelles l'entouraient et étaient à ses ordres. Et elle était belle et blanche comme la lune, avec des sourcils déliés aussi délicats qu'un arc formé de musc précieux, des yeux grands et noirs chargés de massacres et d'assassinats, une bouche de corail aussi petite qu'une noix muscade, et un menton qui disait à la perfection : « Me voici! » Et, certes, elle eût embrasé d'amour, par tant de charmes, les cœurs les plus froids et les plus endurcis.

Aussi, le bel Anis s'avança vers la belle jouvencelle, s'inclina jusqu'à terre, porta sa main à son cœur, à ses lèvres et à son front, et dit : « Le salam sur toi, ô souveraine des pures! » Mais elle lui répondit : « Comment as-tu osé, ô jeune impertinent, entrer dans un endroit

défendu et qui ne t'appartient pas! » Il répondit : « O ma maîtresse, la faute n'est point à moi, mais à toi et à ce jardin! Par la porte à moitié ouverte j'ai vu ce jardin avec ses parterres de fleurs, ses jasmins, ses myrtes et ses violettes, et j'ai vu tout le jardin avec ses parterres et ses fleurs s'incliner devant la lune de beauté assise ici même où tu te trouves! Et mon âme n'a pu résister au désir qui la poussait à venir s'incliner et rendre hommage avec les fleurs et les oiseaux! » Et la jouvencelle se mit à rire et lui dit : « Comment t'appelles-tu? » Il dit : « Ton esclave Anis, ô ma maîtresse! » Elle dit : « Tu me plais infiniment, ya Anis! Viens t'asseoir à côté de moi! »

Elle le fit donc s'asseoir à côté d'elle et lui dit : « Ya Anis, j'ai bien envie de me distraire un peu! Sais-tu jouer aux échecs? » Il dit : « Oui, certes! » Et elle fit signe à l'une des jeunes filles, qui aussitôt leur apporta un échiquier d'ébène et d'ivoire, aux coins d'or, dont les pions étaient rouges et blancs, les pions rouges taillés dans le rubis et les pions blancs taillés dans le cristal de roche. Et elle lui demanda : « Veux-tu les rouges ou les blancs? » Il répondit : « Par Allah, ô ma maîtresse, je prendrai les blancs, car les rouges sont de la couleur des gazelles et, sous ce rapport et bien d'autres encore, ils te conviennent parfaitement! » Elle dit : « Cela peut être! » Et elle se mit à ranger les pions. Et le jeu commença.

Mais Anis, qui faisait bien plus attention aux charmes de sa partenaire qu'aux pions de l'échiquier, était ravi à l'extase de la beauté de ses mains qu'il trouvait semblables à de la pâte d'amandes, et de l'élégance et de la finesse de ses doigts semblables à du camphre blanc. Et il finit par s'écrier : « Comment pourrais-je, ô ma maîtresse, jouer sans danger contre de pareils doigts? » Mais elle, tout à son jeu, lui répondit : « Échec au roi! Échec au roi, ya Anis! Tu as perdu! » Puis, comme elle voyait qu'Anis ne prêtait point son attention au jeu, elle lui dit : « Anis, pour te rendre plus attentif au jeu, nous allons mettre, pour chaque partie, une gageure de cent dinars! » Il répondit : « Certainement! » Et il rangea les pions. Et, de son côté, la jouvencelle, qui de son nom s'appelait Zein Al-Mawassif, enleva à ce moment le voile de soie qui lui couvrait les cheveux et apparut comme une éclatante colonne de lumière. Et Anis, qui ne pouvait réussir à arracher ses regards de sa partenaire, continuait à ne point savoir ce qu'il faisait : tantôt il prenait les pions rouges au lieu des pions blancs, et tantôt il les faisait marcher tout de travers, si bien qu'il perdit cinq parties de suite, de cent dinars chacune. Et Zein Al-Mawassif lui dit : « Je vois que tu n'es pas plus attentif qu'auparavant. Faisons une gageure plus forte! Mille dinars la partie! » Mais Anis, malgré la somme en jeu, ne se comporta pas mieux, et perdit la partie. Alors elle lui dit : « Jouons tout ton or contre tout le mien! » Il accepta et perdit. Alors il joua ses boutiques, ses maisons, ses jardins et ses esclaves, et il les perdit les uns après les autres. Et il ne lui resta plus rien entre les mains.

Alors Zein Al-Mawassif se tourna vers lui et dit : « Anis, tu es un insensé. Et je ne veux point que tu aies à te repentir d'être entré dans mon jardin et d'avoir fait ma connaissance. Je te rends donc tout ce que tu as perdu. Lève-toi, Anis, et retourne en paix par où tu es venu ! » Mais Anis répondit : « Non, par Allah ! ô ma souveraine, je n'ai aucun regret de ce que j'ai perdu ! Et si tu me demandes ma vie, elle t'appartiendra à l'instant. Mais, de grâce ! ne m'oblige point à te quitter ! » Elle dit : « Du moment que tu ne veux point reprendre ce que tu as perdu, va du moins trouver le kâdi et les témoins, et amène-les ici pour qu'ils dressent une donation en règle de ces biens que j'ai gagnés ! » Et Anis alla aussitôt chercher le kâdi et les témoins. Et le kâdi, bien que le calam eût failli lui tomber des doigts à la vue de la beauté de Zein Al-Mawassif, dressa l'acte de donation et y fit apposer leur sceau aux deux témoins. Puis il s'en alla...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT CINQUANTE-SIXIÈME NUIT

Elle dit :

... Et le kâdi, bien que le calam eût failli lui tomber des doigts à la vue de la beauté de Zein Al-Mawassif, dressa l'acte de donation et y fit apposer leur sceau aux deux témoins. Puis il s'en alla.

Alors, Zein Al-Mawassif se tourna vers Anis et lui dit, en riant : « Maintenant, Anis, tu peux t'en aller. Nous ne nous connaissons pas ! » Il dit : « O ma souveraine, me laisseras-tu donc partir sans la satisfaction du désir ? » Elle dit : « Je veux bien, Anis, satisfaire ce que tu dis, mais il me reste encore quelque chose à te demander ! Il te faudra m'apporter encore quatre vessies de musc pur, quatre onces d'ambre gris, quatre mille pièces de brocart d'or de la plus belle qualité, et quatre mules harnachées ! » Il dit : « Sur ma tête, ô ma maîtresse ! » Elle demanda : « Comment feras-tu pour me les avoir ? Tu ne possèdes plus rien ! » Il dit : « Allah pourvoira ! J'ai des amis qui me prêteront tout l'argent qu'il me faut ! » Elle dit : « Alors, hâte-toi de m'apporter ce que je t'ai demandé ! » Et Anis, ne doutant point que ses amis ne lui vinssent en aide, sortit pour aller les trouver.

Alors Zein Al-Mawassif dit à l'une de ses suivantes, qui s'appelait Houboub : « Sors derrière lui, ô Houboub, et épie ses démarches. Et lorsque tu auras vu que tous les amis dont il parle auront refusé de lui venir en aide et, sous un prétexte ou sous un autre, l'auront éconduit, tu t'approcheras de lui et tu lui diras : « O mon maître Anis, ma maîtresse Zein Al-Mawassif m'envoie vers toi pour te dire qu'elle veut te voir à l'instant ! » Et tu l'amèneras avec toi, et tu l'introduiras dans la salle de réception. Et alors il arrivera ce qu'il arrivera ! » Et Houboub répondit par l'ouïe et l'obéissance, et se hâta de sortir derrière Anis et de suivre ses démarches.

Quant à Zein Al-Mawassif elle entra dans sa maison, et commença par aller au hammam prendre un bain. Et ses suivantes lui donnèrent, après le bain, tous les soins nécessaires à une toilette extraordinaire; puis elles épilèrent ce qu'elles avaient à épiler, frottèrent ce qu'elles avaient à frotter, parfumèrent ce qu'elles avaient à parfumer, allongèrent ce qu'elles avaient à allonger, et rétrécirent ce qu'elles avaient à rétrécir. Puis elles la vêtirent d'une robe brodée d'or fin, et placèrent sur sa tête une lame d'argent pour soutenir un riche diadème de perles, qui formait par derrière un nœud, dont les deux bouts, ornés chacun d'un rubis de la grosseur d'un œuf de pigeon, retombaient sur ses épaules éblouissantes comme le vierge argent. Puis elles achevèrent de natter ses beaux cheveux noirs, parfumés de musc et d'ambre, en vingt-cinq nattes qui lui traînaient jusqu'aux talons. Et lorsqu'elles eurent fini de l'orner, et qu'elle devint semblable à une nouvelle épousée, elles se jetèrent à ses pieds et lui dirent, d'une voix tremblante d'admiration : « Qu'Allah te conserve dans ta splendeur, ô notre maîtresse Zein Al-Mawassif, et éloigne de toi à jamais le regard de l'envieux, et te préserve du mauvais œil! » Et, pendant qu'elle s'essayait à faire de jolis pas à travers la pièce, elles ne cessèrent de lui adresser, du fond de leur âme, mille et mille compliments.

Sur ces entrefaites, la jeune Houboub revint avec le bel Anis qu'elle avait entraîné, une fois que ses amis l'eurent éconduit en refusant de lui venir en aide. Et elle l'introduisit dans la salle où se trouvait sa maîtresse Zein Al-Mawassif.

Lorsque le bel Anis eut aperçu Zein Al-Mawassif dans tout l'éclat de sa beauté, il s'arrêta ébloui et se demanda : « Est-ce bien elle ou bien l'une des nouvelles mariées qu'on ne voit qu'au Paradis? » Mais Zein Al-Mawassif, satisfaite de l'effet produit sur Anis, vint à lui, en souriant, lui prit la main et le conduisit jusqu'au divan large et bas où elle s'asseyait, et le fit s'asseoir à côté d'elle. Puis elle fit signe à ses suivantes qui, aussitôt, apportèrent une grande table basse faite d'un seul morceau d'argent, et sur laquelle étaient gravés ces vers gastronomiques :

Enfonce-toi, avec les cuillers, dans les grandes saucières, et réjouis tes yeux et réjouis ton cœur de toutes ces espèces admirables et variées :

Les ragouts et les fricassées, les rôtis et les bouillis, les confitures et les gelées, les fritures et les compotes à l'air libre ou à l'étuvée.

O cailles, ô poulets, ô chapons, ô attendrissants, je vous adore !

Et vous, agneaux, si longtemps nourris de pistaches, et maintenant farcis de raisins sur ce plateau, ô excellences,

Moi, bien que vous n'ayez point d'ailes comme les cailles et les poulets et les chapons, je vous aime bien !

Quant à toi, ô kabab grillé, qu'Allah te bénisse! Jamais ta dorure ne me verra lui dire non !

Et toi, salade de pourpier, qui bois dans cette écuelle l'âme même des oliviers, mon esprit t'appartient, ô mon amie !

Frémis de plaisir dans ma poitrine, ô mon cœur, à la vue de cette couple de poissons, assis sur la menthe fraîche, au fond du plat.

Et toi, ma bouche bienheureuse, tais-toi et songe à manger ces délices qu'à jamais rediront les annales !

Alors, les suivantes leur servirent les mets parfumés. Et ils mangèrent ensemble jusqu'à satiété et se dulcifièrent. Et on leur apporta les flacons de vin, et ils burent dans la même coupe. Et Zein Al-Mawassif se pencha vers Anis et lui dit : « Voici que nous avons mangé ensemble le pain et le sel, et tu es ainsi devenu mon hôte ! Ne crois donc pas que je puisse maintenant garder la plus petite chose de ce qui t'a appartenu. Aussi, que tu le veuilles ou non, je te rends tout ce que je t'ai gagné ! » Et Anis fut bien obligé d'accepter, en don, les biens qui lui avaient appartenu. Et il se jeta aux pieds de la jouvencelle, et la remercia beaucoup. Mais elle le releva et lui dit : « Si vraiment, Anis, tu veux me remercier de ce don, tu n'as qu'à me suivre dans mon lit. Et là tu me prouveras, sérieusement cette fois, si tu es un excellent joueur d'échecs...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT CINQUANTE-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

» ... tu n'as qu'à me suivre dans mon lit. Et là tu me prouveras, sérieusement cette fois, si tu es un excellent joueur d'échecs ! » Et Anis, sautant sur ses deux pieds, répondit : « Par Allah, ô ma maîtresse, tu verras dans le lit que le roi blanc surpassera tous les cavaliers ! » Et, disant ces paroles, il l'emporta dans ses bras et, chargé de cette lune, courut dans la chambre à coucher dont la suivante Houboub lui ouvrit la porte. Et là il joua avec la jouvencelle une partie d'échecs, suivant toutes les règles d'un art consommé, et la fit suivre d'une seconde partie et d'une troisième partie, et ainsi de suite jusqu'à la quinzième partie, en faisant se comporter le roi, à tous les assauts, si vaillamment, que la jouvencelle, émerveillée à la fois et hors d'haleine, s'avoua vaincue et s'écria : « Tu as excellé, ô père des lances et des cavaliers ! » Puis elle ajouta : « Par Allah sur toi, ô mon maître, dis au roi de se reposer ! » Et, riant, elle se leva et mit fin, pour ce soir là, aux parties d'échecs.

Alors, l'âme et le corps nageant dans l'océan des délices, ils se reposèrent un moment, dans les bras l'un de l'autre. Et Zein Al-Mawassif dit à Anis : « C'est l'heure des repos bien gagnés, ô invincible Anis ! Mais je veux, pour mieux encore juger de ta valeur, savoir de toi si tu es aussi excellent dans l'art des vers que dans le jeu d'échecs ! Pourrais-tu donc disposer rythmiquement les divers épisodes de notre rencontre et de notre jeu, de façon à nous les bien fixer dans la mémoire ? » Et Anis répondit : « La chose m'est aisée, ô ma maîtresse ! » Et il s'assit

sur la couche parfumée, et, pendant que Zein Al-Mawassif avait le bras autour de son cou et le caressait gentiment, il improvisa cette ode sublime :

« Levez-vous pour écouter l'histoire d'une jouvencelle de quatorze ans et quart, que je rencontrai dans un paradis, plus belle que toutes les lunes dans le ciel d'Allah !

Elle se balançait, gazelle, dans le jardin, et les rameaux flexibles des arbres s'inclinaient vers elle, et les oiseaux la chantaient.

Et j'apparus et je lui dis : « Le salam sur toi, ô soyeuse de joues, ô souveraine ! Dis-moi, que je le sache, le nom de celle dont les regards causent ma folie ! »

D'un accent plus doux que le bruit des perles dans la coupe, elle me dit : « Ne pourrais-tu tout seul trouver mon nom ? Sont-elles donc si cachées, mes qualités, que mon visage ne puisse les refléter à tes yeux ? »

Je répondis : « Non certes ! Non certes ! Tu t'appelles, sans aucun doute, Ornement des Qualités ! Fais-moi l'aumône, ô Ornement des Qualités (1).

Et en retour, ô jouvencelle, voici du musc, voici de l'ambre, voici des perles, voici de l'or et des bijoux et toutes les gemmes et les soieries ! »

Alors l'éclair de son sourire brilla sur ses jeunes dents, et elle me dit : « Me voici donc ! Me voici, mon œil chéri. »

Extases de mon âme, ô sa ceinture dénouée, ô sa chemise apparue, ô sa chair mise à nu, ô diamants ! Assouvissement de mes désirs ! Émanations d'elle lors du baiser, parfums ! Odeur de peau suprême, chaleur de creux, ô fraîcheur, mille baisers !

Mais vous, censeurs, qui me blâmez, ah ! si vous la connaissiez ! Voici ! Je vous dirai toute mon ivresse, et peut-être comprendrez-vous !

Son immense chevelure, couleur de nuit, triomphale s'éploie sur la blancheur de son dos jusqu'à terre. Mais les roses, sur ses joues, incendiaires allumeraient l'enfer.

Ses sourcils déliés sont un arc précieux ; ses paupières, chargées de flèches, tuent ; et chacun de ses regards est un glaive.

Sa bouche est un flacon de vin vieux ; sa salive est une eau de fontaine ; ses dents sont un collier de perles fraîchement cueillies de la mer.

Son cou, comme le cou de l'antilope, est élégant et admirablement taillé ; sa poitrine est une table de marbre sur laquelle reposent deux coupes renversées.

Son ventre a un creux embaumant les parfums les plus riches ; et en dessous, frontière de mon attente, gras et dodu, haut comme un trône de roi, assis entre deux colonnes de gloire, celui-là qui est la folie des plus sages.

---

(1) Zein Al-Mawassif, signifie Ornement des Qualités.

Tantôt lisse, tantôt barbu, il est si sensible qu'il s'effarouche, comme un mulet, quand on le touche.

Son œil est rouge, ses lèvres sont charnues et douces, son museau est frais et charmant.

Si tu t'en approches avec vaillance, tu le trouves chaud, solide, résolu et somptueux, ne redoutant ni les fatigues, ni les assauts, ni les batailles.

Ainsi tu es, ô Zein Al-Mawassif, complète en charmes et en courtoisie. Et c'est pourquoi je n'oublierai ni les délices de nos nuits, ni la beauté de nos amours !

En entendant cette ode improvisée en son honneur, Zein Al-Mawassif fut transportée de plaisir et s'épanouit à la limite de l'épanouissement...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT CINQUANTE-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

En entendant cette ode improvisée en son honneur, Zein Al-Mawassif fut transportée de plaisir et s'épanouit à la limite de l'épanouissement. Et elle dit à Anis, en l'embrassant : « O Anis, quelle excellence ! Par Allah, je ne veux plus vivre qu'avec toi ! » Et ils passèrent ensemble le reste de la nuit, en ébats divers, caresses, enlacements et autres choses semblables jusqu'au matin. Et ils passèrent la journée l'un près de l'autre, tantôt se reposant et tantôt mangeant et buvant et s'amusant jusqu'au soir. Et ils continuèrent à vivre de la sorte un mois durant, dans les transports de la joie et de la volupté.

Or, au bout du mois, la jeune Zein Al-Mawassif, qui était une femme mariée, reçut une lettre de son époux, où il lui annonçait son prochain retour. Et, l'ayant lue, elle s'écria : « Puisse-t-il se casser les jambes ! Éloignée soit la laideur ! Voilà que notre vie délicieuse de maintenant va être troublée par l'arrivée de ce visage de mauvais augure ! » Et elle montra la lettre à son ami, et lui dit : « Quel parti allons-nous prendre, ô Anis ? » Il répondit : « Je m'en rapporte entièrement à toi, ô Zein ! Car, en fait de ruses et de finesse, les femmes ont toujours surpassé les hommes ! » Elle dit : « Oui ! Mais mon mari est un homme bien violent, et sa jalousie n'a point de limites ! Et ce nous sera bien difficile de ne point éveiller ses soupçons ! » Et elle réfléchit une heure de temps, et dit : « Je ne vois pas d'autre moyen de t'introduire dans la maison, après son arrivée maudite, que de te faire passer pour un marchand de parfums et d'épices ! Réfléchis donc sur ce métier, et surtout garde-toi bien, dans les marchandages, de le contrarier en quoi que ce soit ! » Et ils tombèrent tous deux d'accord sur les moyens à employer pour tromper le mari.

Sur ces entrefaites, le mari revint de voyage, et fut à la limite de la surprise en voyant sa femme toute jaune, depuis les pieds jusqu'à la tête. Or, la coquine s'était mise elle-même dans cet état, en se frottant avec du

safran. Et son mari lui demanda, bien effrayé, quelle maladie elle avait; et elle répondit : « Si tu me vois si jaune, hélas! c'est, non pas à cause d'une maladie, mais à cause de la tristesse et de l'inquiétude où j'ai été durant ton absence! De grâce, ne voyage plus désormais sans prendre avec toi un compagnon qui puisse te défendre ou te soigner! Et de la sorte je serai plus tranquille à ton sujet! » Il répondit : « De tout cœur, je le ferai! Par ma vie, ton idée est sensée! Tranquillise donc ton âme, et tâche de revenir à ton teint brillant d'autrefois! » Puis il l'embrassa et se rendit à sa boutique, car c'était un grand marchand, juif de religion. Et son épouse également, la jouvencelle, était juive comme lui. — Or, Anis, qui avait pris toutes les informations au sujet du nouveau métier qu'il devait exercer, attendait le mari à la porte de sa boutique. Et, pour lier tout de suite connaissance, il lui offrit des parfums et des épices, à un prix bien au-dessous du cours. Et le mari de Zein Al-Mawassif fut tellement satisfait de cette affaire et des procédés d'Anis et de ses bonnes manières qu'il devint son client habituel. Et il finit, au bout de quelques jours, par lui proposer de s'associer avec lui, s'il pouvait apporter un capital suffisant. Et Anis ne manqua pas d'accepter une offre qui devait le rapprocher, sans aucun doute, de sa bien-aimée Zein Al-Mawassif; et il répondit qu'il avait ce même désir et qu'il souhaitait fort être l'associé d'un marchand aussi estimable. Et ils dressèrent, sans tarder, leur contrat d'association, et y apposèrent leurs sceaux, devant deux témoins d'entre les notables du souk.

Or, le soir même, l'époux de Zein Al-Mawassif, pour fêter son contrat d'association, invita son nouvel associé à venir dans sa maison partager son repas. Et il l'emmena; et, comme il élait juif, et que les juifs n'ont pas de honte et ne gardent pas leurs femmes cachées aux regards des étrangers, il voulut lui faire connaître son épouse. Et il alla la prévenir de l'arrivée de son associé Anis, et lui dit : « C'est un jeune homme riche et de bonnes manières. Et je désire que tu viennes le voir!... Et Zein Al-Mawassif, transportée de joie à cette nouvelle, ne voulut point tout de même laisser voir ses sentiments, et, feignant d'être extrêmement indignée, s'écria : « Par Allah! comment oses-tu, ô père de la barbe, introduire les étrangers dans l'intimité de ta maison! Et de quel œil prétends-tu m'imposer la dure nécessité de me montrer à eux, le visage découvert ou voilé! Le nom d'Allah sur moi et autour de moi! Dois-je oublier la modestie qui convient aux jeunes femmes, parce que tu as trouvé un associé? Je me ferais plutôt couper en morceaux! » Mais il répondit : « Quelles paroles inconsidérées tu dis là, ô femme! Et depuis quand avons-nous résolu de faire comme les musulmans, dont c'est la loi de cacher leurs femmes? Et quelle honte déplacée, et quelle modestie hors de saison! Nous sommes des Moïsites, et ta délicatesse, à ce sujet, est bien excessive pour une Moïsite! » Et il lui parla ainsi. Mais, en son âme, il pensait : « Quelle bénédiction d'Allah sur ma maison, d'avoir une épouse si chaste, si modeste, si sage et si pleine de retenue! » Puis il se mit à lui parler

avec tant d'éloquence qu'il finit par la persuader de venir rendre elle-même les devoirs de l'hospitalité à son nouvel associé.

Or, Anis et Zein Al-Mawassif se gardèrent bien, en se voyant, de laisser paraître qu'ils se connaissaient. Et Anis, durant tout le repas, tint les yeux baissés fort honnêtement ; et il feignait une grande discrétion, et ne regardait que le mari. Et le juif, en lui-même, pensait : « Quel jeune homme excellent ! » Aussi, le repas terminé, il ne manqua pas d'inviter Anis à venir le lendemain lui tenir également compagnie à table. Et Anis revint le lendemain, et le jour suivant; et chaque fois il se comportait, en tout, avec un tact et une discrétion admirables.

Mais déjà le juif avait été assez frappé d'une chose étrange qui se passait chaque fois qu'Anis se trouvait à la maison. Il y avait, en effet, dans la maison, un oiseau apprivoisé...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT SOIXANTIÈME NUIT

Elle dit :

... Il y avait, en effet, dans la maison, un oiseau apprivoisé qui avait été élevé par le juif, et qui reconnaissait et chérissait beaucoup son maître. Mais, pendant l'absence du juif, cet oiseau avait reporté son affection sur Anis et avait pris l'habitude de venir se poser sur sa tête et sur ses épaules et de lui faire mille caresses, si bien que lorsque son maître, le juif, fut de retour de voyage, il ne voulut plus le reconnaître, le considérant comme un étranger. Et il n'avait plus de cris de joie, de battements d'ailes et de caresses que pour le jeune Anis, l'associé de son maître. Et le juif pensait en lui-même : « Par Moussa et Aâroun ! cet oiseau m'a oublié ! Et sa conduite à mon égard me rend encore bien plus précieux les sentiments de mon épouse qui, elle, est tombée malade de la douleur de mon absence ! » Ainsi il pensait! Mais une autre chose étrange ne tarda pas à le frapper et à lui donner mille idées torturantes.

En effet, il remarqua que son épouse, si réservée et si modeste en présence d'Anis, avait, dès qu'elle était endormie, des rêves bien extraordinaires. Elle tendait les bras, haletait, soupirait et faisait mille contorsions en prononçant le nom d'Anis et en lui parlant comme parlent les amoureuses les plus passionnées. Et le Juif fut extrêmement étonné de constater cette chose-là plusieurs nuits de suite, et pensa : « Par le Pentateuque ! cela est pour me démontrer que les femmes sont toutes les mêmes, et que lorsque l'une d'elles est vertueuse et chaste et continente comme mon épouse, il faut que, d'une façon ou d'une autre, elle satisfasse ses mauvais désirs, ne fût-ce qu'en rêvant ! Éloigné de nous soit le Malin ! Quelle calamité que ces créatures formées avec la flamme de l'enfer ! » Puis il se dit : « Il me faut mettre mon épouse à l'épreuve ! Si elle repousse la tentation et si elle reste

chaste et réservée, c'est que le fait de l'oiseau et le fait des rêves ne sont qu'une coïncidence d'entre les coïncidences sans conséquence! »

Or, quand vint l'heure du repos habituel, le juif annonça à son épouse et à son associé qu'il était invité à aller chez le wali pour une grande commande de marchandises; et il les pria d'attendre son retour pour commencer le repas. Puis il les quitta et sortit dans le jardin. Mais il se hâta, au lieu d'aller chez le wali, de revenir sur ses pas et de monter à l'étage supérieur de la maison; là, d'une chambre dont la fenêtre donnait sur la salle de réunion, il pouvait surveiller ce qui allait se passer.

Or il ne fut pas long à attendre le résultat, qui se manifesta de leur part sous forme de baisers et de caresses d'une intensité et d'une passion incroyables. Et, comme il ne voulait ni trahir sa présence ni leur laisser deviner qu'il n'était pas allé chez le wali, il fut obligé d'assister, pendant une heure de temps, aux manifestations forcenées des deux amants. Mais, après cette attente douloureuse, il descendit les retrouver et entra dans la salle, avec un visage souriant, tout comme s'il ne savait rien. Et, durant tout le repas, il se garda bien de leur laisser deviner ses sentiments, et eut beaucoup plus d'égards et d'attentions pour le jeune Anis, qui, d'ailleurs, se montra encore plus réservé et plus discret que d'habitude.

Mais lorsque le repas fut terminé et que le jeune Anis fut parti, le juif se dit : « Par les cornes de notre seigneur Moussa! je vais brûler leur cœur par la séparation! » Et il tira de son sein une lettre qu'il ouvrit et lut; puis il s'écria : « Voici que je vais être encore obligé de partir pour un long voyage. Car cette lettre m'arrive de mes correspondants de l'étranger, et il faut que j'aille les voir pour arranger avec eux une grosse affaire commerciale! » Et Zein Al-Mawassif sut dissimuler parfaitement la joie que lui causait cette nouvelle, et dit : « O mon époux bien-aimé, tu vas donc me laisser mourir pendant ton absence! Dis-moi au moins pendant combien de temps tu vas rester loin de moi! » Il dit : « Pendant trois ans ou peut-être quatre ans, mais pas moins ni plus! » Et elle s'écria : « Ah! pauvre Zein Al-Mawassif! Quel sort est le tien de ne jamais jouir de la présence de ton époux! O désespoir de mon âme! » Mais il lui dit : « Que cela ne te désespère plus! Car, cette fois, pour ne point te laisser seule et t'exposer à la maladie et à la tristesse, je veux que tu viennes avec moi! Lève-toi donc et fais-toi aider par tes suivantes Houboub, Khoutoub, Soukoub et Roukoub pour faire tes paquets et tes ballots pour le départ! »

A ces paroles, l'effondrée Zein Al-Mawassif devint bien jaune de teint, et ses yeux se mouillèrent de larmes, et elle ne put prononcer une seule parole. Et son mari, qui, en son intérieur, se dilatait de contentement, lui demanda d'un ton bien affectueux : « Qu'as-tu, Zein? » Elle répondit : « Rien, par Allah! Je suis seulement un peu émue de cette agréable nouvelle, en sachant que je ne vais plus être séparée de toi! »

Puis elle se leva et se mit à faire les préparatifs du départ, aidée de

ses suivantes, sous l'œil du juif, son époux. Et elle ne savait pas comment faire savoir la triste nouvelle à Anis. Enfin elle put profiter d'un moment pour tracer sur la porte d'entrée ces vers d'adieu à son ami :

A toi mes regrets, Anis, te voici demeuré seul, le cœur saignant de vives blessures.

La jalousie plus que la nécessité cause notre éloignement. Et la joie est entrée dans l'âme des envieux, à la vue de ma douleur et de mon désespoir.

Mais, j'en jure par Allah ! nul autre que toi, Anis, ne me possédera, vînt-il à moi accompagné de mille intercesseurs !

Après quoi, elle monta sur le chameau, qui avait été préparé pour elle, et, sachant qu'elle ne devait plus revoir Anis, elle s'enfonça dans sa litière en adressant des vers d'adieu à la maison et au jardin. Et toute la caravane se mit en marche, le juif en tête, Zein Al-Mawassif au milieu et les suivantes à la queue. Et voilà pour Zein et le juif, son époux...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT SOIXANTE-DEUXIÈME NUIT,

Elle dit :

... Et voilà pour Zein et le juif, son époux.

Mais pour ce qui est du jeune Anis, voici ! Lorsque le lendemain, il ne vit point venir au souk, selon son habitude, le marchand juif, son associé, il fut extrêmement surpris, et attendit son arrivée jusqu'au soir. Mais ce fut en vain. Alors il se décida à aller voir par lui-même la cause d'une pareille absence. Et il arriva de la sorte devant la porte d'entrée, et lut l'inscription que Zein Al-Mawassif y avait elle-même gravée. Et il en comprit le sens et, bouleversé, il se laissa tomber à terre, en proie au désespoir. Et lorsqu'il fut revenu un peu de l'émotion que lui causait ce départ de sa bien-aimée, il s'informa d'elle auprès des voisins. Et il apprit ainsi que le juif, son époux, l'avait emmenée avec ses suivantes et un grand nombre de paquets et de ballots, sur dix chameaux, avec des provisions pour un très long voyage.

A cette nouvelle, Anis se mit à rôder, comme un insensé, à travers les solitudes du jardin; et il improvisa ces vers :

« *Arrêtons-nous pour pleurer au souvenir de la bien-aimée, ici, où se limitent les arbres de son jardin, où s'élève sa chère maison, où ses traces, comme dans mon cœur, ne peuvent être effacées ni par les vents du nord ni par les vents du sud.*

Elle est partie ! mais mon cœur est avec elle, attaché à l'aiguillon qui presse la marche des chameaux.

Ah ! viens, ô nuit, viens refroidir mes joues brûlantes et calmer les feux qui consument mon cœur.

O brise du désert ! toi dont le souffle est parfumé de son haleine, ne t'a-t-elle ordonné aucun collyre pour sécher mes larmes, aucun remède pour ranimer mon corps glacé?

Hélas ! hélas ! le conducteur de la caravane a donné le signal du départ pendant les ténèbres de la nuit, avant que le souffle du zéphyr matinal fut venu vivifier les vallons.

Les chameaux se sont agenouillés ; on a formé les ballots ; elle s'est placée dans la litière ; elle est partie.

Hélas ! elle est partie et m'a laissé égaré sur ses traces ! Je la suis de loin, en arrosant la poussière de mes larmes ! »

Puis, comme il se laissait ainsi aller à ses réflexions et à ses souvenirs, il entendit croasser un corbeau qui avait son nid sur un des palmiers du jardin. Et il improvisa cette strophe :

« *O corbeau ! que restes-tu faire dans le jardin de ma bien-aimée? Viens-tu gémir, avec ta voix lugubre, sur les tourments de mon amour? Hélas ! hélas ! cries-tu à mes oreilles ; et l'infatigable écho répète sans cesse : Hélas ! hélas !* »

Puis, Anis ne put plus résister à tant de peines et de tourments, et il s'étendit sur le sol, et fut gagné par le sommeil. Et voici que sa bien-aimée lui apparut en songe ; et il se trouvait heureux avec elle, et il la pressait dans ses bras, et elle, également. Mais soudain il se réveilla et l'illusion se dissipa. Et ne put qu'improviser ces vers pour se consoler :

« *Salut, image de la bien-aimée ! Tu m'apparais au milieu des ténèbres de la nuit, et tu viens un instant calmer la violence de mon amour.*

Ah ! les songes sont le seul bonheur qui reste aux infortunés ! Mais combien plus amers les pleurs du réveil, quand s'évanouit la douce illusion.

Elle me parle, elle me sourit, elle me fait mille tendres caresses ; je tiens toute la félicité de la terre dans mes mains, et je me réveille dans les larmes. »

Ainsi se lamentait le jeune Anis. Et il continua à vivre à l'ombre de la maison abandonnée, ne s'éloignant que pour prendre quèlque nourriture dans son logis. Et voilà pour lui.

Quant à la caravane, lorsqu'elle fut arrivée à un mois de distance de la ville en question, elle fit halte. Et le juif fit dresser les tentes non loin d'une ville située sur la mer. Là, il dépouilla son épouse de ses riches habits, prit une longue baguette flexible, et lui dit : « Ah! vile débauchée, ta peau salie ne pourra être nettoyée qu'avec ceci ! Qu'il vienne maintenant te délivrer d'entre mes mains, cet Anis de poix! » Et, malgré ses cris et ses protestations, il la fustigea douloureusement, à tour de bras. Puis il jeta sur elle un vieux manteau en crins piquants, et alla à la ville chercher un maréchal, et dit au maréchal...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT SOIXANTE-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

... et alla à la ville chercher un maréchal. Et il dit au maréchal : « Tu vas ferrer solidement les pieds de cette esclave ; après quoi tu lui ferreras les mains. Et elle me servira de monture. » Et le maréchal, stupéfait, regarda le vieux et lui dit : « Par Allah ! c'est la première fois que je suis appelé pour ferrer des êtres humains ! Qu'a-t-elle donc fait, cette jeune esclave, pour mériter ce châtiment ? » Le vieux dit : « Par le Pentateuque ! c'est là le châtiment dont, nous autres juifs, nous punissons nos esclaves, quand nous avons à nous plaindre de leur conduite ». Mais le maréchal, ébloui par la beauté de Zein Al-Mawassif et impressionné à l'extrême par ses charmes, regarda le juif avec mépris et indignation, et lui cracha à la figure ; et, au lieu de toucher à la jouvencelle, il improvisa cette strophe :

« *Puisses-tu, ô mulet, être ferré sur toute ta peau, avant que soient torturés ses pieds délicats ! Si tu étais sensé, ce serait avec des anneaux d'or que tu ornerais ses pieds charmants ! Car, sois bien sûr qu'une si belle créature, en comparaissant devant le Souverain Juge, sera déclarée innocente et pure !* »

Puis le maréchal courut trouver le wali de la ville et lui raconta ce qu'il avait vu, en lui dépeignant la beauté merveilleuse de Zein Al-Mawassif et le traitement cruel que voulait lui faire éprouver le juif, son époux. Et le wali ordonna aux gardes d'aller immédiatement aux tentes et d'amener devant lui la belle esclave, le juif, et les autres femmes de la caravane. Et les gardes se hâtèrent d'exécuter l'ordre. Et, au bout d'une heure, ils revinrent, et introduisirent dans la salle des audiences, devant le wali, le juif, Zein Al-Mawassif et les quatre suivantes, Houboub, Khoutoub, Soukoub et Roukoub. Et le wali, ébloui de la beauté de Zein Al-Mawassif, lui demanda : « Comment t'appelles-tu, ma fille ? » Elle dit, en secouant ses hanches : « Ton esclave Zein Al-Mawassif, ô notre maître ! » Et il lui demanda : « Et cet homme, si laid, qui est-il ? » Elle répondit : « C'est un juif, ô mon maître, qui m'a enlevée à mon père et à ma mère, et m'a violentée, et a voulu, par toutes sortes de mauvais traitements, me forcer à abjurer la sainte foi des musulmans, mes pères ! Et, tous les jours, il me fait subir la torture, et essaie, par ce moyen, de vaincre ma résistance ! » Et, comme preuves de ce que j'avance, ô notre maître, voici les traces des coups dont il ne cesse de m'accabler ! » Et elle découvrit, avec beaucoup de pudeur, le haut de ses bras, et montra les raies qui les marquaient. Puis elle ajouta : « Et d'ailleurs, ô notre maître, l'honorable maréchal témoignera du traitement barbare que ce juif voulait me faire subir ! Et mes suivantes confirmeront mes

paroles ! Quant à moi, je suis une musulmane, une Croyante, et je témoigne qu'il n'y a de dieu qu'Allah et que Môhammad est l'Envoyé d'Allah ! »

A ces paroles, le wali se tourna vers les suivantes, Hôuboub, Khoutoub, Soukoub et Roukoub, et leur demanda : « Est-ce vrai, ce que dit votre maîtresse? » Elles répondirent : « C'est vrai ! » Alors le wali se tourna vers le juif et, avec des yeux étincelants, lui cria : « Malheur à toi, ennemi d'Allah ! Pourquoi as-tu arraché cette adolescente à son père et à sa mère, à sa maison et à sa patrie, et l'as-tu torturée, et as-tu essayé de lui faire renier notre sainte religion et de la précipiter dans les horribles erreurs de ta croyance maudite ? » Le juif répondit : « O notre maître, par la vie de la tête de Yâcoub, de Moussa et d'Aâroun ! je te jure que cette adolescente est mon épouse légale ! » Alors le wali s'écria : « Qu'on lui donne la bastonnade ! » Et les gardes le jetèrent par terre et lui appliquèrent sur la plante des pieds cent coups de bâton, et sur le dos cent coups de bâton, et sur les fesses cent coups de bâton. Et, comme il continuait à crier et à vociférer, en protestant et en affirmant que Zein Al-Mawassif lui appartenait légalement, le wali dit : « Du moment qu'il ne veut pas avouer, qu'on lui coupe les mains et les pieds, et qu'on le fustige ! »

En entendant cette terrible sentence, le juif s'écria : « Par les cornes sacrées de Moussa ! s'il ne faut que cela pour me sauver, eh bien ! j'avoue que cette femme n'est pas mon épouse et que je l'ai enlevée à sa famille ! » Alors le wali prononça : « Du moment qu'il avoue, qu'on le jette en prison ! Et qu'il y reste toute sa vie ! Ainsi soient punis les juifs mécréants ! » Et les gardes aussitôt exécutèrent l'ordre. Et ils traînèrent le juif en prison. Et c'est là qu'il mourra, certainement, dans sa mécréantise et sa laideur. Qu'Allah ne l'ait jamais en compassion ! Et qu'il précipite son âme juive dans les feux du dernier étage de l'enfer ! Mais nous, nous sommes des Croyants ! Et nous reconnaissons qu'il n'y a de dieu qu'Allah et que Môhammad est l'Envoyé d'Allah !

Quant à Zein Al-Mawassif, elle baisa la main du wali et, accompagnée de ses quatre suivantes, Houboub, Khoutoub, Soukoub et Roukoub, elle regagna les tentes et ordonna aux chameliers de lever le campement et de se mettre en route pour le pays de son bien-aimé Anis.

Or, la caravane voyagea, sans encombre, et, vers le soir du troisième jour, elle arriva à un monastère chrétien qui était habité par quarante moines et par leur patriarche. Et ce patriarche, qui s'appelait Danis, était justement assis devant la porte du monastère, pour respirer le frais, lorsque la belle jouvencelle vint à passer sur son chameau, la tête hors de la litière. Et le patriarche, à la vue de ce visage de lune sentit se rajeunir sa vieille chair morte ; et il frémit dans ses pieds, dans son dos, dans son cœur et dans sa tête. Et il se leva de son siège et fit signe à la caravane de s'arrêter, et, s'inclinant jusqu'à terre

devant la litière de Zein Al-Mawassif, invita l'adolescente à descendre se reposer avec toute sa troupe. Et il l'engagea vivement à passer la nuit au monastère, lui assurant que les chemins étaient infestés, la nuit, de brigands coupeurs de routes. Et Zein Al-Mawassif ne voulut point refuser l'offre de cette hospitalité, même de la part de chrétiens et de moines, descendit de sa litière, et entra au monastère, suivie de ses quatre compagnes.

Or, le patriarche Danis, embrasé d'amour par la beauté et les charmes de Zein Al-Mawassif...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT SOIXANTE-CINQUIÈME NUIT.

Elle dit :

... Or, le patriarche Danis, embrasé d'amour par la beauté et les charmes de Zein Al-Mawassif, ne savait comment s'y prendre pour lui déclarer sa passion. Et la chose était, en effet, bien ardue. Enfin il crut trouver le bon moyen, qui fut d'envoyer à l'adolescente le moine le plus éloquent d'entre les quarante moines du monastère. Et ce moine arriva auprès de l'adolescente, dans l'intention de parler en faveur de son patriarche. Mais, à la vue de cette lune de beauté, il sentit sa langue se lier de mille nœuds dans sa bouche, et, au contraire, son doigt du ventre parler éloquemment sous sa robe, en se soulevant comme une trompe d'éléphant. Et, à cette vue, Zein Al-Mawassif se mit à rire de tout son gosier avec Houboub, Khoutoub, Soukoub et Roukoub. Puis, voyant que le moine, sans parler, restait avec son outil en l'air, elle fit signe à ses suivantes, qui aussitôt se levèrent et le poussèrent hors de la chambre.

Alors le patriarche Danis, voyant que le moine revenait d'un air bien piteux, se dit : « Sans doute, il n'a pas su la persuader ! » Et il dépêcha vers elle un second moine. Et le second moine alla auprès de Zein Al-Mawassif ; mais il lui arriva exactement ce qui était arrivé au premier. Et il fut chassé, et revint tête basse, auprès du patriarche, qui alors envoya un troisième, puis un quatrième et un cinquième, et ainsi de suite, jusqu'au quarantième. Et chaque fois, le moine envoyé en pourparlers, revenait sans résultat, n'ayant pu exposer la mission de son patriarche, et n'ayant manifesté sa présence que par le soulèvement de l'héritage paternel.

Lorsque le patriarche vit tout cela, il se ressouvint du proverbe qui dit : « *Il n'est que de se gratter avec ses propres ongles et de marcher sur ses propres pieds !* » Et il résolut d'agir par lui-même.

Alors il se leva et entra d'un pas grave et mesuré dans la chambre où se tenait Zein Al-Mawassif. Et voici ! Exactement, comme à ses moines, il lui arriva tout ce qui leur était arrivé en fait de langue nouée en mille nœuds et d'éloquence d'outil. Et, devant le rire et les railleries

de la jouvencelle et de ses compagnes, il sortit de la chambre, le nez allongé jusqu'à ses pieds.

Or, dès qu'il fut sorti, Zein Al-Mawassif se leva et dit à ses compagnes : « Par Allah ! il nous faut déguerpir de ce monastère au plus vite, car j'ai bien peur que ces moines terribles et leur patriarche puant ne viennent nous violenter cette nuit, et nous salir de leur contact avilissant ! » Et, à la faveur des ténèbres, elles se glissèrent toutes les cinq hors du monastère, et, remontant sur leurs chameaux, continuèrent leur route pour leur pays. Et voilà pour elles.

Quant au patriarche et aux quarante moines, lorsqu'ils se furent réveillés le matin, et qu'ils se furent aperçus de la disparition de Zein Al-Mawassif, ils sentirent leur boyaux se tordre de désespoir. Et ils se réunirent dans leur église, pour chanter comme des ânes, selon leur habitude. Mais, au lieu de chanter leurs antiennes et de réciter leurs prières ordinaires, voici ce qu'ils improvisèrent !

Le premier moine chanta :

« *Rassemblez-vous, mes frères, avant que mon âme vous abandonne, car mon heure dernière est venue !*

Le feu de l'amour consume mes os, la passion dévore mon cœur, et je brûle pour une beauté qui est venue dans cette région nous frapper tous des flèches mortelles lancées par les cils de ses paupières. »

Et le second moine répondit par ce chant :

« *O toi qui voyages loin de moi, pourquoi, ayant ravi mon pauvre cœur, ne m'as-tu emmené avec toi ?*

Tu es partie, en emportant mon repos ! Ah ! puisses-tu bientôt revenir pour me voir expirer dans tes bras ! »

Le troisième moine chanta :

« *O toi dont l'image brille à mes yeux, remplit mon âme et habite mon cœur.*

Ton souvenir est plus doux à mon esprit que le miel n'est doux aux lèvres de l'enfant ; et tes dents qui sourient à mes rêves sont plus brillantes que le glaive d'Azraël.

Comme une ombre tu as passé, en versant dans mes entrailles une flamme dévorante !

Si jamais en songe tu t'approchais de mon lit, tu le trouverais baigné de mes pleurs. »

Le quatrième moine répondit :

« *Retenons nos langues, mes frères, et ne laissons plus échapper des paroles superflues qui affligeraient nos cœurs souffrants.*

O pleine lune de la beauté ! ton amour a répandu ses brillants rayons sur ma tête obscure, et tu m'as incendié d'une passion infinie. »

Le cinquième moine, en sanglotant, chanta :

« *Mon seul désir, c'est ma bien-aimée ! Sa beauté efface l'éclat de la lune ; sa salive est plus douce que l'eau précieuse des raisins ; l'ampleur de ses hanches loue leur Créateur.*

Voici que mon cœur est consumé par la flamme de l'amour qu'elle m'a inspiré, et que mes larmes coulent de mes yeux comme des gouttes d'onyx. »

Le sixième moine, alors, poursuivit :

« *O rameaux chargés de roses, ô étoiles des cieux, où est celle qui apparut sur notre horizon, et dont l'influence mortelle fait périr les hommes sans l'aide des armes, par son seul regard ?* »

Ensuite le septième moine entonna ce chant :

« *Mes yeux, qui l'ont perdue, se remplissent de larmes ; l'amour s'accroît et la patience diminue.*

O douce enchanteresse apparue sur nos chemins, l'amour s'accroît et la patience diminue. »

Et, ainsi de suite, tous les autres moines entonnèrent, chacun à son tour, un chant improvisé, jusqu'à ce que vînt le tour de leur patriarche qui alors, d'une voix sanglotante, chanta :

« *Mon âme est pleine de trouble, et l'espoir m'a abandonné.*

Une beauté ravissante a passé dans notre ciel, et m'a enlevé le repos.

Maintenant, le sommeil fuit mes paupières et la tristesse les consume.

Seigneur, je me plains à Toi de mes souffrances ! Seigneur, fais que, mon âme partie, mon corps s'évanouisse comme une ombre. »

Lorsqu'ils eurent terminé leurs chants, les moines se jetèrent la face contre les dalles de leur église, et pleurèrent longtemps. Après quoi ils résolurent de dessiner, de mémoire, le portrait de la fugitive, et de le placer sur l'autel de leur mécréantise. Mais ils ne purent accomplir leur projet, car la mort les surprit et mit un terme à leurs tourments, après qu'ils eurent creusé eux-mêmes leurs tombeaux, dans le monastère...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SIX CENT SOIXANTE-SIXIÈME NUIT,

Elle dit :

... car la mort les surprit et mit un terme à leurs tourments, après qu'ils eurent creusé eux-mêmes leurs tombeaux, dans le monastère. Et voilà pour les quarante moines et pour leur patriarche !

Quant à la caravane, la vigilance d'Allah lui écrivit la sécurité et,

après un voyage sans désagrément, elle arriva, en bonne santé, au pays natal. Et Zein Al-Mawassif, aidée de ses compagnes, descendit de sa litière et mit pied à terre dans son jardin. Et elle entra dans la demeure, et fit aussitôt tout préparer, et parfumer le lit à l'ambre précieux, avant d'envoyer Houboub prévenir de son retour son bien-aimé Anis.

Or, à ce moment, Anis, qui continuait à passer ses jours et ses nuits dans les larmes, était étendu, somnolent, sur sa couche, et faisait un rêve où il voyait distinctement sa bien-aimée de retour. Et, comme il avait foi dans les songes, il se leva bien ému et se dirigea aussitôt vers la maison de Zein Al-Mawassif pour s'assurer si le songe était véritable. Et il franchit la porte du jardin. Et aussitôt il sentit dans l'air le parfum de l'ambre et du musc de sa bien-aimée. Et il vola vers la demeure et entra dans la chambre où, déjà prête, Zein Al-Mawassif attendait son arrivée. Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent longtemps enlacés, en se prodiguant les marques passionnées de leur amour. Et, pour ne point s'évanouir de joie et d'émotion, ils burent à une gargoulette pleine d'une boisson rafraîchissante au sucre, aux limons et à l'eau-des-fleurs. Après quoi ils s'épanchèrent mutuellement, en se racontant tout ce qui leur était arrivé pendant l'absence ; et ils ne s'interrompaient que pour se caresser et s'embrasser tendrement. Et Allah seul sait le nombre et l'intensité des preuves d'amour de cette nuit-là. Et, le lendemain, ils envoyèrent la jeune Houboub chercher le kâdi et les témoins, qui, séance tenante, écrivirent leur contrat de mariage. Et tous deux vécurent dans la vie bienheureuse, jusqu'à l'arrivée de la Faucheuse des adolescents et des jouvencelles ! Mais gloire et louange à Celui qui distribue, dans sa justice, la beauté et les plaisirs ! Et la prière et la paix sur le Seigneur des Envoyés, Môhammad, qui a réservé à ses Croyants le Paradis !

— Lorsque Schahrazade eut ainsi raconté cette histoire, la petite Doniazade s'écria : « O ma sœur, quelle saveur, quelles délices, quelle pureté et quelle excellence dans tes paroles ! » Et Schahrazade dit : « Mais qu'est tout cela comparé à ce que je veux encore raconter, si toutefois veut me le permettre le Roi, au sujet du *Jeune Homme Mou ?* » Et le roi Schahriar dit : « Certes ! Schahrazade, je veux te le permettre encore cette nuit, car tes paroles m'ont satisfait, et je ne connais pas l'Histoire du Jeune Homme Mou ! » Et Schahrazade dit...

J. C. Mardrus, trad.

A la dure[1]

CHAPITRE XXII

Le fils d'un nabab. — Départ pour le lac Tahoe. — Splendeur du paysage. — Une excursion sur le lac. — Au bivouac. — Un climat reconstituant. — Défrichage d'un lot de terrain. — Nous nous assurons un titre de propriété. — Notre kiosque et nos clôtures.

était la fin d'août, le ciel était sans nuages et le temps rbe. Au bout de deux ou trois semaines, j'étais devenu sinèrement épris de ce nouveau et curieux pays, et je décidai etarder un peu mon retour aux « États ». J'étais tout à fait itué à porter un chapeau mou déformé, une chemise de laine ie et mon pantalon retroussé dans la tige de mes bottes et ne glorifiais de l'absence d'habit, de gilet et de bretelles. Je sentais exubérant et « rosse » (comme dit l'historien Josèphe ıs son beau chapitre sur la destruction du Temple). Il me nblait que rien ne pouvait être aussi beau et aussi romasque. J'étais devenu un fonctionnaire du Gouvernement, mais n'était que pour plus de sublimité. La place était une pure iécure. J'étais Secrétaire particulier auprès de Sa Majesté le crétaire, et il n'y avait pas encore assez d'écritures pour deux. e sorte que Jean K... et moi, nous consacrions notre temps à ous amuser. C'était le jeune fils d'un nabab de l'Ohio et il voyaeait dans le pays pour son plaisir. Il en eut. Nous avions ıtendu un monde de racontars sur la merveilleuse beauté du lac Tahoe, la curiosité nous poussa à aller le voir. Trois ou quatre membres de la Brigade étaient allés prendre des concessions de coupes forestières sur ses bords et avaient emmagasiné une quantité de provisions dans leur camp. Nous enroulâmes une paire de couvertures sur nos épaules, nous prîmes chacun une hache et nous partîmes, car nous avions l'intention d'y établir nous-mêmes une exploitation ou deux de bois de charpente et de faire fortune. Le lecteur trouvera tout avantage à y aller à cheval. On nous avait dit que la distance était de 17 kilomètres. Nous marchâmes longtemps en plaine, puis nous

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le 1er octobre 1901.

4097 6-40 25M S

gravîmes laborieusement une montagne d'environ mille kilomètres de haut et nous regardâmes de l'autre côté. Pas de lac. Nous descendîmes le versant opposé, nous traversâmes la vallée, nous nous épuisâmes à gravir une autre montagne de trois ou quatre mille kilomètres de haut, en apparence, et nous regardâmes encore de l'autre côté. Pas de lac. Nous nous assîmes fatigués et transpirants, et nous louâmes une couple de Chinois pour maudire les gens qui nous avaient trompés. Ainsi restaurés, nous reprîmes bientôt notre marche avec une nouvelle provision de vigueur et de détermination. Nous trimâmes encore deux ou trois heures, et, à la fin, le lac se démasqua subitement à notre regard, noble nappe d'eau bleue élevée de 2.100 mètres au-dessus du niveau de la mer et enchâssée dans un cercle de pics neigeux qui se dressaient au moins à mille mètres plus haut. C'était un vaste ovale, et pour en faire le tour il aurait fallu parcourir de 130 à 150 kilomètres. Étendu là avec l'image des montagnes brillamment photographiées sur sa surface tranquille, ce devait être, à mon avis, le plus beau tableau de la terre entière.

Nous trouvâmes la petite embarcation appartenant aux membres de la Brigade et, sans perdre un instant, nous nous dirigeâmes à travers une sinuosité profonde du lac vers les points de repère qui indiquaient l'emplacement du camp. Je fis ramer Jean, non que je craigne la fatigue moi-même, mais parce que ça me rend malade d'aller à reculons quand je travaille. Mais je gouvernai. Un coup de collier de cinq kilomètres nous amena au camp juste à la tombée de la nuit, et nous atterrîmes très las, et affamés comme des fauves. Dans une cachette au milieu des rochers, nous découvrîmes les provisions et les ustensiles de cuisine, et alors, tout épuisé que je fusse, je m'assis sur un roc et je surveillai Jean pendant qu'il ramassait du bois et faisait le souper. Beaucoup de gens après avoir supporté ce que j'avais eu à supporter auraient été se reposer.

Ce fut un souper délicieux, du pain grillé, du lard frit, et du café noir. La solitude où nous nous trouvions était délicieuse aussi. A cinq kilomètres il y avait une scierie et des ouvriers, mais à part cela, il n'y avait pas quinze autres êtres humains le long de la vaste circonférence du lac. Tandis que l'obscurcité s'établissait, que les étoiles venaient pailleter de gemmes le grand miroir du lac, nous fumions en méditant dans la paix solennelle et nous oubliions nos tracas et nos peines. A l'heure voulue, nous étalâmes nos couvertures sur le sable chaud, entre deux grands

rochers, et nous nous endormîmes bientôt, sans souci de la procession de fourmis qui pénétraient par les déchirures de nos vêtements et exploraient nos personnes. Rien ne put troubler le sommeil qui s'empara de nous, car il était bien gagné, et si nous avions des remords sur la conscience ils durent lever leur séance cette nuit-là. Le vent se leva juste comme nous perdions connaissance et nous fûmes bercés au sommeil par le heurt du ressac sur le rivage.

Il fait toujours très froid pendant la nuit sur cette rive du lac; mais nous avions une abondance de couvertures et nous eûmes assez chaud. Nous ne bougeâmes pas un muscle pendant la nuit, et nous nous réveillâmes dès l'aurore dans la même position : nous nous relevâmes aussitôt, entièrement réconfortés, exempts de courbature, et débordants d'entrain. C'est une inépuisable panacée qu'un tel régime. Ce matin-là nous aurions battu dix individus pareils à ceux que nous étions la veille, au moins dix malades. Mais le monde est routinier et s'en va faire des « cures d'eaux » et des « cures de mouvement » à l'étranger. Trois mois de bivouac au lac Tahoe rendraient à une momie égyptienne sa prime vigueur et lui donneraient un appétit d'alligator. Je ne parle pas des momies les plus vieilles et les plus desséchées, naturellement, mais des plus fraîches. L'air de là-haut dans les nuages est très pur, très tonique et très délectable. Et pourquoi ne le serait-il pas? c'est celui que respirent les anges. Je crois qu'on ne peut guère amasser une somme de fatigue qui ne se dissipe en une nuit de sommeil sur le sable de ce rivage. Pas sous un toit, mais à la belle étoile, car il y pleut rarement, ou jamais, en été. Je connais un homme qui se rendit là pour mourir. Il échoua complètement. En arrivant, c'était un squelette qui pouvait à peine tenir debout. Il avait perdu l'appétit et ne faisait que lire des sermons et penser à la vie future. Trois mois plus tard, il couchait dehors régulièrement, mangeant autant qu'il pouvait contenir, et poursuivant le gibier dans des montagnes de mille mètres pour se distraire. Il avait cessé d'être un squelette, et pesait une fraction de tonne. Ceci n'est pas un conte, mais la vérité. Son mal était la consomption. Je recommande avec confiance son régime aux autres squelettes.

Je surveillai de nouveau et, dès que nous eûmes pris notre déjeuner nous montâmes en bateau : nous cotoyâmes le bord du lac pendant environ cinq kilomètres et nous débarquâmes. L'aspect du lieu nous plaisait, nous y prîmes donc possession de trois cents arpents de terre, et nous y clouâmes nos « avis »

sur un arbre. C'était un canton de pins à bois jaune, forêt épaisse d'arbres hauts de 35 mètres et larges de 0 m. 33 à 1 m. 66 à la base. Il était nécessaire d'enclore notre propriété ou nous y perdions droit. C'est-à-dire, il était nécessaire d'abattre des arbres de loin en loin et de les faire tomber de manière à former une sorte d'enceinte (avec des brèches assez larges). Nous coupâmes chacun trois arbres et nous trouvâmes le travail si épuisant que nous résolûmes de nous « fonder en droit » sur eux : s'ils sauvegardaient nos titres, très bien ; sinon, la propriété pouvait se sauver par les brèches, cela ne valait pas la peine de nous tuer de fatigue pour quelques arpents de terre. Le lendemain nous revînmes pour bâtir une maison ; car une maison aussi était nécessaire pour sauvegarder nos titres. Nous décidâmes de bâtir une solide maison de rondins et d'exciter l'envie des membres de la Brigade ; mais vers le moment où nous eûmes coupé et dégrossi le premier rondin, il nous sembla inutile d'être si exigeants et nous résolûmes de la bâtir en baliveaux. Cependant deux baliveaux dûment abattus et dégrossis nous forcèrent de reconnaître qu'une architecture encore plus modeste pourrait satisfaire la loi : nous résolûmes donc de bâtir une maison en broussailles. Nous consacrâmes le jour suivant à cet ouvrage, mais nous passâmes tant de temps à nous asseoir un peu pour nous consulter, que, vers le milieu de l'après-midi, nous n'avions achevé qu'une sorte de compromis rudimentaire, que l'un de nous devait garder pendant que l'autre coupait de la brousse, de peur que, si nous tournions le dos tous les deux, nous ne puissions plus le retrouver, tant était intense son air de famille avez la végétation environnante. Mais nous en étions satistaits.

Nous étions maintenant propriétaires fonciers, dûment saisis et en possession, et sous la protection de la loi. Aussi décidâmes-nous d'établir notre résidence sur notre domaine et de jouir de cette grande sensation d'indépendance que seule peut donner une pareille vie. Tard dans l'après-midi suivante, nous partîmes en bateau du camp de la Brigade avec toutes les provisions et tous les ustensiles de cuisine que nous pûmes emporter, emprunter serait un terme plus juste, et, à la tombée de la nuit, nous halâmes le bateau sur la plage de notre propre débarcadère.

CHAPITRE XXIII

Une vie heureuse. — Le lac Tahoe et ses humeurs. — Transparence de ses eaux. — Une catastrophe. — Au feu ! Au feu ! — Un spectacle magnifique. — Sans asile, de nouveau. — Nous repartons sur le lac. — Tempête. — Retour à Carson.

S'il existe une vie plus heureuse que la vie que nous menâmes dans notre exploitation forestière pendant les deux ou trois semaines suivantes, ce doit être un genre de vie dont je n'ai pas lu la description dans les livres, ou fait l'expérimentation en personne. Nous ne vîmes pas d'autres êtres humains que nous pendant cette période, nous n'entendîmes pas d'autres sons que le bruit du vent et des vagues, les gémissements des pins et le tonnerre lointain d'une avalanche. La forêt autour de nous était profonde et fraîche, le ciel au dessus de nous était limpide et ensoleillé, le vaste lac devant nous était cristallin et transparent, ou ridé par la brise, ou noir et tourmenté, selon le caprice de la nature; et sa ceinture de dômes montagneux, vêtus de forêts, balafrés par les éboulements, entamés par des défilés et des vallées et casqués de neige étincelante, encadrait dignement et complétait ce noble tableau. La vue était toujours captivante, enchanteresse, extasiante. L'œil ne se lassait jamais de contempler, de jour ou de nuit, par le calme ou la tempête; il ne souffrait que d'une chose c'était de ne pouvoir toujours regarder et d'être obligé de se fermer parfois dans le sommeil.

Nous dormions sur le sable tout près de l'eau, entre deux blocs de rochers protecteurs qui nous abritaient obligeamment des bourrasques nocturnes. Nous ne prenions jamais de médicaments pour nous faire dormir. A la première lueur de l'aube, nous étions toujours debout, en train de faire des courses à pied, pour dépenser l'excès de notre force physique et de notre humeur exubérante. Jean, du moins; moi, je tenais son chapeau. Tout en fumant le calumet de paix après déjeuner, nous regardions les pics en sentinelle se revêtir de la gloire du soleil et nous suivions de l'œil la lumière conquérante balayer les ténèbres et délivrer les cîmes et les forêts captives. Nous regardions les images peintes se développer et s'éclaircir à la surface des eaux jusqu'à ce que chaque menu détail de forêt, de précipice et de sommet y fût dessiné et parachevé et que le miracle de l'enchanteur fût complet. Et puis, au « travail » !

C'est-à-dire, à la dérive dans le bateau. Nous étions sur la rive nord. Là, les rocs du fond sont tantôt gris, tantôt blancs, ce qui fait ressortir la merveilleuse transparence de l'eau mieux que partout ailleurs sur le lac. Nous poussions d'ordinaire à une centaine de mètres environ du bord, ensuite nous nous couchions sur les bancs, au soleil, et nous laissions le bateau dériver des heures où cela lui plaisait. Nous parlions rarement. Cela interrompait la tranquillité dominicale des choses et gâtait les rêves que nous apportaient notre repos délicieux et notre indolence. La côte était découpée tout du long par des baies et des criques profondes et arrondies, bordées d'étroites plages de sable; et où finissait le sable, les flancs abrupts de la montagne se dressaient bien haut, droit dans l'espace, se dressaient comme une vaste muraille pas tout à fait perpendiculaire, couverte de bois épais de grands pins.

Si singulière était la clarté de l'eau que là où elle n'avait que 7 à 8 mètres de profondeur, le fond était si parfaitement distinct que le bateau semblait flotter dans les airs. Oui, et aussi là où il y avait trente mètres de profondeur. On pouvait distinguer chaque petit caillou, chaque truite tachetée, chaque poignée de sable. Souvent, tandis que nous étions couchés à plat ventre, un roc de granit, grand comme une église de village, se levait du fond, en apparence, et semblait grimper rapidement à la surface, menaçant de venir bientôt nous donner dans la figure, au point que nous ne pouvions nous empêcher de saisir instinctivement un aviron pour détourner le danger. Mais le bateau passait en flottant, le rocher redescendait et alors nous pouvions constater qu'au moment où nous étions exactement au-dessus de lui, il restait encore à une dizaine de mètres au-dessous de la surface. A travers la transparence de ces grandes profondeurs, l'eau n'était pas simplement translucide, elle l'était brillamment, éblouissamment. Tout objet vu au travers prenait une vivacité vigoureuse, éclatante, non seulement dans son contour, mais dans chacun de ses minuscules détails, qu'il n'aurait pas eue, vu simplement à travers la même épaisseur d'atmosphère. Si vide, si aérien nous paraissait l'espace en dessous de nous et si forte était notre sensation de planer suspendus au milieu du néant, que nous appelions ces excursions en bateau des voyages en ballon.

Nous pêchions beaucoup, mais nous ne prenions pas, en moyenne, un poisson par semaine. Nous voyions des truites par milliers, volant dans le vide au-dessous de nous, ou dormant

par bancs sur le fond, mais elles ne mordaient pas ; elles voyaient trop bien la ligne, peut-être. Nous choisissions fréquemment la truite que nous désirions, et nous lui posions patiemment et persévéramment l'appât sur le bout du nez à une profondeur de trente mètres, mais elle se bornait à le secouer d'un air ennuyé et à changer de position.

Nous nous baignions à l'occasion, mais l'eau était plutôt glaciale, malgré son aspect ensoleillé. Quelquefois nous ramions jusqu'à « l'eau bleue » à un kilomètre ou deux du bord. Là elle était d'un bleu aussi franc que l'indigo, à cause de son immense profondeur. D'après les mesures officielles, le lac à son milieu a 508 mètres de creux !

Quelquefois, les après-midi de paresse, nous flânions sur le sable dans notre camp, nous fumions des pipes et nous lisions quelque roman tout rapiécé. Le soir, près du feu de bivouac, nous jouions avec des cartes si graisseuses et si maculées que, seul, tout un été d'étude pouvait permettre à l'élève de distinguer l'as de trèfle du valet de carreau.

Jamais nous ne couchions dans notre « maison ». Nous n'y pensions plus, d'abord ; et en outre elle était construite de manière à sauvegarder nos droits sur le terrain, et ça lui suffisait. Nous ne voulions pas la fouler.

Petit à petit nos provisions vinrent à s'épuiser, et nous retournâmes à l'ancien camp pour en prendre un nouveau chargement. Nous y passâmes toute la journée et nous revînmes chez nous à la tombée de la nuit, assez fatigués et affamés. Pendant que Jean transportait le gros des provisions jusque dans notre « maison » pour les y emmagasiner, je pris le pain, quelques tranches de lard et la cafetière, je les posai à terre au pied d'un arbre, j'allumai du feu, et je retournai au bateau chercher la poêle à frire. J'en étais là, quand j'entendis un cri poussé par Jean et en me retournant je vis mon feu qui galopait de tous côtés sur les lieux !

Jean était de l'autre côté. Il lui fallut se précipiter à travers les flammes pour revenir au rivage, puis nous restâmes là, impuissants, à regarder la dévastation.

Le sol était recouvert d'un épais tapis d'aiguilles de pin desséchées qui s'enflammèrent comme de la poudre à canon. C'était merveilleux de voir avec quelle furieuse rapidité voyageait la haute nappe de flammes ! Ma cafetière avait disparu et tout le reste avec. En une minute et demie le feu entama une épaisse végétation de buissons de manzanita de deux à trois mètres de

haut et alors le rugissement, le crépitement et les détonations devinrent terrifiques. L'intensité de la chaleur nous repoussa dans le bateau où nous restâmes, ensorcelés.

En moins d'une demi-heure tout devant nous ne fut plus qu'une tempête de flammes tourbillonnantes, aveuglantes. Elle escalada les hauteurs voisines, les couronna et disparut dans les gorges suivantes, éclata bientôt au regard sur de plus hautes et plus lointaines éminences, jeta un flamboiement plus grandiose et replongea, s'embrasa de nouveau toujours plus haut aux flancs de la montagne, détacha çà et là des guérillas de feu et les envoya dérouler leurs spirales cramoisies le long de contre-forts, d'éperons et de gorges éloignés ; enfin aussi loin que l'œil put atteindre, les hautes façades des montagnes se drapèrent comme dans une dentelle de ruisseaux de lave rouge. Sur l'autre rive, au loin, les arêtes et les dômes s'enflammèrent d'une lueur pourpre et le firmament au-dessus de nous refléta l'enfer.

Chaque trait du spectacle se reproduisait dans le miroir incandescent du lac. Les deux tableaux étaient sublimes ; ils étaient beaux tous les deux, mais celui du lac était empreint d'une richesse affolante qui enchantait l'œil et le captivait avec une fascination plus puissante.

Nous restâmes assis, absorbés et immobiles pendant quatre heures d'affilée. Nous ne pensions plus à notre fatigue. Mais à onze heures la conflagration avait dépassé notre horizon, et les ténèbres retombèrent sur le paysage.

Notre faim parlait haut maintenant, mais nous n'avions rien à manger. Les provisions étaient toutes cuites, sans doute, mais nous n'y allâmes pas voir. Nous redevenions des vagabonds sans foyer, sans domaine. Notre clôture était partie, notre maison incendiée, et pas d'assurance! Notre forêt de pins était bien grillée, les arbres morts réduits en cendres, et nos vastes arpents de manzanita balayés. Pourtant nos couvertures étaient sur notre lit de sable habituel. Le lendemain matin, nous repartîmes pour l'ancien camp, mais lorsque nous fûmes bien au large, il vint une si grande tempête que nous n'osâmes plus nous risquer à atterrir. De sorte que je me mis à écoper les paquets d'eau que nous embarquions, pendant que Jean poussait péniblement à travers les lames jusqu'à cinq ou six kilomètres au delà du camp. La tempête augmentant, il devint évident qu'il valait mieux se hasarder à échouer le bateau sur la plage que de couler dans cent brasses d'eau ; nous courûmes donc vers

la terre, poursuivis par de hauts brisants, j'étais assis à l'arrière et je maintenais le cap sur le rivage. A l'instant où l'étrave toucha, une vague arriva par-dessus l'arrière qui jeta à terre l'équipage et la cargaison et nous épargna tout travail. Nous grelottâmes à l'abri d'un rocher le reste de la journée et nous y gelâmes toute la nuit. Le matin suivant, la tempête s'était calmée et nous ramâmes jusqu'au camp sans retard inutile. Nous étions si affamés que nous dévorâmes le reste des provisions de la Brigade, puis nous reprîmes le chemin de Carson pour aller lui raconter la chose et implorer son pardon . On nous l'accorda moyennant paiement des dommages

Nous fîmes beaucoup d'autres excursions au lac dans la suite, et nous y eûmes maintes aventures horrifiques où nous l'échappâmes belle et qui ne seront jamais rapportées dans l'histoire.

CHAPITRE XXIV

Résolution d'acheter un cheval. — L'équitation à Carson. — Tentation. — Conseil donné gratis. — J'achète le tampon mexicain. — Ma première chevauchée. — Bon pour le saut-de-mouton. — Je prête le tampon. — Impressions des emprunteurs. — Tentatives de vente. — Coût de l'expérience. — Un étranger dupé.

Je résolus d'avoir un cheval de selle. Jamais je n'avais vu, en dehors d'un cirque, d'équitation aussi effrénée, aussi naturelle, aussi magnifique que celle dont faisaient montre chaque jour, dans les rues de Carson, ces pittoresques Mexicains, Californiens et Américains mexicanisés. Comme ils montaient ! Légèrement penchés en avant, aisés et nonchalants, le large bord de leur feutre mou relevé carrément sur leur front par le vent, leur long riata flottant au-dessus de leur tête, ils parcouraient la ville comme le vent ! Une minute après, ce n'était plus qu'une bouffée de poussière courant au loin dans le désert. S'ils trottaient, ils se redressaient gaillardement et gracieusement et semblaient partie intégrante du cheval ; ils ne sautillaient pas à la manière niaise des petites demoiselles au manège. J'avais vite appris à distinguer un cheval d'une vache et j'étais plein du souci d'en apprendre davantage. J'étais décidé à acheter un cheval.

Tandis que cette idée fermentait dans mon esprit, le commissaire-priseur arriva en caracolant à travers la plaza sur un ani-

mal noir qui avait autant de bosses et de recoins qu'un dromadaire et était nécessairement vilain : « offert à vingt-deux dollars ! cheval, selle et bride, vingt-deux dollars, messieurs ! » et je pouvais à peine y résister.

Un homme qui m'était inconnu (il se trouva être le frère du commissaire-priseur) remarqua le regard pensif de mon œil et me fit observer que le cheval était très bien pour le prix; il ajouta que la selle à elle seule valait l'argent. C'était une selle espagnole, avec des tapideros massifs, garnie de sa couverture en cuir de semelle rustique, au nom indéchiffrable. Je lui dis que j'avais à moitié l'idée d'enchérir. Alors cette personne à l'œil perspicace me parut « prendre ma mesure »; mais j'étouffai ce soupçon quand elle prit la parole, car ses manières étaient pleines de candeur ingénue et de véracité. Elle disait :

— Je connais ce cheval-là, je le connais bien ; vous êtes étranger, je vois, et peut-être croyez-vous que c'est un cheval américain, mais je vous assure que non. Loin de là ; au contraire, excusez-moi de vous le dire tout bas, à cause des voisins, c'est, sans l'ombre d'un doute, un véritable tampon mexicain.

J'ignorais ce qu'était un véritable tampon mexicain, mais il y avait dans le ton de cet homme quelque chose qui me fit jurer intérieurement que je me paierais un véritable tampon mexicain ou que je mourrais.

— A-t-il d'autres... euh... qualités ? demandai-je en dissimulant ce que je pouvais de mon impatience.

Il accrocha son index à la poche de ma chemise de soldat, me tira à l'écart, et me souffla solennellement ces mots à l'oreille:

— Il peut faire le daim mieux que n'importe quoi en Amérique !

— Une fois ! messieurs ! Une fois ! Vingt-quatre dollars et demi, mes...

— Vingt-sept ! criai-je frénétiquement.

— Vendu, dit le commissaire-priseur, et il me remit le véritable tampon mexicain.

Je pouvais à peine contenir mon ravissement. Je versai l'argent et je mis l'animal chez un loueur de chevaux pour qu'il dînât et se reposât.

Dans l'après-midi j'amenai la bête sur la plaza ; certains habitants l'empoignèrent par la tête, d'autres par la queue, et moi je montai dessus. Dès qu'ils l'eurent lâchée, elle réunit ses quatre pieds en un seul faisceau, baissa l'échine, puis s'arc-bouta d'un seul coup, et me lança droit en l'air à la distance de trois ou

quatre pieds. Je retombai d'aplomb sur la selle; je repartis en l'air instantanément; je retombai presque sur le haut pommeau; je fus relancé en l'air, et je redescendis sur le cou du cheval, — le tout en l'espace de trois ou quatre secondes. Ensuite il se dressa debout sur son train de derrière et moi, cramponné désespérément à sa maigre encolure, je me rehissai en selle sans lâcher prise. Il se remit à quatre pattes et immédiatement brandit ses talons en l'air, envoyant une ruade vigoureuse au ciel, puis il se cabra de nouveau. Il retomba une fois de plus, et reprit son exercice primitif de me lancer perpendiculairement en l'air. A ma troisième ascension j'entendis un étranger qui disait :

— Oh ! ce qu'il fait le daim, tout de même !

Pendant que je planais, quelqu'un appliqua au cheval un coup retentissant avec une lanière de cuir et, à mon retour, le véritable tampon mexicain n'était plus là. Un jeune Californien le pourchassa, le rattrapa et me demanda la permission de faire un tour dessus. Je lui accordai ce luxe. Il monta sur le Véritable, se fit projeter une fois en l'air, mais en redescendant enfonça ses éperons au bon endroit et le cheval partit comme un télégramme. Il prit son essor par dessus trois palissades comme un oiseau et disparut sur la route de la vallée du Washoe.

Je m'assis sur une pierre en soupirant et, par un mouvement machinal, l'une de mes mains se posa sur mon front et l'autre sur le creux de mon estomac. Je crois que je ne m'étais jamais jusque-là rendu compte de la pauvreté de l'organisme humain, car j'aurais eu encore besoin d'une main ou deux pour les mettre ailleurs. La plume ne peut décrire à quel point j'étais contusionné. L'imagination ne peut concevoir à quel point j'étais désarticulé, combien, intérieurement, extérieurement et universellement, j'étais détraqué, moulu et brisé. Une foule sympapathique m'entourait cependant.

Un consolateur d'aspect mûr me dit :

— Étranger, on vous a mis dedans. Tout le monde dans le camp connaît ce cheval-là. Un enfant, un Indien aurait pu vous dire qu'il ferait le daim ; c'est le pire diable du continent d'Amérique pour faire le daim. Écoutez-moi, je suis Curry, le vieux Curry, le vieil Abé Curry. Qui plus est, c'est un véritable nom de Dieu de tampon mexicain complet, chimiquement pur. Comment ! nigaud, en gardant son vent et en faisant le mort, on trouve des occasions d'acheter un cheval américain pour guère plus d'argent, ma foi, que vous n'avez payé cette sacrée vieille relique exotique...!

Je ne fis pas un geste ; mais je décidai que si jamais les funérailles du frère du commissaire-priseur avaient lieu au cours de mon séjour dans le territoire, j'interromprais tout autre amusement pour y assister.

Après un galop de vingt-sept kilomètres, le jeune Californien et le véritable tampon mexicain se ruèrent de nouveau en ville, répandant des flocons d'écume pareils aux embruns qui jaillissent à l'avant d'un typhon et, avec un bond final par dessus une brouette et un Chinois, jetèrent l'ancre en face du « ranch ».

Quel pantèlement et quel halètement !

Quel épanouissement et quelle contraction des rouges narines équines et quel flamboiement des sauvages prunelles équines ! Mais la bête impériale était-elle subjuguée ? Non, en vérité. Sa Seigneurie le président de la Chambre crut qu'elle l'était et la monta pour se rendre au Capitole ; dans son premier élan, l'animal franchit une pile de poteaux télégraphiques moitié aussi haute qu'une église, et son temps jusqu'au Capitole, un mille trois quarts, reste imbattu jusqu'aujourd'hui. Il est vrai qu'il prit un avantage déloyal, il négligea le mille et ne fit que les trois quarts, c'est-à-dire qu'il coupa droit à travers les terrains des particuliers, préférant des palissades et des fossés à un chemin tortueux Quand le président arriva au Capitole, il dit qu'il avait été tellement en l'air qu'il avait la sensation d'avoir fait le trajet sur une comète.

Dans la soirée, le président revint à pied pour prendre de l'exercice et fit remorquer le Véritable par une charrette de quartz.

Le lendemain, je prêtai l'animal au questeur de la Chambre qui désirait se rendre à la mine d'argent de Dana, à neuf kilomètres : lui aussi il revint à pied pour prendre de l'exercice et fit remorquer le cheval. Toutes les personnes à qui je le prêtais revenaient toujours à pied ; elles ne pouvaient jamais faire assez d'exercice autrement. Cependant je continuai à le prêter à tous ceux qui voulaient l'emprunter, mon plan étant de le faire estropier et de le repasser à l'emprunteur ou de le faire tuer et de le faire payer par l'emprunteur. Mais, malgré tout, il ne lui arriva jamais rien. Il courut des risques auxquels jamais cheval ne survécut et il en sortit toujours sain et sauf. Il avait l'habitude journalière de tenter des expériences qu'on avait toujours considérées comme impossibles et toujours il réussissait. Quelquefois il se trompait légèrement dans ses calculs et n'en tirait pas son cavalier intact, mais lui, il s'en tirait toujours.

Naturellement, j'avais essayé de le revendre ; mais ce trait de simplicité rencontra peu de sympathie. Le commissaire-priseur, monté sur le cheval, tempêta du haut en bas des rues de la ville pendant quatre jours, dispersant la populace, interrompant le commerce et pulvérisant les enfants, sans récolter une seule enchère, à l'exception du moins de celle de 18 dollars de la part d'un compère à gages notoirement sans surface. Le public se borna à sourire agréablement et refréna son désir d'acheter s'il avait un tel désir. Alors le commissaire-priseur me présenta sa note et je retirai le cheval du marché. Nous essayâmes ensuite de le troquer à une vente particulière, en l'offrant à perte contre des pierres funéraires d'occasion, de la ferraille, des brochures de la Société de Tempérance, n'importe quelle marchandise. Mais les preneurs restèrent froids et nous nous retirâmes encore du marché. Jamais je n'essayai plus de monter sur ce cheval.

La marche était un exercice suffisant pour quelqu'un qui comme moi n'avait pas de détériorations, si ce n'est des fractures, des contusions internes et autres avaries. Finalement, j'essayai d'en faire cadeau. Mais ce fut un échec. Les gens disaient que les tremblements de terre n'étaient pas rares sur la côte du Pacifique, qu'ils ne désiraient pas en posséder un. Comme dernière ressource, je l'offris au gouverneur pour l'usage de la Brigade. Sa figure s'illumina d'abord ardemment, puis se rembrunit et il répondit que la chose serait trop palpable.

Là-dessus, le loueur de chevaux m'apporta sa note pour six semaines de pension : stalle pour le cheval, quinze dollars ; foin pour le cheval, deux cent cinquante dollars ! Le véritable tampon mexicain en avait mangé une tonne et l'homme disait qu'il en aurait mangé cent, si on l'avait laissé faire.

Je me mis en devoir de payer la note du loueur et, le jour même, je donnais le véritable tampon mexicain à un émigrant de l'Arkansas de passage, que le sort livra entre mes mains. Si jamais son regard tombe sur ces lignes, il se rappellera le cadeau, indubitablement.

Maintenant, quiconque aura eu la chance de monter un vrai tampon mexicain reconnaîtra l'animal décrit dans ce chapitre et y trouvera peu d'exagération ; les profanes seuls se croiront en droit de regarder son portrait comme une esquisse de fantaisie peut-être.

(A suivre.) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

François Vernay, peintre lyonnais

François Miclle, dit Vernay, naquit à Monza, près Milan, en 1822. Son père et sa mère étaient des ouvriers lyonnais, employés là, dans une fabrique de soieries. Vernay vécut à Lyon, où il mourut en 1895.

Nos lecteurs viendront voir dans une salle de *La revue blanche* les œuvres de François Vernay, dont l'exposition s'ouvre le 20 janvier, et ils sauront par eux-mêmes en discerner le prix.

Je voudrais, ici, dire l'homme.

Il fut son propre maître, et, s'il est vrai que l'on ne sait bien que les choses apprises par expérience personnelle, la science de Fr. Vernay, pour n'être pas encyclopédique, comme celle de nos bacheliers, fut peut-être plus solide. Il vécut pour lui-même, c'est-à-dire pour son art, avec un assez grand dédain des réalités de la vie. Il travailla jusqu'au dernier jour, même pas raillé du grand public, mais inconnu, ne vendant pas ses œuvres, et faisant tout de même, chaque jour, une œuvre nouvelle, sans le sou, réduit à demander en hiver un peu de charbon à des amis ; il ne songea jamais à gagner cette gloire immédiate, monnayée, que l'on acquiert en organisant, suivant une formule célèbre, l'administration de son nom. Mais le souci de l'art ennoblit ses jours. Il interrogeait la nature avec une sincérité touchante, puis, l'ayant interrogée, il réfléchissait. Et il se remettait au travail, heureux s'il voyait qu'il avait compris des choses dont le sens lui avait jusqu'alors échappé, senti des beautés nouvelles, trouvé une expression plus forte. Il vécut ainsi, se développant sans cesse ; ses œuvres, les dernières, sont aussi les plus parfaites. « Il n'est pas de vie plus heureuse que celle de l'homme, qui, né avec du talent, développe son talent », dit à peu près Gœthe. Aussi jugerons-nous que l'existence misérable de François Vernay a sa beauté et sa grandeur.

J'ai, devant moi, un morceau de papier, où il a noté d'une grosse écriture maladroite, avec une libre orthographe, quelques « axiomes » sur son art. Les réflexions de ce solitaire valent d'être lues :

1) *La lettre tue et l'esprit vivifie; l'on ne connaît jamais assez la lettre. Et l'on ne possède jamais assez l'esprit.*

2) *Sincérité, vérité.*

Il faut s'attacher à être le plus vrai possible avec soi-même.

3) *Ne donne rien au hasard, mais laisse au sentiment.*

Puis, cette vérité magnifique :

4) *L'art ne peut et ne doit être que création.*

5) *La nature est la création de Dieu; l'art est la création de l'homme.*

6) *Avec l'amour de la vérité, élevez-vous jusqu'à l'art pour convaincre.*

Cette pensée me paraît donner l'idée la plus juste de la conception que se fit de l'art François Vernay. Il y a deux degrés : l'amour de la vérité d'abord, l'étude pénétrée de la nature; mais, après cela, il faut la création.

L'axiome suivant a une proposition relative, d'un latinisme exquis chez cet homme sans culture :

7) *La nature consent à nous donner des leçons, les ayant méritées.*

8) *Les idées viennent quand il leur plaît de nous rendre visite; il faut savoir leur faire bon accueil.*

9) *Le mieux est l'ennemi du bien; surtout pas d'efforts inutiles.*

Pour illustrer ce dernier axiome, Vernay avait une parabole charmante.

Un de ses amis peintres avait sué sang et eau sur une grande toile pour un petit résultat. Il demanda l'opinion de Vernay. Celui-ci lui répondit :

— « Des maçons devant une haute maison s'emploient à dresser une échelle immense. Au risque d'être écrasés et d'écraser les passants, ils arrivent à la mettre debout, puis à l'appuyer sur le mur dont elle touche le sommet. Cela fait, ils montent... à l'entresol. »

C'est aussi Vernay qui, parlant de confrères dont les peintures tapageuses attiraient la foule, caractérisa leur manière en disant : « Ils peignent en majuscules. »

La piété de quelques amis et élèves, parmi lesquels il faut citer Mlle Cornillac, a réuni, à *La revue blanche*, un ensemble d'œuvres assez considérable pour que l'impartiale postérité, que nous sommes déjà pour lui, puisse prononcer un jugement.

Il y a des toiles peintes d'abord; ce ne sont pas les plus caractéristiques. Ceux qui ne connaîtraient de Vernay que le paysage catalogué 1 se feraient une idée fausse de son talent. *Les Fruits* (3, 4, 7) sont de petits tableaux d'une pâte solide, d'harmonies riches; et j'aime aussi *les Camélias* (6) et *les Roses* (16), dont les gris sont subtils et délicats.

Mais où il faut voir Fr. Vernay, c'est lorsque, le crayon ou le fusain à la main, il interprète la nature. Dans ses dessins, que réchauffe parfois une touche heureuse de couleur, se révèle l'âme puissante de l'artiste. C'est, par la série des dessins, que nous tracerons avec précision l'évolution de son talent.

Une Rue de Village (29), de la collection Vignet, est de la première manière. Vernay est encore préoccupé par le détail, veut rendre les moindres choses, ne sacrifier rien. *Le Labour* (28), de la même collection, comme le grand dessin que nous reproduisons en tête de cette notice, a des lignes d'horizon ondulées et superbes, une poésie déjà pénétrante. Mais le sens de plus en plus intime, profond de la nature, s'accuse dans les œuvres de sa maturité, parmi lesquelles il faut citer, en premier lieu, *les Communaux de Morestel*. Les terrains maigres et pierreux, les rochers déchirés, les formes humaines qui errent sous les arbres, — tout est d'une tristesse solennelle. On pourrait croire à une œuvre d'imagination pure, si chacun des plans de ce terrain, chaque arbre, chaque pierre même, n'avaient l'accent âpre de la vérité. Et les nuages précis, qui flottent dans le ciel, sont étudiés avec le même amour de la forme vraie.

Les dessins, catalogués du numéro 56 au numéro 60, le premier, *la Mare*, émotionnant de grandeur calme, le dernier, le *Pont de Colonges*, une fête claire pour les yeux, sont de la même époque, de la même perfection. Ce sont des *compositions* d'après nature. La nature d'abord, comme il disait lui-même, l'art ensuite.

Il y a une simplification notable depuis *la Rue de village*; il ne dit plus que l'essentiel, et ses compositions, sans perdre en valeur documentaire, gagnent en force expressive. C'est l'amour de plus en plus conscient de la forme écrite; chaque objet est étudié dans son contour exact, les pierres, les arbres, les terrains, les terrains surtout, où s'accuse l'ossature de la charpente du globe, ici rugueuse, l'os à fleur de peau, là, au contraire, recouverte d'une couche molle de terre. Et les nuages sont dessinés d'une main sûre, les nuages qui ne sont pas, comme tant de peintres l'ont cru, des balles de coton éventrées, mais des navires superbes aux formes précises, qui voguent lentement à travers les cieux immenses, ou jettent l'ancre au-dessus d'immobiles paysages, lorsque le vent tombe.

On ne regardera pas sans émotion ces dessins magistraux. Ils sont nés dans la solitude ; on ne les rattache à aucune série connue, et, s'ils font songer un instant à Albert Durer et à K.-X. Roussel, l'inattendu de ces rapprochements montre à l'esprit qui cherche, qu'ils sont eux-mêmes, uniquement.

Tout, en eux, est expressif, non d'une indifférente réalité, mais d'une beauté harmonieuse. Les moindres lignes, le frottis du fusain pour remplir un vide, ont une valeur ornementale.

Les séries en portefeuille disent la liberté qu'avait conquise le maître à cette époque de sa vie. Il les faut feuilleter pour voir ce qu'un artiste, maître de son art, fait en face de la nature. Elle lui a donné des leçons « *les ayant méritées.* » A ce moment là, il créait. Voyez l'étude du *Saule pleureur* (67) et, voisins, deux dessins (64 et 80), qui rattachent, comme un de ceux que nous reproduisons ici, le solitaire de Lyon aux peintres les meilleurs du XVIIIe siècle français.

Les paysages de la dernière manière montrent un affranchissement, encore, de l'esprit. Sur les ciels de chrome, les lignes de l'horizon se détachent plus émouvantes, le toit d'une masure prend un aspect tragique, les découpures du terrain sont nettes et hostiles. Un *Pont*, jeté entre deux pans de collines rocheuses et déchirées, est beau comme une description de Dante.

En contraste, l'on se réjouira à voir une série de petites gouaches (nos 47-55), charmantes par la liberté de la touche jetée, par l'éclat, la vivacité des tons en fête. Telle d'entre elles semble le morceau d'une faïence précieuse.

Le musée de Lyon, où il y a beaucoup de belles choses, et des médiocres aussi, en nombre, se doit de consacrer une petite salle à François Vernay. Il aura ainsi le succès posthume, le seul qu'aient connu d'autres artistes, sincères comme lui. L'on ira admirer là les œuvres de l'homme qui aima avant tout, et qui rendit si bien, la beauté des terrains, des arbres et des nuages.

CLAUDE ANET

Notes politiques et sociales

D'ICI AUX ÉLECTIONS

D'ici aux élections législatives quelques mois à peine restent au gouvernement et à la Chambre : dans ce court laps de vie, peu d'œuvres bonnes peuvent s'accomplir alors que plus d'une faute et beaucoup de maladresses peuvent se commettre. L'expérience des six derniers mois montre assez comment quelques faux aiguillages, — voulus ou non de l'aiguilleur, — quelques incertitudes manifestées dans la route suivie, quelques occasions non évitées d'une action ou d'une abstention également fâcheuses ont brouillé une situation qui était claire, suscité des défiances nouvelles, trop légitimes, et donné à douter, semble-t-il, à chaque parti s'il était la dupe et de qui.

Au moment où ceci est écrit, nous ne connaissons pas encore la parole décisive attendue à Saint-Étienne de « l'énigmatique orateur » qui, depuis deux années et demie, préside à notre gouvernement. Non qu'il faille grossir l'importance soit du mot soit du geste gouvernemental jusqu'à en conclure à l'acceptation ou au rejet, par le suffrage universel, du plan d'action souhaité. La parole du ministère est décisive pour lui, pour les hommes qui l'ont mené et les idées qui les ont conduits, et non pas décisive pour le gouvernement démocratique de demain, pour le personnel et le contingent de notions nouvelles qu'une politique efficace devra comporter.

A défaut du gouvernement actuel, s'il est inférieur à la tâche qui pourtant s'offrait à lui dans une conjoncture remarquablement favorable, le parti qui, demain ou plus tard, aura la responsabilité majeure de l'action républicaine, peut poser dans tout le pays, en forme claire, et à la connaissance de tous les électeurs « conscients », les quelques questions qui peuvent donner un sens déterminé à la consultation électorale.

Il peut paraître plus commode de proposer au suffrage de l'électeur, peu analyste, cette formule simple d'un problème complexe que serait l'alternative : « Pour ou contre le gouvernement », c'est-à-dire « pour ou contre le cabinet Waldeck-Rousseau ». Mais il ne dépend ni de nous ni de notre interprétation que cette formule satisfasse aux besoins de la prochaine épreuve. Le jugement sur la politique du cabinet Waldeck-Rousseau, chez les plus consciencieux des républicains qui lui ont fait bon et long crédit, est encore en suspens, par volonté d'espérer mieux plus que par satisfaction d'un passé déjà irrévocable. Pour obtenir que le bilan de cette gestion des affaires, la plus longue expérience politique que la troisième république ait offerte, se solde finalement en un

gain démocratique, il est temps que quelques chefs d'actif, d'importance appréciable, viennent compenser les lourdes charges de passif que semblent accumuler comme à plaisir le sort jaloux ou l'esprit d'imprudence et d'erreur...

FR. DAVEILLANS

LE CODE DU TRAVAIL

M. Millerand, ces jours-ci, a institué une commission pour réunir en code les innombrables lois industrielles. Ces lois, rédigées en des temps très divers, depuis la Révolution jusqu'à nos jours, forment une masse touffue et broussailleuse : un peu de méthode y apportera de l'air et de la lumière.

Il ne s'agit pas, écrit la note communiquée par le ministère du Commerce, d'introduire dans la législation une disposition nouvelle. Le travail consisterait uniquement à rapprocher les uns des autres les divers articles régissant la même matière et à les simplifier en fondant, dans un même texte, les dispositions identiques éparses. En un mot, il s'agit uniquement d'un travail de rédaction, de mise en ordre, et non de modification ou d'extension de la législation actuelle.

L'initiative de cette pensée revient à M. Arthur Groussier, député blanquiste, qui par deux fois déjà avait tenté de la réaliser, de façon très intelligente, sous cette législature, en 1898 et en 1901. Avant lui, MM. Chailley-Bert et Arthur Fontaine et MM. Louis André et Léon Guibourg avaient publié ces dernières années, les premiers, *les Lois sociales*, les seconds, *le Code ouvrier*. Livres excellents, mais sans valeur officielle.

On sait que l'activité industrielle ne s'est développée en articles de lois que depuis le machinisme et le suffrage universel, à partir des environs de 1840. Jusque là les formules physiocratiques, reprises et remaniées en orthodoxie officielle, par Passy, Say, Bastiat, suffisaient aux rapports sociaux d'un temps à suffrage censitaire et à petite industrie. Deux articles du Code civil suffisaient à réglementer le contrat de travail. Éparpillés en fait et en droit par les petits ateliers et les pénalités contre les coalitions, les ouvriers s'ignoraient presque complètement; sans culture et sans droits politiques, les archives de la police impériale nous les montrent fort cocardiers et serviles.

Cependant Saint-Simon et Fourier, puis Proudhon, Considérant, Cabet, Leroux, pensent et écrivent : une nouvelle philosophie sociale s'élabore. Barbès, Blanqui, continuant Babeuf, agissent, et créent un parti d'action révolutionnaire. La révolution est préparée par un mouvement intellectuel qui rappelle toute l'audace et toute la nouveauté du XVIIIe siècle. Il bat impétueusement la propriété traditionnelle, et son ressac fait chanceler l'orthodoxie, de Rossi, d'Ortolan et de Troplong.

Enfin 1848 vient : la jeune république proclame le devoir d'associa-

tion, le droit au travail, le suffrage universel; le suffrage ouvrier développe la législation industrielle, avec l'aide de la surenchère politicienne.

Depuis ce moment la vie juridique prolétarienne a grandi, s'est démesurément compliquée : à la loi parlementaire s'amalgament les jurisprudences des conseils de prud'hommes, des tribunaux civils, d'appel et de commerce, de la cour de cassation, les référés, les circulaires ministérielles, les arrêtés ministériels, préfectoraux, municipaux, les décrets, les ordonnances, les règlements d'ateliers et de syndicats, de compagnies de chemin de fer, les consultations des conseils du travail et des assurances. Vingt gouvernements ont ajouté bout à bout leurs sagesses qui se contrarient; les jurisprudences se heurtent de tribunal à tribunal, de chambre à chambre, de mois à mois, de jour à jour, d'heure à heure. Et dans la mêlée des textes, les professeurs se livrent à la joie astucieuse de joindre les temps, les régimes, les orthodoxies, de faire de l'ordre avec ce désordre, unissant, clarifiant, émondant, ratissant, entassant, et ajoutant au fatras traditionnel leurs intransigeances abstraites, leurs théories grammaticales, l'un son catholicisme, l'autre son protestantisme, un troisième son libéralisme, un quatrième son socialisme bourgeois. Et finalement nous ne savons comment peut être valablement donné congé à un ouvrier!

Un recueil méthodique montrera mieux que toutes nos récriminations les lacunes et les contradictions de nos lois sociales.

Souhaitons que la commission de M. Millerand aboutisse plus vite que la commission qui depuis tant d'années nous prépare un nouveau code de procédure. Elle a un programme moins ambitieux. Compiler est une tâche modeste : que sa volonté ne manque pas à notre espoir.

MAXIME LEROY

LORD ROSEBERY

La presse britannique est pleine des faits et gestes de lord Rosebery. Depuis son fameux discours de Chesterfield, le 16 décembre 1901, il accapare, ou plutôt il partage avec Christian Dewet, toute l'attention de nos voisins. C'est le « coming man », l'homme qui vient, celui qui symbolise l'Angleterre actuelle et qui apparaît comme le porte-parole d'une génération. On le désigne, comme un premier ministre en expectative; il surgit en continuateur de la grande lignée des politiques dont le Royaume-Uni se targue; c'est à lui qu'aboutit la série magistrale des Pitt et des Fox, des Canning et des Palmerston, des Disraeli, des Gladstone et des Salisbury. Seulement l'héritier des Primerose est-il digne de tant d'honneurs? ou bénéficie-t-il plutôt d'une popularité frelatée, d'une admiration artificielle et illégitime, d'espérances que rien dans son passé, ni dans son tempérament, ne justifierait?

Lord Rosebery appartient à la plus haute féodalité terrienne d'outre-Manche; ce trait manqua à Beaconsfield qui ne s'en consola jamais; il a

eu une enfance heureuse — qui contrastait fort avec l'adolescence gênée, pénible de lord Salisbury; il a épousé une Rothschild qui lui apporta les relations financières, dont l'aristocratie londonnienne, malgré ses dédains innés, se montre fort friande; son écurie de courses a brillé à Epsom d'un très vif éclat. Ajoutez que Rosebery est hautain, que son humour est de la meilleure qualité, qu'il s'entend à ravir à tourner un toast, qu'il affiche pour la plèbe une sympathie toute spéciale : vous aurez le secret de l'estime qui l'entoure, dans toutes les classes de la société. C'est une sorte d'Alcibiade anglo-saxon, dont les actes et les paroles ont le don de préoccuper le public autant que les facéties et les insolences de son ancêtre athénien captivaient l'Agora.

Sa culture, qui est de premier ordre, le met au plan intellectuel des Canning, des Bright, des Gladstone, des Morley et des Harcourt. Elève d'Eton et d'Oxford, il a fait honneur à ses maîtres. Chose curieuse, cet « homme d'État », qui prise si fort l'immobilité et les loisirs, s'est attaché à étudier l'histoire, et, dans l'histoire, à apprécier divers fanatiques d'action. Il a biographié le second Pitt et, plus récemment, jugé Napoléon. Serait-ce à l'école du premier consul qu'il aurait appris l'impérialisme, le mépris de l'idéologie et de la doctrine, le dédain du droit et de la liberté ?

Car lord Rosebery, quoiqu'il se prétende libéral, n'a rien de commun avec la vieille école ou le parti caduc dont il se réclame. On se demande en quoi consiste ce libéralisme. Il a bien débuté aux affaires sous Gladstone, il a servi deux fois auprès de lui en qualité de ministre aux relations extérieures, il a été son associé dans l'entreprise grandiose du Home Rule irlandais; il a préconisé le socialisme municipal; mais aujourd'hui il a renié toutes ses opinions d'antan, rejetant les Irlandais à leur servitude, subordonnant les problèmes ouvriers aux problèmes d'empire. Il est de ceux qui veulent l'expansion indéfinie en Asie, en Afrique, qui ont rompu résolument avec la politique d'attente et adopté la méthode bismarckienne, qui ont érigé l'intérêt égoïste en loi suprême d'action.

Rosebery apporte en matière diplomatique, coloniale, administrative, gouvernementale la conception d'un Cécil Rhodes, d'un Barnato ou d'un Beit. En quoi diffère-t-il de M. Chamberlain ? Son nationalisme est aussi rigide; son jingoïsme est aussi exubérant; son unionisme et son impérialisme excluent aussi froidement toute atténuation et toute réserve. Il a plus de formes, plus de tact diplomatique.

Son caractère, qui d'ailleurs est infiniment versatile et s'adapte avec souplesse aux passions de la foule, symbolise à merveille le tempérament de l'Angleterre contemporaine. Plus de principes : des appétits; plus d'unité de vues : des expédients; plus de respect humain et de sacrifices aux nobles traditions : des bilans et des devis.

Comment cet aristocrate de nature raffinée, d'opulence mal dénombrée, de passé si indépendant, a-t-il décliné jusqu'au programme mesquin et grossier qu'il exposait l'autre jour à Chesterfield ? Au fond, Rosebery

qui semble se désintéresser du pouvoir, affectionne l'autorité pour elle-même. Malgré ses concessions au radicalisme, il estime que les personnes nées doivent continuer à gouverner le Royaume-Uni, et pour lui éviter la mauvaise fortune de choir aux mains d'un marchand de boulons de Birmingham, il a supplanté Chamberlain. L'impérialisme a désormais son champion, son maître. Il eût été curieux qu'un mouvement politique aussi important ne rencontrât pas outre-Manche un pair pour le mener. L'ancien lieutenant de Gladstone a comblé la lacune, écartant Joe, l'autre, le roturier, avec une désinvolture de grand seigneur.

Et l'Angleterre suit son Alcibiade. Les conservateurs se réjouissent de cette brillante aventure qui leur vaudra de ne pas tomber de Salisbury en Balfour; les libéraux hésitent, oscillent, se rallient. Les radicaux se laissent entraîner, comme par exemple ces fabiens qui se piquaient d'acclimater au delà du détroit un rudiment du socialisme continental. Les trois royaumes frémissent sur leurs bases. C'est la condamnation de la Grande-Bretagne contemporaine d'en être réduite à mettre Rosebery dans la lignée de ses hommes d'Etat. Et surtout le retour du noble comte au torysme, revu et corrigé, scelle pour jamais l'histoire du vieux libéralisme bourgeois ou oligarchique. Que les trades-unions forment des intelligences et trempent des caractères pour l'ère nouvelle qui s'ouvre !

PAUL LOUIS

Faits divers

LA BANDE DES ÉPINETTES

Voici l'histoire de « la Bande des Epinettes. » Dans un temps où la police se ramifie, où l'on mensure les énergies sur la fiche n°... à la Préfecture de police, où l'on téléphone de Paris à telle gare des Basses-Alpes : « Allô ! Allô ! Vous arrêterez l'homme qui arrive par le train de 5 heures 1/2, vêtu d'un feutre mou et d'un complet marron », dans un temps de « société organisée », vivaient à Paris quelques adolescents. Et ces adolescents disaient, malgré tout: « Nous ne travaillerons pas: les riches ne travaillent pas. Nous voulons des femmes, et nous voulons manger, et nous voulons boire et rire. Et pourquoi passe-t-il des carrosses dans les rues ? Les riches n'ont rien fait pour être riches, c'est pourquoi nous sommes pardonnés quand nous volons les riches. Et quant à ceux que le travail enrichit, si nous travaillions, notre travail ne saurait pas nous enrichir. Car le pauvre meurt pauvre. » C'était la veille du Jour de l'An. L'or siégeait aux devantures et provoquait les gueux. Ils étaient dix gars. Il y avait des bazars et la possibilité des jours de fête, alors que les produits du vol peuvent se vendre dans les rues. Pendant que les uns volaient, les autres faisaient le guet. Tout appartient à qui sait prendre. La scène se passa dans un bazar de la rue des Cloys, où l'un d'eux fut maladroit. Un commis cria. L'homme partit: du reste il emportait les objets. Le commis suivit : Au voleur ! Il y avait des gens tout alentour. C'est un mouvement singulier, une habitude qu'ont les pauvres de se sentir volés par les voleurs. : ceux-là se mettaient à courir. Le voleur filait. Il y eut une rue à droite, il s'y élança. Ensuite il y eut une rue à gauche. On traîne une queue à sa suite, et des flèches vous poursuivent, comme mille sortes de peurs qui vous percent les reins. On ne perd pas sa vie, pourtant, et l'on écoute. Et c'est des cris qui traversent les plus doux : Au voleur ! Arrêtez-le ! Et alors, qu'ils y viennent ! D'un seul coup, l'homme fait volte-face. On a toujours son revolver. Il n'y a que quatre coups, mais ne craignez rien, ils porteront. Bien ! Vous venez à moi. Et moi aussi, je viens à vous ! Il tire ses quatre coups de revolver. Il y en a quatre qui tombent. Visez juste, tirez fort ! Les belles dames le criaient aux soldats, au temps des troubles de Milan. C'est une nouvelle force. Le fait est qu'il y a un arrêt dans la cohue et que les coups bien donnés tombent comme un commandement.

Soudain, l'on perd la tête, et c'est une rafale qui vous saute à la nuque. On regarde : trois sergents de ville à coups de poing vous tiennent et vous courbent. Tu t'attendais pourtant à la liberté des beaux

jours, tu croyais qu'au coin d'une rue l'homme fort la prend à la gorge. Mais, du même coup, deux bonds, quatre bonds, six bonds, des voix connues, et ce sont les amis du blessé, les bons frères, qui vous ont suivi, vous entourent et vous dégagent. Les couteaux sont sortis, et les courages, et c'est la résurrection. Tu t'affranchis, tu cognes, et les trois sergents de ville s'écrasent et résonnent contre les pavés. Il en vient d'autres. On se redresse sur les pattes de derrière et l'on y va. Et la cohue, ceux qui vous suivaient, tout ce qui s'entasse, la bande, cela vous presse, appelle, geint et se laisse faire. Ce fut un beau combat. Dix hommes luttaient contre un monde. Ce fut beau comme au pont du Garigliano. De grands appels couraient. Neuf hommes étaient venus dégager leur frère. Ils auraient pu s'enfuir et penser : « Qu'importe ! La guerre comporte des prisonniers. L'un de nous vient de se perdre. » Ils revenaient et bravaient tout. Et devant eux c'était le spectre formidable des lois. On a chanté la lutte contre les dragons, Persée délivrant la belle Andromède. Qui donc chantera neuf amis bravant le bagne et la mort ? Il ne s'agissait ni d'être un dieu comme Siegfried, ni de conquérir l'amour et connaître la vie. Qui donc a dit que le temps des chevaliers était passé ? Qui donc a parlé de la fin des grandes aventures et de la mort des héros, alors que dix marlous luttent contre une police implacable et puissante ?

« Force fut à la loi », comme on dit dans les journaux. Quand l'heure eut sonné, quand sergents de ville et sergents de ville eurent écrasé les braves sous le nombre, les neuf amis pourtant avaient pu s'enfuir. Une heure plus tard, interrogé au poste, le prisonnier se redressait et disait : « Peu m'importe le bagne, peu m'importent les adoucissements à mes maux. Voici mon nom, mais des hommes qui m'entouraient au moment du danger, de ceux qui partageaient leur vie avec le vaincu et le blessé, je ne dirai rien, quand vous devriez me faire souffrir toutes leurs peines. »

L'ÉDUCATION HYPNOTIQUE

On mande de New York au *Daily Mail* :

Dans une institution de Terre-Haute (Indiana) où sont élevés plusieurs centaines d'enfants pauvres, le professeur Henry, de Chicago, va employer l'hypnotisme et la suggestion : il fera des expériences sur des enfants nés de parents vicieux. (*Le Journal*, 1er janvier 1902.)

Voici notre cadeau de bonne année. Tu fais bien d'abandonner tes enfants, Jean-Jacques Rousseau, ils ne seront ni masturbateurs ni persécutés comme toi. Les professeurs y pourvoiront. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut faire et ce qu'il faut ne pas faire. Cela s'enseigne dans les écoles et les écoliers qui disaient : « Merci, mon excellent professeur, mais pour moi, je connais d'autres voix que la vôtre », nous entrerons en eux, nous les guetterons au coin du bois, et, de viol en viol, il faudra

bien qu'ils nous appartiennent, qu'ils nous aiment et qu'ils nous désirent. Nous hypnotiserons le jeune Beethoven, fils d'alcoolique, le jeune Edgar Poe qu'attiraient les bars, le petit vagabond Maxime Gorki, et de toi, mon pauvre Jean-Jacques, nous eussions fait un bon horloger suisse. Czolgosz, Ravachol, la folie des rues, la voix des pavés, le peuple en gésine, tout ce qui dépasse est coupé dès l'enfance, car nous voulons socialiser les hommes.

Et je pensais à nos vices. Dostoïevski buvant de la vodka, Ibsen buvant du whisky, l'officier Tolstoy allant de la débauche à l'apostolat, tous ceux qu'une folie conduisait aux chemins de Damas, nous prendrons leur tête entre nos deux mains et nous les guiderons à jamais, car la science est grande et parfaite. Et je pensais à nos vices. Plus d'une fois, au lendemain des filles, au souvenir des baisers qui nous coûtaient dix francs, quand nous gardions en notre esprit malade les eaux-de-vie de la veille, nous nous vomissons nous-mêmes, et, sentant encore l'autre compagnon, nous eussions voulu l'oublier, nous étendre, croiser les bras sur nos cœurs et dormir jusqu'à la fin. Nous rêvions d'une vie propre, dans une province où l'on est cordonnier auprès d'une fenêtre qui donne sur la place. Mais nous pensions plus tard : Nous avons appris bien des choses, nous avons gagné le beau lot du savoir. Ah! compagnon, cher compagnon, ce sont les vices, l'orgie, les masturbations du soir, les petits rhums du matin, qui déplacent la vie quotidienne ! Car tout ce qui fait mal est l'arbre de la science du mal et du bien.

Et nous puisions dans la vie une autre science que celle des médecins et des éducateurs. Nous marchions de faute en faute, de vice en vice, nous arrachions des voiles, nous brûlions les plus épais rideaux, et ceux qui survivaient aux combats portaient chaque jour un front plus clair. Nous regardions autour de nous, nous lisions dans les livres. Et chacun criait : Les passions, les bonnes passions ! Il a manqué à M. Émile Zola de grands vices pour faire une grande œuvre. Il n'y a qu'une science, c'est la science de soi-même. Et qui donc la connaît s'il laisse un seul vice s'endormir ? On n'étudie pas les hommes, on n'amasse pas des documents et des notes. On écoute en son cœur les cris de rage, on presse avec ses doigts les mauvaises blessures, on exprime le sang des vices. Il coule sur les livres, il coule sur les hommes et ressemble au limon de la terre. Puisse-t-il étouffer la fausse science, puisse-t-il germer au soleil, éclater en rameaux sur les hommes et arrêter ceux-là qui voudraient nous châtrer des passions, des douleurs et des remords. Nous voulons une humanité plus consciente. Et la conscience naît au lendemain des jours d'ivresse, dans une vie désordonnée que l'on organise en pleurant, car toute chose est forte de son contraire.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Gestes

JUNO SALMO AU NOUVEAU-CIRQUE.

Après le gigantesque Barnum, il nous a paru intéressant de revoir l'exiguïté coquette du Nouveau-Cirque. Nous en avions une très vieille nostalgie. Il nous souvient du temps où, rhétoricien en bas âge, alors que nos condisciples s'entraînaient, au Théâtre-Français, à discerner les beautés conventionnelles de Racine et autres défunts, nous bifurquions discrètement à gauche, par la rue Saint-Honoré, afin de nous documenter plus amplement, au commerce de nos excellents maîtres Pierantoni et Saltamontès, dans l'art de faire voyager des chapeaux pointus à travers les airs et de donner, quand il sied, du pied au derrière des gens.

Nous avons reconnu l'arène, intime et proprette, qui a un tapis pour sable et d'où le cheval est presque exclu, à bon droit, car une salle de spectacle, enfin, ce n'est pas une écurie! Nous avons réapplaudi Chocolat, d'une gaucherie si spirituelle, et l'admirable Footit, de qui nous n'avons entendu présenter qu'une critique, à savoir que dans la pantomime du *Petit Poucet*, en son rôle du Roi, il ressemble trop à Sarah Bernhardt. Nous estimons ceci exagéré, ou nous serions bien désireux d'entrevoir la tragédienne éminente sauter, comme le clown, par-dessus quatorze hommes!

Il y a, dans le spectacle actuel du Nouveau-Cirque, deux attractions incomparables, les décors circulaires et Juno Salmo.

Ce n'est pas une invention entièrement nouvelle, mais ici elle réalise le plus de perfection qui semble possible, que ces disques immenses suspendus au cintre du cirque, et qui dévident sur leur pourtour et en quelques points de leur surface, en descendant, des arbres ou des colonnades. Le sol de la forêt, avec ses sentiers et ses mousses, vient s'étaler sur l'arène comme une nappe et on change de décor comme on changerait de service. Les arbres de la forêt de l'ogre et les piliers de

la place d'armes s'allongent peu à peu et on les voit positivement pousser. L'acte fini, sous nos yeux ils se recroquevillent et fondent. Cela est très différent de ce qui fut exhibé autrefois au Châtelet, l'arbre s'enfonçant dans le sol à mesure de l'ascension du Petit Poucet. Ici on dirait qu'on sème le décor et qu'il germe, neuf, vierge et fantastique. C'est aussi grand que l'apparition subite de la vie sur un monde mort, imaginée par Wells dans son roman des *Premiers Hommes dans la Lune*. Les végétaux se dorent à l'artificiel et multicolore soleil électrique et ne se fanent qu'étouffés par la différente floraison que nécessite un nouveau tableau.

Voici que le plancher s'inonde et que la piste nautique est prête : des glaïeuls et roseaux géants s'élancent ; ce sont des tiges d'acier peintes et qui serviront tout à l'heure. Des grenouilles de stature humaine nagent et évoluent. Une barque faite d'un lotus fermé dérive. Elle s'épanouit comme on rabat une capote de voiture : « Papa Grenouille », Juno Salmo paraît. Tout son corps est ganté d'une étoffe souple, couleur de peau de grenouille. Il a de longues griffes palmées et transparentes ; il a fait cette concession à l'humanité de s'affubler de ces notables et caractéristiques conquêtes de l'esprit humain, un chapeau à haute forme, un lorgnon et un parapluie. Il saute de son char flottant et s'aplatit au pied des roseaux avec un bruit mou. C'est bien un batracien. Il grimpe avec des gestes prestes et le voilà juché au sommet d'un roseau, reposant sur cette surface minuscule par ses reins étroits et verts, paisible, bras croisés, et — chose étrange — jambes croisées derrière sa tête, nœud compliqué de membres ou de tentacules, homme-reptile.

Ses contorsions se succèdent, fondues l'une dans l'autre, houleuses et souples, et plus changeantes et plus diaprées sous les projections variées de lumière électrique. Des jets d'eau lumineux montent vers lui : vers lui, il pleut d'en bas ; alors — et ce geste est naturel, si l'on y réfléchit, dans une âme fluviatile — il ouvre son parapluie du côté où il ne pleut point pour s'abriter de la sécheresse, et, joyeux, il coasse.

Un hameçon double, esché de rouge, descend du cintre et on le pêche. Alors, dislocation et gymnastique deviennent tragiques : ce sont les tortillements et les spasmes d'agonie de la bête prise, le corps et les membres se vrillent et reproduisent toute la chiffe douloureuse que peut devenir l'animal sans côtes. Enfin, le monstre torturé se décroche et plonge : il reparaît, et dans une convulsion suprême dépouille sa tête de carton : les applaudissement reconnaissent et saluent l'homme

BALISTIQUE DE LA DANSE

Il est classique aujourd'hui dans les cirques que des femmes en jupe longue et non plus en maillot se livrent à des jeux icariens et des séries de sauts périlleux en arrière, ou à des exercices de trapèze volant. Ceci

permet d'apprécier pour la première fois l'utilité esthétique du costume féminin moderne, laquelle, autrement, pourrait échapper à l'observateur.

Quand une femme tourne ainsi avec rapidité dans un plan vertical, la jupe, projetée par la force centrifuge, mérite d'être comparée — ce qui est banal et faux d'ailleurs en d'autres circonstances — à la corolle d'une fleur, laquelle, comme on sait, s'ouvre vers le soleil et jamais en bas. La plus austère pudeur ne saurait s'alarmer, car, par les bienfaits de ladite force centrifuge, le vêtement adhère énergiquement jusqu'aux pieds, à condition toutefois d'une rotation assez rapide.

La danse, telle qu'elle se pratique au contraire dans les ballets, s'avoue d'une immoralité flagrante : la ballerine pirouettant debout, la jupe s'écarte, toujours par la force centrifuge, jusqu'à s'éployer entièrement, de telle sorte que sa circonférence soit dans le même plan que les points d'attache.

Nous n'aurions point signalé ce phénomène mécanique si la morale seule était en jeu ; mais il y va du risque d'accidents physiques. Que l'on suppose un couple valsant, au milieu d'un salon, dans un plan horizontal, qui est le seul que la mode autorise. L'homme et la femme se déplacent circulairement autour d'un axe imaginaire, mais il peut arriver que l'un ou l'autre, la valseuse par exemple, coïncide pour un instant avec l'axe de rotation tandis que son partenaire gravite selon la circonférence. Imaginons une vitesse suffisamment accélérée et l'homme abandonnant, de peur qu'elle ne se fatigue, et par galanterie française, sa compagne : il sera propulsé avec violence par la tangente, et il est épouvantable de penser à ce qui pourra s'ensuivre.

S'il est interdit, de se livrer en public à des exercices périlleux dans un plan vertical à moins qu'un filet ne soit tendu en dessous, il n'y a point de raison, nous semble-t-il, qu'un homme sensé consente à valser dans un salon selon un plan horizontal, sans exiger, de même, un filet protecteur. Il est permis de conjecturer que ce filet existait dans une antiquité reculée et à coup sûr à l'âge de pierre : nous en retrouvons un dernier vestige, bien reconnaissable, dans les canapés, fauteuils, vieilles personnes « faisant tapisserie » et autres capitonnages qu'il est d'usage de disposer autour des appartements.

Nous croyons devoir recommander une innovation profitable : de même que dans les tempêtes on remédie à la rupture possible d'une écoute en y adjoignant un second cordage, plus mince, qui se rompt seul au choc, on pourrait augmenter dans des proportions énormes la vertu protectrice des fauteuils en disposant, derrière chacun, une potiche, de préférence précieuse pour que le bris en soit plus doux, laquelle, en s'écrasant entre le meuble et la muraille, constitue un tampon à ressort.

HIPPOMOBILISME

Il nous est arrivé de gravir la pente de l'avenue du Trocadéro dans un tramway hippomobile afin d'en observer le fonctionnement. L'appareil, traîné par deux chevaux, était précédé en outre par un troisième qui se prélassait sans tirer et dont nous n'avons pu d'abord deviner l'usage. En peu d'instants, ainsi qu'il est fréquent, paraît-il, le véhicule destiné à monter la pente la redescendait malgré lui à rebours, à une allure uniformément accélérée, entraînant les trois solipèdes. Le cocher, sur son siège élevé, était impuissant à rien faire, en proie à ce vertige, dû à l'air raréfié et bien connu des alpinistes, que l'on constate aux hautes altitudes. Mais le premier cheval, avec un instinct merveilleux, s'accroupit sur son séant, improvisant un frein efficace.

Nous comprenons maintenant pourquoi, dans les rues escarpées que fréquentent volontiers, à l'instar du bouquetin et du chamois, les omnibus, ceux-ci, par une louable prudence, s'adjoignent un cheval de renfort, à la montée parfois mais toujours à la descente. C'est dans ce dernier cas seul qu'il est indispensable.

ALFRED JARRY

Les Théâtres

Œuvre : **Peer Gynt**, féerie en 5 actes d'Ibsen. — *Renaissance* : **Les Complaisances**, pièce en 5 actes de M. Gaston Devore. — *Athénée Comique* : **Mme Flirt**, comédie en 4 actes de MM. Beer et Gavaut. — *Gymnase* : **Le Détour**, comédie en 3 actes de M. H. Bernstein. — *Odéon* : **M. et Mme Dugazon**, pièce en 4 actes de M. Jacques Normand. — *Théâtre Sarah Bernhardt* : **Théodora**, drame en 5 actes de M. V. Sardou.

De toutes les œuvres d'Ibsen, *Peer Gynt* me paraît, sinon la plus difficile à comprendre, du moins la plus déconcertante à entendre, parce qu'elle unit en elle le plus de contrastes, à la fois simple et compliquée, naïve et profonde, gaie fantaisie et grave enseignement moral, conte populaire et poème philosophique. Il faudrait, pour en goûter tout à fait la double saveur, une âme à la fois très jeune et très mûre, très crédule et très réfléchie, sensible au charme impressionnant de la légende, et accessible à l'émotion de pensée.

L'effort des commentateurs a cherché — et trouvé, naturellement — une foule de sens à la féerie d'Ibsen. On s'est accordé à voir dans le type de Peer Gynt une assez âpre et synthéthique personnification du caractère norvégien, une sorte de satire nationale. Mais nous découvrons aisément à l'œuvre une signification plus large, une intention plus universelle et assez claire, en somme, sous tant de complications apparentes.

Dans ce mauvais garnement de village, hâbleur, vantard, fanfaron, paresseux, intarissable diseur de contes, qui dupe les autres tout en se dupant lui-même et croit à ses propres mensonges, nous reconnaissons l'homme d'imagination exaltée, le rêveur sans cesse halluciné, mais le mauvais rêveur égoïste et infécond. Et ce sont, mi-réelles, mi-féeriques, les aventures de ce rêveur-là que nous montrent les cinq actes de *Peer Gynt*. Ces aventures, Peer Gynt les rêva toutes, dans son enfance bercée de contes maternels, car c'est ici le drame de l'imagination qui tend à s'objectiver, du rêve qui tend à se réaliser.

Dès l'instant qu'il devient homme, Peer Gynt entre dans l'action. Et cette action touche de si près à son rêve qu'elle semble le continuer. Premier exploit! il enlève la mariée, comme dans les contes, et se sauve, poursuivi par la foule ameutée du village. Nous le retrouvons au fantastique pays des Trolls, fiancé à la fille du Vieux de Dovre. Plus tard, lorsque celle-ci lui présentera le diablotin infirme né de son seul désir, de sa convoitise d'un instant, — car qui peut prévoir l'effet, l'incalculable conséquence d'une mauvaise pensée? — il dira :

« Lui, mon fils ? Allons donc ! J'ai rêvé tout cela. » Car toujours son action et son rêve seront confondus à ses yeux et aux nôtres — d'égale valeur, de même importance, de souvenir pareil,— indiscernables l'une de l'autre.

Rêve, aussi, ou plutôt cauchemar — et quel cauchemar ! — que sa lutte dans la nuit avec le Tortu, où toute sa vie lui est soudain prophétisée : « Fais le tour. » Peer Gynt fera le tour, le tour de tout ; il n'ira jamais d'une volonté ferme, droit vers son but. Et lorsqu'après les affres de la nuit terrible, il retrouvera, dans Solveig, le pur idéal qu'il s'est lui-même choisi, il faudra encore qu'il « fasse le tour », tandis qu'elle l'attendra fidèlement. Il le faudra, non-seulement parce qu'il est souillé du baiser, peut-être imaginaire, de la fille du roi des Trolls, parce qu'il est exposé aux mauvaises pensées, mais aussi, mais surtout, parce qu'il est dans sa destinée de tout voir, de tout effleurer, de tout expérimenter, d'incarner en lui une succession d'avatars et de formes diverses. Car Peer Gynt est bien moins un être qu'une succession d'êtres qui s'engendrent les uns les autres, dérivent les uns des autres, et se ressemblent, comme se ressemblent entre eux les différents « états » d'une même gravure. Et fidèle à sa conception d'être soi-même, naïvement inconscient, Peer Gynt rassemblera, selon les phases de sa longue aventure, la collection des « soi-même gyntiens » tous opposés, tous contradictoires, tous fragiles, inconsistants et provisoires, adoptés selon les modes des temps et des pays.

Tour à tour nous verrons Peer Gynt milliardaire, prophète, et bizarrement sacré « empereur du soi-même » au pays des fous. Mais comme dans les féeries, ou soudain les décors s'engloutissent, dans cette féerie de l'imagination, les décors « moraux » s'évanouissent aussi, par enchantement. Rien ne tient solidement de ce qui entoure Peer Gynt; chacune de ses entreprises est frappée d'une essentielle et fondamentale stérilité, puisqu'elle fut conçue sans effort, et qu'au seul effort se constate et se mesure la différence du rêve à la réalité.

Après tant d'aventures, de transformations, et d'incarnations, Peer Gynt se retrouve un soir au pays natal, à peu près tel qu'il en est parti, c'est-à-dire la bourse vide, mais toujours riche d'imagination. Sur la route, il rencontre le Fondeur ; et il n'échappera à la cuiller à refondre les débris incomplets et les déchets d'humanité, tous ceux qui se dérobèrent à leur tâche et faillirent à leur mission, tous ceux enfin qui ne furent pas eux-mêmes, qu'en retrouvant le véritable « soi-même », opposé à tous les « soi-même gyntiens » dans le cœur fidèle de Solveig qui en reçut et en conserva le précieux dépôt.

Car toujours Peer Gynt, parmi tant de mauvaises aventures, d'essais avortés, de vaines tentatives, conserva la mémoire, parfois obscurcie mais survivante pourtant, de son pur idéal. Et c'est cet idéal qui le sauve et le rachète aujourd'hui. Voilà donc le voyage et l'évolution d'une âme inquiète à travers la vie. Chaque incident de l'existence de Peer Gynt en marque et en symbolise, avec une grande force et une

profonde beauté poétique, les étapes morales, les ardeurs, les hésitations et les incertitudes.

Pour monter une œuvre telle que *Peer Gynt*, il fallait beaucoup d'argent ou une grande somme de bonne volonté. La bonne volonté fut entière et infiniment complaisante. Sous la direction de M. Lugné-Poe, les nombreux acteurs de l'Œuvre, reconstituée, M. Sarter, qui dans le personnage de Peer ne fit pas oublier M. Deval, Mmes Barbiéri, Daumerie, M. Fernand Ropiquet, qui joua, avec conscience et talent, au moins quatre rôles, Mlle Avril, agile et fantaisiste danseuse, Mlle Hilde Fiord, qui chanta d'une voix pure l'exquise chanson de Solveig, et tant d'autres désintéressés comédiens dont je m'excuse de ne point citer les noms, firent de leur mieux, montrèrent un dévouement, une intelligence et une ardeur louables. L'orchestre Chevillard interpréta, avec sa sûre maîtrise, l'admirable partition si variée, si colorée et pittoresque de Grieg.

Chaque œuvre nouvelle de M. Devore arrive à la scène si consciencieusement méditée, mûrie et préparée, témoignage d'un si complet et si patient effort, qu'elle impose, dès l'abord et avant tout examen, une grande estime et un respect sympathique. Il nous est impossible de la séparer, dans notre pensée, de son auteur dont elle nous apporte, si j'ose dire, des nouvelles; et ce sont toujours de bonnes nouvelles. De la noblesse de pensée, une honnêteté foncière et scrupuleuse, du courage, réfléchi et prudent, plutôt que de la hardiesse spontanée, du bon sens, une intelligence très saine, appliquée et logique, plutôt qu'intuitive, pénétrante et subtile ; et surtout une constante et très louable préoccupation morale, —voilà ce qu'on distingue, à première vue, dans chacune. Et, certes, ce ne sont point là des qualités dédaignables.

Le sujet de sa dernière pièce, représentée au théâtre de la Renaissance, *les Complaisances*, séduit et effraie à la fois par sa généralité ; il englobe toute notre vie civilisée, notre vie sociale, politique, mondaine, sentimentale. Depuis la fameuse scène du Misanthrope, on a mille fois répété, sous les formes les plus diverses, l'éternelle discussion qui met aux prises deux opinions, deux principes et deux natures contradictoires. Quelles vues nouvelles pouvait-on apporter sur une si vieille question?...

M. Devore n'a pas eu cette préoccupation initiale. Il entre précisément dans son courage de ne pas craindre d'être banal, de répéter les paroles des autres et les paroles moyennes, quand cela lui paraît nécessaire ; et s'il a le goût de « remuer des idées », il ne lui importe pas absolument que ces idées soient tout à fait originales, ni qu'il soit seul à les remuer. Les deux premiers actes nous offrent l'antithèse prévue et la discussion attendue : Nartol, député influent et galant homme, a toutes les complaisances ; Kergès, misanthrope amer et censeur impitoyable, n'en a aucune. L'un défend les complaisances ; l'autre les atttaque C'est une très complète conférence contradictoire, avec exemples.

à l'appui et personnages-entités faits sur commande, qui disent, modestement, ce que dirait là-dessus n'importe qui. Et ils ont à la fois raison et tort, chacun dans sa petite spécialité. Et M. Devore est là, entre les deux, dispensant le blâme et l'éloge avec mesure et impartialité.

Or, il eût fallu être partial. Une satire très âpre, très excessive, très emportée, très ardente, telle qu'un Mirbeau l'aurait pu tenter avec sa vigueur outrancière, ou, au contraire, une défense très fine, très judicieuse, très subtile, sauvaient peut-être la pièce de la monotonie et de l'irrémédiable banalité où il semble qu'elle va verser après deux actes. Mais l'esprit de M. Devore, moraliste raisonnable, pondéré, indulgent et éclectique, n'est tourné ni vers la satire ni vers le paradoxe; il voit les deux aspects d'une question, sans avoir jamais la décision passionnée d'en préférer aucun. Aussi bien d'ailleurs, à ce moment, l'auteur semble se lasser de son sujet en même temps que les spectateurs, et la comédie de mœurs tourne soudain à la comédie sentimentale. Le mot « complaisance » répété çà et là jusqu'à la fin, l'idée première retrouvée dans quelques-unes de ses conséquences et mêlée vaguement au développement de l'intrigue, justifiera le titre et créera une illusion d'unité. Kergès et Mme Nartol s'aiment, se l'avouent, s'en épouvantent; ils ont de passagères défaillances, de vertueux retours; ils luttent contre eux-mêmes et ils triomphent. Et nous voilà loin de la thèse des complaisances... Oui, je sais bien que, pour avoir jadis été complaisante envers Nartol qu'elle n'aimait point, Mme Nartol ne connaît point l'amour de Kergès; et je vois que Nartol cesse d'être complaisant soudain, tandis que Kergès le devient. Mais tout cela ne s'impose pas à nous, ne nous apparaît point de façon si éclatante que nous ne soyons tentés de l'oublier pour nous intéresser, par-dessus tout, à la seule et simple aventure amoureuse.

Nous l'aurions souhaitée plus passionnée, plus chaudement frissonnante. Nous aurions voulu que, cessant d'être des porte-paroles, les héros des *Complaisances* devinssent des êtres plus vivants, plus complexes et plus humains, qu'ils perdissent tout à fait leur caractère et leur roideur d'abstractions animées. La psychologie de M. Devore nous apparaît ici peu curieuse de subtilité et de nouveauté, peu nuancée, toute rudimentaire. Ce que ressentent ses personnages, leurs angoisses, leurs faiblesses, leurs entraînements, toute leur évolution sentimentale, nous ne l'apprenons guère que par ce qu'ils nous en disent eux-mêmes. Car ils parlent beaucoup et, hélas! ils parlent mal, d'un style souvent emphatique, grandiloquent plutôt qu'éloquent, et fâcheusement imagé.

Mais, près de scènes de mauvais goût et d'effet déplorablement sûr, — celle, entre autres, où Nartol, exaspéré, provoque Viterbe, — d'autres nous émurent par leur pénétrant accent de sincérité, leur belle force de persuasion.

Le succès fut très vif, à l'Athénée, pour la pièce agréablement anecdotique de MM. Gavaut et Beer: *Madame Flirt.* Voici, en des décors modern style, une pièce peut-être un peu vieillotte, mais si bien rajeunie

et maquillée qu'elle fait illusion aux lumières. Je ne crois pas que les auteurs de *Madame Flirt*, se puissent vanter d'avoir imaginé l'historiette aimable qui en fait le fond ; nous avons déjà vu, maintes fois, une jeune veuve indépendante et vertueuse sauver l'honneur d'une femme mariée en s'attribuant l'amant dénoncé. Les conséquences d'un si gentil et si plaisant héroïsme varient à l'infini ; elles ne sont jamais fâcheuses. Ici, après quelques péripéties et quelques scènes — d'ailleurs fort bien menées, — les unes gaîment, les autres mélancoliquement attendries, toutes assez délicatement nuancées, la bonne action sentimentale trouve sa récompense, dans un dénouement optimiste : les innocents sont réhabilités et les coupables rachetés. La gracieuse et amusante comédie, bien jouée par MM. Deval, très distingué et chaleureux, Tréville, fin comédien, Gauthier, Mmes Valdey, de charme complexe et varié, et Duluc, reçut le plus sympathique accueil.

C'est, d'un bout à l'autre, une excellente pièce que celle de M. Bernstein, *le Détour*, représentée au Gymnase. Elle est hardie, elle est habile; elle est habilement hardie. On n'y trouvera rien d'excessif, ni la cruauté ni l'indulgence d'observation, ni le ton de l'émotion, de la satire ou de la pitié. La clairvoyance de M. Bernstein est surprenante. Il regarde la vie et les hommes d'un regard fixe et froid, auquel rien n'échappe des traits essentiels, mais qui, certes, ne s'attarde pas à l'observation par plaisir désintéressé et curiosité naturelle. Les personnages de sa pièce, il les a peints comme, sans doute, il les a vus ; il les a vus dans leurs lignes générales, très bien et très vite, car il a la psychologie d'un homme pressé ; il leur a donné assez de vérité pittoresque, de relief et d'humanité pour qu'ils nous paraissent vivre sur la scène de façon très intense.

Ce sont des êtres moyens, pour la plupart très raisonnables, raisonnables presque dans leurs déraisons mêmes, et incapables de grands élans; la sensualité, une sensualité presque touchante d'être si souffrante et impérieuse et qui donne de l'éloquence à leurs balbutiements pousse les uns; une intelligence volontaire, étroitement pratique conduit les autres. Et la vie, jetée sur eux comme un lourd filet, ne leur offre que des conflits d'une médiocrité douloureuse et poignante, des débats d'égoïsmes et d'instincts.

Et tout de même, de cette aventure entre fille de cocotte et fils de bourgeois, de la faillite de cette tentative longue, lente et désespérée de la petite Jacqueline si volontairement attachée à la poursuite d'un idéal pas bien haut, d'un rêve un peu mesquin et tout de suite flétri, de tout ce drame enfin, qui piétine parmi toutes les vulgarités, les bassesses et les brutalités de la vie, se dégage une impression amère, forte et singulièrement plus haute que les personnages et que la pièce d'ailleurs grandie au dénouement d'avoir su faire pénétrer en nous, dans un frisson de tristesse, la sensation d'une lourde, d'une immanente, d'une inéluctable fatalité.

M. Bernstein connaît à merveille le métier où il débute. Sa pièce

bien construite, d'un développement strict, uni et logique, d'un dialogue aisé, rapide, spirituel, et pathétique quand il le faut, amuse et intéresse. Peut être a-t-il réduit la portée générale de son sujet, en donnant à Jacqueline un mari et une famille d'un exceptionnel protestantisme. Mais c'est qu'il voulut d'avance excuser son héroïne de sa défaillance finale. Et voilà où se mêle à la hardiesse l'habilité qui ne l'empêcha point cependant d'écrire les franches et fortes scènes d'un troisième acte, dont la véhémence fit précisément le succès.

Auprès de M. Calmettes, élégant, aimable et de charme attendri, de MM. Arquillière, Noizeux, Plan, de Mlle Ryter, à la gentillesse de qui conviennent surtout les rôles hargneux et boudeurs, de Mlle Rogé, malicieuse, de Mme Samary, imposante, débutait Mme Simone Le Bargy.

Et que dire de cette nouvelle comédienne, sinon qu'elle fut parfaite à ses débuts, comme d'autres à la fin de leur carrière! Elle n'a plus rien à apprendre de ce qui s'apprend : sa voix est agréable et bien posée, ses gestes sobres et justes, son aisance prodigieuse. Et pourquoi tant parler de son intelligence, quand elle nous apparaît si naturellement, *instinctivement* douée, d'un tempérament original qui s'affirme par les plus jolies et plus fines nuances, aux moments de grâce et de tendresse, par les plus nerveuses, les plus fortes et les plus ardentes expressions, aux moments de passion, d'émotion débordante ou contenue?

Le succès, un succès, très grand et légitime, se partagea équitablement entre la comédie et la comédienne.

Et je souhaiterais qu'il me restât plus de place pour louer l'admirable mise en scène de *Théodora* — la mise en scène est plus « importante » que la pièce, — et le génie si divers, la grâce, la souplesse, la puissance, le miracle enfin d'éternelle jeunesse de Mme Sarah Bernhardt, qui ne vieillit point dans les pièces qui vieillirent le plus.

A l'Odéon, M. Jacques Normand fit représenter *M. et Mme Dugazon*, comédie d'aimable imagination qui reçut un aimable accueil.

ANDRÉ PICARD

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Gustave Kahn : **L'Adultère Sentimental** (Éditions de La revue blanche).

Dès ses débuts, par une sûre intuition, M. Kahn a su découvrir la libre forme poétique où sa nature l'inclinait. Mais cette croyance n'est pas tout à fait vaine : que si l'on *naît* poète, on *devient* prosateur. Des livres tels que *le Cirque Solaire* ou *les Petites Ames pressées* ne peuvent certes passer pour des erreurs ou des tâtonnements; mais on y verra désormais comme une préparation à cette œuvre plus large, *l'Adultère Sentimental*, où la même émotion, la même fantaisie animent une matière moins subtile et plus lourde à soulever. Ceux-là pourtant se méprendront, qui loueront M. Kahn de descendre enfin « vers la vie » (n'était-ce pas de la vie aussi bien l'histoire de M. Jérôme Botte ou celle du comte Franz?); pour moi, je le loue plutôt de regarder en poète la vie quotidienne. Sa rêverie, pour s'être longtemps promenée en des royaumes diaphanes, s'entend mieux à restituer leur transparence et leurs reflets à ces images familières dont le vulgaire n'aperçoit que la terne opacité. Si M. Kahn joue au réalisme, c'est bien pour nous rappeler que le seul réalisme complet est le réalisme des poètes.

Trompée, ruinée par le notaire son mari, la belle et molle Mme Dobret se retire chez sa mère, qui la console assez mal par le souvenir de ses propres déboires. Au village, entre le vieux médecin et le vieux curé, Mme Dobret s'ennuie; Mme Dobret songe; le songe de Mme Dobret à la figure d'un trop jeune homme qui salue, et prend son cœur, et passe... Quand ce mince filet d'amour s'est ainsi perdu dans le sable, Mme Dobret, soudain vieillie, ne vit plus que pour sa fille Marthe. Etant belle et point riche, Marthe attend des années un mari qui lui plaise beaucoup — des mois un mari qui lui plaise un peu — et pour en finir épouse l'épais et jovial Grandière, mari trop faible dès l'abord, et bientôt infidèle, et plus tard complaisant... Et la fière Marthe tombe assez vite de l'adultère demi-tendre à l'adultère demi-vénal, des bras du blond sous-préfet Pijoulat à ceux du gros millionnaire Paul Yvoux... Et quand la dernière rupture la laisse brisée et salie, elle prévoit, hélas! pour sa petite Alberte, les mêmes chagrins et les mêmes souillures. Pas de route ouverte, pas de refuge *ailleurs*, il faut rester, « c'est ça la vie ».

— Cette morne histoire où défilent quatre générations de femmes pouvait être contée selon deux modes contraires, soit *du dedans*, soit *du dehors*. Un romantique mettrait en valeur, avant tout, le désespoir de deux âmes, l'une fine et l'autre ardente, refoulées sur elles-mêmes

par les mœurs et les lois. Un réaliste pur étalerait le solide enchaînement des faits inéluctables, une série de mots et de gestes fatals, que la conscience éclaire d'une lumière inutile. Nous exigeons de plus en plus qu'un roman nous donne tout ensemble ces deux faces de la vie, l'illusion intérieure et l'illusion des sens, l'apparence de liberté propre aux sentiments en devenir, l'apparence de nécessité commune aux actes accomplis. Mais le plus souvent ces deux aspects fusionnent et se pénètrent; l'originalité de M. Kahn est de les faire sans cèsse alterner, pour tirer l'émotion de ce contraste même, avec un personnel *humour*, qui ne ressemble (un peu) qu'à celui de Dickens. Et de là naît une sorte de drame un peu risible ou de comédie très amère, — un jeu nouveau de l'amour et du destin.

Il faut s'attarder aux pages qui décrivent le départ de Mme Dobret, — à celles où son déclin se trahit par la répétition inopportune des mêmes grâces qui la firent admirer, — enfin aux péripéties de l'anxieuse chasse au mari... Parfois sans doute, à noter de trop près la fuite rapide des choses et des pensées, le style de M. Kahn se fait lui-même trop fugace, trépidant et papillotant; parfois l'action laisse désirer des raccourcis plus énergiques, tandis que la seconde chute de Marthe suit de bien près la première, si différente, avant que nous y soyons préparés. Mais l'impression finale est le signe le plus certain d'une composition harmonieuse : Ici les émotions ne sont pas juxtaposées et successives ; elles se fondent les unes dans les autres ; les premières revivent à travers les suivantes, et toutes ensemble résonnent dans la tristesse du dénouement : ainsi le souvenir des notes qu'on n'entend plus prolonge ses vibrations mourantes jusqu'à la fin de la mélodie.

MICHEL ARNAULD

L'HISTOIRE

EUGÈNE VEUILLOT : **Louis Veuillot** (Retaux).

M. Eugène Veuillot, qui a quatre-vingt-trois ans, publie le second volume de la biographie considérable et minutieuse qu'il a entrepris de consacrer à son illustre frère. Souhaitons que M. Eugène Veuillot achève rapidement cet ouvrage, qui est de l'intérêt le plus haut et parfois le plus piquant. Le premier tome, attachant surtout pour les personnes pieuses ou pour celles qui désirent connaître la psychologie et le mécanisme de la piété, laissait Louis Veuillot en 1845. Le nœud du récit était la conversion de Veuillot. Ce second tome n'embrasse en tout que dix années : 1845-1855. Mais quelles années! Toute l'histoire du parti catholique sous la seconde République. Toutes les polémiques relatives à la tactique des catholiques dans la société moderne, et au problème particulier de la liberté d'enseignement. Les escarmouches entamées à la naissance du « catholicisme libéral », au lendemain du coup d'État. Tel qu'il est, ce volume est d'une lecture indispen-

sable aux historiens et aux politiques d'à présent. Je ne dis pas qu'il fixe sur tous les points la vérité historique. Mais, sur beaucoup, il la complète. Par exemple, on ne peut lire les *Mémoires* de M. de Falloux sans tenir en regard l'ouvrage de M. Eugène Veuillot. Quant aux réflexions que ce livre inspire, dans l'ensemble et dans le détail, elles seraient infinies: il est écrit dans cette langue nuancée des écrivains du parti catholique, où les mots traduisent plutôt qu'ils n'énoncent les choses, langue fluide et pâle, mais subtile, sinon toujours pure, et capable d'enchanter seulement qui sait lire. Catholiques et mécréants (mécréants surtout), lisez lentement, plume en main, le très instructif et très important ouvrage de M. Eugène Veuillot.

Louis-Joseph Wagré : **Souvenirs d'un caporal de grenadiers** (1808-1829), publiés par le comte Fleury (Émile Paul).

Tous les soldats de l'Empire ne sont pas devenus maréchaux de France. En publiant ces souvenirs de guerre d'un garçon boulanger que le régime de la conscription forcée prit, bien malgré lui, à sa profession pacifique pour le mener à la captivité des Baléares en passant par la capitulation de Baylen, M. le comte Fleury, directeur de l'intéressant *Carnet historique et littéraire*, prend soin de nous avertir que lesdits mémoires furent rédigés par son héros, en l'année 1828, « avec l'aide de quelques amis plus lettrés » Cela se découvre. Du reste, le volume est agréable, assez savoureux, dans le style du XVIIIe siècle, dont il semble une survivance, plutôt que dans le ton attendu d'une victime de Napoléon.

G. Letainturier-Fradin : **La Chevalière d'Eon** (Flammarion).

M. Letainturier-Fradin, sous-préfet de Châteaudun et curieux d'histoire, soutient que la chevalière d'Éon fut un homme, un joli homme, un peu trop joli peut-être, mais qu'enfin sa seule mignardise fut cause de ses succès et de ses malheurs. Jusqu'aux dernières pages du volume, j'avoue que je gardais des doutes. Ces dernières pages sont accompagnées de preuves si chirurgicales qu'il n'y a pas à insister. Mais que le problème du sexe de ce ou cette d'Éon ait pu se hausser par instants jusqu'aux proportions d'un secret d'État redoutable, voilà qui est révélateur sur un temps et sur un régime. Or, c'est ce que montre avec talent, avec méthode, M. Letainturier-Fradin.

E. Zevort, recteur de l'Académie de Caen : **Histoire de la troisième République**. Tome IV : *La Présidence de Carnot* (Alcan). — Théophile Lavallée : **Histoire des Français**, continuée par MM. Frédéric Lock et Maurice Dreyfous. Tome VII : *La République parlementaire :* 1876-1901 (Bibliothèque-Charpentier).

Deux volumes sur notre temps.

Pour M. Zevort, l'histoire de la troisième République se raconte par règnes. M. Thiers. Le Maréchal. M. Grévy. M. Carnot. Un volume par

président. Cela paraît bien artificiel. On déplore aussi de trouver, dans un livre qui veut être un livre d'histoire, des affirmations pareilles à ceci : « La mort de hauts personnages, comme celle de Mme Grévy ou celle de Jules Ferry, surprenait un instant la France, mais ne la troublait qu'à la surface. » On ne se souvient pas que la douleur produite par la mort de Mme Grévy ait dépassé son entourage, ni troublé la France, même à la surface.

Vous ne découvrirez aucun truisme, ni aucune superfétation dans l'excellent septième volume de l'*Histoire des Français*, de Théophile Lavallée, continuée après sa mort par MM. Frédéric Lock et Maurice Dreyfous. L'auteur de ce précis (*la République parlementaire* : 1876-1901) a très bien compris que, faute de recul, on ne peut écrire sur les vingt-cinq dernières années un livre d'histoire. Mais il offre un mémento solide, attrayant, utile, parfaitement ordonné, des faits de cette période. Des notes bien choisies remémorent des détails caractéristiques, qu'on aurait oubliés sans elles. Le ton du volume est honnêtement républicain. La documentation complète, et s'efforçant d'être impartiale.

ROBERT DREYFUS

G. LENOTRE : **Le Marquis de La Rouërie et la conjuration bretonne (1790-1793)**; — **Tournebut (1804-1809)**; — **Le Baron de Batz (1792-1795)**; — **Paris révolutionnaire ; vieilles maisons, vieux papiers.** (Perrin.)

M. Lenôtre vient de recueillir quelques belles histoires des temps révolutionnaires, et il nous les donne. Voici d'abord la vie énergique et désordonnée du marquis de La Rouërie qui organisa la chouannerie bretonne. Chateaubriand, qui l'avait connu, nous le montre qui « fourrageait les bois, en Bretagne, avec un major américain et accompagné d'un singe assis sur la croupe de son cheval. Les écoliers de droit de Rennes l'aimaient à cause de sa hardiesse d'action et de sa liberté d'idées; il était élégant de taille et de manières, brave de mine, charmant de visage et ressemblait aux portraits des jeunes seigneurs de la Ligue. » On ne saurait rien trouver de plus amusant que l'aventure de La Rouërie. C'est le talent de M. Lenôtre que de donner la vie à l'histoire : qu'il nous montre les *caches* du vieux château de Tournebut, machiné comme la scène du Châtelet, qu'il nous fasse trembler à l'attaque des diligences par des hommes masqués, qu'il nous étonne au récit des honteux et mélodramatiques procédés de la police impériale, ou qu'il nous émeuve pour le baron de Batz qui veut sauver la reine, on s'amuse comme à la Porte-Saint-Martin. Et ce n'est pas un mince mérite pour un historien que de distraire son monde.

Mais pourquoi faut-il que M. Lenôtre n'ait pas toujours eu soin de nous indiquer srupuleusement ses références et ses sources ? Il devrait nous prouver qu'il dit la vérité. On nous enseigne dans quelques écoles

spéciales que l'histoire n'est belle qu'autant qu'elle est parfaitement sincère, que tout fait qui n'est pas appuyé d'une référence laisse un doute et que tout historien qui laisse un doute sur sa véracité est mauvais : nous n'avons pas plus de raison de le croire que les chroniques où, dans chaque journal, un gazetier nous raconte l'histoire quotidienne à sa manière. A la vérité, M. Sardou affirme, dans sa préface à *Tournebut*, que « Lenôtre n'avance pas un fait dont il ne puisse fournir la preuve » et qu'il l'a vu « scrupuleux sur ce point jusqu'à supprimer tout le pittoresque qui pouvait être mis sur le compte de son imagination ». C'est quelque chose que le témoignage de M. Sardou, mais une petite note au bas de la page ferait mieux notre affaire. Aussi préférera-t-on à *La Rouërie* et surtout à *Tournebut* et au *Baron de Batz*, les articles réunis sous le titre de *Paris Révolutionnaire* où M. Lenôtre nous fait assister à ses découvertes en historien et nous conte ses histoires en homme de lettres.

JACQUES BOULENGER

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14459

Lao-tse le Nietzschéen

A PROPOS DU LIVRE DE LA VOIE ET LA LIGNE DROITE (1)

On a trop peu accoutumé en Europe d'accorder de l'importance aux manifestations intellectuelles qui se sont produites en dehors du domaine de la civilisation occidentale. Pendant de longs siècles, on a fait commencer la philosophie à Thalès de Milet. On tenait pour barbare, et capable au plus d'intéresser cette curiosité superficielle qui va aux productions étranges ou exotiques, tout ce qui n'entrait pas dans l'histoire de la période gréco-romaine et de ses commentaires chrétiens.

D'abord ce fut par ignorance, plus tard par paresse d'esprit ou par préjugé. Il fallut toute l'obstination de Schopenhauer pour imposer à l'attention européenne le monde intellectuel hindou. Et il n'y eût jamais réussi, s'il n'avait, par l'application de philosophèmes hindous à la mentalité européenne, provoqué l'indignation de tous les esprits dirigeants, inféodés, consciemmment ou inconsciemment, à l'hellénisme.

Encore eut-il beau jeu. Il faisait l'apologie d'un esprit qui fut longtemps tenu pour l'expression la plus pure, la plus immédiate de la race aryenne, dont tant de gens se réclament. Les idées hindoues, mises à la portée du public européen, devaient avoir un succès d'autant plus vif que leur logique ressemble fort à la logique occidentale, les comparaisons étaient faciles et fécondes, et l'on s'extasiait à retrouver dans nombre de vieilles traditions de l'Inde les rudiments d'idées européennes.

D'autres savants ont cherché, dans le même temps, à mettre la civilisation chinoise à la portée de l'intellectualité occidentale, tâche autrement ingrate. La Chine et tout ce qui la touche a pour les Européens une apparence qui leur donne à rire le plus souvent. Or, on ne trouve ridicule que ce qu'on ne comprend pas. L'Européen ne comprend pas grand'chose à l'esprit chinois (ni le Chinois à l'esprit occidental) : la psychologie des deux races est trop différente. Où cette différence se marque le plus distinctement (au moins quant aux concepts généraux), c'est dans la langue.

(1) Une traduction, par M. Alexandre Ular, du *Livre de la Voie et la Ligne Droite* de Lao-tse figure dans *La revue blanche* des 1er et 15 juillet 1900. Elle sera prochainement publiée en un volume des *Éditions de La revue blanche*.

L'Européen procède, comme l'Hindou, pour l'expression et le développement de ses idées, un peu à la façon d'un auteur dramatique. Il commence par personnifier ce qu'il veut exprimer, et voilà son *sujet*. Le *verbe* marque son action. On le qualifie dans le *complément*. Il n'est pas de phrase indo-européenne qui ne soit une sorte d'extrait de casier judiciaire du personnage imaginé qu'elle concerne. Le génitif précisera les origines, les relations, les titres de propriété, les accointances ; un verbe déterminera le genre de son activité ; un datif, les intentions ; un accusatif, le but précis ; des adverbes, les circonstances, la façon de procéder, le raisonnement intime, enfin tous les petits à-côté de l'action. Et, souvent, celui qui crée tout ce monde imaginaire fait intervenir encore sa propre appréciation, en jugeant de la valeur de sa création par des interjections : « sans doute », « peut-être », « évidemment »... L'Indo-Européen est presque incapable de concevoir qu'on puisse parler autrement que par séries de petits drames.

En chinois les idées ont un mode d'expression essentiellement différent. On ne fait pas le procès d'un sujet dans une phrase. On constate une chose, et l'on constate d'autres choses qui peuvent servir de circonstances. Mais le procès, si l'on veut, le jugement, se fait en dehors du langage, inconsciemment. Chacun, à sa guise, coordonnera les faits énoncés, s'il en éprouve le besoin. D'où la difficulté pour un occidental de comprendre le monde chinois et de s'y intéresser, surtout quand il le compare au monde hindou dans lequel il retrouve une sorte de prototype.

Cette différence de procédés suffit encore à expliquer pourquoi la philosophie chinoise est considérée comme plate, incohérente, incapable d'aborder des problèmes ultra humains, réduite à la discussion oiseuse et quasi-machinale des sujets les plus terre-à-terre. La sorte de débat logique qui trouve son image fidèle dans la phrase européenne n'existe pas pour elle. Elle affirme ou elle nie. Par là, elle nous semble commander ou, du moins, moraliser. On n'y trouve pas de preuves, ni d'essais de preuves, dans le sens occidental du mot. Les affirmations d'un philosophe chinois sont à prendre ou à laisser. Discuter avec lui, c'est presque chose impossible pour l'Européen : il ne pourra que lui opposer une opinion différente, et dès lors le philosophe chinois lui semblera vite ennuyeux.

Cette incrimination n'est dangereuse que pour l'Européen qui la formule. Sa manie dramatisante le pousse à discuter des choses ultrahumaines absolument comme des faits de tous les jours ;

et il croit pouvoir discuter là où n'a que faire sa logique terrestre. Le Chinois abdique volontiers ce jeu d'esprit. Et n'était une incapacité relative de sa part à aborder les problèmes métaphysiques, on pourrait dire qu'il nous est supérieur par le meilleur usage qu'il fait de ses forces psychiques. On invoque contre la philosophie chinoise un autre grief : la platitude de ses résultats, même dans les questions ordinaires. Reproche, facile à faire, mais qui n'est pas plus juste.

On juge en Europe la philosophie chinoise sur les conséquences qu'elle a pu avoir et non sur ses tendances. Il est à remarquer que la morale chrétienne, dont se réclame la logique occidentale, commande, au contraire, de juger sur les intentions et non sur les actes. Les jugements européens, surtout en matière de philosophie, se ressentent gravement de cette incohérence. Kant, jugé sur son influence (création du bon sujet soucieux de son devoir imaginaire), a été vénéré ; l'objet qu'il poursuivait (négation de la réalité immédiate du monde sensible) aurait été odieux à tous les chrétiens, condamné par toutes les autorités. De même pour Nietzsche. Le petit arriviste, ignorant, féroce et stupide, qui ne l'a pas compris et s'en réclame, fait qu'on tient le philosophe pour diabolique, sinon pour fou ; son effort véritable (négation des valeurs ultramondiales et leur remplacement par un idéal terrestre supérieur à l'homme) lui vaudrait, au contraire, d'être considéré comme l'esprit le plus hautement spéculatif et moral que l'Occident ait produit.

De même quand on a essayé de démêler le labyrinthe des phénomènes psychiques chez les Chinois. On a commencé par examiner (et combien superficiellement !) l'état actuel de la mentalité chinoise telle qu'elle se manifeste dans les institutions politiques et les coutumes populaires. C'est de ces institutions et de ces coutumes, tout derniers ricochets des toutes dernières influences de la philosophie, qu'on s'est alors servi pour la reconstituer, et en même temps pour la juger. Or, comme les Chinois sont convaincus qu'ils ne font en tout qu'interpréter, la philosophie de Kong-tse (Confucius), la critique européenne n'a pas craint d'identifier la philosophie d'il y a vingt-cinq siècles avec la morale qui a cours aujourd'hui...

Mais, quand même la philosophie de Kong-tse se refléterait dans l'esprit chinois d'à présent, il n'en serait pas moins erroné d'en faire l'essence de la pensée chinoise en général. Il ne faut pas oublier, en effet, que la popularité n'est pas le lot des penseurs les plus profonds, mais qu'elle va à ceux qui excellent à

vulgariser des idées immédiatemeut assimilables. Et déjà cela suffirait presque pour qu'on refuse à Kong-tse le titre de prince des philosophes chinois. Il est trop populaire. Il est trop moraliste. Mais surtout, il est trop optimiste, d'un optimisme naïf qui se satisfait de voir durer l'équilibre économique et la paix familiale et qui est inapte à intégrer la détresse de l'individu.

L'optimisme de Kong-tse n'est au fond qu'une défiguration vulgaire de la vigoureuse résignation de son grand maître, Lao-tse. A en croire la tradition, Kong-tse, en même temps qu'il lui rendait hommage, aurait reconnu qu'une part de la pensée laotséenne lui était restée voilée. Légende, peut-être, mais significative.

Lao-tse est réputé obscur en Chine ; il est inconnu ou méprisé en Europe.

La lecture de son texte — il est vraisemblablement mutilé — se hérisse des pires difficultés. Ses aphorismes sont apodictiques ; son audace à juxtaposer des idées qui semblent s'exclure à première vue, déconcertante. Dédaigneux de toute déduction, mais aussi peu choqué par les contradictions, l'aphorisme lapidaire lui suffit pour saisir, approfondir, formuler et résumer un problème de métaphysique, de physique, de biologie ou de morale. Si, négligeant son mérite de créateur, l'on renonçait à contrôler la portée de ses dires, il pourrait passer tout simplement pour un poète inspiré. Il est sage. Il vaticine avec orgueil, avec splendeur, et non sans l'ironie supérieure qui est pour exaspérer ceux qui croient savoir

Ainsi il devient mystérieux ; et du mystère à l'ineptie il n'y a qu'un pas, pour ceux qui ne comprennent qu'à moitié. Ces derniers ont été, en Chine comme partout, l'immense majorité. Les formules définitives, incomprises d'une plèbe intellectuelle inféodée à un système de morale étatique, furent vite considérées comme autant d'invocations magiques. Les allusions lointaines, la majesté du ton, le luxe multicolore de l'expression, l'intransigeance individualiste dans l'expression d'idées qui n'ont de sens que pour une élite, tout cela devait exciter la curiosité de ceux qui vivaient en marge de la société confoutsiste ; et, sous couleur de se conformer aux préceptes de cette doctrine vénérable, mais incomprise, il se constitua un immense groupe de *laotsistes*, individus louches, déclassés, — qui prenaient la fourberie pour de la force, l'égoïsme pour de la supériorité, la magie pour de la sagesse, et le pouvoir de duper les naïfs pour de la grandeur...

Un système de morale pour vagabonds, de démonologie plu-

tôt que de religion, de magie insidieuse, de sincérité dans le crime, se greffe au cours des siècles sur la philosophie prétendue obscure ou équivoque des aphorismes du *Tao-te-king*, (le *Livre de la Voie et la Ligne Droite*), qui constitue tout l'œuvre de Lao-tse. Ses disciples prétendus furent moines vagabonds, vivant d'artifices de foire, de duperies alchimistes, de mendicité, de fraudes, et, d'un mot, de l'exploitation la plus basse, mais consciente, de la stupidité populaire.

Les quatre-vingt-un aphorismes du *Tao-te-king*, le plus court et le plus substantiel de tous les grands livres d'idées, restaient pour les curieux d'Europe aussi énigmatiques que pour les Chinois qui se réclament de leur autorité. Donnant une fois de plus dans la vieille erreur de la soi-disant critique européenne, on identifia les deux incompréhensibles : l'œuvre de Lao-tse et la secte des Tao-sse ; et l'on stigmatisa la première comme absurde et détestable, parce que la seconde semblait là sottise et la vulgarité mêmes

On remarquera qu'un phénomène analogue se produit actuellement dans le mouvement des idées en Europe au sujet de Nietzsche et de ceux que l'on appelle nietzschéens.

Ce n'est pas une simple coïncidence. Il n'y a pas, en effet, dans le cours de l'histoire des idées générales, deux grands créateurs de valeurs qui se ressemblent autant que le premier et le dernier, Lao-tse et Nietzsche. Ils ne diffèrent que par les milieux où ils se manifestent, voire la façon dont ils réagissent sur eux et par leur structure logique. Nous dirons que la pensée de Nietzsche, Européen, procède par drames d'idées, comme celle de Lao-tse, Chinois, par architectures.

Si l'on prend les conceptions fondamentales de la philosophie nietzschéenne, qu'on néglige les véhémences de forme, le maquillage propre à exciter des lecteurs énervés par l'éducation néo-chrétienne, on est tout étonné de voir qu'elles sont à peu près identiques à celles que Lao-tse a érigés en monument inébranlable, nues et naïves. En face des mêmes problèmes, Nietzsche a conscience d'accomplir une œuvre herculéenne de destruction et de synthèse nouvelle, tandis que Lao-tse se réjouit, tel un enfant qui joue, de simples énoncés faciles, mais définitifs. Nietzsche éprouve toujours le besoin de réfuter des contradicteurs possibles ; Lao-tse plane au-dessus de tout débat intellectuel, dans le calme serein qui caractérise aussi bien la stupidité parfaite que la suprême grandeur.

Lao-tse est au delà de Nietzsche, si loin au delà que, pour le moment, on pourrait les dire encore exactement contempo-

rains. Voilà l'intérêt positif par lequel il captive ceux qui se croient (et qui sont peut-être par là même) les plus fins psychologues du temps.

Son intérêt négatif suffit pour exaspérer même les pessimistes les plus résignés. La philosophie commence à Lao-tse et aboutit à Nietzsche — et le contraire n'est pas vrai.

Or, on peut se demander à quoi nous a servi toute la lutte intellectuelle de vingt-cinq siècles, l'évolution hybride de l'intellectualité occidentale qui a pour point de départ le réalisme naïf des primitifs grecs (c'est l'époque même où Lao-tse proclame des solutions dont l'envergure est presque encore trop large pour la cage de notre mentalité actuelle). Le retour que fait sur soi-même la philosophie, si l'on va, disons d'axe en axe, de la pensée laotséenne à la pensée moderne qui trouve dans Nietzsche son expression la plus exaltée est manifeste et terrible. Le *Tao* de Lao-tse, la *Voie*, le vase du processus mondial, la continuité de l'évolution spontanée qu'il faut constater, mais dans laquelle l'homme ne saurait intervenir en tant qu'individu, — c'est exactement le principe de l'évolution tel que l'a formulé la philosophie moderne.

Le fatalisme vigoureux que comporte l'idée de l'évolution, la loi des survivances et, avant toute autre chose, la tendance différentiatrice se trouvent constatés chez Lao-tse, mais son affirmation est aussi naturelle que l'essai d'analyse auquel a procédé Nietzsche est laborieux.

L'application de l'idée évolutive à l'homme, la morale de l'évolution, le *Te* de Lao-tse, la *Ligne Droite* de conduite, mène aux mêmes conceptions directrices de la vie de l'individu que l'œuvre de Nietzsche. L'exhortation adressée aux esprits ordinaires qui, par mégarde, écouteraient sa doctrine, le conseil de rester simples, innocents, ignorants et satisfaits, et, d'autre part, le tracé sublime de la voie du *Parfait*, de l'homme supérieur, qui dit : « Je suis autre que tout le monde : mais je suis Moi » ; qui rehausse sa personnalité et creuse un fossé toujours plus profond entre la sienne et celle des autres ; qui pratique le *non-vouloir*, c'est-à-dire s'abandonne à l'action du principe évolutif, lequel se manifeste, sans recourir au raisonnement, de façon immédiate, dans les instincts ; la juxtaposition de deux types psychiques foncièrement différents, dont l'un est celui de l'individu absolu et l'autre est pris dans la foule, — tout cela ressemble si étrangement à la conception nietzschéenne des hommes autonomes et des hommes grégaires qu'il paraît improbable que Nietzsche n'ait pas connu Lao-tse ; cependant, il

n'a pu le connaître. Il paraît surtout improbable que Lao-tse ait pu formuler avec l'aisance qu'il a cette philosophie, sans avoir parcouru le chemin douloureux où s'est formée l'expérience de Nietzsche.

Quand on a constaté ces généralités, il semble à la fois plus admissible, et que l'Europe ait ignoré Lao-tse, et que la Chine ne l'ait point compris. La vérité est qu'en Chine l'idée de l'évolution est morte avec l'individu qu'on a superstitieusement surnommé Lao-tse, « le vieil enfant », celui qui portait à sa naissance la barbe et les traits d'un homme à qui l'expérience de la vie semble acquise. En Europe, l'idée de l'évolution ne fait que germer.

Or, pour s'instruire, il vaut mieux être mis en présence des solutions que d'être initié aux méthodes qui les ont fournies. Ainsi l'on enseigne d'abord que la terre tourne et on le fait admettre au moyen de preuves sensibles qui l'établissent; ce n'est qu'après qu'on aborde (ou jamais) l'examen de l'effort intellectuel et des méthodes d'où a jailli la découverte. De même, il vaut mieux étudier Lao-tse d'abord, et ne lire Nietzsche que plus tard et pour voir seulement comment l'homme moderne, servi par l'expérience psychologique de trente siècles d'hellénisme, se débat dans les liens imperceptibles de ses préjugés millénaires.

Un tel spectacle est réjouissant et triste. Il semble nier, sinon la réalité de l'évolution, laotsiste ou nietzschéenne, du moins la réalité du progrès, qui, d'après Nietzsche, est un embranchement de l'évolution des instincts de troupeau, et qui, pour Lao-tse, se résume dans la folie du vouloir raisonné...

Mais Lao-tse lui-même ne raisonne-t-il pas? ne veut-il pas? Et si non : pourquoi conçoit-il et prononce-t-il les formules les plus profondes, les plus majestueuses que l'humanité ait entendues?...

ALEXANDRE ULAR

Révolutionnaire

SUITE D'ESQUISSES

[L'auteur de ces pages, Peter Altenberg, dont le talent compte, en Autriche et en Allemagne, de fervents admirateurs, naquit à Vienne en 1862. Ainsi qu'il le dit lui-même dans une courte et charmante autobiographie, il fut juriste sans étudier le droit, médecin sans étudier la médecine, libraire sans vendre de livres, amoureux sans jamais se marier et poète sans produire un poème. Mais il a publié deux volumes de prose : die Achantis *et* Wie ich es sehe *qui, dès leur apparition, le mirent au rang des meilleurs écrivains allemands de ce temps. Il méritait d'être présenté aux lecteurs français.]*

LA VISITE

La lampe blanche, mèche haute, brûlait dans l'antichambre. Aux patères de nickel étaient accrochés quelques vêtements.

Le jeune homme effleura doucement un long manteau de dame.

Puis il entra.

La jeune maîtresse de maison était assise sur un sofa de soie couleur rouille.

Elle était coiffée à la japonaise, avec trois boules d'or ; elle avait de beaux sourcils minces et des mains fines et blanches. Elle portait une robe de soie noire très lâche avec une collerette large ouverte de tulle brillant.

Derrière elle, contre la muraille, une planche d'un brun mat, en bois précieux, supportait six pots de verre épais et ventrus, ornés de taches rouge-sombre et gris-clair fondues dans le verre et d'incrustations de feuilles et de fleurs dorées.

La jeune femme était là comme sous une véranda.

Sur un fauteuil bas, en peluche vert-gazon, il y avait une jeune fille avec une robe de velours rayé purée de marrons.

Elle avait des cheveux bruns naturellement ondulés et son teint était pareil à de l'écume de mer dans laquelle on aurait fumé.

— J'ai senti que c'était vous, dit la maîtresse de la maison.

— Oh ! moi aussi..., dit la jeune fille.

Il alla tranquillement au samovar et examina les *gingerbreads* rangés sur le plateau d'argent, l'un contre l'autre, comme des écailles de papillon vues au microscope — semblables à des tuiles sur un toit.

Au fond d'une large corbeille japonaise en paille, les marrons glacés brillaient d'un éclat humide dans leurs petites baignoires de papier blanc plissé.

La jeune maîtresse de maison se leva pour préparer une tasse de thé doré.

Le jeune homme contemplait les mains merveilleuses dont les mouvements étaient d'une douceur extrême.

Elle sucra le thé, versa le rhum — connaissant son goût, probablement.

Puis elle revint s'asseoir sous la véranda, près des pots de verre gris, rouges et dorés.

La jeune fille se leva ; elle apporta la tasse d'argent plate et la corbeille de bambou tressé.

Le jeune homme but lentement le thé, mangea des *gingerbreads* et quinze marrons glacés.

Les dames souriaient.

Il dit : « Un thé clair, jaune d'or, avec de bon rhum, voilà, mesdames, le meilleur stimulant du monde. Cet or fluide nous réchauffe et exerce sur les nerfs de notre goût un charme suave qui s'étend à tout l'organisme comme une douce vapeur. C'est comme un bain intérieur, chaud et parfumé, et cela rehausse l'énergie vitale.

» Les *gingerbreads* sont les rois des *cakes* anglais. Cassants comme verre, ils renferment l'âme du gingembre, un arbuste singulièrement stimulant ».

Il dit encore : « Le marron glacé est un mets très nourrissant et d'une digestion très facile... ; au cours de ses transformations postérieures, il engendre directement de l'esprit. »

Les dames souriaient.

— Oui, mesdames, il faut nous efforcer sans cesse de remplacer avec adresse et raffinement les forces qui se perdent dans la vie, de les remplacer rapidement et facilement ; il faut nous efforcer d'équilibrer notre train de maison et de l'augmenter. C'est de cette manière que nous croissons dans l'infini et que nous devenons immortels...

— Comment fait-on les marrons glacés ? demanda la belle jeune fille.

— Je ne sais pas..., dit la maîtresse de la maison. On les achète chez Demel.

Lui : « Il semble qu'on les fasse cuire dans de la vapeur d'eau... A toutes ces belles, bonnes et saines choses viennent s'ajouter deux mains idéales, et une robe de satin rayé, avec des lueurs et des plis où l'ombre se repose. Un flot de forces nous entre alors par les yeux, un flot de forces qui baigne notre cerveau et le lave de tout ce qui l'alourdissait et le troublait. »

La jeune dame rougit.

La jeune fille garda son teint d'écume de mer dans laquelle on aurait fumé.

Le jeune homme considérait ces jours de réception comme un établis-

sement de diététique et d'hygiène. Pour mieux dire, tout chez lui se transformait en choses susceptibles d'accroître la force de tension du noble organisme qu'est l'homme.

Du thé, du gingembre, des marrons, des mains de femme...

— Il nous faut grandir..., pensait-il, et à quelque instant que ce soit.

En échange, ces dames recevaient l'image d'une belle machine compliquée, fine, sous pression et bien graissée ; on n'avait qu'à mettre la machine en communication avec une courroie quelconque, et l'on obtenait un travail d'une intensité extraordinaire dans n'importe quel ordre de la production humaine.

La fine machine sous pression, bien graissée, se mit à fumer.

C'était la fumée de cigarettes égyptiennes.

La jeune fille fumait aussi. On l'eût prise pour une grosse pipe d'écume, soigneusement sculptée, qui se culotterait elle-même.

Dans la chambre tiède se mêlaient les parfums du thé, du rhum et des cigarettes.

Le jeune homme s'assit sur le petit sofa, près de la jeune femme et regarda les fines mains blanches.

La jeune femme les cacha dans les plis de soie de sa robe et, toute honteuse, se pencha légèrement en avant.

— Connaissez-vous A. Tchékhov ? demanda-t-il. Il est extraordinaire, c'est un génie ! Je vous ai apporté un petit livre de lui, mademoiselle...

— Lisez-nous quelque chose... dit la princesse d'écume de mer jaunie.

Il lut *la Mort du matelot* (1) et *les Ennemis* (2).

C'était triste..., l'endroit n'était peut-être pas des mieux choisis... Que lui importait !

Mais les dames s'enthousiasmèrent...

— Vous lisez comme Coquelin, dit la jeune fille.

Le jeune homme dit : « L'enthousiasme et la déclamation sont des moyens de précipiter en nous le travail d'assimilation et de désassimilation et, par conséquent, d'élever notre humanité. On se rajeunit à cet exercice ; c'est comme une gymnastique intérieure. »

Les mains blanches de la jeune femme reposaient étendues sur la soie noire. Elle oubliait de les cacher...

Le jeune homme reprit : « Mon Tchékhov ! Dire beaucoup de choses avec peu de mots, voilà le secret. La plus sage économie jointe à la plus profonde abondance, c'est tout pour l'artiste... comme pour l'homme. L'homme est — devrait être — un artiste lui aussi... un « artiste de vie ». Les Japonais peignent une branche de fleurs, et c'est tout le printemps. Nous peignons tout le printemps, et c'est à peine une branche de fleurs. Une sage économie, voilà l'important. Et puis, voyez-vous, il est beau d'avoir une sensibilité aiguë pour les formes, les couleurs, les parfums.

---

(1) et (2). En français dans le texte.

Et c'est un art de livrer tout cela aux autres de façon à ce qu'ils le sentent comme vous l'avez senti.

» Mais autre chose est d'avoir le même sentiment, le même sens délicat des formes et des couleurs de l'âme, de l'esprit. L'art véritable ne commence qu'à la peinture des événements psychiques. La vie doit passer au travers d'un esprit, au travers d'une âme et, là, s'imbiber comme une éponge d'âme et d'esprit. Puis ressortir, plus grande, plus pleine, plus vivante. Et c'est l'Art. »

La fine machine avait trouvé une courroie ; elle travaillait avec précision et vigueur.

La jeune femme était devenue pâle. Si elle ne comprenait pas tout, elle savait néanmoins qu'il y avait là quelque chose dont le vol franchissait son horizon et qui s'étendait au loin, en avant, en haut, comme la lumière, comme l'air...

Quelle attitude prendre ? Elle était toute nerveuse et laissait gravement tomber son regard sur ses mains blanches...

Mais la princesse d'écume de mer était devenue rose. Ses ailes volaient de concert. Elle sentait la vérité. Elle pensait : « C'est bien cela ! L'art, c'est ce qui rend la vie plus vivante. Que serait-ce, en effet, que l'Art, si, sorti de la vie, il n'était pas plus vivant qu'elle ? »

Elle entrevoyait le rapport de l'Art et de l'Amour...

— On devient plus vivant..., pensait-elle.

Huit heures sonnèrent.

Le jeune homme prit congé. Il baisa les mains blanches et les mains ambrées.

De nouveau, dans l'antichambre, il effleura doucement le manteau de dame qui pendait à la patère de nickel.

La porte de l'escalier se referma.

Mais, dans le salon, les dames souriaient...

Elles sentaient peut-être que les ressorts cachés avaient gagné en tension, que le travail d'assimilation et de désassimilation s'accomplissait plus vite...

Mon Dieu, oui...! Elles étaient toutes roses et de joyeuse humeur !

AU JARDIN

Un banc simple, large et bas de granit poli et luisant, sous un tilleul jaune-vert. Un monsieur et une demoiselle y sont assis.

— Qu'êtes-vous ?... interrogea la jeune fille pâle aux cheveux brun-clair ; croyez-vous ou ne croyez-vous pas ?

— Cette question de la religion est très simple...

— Simple !

— Oui, je suis à la fois théiste et athée.

— Ce n'est cependant pas simple, dit-elle ; croyez-vous en Dieu ?

— Oui. Dieu est la somme de toutes les forces desquelles et au moyen desquelles la vie a pris naissance. Par suite, Dieu a créé la vie. Il est le Père, le Tout-Puissant.

» La somme des effets nécessaires de ces forces jusqu'à la fin du monde était déjà en Dieu, parce que toute force porte en elle sa loi de développement.

» Tout ce qui doit arriver est en Dieu comme prédétermination. Il est omniscient ! Il sait ce qui fut et ce qui sera, car il est, en personne, *ce qui a été* et *ce qui devient*.

» Le carbone, l'hydrogène et l'azote *savent* la rose.

» La dernière, la plus haute expression des forces agissantes, leur organique résultat final est l'homme « Jésus-Christ ». C'est pourquoi Jésus-Christ est le *fils de Dieu*, le véritable fils de Dieu. Le fils de toutes les forces par lesquelles IL fut.

» Nous autres, nous sommes des membres intermédiaires de développement.

» Nous voyons se présenter en cet organisme unique « Jésus-Christ » tout ce que les forces agissantes, sur le chemin infini de l'organisation de la vie, pouvaient réaliser de perfections physiques, spirituelles et morales. Jésus-Christ est le résultat final du mouvement organique de la Matière.

» Ce résultat final, anticipé et se produisant dans un type unique, de la Matière en travail d'organisation d'elle-même, amène en quelque sorte ce monde de forces sans cesse agissantes à sa propre rédemption, à son repos primitif. La *route* est accomplie, le *Fils* retourne au père.

Un silence. Le vent du soir chantait dans les feuilles du tilleul.

— Religion n'est pas *Foi*, mademoiselle : religion est *Interprétation*.

— Cela n'est pas simple, dit-elle.

Il se leva, et, marchant devant elle :

— La Religion n'est pas quelque chose qui pénètre dans l'homme, venant du dehors, d'en haut : cela, c'est le paganisme. La Religion est quelque chose qui sort de l'organisme « Humanité », du dedans, des profondeurs : voilà le christianisme. C'est la fleur organique du sentiment de l'humanité, de l'esprit même de l'humanité. L'humanité met au monde, par une anticipation géniale, et fait sortir d'elle-même le propre idéal qu'elle portait en soi. Elle l'aime autant qu'elle-même. Elle le désire aussi ardemment qu'elle se désire elle-même. Elle réclame Jésus-Christ, l'homme qui viendra. C'est le désir que le germe nourrit pour sa floraison, pour son achèvement, pour son devenir. Il réclame sa route. Les dieux grecs n'étaient pas autre chose que les « hommes grecs » élevés jusqu'au dernier développement qu'il leur était possible d'atteindre. C'est ainsi que le Christ est « l'homme chrétien » élevé jusqu'au dernier développement qu'il lui soit possible d'atteindre. C'est notre idéal lui-même, sorti du plus intime de notre être, du mystère du développement, que nous détachons de nous et que nous plaçons dans la nature, dans le saphir géant qui embrasse le monde ; et nous ne le plaçons si loin de nous qu'afin d'avoir le temps de croître jusqu'à lui. Notre amour pour Jésus-Christ, notre ardent désir, sont l'amour de nous-mêmes, de notre être véritable, pur et délivré de la passion. Nous

nous désirons nous-mêmes. C'est ainsi. Le « Devenir identique » à notre « État idéal », c'est la *Résurrection*, la Résurrection du Christ, de ce résultat final anticipé de la matière en travail d'organisation d'elle-même, dans toute l'humanité. Celui qui sent, pense et reconnaît cet idéal Jésus-Christ comme le développement de son être propre comme sa « façon d'être anticipée », celui-là est un *organisme chrétien*. Celui qui se sent, se sait, se reconnaît comme *terminé*, *définitif*, comme un *produit final de développement*, comme immuable, fixe, celui-là est un païen !

» Celui qui se sent, se sait, se reconnaît comme *transitoire*, *instable*, comme *s'éloignant*, comme *s'éloignant de lui-même*, celui-là est chrétien.

» Le royaume qui viendra ! La régénération !

» Malheur à l'opiniâtre !

» En prise aux douleurs de l'enfantement, l'humanité lutte pour que l'*homme-animal* ressuscite en l'*homme-christ*. Cela est son mouvement sacré.

» Il se lève, tel le jour, celui qui, dans son ombre intérieure, prend conscience de Dieu. Il se lève dans sa propre lumière ! Il n'a plus besoin d'un idéal transplanté du sein de l'humanité au milieu des étoiles. La foi est devenue l'interprétation. Il se lève... il se lève dans sa propre lumière !

— Ah !... dit la jeune fille, vous !

Elle semblait écrasée, soumise. Mais, tout à coup, elle frissonna.

Elle se leva. Pleine de fierté, elle dit :

— *Vous êtes le contraste de la nature, et il vous faut redevenir conforme à la nature. C'est pourquoi vous devez penser, vous pénétrer vous-même de votre pensée. Nous sommes la nature. Nous la sommes. Nous n'avons pas besoin de penser !*

Elle eut cette fierté. Elle s'éleva vers lui, plus haut que lui...

Mais lui, vit au travers des voiles de soie son corps idéal, copie d'art de la « perfection terrestre ».

— *Vous l'êtes*, dit-il.

Le soir était sur le jardin, et les feuilles du tilleul embaumaient...

LE GREC

La Grèce ! Une sensualité lourde et léthargique, se résolvant toute en gaz dans le sentiment esthétique. La matière vaincue par ce qu'elle irradie — de la beauté ! De la beauté libérée, rendue au mouvement et qu'un charme a transformée en grâce !

Il était assis dans un parc. Autour de lui, sur les chemins, dans les allées, des êtres lourds et pesants... des créatures humaines !

Une robe de batiste blanche s'approche en volant... Des cheveux blond cendré, longs, lâches, des cheveux de soie. Des jambes délicates et élancées qu'enferment des bas noirs. Elle a treize ans. On voit, au-dessus du genou, passer les petits pantalons blancs. Elle vole sur le chemin avec son cerceau. Des ailes partout. Les jeux olympiques...

Son œil fixe la suit. Elle oblique et passe en volant.

— Ah! soupire-t-il, c'est beau!... Tu es une créature humaine, tu te meus.

En faisant des courbes, elle revient lentement. Le cerceau danse... danse.

— Ah! te voir nue, toute nue, jouer au cerceau dans une prairie de satin odorante, dans les ombres du soir et voler... voler! Et puis alors tu rejetterais par un mouvement arrondi tes cheveux blonds en arrière, et nous boirions avec les yeux, cet organe amoureux d'une âme d'artiste, ton corps blanc et svelte... pour l'amour de la beauté!

Il dit :

— Mademoiselle, le cerceau est un noble instrument...

— Comment cela! demanda la Vierge-Enfant; un bois recourbé... c'est très facile.

Il la regarda comme on contemple un sapin résineux dans la haute futaie, le vol magnifique de l'autour qui plane en un point au-dessus du bois sur qui tombe le soir, un cygne sur un lac, ou le visage d'un artiste, quand la pensée est sur lui. Il la regarda comme on contemple ce qui est libre, beau, naturel... en amour de la Beauté.

Elle vola autour de la grande prairie et revint près de lui.

La fatigue l'avait gagnée. Charmante, elle restait là, doucement appuyée sur son cerceau... et elle le regardait.

Diane...

Il dit :

— Vous allez prendre froid; vous êtes en nage et toute pâle d'avoir couru.

— Je suis toujours pâle, dit-elle.

— Et, cependant, le mouvement semble être votre nature.

— J'aime le mouvement, dit-elle.

Elle s'assit sur le banc à son côté.

Il sentait :

— Tu es une chose en puissance de devenir.

Il était abîmé dans l'amour de la beauté.

Il buvait des yeux la beauté de cette créature humaine et il s'enivrait.

Sa robe avait le parfum d'un corps chaud et puéril. Ses cheveux embaumaient...

Sa douce haleine nagea vers lui. Des tilleuls descendait le parfum des fleurs jaune-vertes. Deux haleines de la nature.

Elle restait là, sans mouvement...

Il l'attira contre lui et l'embrassa sur le front.

Elle restait là, sans mouvement.

Puis elle se leva et dit :

— Adieu. Revenez-vous demain?

Et la Grèce disparut sur les prairies, dans le brouillard gris...

Il la suivit du regard :

— Toi, toi, te voir nue, toute nue, jouer au cerceau sur une prairie parfumée, dans les ombres du soir, et voler... voler et, quand tu serais

lasse, m'asseoir à côté de toi, à la lisière du bois, dans les ombres du soir, et alors aspirer le parfum de la terre du bois mouillée et de la prairie et de ton corps, et absorber en soi la beauté du monde; et croître, grandir grâce à ces forces de beauté qui pénètrent dans l'œil par mille rayons, dans le cerveau par mille atomes, en devenir tout plein, et se sentir riche de ces forces de tension latentes et concentrées; et cette richesse, la transformer en amour, en pensée, et faire produire à ces forces réduites en mouvement une *force nouvelle* — inépuisable... voilà ce qui s'appelle « vivre » !

Mais nous — nous ne vivons pas!!

LA PRIMITIVE

Un café de nuit. 4 heures.

Sept noctambules sont assis devant une table. Ils attendent le matin, le matin rose et doré, comme les touristes sur le Schafberg, sur le Righi.

Mais, vraiment, ce n'est pas l'air des montagnes qu'on respire ici.

Le noctambule est la machine « homme » déraillée et qui commence à trébucher ; elle s'élance de ci, elle s'élance de là, fait des efforts inutiles, dépense sa force en vain, tombe à la renverse et reste à terre comme l'ivrogne dans la boue du ruisseau.

Ces gens sont assis ; ils dépensent de l'argent, bavardent, bavardent, disent la moindre chose avec grande importance et sont totalement ivres.

Et les voilà qui engagent des paris, et qui s'échauffent.

Les cochers de fiacre sont assis à une autre table. Ils ont tous une brutalité tranquille et rentrée. L'orage n'éclate que rarement — pour ainsi dire jamais. Tout, en eux, est comme ficelé; tout s'en va, je crois, par le cheval : « Va donc, canaille!... » Et un coup de pied dans le ventre. Mais la canaille est au café... ou ailleurs. La pauvre bête n'est que le représentant. Toutes les passions s'écoulent par ce canal : le cheval.

Une jeune fille avec un merveilleux visage pâle s'appuie à la table qu'occupe un jeune homme pâle.

— Qu'avez-vous? demande le jeune homme. Et il effleure doucement sa belle main blanche.

— J'ai peur, répond la jeune fille.

— Que vous veut donc cet homme-là ?

— Rien... Je crois qu'il me battra quand je sortirai. Je n'ose pas rentrer. Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui m'aime... J'ai besoin d'argent, de belles robes. Mais il va me battre...

— Venez avec moi, dit le jeune homme en se levant,

Il éprouvait une sympathie profonde pour ceux qui proclament l'exprssion sincère de leur être intérieur, même avec brutalité — comme la nature.

« Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui m'aime..! J'ai besoin d'argent, de belles robes... » Cela le ravissait. Il aimait ceux pour qui la langue

est identique à l'organisme général, ceux chez qui la langue est l'organisme général lui-même fait parole et non pas un instrument comme la flûte, la clarinette, sur lequel vous pouvez à volonté jouer ceci ou cela. Puis, vous abandonnez l'instrument et vous n'êtes plus un flûtiste. Personne ne peut voir ce que vous êtes. Vous vous essuyez les lèvres, et c'est fini. Vous êtes un musicien — vous n'êtes pas un homme. L'homme ne peut pas se débarrasser de sa musique ni s'essuyer les lèvres. Et, sans cesse, ces lèvres doivent chanter son humanité ; elles doivent chanter, parfois même à voix si basse qu'on entend à peine. Et si ton humanité est brutale — que ton chant soit brutal !

Mais quant à ces gens cultivés, ils joueront tout ce que tu voudras.

D'abord, que ta parole soit vérité, car la beauté peut en sortir... je dis : peut...

Telle était sa pensée. La base « vérité » lui suffisait.

— C'est ainsi que je suis, avait-elle dit, et cela le ravissait.

Il se disait :

— C'est la terre à l'âge crétacé. Quoi de plus ?

Et il devint son chevalier, son défenseur.

Par peur du Petrucchio, elle se suspendit à son bras et se serra contre lui.

— Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui m'aime, murmurait-elle.

Il était cinq heures du matin.

Décrirai-je le matin dans les rues ?

Et ce misérable monde tôt levé qui sacrifie à l'air froid de l'aube la douce chaleur du lit pour 30, 40 ou 60 kreutzers ?

Il vient, des boulangeries, un étrange parfum.

Que dire de plus ? On ne se sent pas très joyeux. Et c'est l'opposé de ceux qui peuvent attendre l'heure où le soleil répand dans les rues sa lumière blanche et ses rayons tièdes.

Il mena la jeune fille chez lui.

Sa chambre était petite, mais elle possédait une « individualité ». Tout d'abord, une petite caisse de coings y répandait toujours un fort parfum. Deuxièmement, elle était propre comme une chambre hollandaise et les fenêtres étaient garnies de larges et merveilleux stores brodés à jour, comme les vieilles dentelles jaunâtres de Bruxelles. Troisièmement, au-dessus du lit, était suspendue une fort belle gravure de E. von Gebhardt, la Sainte-Cène. Sur la tête de Judas, dans la porte à demi-ouverte, on avait collé une épaisse médaille d'or portant, admirablement gravée, la tête de Spinoza.

— Celui-ci efface la honte de celui-là ; il le couvre de son or pur et prend la revanche.

Tel était le sens.

Le jeune homme prit des bûchettes de sapin odorant et les plaça dans le large poêle vert ; puis, il alluma et mit par dessus de bon bois dur.

Une tiède chaleur se répandit bientôt ; puis la chambre devint chaude et l'on s'y sentait à son aise.

La jeune fille était assise toute nue, dans un coin, près du poêle.

Installé à sa table, en face d'elle, le jeune homme écrivit sur un cahier : « De pudore. Pudeur ! Peut-être la pudeur est-elle le sentiment de l'abîme qui existe entre ce que nous devrions, pourrions être physiquement et ce que nous sommes encore. Nous portons le deuil de notre Moi qui, dans la peine de vivre, s'étiole et se rabougrit. Ce deuil s'appelle « la pudeur. » Homme, ne regarde pas comment je suis fait ! Nous avons honte de tout ce qui détruit notre Moi, de tout ce qui a arrêté notre épanouissement. Et c'est la douleur de ne pas être les *Derniers*, les *Images de Dieu*...

« Mais, que cacherais-tu, si tu es devenu ton idéal propre et si tu rayonnes dans l'*Idée devenue Acte* ?

« Tu es alors au paradis comme jadis et tu te montres nu.

« Le *Beau* tue la *Honte*.

« *C'est peut-être un sentiment que l'on a mis en nous afin que nous en triomphions par notre perfection.*

« *Si tu es ce que tu dois être, laisse tomber les voiles, ô toi qui es riche de victoire.* »

— Qu'écrivez-vous là ? demanda la jeune fille.

Il lut à haute voix, expliqua.

— Cela vient de vous, dit-il, je n'ai fait que le transcrire.

Elle dit :

— Voyez-vous, j'aime mon corps, je le considère comme quelque chose de sacré. J'ai, pour cette image, de grands soins et beaucoup d'égards. Ainsi, il a besoin d'un sommeil prolongé, se terminant de lui-même, d'une nourriture simple et légère et de mille autres choses. Lorsque je m'éveille, ma chambre est déjà remplie par la bonne et chaude vapeur d'un feu de bois. Au milieu de la chambre, il y a une grande baignoire avec de l'eau de source froide. Je saute gaîment de mon lit dans l'eau, où je reste cinq minutes. Puis, encore au lit. Et là, je transpire... Je sens mille vies se précipiter en moi. Je me lève... avec grand plaisir... Plus tard je prends un bouillon de poulet avec trois jaunes d'œuf, puis un petit poisson de mer, puis du roquefort. Je ne bois que de l'eau, je ne fume pas. Un monsieur m'a dit un jour : « Vous êtes le type de l'égoïste. » Mais, à qui fais-je donc plaisir ? A moi, ou à ceux qui pensent alors : « *Si tu es ce que tu dois être, laisse tomber les voiles, ô toi qui es riche de victoire !* »

Elle était là, souriante, debout dans sa splendeur.

Il l'embrassa sur la bouche.

— Vous avez de l'esprit, dit-il ; mais c'était le sien propre.

Il dit :

— Vous avez une haleine pareille au parfum d'amandes douces que l'on aurait fait cuire et épluchées, encore chaudes.

Il pensait :

— Cette haleine est la conséquence de l'organisme général. Pour l'amour de cette haleine, je t'aime. C'est un signe de Dieu, une véritable haleine divine. « Tout en nous peut devenir aussi pur. »

La « joie divine » que procure la perfection s'empara de lui. C'est

comme le cri de ravissement du voyageur sur le sommet de la montagne que baigne le soleil... on ne peut aller plus haut! De là viennent le repos, la paix, le bonheur. Le souhait de Dieu accompli... il n'est rien de plus sacré. Et ce souhait va au « lourd porteur d'une âme ». Qu'il devienne beau! On fait cas d'une belle forme et l'on tâche à la douer d'éternité... Mais l'imparfait peut bien être dévasté, déshonoré. Quel dommage y a-t-il?

Ce corps idéal, cette haleine d'une pureté native fondirent le misérable sentiment de la passion, de l'instinct, dans la grande sensation du monde délivré.

Et ils allèrent dormir, comme frère et sœur.

Quand elle s'éveilla, il était assis devant elle. Trois heures après-midi. Elle était toute rose.

La chambre était déjà remplie par la chaude vapeur d'un feu de bois de sapin odorant et crépitant. Au milieu, une baignoire brillante pleine d'eau de source froide.

Sur la nappe blanche, dans une assiette plate, un poisson brun-clair. Dans un petit plat de verre, l'aspic brillait comme une topaze.

Sur un petit plat d'argent, il y avait un morceau vert et blanc de Roquefort.

— Oh! dit l'amoureuse de sommeil étonnée, vous êtes bon.

Elle se baigna cinq minutes. Et ce corps fleuri, idéal, alla reprendre la chaleur du lit.

Puis elle se mit à table, nue, et elle mangea.

Il la servit comme l'écuyer sert sa reine.

C'était la première fois que cette « primitive » trouvait en un homme une créature humaine... Ce qui était sacré pour elle était sacré pour cet homme... Son beau corps. C'était pour elle comme une sorte de justification des soins qu'elle en prenait. C'était comme un souffle venant de la Grèce... Entre la façon qu'elle avait de voir ces choses et la sienne, il y avait un rapport. Ce n'était pas une comédie que l'un jouait devant l'autre. Il y avait là liberté et accord. Aussi éveillait-il le sentiment en elle. Et, par cette interprétation compliquée de ce qu'elle avait de primitif, il était pour elle une sorte d'éducateur. Il donnait au « bel inconscient » une base philosophique, une interprétation psychologique. Il « découvrait » le Primitif. Tout cela revenait à dire:

— Qu'est-ce que cela fait, puique tu possèdes la beauté de Dieu?

Nous ne pouvons pas façonner les hommes à l'image de notre âme, mais seulement à l'image de la leur. Leur idéal sommeille caché en eux, et non pas en nous.

On pourrait presque poser ce principe:

— Faire une éducation, c'est surveiller attentivement la croissance organique.

Quant aux autres, ils veulent faire plier, veulent casser, couper, bouleverser, briser, détruire...

Mais, qui détruisent-ils donc? Rien qu'eux-mêmes. Et puis, ils viennent gémir sur leur « idéal assassiné. »

En partant, la jeune fille lui dit :

— Donnez-moi la médaille d'or qui est sur l'image...

C'était à la fois cupidité et curiosité. Elle voulait savoir ce qu'il y avait derrière.

Il tira le tableau de son cadre et détacha la médaille. Alors, elle aperçut la tête de Judas.

— Encore un destructeur..., dit-elle.

— Comment cela, encore ? C'est toujours le même. Il est en nous et l'*Autre* aussi. Mais vous ne comprenez pas cela. Il y a toujours en nous quelqu'un qui trahit, qui vend et qui tue notre *homme idéal...*

Elle prit la médaille de Spinoza.

— Adieu, dit-elle, et elle l'embrassa sur la bouche.

Il sentit encore une fois cette haleine qui avait le parfum d'amandes douces, chaudes et épluchées.

— Adieu, dit-il.

Puis il replaça l'image contre le mur, au-dessus de son lit.

Et, de nouveau, les nobles apôtres, tristes jusqu'à la mort, étaient assis avec le plus noble de tous, avec leur Seigneur traqué et las jusqu'à la mort, avec cette fleur de l'Humanité tout entière. Et Juda se tenait pâle dans la porte entr'ouverte, par laquelle blanchissait la faible lumière de l'aube. Le jour se levait...

Mais, ce n'était pas le jour qui se levait... C'était la nuit qui tombait.

DIALOGUE

Lui et Elle sont assis sur un banc, dans l'allée de tilleuls.

ELLE : Désirez-vous m'embrasser ?

LUI : Oui, mademoiselle...

ELLE : Sur la main... ?

LUI : Non, mademoiselle.

ELLE : Sur la bouche... ?

LUI : Non, mademoiselle.

ELLE : Oh ! vous êtes inconvenant...

LUI : Je pensais : sur le bord de votre robe.

Elle pâlit...

UNE DERNIÈRE LETTRE

Mon ami,

La confiance, la confiance ! Qui me la donnera ?! L'homme ?! Le verbe ?! Le regard ?! L'action ?! Mon désir ou mon regret ?! Ce qui est en toi, ou ce qui est en moi ?! Si elle n'est pas, comment fais-tu qu'elle soit ?!

Vos lettres, votre amour, mon ami, tout cela est presque trop beau pour être vrai, réel,

Tout brille comme dans une gloire céleste.

Je sens que ton adoration humaine est la fille pâle d'une rose inspiration artistique qu'elle n'a fait que suivre. Cela vint des hauteurs, je le sens, oui, des hauteurs ! De tes hauteurs, Albert, non des miennes !

Mais l'inspiration artistique se propose d'autres buts, des buts plus élevés que l'Homme et sa faiblesse ; même, elle hait l'Homme lorsqu'il l'entrave et la trouble. Elle ne l'aime que lorsqu'il lui fait précipiter sa course. Et ainsi l'homme éprouve une douleur que la bienveillante nature avait, par avance et pour l'avertir, enfoncée dans son âme : c'est la méfiance. C'est de cette façon qu'elle naît à la vie, c'est de cela qu'elle vit, monsieur !

Croyez-moi, Albertus, le monde dont vous dites que je suis le soleil, le monde dans lequel vous avez, en rêvant, tissé votre toile, vous est plus cher que la Créature grâce à qui s'éveilla ce beau monde, *votre* beau monde. Malheur à l'infortunée qui comprit différemment sa « mission de soleil » et qui, dans une audace puérilement héroïque, se crut capable d'en remplir une autre.

Pour l'artiste, la femme doit, des lointains crépusculaires, répandre sa douce et mystérieuse clarté. Laure de Pétrarque, Lénore du Tasse, Diotima, Vittoria Colonna, vous étiez loin et, par suite, éternellement proches.

Ce qui, dans la vie réelle, est réalisation devient dans la vie artistique la mort !

Plus tu te tiens éloignée de lui, et plus tu remplis son âme, plus tu es près de lui. Et si tu t'approches, tu recules dans le lointain.

Sois comme le chant de l'alouette, qui appelle le printemps sur la campagne...

Quand tout fleurit, il peut se taire, mourir...

Nous pouvons prendre *part* à son flot de sève printanier... Lui *seul* engendre le fruit mûr de l'été !

Mais nous, nous voulons vivre, vivre, vivre et, après les bourrasques du printemps, avoir notre paix estivale !

Puis, à nouveau, nous ne le voulons plus. Une mort si belle est peut-être une vie. Et il est peut-être plus humain de voir sa vie artistique naître de la mort de notre âme que de gagner la vie au prix de sa mort d'artiste.

Et pourtant... Nous voulons vivre, vivre, car la vie est en nous.

Ah ! Homme-Artiste, vampire, cherche ta victime parmi ceux-là qui n'ont plus rien à gagner, plus rien à perdre !

Et pourtant, que sommes-nous pour ceux-là ?! Je frissonne...

Nous ne pouvons plus ni monter, ni retourner en arrière. Pitié !

Mais comment nous retrouver ?! Comment avoir confiance ?

Vous voulez un rêve... et nous voulons une vie. Quand vous vous éveillez, vous n'avez fait que rêver. Un nouveau rêve commence une nouvelle vie !

Quand nous nous éveillons, nous avons vécu ! Alors, la mort arrive...

Mais nous, nous voulons vivre, vivre, vivre, puisque la vie est en nous et rêve de l'éveil !

Et notre vie est une année. Un seul printemps, suivi d'un été, puis vient le fruit, engendré dans la joie de vivre, grandi dans la peine de vivre, et puis l'hiver.

C'est ainsi que nous sommes pauvres. Mais vous, vous êtes riches ! Les printemps se suivent; à l'été mûr succède un automne défunt ; ne vous troublez point, pourtant, car un autre apparaît sur l'heure, qui apporte la vie. Et toujours en vous peuvent, à tour de rôle, régner l'hiver et le printemps. Et ainsi va votre vie... Mais nous ne pouvons vous accompagner et il nous faut mourir...

Nous avons besoin de nous reposer, de nous recueillir...

Où mène mon chemin ?! Qui m'indiquera ma voie?! Qui me montrera mon étoile?! Qui, ma patrie ?!

Celui qui ne fait que rêver la vie ne peut pas me donner la vie... Et celui qui vit la vie, celui-là me prend mon rêve!

C'est seulement en nous que le rêve et la vie ne font qu'un.

Mais le désaccord qui est en vous détruit l'Unité « Nous ». Où vais-je m'égarer ?! Albertus...! Oh ! Albertus !

. . . . . .

Sois comme le chant de l'alouette qui appelle le printemps dans la campagne...

Quand tout fleurit, il peut se taire, mourir.

Mais nous, nous voulons vivre, vivre !!

APRÈS-MIDI D'ÉTÉ

Kœnigsberg était étendu sous la véranda rouge et fumait des « cigarettes des princesses ».

Il venait un parfum de roses et de gazon.

— Tout est fatigué, sentait-il, dans cette belle maison de campagne. La jeune maîtresse de maison est comme épuisée. Seuls, les cheveux dorés disent: « Nous avons charmé, nous avons animé..! » Le maître de la maison est endurant et las. On dirait un ouvrier traînant de la houille à mille pieds sous terre. Jusqu'au jardin qui est fatigué, ne s'est pas terminé, les roses y fleurissent près du persil, puis viennent des plantes rares rangées dans leurs pots, puis de sombres massifs de spirées, puis des champs, puis des plates-bandes rose-clair de fleurs inconnues, puis un banc d'où l'on a vue sur la colline. La femme de chambre pâle se glisse en rôdant et balance, durant des heures, la petite dans son hamac. La merveilleuse bonne d'enfants caresse l'énorme chien de garde qui mord tout le monde. Je crois qu'il voudrait la posséder et souffre de ce qu'elle ne soit pas une chienne. Un monde las, où personne n'a usé jusqu'au bout de ses forces vitales...

Kœnigsberg s'endort dans le parfum de roses et de gazon.

La femme de chambre et la bonne d'enfants sont assises dans la cuisine, au sous-sol.

— Ce monsieur Kœnigsberg est un drôle d'homme, dit la femme de chambre. On dirait d'un acteur. Voudrais-tu être couchée près de lui sous la véranda?

La merveilleuse bonne d'enfants répond :

— Ta gueule !

La femme de chambre :

— Dort-il ?

— Il doit fumer. Il m'a dit : « Le chien est amoureux de vous, Tonietta. » Puis il a parlé de Maïa, une guenon qui lui a baisé la main au Thiergarten. « Cet animal a eu un geste plein de tendresse, disait-il ; ces nobles êtres meurent la plupart du temps de la poitrine. »

— Quel effet peut-il bien produire sur Madame ? ! demande la femme de chambre.

— Oh ! qu'est-ce que cela fait ? ! dit la bonne d'enfants. Mais, sur Monsieur ? !

Deux heures après Kœnigsberg s'éveilla.

Il sentait :

— J'ai aspiré des prairies.

Il y avait une visite dans la tente blanche du jardin.

Une noble dame avec un chapeau de paille français, orné de dahlias lilas, et sa fille âgée de quinze ans.

Kœnigsberg accompagna la jeune fille dans le jardin, lui en montrant les beautés.

— On dirait deux jardins, dit-elle; l'un qui appartiendrait à un jardinier artiste et l'autre à un jardinier commerçant. Et puis, cela ne ressemble à aucun jardin, c'est ouvert...

— C'est comme le monde, dit-il.

Ils atteignirent la prairie et le massif de spirées aux allées étroites, semées de cailloux. Sa robe bruissait. Puis ils arrivèrent au banc d'où l'on avait vue sur la colline. Ils étaient enfermés de toutes parts.

Elle rougit, son noble sang se précipita à la surface de son corps pur et doux...

— Un drôle de jardin, dit-elle; il est comme inculte ; on dirait un roman.

Mille vies se précipitèrent en lui. Il vit cette âme douce, tendre et fermée et ploya pour ainsi dire le genou devant elle.

Plus tard, sa maman dit :

— Un drôle d'homme, ce monsieur Kœnigsberg. On dirait d'un acteur. Se moque-t-il des gens ? !

La jeune fille sentait :

— Il a ployé le genou devant moi..! C'est un drôle de jardin..! Monsieur Kœnigsberg, embrasse mes paupières fermées..!

Au soir, la bonne d'enfants alla voir le chien de garde qui s'étira et la laissa caresser son poil doux.

— Il m'aime vraiment, pensait-elle.

Elle sourit sur elle-même. « M. Kœnigsberg aime Maïa » pensait-elle.

Les fleurs rose-clair inconnues embaumaient. Au-dessus du champ s'étendait la blanche haleine de la terre.

La jeune maîtresse de la maison était assise avec son mari sur le banc d'où l'on avait vue sur la colline.

La dame disait :

— C'est peut-être un parti pour la petite ? !

— Tue-la tout de suite ! Quel crime a-t-elle commis ? ! disait le mari.

La dame :

— Kœnigsberg... Il vous fait penser comme la femme du marin : « Il y a encore d'autres mondes... » Il aime presque cette guenon Maïa, il parle toujours d'elle ; ce doit être un noble animal, son baiser a été pour lui « la mystérieuse amitié du monde. » Il dit : « En voilà une qui vient des Philippines, qui m'embrasse la main..! »

Le mari se replia sur lui-même, comme un ouvrier qui traîne de la houille à mille pieds sous terrre.

— C'est un esprit malsain, dit-il, exagéré ; il tournera mal...

Les fleurs rose-clair inconnues embaumaient...

La dame contemplait les collines...

SOIR D'ÉTÉ

Soir d'été. L'immense prairie, au milieu de la forêt, était comme un velours gris-vert dans lequel, par endroits, la luzerne mettait des tons lilas changeant. L'écorce des pins devenait d'un blanc brunâtre ; puis elle devint grise, puis s'éteignit. Le roi des cailles faisait : « wrà wrà wrà wrà...! » Il exécutait son morceau de musique avec une finesse extraordinaire, diligence et précision. Il venait d'Afrique, se tenait au milieu de la clairière et chantait. Saturne luisait au-dessus des pins.

Deux hommes et une jeune fille étaient là, debout, regardant le monde doux, silencieux.

— Ce matin, la police à cheval nous a chargés..., dit la jeune fille, qui était la « citoyenne Ch... »

— Et j'ai lu sous la véranda la *Formation de l'ordre des Templiers...* dit le jeune savant en souriant sur lui-même.

— Et j'ai lancé une bottine à Lisabeta..., dit Kœnigsberg.

Un silence.

Les hommes et la jeune fille étaient là, debout, regardant le monde doux, silencieux.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda la citoyenne Charlotte à Kœnigsberg.

— Tiens, répondit-il, est-ce qu'elle est gracieuse ? !

Charlotte pâlit, sentant le destin de la femme.

Le vent souffla. Dans le lointain, les collines disaient : « Derrière nous cela va encore plus loin... » Les pins envoyaient l'essence des conifères ; de la prairie s'élevait une haleine de thym.

— Nous devrions représenter la beauté des mondes, dit Charlotte ; ce qu'est tout cela, nous autres femmes devrions l'être : la paix du soir faite homme ! Voyons, dites, est-ce là une phrase ? !

Les hommes se taisaient.

Le savant récita :

— La nuit est déjà descendue... L'une près de l'autre se rangent saintement les étoiles...

A voix basse, Charlotte dit :

— Gœthe...

Kœnigsberg se tenait près d'elle. Il effleura sa fine main blanche, cette image mobile et rayonnante de l'âme, de l'esprit...

A cet instant, il sentit véritablement :

— The representative beauty of the world... !

Charlotte tressaillit. Elle pensait :

— Que sommes-nous, nous qui devrions, pour l'homme, représenter la « beauté des mondes », comme le piano représente l'orchestre philharmonique, le monde « musique » ? !

Elle dit :

— Qu'êtes-vous donc au juste, monsieur K. ? Personne ne peut arriver à vous comprendre,..

K. :

— Je suis un *qui cherche*, un *qui ne trouve pas*, un *qui trouble le calme*, un *qui apporte le mouvement.*

Charlotte :

— Nous sommes trop fatigués pour vous, monsieur Albert K., trop pauvres. Nous pâlissons en votre société, nous devenons inquiets, nous nous recueillons ; à quoi bon ? ! Vous êtes comme la nature « rêvant d'idéal ». Vous êtes quelque chose d'inflexible.

Le savant :

— Parfaitement, c'est une femme riche qu'il lui faut, une reine! Je connais une dame qui est une reine. *Elle a une âme royale, son âme possède le monde tandis qu'elle en éprouve la sensation.*

— Qui est-ce ?

— Je ne dirai pas son nom. Elle est mariée, contente. Et pourtant, c'est pour toi qu'elle est venue au monde!

Le vent nocturne soufflait, apportant une odeur de sapins.

— Rentrons, dit Charlotte ; il fait froid et sombre...

PETER ALTENBERG

Traduit de l'allemand par HENRY VERNOT.

Dames

I

LA FIANCÉE DU VOISIN

Cette demoiselle a vraiment,
Qui dans deux mois sera ta femme,
Un néant d'âme très charmant,
Le plus charmant des néants d'âme.

Et votre hymen sera charmant,
Elle sera très bien ta femme,
Si tu te contentes vraiment
De la peau, sans exiger d'âme.

Elle a, je sais, tout le charmant
Et tout l'exquis qui fait la femme;
Et cela suffit bien vraiment,
Sans qu'il faille un complément d'âme.

A ce corps parfait et charmant
Que, voyons, ajouterait l'âme,
Si ce n'est un trouble vraiment
Dont certes pâtirait la femme ?

Puisqu'elle a, ce qui est charmant,
Exalté quelquefois ton âme,
Tu lui dois savoir gré vraiment,
Vieux, de n'avoir fleuri que femme.

Dis, est-ce que cela vraiment
N'absout pas son absence d'âme?
Être, sans plus, un fruit charmant,
N'est-ce pas un droit strict de femme ?

Tu serais coupable vraiment
De gonfler d'âme cette femme.
Fais-lui des enfants, c'est charmant,
Mais fais-lui des enfants sans âme

De qui vient tout le mal vraiment.

II

UNE GOSSE

Ses douze ans savent discerner
Et ne se laissent point berner.

Elle : du flair et subodore
Les raisons pour quoi l'on s'adore.

Son corps malingre, mais malin,
Frissonne près du masculin.

L'énigme confuse du sexe
Tourmente son rêve perplexe.

Dans son rire éclate, indistinct,
L'appel étouffé de l'instinct.

Elle a des crises de folie
Qui meurent en mélancolie.

Elle saute, elle bat des mains
Et s'attarde dans les chemins

A voir voler les faux luisantes
Dans les herbes agonisantes.

Elle a respiré le péché
Dans l'âpre odeur du foin fauché.

Farouche, contrainte, excédée,
Exaspérée et possédée,

Elle rentre, saoule du rut
Dont l'univers est parcouru,

Se laisser coucher, toute coite,
Les yeux chavirés, la chaire moite,

Prête à livrer obscurément
A quelque énigmatique amant

En des caresses long plaintives
Ses misérables chairs chétives

Qu'exalte la sourde fierté
De leur prochaine puberté.

III

DEMOISELLE DE MAIL

Sa mesquine âme, étroite et sèche, de province
Fait le guet, à l'affût derrière ses yeux gris.
Un vinaigre de choix a confit ses souris
Et c'est un fiel recuit que son doux foie évince.

Son cœur ratatiné dans sa poitrine mince
Se tuyaute de plis sous ses seins rabougris ;
Et toute la rancœur de ses trente ans aigris
Fait qu'autour d'elle le silence griffe et grince.

Elle a des mouvements stricts, sertis, anguleux;
Elle a des gestes courts, nettoyés, méthodiques;
Elle a des pas précis, comptés, méticuleux.

Mais ses seins aigrelets ont des sauts spasmodiques,
Le soir, à s'attarder sur le mail déserté
Dans l'espoir d'un voyou qu'affolerait l'été

IV

MADAME LA PETITE CHÉRIE

Elle a de tout petits nichons,
Virgulés de pointes badines,
Analogues aux cornichons
De qui les tables citadines
Ornementent feu les cochons

Tâchant d'oublier en sourdine
La vie et boulgresse et gredine,
Entre ces tout petits nichons,
Mes ennuis et moi, nous nichons.
Dépêchons, ennuis, dépêchons !

C'est une incomparable niche,
Exquise de gracilité,
Inconnue à l'édilité
Et vers qui ma fidélité
Revient en ponctuel caniche.
Il y fait bon ; il y fait chaud.

Il y sent la femme éternelle
Et maternelle et fraternelle ;
Et puis je ne suis pas manchot
Et l'heure n'est point solennelle.

D'ailleurs ces seins sont inouïs,
Invus, inexplorés ; oui, oui !
J'y blottis mon cœur fatigué.
Au dodo, cœur, et t'endors gai
Près du cœur de ta mie, ô gué !

Et rends-lui grâces de sa grâce.
Car même tu voudrais que plus
De mauvais chagrins t'aient perclus
Pour tous les sentir résolus
Dans cette douceur qui t'enlace.

*
* *

Son sourire, c'est son sourire,
Quelque chose de précieux,
De mystique, d'astucieux,
De naïf, de fallacieux,
De candide, de spécieux,
D'ingénu, de licencieux,
Et d'enfin si délicieux
Que vraiment on n'en peut rien dire,
Rien, sinon que c'est son sourire
Et ce que nous faisons de mieux
En fait de féminin sourire.
O Joconde, où serais-tu si
Ce sourire avait adouci
La lumière autour de Vinci ?

ROMAIN COOLUS

Spleens

DE VIEILLE DAME

C'était une exquise petite vieille que Mme Hauser. Elle avançait en trottinant, elle avait des gestes courts et modelés, elle employait des mots ridés, chiffonnés, un peu pareils à sa figure, pour traduire ses pensées familières faites d'ordre, de probité et de tradition. Elle était veuve. L'épreuve conjugale, brusquée par un dénouement, l'avait peu modifiée. Elle était veuve de race, veuve à la manière de ces femmes chez qui cet état est si naturel, qu'on ne pourrait les caractériser autrement. Elle n'avait ni la mesquinerie de la vieille fille, ni l'audace de la femme affranchie, ni le prestige vénérable de la grand'mère. Elle était vraiment celle qui fut normale, celle qui fut épouse, celle dont la page de vie fut copiée sur l'original d'innombrables mêmes destinées. Mme Hauser déplorait de n'avoir pas eu d'enfants. Surtout après la mort de son mari, l'absence de soutien pour appuyer son égoïsme lui fut pénible. Elle aurait voulu avoir des enfants pour être choyée, dorlotée, enfin, que leur tendresse fût constamment efficace, car Mme Hauser ne percevait profondément que les faits. Mais pour cela ces enfants auraient dû grandir spontanément, elle ignorait la douceur de l'éducation, et elle imaginait le sentiment maternel comme une espèce de gratitude volontaire, donnée en échange d'un culte filial matériellement manifesté. Pour se dédommager de son abandon, Mme Hauser replia toutes ses facultés affectives sur elle-même. Confinée en province, dans une grasse petite ville d'Allemagne où le loisir épicurien s'épanouit sous des toits gothiques, elle vécut de longues années pâles et savoureuses. Sa jeunesse s'effeuilla insensiblement. Elle ne regardait pas le temps dans les miroirs, et sa conscience solitaire s'embarrassait peu de soucis vagues. Sa vie s'écoulait monotone, aux reflets d'une lampe à huile, ou aux lueurs lactées des jours ternes à travers les vitres. Généralement elle tricotait. Derrière ses besicles, son œil minutieux observait tout. Elle voyait aussi bien les grains de poussière dans les rainures des boiseries que les moindres détails des aspects du dehors. Quand il faisait tiède, on ouvrait la croisée et, au-dessus des caisses d'œillets et de capucines, elle regardait la place, les facades grises et ciselées, les carreaux taillés à facettes, les épis faîtaux éclos parmi les tuiles, les gargouilles d'un vieux palais. Il y avait au milieu de la place une fontaine Renaissance avec des tritons joufflus et naïfs, qui plaisaient infiniment à Mme Hauser. Elle aimait à rêvasser au bruit des gouttes lentes glissant sur leur rouille, et elle les considérait en leur vétusté comme les compagnons de sa vie moisie et solitaire.

Un soir d'hiver où la neige tombait moelleusement, Mme Hauser, assise dans sa salle à manger, sous les verts reflets d'un abat-jour,

prolongeait son repas en croquant des mendiants. L'amande, la noisette grinçaient sous ses mâchoires, le raisin de Malaga, grain à grain se disloquait jusqu'à ce que sur l'assiette tombât sa grappe sèche.

Mme Hauser était assez « petite fleur bleue » ce soir, elle se remémorait son passé, ses déceptions, tout en jouissant de la délectable mélancolie du présent oisif et relativement doux, où mûrissent les souvenirs. Mme Hauser avait aimé, mais aimé sérieusement, « indécemment », avec la chair qui palpite, le sang qui s'active lorsque l'être aimé apparaît sur le seuil. C'était, il y a bien longtemps, une de ces années blondes, rieuses, que la jeunesse fabrique avec l'artifice de ses illusions et l'habileté de ses désirs. Un langoureux pasteur, une de ces délicates natures végétatives faites pour la tranquillité bourgeoise de la vie, un pasteur l'avait conquise. Sous la mousseline blanche de son corsage étroit, son petit cœur ayant balbutié, elle avait résolu de façonner sa destinée secrètement. Malheureusement la rougeur intempestive de ses joues la trahit, et son émoi fut caractérisé quand sa mère la trouva épluchant toutes les marguerites des vases d'une cheminée. Obligée d'avouer, le choix allégué à travers ses sanglots et son trouble fut mal apprécié par sa famille. On réservait, pour l'accoupler à sa ronde petite dot, un certain M. Hauser et sa fortune, dont le gros ventre tintinabulant de breloques, n'avait eu, jusqu'à ce jour, que le privilège de la divertir fort. Enfin il fallut se résigner. Les parents furent inexorables, le pasteur quitta la ville, endolori, et le 16 juin 18... la diligence emporta vers l'Italie la suavité ardente de son âme déçue et le gros ventre de M. Hauser.

Ces années conjugales furent pesantes mais sans heurt. Les bénéfices pécuniaires acquis de part et d'autre leur firent l'existence pleine de gourmandises. M. Hauser fumait beaucoup, prélassait son obésité dans différents fauteuils, accompagnait sa bonne au marché pour discerner sur place la valeur et la fraîcheur des marchandises. Une fois, ayant absorbé plus de chopes que de raison, il tomba foudroyé, Mme Hauser devint veuve. Cependant elle n'avait pas oublié son premier amour. Ainsi, avec les tritons rouillés de sa fontaine, elle en conversait mentalement durant de longues heures. La réminiscence de l'état ecclésiastique de son ami la rendit assidue à pratiquer le culte. Chaque matin, on voyait la boulotte silhouette de Mme Hauser traverser la place en trottinant, puis s'engouffrer sous le flamboyant portail du gothique sanctuaire. Elle y restait une heure, parfois deux, somnolente, en marmottant des prières. La conception qu'elle se formait de Dieu était familière et joviale, elle causait avec lui comme avec les tritons de sa fontaine, lui racontant ses tristesses, ses ennuis et les brefs incidents de sa douillette existence.

Elle fréquentait peu ses voisins. Deux vieilles filles seulement venaient jouer au bezigue le dimanche, car on ne pouvait pas tricoter. C'étaient des causeries sans fin; les vieilles filles potinières la questionnaient méthodiquement sur l'emploi de sa semaine, et Mme Hauser répondait par tronçons de phrases affables, petits soupirs, timides bâillements.

Souvent il y avait des discussions. Cela commençait sur un sujet d'ordre théologique, puis cela dégénérait sentimentalement en scènes de reproches, piailleries, piques de la part des deux vieilles filles qui geignaient mutuellement, jalouses de son amitié. Mme Hauser était vis-à-vis de leur continence et de leur curiosité, la personne un peu mystérieuse, vaguement supérieure, qui a été mariée! Quoique détractrices intéressées du mariage, féministes de profession, les vieilles filles n'en regrettaient pas moins leurs destinées. Leurs doigts tremblaient au contact d'un objet nuptial, tel que l'anneau d'or que portait Mme Hauser au doigt, et leurs yeux dans le parloir devenaient fixes et étranges devant le bouquet de fleurs d'oranger, raide sous un globe.

Malgré ces sympathies. ce prestige et sa bienveillance, Mme Hauser devint triste comme la pluie. Elle serrait frileusement ses vieux os, que nulle affection vitale ne pouvait ranimer, dans la dernière chaleur de son égoïsme. La nuit, quand il faisait mauvais, que les volets claquaient sous le vent, que l'eau ruisselait sur les toits, elle aspirait avec sa misérable chair boursouflée et tremblotante à de la chaleur humaine. Il lui semblait qu'elle aimerait maintenant son mari, son pauvre mari incertain, qu'elle n'avait jamais aimé, qu'elle avait pleuré sans âme, son pauvre mari dans la tombe, qu'elle évoquait éperdument, tant ses sens étaient glacés et solitaires !

Quant au pasteur, l'expression la plus intime et la plus chère de son rêve d'amour, il n'était jamais évoqué dans ces nuits de détresse. Elle éprouvait une sorte de pudeur mystique à ne l'associer qu'à certaines de ses pensées. Il demeurait le confident spirituel que la séparation, la vieillesse ne peuvent altérer; elle le mettait dans l'iconostase de son cœur, à l'abri des maladresses et des poussières de la vie.

Cependant une circonstance imprévue devait ébranler la morne existence de la bonne dame : le pasteur de sa paroisse vint lui annoncer un soir son changement de diocèse, en même temps que la venue prochaine d'un successeur. Ce successeur était son premier ami, marié et père de famille. La secousse fut si rude que d'abord elle l'affola. Elle ne parvenait pas à calmer son trouble, elle demeurait hébétée avec un petit rire frénétique, un peu surnaturel. De la nuit, elle ne put dormir; elle allait à la fenêtre, respirait la calme atmosphère de la place nocturne, récitait intérieurement des louanges à la gloire de la création, chantait des cantiques au clair de lune, se sentait envahie d'une immense pitié, d'un universel amour, enfin redevenait la jeune fille amoureuse et romanesque. Soudain, le poignard de la réalité éventra son rêve, lui rendit la raison. Elle se regarda. Elle vit l'ombre, sur la muraille, de son corps déformé, elle tâta sa chair flasque, ses seins pendants comme si de multiples allaitements les avaient épuisés. Elle se sentit finie, inconsolable. Un crucifix rigide tendait au-dessus de son lit les bois noirs de ses bras hiératiques, mais elle éprouvait de la honte, une honte d'impudicité à lui demander secours pour une souffrance impure! Un préjugé puéril la vouait d'avance à la damna-

tion éternelle, elle s'appelait pécheresse, et son tourment s'avivait encore à ses remords.

L'aube germa. Mme Hauser, sentant le froid du parquet sous ses pieds nus, alla se coucher. Son sommeil fut sans éclaircies, sans cauchemars. Au matin, quand elle arriva à l'église, on finissait l'office, et comme elle s'asseyait, sur le banc de noyer, à sa place habituelle, elle aperçut dans la pénombre de la nef, entre les pilastres, une silhouette épaisse qui passait. Pour ne pas tomber, elle s'agenouilla. C'était lui, engraissé, blanchi, avec un ventre pareil à celui de M. Hauser!

Il semblait inspecter sa nouvelle église, regardait, s'arrêtait, puis s'étant approché d'elle, instinctivement il la reconnut.

Alors, ce furent de ternes effusions, des souvenirs sans larmes, de sacerdotales poignées de mains. Sur un ton satisfait, il lui promit de lui présenter sa famille.

Mme Hauser était écrasée. L'épreuve suprême à laquelle aspirait sa vieillesse, cette entrevue que la fidélité de son amour estimait comme une inappréciable récompense, cette entrevue qu'elle n'osait imaginer tant elle lui paraissait inouïe, elle aboutissait ainsi en un froid échange de sentiments polis, avec des façons rustiques et banales de vieux camarades quittés la veille! Non, cela elle ne pouvait le supporter. L'homme qu'elle avait aimé était mort; celui-ci était un simulacre grossier créé pour la désillusionner, tuer son cœur! Elle quitta l'église à petits pas, chemina machinalement, cherchant sa porte, et ne se retrouva que quand elle fut assise chez elle, devant la fenêtre ouvertes lasse, lasse avec la sensation que le sang s'en allait de ses jambes, la vidait peu à peu, tirant ses débiles forces. Elle fut ainsi une semaine, si étonnée, si candide, qu'elle semblait tombée en enfance. Enfin, dès qu'elle put sortir, ses premiers pas la conduisirent naturellement vers le presbytère. C'était le jour de Pâques.

Tous les quartiers de la ville résonnaient du son des cloches comme s'ils eussent été construits de métaux sonores. Une allégresse primavérile flottait dans le ciel, dans le duvet des nuages légers. Des tavernes, il sortait grand fracas; la foule était endimanchée et les petites filles avaient des boucles blondes. Mme Hauser sonna à la porte du jardin du presbytère encastrée dans une haie. Des voix enfantines, pilées de rire, argentaient l'air. On la fit entrer dans un salon propre mais sans coquetterie. Une femme très mûre, les cheveux tirés, la parole et les mouvements brusques, se présenta elle-même comme femme du pasteur. En même temps, les enfants, attirés par la nouveauté de sa physionomie, la dévisageaient, et un très jeune, familier, grimpa sur ses genoux en l'embrassant. A ce baiser, elle tâcha de sourire, mais son sourire douloureux et forcé effraya le petit comme une grimace. La femme du pasteur excusait cette inconvenance en disant : « C'est mon petit-fils. Ce n'est pas moi qui l'ai élevé... Si c'était moi, cela se passerait autrement ». Puis, sachant Mme Hauser une connaissance d'ancienne date, elle se se crut obligée de lui expliquer sa vie, comme une sorte de réhabilitation exigée par l'amitié. Elle ne négligea rien, ni les protestations

d'amour de son mari; ni les effets tangibles de ce sentiment : elle énuméra ses rejetons, ils étaient cinq dont trois mariés, ce qui multipliait les produits et constituait une honorable famille. Elle parlait, parlait toujours, immobile, saccadée, sans vibrations, avec un accent mécanique. En face Mme Hauser, impassible, semblait ailleurs, quand le pasteur survint. Alors, comme ébranlée par une commotion de folie, sous l'empire d'une irrésistible émotion, sans proférer rien, Mme Hauser s'en alla.

On ne la revit jamais.

Quand on parlait d'elle, le pasteur disait :

— Tout de même, cette bonne Mme Hauser, je l'ai bien connue autrefois, mais elle n'était pas si fière !

D'UNE SERVANTE D'AUBERGE

Les nappes crues, les bouteilles blondes, la tonnelle à travers laquelle la Seine miroite, les robes fraîches, les rires rauques, et la friture!

Canotiers et batistes! des touffes de coquelicots et de bleuets accrochées entre les seins des jeunes femmes, de la plaisanterie équivoque qui rôde dans l'air, stimulée par l'odeur verte des champs et par la légère ivresse du vin gris, au bruit des verres trinqués, des baisers furtifs, des petits cris chatouillés et pudiques. Le soleil rudoie la terre, les ombres se coagulent. C'est dimanche, l'été, Paris est à la campagne.

Des couples quittent la capitale, au matin, quand les grandes routes poussiéreuses sont déjà souillées par les sillons des roues stridentes et des pneus mous. Les femmes se décollètent, mettent de la langueur dans leurs regards. On monte dans le train, on s'empile, les linons geignent; les petits jeunes gens imberbes et vindicatifs, à chemises roses et à gants paille, se querellent à propos des glaces des portières, insultent la compagnie, irritent leur maîtresse. Enfin le trajet s'effectue : les hautes maisons noires s'abaissent, les faubourgs s'emmêlent de verdures, les affiches se multiplient criardes, voyantes, tandis que les cheminées d'usines surgissent au milieu des plaines maraîchères, raides sur l'horizon, fumeuses, sinistres.

Les humbles savent le petit coin ombragé, sur la berge, où l'on mange le goujon que l'on peut pêcher soi-même.

Les grisettes, si elles ont des dents limpides, rient sans cesse. Elles proposent les apéritifs sentimentaux des promenades avant midi, à travers champs, dans les sentiers chardonneux et pleins de tessons de bouteilles. Mais qu'importe ! ça sent l'herbe, l'air de juillet caresse de sa torpeur; des dilatations musculaires, des épanouissements sensuels font trouver la vie bonne à leurs âmes falottes. Certes, celles-là, les modestes, les travailleuses, les mièvres petites amoureuses aux index piqués et aux tailles fines sont contentes le dimanche ! Elles s'amusent, avec la grâce de leurs illusions fanées, des mélancoliques parties de canotage sur l'eau qui est si jolie, si attendrissante, le cœur embué d'une amourette passagère... Mais les autres, les arrivistes, pâles, les yeux désor-

bités, rompues par la bicyclette ou l'automobile, abandonnant leur épuisement sur le rocking-chair du restaurant chic, tandis qu'en face la galanterie cynique d'un monsieur gouailleur excite leur verve obscène avec de l'Yquem frappé ; celles-là sont lamentables et tragiques.

Cependant les heures passent. L'après-midi suante déferle sa rosée vers le soir.

Un doux ciel mauve teint les sentiments.

Les couples rêveurs quittent les rives et s'écroulent dans les massifs maigres des lilas sans fleurs et des troènes pleins d'insectes. Des familles goûtent sur les pissenlits. Les fillettes sautent à la corde, les petits garçons graves écoutent, assis, le genou entre les paumes, les conversations agricoles ou municipales de leurs papas en complets de coutil. Près des restaurants, le fumet des roux émoustille. Les servantes, d'un geste rogue, époussètent d'un coup de torchon les nappes du matin. De l'allègre jeunesse, nourrie des traditions vénitiennes, accroche des lanternes au treillis des bosquets. Enfin, le soir s'abaisse comme un abat-jour, et il vole des chauve-souris et de nocturnes papillons.

On travaillait dur ce jour-là chez la mère Victoire. Sa bicoque avait une renommée, et la clientèle hebdomadaire des couples dominicaux y venait aimer et boire goulûment. La mère Victoire était une ancienne danseuse, assez attrayante encore en sa flexibilité potelée et ses reins souples et nerveux qui se déhanchaient si bien, jadis, au-dessus de la rampe blafarde, dans la poussière soulevée de ses pas. Quand elle eut atteint l'âge de la retraite, elle rêva de satisfaire sa tendresse en jouissant de celle des autres, et pour cela, elle acheta le petit restaurant de banlieue fréquenté par les idylles, et, en soignant les amoureux qu'elle appelait mes « petits pigeons », elle acquit bientôt une réputation familière.

Depuis deux ans, elle avait parmi ses servantes, une certaine fille, brune, grande, dégingandée, au type trivial, à l'air bourru. Cette fille était d'origine ambiguë. Elle était venue se présenter un jour d'août brûlant, où la clientèle était nombreuse, et où il manquait des mains pour éplucher le poisson. Dès lors, elle était restée, car Mme Victoire savait apprécier les bras rudes, les efforts insatiables et la frugalité. Eugénie travaillait comme dix, avec des dentelles à ses jupons et des rubans crevette à ses manches.

Ce clinquant de mise, en augmentant sa laideur, ne provoquait pas la raillerie lubrique du propos, mais le burlesque du rire, du rire assassin qui tue continuellement les pauvres êtres ridicules. Eugénie s'en apercevait à peine. Elle ne se croyait pas affreuse au point de déterminer la répulsion, et c'est dans l'espoir de toucher un jour une sensitivité affectueuse, qu'elle était coquette. Son imagination n'aspirait qu'à l'amour. Elle ne vivait au reste que dans une atmosphère érotique, en perpétuelle sensation d'odeurs de chair et de bruits de baisers.

Le dimanche surtout lui serrait le cœur à l'angoisser. Servir des couples plus ou moins enlacés, entendre, à travers le heurt des fourchettes,

des syllabes murmurées qui lui arrachaient les nerfs, enfin, être seule, être délaissée, cette déception la lancinait et faisait redoubler, comme une sorte de rage, son activité.

Eugénie balayait la salle, soignait le poulailler, versait à boire, apprêtait les volailles, gonflait les pneus des bicyclettes, servait les repas sous les tonnelles.

Elle parlait peu, ne supportait pas les observations, évinçait de mots saccadés les « raisons » de Mme Victoire. Le matin, le garçon boucher, un beau gars, avec un teint de pré-salé, des bras bleuis de veines et des yeux de faïence, tâchait bien de la plaisanter quelquefois, mais Eugénie, hostile, repoussait ses ricanements avec une énergie intimidante. Elle avait de la sympathie pour ce beau mâle, et la conscience que sa laideur était l'objet bouffon de ses avances la rendait honteuse, la faisait ainsi brutale.

— Il faudra, Eugénie, pour aujourd'hui, trois poulets et deux lapins, dit Mme Victoire. On cuit déjà : il y aura donc beaucoup de monde ; surtout n'oubliez pas de rincer les abatis convenablement, afin qu'on les accommode. Ces niais-là de Parisiens ne vont pas se figurer qu'on ne mange que les blancs de poulets, il y a aussi les abats, ajouta-t-elle en riant, qui ne sont pas toujours à déconsidérer dans l' monde !

Sans répondre, Eugénie se dirigea vers la basse-cour, la mine renfrognée, les poils de la lèvre supérieure drus et hérissés singulièrement. Elle releva au-dessus du coude ses manches roses où pendaient des fanfreluches, puis ayant attrapé par la queue une poule sautillante, de ses mains courtes, aux ongles plats et noirs, elle étrangla la bête.

Ce fut une longue opération : après avoir plumé, il fallut, d'un coutelas avisé, vider la pauvre chair qui retomba flasque sur des os cariés. Eugénie ayant avalé une plume voltigeante, toussa, cracha, en grommelant. Elle tira la membrane du gésier, elle entra ses doigts avec frénésie dans les boyaux déliquescents, mous, glandulaires. Elle vengeait son éternelle désillusion d'amour en le geste lugubre et grossier d'un meurtre et d'un nettoyage. Sentir au bout des doigts la souffrance palpable, les imbiber d'immondices, cette ignominieuse volupté la soulageait instinctivement. Elle n'avait pas cependant de viles et cruelles tendances, mais elle souffrait, et elle ignorait la résignation.

Il vint, en effet, ce jour-là, beaucoup de monde.

Mme Victoire n'avait pas eu tort d'anticiper sur la quantité de victuailles nécessaires. Les gibelottes surtout eurent un charme fort goûté, qui déconcerta un peu la vogue des fritures. Au crépuscule, au train de cinq heures, il débarqua un jeune couple qui paraissait ardent, avide et inquiet. Ils restèrent pendant deux heures dans le chemin feuillu, tout près de l'eau, sous les saules, et quand survint l'heure du dîner, ils choisirent un bosquet isolé, à peine éclairé, sans lanternes vénitiennes. Eugénie les servit. Elle était troublée, à s'en évanouir, des arômes brûlants qui se dégageaient de leur tacité. Ils ne parlaient pas, mais au moindre mouvement, au frôlement banal d'un bras pour passer un plat, elle sentait, dans sa chair rugueuse, les échanges passionnés de leurs

épidermes. Eux, cependant, n'y croyaient peut-être pas ! Ils étaient plus accaparés par le souci de leur aventure (car la jeune femme était mariée) que par l'intérêt de leur amour. Leurs caresses étaient voulues, conscientes ; ils désiraient jouir de leur escapade, et pour cela voulant mettre les bouchées doubles, ils tâchaient de s'exalter et ne trouvaient rien à se dire. Eugénie brisa une assiette, Mme Victoire l'entendit et hurla. Le jeune homme, gentiment, proposa de la rembourser, mais Eugénie hautaine refusa. En même temps un chœur enroué d'hommes entonna, au dessert, la langoureuse cadence du refrain à la mode. Les cœurs des femmes fondaient, elles assouplissaient leurs bustes sur leurs chaises, leurs mains glissaient dans celles de leurs amis en tourmentant leurs grosses bagues.

La campagne était dans la nuit. Des nuages empêchaient la lune de briller. Le vent apportait des bruits de mirlitons, les sifflets de la gare, et les lourds roulements des chariots pour les Halles.

Le couple suggestif que servait Eugénie s'abandonnait avec plus de franchise. Ils oubliaient et l'obsession de l'adultère et la présence intermittente de la bonne ; ils rapprochaient leurs chaises amoureusement. « M'aimes-tu ? — Je t'adore. Méchant rat... — Caille chérie... » bruissaient dans l'ombre.

Eugénie apporta le fromage. Ils n'en prirent point, bercés en une somnolence savoureuse. Cependant, comme elle débouchait le champagne, ils furent brutalement réveillés, car elle éclata en sanglots.

D'UNE MODISTE

Il faisait chaud. La poussière voltigeante noyait la rue dans la brume. C'était la chaussée d'Antin tumultueuse, animée, à l'heure crépusculaire où des femmes blêmes attendent sous les réverbères, où les camelots courent, agitent des journaux, le cri bossué, propagateur de scandales. Les passants circulaient vulgaires, ternes, dénués de cette empreinte tragique d'anxiété que certains poètes hallucinés croient discerner en leurs masques.

Comme c'était l'été, les femmes avaient des robes claires, leurs prunelles étaient humides et épanouies, de fines sueurs perlaient leur peau. Les charrettes de fruits passaient, provoquant des convoitises ; souvent, des trottins achetaient des cerises, et derrière leurs pas, les petits noyaux s'égrenaient, tandis que sur leur bouche pâle le suc rouge suintait, savoureux comme du sang. Tache blafarde dans la foule, un petit Toscan, poudré de blanc, jonglait avec ses statuettes de plâtre. De vieux messieurs suivaient des filles débraillées ; des individus suspects, les épaules remontées, l'œil à monocle, la cravate voyante, empoisonnaient leur ultime rachitisme aux odeurs morbides de l'ambiance. La rue était navrante ; l'été rendait l'effort plus pénible, l'aspiration plus veule.

On sentait même chez les êtres satisfaits, chez les petits fonctionnaires par exemple, la dépression de cette certitude habituelle qui rend leur

démarche assurée et grave avec candeur. Ces sacerdotes du pouvoir abandonnaient leur dignité de manières; les gros surtout coulaient lentement dans la foule, la serviette lâche sous le bras, le canotier à l'arrière, et les privilégiés habitant la banlieue se hâtaient vers la gare, en portant des paquets gras.

Derrière la porte vitrée d'un magasin de modes, une jeune fille regardait. Son buste gracile était moulé dans du noir, elle avait un visage irrégulier à la pulpe lymphatique, des yeux d'étang et des cheveux de teinte indécise, coiffés haut et savamment. Un rien de cette coquetterie qui emmèche les Parisiennes avivait son corsage d'un frisson de dentelles. Sa toilette représentait symboliquement son état psychique de demoiselle de magasin, c'est-à-dire beaucoup de mélancolie avec un rien de frivolité à fleur d'âme. Ce n'était pas un caractère d'élite que celui de Mlle Hortense, mais il était intense cependant en sa ténuité de grisaille. Ces caractères sont communs à Paris dans le milieu commercial, où le perpétuel contact avec les étrangers finit par stériliser les instincts vigoureux chez les individus chargés de l'entretenir.

Mlle Hortense était dans ce cas. Toutes ses impulsions de fillette précoce et passionnée avaient dégénéré sous une sorte de maîtrise perverse de volonté. L'habitude de contraindre ses gestes, de les rendre utiles, de servir en un mot, avait façonné son intelligence. Elle réglait ses sentiments comme un livre de comptes, mesurait ses impressions à leur juste valeur, mutilait ses conceptions pour les rendre pratiques, enfin, avait ce sens superficiel du positif qui mène les logiques les plus équilibrées à un suicide inévitable. Ce suicide fictif elle le sentait déjà, quoique très jeune, profond comme un trou dans son âme. Le spleen, c'était le spleen de ne pas renouveler ses idées, de ne pas pouvoir modifier la physionomie de sa conscience; voir toujours manœuvrer sur le tréteau de son intelligence les mêmes silhouettes mesquines des mêmes intérêts, les mêmes fantoches des pâles désirs; ne jamais se sentir labourée par le galop des folles fantaisies; ne jamais être pétrie par les tenailles ou les caresses des vivantes sensations... Cette impuissance la hantait, et quand elle était seule, elle triturait ses membres avec détresse, comme pour leur demander naïvement le secret de leur anémie. En résumé, c'était une martyre de sa sensualité, martyre du cynisme social qui lui infligeait le devoir d'une situation inappropriée à elle-même. Son honnêteté était immorale par rapport à ses tendances, car toute force conventionnelle tuant une force instinctive tue le droit, et son droit, à cette fille, c'était d'être courtisane! Elle n'avait pas été constituée pour tordre de chic des rubans, coudre des fleurs, manier des tulles, elle avait été constituée pour le rôle, profond jusqu'à la souffrance, de la volupté. Cette demoiselle au buste gracile, au geste utile, au mi-sourire fixe, aux paroles compassées, eût été une fauve superbe, déchaînée. Elle aurait trouvé des impulsions magnifiques, elle aurait eu des caresses inspirées, elle aurait hypéresthésié ses proies...

Cette demoiselle lymphatique coiffée haut et savamment: quelle pantelante beauté dans ses cheveux épars...

Cette demoiselle aux yeux verts : quels mirages d'amour ! Cette modiste, dont les doigts avouaient parfois les tortures et les tendresses dans les trouvailles seyantes des ornements d'un chapeau, eût pu être enfin une grande actrice passionnelle.

Mais Mlle Hortense avait été obsédée du dégoût du vice dès son enfance. De tristes promiscuités avec des créatures non créées pour leur métier l'avaient élevée dans une logique horreur de la prostitution. Quant au luxe d'aimer pour l'amour, elle n'avait jamais à cet égard. éprouvé que de vulgaires déceptions, et c'est cela qui ridait son sourire d'un scepticisme mitigé de desir.

Elle vivait donc économe, rangée, indifférente d'ordinaire. si ce n'es au printemps, où périodiquement elle éprouvait une légère fièvre sentimentale. Ses patrons la considéraient comme une excellente recrue. et ses compagnes la supportaient, malgré son humeur noire, à cause des caprices qui de temps à autre émergeaient dans son ennui, et les entraînaient à des escapades de plaisir plus ou moins excentriques, mais toujours bruyantes de rires. C'est ainsi, que ce samedi de juin poussiéreux, Mlle Hortense, collée contre la vitre, se retourna et proposa à l'improviste aux deux vendeuses qui bâillaient, de passer la soirée à la fête de Neuilly :

— On inviterait, en allant dîner, Blanche, Claire, pas Raoul, mais le petit Chose qui avait été si drôle, l'autre soir, quand il voulait sauter, en traversant, par dessus le bâton de guimauve du sergent de ville ! Et puis, Hélène mettra sa robe neuve et on verra comme ça l'attife, et puis ce sera l'occasion de rigoler encore une bonne fois avant qu'Eugène parte pour le service...

Dit, conclu, et toute la bande joyeuse se dispersa dans la foule, aussitôt arrivée à Neuilly, dès que les bruits et les lueurs aigres de la foire mirent en gaîté les goûts jeunes de ces sensibilités simples. Hortense, avec une amie et Eugène, monta sur les montagnes russes. Le premier trajet fut exquis : ce plaisir d'angoisse, cette jouissance du vertige, cette sensation énivrante d'agonie, énerva son délire.

Elle riait si maladivement que son rire déchirait l'ouïe et faisait retourner des têtes. « Ohé ! la p'tite dame, là-haut, ça fait plaisir ! » dit en la désignant un ouvrier qui passait. Un groupe de demi-mondaines fardées à blanc, la regardèrent avec dépit, et leurs compagnons leur ayant proposé un tour, elles haussèrent les épaules en s'esclaffant.

Cependant, la voiturette était lancée une seconde fois pour revenir à son point de départ. Hortense, assise au bord de la banquette, percevait, à travers ses cils baissés, comme en une somnolence de fièvre, le monde grouillant, les décors des baraques, la surface de la fête, bruyamment rayée de grandes lueurs blafardes et d'ombres violettes.

Tout à coup, son rire se tut, brisé si soudainement, qu'un remous se produisit dans le rassemblement formé au bas de l'escalier. Des cris de femme jaillirent.

Le corps d'Hortense gisait pareil à une loque noire liserée de rouge.

Elle avait été projetée, par une détente reflexe d'éblouissement, hors de la voiturette, sur le sol.

Durant sa chute, une spontanée langueur l'avait envahie, mais le choc avait été rude comme un réveil de la mort. Elle ne mourut pas cependant ; on la posa sur une civière, puis, lentement, frôlant les trottoirs blancs sous la lune, une voiture des ambulances l'emporta dans la nuit. Pendant ce temps, des gens attirés par l'odeur rouge de l'accident discutaient encore, et Neuilly bruissait, clinquait, était tout fête !

A l'automne suivant, un jour où les rafales plaquent les jupes aux jambes et dépouillent les arbres, derrière la vitre d'un magasin de modes, Hortense plus pâle, avec des yeux plus verts, des pupilles étrangement foncées, regardait la chaussée d'Antin. Elle était assise, occupée à rucher un tulle, et un bout de bois noir passait parfois sous sa jupe lorsque, rêvant, sa coquetterie vigilante oubliait. Elle avait été amputée d'une jambe, et, par une réaction de sensibilité singulière, elle s'était mise à aimer ses doigts, à les aimer maniaquement, comme on aime une sensation habituelle et mystérieuse.

Elle passait ses journées à coudre maintenant. Toute sa douleur intime se dégageait ainsi et souvent elle exaspérait sa détresse, quand, travaillant cruellement, ses nerfs geignaient sous l'aiguille.

Le contact de la mort, lors de son accident, n'avait pas guéri son spleen. Au lieu d'exalter ses facultés ardentes, le contact suprême trop violent pour sa nature débile, les avait éteintes à jamais. Enfin, n'eût été le bout de bois ciré aperçu parfois sous sa robe, Mlle Hortense n'aurait pas eu d'histoire.

YVONNE VERNON

La Traite

AU TONKIN ET EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Sur la centaine de millions que le budget colonial prévoit pour les divers chapitres du fonctionnarisme d'outre-mer, militaire et civil, cent cinquante mille francs environ se partagent entre l'émigration proprement dite et l'introduction de travailleurs aux colonies. Il serait curieux de savoir comment cette somme est employée, car la main-d'œuvre continue à manquer, ainsi que les colons, dans les possessions françaises.

En revanche, fourmillent les « chargés de mission », aux missions aussi onéreuses qu'inutiles, qui dépendent de tous les ministères. Ce sont des Tartarins de colonisation armés de kodaks et de fusils, outillés en guerre pour se rendre discrètement dans une colonie peu dangereuse, où leur premier soin est de s'embusquer derrière le gouverneur qui leur fournit le gîte et la pâtée, des rapports libellés par l'administration, des notes toutes prêtes sur la colonie et une place privilégiée aux tables de poker. Il est dans ce genre de commis-voyageurs, des chargés de mission qui gagnent bien leur argent, se tirent admirablement d'affaire, ont la parole entraînante, la plume facile, font avec rien des volumes, se créent une autorité relative, donnent des conférences agrémentées de projections lumineuses, ont un public assidu et instruisent publiquement les masses. Dans les gazettes coloniales, ils conseillent l'émigration et déplorent la pénurie de main-d'œuvre qui annihile la mise en valeur de « notre superbe domaine colonial ».

Derrière eux, les comités de colonisation surenchérissent, clament cette même disette, et s'organisent patriotiquement afin d'y mettre un terme. Cela demande quelque temps, des démarches ministérielles, parfois l'intervention diplomatique...

Quant à chercher en France dans les milieux agricoles et ouvriers, les travailleurs dont les colonies ont besoin, inutile d'y penser. La somme *ad hoc* affectée au budget n'a guère besoin d'y être inscrite, parce que des hommes libres ne peuvent profiter de la faveur qui leur est faite qu'à condition de gagner moins en s'expatriant qu'en restant en France.

Forcément donc, les pays exotiques racolent des hommes de couleur, presque des esclaves, et ce commerce lucratif est autorisé par l'État.

Ce n'est pas l'antique traite brutale et hardie que pratiquaient certains écumeurs de mer aux aguets de mauvais coups à faire, c'est le

recrutement moderne dans son hypocrisie, une transaction quelconque, de bon rapport, que les offices coloniaux préconisent pendant que les comités dont nous avons parlé s'entremettent pour le succès des armateurs qui s'y livrent et pour l'avancement des gouverneurs qui l'entreprennent (1).

Pour que la colonisation marche, il faut que le bâtiment reprenne la mer, que la traite, quelque déguisée qu'elle soit, renaisse; qu'on aille aux Indes, à Java ou au Tonkin, puisqu'on ne peut plus enlever des nègres aux Nouvelles-Hébrides.

Il y a quelques années, un vieux colon calédonien, M. Évenor de Greslan imagina tout le premier le recrutement annamite. Cette idée valait de l'argent, mais elle semblait difficilement réalisable. M. de Greslan était âgé, d'humeur casanière et on le voyait mal courant la mer ainsi qu'un vulgaire négrier, embusqué dans quelque dangereux archipel, le fusil à la main. Mais c'était un homme avisé qui se rappelait avoir été au collège avec le sous-secrétaire d'État aux colonies. Il fit le voyage de Paris, rencontra le grand homme, put s'aboucher ensuite avec une pieuse maison qui mit un beau vapeur à sa disposition et l'heureux traitant n'eut qu'à se présenter ensuite en Indo-Chine à la prison de Poulo-Condore où, suivant les instructions ministérielles. on lui livra 800 Annamites au choix. Il embarque sa vivante pacotille sur le *Chéribon*; et vogue la galère pour Nouméa.

En Nouvelle-Calédonie, on s'arracha les Tonkinois au prix de 500 fr. l'un. Les interprètes, auxquels on avait fait croire qu'on les menait en France et qui prirent le phare Amédée perché sur les récifs pour la tour Eiffel, furent conduits sur les mines, inscrits à l'immigration et traités comme les autres.

Ce premier convoi d' « ouvriers agricoles » ne tarda pas à faire parler de lui. Il était en majeure partie composé de Pavillons-Noirs, de pirates; ils se chargèrent d'édifier le public sur leur compte. D'abord, ils s'assassinèrent entre eux, et cela ne tira pas trop à conséquence; mais ensuite qui s'en prirent aux colons, et ce fut une panique.

Malgré leur prix, on les appela « les petits Tonkinois pas chers » et on en guillotina quelques-uns à tort et à travers. Le dernier fut exécuté à la Dumbéa. Une exécution bien coloniale. On oublia le patient plus de deux heures au pied de l'échafaud : les magistrats, le greffier et la chiourme ayant abandonné le condamné et jugé à propos d'aller prendre une petite collation dans le voisinage, justement chez un colon estimé, le recruteur, M. de Greslan. Quand la justice en grand appareil et au complet revint, un peu « émue », le malheureux Tonkinois s'était repris à l'espérance et il fallut les efforts surhumains du bourreau et de ses aides pour l'expédier.

(1) « Nous signalons avec plaisir l'excellente initiative prise par un des membres de l'*Union*, M. L. Ballande fils aîné, de Bordeaux, en vue de recruter au Tonkin des travailleurs destinés à entrer dans les exploitations agricoles de la Nouvelle-Calédonie où ils remplaceront avantageusement les canaques ou les libérés dont le travail laisse beaucoup à désirer. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer le premier essai tenté par M. Ballande avec l'appui de l'*Union*. » (*Bulletin de l'Union coloniale française*, août 1895.)

Cette singulière expérience de recrutement refroidit quelque peu les acheteurs. Beaucoup remirent leurs engagés entre les mains de l'administration qui les réintégra au bagne. Il y eut entre l'administration locale et celle de la Cochinchine un échange mutuel de reproches, et le temps qui cautérise toutes les plaies passa.

La Nouvelle-Calédonie recruta ensuite à Java, tourna ses regards du côté du Cambodge et finalement revint à l'Indo-Chine. Au commencement de 1895 elle reprit les démarches avec la Cochinchine. M. de Lanessan y occupait les hautes fonctions de gouverneur général. Il ne voulut rien entendre.

On profita de son départ et on insista auprès du gouverneur intérimaire, M. Chevassieux. Ce haut fonctionnaire malgré les objurgations et la pression de l'administration calédonienne ne voulut pas non plus prêter la main à un trafic qui rappelait le commerce du bois d'ébène, et, le 12 février 1895, écrivit au représentant de la maison de Bordeaux déjà citée la lettre suivante :

En réponse à la communication que vous m'avez faite au nom de M. B. concernant un projet d'émigration d'ouvriers agricoles annamites sur la Nouvelle-Calédonie, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à la suite de l'émigration précédente, qui a eu les conséquences les plus regrettables, ni l'administration annamite, ni l'administration française ne sauraient être favorables à de nouvelles tentatives. D'autre part, la main-d'œuvre n'est pas en excès au Tonkin, si l'on envisage toutes les régions qui n'ont pas encore été mises en culture et où la population est plus clairsemée. — CHEVASSIEUX.

Les mots « conséquences regrettables » visent le repatriement d'un malheureux lot de 80 Tonkinois introduits par le *Chéribon*, dont 55 seulement revirent Haïphong. Les autres étaient morts en route.

Décidément le recrutement avec la Cochinchine était, par le manque d'entregent du fonctionnarisme local, sinon impossible, au moins singulièrement compromis.

Dans son dévouement à la colonisation et à l'agriculture, et aussi parce qu'elle voyait se tarir une source honnête de profits, la maison Ballande insiste, revient à la charge. attend.

J'ai l'honneur, — écrit derechef M. Chevassieux, — de vous confirmer les raisons exposées dans ma lettre du 12 courant et de vous informer que c'est bien un *veto absolu* que l'administration a voulu opposer, etc.

Après MM. de Lanessan et Chevassieux, voici venir M. Doumer, nouveau titulaire. Il est pressenti, n'est pas encore au courant des choses coloniales et il s'étonne. Que lui propose-t-on au juste? Il s'informe, et M. Fourès, résident supérieur à Hanoï lui adresse la réponse suivante ; elle est catégorique :

L'opération proposée à M. le gouverneur général consiste en des marchés inavouables que je crois pouvoir qualifier, sans crainte d'être taxé d'exagération, de variante de la traite.

Je conclus : Le protectorat qui a assumé la responsabilité de gouverner le Tonkin, c'est-à-dire d'amener les habitants à une ère de richesse, de prospérité et de bonheur, a le devoir, par humanité et par intérêt, de refuser l'autorisation demandée par la maison B.

Le contrat d'engagement proposé par cette maison est un contrat louche qui cache un acte de vente déguisé, sorte de vente conditionnelle à terme, opération commerciale consistant à acheter pour revendre et dont l'objet de transaction est l'homme même : achat de l'Annamite au Tonkin, vente à Nouméa ou à Saint-Denis de la Réunion où, selon l'éternelle loi de l'offre et de la demande, il y aura à l'arrivée du bateau un cours de la marchandise humaine (1).

Cette attitude qui honore les administrateurs de la grande colonie d'Extrême-Orient brouilla les calculs des recruteurs ; mais il n'abandonnèrent pas l'affaire, ils surent agir et peser sur le gouvernement de la métropole.

L'Union coloniale française, — elle le déclare elle-même — fit valoir auprès du ministre des arguments persuasifs. Des ordres formels furent adressés aux autorités cochinchinoises par André Lebon, prescrivant de laisser tranquillement s'effectuer un « contrat louche qui cache un acte de vente déguisé, où l'objet de transaction est l'homme même ».

L'économie de cette opération ne passait pas inaperçue à Nouméa. Si les organes officieux s'applaudissaient du succès de l'entreprise, il existait à Nouméa un journal, *la Vérité*, qui la flagellait d'importance.

Au Tonkin, la presse, bien stylée, est de meilleure composition. Le *Mé-Kong* vante l'aptitude manifeste des Annamites à l'expatriement et invite doucereusement les autorités locales à prendre des mesures pour éviter le retour des fautes qui marquèrent la première entreprise. (Il était difficile de n'en pas parler). Ce journal relate les démarches faites par l'*Union coloniale française*.

Il a été entendu tout d'abord que M. B. ferait appel exclusivement à l'élément libre et que les *engagés* seraient préalablement soumis à un examen médical rigoureux ayant pour but la constatation de leur aptitude physique. On n'aura donc plus à craindre les mécomptes auxquels a donné lieu la composition défectueuse, au point de vue sanitaire, du convoi de 1891.

Par conséquent on devait oublier les forçats du *Chéribon* contaminés de vices asiatiques, la peau mangée par le *béri-béri*, introduits en Nouvelle-Calédonie pour s'assassiner entre eux et brûler au pétrole leurs engagistes... (Affaire Porcheron, assassinat du colon Aubertin, etc.). On réservait à la colonie des Annamites modèles. Mais ceux de Poulo-Condore n'avaient-ils pas été recrutés et amenés par la même maison ?

Grâce à l'arrêté pris, *sur notre demande*, par M. le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et dont ce haut fonctionnaire a bien voulu nous commu-

(1) *La Colonisation française au Tonkin et en Annam*, par Joleaud Barral.

niquer le projet, nous avons la certitude qu'ils trouveront auprès de l'administration calédonienne toutes les garanties nécessaires pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts.

La question de salaire a également appelé notre attention. A la suite d'une entente entre M. B., un représentant de l'administration calédonienne et nous même, il a été fixé à vingt francs par mois, chiffre considérable pour un Annamite qui est, en outre, logé, nourri et vêtu. M. le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie a, par l'arrêté dont nous venons de parler et, *sur notre demande*, donné une valeur égale et obligatoire à ce chiffre.

La connivence de l'administration, de son puissant intermédiaire, l'Union coloniale, avec le recruteur ne laisse ici aucun doute.

Si donc la Nouvelle-Calédonie, dans cette circonstance, reçoit du Tonkin un service inappréciable, ce service n'est pas absolument sans compensation pour celui-ci. La gêne légère qu'il peut en éprouver, si même elle existe, trouve amplement sa contrepartie dans *la création d'un nouveau débouché commercial* offert à ses produits et dans la transformation en petits capitalistes des travailleurs qu'il aura prêtés à la Nouvelle-Calédonie. C'est là, à notre avis, un résultat qui n'est pas à dédaigner.

Mais quand bien même il en eût été autrement, l'*Union coloniale* n'eût pas hésité à répondre à l'appel qui lui était adressé non pas seulement par la maison B., — mais par la Nouvelle-Calédonie elle-même, par toutes ses autorités, par le gouverneur, par le conseil général, par la chambre de commerce de Nouméa par l'union agricole calédonienne, et à demander à l'Indo-Chine de se résigner aux inconvénients, insignifiants pour elle, d'une mesure destinée à sauver l'agriculture calédonienne, menacée de périr faute de bras.

Ainsi la Nouvelle-Calédonie toute entière désirait la traite ! Le conseil général, tout inféodé qu'il fût aux intérêts particuliers qui occupent trop souvent ses membres, s'était cependant élevé contre l'introduction en Nouvelle-Calédonie des Asiatiques.

Les travailleurs « libres » annamites, furent vivement racolés dans leur pays d'origine. Mais les autorités tonkinoises, ayant eu la main forcée par le ministre, semblent, malgré le lyrisme du *Mé-Kong*, s'être désintéressées de toutes les opérations d'un recrutement suspect. Le *Saint-Louis* prit la mer n'ayant à son bord ni commissaire du gouvernement ni docteur. Des frais en moins pour le négrier qui s'insista pas. Et les « coolies » dont l'emballage n'a pas été soigné, soumis en route à tous les inconvénients des pires traversées furent plutôt traités en vilaine marchandise. Quelques-un arrivèrent à Nouméa en mauvais état ; un d'eux mourut, en débarquant au lazaret d'observation, des suites d'un mal brutal qui n'était pas celui du pays.

En vertu de l'arrêté dont nous avons parlé qui garantissait l'introducteur au moyen de retenues à opérer sur le montant des salaires des engagés, l'affaire laissait de beaux bénéfices. Il résulte de calculs dûment établis qu'un Annamite transporté de Haïphong à Nouméa revient à l'armateur à 60 francs y compris la commission de 5 francs par tête allouée au Chinois racoleur.

Cédé à des tiers, moyennant une somme de 300 francs qui est censée représenter les frais de recrutement et de transport, l'ouvrier agricole introduit donne un bénéfice net de 270 francs au négrier. Quand il en ramasse plusieurs centaines pour les jeter dans la circulation, l'opération vaut la peine qu'on s'en occupe, et il n'est pas de démarches que l'intéressé ne fasse pour avoir l'aisance des coudes. L'engagé joue le rôle muet de l'esclave.

C'est un esclavage déguisé et temporaire d'une durée moyenne de trois à cinq ans.

L'individu ainsi engagé est présenté à l'acquéreur éventuel, selon l'ordre des demandes, par l'administration elle-même. Un service organisé, l'Immigration, remplace alors le recruteur, surveille l'esclave, le punit de prison ou d'amendes, le tient en cas d'évasion à la disposition de l'engagiste, donne des ordres à la justice, requiert les gendarmes et assure de toutes manières la propriété complète de l'achat. L'engagé quel qu'il soit n'a pour ainsi dire plus qualité civile, c'est une chose prise en compte, mobilière par destination, inventoriée dans une exploitation, qui peut être cédée contre remboursement à une tierce personne, laquelle a intérêt à passer par l'administration, qui lui assure la libre jouissance de son bien.

A l'expiration de l'engagement les travailleurs qui restent sont, s'ils le désirent, rapatriés. C'est une occasion pour aller en chercher d'autres, et l'armateur n'en est pas de sa poche.

L'introducteur recevra de la caisse de l'immigration le montant des retenues opérées pour le rapatriement sur le salaire des engagés. Il devra, avec cette somme, pourvoir au rapatriement des travailleurs qu'il aura importés (Arrêté du 20 juin 1895).

Ainsi l'appellation d' « ouvrier agricole » ou de « travailleur libre », que les actes officiels emploient, est un trompe-l'œil. En général, si l'engagé ne trouve pas, par chance spéciale, à entrer dans une famille en qualité de domestique, il est la proie des mines et de certaines plantations où on le soumet, loin du chef-lieu, à des traitements particuliers. L'administration intervient rarement en sa faveur et il est entendu qu'il ne faut pas dénoncer l'ignominie ni l'assassinat, car alors, pour n'être pas compromise, elle a sous la main des juges qui acquitteront les coupables et étoufferont la clameur publique. La chose a eu lieu. Il y va des intérêts supérieurs de la colonie qui a besoin de main-d'œuvre.

Les innombrables et curieuses expériences de recrutement qui furent tentées en Nouvelle-Calédonie ne paraissent pas avoir donné, sauf momentanément, les résultats qu'on en attendait.

On a eu beau vendre pendant vingt ans des cargaisons de galériens aux mines, sélectionner les Néo-Hébridiens enlevés à leurs îles et en faire de bons domestiques, dresser à la portion congrue Hindous et Javanais jetés dans les plantations, et même faire venir des Japonais qui se mirent en grève ainsi que des Européens, la crise de main-d'œuvre parvient à

l'heure actuelle à la période aiguë; et c'est encore au Tonkin, las de fournir des esclaves, que l'on s'adresse de nouveau.

M. Doumer, gouverneur général, dont les idées se sont assagies par la pratique du pouvoir souverain vient d'accorder, paraît-il, son autorisation au recrutement de travailleurs indo-chinois « après une résistance bien légitime, étant donné les grands travaux que son énergique impulsion a fait ouvrir partout en Indo-Chine, voulant ainsi, a-t-il ajouté avec une véritable bonne grâce, contribuer aux progrès de la Nouvelle-Calédonie (1) ».

L'entente s'est établie sur les bases suivantes : l'administration calédonienne aura, à Hanoï, un recruteur choisi et surveillé par le gouvernement indo-chinois, mais que la Nouvelle-Calédonie devra payer. Cet agent à demeure et à salaire fixe sera alléché par une prime accordée par tête d'engagé, comme cela a lieu d'habitude. Agréé par les deux administrations, il pourra embarquer, sur chaque bateau chargé de riz quittant l'Indo-Chine à destination de Nouméa, une cargaison de 200 à 300 Annamites.

Dans le journal *la Calédonie* du 14 octobre 1901, nous relevons la note ci-jointe que nous livrons à la publicité métropolitaine :

COMMUNICATION OFFICIELLE

MAIN-DŒUVRE ANNAMITE

Le gouverneur ayant été avisé par M. de Béchade du départ de Haïphong dans le courant du mois de novembre du voilier le « Hautot » appartenant à la compagnie rouennaise, a demandé à cette dernière si elle consentait à prendre un convoi de 300 Annamites. La compagnie a accepté pour le prix de 270 francs par tête pour le transport et la nourriture jusqu'à Nouméa. Aussitôt, le gouverneur demanda à M. Doumer l'autorisation d'organiser ce convoi ainsi que la désignation d'un recruteur.

Tout en déclarant le recrutement difficile en raison des grands travaux entrepris en ce moment en Indo-Chine, le gouverneur général accorda l'autorisation demandée et indiqua la maison *Denis* de *Saïgon* comme ayant accepté de se charger du recrutement. Des pourparlers ont donc immédiatement été engagés par le câble entre le gouverneur et cette maison.

Si, comme il est probable, les gages sont trop élevés pour que ce recrutement serve aux agriculteurs, les 300 Annamites seront destinés aux opérations de trafic sur les mines.

Les agriculteurs d'ailleurs sont déjà pourvus par les convois hindous et javanais.

Cette communication officielle donne la moralité et la preuve de ce que nous avons signalé. Bien mieux. Les nouveaux entremetteurs de recrutement ont l'air de se glorifier de leur intervention souveraine et soumettent complaisamment leur acte au public. Ah ! ce n'est plus une vente déguisée... Les gouverneurs respectifs des deux colonies

(1) Extrait du discours prononcé par M. Feillet, gouverneur, le 3 juin 1901, à l'ouverture de la session ordinaire du Conseil général, à Nouméa.

sont d'accord, pressés d'agir, et le câble qui transmet au loin la civilisation raffinée est à leur service. Grâce à lui, ils débattent le prix de revient de l'esclave, désignent les notables auxquels l'entreprise rapportera et, si l'agriculture n'est pas assez riche pour profiter de l'occasion, qu'on ne s'inquiète pas, les mines ont toujours 500 francs à mettre sur la peau d'un Tonkinois.

Le recrutement est donc une nécessité coloniale?

— Oui, dans l'état actuel de la société, tant que les coloniaux, planteurs ou industriels, auront facilité de production à vil prix et conséquemment intérêt au maintien d'une main-d'œuvre qui ne peut discuter son droit; et, au point de vue économique financier, tant que l'inique régime douanier actuel pèsera sur les produits coloniaux français, lesquels sont soumis à des taxe élevées à leur entrée dans la métropole. Donc, il y a une répercussion fatale sur la façon de produire le café, le coton, le riz, la soie, le cacao, le thé, le caoutchouc, l'huile de palme, le coprah, etc., denrées cultivables ou spontanées qui exigent des bras à bon marché.

D'autre part, dans les possessions françaises, peuplées de fonctionnaires, le colon européen plutôt rare se réserve la direction des hommes et des capitaux et non les travaux directement manuels. Des influences de milieu, de climat, d'éducation l'empêchent de coopérer lui-même à la mise en valeur de concessions parfois immenses, d'entreprises gigantesques où il est nécessaire d'employer sans trêve ni merci des travailleurs exotiques. La vie étant plus large aux colonies, le climat dangereux, les gains doivent être rapides et sérieux, et rien de ce qui peut les hâter et les arrondir n'est épargné.

Le gouvernement colonial, quand il ne contrecarre pas les colons, est avec eux pour justifier son utilité. protège ceux qui comptent, qui ont l'influence et les hautes relations et leur octroie le plus de main-d'œuvre possible, par tous les moyens.

Nous avons vu que les salaires alloués aux travailleurs exotiques sont insignifiants; leur nourriture et leur entretien, également prévus par les arrêtés sur l'immigration, sont des plus élémentaires. Aussi les engagistes qui veulent du travail dépassent sans hésiter les prévisions du règlement. Malgré tout, on pourrait croire que la main-d'œuvre ainsi recrutée et traitée n'est pas trop chère. Elle ne donne pas le résultat du travail libre, elle demande tout de suite une mise de fonds appréciable, car le bénéfice du recruteur est prélevé sur l'engagiste qui verse dans la caisse de l'immigration une somme qui n'est jamais inférieure à 300 francs et qui s'élève souvent à 500 francs par engagé. Si cette opération se répète sur un grand nombre de travailleurs, le capital immobilisé est important, représente même une fortune.

Le salaire d'un engagé agricole ou mineur de cette catégorie n'est pas évidemment à comparer au tarif des pays civilisés. Il est très inférieur parce que l'ouvrier ne « rend » pas immédiatement et qu'il faut le dresser et l'habituer aux travaux qu'on exige de lui.

Cependant la Nouvelle-Calédonie, qui possède, outre des plantations de café et des terres d'élevage, les mines les plus importantes et les plus variées, pourrait occuper la main-d'œuvre blanche à condition qu'on la salariât raisonnablement.

A force d'épuiser les colonies voisines, les Nouvelles-Hébrides surtout, le gouvernement local finit par s'inquiéter et par comprendre que l'industrie minière, qui occupe la Libération, a droit aussi à quelque sollicitude. Toute la question, en ce qui concerne l'introduction d'ouvriers français, se résume dans une question, de transport dont personne ne veut prendre les frais, parce que la main-d'œuvre blanche et libre, péniblement racolée, pourrait être utilisée par d'autres employeurs que ceux qui l'auraient fait venir. L'administration en est à chercher un recruteur responsable, — la Banque de l'Indo-Chine ayant refusé, — qui répondrait personnellement des travailleurs introduits. Ce serait, pour nous servir de sa propre expression, la solution élégante du problème. »

Une colonie qui a besoin d'hommes libres n'a pas à remettre sa destinée à un recruteur quel qu'il soit. En s'entourant d'aussi singulières précautions, elle va à l'encontre de ce qu'elle désire. A notre avis, la Nouvelle-Calédonie entre, sous ce rapport, bien prudemment dans la voie du progrès. Après des colons à capital, il lui faut des ouvriers. Bien. Qu'elle munisse les associations ouvrières, les syndicats, de références exactes, de traités en bonne forme precisant les avantages qu'elle propose, le prix de la journée de huit heures, des vivres, du loyer, de l'entretien, de l'indemnité possible si les garanties accordées de loin se trouvent controuvées sur place, et le problème sera résolu, peut-être sans élégance, mais pratiquement et loyalement.

JULES DURAND

A la dure[1]

CHAPITRE XXV

Les Mormons dans le Nevada. — Comment on leur persuade de consentir un prêt. — Histoire primitive du Territoire. — Découverte des mines d'Argent. — Le nouveau gouvernement du Territoire. — Étranger et pauvre. — Sa lutte comique pour la vie. — Ni crédit, ni argent. — Le vieil Abé Curry l'aide, lui et ses fonctionnaires. — Instructions et quittances. — L'endos d'un Indien. — Les routes à péage.

Originairement le Nevada faisait partie de l'Utah et s'appelait le comté de Carson; comté d'une belle étendue. Certaines de ses vallées produisaient d'inépuisables quantités de foin, ce qui leur valut d'être colonisées par de petits groupes de Mormons, éleveurs et fermiers. Quelques Américains orthodoxes de la Californie s'y éparpillèrent; mais, entre ces deux classes de colons, il n'y avait guère d'affection de reste. Il existait peu ou pas de relations amicales; chaque société se tenait renfermée en elle-même. Les Mormons étaient de beaucoup en majorité, et ils étaient spécialement protégés par le gouvernement mormon du Territoire. Ils pouvaient donc s'offrir d'être exclusifs et même péremptoires à l'égard de leurs voisins. Une des traditions de la vallée de Carson montre bien l'état de choses qui y régnait à l'époque dont je parle. La bonne d'une des familles américaines était une Irlandaise catholique; pourtant on remarquait avec surprise que c'était la seule personne en dehors du cercle mormon qui pût obtenir les faveurs des Mormons. Elle leur demandait souvent des complaisances et on les lui accordait toujours. C'était un mystère pour tout le monde. Mais un jour, comme elle sortait de la maison, un grand couteau-poignard s'échappa de dessous son tablier, et, lorsque sa maîtresse lui demanda des explications, elle déclara qu'elle s'en allait emprunter un baquet aux Mormons.

En 1858, on découvrit des gisements d'argent dans le comté de Carson, et l'aspect des affaires changea. Les Californiens

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* à partir du 1er octobre 1901.

arrivèrent par bandes et bientôt l'élément américain se trouva en majorité. On répudia la suzeraineté de Brigham Young et de l'Utah, et les habitants établirent un gouvernement territorial provisoire dans le « Washoe ». Le gouverneur Roop en fut le premier et l'unique magistrat. En temps voulu, le Congrès passa une loi pour organiser le « Territoire de Nevada » et le président Lincoln dépêcha le gouverneur Nye pour y remplacer Roop.

A ce moment, la population du Territoire comptait de 12 à 15.000 âmes et augmentait rapidement. Des mines d'argent se développaient avec ardeur, des usines à minerai se fondaient. Le commerce dans toutes ses branches était actif et prospère et le devenait encore plus tous les jours.

Les habitants, bien qu'heureux d'avoir un gouvernement légalement constitué, n'étaient pas particulièrement enchantés de voir l'autorité aux mains d'étrangers venus d'États lointains, sentiment assez naturel de leur part. Ils estimaient qu'on aurait dû choisir les fonctionnaires parmi eux, parmi les citoyens notables qui s'étaient acquis des droits à une telle distinction, qui auraient eu la sympathie de la populace et eussent été intimement familiarisés avec les besoins du Territoire. Ils avaient raison dans leur manière de voir, sans aucun doute. Les nouveaux fonctionnaires étaient des « émigrants », ce qui n'était un titre à l'affection pas plus qu'à l'admiration de personne.

Le nouveau gouvernement fut accueilli avec une froideur considérable. Il était un intrus non seulement étranger, mais pauvre. Il ne valait pas d'être pillé, si ce n'est par le plus menu de tous les menus fretins des quémandeurs d'emplois et leurs pareils. Chacun savait que le Congrès n'avait attribué que vingt mille dollars en papier, par an, à son entretien, — à peu près l'argent nécessaire pour faire rouler une usine à quartz pendant un mois. Et chacun savait aussi que les arrérages de la première année étaient encore à Washington et que, pour mettre la main dessus, il faudrait une procédure longue et compliquée. La Ville de Carson était trop prudente et trop sage pour ouvrir son crédit à ce moutard d'importation avec la moindre hâte indécente.

Il y a quelque chose de solennellement comique dans les efforts d'un gouvernement territorial nouveau-né pour se lancer dans le monde. Le nôtre eut là de cruels moments. La loi organique et les instructions du ministère de l'intérieur ordonnaient qu'une législature fût élue à telle époque et ses séances inaugurées à telle date. C'était facile de se procurer des législa-

teurs, même à trois dollars par jour, quoique le vivre et le logement coûtassent quatre dollars et demi, parce que les honneurs ont leur charme au Nevada aussi bien qu'ailleurs, et qu'il y avait nombre d'âmes patriotiques sans emploi; mais trouver une salle de délibération pour les y réunir était une toute autre affaire. Carson refusa avec onction d'en donner une gratuitement ou d'en louer une à crédit au gouvernement.

Mais lorsque Curry apprit la difficulté, il s'avança unique et solitaire, donna au vaisseau de l'Etat un coup d'épaule par-dessus la barre et le remit à flot. Je parle de « Curry, le vieux Curry, le vieil Abé Curry ». Sans lui la législature aurait siégé dans le désert. Il offrit pour rien sa grande maison en pierre, située juste en dehors de la ville, et on l'accepta avec joie.

Ensuite, il construisit un tramway de la ville au Capitole et transporta les législateurs gratis. Il fournit aussi des bancs de sapin et des chaises à la législature et répandit de la sciure de bois fraîche sur les parquets en guise de tapis et de crachoir combinés. Sans Curry le gouvernement serait mort dès sa tendre enfance. Une cloison de toile pour séparer le Sénat de la Chambre des Représentants fut installée par le Secrétaire, au prix de trois dollars et quarante cents; mais les États-Unis refusèrent de les payer. Comme on leur représenta que les « instructions » autorisaient le paiement d'un loyer important pour une salle de délibération et que cet argent était économisé au pays par la générosité de M. Curry, les États-Unis répliquèrent que cela ne changeait rien à l'affaire, que les trois dollars quarante cents seraient retranchés du salaire de dix-huits cents dollars du Secrétaire et *ils le furent*.

La question de l'imprimerie fut dès le début un côté intéressant des difficultés du nouveau gouvernement. Le Secrétaire était tenu par serment d'obéir à son volume « d'instructions » écrites, et celles-ci lui ordonnaient expressément deux choses, à savoir :

1° Faire imprimer les procès-verbaux de la Chambre et du Sénat; et

2° Pour ce travail, payer un dollar cinquante cents le « mille » pour la composition et un dollar cinquante cents les « dix mains » pour l'impression, le tout en billets de banque.

Il était facile de jurer de faire ces deux choses, mais entièrement impossible d'en accomplir plus d'une seule. Alors que les billets de banque étaient tombés à quarante cents le dollar, les maisons d'imprimerie tarifaient couramment « le mille » à un dollar cinquante cents et les « dix mains » à un dollar cin-

quante cents, *en or*. Les instructions commandaient au Secrétaire de regarder un dollar en papier émis par le gouvernement comme équivalent à tout autre dollar émis par le gouvernement. Donc l'impression des procès-verbaux dut être suspendue. Alors les États-Unis réprimandèrent durement le Secrétaire, parce qu'il transgressait les « instructions » et le sommèrent de se corriger. Sur quoi il fit faire quelques impressions, en fit parvenir la facture à Washington, avec documents pleinement explicatifs des hauts prix des choses dans le Territoire, en attirant l'attention sur une mercuriale imprimée où l'on pouvait voir que même le foin coûtait deux cent cinquante dollars la tonne. Les États-Unis répondirent en imputant le montant de la facture sur le salaire en souffrance du Secrétaire et, en outre, remarquèrent avec une gravité opaque que rien dans ses instructions ne lui prescrivait d'acheter du foin.

Rien au monde n'est enseveli dans des ténèbres aussi épaisses que l'intelligence d'un contrôleur des Finances des États-Unis. Les fournaises même de la vie future ne sauraient y jeter mieux qu'un reflet intermittent. Aux jours dont je raconte l'histoire, jamais on ne réussit à lui faire comprendre comment il se faisait que dans le Nevada, où toutes les denrées montaient à des prix énormes, vingt mille dollars ne pouvaient faire autant d'usage que dans les autres Territoires, où un bon marché excessif était de règle. Ce fonctionnaire passait son temps à courir après des bouts de chandelle. Le Secrétaire du Territoire tenait bureau dans sa chambre, comme je l'ai dit plus haut; et il ne demandait aux États-Unis aucun loyer, bien que ses « instructions » y pourvussent et qu'il eût pu s'en prévaloir avec justice (chose que j'aurais faite avec une promptitude plus que foudroyante si j'avais été moi-même Secrétaire). Mais les États-Unis n'applaudirent jamais à son désintéressement. En fait, je crois que mon pays était honteux d'avoir à sa solde un personnage aussi imprévoyant.

Ces « instructions » (nous en lisions d'ordinaire un chapitre chaque matin, à titre de gymnastique intellectuelle, et une couple de chapitres chaque dimanche au catéchisme, car elles traitaient de tous les sujets sous le soleil et renfermaient beaucoup d'estimable théologie parmi le reste de la statistique), ces « instructions » commandaient de fournir aux membres de la législature des canifs, des enveloppes, des plumes et du papier à lettre. Le Secrétaire en fit donc l'emplette et la distribution. Les canifs coûtaient trois dollars pièce. Il y en avait un de trop que le Secrétaire donna au greffier de la Chambre des Repré-

sentants. Les États-Unis dirent que le greffier de la Chambre n'était pas un « membre » de la législature et retranchèrent ces trois dollars du salaire du Secrétaire, comme d'habitude.

Les blancs demandaient trois ou quatre dollars par « charge » pour scier le bois à brûler. Le Secrétaire eut assez de sagacité pour deviner que les États-Unis ne consentiraient jamais à payer pareil prix ; il découvrit donc un Indien qui scia une charge de bois pour le bureau moyennant un dollar et demi. Il établit la quittance usuelle, mais sans y apposer de signature, en y joignant une simple note relatant qu'un Indien avait fait le travail et s'en était acquitté d'une manière satisfaisante, mais qu'il ne pouvait signer la quittance vu son manque des connaissances nécessaires. Le Secrétaire dut payer ce dollar et demi. Il croyait que les États-Unis allaient admirer à la fois son économie et son honnêteté pour avoir fait faire cette besogne à moitié prix et s'être abstenu de fournir une signature apocryphe d'Indien sur la quittance; mais les États-Unis ne considérèrent pas la chose à ce point de vue. Les États-Unis étaient trop accoutumés à employer des voleurs de dollars et demi sous toute sorte de caractère officiel, pour regarder son explication de la quittance comme fondée en fait.

Mais la suivante fois que l'Indien nous scia du bois, je lui montrai à faire une croix au bas de la quittance. On aurait dit une croix ivre depuis un an; ensuite je la « certifiai » et cela passa sans encombre. Les États-Unis ne soufflèrent mot. Je regrettai de ne pas avoir fait la quittance pour mille charges au lieu d'une. Le gouvernement de mon pays rabroue la simplicité honnête, mais encourage la friponnerie artistique, et je crois que j'aurais pu m'épanouir en un pick-pocket des plus capables si j'étais resté un an ou deux au service de l'État.

C'était une belle collection de souverains que cette première législature du Nevada. Ils levèrent des impôts pour la somme de trente ou quarante mille dollars et votèrent des dépenses pour une valeur d'environ un million. Pourtant ils avaient leurs petites explosions périodiques d'économie comme tous les autres corps constitués de la même catégorie. Un membre proposa d'épargner trois dollars par jour à la nation en supprimant le chapelain. Cependant ce myope avait plus besoin du chapelain qu'un autre peut-être, car il siégeait les pieds sur son pupitre, en mangeant des navets crus, pendant la prière matin.

La législature siégea soixante jours et vota sans discontinuer des privilèges pour routes à péage particulières. Lorsqu'elle

s'ajourna, on estimait que chaque habitant possédait environ trois privilèges, et on croyait qu'à moins que le Congrès ne donnât au Territoire un degré de longitude supplémentaire, il n'y aurait plus de place pour loger les routes à péage. Les bouts en retombaient au delà de la frontière de toutes parts, comme une frange.

Le fait est que le commerce des transports avait grandi dans de telles proportions qu'il y avait presque autant de bruit autour des fortunes subitement acquises dans les routes à péage qu'autour des fabuleuses mines d'argent.

CHAPITRE XXVI

La fièvre de l'argent. — État du marché. — Briques d'argent. — Racontars. — En route pour les mines de Humboldt.

Bientôt j'attrapai la fièvre argentiforme. Des « explorateurs » partaient pour les montagnes tous les jours, puis découvraient de riches filons et couches de quartz argentifère et en prenaient possession. Evidemment c'était là un chemin à la fortune. La grande mine de « Gould et Curry » était cotée trois ou quatre cents dollars le pied, au moment de notre arrivée, mais elle avait bondi jusqu'à huit cents. L' « Ophir » ne valait qu'une bagatelle, il y avait un an; à présent elle se vendait *quatre mille dollars le pied.*

On ne pouvait citer une mine qui n'eût pas enregistré une avance étonnante dans ses cours en un bref laps de temps. Tout le monde parlait de ces merveilles. Où qu'on pût aller, on n'entendait pas causer d'autre chose, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit. Tom Un Tel avait vendu l' « Amanda Smith » 40.000 dollars ; il n'avait pas un sou quand il avait « pris » ce gisement, il y avait six mois. John Jones avait vendu la moitié de sa participation dans l' « Aigle Chauve et Marianne » pour 65.000 dollars; et était allé aux États chercher sa famille. La veuve Brewster avait touché la « veine » dans la « Toison d'Or » dont elle avait vendu 10 pieds 1.800 dollars. Elle n'avait pas de quoi s'acheter un chapeau de crêpe lorsque Tommy de Sing Sing avait tué son mari, à la veillée, chez Baldy Johnson, le printemps dernier. Le « Dernier Recours » avait trouvé le « revêtement d'argile » et se voyait « sur le banc » — conséquence : des « pieds », qui mendiaient hier, valaient aujourd'hui chacun une maison en briques; leurs propriétaires râpés, qui

n'auraient pas trouvé, hier, un verre à crédit dans aucun débit du pays, étaient aujourd'hui ivres de champagne à hurler; ils comptaient des armées de chaleureux amis personnels dans une ville où ils avaient désappris de saluer et de donner des poignées de mains par suite d'un manque prolongé d'habitude. Johnny Morgan, un vulgaire fainéant, s'était endormi dans le ruisseau et s'était réveillé à la tête de cent mille dollars, à la suite du verdict rendu dans le procès de la « Lady Franklin » contre la « Sans-Gêne ». Et ainsi de suite, à l'aurore et au crépuscule, ces propos nous assaillaient les oreilles et autour de nous les têtes devenaient de plus en plus chaudes.

J'aurais été plus ou moins qu'un homme, si je n'étais pas devenu fou comme les camarades. Des charretées de lingots d'argent massif, aussi gros que des saumons de plomb, arrivaient tous les jours des usines, et de semblables spectacles donnaient du corps aux récits fantastiques qui couraient. Je succombai et je devins aussi frénétique que les plus toqués.

Tous les deux ou trois jours, arrivait la nouvelle de la découverte d'une région minière tout battant neuve ; immédiatement les journaux regorgeaient de comptes rendus sur sa richesse, et la population flottante décampait vivement pour en prendre possession. Au bout de quelque temps je fus bien infecté de la maladie. « Esmeralda » venait d'aller aux nues et « Humboldt » commençait à clamer pour attirer l'attention. « Humboldt ! Humboldt ! » était le cri du jour et, d'emblée, « Humboldt », la plus nouvelle des nouvelles, la plus riche des riches, la plus merveilleuse des merveilleuses découvertes du pays de l'argent, remplissait dans les feuilles publiques deux colonnes contre « Esmeralda », une. J'étais sur le point de partir pour « Esmeralda », mais je tournai avec le flot et fis mes préparatifs pour « Humboldt ». Afin que le lecteur puisse voir ce qui me décida et ce qui, non moins sûrement, l'aurait décidé lui-même s'il eût été là, j'insère ici une lettre des journaux de l'époque. Celle-là et quelques autres du même écrivain plein de sang-froid furent les principaux instruments de ma conversion. Je ne tronquerai pas le passage et je le donnerai tel qu'il parut dans l'*Entreprise Territoriale Quotidienne*.

Mais quelles nouvelles de nos mines ? Je serai franc avec vous. J'exprimerai mon opinion honnête, basée sur un examen approfondi. Le comté de Humboldt est la plus riche région minière sur le marchepied de Dieu. Chaque chaîne de montagnes regorge de minerais précieux. Humboldt est la vraie Golconde.

L'autre jour, une analyse de simples affleurements a fourni plus de quatre mille dollars à la tonne. Il y a une ou deux semaines, une analyse « d'élé-

ments superficiels » analogues a donné sept mille dollars à la tonne. Nos montagnes sont bondées de pionniers errants. Chaque jour et presque chaque heure révèle de nouvelles preuves encore plus surprenantes de la richesse prodigue et de l'opulence intense de notre heureux comté. Le métal n'est pas uniquement de l'argent. Il y a des filons distinctement aurifères. Une découverte récente révèle manifestement du cinabre. Les métaux communs sont en grande abondance. Dernièrement on a découvert des symptômes de charbon bitumineux. Ma théorie a toujours été que le charbon est de formation ligneuse. J'avais dit autrefois au colonel Whitman que le voisinage de Dayton (Nevada) ne laissait voir aucune trace présente ou passée d'assise ligneuse et qu'en conséquence je n'avais pas confiance dans ses mines de houille tant vantées. J'ai répété la même doctrine aux enthousiastes découvreurs de charbon de Humboldt. J'en parlais à mon ami le capitaine Burch. Mon scepticisme s'évanouit lorsqu'il m'affirma que dans la région précisément en question, il avait vu des arbres pétrifiés de deux cents pieds de long. Ainsi le fait est établi que d'immenses forêts étendaient autrefois leurs ombres farouches sur ce district reculé.

Je suis fermement convaincu des mines de charbon. N'ayez aucune inquiétude sur les ressources minières du comté de Humboldt. Elles sont immenses, incalculables.

Qu'on me permette de donner quelques explications qui aideront le lecteur à mieux comprendre certains points de cette citation. A cette époque notre proche voisin, Gold Hill, était le pays de mines d'argent le plus prospère du Nevada. C'était de là que venait plus de la moitié des cargaisons journalières de lingots d'argent. Très riche (et très rare), le minerai de Hold Hill fournissait de 100 à 400 dollars la tonne; mais le rendement ordinaire n'était que de 20 à 40 dollars la tonne, c'est-à-dire que chaque centaine de livres de minerai rendait de 1 à 2 dollars. Mais le lecteur jugera, d'après l'extrait ci-dessus, que, dans le Humboldt, chaque centaine de livres de minerai contenait de deux cents à trois cents cinquante dollars. Quelques jours après ce même correspondant écrivait :

J'ai parlé de la vaste et presque fabuleuse richesse de cette région, elle est incroyable. Les entrailles de nos montagnes sont gorgées de minerais précieux jusqu'à la pléthore. J'ai dit que la nature avait configuré nos montagnes de manière à fournir les commodités les plus excellentes pour l'exploitation de nos mines. Je vous ai dit aussi que la contrée est féconde en sites à usines les plus beaux du monde. Mais quelle est l'histoire minière de Humboldt? La mine de Saba est entre les mains d'énergiques capitalistes de San-Francisco. Il paraîtrait que le minerai est combiné avec des métaux qui le rendent d'une réduction difficile au moyen de notre imparfaite machinerie de montagnes. Les propriétaires ont réalisé cette combinaison du travail et du capital, dont je parlais dans mon exorde. Ils sont à l'œuvre et à l'épreuve. Leur tunnel a déjà atteint 100 pieds de long.

D'après les seules analyses primaires et aussi le développement de la mine et la confiance du public dans la continuité de leur effort, le titre était

monté jusqu'à huit cents dollars en Bourse. Aucune tonne de minerai n'a encore était convertie en argent,que je sache. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a beaucoup de gisements dans le district qui surpassent la Saba comme résultat à l'analyse primaire.

Ecoutez un moment les projets des entrepreneurs de la Saba. Ils se proposent de transporter le minerai concentré en Europe. Le transport depuis Star City (son lieu d'origine) jusqu'à Virginia City, coûtera 70 dollars la tonne; de Virginia à San-Francisco quarante dollars la tonne; de là à Liverpool, son lieu de destination, dix dollars la tonne. Leur idée est que les métaux alliés rembourseront le prix de l'extraction, du transport et du raffinage et qu'alors une tonne de minerai brut leur rapportera ainsi douze cents dollars. Cette estimation peut être extravagante. Prenons-en la moitié et le produit sera encore énorme, surpassant de beaucoup celui de toutes les autres mises en valeur de notre fringant territoire.

Selon une estimation très répandue, la plupart de nos mines rapporteraient cinq cents dollars la tonne. Une telle fécondité rejette la Gould et Currie, l'Ophir et la Mexicaine, de votre voisinage, dans l'ombre la plus noire. Je vous ai soumis les évaluations relatives à une seule mine en exploitation. Sa richesse est indiquée par sa cote à la Bourse. Les habitants du comté de Humboldt ont la folie des « pieds ». Au moment où j'écris, nos villes sont désertes, elles ont l'air aussi languissantes que de jeunes poitrinaires. Que sont devenus nos robustes et athlétiques concitoyens? Ils parcourent les ravins et les sommets de la montagne. Leur piste est visible dans toutes les directions. Par instants un cavalier s'élance parmi nous. Son coursier semble surmené. Il met pied à terre devant son habitation en adobé, échange de rapides politesses avec ses concitoyens, se précipite vers un bureau d'analyses et de là chez le magistrat enregistreur du district. Le lendemain matin, ayant renouvelé ses provisions, il retourne poursuivre sa sauvage et vierge carrière. Eh bien, ce gaillard-là compte déjà ses « pieds » par milliers. C'est la sangsue à cheval. Il a l'estomac insatiable du requin ou de l'anaconda. Il conquerrait des mines de métaux.

C'en fut assez, à l'instant où nous eûmes fini de lire cet article, quatre d'entre nous se décidèrent à partir pour le Humboldt.

Nous commençâmes à nous préparer immédiatement et nous commençâmes aussi à nous gourmander nous-mêmes pour ne pas nous être décidés plus tôt. Nous tremblions de peur que toutes les mines riches n'eussent été découvertes et retenues avant notre arrivée et que nous ne fussions obligés de nous contenter de gisements qui ne rendraient guère plus de deux ou trois cents dollars la tonne.

Une heure avant je me serais senti riche si j'avais eu dix pieds d'une mine de Gold Hill produisant 25 dollars la tonne, maintenant j'étais navré d'avance à l'idée de me contenter de mines dont la plus pauvre aurait été un miracle à Gold Hill.

CHAPITRE XXVII

Notre manière de voyager. — Incidents du trajet. — Un camarade de lit chaleureux mais trop familier. — Ojections de M. Ballou. — Un rayon de soleil dans les nuages. — Heureuse arrivée...

Vite, c'était le mot d'ordre ! Nous ne perdîmes pas de temps. Notre troupe se composait de quatre personnes, un forgeron de soixante ans, deux jeunes avocats et moi. Nous achetâmes un chariot et deux misérables vieilles rosses. Nous chargeâmes dix-huit cents livres de provisions et d'outils de mineur dans le chariot et nous sortîmes de Carson par une glaciale après-midi de décembre. Les chevaux étaient si vieux et si faibles que nous trouvâmes bientôt que cela irait mieux si un ou deux d'entre nous descendaient et allaient à pied. Ce fut un progrès. C'est à ce moment que je m'offris pour conduire, bien que jamais auparavant je n'eusse conduit de voiture et que beaucoup de gens dans mon cas se fussent sentis suffisamment autorisés à ne pas assumer cette responsabilité. Mais, un instant après, on trouva que ce serait une bonne chose si le cocher descendait pour aller à pied, lui aussi. C'est à ce moment que je donnai ma démission de cocher.

Avant la fin de l'heure, nous trouvâmes qu'il serait non seulement préférable, mais absolument nécessaire que tous les quatre, à tour de rôle et deux par deux, nous appliquions nos mains à l'extrémité du chariot pour le pousser à travers le sable, en ne laissant aux chevaux anémiques d'autre travail que celui de ne pas nous gêner et de porter le timon.

Peut-être vaut-il mieux connaître sa destinée tout de suite et s'y résigner. Nous avions appris la nôtre dans une seule après-midi. Il était évident qu'il nous faudrait cheminer au milieu du sable en poussant chariot et chevaux devant nous pendant trois cents kilomètres. Donc nous acceptâmes la situation et désormais nous ne remontâmes plus en voiture ; bien plus, nous fournîmes régulièrement et presque constamment notre tour de corvée à pousser derrière le chariot.

Nous fîmes dix kilomètres et nous campâmes dans le désert. Le jeune Clagett (aujourd'hui membre du Congrès pour le Montana) dételа les chevaux, les fit boire et manger ; Oliphant et moi, nous coupâmes des buissons de sauge, nous construisîmes le feu et nous apportâmes l'eau pour la cuisine ; le vieux

M. Ballou, le forgeron, fit la cuisine. Cette division du travail et cette distribution des rôles furent maintenues pendant tout le voyage. Nous n'avions pas de tente : nous nous couchâmes donc dans nos couvertures à la belle étoile. Nous étions si fatigués que nous dormîmes profondément.

Nous mîmes quinze jours à faire ce trajet de trois cents kilomètres, ou plutôt treize, car nous fîmes une halte d'une couple de jours pour laisser les chevaux se reposer. Nous aurions pu accomplir le voyage en dix jours, si nous avions attaché les chevaux derrière le chariot ; mais nous y pensâmes trop tard et nous continuâmes à pousser les chevaux en même temps que le chariot, quand nous aurions pu nous épargner la moitié du travail.

Les gens qui nous rencontraient nous conseillaient de mettre les chevaux dans le chariot, mais M. Ballou, dont le sérieux cuirassé était impénétrable à tout sarcasme, disait qu'il n'y avait pas moyen, parce que les provisions étaient en évidence et en auraient pâti, les chevaux étant bitumineux par suite de privations prolongées. Le lecteur m'excusera de ne pas traduire. Ce que M. Ballou voulait dire à l'ordinaire, quand il prononçait un grand mot, était un secret entre son créateur et lui. M. Ballou était un des hommes les meilleurs et les plus bienveillants qui aient jamais honoré une humble sphère d'existence. Il était la douceur, la simplicité mêmes, et aussi le dévouement. Quoiqu'il eût plus du double de l'âge de l'aîné d'entre nous, il ne se donnait ni airs, ni privilèges, ni exemptions de ce chef. Il prenait à l'ouvrage la part d'un homme jeune, et dans la conversation et l'amusement la part d'un homme de n'importe quel âge, sans se jucher sur cet arrogant et imposant sommet de la soixantaine.

Sa seule particularité frappante était sa manière partingtonnienne d'aimer et d'employer les grands mots pour eux-mêmes et indépendamment de tout rapport qu'ils eussent pu avoir avec la pensée qu'il se proposait d'exprimer. Il laissait toujours tomber ses phrases pompeuses avec une aise inconsciente qui les rendait tout à fait inoffensives. Sincèrement, son air était si naturel et si simple, qu'on se surprenait continuellement à accepter ses phrases majestueuses comme signifiant quelque chose, alors qu'en réalité elles ne voulaient rien dire sur la terre. Si un mot était long, grandiose et sonore, cela suffisait pour lui gagner l'amour du vieillard il glissait ce mot à l'endroit où on l'eût le moins attendu et en était aussi satisfait que si le dit mot eût été parfaitement lumineux ou significatif.

Nous étendions, tous les quatre, notre commune provision de couvertures toutes ensemble sur la terre gelée et nous nous cou-

chions côte à côte. Jugeant notre jeune et espiègle chien de chasse aux longues pattes possesseur d'une notable quantité de chaleur animale, Oliphant imagina de l'insinuer dans le lit entre lui et M. Ballou, pressant le dos chaud du chien contre sa poitrine pour être mieux. Mais dans la nuit le chien s'étirait, en appuyant les pieds contre le dos du vieillard, en le poussant et en grognant complaisamment; de temps en temps, au chaud et à l'aise, plein de gratitude et de joie, il piétinait le dos du vieillard par simple exubérance de bien-être; à d'autres moments il rêvait de chasse et tout en dormant arrachait les cheveux de derrière du vieillard et lui aboyait dans l'oreille. Le vieux monsieur se plaignit doucement des familiarités du chien; à la fin, et en exposant ses griefs, il dit qu'un chien pareil n'était pas un animal propre à coucher avec des gens fatigués, parcequ'il était « si faux d'emprunt dans ses mouvements et si organique dans ses émotions ». On mit le chien dehors.

C'était un voyage dur, fatigant, laborieux, mais il avait son côté enchanteur; car, le jour fini et notre faim canine apaisée par un souper chaud de lard frit, de pain et de café noir à la mélasse, fumer la pipe, chanter des chansons et raconter des histoires autour du feu de bivouac vespéral, dans les solitudes immobiles du désert, constituait une sorte de récréation heureuse et insouciante qui nous semblait le sommet même et le comble du plaisir terrestre. C'est un genre de vie qui a un charme puissant pour tous les hommes, citadins ou ruraux. Nous descendons des Arabes vagabonds du désert et d'innombrables siècles de progrès vers la civilisation parfaite n'ont pas réussi à déraciner chez nous l'instinct nomade. Nous avouons tous un frisson de plaisir à l'idée de camper dehors.

Une fois, nous fîmes quarante kilomètres en un jour, et, une fois, nous fîmes soixante-quatre kilomètres, à travers le grand désert américain, et seize kilomètres en outre, quatre-vingts en tout, en vingt-trois heures, sans faire halte pour manger, boire ou nous reposer. S'étendre et s'endormir, même sur la terre pierreuse et gelée, après avoir poussé devant soi un chariot et deux chevaux pendant quatre-vingts kilomètres est une telle volupté que, sur le moment, elle paraît presque bon marché à ce prix-là.

Nous campâmes deux jours dans le voisinage de la Perte-de-la-Humbolt. Nous essayâmes de consommer l'eau fortement alcaline de la Perte; mais il n'y eut pas moyen: on eût cru boire de la lessive, et de la forte encore. Elle laissait dans la bouche une saveur âcre et de tout point détestable, et dans l'es-

tomac une brûlure très douloureuse. Nous y ajoutâmes de la mélasse, ce qui ne l'amenda que très peu ; nous y ajoutâmes un cornichon, et le goût de l'alcali resta prédominant : il était donc impossible de la boire. Le café fait avec cette eau était le plus abject mélange que l'homme ait inventé. Il était plus répugnant au palais que l'eau pure elle-même. M. Ballou, en sa qualité d'architecte et de constructeur du breuvage se crut obligé de lui prêter son appui et son patronage : il en but donc la moitié d'une tasse à petites gorgées, tout en s'efforçant d'en faire un éloge timide, mais finalement il jeta le reste et déclara franchement qu'il était « trop technique pour lui ».

Mais bientôt nous trouvâmes une source d'eau douce à notre portée, et alors, sans rien pour gâter notre plaisir, ni intrus pour l'interrompre, nous entrâmes dans le repos.

(A suivre.) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Travail électoral. — Les discours ministériels de Saint-Étienne, et de Firminy, et celui de M. Méline à Remiremont ont, à l'ouverture de la dernière session de la législature, éclairé les positions des partis et le terrain de la lutte électorale prochaine. L'approbation globale ou la critique totale du passé ne suffisent assurément pas à donner un sens clair aux votes qui seront obtenus en avril : une part plus positive de programme reste encore à dégager. Mais il est toujours temps. La formule en sera peut-être donnée par les faits eux-mêmes, par les actes politiques derniers qui précéderont la consultation.

Le budget sans doute est important : mais être réélu l'est bien davantage. Et il est manifeste, de plus en plus, que l'attention de nos députés s'applique moins aux questions elles-mêms qu'à leur retentissement électoral. Mais nous n'y perdons rien, semble-t-il. Contrairement à l'opinion de beaucoup de nos concitoyens, qui peuvent être républicains mais sont très peu démocrates, la crainte de l'électeur n'est pas le commencement de *la folie*. En vraie démocratie il faut renoncer à la conception d'un Parlement « élite » de la nation, de représentants qui reçoivent du peuple souverain le pouvoir de gouverner en son nom, mais non pas le devoir de gouverner selon sa volonté. Il se peut que l'expression de cette volonté soit vague ou peu claire : mais il ne tient qu'aux partis démocratiques de la préciser et de la comprendre. Il se peut qu'un certain nombre de questions « vitales » laissent l'électeur indifférent : mais c'est peut être que, « vitales » seulement dans la conception traditionnelle d'un état non démocratique, ces questions perdent leur sens et leur raison d'être en démocratie. Il se peut que la mentalité moyenne soit simpliste et tende aux fins avant d'arriver aux moyens : mais cette volonté qui déborde sans cesse les possibilités dites « pratiques », est le moteur nécessaire qui contraint les techniciens à réaliser aujourd'hui l'impossible d'hier.

Laissons donc ce conservatisme qui, par nouvelle tactique, affecte d'être bien tranquille, ne pas s'émouvoir par exemple du vote récent qui invite au rachat de deux réseaux de chemins de fer. Laissons le petit groupe des députés mélinistes qui ont fait l'appoint de cette majorité d'un jour se féliciter d'un bon tour joué au gouvernement. Ne croyons pas à coup sûr que les compagnies intéressées seront d'ici à peu privées de leur concession. Mais, sans être décisif, l'acte n'est pas inutile. L'idée fait un peu de chemin, et M. Bourrat est encouragé.

Dans cette fièvre de travail qui précède la comparution devant le grand juge, les Arméniens ont reçu de bonnes paroles, qui peut-être amèneront plus tard quelques actes ; les officiers et leur avancement

ont été mis sous le contrôle du Parlement par la déclaration spontanée de leur chef actuel ; la question du latin va recevoir enfin une solution ; l'interpellation Pastre elle-même a cessé de se reculer dans un douteux avenir, et de grandir dans sa menace toujours reportée. En ces trois mois que ne verrons-nous pas ? — Fr. Daveillans.

La Triple Alliance sera-t-elle renouvelée ? — C'est la question à l'ordre du jour. La presse internationale en est pleine : les gazettes de Berlin, de Vienne, de Budapest, de Rome, supputent les chances de dissolution et les raisons de prorogation. Les ministres dirigeants ou les titulaires spéciaux des affaires étrangères dans les États contractants ont cru ne pouvoir s'abstenir de certaines déclarations. Il est vrai que si M. de Bülow, en Allemagne, s'est efforcé d'être affirmatif, MM. de Kœrber, en Autriche, de Szell, en Hongrie, et Prinetti, en Italie, sont demeurés dans le vague.

Faisons le bilan des motifs qui militent contre et pour la prorogation.

D'abord la Triplice est vieille d'au moins vingt ans — si on laisse de côté l'accord initial passé entre Bismarck et le chancelier austro-hongrois Andrassy en 1879. C'est un âge raisonnable pour une combinaison diplomatique qui ne repose pas sur des alliances de famille.

De plus, à l'origine, et surtout à l'heure où elle greffa sur elle l'entente des trois empereurs Guillaume Ier, Alexandre III et François-Joseph, vers 1884-1885, elle prit le caractère d'une coalition dynastique et conservatrice contre la poussée démocratique et révolutionnaire. Or, elle n'a abouti ni à préserver les Hohenzollern de l'assaut permanent et vainqueur du socialisme ni à refréner, chez les Habsbourg, les attaques du libéralisme, précurseur du prolétariat organisé, ni à épargner à la maison de Savoie la croissance électorale des partis dits subversifs. La Social-démocratie s'est développée sur le Tibre, sur le Danube et sur la Sprée avec la même vigueur que partout ailleurs.

De multiples incidents, dans les cinq dernières années, ont d'ailleurs montré l'insuffisance de la Triplice, son impuissance à faire face à tous les problèmes. Il est arrivé que d'autres pactes secondaires, mais importants, se sont juxtaposés à elle. C'est ainsi que l'Autriche et la Russie ont négocié une délimitation de leurs sphères d'action respectives dans les Balkans, et que, tout récemment, l'Italie et la France ont procédé à une opération analogue sur le littoral barbaresque. Si l'on veut bien tenir compte de ce fait que jadis le refroidissement austro-russe était né de litiges dans l'Europe orientale, et que la rupture franco-italienne avait résulté de querelles africaines, ces deux réconciliations prennent une très grosse valeur. L'Autriche et l'Italie se sont bornées au reste, en passant des contre-assurances, à imiter l'Allemagne bismarckienne, toujours soucieuse de vivre en bons termes avec le tzar.

Enfin, d'assez vives difficultés se sont manifestées entre les trois États signataires du protocole de 1882. L'Allemagne est fort irritée contre

l'Autriche depuis que la Diète de Galicie a pris ouvertement parti pour les Polonais de Prusse. Elle a demandé et obtenu de la chancellerie de Vienne des explications, mais le souvenir de l'offense ressentie n'en subsiste pas moins. L'Autriche-Hongrie et l'Italie, en dehors des griefs lointains et durables de Trente et de Trieste, trouvent dans leur rivalité en Albanie une cause nouvelle de dissentiment. Et par-dessus tout, la prétention des agrariens de Prusse a instaurer autour de l'empire germanique une muraille de Chine, une douane prohibitionniste, menace les intérêts les plus immédiats des puissances alliées. Le vote du tarif allemand aboutirait à la ruine partielle des Italiens, des Cisleithans et des Transleithans. Quoi qu'en dise M. de Bülow, avec un optimisme affecté, les accords diplomatiques et militaires vont rarement de compagnie avec les guerres de tarifs.

En sens inverse, c'est-à-dire en faveur de la prolongation de la Triplice, on fait valoir les arguments que voici.

Une combinaison n'expire pas parce qu'elle a duré ; au contraire, les prorogations antérieures justifient celles qui suivent. Et si la Triple Alliance n'a pas réussi à enrayer le mouvement démocratique, il n'est pas prouvé qu'elle ne l'ait pas ralenti, et que, elle disparue, il n'eût pas déjà emporté un ou plusieurs trônes.

Les contre-assurances libellées à Vienne et à Rome n'ont pu être négociées que parce que l'Autriche et l'Italie tiraient force et autorité de leur amitié avec l'Allemagne. Ni la Russie n'eût consenti à une limitation de sa propagande balkanique, ni la France n'eût signé un protocole de désintéressement en Tripolitaine, si elles n'eussent rencontré en face d'elles un bloc de puissances. Et ainsi la constitution de l'Europe actuelle se ramène tout entière à l'initiative prise par le prince de Bismarck en 1879 et élargie en 1882.

Quant aux affaires de Pologne et d'Albanie, elles n'ont pas plus de gravité que tel autre différend passé et bien vite oublié. Il n'est pas d'exemple qu'une alliance ait éliminé absolument tout conflit : la France et la Russie n'ont-elles pas des intérêts divergents et même opposés en Syrie et en Extrême-Orient ? De même il ne faut pas exagérer l'affaire du tarif douanier, et il est presque sûr qu'à la dernière heure une transaction sera trouvée par M. de Bülow entre les réclamations agrariennes et les protestations de l'agriculture italienne et hongroise.

Tel est l'impartial tableau des arguments présentés pour et contre le maintien de la Triplice. Quoique certains journaux allemands aient déjà signifié le renouvellement anticipé du pacte, nous ne nous prononcerons pas.

Après tout, la question a-t-elle la même importance que jadis ? M. de Bülow affirmait, il y a trois semaines, au Reichstag que la Triple Alliance était devenue essentiellement pacifique, qu'elle ne menaçait personne, qu'elle n'abritait aucune convoitise territoriale. C'était l'aveu d'un revirement profond et que les circonstances mêmes, l'évolution interne et externe de l'Europe, ont imposé. Autant le pacte de 1882 était

dangereux, avec des gouvernements purement absolutistes, soustraits à tout frein et à tout contrôle, autant il est anodin avec des démocraties croissantes et agissantes, assez fortes pour réprimer toute velléité offensive, et pour montrer la révolution générale au bout d'une conflagration du continent. — PAUL LOUIS.

GAZETTE D'ART

Exposition Lisbeth Devolvé-Carrière, Robert Besnard, Francis Jourdain, Gaston Prunier (1). — Quatre artistes bien doués, également désireux de faire œuvre personnelle exposent de compagnie. Deux d'entre eux portent le nom de peintres illustres. Il leur faut donc se libérer de la tutelle paternelle. La tâche n'est pas facile et la jeunesse de M. Robert Besnard, fils d'Albert Besnard, y éprouve quelque embarras. Mais, malgré les réminiscences, il apparaît naturel, beau peintre, avec une vision saine. Il ne connaît encore qu'une façon de casser les étoffes, de faire chatoyer les soies, et apprise dans l'atelier paternel ; mais ses types de femmes sont bien à lui et il a signé un excellent portrait d'enfant dont les yeux vifs disent la vie et l'intelligence.

Mme Lisbeth Devolvé-Carrière, si elle a fait sienne la vision de son père, a su, dans le vaste ensemble des sujets où se complaît le pinceau d'Eugène Carrière, trouver un coin qui soit bien à elle. Un verre, quelques fleurs, lui suffisent pour remplir de petites toiles tout à fait charmantes et d'une atmosphère intime. Nos yeux se souviennent de chrysanthèmes légers et souples comme des plumes, et puis de roses.

Francis Jourdain a beaucoup vu. Il a vécu la montagne et la mer ; il connaît aussi les interprétations qu'en ont fait les grands peintres. Mais il sait que ce qui importe, c'est une vision personnelle. Et simplement il a regardé autour de lui. Il a vu la rue grouillante, des maisons, des fenêtres éclairées. Il s'est demandé ce qui se passait derrière ces vitres. Et il a traduit ses sensations ou gaies ou mélancoliques en une suite de panneaux charmants.

M. Gaston Prunier excelle à décrire Paris et son fleuve. On trouvera ici une série de pochades et de compositions inspirées par l'Exposition Universelle qui sont fort intéressantes. Mais il ne s'est point complu uniquement à ces scènes. Il a parcouru les faubourgs et raconte avec originalité les pittoresques accidents de la Butte-aux-Cailles, des remblais de la Maison-Blanche ou des glaisières de Vaugirard. Il voyage aussi et nous promène à travers les docks du Havre, parmi les amas de bois de campêche et les balles e coton...

Dessins de Steinlen (2). — Que l'on prenne Steinlen lors de son arrivée à Paris, à l'époque des dessins adroits qui parent les numéros de l'ancien *Chat Noir* et qu'on le suive dans les suppléments du

(1) Chez Silberberg et Cie, 29, rue Taitbout.
(2) Librairie Pelletan, 123, boulevard Saint-Germain.

Journal, dans ses admirables tableaux du *Chambard* et de la *Feuille* de Zo d'Axa, enfin dans ce qu'il donne aujourd'hui à droite et à gauche. On sera confondu par la sincérité du labeur, l'amélioration constante du dessin, surtout par l'intensité de vie de ses larges évocations d'humanité.

En ce sens, la suite de dessins actuellement exposés chez l'éditeur Pelletan, marquera dans la carrière de Steinlen. Ils concernent ce pauvre Crainquebille, dont Anatole France conte l'histoire :

Marchand des quatre-saisons, il vivait heureux parmi les commères. Le quartier n'était pas mauvais. Il y avait des riches qui marchandaient et des pauvres qui n'osaient. Crainquebille était équitable avec tout le monde. Vient un sergot mal luné, un « circulez » auquel Crainquebille n'obtempère pas assez vite. Dès lors, la calomnie, la prison. Le retour honteux : « J'étais en voyage... je faisais le rentier... » murmure Crainquebille. Les commères s'éloignent. C'est la misère.

Quel beau sujet pour Steinlen ! Aussi son crayon évoque-t-il a merveille la rue colorée, mouvante et vivante. Parfois, Steinlen rehausse de pastel ses dessins. Et alors ce sont des fillettes éveillées au nez retroussé, aux joues roses, dont les belles nuques luttent de couleur avec les fruits qui parent l'éventaire de Crainquebille. Ailleurs ce sont, dans les bras des mamans, des marmots. De jolis gestes de ceux-ci, de douces attitudes de celles-là. Et puis, des aperçus de Paris la nuit, des halles lumneuses, du ruisseau argenté près duquel gît une pauvre loque : un vieux cheval mort à la peine. Toutes choses que traduisent avec bonheur les graveurs lorsqu'ils s'appellent, par exemple, Florian.

2e Exposition des Arts du Foyer : Les Bijoux (1). — Si l'on excepte Lalique et Nocq, tous les artistes qui ont fait œuvre créatrice dans le bijou sont ici représentés. Et nul endroit n'est meilleur pour les voir, les connaître et les admirer. Aux Salons, on leur mesure la place : ils sont ici chez eux.

Une femme, Mme Aurore Lauth-Sand a envoyé des œuvres charmantes. Elle proscrit les massifs anneaux dont on a un peu abusé et leur préfère les fines arabesques, les enroulements serpentins qui parent le doigt d'un fin réseau d'or fleuri de pierreries.

Parallèlement, M. Henri Dubret montre quelques pendants infiniment délicats, et des agrafes, et des coulants d'une rare distinction.

Les bijoux de M. P.-A. Mangeant, où l'argent et la nacre se marient selon un sentiment exquis des nuances, évoquent les richesses de ce royaume sous-marin que le neuvième volume des Mille Nuits raconte.

Sont encore présents MM. Jacquin, Descomps, Becker : noms familiers aux gens de goût, — et le grand joaillier belge Ph. Wolfers qui a envoyé entre autres choses une boucle « crabe et serpents », argent, or, perle et pierreries, qui est un bien curieux bibelot. — CHARLES SAUNIER.

(1) Hall de la Plume, 31, rue Bonaparte.

Exposition de caricaturistes (1) — Anoblissons le mot par quoi se signifie l'art admirable et nouveau enfanté par Goya, Delacroix et Daumier. Arts de plein air, la caricature, « l'art décoratif » (pictural ou statuaire), veulent, par n'importe quel œil, n'importe quel cerveau, se faire saisir d'ensemble et, elle : très vite, lui : de très loin — c'est la même chose. Celui-ci, énervé par l'académisme, l'abaissement de la vie publique, oublia sa destination, se fit sculpture d'étagère et peinture de chevalet; celle-là, vivifiée au contraire par ces vicissitudes générales, s'envola de la vignette; pour satisfaire à la faveur exigente d'un public réclamant la compréhension spontanée et intense, elle s'invente un jeu de simplifications et accentuations hors desquelles il n'est d'art décoratif, d'art d'aucune sorte; par ce trait d'union : l'affiche, fresque neuve, elle rénove la peinture murale, retrouve aux peintres, architectes, statuaires, l'art décoratif perdu (2). Elle représente même, vu au travers d'un cauchemar, l'art complet, parfait, absolu : puisqu'elle est encore le schéma outré d'un théâtre idéal et que le théâtre est aussi et surtout de l'art décoratif. — *Hermann-Paul* (très curieux à disséquer, celui-là!) est complet; esprit toujours à l'affût, de tous les êtres qu'il dévisage, il prend mentalement les croquis, mentalement les confronte : n° 1, nez busqué, pas qui steppe, que peut-il penser? et n° 2 aux yeux de grenouille, à la bouche de crapaud ? S'ils se rencontraient, que se diraient-ils? et à travers leur dire, quel dialogue d'eux inentendu tiendraient ces âmes ? Certes aussi lit-il force journaux, ouït mainte histoire, et : De quelle physionomie, quelle mimique peut bien sortir tel acte? Tant de documents vus, lus ouïs, s'agrègent, le fait topique du moment se dégage, s'image : un drame (caractères, situations, décor), s'ordonne (tout cela très prompt et comme spontané. Pour le rendre sensible, le portraitiste revient et le dramaturge. Les personnages en statuaire il les dessine : par volumes, selon un modelé large et qui tourne, décoratif, et prolonge les caractères; on *voit* ce qu'ils disent sans avoir lu la légende : enfuie l'actualité, le dessin (plastique et moral) subsiste en soi. Avantage sur *Forain* qui, pamphlétaire d'abord, l'aiguille sur la légende, l'empreint de ses sentiments, ses ressentiments, à lui, le rend conventionnel, et, fils de Gavarni autant que de Degas, a gravé les passions de l'époque dont Hermann-Paul, crayon désintéressé, qui de la sorte incessamment se renouvelle (et venu, lui, du statuaire Daumier) aura fixé l'humanité. Enfin il dresse son théâtre; plastiques et mimiques décorativement s'équilibrent, le décor s'architecture, plans et perspectives s'étagent, se distendent, l'atmosphère entre, les lumières illuminent : le drame est édifié. — Le dessinateur Hermann-Paul voit par volumes, par valeurs, non en coloriste, dans ses *lithographies; Cappiello*, peintre affichier, ne voit par valeurs ni par volumes, mais par à-plats de couleurs, à travers le serpentement des

(1) Galerie B. Weill, 25, rue Victor Massé.

(2) Tangence des marches parallèles : Degas, caricature féerique; Rodin, caricature sublime; conjonction de Puvis et Willette, en Watteau.

lignes les délimitant. L'humanité, le caractère l'insoucient assez, et ses femmes volontiers sont la même : sa diversité est dans l'arabesque; papillons-fleurs flamboyant, qui tourbillonnent, et du mur allumé, de la page qui entre en danse, jaillissent dans notre rétine, la mettent en branle à son tour. (De lui ici-même, naguères nous épiloguâmes.) — Pourquoi accouple-t-on *Sem* et Cappiello? ils ne se ressemblent goutte : Sem ne déforme pas, s'insouciant, lui, de la forme; un Cappiello à trente pas devient un arabesque, une flamme, une fleur; Sem, une virgule, un têtard frétillant dans son bocal, une sangsue. Où Sem excelle: les mimiques; physionomiste des allures; en lui quelque chose de trépidant : nous le défierions de réussir le modèle au repos; de son bonhomme il ne figure nul geste particulier, mais l'attitude qui les résume tous : il capte une résultante de tous ses mouvements; il porte un radiographe dans l'œil et dans les doigts un cinématographe; son Coquelin marche du nez, son Rothschild avance par les épaules; Polin est un ressort à boudin; Polaire, une inquiétante vipère hystérique qui se danse sur la queue. Guignolerie d'ataxiques. — *Abel Faivre* est un ange. Il a fait de l'ahurissement une béatitude; son humanité n'est pas actuelle, en quoi *cela* se passe-t-il en 1902 plutôt qu'en 902, qu'en 209 avant Jésus-Christ? elle est éternelle. Son œuvre, par quoi elle est moderne : exprime l'oppression de l'âme humaine sous la fatalité, comme l'Antique, mais la fatalité de la bêtise hébêtée. D'elle émane un attendrissement, une extase devant la hideur et la bêtise qui atteignent le suprême, l'infini, c'est-à-dire le divin; il épouvante et ravit, et fascine! il nous fait empoigner à deux mains notre tête toute prête, de stupeur, à rouler... comme celle de cette vieille femme, toute nue (ô nudité sublime d'hippopotame jaune et rose!), assassinée, décapitée, coupée en morceaux, avec à quelques pas l'arme à feu avec quoi elle se voulut défendre, et qui fait au commissaire de police prononcer avec une candeur de chérubin : *Évidemment nous avons affaire à un suicide..., c'est égal, quelles drôles de blessures on peut se faire avec un revolver!!!*—*Roubille* ne modèle, ni n'articule : ses ciseaux découpent des silhouettes de petits pantins, roides, minces, sautillants, sinueux, parfois les dédouble : identiques, avant de les coller sur sa feuille de papier. Avec ces répétitions du même paraphe, 200 exemplaires d'un dessin de Roubille, quelle astragale, quelle frise merveilleuse, ou, à l'intérieur, quel papier peint idéal! — L'Espagnol *Gosé* reste dessinateur, enlumineur; sa fougue âcre et concentrée restitue les attitudes violentes, aheurtées, les plastiques anguleuses, les bariolages rauques et sombres des gens du peuple de son pays. — L'Espagnol *Sancha* marque aussi de l'accent de raucité de son terroir, les types parisiens populaires qu'il crayonne, et exagère heureusement ainsi la chétivité d'un bébé du faubourg, la trivialité massive d'un cocher de fiacre. — F. Fagus.

GESTES

Liane de Pougy aux Folies-Bergère. — Le sujet de *Paillasses*, la pantomime interprétée par Mme Liane de Pougy et M. Paul Franck, est éternel, donc s'il n'est pas neuf, il ne peut vieillir : c'est la férocité de la vie réalisant brutalement ce que la fiction imagine par jeu. M. et Mme Paillasse, dans leur baraque de toile, ont gambadé et tourbillonné devant leurs spectateurs, sous des oripeaux étincelants ; et comme ce sont des artistes pauvres et que leur théâtre est tout petit, la coulisse où ils rentrent après chaque scène est à la fois la loge où ils se remaquillent, leur salle à manger et leur chambre à coucher. Mais leur amour n'imagine pas qu'Adam et Ève aient connu plus grandiose Paradis terrestre. Or voici que le Serpent survient : c'est un lutteur de l'arène voisine, et on ne saurait mieux choisir un costume de tentateur théâtral, car son maillot rose évoque, dans toute son obscénité, l'Homme-Nu. M. Paillasse, qui vient d'annoncer à la foule le titre de la dernière scène du spectacle, « le Mari trompé », reparaît trop tôt pour ne pas voir que, par les soins de sa femme, la pièce est déjà jouée au naturel, et il la poignarde, au milieu d'applaudissements qui s'abusent et qui le rendent fou.

Ce court drame a été mis à la scène avec le luxe habituel des Folies-Bergère. M. Paul Franck a été excellent dans le rôle de Paillasse. Mme Liane de Pougy s'est montrée mime experte et danseuse légère; du consentement universel elle incarne la beauté; c'est une opinion établie qu'il sied de ne point discuter : sait-on si l'admiration des Vénus antiques est autre chose qu'une tradition ?

Le Tir dans Paris. — La plupart des journaux ont décrit, sur des informations inexactes, ce qu'ils ont appelé « la vendetta de Charonne », laquelle se serait exercée au sujet d'une jeune femme surnommée Casque d'Or.

Nous trouvant copieusement informé, notre amour de la vérité nous reprocherait de ne point rétablir les faits.

Ce n'est pas la première fois que la presse aura « pris le Pirée pour un homme » ; mais nous ne nous expliquons pas cette dernière erreur grossière. Le « Casque d'Or » est une manifestation sportive bien connue, une « coupe », une épreuve dans le genre du « Bol d'Or », avec cette différence que le Bol d'Or est une course vélocipédique et le Casque d'Or une sorte de « poule » au couteau et au revolver.

Ajoutons que, sur une pétition de plusieurs sociétés de tempérance, à la coupe traditionnelle, regrettable encouragement à l'ivrognerie, a été substituée, comme prix, une jeune femme, choisie pour sa beauté et le précieux éclat fauve de sa chevelure.

Le match s'est disputé cette année entre deux sociétés de Belleville et de Charonne, qui avaient pour chefs d'équipe respectifs les professionnels Mandat et Lecca. Celui-ci nous prie d'insérer qu'il désire n'être point confondu avec Lesna, le célèbre coureur cycliste. Voici les résultats :

Première manche. — Elle est gagnée aisément, à Popincourt, par Mandat, déjà détenteur du Casque d'Or.

Deuxième manche.—La deuxième manche a lieu rue des Haies. Lecca, par une tactique habile, devient à son tour possesseur du Casque d'Or.

Après « la belle », Lecca reste imbattu, mais les efforts du vaillant champion l'ont épuisé. Il est actuellement en traitement à l'hôpital Tenon.

La police a assuré le service d'ordre et a fait en sorte, avec son affabilité coutumière, que les matcheurs ne fussent point dérangés.

Pour complaire à divers correspondants, nous ferons suivre ce compte-rendu de quelques renseignements sur le tir au revolver dans Paris.

L'observateur le plus superficiel n'a pas manqué d'être frappé de la similitude de nos grandes avenues — et même de n'importe quelle rue — avec le dispositif d'un stand. Les maisons, ingénieusement disposées des deux côtés de la voie et parallèlement, empêchent tout écart du tir qui puisse être dangereux pour les spectateurs. Un grand nombre de rez-de-chaussée sont revêtus à cet effet, de plaques de tôle, ajustables à volonté. On reprochera tout au plus aux grandes avenues que leur largeur excessive risque de nuire à la rectitude de la visée, alors qu'une rue étroite est comme un prolongement du canon de l'arme qui guide à son but, comme à bout portant, le projectile. Mais personne n'ignore que ces grandes avenues sont spécialement réservées à ce que nous appellerons « les tirs de guerre en chambre », quand l'armée ou la police jugent à propos de s'exercer au maniement des armes à feu sans sortir des fortifications. Ayant pour cible le plus souvent une foule, opérant eux-mêmes en troupe, les tireurs peuvent mériter des distinctions honorifiques sans avoir à s'inquiéter de trop de précision. Mais ces stands sont le monopole de l'État, et le simple particulier qui voudrait s'y faire la main individuellement, dans l'intérêt de cette partie de la défense nationale, sa propre sécurité, serait appréhendé avec violence.

L'amateur modeste trouvera où satisfaire ses goûts balistiques en pratiquant le revolver dans les rues peu fréquentées et de préférence la nuit. A cause du léger écart occasionné par la déviation de la balle quand elle passe du barillet dans le canon, il sera sage de ne pas ambitionner de cible de diamètre moindre qu'une tête humaine. L'éclairage judicieux et abondant des rues de Paris favorise ce sport, il n'a pu être établi, par une municipalité maternelle, dans une autre intention. Il est évident, en effet, que la lumière est superflue pour toute occupation nocturne en plein air autre que le tir, qu'il s'agisse de marche à pied, normale ou titubée, d'effraction, de poésie ou d'attentat aux mœurs.

Les amateurs à la vue faible qui trouveraient l'éclairage moderne trop aveuglant ont à leur disposition, par les soins d'un entrepreneur philanthrope, M. Levent, des lanternes à huile, à la lueur douce, dont la distribution au public se fait de discrète façon. Il semble que l'inventeur laisse ces lanternes à leur initiative personnelle, de sorte qu'elles apparaissent dans des endroits de leur choix, comme des vers

luisants. Elles se plaisent parmi les ruines, et il est rare qu'après avoir démolí une maison on n'en voie pas poindre sur les décombres spontanément trois ou quatre, lesquelles se laissent sans difficulté capturer.

L'inspecteur de la Sûreté Rossignol écrit dans ses mémoires qu'il est bon, si l'on est attaqué ou si l'on attaque quelqu'un, de tirer toujours deux coups de revolver, le premier dans le ventre du sujet, le second en l'air. A l'arrivée de la police — laquelle accourt à ce signal convenu — on déclare avoir tiré le premier coup en l'air et le second... quand on n'a pu faire autrement. Ce faible débours d'imagination consolide la réputation d'un honnête homme.

Remarquons que l'amateur inexpérimenté peut tirer autant de coups de revolver qu'il lui plaira dans le ventre de qui lui plaira, jusqu'à ce qu'il soit informé, d'une manière quelconque, qu'il a touché le but. Il n'a qu'à signaler ensuite que toutes ses cartouches, moins une, ont été brûlées en l'air.

Le coût d'une cible humaine est de seize francs. Pour assurer la régularité des épreuves, les revolvers dont la longueur n'atteint pas quatorze centimètres sont prohibés.

Par abonnement annuel, pour cette même somme de seize francs versée d'avance, le contribuable a droit à un nombre de cibles illimité.

Hanging, — M. Alexandre Cohen relate excellemment. dans l'*Européen*, la carrière sportive du regretté James Berry, bourreau ou plus exactement *hangman*. Ce sport de la pendaison n'a par malheur encore aucune sanction officielle en France. Chaque amateur se voit forcé d'être à la fois l'exécuteur et le patient, et sa performance ne dépasse pas, si nous osons ainsi dire, la portée d'un vice solitaire. — ALF. JARRY.

LES THÉATRES

Théâtre Antoine : **La Terre**, de MM. HUGOT et de SAINT-ARROMAN. — *Bouffes-Parisiens* : **Claudine à Paris**, de MM. WILLY et LUSEY. — *Porte-Saint-Martin* : **Nini l'Assommeur**, de M. MAURICE BERNHARDT. — *Les Latins* : **Alléluia**, par MARCO PRAGA ; **la Sotie de Bridoye**, par MM. LAURENT TAILHADE et RAOUL RALPH. — *Théâtre Pigalle* : **Mieux vaut tard que jamais**, par MM. ÉDOUARD BERNAERT et NUMA BLÈS.

Les livres ont leur destin, — et le pire, c'est d'être transportés au théâtre. La différence des genres exigerait une refonte complète, une nouvelle architecture, un changement total d'expression. Rarement les auteurs consentent à un tel labeur, nécessaire. Le drame leur paraît tout entier « inscrit » dans le roman : la division en chapitres ou en parties déterminera parallèlement la structure en scènes et en actes ; le décor remplacera de façon singulièrement avantageuse la description ; de plus, çà et là se détachent des dialogues tout écrits, de longues pages de conversation, des scènes qui, dans le roman même, accusaient un caractère et un relief nettement dramatique... Et la besogne

consistera à tailler et à recoudre ces fragments de dialogue et ces bouts de conversation, à ajuster et à relier ces scènes avec plus ou moins d'adresse et d'apparente harmonie, à combler les vides et à ménager les transitions. Si ce travail presque mécanique est confié à des adaptateurs, on louera même leur souci respectueux d'un texte étranger, leur honnête scrupule

MM. Hugot et de Saint-Arroman ont eu ce scrupule. Mais, près du vaste roman d'Émile Zola, la pièce jouée récemment, non sans succès, au Théâtre Antoine, paraît étriquée, sommaire parfois.

De l'œuvre touffue, énorme, encombrée d'une foule grouillante et diverse, ils se sont surtout attachés à dégager — sauf le dénoûment où ils innovent — l'intrigue principale ; or dans la plupart des romans de Zola, c'est précisément l'intrigue banale à force de généralité, qui a la moindre importance, courant à travers l'œuvre comme un simple fil conducteur. Ils ont conservé aux divers personnages leurs physionomies. Mais, analysés et commentés sans cesse dans le roman, éclairés par une observation perspicace et intelligente, ils n'apparaissent dans la pièce qu'extérieurs, superficiels, trop vaguement révélés par des paroles et par des gestes point toujours caractérisques.

Au reste, les auteurs de l'adaptation ne pouvaient mettre en scène, le principal personnage du roman, puisque ce personnage, c'est la terre elle-même. Elle y vit d'une vie énorme, abondante et confuse, C'est elle qui détermine les actes et les pensées, les passions et les crimes de l'humanité rudimentaire et instinctive, qui semble encore rattachée à elle par de profondes, d'invisibles racines. Elle est la grande et puissante héroïne de ce large poème panthéiste.

Et malgré qu'une mise en scène d'une vérité et d'un pittoresque extrêmes s'efforce de créer une vivante atmosphère et d'évoquer le vaste horizon des champs, la pièce se réduit à n'être plus qu'un drame incomplet et tronqué, un peu traînant parfois, parfois aussi trop précipité de mouvement, une de ces rudes, âpres et brutales études de mœurs conçues dans la manière de l'ancien Théâtre-Libre.

Dans le rôle du père Fouan, M. Antoine montra son art habituel de composition. Mais on ne saurait dire assez combien fut heureux l'effort de M. Signoret, comme il réussit à exprimer le caractère violent, féroce, cupide de Buteau ; de gestes, d'intonations, d'attitudes, il fut saisissant et presque effrayant de vérité. Dans le personnage de la Grande, Mme Marie Laurent parut mal servie par ses moyens naturels. Et il faut louer le très satisfaisant ensemble : MM. Degeorge, Matrat, Paul Edmond, Desfontaines ; Mmes Becker, Fleury, Barsange, etc., etc.

Une erreur de route et de destinée conduisit aux Bouffes, la petite héroïne de Willy, cette exquise Claudine, à la fois ingénue et savante, saine et perverse, curieuse et défiante, encore petite fille et déjà très femme, si joliment elle-même et surtout si vivante, d'une telle ardeur, d'une telle exubérance de vie... Au théâtre, elle devait fatalement nous décevoir. En se précisant, elle détruisait l'image que chacun de nous

s'était plu à composer. Puis son histoire toute intérieure ne se pouvait s'objectiver: elle avait rêvé, cherché, interrogé les choses et les hommes; elle n'avait point agi. Les épisodes tirés du roman, les personnages évoqués et un peu maladroitement continués sur la scène, demeureraient inintelligibles à qui ne connaîtrait point l'œuvre délicate, légère et libertine de Willy. Et tant d'agitation ne remplace pas une action.

On attendait avec curiosité les débuts de Mlle Polaire, ex-divette de café-concert. Elle fut étrange, incertaine d'attitudes et d'intonations, avec une gaucherie qui eut parfois son charme.

Une singulière frénésie distingue le mélodrame de M. Maurice Bernhardt des autres productions du même genre. On y rencontre une héroïne de la taille et de la trempe de Rocambole lui-même. Cette terrible Nini l'Assommeur est une remarquable femme d'action, et toutes nos sympathies vont vers elle, avec celles de l'auteur. On meurt dans *Nini l'Assommeur* à tous les actes, de tant de façons diverses que la mort semble bientôt un des phénomènes les plus naturels et les plus fréquents de la vie. Au reste, pas ennuyeux du tout et original par l'excès même de ses défauts, ce mélodrame de M. Maurice Bernhardt.

« Les Latins » nous offrirent un premier spectacle composé avec éclectisme : dans le drame de M. Praga, *Alleluia*, qui contient quelques scènes de véhémente et d'intense émotion, M. Bour, à la fois très sobre et très pathétique, remporta un vif succès; et on applaudit, de MM. Tailhade et Ralph, *la Sotie de Bridoye,* deux actes de verve éclatante et où le souci de fins lettrés aboutit à une très ingénieuse et très heureuse reconstitution.

Le Théâtre-Pigalle joue, de MM. Edouard Bernaert et Numa Blès, un acte rapide de mouvement, extrêmement simple de conception et de facture, mais dont c'est le grand mérite de résumer et de synthétiser en quelques scènes pathétiques, éloquentes, d'écriture très soignée, tout un long débat social. M. Albert Mayer et Mlle Lindey contribuèrent, par leur jeu sincère et passionné, au succès de *Mieux vaut tard que jamais*. — André Picard.

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE

Paul Adam : **L'Enfant d'Austerlitz** (Ollendorff). — Voici la résurrection d'une époque, plus véritablement vivante que si l'histoire recommençait; car toutes ces idées qui s'ébauchèrent et se heurtèrent en ce passé, notre pensée moderne, à qui elles permirent de vivre, les reconnaît comme on retrouve une aïeule.

Les méditations d'une génération entière se condensent dans la conscience d'Omer Héricourt, « enfant conçu dans la gloire d'Austerlitz, quand sa mère eut rejoint le vainqueur aux bivouacs de Moravie ». Mais son père a été tué devant Presbourg : une idée féconde s'éveille dans la conscience de l'enfant : mourir, n'est-ce pas l'aveu de la défaite? Et le

petit Omer s'est promis d'éviter le sort ridicule d'être tué. Non point lâcheté, mais ambition de rester le maître. Le prestige des uniformes d'or a été éclipsé, du jour où son bisaïeul, de par son titre maçonnique, a commandé, souverain occulte, aux officiers des empereurs et des rois. Désormais, Omer rêve d'être magicien comme son ancêtre et comme Moïse, ou tout au moins il sera évêque pour que les gens se prosternent quand, de dessous son dais, il les bénira. Il a compris l'omnipotence de la ruse, et c'est par elle qu'il poursuit son apothéose future, jusqu'au jour où cette ruse soupçonneuse, sa seule force, lui fait connaître le néant de tout, et d'elle-même, et qu'il ne reste de tout qu'une attitude, ne pas laisser mourir l'orgueil avant le corps.

Autour d'Omer, évoluent des individus et des foules comme M. Paul Adam sait les décrire. La retraite de la grande armée est un cauchemar qui ne s'oublie plus.

J.-H. Rosny : **Thérèse Degaudy**, roman de mœurs mondaines (Éditions de *La revue blanche*). — Deux forces sont en présence, la volonté audacieuse et brutale, et l'hésitation inquiète qui s'en remet à la chance. François Audent est riche, beau, robuste, savant, il a toutes les qualités qui semblent conférer à leur possesseur le droit de ne croire qu'à son « Je veux ». Son camarade d'enfance, Malloire, est un peureux de la vie, un habitué des œuvres manquées. Audent a épousé Geneviève Degaudy, il s'en est emparé comme les premiers hommes violaient à l'époque du rapt. La femme souffre du mari autoritaire et jouit en même temps de la suave violence d'être la proie. Veuf, Audent demande la main de la sœur de la morte, et c'est elle Thérèse Degaudy. Ce n'est plus une passive, une résignée comme Geneviève, c'est un être souple et svelte, prompt aux inflexibles révoltes. Elle s'assure un premier triomphe sur l'homme, une première preuve de sa lâcheté possible : il consent à l'épouser quoiqu'elle lui dise qu'elle ne l'aime pas.

Elle ne s'avoue pas qu'elle puisse l'aimer, parce qu'elle ne s'avoue pas qu'elle puisse prendre plaisir à céder. Par une contradiction logique naturelle aux femmes, non seulement elle cédera pourtant, mais elle s'offrira spontanément à la faiblesse de Malloire... pour expérimenter que là encore la réalité a failli à l'homme sans puissance. Ainsi elle en vient à s'avouer qu'elle aime son mari, après l'avoir trompé.

De ce sujet où beaucoup de romanciers auraient pu ne découvrir qu'une suite de faits simples, J.-H. Rosny a fait une œuvre vaste et complexe. Pour modernes et mondains que soient les personnages, on voit s'agencer en eux les énergies formidables dont dépend la transformation de l'humanité. — Alfred Jarry.

Albums historiques de M. Armand Dayot. — M. Armand Dayot a entrepris de raconter par l'image les épisodes les plus saillants de l'histoire contemporaine. Pareille tâche nécessitait non seulement du temps, de l'application et de l'impartialité, mais encore un rare discernement : M. Dayot a fait preuve du goût le plus sûr, le plus délicat. Parmi tant de tableaux, de sculptures, d'estampes, d'autographes, de

photographies, de médailles, d'objets de toutes sortes qu'il a recuelllis dans les musées, les bibliothèques, les collections particulières, la plupart ont une signification intense, il n'en est pas qui n'offrent un intétêt d'art ou de documentation. Il va sans dire que toutes ces pièces, le plus souvent accompagnées d'une brève notice qui les situe, sont présentées dans un ordre scrupuleusement chronologique, en sorte que c'est pour ainsi dire jour par jour qu'il nous est donné de revivre les grandes journées historiques, celles de la Révolution par exemple (1). Quels récits nous peindraient mieux l'enthousiasme éphémère que fit naître la Convocation des États Généraux, que cette série d'estampes populaires où si naïvement fusionnent les trois Ordres? Quelle description du supplice de Marie-Antoinette aurait le tragique accent de ce croquis au trait, sec et hâtif, pris par David qui, d'une fenêtre, assistait au défilé? Les portraits fastueux, les grandes compositions officielles ont leur place à côté des témoignages plus exacts et des pièces satiriques et tirent de ce voisinage une étrange saveur de contraste. M. Armand Dayot n'a pas manqué de faire une large part à la caricature qui, non plus isolée, mais venant à sa date, à son tour, acquiert une importance insoupçonnée. C'est ainsi qu'en pleine évocation de son temps l'œuvre de Daumier apparaît dans toute sa vigueur généreuse. De même c'est dans l'atmosphère recréée du Second Empire que l'on pourra goûter le charme exquis de Constantin Guys. Cette époque du Second Empire, comme elle est ici nettement délimitée : du 2 décembre à Sedan, c'est l'histoire complète d'un style et d'un goût que lumineusement révèle l'iconographie. L'album qui vient de paraître, intitulé : *L'Invasion, le Siège, la Commune* est peut-être le plus impressionnant de tous. Sur la désastreuse période les souvenirs abondent et la photographie nous en transmet directement l'amertume et l'horreur : portraits, groupes militaires, ruines sinistrement amoncelées. Et quelle protestation atteindrait à la puissance de ces pages relatant graphiquement l'épouvante des représailles? M. Dayot s'est gardé de prendre parti ; c'est avant tout une œuvre d'historien qu'il a tenu à faire. Et en vérité, pour répondre aux besoins d'une génération privée des loisirs nécessaires aux longues lectures et soucieuse de documentation précise et rapide, pouvait-on trouver mieux que l'Image, qui, selon Ernest Lavisse, renouvellera un jour l'enseignement historique? — A.

Daniel Halévy : **Essais sur le Mouvement ouvrier en France** (Georges Bellais). — En d'exacts et colorés tableaux, M. Halévy fait l'historique des trois grands types de groupement populaire : le syndicat, la coopérative, le groupe politique.

Il signale les premiers organismes syndicaux au XVIIIe siècle et suit leur germination durant le XIXe : c'est vers 1876, que nous assistons à la floraison syndicale qui, depuis lors, s'est développée normalement.

(1) La série comprend à ce jour six albums : *La Révolution; Le Premier Empire; Les Journées Révolutionnaires (1830-1848); Le Second Empire; L'Invasion, le Siège, la Commune.* Ernest Flammarion, éditeur.

La définition que donne M. Halévy du syndicat : « *le Syndicat est l'école primaire du socialisme* », exacte il y a peu d'années, tend à l'être de moins en moins. Le syndicat a des visées plus hautes : il prétend contenir *tout* le socialisme, résoudre lui-même le problème social ; il apporte sa solution, qu'il affirme communiste, et qu'il a la prétention d'appliquer sans intervention extérieure. Malgré cette rigidité d'idéal, les groupements corporatifs savent se plier aux nécessités actuelles, transiger avec l'employeur, discuter les intérêts immédiats, obtenir des améliorations de détail.

Une orientation similaire se note dans les coopératives. M. Halévy constate que les plus modérées répugnent à faire de la coopération uniquement pour l'immédiat profit : elles tendent à constituer une mainmorte laïque, qui ne serait autre que des « taches communistes » dans la société actuelle.

Le troisième mode de groupement, qui a pour visée l'action politique, est celui sur lequel M. Halévy s'est le moins étendu. Il y a là une telle complexité de doctrines, un si luxuriant enchevêtrement d'ambitions qu'un chapitre est un cadre trop restreint.

Mais, ce que l'auteur a exactement signalé, c'est que, dans ces groupements d'allures diverses, se trouvent en contact et en antagonisme deux courants : centralisation et fédéralisme. Souhaitons, avec M. Halévy, que ce dernier prédomine, afin que « se constitue une civilisation plus souple, plus intime, moins accablante » que celle que voudraient réaliser les centralisateurs. D'ailleurs, M. Halévy s'affirme optimiste, et, malgré les ombres qu'il note, sectarisme étroit, vague des théories, il est sûr que sera meilleure la « société future » qui s'élabore en ces milieux où il a vu avec joie un beau grouillement de vitalité, de « conscience » et de caractère. — Émile Pouget.

Torau-Bayle : **République et Université** (Lecène et Oudin). — Torau-Bayle qui connaît bien l'Université, — « je suis universitaire, M. Josse ! » — se lamente : l'Université ne s'applique pas à faire l'éducation républicaine des enfants qu'on lui confie.

Et longuement, avant d'apporter le remède, il analyse les causes du mal, dont la principale est le kantisme. Ceci est un point à discuter, — et il le discute.

L'autre cause est le nationalisme.

Parmi ses membres, la *Patrie Française* compte un grand nombre d'universitaires ; et M. Toran Bayle donne une statistique qui devrait faire réfléchir M. Leygues ; le nombre des professeurs républicains atteint à peine 35 o/o. Et, dans l'impossibilité d'attaquer les professeurs anonymes de la P. F., il s'en prend à Fouillée, à Faguet et à Jules Lemaître.

Le mal défini, voici le remède.

L'idée de République est inséparable de l'idée de raison ; pour raisonner, il faut donner aux enfants l'esprit critique. Cela est logique, cela est simple et clair ; l'esprit critique s'acquiert, c'est un point établi ; or

l'Université ne fait rien pour le cultiver et le développer dans les cervaux des enfants qu'on lui confie; il faut montrer les faits, les variations des idées à travers les siècles, laisser aux élèves le soin de conclure. — ROBERT DIEUDONNÉ.

EUGÈNE FOURNIÈRE : **Essai sur l'Individualisme** (Félix Alcan). — Après de fortes études de psychologie sociale, l'*Idéalisme social*, — M. Fournière nous donne un *Essai sur l'Individualisme* où il tente de résoudre l'apparente antinomie du socialisme et de l'individualisme. Les termes du problème sont connus, mais M. Fournière use à leur endroit d'un criticisme qui ne laisse pas d'amener les plus heureuses conclusions.

Après avoir, en effet, adhéré à ce principe reconnu par tous que l'individu doit être considéré comme un but et la société comme un moyen, il répond à l'argumentation de ceux pour lesquels l'autonomie de l'être semble entraîner le plus absurde isolement. Une simple évidence suffit : l'autonomie de l'*unique* dérive de ce fait qu'il se sent lui-même limité par les individualités coexistantes.

C'est de cette participation inévitable de l'individu à la société que part Fournière pour déduire plus tard l'identité finale de la lutte et de la coopération. L'abolition instinctive de l'individu dans l'espèce, si fréquente dans l'histoire de l'économie sociale, l'amène effectivement à penser que les conflits vitaux vont peu à peu se résoudre dans une unité de tendances, puis de moyens : « Toute coopération, dit-il, est un total de luttes particulières qui s'achèvent en concours ».

A cet exposé d'une sociologie basée sur une adhésion aux principes de la philosophie unitaire de l'Allemagne contemporaine, M. Fournière fait succéder une critique des nouveaux idéologues et des métaphysiciens de l'individualisme. Contre Stirner et Nietzsche, Fournière, considérant, après Guyau, la volonté comme une réaction de l'individu sur l'univers, estime qu'elle est aussi un *échange* avec le monde, et conclut « qu'elle s'achève en pouvoir par la coopération de l'individu avec ses semblables ».

C'est là l'origine de cette liberté dont le règne est soumis à l'application des moyens économiques d'évolution, offerts par les méthodes du socialisme. — PAUL-LOUIS GARNIER.

PIERRE LEMANT : **Étude historique de la Liberté de la défense** (Arthur Rousseau). — C'est une histoire de l'accusé : nous voyons comment il s'individualise peu à peu, par les garanties que la loi lui donne, comment il est considéré de plus en plus comme un homme, et non comme une bête féroce coupable et *a priori* toujours punissable. La société s'arrogeait tous les droits contre sa faiblesse et son ignorance, elle instruisait son procès secrètement. La loi du 8 décembre 1897 diminue sa puissance en accordant à son ennemi un défenseur pendant l'instruction, en l'autorisant à consulter la procédure faite contre lui. Il manque encore que la procédure soit contradictoire devant la chambre des mises en accusation.

Ces facilités données à l'accusé pour se défendre sont à rattacher, dans l'évolution contemporaine de la pénalité, à la loi sur la réhabilitation, à la loi Bérenger, à la loi sur l'extension des circonstances atténuantes.

Il faut être reconnaissant à M. Lemant de nous avoir permis de suivre cette histoire : il l'a écrite avec clarté et un souci élégant de bien dire. Mais je regrette que sa documentation sur le tribunal révolutionnaire soit trop exclusivement puisée dans Taine, dans Wallon, dans Mortimer-Ternaux, juges vraiment trop partiaux.

M. Lemant s'étonne véhémentement comme d'un fait unique qu'un jour le tribunal révolutionnaire ait condamné cinquante personnes en trois heures. Il oublie les actuelles « fournées » du tribunal correctionnel de Paris — certes bien plus méprisables, puisqu'elles n'ont pas l'excuse des circonstances extraordinaires et que les juges prétendent faire, non pas œuvre politique, mais œuvre de justice. C'est pour celles-là que je réserve toute mon indignation — si tant est qu'il soit sage de s'indigner.

D. Zolla : **Code manuel du propriétaire agriculteur** (Giard et Brière). — C'est un manuel pratique, comprenant les matières du droit civil (propriété, contrat), les matières administratives (voirie, alignement, etc., etc.), les matières pénales (délits ruraux), les matières financières (impôt foncier, etc.). Ce petit livre est commode et clair.

Livre d'hommages à M. le Président Magnaud, 1re série ; (Albert Wolff). — Ce livre s'ouvre par une préface de Laurent Tailhade. Au cours d'un historique de la pénalité, le polémiste-poète nous fait part de son opinion sur le rôle qu'elle jouera : il ne veut ni de la vengeance, ni de l'expiation, ni de l'exemple, ni de la prévention, mais de la curation. Plus de peine, mais des soins ; plus de goôliers, des médecins. Laurent Tailhade, avec l'école italienne, estime que le coupable est souvent « une victime et toujours un malade », que la prison doit être un sanatorium. Le socialisme sera l'agent de cette évolution.

Il est certain que tout le droit criminel contemporain s'oriente dans le sens d'une moindre pénalité : la peine est diminuée d'abord, l'accusé ensuite est armé de droits contre la société qui naguère l'accablait des siens. La loi, enfin, subventionne les sociétés pour le relèvement des prisonniers, elle facilite la libération. Mouvements de philanthropie bourgeoise qui annoncent peut-être le code futur d'hygiène et de thérapeutique sociales.

D'autres articles : de M. Delpech, sénateur, de M. Saint-Georges de Bouhélier, qui nous exhorte à l'humilité, de MM. Hubbard et Frantz-Jourdain, qui comparent le président Magnaud, l'un au colonel Picquart, l'autre à Émile Zola, etc. M. Magnaud est finalement comparé à Salomon.

Aucun de ces écrivains n'a marqué l'originalité de la jurisprudence de Château-Thierry. Il eût été sage, me semble-t-il, de la rattacher à

Beccaria, à Saint-Simon, enfin à l'école italienne ; démontrer qu'elle est dans la logique des récentes lois pénales, non pas seulement françaises, que son caractère distinctif, est de s'appuyer sur l'opinion. Quelqu'un enfin devrait dire que le bon juge est parfois un jurisconsulte mal informé, que certains de ses jugements sont mélangés de doctrines assez confuses. On a attaqué et loué M. Paul Magnaud avec un égal parti-pris : c'est fâcheux pour le succès de ses idées. Que M. Albert Wolff se persuade que la vérité peut encore être un hommage. — MAXIME LEROY.

LE SAR PÉLADAN : **La Terre du Christ**. (Flammarion). — Il vient d'Égypte ; en Judée, en Galilée il pélerine, libéré des idolâtries patriotiques, sociales, dogmatiques, de la kabbale même ; il se dit payen et s'exprime anarchiste, au sens large : il a reconnu l'identité et la pérennité des cultes, il ne croit plus à rien qu'en Jésus qui est Agni et Marie qui est Maya : au christianisme vraiment catholique, c'est-à-dire universel, mais y croit de toutes ses forces. »

Échappé à la rapacité d'hôteliers franciscains, il voit, c'est Samedi Saint, un bataillon de Turcs, pipe aux dents, garder le Saint-Sépulcre, pour empêcher Catholiques, Grecs, Arméniens, de se massacrer ; la foi là « est une épilepsie », les Grecs font des culbutes en criant : Christ est ressuscité et Abdul-Hamid se porte bien ! Saturnales inouïes, « les Chrétiens sont ici pires qu'ailleurs, pires que les Turcs.

Et l'ouvrage est nourri d'hymnes au pieux lyrisme sans déclamation, d'aperçus pénétrants ou profonds, et partout, avec une philosophie large et haute, une éloquence sans verbalité ni clinquant, riche de sa propre substance, et qui fait de ce livre le seul sans doute qu'écrivain sur ce sujet ait écrit depuis Chateaubriand.

G. DENOINVILLE : **Lettres d'artistes** (Chamuel). — L'auteur conçut l'idée, d'une candeur forte à moins que d'une énorme ironie, de faire aux peintres (le vilain tour !) nommer leur prince. Quelques-uns tournent autour d'un *Sais pas, moi !* interprétable peut-être bien, héhé ! en un *c'est moi !* de bon goût. Pas mal, plus prudents encore, opposent de Conrart le silence dito. Entre les votants, tels nomment leurs vénérés maîtres, ceux qui distribuent les satisfécits en médailles et habits passementés d'estragon. Pourtant, W. Bouguereau, B. Constant, C. Duran, X. Dubufe même sont oubliés, ce qui est étrange, et J.-P. Laurens, ce qui est mal. Fantin-Latour, brave, dit : « Tout l'Institut ! » C'est net. Mais le savoureux : la majorité vote pour les morts (gros malins !), de sorte que ce gêneur de Puvis s'est trouvé l'élu (dame ! puisqu'il ne gêne plus personne). Quelques autres indépendants proposent Rodin... qui est statuaire. Mais Rodin, lui-même interrogé, par une exception heureuse, répond : « Vous me demandez un nom ; il m'en vient de suite plusieurs : Monet... son génie a entraîné avec lui la foule des peintres ; Carrière a la noblesse de la sculpture antique ; Besnard, le beau maître généreux comme un Médicis. Que je n'oublie pas le divin Renoir, si j'en oublie d'autres... Je passe le pré-

jugé qui veut que les peintres seuls soient au premier rang. Des artistes comme Caran d'Ache, Forain, Willettesont la gloire de l'Art.» — FAGUS.

Le Coq rouge de Hauptmann.—Gerhart Hauptmann, le dramaturge des *Tisserands* et du *Voiturier Henschel*, vient de publier *le Coq rouge*. C'est la suite d'une comédie satirique et humoristique, *la Fourrure de Castor*, parue il y a quelques années et restée au répertoire des théâtres allemands. Hauptmann y bafouait avec une réjouissante ironie l'imbécillité prétentieuse d'un magistrat de la banlieue berlinoise, le baron de Wehrhahn, qui, dans son zèle maladroit, flaire partout des anarchistes, et honore de son amitié ou de sa bienveillance les plus fieffés gredins; qui exerce sur les plus inoffensifs de ses administrés une vigilance soupçonneuse et laisse pendant ce temps impunis une série de vols dont l'auteur principal n'est autre que sa propre laveuse, la mère Wolff. Nous retrouvons dans *le Coq rouge* ces deux personnages. Le baron de Wehrhahn n'a pas obtenu l'avancement que son zèle méritait. La mère Wolff est veuve et remariée avec un cordonnier. Une de ses filles a épousé un architecte.

Poussée par l'ambition, enhardie par l'impunité, elle ajoute à ses « chaparderies » antérieures un méfait dernier, plus lucratif encore. Elle met le feu à sa maison afin de toucher l'assurance et d'en rebâtir une plus belle. Cela lui réussit à merveille. Grâce aux précautions qu'elle a prises et aussi à un heureux concours de circonstances, un pauvre idiot, Gustave, fils du gendarme retraité Rauchhaupt, apparaît comme l'auteur de l'incendie et est interné, malgré les protestations de son père. Pourtant, la mère Wolff n'échappe pas tout à fait à la malignité de ses voisins. On se chuchote que c'est elle qui a allumé l'incendie. Mais elle a beau jeu de répondre en invoquant l'enquête faite par le baron de Wehrhahn.

En effet, il n'est pas un seul instant venu à l'idée de celui-ci que la mère Wolff pût être l'incendiaire. Et nul, parmi ceux qui croient à sa culpabilité, n'ose parler. Le seul qui peut-être serait tenté de le faire, Rauchhaupt, finit par se réconcilier avec elle. Au moment où la mère Wolff va pouvoir jouir sans inquiétude du fruit de sa gredinerie, elle meurt subitement, d'une maladie de cœur.

Le titre de la pièce vient d'un coq en fer forgé et peint en rouge que le forgeron Langheinrich s'en va placer au faîte du clocher où il exécute ensuite quelques pas de danse. Il semble même (mais cela n'est point dit explicitement) qu'il paye cher sa fanfaronnade et que c'est l'émotion qu'elle éprouve en le voyant tomber qui tue la mère Wolff.

La pièce est écrite en dialecte berlinois et dans ce style scrupuleusement réaliste où Hauptmann est passé maître. — L.-B. HANAPPIER.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14500

La Femme ouvrière

L'ouvrière ! Mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, qu'aucun temps n'aurait compris avant cet âge de fer, et qui balancerait à lui seul tous nos prétendus progrès !

MICHELET.

L'ouvrière, mot glorieux que tous les peuples connurent, dès qu'ils eurent supprimé l'esclavage et la servitude.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

ACCROISSEMENT DE LA MAIN-D'ŒUVRE FÉMININE

L'utilisation croissante de la main-d'œuvre féminine et infantile et sa substitution progressive à la main-d'œuvre masculine est un fait caractéristique de l'évolution du travail aux XIXe et XXe siècles.

Une confrontation des enquêtes ouvrières de 1891-93 à celles de 1840-45 est éloquente. — Voici des exemples tirés du département de la Seine :

	ENQUÊTE 1840-45 Femmes et enfants	ENQUÊTE 1891-93 Femmes et enfants
Fabrication des vins de champagne. .	17 p. 100	20 p. 100
Confiserie, chocolaterie.	8 —	50 —
Conserves alimentaires.	37 —	77 —
Produits chimiques.	7 —	8 —
Savonnerie, stéarinerie.	22 —	35 —
Industrie du livre	20 —	38 —
Filature du coton	26 —	50 —
Tissage du coton	52 —	65 —
Bonneterie.	48 —	70 —
Carrosserie, charronnerie	0 —	3 —
Industrie de la soie.	33 —	80 —
Faïencerie, porcelainerie.	33 —	35 —
Verrerie, glacerie, cristallerie.	17 —	30 —
Marbrerie	0 —	24 —

L'emploi de la main-d'œuvre féminine réalise une économie dans les frais de production. Les machines-outils, en bien des cas, ont facilité cette substitution. Voici ce que dit l'enquêteur du Ministère du commerce et de l'industrie :

La machine est disposée pour exécuter toujours les mêmes opérations : ce sont alors [les ouvriers] de purs manœuvres qui n'ont à acquérir que l'attention dans la surveillance des opérations et la promptitude des mouvements. On arrive alors à substituer à ces manœuvres les femmes et les enfants pour des travaux qui semblent peu leur convenir *a priori*.

Leur proportion ne dépasse pas toutefois 5 p. 100 en moyenne dans le travail du fer et de l'acier (elle atteint parfois 20 p. 100 dans la tôlerie). Dans le travail des autres métaux, elle arrive à 24 p. 100 en moyenne ; elle dépasse 50 p. 100 dans la ferblanterie, la fabrication des boutons, la batterie d'or (1).

Karl Marx, que nos économistes classiques ont pillé sans rendre justice à sa haute clairvoyance et à sa profondeur, écrivait au milieu du siècle dernier :

Quand le capital s'empara de la machine, son cri fut : Du travail de femmes, du travail d'enfants ! Ce moyen puissant de diminuer les labeurs de l'homme se changea aussitôt en moyen d'augmenter le nombre des salariés ; il courba tous les membres de la famille, sans distinction d'âge et de sexe, sous le bâton du capital (2).

L'utilisation croissante de la main-d'œuvre féminine est un fait général, partout où il y a un mouvement industriel accentué.

En Allemagne, l'enquête du 14 juin 1895 a constaté que, dans les professions industrielles (y compris les mines et forges), le nombre des ouvriers employés était de 3.022.554 en 1882 et de 4.626.714 en 1895 ; celui des ouvrières, de 583.850 et de 1.044.962 ; l'augmentation est donc de 1.603.160, soit 53,1 p. 100, pour les hommes, et de 46.112, soit 79 p. 100, pour les femmes (3).

On ne voit malheureusement pas pourquoi le remplacement des hommes par les femmes, qui s'accentue grâce à la coopération des machines supprimant la nécessité de la force physique et l'application de l'intelligence à l'exercice du métier, subirait un arrêt dans son développement. C'est une invasion dont la gravité frappe depuis longtemps tous les esprits et que le libre jeu des intérêts privés peut difficilement arrêter (4).

Rien n'est plus curieux que l'embarras des économistes orthodoxes lorsqu'ils ont à examiner ce phénomène si grave au point de vue familial. M. E. Levasseur, qui fait autorité dans les questions économiques, écrit d'abord :

Ceux qui trouvent qu'en France il serait désirable que les femmes fréquentassent moins dans les grandes manufactures gagneront à étudier de près les faits ; ils comprendront que, la grande industrie et la mécanique gagnant

---

(1) Office du travail (Ministère du Commerce et de l'Industrie). *Salaires et durée du travail dans l'industrie française*, tome Ier.

(2) *Le Capital*, chap. XV.

(3) *Berufs und Gererbezahlung im Deutschen Reich*, t. 119 ; *Allgemeines Statist. Archiv.* p. 648.

(4) Office du travail. *Salaires et durée du travail dans l'industrie française*, tome Ier.

du terrain, il se produit un entraînement presque fatal des femmes vers ces manufactures, que cet entraînement amène une conséquence heureuse... (1).

Il écrit dans un autre ouvrage :

Le nombre des femmes employées dans l'industrie a diminué proportionnellement ; celui des enfants paraît avoir diminué davantage (2).

Et, assez bizarrement, il conclut :

Donc il est vrai que la machine facilite l'introduction de la femme et de l'enfant dans certaines industries.

Ces contradictions trahissent l'embarras du théoricien. La Belgique, en 1880, a trouvé, dans ses dénombrements industriels, 374.476 ouvriers et 54.279 ouvrières, soit 12,6 ouvrières p. 100. La Suisse, en 1895, a trouvé 119.204 ouvriers et 80.995 ouvrières, soit 40,5 p. 100. La Hongrie, en 1890, a trouvé 676.889 ouvriers et 42.114 ouvrières, soit 5,8 p. 100. La Suède, en 1897, a trouvé 177.964 ouvriers et 42.238 ouvrières, soit 19,2 p. 100.

D'une enquête officielle sur le travail des femmes en Autriche (1896), je détache ces lignes :

Bien des choses qui, il y a quinze ou vingt ans, étaient faites par des hommes, le sont aujourd'hui par des femmes, soit comme conséquence de l'emploi des machines, qui en rendent la confection plus facile, soit, plus souvent encore, sans qu'il existe aucun motif de ce genre... Bien des motifs se réunissent pour favoriser cette transformation et la rendre générale, en dehors même du taux moins élevé des salaires, qui joue cependant le rôle déterminant... Les nécessités de la concurrence rendent, d'ailleurs, bien difficile un mouvement en sens contraire que pourrait vouloir tenter, dans des vues philanthropiques, tel ou tel patron ou commerçant pris isolément (2).

Ce sont les États-Unis surtout qui nous donnent la preuve irrécusable de l'accroissement de la main-d'œuvre féminine et infantile au détriment de la main-d'œuvre masculine et surtout au détriment du budget des familles.

D'après le *Bulletin of the Départment of Labor*, où on peut relever les recensements professionnels de trois époques, on constate que la proportion des ouvrières, qui était (dans l'industrie) de 19,28 p. 100 en 1870, passe à 23,83 p. 100 en 1880 et s'élève à 26,24 p. 100 en 1890. Tandis que la proportion des hommes, qui était de 19,66 p. 100 en 1870, n'atteignait que 21,59 p. 100 en 1890 (par rapport à l'ensemble des travailleurs).

---

(1) *Comparaison du travail à la main et du travail à la machine*, p. 91.

(2) *L'Ouvrier américain*, tome II, p. 419.

(3) D'après les résultats du recensement professionnel de 1896 publiés cette année, on compte en France 1.601.000 salariés du sexe féminin dans l'industrie et les transports. Dans l'agriculture, forêts, pêches, le chiffre des salariés du même sexe est de 1.342.000. Dans le commerce, de 181.000.

Voici maintenant un tableau où l'accroissement est encore plus visible :

POURCENTAGE DE L'UN ET L'AUTRE SEXES
DANS LES GRANDS GROUPES PROFESSIONNELS
AUX TROIS RECENSEMENTS DE 1870, 1880, 1890 (ÉTATS-UNIS)

GROUPES PROFESSIONNELS ET SEXES	1870	1880	1890
AGRICULTURE, PÊCHERIES ET MINES :			
Sexe masculin	93.53	92.57	92.46
Sexe féminin	6.47	7.43	7.54
PROFESSIONS LIBÉRALES :			
Sexe masculin	75.14	70.61	66.99
Sexe féminin	24.86	29.39	33.01
SERVICES DOMESTIQUES ET PERSONNELS :			
Sexe masculin	57.90	66.28	61.76
Sexe féminin	42.09	33.72	38.24
COMMERCE ET TRANSPORTS :			
Sexe masculin	98.39	96.63	93.13
Sexe féminin	1.60	3.37	6.87
MANUFACTURES ET INDUSTRIES MÉCANIQUES :			
Sexe masculin	85.56	81.52	72.82
Sexe féminin	14.44	18.48	20.18
TOUTES LES PROFESSIONS RÉUNIES :			
Sexe masculin	85.32	84.78	82.78
Sexe féminin	14.68	15.22	17.22

En jetant un coup d'œil sur ce tableau si topique, on voit que, depuis 1870, dans les manufactures et les industries mécaniques, l'emploi des ouvriers est allé diminuant, tandis que celui des ouvrières est allé augmentant ; de même dans le commerce et les transports ; même remarque pour les professions libérales ; même remarque pour les services domestiques et personnels (le mouvement s'est dessiné vers 1880) ; et ce mouvement existe, quoique très modérés dans l'agriculture, pêcheries et mines. Dans ce dernier cas, le pourcentage est très défectueux, car on a réuni trois branches trop distinctes.

Dans tous les pays où le processus industriel atteint un développement suffisant, la femme et l'enfant sont préférés à l'homme par le capital ; en d'autres termes, le machinisme perfectionné, la recherche de la main-d'œuvre à bon marché, la concurrence ont favorisé la substitution progressive de la femme à l'homme au détriment des deux. Seuls, quelques économistes le nient ; sans doute par respect pour les dogmes infaillibles de l'école de Manchester.

PROFITS RÉALISÉS PAR LA SUBSTITUTION DE L'OUVRIÈRE A L'OUVRIER

Examinant la variation des salaires, tant des ouvriers que des ouvrières, l'enquêteur officiel du Ministre du Commerce écrit :

Dans l'ensemble, *le salaire moyen* par jour des ouvriers atteints par chaque enquête est passé de 2 fr. 07, en 1840, à 2 fr. 76, en 1860, et 4 fr., en 1891 ; celui des ouvrières, de 1 fr. 02, en 1840, à 1 fr. 30, en 1860, et 2 fr. 20, en 1891. En représentant par 100 la valeur de la moyenne des salaires en 1891-1893, leurs valeurs aux trois enquêtes sont représentées par les coefficients suivants :

	Ouvriers	Ouvrières
Enquête 1840-45	52	47
— 1860-65	69	59
— 1891-93	100	100

Le salaire des ouvriers aurait donc presque doublé, de 1840 à 1891 ; celui des ouvrières aurait plus que doublé.

Un esprit superficiel ou un théoricien de mauvaise foi s'empressera de conclure que la situation des salariés s'est considérablement améliorée. On sait, du reste, le parti que les économistes conservateurs ont su tirer de cette constatation : « Les ouvriers se plaignent de plus en plus ; or, depuis un demi-siècle, leur salaire a plus que doublé ». La presse bien pensante a repris en chœur ce refrain. Nous allons remettre les choses au point, et montrer que, non seulement la situation du salarié ne s'est pas améliorée, mais qu'elle a empiré.

Remarquons d'abord que le *salaire moyen* est une fiction : l'emploi de ce terme habitue les esprits à se figurer que la généralité des salariés reçoit un taux de salaire particulier en apparence convenable. Évitons cette équivoque et individualisons, en multipliant les cas, — méthode plus scientifique et plus convaincante.

L'utilisation de la main-d'œuvre féminine et infantile constitue un bénéfice nouveau réalisé par le fabricant dans chaque famille ouvrière. Considérons, par exemple, l'INDUSTRIE DES CONSERVES ALIMENTAIRES. En 1845, le salaire nominal de l'ouvrier était, dans cette industrie, 1 fr. 95 ; il s'est élevé à 3 fr. 95 ; l'accroissement est donc de 2 fr. ; le salaire de l'ouvrière était 1 fr., il est devenu 1 fr. 45 : l'accroissement est donc de 0 fr. 45. Si donc, dans une famille donnée, c'est la femme au lieu de l'homme qui accomplit ce travail, il y aura diminution de ressources dans la famille. C'est ce qui est arrivé. En effet, l'enquête nous montre que la proportion des femmes et des enfants dans l'industrie précitée, qui était de 37 p. 100 au milieu du siècle, s'est élevée à 77 p. 100. Le profit est considérable.

Autre exemple : dans LA CONFISERIE ET LA CHOCOLATERIE, le salaire de l'ouvrier était de 2 fr. 48 (enquête 1840-45), il s'est élevé à 3 fr. 50 (enquête 1891-93) ; tandis que le salaire de l'ouvrière, qui était, dans la première période, de 1 fr. 25, s'est élevé à 1 fr. 80 dans la deuxième. Si le personnel n'avait pas varié comme sexe, il aurait pu y avoir amélioration. Mais l'enquête nous apprend que la proportion des femmes et des

enfants, c'est-à-dire de la main-d'œuvre à bon marché, est passé de 8 p. 100 en 1845, à 50 p. 100 en 1893. Le profit est colossal.

Nous pourrions multiplier les exemples. En voici un autre, frappant :

RAFFINERIE DE SUCRE

Salaire des ouvriers (enquête 1860-65).....	3 fr. 50	(à Paris)
— — (enquête 1891-93).....	5 50	—
Différence.....	2 fr. »	
Salaire des ouvrières (enquête 1860-65).....	2 fr. »	(à Paris)
— — (enquête 1891-93).....	3 25	—
Différence.....	1 fr. 25	

Alors, les économistes nous disent : L'ouvrier, ici, gagne 2 francs de plus qu'autrefois, la femme 1 fr. 25, quelle prospérité!

Mais la statistique annonce que la proportion des femmes et des enfants, qui était de 3 p. 100 en 1845, s'élève à 25 p. 100 en 1893. Donc, dans chaque famille où la substitution s'est opérée, les moyens d'existence ont diminué; mais le profit du fabricant s'est accru.

Comme le salaire de la femme est toujours très inférieur au salaire de l'homme, il s'ensuit que la substitution progressive de la main-d'œuvre féminine à la main-d'œuvre masculine est une cause d'appauvrissement au sein des familles. Dans beaucoup d'industries importantes, la proportion des femmes égale ou dépasse celle des hommes.

Voici quelques exemples pris dans le département de la Seine :

Fabrique de cirage et d'encres à écrire.....	54	p. 100	de femmes.
— papiers laminés, enveloppes et registres.	66	—	—
Cartes imprimées (1).....	46	—	—
Couperie de poils, pelleterie.....	59	—	—
Gants de peau.....	57	—	—
Cotons à coudre.....	75	—	—
Bonneterie.....	75	—	—
Broderies.....	81	—	—
Couvre-pieds.....	80	—	—
Confection militaire.....	52	—	—
Entreprise de confection.....	69	—	—
Corsets.....	94	—	—
Fleurs et plumes.....	59	—	—
Blanchisserie de linge.....	74	—	—
Fabrique de poupées.....	45	—	—
— mannequins.....	50	—	—
Boutons.....	61	—	—
Batterie d'or.....	54	—	—
Miroiterie.....	44	—	—
Couronnes de perles.....	91	—	—

Nous pourrions citer une longue série relative aux autres départements. On verrait encore que la proportion des femmes dans le travail.

(1) 37 p. 100 d'hommes ; le reste, apprentis.

augmente: ce qui signifie que les salaires diminuent, mais n'empêche pas M. E. Levasseur d'écrire que cet entraînement des femmes dans l'usine « amène une conséquence heureuse : celle d'un revenu plus fort pour la famille ».

SALAIRES ET TRAVAUX DANS LES MINES ET CARRIÈRES

Il existe une catégorie d'ouvrières dont on n'a guère parlé jusqu'à présent; elles appartiennent à une industrie qui rapporte de fort gros bénéfices; les travaux qu'elles exécutent sont ceux de l'homme solide ou de la bête ; leurs salaires sont dérisoires, comme nous allons le montrer. Il s'agit des mines.

A la date du 31 octobre 1896, on trouvait dans les mines de houille, en Belgique, 989 femmes travaillant au « fond » et 7.992 travaillant à la surface. Parmi 873 ouvrières du « fond » dont on a relevé individuellement le salaire, on en trouve :

1	gagnant moins de	1 franc	par jour.	
44	gagnant de 1 fr.	à 1 fr. 49	—	
312	—	1 fr. 50	à 1 fr. 99	—
453	—	2 fr.	à 2 fr. 49	—
60	—	2 fr. 50	à 2 fr. 99	—
1	—	3 fr.	à 3 fr. 49	—

Pour les travaux réservés aux femmes travaillant dans les galeries souterraines, on distingue surtout deux catégories professionnelles : les *chargeuses* et les *hiercheuses*. La chargeuse est l'ouvrière qui charge le charbon dans les wagonnets qui emportent ce charbon, par les galeries de roulage, vers le puits d'extraction (voir le *Répertoire technique* de l'ingénieur Cuisinier). La hiercheuse est l'ouvrière qui traîne les wagonnets dans les galeries secondaires de roulage, dont les dimensions restreintes s'opposent à la circulation des chevaux (*Répertoire technique*). A côté de ces ouvrières, on trouve des *envoyeuses*, chargées de pousser dans la cage d'extraction les wagonnets remplis de charbon, des *lampistes*, des *moulineuses*, des *manœuvres* et des ouvrières diverses. Les chargeuses gagnent en général de 1 fr. 50 à 2 fr. 49; les hiercheuses, en majorité, gagnent de 2 francs à 2 fr. 49 ; quelques-unes d'entre elles n'arrivent qu'au salaire de 1 fr. 50 à 1 fr. 99. Les moulineuses, les manœuvres, les ouvrières diverses gagnent ce dernier chiffre de salaire, sauf quelques ouvrières de cette dernière catégorie, qui n'atteignent que le taux immédiatement inférieur. Les lampistes ne gagnent que de 1 franc à 1 fr. 49.

Parmi les ouvrières à la surface, on distingue les *chargeuses*, les *lampistes* et *nettoyeuses de lampes*, les *ramasseuses de charbon et de pierres*, les *ouvrières du triage*, les *manœuvres et journalières*.

Fait étrange, malgré la diversité des fonctions, le taux des salaires

(taux de famine) est presque uniforme. En effet, sur 4.646 ouvrières de la surface dont on a relevé le salaire individuel, on trouve :

176	gagnant moins de		1 franc	par jour.
2.895	—	de 1 fr.	à 1 fr. 49	—
1.485	—	de 1 fr. 50	à 1 fr. 99	—
77	—	de 2 fr.	à 2 fr. 49	—
13	—	de 2 fr. 50	à 3 fr.	—

Il n'y en tout que 285 femmes payées d'après la quantité de travail, contre 5.847 payées d'après le temps de travail; sur ce nombre, 5.773 sont payées à la journée.

Il est clair, dit M. Armand Julin, que ce mode de rémunération ne se concilie pas avec l'existence de taux de salaire nombreux, les taux de salaire se multipliant principalement sous l'influence de l'effort plus ou moins énergique de l'ouvrier, lorsque celui-ci est payé à la tâche ou à l'entreprise (1).

Revenons en France. — La *Statistique de l'Industrie minérale pour l'année* 1891, publiée par le ministère des Travaux publics, donne la composition du personnel, journées de travail et moyenne des salaires par département, dans l'ensemble des établissements miniers.

Dans la Nièvre, où la proportion des femmes ouvrières est de 20 p. 100, le *salaire moyen* (hommes et femmes) serait de 2 fr. 30. Mais ce chiffre ne signifie rien, le salaire moyen étant ce qu'il y a de plus fictif et de plus arbitraire. Reportons-nous à l'enquête de l'Office du Travail. Nous lisons : *femmes manœuvres,* salaire minimum, 1 fr. 30; salaire maximum, 2 fr. 15.

Dans le Puy-de-Dôme (dans une entreprise de 570 chevaux-vapeur) : salaire minimum des femmes manœuvres, 1 fr. 25; salaire maximum, 1 fr. 75.

Dans le Gard (entreprise de 2.900 chevaux) : femmes aux lavages, 1 fr. 50 (maximum, 1 fr. 75); femmes aux agglomérés, 1 fr. 25 (maximum, 1 fr. 75); femmes au coke, 1 fr. 50 (maximum, 2 fr. 25); diverses, 1 fr. 25.

Dans le Gard (entreprise de 890 chevaux), les trieuses gagnant 1 fr. 50; les laveuses, 1 fr. 60; les manœuvres, 1 fr. 50; diverses, 0 fr. 90.

Dans l'Aveyron, où la proportion des femmes est de 33 p. 100, nous relevons, dans une entreprise de 140 chevaux : femmes garde-barrières, de 1 fr. 50 à 2 francs; dans une entreprise de 110 chevaux : femmes manœuvres, de 1 fr. 20 à 1 fr. 60; dans une entreprise de 470 chevaux : trieuses, de 1 franc à 1 fr. 75; dans une entreprise de 500 chevaux : femmes manœuvres, de 1 franc à 1 fr. 50.

Comme on pourrait croire que ces salaires invraisemblables soient l'exception, nous citerons encore une série d'exemples :

Dans la Creuse (entreprise de 500 chevaux) : femmes manœuvres, de 1 fr. 30 à 1 fr. 50.

---

(1) Ces renseignements, recueillis par l'Office du Travail de Belgique, ont été produits par M. Armand Julin dans un rapport très documenté lu au XXe Congrès annuel de la Société d'Économie Sociale.

Dans l'Hérault (entreprise de 1,200 chevaux) : femmes manœuvres, de 1 fr. à 2 fr.

Dans les Bouches-du-Rhône (extraction de lignites, 1.800 chevaux) : les trieuses gagnent de 1 fr. 40 à 1 fr. 60.

Dans l'Ardèche : les femmes manœuvres, 1 fr. 50.

Dans la Loire (entreprise de 1.430 chevaux) : les femmes manœuvres, de 1 fr. 50 à 1 fr. 75 ; (entreprise de 1.260 chevaux) : ouvrières, 1 fr. 75.

Dans Saône-et-Loire (entreprise de 9.280 chevaux) : les trieuses gagnent de 1 fr. 25 à 2 fr. 25.

Dans la Haute-Saône (entreprise de 1.320 chevaux) : les trieuses et les laveuses gagnent de 1 fr. 25 à 2 fr. 25.

Dans le Nord (entreprise de 430 chevaux) : les femmes manœuvres gagnent de 1 fr. 25 à 1 fr. 50.

Dans le Pas-de-Calais (entreprise de 4.900 chevaux), il y a des moulineuses qui gagnent 2 fr., des lampistes, 1 fr. 60, des ramasseuses de pierres, 1 fr. 50.

Même département (entreprise de 2.600 chevaux) : il y a des moulineuses à 1 fr. 50, des femmes manœuvres à 1 fr., des ramasseuses de pierres à 1 fr.

Même département (entreprise de 2.800 chevaux), on trouve des femmes manœuvres au jour à 1 fr. 30 et des ouvrières de l'entretien à 0 fr. 70 PAR JOUR. (*Salaires et durée du travail dans l'industrie française*, tome II, page 13.)

Nous n'avons cité que les mines de combustibles. Les salaires ne sont pas moins extraordinairement bas dans les mines métalliques.

Les femmes employées à extraire le minerai de fer dans la Haute-Marne ont des salaires variant de 1 fr. 50 à 2 fr. (10 heures de travail).

Dans l'Isère (entreprise de 250 chevaux), le salaire des femmes manœuvres est de 1 fr. 40 ou 1 fr. 50 par 10 heures de travail.

Dans le Var, les trieuses de minerai de fer gagnent de 1 fr. 40 à 1 fr. 60 par 10 heures de travail.

Dans les Basses-Pyrénées, les ouvrières occupées à la préparation mécanique pour l'extraction du minerai de zinc ont un salaire de 1 fr 50 à 1 fr. 75 par journée de 10 heures.

Dans l'Aveyron, les femmes manœuvres occupées à l'extraction de minerai de plomb argentifère (entreprise de 240 chevaux) gagnent de 1 fr. 60 à 2 fr. par journée de 10 heures.

Dans le Var, les femmes manœuvres occupées à l'extraction du minerai de plomb argentifère et de zinc (entreprise de 315 chevaux) gagnent de 1 fr. 40 à 1 fr. 60 par jour.

Dans la Drôme, les femmes serre-freins ont un salaire de 1 fr. 15 par journée de 10 heures (extraction de minerai de zinc).

Dans le Puy-de-Dôme, les ouvrières des laveries, dans les mines de plomb, ont des salaires de 0 fr. 90 par journée de travail.

Dans l'Aude, il y a des trieuses de manganèse à 1 fr. par journée de 10 heures de travail.

Dans l'Ariège, des femmes manœuvres occupées à l'extraction de minerais de plomb et de zinc, à 1 fr. et 1 fr. 20.

Dans l'Ille-et-Vilaine (entreprise de 1.242 chevaux), on trouve des ouvrières occupées à l'extraction et à la préparation des minerais métalliques qui gagnent 1 fr.

Dans l'Hérault, on trouve des trieuses de zinc et de plomb à 0 fr. 75 (maximum 2 fr.).

On voit donc que les salaires de famine ne sont pas rares en France dans les industries les plus pénibles. Comme l'accumulation des exemples est le seul moyen de convaincre, nous citerons encore, dans le Lot, les femmes manœuvres occupées à l'extraction des phosphates, qui gagnent de 1 fr. à 1 fr. 75 par journée de 10 heures.

Dans la Somme, les ouvrières occupées à la manipulation et au chargement des tourbes gagnent 1 fr. par jour.

Dans la Haute-Vienne, les femmes manœuvres occupées à l'extraction du kaolin gagnent de 0 fr. 75 à 1 fr. par jour.

SALAIRES ET BUDGETS DANS LES FILATURES

Nous avons montré que l'accroissement de la main-d'œuvre féminine au détriment de la main-d'œuvre masculine avait accru les profits des fabricants partout où ce changement avait été possible. On va voir le contre-coup de ce phénomène économique dans le budget d'une famille ouvrière.

Considérons, par exemple, la filature de coton. L'enquête de 1840-45 accuse dans cette industrie une proportion de femmes et d'enfants de 26 0/0. L'enquête de 1891-93 accuse une proportion de 50 0/0. Le personnel féminin a donc doublé. Quel est le salaire de ces ouvrières?

Si nous nous reportons à une monographie de l'Office du travail, tome II de l'enquête précitée, nous lisons : filature de coton, Seine-et-Oise, entreprise de 95 chevaux ; ouvrière, salaire minimum, 1 fr. 25 ; salaire maximum, 2 fr. 75 ; salaire moyen, 1 fr. 75; salaire moyen par année, 500 francs.

Or si nous consultons, d'autre part, les budgets annuels de dépense de 14 familles dont les membres adultes sont occupés par une filature de coton du département de l'Oise, nous remarquons qu'une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants (de moins de dix ans) consomme 608 fr. 40 de pain et 175 fr. 50 de viande (bœuf, lard et graisse) ; un ménage avec cinq enfants, dont l'aîné a 15 ans, consomme 842 fr. 40 de pain et seulement 208 francs de viande ; un autre ménage avec cinq enfants, 195 francs de viande ; une famille avec six enfants, dont l'aîné a 20 ans, les autres 18, 16, 14, 9 et 5 ans, dépense 1.076 francs de pain et 273 francs de viande, ce qui fait environ 0 fr. 60 de viande *par semaine à chacun.* Les autres familles n'en mangent pas davantage (1).

(1) Ces budgets ont été dressés par un manufacturier du département de l'Oise (filature et tissage de coton) et ils ont été transmis à l'Office du travail par l'ingénieur en chef des Ponts et chaussées du département.

Or il est évident que l'abaissement des salaires réels (en dépit des sophismes économiques touchant l'augmentation des salaires *nominaux*) résultant de l'outillage perfectionné et de la substitution de l'ouvrière à l'ouvrier, a contribué puissamment à rendre ces familles végétariennes par nécessité. Ainsi le veut le « bâton du capital ». Chaque fois qu'un fabricant substitue une ouvrière à un ouvrier, c'est un morceau de viande qu'il retire de la bouche d'un enfant ou d'une femme — et tout se passe, apparemment, comme s'il la leur donnait.

Partout où la main-d'œuvre féminine est employée, elle évince régulièrement la main-d'œuvre masculine. Celle-ci, supplantée de la sorte, veut vivre ; elle s'offre moyennant un salaire plus bas. Cette offre influe encore sur le salaire de la femme.

La diminution du salaire devient une sorte de vis sans fin qui fait mouvoir avec d'autant plus de force le mécanisme du progrès industriel, toujours en révolution, que ce mouvement progressiste évince aussi la main-d'œuvre féminime et multiplie l'offre des bras pour le travail. Des découvertes, des procédés industriels nouveaux combattent dans une certaine mesure cet excès de main-d'œuvre, mais pas avec assez d'efficacité pour arriver à de meilleures conditions dans le travail. Car tout accroissement de salaire, au-dessus d'une certaine mesure, détermine le patron à se préoccuper d'améliorer encore son outillage et à remplacer le cerveau et les bras humains par la machine, automatique et sans volonté. Si, à l'origine du système de production capitaliste, le travailleur masculin s'est épuisé à lutter contre le travailleur masculin, aujourd'hui c'est un sexe qui lutte contre l'autre, et par la suite on luttera âge contre âge. La femme supplante l'homme, et elle sera supplantée à son tour par l'enfant. Voilà ce qui constitue « l'ordre moral » dans l'industrie moderne (1).

Dans une réunion de la Société d'Économie sociale, tenue en juin 1901, M. Maurice Vanlaer, étudiant le travail féminin dans l'industrie française, principalement la filature de lin et la filature de coton à Lille, disait :

Sur 50.344 individus employés dans les fabriques de Lille, on compte 13.546 femmes de plus de dix-huit ans et 4.835 filles de moins de dix-huit ans, soit au total 18.481 travailleurs féminins ou près des deux cinquièmes. Le plus grand nombre de ces travailleurs féminins sont employés dans l'industrie textile. La filature de lin a environ les deux tiers des son personnel qui est féminin. La proportion des femmes est de moitié dans les filatures de coton. C'est dans le tissage que l'homme se défend le mieux : il y occupe environ les deux tiers des places...

Et il ajoutait :

Le salaire féminin s'est sensiblement élevé depuis un demi-siècle. L'ouvrière qui gagnait en 1850, 1 fr. 50 par jour dans la filature de lin reçoit aujourd'hui 2 fr. 50. Celle qui recevait 1 franc dans la filature de coton reçoit 2 fr. 50 (2).

On voit que M. Maurice Vanlaer, comme tous ses confrères en économie, s'illusionne encore sur l'élévation du salaire *nominal*.

(1) *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, par Auguste Bebel.

(2) Voir compte-rendu de la réunion dans la *Réforme sociale* du 1er juillet 1901.

Non seulement ces messieurs ne tiennent pas compte de l'accroissement invincible des besoins (fait physiologique), de l'augmentation du coût de l'existence (principalement des loyers), mais encore ils ne disent rien du chômage, ni de la diminution du budget familial par suite de la substitution générale du travail féminin au travail masculin. Tous ces phénomènes — organiques ou économiques — sont assez importants pour réduire le salaire au taux ancien, et même au-dessous.

LES OUVRIÈRES DU VÊTEMENT

C'est dans l'enquête ouverte par l'Office du travail en 1893-94 que nous puiserons les documents qui vont nous permettre d'établir la situation des ouvrières du vêtement (1). Nous signalerons en passant les indications instructives que nous avons recueillies dans les ouvrages particuliers de MM. d'Haussonville, Charles Benoist, Léon de Seilhac, Bonneray, etc., tout en apportant des notes et des observations personnelles et en corrigeant les erreurs inévitables qui se glissent dans ces sortes d'ouvrages.

La couture. — D'après un relevé des monographies d'ateliers de couture, l'examen des jours de travail de mille ouvrières différentes, on a pu établir cette triple distinction :

1° Ouvrières du noyau ;
2° Ouvrières de la catégorie intermédiaire ;
3° Ouvrières supplémentaires.

MONOGRAPHIES D'ATELIERS	OUVRIÈRES formant le noyau.	OUVRIÈRES Supplémentaires.
Numéros 30	13	»
— 31	3	5
— 32	2	2
— 33	4	7
— 34	8	6
— 35	7	8
— 36	6	7
— 37	12	4
— 38	6	8
— 39	5	12
— 40	8	12
— 41	20	»
— 42	15	50
— 43	20	49
— 44	15	55
— 45	250	250
— 46	5	5

Le « noyau » travaille 260, 280, 300 jours au maximum.

La catégorie intermédiaire, congédiée pendant la morte-saison, ne peut compter que sur les 38 semaines environ de la demi-saison et de la saison véritable, soit 230 jours au maximum, en réalité de 200 à 230 jours.

Les ouvrières supplémentaires ne travaillent que pendant les 26 semaines de la saison proprement dite, soit 160 jours. Le régime des *extras* peut faire varier cette durée approximative.

Le rapporteur fait judicieusement observer que le lecteur doit supposer, en comparant les résultats précédents, que *les ouvrières n'ont*

(1) Rapport de M. Pierre du Maroussem.

à subir aucune cause de chômage personnelle. Il s'agit de l'ouvrière ignorant d'un bout de l'année à l'autre la maladie et la fatigue, — en réalité, d'une *abstraction.*

Le tableau de la page précédente (série de monographies d'ateliers de couture donnant la proportion des ouvrières formant le noyau et des ouvrières supplémentaires, apprenties non comprises) nous montre — et l'on s'étonne que le rapporteur n'ait pas souligné l'importance du fait — que le personnel supplémentaire, la catégorie flottante des couturières, est plus considérable que le noyau. Ce qui signifie que le chômage est la règle, le travail l'exception.

Voici maintenant une série de monographies concernant les heures de travail par jour et le nombre de jours de travail par an.

NUMÉROS d'ordre des monographies	OUVRIÈRES	NOMBRE d'heures par jour.	NOMBRE de jours par an.
19	1 ouvrière	11	160
	1 ouvrière	11	160
	1 ouvrière	11	160
	1 ouvrière	11	230
	1 ouvrière	11	310
25	1 corsagière	11	300
	1 corsagière	11	160
	1 corsagière	11	160
	1 jupière	11	300
	1 jupière	11	160
	1 ouvrière	11	160
	1 ouvrière	11	160
27	3 premières	11	300
	3 ouvrières	11	200
	3 ouvrières	11	230
	1 mécanicienne	11	200
28	1 première	10	300
	1 corsagière	10	300
	1 corsagière	10	160
	1 corsagière	10	160
	1 corsagière	10	160
	1 corsagière	10	300
	1 ouvrière (confection)	10	160
	1 ouvrière (confection)	10	160
	1 jupière	10	300
	1 jupière	10	160
	1 jupière	10	160
	1 jupière	10	300

Nous pourrions multiplier les exemples. Nous voyons (et c'est ce qu'il importe de constater) que les chômages sont très longs et les journées de travail très longues. Pas de travail — ou surmenage.

Dix heures, onze heures de travail, dans l'atmosphère viciée des ateliers, c'est déjà beaucoup. Mais il y a plus. Fréquemment, la journée dépasse onze heures ; elle atteint quelque fois douze, treize et quatorze heures.

Nous avons pu lire quelques cahiers d'heures appartenant à des ouvrières de la couture et de la confection. Les chiffres sont invraisemblables, mais la multiplicité des cas fait qu'ils ne laissent aucun doute. Au surplus, nous reproduirons les cahiers d'heures relevés par M. Pierre du Maroussem, et publiés dans son rapport sur le vêtement à Paris.

CAHIER D'HEURES DE TRAVAIL D'UNE OUVRIÈRE

DÉSIGNATION DES QUINZAINES	NOMBRE de journées.	NOMBRE d'heures de travail par journée.
Demi-année 1888-89		
Du 18 février au 3 mars	13	8
	1	10
Du 4 au 17 mars	3	»
	1	8
	8	10
	1	12
	1	13
Du 18 au 31 mars	3	6 1/2
	5	10
	1	12
	5	12 1/2
Dn 1er au 14 avril	2	»
	12	10
Du 15 au 28 avril	3	»
	1	10
	10	12 1/2
Du 29 avril au 12 mai	1	»
	3	10
	5	12 1/2
	5	13
	1	18
Du 13 au 26 mai	2	»
	1	10
	1	11
	2	12 1/2
	6	13
	1	13 1/2
	1	20

CAHIER D'HEURES DE TRAVAIL D'UNE OUVRIÈRE (*Suite*)

DÉSIGNATION DES QUINZAINES	NOMBRE de journées	NOMBRE d'heures de travail par journée.
Demi-année 1888-89 (suite)		
Du 27 mai au 9 juin	3	»
	2	12
	6	12 1/2
	1	13 1/2
	1	16
	1	24
Du 10 au 23 juin	3	»
	1	11
	1	11 1/2
	1	12
	8	12 1/2
Du 24 juin au 7 juillet	5	7 1/2
	8	10
	1	12
Dn 8 au 21 juillet	5	7 1/2
	1	8
	1	8 1/2
	6	10
	1	12
Du 22 au 27 juillet	1	5
	5	10

Les carnets d'heures de l'année 1901 ne sont pas différents de ceux de 1889, 90, 91 et 92.

Il suffit pour s'en convaincre de pénétrer habilement la nuit dans les grands ateliers de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra, et des rues affluentes aux grands boulevards (1).

En présence de pareils faits si fréquents et si persistants, peut-on dire que le mot de *bagnes industriels* soit hyperbolique?

Que l'on apprenne, maintenant, les conditions hygiéniques des ouvrières dans les grandes maisons de couture.

Dans une grande maison, dit une déposante, on arrive à 9 heures du matin pour se retirer le soir à 7 heures 1/2. Une seule demi-heure est accordée pour le déjeuner. Les ouvrières sont divisées à cet effet en deux séries. Presque toutes s'installent dans les salles spécialement affectées à ce service. Les fourneaux à gaz sont si bien aménagés que *beaucoup d'ouvrières*

(1) « Parfois même, dit le rapporteur de l'Office du travail, sous l'influence de l'impérieuse fantaisie des clientes, de l'indifférence des patrons et de la partialité des premières, on pouvait signaler 44 heures de travail en 3 jours (12 heures — 20 heures — 12 heures). »

y font cuire leur dîner, qu'elles mangent chez elles le soir en économisant ainsi le restaurant. Parfois, plusieurs ouvrières se réunissent pour améliorer leur ordinaire.

Dans une autre maison, non moins fameuse, reprend une deuxième déposante, l'organisation est défectueuse. La salle de repas se trouve dans le sous-sol. Pas de fourneaux, ni de gaz; les ouvrières sont contraintes d'apporter une lampe à esprit de vin. Espace insuffisant. Il résulte de ce manque d'espace qu'un certain nombre d'ouvrières déjeunent debout. Quand l'une des plus anciennes doit s'absenter, sa place est sollicitée d'avance. Les dernières arrivées dans la maison restent forcément debout.

En général, dépose une patronne (récemment encore grande première de l'un des couturiers les plus connus), le local affecté au repas est insuffisant pour le personnel entier. Le régime des *séries* est utilisé et indispensable (une demi heure pour chacune).

Ailleurs, une série sort à 11 heures, l'autre à midi. Ailleurs encore, à midi et demi, les deux séries se partagent, l'une se dirigeant vers la salle basse, l'autre vers les restaurants du dehors.

Dans toutes les maisons en cas de besogne urgente qui ne peut être quittée, certaines ouvrières sont retenues jusqu'à 1 heure et quelquefois 2 heures (exceptionnel).

Le retard du déjeuner, ajoute une autre première, a les plus grands inconvénients pour les ouvrières habituées des restaurants ou des bouillons. A leur arrivée, il ne reste plus que des plats réchauffés ou trop chers. D'ailleurs, dans beaucoup de petites maisons, les essayages commencent à 1 heure...

En cas de veillée, il est accordé, vers 6 heures du soir, 20 minutes pour le *goûter*. Les apprenties rapportent quelques friandises, des pâtisseries ou des charcuteries du voisinage. On mange à l'atelier. Certaine grande maison a considéré ce temps de repos comme une occasion de trouble et a émis la prétention de le supprimer. Le dîner ne peut cependant avoir lieu que le soir, en cas de veillée, vers 11 heures, si l'ouvrière habite le faubourg (1).

Examinons maintenant le taux des salaires.

Le rapport de M. du Maroussem nous annonce un salaire général de 3 à 4 francs, d'après un examen de 45 ateliers comprenant 500 ouvrières.

Voici à combien est estimé le salaire annuel dans les diverses catégories :

1° Ouvrières du noyau :

260 à 280 jours de travail :	à 4 fr.	—	de 1.040 à 1.120 fr.
	à 3 fr.	—	780 à 840 fr.

2° Ouvrières de la catégorie intermédiaire :

200 à 230 jours de travail :	à 4 fr.	—	de 800 à 920 fr.
	à 3 fr.	—	600 à 690 fr.

3° Ouvrières supplémentaires :

160 jours de travail :	à 4 fr.	—	de 640 fr.
	à 3 fr.	—	480 fr.

(1) *La Petite industrie*, tome II, p. 515.

Ces différents chiffres, dit le rapporteur, nous permettent de déterminer ce que l'on pourrait rappeler le *coefficient de réduction* du salaire journalier *apparent* qui permet d'arriver au salaire *réel*. « Nous recevons 4 francs par jour, disent les ouvrières ; cela fait en réalité 3 francs, dimanches, fêtes et chômages déduits. »

1° *Ouvrières du noyau :*

Le coefficient est de 24 à 29 p. 100, c'est-à-dire qu'un salaire de 3 fr. et 4 fr. doit être abaissé de 24 à 29 p. 100 pour qu'on obtienne le salaire réel :

Soit : 2 fr. 13 ou 2 fr. 84.

2° Ouvrières « intermédiaires » :

Le coefficient est de 37 à 46 p. 100. Soit 1 fr. 62 ou 2 fr. 16.

3° Ouvrières supplémentaires :

Le coefficient est de 57 p. 100. Soit 1 fr. 29 ou 1 fr. 72.

Le rapporteur a soin de dire que ces salaires ne sont pas l'expression exacte de la réalité. Il a raison. Il y a d'abord une erreur capitale dans son estimation : il a pris *pour base dans les trois catégories* d'ouvrières le salaire uniforme de 3 à 4 francs. Le noyau, « l'intermédiaire » et la supplémentaire ont des salaires assez différents.

Voici quelques monographies d'ateliers qui montrent que les salaires journaliers au-dessous de 3 francs ne sont pas rares.

Atelier n° 12	1 ouvrière 2 fr. 75 1 ouvrière 2 » 50	Atelier n° 14	1 première 3 fr. 1 ouvrière 2 » 1 ouvrière 1 » 50
Atelier n° 15	1 première 3 fr. 1 ouvrière 2 » 50 1 ouvrière 1 » 50	Atelier n° 18	1 ouvrière 4 fr. 1 ouvrière 3 » 1 ouvrière 2 » 75 1 ouvrière 2 »
Atelier n° 19	1 ouvrière 3 fr. 1 ouvrière 3 » 1 ouvrière 2 » 1 ouvrière 2 » 1 ouvrière 2 »	Atelier n° 20	1 ouvrière 4 fr. 50 1 ouvrière 3 » 1 ouvrière 2 » 50 1 ouvrière 2 » 50 1 pte. main 1 » 50 1 pte. main 1 » 50

Il est vrai que dans d'autres ateliers on voit des garnisseuses à 5 francs, 6 francs et même 7 francs. Mais tout le monde sait qu'il s'agit là d'une infime minorité. Les salaires ci-dessus sont les plus fréquents. Et si l'on cherche alors ce que M. du Maroussem appelle le *coefficient de réduction du salaire*, on constate généralement des salaires réels de 1 franc et au-dessous (1).

(1) Si l'on veut avoir une idée des bénéfices réalisés par les maisons de couture, il faut considérer la maison P. Fondée en 1891, la maison P. accusait cette année-là comme profit net, déduction des frais généraux et du prélèvement du patron, 15.803 francs ;

En 1892, elle accuse un bénéfice net de 96.854 francs ; en 1893, de 315.828 francs ; en 1894, de 821.053 francs ; en 1895, de 1.170.994 francs ; en 1896, de 1.500.000 francs.

Aujourd'hui la maison P. est transformée en société anonyme au capital de 12 millions et demi.

Elle est la propriété de capitalistes anglais ; son siège social est à Londres.

Nous venons de voir la situation de l'ouvrière de la couture. Descendons encore et pénétrons dans un nouveau cercle de cet enfer industriel.

La confection. — Rappelons que la confection est le procédé industriel qui consiste à fabriquer d'avance, par grandes quantités, le vêtement (manteaux, mantelets, pèlerines, jaquettes, jerseys, etc.) tout ce qui recouvre le *costume* (jupe et corsage), mais que ce mot désigne aussi, accessoirement, ce qui s'applique au costume.

L'ouvrière travaille ici pour le compte d'un entrepreneur. On distingue les entrepreneurs qui dépendent des maisons de gros et les entrepreneurs qui dépendent des maisons de détail.

L'entrepreneur est tantôt un riche industriel qui agglomère son personnel dans un atelier, tantôt un distributeur d'ouvrage, tantôt une ouvrière en chambre qui « fait travailler ».

Nous allons citer quelques exemples de cette exploitation effrénée, d'après les monographies de l'enquête officielle.

Dans une maison de gros du quartier de la Bourse, où l'on confectionne des pèlerines, des peignoirs, des jaquettes et des jerseys *à l'atelier* et *au dehors*, nous relevons :

50 entrepreneuses (peignoirs, jaquettes et pèlerines)	aux pièces : peignoirs : de 0 fr. 25 à 0 fr. 40 jaquette extraforcée : 0 fr. 60 pèlerine astrakan doublée : de 0 fr. 15 et 0 fr. 20.

Ces entrepreneuses ou intermédiaires gardent pour elles de 0 fr. 05 à 0 fr. 10 par pièce. Elles donnent l'ouvrage à emporter à des ouvrières qui travaillent chez elles et peuvent gagner de 1 franc à 1 fr. 25 par jour.

Entrepreneuses de jerseys	aux pièces : jersey : 0 fr. 60 jersey ourlé : 0 fr. 45.

Les boutonnières sont faites par des ouvrières spéciales qui gagnent de 0 fr. 90 à 1 franc par 100 boutonnières et emportent l'ouvrage chez elles. Leur gain par semaine peut atteindre de 15 à 20 francs environ.

A l'atelier de la même maison, une ouvrière presseuse gagne 2 fr. 50 par jour (elle remplace un ouvrier presseur qui gagnait 7 francs par jour), mais ne travaille que six mois de l'année.

Dans une fabrique collective du quartier de la Santé, où l'on fabrique des jaquettes et collets-dames confection pendant 6 ou 7 mois de l'année, le salaire total de chaque ouvrière est de 12 à 15 francs par semaine, en moyenne ; 6 francs par semaine en petite saison. Augmentation de 2 francs par semaine en cas de veillée. L'ouvrière fournit le fil et les aiguilles (maximum 0 fr. 35 par jour, surtout lorsqu'il s'agit d'acheter des fils et cordonnets de couleur pour jaquette fantaisie).

Dans une fabrique collective du quartier des Gobelins, 3 à 4 ouvrières aux pièces (par pièce, 0 fr. 50, 0 fr. 75, 1 franc et 1 fr. 50; six mois de chômage) travaillent de 7 heures du matin à 7 heures du soir, quelquefois jusqu'à 1 heure du matin.

Dans le quartier Popincourt, une entrepreneuse de jaquettes pour dames occupe 12 à 13 ouvrières aux pièces (1 fr. 25 jaquette-dame, 0 fr. 50 jaquette-enfant). Une ouvrière produit environ 3 jaquettes-dames en deux jours ou 3 jaquettes-fillettes par jour. Six mois de chômage; travail de 7 heures du matin à 7 heures du soir.

Dans le quartier de Vaugirard, une entreprise de jerseys pour une maison de gros fait travailler ses boutonniéristes à 0 fr. 20 par 18 boutonnières, ce qui fait de 9 à 10 francs par semaine.

Dans le quartier du Jardin des Plantes, une entreprise de jaquettes-dames occupe 12 ouvrières gagnant de 1 franc à 1 fr. 50 par jour. Six mois de chômage; travail de 8 heures du matin à 8 heures du soir.

On trouvera d'autres témoignages dans l'enquête officielle.

Ce qui est incontestable, c'est que le salaire de plus de cinquante mille ouvrières parisiennes est au-dessous des nécessités d'existence. Ce point est capital, d'abord au point de vue humain, ensuite au point de vue des fameuses lois économiques chères à M. Yves Guyot et à M. Leroy-Beaulieu.

D'après le témoignage des intermédiaires (entrepreneurs), le prix de façon qui leur est payé par les grandes maisons a diminué. Dans une enquête officielle (l'Enquête des 44), MM. Worth et Dreyfus soutiennent le contraire (ils font partie de la catégorie qui paie la façon aux entrepreneurs). On comprend l'intérêt de cette question : les grands couturiers rognant le prix de façon fait aux entrepreneurs, ceux-ci se rattrapent sur l'ouvrière en diminuant son prix de façon. De là, ces salaires effrayants qui ont avili l'ouvrière moderne.

Interrogez n'importe quelle ouvrière âgée, elle vous répondra que le prix de façon des jaquettes, des collets, des jerseys, a diminué considérablement (1).

Un indice de l'appauvrissement du salaire des ouvrières est donné, du reste, par ce fait que les entrepreneurs distributeurs d'ouvrage quittent le centre de la ville. « *Un tiers des ouvrières de la spécialité habite déjà la banlieue...* Le moindre prix va toujours à la recherche des moindres dépenses et de la vie rustique, aux exigences diminuées. »

Le gai rapporteur! L'ouvrière chassée, par le salaire de famine, s'installe dans les quartiers pauvres pour rechercher « la vie rustique »...

(1) « Si on compare les prix de façon de la jaquette confection soignée à 5 ou 6 francs et des jaquettes à bas prix, à 4 fr., 3 fr., 2 fr., 1 fr. 75, 1 fr. 50 et 1 fr. 25, il sera difficile de ne pas être frappé de la décroissance progressive de cet article, dont l'individualité paraît nettes En effet, la confection soignée représente toujours l'ancien prix. Parfois même abaissé. La jaquette petite mesure atteint 7, 8, 10 fr.; la jaquette mesure, 12, 15, 20 fr. Comparez le prix de façon suivants, où la baisse s'accentue : collets, 3 fr., 2 fr. 50, 1 fr. 75, 1 fr. 25. 0 fr. 75; pèlerines, 2 fr. 25, 1 fr., 0 fr. 90. » (*La Petite industrie, Le Vêtement*, p. 658).

L'examen des monographies d'ateliers dont nous avons parlé a conduit aux résultats suivants :

35	femmes	à 1 fr. 50
50	—	à 2 francs
52	—	à 2 fr. 25 et 2 fr. 50
75	—	à 3 francs
17	—	à 3 fr. 25 et 3 fr. 50
28	—	à 4 francs, 4 fr. 25 et 4 fr. 50.
7	—	à 6 francs.
1	—	au mois.

294 femmes payées à la tâche : 0 fr. 80, 1 fr. 50, 2 francs, 2 fr. 50, et 4 francs par jour.

En se plaçant au point de vue du salaire annuel, le calcul de 160 jours de travail par an (catégorie la plus nombreuse, dit l'Enquête), on arrive à des salaires annuels de 240 francs à 960 francs,

Les ouvrières payées aux pièces atteignent 15, 16, 17, 18 et 20 francs parfois pour la semaine ; soit, pour un total de 26 semaines : 390, 416, 442, 494, 520 francs.

Ce qui signifie que les ouvrières de la confection, comme les ouvrières de la couture (et une foule d'autres que nous passons sous silence), n'ont qu'un salaire *d'appoint*, en supposant qu'elles aient un complément d'autre part.

Il y a une doctrine économique, soutenue principalement par les organisateurs des Cercles catholiques d'ouvriers, qui attribue la situation des ouvrières de l'aiguille — et en général celle de tous les ouvriers — à... la Révolution française, coupable, dit-on, d'avoir anéanti les organisations professionnelles ou corporations (1).

Nous allons montrer que dans un pays où n'a pas sévi « la griserie de destruction » de 1789, la situation des ouvrières de l'aiguille n'est pas différente de celle qu'on peut voir à Paris et en province.

Voici des renseignements pris en Allemagne par Johannes Timm (2).

Un ouvrier entrepreneur pour la confection des manteaux, habitant au Wedding (quartier pauvre situé au nord de Berlin), emploie pendant la saison quinze ouvrières, travaillant à domicile, qui gagnent 40 pfennigs (0 fr. 50) pour deux façons de jaquettes. Quinze autres ouvrières sont employées pour la garniture et l'achèvement de chaque jaquette. Celles-

(1) « La crise du métier artistique de l'aiguille va sévir dans toute son intensité à l'heure de la grande saturnale de sang : 89 avait été la griserie des destructions ; 93 devient celle des hécatombes : 89 ouvre l'abîme ; 93 l'emplit de cadavres. La population laborieuse en fournit le plus gros contingent, 30.000 au moins, en qualité de libérée de la Révolution. La France corporative, particulièrement pourvue de ce bienfait, représente les trois quarts de ces holocaustes. Les femmes en forment le tiers. Les couturières s'y trouvent en nombre imposant. » (G. Levasnier. *Le Syndicat de l'aiguille.*)

(2) *Das Sweating-system in der deutschen Konfektions-Industrie.* (Rapport présenté par Jean Timm, sur l'invitation du comité-directeur de la Fédération des tailleurs et tailleuses et des corporations similaires ; Flensburg, 1895, chez Holzhaeusser.)

là gagnent 50 pfennigs (0 fr. 62 1/2) par pièce. L'entrepreneur a reçu du patron qui lui a fait la commande 1 mark 60 (2 francs) pour chaque pièce terminée. Il en résulte que, en six jours de travail (une semaine), quinze ouvrières à façon livrent 180 pièces à 40 pfennigs = 72 marks, soit 90 francs.

Quinze ouvrières garnissent et terminent ces façons; elles gagnent par pièce 50 pfennigs (6 fr. 25) = 90 marks, soit 112 fr. 50.

Le rabatteur gagne par semaine 21 marks, soit 26 fr. 25.

Ainsi l'entrepreneur paie par semaine :

$$90 + 112{,}50 + 26{,}25 = 228{,}75.$$

Il reçoit du patron, pour ces 180 pièces, à 1 mark 60 (2 francs) par pièce, 288 marks, soit 360 francs, son profit s'élève donc à 360 — 228,75 = 131,25 par semaine.

D'après le calcul le plus exact, il reste généralement aux entrepreneurs un bénéfice de 21 o/o (1).

Les ouvriers qui travaillent dans l'atelier de l'entrepreneur, pour la confection d'habits et de paletots, y sont souvent logés et nourris et payés à la semaine.

Un procès parfois révèle des choses sinistres. Le 3 mars 1894, une couturière intentait une action devant le conseil des prud'hommes, contre un entrepreneur qui lui avait retenu injustement le salaire dû pour la confection de *cinq costumes de garçons*. L'objet du litige s'élevait à 1 mark 25 (1 fr. 25) au total.

Un entrepreneur gagnant de 25 à 40 pfennigs (0 fr. 3125 à 0 fr. 50) pour un costume de garçon donne de 15 à 20 pfennigs (0 fr. 18 à 0 fr. 25) aux ouvrières travaillant à l'atelier, et de 20 à 25 pfennigs (0 fr. 25 à 0 fr. 3125) à celles qui travaillent à domicile ; et s'il gagne 70 à 90 pfennifs (0 fr. 875 à 1 fr. 125) pour la confection de pantalons, il donne à ses ouvrières de l'atelier de 30 à 35 pfennigs (0 fr. 375 à 0 fr. 4375), et de 35 à 40 pfennigs (0 fr. 4375 à 0 fr. 50) à celles qui travaillent à domicile.

Une ouvrière habile fait, dans une journée de 15 heures, 5 pantalons à 20 pfennigs (0 fr. 25). Sur ce salaire, l'ouvrière à l'atelier est obligée d'acheter le fil à coudre (pour un pantalon, 0 fr. 03125 à 0 fr. 0375) et l'ouvrière à domicile a encore à payer, en sus, le fil de la machine.

La situation la plus misérable est celle des ouvriers et ouvrières qui travaillent dans la confection des manteaux, si florissante à Berlin. Le salaire normal d'une ouvrière habile varie de 8 à 10 marks (10 à 12 fr. 50) par semaine : il faut compter de 5 à 6 marks (6 fr. 25 à 7 fr. 50) pour une ouvrière ordinaire et, pour une débutante, de 2 à 3 marks (2 fr. 50 à 3 fr. 75 par semaine.

---

(1) *Drüksachen der Commission für Arbeiterstatistik Verhandlung n° 10. Protokoll über die Verhandlung der Commission für Arbeiterstatistik von 14-17 und 20-21 April 1896, und die Vernehmung von Auskunftspersonen über die Verhandlungen in der Kleider-Konfection;* Berlin, C. Heymann, 1896. — Travaux de la Commission de statistique ouvrière, etc., avec les dépositions de gens du métier sur les conditions de l'industrie de la confection.

Ici, il faut distinguer deux espèces d'ouvriers : l'apiéceur (repasseur) et la piqueuse. Le maniement du fer à repasser est fatigant et nécessite une constitution robuste ; la santé de l'apiéceur souffre beaucoup de la dépense de force musculaire qu'occasionne le maniement d'un carreau du poids de 20 à 24 livres : l'atelier est rempli d'air chaud et de vapeur malsaine. Le salaire de l'apiéceur s'élève de 18 à 24 marks (22 fr. 50 à 30 francs) par semaine ; quelquefois son travail est payé à la pièce. Une piqueuse gagne de 7 à 12 marks (8 fr. 75 à 15 francs) par semaine ; pendant la morte-saison, l'entrepreneur réduit proportionnellement ses salaires. La piqueuse payée à la pièce gagne, suivant qualité, de 5 à 25 pfennigs, 0 fr. 0624 à 0 fr. 3125, par pièce.

Quelle est donc la vie d'une ouvrière à Berlin ? Elle est assez semblable à celle d'une Parisienne ou d'une Lyonnaise. Écoutons Mme Oda Olberg :

L'ouvrière se lève à quatre heures du matin, prépare son café et travaille jusqu'à 7 h. 1/2, puis elle se rend à l'atelier de l'ouvrier-entrepreneur, où elle se met à un travail qui ne cessera même pas à l'heure du repas. Ce repas consistera en beurrées rapidement mangées tout en cousant : à dix heures du soir seulement, elle retourne chez elle, emportant les pièces non terminées, pour y travailler le lendemain et quelquefois même le dimanche. Arrivée à la maison, elle prépare une soupe maigre, mais souvent elle est tellement exténuée, qu'elle va immédiatement se coucher, sans avoir rien pris, dans une misérable chambre dont le loyer est de 9 marks (11 fr. 25), par mois.

Le dimanche même, elle ne peut ni se promener, ni se reposer, car, si elle a terminé sa tâche, il lui faut encore mettre tout en ordre au logis et réparer ses vêtements. En travaillant en moyenne douze heures par jour dans l'atelier, elle gagne par semaine 9 marks 6 pfennigs (12 francs) ; si elle est payée à la pièce pour faire des vêtements sur mesure, elle gagne jusqu'à 16 marks (20 francs). Le salaire des piqueuses est encore plus bas ; elles ne gagnent dans la morte-saison que de 5 à 6 marks (de 6 fr. 25 à 7 fr. 50) par semaine, en travaillant 12 heures par jour, et en ne cessant pas le travail aux repas (1).

LE TRAVAIL A DOMICILE

On connaît tous les lieux communs relatifs aux avantages du travail à domicile : la femme peut travailler chez elle sans que le ménage en souffre, sans que les enfants pâtissent, sans que sa moralité et sa dignité soient offensées. Malheureusement toutes ces belles phrases de philosophes mondains et de philanthropes intéressés sont démenties par les résultats désastreux de ce genre travail.

Nous avons déjà donné des preuves de cette exploitation inouïe, en produisant le salaire des travaux à la tâche dans les « fabriques collectives » de Paris. En voici de nouvelles, relevées dans la ville de Lyon par M. Bonnevay, avocat à la Cour d'appel de Lyon.

(1) Voir *Bulletin du Musée social*, série A. 10.

L'ouvrière *chenilleuse* d'habileté moyenne peut faire 500 mouchetages à l'heure. Le mouchetage est payé par l'entrepreneuse à l'ouvrière à raison de 0 fr. 18 à 0 fr. 20 le mille. Pour douze heures de travail, le salaire sera donc de 1 fr. 08 à 1 fr. 20. La mère de famille qui a des enfants à soigner et son ménage à faire, ne travaillant que huit heures par jour, n'arrivera qu'à un salaire de 0 fr. 72 à 0 fr. 80. Deux mois de morte-saison pendant laquelle la production est restreinte de moitié, ce qui ramène le salaire annuel à 200 francs environ. Tel est le prix de l'ornementation des voilettes.

L'ouvrière découpeuse. Le découpage consiste à découper aux ciseaux dans le tulle les bordures sinueuses de la dentelle en en suivant le dessin. Il est payé 0 fr. 01, 0 fr. 02, 0 fr. 03 le mètre, suivant l'article. De l'article qui lui est payé 0 fr. 01, l'ouvrière peut découper 75 mètres par jour ; de l'article payé 0 fr. 02, elle pourra encore découper 65 mètres; mais elle ne dépassera pas 50 mètres sur les dentelles dont le découpage est payé 0 fr. 03. Ce qui représente des journées respectives de 0 fr. 75, 1 fr. 30, 1 fr. 50.

La pointonneuse. Le pointonnage consiste à coudre un pointon (petite résille fine) tout le tour de la dentelle. Voici les salaires obtenus par quatre ouvrieres :

Pour la 1re ouvrière, le salaire de trois mois était de 38 fr. 51 : pour douze mois il s'élèverait donc à 154 fr. 04.

Pour la 2e ouvrière, en trois mois, il était de 68 fr. 32, ce qui, en douze mois, représentait 273 fr. 28.

Pour la 3e, en cinq mois, il était de 108 fr.; en douze mois, de 259 fr. 20.

Pour la 4e ouvrière, le salaire de six mois est de 170 fr. 68; son salaire annuel sera donc de 341 fr. 39.

Le salaire moyen annuel des ouvrieres travaillant sur les dentelles, en 1895 (il a plutôt diminué depuis), a donc oscillé entre 150 et 350 francs, chiffre maximum.

Culottières et giletières. La façon d'un pantalon en drap est payée 0 fr. 50 ; une bonne ouvrière en fait trois dans sa journée. Le salaire moyen de la culottière et de la giletière oscille entre 1 fr. 50 et 1 fr. 85.

La machine nécessaire pour le montage du gilet ou du pantalon vaut 250 francs (10 à 15 francs de réparations par an).

Enfin, la culottière qui fait le pantalon treillis pour fournisseurs militaires n'est payée qu'à raison de 0 fr. 15 le pantalon. Elle en fait environ 6 en 12 heures, — soit 0 fr. 90 par journée de 12 heures. La patrie a des exigences.

L'ouvrière en résilles. Ce travail consiste à retirer des mailles, de distance en distance, certains fils, et à les remplacer par des fils élastiques. Ce travail est payé à raison de 0 fr. 40 les douze douzaines.

L'ouvrière habile qui achève trois douzaines en une heure gagne donc 0 fr. 10 l'heure.

Les ouvrières sont concurrencées par des enfants de 8 à 12 ans...

Lingères. La *monteuse* de chemises fines gagne de 1 fr. 25 à 1 fr. 75 par jour. La *finisseuse* reçoit 0 fr 50 ou 0 fr. 60 par chemise ; il lui faut

travailler 12 heures pour en achever deux. Salaire moyen, 0 fr. 90 à 1 fr. par jour. Sa machine lui coûte plus de 200 francs.

La boutonniériste est payée à raison de 0 fr. 40 les 36 boutonnières. Elle en fait 10 à l'heure en travaillant bien ; salaire : 1 fr., 1 fr. 20 par jour.

La brodeuse très habile gagne 50 francs par mois, si elle a du travail autant qu'elle en peut faire.

L'ouvrière cravatière. Autrefois l'ouvrière cravatière gagnait 7 et 8 francs. La petite cravate noire large d'un centimètre est payée 0 fr. 25 la douzaine ; l'ouvrière en fais trois douzaines en un jour, soit 0 fr. 75 en dix heures. Certaines ouvrières, réduites à faire des pans de cravate « régate », sont payées 0 fr. 25 les 24 pans. Travaillant dix heures, elles font tout juste 60 pans par jour ; salaire de journée, 0 fr. 62. Les plastrons de luxe payés 7 et 8 francs pièce par l'acheteur sont payés 2 fr. 50 la douzaine à l'ouvrière. Toutes les cravatières ont besoin d'une machine qui leur coûte 200 fr. (10 à 15 fr. de réparations par an).

L'empailleuse de chaises. Une empailleuse fait une chaise en 4 ou 5 heures; la façon lui en est payée 1 fr. 40. Mais elle doit, à ses frais, fournir la paille nécessaire. Pour une chaise il en faut une livre, et comme la paille lui coûte 1 fr. 40 le kg. en paille blanche, 2 fr. en paille de couleur, elle n'a pour salaire réel que : 1 fr. 40 — 0 fr. 70 = 0 fr. 70, si elle fait une chaise avec paille blanche ; 1 fr. 40 — 1 = 0 fr. 40, si elle a dû employer de la paille de couleur. 6 mois de chômage.

M. Bonnevay a dressé un tableau des salaires de 45 professions à domicile. Le salaire moyen net (en tenant compte de l'amortissement des machines, de leurs réparations et de la morte-saison dans chaque profession) atteindrait 390 francs par an.

Quelle est la cause principale de ces salaires scandaleux ? *la surabondance des bras inoccupés.* C'est parce qu'il y a une population ouvrière disponible considérable que l'employeur ou l'entrepreneur peut acheter la main-d'œuvre au rabais. Tous ceux qui font travailler moyennant ces salaires infimes profitent — sciemment ou à leur insu, peu importe — de la misère des sans-travail.

LES FEMMES NON-CLASSÉES

C'est le nom donné par M. d'Haussonville aux « femmes, ou plutôt aux jeunes filles, qui, nées dans un milieu populaire, ont fait effort pour s'élever au-dessus sans y avoir encore réussi, et qui oscillent, incertaines de leur avenir, entre la condition qu'elles ont quittée et celle qu'elles n'ont pu encore atteindre. » (1)

Étant données les conditions du travail manuel (salaires et chômage) que nous avons brièvement analysées pour quelques professions impor-

(1) *Les Ouvrières lyonnaises travaillant à domicile*, par L. Bonnevay.

tantes, on ne s'étonnera pas de voir augmenter la catégorie des femmes *non-classées.*

A la fin de l'année 1898, le chiffre des demandes d'emploi dans une école du département de la Seine était si énorme (dit une note administrative communiquée à M. d'Haussonville) qu'il a été nécessaire d'opérer une sélection. Le résultat a été de ramener le chiffre des postulantes à 1014. Du 1er janvier 1899 au 1er octobre il fut pourvu à 193 emplois. Ces privilégiées auront donc en moyenne cinq ans à attendre pour être pourvues d'un emploi. Quant aux autres, celles qui ont été éliminées définitivement, leur nombre dépassait *sept mille.*

Naguère un concours avait été ouvert par l'administration des Postes et des Télégraphes. Le chiffre des admissions était par avance limité à deux cents. Il y eut cinq mille demandes.

On sait que les grands établissements financiers recrutent de préférence, aujourd'hui, un personnel féminin. Ainsi font le Crédit Lyonnais, le Comptoir National d'Escompte, la Société Générale, la Banque de France, qui réalisent ainsi des économies sur les salaires.

Les Compagnies de chemins de fer suivent, autant que possible, la marche progressive de la substitution de l'employée à l'employé. Les postulantes se présentent par milliers. Les nominations se font par séries de 8 ou 10 afin de ne pas brusquer la transition.

LE TRAVAIL DE NUIT

Vous savez que le travail de nuit, dans les ateliers de couture à Paris et dans les grandes villes, c'est ce qu'on appelle la veillée, c'est-à-dire un travail qui commence après sept heures et demie du soir et se continue jusqu'à onze heures, minuit, une heure du matin... A sept heures ou sept heures et demie, au moment où les ouvrières vont quitter l'atelier, on annonce qu'il y aura veillée ; on n'a pas été prévenu auparavant; très souvent on a déjà le chapeau sur la tête. On a un quart d'heure pour prendre un petit repas, ce qu'on appelle le goûter, et pour le prendre à l'atelier!

Une des ouvrières descend, va acheter du chocolat, du pain ou de la charcuterie, et hâtivement, quelquefois tout en travaillant, on mange ce goûter qu'on a payé de sa poche, puis on travaille jusqu'à onze heures, onze heures et demie, minuit. Alors il faut s'en aller... S'en aller, comment? pour aller où ? Les ouvrières demeurent à trois quarts d'heure, une heure de chemin, quelquefois plus... Il y en a qui préfèrent ne pas s'en aller du tout. Alors elles passent la nuit là. Y a-t-il des dortoirs, des matelas par terre? Non, elles sont libres de passer la nuit sur une chaise. Le lendemain, le travail recommence à la même heure. Quand on arrive en retard — on a cinq minutes de grâce, quelquefois un peu plus — la porte est fermée et la demi-journée est perdue jusqu'à midi...

Pour celles qui partent, comment s'en vont-elles? L'omnibus ne passe plus; il faut prendre une voiture et la payer, car il est fort rare que la maison la paye. Quand on n'en trouve plus, il faut s'en aller à pied, faire une heure de chemin. Ce sont souvent des jeunes filles de dix-huit, dix-sept, de seize ans même.

Savez-vous ce qu'elles nous ont dit? — Nous ne pouvons pas invoquer la protection des gardiens de la paix. Ils nous répondent que les filles honnêtes ne courent pas les rues à cette heure-là.

Pendant qu'on travaille, il a fallu se soutenir un peu; on l'a fait avec du café noir, qui est sur la table, et dont on puise des cuillerées afin de se maintenir éveillé. Quand on rentre à la maison, le feu n'est pas allumé, ou il est éteint; le dîner est froid; la plupart du temps, il est arrivé ce que vous savez bien : la fatigue de l'estomac a fait passer l'appétit; on aime mieux ne pas dîner.

Et pendant ce temps-là, pour celles qui sont mariées, que fait le mari? Il s'est lassé d'attendre, il est allé au cabaret; il y reste un peu d'abord, davantage ensuite; peu à peu il en a pris l'habitude, il a déserté le foyer désert (1).

A ces paroles émouvantes et clairvoyantes, ajoutons des faits.

Jetons un coup d'œil chez nos voisins, et voyons si ces formes diverses d'exploitation, nuits, veillées, etc., sont particulières à la France.

En Autriche, la loi du 8 mars 1885 incorporée au règlement industriel de 1859 marque l'origine dans ce pays des lois de protection ouvrière.

Par rapport à l'occupation des ouvriers mineurs (le § 93 appelle ainsi les ouvriers au-dessous de 16 ans), le § 95 dit :

Il est défendu d'employer régulièrement, à des occupations industrielles, les ouvriers mineurs pendant la nuit, c'est-à-dire entre 8 heures du soir et 5 heures du matin.

Cependant le ministre du commerce, de concert avec le ministre de l'intérieur, est autorisé à accorder des permissions exceptionnelles à certaines catégories d'industries ; pour des raisons de climat ou autres circonstances importantes, il peut changer, par la voie administrative, les limites fixées plus haut pour le travail de nuit, et même autoriser, d'une façon générale, le travail de nuit des ouvriers mineurs.

Or, veut-on savoir dans combien de cas cette autorisation peut être accordée aux industriels?

Parmi les industries réclamant le travail de nuit pour des raisons techniques, dit le docteur Nicolas Kuzmany, de Gratz, il faudrait compter les suivantes : hauts-fourneaux, fabrication d'acier Bessemer et Martin, fours à puddler et laminoirs, fabriques de chaux, de ciment et de plâtre, de magnésie, en tant qu'il s'agit de la calcination et du tirage des matières brutes, le service des fourneaux dans les tuileries, l'industrie de la poterie et la production des pointes de charbon pour l'éclairage électrique; les forges, les hauts-fourneaux des cuivreries, des fabriques de laiton blanc et d'émail; les fabriques de fibres de bois, de papier et de cellulose; les moulins à blé, les malteries et les brasseries, les fabriques de sucre, de raisin et de mélasse, les sécheries de chicorée, de betteraves, de fruits, les fabriques de conserves, les fabriques de levain; les fabriques de glace artificielle, les fromageries, et, en été, aussi quelques boucheries; les fabriques de produits chimiques, les fabriques d'engrais artificiels et les raffineries d'huiles minérales; les entreprises de construction surtout lorsqu'il y a lieu de redouter des inondations ; les centres de force motrice d'éclairage et de chauffage...

(1) Discours de M. Albert de Mun à la Chambre des Députés, le 2 février 1891.

C'est dans l'industrie de la confection et des articles de modes, dans l'industrie du livre, dans la fabrication des cartonnages, dans la fabrication des sucreries et dans les industries du commerce, que le travail de nuit *de saison* joue un rôle très considérable... (1).

Veut-on savoir maintenant les industries dans lesquelles on emploie la femme? On va voir que la plupart sont les mêmes que les précédentes, c'est-à-dire celles où le travail de nuit apparaît comme une nécessité économique.

Dans la métallurgie, on trouve actuellement des ouvrières et des manœuvres : pointières (fabrication de la fonte et du fer), tréfileuses (aciérie), tailleuses de limes (souvent à domicile, comme dans le Tarn, où une aciérie de 700 chevaux-vapeur fait travailler 43 tailleuses de limes à domicile); des ouvrières employées à l'étamage, à la galvanisation, au plombage (fabrication de tôles et fers-blancs); des ouvrières travaillant à la transformation du plomb et de l'étain (comme dans une usine de l'Yonne où on compte 125 de ces ouvrières, 23 garçons et 15 fillettes sur un personnel de 266 salariés); des laveuses de cendres (fonderie de minerais de plomb argentifère); les étameuses, les boulonneuses, les botteleuses, les emballeuses et les refrappeuses des forges; les ouvrières de la visserie ; les conductrices de machines-outils (celles, par exemple, d'une fabrique de scies d'acier laminé du Doubs au nombre de 130), les taraudeuses de la boulonnerie; les gratteuses des fabriques de faux; les ouvrières de la clouterie mécanique: chaînetières, cloutières, démêleuses; les ouvrières des fabriques d'épingles et d'aiguilles; celles de l'acier poli; les ouvrières de la serrurerie : moireuses, fendeuses, polisseuses, découpeuses, emballeuses; les ouvrières des fabriques de bouclerie et de cuivrerie; celles de la quincaillerie (une usine du Haut-Rhin en comptait 112 sur un personnel de 203 salariés); les conductrices de machines-outils dans la grosse quincaillerie; les ouvrières des fabriques de coutellerie (monteuses, émouleuses, mancheuses, viroleuses, etc.); les lingères des constructions navales; les ouvrières et les manœuvres des grandes fonderies de fer (mouleuses, râpeuses, fileuses de foin, emballeuses, etc.); les femmes manœuvres des grandes constructions de machines-outils (une seule usine de la Côte-d'Or en compte 48); les ouvrières de la sellerie et de la peinture appartenant aux constructions du matériel de chemins de fer; les femmes manœuvres des fabriques de roues et fraises pour horlogerie (88 sur un personnel de 115 dans une usine de la Haute-Savoie); les ouvrières des fonderies de cuivre; les ouvrières de la quincaillerie en cuivre et du laminage en laiton; les récureuses et les polisseuses de la chaudronnerie; les tourneuses, les guillocheuses, les enchaîneuses et les enfileuses des fabriques d'objets religieux; les ouvrières des fabriques de jouets en métal; les ouvrières des fabriques d'instruments d'optique, les lunetières ; les conductrices de machines-outils des fabri-

Émaillerie

(1) *Le travail de nuit en Autriche*, rapport présenté par le Dr Kusmany au Congrès international pour la protection légale des travailleurs (25 au 28 juillet 1900).

ques d'horlogerie; les ouvrières de la tréfilerie d'or, de la bijouterie; les brunisseuses d'or et d'argent.

Ajoutons à cette énumération concernant la métallurgie, les ouvrières des pierres précieuses (les polisseuses et tailleuses de diamants) et les polisseuses de la marbrerie.

On voit donc l'importance de la main-d'œuvre féminine dans la seule métallurgie et combien le travail de nuit peut les atteindre.

Nous interrompons cette énumération, bien qu'elle présente un haut intérêt social. Ajoutons néanmoins quelques industries importantes où la femme concurrence l'homme: les fabriques de bouteilles et, en général, la verrerie, la cristallerie, la glacerie, la gobeletterie (guillocheuses, biseauteuses, polisseuses, tailleuses, graveuses sur verre fin, etc.); les fabriques d'émaux sur cuivre; la verrerie d'art (coupeuses, fletteuses, rebrûleuses, brunisseuses, graveuses); la minoterie, la confiserie, etc., etc. Or, un grand nombre de ces industries sont signalées comme faisant du travail de nuit (1).

Dans les filatures de laine peignée, l'interdiction d'introduire des filles et femmes mineures dans les équipes de nuit a provoqué des plaintes assez vives de la part des fabricants.

Le rapport de l'Inspection centrale du travail de 1895 (en Autriche) caractérisait de la manière suivante les difficultés rencontrées par les industriels dans l'application de cette mesure :

C'est particulièrement aux opérations préparatoires de la filature que sont employées les femmes protégées, dont une faible proportion seulement ont atteint l'âge de 18 ans.

Lorsque des commandes importantes, à exécuter en vue de l'exportation, nécessitent une activité plus grande dans l'usine, on est forcé d'abord de mettre en marche, le jour seulement, des machines dites de préparation, tenues en réserve; mais quand les offres sont plus considérables et les acheteurs plus pressés, il faut parfois continuer le travail, la nuit, avec le personnel féminin attaché à ces machines. Or, dans la situation actuelle, le nombre des ouvrières âgées de plus de 21 ans est absolument insuffisant pour les périodes de forte production. Il en résulte donc qu'à certains moments pour permettre à la production de suivre les commandes, il faudrait pouvoir employer la nuit quelques filles ou femmes de 18 à 51 ans. Cet emploi peut, il est vrai, être autorisé temporairement par le gouverneur, mais les autorisations sont obtenues difficilement.

La conséquence de cette sévérité a été que, pour permettre à des filles ou femmes de 18 à 21 ans de travailler toujours pendant le jour, des femmes mariées travaillent constamment pendant la nuit, au lieu de travailler alternativement une semaine le jour, l'autre semaine la nuit.

Et l'Inspection concluait en appuyant une pétition des industriels de

(1) La femme est aussi utilisée dans les industries suivantes : la fabrication des jouets, la ganterie, la pelleterie, la chapellerie, l'industrie des produits chimiques, les raffineries d'huile et de matières grasses, la maroquinerie et le cartonnage, les fabriques d'ouate et de paillassons, les fabriques d'écorce, le découpage sur bois, le nettoyage des duvets, la photographie, la lithographie, les fabriques de colle et de gélatine, etc., etc.

la région tendant à ce que l'âge d'admission des femmes au travail de nuit fût abaissé à 18 ans.

Au surplus l'application des dispositions légales relatives au travail de nuit, ne peut guère inquiéter les industriels et les fabricants. Ils ont intérêt à payer des contraventions plutôt que de se passer du travail nocturne.

L'enquête autrichienne de 1896, sur le travail de nuit, rapporte que des brodeuses, des couseuses de chapeaux, des plumassières, etc., travaillent jusqu'à 2 et 3 heures du matin. Les femmes travaillant dans la fourrure, les passementières, les blanchisseuses, les ouvrières en parapluies et ombrelles, les gantières, les cravatières, les chemisières subissent le même sort. Toutes ont affirmé qu'en conséquence de la fatigue, le travail de nuit ne leur rapporte que les trois quarts ou les quatre cinquièmes du salaire qu'elles obtiennent le jour. Les fleuristes, les monteuses de guirlandes de fleurs et les cartonnières souffrent aussi d'un travail de nuit très étendu pendant la saison.

Tous ces exemples, pris intentionnellement à l'étranger, prouvent que, dans leur ensemble, les conditions du travail ne sont pas moins meurtrières au delà des Alpes qu'en deçà. La forme du gouvernement ne change pas les conditions d'exploitation. L'empire d'Autriche et celui d'Allemagne, le royaume d'Angleterre et la république française sont identiques au point de vue de l'exploitation de la femme par l'homme et de l'homme par l'homme.

En France, la loi du 2 novembre 1892 interdit, *en principe*, le travail de nuit aux enfants et aux femmes, mais cette mesure est si difficilemen applicable que l'article 4 de la même loi fait une restriction qui équivaut à l'autorisation : elle a exceptionnellement autorisé le travail de nuit entre 4 heures du matin et 10 heures du soir, quand il est réparti entre deux postes d'ouvriers ne travaillant pas chacun plus de neuf heures coupées par une heure de repos (1).

L'article 4, § 4, permet d'occuper les femmes et les filles âgées de plus de 18 ans jusqu'à 11 heures du soir, pendant soixante jours par an, à condition que la durée de la journée ne dépasse pas douze heures.

Certains établissements sont autorisés à déroger d'une façon permanente à l'interdiction du travail de nuit.

Les femmes et les enfants sont occupés dans les usines à feu continu et par conséquent y travaillent la nuit.

Les industries où les contraventions ont été le plus nombreuses sont, par ordre de fréquence : modes, confections, couture, lingerie, fabriques de fécules, tissages de coton, moulinages de soie, confiseries, fabriques de chocolat, imprimeries, verreries et cristalleries, blanchisseries.

Le droit d'octroyer diverses tolérances et de lever certaines interdictions concernant le travail de nuit, la durée du travail et le repos hebdomadaire, a été concédé à l'inspecteur divisionnaire du travail. Les indus-

(1) D'après la loi du 30 mars 1900, l'organisation du travail *par relais* est interdite sauf pour les usines à feu continu et les *établissements qui seront déterminés par un règlement d'administration publique.*

tries où les autorisations ont été les plus nombreuses sont : les confections, la couture, la lingerie pour femmes et enfants, la blanchisserie de linge fin, les fabriques de conserves, les imprimeries, c'est-à-dire des industries où les femmes sont nombreuses ou en majorité.

Dans le département de la Seine, l'enquête de l'Office du travail a révélé 16 établissements où la production est continue (jour et nuit). Ces établissements appartiennent à la catégorie des produits alimentaires, des industries chimiques, du travail des pierres et terres à feu, où la proportion des femmes est considérable.

L'enquête a révélé 19 établissements où se pratique le travail de nuit sans que la production soit continue, et 70 établissements où le travai de nuit est occasionné par des heures supplémentaires. Ces derniers se répartissent ainsi :

Produits alimentaires	10	Ferronnerie, etc.	2
Industries du livre	3	Cuirs et peaux	2
Tissus et étoffes	9	Caoutchouc, papier	1
Chaudronnerie, fonderie en fer, construction mécaniqne	16	Gros ouvrages en bois	3
Métaux divers	4	Ébénisterie, tabletterie	4
Métaux nobles	6	Canalisation, construction en pierre	5
Travail des pierres et terres au feu	3	Manutention et transports	1

On remarquera que la plupart de ces industries comprennent encore une proportion considérable de femmes, sauf les quatre dernières.

Ces heures supplémentaires se prolongent au-delà de neuf heures du soir, ou sont faites avant cinq heures du matin. On l'a observé pour 15 o/o des établissements, dont l'effectif moyen est de 150 ouvriers pour l'ensemble des établissements visités.

Il est à remarquer que, dans la plupart des cas, le travail de nuit n'est pas mieux payé que le travail de jour.

Sur l'ensemble des établissements, dit l'enquêteur, où est pratiqué le système des heures supplémentaires, 67, c'est-à-dire 18 0/0 seulement, en payent tout ou partie à un taux supérieur à celui des heures ordinaires.

Voilà pour le département de la Seine.

En province, les usines à marche continue sont proportionnellement plus nombreuses.

Elles se rencontrent surtout dans les groupes suivants : mines, produits alimentaires, industries chimiques, métallurgie et verrerie, où la proportion des femmes est considérable.

Sur l'ensemble des établissements visités, on a dénombré 441 usines et fabriques où l'on travaille jour et nuit (95 établissements de produits alimentaires, 84 industries chimiques, 53 fabriques de caoutchouc et papier, 61 mines, combustibles, métallurgiques et diverses, 46 usines de terres et pierres au feu, etc.). On a dénombré 57 établissements où l'on travaille la nuit complète, tout ou partie du temps de production, sans que la production soit continue. Enfin on dénombré 93 établisse-

ments (7 de l'État) où le travail de nuit est occasionné par des heures supplémentaires.

On devine que ces chiffres sont des approximations par défaut. En réalité les fabriques où l'on travaille la nuit d'une manière intermittente sont beaucoup plus nombreuses. Et il va sans dire que les ouvrières forment une partie très grande de ce personnel nocturne.

Quant aux heures supplémentaires, on a observé 324 établissements (94 de l'État) où l'on en fait à des époques régulières; l'effectif s'élevait à 86.186 salariés.

On a relevé 624 établissements (51 de l'État) où l'on fait des heures supplémentaires à toute époque, suivant les besoins ; l'effectif s'élevait à 146.864 salariés.

Le nombre d'établissements où la durée maxima du travail journalier, y compris les heures supplémentaires, a dépassé 12 heures, sans excéder 14 heures, s'est élevé à 229 ; le nombre d'établissements où la durée du travail a dépassé 14 heures était de 47.

Au sujet de la veillée, le rapport de la Commission du travail de 1897 dit que cette question vise plus particulièrement la couture et la confection pour dames (317 contraventions en 1898 pour cette industrie seule, sur 687 constatées pour l'ensemble des industries sur tout le territoire).

M. Laporte, inspecteur divisionnaire, déclarait au Congrès pour la protection des travailleurs (1900), que les couturières et les modistes ne sont pas libres de travailler à leur heure. Elles ne peuvent pas choisir leur moment. Elles attendent les commandes que fait la clientèle. Or, cette clientèle est implacable :

Quand une femme commande une robe ou un chapeau, elle veut l'avoir le lendemain ou le surlendemain. Il n'y a qu'une ressource, c'est de passer la nuit. Grâce au subterfuge du travail de nuit toléré jusqu'à 11 heures, on travaille jusqu'au lendemain. A la veille du Grand Prix, le travail se poursuit nuit et jour, sans interruption.

Dans certains cas, le travail de nuit paraît être un avantage pour l'ouvrière :

Ceux qui demandent l'interdiction du travail de nuit des femmes, déclarait Mlle Schirmacher au Congrès précité, sont très souvent des ouvriers qui ne visent qu'un but, supprimer une concurrence qui les gêne.

C'est pour cela sans doute que le Congrès international des Œuvres et Institutions féminines (réuni à Paris du 18 au 23 juin 1900) a demandé la suppression de toute mesure d'exception à l'égard de la femme en matière de travail, c'est-à-dire réclamé pour la femme la liberté du travail la nuit.

Ce n'est pas seulement dans la mode, la couture et la typographie que le travail de nuit des femmes est une loi de la production, c'est aussi dans l'industrie textile :

Pour la filature, dit M. Motte, député du Nord, on peut supprimer le travail de nuit presque sans exception.

Pour le peignage, j'ai surtout en vue le peignage de la laine, il serait au contraire impossible de faire ainsi.

Le travail de nuit est, pour ainsi dire, une nécessité organique de cette industrie. Elle emploie un matériel d'un prix énorme et ne fait qu'un chiffre d'affaires très petit. De là la nécessité de recourir au travail de nuit. Le peignage de laine ne pourra s'affranchir du travail de nuit que si celui-ci est supprimé en Belgique et en Allemagne. Peu importe à cet égard, en effet, la pratique de l'Angleterre.

On voit donc que le travail de nuit des femmes et des enfants est, dans la plupart des cas, une nécessité du régime capitaliste.

Il est à prévoir que le travail de nuit ira s'intensifiant dans certaines industries par suite de l'application (1er avril 1902) de la loi du 30 mars 1900, réduisant uniformément à dix heures la journée de travail dans les manufactures.

M. D. Chedville a soumis à la chambre de commerce d'Elbeuf un mémoire où il insiste sur les procédés qu'on a imaginés en Allemagne pour permettre aux industriels de regagner le temps perdu à la suite d'événements naturels ou de cas accidentels:

Pendant 40 jours par an, en Allemagne, on obtient aisément l'autorisation de faire travailler les ouvrières au-dessus de 16 ans jusqu'à 10 heures du soir, à la condition que le travail quotidien n'excède pas 13 heures. On peut juger dans quel degré d'infériorité nos industriels se trouvent placés, lorsque, ayant à accepter des commissions avec livraison à courts jours, ils se voient forcés de les laisser porter à l'étranger, privant ainsi, de par la loi trop rigoureuse, nos ouvriers de salaires rémunérateurs. Ainsi, pendant que les enfants sont protégés chez nous jusqu'à 18 ans, ailleurs, l'âge est abaissé à 16 ans et même à 14 et 15 ans. Aussi arrive-t-on plus aisément à former des apprentis et à avoir constamment dans les usines un personnel expérimenté et dans la vigueur de l'âge (1).

Tel est l'argument invoqué par certains fabricants.

Il ne s'agit pas de la santé, de l'hygiène et du repos de l'enfant. Il s'agit de former des apprentis avant tout; de préparer de la chair à travail.

Nous venons de voir que le développement de la machinerie, la division du travail et la spécialisation des fonctions, la moindre éducation professionnelle et la concurrence des fabricants à l'intérieur et à l'extérieur avaient provoqué le travail des femmes dans l'industrie. Et nous savons, en outre, que c'est la surabondance des bras inoccupés qui a fait baisser les salaires aux taux incroyables où nous les voyons dans certaines industries féminines.

Il nous reste à exposer les conséquences de ce phénomène important.

HENRI DAGAN

(1) Cité par la *Réforme Économique* de M. Domergue (novembre 1901).

Danse en plein vent

Sensitas et Toclapapa sortirent ensemble, un dimanche de mai. Elles laissèrent leur tante Aglaé à la maison, dans la vieille masure des Batignolles, fleurie de cinéraires. Il faisait trop chaud, trop beau pour l'emmener. Elle n'était que des parties ennuyeuses.

Sensitas et Toclapapa avaient revêtu de jolis atours. Elles s'y entendaient. De rien elles composaient des parures. Elles riaient avec bon cœur de leur malice. Petites personnes très compliquées, astucieuses, sympathiques, elles triomphaient par leur ingéniosité. Elles auraient pu être riches, si elles l'avaient voulu. Elles préféraient l'intimité au luxe et à l'en-dehors. Paris ne possédait pas de ballerines plus accortes, plus séduisantes. Le monde officiel les avait accueillies. Leurs espiégleries, leur félinerie leur avaient ouvert toutes les portes. Elles exprimaient par les mouvements de leurs pieds, par les contorsions de leurs hanches, par l'énigme de leur sourire, les idées les plus originales et les plus vraies.

Toutes les jeunes filles ne sauraient prendre modèle sur elles. Elles craindraient le ridicule. Sensitas et Toclapapa n'avaient pas honte d'être trop jolies. Elles s'habillaient à la légère; elles avaient un faible pour les modes passées. Elles faisaient revivre Gainsborough et Eugénie Grandet.

Elles avaient mis des chapeaux de paille de riz relevés de voiles blancs sur lesquels couraient des coccinelles. Sensitas avait le cou serré dans une cravate de mousseline où était piquée une améthyste. Leurs jupes courtes laissaient voir leurs chevilles. Leurs souliers mordorés brillaient de boucles en acier bleui.

— Nous ne reviendrons pas dîner, dit Sensitas à tante Aglaé.

Celle-ci fronça son front parcheminé.

— Tâchez, fit-elle, que le printemps ne vous monte pas à la tête.

— Tu ne t'ennuieras pas? s'écria Toclapapa en l'embrassant.

— Non. Où allez-vous?

— A Saint-Cloud ou à Nogent, nous ne savons pas, répondit Sensitas. Cela dépendra d'un cocher de fiacre ou d'un conducteur d'omnibus. J'ai pris mon crochet. Au revoir.

Elles suivirent la rue de la Condamine jusqu'à la rue de Rome. Sensitas marchait la première. Elle se retournait sur Toclapapa

qui flânait à la devanture des libraires pour regarder les illustrés. Celle-ci la rejoignait en courant. Elles descendirent à la gare de Courcelles et prirent le train pour Passy.

Brune et rose, Toclapapa paraissait plus triste, plus songeuse. Sensitas était l'aînée; blonde et rose, elle semblait plus dégourdie. Toclapapa avait acheté un journal. Elle montra à Sensitas un article où on parlait d'elles. Sensitas l'écarta. Elle préférait regarder à la portière. Elle tenait sur ses genoux une chaîne à laquelle étaient attachés une bourse, une glace, une boîte à poudre, un carnet et un crayon. Elle écrivit sur le carnet.

A Passy, nos deux amies s'en allèrent la main dans la main sur les pelouses. Elles burent du coco et mangèrent des gaufres. La musique militaire leur mit des fourmis dans les jambes. Mais elles avaient résolu d'être convenables. Le public était trop nombreux. Elles s'engagèrent dans le bois de Boulogne.

Elles s'arrêtèrent dans un coin fréquenté. Elles s'étendirent dans la verdure. Elles étaient heureuses. Des lueurs rouges passaient sur le ciel, brumeux de chaleur. Des loriots sifflaient. Dans son repos, Toclapapa croyait voir des toiles d'araignée entre les feuilles. Le sol résonnait de voitures qui passaient au loin. Sensitas se donnait des claques pour chasser des insectes qui la frôlaient. Elle aspirait, la bouche ouverte, l'odeur des arbres. Ses yeux s'écarquillaient sur la dentelle si fine des capillaires au-dessus de sa tête. Son cœur battait à petits coups du vide créé autour d'elle par l'éloignement du bruit.

Sensitas prit son crochet. Couchée sur le ventre, les jambes mobiles, Toclapapa lut un livre immoral. Elle le rendait inoffensif par son agrément. Sensitas ne lisait plus, ou si rarement!

Elles connaissaient les raffinements des passions et de la pensée. Cependant elles demeuraient vertueuses par perversité, pour ajouter à leur charme. Elles n'étaient ni tentées ni pressées de s'enlaidir. Leur délicatesse répugnait aux paroles et aux entretiens vulgaires. Il serait toujours temps...

Sensitas avait l'effroi de l'amour. Elle pressentait la douleur de confier sa tendresse. Comme elle était très voluptueuse et très romanesque, elle craignait de souffrir. Elle était désolée à l'avance des aventures précaires. Comment se fût-elle reposée en autrui puisque déjà elle se défiait de son jugement et de sa constance! Elle ne se respectait pas; elle se traitait avec compassion plutôt qu'avec estime. Qu'on l'aimât! cela l'eût désorientée, rendue incrédule. Elle ne s'aimait pas. Elle se considérait comme un objet sans valeur. Les hommages pourtant ne lui avaient pas manqué. Elle devinait tant de haine derrière les

compliments, derrière les flatteries... Cela l'amusait. Toclapapa était effrontée. Si agile, elle ne remuait pas sans une espièglerie.

Elles renonçaient à la pudeur en faveur de leur art.

Les lointains étaient chamarrés de brillantes couleurs. Le ciel bleu de Sèvres bariolait les interstices des ramées. L'ombre et l'humidité adoucissaient les regards, veloutaient la marche. Des daims s'approchèrent, ils couraient sans bruit.

La solitude, l'amitié de la nature, société plus remuante, plus gaie, plus nombreuse que celle de Montmartre ou de la plaine Monceau ! Sensitas et Toclapapa se taisaient. Elles étaient ravies de ne pas faire acte d'initiative. Toclapapa se mangeait les lèvres. Elle s'écria :

— Comme je suis bête ! Sensitas, comme c'est bon d'être bête ! Je ne voudrais pas que tu le fusses autant que moi... Je serais jalouse...

Elles arrivèrent sur la route qui descend à la porte de Boulogne.

— Toclapapa, cachons-nous, fit Sensitas.

Elles se tapirent derrière un platane. Elles étouffèrent leurs rires. Sensitas avait aperçu dans un phaéton le jeune Arthur de Roser. Elles ne respiraient pas. Arthur de Roser survint derrière elles. Elles poussèrent des cris et se confondirent en salutations impertinentes.

Il proposa à Sensitas et à Toclapapa de les emmener à Saint-Germain. Elles acceptèrent. Elles commençaient à être lasses.

— Il est très joli, votre cheval, fit Sensitas. Il trotte régulièrement. C'est pas une bête... c'est une machine. Je ne lui donnerais pas du sucre.

Il parla de leur tante Aglaé.

— Tante Aglaé, répondit Sensitas, raccommode les bas de Toclapapa et met des pièces à mes tutus.

— Vos tutus ? je croyais que vous vous en dispensiez...

— Oui, quand je danse devant des gens bien élevés. Je les réserve pour la curiosité des personnes mûres. Je fais honneur à la morale qu'elles célèbrent dans leurs bouquins, et qu'elles trouvent fastidieuse quand on s'en recommande auprès d'elles.

Sur la terrasse de Saint-Germain, Sensitas et Toclapapa sucèrent des boissons glacées avec des chalumeaux. Leur vue s'étendait sur Paris qui dormait dans une brume blonde. C'était là leur royaume. Elles y régnaient par leur charme, leur candeur, leur jeunesse, leur étrangeté. Elles avaient leurs lèvres frottées du parfum de ses débauches, de ses tristesses et de son romanesque.

Sensitas avait coutume de manifester sa mélancolie par une gaieté communicative. L'orchestre du café joua des danses hongroises. Sensitas enleva son chapeau. Sur des planches, où étaient disséminés des pots de fleurs, elle dansa. Son nom courut de bouche en bouche. Elle mordit sa jupe qu'elle retint entre ses dents rieuses. Ses regards s'émaillèrent de reflets sombres et brillants. Les boucles dorées de ses cheveux descendaient sur son front radieux, sur ses joues pâles, roses par transparence.

Ses jupons volèrent. Elle dessina de ses jambes des mouvements si alertes, si retenus et si osés. Elle illustrait la musique. Elle en précédait les intentions. Elle se l'adaptait. Elle la transformait en chair et en os. On n'entendait plus les violons. On voyait des rythmes et des chansons.

Elle retourna à sa place, honteuse de son succès, sans attendre la fin de la contredanse. Elle n'aimait pas prolonger l'enthousiasme.

Le soir tombait. Il venait en noir dans la forêt, en teintes décolorées dans le ciel et sur l'eau. Arthur de Roser commanda à dîner.

A la lueur des petites lampes, Arthur de Roser, qui s'efforçait d'être frivole comme il convenait, raillait, donnait son avis sur les modes. Toclapapa imitait des cris d'animaux, oiseaux, roquets, et, les coudes nus sur la table, buvait de la tisane, en se rengorgeant.

Arthur de Roser les remmena dans son phaéton. Elles dormirent l'une contre l'autre pendant le trajet.

Tante Aglaé, qui était couchée, vint leur ouvrir. Des besicles sur le nez, les cheveux nattés sur le dos, ayant passé une camisole, elle remercia Arthur de Roser du soin qu'il avait pris de ses « petites ».

— Elles sont ingrates, lui dit-elle. Leurs amis ont de la complaisance de reste.

Dans son lit de hêtre verni, avant que de s'assoupir, Sensitas prononça ces paroles. Toclapapa se chatouillait la plante des pieds avec ses ongles.

— Quel beau dimanche, Toclapapa! Nous avons mangé de l'air, de la chaleur, nous avons bu des paysages et nous n'avons rencontré que des imbéciles...

EUGÈNE VERNON

Une Intrigue obscure

Quand, en été 1900, je voulus procéder en Mongolie à des études d'ethnologie et de linguistique, j'en fus empêché par le ricochet des événements qui, à ce moment-là, bouleversaient la Chine. Jusque chez les peuplades nomades du steppe, des considérations politiques avaient remplacé les préoccupations ordinaires d'une vie monotone.

Dès ce moment, les idées, pourtant bien arrêtées, que je m'étais faites en Europe sur les événements de Chine furent culbutées.

Me trouvant dans les coulisses mêmes du théâtre où se jouait l'immense comédie tragique des affaires de Chine, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il s'y passait des choses qui ne concordaient point avec celles qu'on pouvait observer sur la scène, seule exposée au public.

Une infinité de faits plus ou moins importants, reliés entre eux par des liens logiques évidents, confirmés et expliqués par les dires naïfs des habitants, commentés et approuvés par des fonctionnaires, joyeusement salués par tout le monde, m'avaient imposé (comme ils l'auraient imposé à tout autre Occidental de bonne foi) une conception de la question chinoise qui était toute au désavantage des Occidentaux, mais qui fit apparaître les politiciens russes, plus machiavéliques et partant plus grands que les autres, comme les créateurs, les directeurs et les arbitres du conflit qui avait grandi en Extrême-Orient. Il y eut pour moi, comme pour toute la population intelligente établie des deux côtés de la frontière russo-chinoise, une certitude absolue que le gouvernement russe était allié à la dynastie mandchoue régnante en Chine.

C'est ainsi que de là-bas j'envoyais en Europe des notes de voyage qui ont dû sembler de plus en plus téméraires et... que l'on n'a jamais osé publier dans les journaux politiques.

Cependant, pris par la fièvre politique si enivrante et si dangereuse pour ceux qui, à peine sortis de leur cabinet de travail étroit et tranquille, se retrouvent sur le vaste champ de manœuvres des hommes d'État, je ne me contentais plus d'observer et de coordonner ; je voulais expliquer et surtout savoir de quelle façon cette comédie mondiale avait été imaginée, composée et mise en scène.

Ma curiosité fut vite satisfaite. Tout ce que les faits extérieurs pouvaient faire supposer, tout ce que l'on racontait, ce qu'on admirait et dont on se réjouissait au sujet de la véritable nature des événements qui mettaient en émoi le monde entier, se trouvait confirmé, se trouvait prédit, dans quelques documents dont j'eus connaissance et que je traduisis au mois d'octobre 1900.

C'est la teneur de ces documents curieux qui devait dernièrement engendrer l'intrigue dans laquelle j'ai failli être étouffé.

Après avoir lu ces documents, je présentai tout naturellement les différents épisodes des événements de Chine sous leur véritable jour

A Berlin, à Vienne, à Paris, on reçut ces exposés ; mais les uns, n'osant les publier, se contentèrent d'y faire allusion ; les autres cherchèrent à en profiter en ne les publiant pas.

Rentré en Europe, je trouvai, pour présenter dans leur généralité les événements de Chine, les pages de cette revue. Le côté anecdotique ou simplement politique perdit par là tout intérêt, sauf pour ceux qui eux-mêmes vivent dans les secrets de la politique internationale et en vivent.

Un de ces derniers, et peut-être le plus considérable qui soit à Paris, s'intéressa vivement aux détails politiques de la grande comédie russo-chinoise. C'est le correspondant parisien du *Times*, homme célèbre par sa carrière extraordinaire ; aussi admirable que Machiavel ou Li-hong-tchang ; Cesare Borgia du journalisme ; manifestant la gravité inébranlable d'un bouddha d'ivoire pour dissimuler la terrifiante vivacité d'esprit qui, encore, éclate parfois ; celant, sous les allures vénérables et débonnaires d'une vieillesse qui n'a plus rien à attendre, la finesse aiguisée d'un diplomate qui peut et ose tout ; toujours maître absolu d'une mémoire sans pareille qui tient prêts tous les faits et gestes, tous les noms de personnes, d'innombrables événements, toutes les paroles et les idées qu'elle a recueillis ou imaginés pendant cinquante ans d'une existence passée au foyer même de la vie européenne ; capable de réunir instantanément dans une association d'idées les objets qui sembleraient les plus disparates, d'établir des liens de causalité, des rapprochements, des apparences d'analogies avec une souveraine maîtrise, et enfin, de concevoir avec une vitesse foudroyante des combinaisons, invraisemblables par leur audace et leur envergure, qu'il impose, dont il suggestionne la réalité, et qu'il cache aussi à l'occasion avec une adresse stupéfiante. Redouté, détesté, insulté à tout instant et par tout le monde, mais placidement souriant au milieu de ses innombrables ennemis et amis vaincus qui l'invectivent, fort de cette tranquillité au milieu des insultes qui est devenue, dans le courant des siècles, la force et peut-être le défaut de sa race, M. de Blowitz, de par l'intérêt qu'il portait aux faits que je divulguais, devait nécessairement m'attirer dans la sphère de son ascendant.

Fort de ma certitude, confiant d'ailleurs, et médiocrement taciturne, je fus amené, à l'occasion, à causer de tout ce qui pouvait, parmi mes observations, intriguer ce vieux mage. Je lui racontai tels épisodes curieux qui avaient eu la Mandchourie pour théâtre, il les publia ; d'autres relations, concernant les ténébreuses affaires de Mongolie et du Thibet, restèrent pendant de longues semaines à Londres pour ne m'être rendues, par hasard sans doute, que quelques jours avant que le correspondant pékinois de la feuille télégraphiât comme grandes nouveautés des renseignements analogues.

Enfin, au mois de novembre dernier, la question des pièces écrites, qui paraissaient offrir une base palpable, une sorte d'explication première des événements chinois et qui, depuis le mois d'octobre 1900, avaient confirmé mes combinaisons, fut de nouveau agitée. Je promis de publier leur traduction dans le *Times*.

A titre de curiosité, simplement. Car le fond même de l'affaire ne m'intéressait plus et ne semblait pas, au commencement, intéresser outre mesure M. de Blowitz.

Ces documents étaient les suivants : une dépêche avisant certaines personnes qu'elles eussent à hâter l'intrigue qui assurerait à la Russie la suprématie en Mongolie ; une lettre en chinois établissant que Li-hong-tchang avait mené des négociations occultes, destinées à conserver à la dynastie mandchoue l'amitié russe à tout prix; enfin un rapport non signé, en russe, qui est une sorte de convention mandchourienne avant la lettre. L'ensemble de ces écrits permettait de supposer :

1) que la haine du Chinois pour l'Occidental n'est pas la seule cause des troubles de 1900 ;

2) que le mouvement boxeur a été, au début, dirigé non contre les Occidentaux, mais contre la dynastie mandchoue;

3) que ce mouvement anti-dynastique a été, sinon provoqué, du moins appuyé par le clergé bouddhique ;

4) que le clergé bouddhique, anti-dynastique, est en relations amicales avec la Russie ;

5) que Li-hong-tchang, pour sauver la dynastie, voulut faire dévier le mouvement anti-dynastique contre les Occidentaux;

6) que l'amitié russe est la seule garantie, de la Chine, parce que la Russie peut également peser sur les deux ennemis de la Chine, le clergé bouddhique et les Occidentaux, les uns et les autres ameutés contre la Chine par les Boxeurs;

7) que ces circonstances ne sont pas le fait du hasard, mais un résultat obtenu par la politique russe.

Ces faits, immédiats, commençaient à manquer d'intérêt; ils étaient connus depuis longtemps. A différentes reprises, ici comme ailleurs, on a insisté sur la qualité du comique de cette affaire. La seule nouveauté tenait à ce qu'on établissait que cette drôlerie n'était ni inconsciente, ni involontaire. Je m'attendais après la publication de ces textes curieux à un éclat de rire universel.

Cependant, et c'est ici que commence, je crois, l'intrigue, la publication tarda. Pourquoi? La marche postérieure de l'affaire me l'a par à-peu-près expliqué.

L'affaire n'était pas assez grave. Les documents mêmes intéresseraient bien le public. Mais il fallait, dans l'intérêt du journal, une campagne retentissante et avantageuse. Contre qui?

Les pièces elles-mêmes ne donnaient guère la possibilité de faire une campagne politique ou personnelle. En dehors de Li-hong-tchang, mort (et je n'aurais jamais divulgué les écrits pendant sa vie), personne ne s'y trouvait nettement désigné. Car des désignations chinoises ne prouvent rien quand il s'agit de noms européens. Cependant, qui était celui qui avait mené les négociations avec le vice-roi chinois? Il se trouvait indiqué dans le texte chinois comme « ou ouang ». Cela peut signifier « prince russe », « noble russe » ou « prince Ou ».

La direction du journal, à laquelle je n'avais pas donné la moindre

indication sur la signification probable des noms, me fit remarquer, contrairement à l'avis de M. de Blowitz qui considérait la publication comme une « bonne blague », que la chose était fort importante, et que pour cette raison, afin qu'elle pût se mettre parfaitement au fait de l'affaire, il lui serait agréable d'avoir, à titre absolument confidentiel et amical, mon avis sur le sens probable des noms chinois figurant dans les documents. Je n'avais aucune raison de refuser mon avis, mais j'insistai sur son caractère hypothétique et me fis promettre qu'il ne serait pas utilisé publiquement. En fait, je disais que, sans avoir jamais examine sérieusement ce point et sans avoir jamais vérifié (m'étant trouvé en Mongolie et non à Canton, résidence de Li, et par conséquent sans moyen de contrôle), je savais que « prince Ou » signifie quelquefois le prince Oukhtomsky, lequel est bien connu en Chine. Or, au moment des négociations, ce monsieur ne se trouvait même pas en Chine — fait que j'ignorais, naturellement, mais qui aurait pu être facilement constaté.

Il est toujours utile, pour un grand journal disposant d'accointances multiples et assez puissant pour supporter toutes les attaques, de voir de gros personnages impliqués dans ses campagnes. S'il les implique à raison, le poids de son autorité augmentera; s'il les implique à tort, il trouvera facilement moyen de laisser tomber l'affaire en arguant de sa bonne foi surprise. De toute façon, une question personnelle est toujours plus facile à arranger ou à abandonner qu'une question générale.

Il faut croire que la feuille de Londres avait un intérêt puissant à impliquer et peut-être à compromettre le prince russe dans l'affaire. Il est naturellement impossible de savoir quel était exactement cet intérêt. Mais le développement ultérieur de la controverse a montré qu'on était préparé à tirer profit de l'affaire, tant pour le cas où on eût dû l'abandonner, que pour celui où il l'eût fallu pousser à bout.

Du moins il est certain qu'on trahit le secret de mes hypothèses qui étaient confidentielles, on les transforma en affirmations, et on les publia en même temps que le texte des pièces et le commentaire explicatif que j'avais ajouté, de sorte que ces affirmations avaient l'air d'émaner de moi. En même temps, on changeait du tout au tout la portée et le caractère de ma publication, en représentant sciemment dès le premier moment la question personnelle, qui n'a rien à faire au fond de l'affaire, comme la principale, en faisant, par suite, de la plaisanterie qui aurait dignement clos la discussion de la comédie russo-chinoise, un réquisitoire personnel; et en m'imputant, à moi qui n'ai jamais eu connaissance des projets du journal, cette chose grave, fausse, mal fondée et exempte de bonne foi.

Ce fut un tour supérieurement joué. L'affaire russo-chinoise se trouvait publiée, la tâche éditoriale était accomplie. Du même coup, le journal s'était mis lui-même hors de cause, et il avait mis en outre l'affaire même hors de discussion. Le terrain du débat était magistralement déplacé. Pour ceux des lecteurs qui étaient capables de juger du fond de l'affaire, le danger d'être induits en erreur n'était pas grand;

pour l'immense majorité de ceux, au contraire, qui cherchaient le côté sensationnel et suivaient le journal dans ses commentaires, l'affaire était devenue la controverse Ular-Oukhtomsky, controverse entre deux personnes qui n'ont jamais rien eu à faire aux événements dont il s'agissait !

La Russie, la Chine et... le *Times* étaient complètement oubliés.

Le prince russe compromis se défendit, tout naturellement, en démentant de la façon la plus catégorique qu'il eût été mêlé à aucunes négociations confidentielles avec Li-hong-tchang. Il établissait, d'ailleurs, qu'au moment critique il ne se trouvait pas en Chine.

La feuille de Londres, désireuse d'enregistrer ce démenti, exigea de moi un contre-démenti simultané. Or, dès que j'avais eu connaissance de la publication, faite à mon insu et contre ma volonté, du nom du prince et des commentaires s'y référant, c'est-à-dire le 5 janvier, j'avais protesté par une lettre adressée à M. de Blowitz, et conçue dans des termes assez vifs, contre cette indiscrétion d'autant plus monstrueuse qu'elle défigurait mon opinion. Ce n'est pas tout, je repoussais toute responsabilité, quant aux suites probables de cette manœuvre. M'est avis que le grand journaliste supporta allègrement cette responsabilité toute platonique.

Cependant je ne pouvais plus, l'affaire ayant pris cette tournure, rester muet. J'eus la naïveté de vouloir faire rouler mon contre-démenti sur la question politique même; mais il ne s'agissait plus du tout de cela : il fallait maintenir impliqué dans l'affaire le prince russe. Circonvenu de toutes parts, croyant pouvoir d'ailleurs tabler sur une dépêche dont l'origine m'a semblé, depuis, suspecte, je donnai une raison probable de l'importance que le prince attribuait à l'affaire générale, et j'acceptai un arbitrage sur la question du fond polititique.

Une fois publié et commenté, ce démenti semblait tout d'un coup demander un arbitrage sur la question toute fortuite de savoir si le prince avait été impliqué à tort ou à raison, ou plutôt si *moi* je l'avais impliqué à tort ou à raison, — nouveau déplacement du débat, puisque je ne l'avais jamais impliqué, moi.

Cependant, pour tirer l'affaire au clair et pour dégager ma responsabilité propre et celle du prince, je lui adressai, avant même la publication des démentis une lettre personnelle, dans laquelle je lui expliquais de quelle façon son nom avait été mêlé à l'affaire. Ne soupçonnant pas encore la véritable nature de la tactique du journal, je communiquai, à titre absolument confidentiel et pour que l'on comprît bien mon opinion, une copie de cette lettre à M. de Blowitz.

Huit jours de silence. Ce qui s'est passé pendant ce temps, on ne le saura, hélas! jamais exactement. Toujours est-il que la question changea encore une fois de face, et de la façon la plus inattendue.

On publia à Londres (sans m'avertir, bien entendu) une dépêche de Pétersbourg, d'après laquelle le prince, tout d'un coup et bien que je l'eusse mis hors de cause, aurait repris la polémique personnelle entre lui et moi qui n'avait jamais existé en réalité, aurait réitéré des dénégations qui n'avaient plus raison d'être, et m'aurait mis en

demeure de prouver qu'il avait été impliqué dans le mouvement des Boxeurs, — chose que je n'avais jamais prétendue et qu'il savait, d'après ma lettre personnelle, n'avoir jamais été prétendue par moi.

Cette volte-face malveillante pour moi faisait admirablement l'affaire du journal de Londres. Ce dernier n'avait qu'à répéter la mise en demeure ridicule envoyée de Pétersbourg et à taire que c'était lui-même qui avait compromis le prince, pour que toute l'affaire me restât sur les bras, pour pouvoir me rendre suspect, et pour abandonner l'affaire, à son plus grand profit et à mon plus grand désavantage. Car il y a pour un journal trois considérations dans toute polémique; d'abord l'intérêt du journal, ensuite l'intérêt des personnages les plus puissants et les plus utiles en d'autres occasions, et tout à la fin l'intérêt de ceux qui ont peut-être raison mais que l'on croit faciles à étouffer.

Dans l'espèce aucune hésitation n'était possible et d'autant moins que le développement de toute la polémique fait songer à tout autre chose qu'à un simple hasard.

Un intérêt commun au journal et au prince — intérêt qui s'était, à ce qu'il semble, tardivement manifesté — demandait sans doute l'abandon de l'affaire. Et rien n'était plus facile que d'y procéder en se posant par dessus le marché comme martyr de ma mauvaise foi...

Durant les trois semaines que la polémique dura, on ne parla plus jamais que du prince et de moi, — l'affaire politique était absolument reléguée au dernier plan. Dans ces conditions, dès que cette polémique tournait contre moi, toute l'affaire tournait contre moi, je pouvais être sans inconvénient lâché par le journal qui, allié au prince qu'il avait mis lui-même sur la sellette, poussait des cris d'honnêteté indignée.

Je n'avais pas encore connaissance de la volte-face du prince (fatale pour moi), que, derrière mon dos, avant que je pusse intervenir, le journal frappa le coup décisif, en répondant en mon nom à la mise en demeure venue de Pétersbourg. Cette dernière avait été publiée le 20 janvier. Le 21, on pouvait lire dans le journal le texte de ma lettre au prince communiquée confidentiellement au représentant du journal, lettre qui date du 14 janvier, et qui, le 21, semblait être une réponse à la mise en demeure du 20. Et même plus qu'une réponse! Les commentaires ajoutés à ce texte insidieusement contourné disaient à peu près le contraire même du texte. Or ce texte était long; le public lit surtout les conclusions, les résumés des articles copieux et compliqués. A s'en tenir à l'opinion hypocritement exprimée du journal et suggestionnée aux lecteurs, j'avais avoué que l'inculpation du prince (qui avait été imaginée en dehors de moi) était mal fondée; j'avais en outre montré ma mauvaise foi (dans une affaire qui m'est étrangère) et enfin j'avais infirmé la portée de ma thèse sur les affaires de Chine (thèse qui n'a jamais eu rien à faire à la question de personnes où l'on m'a entraîné). Bref, je fus lâché — et je ne le sus que trois jours après, par les soins tardifs de l'« Argus» !

L'impression sur public fut détestable. Ceux qui ne savaient pas que j'étais victime de toute une série de méfaits : imputation d'affaires personnelles graves, publication réitérée d'avis émis à titre strictement con-

fidentiel, double déviation du débat, deux volte-face surprenantes, et qui ignoraient enfin qu'on eût procédé comme en mon nom à des combinaisons d'affaires qui me sont étrangères et que je ne connais pas, — c'est-à-dire l'immense majorité du public, — ne pouvaient que se mettre du côté du journal et se trouver induits en erreur sur mon compte et sur toute l'affaire.

Nulle protestation dans le journal même n'était possible. On refusa l'insertion de la lettre suivante qu'il ne me restait plus qu'à envoyer individuellement aux journaux qui s'étaient occupés de l'affaire.

« Paris, 27 janvier 1902,

« A l'éditeur du *Times*.

« Dans votre article du 21 janvier, « Russie et Mandchourie », vous citez, sans mon autorisation et à mon insu, une lettre non destinée à être publiée par vous. Cette lettre est antérieure d'une semaine à votre note du 20 janvier (dont je n'ai pas eu connaissance non plus). Son insertion, à la date du 21, tendrait à laisser entendre qu'elle soit une réponse à votre dite note de la veille. En outre, les commentaires inexacts y ajoutés ont facilement créé l'opinion absolument fausse, non seulement que j'aurais offert des excuses (je n'ai pas à en offrir) à une personne impliquée dans l'affaire à mon insu, sans mon autorisation et contre ma volonté, mais encore qu'en expliquant cette erreur de personne commise en dehors de moi et pour des raisons peu claires, j'aurais virtuellement rétracté le fond même de ma publication du 3 janvier. D'autres journaux ont cru opportun d'insister exclusivement sur cette dernière insinuation.

« Malgré ce désaveu dont les raisons sont obscures, je maintiens et je continuerai à maintenir le fond de l'affaire tel qu'il ressort de toutes mes publications partielles insérées depuis le mois d'octobre 1900 dans différents journaux et revues, et tel qu'il ressortira identiquement de la description systématique de l'ensemble des événements que je publierai.

« Et je décline et je déclinerai toujours, malgré toute insinuation intéressée qui se produirait, l'honneur douteux d'avoir moi-même composé des pièces écrites dont la confection aurait demandé une somme d'astuce diplomatique et de connaissances approfondies de la politique d'Extrême-Orient que, je l'avoue humblement, je ne possède pas.

« Je vous prie de considérer cette lettre comme réponse à votre article du 21 janvier. — Agréez, etc..... »

Quelques procès en diffamation vont dignement clore cette histoire singulière. Elle donne une idée, quelque vague qu'elle soit, de la puissance énorme et dangereuse qui réside dans les bureaux de la grande presse. Elle fait entrevoir de quelle façon se cuisine quelquefois ce qu'on appelle la politique étrangère, et ce qu'on appellerait mieux la politique étrange. Elle montre aussi avec quel art on peut feindre d'attaquer quelqu'un pour en faire un ami, et faire marcher amis et ennemis, la foule et les personnages et parfois même des peuples et des « finances » par les fils invisibles de combinaisons raffinées. — ALEXANDRE ULAR

A la dure[1]

CHAPITRE XXVIII

Arrivée dans les montagnes. — Ma première tournée de découverte. — Ma première mine d'or. — La bulle crève.

Après notre départ de la Perte, nous suivîmes le cours de la rivière Humboldt pendant un bout de chemin.

Le quinzième jour, nous achevâmes notre marche de trois cents kilomètres et nous entrâmes à Unionville, comté de Humboldt, au milieu des tourbillons d'une tempête de neige. Unionville consistait en onze cabanes et un mât de la liberté. Six des cabanes s'égrenaient contre la paroi d'un défilé profond et les cinq autres leur faisaient face. Le reste du paysage se composait d'arides murs de montagnes qui montaient, des deux côtés du défilé, si haut dans le ciel que le village était, pour ainsi dire, enterré au fond d'une crevasse.

Nous bâtîmes une petite cabane grossière sur le bord de la crevasse et nous la couvrîmes de toile, laissant un coin ouvert, en guise de cheminée.

A la première occasion qui se présenta, je sortis en flâneur, tenant les camarades à l'œil, et m'arrêtant pour contempler négligemment le ciel quand ils avaient l'air de me regarder; mais dès que la voie fut manifestement libre, je m'enfuis aussi coupablement qu'un voleur et je ne m'arrêtai que lorsque je fus tout à fait hors de la portée de l'œil et de la voix. Alors je commençai mes recherches avec une surexcitation fiévreuse qui débordait d'espérance, presque de certitude.

Je rampai par terre, attrapant et examinant des petits morceaux de cailloux, soufflant dessus pour les épousseter ou les frottant contre mes habits et ensuite les scrutant dans une expectative anxieuse. Voici que je découvris un fragment brillant et mon cœur bondit! Je me blottis contre un rocher, je polis ma trouvaille et je la contemplai avec une ardeur émue et un ravissement plus marqué qu'une certitude absolue n'aurait pu m'en procurer. Plus j'examinais le fragment, plus j'étais per-

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* à partir du 1er octobre 1901.

suadé que je venais de trouver une porte ouvrant sur la fortune. Je marquai l'endroit et j'emportai mon échantillon.

De toutes les aventures de ma vie, cet inventaire secret au milieu des trésors cachés du pays de l'argent est celle qui se rapproche le plus de l'extase complète. C'était une orgie délirante. Bientôt, dans le lit d'un mince ruisselet, je trouvai un dépôt d'écailles jaunes reluisantes et le souffle me manqua presque. Une mine d'or, moi qui, dans ma simplicité, m'étais contenté du vulgaire argent! Je fus tellement bouleversé que je crus à moitié que mon imagination surmenée me trompait. Ensuite, une peur me vint que des gens aux aguets ne devinassent mon secret. Poussé par cette idée, je fis le tour de l'endroit et je montai sur une butte pour reconnaître les environs. Solitude. Pas une créature dans le voisinage. Alors je retournai à ma mine, me fortifiant contre un désappointement possible; mais mes craintes étaient sans motifs, les écailles reluisantes étaient toujours là. Je me mis à les pêcher et pendant une heure je m'escrimai le long des méandres du ruisseau et je dévalisai son lit. Mais à la fin le soleil descendant m'avertit d'abandonner ma poursuite et je m'en retournai vers la maison chargé de richesses. Tout en marchant, je ne pouvais m'empêcher de sourire à l'idée de mon émoi de tout à l'heure à propos de mon fragment d'argent, tandis qu'un métal plus noble me crevait presque les yeux. En ce court laps, le premier avait tellement baissé dans mon estime qu'une ou deux fois je fus sur le point de le jeter.

De retour, je dis aux camarades (bien décidé à laisser filtrer la grande nouvelle à travers mes lèvres avec calme et de rester serein comme un matin d'été en regardant l'effet produit sur leurs physionomies) :

— Où avez-vous tous été ?

— A la découverte.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Rien !

— Rien ? Qu'est-ce que vous pensez du pays ?

— Peux pas dire encore, répondit M. Ballou qui était un ancien chercheur d'or et avait acquis aussi une grande expérience dans les mines d'argent.

— Bon! ne vous êtes-vous pas fait une espèce d'opinion quelconque ?

— Si, une espèce d'opinion en effet. L'endroit est bon peut-être, mais exagérément vanté. Des gisements de sept mille dollars sont rares, tout de même. Cette Saba peut être assez riche, mais elle n'est pas à nous ; et, de plus, le roc est tellement plein

de métaux grossiers que toute la science du monde ne peut l'exploiter. Nous ne mourrons pas de faim ici, mais nous ne nous enrichirons pas, j'en ai peur.

— Ainsi vous croyez que les apparences sont assez pauvres.

— Ça n'a pas de nom.

— Eh bien ! nous ferions peut-être mieux de nous en retourner, n'est-ce pas ?

— Oh ! pas encore, nous allons essayer un brin d'abord.

— Supposez maintenant, c'est une simple supposition vous savez — supposez que vous puissiez trouver un gisement qui rapporterait disons cent cinquante dollars la tonne — seriez-vous contents ?

— Donnez-le-nous, pour voir, s'écria toute compagnie.

— Ou supposez, simple supposition, naturellement, supposez que vous puissiez trouver un gisement qui rapporterait deux mille dollars la tonne, ça, ça vous irait-il ?

— Eh mais, qu'est-ce que vous voulez dire ? où voulez-vous en venir ? Y a-t-il un mystère là-dessous ?

— Peu importe, je ne dis rien de positif. Vous savez qu'il n'y a pas de mines riches par ici, parbleu, vous le savez bien, car vous avez été faire votre tour d'inspection en personne. Tout le monde sait çà, qui y a été voir. Mais, rien que pour causer, supposez d'une manière générale, supposez que quelqu'un vienne vous dire que des gisements de deux mille dollars soient simplement méprisables — méprisables, vous comprenez — et que là-bas juste en face de cette cabane, il y a des monceaux d'or pur et d'argent pur — des océans — assez pour vous faire tous riches en vingt-quatre heures ! Hein !

— Je dirai qu'il est aussi toqué qu'une buse, dit le vieux Ballou, mais hors de lui d'émotion, néanmoins.

— Messieurs, dis-je, je n'affirme rien. Moi, je n'ai pas été faire mon tour, vous le savez, et naturellement, je ne sais rien — mais tout ce que je vous demande, c'est de jeter un coup d'œil là-dessus, par exemple, et de me dire ce que vous pensez.

Et je jetai mon trésor devant eux.

Il y eut une bousculade empressée pour le rattraper et un rassemblement des têtes au-dessus du minerai, à la lumière de la chandelle. Puis le vieux Ballou dit :

— Ce que j'en pense ? Je pense que ce n'est qu'un ramassis de bouts de granit et de mauvaises paillettes de mica, qui ne vaut pas dix sous l'arpent.

CHAPITRE XXIX

Une mine d'argent, enfin ! — Chemin difficile. — Nous devenons de gros actionnaires miniers.

La véritable notion de la nature du métier de mineur d'argent ne tarda pas à me venir. Nous partîmes pour « explorer » avec M. Ballou. Nous escaladâmes les flancs de la montagne, nous grimpâmes au milieu des buissons de sauge, des rochers et de la neige jusqu'au moment de tomber d'épuisement ; mais nous ne trouvâmes pas d'argent, ni d'or non plus.

Nous recommençâmes jour après jour. De temps à autre nous arrivions à des trous de quelques pieds de profondeur, creusés sur des pentes et apparemment abandonnés ; et de temps en temps nous rencontrions un ou deux hommes nonchalamment en train de creuser. Mais il n'y avait pas de semblant d'argent.

Ces trous étaient les commencements de tunnels qu'on avait l'intention de pousser à des centaines de pieds à l'intérieur de la montagne, afin de mettre un jour en perce les filons secrets où se trouvait l'argent.

Un jour ! Cela semblait passablement lointain et d'un avenir tout à fait sombre et désespéré. Jour après jour, nous peinâmes, nous grimpâmes et nous fouillâmes ; nous, les jeunes, nous nous dégoûtions de plus en plus de cette besogne ingrate. A la fin, nous fîmes halte sous un rempart menaçant de rochers qui se dressait de terre à une grande hauteur sur la montagne. M. Ballou en cassa quelques fragments avec un marteau et les examina longtemps et attentivement avec une petite loupe ; il les rejeta et en recassa d'autres. Il dit que ce roc était du quartz et que le quartz était l'espèce de roc qui contenait l'argent. Qui le contenait ! Je m'étais figuré qu'il serait plaqué pour le moins à l'extérieur comme une sorte de vernis. Il continua à en casser des morceaux et à les examiner judicieusement, en les mouillant quelquefois sur sa langue et en y appliquant la loupe. A la fin il s'écria : « Nous le tenons ! »

Cela nous remplit d'anxiété à la minute. Le roc était net et blanc, dans sa cassure, à travers laquelle courait un filet irrégulier de bleu. Il dit que ce petit filet contenait de l'argent mélangé à des métaux grossiers, tels que le plomb et l'antimoine, et à d'autres déchets et qu'il y avait une ou deux paillettes d'or visibles. Après beaucoup d'efforts, nous parvînmes à

discerner quelques légères et fines paillettes jaunes, et nous jugeâmes qu'il en faudrait peut-être bien une couple de tonnes pour faire un dollar en or. Nous n'étions pas dans la jubilation, mais M. Ballou dit qu'il y avait de plus mauvais filons que ça dans le monde. Il mit de côté ce qu'il appelait le morceau « le plus riche » du rocher, afin d'en déterminer la valeur par le procédé nommé l'essai au feu. Puis nous donnâmes à la mine le nom de Monarque des Montagnes (la modestie dans la nomenclature n'était pas le trait dominant chez les mineurs) et M. Ballou grossoya et afficha l'Avis suivant en en gardant copie pour le faire enregistrer au bureau du district :

AVIS

Nous soussignés réclamons trois concessions de trois cents pieds chacnue (et une pour la découverte) sur ce filon ou ces filons de quartz argentifère, et s'étendant au nord et au sud de cet écriteau, avec toutes ses dépressions, pointes, angulosités, variations et sinuosités, ainsi que cinquante pieds de terrain de chaque côté pour l'exploiter.

Nous y apposâmes nos signatures et nous essayâmes de nous figurer que notre fortune était faite. Mais quand nous en causâmes au long avec M. Ballou nous devînmes abattus et perplexes. Il nous expliqua que cet affleurement de quartz n'était pas toute notre mine, mais que le mur ou le banc de rochers dénommés le Monarque des Montagnes se prolongeait des centaines et des centaines de pieds, sous terre; il le compara à un rebord de trottoir et dit qu'il gardait toujours la même épaisseur — mettons vingt pieds — dans les profondeurs du sol et restait parfaitement distinct de son revêtement de rochers ; qu'il conservait toujours son caractère propre à quelque profondeur qu'il s'enfonçât et à quelque distance qu'il s'étendît à travers monts et vallées. Il nous dit que, pour ce que nous en savions, il pouvait avoir deux kilomètres de profondeur et quinze de long; que partout où nous l'entamerions, à ciel ouvert ou en souterrain, nous y trouverions de l'or et de l'argent, mais pas du tout dans le roc plus commun qui l'entourait.

Il ajouta qu'au sein des grandes profondeurs se trouvait la richesse du filon et que plus il s'enfonçait, plus il devenait riche. Par conséquent nous devions soit y forer un puits jusqu'à ce que nous arrivions à la partie riche — mettons une centaine de pieds environ, — soit descendre dans la vallée et creuser un long tunnel dans le flanc de la montagne pour recouper le filon bien loin sous terre. Accomplir l'un ou l'autre était également un travail de plusieurs mois, car nous ne pouvions faire sauter et creuser que quelques pieds dans une journée — cinq ou six.

Mais ce n'était pas tout. Il nous apprit qu'après avoir extrait le minerai il faudrait le transporter dans des chariots jusqu'à une raffinerie lointaine, le faire moudre et en retirer l'argent par un procédé compliqué et coûteux. Notre fortune nous parut remise à un siècle.

Pourtant nous nous mîmes à l'ouvrage. Nous nous décidâmes pour le forage d'un puits. Donc, pendant une semaine, nous escaladâmes la montagne, chargés de pics, de forets, de coins, de pinces, de pelles, de bidons de poudre, de paquets de mèche, et nous suâmes sang et eau. D'abord le rocher était morcelé et délité, nous le creusions avec des pics et le déblayions avec des pelles, et le trou avançait à souhait. Mais voici que le roc devint plus compact et les coins et les pinces entrèrent en jeu. Bientôt rien ne pût l'entamer que la poudre de mine. C'était là un travail des plus épuisants. L'un de nous tenait le foret de fer en place pendant qu'un autre frappait dessus avec un marteau de huit livres. Au bout d'une heure ou deux le foret s'était enfoncé de deux ou trois pieds, creusant un trou d'une couple de pouces de diamètre. Nous y placions une charge, nous y insérions un demi-mètre de mèche, nous y versions du sable et des cailloux, nous les tassions bien, puis nous allumions la mèche et nous nous sauvions. Quand l'explosion se produisait et que les rochers et la fumée sautaient en l'air, nous revenions et nous trouvions à peu près un boisseau de ce quartz opiniâtre et rebelle fracassé. Pas plus. Une semaine de ceci me suffit, je démissionnai. Clagett et Oliphant me suivirent. Notre puits n'avait que douze pieds. Nous décidâmes qu'un tunnel ferait notre affaire.

Nous descendîmes donc au bas de la montagne et nous travaillâmes une semaine ; au bout de ce temps, nous avions miné un tunnel à peu près assez creux pour y cacher un tonneau et nous calculâmes que quelque neuf cents pieds de plus nous mèneraient au filon. Je démissionnai de nouveau et les camarades ne tinrent bon qu'un jour de plus. Nous voulions un filon déjà développé. — Il n'y en avait pas dans le camp.

Nous abandonnâmes le « Monarque » provisoirement.

Pendant ce temps-là, le camp se remplissait de monde et l'émotion causée par nos mines du Humboldt croissait constamment. Nous tombâmes victimes de l'épidémie et dépensâmes toute notre énergie à acquérir de nouveaux « pieds ». Nous explorâmes et prîmes de nouvelles concessions, nous y plaçâmes des avis et leur donnâmes des noms grandiloquents. Nous troquâmes une partie de nos « pieds » contre des « pieds » d'autres

concessions. En peu de temps nous devînmes de gros actionnaires de l'« Aigle Gris », de la « Colombienne », de la « Succursale de la Monnaie », de la « Marie-Jeanne », de l'« Univers », de la « Fouille-Porc-ou-la-Mort », de la « Samson et Dalila », de la « Trouvaille », de la « Golconde », de la « Sultane », de la « Boomarang », de la « Grande République », du « Grand Mogol » et de cinquante autres mines, que jamais la pelle n'avait égratignées ni le pic taquinées. Nous ne possédions pas moins de trente mille pieds par tête, dans les plus riches mines de la terre, ainsi que s'exprimait notre argot frénétique, et nous avions des dettes chez le boulanger. Nous étions fous d'enthousiasme, ivres de bonheur, étouffés par des montagnes de richesses en perspective, — hautainement compatissants envers les millions de laborieux qui ignoraient notre gorge merveilleuse, mais notre crédit n'était pas bon chez l'épicier.

CHAPITRE XXX

Comment se vendaient les « pieds ». — Nous abandonnons le forage des tunnels. — Inondation.

A chaque coin de rue je rencontrais des gens propriétaires de mille à trente mille pieds dans des mines non exploitées et convaincus que chaque pied vaudrait bientôt à lui seul de cinquante à mille dollars, et la plupart du temps ils ne possédaient pas vingt-cinq dollars au soleil. Chaque individu avait sa mine nouvelle à vanter et ses spécimens tout prêts; et si l'occasion s'en présentait, il vous bloquait infailliblement dans un coin et vous offrait, à titre de faveur pour vous, et non pas pour lui, de vous céder quelques pieds de « l'Age d'or » ou de la « Sarah Jane » ou de quelque autre amas de cailloux, moyennant de quoi se procurer un « repas sérieux » comme on disait.

Vous ne deviez révéler à personne qu'il vous avait fait cette offre à un prix aussi ruineux, car c'était par amitié pour vous qu'il consentait à ce sacrifice. Ensuite du fond de sa poche il exhibait un petit bout de roc et après avoir regardé mystérieusement tout autour de lui, comme s'il craignait qu'on ne l'attaquât pour le dévaliser si on le surprenait nanti d'un pareil trésor, il se le passait sur la langue; y collait une loupe et s'écriait :

— Regardez-moi çà ! Juste là, dans cette crasse rouge ! Vous voyez ! Vous voyez les paillettes d'or ! et la raie d'argent ! Ça

vient de « L'Oncle Abé ». Il y en a une centaine de mille de tonnes en vue ! En vue, remarquez bien ! Quand nous descendrons dedans et que le filon s'épaissira, ça sera la plus riche chose du monde ! Regardez l'analyse ! Je ne vous demande pas de me croire — regardez l'analyse !

Sur quoi il sortait un papier graisseux certifiant que la portion de roc analysée avait fourni la preuve qu'il contenait de l'or et de l'argent dans la proportion de tant de centaines ou de milliers de dollars à la tonne. Je ne me doutais guère à cette époque que la pratique ordinaire était de rechercher pour l'analyse le morceau de roc le plus riche. Très souvent ce morceau gros comme une noisette était dans une tonne le seul fragment qui contînt une particule de métal et pourtant l'analyse feignait de le considérer comme représentant la valeur moyenne de la tonne de gravats d'où il provenait.

C'est grâce à un pareil système d'analye que le monde du Humboldt avait perdu la tête ; sur l'autorité de semblables analyses, les correspondants de journaux écumaient en parlant de rocs valant quatre et sept mille dollars la tonne.

Peu de gens faisaient entrer le travail en ligne de compte, pas plus que les mises de fonds, si ce n'est le travail et les dépenses d'autrui.

Nous ne touchâmes plus ni à notre puits ni à notre tunnel. Pourquoi ? Parce que nous crûmes avoir appris le vrai secret du succès en fait de mine d'argent — lequel était de ne pas extraire l'argent nous-mêmes à la sueur de notre front et par le travail de nos mains, mais de vendre les gisements aux tristes esclaves du labeur et de leur laisser le soin de l'exploitation.

Avant de quitter Carson, le Secrétaire et moi, nous avions acheté des pieds à divers rôdeurs de l'Esméralda. Nous nous attendions à d'immédiats revenus en numéraire, mais simplement nous fûmes en butte à de réguliers et constants appels de fonds, demandes d'argent pour le développement desdites mines. Ces appels de fonds étaient devenus si accablants qu'il nous sembla nécessaire d'aller éclaircir la chose en personne. Je projetai donc un pèlerinage à Carson et de là à l'Esméralda. J'achetai un cheval et je partis en compagnie de M Ballou et d'un nommé Ollendorff, un Prussien, mais pas l'individu qui a infligé tant de souffrance à l'univers par ses misérables grammaires de langues vivantes avec leurs interminables répétitions de questions qui ne se sont jamais présentées et ne se présenteront jamais dans une conversation entre êtres humains Nous chevauchâmes deux ou trois jours au milieu d'une tempête de neige et nous arri-

vâmes à « Honey Lake Smith », espèce d'auberge isolée au bord de la rivière de Carson. C'était une maison en rondins à deux étages, située sur une modeste éminence au milieu du vaste bassin ou désert, à travers lequel la chétive Carson serpente mélancoliquement. A côté de la maison, se trouvaient les écuries de la poste transcontinentale, bâties en briques séchées au soleil. Il n'y avait pas d'autres constructions à plusieurs lieues à la ronde. Vers le coucher du soleil, une vingtaine de chariots de foin arrivèrent et campèrent autour de la maison; tous les charretiers entrèrent pour souper, compagnie très, très grossière. Il y avait aussi un ou deux cochers de la poste et une demi-douzaine de vagabonds et de piétons; par conséquent la maison était bien remplie.

Nous sortîmes après souper et nous visitâmes un petit camp indien du voisinage. Les Indiens, très affairés pour une raison quelconque, pliaient bagages et se sauvaient aussi vite qu'ils pouvaient. Dans leur anglais rudimentaire, ils nous dirent: « T'à l'heure, tas d'eau ! » et au moyen de gestes ils nous firent comprendre qu'à leur avis une inondation arrivait. Le temps était parfaitement clair et nous n'étions pas dans la saison des pluies. Il y avait peut-être 30 centimètres, peut-être 60 dans la rivière insignifiante; le courant n'était pas plus large qu'une ruelle de village et ses bords dépassaient à peine la hauteur de la tête. Donc, d'où pouvait venir l'inondation? Nous discutâmes la question un moment, puis nous conclûmes que c'était une ruse et que les Indiens avaient quelque meilleure raison de se sauver en hâte que la crainte d'une inondation par une sécheresse si extrême.

A sept heures du soir nous allâmes nous coucher au second, tout habillés, comme d'habitude, et tous les trois dans le même lit, parce que toute la place disponible sur les parquets et les chaises était occupée et que même ainsi il y avait à peine de quoi loger tous les hôtes de l'auberge. Une heure plus tard nous fûmes réveillés par un grand tumulte et, sautant du lit, nous nous faufilâmes adroitement, entre les rangs des charretiers ronflants, jusqu'aux fenêtres de la façade de la longue pièce. Un coup d'œil nous révèla un spectacle étrange, au clair de la lune. La tortueuse Carson était pleine jusqu'au bord, ses eaux furieuses écumaient de la manière la plus sauvage, se précipitant autour des tournants aigus avec une vitesse folle et entraînant à sa surface un chaos de troncs d'arbres, de broussailles et de débris de toute sorte. Une dépression dans un de ses lits d'autrefois se remplissait déjà et à une ou deux places l'eau

commençait à se répandre sur la terre ferme de la berge. Des gens couraient ça, et là amenant leurs chariots et leurs bêtes à côté de la maison, car le tertre où elle s'étendait ne comprenait qu'une dizaine de mètres en avant et une trentaine environ en arrière. Tout près de cet ancien lit de la rivière dont je viens de parler, se trouvait une petite écurie en bois où étaient logés nos chevaux. Pendant que nous regardions, les eaux augmentèrent si rapidement à cet endroit qu'en quelques minutes un torrent rugissait auprès de la petite écurie, et son bord gagnait constamment vers elle. Nous comprîmes soudain que cette inondation n'était pas un simple spectacle de fête, mais qu'elle menaçait dommage et non seulement pour la petite écurie en bois mais pour les bâtiments de la poste, voisins de l'ancienne rivière, car les vagues atteignaient maintenant le rivage, contournaient les fondations et envahissaient le grand parc à fourrage contigu. Nous courûmes en bas rejoindre la foule des gens éperdus et des bêtes épouvantées. Nous entrâmes avec de l'eau jusqu'au genoux dans l'écurie de bois, nous détachâmes nos chevaux et nous ressortîmes avec de l'eau presque jusqu'à la taille, tellement le niveau montait vite. Puis la foule se précipita en masse au parc à fourrages et se mit à démolir les vastes piles de foin pressé et à en rouler les balles en haut du terre-plein, près de la maison. Là-dessus on découvrit qu'Owens, un cocher de la Poste, manquait; quelqu'un courut à la grande écurie, y entra dans l'eau jusqu'au haut de ses bottes, le découvrit endormi dans son lit, le réveilla et repartit. Seulement Owens était engourdi et il reprit son somme ; mais pour une minute ou deux seulement, car tout de suite, en se retournant dans son lit, il laissa pendre sa main par dessus le bord et la plongea dans l'eau froide. Elle venait au niveau du lit. Il sortit en barbotant jusqu'à la poitrine, et un instant après les briques séchées au soleil fondirent comme du sucre, le grand bâtiment croula en miettes et fut emporté en un clin d'œil.

Les Indiens étaient bons prophètes, mais d'où tenaient-ils leur renseignement? Je ne saurais répondre à cette question.

Nous restâmes claquemurés huit jours et huit nuits en compagnie de cette curieuse équipe. Les jurons, l'ivrognerie et les cartes étaient à l'ordre du jour; parfois on ajoutait une rixe au programme, pour changer. La saleté et la vermine — mais oublions ces particularités là ; leur profusion est simplement inconcevable — il vaut mieux qu'elle le demeure.

Il y avait deux hommes... — mais ce chapitre est assez long.

(A suivre.) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Aux « Joyeux »

Les bataillons d'infanterie légère d'Afrique (en argot militaire : *les Joyeux* ou *les Zéphyrs*) ne sont pas des corps de discipline, mais des corps d'isolement. Leur contingent est constitué d'hommes qui ont encouru, antérieurement ou postérieurement à leur incorporation, certaines condamnations de droit commun, ou qui sortent des maisons de correction, ou qui, après avoir purgé une condamnation prononcée par un conseil de guerre, ont à compléter leur temps de service (1).

Régulièrement, ces hommes ne doivent être soumis à aucun régime spécial. En fait, l'arbitraire efface les différences réglementaires qui théoriquement placent les bataillons légers dans une situation privilégiée par rapport aux compagnies de discipline: et la même terreur plane sur un camp de joyeux et sur un camp de disciplinaires.

Par ce que nous avons dit de la vie quotidienne du disciplinaire dans *Camisards*, *Peaux-de-lapins et Cocos*, on se figurera avec une approximation suffisante la vie quotidienne du joyeux « qui compte à la compagnie ». Aussi, ce que montrera cet article, c'est la vie et la mort des joyeux qui « ne comptent pas à la compagnie », c'est-à-dire de ceux qui sont punis de prison ou de cellule ou qui sont en prévention de conseil de guerre ou de conseil de discipline. Les faits qui le composent, partie infime de ceux qui sont venus à ma connaissance, je les classe en première, deuxième ou troisième série, suivant qu'ils ont été recueillis par le *Cri du Peuple* (en 1883-1886), par l'*Intransigeant* (1895-1896) ou (plus récemment) par moi-même : leur ensemble porte sur ces vingt dernières années.

PREMIÈRE SÉRIE

La gamelle des bagneux (2). — « L'homme puni reçoit 750 gr. de pain tous les 2 jours et une soupe sans viande par jour. L'eau n'étant pas à discrétion, la quantité d'eau accordée suffit à peine pour boire; les condamnés restent des semaines entières sans se laver. En juillet 1883 les hommes

---

(1) Le langage des journaux et des conversations confond à chaque instant infanterie légère d'Afrique, compagnies de discipline, pénitenciers militaires, ateliers de travaux publics... Aussi, ayant dit que les Bat' d'Af' se composent d'hommes à casier judiciaire, ne sera-t-il pas inutile que nous ajoutions que les compagnies de discipline (Biribi) sont composées d'hommes indemnes de condamnations, qui sont l'objet d'une spéciale répression disciplinaire (et non judiciaire) pour fautes contre la discipline commises dans les corps de l'armée proprement dite où ils avaient d'abord été incorporés. Quant aux pénitenciers militaires et ateliers de travaux publics, ils reçoivent les hommes qui ont à purger des condamnations prononcées par les conseils de guerre.

(2) Bagneux, mot argotique qui désigne les punis de prison ou de cellule.

placés sous un soleil de feu, à demi-morts de soif imploraient un peu d'eau ; le surveillant en envoie chercher un bidon qu'il jette à toute volée en criant : « Tenez, buvez, tas de charognes. » (1).

La cellule noire. (2).— « Nul ne pouvait ouvrir la porte de la cellule que sur l'ordre du capitaine Fouilloy et lui présent; défense de me parler. La férocité du capitaine était continue, égale, sans faiblesse comme sans emportements, paisible, sereine : parfaite. En Algérie, il était légendaire. Il était connu même dans les prisons de France. M. Fouilloy appelait les hommes en cellule : « Mes pensionnaires ».

La porte de la cellule était blindée en tôle. Aucune ouverture dans le mur. Obscurité absolue. La première sensation était un froid glacial. La « cellule noire » a environ cinq pas de profondeur sur deux ou trois d'ouverture. C'était étroit pour se promener. Les cailloux pointus dont le sol était pavé blessaient les pieds nus des punis.

J'étais enfermé depuis quelques heures lorsque le capitaine vint explorer la cellule. Après une inspection minutieuse il dit à mi-voix : « Il n'y a rien.»

Il ouvrit alors son carnet et y prit un petit carré de papier gommé :

« Vous allez vous déshabiller et vous remettrez votre pantalon et votre chemise au sergent, qui les déposera dans la cour au pied de la porte. — Et si je ne voulais pas me déshabiller. — Je vous ferais déshabiller par les hommes de garde et vous ferais ensuite attacher à la crapaudine. »

Cela fut dit simplement, sans colère. Je m'exécutai. Au sergent il dit : — « Cette cellule est consignée. — Pour combien de jours ? — Jusqu'à nouvel ordre. — Bien, mon capitaine. »

Ce fut tout. La porte fut fermée. Le capitaine colla le bout de papier gommé sur le trou de la serrure. Du lundi soir au samedi matin, le morceau de papier, le « scellé », resta intact. Je ne parle pas de la faim. J'avais froid, un froid terrible, voilà tout ; je ne sentis plus rien d'autre. Le manque de nourriture contribuait à mon engourdissement. Le samedi matin, la porte fut ouverte. Le capitaine avait fait porter une gamelle de bouillon chaud et une demi-ration de pain chaud aussi. Quand j'eus conscience de mes actes, la gamelle était vide. Le capitaine se tenait debout sur le seuil de la porte.

« Est-ce que vous allez me laisser longtemps ici ? lui demandai-je. — Je ne sais pas. — Vous pourriez m'assassiner tout de suite : ce serait plus tôt fait. — Vous avez bu votre bouillon ? Sergent, fermez la porte. »

Et il me laissa avec ma moitié de pain chaud dont je jetai une partie dans le baquet, craignant de ne pas résister à l'envie de la dévorer. J'étais étouffé si j'avais tout mangé. Je restai 25 jours dans la cellule obscure mangeant un jour sur deux, tout nu ou vêtu seulement d'un pantalon de toile et d'une chemise. De la cellule obscure, je passai dans le sac à plâtre où je restai un été, enfermé sans air, ruisselant de sueur, la poitrine oppressée.

Le sac à plâtre (3). — « La cellule noire était froide, humide, on y grelottait, c'était le quartier d'hiver ; le sac à plâtre était une cellule étouffante, le quartier d'été.

---

(1) *Cri du Peuple* du 24 novembre 1883.

(2) *Cri du Peuple* du 23 décembre 1884. — Dans le même ordre de choses, notons qu'au 2e bataillon, détachement de Laghouat, en 1891, l'adjudant Pascalini faisait mettre du savon dans les gamelles des hommes punis de prison, et qu'en 1893-1896, à la 2e compagnie du 2e bataillon, détachement de Djelfa, le sergent Barbe urinait dans les gamelles des bagneux.

(3) *Cri du Peuple* du 22 novembre 1883.

Depuis six mois, pour des articles parus dans un journal, j'étais en cellule tout nu, sans chemise, au quart de pain. Galliffet écrivit un jour au commandant de mon bataillon que lorsqu'on tiendrait un communard en cellule, on pourrait en égarer la clef, et de temps en temps oublier de lui porter à manger. Un voisin de cellule, qui partit à l'hôpital, écrivit à mon père, le prévenant que j'étais arrivé au bout de mon rouleau. Mon père, affolé, fit une pétition, qu'il adressa à un député de l'extrême-gauche. Il demandait à l'assemblée mon élargissement ou mon jugement ; dans tous les cas une enquête pour réprimer de telles abominations. »

Le silo (1). — « Le 30 septembre, je partis de très bonne heure, et arrivai le soir à Bin-Ograb ; il tombait une pluie torrentielle.

J'entrai au café maure que réparait un détachement de soldats dont le camp était placé à une cinquantaine de mètres.

Un cheikh à barbe blanche me dit: « Va au camp, tu y verras le tombeau des martyrs. Qu'Allah les protège ! »

La curiosité me saisit. Arrivé à quelques pas d'une tente, j'entendis des gémissements. Je vis un trou, et je constatai que les plaintes provenaient de l'intérieur. J'étais au-dessus du tombeau, au-dessus du silo. Trois individus s'y trouvaient. L'un d'eux, atteint de fièvre, délirait en appelant un de ses gardiens. Les deux autres dormaient, mais leur respiration haletante, inégale, prouvait que l'air leur manquait. Ce silo, profond de deux ou trois mètres, était fermé par une grille en bois, qu'assujettissait un énorme cadenas. Sur les parois, une humidité occasionnée par la pluie qui tombait directement dans le silo, une odeur nauséabonde me prit à la gorge. » (2)

Les morts : Curnier (3).— « Un nommé Curnier, originaire des Basses-Alpes, râlait depuis longtemps en cellule. Le médecin-major Wœber n'était pas tendre pour les punis. A peine s'il daignait les visiter, et lorsque le sergent chargé des prisons insistait auprès de lui pour qu'il les visitât, le major répondait : « Je les verrai un de ces jours, » et cela lorsqu'on lui parlait d'un malade atteint de fièvre violente ou de dyssenterie.

Il vit Curnier deux ou trois fois.

« Qu'avez-vous ? — On ne me donne pas à manger, je suis si faible que je puis à peine me traîner. — Mais vous n'êtes pas malade, vous n'avez pas de

---

(1) *Cri du Peuple* du 15 novembre 1883.

(2) Dans sa brochure *Études sur la Discipline dans l'armée* (1898), le général Luzeux écrivait : « Les silos, ces trous creusés dans le sable, où l'on jetait parfois les disciplinaires indomptables et où quelques-uns sont morts... » Et, plus loin : « Les silos n'existent plus. » Actuellement, il est vrai, la mise au silo est rarement pratiquée, d'autres moyens coercitifs ayant prévalu. Le règlement de 1890 sur les compagnies de discipline porte suppression définitive de cette peine. On peut citer de nombreux cas de mise au silo postérieurs à ce règlement, et, par exemple, l'*Intransigeant* du 7 juin 1895 publiait ceci : « A Beja et à Aïn-Draham (Tunisie), j'ai vu des malheureux soldats contraints de descendre dans les silos où l'on avait jeté des feuilles de figuier de Barbarie (cactus). » Un témoin nous a dit avoir vu l'année dernière un silo au Sebdhou où se trouve une section de discipline des tirailleurs algériens, et, il y a un mois, un ex-fonctionnaire de Madagascar, actuellement rédacteur dans un journal de province, nous a certifié que l'usage du silo était courant dans cette colonie et qu'il parlait à bon escient, ayant lui-même employé ce moyen d'action à l'égard d'indigènes en retard pour le paiement des impôts. De même, malgré la circulaire du général André supprimant les fers, ils ont continué à être en usage à Diego-Suarez et à la 4e compagnie de fusiliers de discipline.

(3) *Cri du Peuple*, 1883.

fièvre, vous n'êtes pas blessé. — J'ai faim, monsieur le Docteur. — La faim n'est pas une maladie; quand vous serez malade, je vous ferai donner des médicaments. »

Curnier avait fait quatre mois de cellule. Quand il fut à son dernier râle, M. Wœber le fit transporter à l'hôpital, où il mourut dans la soirée. On écrivit sur le bulletin de décès : « Fièvre continue. »

Les morts : Collignon (1).— « Collignon était un vieux bohème d'Afrique. Dans ces bagnes il y a un contingent d'hommes instruits, intelligents, railleurs, insouciants, qui roulent de conseil de guerre en conseil de guerre, traversant l'Algérie dans tous les sens et finalement crèvent à l'hôpital ou en cellule; rarement ils retournent en France. Collignon collaborait au *Radical* de Constantine, où il faisait des articles politico-militaires. Un jour, le commandant maria une bonne à une de ses ordonnances ; la chronique scandaleuse racontait que cette bonne avait été la maîtresse du commandant supérieur et qu'il la mariait pour placer près de lui un gérant responsable de ses œuvres. Cet officier assista en personne au mariage, et la musique du bataillon dut jouer à la cérémonie. Le surlendemain parut sur cette noce un article écrit avec verve et brio. Collignon l'avait fait à l'hôpital où il était gravement malade. On chercha partout l'auteur, mais vainement ; malheureusement le commandant apprit que Collignon avait reçu de Constantine une dépêche ainsi conçue : « Article *Ces gens-là* paru. Sensation profonde. » Une fouille fut faite à l'hôpital, et, entre la paillasse et le matelas du lit de Collignon, on trouva la dépêche. On trouva aussi un brouillon de l'article. Collignon, ne pouvant marcher, presque mourant, fut transporté de l'hôpital en cellule. Quatre jours, il y resta enfermé, sans nourriture, sans eau, sans soins.

On télégraphia au ministre qui répondit par un ordre d'envoi aux compagnies coloniales du Sénégal. Sur la feuille de route, au « motif de l'envoi », on écrivit : « Pédérastie ».

Collignon mourut (heureusement pour lui) deux ou trois jours après son départ de Biskra à la deuxième ou troisième étape. »

DEUXIÈME SÉRIE

Dix ans après la publication de ces faits, le régime des joyeux n'avait, comme on va voir, subi aucune réelle amélioration.

La carafe (2).— « Il y a quelque temps, je voyageais dans le Sud-Oranais avec un camarade qui sortait de la légion étrangère. Nous nous approchâmes d'un silo ayant deux mètres de diamètre à l'ouverture, quatre mètres de profondeur, cinq mètres de diamètre au fond. Une dizaine de soldats grouillaient dans cette *carafe* infecte, en attendant leur envoi devant le conseil de guerre d'Oran.

— Comment ces malheureux, demandai-je, peuvent-ils résister à ce terrible enfouissement ?

— Ils ne résistent pas longtemps, me répondit l'ex-légionnaire : beaucoup en crèvent, et le médecin transcrit tranquillement sur la feuille de décès : « Mort de fièvre. » Il en est d'autres qui ont un tempérament de cheval; ils ne veulent pas claquer. Alors, si, en haut lieu, on a décidé de s'en débar-

(1) *Cri du Peuple*, N° 36. 1883.
(2) *Intransigeant* du 19 juillet 1895.

rasser, on emploie un truc bien simple : on les envoie au loin, sous prétexte d'un travail quelconque, et, à quelques kilomètres du bordj, le sous-officier, commandant le détachement fait signe à un spahi, qui traitreusement s'approche du pauvre diable et lui tire un coup de revolver dans l'oreille. Le lendemain on lit au rapport : « Le soldat X..., qui a tenté de fuir, a été tué par le spahi Z... »

La crapaudine. — La crapaudine a été perfectionnée par un capitaine du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Tout officier pouvait l'infliger, non seulement pour des faits susceptibles de conduire leur auteur devant le conseil de guerre, mais pour des faits que la loi ne punit pas. Il y avait trois sortes de crapaudine : 1° avec suspension; 2° à plat, face au soleil; 3° à plat, face à terre.

L'*Intransigeant* publiait, le 31 mai 1895, le fait suivant :

« En juin 1891, un nommé Ney, qui était au détachement de Teboursouk, fut lié à la crapaudine et resta exposé au soleil toute une journée. Le malheureux devint fou. Personne n'en entendit plus parler. »

Les morts : Stahl. — « Atteint des fièvres paludéennes et sollicitant un peu de sulfate de quinine avec une journée de repos, Stahl reçut comme remède, avec force injures, une brouette à traîner. Brisé, se soutenant à peine, il dut se mettre à sa tâche de forçat jusqu'à six heures du soir. A huit heures, il était mort (1). »

Les morts : Roux. — « Le chasseur Roux fut attaché à la crapaudine par un sous-officier, resta exposé en plein soleil, pendant une journée entière. Les cordes furent arrosées afin qu'elles serrassent plus fortement. Lorsqu'on détacha le soldat, on constata qu'elles avaient produit des plaies profondes aux chevilles et aux poignets. Roux mourut peu après (2). »

Le coupeur de têtes. — « On m'a montré à la porte de la redoute d'Aïn-Sefra, un spahi taillé en hercule, à figure de chacal; il se nommait Ben-Abou, surnommé le Coupeur de têtes. Il était spécialement chargé de *repincer* les déserteurs. *Repincer* est joli comme euphémisme car Ben-Abou ne ramena jamais à la redoute un déserteur vivant. Il tranchait simplement la tête de l'homme, la mettait dans le capuchon de son burnous et l'apportait à son chef. Il en était alors à la onzième. Depuis on l'a décoré de la médaille militaire. »

TROISIÈME SÉRIE

La troisième série de documents contient quelques-uns des faits que nous avons personnellement recueillis, — témoignages des victimes ou de spectateurs.

Un système. — En 1891, un officier du 3e bataillon d'infanterie légère, le lieutenant Leclerc, employait de préférence la cellule de correction comme moyen coercitif. Il l'appelait « le système ». Les Joyeux avaient baptisé cet officier « le Lapin », à cause de l'habitude qu'il avait d'appeler tous les hommes « mon lapin ».

(1) *Intransigeant* du 31 mai 1895.
(2) *Intransigeant* du 21 juillet 1895.

Quand il mettait un homme « au système », le lieutenant Leclerc traçait une croix noire sur la porte, inscrivait la date de l'entrée en cellule, avec ces mots : « Oublié pour quatre jours. » Invariablement sa phrase était celle-ci : « Mon lapin, oublié pour quatre jours! Tu crèveras là-dedans. » Et l'homme restait ainsi *quatre jours sans manger*. A la fin du quatrième jour, on apportait tous les vivres qui eussent dû être consommés par le soldat durant ce laps : huit gamelles, deux boules de pain. Le lieutenant venait alors et ricanait, se moquant du manque d'appétit de l'encellulé (1).

La crapaudine. — *Premier fait.* Il m'a été raconté par M. Morin, cordonnier, rue Paul Bert, à Lyon, également témoin des faits relatifs au 1er bataillon. Il a été relaté dans l'*Intransigeant* du 5 décembre 1895 et les deux versions sont conformes même dans leurs détails.

5e COMPAGNIE DU 2e BATAILLON. — A Ouargla, cercle de Ghardaïa, se trouvait, m'a dit M. Morin, un détachement de vingt-quatre hommes avec deux gradés : l'adjudant Morisson, chef des travaux, et le sergent Hénin, chef du détachement. Celui-ci s'aperçut que les hommes du peloton fumaient et en avertit l'adjudant, qui ordonna de faire retirer les bidons des cellules. On ne donnerait de l'eau que lorsque celui qui avait passé le tabac se dénoncerait. Les hommes punis réclamèrent. Le sergent Hénin attacha lui-même le chasseur Schneider à la crapaudine avec des cordes de tirage et ordonna au chasseur Châtelain d'amarrer de même son camarade Pinon; ils furent portés sur le sable, en plein soleil.

Pinon, râlait de soif, implorait de l'eau. Hénin apporta un bidon et arrosa les cordes qui se resserrèrent; trois heures plus tard, les patients furent déliés pour qu'ils pussent se rendre au peloton de punition. Au bout de trois quarts d'heure d'exercice, Pinon tomba comme une masse; il s'évanouit trois fois; on fut obligé de le transporter dans sa cellule, où le sergent infirmier vint lui crever les ampoules produites par les cordes et lui humecter les mains d'eau boriquée ou phéniquée; à cinq heures du soir, la gangrène se déclarait et le médecin demeurait épouvanté des progrès du mal. Lorsque le témoin quitta le détachement, Pinon avait la main gauche entièrement mutilée et la main droite en danger. L'adjudant Morisson et Hénin passèrent devant le conseil de guerre et naturellement furent acquittés. Hénin était, il y a quelque temps encore, garde-forestier à Djelfa.

Deuxième fait. Il s'est passé en 1897 à la 1re compagnie du 1er bataillon :

(1) De tout temps les gradés préconisèrent des *systèmes* pour torturer les hommes. Lucien Victor-Meunier écrivait, le 21 juillet 1884, dans le *Cri du Peuple* : « Un soldat raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait souffert.— Dans ma compagnie, disait-il, les gradés prisaient fort ce qu'ils appelaient le *système*. On mettait le patient nu comme la main, on le couchait sur les pierres, au soleil, on l'attachait et pendant quatre jours on ne lui donnait ni à boire ni à manger. Demandait-il de l'eau, on lui répondait : Moi, je n'ai pas soif. Demandait-il du pain, la réponse était : Moi, j'ai mangé. Les officiers étaient des bourreaux, les sous-officiers les valets des bourreaux. Les soldats sont sans cesse abreuvés d'outrages et meurtris de coups. »

Le 10 juillet, la compagnie descendit de Méchéria à Aïn-bel-Kélif, à cinq heures du matin. L'étape était de seize kilomètres. Le camp fut de bonne heure établi à Krabaja. Le cantinier avait suivi, et quelques chasseurs étaient, non pas ivres, mais « éméchés ». Mécontent, le commandant Ambrosi, qui commandait la compagnie, fit brusquement lever le camp à une heure de l'après-midi pour l'établir à 22 kilomètres plus loin, à El-Biodh. A ce moment de la journée, la température rend la marche impossible. Au départ quinze hommes jetèrent leurs sacs et s'enfuirent dans la brousse. Quoiqu'il y eût des prolonges, le capitaine Ambrosi força les camarades des fugitifs à porter les sacs abandonnés, en plus des leurs propres. A la première halte, une quinzaine d'hommes s'enfuirent encore, laissant-là leur chargement. La compagnie s'égrena ainsi en route; les uns se sauvant, les autres tombant. Force fut de faire transporter par les prolonges les bardas abandonnés. Sur cent cinquante hommes, cinquante-sept seulement arrivèrent à El-Biodh. Les chasseurs qui étaient montés sur les prolonges dégringolèrent sur la route, assommés par la chaleur.

En arrivant à El-Biodh, les joyeux dressèrent le camp.

Le sergent Doize avait perdu ses supports-brisés; avisant une tente toute montée, il dit au joyeux qui s'y reposait : « Donne-moi tes supports et trouves-en pour toi illico. »

Le joyeux, Margueritte, quoique de forte constitution, était fourbu. Il répondit à Doize :

— Je ne peux plus bouger... et puis où voulez-vous que j'en trouve, des supports-brisés... toutes les tentes sont montées. »

Le sergent arracha les supports qui soutenaient la tente et s'empara aussi d'un cordon de tirage. Margueritte, furieux et qui venait de se dégager de la tente abattue sur lui, dit au gradé « qu'il allait se plaindre au capitaine si, tout de suite, les piquets et la corde ne lui étaient pas rendus. »

— On te fera réclamer à coups de grolles (souliers) dans la gueule, répondit Doize, qui s'élança sur le joyeux, le frappant avec le support-brisé qu'il avait en mains.

Margueritte répondit aux coups par des coups. Les sergents Philippart, Querry et le fourrier Pont arrivèrent à la rescousse. A la vue de ce renfort ennemi, Margueritte se sauva. Doize courut après lui; mais le joyeux se retournant brusquement le culbuta. Doize, en tombant s'écorcha les mains. Les quatre gradés se ruèrent alors sur le chasseur, le renversèrent, le meurtrirent de coups de poing, le piétinèrent. L'un d'eux lui sauta à pieds joints sur la tête. En quelques instants, Margueritte eut la face en bouillie. Selon un témoin oculaire, on eût dit un « mou de veau, comme les tripiers en suspendent à leur devanture. »

Les forces exacerbées par la douleur, Margueritte se dégagea, s'enfuit dans la brousse, hurlant désespérément.

Le capitaine Ambrosi, entendant les cris, demanda « ce qui se passait ». On le lui dit.

— Puisqu'il se sauve, prenez un fusil, et s'il ne veut pas se rendre, foutez-lui une balle dans la peau.

Le sergent Philippart prit un fusil, le chargea, et, agenouillé, le doigt sur la gâchette, ajusta Margueritte qui revenait au camp. De l'intérieur de sa tente, le capitaine jugea bon de ne pas le faire abattre et donna l'ordre de l'attacher. Dès que le joyeux eut franchi la limite du camp, les gradés s'en emparèrent et le renversèrent. Prenant un support-brisé, Doize lui cria : « Ouvre ta gueule, salop ! », puis, lui mettant un pied sur la nuque il lui enfonça transversalement le support dans la bouche, tirant fortement sur les deux extrémités qui dépassaient, de façon à ramener la tête sur les reins. Pendant ce temps, Philippart et Querry ligotaient les chevilles en relevant le pantalon de façon que les cordes entrassent dans la chair, et lui attachaient les poignets derrière le dos ; puis, un pied sur les reins du joyeux, Philippart tira le bâillon et l'attacha par un lien à la ligature qui réunissait les pieds et les poings, de sorte que la tête bâillonnée était complètement renversée en arrière.

Dans cette position, Margueritte fut transporté à cent mètres du camp où il passa la nuit, ainsi que le capitaine l'avait ordonné.

Il avait la bouche fendue à chaque commissure, la lèvre inférieure pendait, découvrant les gencives ; une partie de la peau de la face était enlevée, laissant voir les veines, les yeux étaient congestionnés, la sclérotique rouge, les paupières déchirées, le sable entrait dans toutes ses plaies d'où le sang dégouttait.

Spectateur de ce supplice, le chasseur Pérez sauta sur un faisceau, s'écriant :

— J'ai pourtant un père et une mère... Je m'en fous ! je vais en tuer un.

Mais avant qu'il eût chargé son arme, les gradés se ruèrent sur lui, une bataille acharnée eut lieu, Perez fut mis à la crapaudine, mais sans bâillon, et transporté hors du camp. Les gradés le déposèrent à côté d'une fourmilière. Toute la nuit on entendit les cris de l'homme mordu, grignoté. Perez et Margueritte furent détachés le lendemain ; ils étaient non seulement incapables de se tenir debout, mais encore de faire le moindre mouvement.

La coutume existe, que les notabilités militaires se portent au-devant d'une troupe pour la recevoir lorsqu'elle rentre à sa garnison. Ambrosi, pour cacher les traitements exercés sur Margueritte, le fit expédier directement en voiture de El-Biodh, au Kreider, avec ordre de l'enfermer en cellule, sitôt arrivé et de ne laisser personne pénétrer jusqu'à lui ; défense fut faite de le conduire à la visite médicale. Margueritte fut sequestré quinze jours. Pendant ce temps, les plaies se cicatrisèrent ; il fut alors conduit devant le médecin-major, avec qui Ambrosi s'était entendu. Le major établit un rapport contre le sergent Doize ; ce rapport n'aboutit à rien. Ce sergent étaitsur le point de *rempiler ;* pour le punir on refusa de le laisser se rengager aux bataillons d'Afrique:.. Il fut envoyé au 147e d'infanterie de ligne.

Pérez, qui avait réclamé, fut puni de vingt-huit jours de cellule de correction pour réclamation non fondée.

Margueritte fut libéré vers 1899. Il se retira à Rennes, où, estropié, défiguré, il était obligé de vivre de mendicité.

Les morts : Alazare. — Le 29 avril 1897, au 3e bataillon, cinq disciplinaires, du détachement de Tamashete partirent en absence illégale et arrivèrent le 30 à Gabès. Assiégés par une patrouille dans un estaminet où ils se cachaient, les cinq hommes réussirent à passer au travers des rangs et se réfugièrent dans Metzel, village contigu à Gabès.

Le sergent Bonnefoy, qui avait une fois déjà donné l'ordre de les arrêter, les poursuivit, et, les ayant acculés dans un estanco, dit aux soldats qui l'accompagnaient : « Embrochez-les ! ».

Obéissant, un chasseur nommé Routier dit à un des fugitifs : « Si tu fais un pas de plus, je te crève. » Et il lança sa baïonnette en avant. L'homme put parer le coup. Ayant aperçu dans un coin un autre fugitif, nommé Alazare, l'homme de service lui planta sa baïonnette dans la poitrine : « Je crois que ça y est ! », dit Alazare, et il expira. X... transporta le cadavre devant le café de l'oasis afin de voir si on pouvait utilement lui donner quelques soins. Le chasseur Routier se rua sur lui, la crosse levée. Alors les trois autres disciplinaires se révoltèrent.

La force armée eut raison de leur colère. Ils furent emmenés au camp. Dans la cour de la prison, ayant aperçu des pioches, ils s'en emparèrent et se rebellèrent de nouveau.

En juillet 1897, ils passèrent au conseil de guerre pour rébellion.

Hubert fut condamné à cinq ans de travaux publics, François Cavare et Joly à dix ans de la même peine. Après le verdict, et de retour dans sa cellule, Joly lança sa gamelle sur le gardien-chef ; sa peine fut transformée en vingt ans de détention.

Les parents d'Alazare furent avertis de la fin de leur fils par deux télégrammes : « Fils très malade », et, peu d'heures après : « Fils mort, fièvre typho-palustre. »

Les morts : Chauvin. — Le 10 ou le 11 septembre 1899, au 2e bataillon, le capitaine adjudant-major Rodolphe faisait fonction de commandement en remplacement du chef de bataillon Battriaux qui était en congé... Le chasseur Chauvin partit en absence illégale. Il y avait trois jours qu'il n'était rentré au camp, lorsqu'il rencontra le sergent Baldassi qui recherchait des disciplinaires également en absence illégale. Ils étaient près de la route d'El-Asafia, sur le chemin de la prise d'eau, à deux kilomètres de Laghouat. Le sergent arrêta Chauvin sans que celui-ci opposât aucune résistance. Alors, sortant brusquement son revolver, Baldassi lui en déchargea un coup à bout portant. La balle entra derrière la tête, l'homme tomba foudroyé. Son cadavre fut transporté à l'hôpital du fort Bouscarin où eut lieu l'autopsie. Le sergent Baldassi fut mis en prévention de conseil à Laghouat ; mais il ne partit même pas pour Alger, une ordonnance de non-lieu étant arrivée avant son départ.

G. Dubois-Desaulle

La Quinzaine

GAZETTE D'ART

Luce (1). — La première impression que son art nous suscite, et la définitive, sont celle d'un grand brave homme qui regarde tout droit devant soi : franchise et robustesse ; il fait solide, aéré, lumineux. Elle importe, cette question de solidité : on put reprocher à plusieurs peintres du « plein air » un papillotement de couleur sans assise et non centré. Le mouvant pointillé de Luce se canalise, se masse, s'architecture, en lignes, en plans, en volumes. Sans opacité, sans lourdeur : mouvant et mouvementé. Mouvement dans le repos même, et mouvement au repos, s'il n'est pas indolent, ni fragile, il n'est pas davantage tumultueux : ardent et pondéré. A quoi il dut de surmonter le tour de force des *Borinages*. Mons, Marchiennes et Charleroi, pays noir le jour (si l'on peut dire jour là où il n'est plus de ciel), et flamboyant la nuit ; sol de suie, ciel de houille, géométriques montagnes de charbon, usines hagardes, le hérissement monotone des cheminées chauves et calcinées, et l'étrangeté lugubre des démesurés hauts-fourneaux ; puis, dès le soir, tout cela qui flambe et fume, partout, et ruisselle, et crache au ciel inlassablement dans les vapeurs d'étincelles, un feu d'artifice infernal. Et le misérable peuple de damnés qui se traîne parmi cela. Eviter et le feu de bengale facile, et la géométrie insupportable d'une épure d'ingénieur-mécanicien : rester le paysagiste ; sortir la sérénité, sérénité démoniaque, de ce paysage souffrant et exaspéré, c'était cela le tour de force, qu'il résolut.

Il est d'autres paysages dans l'œuvre de ce peintre au nom prédestiné. L'horreur que dégage la vie civilisée, la vie civilisée particulière du moins à notre âge de métal, de sang et de bitume, et que dégorge surtout la cuisine de cette vie, avive le besoin de se rafraîchir, de se laver le cœur et les sens à même la nature. Les sites de verdure, de soleil et d'air humecté, où Luce, après, est revenu, procurent en effet cette volupté allègre avec quoi, sur le tard d'une journée de poussière et de sueur, on sort d'un large bain dans l'eau courante. Volupté que la nature elle-même transmet après la belle ondée qui fait la terre plus grasse, le ciel plus bleu, plus verte la verdure. Tel l'église de *Bois-le-Roi*, tapie au fond d'un parvis de prairies et que laisse transparaître la svelte colonnade des arbres, et le dais céleste par-dessus ; tel la vaste vasque bleue que se taille l'eau marine à même le sol rouge de *Saint-Tropez*, sous le haut baldaquin de pins puissamment verts, qui lui tamisent un azur dévoré de clarté. Ce qu'il faut voir enfin pour pleinement apprécier la santé de cette peinture, c'est les larges et agiles

(1) Galerie Silberberg, 29, rue Taitbout (du 15 février au 15 mars).

impromptus, par quoi Luce exprime la chair des filles du peuple à travers l'étoffe rude ; la belle maternité bestiale de celle-là en camisole, qui endort son petit, par exemple. Ici plus de pointillé, de macules de couleur juxtaposées, et logiquement, car l'atmosphère ne s'interpose plus, que le modèle pose là, tout contre : mais de ces âpres et grasses touches qui ravissent l'ouvrier de la riche matière. Et affirment combien, devant son chevalet, ce peintre est peintre, rien que peintre, amoureusement peintre.

FAGUS

GESTES

Battre les femmes. — La revue *International News*, de Cape-Town, nous soumet, à nous et à un certain nombre de respectables pères de famille, le prospectus d'un appareil pédagogique dit « castigateur orthomathique » ou, si nous interprétons bien, « machine à fouailler donnant une bonne éducation ». Nous empruntons la description de cette mécanique à la *Revue internationale de l'enseignement* (numéro de décembre) :

« L'appareil se compose d'une chaise, qui agrippe le délinquant dès qu'on l'y fait asseoir ; un système de coulisses et de panneaux délimite exactement la portion de son *anatomie* sur laquelle on doit opérer, et un mécanisme très précis règle le nombre et l'intensité des coups que lui administre un rotin de la plus grande souplesse ; en même temps, un phonographe d'Edison lui dévide des maximes morales, reproches, exhortations, etc., le tout à un diapason assez aigu pour couvrir les cris du coupable... ou du patient. »

L'efficacité pédagogique de cet appareil est attestée par de nombreux témoignages. Un maître d'école bien connu, d'après la revue de Cape-Town, déclare que cet instrument donne la même satisfaction que les fessées, et sans aucune fatigue (pour le maître). Un cadet écrit à son aîné que « depuis « que l'école a fait l'acquisition du *castigateur orthomathique* son maître ne « le touche plus ; néanmoins, à cause des hurlements que lui arrache cet « appareil, il supplie son grand frère d'obtenir de sa mère qu'elle le retire « de cette école — au plus vite — et l'envoie où elle voudra, pourvu qu'il n'y « ait pas de castigateur orthomathique ».

De leur côté, les parents se déclarent très satisfaits : « Je suis maintenant « tout à fait satisfait des progrès de Tom, et les attribue absolument à votre « *castigateur orthomathique*. Veuillez y asseoir Tom tous les samedis, le « matin ; et plus souvent s'il vous semble utile. »

Si les petits enfants de Cape-Town, dans leur inexpérience de la vie, n'ont pas découvert encore — à la Jean-Jacques — les bienfaits du castigateur, et si les maîtres d'école, dans leur affranchissement candide de l'instinct érotique, n'ont pas été jaloux des privautés dont jouit ce même castigateur, nous nous portons garant — dans l'intention d'encourager l'inventeur — qu'en France cette machine ne sera point si dédaignée, au moins des vieillards. Nous nous plaisons à les imaginer, à l'instar et à l'inverse de ces personnes continentes décrites par le docteur Kneipp et pour qui le bain de siège froid pris à toute heure,

est « le plus fidèle ami », nous imaginons ces vieillards se précipitant sur leur castigateur, non seulement le samedi matin dès l'aube, mais tous les jours de la semaine, et le jour du Seigneur, et au besoin toutes les nuits et plusieurs fois chaque nuit, désireux de vérifier si ce beau vocable « orthomathique » n'est point menteur dans son double sens dont la signification seconde serait : « l'instrument qui enseigne à se tenir... bien ».

D'autres fervents probables des castigateurs seront ces êtres dénaturés qui battent leurs femmes : ainsi s'épargneront-ils un temps précieux. On se souvient de cet honnête homme, glorifié par Béroalde de Verville et qui, incité par des théologiens à faire à sa femme « des remontrances au moyen de la Sainte-Écriture », ne crut exécuter œuvre plus pie que de la battre « avec un gros Nouveau-Testament », à plats de chêne, bien clouté et ferré. Il est remarquable, à ce propos, que la castigation puisse suppléer en quelque sorte aux complaisances conjugales, quand pour quelque raison l'on s'en trouve incapable ou empêché. Qu'est-ce en somme que l'œuvre de chair — ainsi qu'il doit être dit quelque part dans l'*Imitation*, dont ce pourrait bien être un titre de chapitre — sinon une castigation intérieure ?

Nous ne dissuaderons l'inventeur de proposer son appareil qu'à nos officiers terriens et surtout marins. Qu'il redoute le sort récent et funeste de cet agent matrimonial qui était en même temps grand fabricant de caoutchouc et que des juges ont condamné pour immoralité, sans doute parce que le coût inabordable de sa marchandise les avait empêchés de l'apprécier : deux mille francs par exemplaire, trois mille avec une tête sur commande à la ressemblance garantie d'une personne aimée.

Ces conjointes en gomme élastique, pour la grande douceur avec laquelle elles se prêtent aux coups de pied et de poing, sont un précieux engin gymnastique bien supérieur aux sandows et aux charlemonts, supérieur aussi aux personnes vivantes en ce qu'elles épargnent à l'opérateur tout choc douloureux sur ses phalanges. Nous conseillons au contribuable heureux époux d'une de ces créatures rebondissantes de développer contre elle ses propres muscles, tandis qu'il est indifférent que le légitime possesseur d'une femme en os et en chair fasse l'acquisition d'un castigateur.

Les aimables personnes dont nous parlons ne diffèrent en rien des femmes véritables, si ce n'est qu'elles subissent plus vite l'outrage du temps : le caoutchouc se craquèle et « meurt » au bout de trois ans. Il faut le repeindre et l'épiderme a perdu toute souplesse. Mais il y a tant de femmes « naturelles » qui doivent se réparer tous les jours ! On peut d'ailleurs prolonger leur durée avec des soins, par exemple en les gardant dans un endroit frais, tel qu'une bonne cave. Elles sont très réservées et dociles et, à part leur élasticité naturelle, dépourvues de toute initiative. On peut les conduire dans le monde sans qu'elles y commettent trop d'absurdités. Aucune coquetterie déplacée n'oppose de délai à leur conquête. On entre en communication avec elle au moyen d'une valve.

Le voyage de noces en leur compagnie est incomparable, à cause notamment de l'économie du transport.

En toutes autres circonstances, le prix d'achat peu élevé des femmes ordinaires leur constitue une déloyale concurrence.

Aussi le contribuable peu aisé concilie-t-il les avantages des unes et des autres, en ne se procurant de la compagne en caoutchouc que ce qui est indispensable à sa satisfaction, et en l'interposant entre lui-même et une femme du modèle courant. ALFRED JARRY

M. Santos-Dumont à Monte-Carlo. — Des personnes bien informées, (espèce redoutable et foisonnante) prétendaient que M. Santos-Dumont était allé hiverner dans la principauté de Monaco pour — purement et simplement — se reposer de ses illustres fatigues. Ce vaillant Brésilien, qui s'est si souvent laissé diriger par des moteurs fantasques, se serait laissé guider, cette fois, par un mobile des plus raisonnables : le désir du *far-niente*. Et après tout il n'était pas impossible.

Des personnes bien informées (pas les mêmes, heureusement) assuraient que M. Santos-Dumont n'était allé s'installer à Monte-Carlo qu'en vue d'expériences aérostatiques nouvelles. Et il n'était pas impossible après tout.

Par bonheur, une autre personne dénuée de toute espèce d'information nous a révélé le secret du voyage de M. Santos-Dumont.

L'illustre atterrisseur, sous des dehors fallacieusement mondains et des apparences strictement montgolfières, accomplit en réalité un vœu. C'est par dévotion qu'il s'est rendu dans la principauté, gouvernée par Son Altesse Sérénissime le Jeu. Il rend hommage à la Fortune qui lui prodigua tantôt ses sourires les plus séraphiques, tantôt ses plus diaboliques grimaces. Il est en pèlerinage au pays sacré de la Chance.

M. Santos-Dumont est en effet trop fortement imprégné de cette vieille métaphysique brésilienne dont Spinoza s'était nourri pour croire un seul instant à la possibilité de diriger les ballons par le simple intermédiaire de la mécanique humaine. Il laisse volontiers les journalistes conter ces histoires-là aux peuples, mais il ne s'y laisse pas prendre. Pour lui, la direction des ballons n'est qu'un jeu, dans le sens fortement monégasque du mot. On n'y gagne pas à tout coup, mais lorsqu'on y gagne, le coup vaut la peine. Il se joue des parties où l'on est bien du ballon et d'autres où l'on est dans la nasse, quand on se croit dans la nacelle.

C'est par exemple ce qui, l'avant-dernier dimanche, s'est passé pour le victorieux S.-D. n° 7. Le lancement en devait avoir lieu à une heure officielle. « *Une foule considérable*, nous disent les feuilles, *était venue des environs.* » Elle y dut retourner, grosse-jeanne comme devant. Après avoir attendu, s'être impatientée, puis dépitée, elle fut finalement déçue. « *Malgré le temps splendide et l'absence de vent dangereux*, ajoutaient les feuilles, *l'ascension n'eut pas lieu.* »

Pourquoi? La présence du temps splendide et l'absence du vent dangereux ont déconcerté la Foule Considérable venue des environs. Elle a failli conspuer l'appareil qui n'appareillait pas et son inventeur par-dessus le marché. Les foules ne sont pas métaphysiciennes.

Le vulgaire attribue volontiers ces faux départs — les heureuses arrivées aussi, d'ailleurs — à un concours défavorable ou satisfaisant de circonstances tout extérieures, telles que, par exemple, les phénomènes météorologiques. En quoi il se trompe, le bon vulgaire; car une fois de plus il se laisse séduire par l'explication facile, soit induire en erreur par les apparences. Mais il faut bien dire à sa décharge que, s'il pouvait, comme nous et M. Santos-Dumont, pénétrer le sens caché des choses, le vulgaire instantanément cesserait d'être le vulgaire.

Ce qu'il ignore et ce que nous savons, nous à qui les apparences ne la font pas, c'est que les sautes de vent ne sont pour rien dans les écarts et galipettes des aérostats; les sautes de vent ne sont que des symboles négligeables; seules, les sautes de veine sont à craindre.

Aussi, avec quels soins et quelles précautions M. Santos-Dumont manœuvre-t-il pour se concilier les faveurs de Celle sans qui l'aéronaute ne peut rien ! Il se sait à l'entière merci de la Veine et il le prouve en toute humilité; quand on le félicite, il répond en exhibant sa médaille mystérieuse qu'il couvre de baisers reconnaissants. Comme tous les joueurs sérieux de la Riviera, il ne croit qu'en ses fétiches — et sa numismatique a raison.

Malheureusement la Veine est insaisissable, mercuriellement instable, vive comme vive et fugace comme ablette. Fussent-ils bénits, elle ne se laisse pas prendre à tous les hameçons, et, quand elle veut pas mordre, le temps a beau sortir ses resplendissements et le vent dangereux briller par sa plus reluisante absence, le n° 7 reste en panne, à la consternation de la Foule Considérable venue des environs.

Et s'il se trouvait encore des gens superficiels pour douter que la Veine soit tout en ces aventures aérostatiques ou des gens traditionnels pour croire encore à une influence quelconque des phénomènes atmosphériques sur le lancement et la marche des ballons, nous n'hésiterions pas alors, pour les convaincre, à leur faire une révélation décisive et de l'avant-dernière gravité.

Le fameux moteur de M. Santos-Dumont — dont on a tant parlé, mais sur lequel personne ne s'est jamais sérieusement expliqué — n'est pas ce qu'un vain peuple pense. C'est quelque chose à la fois de bien plus ingénu et d'infiniment plus complexe que tout ce qu'on a pu imaginer, à savoir, une simple roulette.

D'un doigt fatidique et anxieux, le vaillant Brésilien lui imprime un mouvement de rotation inspiré; parfois il la ménage et la fait tourner avec une douceur tout affectueuse; parfois, au contraire, il semble la rudoyer et la lance à toute volée. Et selon qu'il gagne ou perd la partie contre la Fortune, dont cet instrument significatif symbolise en miniature la Roue légendaire, M. Santos-Dumont part ou reste en panne, dirige ou est dirigé, double ou ne double pas le cap de la Tour Eiffel.

Ses enfants nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 sont dirigeables, parfaitement, mais dans l'exacte mesure où une roulette impeccablement équilibrée peut se laisser influencer par des fétiches bon teint. Le 12 février, ses fétiches étaient en forme occulte; voilà tout et pourquoi, à l'établissement de la Foule Considérable venue des environs, son fils n° 7, sommé de doubler le cap Martin, n'est pas resté muet.

ROMAIN COOLUS

Le crime de la rue Monsieur-le-Prince. — Ce matin-là, le jeune Jansen, ouvrier tailleur, avait quitté sa mère. Il avait dix-huit ans, possédait son métier, se sentait leste et jeune et laissait sa Belgique avec ces mouvements du cœur qui vous poussent à l'avenir. On lui avait dit : « Allons, te voilà casé à Paris. Tu as trouvé une bonne place. Suffis-toi à toi-même et si tu le peux, pense à tes frères et sœurs. Dame! mon petit, moi je ne suis pas riche. » La veille au soir, il avait bien dîné et quand les petits furent couchés, la bonne femme donnait ses derniers conseils : « Mon petit, tu sais ce que c'est que la vie de Paris. On voit tous les jours des drames dans les journaux. Prends bien garde à toutes ces femmes. Les Parisiennes sont des enjôleuses. En fait de femmes, ne te fie qu'à ta mère. » On embrasse sa vieille mère. Ensuite on pose le front sur son épaule et l'on pense que, malgré tout, l'on sera bien seul maintenant. Il emportait cent dix francs : « Que veux-tu, maman, on ne sait pas ce qui peut arriver. Il me faut bien ça pour m'installer, avant que j'aie touché ma première semaine. »

Puis, le voyage en chemin de fer! C'est à dix-huit ans qu'il fait bon de partir et que les pays vous parlent comme des camarades que l'on entraîne. Il y avait des petites villes d'un sou et des grandes villes de province qu'il méprisait, car Paris seul est grand. Il plaignait les voyageurs qui s'arrêtaient en route. Aujourd'hui, à midi, dans quatre heures, tout sera fait, il n'y aura plus qu'à marcher dans les rues, à être un homme avec sa bourse et son entrain. Il avait un camarade, à Bruxelles, qui aimait boire, chantait, dansait, criait : « Allons-y, Jansen! A nous, les femmes qui fument! » Il prévoyait des aventures, se penchait à la portière, considérait la courbe de l'horizon et là-bas, tout là-bas, bâtissait une femme à son usage. Nos mères ont la prudence ridicule de ceux qui ne savent plus marcher et nous éloignent de tout parce qu'elles voudraient nous conserver pour elles.

Il débarque à la gare du Nord, à midi 40, avise un cocher, ne sait pas trop comment s'y prendre, mais se décide tout d'un coup : « Je voudrais vous demander de me conduire dans un café... vous comprenez... où l'on peut rire. » Ha! ha! pense le cocher, c'est un nouvel étudiant. Il le conduit au Quartier Latin et le dépose en face de la Taverne Lorraine : « Craignez rien, bourgeois, y a ce qu'il vous faut et puis de la bonne bière. »

Comme il était pressé, le jeune Jansen! Donnant son coup d'œil aux vitraux de la façade, faisant deux pas, ouvrant la porte, il escomptait déjà son bonheur, considérait la salle et la saluait. Le fils de l'empereur

de Golconde, ayant vu le portrait de la princesse Isoline, fit deux mille lieues à cheval et vint la voir, avec des présents. Il fut troublé pourtant par la splendeur de sa cour et par les trois cents princesses qui l'entouraient comme un parterre de jacinthes autour de la rose de Damas. Avant que de parler, il remuait des chansons en son cœur.

Il s'assied, regarde, boit et considère le jour qui s'avance comme on regarde des oiseaux éveillés dans un nid. Il y en a de rouge habillées, il y en a qui rient et d'autres qui vous regardent avec de tels yeux que l'on pense déjà aux pointes de leurs seins. L'une d'elles lui fait signe. Mon Dieu! Voici qu'elle s'approche, qu'elle s'assied auprès de lui, qu'elle lui touche la main, et c'est une femme ainsi qu'on le rêve. Pour un peu l'on pourrait la prendre à son cou. Elle veut déjeuner. Déjeune, petit oiseau! Pourtant l'on a tant de cœur, l'on voudrait tant lui faire plaisir, que l'on ne sait comment s'y prendre et que cela cause un certain embarras. Ils déjeunent tous les deux, boivent, causent, et comme il voudrait l'embrasser, elle s'y prête un peu, et comme il voudrait tout, elle sort avec lui.

Ils vont dans un café. Il paye, elle jette un coup d'œil au portemonnaie : deux billets de banque! : « Mon petit, je ne m'ennuie pas, mais, tu comprends, moi je ne vis pas de l'air du temps. Si tu veux que je reste avec toi, il faut que tu me donnes de l'argent. » Mais il donnerait tout pour la retenir! Du reste il ne savait pas ne pas donner. Elle lui prend vingt francs et puisqu'il se laisse faire... L'essentiel est qu'il boive, qu'il la sente avec lui et qu'il s'y attache comme on s'attache à l'amour. On tient ainsi les hommes : leur tenir la dragée haute! Ils vont dans les bars du quartier, parcourent les rues, boivent des boissons américaines que l'on aspire avec des pailles. Il sent que le monde est facile, que l'argent n'est rien, que les bonnes liqueurs emplissent la vie, qu'aujourd'hui l'on se laisse aller car demain l'on saura tout conquérir. Vraiment, il n'y qu'à Paris, sur les hauts sièges des bars, ayant une femme à sa gauche, que l'on sent ainsi les beaux jours. Une élégance des passants, des jeunes gens bien tenus qui boivent avec négligence et pour lesquels une soucoupe de soixante-quinze centimes est légère, et la timidité d'un cœur qui s'habitue. Il y eut des moments où des bonheurs étaient dans son verre, à la portée du chalumeau de paille. Une étrange histoire se passa, dont il ne se rendit pas compte. La fille croisa son amant, se fit suivre, joua de l'œil et sentit tout un courage. Elle entraînait l'enfant, le faisait asseoir par ailleurs, le grisait, le remuait et l'attirait à elle par un simple mouvement de ses doigts. Il donnait tout, entr'ouvrait son portemonnaie et la laissait prendre. Elle s'empara de cinquante francs, continua la promenade, l'assit dans des cafés, dîna avec lui, but encore, le frôla et à tout coup elle atteignait en plein cœur. Elle le vida jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus que dix francs et ce fut un peu plus tard, vers minuit, qu'elle l'entraîna dans sa chambre d'hôtel, rue Monsieur-le-Prince. Alors il couronnait en pensée toute sa soirée d'amour, se couchait au milieu d'un corps de femme, et demandait à la nuit ce que les adolescents lui demandent quand déborde

la moelle de leurs os. Elle prit le seul prétexte plausible : « Si tu veux coucher avec moi, faut de l'argent. » Il avait tout donné pour cela, avait quitté son pays et n'avait pas regretté sa mère. L'enfant de tantôt se dressa, retrouvant en lui-même un petit homme. Ce fut une ignoble dispute avec des reproches en pleine face, où l'on récapitulait des gestes et où l'on comptait des sous. Parfois les mots de la fille tombaient sur le désir et l'aplatissaient d'un coup. La colère poussait des choses. Sur un fond d'adolescence et de volupté passaient d'étranges sentiments rouges et quelque mâle de l'âge de pierre dressait un front violent. Jansen fut net et clair : il avait des droits. Alors le désir ne fut plus un désir, l'histoire ne fut plus celle d'un homme dans une chambre, avec une femme, auprès d'un lit. Elle cria, la porte fut heurtée : quelqu'un entrait déjà. Il résulterait de certains témoignages que le souteneur de la fille se tenait tout à côté. L'enfant eut peur. Il sortit un méchant couteau de treize sous, tomba sur sa compagne, donna coup sur coup, accrut sa rage et frappa si fort qu'elle en mourut. Après quoi le sentiment qu'il poursuivait le lançait vers la fenêtre, la lui faisait ouvrir et crier dans la rue : « Je me suis fait justice! Je me suis fait justice! »

Le jury de la Seine a condamné Jansen à un an de prison. Il avait dix-huit ans, pratiquait l'honnêteté, vivait, marchait, et n'avait pas eu de chance. La vie de Paris l'avait atteint du premier coup. Nous eussions tous pu commettre son crime, le jour même où nous avions quitté notre mère. Il y a une phrase de Dostoïevski que nous devrions graver au fronton des Palais de Justice : « C'est une erreur de juger l'homme comme vous le faites. Il n'y a pas de tendresse en vous, il n'y a que le sentiment de la stricte justice : donc vous devez être injuste. »

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

LES THÉATRES

Renaissance: **Stella,** de MM. CASE et EUGÈNE MOREL. — *Vaudeville* : **La Passerelle,** de Mme FRED GRÉSAC et M. F. DE CROISSET. — *Odéon* : **Les Noces corinthiennes,** de M. ANATOLE FRANCE. — *Nouveautés* : **La Bande à Léon,** de M. TRISTAN BERNARD. — *Mathurins* : **Au temps des Croisades,** de MM. FRANC-NOHAIN et CLAUDE TERRASSE.

Une heureuse collaboration unit, pour la meilleure fortune de leur pièce *Stella*, les deux talents et les deux esprits fraternels, pareillement droits, nobles et graves, de MM. Jules Case et Eugène Morel. Tous deux jusque-là, en des œuvres particulières, montrèrent d'analogues qualités d'observation studieuse et pénétrante, de clairvoyance à la fois indulgente et attristée, de sensibilité profonde, si profonde que les accents ne nous en arrivent parfois qu'assourdis, amortis et comme voilés. Certes, ils ne se désintéressent pas de la vie, mais on dirait qu'instinctivement écartés d'elle, ils la regardent passer d'un peu haut, d'un peu loin, avec une même curiosité attentive, impartiale et désintéressée. Ils semblent des témoins réfléchis et conscients, plus

intelligents qu'immédiatement passionnés, au reste capables de tout comprendre, de tout sentir et de tout exprimer, même ce qui paraît leur être le plus étranger.

Dans leur œuvre récente ils voulurent mettre à la scène le type de l'homme d'action, qu'ils incarnèrent dans le personnage de l'aventureux financier Lemilan, banquier-poète aux conceptions grandioses et chimériques. Mais par une préférence de goût instinctive, ils choisirent de cette vie le moment où elle décline et se brise. Et ce qu'ils nous montrent avec une perspicacité à la fois cruelle et apitoyée, ce sont les sursauts vainement agités de son agonie, c'est la décomposition lente de sa puissance, de sa force, de son intelligence, ce sont les faiblesses douloureuses et et les incertitudes de sa vieillesse épuisée, c'est la trouble déchéance morale où il sombre. Ainsi présenté à cette minute précise, le personnage nous apparaît d'une saisissante, et impressionnante nouveauté. En cette étude, très lucide, très exacte, très profonde de ce caractère si humainement chancelant, réside le principe et aussi le plus original de la pièce. Il faut louer les auteurs du souci d'impartialité avec lequel ils le peignirent, tour à tour, sous tous ses aspects de bassesse et de beauté monstrueuse, de leur hardiesse aussi ; car sans nulle crainte de l'excès — ils ont tous deux une audace dépourvue d'éclat mais non d'insistance — ils en poussèrent le développement jusqu'aux conséquences les plus extrêmes et les plus dangereuses.

Dans le rôle de Stella, Mlle Mégard, sans cesse en progrès, montra d'exquises et nouvelles qualités d'intelligence assouplie ; M. Gémier traduisit, avec son art habituel de composition, les nuances complexes du caractère de Lemilan ; M. Burguet eut de la chaleur et de la sincérité, Mlle Heller de la grâce, et M. Frédal une plaisante légèreté.

Le poète des *Noces corinthiennes*, l'évocateur de Thaïs, le camarade de l'abbé Coignard, ne se promène pas avec une froide curiosité parmi des ruines, car celles-ci, dès qu'il les visite, cessent d'être des ruines ; le temple écroulé se redresse et de fraîches verdures retombent du portique ; un sang jeune et chaud gonfle la gorge de la vierge, exhumée du tombeau ; et cette résurrection se doit au miracle d'un seul regard attendri. M. Anatole France est le contemporain de héros, de brigands, de saints, de courtisanes, de prophètes et de fous de tous les siècles. Il a les plus belles relations du monde. Sa sensibilité tressaillit de tous les frissons antiques, ressentit les émois abolis, car son rêve fut toujours ardent. Et ce qui semble le plus mort dans la mort, la volupté, cela n'est pas mort pour lui.

Ecoutons donc l'aventure à la fois légendaire et symbolique des fiancés de Corinthe qui s'aimèrent et se voulurent selon la simple ardeur de leur instinct. Alors une grande révolution s'accomplissait dans les idées, les sentiments et les rêves de l'humanité. Une religion nouvelle imposait le renoncement, le sacrifice et l'austérité ; et on servait avec un zèle farouche, une passion terrifiée ce Dieu nouveau, « Dieu

triste à qui plaît la souffrance ». Par le vœu imprudent de la mystique Kallista, la vierge Daphné lui fut consacrée, victime obéissante et désolée; dans l'âme de cette petite fille bien vivante se rejoignaient, en un contraste déchirant, le passé et l'avenir, l'hérédité antique et la foi nouvelle passivement acceptée. Elle mourut de sa vaine ardeur et du sacrifice consenti, n'ayant pu concilier, dans son cœur innocent, trop de contradictions obscurément senties. Avec elle mourait toute une humanité, pour qui les temps étaient venus.

Tout enveloppée de gazes transparentes, si souple de corps, si puérile et si précoce — hélas! — Mlle Piérat évoqua d'exquise façon la silhouette de Daphné; M. Vargas fut chaleureux; Mme Tessandier eut des moments de beauté; le geste voltigeant de M. Albert Lambert mit la salle en joie.

On fit beaucoup travailler l'orchestre Colonne.

Un succès très vif accueillit la nouvelle pièce du Vaudeville, *la Passerelle* de Mme Fred Grésac et de M. F. de Croisset. Le sujet est dénué de toutes prétentions à la nouveauté; les péripéties en furent maintes fois répétées, dans tous les tons, graves et gais; il commande un développement psychologique et une composition fixés d'avance, d'une inflexible ordonnance et d'une inévitable symétrie. Et dès le premier acte, nous craignîmes d'avoir deviné toute la suite fâcheuse de l'imbroglio mécaniquement déduit. Mais c'est le mérite de la charmante, libertine et impertinente petite œuvre, de nous avoir conduits par le chemin connu sans nous laisser le loisir de le reconnaître. Les auteurs innovèrent, dans le développement de l'intrigue, et de manière délicate. Et il faut louer tout à fait le tact et la mesure avec lesquels ils surent doser, en cette légère comédie, le mélange de fantaisie et de sincérité, de gaîté et de superficielle émotion. A plus d'un moment, leurs gentils héros parurent tout à fait aimables.

Mme Réjane fut exquise de verve, d'entrain, de drôlerie spontanée et de grâce parfois attendrie. L'excellent comédien Dubosc montra des qualités de plaisant naturel et souvent, par des inflexions de voix, des gestes, des attitudes, évoqua le sovvenir de Dupuis; mais pourquoi condamne-t-on M. Tarride à jouer, avec tant de talent, de si mauvais rôles?

Vous trouverez dans *la Bande à Léon*, le vaudeville récent des Nouveautés, les qualités habituelles d'humour, de fantaisie paradoxale, de précieuse invention comique de M. Tristan Bernard. Sa verve ne languit pas, mais souvent elle trouva à se dépenser en de meilleurs sujets. Il semble qu'il ait écrit, cette fois, une suite de scènes plaisantes et gaîment pittoresques — dont chacune, excellente en soi, d'une heureuse invention de détails, d'un dialogue savoureux et pittoresque, a son agrément propre et très vif, — plutôt qu'une pièce solide, solide comme peut l'être la plus légère, et unie dans son ensemble, Mais les défauts qu'on serait tenté de critiquer en ce vaudeville sont bien près de ressembler à des qualités qu'on apprécierait en tout autre. Ce qui plut

le mieux, ce sont d'excellentes parties de comédie : un type tout à fait plaisant d'employé grincheux et prétentieux, dessiné d'un trait original par le personnel comédien Victor Henry, se rattache au meilleur Tristan Bernard.

Il y a encore de beaux jours pour l'opérette.

Un exquis et original fantaisiste, M. Franc-Nohain, un musicien dont la verve atteint à la plus lyrique bouffonnerie et semble continuer celle d'Offenbach, M. Claude Terrasse, nous préparent des soirées de belle folie. Déjà, aux Mathurins, réussirent brillamment deux petits actes, dus à leur heureuse collaboration, et dont l'un : *Au temps des Croisades* fut interdit par la censure, décidément impitoyable à toute œuvre un peu libre, dès qu'elle se relève de littérature, et qu'un souci d'art la distingue de tant de polissonneries tolérées.

André Picard

LES LIVRES

Alfred Capus : **Faux Départ** (Éditions de *La revue blanche*).

Le texte est d'Alfred Capus,
Les dessins de Cappiello.
Tous nos goûts d'art sont repus :
Le texte est d'Alfred Capus.
O propos interrompus,
Brefs soucis, crachats dans l'eau !
L'Énergie, il n'en faut pus,
La Veine est au gigolo
Et tout ça fait un tableau —
Peu moral, mais rigolo :
Le texte d'Alfred Capus,
Les dessins de Cappiello...

Mais la rime simplifie tout, et c'est une méthode honteusement paresseuse que de réduire la sagesse d'un écrivain à la formule, au mot qui la rendit célèbre. La philosophie de Capus n'a guère varié, n'étant point de celles qu'on prend avec le beau temps, et qu'on dépose quand vient la pluie. La vie n'a jamais enseigné la bienveillance ni l'ironie à qui ne les portait d'abord en soi; cette optimiste indulgence qui séduisit le public des Variétés, Capus déjà l'avait su mettre en ses plus minces dialogues du *Figaro*. Mais l'indulgence est en lui plus foncière que l'optimisme; les mœurs des hommes l'intéressent plus que les caprices de la fortune. Sachant que le Destin à deux faces, et que la Veine a pour revers la Guigne, il dira bien : « Qui perd gagne », non pas : « A tout coup l'on gagne ». Si l'un arrive au but, l'autre tombe à l'obstacle, ou recommence la course après un « faux départ ». Encore la famille Desclos n'est-elle pas si mal partie; soyez sûrs que tout s'arrangera. Je ne doute pas que cette exquise Marguerite, si placide, si résolue, et qui d'avance connaît si bien la vie, ne surmonte ses premiers dégoûts et ne façonne sa conscience pour un confortable bonheur.

Pourquoi raconter un roman de Capus? C'est un tranquille déroulement de menus faits significatifs, éclairés d'une lumière égale, qui ne commencent point, qui ne finissent point, mais se croisent et se fondent ainsi que dans la vie. Du moins voudrais-je dire ce qui plus que tout me charme dans un tel livre : c'est l'absence de ce qu'on appelle — l'esprit. — Une malice qui s'aiguise en mots cruels, provoque le lecteur et le dresse en attitude de combat. Contre la malice de Capus, comment se mettre en défense ? Elle est partout et nulle part. Elle se répand sur toutes choses, elle se dilue dans l'atmosphère, elle vous enveloppe, on la respire, ainsi qu'un air salubre et point trop vif, dont la caresse restaure et rafraîchit.

Henry Fèvre : **Les Ingénues** (Chamuel). — Les Rusées, les Sérieuses, les Gentilles, les Bergères, toutes les fillettes que met en scène M. Fèvre, passeront pour fausses ingénues, si vraiment l'ingénuité réside dans l'ignorance et la pudeur, et non dans le naïf élan du désir : car elles se font un jeu de casser le mince cordeau des lois sociales, quand elles ne passent pas à côté, ou par-dessus, ou par-dessous. En elles ce qui séduit l'auteur, c'est cette adresse dans l'audace que personne ne leur apprit et qu'elles tiennent de leur instinct. Les Bergères surtout amuseront par un ton franc de plaisanterie rustique.

Michel Arnauld

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit (traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. Mardrus) ; tome X (*les Aventures de Hassân Al-Bassri*, *le Diwân des gens hilares et incongrus*, *Histoire du Dormeur éveillé*, *les Amours de Zein Al-Mawassif*, *Histoire du Jeune homme mou* (Éditions de *La revue blanche*).— « Le conteur Abou-Ali dit au roi Kendamir : « Si le conte en question n'est pas le plus beau, « le plus merveilleux et le plus extraordinaire qui soit parvenu à « l'oreille des hommes, je subirai, sans amertume en mon âme, le sup- « plice du pal! » ...Et Abou-Ali commença sa lecture... Alors le roi Kendamir, ravi à la limite du ravissement et sûr désormais de n'avoir jamais plus un instant d'ennui, possédant une histoire pareille sous sa main, se leva en l'honneur d'Abou-Ali et le nomma sur-le-champ son grand-vizir... »

Et c'est justement cette histoire merveilleuse que conta Schahrazade au roi Schahriar et que nous conte à son tour Mardrus. Certes, il fallait que « l'histoire merveilleuse » fût bien merveilleuse pour avoir sauvé, dans des temps anciens, de la mort son conteur arabe ; mais il faut qu'elle le soit infiniment davantage pour que de froids Occidentaux, après un exorde si hyperbolique, l'accueillent sans désillusion et même avec un croissant plaisir. Nous pensons qu'il y a à ce miracle trois raisons : d'abord, chaque tome successif et même chaque conte des *Mille Nuits et une Nuit* apporte, comme nous ne saurions trop le redire, quelque chose de neuf : ainsi, les *Aventures de Hassân Al-Bassri*, car c'est là le titre de la prodigieuse histoire, sont le premier conte alchimique : nous y voyons perpétrer le grand-œuvre, par la

science perverse de Bahram le Guèbre; — en second lieu, et sans nous attarder à citer la variété des épisodes et le charme des descriptions : la princesse Splendeur, fille du roi-des-rois des genn aériens, le cheikh Ali-Père-des-Plumes, la jeune géante, aïeule de la *Glumdalclitch* de Gulliver, et les milliers d'amazones nues sur le rivage des îles Wak-Wak, — en second lieu, disons-nous, la forme même de la narration est nouvelle : c'est le plus ancien des derviches dépositaires du conte et dont le dernier l'a transmis au cheik Ishak, qui parle et qui gesticule et qui multiplie les prosopopées ; — troisièmement et surtout, nous ne rappellerons plus, car c'est une évidence, que la traduction du docteur Mardrus est d'une admirable langue française.

Nous avons, dans ce tome mieux que dans les autres, la faculté de comparer — si cela en valait encore la peine — Mardrus et Galland.

Le conte du *Dormeur éveillé* est en effet, d'entre les histoires parues, sans même en excepter *Sindbad*, celle où Galland s'était le moins écarté du texte arabe. Mais précisément parce qu'il l'a suivi avec une fidélité relative, on doit déplorer d'autant plus ses omissions qu'il n'est pas niable qu'elles soient volontaires. Galland a coupé ces passages si caractéristiques et si attendus : le portrait ignominieux et pittoresque de celui qu'il appelle l'iman de la mosquée, soit le cheikh-al-balad, ennemi personnel du Dormeur éveillé; le supplice du susdit et de ses acolytes, d'une férocité si comique; et surtout comment Aboul-Hassân se comporte avec les sept dernières dames, dans le salon des boissons, avant de boire le narcotique.

En vérité, il y a entre l'esprit arabe, restauré par Mardrus, et tout autre esprit la même différence qu'entre la farce du second drôle de l'un des contes et la farce de son compagnon : voyant des gens accroupis en file dans les cabinets de la mosquée, près de la fontaine aux ablutions, le compagnon grossier ne sait inventer que de balayer derrière eux avec un balai d'épines; l'autre s'est composé chez les marchands de fleurs une gerbe d'œillets, de roses, de jasmins et de marjolaine, et pour la plus grande confusion de ses victimes, à chacune il offre un bouquet en disant : « Avec ta permission, ô mon maître! ».

ALFRED JARRY

FÉLIX LE DANTEC : **L'Unité dans l'être vivant** (Félix Alcan). — Ce livre inaugure une méthode biologique. L'auteur l'appelle la *méthode de la navette*. Elle s'appuie sur ce que le fonctionnement d'un être pluricellulaire ne saurait être que la résultante des fonctionnements de ses éléments unicellulaires, et elle consiste dans la série des opérations suivantes : observer un *fait* sur les êtres unicellulaires, déduire de cette observation certaines manifestations théoriques chez les êtres pluricellulaires, comparer ces manifestations théoriques avec les manifestations réelles, tirer de cette comparaison une connaissance de *faits* relatifs aux êtres pluricellulaires, connaissance qui sera alors le point de départ des mêmes opérations dans le sens des pluricellulaires vers les unicellulaires et ainsi de suite. Cette méthode me semble être, au fond, une

application à la biologie de la méthode infinitésimale : la cellule est considérée comme « l'infiniment petit » biologique ; le fait observé sur la cellule représente une équation différentielle ; on en *déduit* une intégrale (manifestation *théorique*), laquelle, confrontée avec la réalité complexe, permet d'en déterminer certaines constantes, lesquelles à leur tour éclairent les termes de l'équation différentielle. Cette méthode, comme il arrive souvent, est, entre les mains de son inventeur, singulièrement fructueuse : citons en particulier l'affermissement progressif (pages 35-40) de la notion d'unité de composition d'une cellule d'apparence hétérogène, et l'établissement (pages 67-73) de l'interprétation chimique des différences sexuelles.

Un besoin éminemment philosophique préside aux recherches (1) de M. Le Dantec, c'est le besoin des définitions. L'auteur entend n'entreprendre une œuvre scientifique qu'après avoir, sous chaque vocable, reconnu (s'il est possible) une réalité toujours identique d'elle-même. (Cf. p. 78-79.) On s'aperçoit bien vite avec lui que, par ce travail, on construit la science elle-même, et que la science n'est en effet, suivant un mot fameux, qu'une langue bien faite. — Ces réalités, capables par leur fixité de supporter une réelle définition, il les cherche dans les conditions constitutives des choses (dans leurs conditions chimiques et autant que possible quantitatives) et montre admirablement comment l'actuelle logomachie biologique tient à ce que les définitions prétendues fondamentales représentent des conditions toutes formelles et contingentes, comment par exemple (p. 96) l'idée d'espèce a toujours été encombrée de l'idée de parenté, comment (p. 120) l'idée d'individu a toujours été masquée par celle de complexité morphologique. — Les formes apparaissent ici comme un *effet* nécessaire des conditions chimiques (p. 16, 37, 131, etc.) et ainsi se trouve justifiée *a posteriori* la conception spinoziste des formes en tant qu'« accidents » de la matière. — La lecture du livre de M. Le Dantec serait, pensons-nous, particulièrement profitable à certains néo-positivistes : nous voulons désigner certaines personnes qui, s'étant cantonnées, par résistance aux entraînements métaphysiques, dans l'enregistrement des faits formels, paraissent vouloir ignorer que les causes latentes des faits sont aussi des faits, et que l'exclusive considération des formes est — historiquement et logiquement — le fondement même de l'esprit métaphysique.

JULIEN BENDA

---

(1) Les autres ouvrages de M. Félix Le Dantec sont :

chez Félix Alcan : *Théorie nouvelle de la vie*, — *le Déterminisme biologique et la personnalité consciente*, — *Évolution individuelle et hérédité*, — *l'Individualité et l'erreur individuelle*, — *Lamarckiens et darwiniens* ;

chez Carré et Naud : *la Sexualité*;

chez Masson et Gauthier-Villars : *la Matière vivante*, — *les Sporozoaires et les coccidies pathogènes*, — *la Bactéridie charbonneuse*, — *la Forme spécifique*.

Correspondance.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Ma *Messaline*, publiée dans votre *Revue* et dans ses Éditions, a déjà eu deux fois l'honneur d'être démarquée : d'abord par un sieur Dupont ou Dumont, qui méritait miséricorde parce que, non sans une pudeur relative, il déguisa son emprunt sous un nouveau titre : « la Chimère »; aujourd'hui, par M. Nonce Casanova, lequel a commis l'imprudence non seulement de conserver le même titre — d'ailleurs à tout le monde — mais de le souligner par *mon* sous-titre : ROMAN DE LA ROME IMPÉRIALE (Cf. annonces de *La revue blanche*, 15 janvier 1901, et annonces dans diverses revues).

J'ai pris la peine de relever les coïncidences et vous transmets la liste des principales : une confrontation plus complète exigerait la reproduction presque totale des deux volumes ! Rappelons seulement, pour ne citer qu'un chapitre, que la fin du roman, où Messaline se sent devenir amoureuse du soldat qui la tue, est en entier de mon invention. Je veux croire que M. Casanova, pour ma plus grande gloire, a pris les documents de mon crû pour une source antique, ce qui l'a fait disserter longuement sur des fausses dents de l'empereur Claude, que j'ai jugées agréables, et sur une boule en verre (!) qu'il m'avait fort diverti de suspendre dans les jardins de Lucullus. Je ne décline qu'une responsabilité : ce n'est pas moi qui ai fait écrire à M. Casanova, en sa page 217 : MESSALUS BARBATA !

M. ALFRED JARRY :	M. NONCE CASANOVA :
Roman de la Rome impériale (premières annonces de (*La revue blanche*).	Roman de la Rome impériale (sous-titre).
« Le coup de Vénus... Vénus... n'est-ce qu'elle est plus femme que déesse? ce doit être Valéria Messallina ma femme, car elle est très belle. » (p. 28-29).	« J'ai amené le coup de Vénus... Oui, oui, sois Vénus. » (pp. 96-97).
Toutes ses dents (il en avait de fausses) claquèrent comme trente-deux dés dans un cornet sanglant. (p. 137).	Il ouvre démesurément une bouche mal fendue où luit la trop nette blancheur des incisives fausses (p. 104).
« Celui qui possède absolument la femme de César est... je suis César !... — Tu es César absolument, « ô César, » dit, à genoux, Messaline (p. 178).	« ... Servinius !... César !... Tu es César, puisque je suis Messaline » (p. 115).
« Silius... ton entrée dans ce lit en costume héroïque [c'est-à-dire tout nu, avec quelque draperie derrière l'épaule gauche]. (p. 177).	« Tu seras vêtu d'une clamyde (*sic*) parsemée d'étoiles et j'en rejetterai sans cesse les pointes derrière tes épaules pour te voir nu !... » (p. 116).
« Je connaissais tous les hommes, mais tu es le premier Immortel que j'aime (p. 222). Emporte-moi, Phalès ! l'apothéose... Tu es le premier ! ô Immortel ! Tu vois bien que je suis vierge... si vierge... si tard ! « (p. 224).	« C'est hier que Messaline est née... Oui, mon bien-aimé... Depuis hier je suis née à la vie véritable, à l'amour, à l'apothéose. » (p. 118).
Est-ce véritablement l'impératrice Messaline ?... Il serait moins inouï que ce fût la Louve même de bronze. (p. 9).	Une cendre de cataclysme est tombée sur la flamme lascive de la Louve (p. 120).

M. Alfred Jarry :

Sous le fin épiderme... Claude découvrit Vénus (p. 45). Là où il [Phalès] redescendrait, était assurément le séjour perpétuel du Bonheur (p. 23).

Et subitement elle éclate en sanglots, et c'est tout à fait, dans le cabinet de toilette... comme si, les perles défilées, le portrait de Messaline, la beauté de Messaline s'écroulait en mille morceaux (p. 47).

La catin Auguste... déguisée par un très vaste manteau de pourpre sombre dont chaque pli est une gouttière de ténèbres, à l'air de la Nuit elle-même. (p. 14).

C'était un soldat vêtu de cuir, et Messaline eut l'impression que s'épanchait en elle une outre en peau de bouc vivant. (p. 19).

« Tu es beau, tu as l'air d'une outre en bouc avec ta casaque de cuir. Sent bon. (p. 216).

Messaline heurta sa chevelure à la renverse contre la muraille, ainsi que la borne du cirque, coiffée d'or, s'écroule sous une roue irrésistible ; et la femme cria à l'écrasement profond de ses entrailles par le timon d'ivoire du quadrige. (p. 19).

Une seule cellule est vide, qu'on réserve à la reine des abeilles... Le trésor de leurs sesterces et de leurs désirs... (p. 17).

Le cabinet de toilette n'a de remarquable... qu'une haute glace étroite (p. 39)... le dernier et le premier et le plus voluptueux de ses bains (p. 42).

Un peu grise, elle pressa le départ de ce premier amant (p. 19). La cellule... a pour tout meuble un banc profond de pierre, moins long qu'un corps étendu, et qui rampe de l'un à l'autre mur, sous un matelas rouge. (p. 18).

Un bout de champ rustique et nu, nu comme la nudité d'un homme, jusqu'à son ithyphalle en figuier... *L'autre* geste du dieu qui féconde semait la mort par tout le champ. (p. 78).

La buée du lupanar vrombit dans le fumeux entrebâillement (p. 19).

M. Nonce Casanova :

Rien n'empêchera Messaline d'être plus belle que la déesse d'Idalie, de chercher le bonheur partout où elle croira qu'il se trouve (p. 158).

Et d'entre ses doigts de grosses larmes coulent, on dirait que les diamants du nimbus se fondent subitement contre l'agitation de cette chair embrasée (p. 157).

La nuit... toutes les jouissances qu'elle cache dans les plis profonds de son manteau sombre (p. 158). O Nuit, Nuit profonde, sœur de Messaline ! (p. 165).

Il lui répugna aussitôt, parce qu'il devenait flasque comme une outre à demi-vide... un certain Cossutamius Capito, rustre qui odorait fort et était toujours recouvert d'un cuir épais comme une brebis de Tarente (p. 171).

C'est d'abord le rameur de myoparo, ses pieds énormes s'embarrassent dans le tapis de byssus ; il s'abat. Son crâne sonne contre le mur. Et la plainte qu'il ne peut retenir entre comme un aiguillon dans le désir de Messaline (p. 190).

Une femme enveloppée du cucullus des prostituées, toute luisante de verroteries, s'approche avec une activité d'abeille, de chacun des hommes qui lui paraissent disposer de quelques sesterces (p. 183).

Le regard de l'impératrice s'irradie contre la haute plaque d'argent poli qui recouvre le mur du recessus, devant elle, et s'enivre de satisfaction (p. 173).

Il s'en va, désolé... Des ivresses s'accumulent, lourdes, contre le cerveau de Messaline ; elle titube, s'affaisse sur le matelas pourpré (p. 200)... le matelas de cuir écarlate (p. 190)... le matelas rouge (p. 207).

Ce spectre lascif qui lui rappelle soudain un vieux Priape de bois, tout rongé de moisissure, qu'elle a aperçu à travers les grilles d'une insula des prés Quinties (p. 203).

La buée des pâmoisons voile délicatement la clarté de la lampe (p. 210).

M. ALFRED JARRY :

Il y a dans le jardin... une merveilleuse boule en verre de Sidon, grosse comme une tête d'homme (p. 57)... Ensuite, une salle; immense et ronde, analogue au Panthéon d'Agrippa. (p. 88).

« Claudi, mon mari, empereur, dieu, dit Messaline au lit, se refusant comme elle aimait à faire jusqu'à la réponse favorable à quelque paradoxal caprice... Je veux la Lune... (p. 141).

Les noces adultères (titre de chapitre) (p. 172).

Les statuettes des déesses de l'Amour, qui sont : Vénus, Cottyto, Perfica, Prema, Pertunda, Lubentia, Volupia... Les petits dieux mâles : Priape, Bacchus, Mercure et Phallus (p. 40).

A mesure que les pelouses (de Lucullus) s'atterrèrent de cette aube plus albe avant-courrière du clair de lune... (p. 84). Or voici ce qui se passait non loin de la grotte de Diane (p. 213).

La malheureuse, réfugiée derrière les portes de fer de ses jardins, vainement opposées au fer prévu des soldats. Et voici, portant une torche, l'affranchi Evodus, qui inonde la pelouse de toute la lumière crue de ses invectives d'esclave (p. 214).

Ce fut la matrone veuve qui eut pitié, sûre que l'enfant coupable serait punie (p. 211).

Lépida baisse son voile, et regarde, de l'œil de Junon (p. 221).

« Chienne, louve! » cria l'affranchi. (p. 214).

La veuve s'en va grave et impitoyable... Il n'y qu'un dieu ou un fantôme qui sache faire des plis si droits (p. 225).

« Laisse-moi me soulever vers ta bouche. » Elle se hausse vers le tribun. Or, c'est l'affranchi qui éclate en sanglots : « Mais je l'aime! » (p. 224).

M. NONCE CASANOVA :

Dans l'énorme globe de cristal qui surmonte le tombeau d'Agrippa se reflète, comme une onde verte, le large frisson des jardins de Lucullus (p. 213).

« Je veux le phénix!... C'est la troisième fois qu'elle crie son désir à la face ébahie de Claude (p. 247). Puis-je envoyer quelqu'un au temple de la Lune prendre le phénix? » (p. 255).

... Ces noces adultères (p. 267).

Les divinités voluptueuses, Priape, Vénus, Cotytto (*sic*), Phallus et Perfica... dorment leur sommeil tranquille de statuettes d'or (p. 273).

Aux jardins de Lucullus, des rayons de lune bercés en l'ondulation du feuillage laissent glisser la caresse d'une clarté vague. Les colonnes balsamiques de la grotte d'Endymion (p. 295).

Soudain les portes d'airain résonnent sous la poussée furieuse des émissaires de Narcisse. Une lumière crue de flambeaux chasse la délicatesse des rayons de lune (p. 298).

Elle se blottit contre la veuve compatissante, dont le regard grave s'est baissé, avec lenteur, et enveloppe d'un réseau de clémence le déclin douloureux de l'enfant perverse. (p. 298).

Toute sa vilenie d'esclave se concentre en un sourire odieux. Il raille : « D'où et où, belle louve? » (p. 299).

Domitia Lépida se lève, majestueuse et lente. L'âme des siècles sublimes ruisselle aux plis droits de son voile funèbre. (p. 300).

« ... Nu!... » Le voile éblouissant d'un vertige lui enveloppe les pensées. Elle oublie la mort. — Elle tend ses lèvres à l'affranchi en qui vient de surgir le désir d'être le dernier homme dont l'étreinte aura fait vibrer ces flancs... » (p. 303).

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

ALFRED JARRY

REVUE FINANCIÈRE

Fonds d'Etat. — Le chiffre global des impôts et revenus indirects pour le mois de janvier dernier présente une moins-value de 368.000 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une diminution de 29.418.900 francs par rapport aux recouvrements de janvier 1901.

A propos de ces résultats, l'*Agence Havas* a communiqué la note suivante :

« Il est vrai que la comparaison des recouvrements du mois dernier avec les produits du mois de janvier 1901 fait ressortir une moins-value considérable, mais cette moins-value n'est qu'apparente : on avait en effet perçu en janvier 1901, par suite des dispositions contenues dans la loi sur le régime des boissons, des taxes ou surtaxes, dont la plus importante était la taxe sur les approvisionnements anticipés d'alcool, qui représentait un chiffre colossal. Il n'est donc pas possible de faire une comparaison utile entre les recouvrements de janvier 1901 et ceux de janvier 1902.

« Ce qu'il faut retenir, c'est le résultat précité, qui permet d'affirmer que la situation va de jour en jour s'améliorant. »

En réalité, la situation ne comporte ni la hausse, ni la baisse de nos fonds publics; les achats des caisses publiques constituent un élément de fermeté les jours où la cote tendrait à faiblir.

Sociétés de crédit. — Dans sa séance du 5 courant, le conseil d'administration du Comptoir National d'Escompte a pris, à l'unanimité, les décisions suivantes :

M. Mercet, vice-président, a été nommé président, en remplacement du regretté M. Denormandie. M. Victor Thiébaut, administrateur, a été nommé vice-président. M. Alexis Rostand, directeur, a été nommé directeur général. M. Auguste Gallay, sous-directeur, entre au conseil avec des fonctions spéciales. M. Emile Ulmann, sous-directeur, est nommé premier directeur spécialement occupé des affaires financières. M. Paul Boyer, inspecteur général, est nommé second directeur, chargé des relations avec les pays étrangers. M. Marquant, fondé de pouvoirs, est nommé inspecteur général. La procuration de fondé de pouvoirs est conférée à divers chefs de division.

On fait pressentir que le nouveau président du conseil d'administration, M. Mercet, désireux de se consacrer complètement au Comptoir National d'Escompte, ne tardera pas à se retirer de la Compagnie Thomson-Houston, mais non sans avoir assuré son remplacement à l'entière satisfaction des actionnaires de cette entreprise, et après avoir présidé la prochaine assemblée générale.

Valeurs industrielles. — Depuis le commencement du mois, une plus-value sensible a été réalisée par les actions des Etablissements Vrosdi-Back. Il paraît que cette Société aurait trouvé preneur, dans d'excellentes conditions, pour ses comptoirs d'Alexandrie et du Caire; d'autre part, on parle d'une participation dans une entreprise à Johannesburg.

Notons une tentative de reprise sur les Etablissements Decauville.

Les actionnaires des Fers et Aciers Robert sont convoqués en assemblée extraordinaire pour le 27 courant, pour nommer un nouveau gérant. Des avis officieux donnent à entendre que cette Société en commandite par actions va se transformer en Société anonyme. Ce qui implique préalablement la mise en liquidation et l'apurement de tous les comptes qu'il y a lieu de dégager ou d'éteindre. Une émission d'obligations tentée, il y a quelques semaines, avait échoué presque complètement.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14568

Immatériel et Inconnaissable

La plupart des arguments que les vitalistes ont opposés aux partisans de l'explication mécanique de la vie viennent d'être rassemblés par le professeur J. Grasset, de Montpellier, dans un livre intitulé *les Limites de la Biologie* (1). Ce livre, qui « est le développement d'une conférence faite à Marseille à une assemblée régionale de médecins catholiques », se compose surtout de citations empruntées aux philosophes les plus notoires. Sa lecture est donc fort instructive ; elle permettra peut-être de comprendre pourquoi l'entente est si loin de se faire malgré les progrès de la science, et il n'est pas inutile d'en parler assez longuement au début de cet article.

Voici, par exemple, ce que l'auteur ajoute (p. 16) à une longue citation de Claude Bernard :

Entendez bien le plus grand de nos physiologistes; la biologie a pour objet d'étude les êtres vivants, l'évolution vitale, leur idée directrice, leur lien spécial..... Cela n'appartient ni à la physique ni à la chimie. — Certes, vous entendrez tous les jours dire le contraire ; mais l'assertion ne me paraît pas **alors** établie scientifiquement.

Cet **alors** résume la méthode.

Restons fidèles aux vieilles traditions ! « C'est dans les vieux cadres » travaillés et sculptés par toutes les générations passées qu'on doit » placer les faits nouveaux découverts par la génération actuelle. Il ne » faut pas que nous oubliions jamais la pyramide des siècles écoulés au » sommet de laquelle nous sommes hissés et du haut de laquelle nous » voyons ainsi mieux et plus loin que nos devanciers. » (Préambule, p. 11.) — Traduction libre : Stahl avait imaginé le phlogistique qui était absurde. Lavoisier a découvert l'oxygène qui en a démontré l'absurdité : croyons à l'oxygène, mais conservons le phlogistique qui nous le fera mieux comprendre !

Et voyez la force des comparaisons ! Il a suffi de représenter sous forme d'une pyramide l'accumulation des erreurs ancestrales, pour conclure avec un semblant de logique que le passé éclaire l'avenir. Mais le passé est bien plutôt un bourbier dans lequel la tradition nous enfouit et nous étouffe. La science ne marche qu'en détruisant sans pitié. « La vérité d'aujourd'hui, n'est-ce pas l'erreur de demain ? » s'écrie Ibsen. Considérons comme provisoires les vérités que nous acquérons et n'attribuons pas aux conquêtes de nos prédécesseurs une éternité qu'elle ne méritent peut-être pas.

La biologie, dit M. Grasset, laisse et laissera toujours en dehors d'elle bien des questions qu'elle ne peut connaître, mais qui n'en existent pas

(1) Paris, Félix Alcan, 1902.

moins et ne sont pas pour cela inconnaissables (p. 7)... Il n'y a pas de science unique qui contienne toutes les autres, pas plus la biologie que les autres (p. 8)... La biologie a des limites; il y a des choses qui ne sont pas de sa compétence, qu'elle ignorera éternellement parce qu'elles sont *autres;* ces choses sont cependant connaissables pour l'homme par d'autres méthodes, d'autres voies intellectuelles ; elles sont l'objet d'autres sciences (p. 10).

Il y a *autre* chose! voilà ce que veut *démontrer* M. Grasset.

La biologie est, dit-il en commençant, la « *science de la vie et des êtres vivants.* » Il est donc bien nécessaire qu'il y ait, en dehors d'elle, la science des *êtres non vivants*. Cela saute aux yeux. Si un monsieur fait une collection de timbres-poste, il fait *autre chose* que s'il faisait une collection de cartes postales. Aussi n'est-ce pas cette vérité banale qu'a voulu prouver M. Grasset, quoi qu'on puisse croire le contraire quand il dit avoir généralisé (p. 169) la pensée suivante d'Auguste Comte : « La physique doit se défendre de l'usurpation des mathéma- » tiques ; la chimie, de celle de la physique ; enfin la sociologie, de celle » de la biologie. » C'est-à-dire qu'il y a dans la science de petits cantons séparés qui doivent avoir leurs moyens d'existence propres et ne rien emprunter. Peu de gens accepteront cette manière de voir.

M. Grasset a surtout voulu répondre à ceux qui croient qu'on peut expliquer les phénomènes vitaux par ceux de la physique et de la chimie; il a voulu montrer aussi, je pense, que la biologie, « *science de la vie et des êtres vivants* », ne comprend pas l'étude des moyens par lesquels les êtres vivants arrivent à la connaissance des choses de l'univers. « Il y a, dit-il, des choses qu'elle ignorera éternellement parce » qu'elles sont autres. » Et je me demande comment il se fait qu'un *mode de connaissance* indissolublement lié à l'état de vie de l'individu qui s'en sert (car on n'a pas le droit, jusqu'à nouvel ordre, de croire que les métaphysiciens et les théologiens seraient capables, s'ils étaient morts, de continuer à faire de la métaphysique et de la théologie), soit en dehors du cadre de la « science de la vie et des êtres vivants. »

A ce point de vue, la biologie aurait droit de contrôle sur toutes les sciences, puisqu'il n'y a pas de science pour un être qui ne vit pas, et que, par conséquent, le « mode de connaissance » appliqué à l'étude d'une science quelconque dépend forcément de la nature de celui qui étudie cette science. Quand nous attaquons un problème, nous n'avons pas seulement à rechercher la solution du problème, si elle est à notre portée ; nous avons aussi à nous demander comment il se fait que ce problème se soit posé en nous, et je ne vois pas que personne puisse nier que notre « nature » y soit pour quelque chose.

La biologie ne se ramène pas à de la physique et de la chimie : « Certes, dit M. Grasset, dans l'être vivant, la chaleur, le son, la » lumière, l'électricité restent soumis à leurs lois propres, comme ces » mêmes mouvements vibratoires dans le monde inanimé. Mais l'être » vivant, par essence et *par définition*, a aussi ses lois propres, objet » d'une science à part. » (p. 11).

Par définition ! Cela est évident! Comment n'y avions-nous pas songé ? Vous collectionnez des cartes postales, moi des timbres-poste; ce n'est pas la même chose. Il y a sur la terre des corps que nous appelons *vivants* et d'autres que nous appelons *bruts ;* c'est une classification admise par tout le monde, et vous venez me dire ensuite que les corps vivants ne diffèrent pas essentiellement des corps bruts ! C'est contraire à la définition ; c'est absurde. La chimie est la science de certains phénomènes liés à la structure intime des corps bruts, et vous voulez m'expliquer la vie par la chimie ! C'est un défi au bon sens ; vous ne pouvez expliquer la vie, apanage des êtres vivants, par la chimie de corps qui, précisément, par définition, ne sont pas vivants.

Supposons qu'on ait classé les corps de la nature en trois catégories au lieu de deux : les corps vivants, les corps bruts et les alcools. Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable : les alcools ont en commun un certain nombre de propriétés qui appartiennent à eux seuls, comme la vie appartient aux seuls êtres vivants. Alors les alcools aussi seraient en dehors de la chimie des corps bruts, par définition. A côté du *vitalisme* il y aurait, par définition, l'*alcoolisme*, théorie philosophique aussi raisonnable que la première. Ne dit-on, d'ailleurs, *esprit* de vin, *esprit* de bois ?.....

M. Grasset cite avec admiration Barthez, le célèbre vitaliste de Montpellier : « Expliquer un phénomène, dit cet auteur, se réduit toujours » à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre ana- » logue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers » et qui, dès lors, semblent être plus connus. » Cela est malheureusement vrai le plus souvent; j'ai moi-même fait remarquer, dans plusieurs ouvrages, que cette comparaison avec des phénomènes familiers est déplorable ; elle est la base de l'erreur anthropomorphique. Voici d'ailleurs de bons (?) passages d'Auguste Comte que M. Grasset ne manque pas de relever : « Les êtres vivants... nous sont d'autant mieux connus » qu'ils sont plus complexes..... L'idée des animaux supérieurs est plus » claire que celle des animaux inférieurs..... La vie animale de l'homme » nous aide à comprendre celle de l'éponge, mais la réciproque n'est » pas vraie. »

Que penseriez-vous d'un savant qui, pour expliquer la plasticité de la glace, dans les expériences de Tyndall, ferait intervenir une comparaison avec le mouvement des glaciers ? Il faut expliquer le phénomène synthétique par ses éléments et non l'inverse.

Les différents phénomènes sont différents ; on ne peut que les comparer les uns aux autres, mais on n'est guère avancé quand on a expliqué un phénomène simple par une comparaison avec un phénomène plus complexe et plus familier. Le but des sciences est au contraire de décomposer un phénomène complexe en des phénomènes élémentaires comparables à des phénomènes simples. Mais, me répondra-t-on, la vie de l'homme est un phénomène *élémentaire* et indécomposable. C'est précisément ce qu'il s'agit de discuter. Dans tous les cas la vie de

l'homme, phénomène simple (!), ne nous aiderait pas à comprendre la vie, de l'éponge, phénomène également simple et différent.

Les explications ne sont que des comparaisons ; à quoi donc comparer la vie d'un être, si ce n'est à la vie d'un autre être ? La biologie est une science fermée ; on ne peut expliquer la vie que par la vie : voilà le thème vitaliste.

Or beaucoup de biologistes ont pensé que la vie est une résultante, une synthèse de phénomènes plus simples ; c'est là une opinion qui est née naturellement de l'observation même. En particulier, l'étude du développement de l'animal nous montre que l'œuf se divise successivement en deux parties, puis en quatre et ainsi de suite, et, dans certaines espèces, ces différentes parties sont nettement séparées les unes des autres, quoique restant juxtaposées. Un être adulte comme l'homme se montre lui-même formé d'un très grand nombre de cellules agglomérées ; d'où, évidemment, pour le naturaliste, une tendance à conclure que l'homme est une agglomération.

« Mais, dit M. Grasset (p. 14), l'unité individuelle que l'on trouve dans » chaque être et dans la série des descendants ne peut pas se com- » prendre avec les seuls éléments physico-chimiques qui sont essen- » tiellement hétérogènes. » Et, *à l'appui* de cette thèse, le savant professeur de Montpellier cite un passage d'un de mes livres : « Comment » oser appeler unité, dit Le Dantec, un ensemble aussi complexe qu'un » homme formé de plus de 60 millions de cellules appartenant à des » types aussi différents ? » — « Rien de plus juste, » ajoute M. Grasset.

Voilà de bonne polémique. Il est vraiment élégant d'emprunter aux adversaires d'une théorie des arguments qui permettent de soutenir cette théorie ; je ne me serais jamais cru vitaliste et animiste ! Je me contenterai de compléter la citation précédente, empruntée à un livre qui avait pour but et pour titre la démonstration de l'*Unité* de l'être vivant :

Comment oser appeler *unité* un ensemble aussi complexe qu'un homme formé de plus de soixante trillions de cellules appartenant à des types aussi différents ? Dans cet homme donné, il y a des nerfs, des muscles, des tendons, des os, des cartilages, des épithéliums, des membranes conjonctives, etc. Chaque nerf, chaque muscle, chaque os est composé d'éléments cellulaires ayant chacun sa vie élémentaire propre ; et cet assemblage hétérogène est un homme ! Quoi d'étonnant, devant la constatation d'un fait aussi extraordinaire que l'on ait songé à expliquer l'unité humaine, cette unité dont notre *moi* nous donne à chacun l'exemple saisissant, par l'intervention dans chaque homme corporel d'une personnalité immatérielle ! L'unité qui ne semblait pas exister dans le corps de l'homme, on la lui fournissait en lui donnant une âme ! Eh bien ! cette unité si peu apparente dans le corps de l'homme, nous la trouvons dans le caractère quantitatif commun à tous les éléments de l'individu. Il ne faut plus croire, comme on a eu longtemps une tendance à le faire, que, étant donnés à l'avance des muscles d'homme, des nerfs d'homme, des cartilages d'homme, on peut construire indifféremment Pierre et Paul avec ces mêmes muscles, ces mêmes nerfs, ces mêmes cartilages. Les muscles du corps de Pierre sont différents des muscles du corps de Paul,

exactement comme Pierre est différent de Paul. La personnalité de Pierre ne réside pas seulement dans tel assemblage de muscles, d'os, d'épithéliums, etc., elle est représentée dans chaque élément de ses tissus. Les divers tissus ne sont pas des éléments de natures différentes communs à tous les individus d'une espèce ; ce sont des modalités diverses d'un élément unique qui détermine la personnalité de l'individu considéré. Voilà ce que l'histologie ne pouvait pas nous faire prévoir et ce qui ressort d'une étude logique de l'hérédité et de l'individualité (1).

Ainsi, la citation de M. Grasset indique uniquement comment j'ai posé le problème et laisse supposer que je l'ai résolu dans le sens vitaliste. C'est, je le répète, de bonne polémique. Je ne veux d'ailleurs pas m'étendre sur cette question ; c'est par hasard et en étudiant les phénomènes d'hérédité des caractères acquis que j'ai été amené à constater l'unité cachée sous l'hétérogénéité apparente de l'être vivant ; mais je crois que, pour un esprit libéré d'idées préconçues, cette unité de structure n'était pas indispensable à la compréhension de l'unité de fonctionnement : une machine peut avoir des rouages de fer et des bielles de bois. Néanmoins cette unité imprévue rend plus certaine l'interprétation synthétique du mécanisme humain et il est plaisant que, de tout un livre destiné à l'établir, M. Grasset tire seulement trois lignes dont le sens paraît être en faveur de l'hétérogénéité !

D'un grand nombre de citations, empruntées à divers auteurs et parmi lesquelles j'ai signalé la précédente parce qu'elle m'intéressait plus directement, le professeur de Montpellier conclut (p. 22) :

— *Donc*, la biologie ne doit pas être identifiée aux sciences physicochimiques.

Je suis arrivé à une conclusion diamétralement opposée, mais je ne veux pas reprendre ici cette question que j'ai longuement développée dans plusieurs livres. Il me semble d'ailleurs que l'opinion de M. Grasset n'est pas aussi solidement étayée qu'il veut bien le dire ; voici, en effet, comment il termine son chapitre II :

Je crois fermement que la biologie est et restera une science séparée, distincte, irréductible à la science physicochimique.

Cependant, je dois ajouter que la limite qui sépare ces deux sciences est bien moins radicale, absolue et définitive que les suivantes.

On ne peut pas dire qu'il soit antirationnel de supposer qu'un jour on trouvera le moyen de passer d'un corps brut à un corps vivant et par suite d'unifier ces deux sciences. Je ne crois pas que cela arrive ; mais je reconnais que cela *peut* arriver (p. 22).

C'était bien la peine de tant batailler pour faire ensuite cette concession ! M. Grasset *croit fermement* que la biologie est et restera une science séparée ; M. Le Dantec *croit fermement* que la biologie est une partie de la physicochimie ; ce sont là des croyances personnelles et qui proviennent d'un état particulier du cerveau ; elles seront acceptées ou

(1) *L'Unité dans l'Être vivant*, Paris, 1902 ; p. 159.

repoussées par les gens suivant leurs tendances sentimentales ; il n'y a là rien de scientifique. Ce qui importe ce sont les arguments pour ou contre ces manières de voir. Or, ceux de M. Grasset ne lui paraissent pas à lui-même inattaquables, puisqu'après avoir démontré (?) que la biologie est une science à part, il admet qu'on arrivera peut-être un jour à la rattacher à la physicochimie. Je ne pourrais pas juger avec assez d'impartialité les arguments de l'école à laquelle j'appartiens, mais j'affirmerai cependant, avec moins de modestie que M. Grasset, que ces arguments me paraissent irréfutables et que, dans l'état actuel de la science, on est en droit de rattacher aux phénomènes mécaniques *toutes* les manifestations vitales.

Si d'ailleurs M. Grasset nous fait cette concession relativement à la séparation de la biologie et des sciences physiques, c'est parce qu'il est beaucoup plus sûr de la séparer de tout un groupe d'autres sciences : « Je déclare rationnellement et définitivement impossible la suppres- » sion des limites que nous allons étudier maintenant sous le nom de » *limites latérales* et de *limites supérieures* » (p. 22). Entendez par là les limites qui séparent la biologie de la morale, de la psychologie, de l'esthétique, de la sociologie, de la métaphysique et de la théologie. Voilà un programme bien vaste et bien fait pour effrayer ! Les spécialistes de chacune de ces branches de connaissances humaines ne manqueront pas en effet de taxer d'ignorance tout individu qui se permettra de ne pas penser comme eux. Ecoutez M. Fouillée, cité par M. Grasset : « Seuls des hommes *incompétents* peuvent... croire que des atomes » bruts, disposés d'une certaine manière, comme les diverses pièces » d'un moulin, arriveront à penser » (p. 21). Je suis incompétent, hélas, car je crois précisément que des atomes bruts, disposés de manière à faire un homme, font un homme qui pense. (Pour ce qui est du moulin, je ne sais pas, je l'avoue). Me voilà donc hors de cause, et ceci sera vrai aussi pour la morale, l'esthétique, la métaphysique, etc...! Mais je me demande si M. Fouillée a vu des atomes et a acquis par là une compétence particulière. Moi, je n'en ai jamais vu et je suis même sûr que je n'en verrai jamais; je resterai donc incompétent. Ce qui me console c'est que toutes ces *sciences* qui, d'après M. Grasset, se séparent sûrement de la biologie, sont précisément des sciences qui, jusqu'à présent, n'ont jamais manifesté un caractère impersonnel. Je ne nie pas que plusieurs d'entre elles ne soient appelées à devenir des sciences exactes (qu'est-ce qu'une science qui n'est pas exacte ?), mais, aujourd'hui, elles sont encore des sciences de sentiment. Au contraire, pour la physique et la chimie, qui sont véritablement des sciences impersonnelles, M. Grasset admet qu'il y a doute.

Or cela est très important, car si l'on admet que la vie est un phénomène physicochimique, le déterminisme vital est absolu, la liberté est une illusion et il ne peut plus être question de la *morale*, au sens que lui donne M. Grasset. Cela n'empêche pas d'ailleurs qu'il y ait une morale, c'est-à-dire un ensemble de lois nécessaires à la vie en société, une *hygiène sociale*.

Je ne dis pas, évidemment, que la morale ainsi définie coïncidera exactement avec ce que nous appelons couramment de ce nom. Rien n'est moins sûr que la perfection de notre morale au point de vue du bonheur d'une société humaine. Peut-être pourrait-on tirer de l'étude approfondie de la nature de l'homme un ensemble de principes d'hygiène sociale dont quelques-uns seraient en contradiction avec notre conception actuelle du bien et du mal. Peut-être approuvons-nous des choses qui sont nuisibles, peut-être réprouvons-nous des choses qui seraient utiles.

Mais, dira-t-on, et c'est là la réponse ordinaire à ce sujet, l'homme sent en lui-même ce qui est bien et ce qui est mal sans avoir besoin de se demander si c'est utile ou nuisible à la société. Sans doute, mais il possède aussi des yeux qui se développent naturellement chez lui sans qu'il ait besoin de se demander, quand il est œuf, s'il est utile ou nuisible d'y voir clair. Et cela est vrai de tous les organes de l'homme. Un bon transformiste ne s'en étonne pas : il sait qu'il a un nez et des yeux à cause des hérédités accumulées par ses ancêtres au cours des périodes géologiques.

De même ce que nous appelons le sens du bien et du mal, c'est une particularité de notre cerveau qui résulte, comme nos autres caractères, des hérédités ancestrales. Et si ce sens intime s'est fixé dans le patrimoine de notre espèce au point d'être commun à tous les hommes sans exception, c'est sans doute qu'il a été utile pendant une période fort longue de notre histoire. Aujourd'hui, les conditions de la vie humaine se trouvent modifiées de fond en comble ; il est possible que telle ou telle partie au moins de notre morale héréditaire ne soit plus adéquate au milieu dans lequel nous vivons ; il est possible même qu'elle soit nuisible ; mais cela n'empêchera pas l'hérédité de la conserver encore pendant de longues générations ; ce n'est que très lentement qu'elle s'atrophiera sous l'influence de la désuétude, comme notre appendice cœcal, notre plantaire grêle et nos dents de sagesse.

Il n'est pas certain que notre sens intime ne nous trompe jamais en nous indiquant notre devoir dans des conditions *différentes* de celles où ce sens intime est né, de même que si nous devenions, par un cataclysme, des animaux marins, nos pieds, si utiles pour marcher sur le sol, gagneraient à se transformer en nageoires ; ils resteraient cependant pieds pendant de bien longues générations ! Les animaux domestiques ont conservé, de leur vie sauvage, une *peur* instinctive qui leur est aujourd'hui plus nuisible qu'utile.

Il est éminemment antiscientifique, si nous croyons à l'origine ancestrale de notre sens du bien et du mal, de le considérer comme un critérium absolu dans des conditions nouvelles. Notre morale, pour continuer à mériter ce nom, devra s'adapter aux circonstances dans lesquelles se perpétue notre espèce. Ce serait un respect exagéré de la tradition que la conservation, malgré tout, des lois de nos grands-parents ; ces lois seront peut-être nuisibles à nos arrière-neveux qui en auront, cependant, dans leur conscience intime, le respect héréditaire.

Mais si tout cela est vrai, l'étude de la morale est du domaine de la biologie ! Aussi M. Grasset nous déclarera que nos raisonnements sont faux ; la liberté humaine n'est pas une illusion, l'homme est libre; nous concluons des animaux à l'homme, ce qui est absurde. La morale, dit-il, est spéciale à l'homme : « Dans les actes les plus intelligents de l'ani-
» mal, il y a toujours de l'automatisme, rien qui ressemble à l'acte
» libre et voulu de l'homme responsable. » (p. 27).

Il faut un parti pris évident pour nier l'existence chez les animaux d'une intelligence comparable à celle de l'homme, non pas comme développement, mais comme nature. Lisez le livre de Romanes sur l'intelligence des animaux, les faits qu'il rapporte vous convaincront. Il n'y a pas de milieu : si l'homme est libre, l'animal est libre ; si l'animal n'est pas libre, l'homme ne l'est pas davantage.

Les animaux ont-ils une morale ? Evidemment ils n'ont pas la même morale que les hommes ! Ce qui est le bien pour l'homme, peut être le mal pour le castor ou la fourmi ; mais je pense que les castors et les fourmis, dérivant, comme l'homme, d'ancêtres qui ont été soumis à la sélection naturelle, doivent en avoir conservé, comme l'homme, des traces héréditaires dans le cerveau : et ces traces héréditaires doivent s'appeler la conscience morale des castors et des fourmis. Je ne sais si leur conscience morale les trompe comme la nôtre peut nous tromper, où si elle est parfaitement adaptée à leur genre de vie actuelle, mais, à en juger par les résultats, nous devrions envier les abeilles, par exemple, dont les sociétés feraient honte à la nôtre. Les abeilles vivent depuis longtemps dans des conditions invariables ; leur hygiène sociale doit être la même depuis d'innombrables siècles et il est probable que leur conscience morale y est adéquate. Aussi quels admirables exemples d'abnégation et de dévouement à la prospérité de la ruche ! Mais vous avez lu le livre de Maeterlinck...

Voici maintenant la conclusion de M. Grasset ;

Les esprits positifs et scientifiques (?) doivent simplement raisonner de la manière suivante. L'expérience nous montre l'existence chez nous et chez nos semblables des idées de bien, d'obligation, de libre arbitre (?). La biologie est impuissante à étudier ces idées, parce qu'elle n'étudie que les lois communes à tous les êtres vivants et qu'elle ne découvre (?) rien de semblable à la morale chez les animaux et les plantes.

La biologie n'est ni morale ni immorale; elle est amorale...

Donc la biologie est impuissante à tout étudier ; donc quelque étendu que soit son domaine, il y a quelque chose qui lui échappe.

Ce quelque chose doit être l'objet d'une autre science distincte et séparée de la biologie, irréductible à la biologie. Cette science est la psychologie.

Il est inutile de suivre pas à pas M. Grasset dans l'étude des limites qui séparent la biologie tant de la psychologie que de la sociologie. Sa méthode de démonstration consiste en une accumulation de citations empruntées à divers auteurs ; parmi ces auteurs, les uns sont favorables, les autres opposés à la thèse qu'il soutient ; il choisit naturellement les conclusions des premiers, mais rien n'empêche le lecteur de

faire le contraire, car les citations de M. Grasset résument des opinions et non des arguments. L'ensemble de ces chapitres peut d'ailleurs se réduire à deux affirmations : 1° l'homme est libre ; 2° il y a entre l'homme et les animaux des différences essentielles. Les biologistes répondront à cela que les différences entre l'homme et les animaux ne sont pas essentielles, et tiennent à l'inégalité du développement cérébral. Mais qu'ont de commun le développement matériel du cerveau et ce quelque chose de spécial qui dirige notre activité? « Seuls des » hommes incompétents, dit M. Fouillée, peuvent croire que des ato- » mes bruts, disposés d'une certaine manière, comme les pièces d'un » moulin, arriveront à penser. » *Donc,* (c'est le mode de raisonnement de M. Grasset) il y a dans l'homme autre chose que de la matière. Le professeur de Montpellier ne s'étend pas sur ce sujet, mais il importe que nous nous y arrêtions quelque temps, laissant désormais de côté *les Limites de la Biologie.* C'est en effet sur ces mots *matière* et *pensée* que l'on discute à perte de vue ; il n'est peut-être pas inutile de se demander si l'on sait bien ce qu'on dit quand on les emploie. Les sciences expérimentales ont fait beaucoup de progrès depuis que ces mots ont été employés pour la première fois et j'ai bien peur que l'on continue volontairement à donner au mot *matière* une signification identique à celle qu'elle avait du temps d'Aristote.

Votre système, dit-on aux matérialistes (1), vous contraint d'affirmer que la matière doit produire la pensée, l'observation scientifique *nous* contraint d'affirmer que la matière est incapable de produire la pensée. Nous savons en effet ce que c'est que de la matière et nous savons aussi ce que c'est que de la pensée; l'observation externe nous renseigne sur le premier point et l'observation scientifique sur le second. La matière nous apparaît étendue, pondérable, divisible ; on peut la mesurer et elle est localisée dans le temps et dans l'espace. La pensée n'est ni pondérable, ni étendue, ni divisible ; elle exclut le mouvement et la mesure. Quelles seraient les dimensions d'une pensée, la force mécanique d'une volition, le côté droit d'un désir ? Il serait aisé de développer dans le détail ces caractères absolument irréductibles de la pensée et de la matière tels que l'observation nous les fournit. Cela a été fait cent fois. Je me contenterai de conclure : entre la pensée et la matière la différence ne saurait être plus grande ; elle se présente sous forme de *contradiction.* Voilà ce que l'observation nous révèle. Vous dites, au nom d'une thèse que gratuitement vous supposez démontrée : la matière doit contenir les éléments de la pensée. Au nom de l'observation et de la raison, je vous réponds : la matière ne peut contenir ce qui est la négation d'elle-même. Or la pensée nous apparaît comme la négation de la matière ; donc la matière ne peut contenir les éléments de la pensée.

Nous *savons*, dit l'auteur, ce que c'est qué de la matière. Hélas ! je crains bien que nous ne le sachions jamais ! Reprenant la citation précédente de Barthez, « les explications ne sont que des comparaisons »,

(1) Cette citation est empruntée à un article qui est encore à l'impression et dont le manuscrit m'a été obligeamment communiqué par l'auteur, M. Chanvillard.

je me demande à quoi on pourrait comparer la matière pour l'expliquer et la définir ! Le langage humain parle de matériel et d'immatériel ; il oppose sans cesse ces deux mots et il ne peut en donner la définition ; ou plutôt, il ne peut définir l'un d'eux que par rapport à l'autre, en l'opposant à l'autre. Pour ceux qui prétendent que le monde se compose uniquement de matière, que serait l'immatériel? un simple concept humain qui, comme tant d'autres concepts humains, ne représente rien. Si en effet on déclarait appeler matière *tout ce qui est*, l'immatériel, par définition, serait *ce qui n'est pas*.

Ceci a l'air d'une plaisanterie ; évidemment, le mot matière n'a d'utilité que si l'on admet qu'il y a, dans le monde, autre chose que de la matière. C'est ce que font beaucoup de philosophes, les vitalistes, par exemple ; ils pensent qu'il y a dans le monde des éléments de deux essences différentes, la matière et l'immatériel, éléments qui n'en existent pas moins l'un et l'autre, mais qui diffèrent *essentiellement*. Et ils admettent que l'immatériel peut influer sur la matière ; *mens agitat molem !*

Je voudrais montrer que le sens du mot matière a changé depuis l'époque où l'on a commencé à l'employer et aussi que l'immatériel a reculé devant son extension.

Les anciens considéraient comme matériels les corps pesants ; ils croyaient que l'air ne pesait pas et admiraient comme un souffle divin le vent qui agitait les feuilles des arbres. En tout cas, l'air était quelque chose de plus *subtil* et qui pouvait agir sur la matière, plus grossière. Les êtres vivants, formés de matière grossière, semblaient doués de mouvements spontanés ; naturellement, on pensa, par une comparaison facile avec les phénomènes familiers, que la cause de ces mouvements résidait dans une substance plus subtile qui agitait les corps comme le vent agite les feuilles. Les mots *animus* et *anima* ressemblent trop à *anémos* pour que nous ne soyons pas certains que cette comparaison a été faite. Aujourd'hui encore, le mot souffle est souvent employé, dans le style imagé, avec un sens analogue.

Plus tard, les physiciens démontrèrent que l'air est pesant ; il n'était donc plus possible de comparer l'âme à du vent, mais comme on ne pouvait pas encore trouver, dans le corps lui-même, les causes de son mouvement, on conserva, sans trop préciser, l'ancienne explication. Il y avait dans l'être vivant, *quelque chose de plus subtil* qui avait le pouvoir de mettre le corps en branle. Ce quelque chose de plus subtil, que l'on avait anciennement comparé à du vent, on ne le comparait plus *à rien de connu*, et cela était dangereux au point de vue scientifique ; mais on avait un mot, *âme*, pour représenter ce quelque chose de plus subtil et d'hypothétique, et, quand on a un mot, on se contente aisément.

Il n'y avait pas que le vent dont la nature fût inconnue aux anciens ; ils ignoraient les enchaînements de bien des phénomènes que nous comprenons aujourd'hui et ils les expliquaient par l'intervention de dieux dans lesquels ils personnifiaient les forces de la nature. Ce principe, plus subtil que la matière et qui anime les êtres vivants, l'âme, on

le compara plus ou moins explicitement au principe d'action des dieux; et ainsi se créèrent dans les langues humaines les deux mots *matériel* et *immatériel*, le second représentant en réalité un ensemble de principes *hypothétiques* imaginés pour expliquer les phénomènes qu'on ne comprenait pas. Depuis, les progrès de la science ont permis à l'homme de comprendre la plupart de ces phénomènes, mais des mots avaient été inventés pour les expliquer: ces mots ont été conservés, puisqu'ils étaient dans le langage courant et on a naturellement continué à s'en servir et à croire qu'ils signifient quelque chose; voilà à peu près ce que représente aujourd'hui l'immatériel: un certain nombre de mots surannés.

Quant au mot *matière*, on ne saurait prétendre qu'il n'a pas changé de signification. Au début, il représentait les corps solides et les corps liquides; plus tard il représenta aussi les gaz, c'est-à-dire l'ensemble des corps pesants et l'on considéra la *pesanteur* comme une propriété de la matière. Enfin les physiciens démontrèrent d'une manière irréfutable l'existence de *quelque chose* de subtil, qui ne se manifeste pas directement à nous, mais dont les *mouvements* peuvent influencer la matière pondérable et agir sur nos organes des sens: j'ai nommé l'éther. L'éther n'est pas pesant. Est-ce donc de la matière? Non, si l'on a défini la matière par la pesanteur. Mais alors, si ce n'est pas de la matière, c'est quelque chose d'immatériel? Pas davantage; le mot immatériel est déjà occupé; il représente un certain nombre de principes *actifs*, de *causes*, au moyen desquels on expliquait, avant les découvertes de la science, les phénomènes qu'on ne comprenait pas. Tandis que l'éther des physiciens, c'est seulement quelque chose qui reçoit du mouvement et qui le transmet, mais qui n'en crée pas. C'est en un mot quelque chose d'*inerte*.

Il vaut donc mieux renoncer à donner la pesanteur comme propriété à la matière; l'éther, impondérable, est de la matière. Et l'on dira seulement que la matière, pondérable ou impondérable, est *inerte*.

Je prévois la réponse triomphante des vitalistes : « Rien de plus juste! la matière est inerte! donc il y a quelque chose *qui n'est pas de la matière* et qui la fait sortir de son inertie! *mens agitat molem!* » Mais ce n'est là qu'une mauvaise plaisanterie. Le mot *inerte* appliqué à un corps veut dire que ce corps « est incapable de modifier par lui-même son état de repos ou de mouvement. »

L'observation nous prouve *qu'il y a de la matière en mouvement*; la physique nous apprend que, dans les corps bruts au moins, cette matière est soumise au principe de l'inertie; la question se pose donc de savoir si, outre la matière inerte, il existe dans le monde quelque chose d'immatériel, l'esprit, capable de créer du mouvement ou de modifier le mouvement préexistant.

Voilà le problème.

La science des corps bruts affirme l'inertie. En physique et en chimie, il n'y a pas de manifestation d'un principe immatériel produisant des mouvements nouveaux, des *commencements absolus*. En un mot,

les phénomènes de la matière brute sont *déterminés*. En est-il de même pour les corps vivants?

Pour beaucoup de gens, cette question ne se pose même pas, tant il semble évident qu'il y a chez les animaux un principe intérieur d'action. Le mouvement de l'homme paraît spontané; il cesse quand l'homme meurt, c'est donc qu'à la mort le principe intérieur d'action, le principe *vital*, disparaît. Voilà l'origine de la théorie vitaliste; elle résulte naturellement de l'idendité apparente de l'homme et de son cadavre.

Les biologistes n'admettent pas cette théorie. Si le cadavre ne manifeste pas, dans les mêmes conditions, les mêmes phénomènes que l'être vivant, c'est que le cadavre est matériellement différent de l'être vivant. Toutes les manifestations vitales résultent de la structure matérielle du corps; il y a dans l'homme, comme dans les autres corps de la nature, des transformations de mouvements; il n'y a pas création de mouvement, il n'y a pas de commencements absolus. Voilà la théorie déterministe.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion des arguments invoqués par les deux écoles. Je me contente de poser la question d'une manière précise. Pour les vitalistes, il y a dans le monde, outre la matière inerte, un principe immatériel capable de créer du mouvement; pour les déterministes tous les phénomènes que nous observons s'expliquent par des transformations d'un mouvement préexistant et par conséquent il devient inutile de spécifier que la matière est inerte pour la distinguer d'autres choses qui ne seraient pas inertes; la matière, chose absolument indéfinissable, serait alors « tout ce qui est ». On ne peut la comparer à rien qu'à elle-même. Les déterministes n'affirment pas d'ailleurs qu'il n'existe rien au monde en dehors de la matière; ils affirment seulement que s'il existe quelque chose d'autre, ce quelque chose n'intervient jamais dans les phénomènes qu'ils observent; ce quelque chose n'agit pas sur nous et nous est par conséquent inconnaissable.

La question du déterminisme est au contraire du domaine de la science. Il y a encore aujourd'hui des divergences d'opinion au sujet du déterminisme animal et surtout du déterminisme humain, mais cela tient à ce que la question n'est pas étudiée depuis assez longtemps. Il sera possible un jour d'établir expérimentalement si oui ou non l'homme est libre. Ce sera plus difficile que ce ne l'a été pour les corps bruts, parce que l'homme est un mécanisme très complexe et qu'il est presque impossible de connaître à un moment donné l'état exact de tous ses rouages; parce que surtout, l'homme varie incessamment, qu'il n'est pas comparable à lui-même à deux moments distincts de son existence et que, par conséquent, on ne peut pas savoir facilement si, dans les conditions données, *il aurait pu* agir autrement qu'il ne l'a fait.

C'est, en général, pour des raisons extra-scientifiques que l'on prend place dans le débat sur le déterminisme. Pour beaucoup, l'existence d'un principe immatériel dirigeant la matière inerte est un article de foi. Pour d'autres, au contraire, l'étude des êtres inférieurs entraîne la croyance au déterminisme vital que l'on peut démontrer expérimentale-

ment chez ces mécanismes simples. Ils concluent par analogie, et de proche à proche, aux animaux de plus en plus compliqués, jusqu'à l'homme. Ils ne peuvent pas encore donner du déterminisme humain une preuve directe, sans quoi, évidemment, tout le monde serait d'accord, mais ils décomposent le fonctionnement de l'homme en éléments *déterminés* et ils conçoivent que la synthèse de ces éléments soit également déterminée. Ils n'acceptent donc pas, jusqu'à nouvel ordre, les principes immatériels que défendent leurs antagonistes plus respectueux de la tradition. Ils se déclarent d'ailleurs tout prêts à abandonner le déterminisme dès qu'un fait, scientifiquement contrôlé, aura mis en évidence la liberté humaine. Mais, jusqu'à présent, un tel fait n'existe pas ; il faut être convaincu d'avance pour voir un miracle.

Les vitalistes s'étonnent que des hommes de science aient l'entendement assez obtus pour ne pas se rendre à l'évidence de leurs démonstrations ; ils parlent d'entêtement, d'aveuglement volontaire ! Ils feraient mieux de se dire que leurs démonstrations ne sont pas assez sûres ; le jour où elles auront pris le caractère d'une vérité impersonnelle, tout le monde sera convaincu ; personne ne doute du théorème de Descartes. Or, jusqu'à présent, les vitalistes nous ont donné des opinions et non des arguments.

L'homme est donc, dans la matière en mouvement, un groupement momentané, ou plutôt une succession de groupements momentanés d'éléments matériels. Personne ne le nie, mais les déterministes croient que nous sommes composés de matière seulement, les vitalistes pensent qu'il y a en outre en nous un principe intérieur d'action (anima, animus, *anémos*). Le jour où ils auront démontré que l'homme fait exception à la loi d'inertie (et, je le répète, cela est du domaine expérimental), tout le monde croira à ce principe immatériel dont la tradition enseigne l'existence. Jusque-là les déterministes auront le droit de conserver leur manière de voir. Je voudrais montrer maintenant que, quoi qu'en disent les vitalistes, l'opinion déterministe n'est pas en contradiction avec le sens intime et ne blesse pas la modestie que doit nous inspirer la limitation évidente des connaissances humaines. Plaçons-nous donc franchement au point de vue déterministe et voyons si nous serons conduits à des absurdités.

L'observation des êtres vivants conduit à considérer la manifestation essentielle de la vie, l'*assimilation*, comme faisant partie du groupe des phénomènes matériels que l'on qualifie de chimiques, par opposition à ceux qui sont plus spécialement appelés physiques. Si l'on admet la théorie atomique, il est facile de comprendre en quoi la physique diffère de la chimie. La seconde de ces sciences s'occupe des mouvements matériels qui produisent ou détruisent des agglomérations définies d'atomes, des molécules composées ; la première traite au contraire des mouvements qui n'entraînent ni production ni destruction des molécules. La vie, l'assimilation, qui est une fabrication continue de substance vivante, est un phénomène chimique ; mais il est bien évideut qu'aucun phéno-

mène chimique ne peut se produire sans s'accompagner de phénomènes physiques ; de même la vie s'accompagne de production de chaleur et d'électricité.....

Elle s'accompagne aussi de conscience, autant que chacun de nous peut en juger par lui-même, c'est-à-dire qu'une agglomération vivante est constamment tenue au courant, d'une manière plus ou moins synthétique, de l'ensemble des phénomènes chimiques qui se passent en elle et de la répercussion des mouvements extérieurs sur son état d'équilibre momentané. Un état de conscience, c'est donc la traduction, dans un langage spécial, de l'ensemble des mouvements qui se font dans notre être au moment considéré. Ce langage est obscur à un certain point de vue, clair à un autre point de vue. Il est obscur, en ce sens qu'il ne nous renseigne que sur des synthèses ; lorsque nous voyons passer un cheval, nous ne savons pas quelle modification s'est produite à ce moment dans notre rétine, dans notre cerveau, dans tout notre individu ; nous ignorerions totalement notre structure si nous ne la connaissions que par notre conscience. Mais si nous ne savons pas, quand nous voyons un cheval, quelle modification s'est produite dans notre rétine, nous savons du moins qu'il passe un cheval devant nous, et cela est très important.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de l'explication de ce fait que des mouvements cérébraux qui peuvent n'avoir aucun rapport direct avec la forme d'un cheval nous font néanmoins connaître cette forme. C'est l'affaire de l'éducation et de l'évolution des espèces...

La seule chose que nous ayons en ce moment à retenir, c'est que la synthèse d'un ensemble de mouvements simultanés s'accompagne, dans un individu, d'une certaine représentation synthéthique de cet ensemble. Pour les vitalistes, cela est tout simple ; puisqu'il y a en nous un principe immatériel que nous ne comparons à rien, et pour cause, on ne saurait nous empêcher d'attribuer la conscience à ce principe immatériel ; nous pouvons aussi le supposer tenu sans cesse au courant de tout ce qui se passe dans le corps qu'il habite.

Quoi de plus naturel ? C'est bien commode, les principes immatériels, puisqu'on ne peut les comparer à rien ! Avons-nous quelques difficultés dans l'explication de l'homme ? Nous imaginons dans l'homme un principe immatériel qui a précisément pour propriétés spéciales tout ce que nous ne comprenions pas, et le tour est joué !

Voyez au contraire à quoi sont acculés les pauvres déterministes. Il n'y a dans l'homme que de la matière en mouvement ; la synthèse de ces mouvements est consciente, donc les mouvements de la matière sont conscients ! Mais lisez plus haut ce que nous dit un vitaliste *au nom de l'observation et de la raison* (!?) : « la matière ne peut contenir ce » qui est la négation d'elle-même. Or la pensée nous apparaît comme » la négation de la matière ; donc la matière ne peut contenir les éléments » de la pensée. » Conclusion : Les déterministes se trompent puisqu'ils sont conduits logiquement à une erreur évidente.

Je voudrais bien savoir au nom de quelle *observation* on affirme que

la matière ne peut contenir les éléments de la pensée. Nous ne savons pas ce que c'est que la matière; pour toute la matière qui n'est pas *nous*, nous ne pouvons ni affirmer ni nier qu'elle soit consciente, puisque nous ne sommes pas *elle ;* quant à la matière qui nous constitue, la seule dont nous puissions remarquer la conscience, si elle en a une, nous constatons précisément qu'elle est consciente! Les vitalistes disent qu'elle ne l'est pas par elle-même, mais ils l'affirment sans le démontrer et, jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons dire que la seule observation intime qui nous soit permise sur de la matière n'est pas de nature à prouver que la conclusion des déterministes soit absurde.

Continuons donc à nous placer au point de vue déterministe. L'homme est une agglomération de matière en mouvement; ses états de conscience, ce sont les synthèses successives des consciences de ses mouvements élémentaires. Or, c'est par ses états de conscience successifs que l'homme a connaissance, tant de ce qui se passe au dedans de lui que de ce qui se passe à l'extérieur. Il est donc bien évident que pour qu'un fait extérieur puisse être connu de l'homme, il faut que ce fait retentisse d'une manière quelconque sur les mouvements matériels de son corps. La physique nous enseigne que beaucoup de mouvements vibratoires peuvent arriver jusqu'à l'homme, soit par l'intermédiaire des corps pondérables (son), soit par celui de l'éther (lumière), et que l'homme possède précisément des parties spéciales, dites organes des sens, dont la matière est impressionnée par ces mouvements vibratoires. Mais rien n'empêche qu'il y ait dans le monde bien des mouvements incapables d'agir directement sur les organes des sens de l'homme, incapables aussi d'influencer d'autres mouvements qui agissent sur l'homme. L'existence de ces mouvements ne peut, en aucune manière, arriver à la connaissance de l'homme. S'ils existent, ils sont *inconnaissables* à l'homme.

Supposons par exemple, *mais uniquement pour fixer les idées*, que les phénomènes vitaux soient des mouvements d'atomes. Nous ne savons pas ce que c'est qu'un atome ; cela est très petit par rapport à nous (mais nous n'avons aucunement le droit de supposer que cela ressemble à un petit grain de plomb ou à tout autre objet connu de nous). En tout cas, pour petit que soit l'atome par rapport à nous, il n'en a pas moins des dimensions finies et si (ce que nous ne pouvons savoir) il existe des êtres doués de conscience aussi petits par rapport à l'atome que nous le sommes par rapport à la terre, ils constateront peut-être, par *leur* chimie, que l'atome se décompose en atomules comme la terre se décompose en atomes. Et le mouvement de ces atomules sera sans action sensible sur celui de l'atome, de même que nos chansons ou nos illuminations sont sans action sensible sur la gravitation de la terre. Le mouvement de ces atomules nous sera donc inconnaissable (si nous avons supposé que les phénomènes vitaux sont des mouvements d'atomes), et c'est pour cela que nous ne pouvons songer à pénétrer jusqu'au fond la connaissance de la structure de la matière. De même,

si notre terre est un atome, notre système solaire une molécule d'un monde d'ordre plus élevé, nous faisons peut-être partie du petit doigt d'un géant dont les faits et gestes nous sont inconnaissables.

Peut-être aussi existe-t-il, outre la matière, des principes immatériels qui (nous nous sommes placés au point de vue déterministe) *sont sans action sur elle*. Ils nous sont donc également inconnaissables.

L'homme est entouré d'inconnaissable, mais cet inconnaissable lui est indifférent par cela même qu'il lui est inconnaissable, puisqu'il n'agit aucunement sur les mouvements dont résultent la vie et la conscience humaine. Et il serait absurde par conséquent d'attribuer à cet inconnaissable une action directrice sur les phénomènes matériels dont nous sommes témoins. Il est inaccessible à l'homme, mais l'homme aussi lui est inaccessible.

Il ne faut pas parler de métaphysique. Rien n'est en dehors de la nature; mais il y a une *métanthropie*, c'est-à-dire un ensemble de faits qui sont sans action sur l'homme et ne peuvent être connus de lui. La science n'a pas à s'en préoccuper; c'est au contraire un sujet dans lequel l'imagination peut se donner libre cours, sûre de n'être jamais arrêtée et contredite par les faits.

Si en effet, tout un ensemble d'éléments de notre cerveau, ceux qui sont en rapport par les organes des sens avec les phénomènes extérieurs, est naturellement devenu, sous l'influence de la sélection et de l'évolution, apte à nous renseigner sur les choses avec lesquelles notre organisme est en conflit, s'il est naturellement *raisonnable*, il peut n'en être pas de même des autres éléments du cerveau, de ceux qui ne sont pas directement intéressés à nos relations avec le monde ambiant. Une erreur d'adaptation dans les premiers aurait été funeste à l'homme, tandis qu'une imagination fantasque n'est pas une cause de destruction.

Aussi, que de questions ne nous posons-nous pas, relativement surtout à l'inconnaissable?

« La connaissance scientifique et philosophique étant, dit M. Fouillée, » toujours bornée, il restera toujours au delà une sphère ouverte à des » *croyances* (1).» Ces croyances n'auront, par définition, rien de scientifique: c'est pour cela que nous y tenons tant. Les hommes se sont entretués pour savoir si ce qui s'était passé dans l'imagination de l'un valait mieux que ce qui s'était passé dans l'imagination de l'autre.

Il y a de la matière en mouvement, mais d'où vient cette matière? d'où vient ce mouvement? Cela ne me *regarde* pas; cela ne regarde aucun homme; cela est *métanthropique*. L'homme est une succession d'agglomérations momentanées d'éléments matériels; il ignore ce qui n'influence pas directement ou indirectement le mouvement de ses éléments. Mais l'imagination peut inventer des *croyances*. L'homme qui, ignorant son déterminisme, croit créer du mouvement, imagine un *créateur* de mouvement. Nous savons que nous ne pouvons pas créer

(1) M. Grasset cite (p. 255) ce passage de M. Fouillée, mais dans le but de l'opposer aux déterministes.

de matière, mais nous prêtons au créateur du mouvement le pouvoir de créer de la matière. En sommes-nous plus avancés? Nous avons seulement ajouté un mot à d'autres mots! Est-il plus simple de dire : « Il y a de la matière en mouvement », ou bien : « Il y a eu quelqu'un que nous ne connaissons pas et qui a créé de la matière et du mouvement »? C'est affaire de goût.

On aura beau raisonner, on n'empêchera pas les hommes de se prendre à la magie des mots et des comparaisons.

Je me rappelle avoir appris au lycée qu'on donne le nom de *force* à toute *cause* capable de modifier l'état de repos ou de mouvement d'un corps. Cette définition me laissait assez froid, car les mots *force* et *cause* me paraissaient équivalents ou à peu près. Mais le professeur ajouta : « Il faut distinguer dans la force le point d'application, l'intensité et la direction », et il dessina sur le tableau une flèche dont l'extrémité postérieure représentait le point d'application de la force, la direction, la direction de la force, et la longueur, l'intensité de la force rapportée à une certaine unité. Oh! alors, je fus convaincu! Cela existe sûrement, une force, puisqu'on peut la figurer sur un tableau! Comment supposer qu'une chose qu'on peut représenter n'existe pas!

C'est ainsi que s'introduit dans le cerveau des jeunes gens une notion qui leur permettra ensuite de croire aux principes immatériels. Une force c'est *quelque chose de fort* qui agit sur la matière. La vie, c'est *quelque chose de fort* qui agit sur les corps.

On comprendra plus tard que ce qu'on appelle force est en réalité une résultante de mouvements, que ce qu'on appelle *vie* est également une résultante de mouvements, mais on continuera à dire que la force et la vie engendrent des mouvements. Et puisqu'on aura des mots pour le dire, on croira que cela a un sens. Le Dr Bard a démontré que la vie est une force à direction circulaire! Le mot *direction* est contradictoire du mot *circulaire*, mais peu importe! Beaucoup de gens ont admiré la définition du Dr Bard.

Le Dr Grasset conclut, de son étude sur les limites de la Biologie, que « chacun peut, s'il le croit bon et sans contradiction, aller SUCCESSIVEMENT à son *laboratoire* et à son *oratoire* » (p. 161). Évidemment, il est permis à un savant d'avoir de l'imagination; il est même impossible qu'il n'en ait pas, mais il n'y a aucune raison pour que l'imagination d'un savant soit meilleure ou plus mauvaise que celle des autres hommes. Le savant qui entre à son oratoire laisse son esprit scientifique à la porte. Souhaitons qu'il l'y retrouve en sortant.

FÉLIX LE DANTEC

Victor Hugo et la Critique

Ce serait, si les bornes d'un article le permettaient, une curieuse vue d'ensemble que le dépouillement du travail critique qui s'est accompli sur l'œuvre de Victor Hugo. A propos de tout écrivain fauteur d'un mouvement nouveau dans l'art, la critique est intéressante à étudier, la critique des vrais critiques et celle, plus fréquente, plus généralement connue, des critiques improvisés.

Une bonne histoire de la critique et de Victor Hugo donnerait aussi tout le développement de la critique de ce siècle, depuis le temps où, imbue encore des façons de La Harpe, elle s'exerçait en laborieuses boutades longuement motivées, jusqu'à la critique digressive de notre temps, en passant par le portrait littéraire de Sainte-Beuve et les exercices de rhétorique amusante de la critique universitaire. La bibliographie de la critique d'Hugo est énorme; elle s'est accrue énormément à cause de l'amour que porte la critique aux généralités : car autant l'écrivain qui a assumé cette tâche d'analyse, soit qu'il exerce dans une lourde revue, soit qu'il réduise ses essais à la dimension d'un filet, recule devant l'étude d'un apport neuf, d'un livre audacieux et difficile, autant il se porte avec une familière ampleur sur les grands sujets, vers les carrefours qui ont déjà retenti de beaucoup de paroles.

Quelques lignes générales sont pourtant discernables dans cette oscillation de la parole humaine autour de l'œuvre d'Hugo. La critique politique se comporte là d'une façon assez logique. Tant qu'Hugo est le porte-parole des souvenirs soi disant glorieux et que, dans un mélange pathétique, il unit l'amour de la France impériale à celui de l'ancienne France et de la religion, la critique catholique le défendra. C'est cette critique qui résume, peut-être un peu flatteusement, les opinions de Chateaubriand sur le jeune rédacteur en chef du *Conservateur littéraire*, par ce mot apocryphe : l'Enfant Sublime. Elle l'entoure d'une admiration qui ne nuit pas au succès d'*Hernani*; elle contribue d'une puissante indication au mot de Charles X, monarque à tendances absolutistes, devenant, en matière dramatique, au bon moment, un libertaire décidé.

Lorsque, après la révolution de 1830, le ton d'Hugo change, et qu'au lieu d'un royalisme rendu vague et confus par son admiration pour la gloire napoléonienne, le poète affiche un libéralisme très concilié avec l'acceptation de la monarchie de Juillet, alors qu'il se déclare un des moindres matelots de la Révolution, le dithyrambe de la critique catholique s'adoucira. Les libéraux se méfient, même les libéraux aussi pâles et aussi peu décidés que Sainte-Beuve; il n'est pas besoin de querelles intérieures, de brouilles privées pour comprendre que Sainte-Beuve écrive, des *Chants du Crépuscule :*

Dans toutes ces pièces récentes, louables de pensée, grandioses de forme sur le bal de l'hôtel de ville, sur les galas du budget, dans les pièces à Dieu sur les révolutions qui commencent, dans ces conseils à une royauté d'être aumônière comme au temps de saint Louis, dans ce mélange souvent entrechoqué de réminiscences monarchiques, de phraséologie chrétienne et de vieux saint-simonisme, il n'est pas malaisé de découvrir, à travers l'éclatant vernis qui les colore, quelque chose d'artificiel, de voulu et d'acquis.

La restriction y est, et qui pourrait dire qu'elle soit toute dénuée de fondement ? Il ne faut pas confondre ce sentiment avec le propos de Nisard sur les *Feuilles d'Automne* :

On y trouve des expériences sur cette langue qui ne lui est jamais rebelle et qu'il façonne à toutes ses fantaisies, des images qui se choquent entre elles et produisent d'autres images, des couleurs qui se décomposent en mille nuances, un cliquetis qu'on verrait et qu'on entendrait tout ensemble, où il y aurait des éclairs pour les yeux et du bruit pour l'oreille, quelque chose enfin qu'on ne peut point définir, et qui n'a point de réalité, ce qui est un défaut capital dans l'art.

Le propos de Nisard, un libéral quant à la presse catholique, n'a point de portée ; il réédite avec tranquillité tout ce qu'on a dit des poètes qui bifurquent d'avec la tradition, à tous les temps, et à peu près de la même manière; les lignes de Sainte-Beuve sont perspicaces : elles marquent très bien une sorte de discohérence qui se produit dans les idées d'Hugo. Une parenthèse ne sera pas inutile ici pour expliquer cette discohérence, je ne dis pas incohérence.

Hugo a une conception spéciale du rôle du poète ; le poète pour lui est le prophète, et le prophète n'est pas uniquement pour Hugo celui qui peut jeter un regard sûr vers l'avenir, mais celui qui dit le mieux les paroles du présent, ce discours multiple, confus, ubiquitaire qu'est une opinion. Le poète *incarne* une parole générale, populaire. Hugo s'en est expliqué; il ne se donne pas pour un philosophe inventeur de systèmes : il les accepte tous, et les résume; il se comparera un jour à une cloche de verre à laquelle tous les rayons viennent aboutir et qui les réfracte. Les opinions étant diverses, et les fois, et les enthousiasmes, Hugo voudra les réfléchir tous ; au surplus, la sensibilité d'Hugo, qu'on a si souvent niée (« Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young..., il est toujours exagéré à froid : son parti lui procure un fort succès », dit Stendhal) cette sensibilité, qu'on a niée à tort et qu'on n'a pas bien distinguée parce qu'elle était très générale, le rend captif de beaucoup d'émotions diverses et porte beaucoup de choses pour lui au même plan ; saint Louis, Louis XVI, Napoléon, la révolution de Juillet, ce sont pour lui des états un peu différents d'hier; il voit très bien les différences, car il est bon historien ; mais, comme poète, il se plaît à de grands panoramas, et il juxtapose sur un plan. Aussi il faut dire qu'Hugo arrive dans une époque où les événements se sont précipités, il a fallu vingt-cinq ans pour qu'on vît la chute du passé, l'intermède

épique de Napoléon, et une restauration du passé; si tout se juxtapose dans l'œuvre de l'Hugo de la première époque, il faut bien convenir qu'il y a une forte raison. Et puis il faut croire qu'Hugo n'était pas le seul à porter dans la politique cette âme indécise. Il reflète au plus haut degré l'opinion moyenne de son temps : on était bien des choses à la fois, et on tremblait de se décider; on étudiait les révolutions, en acceptant ce *statu quo*, Louis-Philippe.

Il se peut que pour n'avoir pas été, à cette époque, un théoricien remarquable ni un politique clairvoyant, Hugo en ait été plus humain, et que d'avoir voulu résorber des contraires, il ait été plus poète. Quoi qu'il en soit, la critique politique, qui aime les choses tranchées, lui en fut quelque peu hostile, et la critique catholique, qui semble avoir, à l'ordinaire, subordonné ses opinions littéraires sur Hugo à la couleur des opinions du poète, changea de ton avec lui et contre lui. A l'admiration pour l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, succède la haine, et on lira dans Louis Veuillot qu' « en dépit d'une forme supérieure, la poésie de M. Hugo reproduit fidèlement toutes les misères de sa pensée, comme sa pensée elle-même porte l'empreinte profonde des misères de l'âme éloignée de Dieu ». Encore, ce jour-là, Veuillot était poli. Un autre critique catholique, plus autorisé, parce que réel écrivain, et intéressant malgré des folies de fond et de forme, Barbey d'Aurevilly, partit en guerre contre lui. Sans que ce soit en une page nette, — clairement résumé, le système de Barbey d'Aurevilly est d'opposer Balzac à Hugo. Sans cesse, le critique remarquera, à propos de Balzac, une clairvoyance supérieure, une grande entente du monde social, une vue profonde des erreurs du siècle, une force qui se dirige; à chaque œuvre d'Hugo, il notera de la confusion, de l'à peu près, de l'hyperbole, du chimérisme. Un article paru à propos des *Contemplations* donne l'idée la plus complète de cette technique, et, comme dans toute production d'un écrivain qui n'est pas un sot, on y trouve des pointes de vérité. Mais le mobile n'est pas douteux. Si Hugo était resté catholique, il eût à jamais joui des éloges de Barbey d'Aurevilly. Si Balzac avait joint à son don d'évocation, à son don de particularisation des figures et d'analyse des petits côtés de l'humanité quelque clairvoyance sociale, s'il n'eût pas défendu le droit d'aînesse, la pairie, la noblesse et toute la défroque du passé, Barbey ne l'eût pas choyé parmi tous les écrivains du siècle. La critique catholique n'a point désarmé contre Hugo. C'est elle qui inspire les travaux, intéressants sur des points de détail, incompréhensifs dès qu'ils touchent à la généralité, de M. Biré ; c'est elle qui dicte à M. Charles Maurras ce jugement : « C'est une décadence de l'art poétique français que Victor Hugo représente » ; on ne peut écrire plus lapidaire, ni donner à sa pensée une forme plus nette. Cela veut dire que le romantisme fut une erreur, et qu'à quitter les sentiers de Luce de Lancival on a démérité. Il ne faut point confondre cette opinion avec celle de symbolistes qui, reconnaissants à Hugo de sa part au mouvement d'émancipation romantique, se sont insurgés contre la divi-

nisation de ses procédés et la modification en bible de ses apophtegmes. Le critique royaliste dénonce ici l'erreur de tout mouvement de liberté; et au moins la chose est franchement dite : au point de vue de M. Maurras, le romantisme est une erreur ; il le serait peut-être moins à ses yeux, si Hugo était resté royaliste.

On ne peut ranger Baudelaire, malgré quelque affectation de catholicisme et de satanisme, parmi les critiques catholiques; d'ailleurs, ce cerveau clair et philosophique n'eût jamais admis l'influence sur sa pensée de querelles de partis; néanmoins on peut voir que l'admiration d'Hugo chez lui est raisonnée et restreinte. Son goût particulier le portera plutôt vers Théophile Gautier, et, quand il voudra parler d'une autre inspiration romantique et chercher, chez un de ses aînés, ce qui manquait un peu à Gautier, c'est-à-dire une large coulée d'impressions fougueuses, ce sera à Delacroix qu'il songera.

La critique des professeurs a été pour Victor Hugo ce qu'elle est pour tout le monde : elle l'a soumis aux formalités d'une agrégation lente et mesurée. Encore que le titre d'académicien ait concilié à Hugo une grande partie de ses respects, elle a louvoyé, pour ne pas admettre toute sa valeur. On a accusé Hugo (c'est visible au fragment de Nisard cité plus haut) de complexité, on l'a accusé de manquer de goût, on lui a reproché que son déisme ne fût pas assez strictement du cousinisme, on a blâmé et même blagué sa grandiloquence. « Homais à Pathmos », indique quelque part M. Jules Lemaître. Mais, bien avant M. Jules Lemaître, le jeu fut de préférer à Hugo les autres grands romantiques, et parfois, je le crains, sans une conviction profonde. D'abord on suivait Sainte-Beuve, dont l'évolution vers une écriture faite de raison ornée et non plus de lyrisme et de couleur ne concordait plus avec une admiration sans bornes pour Hugo. Puis on suivit aussi, et de près, le pouvoir. Durant que Hugo fut en exil, sous l'Empire, cette critique lui préféra Musset. Elle n'avait pas le choix : Vigny n'était pas assez fécond, et elle ne l'aimait pas beaucoup en ses belles qualités; Lamartine était hostile au régime, Théophile Gautier faisait tous les dimanches un feuilleton dramatique, ce qui ne concorde point avec l'idée classique qu'on peut se faire de la majesté d'un chef d'école. Musset était mort, et c'était fort commode. Il faut admettre aussi, pour la bonne foi qui se décèle toujours en quelque coin des opinions humaines, que Musset était quelque peu demeuré classique, et que, passé les exagérations de jeunesse, le temps des *Contes d'Espagne et d'Italie*, et des pipes et des poignards, il vient tout aussi directement de Watteau, de Beaumarchais et de Marivaux que de Shakespeare. Mais avec l'extrême gloire qui vint ceindre Hugo de toutes parts, et une fois aussi que sa grande production fut épuisée, après la mort surtout, la critique professorale abandonna toute velléité de résistance au génie d'Hugo.

On avait, d'ailleurs, d'autres novateurs à combattre, et il était temps d'agréger les anciennes nouveautés. Aussi a-t-on abandonné les restrictions. On ne dit plus : « Le poète de *la Légende* a souvent enchanté nos

imaginations ; il a peu agi sur notre pensée, ayant peu pensé lui-même » (Jules Lemaître), ce qui est vrai, d'ailleurs ; ou bien : « Il n'est plus de ce temps, sans être, comme Homère, Virgile ou Racine, de tous les temps. C'est un vieux sans être un ancien. Il est loin de nous, très loin » (Jules Lemaitre), ce qui est drôle ; — mais bien : « Hugo est un monde : il est pour la France tout le siècle écoulé » (Jules Lemaître). M. Brunetière a diminué ses réserves et M. Faguet établit une opinion justifiable et défendable qui se synthétise ainsi : « Il a peu d'idées, la moindre image fait mieux son affaire ». Quant à la jeune Université, elle est toute admirante.

M. Souriau étudie avec lyrisme la préface de *Cromwell*, et M. Glachant pioche avec piété les manuscrits de Victor Hugo, et la *Revue d'histoire littéraire* note les variantes des manuscrits d'*Hernani* avec autant de soins pieux que s'il s'agissait de Racine.

Parmi la critique indépendante, les opinions sont généralement motivées avec sincérité ; beaucoup des opinions sur Hugo exprimées par des écrivains qui ont fait de la critique latéralement à la production d'une œuvre, sont dictées par le besoin d'échapper à son influence dictatoriale, et de briser la religion étroite dont ses disciples tâchèrent d'enserrer toute la littérature. A peu près partout on verra que tous les esprits indépendants essaient, tout en reconnaissant la valeur énorme du poète, d'échapper à l'hugolâtrie. Il faut dire aussi qu'Hugo, s'il satisfit, pour un long espace de temps, aux besoins d'évocation, de rêve, d'épopée de notre littérature, ne satisfit point du tout à ses besoins d'analyse, à ses besoins de précision.

Stendhal n'avait pas à lutter contre sa sensibilité pour être l'adversaire d'Hugo. Ses préoccupations d'enquête sociale l'opposaient suffisamment au grand évocateur avec qui il eut des escarmouches, où il n'a pas, pour nous, le dessous ; Stendhal n'avait pas tort de préférer les mémoires de Gouvion-Saint-Cyr à Homère, il y trouvait sur une épopée qui l'intéressait davantage un mode plus précis de renseignement, et, dans l'application, il faut bien dire que si *Lucien Leuwen* est inférieur en lyrisme, en charme, en diversité aux *Misérables*, le coup d'œil jeté sur l'avenir y est singulièrement plus profond. La pitié est une qualité, la clairvoyance en est une autre ; prêter un langage digne de lui au buisson ardent est merveilleux ; déduire totalement Julien Sorel ne l'est pas moins.

Les esprits amoureux de clarté et de vigueur durant la montée de Hugo vers la gloire peuvent lui être hostiles, sans mériter cette grosse épithète d'imbécile qu'Hugo décerna à Stendhal, ajoutant pourtant un compliment : « On peut être un homme de talent et un imbécile ». Chez Henri Heine, les réserves se comprennent aussi. Évidemment, ce fut une lourde erreur de préférer George Sand à Hugo, d'autant que cet admirable analyste de Heine y voyait clair, et discernait parfaitement, chez George Sand, les alluvions de pensée que ses amours attentifs y avaient déposées. Mais Heine trouvait peut-être particulier qu'Hugo,

avec sa belle, sa profonde, son extraordinaire certitude de tout, lui révélât l'Allemagne, et il se peut qu'il ait eu très raison sur ce point. Et puis, c'était le choc de deux fantaisies : si ailée que soit la verve bouffonne d'Hugo, vaut-elle celle de son adversaire ? Don César est-il plus scintillant qu'Atta-Troll ? Tous deux avaient une dilection profonde pour Shakespeare et Cervantès et ne les comprenaient pas de la même façon, d'où dissentiments de poètes.

Stendhal, Heine rencontrent Hugo, avec un idéal à eux personnel, tout construit, qu'aucun contact ne peut diminuer. Il n'en est pas de même pour des écrivains postérieurs, qui ont été réchauffés par Hugo, alors qu'ils étaient encore impersonnels. Ce sera le cas d'Émile Zola, qui doit lutter avec lui-même pour se débarrasser de l'influence de Victor Hugo. Il l'expliquera avec noblesse et franchise, dans des coins de romans, dans des articles théoriques. Ce sont de jolies pages dans *l'Œuvre*, que celles qui montrent les futurs naturalistes et impressionnistes filant par de beaux matins dans les campagnes de soleil avec un Hugo dans la poche, un livre de poèmes ou de drame qui les fanatise ; et puis la vie vient, le développement personnel, l'étude d'œuvres moins sonorement célèbres, et après que le besoin de bercement et d'enthousiasme a été satisfait, s'impose le besoin d'étude exacte et d'analyse documentée où Hugo ne satisfait plus. Si Zola a expliqué nettement comment, à son avis, Hugo a traversé le siècle, attentif à ses seuls rêves, il a convenu souvent de l'influence demeurante ; il a dit combien la gloire romantique, et le coup de vertige absorbé avec tout ce lyrisme imprécis, contrariait son effort vers le vrai seul, et comment cette influence avait amené dans ses plus belles œuvres tant de décors romantiques et de synthèses de son sujet en fresques presque lyriques.

Chez des écrivains qui ont été parnassiens et se sont développés à part, la diminution d'influence d'Hugo est nette. M. Anatole France, qui est un esprit vraiment classique dans le beau sens du mot, en cela qu'il comprend l'essence du classicisme, qui est la synthèse, dira excellemment :

> Victor Hugo est démesuré, parce qu'il n'est pas humain. Le secret des âmes ne lui fut jamais entièrement révélé. Il n'était pas fait pour comprendre et pour aimer. Il le sentit d'instinct. C'est pourquoi il voulut étonner ; il en eut longtemps la puissance. Mais peut-on étonner toujours ? Il vécut ivre de sons et de couleurs et il en soûla le monde.

C'est peut-être une des phrases les plus justes qu'on ait dites sur Victor Hugo ; c'est la traduction nette de ce que pensent des esprits libres, dans la nuance de ceux qui préféreraient *Phèdre* à *Hernani*. Mais il faut bien dire qu'ici comme ailleurs Hugo, — qui fut surtout l'incarnation du romantisme parce qu'il en fut le plus fécond artiste et aussi le dernier survivant, après gloire faite, — se confond, en cette critique profonde, avec les autres grands romantiques. Tous sont des poètes de mouvement. Ils ne tiennent pas à ce que les âmes leur soient révélées ; ils n'ont point fait ce qu'il fallait pour y atteindre, et ils n'ont point cru

que cette observation altruiste fût le but de l'art. « Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme », a dit Sainte-Beuve ; Musset ne fait attention qu'à la fantaisie de la sienne ; Gautier n'étudie que le reflet de l'art dans les âmes ; Vigny ne regarde que son propre désenchantement. C'est un cliché que le romantisme fut l'époque de la poésie personnelle ; de là ses qualités et ses défauts.

Verlaine ne s'insurgea guère que contre l'hugolâtrie. Mallarmé admira toujours Victor Hugo et en donnait de bonnes raisons. Il reprocha à Émile Hennequin, critique épris de distinctions méticuleuses, d'objecter à Hugo son manque d'idées, et de différencier le fond et la forme. Que le poète conçoive le monde comme une série de métaphores, c'est son droit, et Mallarmé voyait en Victor Hugo comme une sorte de forgeron épique, rabattant tout au vers, et devenu, par le génie et par l'étude, le vers lui-même. Il indique aussi cette ressemblance de la poésie d'Hugo avec le chant d'un orgue colossal qui chante pour toute les fêtes et toutes les intimités, d'une sonorité semblable ; mais c'est le son d'un orgue magnifique. Et si l'on veut bien comprendre Corbière et ce qu'il dit quand il parle du « garde national épique », c'est, sans nuance de respect, un peu la même chose. Pour Corbière, la poésie, c'est le jeu de la fantaisie d'un homme avec les éléments qui lui sont le plus profondément personnels. Pour Hugo, c'est l'identification de l'homme avec la Cité, avec l'État, avec toutes les pompes, et tous les deuils de la Cité ; et le poète de génie serait toujours le poète officiel, si le monde officiel avait toujours du goût. C'est cette conception qui donne les odes napoléoniennes (la légende à chanter), les vers sur le retour des cendres (la solennité à célébrer) et l'*Année Terrible* (les deuils à déplorer). Les *Châtiments* ne sont qu'une conséquence de cette esthétique : le poète s'indigne contre l'usurpateur, celui qui représente mal et sans droits l'Etat. La boutade de Corbière n'est pas juste ; elle est à base, pourtant, de clairvoyance.

La critique symboliste a fait la guerre, surtout à l'hugolâtrie : elle a voulu le droit au mouvement ; elle a lutté pour la liberté d'écrire ; elle a mené contre le Parnasse le même combat que la critique romantique contre le néo-classicisme. Il le fallait, Dès qu'elle a pu dire son goût pour Hugo, sans aliéner sa liberté, elle l'a fait ; mais ces choses sont trop familières aux lecteurs de cette Revue pour que je les en entretienne.

C'est un des adversaires du symbolisme, un bon philosophe devenu misonéiste juste à temps pour combattre les derniers efforts, qui a laissé sur Hugo le meilleur constat d'admiration. Le livre de Renouvier sur *Victor Hugo le poète* contient beaucoup de vérité, avec des réserves justifiées sur le dramaturge ; il rend pleine justice au lyrique qu'a été par dessus tout Victor Hugo.

D'ailleurs, la vérité profonde, la vérité complète sur une œuvre qui a rempli tout le siècle, est-elle complètement discernable avec ce faible recul. L'admiration pour Hugo, à cause de son extraordinaire récep-

tivité et de cette sorte de polyphonie idéologique qui sonne dans son œuvre, sera plus grande, semble-t-il, aux époques troublées, aux époques qui se cherchent, aux époques, comme celle-ci, secouées de mouvements logiques mais imprécis, où l'on est emporté rapidement sur des routes dont on ne perçoit point l'horizon ; sa fanfare est une belle chanson de route. Les générations qui arrivent à une période de stabilité apparente, qui veulent réfléchir, qui veulent discerner, à la halte, la forme très exacte du décor, écartent ce grand tissu sonore, et font taire un instant toute cette éloquence pour mieux réfléchir. Et comme la stabilité n'est qu'apparente et qu'elle doit être suivie d'un nouveau mouvement, on revient au grand poème inquiet, où il y a tant d'affirmations émues, et tant d'affirmations qui ne sont au fond que des inquiétudes masquées d'un vernis de certitude, et la gloire augmente et diminue tour à tour, puisqu'elle n'est qu'un reflet, et l'image du poète s'affaiblit ou effulge, puisque cette image n'est pas faite par son œuvre, mais par le reflet de son œuvre sur les autres faces.

GUSTAVE KAHN

D'un Cahier sur Victor Hugo

[Nous enregistrons, et sans avoir à la discuter, une contribution à la biographie de Victor Hugo. Elle émane de M. Paul Chenay, témoin intermittent de sa vie pendant les années d'exil. Si ces notes n'étaient pas un document sur Victor Hugo, encore seraient-elles, en tout état de cause, un document sur sa famille : leur auteur, en effet, de par son mariage avec la jeune sœur d'Adèle Foucher, est le beau-frère du poète.]

Juliette Drouet. — Mme Drouet était venue habiter Guernesey aussitôt après l'installation, à Hauteville-House, de Victor Hugo, — celui-ci ayant acheté pour elle la maison même qu'il avait occupée avec sa famille pendant les travaux de réception de la somptueuse demeure.

A peine eut-elle pendu la crémaillère, elle reçut à dîner la petite colonie de Français (proscrits ou amis de passage) : ils savaient qu'ils seraient agréables au maître en venant offrir leurs hommages à la nouvelle voisine de Hauteville-House ; les fils du poète et certains faux amis qui accablaient Mme Hugo de protestations de dévouement n'étaient pas les moins assidus aux succulents dîners de cette favorite, qui se laissait complaisamment donner le titre de baronne. L'excellente Mme Hugo, qui avait une tendresse maternelle pour sa jeune sœur et qui était toute sollicitude pour la prospérité de notre ménage, tenait beaucoup à la continuation des bons rapports entre son mari et moi : elle m'avait donc engagé à aller faire visite à cette épouse de la main gauche ; je m'y étais formellement refusé. Cet acte d'indépendance si naturel avait mécontenté mon beau-frère. Je m'en aperçus à certains froncements de sourcils; mais il lui était difficile de me le reprocher ouvertement.

Je ne fus donc pas peu surpris de recevoir de lui, peu après mon retour à Paris, une instante invitation à venir passer quelque temps à Guernesey (été de 1859).

A mon arrivée, je trouvai le maître seul et son vaste logis presque vide (1). Victor Hugo s'ennuyait... Il me reçut avec les plus affectueuses démonstrations, et aussitôt me prévint, malicieux et triomphant, qu'il avait donné congé aux servantes et à la cuisinière et que la marmite était renversée, mais qu'à titre de compensation il allait me présenter le jour même à une charmante dame de ses amies qui consentait à nous prendre comme pensionnaires jusqu'au retour de la famille. La présen-

(1) Madame Victor Hugo, pour raisons de santé, et sa fille Adèle étaient alors à Paris (je les avais installées auprès de ma femme, leur sœur et tante, dans mon appartement de la rue Turgot). Charles était à Londres ; et François-Victor, tout à sa traduction de Shakespeare, ne quittait pas les bibliothèques. — Au surplus, chaque année, Hauteville-House se dépeuplait l'été. Lorsque Victor Hugo voulait sérieusement travailler, il y rentrait avant tout le monde. Juliette Drouet en profitait pour consolider son empire.

tation se fit le jour même. J'étais tombé dans un piège, j'en pris mon parti le plus galamment qu'il me fut possible.

Pendant ce séjour de trois mois je vécus en constant tête à tête avec mon beau-frère. Le déjeuner (œufs et viandes froides) avait lieu à Hauteville-House; il était confectionné et servi par l'unique femme de chambre restée en fonctions. Après la lecture des journaux et la sieste, nous nous mettions en route pour une excursion dans son île, qu'il connaissait dans les moindres détails. (Promenades inoubliables.) Et,au retour ! nous nous rendions chez Mme Drouet prendre le repas du soir, lequel était aussi plantureux et délicat que celui du matin était frugal. A cette époque, le maître mangeait d'un très robuste appétit.

(Victor Hugo avait connu la belle Juliette lors des répétitions de *Lucrèce Borgia*. Elle avait créé le rôle de la princesse Négroni. Peu de temps après que la pièce eut quitté l'affiche, une nuit qu'il dormait dans son modeste logis voisin du Carrousel, Célestin Nanteuil fut réveillé par des heurts violents à sa porte. C'était, accompagné d'une dame voilée, Victor Hugo qui venait lui demander l'hospitalité pour la nuit... « J'ai les plus tendres relations avec madame, expliqua-t-il, et j'ai compté sur l'amitié d'un vieux camarade. Chez moi, on me croit parti pour un voyage avec vous et une dame qui doit passer pour votre amie... » Un marché fut conclu avec un cocher à raison de trente francs par jour pendant un mois. Célestin avait d'ailleurs reçu l'assurance que Victor se chargeait de tous les frais. Au cours du voyage, lorsque celui-ci avait à recevoir des directeurs de théâtre ou autres personnages dans la chambre d'hôtel, — pour bien marquer qu'il n'était que le compagnon d'un ami en galante équipée, il enjoignait à Célestin Nanteuil, préalablement enfermé dans un sac, d'avoir à se coucher auprès de Juliette. Ainsi se sauvegardait sa dignité de futur pair de France... La rentrée à Paris se fit un matin, au lever du soleil, sur la place de la Concorde. Victor mit Juliette dans un fiacre qui passait, y entra lui-même, et,s'adressant à son ami : « Je subviens, depuis un mois à tous les frais du voyage; arrange-toi pour la voiture, je te la laisse à payer. » Si habile que fût son crayon, le pauvre lithographe dut faire bien des titres de romances, pour gagner une partie des quelque cinquante louis dont il s'agissait. Des amis l'aidèrent. C'est Paul Chenavard, contemporain et ami des deux héros de l'histoire, qui, sachant que j'écrivais ces souvenirs, me l'a racontée avec détails, peu de mois avant sa mort. Il participa par un prêt d'argent à la libération de l'artiste.)

L'Album, le Dîner des enfants. — Au cours d'un autre séjour, que je fis à Guernesey, Victor Hugo, mis en goût par le succès bruyant de la publication de son *John Brown*, que j'avais gravé, m'exprima le désir de voir un certain nombre de ses dessins gravés par moi et publiés sous forme d'album avec un texte. Passionné pour la gloire de mon grand beau-frère, ce désir m'était un ordre. Je revins donc à Paris et incontinent me mis en quête des détenteurs des dessins les plus beaux...

L'éditeur était trouvé; Théophile Gautier avait écrit de belles pages sur le maître et ses dessins et leur graveur; il en avait communiqué le texte à Victor; celui-ci avait donné son agrément à la sélection que j'avais faite de ses dessins; plusieurs planches sur acier étaient déjà terminées, dont il avait signé les épreuves : il ne lui restait plus qu'à fixer à une date prochaine l'apparition de l'ouvrage.

Alors, sans apparence de motifs, il cessa de répondre aux lettres pressantes que lui écrivait à ce sujet l'éditeur, lequel commenca à être inquiet : car il avait fait pour cette publication une avance de fonds relativement considérable, et il lui tardait de la récupérer.

Ainsi Victor avait été l'instigateur de l'entreprise, s'était déclaré enchanté du texte, ravi des gravures, avait choisi le format, le papier, avait tout loué, tout approuvé. Pourquoi tergiversait-il maintenant? C'est qu'il subissait, là comme dans tant d'autres cas, une action occulte, laquelle, sous le vernis d'une décevante sollicitude pour ses intérêts matériels, celait une profonde haine et une jalousie féroce envers tout ce qui appartenait à la famille et était attaché à madame Hugo. « Vous n'êtes pas engagé par votre signature, lui disait-on : profitez-en ; ne vous pressez pas de répondre, de donner votre bon à tirer ; surtout, réclamez les droits d'auteur que vous pouvez exiger et que l'éditeur sera bien obligé de vous concéder, puisqu'il faut qu'au plus vite il rentre dans ses débours. » Après avoir fait attendre plusieurs mois ses collaborateurs, il autorisa enfin la parution (1860), — cela à des conditions léonines. De ce fait, l'éditeur dut doubler le prix, déjà fixé, du volume : ce qui réduisit la vente et ruina notre entreprise. Et, comme il fallait bien qu'en cette circonstance encore le maître apparût sous les espèces d'un bienfaiteur de l'humanité, son autorisation, il la donnait en ces termes :

Mon cher monsieur Castel, le hasard a fait tomber sous vos yeux quelques espèces de dessins faits par moi, à des heures de rêveries presque inconscientes, avec ce qui restait d'encre à ma plume, sur des marges ou sur des couvertures de manuscrits. Ces choses, vous désirez les publier, et l'excellent graveur, M. Paul Chenay, s'offre à en faire des fac-simile. Vous me demandez mon consentement : quel que soit le beau talent de M. Paul Chenay, je crains fort que ces traits de plume quelconques, jetés plus ou moins maladroitement sur le papier par un homme qui a autre chose à faire, ne cessent d'être des dessins, du moment qu'ils auront la prétention d'en être. Vous insistez pourtant, et j'y consens. Ce consentement à ce qui est peut-être ridicule veut être expliqué. Voici donc mes raisons : j'ai établi depuis quelque temps à Guernesey une petite institution de fraternité pratique que je voudrais accroître et surtout propager.

Cela est si peu de chose que je puis en parler : c'est un repas hebdomadaire d'enfants indigents. Toutes les semaines, des mères pauvres me font l'honneur d'amener leurs enfants dîner chez moi ; j'en ai eu huit, puis quinze, j'en ai aujourd'hui vingt-deux. Les enfants dînent ensemble. Ils sont tous confondus, catholiques, protestants, anglais, français, irlandais, sans distinction de religion ni de nation. Je les invite à la joie et au rire et je leur dis : soyez libres. Ils ouvrent et terminent le repas par une simple invocation

à Dieu, en dehors de toutes les formules religieuses pouvant engager la conscience ; ma femme, ma fille, ma belle-sœur, madame Chenay, et moi nous les servons ; ils mangent de la viande, ils boivent du vin, deux grandes nécessités pour l'enfance ; après quoi ils jouent, puis vont à l'école.

Des prêtres catholiques, des ministres protestants, mêlés à des libre-penseurs et à des démocrates proscrits, viennent quelquefois voir cette humble cène, et il ne paraît pas qu'aucun soit mécontent. J'abrège. Mais il me semble que j'en ai dit assez pour faire comprendre que cette idée, l'introduction des familles pauvres dans des familles moins pauvres, introduction à niveau et de plain pied, fécondée par des hommes meilleurs que moi, par le cœur des femmes surtout, peut n'être pas mauvaise. Je la crois pratique et propre à de bons fruits ; et c'est pourquoi j'en parle, afin que ceux qui pourront et voudront l'imitent.

Ceci n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité. Cette pénétration des familles indigentes dans les nôtres nous profite comme à eux. Elle ébauche la solidarité, elle met en action et en mouvement et fait marcher, pour ainsi dire, devant nous la sainte formule : Liberté, Égalité, Fraternité. C'est la communion avec nos frères moins heureux ; nous apprenons à les servir et ils apprennent à nous aimer. C'est en pensant à cette petite œuvre, monsieur, que je crois pouvoir faire un sacrifice d'amour-propre et autoriser la publication souhaitée par vous : le produit de cette publication contribuera à former la liste civile de mes petits enfants indigents.

Voici l'hiver ; je ne serais pas fâché de donner des vêtements à ceux qui vont en haillons et d'offrir des souliers à ceux qui vont pieds nus. Votre publication m'y aidera, ceci m'absout d'y consentir. J'avoue que je n'eusse jamais imaginé que mes dessins, comme vous voulez bien les appeler, puissent attirer l'attention d'un éditeur connaisseur tel que vous et d'un rare artiste tel que M. Paul Chenay. Que votre volonté s'accomplisse ! Ils se tireront comme ils pourront du grand jour pour lequel ils n'étaient pas faits ; la critique a sur eux un droit dont je tremble pour eux. Je les abandonne, je suis toujours sûr que mes chers petits pauvres les trouveront très bons.

Publiez donc ces dessins, monsieur Castel, et recevez, avec tous mes vœux pour votre succès, l'assurance... — VICTOR HUGO.

Voici la vérité : Victor Hugo n'a jamais fait d'autres sacrifices pour les enfants pauvres que celui d'assister un instant à leur repas et de prêter une pièce dans sa maison en hiver et un coin de son jardin en été pour qu'on y mît leur couvert. Mais Mme Hugo, après avoir vainement sollicité de son mari quelques subsides dans le but de soulager la misère infantile, s'était adressée à ses amis de Paris et les avait intéressés au sort de ses protégés ; pendant le séjour qu'elle fit à Paris vers cette époque elle réussit à recueillir l'argent nécessaire aux premiers besoins de l'institution fondée par elle, et elle rapporta à Guernesey un énorme lot de vêtements et un fonds de réserve. Victor Hugo n'y fut pour rien et ne tira pas de sa poche un maravédis pour ce repas des enfants pauvres dont il s'attribue pourtant le mérite dans sa lettre à Castel.

En fait, il se proposait de donner à ses droits d'auteur sur l'Album une autre destination : il avait imaginé de prélever sur le montant de ces droits un don à la Société des gens de lettres et un don à la Société des auteurs dramatiques. Auguste Vacquerie écrivit à ce sujet une lettre très digne à Mme Hugo. Je l'ai retrouvée dans les papiers

que m'a légués ma belle-sœur, et Vacquerie, à qui j'offrais de la rendre, refusa de l'accepter, m'autorisant à en faire tel usage qui me conviendrait. La voici :

Chenay sort d'ici; je lui ai lu la lettre de votre mari, mais je ne la lui ai pas donnée, et je l'ai même déchirée devant lui. Je vais vous expliquer cette énigme : Dans cette lettre, votre mari demande des droits d'auteur, mais pour les donner aux caisses des gens de lettres et des auteurs dramatiques. Or, je trouve insensé et impossible qu'il les leur donne. La Société des gens de lettres vient d'être ignoble pour votre mari : elle a rayé son nom de la liste des présidents honoraires. Répondre à cette insolence par une donation, ce serait d'une grandeur par trop chrétienne; votre mari aurait l'air de supplier, de chercher à les attendrir, d'acheter leur bonne grâce. La Société ne pourrait guère éviter de le renommer président, si elle acceptait son argent: mais il n'est pas démontré qu'elle accepterait; le Comité est composé de bonapartistes : Thierry, Francis Wey, etc., etc...

La Caisse s'alimentant principalement des bienfaits de Walewski, on craindrait que l'argent de votre mari n'effarouchât l'argent ministériel : or, on pourrait renvoyer à votre mari son cadeau. Quand j'ai dit à Meurice que votre mari pensait à donner de l'argent à ces gens-là, il a bondi. Que votre mari ne fasse pas cela, qu'il ne collabore pas aux charités des ministres, qu'il ne s'expose pas à se faire renvoyer son argent! La Société des auteurs dramatiques ne vaut guère mieux ; elle serait cent fois supérieure, que votre mari ne devrait non plus rien lui donner. On dirait : il donne à celle-là parce qu'elle ne l'a pas rayé de la liste; il est furieux d'avoir été rayé. Donc impossible de donner à la Société des gens de lettres, et impossible de donner à l'autre Société sans donner à la première.

La conclusion est que votre mari fera très bien de garder ses droits d'auteur pour lui-même. Comme j'espère qu'il se décidera à ce parti, le seul raisonnable, je n'ai pas voulu qu'il existât une lettre où il promît de donner ses droits d'auteur aux caisses des Sociétés, et j'ai déchiré la lettre. Conseillez donc à votre mari de garder l'argent, et après, conseillez-lui de ne pas exiger ses droits tout d'un coup. L'éditeur qui fait l'affaire n'a pas beaucoup d'argent comptant. Il voudrait que votre mari se contentât, par exemple, de trois mille francs donnés avant la publication, et ensuite les bénéfices se partageraient par tiers, entre votre mari, Chenay et l'éditeur; quant à la condition de ne paraître qu'après *les Misérables*, il va sans dire qu'elle est acceptée.

Si votre mari consent dans ces termes, il sera bien aimable d'écrire le plus tôt possible quatre lignes que Chenay puisse montrer à son éditeur.

L'Album parut enfin.

Marianne, cuisinière. — Revenons au dîner des enfants : huit, la première année; vingt-deux, la seconde. Mme Victor Hugo les servait, assistée de sa fille et de sa sœur. Toute la maison était joyeuse de la joie des convives, sauf Marianne, la cuisinière bretonne. Cette fille madrée avait su prendre un grand empire sur Victor Hugo. Sa puissance pourtant n'avait pu vaincre la volonté du maître au sujet du dîner des enfants. Elle avait cédé, parce que ce dîner ne lui coûtait rien, à lui. La cause de cette influence? — peut-être l'économie sordide qu'elle

affectait. Quoi qu'il en soit, elle tyranisait toute la maison, maîtres et gens de service; il lui arrivait d'être arrogante, par son air ou ses paroles, envers Mme Hugo. Sa dévotion était fanatique : le dîner des enfants lui était un supplice, car il y avait parmi eux plusieurs protestants... Avec une grande ostentation elle paraissait prendre à cœur les intérêts de son maître, ce qui flattait Victor Hugo. Ce désintéressement lui aura servi à se constituer en peu d'années un capital rondelet.

Henett de Kesler. — Dans une photographie prise à l'époque où il n'y avait à table que huit enfants et qui a été reproduite par la gravure, on voit Mme Hugo qui les sert, assistée de deux servantes; Victor Hugo est au fond, avec Kesler; l'auteur de ces notes, sur un plan plus rapproché, lit un journal.

Ce Henett de Kesler était un proscrit très digne qui vivait misérablement de quelques leçons de français, et qui était parfois invité à dîner à Hauteville-House. Lorsque Victor Hugo eut son anthrax, parents et domestiques étaient épuisés de fatigue, car il fallait passer toutes les nuits auprès de lui. Kesler s'offrit à le veiller, et passa vingt-huit nuits à son chevet, le pansant de deux heures en deux heures et lui administrant avec ponctualité remèdes et bouillons. La convalescence fut longue. Tout le monde avait admiré, même les médecins, le dévouement de ce garde-malade improvisé. Victor Hugo en l'invitant à sa table un jour par semaine crut certainement s'être acquitté.

Plusieurs années après, le pauvre Kesler fut dans la nécessité de solliciter un emprunt: il s'adressa à Victor Hugo. A cette requête inattendue, le maître prit son grand air solennel, il pria le quémandeur d'attendre; enfin, après plusieurs minutes (sans doute était-il allé très loin chercher une grosse somme) il reparut, et, lui remettant une guinée: « Voilà, mon cher Kesler, tout ce que je puis vous offrir; mais je vous en prie, ne m'en reparlez jamais. »

Quelques temps après, la misère et la maladie ayant accompli leur œuvre, Kesler mourut : Victor Hugo prononça sur sa tombe un superbe discours socialiste et fraternel.

Épisodes rétrospectifs. — Entre l'agréable maison de Mme Drouet et Hauteville-House, le contraste était frappant. La plus stricte économie régnait, par ordre du maître, dans le service de la maison familiale ; mais à la table de la voisine Victor Hugo trouvait des compensations au poisson équivoque ou à la viande douteuse de la vieille servante bretonne.

Ces soirs-là, soit trois fois par semaine, Mme Victor Hugo, après le lugubre dîner fricassé par cette mégère, se retirait dans un des salons. Bientôt les indifférents s'éclipsaient, à la faveur de l'économique demi-obscurité; sa fille Adèle allait se coucher; et il ne restait avec Mme Hugo qu'un ou deux intimes et celui qui écrit ces lignes. Avec une éloquence attendrie, avec grâce, avec charme, elle disait son enfance, sa jeunesse, son amour, le mariage, les débuts du ménage ; tout alors rayonnait de jeunesse et d'espérance.

(Cependant on avait entendu rentrer le maître, qui en se rendant à son appartement aérien avait passé devant la porte du salon où causaient sa femme et ses amis ; les domestiques étaient couchés ; il était tard.)

Et cette excellente femme se laissait aller au fil de ses souvenirs... Elle avait souffert : et elle éprouvait un soulagement à raconter ses souffrances. Son pauvre cœur meurtri n'avait de ressentiment contre personne... La catastrophe de Villequier (4 septembre 1843) la hantait encore, dominait de beaucoup ses autres chagrins : toujours le nom de sa Léopoldine revenait sur ses lèvres. Une confidence en amenait une autre, une autre encore. Rien ne l'avait plus cruellement frappée dans sa vie d'épouse que la scène dramatique qui suivit la prise en flagrant délit de son mari avec certaine dame.

Une nuit, un matin plutôt (il était quatre heures), Victor Hugo entra dans la chambre où, depuis des heures et des heures, elle était dans l'attente de son retour, et brusquement s'agenouilla devant elle. Elle écoutait, hoquetante et secouée d'une crise nerveuse, les mots qu'il disait : « De grâce, écoutez-moi et d'avance pardonnez-moi, car je suis coupable envers vous.» Et d'un trait il lui raconta la scène épouvantable, le mari outragé qui menaçait de faire enfermer sa femme à Saint-Lazare... Le poète à genoux priait, suppliait, il demandait grâce à la victime en faveur des bourreaux. Elle promit plus qu'il ne lui demandait et fit davantage qu'elle n'avait promis. Car elle les sauva. Elle, l'épouse offensée, avait couru chez l'époux offensé ; elle avait obtenu d'emmener elle-même la jeune femme adultère dans un couvent, la soustrayant ainsi à un éclat plus grand et à la malignité publique. L'apaisement, en attendant l'oubli. Elle réussit : mais l'indignation des religieuses fut sans bornes, lorsqu'elles apprirent que la jeune personne qu'elles hospitalisaient était l'héroïne de l'aventure dont tout le monde s'occupait depuis la veille. Mme Hugo objurgua ces dames, et si éloquemment qu'elle obtint tout.

Oubliant ses rancœurs, elle nous faisait quelquefois rire aux larmes par le récit pittoresque de telles scènes d'un dramatique moins âpre. Elle avait vingt-six ans, lors d'un mémorable conflit entre deux de ses rivales : les belligérantes (l'une était Juliette,) s'étaient rencontrées par hasard dans une maison tierce où son mari avait donné un rendez-vous à l'une d'elles. Les deux poules, et il y avait des spectateurs, jonchèrent de leurs débris le champ de bataille, que le coq avait préalablement déserté. Dans la suite, la victoire devait rester à Juliette.

Auguste de Chatillon. — Ce Chatillon, qui est connu de la génération actuelle par son petit poème de *la Levrette en pal'tot*, avait été fort lié avec Victor Hugo, il avait dessiné ou peint les portraits des grands-parents et des enfants et, notamment, était l'auteur d'un tableau qui figurait toute la famille réunie dans l'église de Fourqueux pour la première communion de Léopoldine.

Ce fut pendant un de ses voyages à Paris que Mme Hugo connut la déplorable situation d'Auguste de Chatillon. De retour à Guernesey elle en fit un récit navrant à son mari, en ma présence. Elle ne put obtenir pour Chatillon la moindre somme et, comme elle proposait de convier leur camarade de jadis à venir passer quelques semaines à Hauteville-House, il lui imposa silence d'un froncement de sourcils : « J'ai horreur des parasites », déclara-t-il.

Peu de temps après, Chatillon, qui n'avait rien su de ces pourparlers et que la misère lancinait plus fort, fit taire sa fierté : il se résignait à solliciter de son vieil et illustre ami un secours d'argent, persuadé, sans doute, que cette unique et bien tardive démarche serait accueillie. Sa lettre était déchirante. Victor Hugo ne tarda pas à répondre, mais par un refus formel et motivé : le grand homme invoquait ses lourdes et nombreuses charges et affirmait qu'en ce bas monde chacun gravit son Golgotha... Cette réponse fut connue ; le mot fit fortune dans le clan bohême, et, sur un air populaire, le graveur-chansonnier Pothey composa immédiatement une complainte dont chaque couplet se terminait par : « Doucement je golgothe. »

Quelques mois auparavant, le grand poète de Hauteville-House avait il est vrai, encaissé comptant 300.000 francs pour prix des *Misérables*, mais il les avait intégralement employés à augmenter son avoir à la Banque de Belgique, dont il était devenu un des gros actionnaires.

Le mariage d'Adèle. — ... Je ne retournais à Guernesey qu'à de rares intervalles, et mes séjours y étaient plus brefs. D'ailleurs la maison était souvent déserte : Victor Hugo faisait de fréquents voyages, accompagné d'un de ses fils et de Mme Drouet ; mon refus de m'enrôler dans la caravane qu'il avait organisée pour l'exploration de l'Ardenne l'avait mécontenté. Mais je me devais à Mme Hugo, qui était déjà malade à Bruxelles.

J'avais promis d'aller la rejoindre à Spa, où elle devait faire une cure, et d'y passer quelques semaines avec elle et sa fille Adèle, qui était devenue un peu misanthrope, de par l'isolement où elle languissait à Hauteville-House. Ses frères avaient chacun de son côté des habitudes, des affections et des travaux. Sauf les jours où ils assistaient aux repas de famille, Adèle avait son piano pour toute ressource.

Personne n'écoutait la musique qu'elle composait : elle n'avait d'ailleurs aucune prétention à la produire. Pendant que ses doigts vagabondaient sur le clavier, son cœur se gonflait en l'honneur de quelque jeune et bel officier avec qui elle avait échangé des paroles, l'année précédente, à Brighton, où elle avait passé quelques semaines en compagnie d'une gouvernante.

J'étais à Hauteville-House lors de son retour de Belgique, et son état fébrile me frappa. J'eus bientôt l'explication de cette effervescence, car ce fut moi qu'elle prit pour le confident de ses mélancolies, et du dessein où elle était de brusquer les choses. Je lui conseillai de faire ses confidences à sa mère, qui avait qualité pour la conseiller et pour

parler à son père. Elle n'avait aucune confiance dans la volonté et l'énergie de sa mère, qui n'était que bonté et indulgence, et cédait toujours devant l'autorité maritale. Je voyais bien que ma nièce ruminait un projet scabreux... Son procédé eut de l'inattendu. Toute la famille était réunie à déjeuner. Au milieu du calme le plus parfait : « Je veux me marier, mon cher père, dit-elle avec respect; j'ai trente ans, étant née en 1830; je suis donc majeure et je désire ne pas rester vieille fille. » (Stupéfaction générale.) Le faciès du père de famille blémit; ses lèvres serrées se liserèrent d'une écume. Après avoir réfléchi, il se leva : « Vous avez résolu, lui dit-il, vous avez résolu de disposer de votre personne sans me consulter, et vous aggravez votre attitude arrogante en invoquant votre majorité ; vous êtes une mauvaise fille, et il ne me reste plus qu'à me retirer et à réfléchir sur ce que j'ai à faire. » Et il quitta la salle à manger, seul, à pas comptés. Je n'oublierai jamais cette scène tragique. Il fut invisible tout ce jour-là, et il dîna chez Mme Drouet...

Les spectateurs s'accordèrent à penser que le maître aurait été moins hostile à l'idée de mariage si cette idée n'eût été connexe de celle de dot.

Pauvre Adèle, elle aimait son bon oncle qui la consolait lorsqu'elle se plaignait à lui des rigueurs paternelles. Je cherchai à lui faire espérer une intervention collective de la famille ; je lui représentai qu'il est naturel qu'un père ne consente au mariage de ses enfants qu'après références et réflexions. Je savais bien, au fond, à quoi m'en tenir, et Émile de Girardin, — homme positif entre tous, qui aimait beaucoup Victor Hugo et sa famille, — un jour qu'il me parlait de ces faits, disait que Hugo avait eu tort de ne pas aller en Amérique : là, sans bourse délier, il eût richement établi ses enfants.

Il est permis d'attribuer le malheur d'Adèle à la longue indifférence de son père. La terrible colère qu'elle venait d'encourir n'eut pour effet que de la démoraliser. Elle s'obstina dans sa détermination de se marier et suivit un indigne époux. Quant à la maladie mentale qui a été la suite de tant d'émotions, peut-être s'est-on mépris sur son caractère et sur sa gravité... Il eût fallu que, dans ses moments lucides, la pauvre femme se sentît entourée d'amis et non d'aliénés et de captifs...

Après l'exil. — Aussitôt rentré à Paris, après le 4 septembre, Victor Hugo m'envoya ces mots ;

Mon cher beau-frère,

Venez me voir, mon cœur et mes bras vous sont ouverts, je vous attends.

Victor Hugo
Avenue Frochot.

Il était déjà entouré d'une foule d'amis qui lui étaient inconnus la veille et qui s'empressaient de venir le féliciter de son retour et offrir le tribut de leurs flatteries à celle qui s'était définitivement emparé du gouvernement de la maison. Le caprice de cette dame dirigeait tout.

Aussi refusai-je nettement de venir m'asseoir à la table banale qu'elle présidait avec une indécente ostentation.

N'était-ce pas une honte de voir, à la place si bien occupée jadis et récemment encore par la douce et charmante Mme Victor Hugo, cette vieille princesse de théâtre qui fut princesse russe de la main gauche dans la vie privée ? Au surplus, je savais que ma protestation platonique de fidélité à la mémoire de ma chère belle-sœur, morte le 27 août 1868, n'aurait pas d'imitateurs.

Victor Hugo se trouvait, à la fin de sa vie, bien isolé, au milieu de cette foule bruyante et de cette nouvelle famille que les circonstances lui avaient imposée. Un jour du commencement d'avril 1885, comme nous nous rencontrions non loin de la statue de Lamartine : « Il me semble, me dit-il, que je suis prisonnier. »

Il mourut le 22 mai 1885...

Ce fut un spectacle sinistre et navrant, que les scènes qui eurent lieu devant son cadavre pendant les jours qui précédèrent les funérailles, un abominable scandale dont rougirent de honte sa véritable famille et ses derniers amis

Mme Chenay, venue en toute hâte de Guernesey pour assister celui qui lui avait tenu lieu de père pendant ses jeunes ans, — ne voulant pas assister plus longtemps à l'affligeant spectacle, ni confondre sa douleur si vraie avec les hypocrites démonstrations d'alentour, ne voulant surtout rien entendre de ces hideuses questions d'argent à quoi se passionnait l'entourage immédiat, — se retira silencieusement dans l'église Saint-Honoré d'Eylau : elle y passa toutes ses journées à prier et à pleurer, jusqu'au jour des funérailles, auxquelles elle n'assista pas.

PAUL CHENAY

A la dure[1]

CHAPITRE XXXI

Les hôtes à Honey Lake Smith's — Ce vieux rossard d'Arkansas. — Notre hôte. — Résolu à la lutte. — La femme de l'hôte. — Elle triomphe du matamore. — Nouveau départ. — Traversée de la Carson. — Nous l'échappons belle. — Nous suivons notre propre piste. — Un nouveau guide. — Perdus dans la neige.

Il y avait deux hommes dans la Société qui me causaient spécialement de l'ennui. L'un était un petit Suédois, d'environ vingt-cinq ans, qui ne savait qu'une chanson et qui la chantait perpétuellement. Pendant le jour nous étions tous réunis dans une salle de café étouffante: il n'y avait donc pas moyen d'échapper à la musique de ce personnage. A travers toutes les bordées de jurons, les tournées de whisky, les parties d' « old sledge » et les disputes — sa chanson monotone méandrait sans jamais une variation en sa fatigante uniformité. Il me semblait à la fin que j'aurais accepté la mort si elle m'avait délivré de cette torture. L'autre homme était un bandit athlétique, nommé « Arkansas », qui portait deux revolvers à la ceinture et un couteau poignard dans sa botte et qui était toujours ivre et toujours en peine d'une bataille. Mais il était si redouté que personne ne voulait lui rendre ce service. Il essayait toutes sortes de ruses matoises pour attirer quelqu'un au piège d'une remarque blessante, sa figure s'illuminait de temps en temps quand il se croyait bien sur la piste d'un conflit, mais invariablement sa victime éludait ses filets et alors il montrait un désappointement qui était presque pathétique. L'aubergiste Johnson était un garçon doux et bienveillant: Arkansas jeta de bonne heure son dévolu sur lui comme sur un sujet d'avenir. Il ne lui donna de repos ni jour ni nuit pendant quelque temps. Le quatrième matin, Arkansas s'enivra et s'assit pour attendre une occasion. Bientôt Johnson entra, bienveillant à souhait, grâce au whisky, et dit :

— Je compte que l'élection en Pensylvanie...

Arkansas leva le doigt magistralement et Johnson s'arrêta. Arkansas se dressa en vacillant et lui fit face. Puis il dit :

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* à partir du 1er octobre 1901.

— Que-qu'est ce que vous savez de la Pensylvanie ? Répondez-moi voir. Que - qu'est-ce que vous savez de la Pensylvanie ?

— Je voulais seulement dire...

— Vous vouliez seulement dire. Vous ! Vous vouliez seulement dire... Qu'est-ce que c'est que vous vouliez dire ? Voilà ! Voilà ce que, moi, je veux savoir. Je veux savoir, moi, qu'est-ce que vous savez de la Pensylvanie, puisque vous prenez cette sacrée liberté-là. Répondez-moi voir !

— Monsieur Arkansas, si vous me laissiez seulement...

— Qu'est-ce qui vous retient ? N'insinuez rien contre moi ? N'est-ce pas ! Ne venez pas ici faire la loi, jurer et tempêter comme un fou, n'est-ce pas ? Parce que, moi, je ne le supporterai pas. Si c'est une bataille que vous voulez, dites-le. Je suis votre homme, dites-le !

Johnson, battant en retraite dans un coin et suivi par Arkansas, menaçant répliqua :

— Eh ! mais, moi, je n'ai rien dit, monsieur Arkansas. Vous ne laissez pas les gens s'expliquer. J'allais seulement dire que la Pensylvanie allait avoir une élection la semaine prochaine — voilà tout — je ne voulais pas en dire plus long. Que je devienne impotent si ce n'est pas vrai.

— Ben alors, pourquoi ne le dites-vous pas ? Qu'est-ce que vous avez à faire le malin comme ça et à chercher des disputes ?

— Comment ! mais je ne faisais pas le malin, monsieur Arkansas... Je...

— Je suis un menteur, moi, alors ! Par l'âme du grrrand César...

— Oh ! S'il vous plait, monsieur Arkansas, je n'ai pas eu l'intention d'avancer pareille chose, j'aimerais mieux mourir. Tous les camarades vous diront que j'ai toujours bien parlé de vous et que je vous ai respecté plus que personne dans la maison. Demandez à Smith, pas vrai, Smith ? Est-ce que je n'ai pas dit, pas plus tard qu'hier soir que, pour quelqu'un qui était un Monsieur tout le temps et sur toutes les coutures, passez-moi Arkansas ? Je m'en rapporte à n'importe lequel de ces messieurs : n'est-ce pas mes propres paroles ? Allons, voyons monsieur Arkansas, prenons un verre — serrons-nous la main et prenons un verre. — Arrivez, tout le monde ! C'est ma tournée. Arrivez Bill, Tom, Bob, Scott — arrivez, je veux que vous preniez tous un verre avec moi et Arkansas — ce vieil Arkansas, comme je l'appelle, ce vieux rossard d'Arkansas. Redonnez-moi la main. Regardez-le, les gars ! non, mais regardez-le, le v'là l'homme le plus blanc d'Amérique ! et celui qui dit non aura

affaire à moi, je ne vous dis que ça, je ne vous dis que ça. Redonnez-moi encore ce vieil abatis-là.

Ils s'embrassèrent, avec une affection pocharde de la part de l'aubergiste et une condescendance passive de la part d'Arkansas — lequel, gagné par l'appât d'un verre, se voyait de nouveau frustré de sa proie. Mais le bêta d'aubergiste était si content d'avoir échappé à la boucherie qu'il continua à pérorer alors qu'il eût dû battre en retraite loin du danger. La conséquence fut qu'Arkansas se remit bientôt à le dévorer dangereusement des yeux et tout-à-coup dit :

— Patron, voulez-vous s'il vous plaît me répéter cette remarque. Je vous prie.

— Je disais à Scott que mon père avait plus de quatre-vingts ans quand il est mort.

— Est-ce là tout ce que vous avez dit ?

— Oui, c'est tout.

— N'avez-vous rien dit que ça ?

— Oui, que ça.

Là dessus un silence embarrassé.

Arkansas joua avec son verre un moment, se dandinant, les coudes sur le comptoir. Puis il se gratta méditativement le tibia de la jambe gauche avec le pied droit, pendant que le silence gêné continuait. Ensuite il s'en alla, en flânant, vers le poêle, l'air mécontent, il dérangea d'un coup d'épaule brutal deux ou trois personnes confortablement installées là, il prit leur place, donna à un chien endormi un coup de pied qui l'envoya hurler sous un banc, puis il étendit ses longues jambes, écarta les pans de sa houppelande et se mit en devoir de se chauffer le dos. Au bout d'un moment il commença à grommeler à voix basse et retourna vite au comptoir, en chaloupant, pour dire :

— Patron, quel motif avez-vous pour déterrer de vieilles personnalités et faire mousser votre père ? Est-ce que notre société ne vous plaît pas ? Hein ? Si notre société ne vous plaît pas, peut-être que nous ferions mieux de partir. Est-ce ça que vous voulez ? Est-ce là que vous voulez en venir ?

— Eh ! que le bon Dieu vous bénisse, Arkansas, je pensais pas à ça. Mon père et ma mère... !

— Patron, n'entortillez pas le monde, hein, n'est-ce pas ! S'il faut une bagarre pour vous contenter, allez-y comme un bon (un hoquet), mais ne déterrez pas de vieilles histoires pour les flanquer à la tête des gens qui veulent rester en paix, s'il y a moyen. Qu'est-ce que vous avez ce matin, donc, en tous cas ? je n'ai jamais vu un homme agir de la sorte.

— Arkansas, sûr, je racontais pas ça contre vous et je m'en vais cesser si cela vous est désagréable. Ma boisson me monte à la tête, je me figure, et, avec ça, l'inondation, tant de monde à nourrir et à caser...

— Alors c'est ça que vous avez derrière la tête, hein ? Vous voulez que nous partions ? Nous sommes trop nombreux. Vous voulez que nous fassions nos paquets et que nous nous mettions à la nage. C'est ça ? Allons ?

— S'il vous plait, soyez raisonnable, Arkansas, voyons, vous savez bien que je ne suis pas homme à ça...

— Des menaces ! Maintenant ? Pardieu, celui qui me fera peur n'est pas encore vivant ! N'essayez pas de jouer à ça, mon poulet, — parce que je supporterai bien des choses, mais je ne supporterai pas ça. Sortez de derrière le comptoir, que je vous nettoie ! Vous voulez nous mettre dehors, n'est-ce pas, espèce de capon, ficelle et sournois ! Sortez de derrière ce comptoir ; moi je vais vous apprendre à bousculer, à tourmenter et à intimider les gens qui essayent tout le temps de vous tirer d'affaire et de vous éviter des désagréments.

— Je vous en prie ne tirez pas, Arkansas ! S'il faut du sang...

— Entendez-vous ça, messieurs ? L'entendez-vous parler de sang ? C'est du sang que vous voulez alors, vous, espèce d'assassin furibond. Vous étiez décidé à massacrer quelqu'un ce matin ? Je le savais parfaitement bien. C'est moi, n'est-ce pas ? C'est moi que vous allez massacrer, n'est-ce pas ? Mais vous n'y arriverez pas sans que je prenne mon tour d'abord, voleur, cœur de pierre, foie blanc de fils de nègre ! Empoignez votre arme !

En même temps Arkansas se mit à tirer et l'aubergiste à escalader les bancs et les obstacles de toute sorte dans son désir frénétique de s'échapper. Au milieu de la bousculade échevelée, l'aubergiste enfonça une porte vitrée et, tandis qu'Arkansas se ruait à sa poursuite, la femme de l'aubergiste parut soudain dans l'embrasure de la porte et barra le chemin au bandit, une paire de ciseaux à la main. Elle était magnifique de fureur. La tête levée, les yeux flamboyants ; elle s'arrêta un instant puis s'avança en brandissant son arme. Le misérable, stupéfait, hésita, puis rompit d'un pas. Elle le suivit. Elle le fit reculer pas à pas jusqu'au centre du café et là, sous les yeux de la foule émerveillée et rangée en cercle, elle lui infligea une volée d'invectives dont jamais hâbleur défait et confus n'avait encore attrapé la pareille, probablement. Comme elle terminait et se

retirait victorieuse, un rugissement d'approbation ébranla la maison, et chacun commanda des verres pour la foule, en une seule et même haleine.

La leçon était entièrement suffisante. Le règne de la terreur était terminé et la domination d'Arkansas abattue pour de bon. Durant le reste de notre saison de captivité insulaire, il y avait un homme qui, assis à part dans un état d'humiliation permanente, ne se mêlait à aucune querelle, n'articulait aucune fanfaronnade et ne relevait aucune des insultes que la bande, naguère servile, lui adressait maintenant constamment, et cet homme était Arkansas.

Vers le sixième ou cinquième matin, les eaux s'étaient retirées des terres, mais le courant dans le vieux lit de la rivière était toujours profond et rapide : il n'y avait pas possibilité de le traverser. Le huitième, il était encore trop gros pour qu'on le passât avec une entière sécurité; mais la vie à l'auberge était devenue presque insupportable en raison de la saleté, de l'ivrognerie, des querelles, et nous fîmes tout de même un effort pour partir. Au milieu d'une forte tempête de neige nous nous embarquâmes dans une pirogue, emportant nos selles à bord et remorquant nos chevaux à l'arrière par leurs longes. Ollendorff, le Prussien, était en avant avec une pagaie, Ballou pagayait au milieu, et moi, j'étais assis à l'arrière, tenant les longes. Quand les chevaux perdirent pied et commencèrent à nager, Ollendorff prit peur, car il y avait grand danger que les chevaux ne nous fissent dévier de notre direction et il était évident que si nous manquions l'atterrissage à un certain point, le courant nous emporterait et nous jetterait infailliblement dans le grand bras de la Carson.

Une telle catastrophe serait pour nous la mort, en toute probabilité, soit que nous fussions entraînés au large dans la « Perte », soit que nous chavirions et que nous nous noyions. Nous recommandâmes à Ollendorff de garder son sang froid et de se comporter avec prudence, mais ce fut inutile; dès que notre proue toucha la rive, il fit un bond et la pirogue se retourna sens dessus dessous dans dix pieds d'eau. Ollendorff empoigna des broussailles et se hissa à terre, mais Ballou et moi nous dûmes tirer notre coupe, embarrassés dans nos pardessus. Nous nous cramponnâmes à la pirogue et bien que nous eussions été entraînés presque jusqu'à la Carson, nous trouvâmes le moyen de pousser le bateau à terre et d'effectuer notre atterrissage sains et saufs. Nous étions gelés et trempés, mais sauvés. Nous attachâmes les animaux aux buissons de sauge où ils eurent à rester vingt-quatre

heures. Nous vidâmes la pirogue et nous allâmes leur chercher de la nourriture et des couvertures. Et nous dûmes coucher encore une nuit à l'auberge avant de faire une nouvelle tentative de départ.

Au matin, quoiqu'il neigeât toujours furieusement, nous montâmes à cheval et nous partîmes. La couche de neige était si épaisse sur le sol qu'il n'y avait pas trace de route, et le déluge de neige était si épais, que nous ne pouvions voir à plus de cent mètres devant nous ; autrement, nous aurions pu nous guider d'après les chaînes de montagnes. Le cas semblait scabreux; mais Ollendorff déclara que, son instinct étant aussi impressionnable qu'une boussole il se chargeait de mettre le cap à vol d'oiseau sur la ville de Carson sans risque de se tromper. Il prétendait que, s'il venait à s'écarter d'un seul point du compas hors de la ligne droite, ledit instinct l'assaillerait comme une conscience outragée. En conséquence, nous nous rangeâmes derrière lui, heureux et contents. Pendant une demi-heure nous poussâmes de l'avant avec assez de circonspection, mais au bout de ce temps-là nous arrivâmes sur une piste fraîche et Ollendorff cria fièrement :

— Je savais bien que j'étais aussi sûr de moi que d'une boussole, les enfants! Nous voici justement sur les traces de quelqu'un qui va débrouiller la route sans que nous nous en donnions la peine. — Dépêchons-nous de rejoindre ces gens.

Nous mîmes donc nos chevaux au trot, autant que la profondeur de la neige le permit et bientôt il devint évident que nous gagnions du terrain sur nos prédécesseurs, car leurs empreintes devenaient plus distinctes. Nous fîmes diligence et, au bout d'une heure, les traces semblaient toujours plus récentes et plus fraîches; mais ce qui nous surprit, c'est que le nombre des voyageurs en avance sur nous paraissait croître avec persistance. Nous nous étonnions qu'un groupe de gens aussi considérable se trouvât à voyager en un pareil moment et dans une pareille solitude. L'un de nous insinua que ce devait être une compagnie de soldats du fort: nous acceptâmes donc cette explication et nous nous trimballâmes encore un peu plus fort, car ils ne pouvaient plus être bien loin. Mais les pistes se multipliaient toujours et nous commencions à croire que le peloton de soldats était en train de s'épanouir miraculeusement en un régiment. Ballou dit qu'ils montaient déjà à cinq cents. Tout d'un coup, il arrêta son cheval et s'écria :

— Les enfants ! ce sont là nos pistes, à nous, et nous sommes positivement à tourner et à tourner en rond depuis plus de deux

heures dans ce désert aveugle! Matin! celle-là est parfaitement hydraulique! »

Là-dessus, le vieillard s'emporta en invectives. Il appela Ollendorff de toutes sortes de noms cruels, dit qu'il n'avait jamais vu un imbécile aussi blafard et termina par cette opinion particulièrement venimeuse : « qu'il n'en savait seulement pas aussi long qu'un logarithme. »

Incontestablement nous avions marché sur nos propres traces. Ollendorff et sa boussole mentale tombèrent en disgrâce à partir de ce moment. Après cette dure étape nous nous trouvions encore une fois sur le bord de la rivière avec la silhouette de l'auberge s'estompant vaguement dans la nappe de flocons mouvants. Pendant que nous nous demandions que faire, le jeune Suédois débarqua de la pirogue et prit son chemin à pied vers Carson, chantant sa même chanson insupportable sur « son frère et sa sœur et l'enfant dans la tombe avec sa mère. » En une brève minute il disparut et s'effaça dans les replis blancs de l'oubli. Jamais on n'en entendit plus parler. Sans doute qu'il s'égara et se perdit, que la Fatigue le livra au Sommeil et le Sommeil à la Mort. Peut-être a-t-il suivi nos empreintes perfides jusqu'à ce qu'il ait succombé d'épuisement.

Voici que la Poste Transcontinentale passa à gué le cours d'eau, maintenant en rapide décroissance, et partit vers Carson pour effectuer son premier trajet depuis l'inondation.

Nous n'hésitâmes plus, alors; nous nous élançâmes à sa suite en trottant gaiement, car nous avions pleine confiance dans la bosse des localités du cocher. Seulement nos chevaux n'étaient pas à la hauteur de l'attelage frais de la poste. Nous le perdîmes bientôt de vue; mais peu importait, car nous avions pour guides les sillons profonds creusés par les roues. Il était alors trois heures de l'après-midi et par conséquent il n'y avait plus guère de temps avant que la nuit vînt — non pas avec un crépuscule persistant, mais par une tombée subite, comme celle d'une trappe de cave, ainsi qu'elle en a l'habitude dans ce pays. La chute de neige était toujours aussi épaisse que jamais, et naturellement nous n'y voyions pas à quinze pas; mais, autour de nous, la lueur blanche du champ de neige nous permettait de discerner les pains de sucre lisses, formés par les buissons de sauge ensevelis sous elle, et, devant nous, les deux rainures que nous savions être les ornières des roues se comblant incessamment et disparaissant lentement.

Ces buissons de sauge étaient tous à peu près de la même

hauteur — de 1 mètre à 1 m. 30. Ils étaient dispersés à 2 m. 50 de distance sur toute la surface du vaste désert; chacun d'eux n'était plus à présent qu'un monceau de neige; en quelque direction qu'on avançât, ainsi que dans un verger bien tracé, on se trouvait toujours à parcourir une avenue distinctement définie, avec une rangée de ces monticules de neige de chaque côté, une avenue de la largeur ordinaire d'une route, libre et plan au centre et se relevant doucement sur les bords en raison des monticules. Mais nous n'avions pas pensé à cela. Imaginez-vous alors quel frisson glacial nous étreignit, lorsque, bien avant dans la nuit, l'idée nous vint que les derniers vestiges les plus légers des ornières étant depuis longtemps effacés, nous nous égarions peut-être le long d'une simple avenue de buissons de sauge, à des kilomètres de la route, et en nous en éloignant toujours. Un glaçon qu'on vous fourre dans le cou est du bien-être placide à côté de cela. D'un seul coup, le sang qui dormait dans nos veines depuis une heure sauta et courut en torrent et l'activité sommeillant dans nos esprits et nos corps se réveilla non moins soudaine. En même temps que nous redevenions dispos et alertes, nous tremblions et nous frissonnions de consternation; on s'arrêta et on mit pied à terre sur-le-champ, on s'accroupit et on scruta anxieusement le sol de la route. Sans profit, bien entendu; car si on pouvait discerner une légère dépression avec des yeux postés à quatre ou cinq pieds au-dessus d'elle, on ne le pouvait certainement pas en y collant le nez.

CHAPITRE XXXII

Situation désespérée. — Tentatives pour faire du feu. — Nos chevaux nous abandonnent. — Nous trouvons des allumettes. — Première, deuxième, troisième et dernière. — Pas de feu. — La mort devient inévitable. — Nous nous lamentons sur nos vies perverses. — Renoncement au vice. — Nous nous pardonnons mutuellement. — Affectueux adieu suprême. — Le sommeil de l'oubli.

Nous avions l'air d'être sur une route, mais cela ne prouvait rien. Nous en fîmes l'épreuve en nous dirigeant en diverses directions. Les monticules de neige réguliers et les avenues régulières qui les séparaient, convainquirent chacun de nous que c'était bien lui qui avait trouvé le vrai chemin et que les autres n'en avaient trouvé que de faux. Evidemment notre situation

était désespérée. Nous étions gelés et engourdis, les chevaux étaient fatigués. Nous décidâmes de faire un feu de broussailles de sauge et de bivouaquer jusqu'au matin. Mais nous ne pûmes trouver d'allumettes. En désespoir de cause, nous résolûmes de remplacer les allumettes par nos pistolets. Personne d'entre nous n'avait jamais tenté pareille chose, mais personne d'entre nous ne doutait qu'elle fût réalisable et facilement, parce que tout le monde en avait lu la relation et était porté à y croire avec une confiante simplicité, ainsi qu'à cette autre tromperie, si fréquente dans les livres : des Indiens et des trappeurs égarés qui font du feu en frottant deux bâtons secs l'un contre l'autre.

Nous nous accroupîmes à la ronde sur la neige épaisse; les chevaux réunirent leur nez et courbèrent leurs têtes patientes au-dessus de nous; et pendant que les flocons duveteux descendaient en tourbillons et nous changeaint en un groupe de statues blanches, nous procédâmes à notre importante opération. Nous cassâmes des brindilles à un bouquet de sauge et nous les empilâmes sur un petit endroit propre, à l'abri de nos corps. Au bout de dix à quinze minutes, tout fut prêt, et alors, cependant que notre conversation cessait et que notre pouls ralenti battait d'anxiété, Ollendorf appliqua son revolver, pressa la détente et fit sauter le petit tas de l'autre côté du territoire. Ce fut l'échec le plus plat qu'il y eût jamais. C'était inquiétant, mais cela pâlissait devant un plus grand sujet d'horreur — les chevaux étaient partis ! J'avais été chargé de tenir leurs brides, mais, dans mon absorbante préoccupation à propos de notre essai au pistolet, je les avais insconsciemment lâchées, et les animaux maîtres de leur liberté, s'en étaient allés au milieu de la tempête. Il était inutile d'essayer de les suivre, car leurs pas ne pouvaient faire aucun bruit et l'on aurait pu passer à deux mètres d'eux sans les voir. Nous les abandonnâmes sans faire un effort pour les rattraper, en maudissant les livres qui prétendent que les chevaux restent auprès de leurs maîtres pour jouir de leur protection et de leur compagnie dans les moments de détresse.

Nous étions déjà malheureux avant, nous nous sentîmes encore plus isolés alors ; patiemment, sans illusion, nous cassâmes encore des brindilles, nous les empilâmes et de nouveau le Prussien les annihila d'un coup de feu. Manifestement, allumer un feu avec un pistolet était un art demandant de l'apprentissage et de la pratique; le centre d'un désert, à minuit, sous une tempête de neige, ce n'était ni le lieu ni le moment propices à cette étude. Nous y renonçâmes pour tenter

l'autre moyen : chacun de nous saisit une paire de bâtons et se mit à les frotter l'un contre l'autre. Au bout d'une demi-heure nous étions tous gelés et les baguettes aussi. Nous anathématisâmes amèrement les Indiens, les trappeurs et les livres qui nous avaient induits en ce sot procédé et nous nous demandâmes lugubrement que faire ensuite. A ce moment critique, M. Ballou repêcha quatre allumettes dans un fond de poche. Avoir trouvé quatre barres d'or nous eût semblé une aubaine pauvre et vile par comparaison; on ne peut se figurer combien une allumette paraît bonne en de semblables circonstances, combien aimable, précieuse et saintement belle au regard. Cette fois-ci nous ramassâmes du bois avec bon espoir ; et lorsque M. Ballou se prépara à essayer la première allumette, l'intérêt qui se concentra sur sa personne occuperait beaucoup de pages s'il me fallait le décrire. L'allumette brûla, pleine d'avenir, pendant un moment, puis s'éteignit. Elle n'aurait pu emporter plus de regrets si elle avait été une vie humaine. L'allumette suivante ne fit que flamber et mourir. Le vent souffla la troisième juste au moment d'une réussite certaine. Nous nous serrâmes les uns contre les autres, plus étroitement que jamais et nous nous raidîmes dans une sollicitude extatique et angoissée, tandis que M. Ballou frotta notre dernière espérance sur sa jambe. Elle prit, brûla bleue et chétive, puis s'épanouit en une flamme robuste. En l'abritant dans ses mains, le vieux monsieur se baissa graduellement et tous les cœurs le suivirent — les corps aussi —, les poitrines cessèrent de battre. Le feu toucha enfin les bâtons, les entama peu à peu, hésita, reprit plus fort, — hésita encore, tint bon pendant cinq secondes affolantes, puis rendit une sorte de soupir humain et s'éteignit.

Personne ne dit un mot pendant plusieurs minutes. C'était comme un silence solennel; le vent lui-même s'enveloppa d'un calme sinistre et furtif et ne fit pas plus de bruit que les flocons de neige. A la fin une conversation commença sur un ton triste et il devint évident qu'en son cœur chacun de nous renfermait la conviction que notre dernier soir parmi les vivants était venu. J'avais jusqu'ici espéré que j'étais le seul à le croire. Quand les autres avouèrent cette conviction, il me sembla entendre le glas lui-même. Ollendorff dit :

— Frères, mourons ensemble, et partons sans rancune l'un pour l'autre ; oublions et pardonnons le passé. Je sais que vous m'en avez voulu lorsque j'ai chaviré la pirogue et que, pour faire le malin, je vous faisais tourner en rond dans la neige, — mais je voulais bien faire ; pardonnez-moi. Je reconnais volontiers que

j'en ai voulu à M Ballou pour m'avoir invectivé et appelé un logarithme, chose que je ne connais pas, mais qui est sans doute regardée comme déshonorante et honteuse en Amérique ; cela m'est resté sur le cœur et m'a beaucoup vexé, — mais n'en parlons plus ; je pardonne à M. Ballou de tout mon cœur et....

Le pauvre Ollendorff n'y tint plus et pleura; il n'était pas le seul, moi aussi je pleurais, ainsi que M. Ballou. Ollendorff retrouva sa voix et me pardonna des choses que j'avais dites ou faites. Puis il tira sa bouteille de whisky et déclara que, mort ou vif, il n'en absorberait plus une goutte. Il renonçait, disait-il, à tout espoir de vie et, quoique mal préparé, il se soumettrait humblement à son sort. Il aurait voulu être épargné encore un peu de temps, non par égoïsme, mais pour accomplir une réforme entière de son caractère en se consacrant à soulager les pauvres, à soigner les malades et à conjurer le peuple de se garder du fléau de l'intempérance, à rendre sa vie un exemple salutaire pour la jeunesse et la déposer à la fin avec la précieuse réflexion qu'elle n'aurait pas été vécue en vain. Il termina en disant que sa réformation commencerait sur le champ, en présence même de la mort, puisqu'il ne pouvait pas compter sur un laps plus long pour la poursuivre au bénéfice et au profit de l'humanité ; et là-dessus il jeta sa bouteille de whisky.

M. Ballou fit des remarques dans le même sens et commença la conversion qu'il n'avait plus le temps de continuer en répudiant l'antique jeu de cartes qui avait consolé notre captivité pendant l'inondation et l'avait rendue supportable. Il dit qu'il ne jouait jamais d'argent, mais qu'il était tout de même persuadé que l'usage des cartes sous n'importe quelle forme était immoral et nuisible, et que personne ne saurait atteindre la pureté parfaite sans les fuir. « Et c'est pourquoi, continua-t-il, en accomplissant cet acte, je me sens déjà plus rapproché de la saturnale spirituelle nécessaire à toute conversion entière et caduque. » Ce fracas de syllabes l'émut comme aucune éloquence intelligible n'eût pu le faire, et le vieillard sanglota avec une tristesse qui n'allait pas sans un mélange de satisfaction. Quant à moi, je jetai ma pipe, renonçant au vice qui avait tyrannisé ma vie. Nous nous passâmes les bras autour du cou les uns des autres et nous attendîmes cette torpeur avant-courrière de la mort par congélation.

Elle arriva bientôt à pas de loup, alors nous dîmes un suprême adieu. Un assoupissement délicieux enveloppa dans ses replis mes sens désarmés, pendant que les flocons de neige tis-

saient un linceul autour de mon corps. L'oubli vint. La bataille de la vie était finie.

CHAPITRE XXXIII

Retour à la vie. — Ses conséquences ridicules. — Une station. — Amertume. — Les fruits du repentir. — Résurrection du vice...

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état d'insensibilité, mais cela me parut un siècle. Une vague lueur de sentiment s'éveilla en moi par degrés, puis vint une angoisse croissante dans les membres et à travers tout le corps. Je frissonnai. Cette pensée me traversa le cerveau :

« Voici la mort ! Voici l'au-delà ! »

Alors un soulèvement blanc se produisit à côté de moi et une voix dit, avec amertume :

— Quelqu'un aurait-il la bonté de me donner des coups de pieds au derrière ?

C'était Ballou — ou du moins une effigie barbouillée de neige d'où émanait la voix de Ballou.

Je me levai. Là, dans le matin gris, à moins de quinze pas de nous, se dressaient les constructions en bois d'une station de poste ; sous un hangar s'abritaient nos chevaux encore sellés et bridés.

Un arceau de neige massive se disloqua, Ollendorf en émergea et tous les trois assis par terre nous contemplâmes les maisons sans prononcer une parole. Nous n'avions pas un mot à dire. Nous ressemblions à ce blasphémateur qui ne pouvait « rendre justice à son sujet », par ses jurons. La situation entière était si péniblement ridicule et humiliante que les paroles devenaient faibles et que nous ne savions plus du tout par où commencer.

Notre joie intérieure d'être sauvés était empoisonnée, presque dissipée, par le fait. L'irritation nous gagna peu à peu et nous rembrunit ; puis mécontents les uns des autres, mécontents de nous-mêmes et mécontents de tout en général, en boudant nous secouâmes la neige de nos vêtements, nous nous frayâmes, en une file indienne bourrue, un chemin jusqu'à nos chevaux, nous les dessellâmes et nous nous réfugiâmes dans l'auberge.

C'est à peine si j'ai exagéré un seul détail de cette curieuse et absurde aventure. Elle arriva presque exactement ainsi que je l'ai rapportée. Nous bivouaquâmes bien à minuit dans le désert, sous la neige et par la tempête, désolés et désespérés, à moins de quinze pas de distance d'une hôtellerie confortable.

Pendant deux heures, assis chacun dans un coin de l'auberge, nous méditâmes amèrement. Le mystère était expliqué maintenant, et il était assez compréhensible que nos chevaux nous eussent abandonnés. Sans le moindre doute, ils se trouvaient sous ce hangar un quart de minute après nous avoir quittés et ils avaient dû surprendre et savourer toutes nos confessions et lamentations.

Après déjeuner cela alla mieux et le goût de la vie nous revint bientôt. Le monde avait repris ses charmes et l'existence nous était aussi chère que jamais. Mais voici qu'un malaise survint qui m'envahit et se mit à me persécuter. — Hélas ! ma régénération était incomplète — j'avais envie de fumer ! Je résistai de toutes mes forces, mais la chair fut faible. Je m'en allai me promener et luttai avec moi-même pendant une heure. Je me rappelai mes promesses de réforme et m'endoctrinai avec persuasion, avec indignation, avec persévérance. Le tout en vain ; je me surpris bientôt en train de fureter, l'oreille basse entre les tas de neige pour y chercher ma pipe. Après une longue exploration je la découvris et je m'esquivai pour aller me cacher et en déguster une. Je m'arrêtai un bon moment derrière la grange, me demandant l'effet que cela me ferait si mes camarades, plus courageux, plus énergiques et plus loyaux que moi, me pinçaient dans ma dégradation. A la fin, j'allumai ma pipe, aucun être humain ne pourra jamais se sentir plus plat et plus bas que je ne le fus alors. J'étais honteux d'être en ma propre et pitoyable compagnie. Craignant toujours d'être vu, je crus que peut-être l'autre côté de la grange m'offrirait un peu plus de sécurité et je tournai le coin. Et comme je tournais le coin en fumant, Ollendorff tournait l'autre avec sa bouteille à sa bouche et par terre, entre nous deux, Ballou sans méfiance s'absorbait en une partie de « solitaire » avec les vieilles cartes poisseuses.

L'absurdité ne pouvait aller plus loin. Nous nous serrâmes la main et nous nous convînmes de ne plus parler de « conversions » ni d' « exemples pour les jeunes générations ».

Nous arrivâmes à Carson en temps voulu et nous nous y reposâmes. Le besoin de repos et le souci des préparatifs à faire pour notre voyage à l'Esméralda nous y retinrent une semaine, ce qui nous donna l'occasion d'assister au jugement du grand procès de l'éboulement de terre (Hyde contre Morgan) — épisode encore aujourd'hui fameux au Névada. Après un mot ou deux d'explication indispensable je raconterai l'histoire de cette mystérieuse affaire.

(A suivre.) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Tolstoy et la Question sexuelle

OPINIONS

Léon Tolstoy affirme, dans son livre récent, la Question Sexuelle :

que la chasteté absolue est le but idéal de l'homme, sa voie vers l'état des anges, qui ne prennent point femme (Évangile), le signe certain de la perfection;

que le mariage n'est qu'un pis aller pour ceux qui sont incontinents, et qu'il est illégitime de le considérer comme un bonheur; que le mariage n'est pas chrétien (Christ ne s'est pas marié);

qu'il est absurde que les romans s'obstinent à finir par un mariage, quand c'est bien plutôt par là qu'ils devraient commencer, pour finir quand les époux, enfin libérés de la chair, se séparent;

que la laideur et l'insanité de notre vie viennent du pouvoir qu'ont les femmes : ce n'est pas à la femme d'élever des revendications contre l'homme, mais à l'homme de s'émanciper de la femme.

MM. Dan Léon et Edgar Jégut ont demandé à quelques personnes notoires à divers titres leur avis sur ces propositions. Le voici :

De M. Georges Ancey :

Je sais quelle admiration respectueuse il convient d'avoir pour l'écrivain génial de *la Guerre et la Paix*, pour le philosophe qui a consacré toute une vie de labeur à l'expression des idées les plus hautes et les plus sereines, pour le grand seigneur enfin, renégat de sa caste et définitivement rénové, dont le geste hardi lança l'anathème sur un clergé prévaricateur. Un tel acte, entre tant d'autres, et fait au déclin de ses jours, clôt magnifiquement son œuvre, la résume, en est le sens et le terme. Il me semble cependant qu'il en est arrivé désormais, sur un certain nombre de questions subséquentes, au moment où nous devons nous méfier de lui.

Son mysticisme est indéniable ; sa religiosité n'a fait que s'accroître. Déjà il était quelque peu à redouter dans *Résurrection*; avec un magistral talent d'écrivain et d'observateur, et en même temps avec une superbe et inconsciente naïveté d'homme de bien, il proposait à l'humanité l'irréalisable exemple d'un mariage, qui, pris au sérieux, n'aurait uni que deux êtres profondément étrangers l'un à l'autre, destinés à ne jamais se comprendre. Récemment, dans ses considérations sur l'art, mu par un noble sentiment de charité humaine, il en arrivait à condamner tout ce que nous aimons, à sonner le glas de toute poésie, de toute musique, de toute beauté enfin n'ayant pas pour but unique l'éducation strictement chrétienne de l'individu. Voilà maintenant, qu'après avoir interdit Wagner, Raphaël, Homère, et tant d'autres, y compris

lui-même, sabrant tout, pêle-mêle, à droite, à gauche, il en arrive à nous interdire l'amour et se met ainsi hardiment en travers de la loi naturelle.

Il en devait être ainsi. Quels que soient le génie et la lucidité d'un Tolstoy, il est une heure où il faut s'arrêter, un pas qu'on ne peut franchir. Il a personnifié au plus haut point les grandes idées humanitaires et philosophiques de son époque ; il les a exprimées d'une plume virulente et inlassable ; il les a vécues lui-même, mettant la main parfois à la besogne et donnant l'exemple, un peu puéril peut-être, d'un grand seigneur qui se fait manœuvre. Mais, étroitement muré dans son socialisme chrétien, il n'a été que l'homme de son temps, de sa pléïade; c'est le sort commun que nul n'élude.

Aussi semble-t-il, à l'heure présente, en contradiction complète, sur bien des points, avec des philosophies naissantes, plus larges, sinon plus humaines et plus vénérables, à qui il ne suffit plus de ramener l'homme au sentiment de sa solidarité, mais qui tentent, avec quelques penseurs allemands à leur tête, comme toujours, de proclamer l'avènement de la loi naturelle, au préjudice de l'ancien esprit chrétien. C'est lui qui vit toujours en Tolstoy, avec son appareil de châtiments pour le vice et de récompenses pour la vertu, avec cette vieille crainte, si profondément gravée en nous, après dix-neuf siècles, que nul peut-être n'a pu encore s'en libérer entièrement, la crainte du péché. Stupidement ridiculisée en France, fustigée même par le clan des gens bien pensants qui la bannissent de leurs propos, cette loi de l'amour, qui nous crée, cette question sexuelle, qui est la première condition de la vie, finira peut-être par obtenir dans le jugement de tous la place, honorable en somme, qui lui convient.

Y a-t-il erreur en effet à suivre la nature, à obéir à sa plus grande loi, à sa seule loi? Pourquoi ne serait-elle pas sacrée, elle aussi? C'était l'avis de Renan. Par quel orgueil vouloir nous y dérober, quand la nature semble n'avoir voulu se préoccuper que d'elle et de ses conséquences? Cet attrait perpétuel nous est offert; la nature en a besoin, et tellement, que le reste a l'air de lui importer fort peu; la maladie, la douleur, la mort, toutes nos souffrances les plus atroces ne lui causent qu'une émotion sage, qu'un souci modéré, à voir avec quelle pauvreté de moyens elle nous en écarte ; mais dès qu'il s'agit de l'amour et de la reproduction de l'espèce, et cela sur toute l'échelle des êtres, la voilà comme affolée, ourdissant des trames, multipliant les pièges, s'ingéniant en des complots bizarres, en des ruses savantes, prenant toutes les routes, à la fois gâcheuse et économe, simple et compliquée, tantôt n'ayant qu'un mâle à donner pour vingt femelles, tantôt sacrifiant des millions de germes pour faciliter l'éclosion d'un seul! Et, au milieu de cette poussée vers l'acte créateur, dans cette folie de génération coûte que coûte, parmi la multitude des embûches et l'audace des tentatives, l'homme idéal serait celui qui, tout en faisant partie de la nature, se déroberait à ses plus impérieuses exigences? Pourquoi? A cela Tolstoy nous répond que les anges vivent célibataires.

Cette méthode est plutôt néfaste pour l'homme. On en a des preuves. Les lois naturelles, en effet, veulent être obéies ; telle force, restée inactive, se transforme, cherche d'autres voies, frappe à droite, à gauche, s'adjoint à une autre et se fixe ailleurs, dans l'individu même qui la délaisse, prête à sévir, à faire des détraqués, à engendrer des monstres. La loi d'amour se venge. Peut-être est-ce là ce que les Grecs avaient symbolisé dans le mythe de l'indifférent Narcisse. Quelques chastes, il faut l'avouer, ont pu acquérir une singulière souplesse d'esprit et devenir de grands remueurs de foules par l'exaspération de leurs facultés volitives ; mais quand on songe que les aptitudes réservées à de tels hommes détruisent en eux tout équilibre et dégénèrent en multiples folies, en délires autoritaires, en ambitions forcenées, que faut-il penser, sinon qu'il en est d'autres, qui, pour avoir mené une vie vie *normale*, n'en ont pas été moins grands ?

Oui, je crois que l'homme idéal est plus près de la nature, et je verrais plutôt, dans les conclusions du grand philosophe russe, un paradoxe, celui qu'hélas ! nous inspire assez généralement, et comme malgré nous, une carrière finissante.

Du reste, en ces matières, pourquoi se proposer un but ? Peut-être est-il inutile de tant prendre à cœur des questions de tempérament, au fond, que nous ne sommes pas à même de résoudre ; car, avec ce qui nous est laissé de libre arbitre, nous ne pouvons guère nous soustraire à ce que notre nature a résolu d'exiger de nous, sans d'ailleurs nous demander notre avis.

De Mme Lucie Delarue-Mardrus :

Nous avouons ne pas comprendre le « haut intérêt » qu'il y a à recueillir les « idées autorisées » concernant le dernier ultimatum de Tolstoy.

Nous pensons qu'un ultimatum ne se discute pas. Il faut ou le repousser, ou l'accepter. Dans ce dernier cas, il n'y a plus qu'à massacrer, séance tenante, toutes les femmes, puisqu'elles sont la cause de la « laideur et de l'insanité de la vie », à moins qu'on ne châtre tous les hommes pour les rendre ainsi plus « semblables aux anges » !

Ce sera, de la sorte, la fin rêvée de l'humanité, si toutefois l'éternelle Rhéa ne trouve moyen de trahir Tolstoy, en mettant encore deux jumeaux au monde.

De M. Georges Eekhoud, Bruxelles.

Il y a longtemps que le néo-christianisme du grand artiste qui écrivit *la Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*, deux chefs-d'œuvre, m'est suspect et même odieux. Après avoir blasphémé l'art, voici qu'il blasphème la femme et même la maternité, l'enfant, la vie.

C'était dans l'ordre, hélas !...

Loin de condamner les joies charnelles, je souhaite qu'on rende à la chair, à la beauté physique, le culte que lui rendaient les Grecs et les Renaissants. Je suis partisan de l'amour libre et je légitime toutes les voluptés qui ne portent pas atteinte à la liberté d'autrui ou qui n'im-

pliquent pas un obus d'autorité, une tyrannie, une contrainte, une violence, un arbitraire physique ou moral.

C'est assez vous dire que je répudie les tendances misogames et misogynes de Tolstoy, tout comme je déplorais son vandalisme et son puritanisme. Seule une réconciliation complète de la chair et de l'esprit, rendra à l'humanité une partie de ce bonheur et de cette joie dont la privèrent les doctrines du Christ ou plutôt celles de saint Paul, le « vilain petit Juif », comme l'appela Renan.

De M. Enrico Ferri, Rome.

Les affirmations de Léon Tolstoy, sur la « chasteté *absolue* » ne sont qu'une confirmation de la théorie de Morel et Lombroso sur les tares dégénératives des hommes de génie.

En effet, la pratique de la chasteté absolue serait la mort de l'humanité, puisque, malgré les miracles qui s'accomplissent dans les laboratoires chimiques, il est un peu difficile de penser qu'on arrivera jamais à fabriquer, par synthèse chimique, l'*homunculus* !...

Du reste, ces affirmations sont profondément anti-sociales et je dirai même immorales, malgré les bonnes intentions du célèbre écrivain, qui s'est monoidéisé sur la grande et sympathique figure de Jésus de Nazareth, dont, cependant, personne ne sait s'il a réellement été d'une chasteté absolue.

Les besoins fondamentaux de la vie humaine et, partant, les pivots de toute moralité humaine, ce sont : le *pain* et l'*amour*.

Le pain — qui est la conservation de l'individu.

L'amour — qui est la conservation de l'espèce.

Prêcher la chasteté *absolue*, c'est aussi anti-humain que prêcher le jeûne absolu.

Cependant, dans toute erreur des hommes de génie, il y a toujours un noyau de vérité.

Et la vérité, relative et positive, des affirmations absolues de Tolstoy est dans les dommages et les ravages des excès sexuels, surtout chez les peuples latins, méridionaux, etc.

J'ai bien souvent regretté, moi qui ai été, en 1878, étudiant à l'Université de Paris, la vie de débauche à laquelle, pendant trois ou quatre années, se donnent un si grand nombre d'étudiants de cette noble et chère France, qui voit ainsi se neurasthéniser ses classes dirigeantes.

Et en Italie !... Nos meilleurs artistes et savants et travailleurs intellectuels, après un premier éclat magnifique, s'éteignant peu à peu par les excès sexuels.

L'ignorance où on laisse presque toujours les jeunes gens, en matière de physiologie et d'hygiène sexuelles, les empêche de distinguer entre le besoin normal, sain et fécond de l'amour et les excitations d'une fantaisie sexuelle maladive et qui n'est que l'effet d'une *faiblesse nerveuse irritable*. Et ils s'abandonnent à une vie d'épuisement et d'abêtissement qui obscurcit l'intelligence et surtout paralyse la volonté. La faiblesse de volonté est, en effet, l'héritage fatal de cette sorte d'excès, et c'est la fai-

blesse de volonté qui nous expose à la concurrence victorieuse des peuples du nord, froids, plus chastes et partant plus forts de volonté, quoiqu'ils aient une intelligence naturelle moins forte.

(Un paysan italien, par exemple, a plus d'énergie et de clarté intellectuelle spontanée qu'un professeur d'université allemande. Mais celui-ci devient un miracle de science, par une discipline merveilleuse du travail intellectuel, et ce résultat est dû à sa force de volonté.)

Voilà pourquoi le mariage, à l'encontre des opinions de Tolstoy, est l'état idéal de la vie humaine. Certes, le bonheur dans le mariage est difficile à réaliser; généralement on croit qu'un monosyllabe proféré devant le prêtre ou le maire suffit pour que la félicité descende du ciel. Le bonheur dans le mariage n'est, comme tous les bonheurs, qu'une conquête lente et courageuse ; la discipline physio-psychologique y est indispensable ; mais nos mères ne l'enseignent pas à leurs enfants : elles sont toujours sous l'influence du spiritualisme médiéval et ignorent les enseignements de la science positive, humaine.

Malgré tout, je tiens le mariage pour l'état idéal, lorsqu'il est régi par sa seule loi légitime : la parfaite loyauté. J'en fais l'expérience depuis dix-sept ans, et j'en suis heureux.

L'adultère, en effet, peut être un malheur aussi bien qu'une forme de *criminalité sportive* ; mais il est toujours, de l'homme ou de la femme, un acte de *déloyauté*, qui provoque auxexeès sexuels et se tare de tout l'héritage de leurs conséquences.

Dans ce sens, a raison Tolstoy de dire que, dans les classes oisives de la société, les femmes tiennent et ruinent les hommes « par le moyen des sens ». Il a tort de ne pas voir que cela n'est qu'un symptôme de crise sociale qui marque le commencement de la fin de chaque société en décadence.

Mais dans une société meilleure, qui se forme sous nos yeux, la satisfaction normale des deux besoins — le pain et l'amour — assurée à toute créature humaine, avec l'égalité sociale des deux sexes (malgré leurs différences d'aptitudes), marquera non la fin de l'humanité par « chasteté absolue », mais l'épanouissement joyeux et fécond de la personnalité humaine, individuelle et collective.

De Mme Judith Gautier :

Je n'ai d'opinion bien arrêtée que sur une des questions que vous posez : celle de la naissance.

Enrayer et faire cesser le malheur de l'existence me semble être la seule sagesse, et plusieurs sages, — le Christ parmi eux, — ont certainement indiqué cette voie, que l'on n'a pas suivie.

Infliger la vie et la mort serait l'acte le plus criminel, si la nature, qui veut des victimes, ne frappait d'aveuglement et d'inconscience, par ses mirages et ses séductions, ceux qu'elle attire dans ses pièges.

De M. Max Nordau :

Le comte Léon Tolstoy prêche la chasteté absolue. Je ne sais s'il

convainc madame Tolstoy et la belle famille issue de son mariage. En tout cas, nous pouvons nous féliciter de ce que ses parents n'ont pas suivi la voie tracée par lui. Car autrement, nous n'aurions pas eu le noble plaisir de connaître *Anna Karénine*, *la Guerre et la Paix* et *Résurrection*.

Mais je ne veux pas plaisanter. Et, parlant sérieusement, je dis qu les idées du comte Tolstoy sur la question sexuelle sont purement d lirantes et qu'un délire se diagnostique, mais ne se discute pas.

Les scrupules au sujet des désirs de la chair, la fureur de la mort fication, la haine de la femme, de ses séductions, des sensations qu' éveille, de l'enfant, la sombre et douloureuse préoccupation de l'a reproducteur sont une forme, bien connue et classée en psychâtrie, l'érotisme pathologique, sa forme négative. Ils accompagnent sou la folie mystique. Rappelez-vous les skoptzi qui sont un bon exe collectif de délire érotique et religieux associés.

Il est inutile de défendre la femme contre des idées délirantes, et sonne, je pense, n'aura le désir de conformer l'esthétique tradition du roman, esthétique inspirée par les tendances naturelles de l'h nité, aux élucubrations absurdes d'un cerveau malade.

De M. Papus :

Tolstoy, à mon avis, est un homme de génie, et d'autant plus reux, de ce fait. Sa théorie de la chasteté obligatoire et de l du mariage est, comme la plupart de celles que ce grand expose, une tentative de diffusion d'une idée anarchique, déguis couleur de christianisme. Tolstoy nie la divinité du Christ et il toujours en exemple en déformant ses enseignements.

Le Christ ne s'est pas marié, car cela aurait changé total caractère de sa mission terrestre, mais il assista aux noces sanctifiant le mariage de sa présence, il défendit la femme coupable, et il accueillit Madeleine, rendant ainsi à l'amou véritable spiritualité. Les premiers pères de l'Église et les eux-mêmes ont usé du mariage, et la sortie de saint Paul églises qui refusent de nourrir les agapètes ou « petites ch missionnaires des premiers siècles montre assez la vitalit tradition. La chasteté absolue peut être l'apanage du my mais non celle de l'homme ordinaire. L'imitation du Christ pas, comme veut le montrer Tolstoy, en une singerie de sa que et de ses diverses phases connues, mais en la mise en enseignements éternels que les initiés d'Orient sont all l'invisible terrestre pour les énoncer dans la Baghavat-G Verbe Incarné est venu vivre et énoncer par ses évangélist

Un chrétien pourrait discuter avec fruit cette question dans ses références visibles et invisibles, et Saint-Yve serait bien intéressant à écouter à ce propos; mais un jouant la vie évangélique, comme Tolstoy, n'est pas pl quand il énonce des paradoxes de ce genre, que M. Hom

d'une loge du Grand-Orient, faisant des dissertations sur la matière et la non existence de l'esprit.

Aussi les vrais Russes ne se sont jamais trompés et ils déplorent, avec les vrais penseurs de ce pays si peu connu encore, que le génie indéniable de leur grand homme se dépense à de tels paradoxes.

De Mme Emilia Pardo Bazan, Espagne :

J'admire bien profondément Tolstoy en tant que romancier et grand artiste. Quand à sa philosophie, je la trouve insensée.

C'est la réapparition, — dans un siècle qui a secoué les terreurs et les douleurs du mysticisme aigu, — de ce même vieux mysticisme hétérodoxe, avec ses sectes de furieux ou d'imbéciles.

Les opinions de Tolstoy sur lesquelles vous me demandez mon avis, ont été déjà condamnées (le sens humain et social de l'Église chrétienne s'est révélé de bonne heure) aux premiers conciles.

La chasteté absolue ne saurait être le but idéal de l'homme. De quelques individus, je ne dis pas. L'individu est *libre*, l'espèce est *assujettie* à des lois naturelles, justes et bonnes en soi.

Renier le mariage et la naissance des enfants au nom d'une chasteté angélique contraire à la volonté de la nature, c'est l'acte maniaque d'un homme fermant la bouche et s'asphyxiant volontairement afin de ne pas respirer les impuretés de l'air.

La laideur et l'insanité de la vie, selon Tolstoy, viennent de la femme et de son pouvoir, par le moyen des sens. Encore une très vieille idée moitié hérétique, moitié monacale et ascétique. La laideur, l'insanité de la vie viennent : 1° de la déchéance physique, la maladie, la vieillesse, la mort ; 2° des conditions économiques, de la misère, de la pauvreté. Mais les courtes joies et les illusions et les plaisirs et les arts — tout vient de la femme. Sans l'amour, l'art n'existerait pas. C'est vrai que Tolstoy renie l'art. Et cependant, quel artiste !

Et, ma foi, s'il n'était pas un tel artiste, ferions-nous seulement attention à ses idées ?

Du sar Péladan :

Il faudrait une dissertation pour répondre aux questions posées à propos du comte Tolstoy.

Elles ne sont étonnantes que par leur signataire, et on les trouve classées au répertoire des hérésies. Un disciple de saint Justin le martyr, Tatien, n'a-t-il pas appelé le mariage une institution de Satan ? Tolstoy tourne au Klingsor. Impressif prodigieux, il a vu l'immense vanité qui se cache sous le nom d'amour, et au lieu de hausser et de spiritualiser l'instinct sexuel, il veut le nier. Il imagine un mariage où les époux sont moine et nonne ou à peu près et propose aux laïques l'idéal cénobitique. Ce n'est pas même une thèse, mais un mouvement bizarre de ce singulier esprit. Il y a dans mon roman *Pereat !* à propos du divorce religieux, la réfutation du grand moujik, mais la bienséance me défend de me citer moi-même, et je n'ai pas le loisir actuel de me répéter en de nouveaux termes.

De M. Albert Réville :

La chasteté est une vertu comme tout ce qui distingue et sépare l'homme de la vie complètement animale et impulsive par laquelle il débute dans son existence sur la terre. Ni la brute, ni le petit enfant, ni le sauvage encore tout près de l'état primitif ne connaissent la chasteté. Elle vient naturellement chez l'homme parvenu à un certain degré de développement mental et moral, indice entre plusieurs autres de sa vocation à un état qui dépasse l'animalité. Elle est une des applications du principe du respect de soi-même, source et condition de bien d'autres vertus. Elle provient d'une tendance à voiler, puisque nous ne pouvons les supprimer, les côtés inférieurs de notre nature humaine et à régulariser décemment la satisfaction de nécessités et d'impulsions purement animales en la dérobant à la vue des autres, c'est-à-dire en la soumettant aux conditions de secret suggérées par le sentiment de pudeur qui se forme spontanément chez tout homme quelque peu cultivé. Il est en effet d'autres impulsions impérieuses que l'impulsion sexuelle, dérivant comme celle-ci de notre constitution corporelle et dont la satisfaction, légitime puisque nécessaire, rentre sous la même loi. La seule différence est que la satisfaction de cette impulsion sexuelle dépend plus que les autres de notre volonté et, par conséquent, peut être jusqu'à un certain point endiguée. Elle peut cependant être si puissante qu'elle triomphe des volontés les plus robustes.

La chasteté est plus délicate et minutieuse chez la femme que chez l'homme, d'abord parce que l'impulsion dont il s'agit est moins despotique chez la femme dont la sensualité n'a pas été éveillée ; puis, en conséquence d'un instinct de conservation plus fort chez elle que chez l'homme, parce qu'elle est beaucoup plus intéressée que lui aux suites possibles de son consentement aux désirs aveugles de l'homme. On peut considérer cet instinct comme atavique.

L'homme n'est ni ange ni bête, et l'homme qui veut faire l'ange fait la bête (Pascal).

Si l'espoir d'une vie future est fondé — et pour ma part je crois qu'il l'est — nous ignorons complètement les conditions organiques, je veux dire vitales, de cette existence absolument mystérieuse. Mais tant que nous vivons sur la terre, il faut bien admettre la légitimité en soi des actes et fonctions sans lesquelles notre vie à nous-mêmes et la vie de l'humanité seraient impossibles. Soutenir le contraire équivaudrait à proclamer le bon droit du suicide universel.

La parole de Jésus (Luc, xx, 36 suiv. et parall.), à laquelle il est fait allusion dans votre questionnaire, est une réponse topique à l'argumentation des Sadducéens qui niaient la vie future, parce qu'ils ne savaient la concevoir autremont que par un rappel à la vie du corps actuel, ce qui entraînait logiquement le retour des conditions et des relations inséparables de la vie terreste. On peut concevoir abstraitement un état futur où la vie animale et la différence des sexes auraient disparu. Ce sentiment se reflétait dans la conception juive des anges, êtres purs, intelligents, actifs, supérieurs à l'homme en connaissances et en puis-

sance, auxquels on n'attribuait pas de sexe, bien qu'on leur donnât la forme corporelle humaine, ce qui déjà était assez contradictoire. Je remarque même qu'en définitive, dans cette mythologie angélique, on les rapproche de l'homme plus que de la femme. Tous ceux qui ont un nom (Raphaël, Michel, Gabriel, etc.) portent un nom masculin. Une autre contradiction inhérente à la notion juive des anges, c'est qu'on admettait fort bien que, dans le nombre, il y avait une fraction notable qui était déchue et qui avait formé les légions démoniaques. Ce qui prouve en tous cas qu'ils n'étaient pas à l'abri des tentations et que par conséquenl ils présentaient une prise quelconque au péché (orgueil ou concupiscence).

Mais tout cela est fantastique. En fait, nous ne savons rien des anges, ni de leur nature, ni même de leur existence, et il serait insensé de fonder sur une pareille ignorance une doctrine morale aussi grave que celle qui est définie dans le questionnaire, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à la suppression de l'espèce humaine.

Dire que le mariage n'est pas chrétien, parce que Jésus ne s'est pas marié, c'est soutenir une thèse absurde. En vertu de ce mirifique raisonnement on ne serait chrétien qu'à la condition de reproduire tout le long de son existence les actes extérieurs, déterminés, accidentels, de la vie personnelle du Christ. Par exemple, nous ne pourrions être chrétiens et aller en chemin de fer ou porter des pantalons. Car, et pour bonnes raisons, c'est ce que Jésus n'a jamais fait. Nous ne saurions, sans nous enrôler dans l'anti-christianisme, étudier les sciences ni les beaux-arts. Il serait interdit à un chrétien de composer de longs romans, et il n'y aurait même de véritables chrétiens que ceux qui mourraient, comme le Maître, cloués sur une croix. Voilà qui serait bien la conception morale la plus contraire aux enseignements de Jésus lui-même dont l'Evangile n'est nullement une règle codifiée, mais un *levain* (Matth. x, 33) destiné à pénétrer et à vivifier le monde en lui inoculant le principe, à la fois double et identique, de l'amour de Dieu et de l'amour de l'homme.

Le mariage bien compris est tout autre chose qu'un pis-aller pour les incontinents. Ceux-ci cherchent et trouvent leurs satisfactions autrement et ailleurs. Le mariage est la conciliation de l'une des plus puissantes impulsions de la nature humaine, dont la base, je le répète, est animale, mais non criminelle pour cela puisqu'il n'y a pas moyen qu'il en soit autrement, et de la vie supérieure à l'animalité à laquelle doit aspirer l'homme vivant dans des conditions normales et ordinaires. Jésus lui-même a déclaré que le mariage est une institution sainte et divine (Marc, x, 2-9 et parall.). Philosophiquement la pensée est juste. L'homme et la femme se complètent réciproquement en mettant en commun leurs qualités distinctes. Le mariage bien compris n'est pas un simple accouplement, c'est la fusion de deux âmes. Il ne s'agit pas ici de savoir si cet idéal se réalise toujours ni même souvent, il suffit que ce soit l'idéal dont il faut tâcher de se rapprocher autant que le permet l'infirmité de notre nature.

Mais il résulte de ce que nous avons dit du caractère plus dépendant de notre volonté qui, par comparaison, distingue l'union sexuelle d'autres impulsions ou besoins de l'organisme, qu'on n'a pas le droit de faire du mariage une obligation pour tous. Il est facile d'imaginer des circonstances où, par devoir, l'homme se sent moralement obligé de ne pas entraîner dans les dangers et les malheurs qu'il affronte lui-même des êtres dont il aurait comme époux et père assumé la protection. L'officier, à la veille d'une guerre longue et meurtrière, se défend d'associer égoïstement une jeune femme aux risques très grands qu'il va courir. On peut en dire autant d'un missionnaire qui s'expose au martyre dans certains pays, et en général de ceux qui s'engagent dans une entreprise généreuse, peut-être sublime, dans laquelle ils jouent leur existence. On peut se représenter d'ailleurs qu'une grande idée absorbante, concentrant toutes les pensées de l'homme, toutes ses facultés, tout son cœur, lui rende ce renoncement relativement facile. Jésus de Nazareth (je laisse de côté le Dieu qui m'échappe) n'a pas tardé à pressentir que la mission à laquelle il se vouait au milieu d'un peuple dont il blessait l'orgueil, le bigotisme et les traditions invétérées, exigerait de lui tous les sacrifices, y compris celui de sa vie. *Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup* (Marc, VIII, 31)! Que l'on sonde à ce point de vue la parole énigmatique, pourtant suffisamment claire, sur les ennuques volontaires (Matth., XIX, 12), et on comprendra.

L'erreur de l'Église latine a été de confondre les postulats d'une carrière exceptionnelle avec les obligations d'une collectivité nombreuse, exerçant un ministère sédentaire, permanent, monotone, au milieu de la société. L'ascétisme, c'est-à-dire la guerre au corps substituée à son gouvernement rationnel, a été le fléau de l'Église chrétienne depuis son origine, favorisé qu'il était chez les Juifs contemporains (pharisaïsme rigide, essénisme, etc.) et même dans le monde payen (néo-pythagorisme, néo-platonisme), faux idéal en réaction contre une sensualité effrénée. L'ascétisme planait en quelque sorte dans l'air du temps. C'est en vain que les plus prévoyants et les plus sages parmi les chrétiens des premiers siècles essayèrent d'en repousser l'influence envahissante. Le concile de Nicée en 315 refusa nettement d'imposer au clergé l'obligation du célibat, et cela contre la proposition de quelques jeunes enthousiastes, mais de l'avis d'un vieil ascète qui parlait d'expérience. L'engouement ascétique fut le plus fort et marqua la vie chrétienne à son empreinte. C'est ce qui engendra la vie monastique et son état de rupture systématique avec le reste de la société humaine. Car l'ascétisme rigoureux est mal à l'aise au milieu de la vie commune. Il fallut pourtant l'énergie de quelques papes-moines du moyen âge, notamment de Grégoire VII, pour faire du célibat la règle impérieusement prescrite au clergé séculier; encore les résistances furent-elles vives et prolongées, et quiconque a étudié de près cette période sait de combien d'inconvénients et de coutumes déplorables l'application de cette règle fut suivie.

Si les romans, comme la plupart des comédies, finissent ordinairement

par un mariage, c'est qu'il faut bien qu'ils finissent — à moins de suivre leurs personnages jusqu'à leur lit de mort. Pour cela, ils sont amenés dans leur exposition d'une « tranche de vie », comme on dit aujourd'hui, suffisamment intéressante pour l'ensemble des lecteurs et des spectateurs (c'est pour cela que l'amour y tient une si large place), à fixer comme point *terminus* un dénouement qui, dans la vie humaine, scinde l'existence en deux parts bien distinctes. Ce n'est pas une fin absolue, c'est une fin relative, et c'est aussi une question d'art. Nous n'aimons ni les livres ni les pièces qui ne concluent pas, à moins que l'absence de conclusion ne soit commandée par le caractère lui-même qu'il a plu à l'auteur d'incarner dans les créations de sa pensée plastique. On ne changera rien à cette exigence de notre constitution mentale. Dire que les époux doivent *se séparer* « libérés de la chair », c'est proférer un non sens. La bonne nature en sait plus long, et mieux. Elle amortit avec l'âge les impulsions de la jeunesse et de la maturité qui sont et doivent être ce que j'appellerai le sous-sol de l'amour ardent et réciproque du jeune homme et de la jeune femme. Elle ménage ainsi la transition de l'amour passionné à l'affection mutuelle, plus tendre et plus intime que la plus étroite amitié, de deux époux dont la vie commune prolongée a resserré les liens moraux, bien loin de les dénouer. Qui de nous n'a connu de ces couples charmants de vieux conjoints s'appuyant toujours l'un sur l'autre et souriant avec indulgence aux amours juvéniles et honnêtes de leurs petits-enfants? Voilà la véritable poésie du mariage, et il serait exorbitant de la part d'un penseur qui érige en principe la conformité littérale aux préceptes de Jésus-Christ de considérer la séparation finale comme le but à atteindre et d'oublier ainsi la parole où il est dit : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu à uni* (Marc, x, 9).

Jésus admettait la légitimité du divorce *pour cause d'adultère* (Matth., v, 32) et n'avait du reste aucune intention de codifier une législation civile destinée à remplacer celle que la société civile croit en harmonie avec le plus grand bien ou le moindre mal de tous. Cela n'infirmait en rien dans sa pensée l'idée de la sainteté du mariage en lui-même dont il ne fit aucune espèce de sacrement. L'accident ne saurait prévaloir sur le principe. Tous ceux qui ont vraiment aimé celle dont ils ont fait l'associée de leur vie savent tout ce qu'une telle attraction a de purifiant et d'idéalisant dans les sentiments et la conduite de celui qui aime. L'inclination mutuelle, exclusive, est, non pas la seule, mais la première des garanties du bonheur conjugal. Elle embaume tout le reste de la vie de son inaltérable parfum.

L'homme a bien d'autres moyens de gâter sa vie qu'en s'abandonnant au pouvoir que la femme peut exercer sur ses sens. L'homme ne doit pas être l'esclave de la femme, ni la femme de l'homme. Mais il peut, il doit y avoir association consentie des qualités spéciales à chacun d'eux pour leur plus grand bonheur à tous deux. C'est là qu'est la valeur morale et, on peut l'ajouter, religieuse du mariage. C'est un vieillard qui le dit, et il le dit parce qu'il le sait.

J'ai été long, mais le sujet est si complexe et si délicat qu'on redoute

en la traitant les malentendus et les lacunes regrettables. Je crains de ne pas les avoir complètement évitées.

De Mme Clémence Royer :

Madame Clémence Royer, morte récemment, répondit à notre questionnaire.

MESSIEURS,

Je puis résumer d'un mot mon opinion actuelle sur Tolstoy : c'est qu'il est fou ; vous en dire la raison serait un peu long.

Je me tiendrai avec plaisir à votre disposition le mardi, de 3 heures à 5 heures.

Agréez, je vous prie, mes sentiments de cordiale confraternité.

CLÉMENCE ROYER.

55, boulevard Bineau, à Neuilly. Une grande voie déserte, en cette saison, et où le vent s'éploie de tous les côtés et vous fouaille à son aise : une longue grille, un grand jardin à pelouse, un immeuble rectiligne, avec des tentatives de porches qui en accentuent la froide laideur ; tout cela plat, blême, triste, mais moderne, mais hygiénique ! mais scientifique !... telle je vois la maison de retraite ou Mme Clémence Royer, traductrice de Darwin, auteur elle-même d'essais philosophiques qu'on estime, et chevalier de la Légion d'honneur, habite, au rez-de-chaussée, une chambre que précède une toute petite entrée.

Confortablement assise dans un fauteuil bas, au coin du feu, la grande philosophe m'a dit tout ce qu'il aurait été « un peu long » d'écrire. Elle parlait d'une voix sèche, et pourtant sympathique à la longue ; le geste était brusque et court, assez fidèle traducteur, me sembla-t-il, de son état intellectuel.

Elle avait raison de me dire que ce serait long ; car pour expliquer pourquoi Clémence Royer pensait de Tolstoy qu'il était fou, il fallait commencer par expliquer Clémence Royer elle-même et sa propre philosophie. Pour ma part je n'en fus pas fâché. Mais, au réel, combien étrangères à la question précise que nous posions, toutes ces discussions d'opinions qui, d'Aristote à Renouvier, m'amenèrent à ne voir rester debout que les philosophies de Darwin, de Hæckel et de Mme Clémence Royer. Mais ce qui importait, c'était de savoir ce qu'elle pensait de l'œuvre de Tolstoy, intitulée *la Question sexuelle*.

— C'est un fou! un fou mystique, un possédé de cette grande erreur que fut le christianisme. Un fou ! Tout ce qui nous vient de la donnée chrétienne est entaché d'erreur, et le génie de Tolstoy sombre dans un mysticisme nuageux et enfantin. Mécaniquement, l'être humain est un engin de reproduction. La nature ne tient pas compte des individus, elle ne s'occupe que de son expansion continue dans le temps et dans l'espace.

L'homme doit remplir son devoir de procréateur ou être rayé comme inutile.

Et Mme Clémence Royer me dit au moment où je prenais congé :

— D'ailleurs, je traiterai la question moi-même et je vous enverrai une lettre. L'erreur spiritualiste, l'erreur chrétienne... voilà le défaut, il faut s'en libérer.

Mme Royer, déjà souffrante, est morte, sans avoir pu nous faire parvenir son opinion entière, raisonnée, établie...

Je ne donne ces notes que comme des impressions et à défaut du texte promis.

De M. Émile Zola :

Émile Zola parle d'abondance, le geste large et brusque à la fois, l'organe parfois perçant :

Le sujet est intéressant, vaste... Je n'aurais pu vous écrire... Je suis débordé, et, le soir venu, je lis et je voudrais le calme.

Léon Tolstoy se base sur l'Évangile, qui nous étouffe depuis dix-huit siècles.

Il est d'accord avec nous quand il veut être collectiviste... ou du moins se rapproche de nous, et il s'en sépare quand il veut la chasteté absolue. ...Mais cette chasteté est l'arrêt de l'évolution. Un être est fait pour enchaîner un être.

L'idéal n'est pas dans la Vierge, mais dans la Mère... C'est la Mère qui est répandue, divinisée, et c'est Elle, couvant, allaitant, gardant d'un soin jaloux l'Enfant, qui sourit à notre rêve.

L'idée de la Vierge doit venir des religions de l'Inde, des vieilles religions que le Christ a répétées, renouvelées pour les besoins d'un petit peuple.

La chasteté chez l'homme ?... Certes... je suis pour la modération et la débauche est condamnable, mais le désir est latent... C'est le désir qui soulève le monde, qui enfante...

L'idée de Tolstoy n'est pas neuve ; il y eut les solitaires ; mais ce sont des êtres d'exception.

La règle est dans la passion, la passion qui peut suggérer de mauvaises actions et peut aussi insuffler, engendrer les héroïsmes.

La virginité n'est qu'un état d'attente ; le bouton fait présager l'éclosion de la fleur, l'épanouissement prochain, le fruit éclatant... et le nouvel être qui sera à son tour un recommencement.

Le mariage n'est qu'un mot prononcé par le code... c'est de l'union qu'il s'agit. Le mariage a été organisé par la société comme toutes les lois qui réglementent les rapports des hommes entre eux... Mais l'union existe dans la nature, parce qu'il y a des sexes opposés qui sont pour l'adaptation de l'un à l'autre.

Les anges ?... comme je n'y crois pas, je ne saurais dire s'ils ont pris femme. Quant au Christ, il a sans doute été trop occupé pour y songer.

... Le bonheur qui est, après tout et pour tous, l'idéal, doit être *la fonction à accomplir* — et l'enfantement, qui est la fonction naturelle, est le bonheur.

Tout le reste n'est que mysticisme, fumées du cerveau... rêve et tracasseries.

Le Christ... dites bien cela... a parlé pour une population réduite... le peuple sémite, dont il était, dont il voulait être un des chefs... On en

a fait le porte-parole de l'univers. A quoi nous devons dix-huit siècles de souffrances et de mensonges.

... Léon Tolstoy est aimé en France pour son geste d'apôtre, pour son action, son influence généreuses, son courage d'indépendant. Mais le grand romancier qui a écrit *Anna Karénine* et *la Guerre et la Paix* redevient le Russe mystique lorsque, dans ses brochures incertaines, il veut dire ses rêves imprécis...

L'auteur de *Fécondité* reprend en se levant :

— Transcrivez le passage où, dans mon livre, j'ai abordé la queston de la virginité...

Tard seulement le mariage fut institué par le catholicisme comme une sauvegarde morale, pour réglementer la concupiscence, puisque ni l'homme ni la femme ne peuvent être des anges. Il est toléré, il est la nécessité inévitable, l'état permis, dans de certaines conditions, aux chrétiens assez peu héroïques pour ne pas être des saints complets.

Et plus loin :

Jésus n'a ni patrie, ni propriété, ni profession, ni famille, ni femme, ni enfant, — il est l'infécondité même.

Et aussi ce passage :

Ce qui révoltait Mathieu, c'était cette théorie imbécile et criminelle de l'amour sans enfant, toute la beauté physique, toute la noblesse morale mise dans la Vierge.

Puis notre interlocuteur reprend :

—Je ne comprends pas... je ne vois pas... c'est fou... l'abstinence conduit au cauchemar, au rêve érotique... Enfin, les romans ne finissent pas tous par le mariage... Je suis qualifié pour le savoir... C'est fou !...

... Émile Zola esquisse un geste de lassitude...

Pour texte ou paroles conformes :

DAN LÉON et EDGAR JÉGUT

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Lord Salisbury. — Ce chef du conservatisme britannique, vieilli dans les affaires, — il y a près de cinquante ans qu'il entra au Parlement, et plus de trente-cinq qu'il reçut son premier portefeuille — s'est fait le complice d'une profonde révolution intellectuelle. Cet aristocrate si attaché jadis aux traditions, les a faussées avec une extraordinaire désinvolture. Ce diplomate, à l'humour renommé, aux expressions méticuleusement choisies, se plaît depuis quelque temps à multiplier les épigrammes triviales. Ce grand seigneur ouvre les voies, non point à la démocratie — mais à la démagogie. Ce légitimiste du droit des castes déserte son rang, la place où la noblesse d'outre-Manche l'avait appelé, pour se mettre à la suite d'un fabricant de Birmingham.

Le conservatisme anglais a été absorbé par l'unionisme à l'heure où le problème du Home Rule dominait toutes autres questions, et où il fallait être pour ou contre l'union avec l'Irlande. L'unionisme a disparu dans l'impérialisme, lorsque les appétits de la race anglo-saxonne se se sont soudain manifestés à nu. Cette évolution rapide, lord Salisbury en a été le spectateur un peu attristé et le fauteur un peu inconscient. Elle s'est produite sous ses deux ministères successifs, que sépara le court intervalle libéral de Gladstone et de Rosebery, — entre 1886 et 1892 — entre 1895 et 1902. La majorité des Communes n'est plus conservatrice, ni unioniste; elle est jingoïste. Elle se soucie bien de la prépotence de l'aristocratie au dedans : elle s'affirme plus bourgeoise qu'aristocrate; elle se préoccupe bien des relations avec l'Irlande, quand la constitution du futur empire britannique sollicite ses regards de Vancouver à Sydney et du Cap à Rangoon. Entre la génération tory actuelle et celle qui l'a précédée, il y a un abîme, et comme ce mot tory évoque des sonorités surannées et des étapes lointaines !

Le Salisbury de 1885, celui qui fut le disciple et le successeur de Disraeli, celui de la conférence de Constantinople et du Congrès de Berlin n'apparaîtrait plus que comme le spectre d'une époque. Imaginez Guizot ministre de la seconde République, ou Metternich, gouvernant la Hongrie d'aujourd'hui. Mais Salisbury s'est mis au ton du moment, et l'héritier de l'illustre et hautaine famille des Cecil s'est proclamé le premier lieutenant de M. Chamberlain.

Il n'est pas, dans le cours du dernier siècle, d'évolution plus saisissante. M. Gladstone était venu de l'oligarchie à la démocratie politique, mais pareille marche se conçoit, parce qu'en certains cas, élargir le droit de suffrage, ou réduire les prérogatives du clergé, ou embrasser la cause d'une nation opprimée, c'est encore gouverner, prévoir, sauver l'ordre social. Lord Salisbury, tout au rebours, s'est laissé

entraîner par le flux démagogique ; il a couru au hasard, se sentant tiré et poussé, gardant des idées très arriérées et pratiquant des méthodes d'un modernisme outrancier. C'est l'esprit de M. Chamberlain qui l'anime. Il est sa caution, son porteplume et son meilleur commis.

La foule mal éduquée de notre temps aime les pompes militaires, les conquêtes brillantes, les coups de force. Lord Salisbury s'est empressé de donner aux masses inconscientes de Londres, de Manchester et d'ailleurs, le *panem et circenses* qu'elles réclamaient. C'est la mort dans l'âme qu'il a mené l'affaire de Fachoda qui faillit troubler la paix européenne, — mais le public des music-halls réclamait une bravade et un beau geste. Ses sentiments d'homme cultivé l'eussent porté à élever la voix pour l'Arménie meurtrie et massacrée, — mais les badauds de la Cité ne se souciaient point des victimes des Kurdes, et d'ailleurs il n'y avait point à retirer de profit matériel d'une action en Anatolie. Le Transvaal et l'Orange ne tentaient peut-être point le négociateur de 1878 qui par nature préférait discuter et temporiser, mais les jingoes exigeaient des cadavres boers et aspiraient à l'annexion des mines d'or. Salisbury céda encore, et il céda une dernière fois, quand, oublieux de la tradition séculaire, il conclut l'alliance avec le Japon.

Aucun homme, aucun groupement politique, aucune propagande sociale n'a autant fissuré l'édifice de la vieille Angleterre que le dernier ministre de Victoria et le premier ministre d'Edouard VII. Si par hasard, demain, Chamberlain, repris des ardeurs généreuses de sa jeunesse, réclamait la consécration de ses doctrines démocratiques d'il y a vingt ans, Salisbury serait désarmé devant lui. Il a démantelé son parti ; il l'a livré à l'ennemi ; dans la caste la plus close des deux mondes, il a inséré des ferments de dissolution et de mort.

Après tout, il n'a fait que consommer une œuvre esquissée du jour où disparurent les bourgs pourris, et où les cadres électoraux s'enflèrent pour la première fois. Jusqu'ici la bourgeoisie industrielle et commerçante d'outre-Manche s'était divisée en deux fractions : l'une, la plus restreinte, s'alliant à la noblesse dans le torysme, l'autre remplissant le parti whig. Or, récemment a surgi en Angleterre le phénomène qu'on peut constater partout ailleurs. Sous la menace de la plèbe ouvrière, la bourgeoisie, en son immense majorité, s'est réfugiée dans un conservatisme étroit, qui se concilie fort bien avec une démagogie effrénée, exclusive de toute conception sociale. La minorité piétine sur place, impuissante à agir, à s'orienter. Bannerman, Harcourt, Morley, témoins ou serviteurs du passé, s'obstinent dans leur fidélité, louable mais inefficace, au libéralisme. Chamberlain est le conducteur de la masse bourgeoise qui a noyé sous ses flots la vieille aristocratie dont elle a repris le rôle. Salisbury est l'otage de cette caste déchue, aux mains de ceux qui poursuivent ses velléités de dictature politique et sociale.

En Espagne. — La grève générale a englobé cent mille travailleurs à Barcelone, d'où elle a gagné les autres cités catalanes, puis

Saragosse. Au chômage s'est superposée l'émeute. C'est par centaines qu'on a compté les morts et les blessés, et la vigueur de l'attaque n'a eu d'égale que la violence de la répression.

Aujourd'hui, le gouvernement de Madrid célèbre le rétablissement de l'ordre et il se flatte d'en avoir fini avec la fermentation ouvrière. Mais les événements des dernières semaines semblent plutôt ouvrir que clore une ère.

Ce ne sont pas, comme l'ont dit MM. Sagasta, Silvela et les autres chefs des partis dynastiques, les anarchistes qui ont provoqué le soulèvement de Barcelone. Au fond de toutes les échauffourées qui ont secoué la péninsule depuis quatre ans, on retrouve cet élément essentiel : la misère publique. Une terrible guerre sociale couve dans tous les centres industriels ; elle se manifeste en surface, à intervalles répétés par les soubresauts catalanistes, socialistes, carlistes, etc. Et l'obscurantisme clérical, étayé sur la violation permanente des garanties constitutionnelles et sur l'omnipotence des généraux de pronunciamientos, ne pourra indéfiniment garantir contre une explosion des souffrances nationales la monarchie et l'oligarchie parlementaire.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Monet, Pissarro, Sisley. — Par ces jours tristes d'hiver, c'est plaisir de s'oublier, en la compagnie de Sisley (1), sous les frondaisons des grands arbres. Nul comme lui ne sut donner à la nature peinte, ce frissonnement de vie, ce papillottement de lumière qui font de ses toiles autant de porches sur la campagne. Ici c'est une allée de peupliers, là les rives d'un canal, plus loin un vaste horizon. Mais ces échappées de nature ne furent jamais provoquées par une admiration banale. Toujours il sut élire un site favorable, soit qu'il plante son chevalet aux portes mêmes de Moret, soit qu'il s'en éloigne pour noter, bien loin dans la vallée, le damier rouge et vert de la vieille ville.

Claude Monet répète en quelque douze toiles les colorations diverses des maisons de Vétheuil (2) serrées autour de leur église. Entre le peintre et son motif, il y a la Seine. Et ce sont les vapeurs du fleuve ses variations chromatiques qui modifient à l'infini les notations fixées par Claude Monet. Vétheuil apparaît gris, perdu dans la brume du matin, puis coloré ainsi qu'une orange, ou bleuâtre, si telle est la fantaisie du prisme aqueux qui s'interpose.

Infatigablement, Camille Pissarro observe. L'été dernier il était à Dieppe et il a tiré de la place Saint-Jacques, tantôt morte, tantôt animée par un marché ou une fête, une suite de toiles vibrantes où une population active lutte de couleur avec le badigeon drôlatique des maisons à pignon qui circonscrivent la place et dont la petitesse

(1) Galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

(2) Galerie Bernheim, 8 rue Laffitte.

contraste avec l'architecture élancée d'une abside gothique. Revenu à Paris, dans sa demeure du quai de l'Horloge, Camille Pissarro s'est contenté de regarder ce qui se passait sous ses fenêtres. Comme il a vu de belles choses ! Il a assisté à l'agonie du soleil d'automne dont le sang, empourprant la Seine, a été rougir les vieux ormes qui auréolent de gloire la statue du roi Henri. Décembre est venu. Alors Pissarro s'est tourné vers le Pont-Neuf. Il l'a vu grouillant, diapré, compliqué comme un écheveau de laines mélangées. Et la galerie Bernheim s'illustre encore une fois du spectacle de cette fécondité inlassable.

CHARLES SAUNIER

Théo van Rysselberghe (1). — Une diaphanéité lumineuse, voilà ce qui avant tout ravit l'œil dans la peinture de van Rysselberghe; couleur blonde, si transparente, déliée, mobile, subtile que l'enchevêtrement de ses menues touches apparaît comme une irisation. Un même site : la baie de Saint-Tropez avec son sol rose, son eau très bleue, ses pins fortement verts, un même site, traité par Luce et par lui, manifeste l'écart des deux tempéraments : chez van Rysselberghe, ce n'est plus la robustesse riche et franche de la masse terrienne, la masse marine, la masse végétante, qui frappe, c'est dans ses paysages le foisonnement des nuances frêlement versicolores, l'ondoyante souplesse des bandes d'atmosphère, écharpes de brumes, écharpes de nuages, écharpes d'air qui montent. Chez lui, et voilà l'autre trait de son talent, tout s'agence, non par masses, mais par lignes fluexeuses, par arabesques. Tel des fumées, — des vapeurs, des buées s'échappant dans l'air. Ses portraits de femmes, ses études de femmes nues ou mi-nues dans le peignoir, suscitant la même impression de grâce agile : spontanément, cela s'ordonne en ensembles onduleusement décoratifs, cela danse tout seul la danse grave de processions grecques. L'idéal de la peinture, de la statuaire, de tout art aux yeux destiné, est de devenir quelque chose d'architectural, de décoratif, significatif non par le sujet mais par la contournement des lignes, le chant propre des couleurs, tel un châle de Cachemire, un tapis persan. D'où le mérite des œuvres de van Rysselberghe; belles, ses eaux fortes, et superbes, ses aquarelles, et ses toiles : mais les dons de paysagiste, bien des artistes les avèrent ; le propre de celui-ci, son individualité est que son paysage ou son portrait devient seulement l'occasion d'une harmonieuse imagerie.

FAGUS

GESTES

Anthropophagie. — Cette branche trop négligée de l'anthropologie, l'anthropophagie ne se meurt point, l'anthropophagie n'est point morte.

Il y a, comme on sait, deux façons de faire de l'anthropophagie : manger des êtres humains ou être mangé par eux. Il y a aussi deux

(1) Maison des Artistes, 15, rue Royale.

manières de prouver qu'on a été mangé ; pour l'instant nous n'en examinerons qu'une : si la *Patrie* du 17 février n'a point fardé la vérité, la mission anthropophagique par elle envoyée en Nouvelle-Guinée aurait pleinement réussi, si pleinement qu'aucun de ses membres n'en serait revenu, exception faite, ainsi qu'il sied, des deux ou trois spécimens que les cannibales ont coutume d'épargner afin de les charger de leurs compliments pour la Société de Géographie.

Avant l'arrivée de la mission d'anthropophagie, il est vraisemblable que, chez les Papous, cette science était dans l'enfance : il leur en manquait les premiers éléments, nous osons dire les matériaux. Les sauvages, en effet, ne se mangent pas entre eux. Bien plus, il appert de plusieurs essais de nos vaillants explorateurs militaires en Afrique, que les races de couleur ne sont pas comestibles. Qu'on ne s'étonne donc point de l'accueil empressé que les cannibales firent aux blancs.

Ce serait une erreur grave, néanmoins, de ne voir dans le massacre de la mission européenne que basse gourmandise et pur souci culinaire. Cet événement, à notre avis, manifeste l'une des plus nobles tendances de l'esprit humain, sa propension à s'assimiler ce qu'il trouve bon. C'est une très vieille tradition, chez la plupart des peuples guerriers, de dévorer telle ou telle partie du corps des prisonniers, dans la supposition qu'elle recèle telle vertu : le cœur, le courage ; l'œil, la perspicacité, etc. Le nom de la reine Pomaré signifie « mange-l'œil ». Cet usage a été moins suivi du jour où l'on a cru à des localisations moins simples. Mais on le retrouve, intégral, dans les sacrements de plusieurs religions, basés sur la théophagie. Les Papous n'ont eu en vue, quand ils dévorèrent les explorateurs de race blanche, qu'une sorte de communion avec leur civilisation.

Si quelques vagues concupiscences sensuelles se sont mêlées à l'accomplissement du rite, elles leur ont été suggérées par le chef même de la mission anthropophagique, M. Henri Rouyer. On a beaucoup remarqué qu'il parle avec insistance, dans sa relation, de son ami « le bon gros M. de Vriès ». Les Papous, à moins qu'on ne les suppose inintelligents à l'excès, n'ont pu comprendre que : *bon*, c'est-à-dire bon à manger ; *gros*, c'est-à-dire : il y en aura pour tout le monde. Il était difficile qu'ils ne se fissent point, de M. de Vriès, l'idée d'une réserve de nourriture vivante embarquée pour les explorateurs. Comment ceux-ci auraient-ils dit qu'il était bon, s'ils n'avaient été à même d'apprécier sa qualité, et la quantité de sa corpulence ? Il est avéré d'ailleurs, pour quiconque a lu des récits de voyages, que les explorateurs ne rêvent que mangeailles. M. Rouyer avoue que, certains jours de disette, ils « se garnirent l'estomac de chenilles, vers, sauterelles, femelles de termite..., insectes d'une espèce rare et nouvelle pour la science. » Cette recherche des insectes rares a dû paraître aux indigènes un raffinement de gloutonnerie ; quant aux boîtes de collections, il était impossible qu'ils ne les prissent pas pour des conserves extraordinaires réclamées par des estomacs pervertis, tels que nous autres civilisés nous figurons ceux des anthropophages...

Foitar, chef des Papous, proposa à M. Rouyer de lui céder deux prisonniers de guerre contre M. de Vriès et le boy Aripan. M. Rouyer repoussa cette offre avec horreur... Mais il s'empara clandestinement des deux prisonniers de guerre. Nous ne voyons pas de différence entre cette opération et celle du filou qui repousserait, avec non moins d'horreur, l'invite de payer une somme pour l'acquisition d'un ou plusieurs gigots, mais déroberait, le boucher absent sur la foi des traités, ces membres comestibles. M. Rouyer a enlevé les deux prisonniers. Qu'a fait M. Foitar, chef des Papous, en prenant livraison du boy et de M. de Vriès, sinon percevoir le légitime montant de sa facture ?

Il y a, annoncions-nous en commençant, une seconde manière, pour une mission anthropophagique. de ne point revenir, et cette méthode est la plus rapide et la plus sûre : c'est si la mission n'est point partie.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Comédie Française : **Le Marquis de Priola,** de M. LAVEDAN. — *Théâtre Antoine* : **La Fille sauvage,** de M. F. DE CUREL. — *Renaissance* : **Le Mariage de Kretchinsky,** de M. SOUKHOVO-KOBILINE, traduction de MM. URBAIN GOHIER ET BIENSTOCK ; **Colombine,** de M. E. KORN, traduction de M. J. THOREL ; **Le Portefeuille,** de M. O. MIRBEAU. — *Odéon* : **Le Luxe des Autres**, de MM. BOURGET ET AMIC. — *L'Œuvre :* **Solness le Constructeur**, de M. HENRIK IBSEN. — *Porte St-Martin* : **Les Mystères de Paris** (reprise).

La pièce nouvelle de M. Lavedan est une comédie de caractères. Et celui du marquis de Priola tend évidemment à se ranger parmi ceux du plus grand théâtre, ou du moins il y prétend. Le personnage se rattache à l'illustre lignée de la famille Juan; une vague parenté avec le Valmont des *Liaisons*, une, plus proche, avec le Monsieur de Camors de Feuillet, lui constituent une famille littéraire.

Dès le lever du rideau, la courte conversation de deux messieurs, que nous ne reverrons plus, — je goûte fort ce procédé d'exposition aussi simple que rapide — le situent d'une façon précise. « Quel est ce monsieur? dit l'un.—C'est le marquis de Priola, le don Juan moderne, l'homme à femmes! — Il ne me plaît pas. — Il ne plaît jamais aux hommes. » Et les deux messieurs disparaissent, n'ayant plus rien à faire ni à dire ici-bas. Le marquis de Priola parle ; il parle avec éclat, avec abondance, avec redondance, beaucoup plus pour nous que pour lui : il se raconte avec une infinie et naïve complaisance ; nous apprenons aussitôt de lui son passé et son présent, ses origines, et qu'il méprise son temps, qu'il méprise les hommes, qu'il méprise les femmes, qu'il méprise tout le monde et qu'il méprise tout. C'est un athée pour soirées de gala, un anarchiste en gilet de velours saumon, un nihiliste de la meilleure compagnie. Il pourrait répéter: « Crève donc, société ! » avec le geste élégamment dégoûté du marquis d'Auberive des *Effrontés*.

Tout de suite nous craignons, à le découvrir d'une si facile et si

banale prolixité, qu'il ne se méprenne sur lui-même et — ce qui est plus grave — que son auteur ne l'ait suivi dans son erreur. Et comment M. Lavedan, dont la sournoise, malicieuse et pénétrante observation, se plut, en tant de jolis et narquois dialogues, à démasquer le néant et le vide cérébral de maints personnages d'attitude et de parade, s'est-il laissé prendre aux prétentions de Priola ?

Comme pour mieux souligner son erreur, il a placé près de son héros, en repoussoir, le type du grotesque Barbançon, l'ami, l'émule, l'imitateur et l'admirateur du marquis de Priola, qu'un tel voisinage devrait infiniment grandir et rehausser. Or, en dépit des intentions de l'auteur, il ne surgit point pour nous d'essentielle différence entre ces deux hommes, entre le portrait et la caricature, entre le ridicule Barbançon et le terrible Priola ; car Barbançon n'est pas si ridicule et Priola pas si terrible. Ce sont tous deux de très semblables héros de « garçonnière » et qui s'illustrèrent par de mêmes petits hauts faits.

Suivons donc le marquis de Priola, écoutons-le. Est-ce un Don Juan, est-ce même un amant ? D'une impertinente et naïve fatuité qui confine parfois au ridicule, ou d'une hypocrisie facile, d'une faconde médiocre il nous étonne par ses succès injustifiés. Il dévoile son jeu ; il conférencie ; et de temps à autre, on dirait que retroussant ses manchettes, il va lancer la phrase consacrée du prestidigitateur : « Attention. Je commence ! ». Ce séducteur n'a point de charme.

Don Juan, dans ses tentatives est presque toujours de bonne foi ; ce qu'il dit, il ne le pense qu'un moment, mais il le pense au moment où il le dit, il est sincère. Priola jamais. Don Juan aime les femmes, toutes les femmes. Priola n'en aime aucune. Il semble qu'il n'ait même point de sensualité. D'où vient donc son ascendant ?

Au reste, ses « victimes » ne sont ni de choix ni de qualité. Il ne leur fait pas beaucoup de mal. Sa perversité est médiocre. Le perspicace et cruel Valmont sourirait de dédain devant ce descendant abâtardi. Et, quand le marquis lui-même s'enorgueillit d'être une « force du mal », quand il prononce des phrases telles que celle-ci, vraiment un peu trop noire : « La nuit, vois-tu, c'est encore ce que nous avons de mieux », nous pensons qu'il exagère et nous sommes tentés de protester. De même, quand il tombe frappé d'apoplexie, nous le plaignons, jugeant que le châtiment trop éclatant dépasse les fautes. Dieu lui-même l'a pris trop au sérieux.

De l'esprit, beaucoup d'esprit, éparpillé, un très vif souci d'écriture, des scènes adroitement construites, et menées avec un art très sûr, et par dessus tout une sorte d'emportement sincère, empêchent cette pièce excessive d'être jamais indifférente ou ennuyeuse.

De *l'Envers d'une Sainte* jusqu'à *la Fille sauvage*, l'œuvre récemment représentée au Théâtre Antoine, en passant par *les Fossiles*, la *Figurante*, *le Repas du Lion* et *la Nouvelle Idole*, le grave et noble talent de M. de Curel a subi une lente, régulière et progressive évolution. Tout d'abord, l'intéressèrent les conflits humains des passions et des

idées, au cœur et dans l'esprit des hommes; ceux-ci lui apparaissaient sous leur aspect le plus concret: un souci de réalisme minutieux le poussait à détailler, presque à l'excès, leurs particularités individuelles, à nous les représenter, dans l'atmosphère exacte de leur milieu, avec leurs attitudes, leurs paroles et leurs gestes les plus quotidiens; mais son observation avait surpris, en même temps, ce qui réside en eux de plus profond, de plus secret et de plus éternel, des passions comprimées et vivaces ensevelies au fond lointain de leur être, des idées et des instincts impérieux et dominateurs, d'obscures et toutes-puissantes forces ataviques. Tous ses personnages étaient comme « habités » et hantés par des génies mystérieux; et ce fut l'originalité de l'œuvre de M. de Curel de nous montrer, sous un extérieur et vulgaire revêtement, ce sourd, ardent et confus remuement de vie intérieure, qui les déterminait.

Peu à peu et de plus en plus, dans chaque œuvre nouvelle, le goût passionné de M. de Curel pour les idées, se manifesta davantage, exclusif de tout autre souci. Non content de les dégager de la vie même, il leur créa en quelque sorte une vie propre et indépendante : elles devinrent les personnages éloquents, et parfois trop éloquents, de son théâtre. La couche d'humanité de ses héros s'amincit de plus en plus; leur fond se rapprocha de leur surface; ils devinrent, sinon des porte-paroles, du moins des porte-idées; et leurs actes, si violents et si dramatiques qu'ils fussent, n'eurent plus de signification individuelle. Partant, en s'efforçant de nous intéresser davantage, ils nous émurent bien moins.

Aujourd'hui, il semble que l'évolution soit achevée. M. de Curel vient de nous donner, dans *la Fille sauvage*, une pièce purement abstraite et symbolique. On nous annonçait un chef-d'œuvre. Et il semble bien, en effet, que *la Fille sauvage* soit le chef-d'œuvre de M. de Curel — pour M. de Curel. Elle réalise bien son ambition dénoncée en maintes autres œuvres. Il n'ira pas plus loin. Personne n'ira plus loin. Qui oserait prétendre dépasser l'universelle généralité de cet immense sujet englobant d'un seul coup, dans les six actes d'une œuvre théâtrale, toute l'histoire et tout le drame, mental et passionnel, de l'humanité?

A nous spectateurs, la pièce de M. de Curel n'apparaît point comme un chef-d'œuvre, mais comme une ambition, une volonté, une velléité, à la fois audacieuse et naïve, de chef-d'œuvre. On reste effaré de la distance entre la conception et la réalisatiou, entre l'effort, dont nul ne saurait méconnaître la grandeur, et le résultat. Certes, il serait souverainement injuste de méconnaître les réelles qualités de penseur de M. de Curel; mais le penseur ne nous apparaît ici, ni très original, ni très profond. Et telle qu'elle nous est présentée, l'histoire de la Fille sauvage retraçant, en un raccourci synthétique artificiellement brusqué et dépourvu de transitions, toute la vie intellectuelle, sentimentale et sociale de l'humanité, depuis la bestialité primitive jusqu'à l'excessif affinement de civilisation, aboutissant à un mouvement rétrograde, en passant par la phase du mysticisme et de l'inquiétude désolée, ne nous

apporte ni un aperçu ni un enseignement nouveaux. Et dès qu'il cesse de nous paraître sublime, le sujet nous paraît trop facile.

Mais s'il n'a pas atteint son but, si le philosophe demeure inférieur à lui-même, du moins l'homme d'imagination triomphe. La fable de *la Fille sauvage* est d'invention et de détail pittoresques. Les deux premiers actes, égayés par maintes anecdotes et d'une agréable fantaisie séduisent par leur variété d'épisodes, leur imprévu, leur vivacité de mouvement, leur étrange couleur d'exotisme. Oserais-je dire qu'au début *la Fille sauvage* amuse un peu comme une féerie du Châtelet; seules quelques scènes de discussion un peu lourde et inutilement pédante en ralentirent la marche. Les demi-sauvages silhouettés par M. de Curel nous divertirent comme les héros imaginaires de quelque conte de modernes *Mille et une Nuits*. Mais comment M. de Curel ne s'est-il point soucié de donner à la Fille sauvage un plus particulier langage que celui dont elle use? Elle passe brusquement du petit nègre au vocabulaire transcendant d'une étudiante de la Sorbonne. Quant aux Amaras, ils parlent non le « sauvage vainqueur » mais le « sauvage vaincu ».

Ai-je besoin de dire que les autres personnages s'expriment dans la langue, abondamment imagée, souvent éloquente, quelquefois emphatique aussi, de M. de Curel? Ils usent de l'apologue inconsidérément, on ne les écoute pas toujours conférencier sans fatigue. Mais il suffit que de temps à autre passe un grand souffle de poésie ou d'ardente éloquence pour que nous oubliions cette fatigue.

Mlle Desprès s'est de son mieux efforcée de donner une vivante et humaine apparence au personnage abstrait qu'elle représente, et d'en coordonner les aspects trop divers; elle eut d'instinctifs mouvements très émouvants et d'intelligentes hésitations. M. Antoine joue avec autorité le rôle de Paul Moncel. M. Grand est de belle prestance; M. Signoret, amusant. Et il n'y a qu'à féliciter de leur intelligent bon vouloir MM. Kemm, Desfontaines, Mmes Rosa Bruck, Miéris et Margel.

La Renaissance, dans un acte de M. Erick Korn, traduit par M. Jean Thorel, Mlle Charlotte Wiehe, gracieuse et étrange, avec de bien particulières et savoureuses tergiversations, des gestes imprévus et je ne sais quelle légèreté de preste danseuse jamais en repos, nous montra une impertinente et coquette Colombine.

Une farce un peu âpre et brutale, d'une excessive cocasserie, mais non dépourvue de quelque sens assez délié d'observation et de quelque profondeur aussi, c'est *le Mariage de Kretchinsky*, de M. Soukhovo-Kobiline, dont MM. Urbain Goher et Bienstock nous donnèrent une traduction qui garde à l'œuvre étrangère son précieux et particulier accent.

Et le succès fut très vif pour l'acte de M. O. Mirbeau : *le Portefeuille*... Dans l'œuvre nouvelle, comme dans les moindres productions de cet écrivain, se retrouve la marque éclatante et indéniable de sa forte personnalité : cette combativité instinctive, jamais découragée,

cette sensibilité sans cesse blessée et révoltée qui se mue en ironie véhémente, cette rude et âpre fantaisie qui a parfois presque de la grâce dans la violence, cette dure méthode de retournement, pourtant point mécaniqne, de la vérité; pour la démontrer par l'évidence même du paradoxe, ce besoin d'avoir toujours trop raison quand il a raison, et surtout cette si noble, si désintéressée et si généreuse ardeur qui se tourne passionnément contre tant de choses, parce qu'elle s'enflamme passionnément pour tant d'autres. M. Gémier a fait du type du miséreux Jean Guenille une de ses plus pittoresques créations; M. Berthier, dans le rôle du commissaire, montre de la fantaisie ; Mlle Heller a beaucoup de gentillesse.

C'est une douce et aimable pièce, point très nouvelle, ni très profonde, ni même très dramatique, mais non sans quelque charme d'heureux et sincère optimisme, que la comédie de MM. P. Bourget et Amic, *le Luxe des autres*, représentée à l'Odéon. Elle n'amuse pas tout le temps, mais elle n'ennuie guère. Et voici une occasion d'applaudir la comédienne déjà experte et encore naïve — juste ce qu'il faut — fine, bien disante, spirituelle, avec de discrètes qualités d'émotion, Mlle Yvonne Garrick.

Avant de débuter à la Comédie-Française, Mlle Desprès a voulu reparaître dans un des rôles où elle fut jadis le plus admirée : celui de Hilde de ce *Solness le Constructeur* dont l'Œuvre vient de nous donner une nouvelle représentation. Et près de M. Lugné-Poe, qui dessina, d'un relief curieusement tourmenté, le complexe et hautain personnage de Solness, elle parut de nouveau, si simple et si mystérieuse à la fois, toute ardente de vie, de jeunesse et de foi, la Hilde idéale, telle que la conçut le génie poétique d'Ibsen. Les acteurs de l'Œuvre, parmi lesquels il convient de distinguer MM. Albert Mayer et Ropiquet, méritèrent, par leur excellent ensemble, d'unanimes applaudissements.

A la Porte St-Martin une excellente reprise des *Mystères de Paris*, bon vieux drame conçu selon l'ancienne formule et qui nous ramène, de très loin dans le passé, un frisson de terreur naïve. Revoir la Chouette, le Maître d'Ecole, Tortillard... que cela nous rajeunit!

André Picard

LES LIVRES

Maxime Gorki (trad. S. M. Persky) : **Dans la Steppe** (Perrin); **Caïn et Artème** (Perrin). — Encore Gorki, Gorki toujours; pourquoi s'en plaindre? Cet homme à qui la vie fut rude a trouvé sa revanche dans les lettres. Après huit années de production, il est en France mieux connu que le furent, au temps de leurs chefs-d'œuvre, les plus grands romanciers russes. Mais si nous avons fait longtemps attendre en douane Tolstoy, Dostoievsky, surtout Gogol, la faute en est-elle à Gorki?...

Il y a d'ailleurs une *question Gorki*, un problème de morale esthétique et je dirais presque un procès, dont il nous faut toutes les pièces. A cet écrivain nouveau, sorti du chaos comme un dieu, nous avions voué d'abord une confiance illimitée. Toute une jeunesse préparée par Nietzsche, mais cherchant *autre chose* à travers Nietzsche, exigeait que Gorki lui montrât ce que donnent, transposés en art, le vagabondage, la sauvagerie, *l'inculture*... Ici je laisse parler Henri Ghéon : « On l'espérait âpre, brutal, sentant le port et la saumure, l'air pur et le haillon, crevant de son « empirisme » exalté nos pauvres petites formules littéraires. Et voici des contes, eh! oui; des nouvelles — le mot convient, — des nouvelles à la française, au sens le plus banal du mot, trop claires, trop froides, trop sommaires, sans dessous et sans profondeur — j'entends au point de vue de l'art... Le vagabond Gorki se soigne. Et ce n'est pas assez de l'art, et ce n'est plus assez de la vie... Maupassant n'est pas à refaire... Qu'on daigne relire, au Ve chapitre des *Paysans*, les sorties du père Fourchon : tout Gorki est là, en plus âpre. » C'est ainsi qu'un immense espoir déçu entraîne le critique à méconnaître tout ce qu'apporte Gorki de réelle et frappante nouveauté.

Mais alors, qu'attendait-il? Car Gorki, quoi qu'il en dise, sent le port et la saumure, et l'air pur, et le haillon. Il a vécu franchement sa vie, il la décrit sincèrement; non, comme Melchine, pour nous documenter, mais pour glorifier cette vie qu'il aime — et vous lui reprochez d'être littérateur! S'il ressemble à Maupassant, c'est par un réalisme objectif et direct, qu'aussi bien ses sujets requièrent; mais s'il était plus lyrique, vous le taxeriez de romantisme. Et si son art avait enfin plus de dessous, plus de profondeur, ce serait un art de culture, c'est-à-dire le contraire de sa vie. — Il est vrai que cela vaudrait mieux, et c'est même de là que je tire la conclusion du débat.

Toute culture surchauffée aime à se retremper dans l'idylle; notre culture, étant plus molle, veut des idylles plus sauvages. C'est de notre complexité sociale que sort notre goût passionné pour tous les êtres *non-sociaux*; et c'est notre complexité mentale qui nous dispose à les comprendre, à sympathiser avec eux. Ce n'est pas trop de toute notre science, de toute notre intelligence, pour recréer des états d'âme rudimentaires et brutaux : Le physicien qui veut capter un fait concret ne déchire point pour cela le réseau des lois abstraites, mais en resserre plutôt les mailles. Le peintre n'use jamais de ruses plus délicates que pour peindre un corps nu dans la lumière. Pareillement, le poème d'une simple vie en liberté réclame toutes les complications, tous les artifices de l'art — y compris la discontinuité, l'incorrection, la rugosité volontaire, et cet artifice suprême : l'apparence de l'instinct... Un vagabond, qui ne sait point tant de choses, semblera trop habile, faute de l'être assez... Que Charles-Louis Philippe se rassure, le rôle des Flaubert n'est pas fini. Il y a encore de beaux jours pour le romancier en chambre, pour le littérateur assis. Si sa nature est assez riche, s'il porte en lui toutes les puissances, même celles de la révolte et du vice et du crime, il saura les manifester mieux qu'un autre, non par des actes,

mais par des formes. A condition qu'il aime la vie, on peut le dispenser de la vivre ; son rôle est de nous la faire sentir.

Ces réflexions ne sont pas pour détourner de lire Gorki, les deux nouveaux volumes contiennent de vrais chefs-d'œuvre : D'abord *Vingt-Six et Une*, le plus ramassé, le plus étouffé, le plus navrant ; ensuite *Caïn et Artème*, où l'on voit comment le plus fort ne peut, par dignité, s'associer qu'au plus faible, et, le lâchant par dégoût, doit enfin se retrouver seul ; — et surtout *Un Étrange compagnon*. Ce dernier conte a de la profondeur ; le vagabondage y trahit son secret le moins deviné : que la franchise est une contrainte, et que le caprice de la vie libre ne se parfait que par le mensonge. Ne désespérons plus de voir rendre sa place à l'Hypocrisie, vertu trop dédaignée...

Dmitri Mérejkowski (trad. S. M. Persky) : **La Résurrection des dieux** (Perrin). — Compatriote et contemporain de Gorki, Dmitri Mérejkowski représente avec éclat la tendance opposée. On ne peut imaginer contraste plus complet. En face d'un Russe authentique, un esprit européen ; en face d'un homme du peuple, évocateur d'un monde vierge, un aristocrate cultivé, qui se plaît à faire revivre des époques de culture. Cette fois, c'est d'abord la défiance qui l'emporte : La médiocrité n'est-elle pas la règle pour les livres qui s'aventurent à représenter les siècles d'or, les grands penseurs, les grands artistes ? Quand il fait parler Dante, Balzac est ridicule. Que dire des romans ou des pièces où quelque mystérieux voyageur proclame que toute beauté vient de Dieu, puis trace un bonhomme sur le mur, et s'écrie : « Je suis Raphaël ! » Prendre des œuvres d'art pour matière d'une œuvre d'art, quand ce n'est pas un sacrilège, c'est un pléonasme choquant. Nous sentons tous que le rayon de beauté ne doit pas se poser deux fois à la même place, mais se promener sur les choses obscures, déceler les trésors ignorés, rendre justice à ce qui fut méconnu.

Par bonheur, Dmitri Mérejkowski regarde la Renaissance comme un spectacle neuf, et se soucie moins d'en reproduire l'aspect plastique que d'en deviner la psychologie. Il avait contemplé la Mort des Dieux en homme qui n'est plus chrétien, qui ne peut redevenir païen, qui pleurerait sur la chute de l'hellénisme s'il n'en savait trop les causes fatales. La Résurrection de ces mêmes dieux l'exalte et le trouble à la fois. Pour lui la Renaissance est un problème. Il en cherche la solution loin des préjugés modernes, dans les âmes mêmes d'un Beltraffio, d'un Ludovic le Maure, d'un Machiavel ou d'un César Borgia ; il prouve son droit d'évoquer ces ombres, puisqu'il leur donne du sang à boire, et les gonfle d'une vie ardente et tourmentée. Sans doute il interprète autant qu'il ressuscite ; il insinue un peu de son propre doute dans le cœur des bandits et des héros. Ce n'est plus ici l'image nette et dure de la *virtù* italienne, telle que l'ont gravée Stendhal et Burckhardt ; mais cette image devient plus véridique à s'estomper de quelques ombres. L'entreprise la plus hasardeuse était de nous montrer ce Léonard, dont l'œuvre cache si bien la vie qu'il paraît être moins un homme qu'un

esprit, et moins un esprit qu une méthode, qu'un mécanisme assez parfait pour fabriquer du charme et de la grâce. L'écrivain russe l'a suivi dans sa maturité et dans son déclin ; à lire ces pages, nous sentons mieux et le génie de Léonard, et les tares de son génie : Cette profondeur d'intuition qui fonde son aptitude universelle, la condamne en même temps à l'impuissance pratique, en la chargeant d'un excès d'inquiétude contemplative; il unira donc en soi la certitude et l'indécision, l'enthousiasme et le désabusement, l'invention et la chimère. Et l'on conçoit que son œuvre soit divine, mais encore mieux qu'elle reste inachevée.

J.-H. Rosny : **Une Reine** (Plon-Nourrit). — J'ai tardé trop longtemps à parler d'*Une Reine* ; mais ce roman est à relire après *Thérèse Degaudy,* si l'on veut savoir quelles grâces les frères Rosny sacrifient délibérément à leurs plus hautes pensées. Car, des deux œuvres, si *Thérèse Degaudy* est la plus conforme à leurs vœux et la plus riche de sens, elle est aussi la plus sévère; *Une Reine* captive le lecteur par une beauté fraîche et légère, par un charme immédiat et sûr. Cette différence, pour les auteurs, doit vérifier une de leurs thèses favorites : Ils assurent en effet que la beauté est un signe non de perfection, mais d'achèvement: qu'elle apparaît chez les êtres dont l'évolution est close, et qui désormais ne croîtront point en vigueur non plus qu'en complexité. A ce compte, *Une Reine* est bien le miroir d'une culture *accomplie* et par là condamnée, tandis qu'en *Thérèse Degaudy* bouillonne un ferment d'avenir: Les passions, la volonté, tout ce que nous aimons prendre pour notre propre essence, pour notre libre création, sont étudiés ici pour la première fois comme reflets des structures sociales dans l'âme de l'individu. Or nous n'avons pas encore de langage pour cette naissante socio-psychologie; divers esprits qui s'orientent vers elle, l'entendent chacun à sa manière; et celle des Rosny leur est trop spéciale pour qu'on la devine à demi-mot. *Thérèse Degaudy* doit donc abonder en explications théoriques; et ce n'est pas assez pour dissiper nos doutes; il faudrait une préface, un traité tout entier. Est-il bon que ce traité se confonde avec le roman? Je crois que la pensée la plus neuve peut cependant être belle dès qu'elle cesse d'être abstraite et se condense en intuitions. Neût-il pas mieux valu mettre aux prises Jacques et Malloire et Thérèse en nous laissant le soin de dégager, — dussions nous le faire assez mal — le sens caché de leur conflit?

J.-K. Huysmans : **Sainte Lydwine de Schiedam** (Stock); **De tout** (Stock). — Naguère un philosophe que j'estime flétrissait le « christianisme pornographique », de Huysmans. Les gros mots excluent les bonnes définitions; et le christianisme de Huysmans vaut la peine d'être défini.

Qui pourrait analyser tous les facteurs d'une conversion? Ribot a bien montré comment de telles crises relèvent d'une logique des sentiments, irréductible à la logiques des idées. Dans le retour de Huysmans à l'Eglise, je veux bien qu'il y ait eu désir d'unité mentale et de pro-

preté morale, horreur de la science et de la raison, dégoût du monde contemporain, surtout besoin d'isolement et de paix. Mais il s'y mêle des motifs esthétiques; et (sauf la poésie du cloître, qu'on ne saurait sentir de deux façons) j'admire que l'auteur d'*A vau l'eau* porte son tempérament littéraire jusqu'en sa façon de croire et d'adorer. Il adore, et surtout il croit *en réaliste*; sa foi est à peu près le contraire de celle de Chateaubriand. Il n'aime ni les nuages ni les voiles. Il lui faut des faits précis, des faits choquants : ce sont ceux-là dont on peut le moins douter. La beauté, pour le réaliste, est voisine du rêve et de l'illusion : elle est si conforme aux désirs de l'âme, que l'âme s'y reconnaît, et pour un peu croirait l'avoir créée. Mais la douleur et la laideur et la nausée, tout ce qui révolte la chair, tout ce qui violente l'esprit, voilà le Réel, voilà le Fait indubitable, propre à rassurer la foi qu'alarmait un charme trop pur. *Credo quia absurdum* — c'est trop peu dire, si l'on n'ajoute : *Credo quia sordidum*, ou *quia fœdum*. Un Montalembert qu'enchante le Miracle des Roses, reculera devant les miracles qui heurtent le goût ou la pudeur moderne. Ces miracles, les hagiographes du moyen âge n'hésitaient pas à les recueillir. Huysmans non seulement les accepte, mais s'y arrête avec prédilection. Ce n'est point au hasard qu'entre toutes les saintes il a choisi Lydwine de Schiedam : Il l'aime pour ses vertus; il l'aime surtout pour ses tortures, pour la carie de ses os, pour le pus de ses ulcères, pour la sanie de ses plaies. A toutes ces horreurs s'opposent les élans mystiques de la sainte, et les visites de la Vierge ou des anges. Mais c'est le constraste qui ravit Huysmans; il faut le fumier sanglant du grabat pour faire éclater à ses yeux la blancheur des lis célestes.

Cette forme d'apologie scandalise plutôt les croyants qu'elle ne rallie les incrédules. Toute critique historique serait ici superflue. Laissons Huysmans, parlant de ses naïfs témoins, proclamer qu'« il n'y a pas de livres historiques qui se présentent, ainsi que les leurs, dans des conditions de bonne foi et de certitude plus sûres »; laissons le construire une chronologie avec des témoignages non datés; laissons le croire que la plupart des documents de Léo Taxil étaient exacts, que le culte luciférien existe « et tire, silencieux, les ficelles des sinistres baladins qui nous régissent ». Pourquoi le dédain de toute logique, où se complaisent maints littérateurs, ne les mènerait-il pas jusque là ? Pour l'esprit d'un Huysmans, le culte catholique est une fin aussi naturelle que, pour celui d'un Tolstoy, la religion de l'amour.

La preuve en est qu'à ce changement moral son talent, loin de perdre, a plutôt gagné. Après *les Sœurs Vatard*, après *A rebours*, que faire? Recommencer? ... Continuer dans la même voie?— mais la voie était une impasse... Sauter le mur, retomber en pleine humanité? Mais il n'en avait plus la force, étant las jusqu'à l'écœurement. D'autres se sentent enfin mûrs, quand plus rien ne les touche que la vérité; lui, pour se relever et marcher encore, avait besoin d'un mirage divin. Quel désarroi, si demain il venait à ne plus croire ! mais il croira demain plus qu'aujourd'hui.

L'ancien Huysmans n'a pas péri ; *De Tout* nous le restitue. C'est la même cuisine, et la même pharmacie de style, la même observation minutieuse et bizarre, les mêmes quintes d'*humour* acide. Ce sont des morceaux savoureux que *les Habitués de café, le Coiffeur, En sleeping-car, Hambourg, Lubeck, l'Aquarium de Berlin.* (C'est à Berlin que Laforgue aussi prit modèle pour l'Aquarium de *Salomé* ; comparez les deux passages ; s'il y a bien autre chose dans Laforgue, la description, chez Huysmans, est parfaite). — Mais de ce *Tout,* comme on a vite fait le tour ! et combien je préfère le Huysmans des livres catholiques ! *Là-bas* reste puéril, *la Cathédrale* est une lourde erreur ; par contre, *En route* contient des pages comme la prise de voile, d'un classicisme si neuf, et des *paysages d'âme* qui n'ont point d'analogues en notre littérature. *Sainte Lydwine de Schiedam* débute par un tableau de l'Europe à la fin du XIVe siècle, d'un relief assez puissant pour qu'on l'admire à côté de Michelet. Plus loin, malgré les niaises anecdotes, malgré les arguties théologiques, le récit des souffrances de Lydwine a d'émouvantes alternances d'amère détresse et de naïf espoir. Quand les yeux saignants de la sainte commencent à redouter la lumière, Huysmans décrit ce qu'elle voyait, ce qu'elle ne verra plus : un fin paysage de Hollande dans le cadre d'une fenêtre, les jeux de la flamme autour du foyer... C'est très simple, et c'est très beau.

Louis Dimier : **La Souricière** (Perrin). — Nous vivons en un temps de confusions. Le roman de M. Dimier est dédié à Maurice Barrès « en témoignage d'attachement, et dans une commune haine pour les enseignements de Bouteiller ». Or ce que M. Barrès reproche à Bouteiller, c'est son pédantisme moral ; et ce que M. Dimier blâme chez son professeur, c'est une culture du moi qui ne rappelle rien tant que les premiers romans de M. Barrès.

La Souricière est un bon roman catholique. La chose n'est point commune. Et notez qu'il ne s'agit point de catholicisme pittoresque, ni de catholicisme sentimental, mais de catholicisme moral. Le style même est janséniste. Avant de devenir romancier, M. Dimier a médité sur l'art ; dans ses *Prolégomènes à l'Esthétique*, il niait avec force l'existence d'une musique du langage, d'un pouvoir propre des syllabes. « Ce qu'on nomme harmonie des vers ou du discours n'est en réalité que les convenances les plus délicates de la pensée et l'accord indéfinissable des nuances les plus subtiles des mots ; elle n'est rien de matériel ni qui relève de l'ouïe. » — Demi-vérité, proche de l'erreur : Le charme des mots n'existe qu'en fonction de la pensée, mais ne consiste point dans la pensée même ; et dans l'appréciation des nuances subtiles, l'ouïe n'a pas la moins belle part. M. Dimier, tout comme un autre, obéit aux lois obscures de l'euphonie. Cependant, tenant le langage pour simple véhicule de la pensée, il use, dans son récit et dans ses descriptions, d'une prose rigoureusement logique. Son style a du poids, de la dignité, et quelquefois se relève d'une espèce de sourire grave ; il excelle aux réflexions morales : « L'idée qu'il ne tient qu'à nous de faire ce que nous voulons éviter, a pour nous des caresses sub-

tiles et profondes.» La Rochefoucauld ne dirait pas mieux ; mais où La Rochefoucauld ne verrait qu'un détour de l'amour-propre, M. Dimier dénonce une ruse du démon. Et son démon n'est pas une métaphore ; c'est, vous dis-je, un être réel.

Le diable a-t-il vraiment affaire en cette histoire ? Parce qu'il n'eut point d'autres guides que des parents aveugles, des maîtres trop sceptiques, des prêtres trop mondains, — mais aussi, je pense, parce qu'il est médiocre, et que nulle ambition un peu haute ne met de l'ordre dans sa vie, — Alexandre Hennequin, au sortir du collège, tombe dans la «souricière » de l'amour sensuel et sa chute est fort laide, l'auteur n'accordant point qu'il y ait de belles chutes. Il veut se délivrer et se débat en vain, malgré les efforts d'une piété sincère. Peu à peu ses remords s'endorment ; il séduit Angèle, la fille d'un jardinier. C'est alors qu'un prêtre « vraiment chrétien » lui montre la voie étroite, la vraie voie : épouser la jeune fille, et faire avec elle son salut. Peut-être le feraient-ils mieux, chacun de son côté. Mais qu'ils soient faits l'un pour l'autre ou ne se conviennent point, ce dénouement perdrait-il à n'être amené par nul autre motif qu'un scrupule de loyauté ?...

MICHEL ARNAULD

EMILE DUCLAUX : **L'Hygiène sociale** (Alcan). — M. Émile Duclaux, qui est un grand savant, intelligent et humain, est aussi un écrivain accessible et clair. C'est un plaisir de le lire quand il écrit, comme c'en est un de l'entendre quand il parle. L'année dernière, il professait à l'École des Hautes Études sociales le cours qu'il vient de revoir et de remettre au point pour en composer le présent volume. Je crois bien que si tout le monde en France se pénétrait des vérités élucidées en cet ouvrage d'un bon sens si fin, si informé, si limpide, si modéré et par là si ferme, on aurait ensuite bien moins de peine à faire un grand pas vers l'abolition de quelques-uns des fléaux qui épouvantent l'humanité et la déshonorent : puisque enfin leur atténuation infinie, voire leur suppression, ne tiendrait qu'à elle. Car, étant tous favorisés par les conditions de la vie en société plutôt que par l'aptitude individuelle à les subir, ces agents de souffrance, de dégénérescence ou de mort que M. Duclaux passe en revue dans son livre (variole, fièvre typhoïde, ankylostomiase des mineurs, tuberculose, alcoolisme et syphilis) ont ceci de commun que chacune de leurs victimes les accueille pour les transmettre et les répandre à son tour. C'est en préserver son voisin que de s'en préserver soi-même. Ce serait s'en préserver soi-même que d'en préserver son voisin.

A ces maladies sociales, une « hygiène sociale » convient. La lutte, la victoire ne sont pas impossibles contre elles : à condition que la société, intéressée toute entière à ce qu'elles s'amoindrissent et disparaissent, sache diviser le travail, organiser les efforts, collaborer à l'œuvre médicale par une méthode collective appropriée et nuancée selon chacune d'elles. Mais pour recueillir les éléments de cette méthode et fixer les préceptes de cette hygiène, il fallait être un observateur des

réalités humaines, un philosophe et un sociologue, autant pour le moins qu'un savant spécial et un thérapeute. M. Duclaux est cet homme. L'objet de son livre est précisément d'établir le *comment* social du combat à entreprendre, en combinant contre chaque fléau la connaissance du terrain où il évolue et l'examen des ressources dont dispose la science. Respectueux des libertés de l'individu, tout juste dans la mesure où elles ne menacent pas de léser irréparablement la santé générale, qui est elle aussi respectable, M. Duclaux estime que les hommes, étant solidaires devant la maladie, sont solidaires devant l'hygiène. Le varioleux, le typhique, le tuberculeux, l'alcoolique, le syphilitique, ne sont pas des créatures autonomes, libres de guérir ou de s'abandonner à leur mal : la société est fondée à se protéger envers eux, à exercer un contrôle capable d'empêcher que leurs tares ne se propagent. Dans la pratique, il va sans dire que les procédés de contrôle sont variables : c'est même là ce qui retire tout caractère de tyrannie à la conception du droit social de défense. Veut-on des exemples ? Contre la variole, un vaccin existe, préventif et sans aléa. Donc, on conçoit que l'Allemagne, pour extirper de chez elle la variole, ait rendu la vaccine obligatoire. Encore n'aurait-elle pu légiférer utilement contre la variole, si le préjugé contre la vaccine ne s'était extirpé corrélativement de l'esprit public en Allemagne. Cela revient à dire que, l' « hygiène sociale » devant être *acceptée* pour être efficace, sa tactique n'est pas la coercition, mais l'éducation. On se convainc davantage de la vérité de cette maxime, à mesure qu'on avance dans le livre de M. Duclaux. Vraie pour la prophylaxie de la variole, qui relativement est assez simple, combien ne le sera-t-elle pas dans la lutte, autrement compliquée et difficile, contre l'alcoolisme, la fièvre typhoïde, la syphilis, la tuberculose !

En ce moment même, où tant de bonnes volontés, dans la bourgeoisie et dans la classe ouvrière, paraissent disposées à se concentrer contre la tuberculose, on ne saurait trop souhaiter la diffusion des vues émises par M. Duclaux dans les pages de son livre relatives à cette maladie qui coûte chaque année cent cinquante mille vies à la France, et que l'Allemagne, l'Angleterre s'efforcent et parviennent à éliminer socialement de chez elles. Pour cette tâche, à dire vrai, M. Duclaux n'a grande confiance, ni dans l'action de l'Etat, s'il n'est soutenu par l'opinion, ni dans la charité privée, « source intermittente, irrégulière », qui « peut beaucoup contre un désastre isolé », mais « presque impuissante quand il faut un effort soutenu » : si elles parviennent à se fortifier, il attend bien davantage des associations ouvrières, principales intéressées, et qui sont en train de faire leurs preuves en Belgique, en dépistant et en traquant l'ankylostomiase des mineurs. Et par là encore on voit bien que le problème de l' « hygiène sociale » se résout pour M. Duclaux en un problème d'éducation et de progrès social. Si je me suis permis d'attirer particulièrement l'attention du lecteur sur le chapitre consacré dans son ouvrage au péril de la tuberculose, c'est qu'il n'en est assurément pas de plus riche en aperçus, en idées, en répercussions, ni de plus actuel.

ROBERT DREYFUS.

Gabriel Fabre : **Chants de Bretagne** (Henry Lemoine). — Gabriel Fabre est trop apprécié des gens compétents pour qu'il soit nécessaire de vanter ici ses qualités de compositeur et sa science de musicien.

Chose qui touche infiniment les lettrés, il a le respect de la prosodie. Il veut beaux et purs les vers qui doivent l'inspirer, aussi son choix a-t-il toujours été à de parfaits poètes : à Mallarmé, à Moréas, à Ch. Cros, à Maeterlinck.

Ses *Chants de Bretagne* réunissent à ces noms-là ceux de Paul Fort, de Louis le Cardonnel, de Camille Mauclair, etc... Et c'est merveille de voir la forme, l'esprit, les mots de ces poèmes, respectés par l'exquis compositeur dont les notations auréolent chaque vers d'une sonorité mélodique au charme émouvant.

Charles Saunier

Correspondance. — En réponse aux quatre lignes que M. Jarry, auteur de *Messaline*, consacre, dans *La revue blanche* du 15 février 1902, à M. Louis Dumont, auteur de *la Chimère*, celui-ci nous avise : qu'à la date (1er juillet 1900) où commença dans ce périodique la publication de *Messaline*, il avait déjà écrit les deux premiers des trois livres de *la Chimère* (voir, à ce sujet, une lettre de M. Dumont dans *La revue blanche* du 15 juillet 1900) ; que M. Jarry s'abuse en voyant dans *la Chimère* un démarquage de *Messaline* ; qu'au surplus M. Jarry ne spécifie pas de coïncidences. Il ajoute : « Je veux cependant lui rendre cinq mots qu' — involontairement — je lui ai dérobés... : *Il refaisait, une à une, les étapes de* CETTE ININTERRUPTION DE MOMENTS D'AMOUR, — lui affirmant que je les ferai soigneusement disparaître des prochaines éditions, si tant est qu'il y en ait. »

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Poèmes. — Émile Verhaeren : *Les Forces tumultueuses* ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Emmanuel Hache : *Les Tocsins d'Amour* ; Paris-Issoudun, Imp. Louis Sery. — Marquis de Thuisy : *Détresses humaines* ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Ernest Cabadé : *Les Sonnets de Pétrarque*, traduits en sonnets français ; Lemerre, 3 fr. 50. — Albert Delrue : *Pleurs et Rires* ; Orsoni, 2 fr. — Arthur Simond : *Heures savoureuses* ; Lemerre, 3 fr. — Léonce Depont : *Pèlerinages* ; Lemerre, 3 fr — M. Moreau : *Le Poème de la Femme* ; Offenstadt 3 fr. 50. — Judith Gautier : *Le Livre de Jade*, nouvelle édition ; Juven, 7 fr. 50. — Touny-Lérys : *Chansons dolentes et indolentes* ; Gamber, 3 fr. 50. — Francis Vielé-Griffin : *Sainte Julie* ; Bibliothèque de l'Occident. — Victor Hugo : *Dernière Gerbe* ; Calmann Lévy, 7 fr. 50.

Théatre. — J. Marni : *Manoune* ; Librairie théâtrale, 2 fr. — Maurice de Dammartin : *L'Entrevue* ; Ollendorff, 1 fr. 50. — Émile Bergerat : *Théâtre*, t. v. (*la Pompadour, le Capitaine Blomet*) ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Lucien Lavallée : *Mademoiselle Henriette* ; Charles, 3 fr. 50.

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14620

Une Loi d'assurance militaire

Le 28 février dernier, au cours d'une discussion du budget de la guerre, MM. Poulain et Breton citaient à la tribune de la Chambre, à propos des congés de réforme, quelques faits qui témoignent de la part de MM. les membres du Conseil supérieur de santé d'une touchante sollicitude pour les deniers de l'État, mais prouvent un souci moindre des existences humaines.

La réponse du ministre fut ce qu'elle devait être de la part d'un homme qui a un budget à défendre; il promit qu'à l'avenir, les décisions du Conseil supérieur seraient « empreintes de mansuétude et d'humanité » et, pour donner un gage de ses bonnes intentions, il déclara accepter une augmentation de 25.000 francs pour la gratification de réforme. La Chambre satisfaite, la discussion a continué.

En regard de cet effort de 25.000 francs sur un budget de plus de huit cents millions, il est édifiant de voir ce qu'une nation, qui possède, il est vrai, un esprit et des institutions démocratiques, vient d'établir pour ceux de ses enfants que l'accident ou la maladie frappe pendant leur présence sous les drapeaux.

L'Assemblée fédérale suisse a voté, le 28 juin dernier, une *loi d'assurance militaire* qui a été promulguée le 11 octobre 1901 et entrera en vigueur le 1er janvier 1903.

Nous reproduisons ici, d'après le *Bulletin de l'Office du Travail*, les principales dispositions de cette loi :

La Confédération assure :

Contre la maladie et les accidents, les militaires et assimilés de tous grades pendant qu'ils sont au service ;

Contre les conséquences économiques des accidents, survenus dans l'exercice de leurs fonctions, les divers auxiliaires (agents du recrutement, domestiques et ouvriers) ainsi que les membres des sociétés de tir et les participants à des cours militaires préparatoires.

L'assurance s'applique :

1° Aux maladies et accidents survenus pendant le service ou dans l'exercice des fonctions militaires ;

2° Aux maladies et accidents dont sont atteints les assurés en se rendant au service ou en rentrant dans leurs foyers ;

3° Aux maladies résultant d'influences délétères subies par l'assuré durant la période visée dans le premier paragraphe et constatées par un médecin patenté dans les trois semaines après l'expiration de la période de service. Passé ce délai, elles ne seront prises en considération que si elles résultent « certainement ou très probablement » du service et si elles sont déclarées dans l'année où elles se sont produites.

Sont déchus du droit aux prestations de l'assurance militaire, les assurés dont les maladies et accidents résultent d'une faute grave, d'un acte délic-

tueux ou dolosif, d'une infraction aux règlements, d'une désobéissance, sans préjudice des peines disciplinaires et des poursuites pénales en cas de simulation ou de dol.

En cas *d'infirmité temporaire*, l'assuré a droit à l'entretien et au traitement gratuits dans l'hôpital désigné par l'autorité militaire et à une indemnité de chômage fixée à 5 francs par jour pour les officiers, 3 francs pour les sous-officiers et soldats pendant les 30 premiers jours de maladie. Passé cette période, l'indemnité journalière est calculée proportionnellement au gain journalier de l'assuré; elle est de 70 0/0 du gain journalier en cas d'incapacité totale de travail, et elle est réduite lorsque l'incapacité n'est que partielle. Exceptionnellement et dans des cas spéciaux, elle peut être majorée et atteindre 100 0/0 du gain journalier.

Lorsque l'assuré a reçu l'ordre ou l'autorisation de se faire soigner à domicile, il reçoit une indemnité journalière fixée à 3 francs pour les officiers et 2 fr. 50 pour les sous-officiers et soldats. Cette indemnité, dans des cas spéciaux, peut être fixée à un chiffre plus élevé lorsque les frais de l'assuré dépassent l'indemnité allouée. Le droit à l'indemnité cesse le jour où l'assuré aurait pu, sans inconvénient, être renvoyé à l'hôpital.

En cas d'*infirmité permanente*, l'assuré reçoit les prestations allouées en cas d'infirmité temporaire jusqu'au moment où il est déclaré invalide. Il lui est alloué alors une pension d'invalidité viagère ou temporaire.

La pension temporaire peut, à l'expiration du délai fixé, si l'infirmité subsiste encore, être renouvelée ou convertie en pension viagère. Le taux de la pension équivaut à 70 0/0 du gain journalier, multiplié par 300. Si l'assuré est totalement infirme et en même temps indigent, elle peut être majorée pour un temps déterminé ou indéterminé jusqu'à concurrence de 100 0/0 du gain annuel. De même, lorsque l'incapacité de travail n'est que partielle, la pension est réduite en proportion. La pension est toujours susceptible d'augmentation, de réduction et même de suppression, lorsque la gravité de l'infirmité se révèle comme notablement différente de celle reconnue jusqu'alors.

Lorsque l'assuré, atteint de maladie ou d'accident, n'avait pas encore le gain d'un adulte, la pension est calculée d'après ce gain sans que celui-ci puisse excéder le gain normal d'une personne de 25 ans.

En cas de mort, les prestations indiquées ci-dessus sont remplacées par une indemnité funéraire (40 francs) et une pension aux parents survivants. Cette pension est de 40 0/0 du gain annuel pour la veuve et de 65 0/0 si l'assuré laisse des enfants légitimes ou naturels reconnus âgés de moins de 18 ans. A défaut de veuve ou d'enfants, et si le décès de l'assuré porte un préjudice grave à leur subsistance, le père ou la mère a droit à 20 0/0, les deux ensemble à 35 0/0 du gain annuel du défunt ; un frère ou une sœur, jusqu'à 18 ans, à 15 0/0 ; plusieurs frères ou sœurs ensemble, à 25 0/0 ; un grand-père ou une grand'mère, à 15 0/0; les deux ensemble, à 25 0/0. Aussi longtemps qu'ils jouissent de la pension, les parents excluent les frères et sœurs et ceux-ci les grands-parents.

N'ont pas droit à pension, les survivants qui, au moment du décès de l'assuré, étaient de nationalité étrangère et résidaient à l'étranger.

Sont rachetables les pensions d'invalidité ou de survivant dont le montant annuel est inférieur à 100 francs ou dont le titulaire réside à l'étranger. En cas de nouveau mariage, la veuve reçoit en liquidation de sa pension le triple du montant annuel de cette dernière.

Les dépenses résultant de l'assurance militaire sont supportées par la

Confédération, sous réserve de recours contre les cantons en cas de service purement cantonal ou local. Il est pourvu aux crédits nécessaires par la voie du budget. Il est institué en outre un capital de couverture pour pourvoir aux pensions dérivant de guerre, d'épidémie, etc., et un fonds de sûreté. La somme inscrite annuellement au budget pour le fonds des invalides ne peut être inférieure à 500.000 francs.

Pour nous rendre compte de l'importance de cette loi, considérons, chez nous, le cas d'un simple soldat réformé avec un congé n° 1. Aux termes de la décision du 3 janvier 1857, décision ayant force de décret, il lui est alloué, sans d'ailleurs que son droit soit explicitement reconnu, une gratification, renouvelable et qui peut devenir permanente, que la circulaire du 3 février 1892 a fixée à 220 francs. Pour un cas identique la loi suisse, si l'incapacité de travail est permanente, accorde une indemnité calculée à raison de 70 o/o du salaire antérieur, qui ne peut être inférieur à 3 fr., ni supérieur à 7 fr. 50, soit, pour un salaire moyen de 5 francs et une année de 300 jours de travail, une rente de 1.050 francs.

Tandis qu'en France les réservistes et territoriaux que des infirmités ou des maladies contractées pendant les périodes d'instruction condamnent à plusieurs mois de chômage n'ont droit à aucune indemnité, la loi suisse s'étend aux membres des sociétés de tir qu'elle indemnise au même titre que les militaires.

Cette loi d'assurance militaire était une annexe de la grande loi d'assurance obligatoire contre les accidents et la maladie qui avait naufragé en 1899, contre le référendum populaire. Cependant partisans et adversaires de l'assurance civile étaient unanimes pour l'assurance militaire. C'est pourquoi, d'un commun accord, cette loi fut reprise séparément. C'est au nom de la liberté que la loi civile d'assurance obligatoire fut rejetée; c'est ce même principe qui a fait prévaloir l'assurance militaire par l'État. Car, du fait que le citoyen est appelé à servir, il se trouve engagé dans des conditions d'existence qu'il n'a pas cherchées : donc s'il lui arrive malheur, la responsabilité en incombe à l'État qui s'est fait, pour un temps, maître souverain de son existence.

En présentant cette loi d'assurance militaire comme liée intimement à la grande loi d'assurance ouvrière, on posait ce principe que les maladies et accidents survenus dans le service s'assimilent à des maladies et à des accidents du travail. Enfin — fait unique dans la législation européenne — dans l'une comme dans l'autre assurance *le risque professionnel*, jusque-là borné aux seuls accidents, était étendu à la maladie. L'assurance ouvrière suisse considère les maladies que les fatigues et les conditions anti-hygiéniques du travail ont déterminées comme directement imputables à l'industrie, qui doit en supporter la réparation. Identiquement l'assurance militaire ne distingue pas entre la maladie et l'accident. Le seul facteur qui entre en ligne est la réduction ou l'abolition de la faculté du travail, pourvu que l'incapacité, partielle ou totale, temporaire ou permanente, ait pour cause immédiate ou médiate le service militaire.

L'État ne fait pas payer — sinon indirectement par la voie des impôts — à chacun des intéressés sa cotisation d'assurance. Il n'emploie pas l'intermédiaire des caisses d'assurances et se borne à payer, par voie budgétaire, les indemnités et à constituer le capital des pensions au fur et à mesure qu'il s'en crée. Cependant, du fait qu'elle pose hors de toute contestation le droit des victimes et qu'elle crée des ressources (capital de couverture et fonds de sûreté) pour qu'à ce droit correspondent des réalités, c'est bien là une loi d'assurance.

Il y a un abîme entre ce système de réparation, qui fonctionne pour ainsi dire automatiquement, et notre régime des pensions et indemnités. A première vue il semble bien que le droit des militaires que l'accident et même la maladie — au cours du service — a rendu infirmes pour la vie, soit bien établi. Nous avons, en effet, la loi fondamentale d'avril 1831, qui accorde aux soldats des pensions oscillant entre 600 et 975 francs pour blessures et infirmités contractées en temps de guerre ou *en service commandé*. Mais il se fait autour des mots *en service commandé* des équivoques sans nombre. Chaque année la discussion du budget de la guerre amène à ce sujet des révélations monstrueuses. Les exemples abondent. Il y a deux ans, M. Charles Gros contait à la Chambre la triste aventure d'un soldat blessé « en service commandé », reconnu incurable et renvoyé du Val-de-Grâce sans pension, bien qu'avec un certificat n° 1. Fort de son droit, il s'en va errant dans les rues de Paris, ayant au dos une pancarte ainsi conçue : « Militaire réformé pour infirmité, sans argent pour vivre ». Les tribunaux lui prouvèrent son droit en le condamnant pour mendicité.

L'an dernier encore — le fait était rapporté récemment par M. Poulain, député —, un gendarme, au cours d'une campagne à l'intérieur — répression d'une grève — avait contracté une bronchite de nature tuberculeuse qui avait entraîné la réforme. On pouvait présumer que des services de ce genre et les maux qui en dérivent pour — ceux qui les rendent — seraient indemnisés par l'État, avec un tour de faveur. Erreur. Ce gendarme n'obtint qu'un congé n° 2. Son cas était cependant bien défini : il rentrait dans la cinquieme des six classes de blessures et infirmités qui donnent droit à la pension, en vertu de la loi de 1831 ; cette classe comprend « les blessures ou infirmités provenant des accidents ou fatigues du service en campagne ». Pour plus de certitude, l'instruction du 10 août 1886 rangeait dans cette classe la tuberculose, ajoutant, il est vrai, « qu'elle ne doit être l'objet d'une pension de retraite qu'autant qu'elle résulte manifestement des fatigues du service, *en dehors de toute prédisposition constitutionnelle* ».

Donc, si formelles que soient les lois, décisions, circulaires, ordonnances relatives aux pensions et indemnités, il s'y trouve une foule d'échappatoires qui permettent aux médecins et aux juristes militaires de défendre le budget contre les malheureux infirmes que l'armée rejette dans la vie civile comme impropres à la vie militaire.

Mais si les pensions s'accordent avec une extrême difficulté, tout au moins pense-t-on pouvoir obtenir la gratification renouvelable instituée

par la décision de 1857. Or, les statistiques du ministère de la Guerre annoncent chaque année tout au plus trois congés avec pension ou indemnité sur cent cas de réforme.

Quand la gratification a pu échapper au premier obstacle du « service commandé », elle est de nouveau mise en danger par la « prédisposition constitutionnelle ».

Un exemple : Au cours d'un pansage, un cavalier fut frappé à la main d'un coup de pied de cheval. A la suite de cet accident, ce soldat perdit l'usage de sa main. Il fut néanmoins réformé sans indemnité d'aucune sorte, l'infirmité étant due, disait le rapport médical, « à la constitution de l'homme ». Ce fait a été cité à la tribune de la Chambre.

Examinons d'ailleurs la statistique médicale publiée par le ministère de la Guerre. En 1897, année des plus normales, ont été délivrés 368 congés de réformes n° 1 (avec pension ou indemnité) contre 12.959 congés de réforme n° 2 (sans gratification).

Voici, pour les maladies seulement, le tableau des réformes prononcées en 1897 :

Tuberculose	4.586	Varices	271
Maladies des yeux	1.712	Bronchites chroniques	213
Affections cardiaques	1.562	Maladies cutanées	182
Lésions traumatiques	501	Emphysème	148
Maladies des articulations	428	Rhumatismes	113
Hernies	371	Incontinence d'urine	113
Épilepsie	342	Goître	80
Faiblesse de constitution	318	Rachitisme	57
Aliénation mentale	273	Affections diverses	1.516 (1)

La presque totalité de ces réformes ont été prononcées sans indemnité. Or, sous le régime de la loi suisse, toutes ces maladies — sauf peut-être l'épilepsie — non constatées à l'arrivée au corps et survenues aux soldats dans l'exercice de leurs fonctions militaires, peuvent tout au moins être rangées dans la catégorie des maladies résultant d'influences délétères subies pendant le service et seraient indemnisées par la loi du 11 octobre 1901.

Souhaitons que cette loi inspire les législateurs de la prochaine Chambre. Souhaitons qu'on abolisse un régime qui ruse avec les malheureux qui l'invoquent et qu'on le remplace par une institution élaborée « avec beaucoup d'intelligence et de *bonté* », suivant les termes de M. Kœchlin, rapporteur de la loi suisse.

Une telle loi serait précieuse plus encore pour son action préventive que pour son œuvre de réparation. Quand en économisant des existences humaines on réalisera des économies budgétaires, il s'établira

(1) Dans les affections diverses il faut certainement comprendre, entre autres, le cas d'Alazare, tué à coups de baïonnette en 1897 et déclaré mort de fièvre typho-palustre. (Voir l'article de M. Dubois-Desaulle, *La revue blanche* du 15 février 1902.)

depuis les calculateurs du budget de la guerre jusqu'au dernier sergent des compagnies de discipline au grand courant d'humanité.

Le fait d'écraser à coups de bottes le visage d'un disciplinaire devenant une opération désastreuse pour les finances de l'État, ne se produira plus. L'État y mettra bon ordre.

On ne permettra plus les fantasias inutiles et meurtrières où toujours quelques infortunés disparaissent sous les caissons d'artillerie, ou tombent foudroyés d'insolation, quand on aura présent à la mémoire les pensions à allouer aux ayants droit.

L'ordinaire des soldats s'améliorera.

L'hygiène entrera dans la caserne.

Les conseils de revision s'assagiront et n'enverront au service que ceux qu'ils jugeront capables de résister « aux influences délétères », comme dit la loi suisse — qui n'a envisagé que les influences matérielles (il y a là une lacune).

Mais faire une telle loi, c'est prolonger l'existence du militarisme en le rendant supportable.

HENRI LASVIGNES

Poèmes

LE POÈME DE L'ÉTERNELLE ÉGLISE

En écoutant la Ville, ayant fermé les yeux,
J'ai vu, dans la ténèbre intime des paupières,
Les rougeurs d'incendie et les chutes de pierres
Du Demain préparé par d'inouïs aïeux.

Le sol crevé tremblait sous les hordes carrées
Des esclaves d'hier, blêmes de passion,
Levant cent mille bras vers la destruction,
Et gonflant d'hymnes leurs poitrines libérées.

Et le rire, tragique et fou comme un sanglot,
Y secouait les seins ivres des filles folles
Qui, béantes, hurlaient aussi les carmagnoles
Dont se rythmait au vent le sinistre galop.

Mais un grand rêve, issu de cette immense crise,
Dans le ciel clair de l'ordre et de la liberté
Faisait déjà monter de terre une cité
Virginale, sans tribunal et sans église.

Et si l'on se heurtait des pieds à quelque bloc,
— Survivant oublié de l'ancienne pensée, —
La cohue achevait ce vestige, pressée
Et dure, et poursuivant son sillon comme un soc.

... Soudain, rompant l'assaut de la ruine grise,
Le rauque bataillon recule et reste coi,
Écumant de silence et ne sachant pourquoi
Un simple mendiant surgi l'immobilise.

Un soleil ignoré brûle dans ses cheveux,
Éclairant dans le soir la pierre à l'agonie,
Et, géniale, bleue et fixe, l'ironie
Tombe des calmes cils du pauvre lumineux.

Il va parler. Il meut sa grâce solennelle ;
Et la foule, devant ce fragile rival,
Obéit toute, avec des regards d'animal,
A l'ordre de l'index qui s'est levé sur elle.

LE PAUVRE

La paix sur vous!... Comment pouvez-vous croire à bas
L'Église?... Vous dansez sur la tour renversée,
Ignorant que le marbre meurt, non la Pensée;
Mais l'Église est, parmi le sang et les dégâts,
Tout debout! Et jamais elle ne fut plus fière!

Pourquoi vomissez-vous, de haine, une chanson?
Ne voyez-vous grandir sa force pierre à pierre?...
O vous tous! l'heure vient de couper la moisson,
L'heure vient de compter les pierres angulaires!

LA FOULE

Nous ne comprenons point ce que fixent là-bas,
Plus loin que tous nos yeux tes étranges prunelles.
Mais apprends-nous où sont, attendant les truelles,
Ces pierres que tu dis et que l'on ne voit pas.

LE PAUVRE

Dans vos poitrines!...
Cœur sanglant, ô cœur de l'homme!
Gouffre que n'emplit pas l'océan qu'on te doit,
Cœur intact sous le poids de tout ce qui t'assomme,
O cœur, écoute-moi quand je te touche au doigt,
Quand je te dis : « Tu es pierre et sur cette pierre
J'ai bâti mon Église à jamais! »

LA FOULE

Qui ~~es-tu~~,
Toi qui redis les mots d'exécrable vertu
Du dernier dieu que piétina notre colère?
Avant de t'en aller en lambeaux retrouver
Les prêtres abolis de Christ ou d'Iaveh,
Expire donc d'abord de honte pour tes dires,
Submergé par le fleuve énorme de nos rires!

LE PAUVRE

Arrière!... Je connais déjà votre gaîté:
Elle vêtit mon corps et couronna ma tête,
Et je suis pâle encor du trépas insulté.
Mais aujourd'hui mon règne arrive, c'est ma fête
Plus qu'à Jérusalem tout en palmes! Le jour
Se lève! C'est l'aurore en flammes de l'Amour!...

LA FOULE

O folie! O dégoût des anciennes nausées!
Qu'il meure sous les coups, la haine et les risées:
C'est le Christ! C'est le Christ lui-même... C'est Jésus!...

LE PAUVRE

Vous l'avez dit!

LA FOULE

A mort!

LE PAUVRE

Faudra-t-il que je meure
Alors que sont venus ceux de la dernière heure,
Virginaux, dépouillés des rites et des us?
Quand voici mûre enfin ma récolte tardive?...
O mes enfants! Je vous le dis, mon règne arrive!
Car voyez-moi: debout dans mon simple haillon,
Ouvrant au ciel du soir ma bouche sans bâillon,
En une liberté d'épaules, hors la cangue
Des manteaux d'or, je mêle au vent cette harangue!
Ah! c'est la fin, ce soir, des efforts impuissants!
Je sens que le plein air me lave des encens,
Des cires, des foisons de lis, des girandoles,
Et de tout aliment de l'orgueil des idoles!
Qu'étaient donc le manteau de pourpre et le roseau
Près de la honte d'être, avec le lourd boisseau
De la tiare sur ma tête de lumière,
Assis près des veaux d'or et des dragons de pierre?
Qu'était la mort, qu'était toute ma passion
Au prix de ton horreur, Déification?...
Mais voici!... Délivrant mon ascension claire,

Votre geste a brisé le marbre tumulaire,
Et, parmi les débris dispersés, je surgis
Pour vous redire, libéré des paradis
Et des enfers : « Il faut s'aimer les uns les autres !... »
— Et c'est là l'Éternelle Église, ô mes apôtres !

LA FOULE

Qui donc est-il ? Son front inexplicable luit ;
Son manteau, comme une envergure, le soulève,
Et nos vierges instincts nous emportent vers lui.
Sa parole ressemble à notre plus beau rêve :
Franchissant deux mille ans sur elle révolus,
Elle dépasse d'un seul coup toutes les bornes,
Et les âges futurs ne diront rien de plus.

... O Passant de clarté qui viens en loques mornes
Secouer sur nos cœurs les mots que nous voulons,
Toi, prêtre qui n'as point mitré tes cheveux blonds,
Dont la main ne tend pas la sébile de Rome,
Qui donc es-tu ? Le Fils de Dieu ?...

LE PAUVRE

Le Fils de l'Homme !

LE POÈME SUR LA MONTAGNE

LE POÈTE

Allons voir se faner l'été que nous aimons,
Mon âme ! et méditer en paix au pied des monts :
L'air automnal y est sans goût, comme l'eau pure,
Et les quatre horizons haussent l'architecture
Inégale de leurs sommets noyés de bleu.
Notre force écrasée erre parmi ce lieu
Où l'horreur des sapins durement se balance,
Où notre pas émeut un éternel silence...
Mais chaque pic, dressé contre l'espace nu,
Menace de sa corne immense l'Inconnu,
Et tout notre orgueilleux désir qui l'accompagne
Épouse la grande âme âpre de la montagne.

LA MONTAGNE

Viens à moi ! Mes beaux ciels sont frais comme l'émail,
L'herbe pleine de fleurs de ma première pente
Est tendre sous les pieds du passant qui la hante ;
Un peu plus haut, voici que sonne mon bétail ;
Puis, écumeux et fous comme une écluse ouverte,
Mes torrents vont remplir le paysage inerte,
Et tu pourras surprendre, incliné vers leurs flots,
— Qui sur la même roche et pour la rendre ronde
Rebondissent depuis les premiers temps du monde —,
Le long et dur roman de la pierre et des eaux.
Monte encore ! Mes flancs sont une mer ignée
Surprise en son élan par l'Immobilité ;
Mais virginale, tout en haut, la neige innée
T'attend dans la blancheur de sa stérilité !

LE POÈTE

Comment résisterais-je à cette fiancée
Immarcessiblement pure de ma Pensée ?...
O neige ! c'est vers toi que je vais en chantant !
L'orgueil de la montée aide mon pas content,
Et je me sens grandir de toute l'étendue
Dévorée au hasard de ma course éperdue...
Ce faîte à qui je tends mes bras de passion,
Qu'il m'emporte en sa lourde et blanche assomption
Comme un cygne géant sur ses ailes tranquilles !
Le monde est loin ! Le roc sonne sous mon épieu,
Et, déjà, regardant avec des yeux de dieu,
Je vois les champs, je vois les prés... Je vois les Villes !

Villes ! Villes ! Noirceur de l'horizon serein,
Du haut de mon sublime et sourcilleux refuge,
Je ne darderai pas sur vous des yeux de Juge,
Car je vous aime avec le cœur du pèlerin
Qui va vers la blancheur, la paix et l'altitude !
Et que ne puis-je aussi, baigné de solitude,
Faire tomber, du bout d'un geste de bonté,
Un peu de mon bonheur sur votre humanité ?...

LA MONTAGNE

Vont-elles, ces cités, attarder ta tendresse,
Lorsque, d'un souffle froid, séchant déjà le sel

De tes yeux qui s'apitoyaient, ma cime dresse
Vers les infinis bleus son lis surnaturel ?

LE POÈTE

Je ne tournerai plus mes yeux vers la vallée,
Mais que seul le sommet m'attache à son éclat !
Je vais !... Mes doigts blessés saignent... La neige est là !
Je vois le but !... J'atteins la tour immaculée...
O Pureté !... Splendeur !... Silence !.. M'y voici !

LA MONTAGNE

Repose-toi. Tes mains n'ont plus d'autre souci
Que de se joindre sur ton cœur gonflé de joie ;
Parmi l'éternité des hivers inouïs,
La neige est ton esclave et l'espace est ta proie ;
Un nuage à tes pieds, plus vaste qu'un pays,
T'a caché la douleur des villes de la terre ;
L'océan de ma pureté te désaltère
Et t'arrache à jamais à ton humanité !

LE POÈTE

Je suis seul comme un aigle avec l'immensité ;
J'ai dominé l'orgueil du Mont, telle une bête
Fabuleuse sur qui sont mes deux pieds de roi :
Mais le vertigineux azur touche ma tête...
Ai-je soif de ce ciel qui déferle sur moi ?

Non !... Mon rêve toujours inapaisé dévie
Vers le vide de croire une âme à ce ciel bleu.
Tu m'as hissé trop haut au-dessus de la vie,
Neige vers qui, chantant, j'ai monté peu à peu,
Et j'écoute en mon cœur ton blanc néant se taire...

Ah, retourner vers vous, cris ivres de la terre !

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Le Champ de l'Analyse

L'influence d'un écrivain sur son époque intéresse en dehors de la littérature. La valeur des livres est anecdotique. On compterait les écrivains actuels dont les efforts fussent utiles. Le nombre n'en dépasse pas sept ou huit. Il ne faut pas les nommer. On ne leur accorde pas les plus grands succès.

Le roman sous sa forme ordinaire mérite l'attention d'un accident dans la rue. Fait divers sans conclusion. Aventures romanesques d'une élégance puérile, cas de conscience importuns, excentricités fatigantes. A feuilleter tant d'exemplaires où s'agitent des ambitions, des passions pédantes, des théories originales, des desseins ingénieux, on éprouve une impression analogue à celle d'une promenade en automne sur des feuilles mortes : indifférence et goût funèbre.

L'amour, l'éternel sujet, est ramené à une comédie grotesque, grossière. L'amour ne comporte pas de vulgarité ! Quel amour que celui de ces gens prétentieux qui se prennent, se détachent avec afféterie ! Quelles passions que ces passions voulues et décevantes !

L'ironie se retourne contre les ironistes. Le talent diffère de la sensualité.

Nos derniers psychologues nous offrent le paradis de la sensualité. Ni délicatesse de cœur, ni éducation. Une aptitude prompte à jouir et à dominer sans autre titre que de l'habileté professionnelle ou du sans-gêne. Cabotinage ridicule, supportable par pitié ! La passion ne s'arrête pas à des distractions oiseuses. La sensualité, sensualité trop spirituelle ou trop lâche, ne caresse pas. L'originalité, la séduction ne s'achètent pas. Nous ne sommes pas des dupes...

Paul Adam s'est dépensé généreusement. Ses premiers livres brillent d'une exaltation charmante. Il s'est précipité à la conquête de l'inconnaissable avec folie...

Manuel Héricourt périt sous la douche des médecins aliénistes, s'efforçant de lui restituer l'erreur originelle.

La fièvre de connaître, le besoin d'aimer au-delà du présent, le torturèrent. « L'imagination s'efforçait de bondir aux plus larges synthèses d'harmonie où l'âme parvenue se pâme ! » Esprit philosophique altéré d'émotion ! L'émotion de pensée substituée à l'émotion commune ! Détachement du ridicule !

Les livres de Paul Adam témoignent du trouble des âmes dans la dernière période du dix-neuvième siècle. Il faut conquérir la vérité, vérité fugace et réticente qui blesse les doigts avides ! « Les délices de la chair s'exaltèrent des plaies de l'âme... »

Devenu volonté attractive et consciente de ses vigueurs, l'homme maintenant attaquait les phénomènes supérieurs à ses sens, et tentait, par l'embrassement d'une étreinte sublime, de les soumettre à ses facultés de conception.

Paul Adam exalta la volonté. Il ne tint pas compte de la résistance. Personne ne se fouetta avec cette énergie. Il se rua sur la vie.

« Il faut apprendre à jouir pour ne plus connaître la joie. » Délicieuses paroles au seuil de l'adolescence! Comment s'étonner que Paul Adam ait séduit tant de jeunes esprits ? Il leur mâchait la besogne.

Combien nous préférions ses créatures agiles à des héroïnes passables! Il nous mettait sur la langue le poivre de la volupté. Quelles équipées furieuses dans l'impossible, dans la douleur, quel mépris de soi ! Manuel Héricourt use des procédés de sainte Thérèse. L'extase est le bien suprême. « Manuel exista dans la communion des dieux. »

La sympathie du présent ne suffit pas. Le cœur veut une humiliation plus grande.

Manuel gardait une dévotion aux vieux cultes des races mères. Une très extraordinaire civilisation, croyait-il, avait fleuri dans les temps préhistoriques. Remontant aux simples tarots des gypsies...

Paul Adam parcourut Byzance. Il se créa une civilisation égale à sa métaphysique. Le pittoresque et l'opulence du passé se mirèrent dans ses yeux. Après les joies permises, les joies défendues, celles de l'opium, pour pénétrer plus avant, plus loin, dans la pensée, dans la sensation, dans l'infini, dans l'être, dans la mort! L'individu mis au service de la volupté, d'une volupté impersonnelle!

La femme est de peu d'usage pour de tels exercices.

La femme, forme vide, coffre sans fond, où l'homme jette le meilleur de lui avec le fol espoir de le combler de sa vie, de sa pensée, de sa moelle, de son effort, immarcessible idole de tous âges, de toutes races ; et pourtant emblémature si inférieure au désir qu'elle doit signifier! Toujours elle pèche par les défauts stercoraires de l'âme, car elle n'existe comme puissance que par les parties stercoraires du corps ».

L'amitié, la tendresse, diffèrent. « La déchéance de la chair épouvantait notre ignorance de garçons élevés. » La volupté animale ne vaut pas le désir ! L'amour humain ne comble pas l'âme.

Ainsi parle Karl :

Seuls, les barbares et les enfants se récréent de leur chair. A mesure que les réalisations se succèdent, le désir s'émousse. La paresse de sentir nous accable. Notre âme perd le pouvoir de goûter intensément les bonheurs du corps et la gloire de nos vanités. Alors il nous faut chercher d'autres sources. Nous nous tournons vers le spectacle des harmonies. Nous frissonnons de l'émoi que procurent les arts.

Les créatures féminines de Paul Adam ne manquent pas de renseignements. Elles possèdent les roueries, la malice. Sveltes, ferventes,

aguichantes, elles meublent l'esprit. On ne saurait les comparer. Valentine console Karl de la déroute du passé.

Valentine lui fut une fée au milieu de nymphes fabuleuses dans le palais souterrain des légendes...

L'impertinence de Gisèle amuse.

On se montrait l'incomparable Gisèle, sa robe impériale aux papillons d'argent. Très coquette, le sourire troussé.

— Elle s'est tuée... fit Vogg. Moi qui l'eusse tant aimée...

Créatures passionnées, incapables de rechercher en dehors d'elles et de leur cœur la raison de leurs convoitises.

— Et ce baiser à Doutrepuich ?

— Il t'était destiné, je t'avais aperçu, répond Louise.

La femme sert l'originalité de l'homme, qu'elle le console comme Valentine, ou qu'elle le trompe, comme Louise. Elle ne possède pas d'existence personnelle. Truchement de la beauté. Elégante arabesque du zaïmph !

Je n'entrerai pas dans le détail de ces monographies de l'intelligence. Je les déparerais.

Quand il me fallut embarquer l'âme malade sur les paquebots et confier à la célérité des express la torture d'avoir perdu Louise, je me regardai pleurer en moi avec la satisfaction de voir un heureux décor de deuil. J'habillai mon chagrin de littérature.

La littérature canalise les affections. M. Paul Adam eût été empêché de garder le secret de son enthousiasme. Le perpétuel mouvement de son esprit le sauve. Sa circulation cérébrale étonnerait des hydrographes. Elle ne s'engorge pas.

— Il faut avoir de la bonté, Valentine, et de la patience...

— Il pose, père, il pose ! Il parle comme tournent des chevaux de bois. Ça ne mène vers rien, son raisonnement...

— Eh ! petite ; rien, c'est peut-être la solution.

L'étrangeté de la grâce la rend chère ! Manuel Héricourt n'aura pas souffert ni espéré contre notre sentiment. Nous reconnaissons en lui nos jolis moments. Paul Adam est le lyrique des idées générales.

La *Force du Mal*, l'*Année de Clarisse*, la *Bataille d'Uhde*, les *Lettres de Malaisie*, exercices d'une imagination créatrice, charitable, précise ! Je ne les oublie pas. Je ne m'y arrête pas. Il faudrait en parler longuement. Précis de science contemporaine, manuels de cabotinage, de tactique, essai de sociologie. Je préfère l'*Année de Clarisse*. Comment allier tant de connaissances ?

La sympathie de Paul Adam s'étend aux limites de sa pensée. Il poétise et dramatise les sujets ingrats, mathématicien passionné ! Il jongle avec son cœur, clown merveilleux et occulte des mystères !

Cette tâche lui devint insuffisante, le roman un poids trop léger. Vivre une seule vie, une dérision ! Il poussa sa personnalité aux contours du siècle disparu. Il a entrepris de nous le mettre sous la main en quelques volumes. Avec une semblable bibliothèque on disposerait, au doigt et à l'œil, des peines du passé ! Le parvenu éprouve une satisfaction à se rappeler les tracas de sa fortune. Mettre la décadence romaine et alexandrine sous notre coupe !

Le roman instruit mieux que l'histoire. La poésie ressuscite les sensations.

On feuilletterait inutilement tous les manuels d'histoire concernant une époque sans se la remémorer.

L'érudition des professeurs nous éblouit. Tant de science déconcerte. Il suffit de regarder l'époque où l'on vit pour douter à jamais de la sincérité des témoignages. Quel intérêt d'ailleurs que cela soit vrai ou ne le soit pas ! Les résultats n'en sont pas changés.

La vérité est un art. Les images des journaux illustrés ne touchent pas. La photographie leur serait supérieure ! La vérité émeut davantage. La vérité ne dépend pas de la réalité. Elle s'en sert.

Les hommes perdent leur signification au milieu du mouvement et des changements qui les entourent. Ils illustrent le livre de la nature. Ils concourent à la beauté des idées et des paysages. Leur musique se fond dans l'originalité des décors !

Comment vivre l'humanité entière ! Comment goûter le charme et la sottise des époques passées ! Nous nous doutons de la veulerie et de la grâce de nos prédécesseurs; nous les retrouvons en nous ! Nous serions curieux de revivre leur existence, — non pas en réalité, toute expérience passée est déplorable, — mais avec une douce ironie ! Nos peines d'enfants, si cuisantes, si féroces, ne nous amusent-elles pas ? Le calvaire de la pensée humaine nous réjouit !

La *Force* est le premier volume de la série. Avec lui nous débutons dans le siècle. Ne nous en souvenons-nous pas dans notre inconscience ? Nos sensations se réveillent au fur et à mesure.

Le maréchal des logis Bernard Héricourt nous prend en croupe. « Il murmura : Scipion, Cincinnatus, César. » Le junker coiffé en catogan et poudré jusqu'aux épaulettes se rend. « Petite Zulma, votre peau est bien douce. »

Bernard reçoit sa nomination de lieutenant et part à l'état-major de Moreau à l'armée du Rhin.

— Ce joli hussard ? interrogeait l'une.
— Mon frère.
— Un cœur !
— Imaginez-vous, ma chère, il m'aime !

Augustin Héricourt rejoint Bernard à l'armée.

Revenir triomphant, capitaine, près d'Aurélie qui regretterait ses impertinences à l'égard d'un frère illustre ; ce fut l'essentiel de sa pensée.

La bataille gronde.

Entraîné par le galop, Bernard n'avait pu voir la tête renversée d'où sa lance était sortie tordue. Hop ! hop ! les bois filent. Le tonnerre s'éloigne. Les langues cherchaient une salive absente. Ce fut un jardin. On gravit un perron. « Sacrifions à Vénus, enfant ! ta pudeur charmante ! » Un cri cependant d'adolescente déflorée. Il regarde les clairs yeux bleus. Il emporte l'image de l'enfant aux cils sombres.

Ce fut à Gros-Bois, chez le général Moreau, il s'émut de cils pareils.. la fille du colonel Lyrisse, Virginie. Il l'épouse. Les Lyrisse possédaient en Lorraine des terres et un château.

Aurélie, mariée à Praxi-Blassans, se confesse à Bernard :

— Gaëtan s'occupe de choses trop hautes. Je le mariai. Plains la jeune Aurélie...

Le père Héricourt se réfugie à Dunkerque.

Un sénatus-consulte confère à Bonaparte le titre d'empereur. Bernard reçut un jour plus tard la lettre qui brisait sa carrière. Le colonel Lyrisse gardait son grade bien que Moreau l'eût favorisé. Bernard avait eu l'imprudence de soutenir des opinions dans des cafés.

Le rêve de jeunesse sombrait. Il ne pouvait compromettre l'avenir de Praxi-Blassans, ni détruire les espérances formées par Aurélie en faveur de cet Edouard, le fils spirituel de leur sensibilité, qui avait les mêmes yeux que la petite Denise, que la fillette bavaroise, que Virginie. Ne devait-il pas à cette sœur admirable, la vie même, la vie de l'amour suggérée à sa femme ?

Héricourt se rend aux Tuileries.

— Vous promettez d'avoir une bonne conduite politique.
— Oui, sire...

Bernard exerce sa compagnie au camp de Boulogne :

On marcha vers les Allemagnes. Promenade triomphale. Nordlingen ! Elchingen ! Comme les pieds des chevaux possédaient le sol d'Autriche... Vienne !

On n'entre pas dans la ville. On court aux ponts du Danube. C'est Austerlitz.

— Major, c'est donc le cheval turc qui a été tué ?
— Oui, Sire.
— Vous le montiez bien. J'espère vous voir colonel sur un cheval pareil à l'autre !...

Augustine annonce l'armistice, la paix certaine. L'empereur lui donnait la croix.

Aurélie, Malvina et Virginie descendent d'une chaise de poste, d'une berline et d'un carrosse.

Bernard aimait Aurélie. Ce fut elle qu'il étreignit dans l'épouse. C'était son flanc qui allait recevoir le germe d'un être prodigieux, le fils même qu'ils devaient tous à la mémoire du père tué par leurs égoïsmes.

— Comme toutes trois m'aiment, m'admirent ! se répétait Bernard.

Paris !.. Les prêtres chantèrent le *Te Deum* à Notre-Dame.

Dans l'entresol de la Chaussée-d'Antin, Bernard savoura presque tout son bonheur. Virginie l'aima. Aurélie l'adorait. Malvina fut vicieuse, spirituellement.

Bernard reçoit l'ordre de conduire son régiment à Bamberg. Virginie l'accompagne. Iéna. Lübeck. Eylau. « A Erfurt, les rois dansaient. » Wagram. Bernard est mortellement blessé.

Ébloui, Bernard Héricourt baissa les cils. Il se reposa dans l'ombre ; elle s'épaissit, devint opaque, à mesure que décroissait le bruit des tambours exaltant la gloire de la race et sa force.

Cette analyse sommaire supprime les intentions de l'auteur. Il remplit notre âme de prouesses. Le jeune bras de Bernard Héricourt se tend de notre énergie. Il prétend à l'honneur et à la gloire. Sa buffleterie sautille. Le cliquetis des armes nous électrise. Nous mourrions dans la campagne d'Austerlitz. Épopée d'une audace encore proche. La grâce des héros nous emplit. Notre être vibre. La beauté de la force triomphe.

Nous avons changé depuis. Nous sommes passés par là. Pourquoi se démentir ? Nous ne serions pas comme nous sommes... Nous avions oublié. Nous dormions à ces richesses. Le labour remue, fertilise...

Bernard Héricourt meurt. Son fils, Omer Héricourt, grandit. C'est l'*Enfant d'Austerlitz*. La vie ne s'arrête pas. Un père meurt à moitié dès la naissance de ses enfants. Pour l'autre mort, la vraie, dit-on, elle conclut un état de choses existant. Le fils vit dans le père. Le père vit dans le fils. Échange de pouvoirs ! La balance ne bouge pas.

C'est la fin de l'Empire. Paul Adam nous soulève les voiles de la Restauration.

La campagne de Russie nous glace d'effroi ! Tant d'horreurs sous Smolensk ! La bête humaine se déchaîne. Les souffrances la libèrent. La faim, le froid dissolvent la conscience. Le viol et le vol restent les dernières élégances. La brute diffère-t-elle du philosophe ? La médiocrité répugne davantage que le mauvais goût.

Le roi pénètre dans Paris aux cris de : « Vive la garde ! »

Omer Héricourt entre chez les pères jésuites sur les instances de son oncle, le comte de Praxi-Blassans, le mari d'Aurélie. Nous assistons à la lutte entre les Philadelphes et la Congrégation.

Omer Héricourt apprend que la *puissance des idées réside dans leur*

emploi : « N'enviez pas les qualités sublimes. » Il aura recours à la ruse. Une servante lui enseigne à ne pas avoir honte. Il sera évêque !

Comment se substitue un idéal à un autre ? Bernard Héricourt rêve avec simplicité. Omer hésite. Il ignore le devoir. Il le créera à son avantage. Ils désirent gouverner les hommes. Celui-ci préfère la crosse à l'épée. Les hommes changent selon les moyens de gouvernement.

L'oncle Edme initie Omer aux charmes d'Herminie et de Corinne, la veuve et la fille. Il lui apprend l'équitation. C'est l'époque de Lamartine ! Le bisaïeul discourt sur les désastres des Philadelphes.

Le général Augustin Héricourt manie les hommes à l'usage de son destin. Il sert la royauté comme Praxi-Blassans. Il avait conquis ses grades à l'état-major d'Oudinot. Il s'empare de l'esprit d'Omer.

Omer va voir les soldats de la Rochelle au Palais de Justice ; il se résume dans cette pensée : « Les beaux sentiments, contraires à ma nature, sont plus puissants que ma nature véritable ». Il se fait inscrire au nombre des probationnaires sur les listes de la Congrégation !

L'*Enfant d'Austerlitz* nous instruit, sous des dehors brillants, de la lutte entre le devoir et l'ambition. Omer ne prétend pas, en désirant la mitre, abandonner ses prérogatives. Il ne renoncera pas à communier sous des espèces profanes. Cette histoire de la Restauration nous illustre nos incertitudes. La vie des individus se reflète dans celle des peuples. Une autobiographie écourte l'émotion. Le cadre de l'histoire auréole le débat.

L'histoire transformée en roman d'analyse ! Notre expérience englobe l'humanité ! Notre sort disparaît devant une question d'art, de beauté plutôt. Le mot d'art est tombé dans le domaine public.

Paul Adam finit comme il commence. Il a commencé par la fin. Les personnages de la *Force*, de l'*Enfant d'Austerlitz*, sont les aïeux de ceux de ses premiers romans. La pensée de l'auteur referme son cercle. La tâche s'accomplit avec une régularité ponctuelle. Tout se trouve en place. Tout s'emboîte. La quadrature du cercle est résolue.

Cette unité de conception surprend. Elle est fondée sur l'assurance que donne une conscience originale.

L'œuvre de Paul Adam ne se confond pas. On ne la compare pas. Sa place est marquée. Paul Adam se distingue des romanciers.

Le champ de l'analyse est infini. Nous serions blâmables de le borner à nos aventures sentimentales. Nous nous négligerions.

Nous existons d'après l'intensité de notre pensée. La vie d'une danseuse est plus fournie que celle d'un magistrat. Le mérite des livres est d'augmenter notre existence. La lecture supplée à l'action.

Un bon livre est celui qui pare la vie d'un charme ignoré.

EUGÈNE VERNON

A la dure[1]

CHAPITRE XXXIV

A Carson. — Le général Buncombe. — Hyde contre Morgan. — Le grand procès de l'éboulement. — Le général Buncombe devant le tribunal. — Sérieuse réflexion après coup...

Les montagnes sont très hautes et très à pic dans la région de Carson, des vallées de l'Aigle et du Washoe — très hautes et très à pic, de sorte qu'au printemps quand la neige se met à fondre et que la terre s'humecte et s'amollit, les éboulements commencent.

Le lecteur ne peut savoir ce que c'est qu'un éboulement, à moins d'avoir vécu dans le pays et d'avoir vu tout un pan de montagne emporté un beau matin et déposé au fond de la vallée, laissant au sommet une vaste cicatrice difforme et sans arbres — propre à lui entretenir la chose toute fraîche à la mémoire pendant toutes les années qu'il pourra encore avoir à passer dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de ce lieu.

Le général Buncombe avait été expédié au Névada dans la fournée des fonctionnaires du territoire, afin d'y être l'attorney des États-Unis. Il se considérait comme un avocat de talent et il souhaitait beaucoup une occasion de le montrer, moitié pour sa propre gratification, moitié parceque ses appointements étaient territorialement maigres (ce qui est un mot fort).

Or, les plus vieux habitants d'un nouveau territoire plongent leur regard sur le reste de l'univers avec une calme et béate compassion aussi longtemps qu'il se tient à sa place. Quand il en sort ils l'y remettent. Cette dernière opération prend quelquefois la forme d'une farce.

Un matin, Dick Hyde arriva au galop jusqu'à la porte du général Buncombe dans la ville de Carson et se précipita devant lui sans prendre le temps d'attacher son cheval. Il semblait très surexcité. Il dit au général qu'il lui demandait de conduire un procès et qu'il lui donnerait cinq cents dollars si son éloquence remportait la victoire. Et alors, avec une gesticulation violente et un monde de jurons, il lui conta ses peines. Tout le monde

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche*, depuis le 1er octobre 1901.

savait, dit-il, que depuis quelques années il s'occupait d'une ferme, ou ranch, pour employer le terme le plus ordinaire, dans le district du Washoe, et qu'il s'en tirait avec succès, et de plus que son ranch était situé juste au bord d'une vallée, et que Tom Morgan possédait un ranch immédiatement au-dessus, sur le flanc de la montagne. Et voici où était la difficulté : un de ces éboulements odieux et redoutés était survenu et avait fait glisser le ranch, les clôtures, les cabanes, le bétail, les granges et toute l'installation de Morgan par dessus son propre ranch et avait recouvert tout vestige de sa propriété sous une profondeur de 38 pieds (14 m. 40). Morgan était en possession et refusait de vider les lieux : il prétendait qu'il habitait toujours sa même cabane et qu'il n'empiétait sur personne ; que sa cabane se dressait sur la même place et le même ranch où elle avait toujours été, et qu'il voudrait bien voir qu'on la lui fît évacuer.

— Et quand je lui ai remontré, dit Hyde en pleurant, que c'était par-dessus mon ranch qu'il était en train d'empiéter, il a eu l'infernale mesquinerie de me demander pourquoi je n'étais pas resté sur mon ranch pour revendiquer mon droit quand je l'avais vu venir. Pourquoi je n'y suis pas resté? Ce gueulard d'énergumène! Nom d'un chien, quand j'ai entendu le tintamarre et que j'ai regardé en haut de la colline, on aurait dit que toute la création se démantibulait et dégringolait la pente de la montagne : des débris, du bois, du tonnerre et des éclairs, de la grêle, de la poussière, des arbres faisant la culbute en l'air, des rochers gros comme une maison, sautant à mille pieds de haut et éclatant en un million de miettes, des bestiaux retournés à l'envers comme une poche, descendant la tête la première, avec la queue leur sortant des mâchoires — et, au milieu de la ruine et de la destruction, ce maudit Morgan assis sur sa barrière et se demandant pourquoi je ne restais pas pour défendre mon bien! Bénédiction, j'ai juste jeté un coup d'œil général, avant de me lancer à travers le pays en trois bonds, pas un de plus.

» Mais ce qui me taquine, c'est que ce Morgan reste là et ne veut pas bouger de ce ranch : il dit que c'est le sien et qu'il va le garder; qu'il l'aime mieux maintenant que quand il était plus haut. Fou! oui, j'ai été si fou pendant deux jours que je ne pouvais pas trouver le chemin de la ville — je me suis égaré dans la brousse où j'ai crevé de faim. Vous n'avez rien à boire ici, général? Mais me voilà, et je vais plaider. Je ne vous dis que çà.

Jamais peut-être il n'y eut au monde un homme plus scanda-

lisé que le général. Jamais de sa vie, disait-il, on n'avait entendu parler d'une outrecuidance pareille à celle de ce Morgan. Et il ajoutait que ce n'était pas la peine d'aller en justice : Morgan n'avait pas l'ombre d'un droit de rester où il était ; personne sur la vaste terre ne voudrait l'y maintenir, aucun avocat prendre sa cause, ni aucun juge l'écouter. Hyde répondit que voilà justement ou il se trompait : tout le monde en ville soutenait Morgan ; Hal Brayton, avocat très fort, avait pris en main sa cause ; les tribunaux étant en vacances, elle allait être jugée devant un arbitre ; l'ex-gouverneur Roop était déjà nommé pour cet emploi et tiendrait sa séance cette après midi à deux heures, dans une grande salle publique près de l'hôtel.

Le général fut stupéfait. Il avait déjà soupçonné auparavant les habitants du territoire d'être des imbéciles ; maintenant il en était sûr. « Mais rassurez-vous, disait-il, rassurez-vous, et recueillez les témoignages, car la victoire est aussi certaine que si le débat était déjà tranché. » Hyde essuya ses larmes et partit.

A deux heures de l'après-midi, le tribunal arbitral de Roop ouvrit ses portes et Roop apparut trônant au milieu de ses shériffs, des témoins et des spectateurs, le visage empreint d'une solennité si imposante que plusieurs de ses complices commencèrent à devenir inquiets et à craindre qu'il n'eût peut-être pas bien compris que tout cela n'était qu'une plaisanterie. Un calme surnaturel régnait, car au plus léger bruit le juge prononçait sévèrement : « L'auditoire à l'ordre ! » Et les shériffs le répétaient promptement ce cri. Voici que le général, les bras pleins de livres de droit, se fraya un chemin à travers la foule des spectateurs et, à ses oreilles, un ordre du juge résonna, première marque de respect envers la haute dignité de son poste qui l'eût encore salué :

— Place à l'attorney des États-Unis !

Les témoins comparurent, législateurs, hauts fonctionnaires, fermiers, mineurs, Indiens, Chinois, Nègres. Les trois quarts d'entre eux étaient citéspar le défendeur Morgan ; mais, n'importe, leurs dépositions favorisaient invariablement le plaignant Hyde. Chaque nouveau témoin ne faisait qu'attester l'absurdité d'un homme qui se prétendait propriétaire de la terre d'un autre parce que sa ferme avait glissé par-dessus. Ensuite les avocats de Morgan prononcèrent leurs plaidoiries, qui parurent singulièrement faibles : elles n'apportaient aucun secours réel à la cause de Morgan. Alors le général se leva, la figure rayonnante, et fit un effort passionné : il martela la table, jongla avec ses bouquins de droit, il clama, il hurla, il rugit, il cita tout et

tout le monde, la poésie, le sarcasme, l'histoire, le pathos, le bathos, le blasphème, et termina par un puissant cri de guerre en faveur de la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, la Glorieuse Aigle d'Amérique et les principes de la Justice Éternelle ! (Applaudissements.)

Lorsque le général se rassit, ce fut avec la conviction que, si de bons et forts témoignages, un grand discours et un entourage de figures confiantes et admiratrices valaient quelque chose, la cause de Morgan était enterrée. L'ex-gouverneur appuya sa tête sur sa main pendant quelques minutes, tandis que l'auditoire silencieux attendait sa décision. Puis il se leva et resta debout, le front incliné, et réfléchit de nouveau. Puis il se promena de long en large, à longues et lentes enjambées, le menton dans la main, tandis que l'auditoire attendait toujours. A la fin il revint à son trône, s'assit et commença d'un ton pénétré :

Messieurs, je sens bien la grande responsabilité qui repose aujourd'hui sur moi. Ceci n'est pas une cause ordinaire. C'est au contraire évidemment la plus solennelle et la plus redoutable dont jamais homme ait été appelé à décider. J'ai écouté attentivement les dépositions et j'ai remarqué que leur poids, et leur poids accablant, penche en faveur du plaignant. Mais, messieurs, prenons garde à la manière dont nous laisserons des témoignages purement humains, une ingéniosité d'argumentation humaine et des idées d'équité humaines nous influencer en des moments aussi graves. Messieurs, il ne nous sied pas, vers de terre que nous sommes, de nous immiscer dans les décrets du ciel. Il est clair pour moi que le ciel, dans son impénétrable sagesse, a cru bon de déranger à dessein le ranch du défendeur. Nous ne sommes que des créatures, nous devons nous soumettre. Si le ciel a résolu de favoriser le défendeur Morgan de cette manière insigne et merveilleuse; si le ciel, mécontent de la position du ranch de Morgan sur le flanc de la montagne, a résolu de le remettre dans une situation plus avantageuse pour son propriétaire, il nous sied mal, à nous, insectes, de contester la légalité de l'acte, ou de nous enquérir des raisons qui l'ont motivé. Non ! le ciel a créé les ranchs, et c'est la prérogative du ciel de les redistribuer, de les manipuler et de les déplacer à la ronde selon son bon plaisir. C'est à nous de nous soumettre sans murmure. Je vous avertis que ceci est un événenent auquel la main sacrilège, le cerveau et la langue de l'homme ne doivent pas toucher. Messieurs, le verdict du Tribunal est que le plaignant Hyde a été dépouillé de son ranch par le doigt de Dieu ! Et cette décision est sans appel.

Buncumbe saisit sa cargaison de livres de droit et se précipita hors de la cour, frénétique d'indignation. Il proclama que Roop était un miraculeux imbécile, un idiot illuminé. En toute bonne foi, il revint le soir et reprocha à Roop son extravagante décision; il le supplia de se promener de long en large et de réfléchir afin de savoir s'il ne pourrait pas imaginer quelque modification au verdict. Roop se mit en devoir de marcher. Il

marcha deux heures et demie et à la fin sa figure s'illumina de bonheur et il dit à Buncombe qu'il venait de s'aviser que le ranch situé au-dessous du nouveau ranch de Morgan appartenait toujours à Hyde, que son titre de propriétaire de ce terrain était aussi valable que jamais et que son opinion était donc que Hyde avait le droit de le déterrer de là-dessous et...

Le général n'attendit pas la fin. Il se montrait toujours impatient et irascible en pareil cas. Au bout de deux mois, le fait qu'on lui avait joué une farce commença à pénétrer, tel un autre tunnel de l'Hoosac, à travers le diamant massif de son intellect.

CHAPITRE XXXV

Nouveau compagnon de voyage. — Tout est complet, pas de gîte. — Comment le capitaine Nye trouva de la place. — Utilité des tunnels. — Nous nous occupons de concessions et nous échouons. — Au bas de l'échelle...

Quand nous partîmes enfin pour Esméralda à cheval, notre société avait fait une nouvelle acquisition en la personne du capitaine John Nye, frère du gouverneur. Il avait une bonne mémoire et la langue bien pendue. Combinaison qui donne l'immortalité à la conversation. Le capitaine John ne souffrit jamais que l'entretien languît ou s'éteignît une seule fois le long de 120 milles du voyage.

Outre ces facultés de parole, il avait un ou deux dons d'un caractère remarquable. L'un d'eux était une adresse singulière à faire quoi que ce fût, depuis tracer un chemin de fer ou organiser un parti politique jusqu'à coudre des boutons, ferrer un cheval, raccommoder une jambe cassée, faire couver une poule. Un autre était une complaisance extrême qui le poussait à prendre à son compte les besoins, les perplexités et les embarras de n'importe qui et de tout le monde, à tous moments, et d'y pourvoir avec une admirable facilité et promptitude. Ainsi s'arrangeait-il pour trouver des lits disponibles dans les auberges bondées et d'abondantes provisions dans les garde-manger les plus dégarnis.

Et enfin, quand il rencontrait un homme, une femme ou un enfant au camp, à l'auberge ou dans le désert, ou il connaissait ces individus personnellement ou il avait connu quelqu'un de leurs parents. Je ne peux m'empêcher de donner un spécimen de sa manière de surmonter les difficultés. Le second jour après

notre départ, nous arrivâmes très fatigués et très affamés à une pauvre petite auberge dans le désert, où l'on nous dit que la maison était pleine, qu'il n'y avait plus de provisions et qu'il ne restait plus de foin ni d'orge pour les chevaux, que nous serions forcés de continuer notre route. Le reste de la compagnie voulait se hâter de pousser plus loin pendant qu'il faisait encore clair; mais le capitaine John insista pour s'arrêter un peu, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes. Pas de bienvenue pour nous sur les figures. Le capitaine John commença ses séductions et, en moins de vingt minutes, il avait accompli le programme suivant: trouvé de vieilles connaissances dans trois charretiers, découvert qu'il avait été à l'école avec la mère du patron, reconnu sa femme pour une dame à qui il avait autrefois sauvé la vie en Californie en arrêtant son cheval emporté, raccommodé le jouet d'un enfant et gagné les faveurs de sa mère, hôte de l'auberge, aidé le palefrenier à saigner un cheval et fait ordonnance pour un autre cheval qui avait des tranchées, régalé la société entière trois fois au comptoir du patron, produit un journal plus frais de huit jours que le dernier connu et lu les nouvelles à un auditoire profondément intéressé. Le résultat au total fut celui-ci : le palefrenier trouva une abondance de fourrages pour nos chevaux, nous eûmes un souper de truites, une soirée charmante, ensuite de bons lits pour dormir et un déjeuner surprenant le lendemain matin, et, quand nous partîmes, nous partîmes regrettés de tout le monde. Le capitaine John avait des défauts, mais il avait des qualités rares pour les enchâsser.

Esméralda était sous bien des rapports un autre Humboldt, mais à une phase un peu plus avancée. Les concessions pour lesquelles nous avions payé des annuités étaient complètement dépourvues de valeur et nous y renonçâmes. La principale affleurait au sommet d'un mamelon de 14 pieds de haut et le Conseil des directeurs, dans sa sagesse, était en train de percer un tunnel sous ce mamelon pour recouper le filon. Le tunnel devait avoir 70 pieds de long et atteindrait alors le filon au même niveau qu'un puits de 12 pieds l'aurait fait. Le Conseil vivait des annuités.

Le Conseil n'avait nul désir d'entamer le filon, sachant qu'il était aussi vierge d'argent qu'une dalle de trottoir. Cette réminiscence me remet en mémoire le tunnel de Jim Townshend. Il avait payé des annuités à une mine nommée la « Daley », presque jusqu'à son dernier sou. Finalement on appela un nouveau versement pour creuser un tunnel de 250 pieds sur la « Daley », et Townshend se rendit dans la montagne pour tirer

la chose au clair. Il découvrit la « Daley » affleurant au sommet d'un pic excessivement aigu et une couple d'hommes là-haut dégageant le front du tunnel projeté. Towshend fit un calcul ; puis il dit aux ouvriers :

— Ainsi vous avez fait marché de percer un tunnel de 250 pieds à travers cette hauteur pour arriver au filon ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! savez-vous que vous avez devant vous une des entreprises les plus coûteuses et les plus ardues qu'on ait jamais conçues ?

— Mais non. Comment ça ?

— Parce que cette hauteur n'a que 25 pieds d'épaisseur d'un flanc à l'autre et alors vous aurez 225 pieds de votre tunnel à construire sur un échafaudage.

Les procédés des Conseils de mines sont excessivement obscurs et sinueux.

Nous prîmes diverses concessions et nous y commençâmes des puits ou des tunnels, mais sans jamais les finir. Il nous fallait exécuter une certaine somme de travail sur chacune pour y établir nos droits, autrement d'autres individus pouvaient s'emparer de notre bien à l'expiration d'un délai de dix jours. Nous étions constamment à la chasse de nouvelles concessions pour y faire un peu de travail et attendre ensuite un acheteur qui ne vint jamais. Nous ne trouvâmes jamais de minerai qui fournît plus de cinquante dollars par tonne ; et comme les usines prenaient cinquante dollars par tonne pour traiter le minerai et en extraire le métal, notre argent de poche fondait sans cesse et rien ne venait le remplacer. Nous logions dans une petite cabane et nous faisions notre cuisine nous-mêmes, et, tout compte fait, c'était une vie dure mais pleine d'espérance, car nous ne cessions pas un instant d'attendre, d'un jour à l'autre, la visite de la fortune et d'un client.

A la fin, quand la farine monta à un dollar la livre et qu'on ne trouva plus à emprunter sur la meilleure garantie à moins de 8 0/0 par mois (et je ne possédais aucune garantie), j'abandonnai la mine pour entrer à l'usine. Autrement dit, je m'engageai comme simple ouvrier dans une usine à quartz, à dix dollars par semaine, logé et nourri.

CHAPITRE XXXVI

Une usine à quartz. — L'amalgamation. — « Criblage des déchets. » — Première usine du Névada. — L'essai au feu. — Un essayeur malin. — Je demande de l'augmentation.

J'avais déjà appris quelle dure, longue et lugubre besogne c'est de fouiller les entrailles de la terre pour en tirer le minerai convoité ; j'appris maintenant que le déterrage n'est qu'une moitié du travail et que la séparation du métal et du minerai en est l'autre moitié, ingrate et pénible. Il nous fallait être debout depuis six heures du matin et y rester jusqu'à la nuit. Cette usine était à six pilons à vapeur. Six longues tiges de fer perpendiculaires, aussi grosses que la cheville et garnies à leur extrémité inférieure d'une lourde masse de fer et d'acier étaient réunies à la manière d'une barrière ; elles se levaient et retombaient tour à tour dans un coffre en fer nommé « batterie ». Chacune de ces tiges ou pilons pesait six cents livres. L'un de nous se tenait à côté de la batterie toute la journée, cassant avec un marteau les masses de rocs argentifères et les pelletant dans la batterie.

La danse incessante des pilons réduisait les rocs en poudre et un filet d'eau tombant dans la batterie les convertissait en une pâte crémeuse. Les particules les plus menues étaient entraînées à travers un fin tamis de fil de fer qui bordait de toutes parts la batterie, puis conduites dans de grands récipients portés à une haute température au moyen de vapeur surchauffée, — les cuves d'amalgamation — c'est leur nom.

Dans ces cuves, la masse de pâte est maintenue constamment en mouvement par la révolution de « mullers » (batteurs). On munit toujours la batterie d'une forte dose de mercure ; il se saisit des particules libres d'or et d'argent et se les incorpore ; on secoue aussi sur les cuves une fine pluie de mercure, à travers un sac de peau, toutes les demi-heures environ. On y ajoute de temps en temps de grandes quantités de sel grossier et de sulfate de cuivre pour aider à l'amalgamation en détruisant les métaux communs dont l'or et l'argent sont revêtus et qui en empêcheraient l'absorption par le mercure. Nous devions nous occuper constamment de toutes ces opérations ennuyeuses. Des ruisseaux d'eau sale s'écoulent continuellement des cuves et sont canalisés jusqu'au ravin dans de larges conduites de bois. On ne supposerait pas que des atomes d'or et d'argent puissent surnager à la surface de six pouces d'eau ; pourtant cela est, et

afin de les arrêter, on plaçait dans les conduites des couvertures rugueuses, on y déposait çà et là de petites barrettes d'arrêt transversales chargées de mercure. Il fallait laver les couvertures et nettoyer les barrettes tous les soirs pour en détacher les précieuses accumulations et au bout de ces tracas éternels un tiers de l'argent et de l'or contenus dans une tonne de roc trouvait moyen de s'échapper à l'extrémité des auges dans le ravin, où on aurait quelque jour à les retravailler.

Il n'y a rien d'aussi impatientant que le raffinage de l'argent. Pas un moment de repos dans cette usine, toujours quelque chose à faire. C'est dommage qu'Adam n'ait pas pu entrer dans une usine à quartz directement en sortant de l'Éden, afin de comprendre, pleine et entière, la force du châtiment à lui imposé, de « gagner » son pain à la sueur de son front. A divers moments de la journée, nous devions puiser un peu de pâte des cuves et, tâche insipide, la diluer dans une cuiller de corne, la diluer petit à petit en la faisant couler par dessus le bord jusqu'à ce qu'enfin il n'en restât rien que quelques globules de mercure terni. S'ils étaient mous et malléables, la cuve avait besoin de sel ou de sulfate de cuivre ou de quelque autre drogue pour faciliter sa digestion ; s'ils craquelaient sous les doigts et gardaient l'empreinte de l'ongle, ils étaient chargés de tout l'or et l'argent qu'ils pouvaient assimiler et par conséquent les cuves avaient besoin d'une nouvelle dose de mercure. Quand il n'y avait pas autre chose à faire on pouvait toujours cribler les déchets. C'est-à-dire que l'on pouvait prendre avec une pelle le sable desséché qui avait été entraîné dans le ravin en sortant des conduites, le lancer contre un tamis perpendiculaire pour le séparer des cailloux et le préparer ainsi à un nouveau traitement. Les procédés d'amalgamation varient selon les usines, ce qui amenait des changements dans le modèle des cuves et des autres machines et il existait une grande différence d'opinions sur la préférence à accorder au meilleur, mais aucune méthode en usage ne consacrait le principe de raffinage du minerai sans le criblage des déchets. De toutes les récréations du monde, le criblage des déchets, par une chaude journée, avec une pelle à long manche est la moins désirable.

A la fin de la semaine, on arrêtait les machines et nous nettoyions, ce qui signifie que nous retirions la pâte des cuves et des batteries et que nous délayions cette boue patiemment, jusqu'au moment ou il ne demeurait plus que la masse du mercure entement accumulée avec ses trésors emprisonnés. Nous en formions de lourdes et compactes boules de neige, et nous les

empilions en un tas brillant et somptueux pour passer l'inspection. La confection de ces boules de neige me coûta une jolie bague d'or, mon ignorance aidant; car le mercure imprégna la bague avec la même facilité que l'eau sature une éponge : il en sépara les particules et la fit tomber en miettes.

Nous mettions notre monceau de boules de mercure dans une cornue de fer munie d'un tuyau aboutissant à un seau d'eau, puis nous la soumettions à une chaleur rissolante. Le mercure se vaporisait, s'échappait par le tuyau et l'eau le convertissait en bel et bon mercure tout neuf.

Le mercure coûte très cher, jamais on ne le gaspille. En ouvrant la cornue, nous voyions le produit de notre semaine de travail : un morceau d'argent d'une pure blancheur, d'aspect glacial, deux fois gros comme la tête d'un homme. Peut-être un cinquième de la masse était de l'or, mais la couleur n'en montrait rien ; elle ne l'aurait pas montré si les deux tiers avaient été de l'or. Nous la fondions et nous en faisions une brique massive en la coulant dans un moule à brique.

Tel était le procédé assommant et laborieux par lequel s'obtenaient les briques d'argent. Notre usine n'était qu'une de celles qui, en grand nombre, fonctionnaient en ce temps-là. La première dans le Névada avait été construite au Canyon d'Egan et n'était qu'une petite affaire bien insignifiante et ne se comparant pas à quelques-uns de ces immenses établissements installés plus tard à Virginia-City et ailleurs.

De nos briques on cassait un petit coin pour l'épreuve au feu, méthode usitée pour déterminer les proportions de l'or, de l'argent et des métaux inférieurs contenus dans la masse. Ceci est une opération intéressante. Le copeau de métal est aplati aussi mince que du papier et pesé sur une balance si délicate et si sensible que, si vous y pesez un lambeau de papier de deux pouces de long, que vous y écriviez ensuite votre nom avec un crayon gras et grossier et que vous le pesiez de nouveau, la balance tiendra un compte appréciable de l'addition. On enroule ensuite à ce flocon d'argent un peu de plomb (pesé lui aussi) et on fond les deux ensemble à une chaleur intense, dans un petit vaisseau nommé coupelle, fabriqué en comprimant des cendres d'os dans un moule d'acier en forme de coupe. Les métaux inférieurs s'oxydent et s'absorbent avec le plomb dans les pores de la coupelle. Il reste un bouton ou globule d'argent et d'or parfaitement purs ; en le pesant et en notant la diminution de poids, l'analyseur connaît la proportion de poids des métaux inférieurs que contient la brique.

Il lui faut maintenant séparer l'or de l'argent. Le bouton est martelé mince et plat, mis à la fournaise et maintenu quelque temps à la chaleur rouge; après refroidissement on le roule comme un tuyau de plume et on le chauffe dans un vase en verre contenant de l'acide nitrique; l'acide dissout l'argent et laisse l'or pur prêt à être pesé pour ses propres mérites.

Alors on verse de l'eau dans le vase contenant la dissolution d'argent, et l'argent revient à une forme tangible et se précipite au fond. On n'a plus qu'à le peser; les proportions des divers métaux contenus dans la brique sont donc connues; l'analyseur en estampille la valeur à la surface.

Le lecteur sagace sait maintenant sans qu'on le lui dise que le mineur, dans ses spéculations, voulant soumettre à l'épreuve au feu un fragment de roc de sa mine (afin de mieux vendre ladite), n'avait pas l'habitude de choisir l'échantillon le moins précieux de son tas de gravats, au contraire. J'ai vu des gens fouiller à un tas de quartz presque sans valeur pendant une heure et à la fin découvrir un petit morceau pas plus gros qu'une aveline et riche en or et en argent, — c'était celui-là qui était réservé pour l'analyse. Naturellement, elle démontrait qu'une tonne de roc pareil fournirait des centaines de dollars et, sur la foi de semblables analyses, maintes mines totalement dépourvues de valeur furent vendues.

Le métier d'essayeur rapportait gros : aussi arrivait-il que certaines personnes s'y lançassent, qui n'étaient pas strictement scientifiques et capables. Un essayeur en particulier obtenait des rendements si riches de tous les échantillons qu'on lui soumettait, qu'avec le temps, il se fit presque un monopole de ce genre de commerce. Mais, comme tous ceux qui réussissent, il devint l'objet de l'envie et du soupçon. Les autres essayeurs combinèrent un complot contre lui et mirent quelques notabilités dans le secret, afin de montrer la droiture de leurs intentions. Ils détachèrent un éclat d'une meule à aiguiser et le firent porter par un étranger à l'essayeur en vogue pour le faire analyser. Au bout d'une heure, le résultat arriva — duquel il ressortait qu'une tonne de ce roc fournirait 1.284 dollars en argent et 366 dollars en or.

L'affaire tout au long fut dûment publiée dans le journal, et l'essayeur en vogue quitta la ville entre deux journées.

Je remarquerai en passant que je ne restai qu'une semaine, à l'usine. Je dis à mon patron que je ne pourrais rester plus longtemps sans augmentation; que j'aimais le travail de l'usine; que j'en étais féru; que jamais auparavant je ne m'étais attaché

si tendrement à une occupation; que rien, à mon avis, ne donnait autant d'essor à l'activité intellectuelle que d'alimenter une batterie et de cribler des déchets; que rien ne stimulait tant les facultés morales que la distillation des lingots et le lavage des couvertures; — pourtant que je me voyais obligé de demander un plus haut salaire.

Il répondit qu'il me payait 10 dollars par semaine et qu'il trouvait la somme rondelette. Combien est-ce que je voulais?

Je dis qu'environ quatre cent mille dollars par mois, logé et nourri, était tout ce que je pouvais raisonnablement exiger vu la dureté des temps.

On me mit à la porte. Et pourtant, quand je me remémore cette époque de ma vie et que je considère la dureté du travail que j'accomplissais dans cette usine, mon seul regret est de ne pas lui en avoir demandé sept cent mille.

Peu de temps après je commençai à me toquer, ainsi que le reste de la population, de la mystérieuse et miraculeuse mine de ciment et à faire mes préparatifs pour aller à sa recherche

CHAPITRE XXXVII

La mine de ciment Whiteman. — Histoire de sa découverte. — Expédition secrète. — Aventure nocturne. — En détresse. — Echec et congé d'une semaine.

C'était quelque part autour du lac Mono que gisait, supposait-on, la merveilleuse mine d'argent Whiteman. De temps en temps le bruit courait que Whiteman avait traversé l'Esméralda à la dérobée, au cœur de la nuit, sous un déguisement, et cela nous jetait dans un état de surexcitation extrême — parce qu'il devait être sur la piste de la mine inconnue et que le moment était venu de le suivre. Moins de trois heures après l'aube, tous les chevaux, mulets et ânes du voisinage étaient achetés, loués ou volés, et la moitié de la population en route pour la montagne, dans le sillage de Whiteman. Mais lui, circulait par gorges et montagnes pendant des journées au hasard, jusqu'à ce que les provisions des mineurs fussent épuisées et qu'ils fussent obligés de retourner chez eux.

La tradition rapportait qu'au début de l'émigration, plus de vingt ans auparavant, trois frères, des Allemands, survivants d'un massacre indien dans la prairie, marchèrent à l'aventure par le

désert, évitant routes et sentiers et suivant simplement la direction de l'ouest, dans l'espoir d'arriver en Californie avant de mourir de froid et de faim.

Ils s'étaient assis un jour dans une gorge pour se reposer, quand l'un d'eux remarqua une curieuse veine de ciment courant sur le sol et regorgeant de morceaux d'un métal jaune. Ils virent que c'était de l'or et qu'ils avaient devant eux une fortune à gagner en un seul jour. La veine avait à peu près la largeur d'un rebord de trottoir et les deux bons tiers en étaient d'or pur. Chaque livre de ce merveilleux ciment valait bien près de 200 dollars. Les trois frères en prirent une charge d'environ vingt-cinq livres chacun, puis ils recouvrirent toute trace du filon, firent un dessin sommaire de la localité, de ses principaux points de repère, et reprirent leur chemin vers l'ouest. Mais les obstacles s'amoncelèrent devant eux. Durant leurs courses errantes l'un des frères tomba et se cassa la jambe; les autres furent obligés de l'abandonner à la mort dans la solitude. Un autre, épuisé de fatigue et de faim, perdit bientôt courage et se coucha pour mourir. Mais, après deux ou trois semaines d'effroyables épreuves, le troisième atteignit les établissements de Californie, exténué, malade, et l'esprit dérangé par ses souffrances. Il s'était débarrassé de tout son ciment, moins quelques fragments : ils suffirent pour jeter tout le monde dans une émotion intense. Toutefois il en avait assez du pays du ciment, et rien ne put le décider à y conduire une expédition. Il était parfaitement content de travailler dans une ferme moyennant salaire. Seulement il donna sa carte à Whiteman, il lui fit de son mieux la description de la région du ciment et ainsi transféra la malédiction à cette personne ; car l'unique fois que j'entrevis par hasard Whiteman dans l'Esméralda, il y avait douze ou treize ans qu'en proie à la soif, à la faim, à la misère, à la maladie, il courait après la mine égarée. Les uns croyaient qu'il l'avait trouvée, mais la plupart croyaient que non. J'ai vu un morceau de ciment gros comme le poing qui passait pour avoir été donné à Whiteman par le jeune Allemand et il était d'une nature séduisante. Les fragments d'or vierge y abondaient comme les grains de fruit dans un gâteau au raisin de Corinthe. Le privilège d'exploiter une semblable mine pendant huit jours pourrait suffire à un homme d'ambition modérée.

Un nouvel associé à nous, M. Higbie, connaissait Whiteman de vue, et un de nos amis, M. Van Dorn, était lié avec lui ; qui plus est, il avait reçu de Whiteman la promesse qu'il serait discrètement averti de la prochaine expédition au pays du ciment

en temps utile pour pouvoir y participer. Van Dorn nous avait promis de prolonger l'avertissement jusqu'à nous. Un soir Higbie rentra très agité et nous dit qu'il était sûr d'avoir reconnu Whiteman en ville, déguisé et dans un état simulé d'ébriété. Un moment après Van Dorn arriva et confirma la nouvelle ; nous nous rassemblâmes donc dans la cabane et nous combinâmes nos plans.

Nous devions quitter la ville, doucement, après minuit, en deux ou trois petits groupes, de manière à ne pas attirer l'attention, et nous retrouver à l'aurore sur les hauteurs du lac Mono, à 12 ou 13 kilomètres de distance. Nous ne devions faire aucun bruit et n'élever la voix sous aucun prétexte.

On croyait que, pour cette fois, par hasard, la présence de Whiteman était ignorée en ville et son expédition inattendue. Notre conclave se rompit à neuf heures et nous nous occupâmes de nos préparatifs avec activité et profond mystère. A onze heures du soir, nous sellâmes nos chevaux, nous les attachâmes avec leurs longs lassos, puis nous apportâmes un quartier de lard, un sac de haricots, un petit sac de café, du sucre, une centaine de livres de farine en sacs, des tasses en fer blanc et une cafetière, une poêle à frire et quelques autres ustensiles indispensables. Tout ce bagage devait être emballé sur le dos d'un cheval de main; et maintenant, que tout homme qui n'a pas appris d'un professionnel espagnol à bâter un animal perde l'espoir d'y arriver à force d'adresse naturelle. C'est une chose impossible. Higbie avait quelques notions, mais n'était pas parfaitement expert. Il plaça le bât (selle qui ressemble à un tréteau de sciage) empila le matériel et enroula une corde tout autour, par dessus et par dessous, faisant des nœuds par-ci par-là, mais chaque fois que l'amarrage se raidissait à un endroit il se relâchait à l'autre. Jamais nous ne parvînmes à assujettir le chargement; nous le ficelâmes assez pour qu'il tînt au petit bonheur, puis nous partîmes à la file indienne, en bon ordre et sans un mot. Il faisait nuit noire. Nous tenions le milieu de la route et nous avancions au petits pas le long des rangées de cabanes ; chaque fois qu'un mineur venait sur le pas de la porte, je tremblais de peur que la lueur de l'intérieur ne vînt à nous éclairer et à exciter la curiosité.

Mais il n'en fut rien. Nous entamions la longue rampe en lacets du défilé, dans la direction des massifs de montagnes; voici que les cabanes commençaient à s'éparpiller, les intervalles qui les séparaient à s'élargir, et moi à respirer passablement à l'aise et à me sentir moins pareil à un voleur et à un meurtrier.

J'étais à l'arrière-garde, conduisant le cheval de charge. A mesure que la pente fut plus rapide, il devint plus mécontent de sa cargaison, et il se mit à tirer sur son lasso, de temps en temps, et à ralentir sa marche. Mes camarades étaient en train de disparaître dans l'obscurité. Mes inquiétudes s'éveillèrent. A force de flatter et de tarabuster l'animal, je le fis bientôt trotter : alors les tasses de fer blanc et la batterie de cuisine suspendues à ses flancs l'effrayèrent et il prit sa course. Son lasso était enroulé autour du pommeau de ma selle, de sorte qu'en me dépassant il me désarçonna et les deux bêtes filèrent prestement en avant sans moi. Mais je n'étais pas seul, le chargement, desserré, dégringola du haut du cheval de bât et tomba tout près de moi. C'était à peu près à la hauteur de la dernière cabane.

Un mineur sortit et dit :

— Hello !

J'étais à trente pas de lui et je savais qu'il ne pouvait me voir, tant il faisait sombre dans l'ombre de la vallée. Je restai donc immobile. Une autre tête se montra dans l'encadrement éclairé de la porte, puis les deux hommes marchèrent vers moi. Ils s'arrêtèrent à dix pas. L'un dit :

— Chut ! Écoutez !

Je n'aurais pu me sentir dans une plus grande détresse si j'avais été en train de fuir la justice avec ma tête mise à prix. Alors les mineurs me parurent s'asseoir sur un rocher, quoique je ne pusse les voir assez distinctement pour être sûr de ce qu'ils faisaient. L'un dit :

— J'ai entendu un bruit, aussi clairement que j'aie jamais entendu quelque chose. Ça semblait venir de là...

Une pierre siffla tout près de ma tête. Je m'aplatis dans la poussière comme un timbre-poste et je pensai en moi-même que, s'il corrigeait son tir si peu que ce fût, il entendrait probablement un second bruit. Au fond du cœur maintenant j'exécrais les expéditions secrètes. Je me promis que celle-ci serait la dernière, quand même les sierras seraient farcies de veines de ciment. Alors un des hommes dit :

— Je vais vous dire ! Welch savait bien de quoi il parlait quand il disait qu'il avait vu Whiteman aujourd'hui. J'ai entendu des chevaux : c'était ça le bruit. Je descends chez Welch tout de suite.

Ils partirent et j'en fus heureux. Peu m'importait où ils allaient pourvu qu'ils s'en allassent. Qu'ils aillent donc chez Welch et le plus tôt serait le mieux !

Dès que la porte de la cabane se fut refermée, mes camarades émergèrent de la nuit; ils avaient rattrapé les chevaux et attendu que la voie fût libre. Nous réédifiâmes notre attirail sur le dos du cheval de bât et nous fîmes route; comme le jour se levait nous atteignions le massif de la montagne et nous rejoignions Van Dorn. Ensuite nous descendîmes dans la vallée du lac et, nous sentant en sécurité, nous nous arrêtâmes pour faire notre déjeuner, car nous étions las, nous avions faim et sommeil. ... Trois heures plus tard, le reste de la population défilait par dessus le sommet des hauteurs et disparaissait en contournant le lac!

Que mon accident eût, oui ou non, produit ce résultat, nous n'en sûmes jamais rien; mais du moins une chose était certaine: le secret était éventé et Whiteman ne voudrait pas se mettre à la recherche de la mine de ciment cette fois-ci. Nous étions remplis de chagrin. Nous tînmes un conseil de guerre où nous décidâmes de tirer le meilleur parti possible de notre malechance et de goûter une semaine de congé sur les bords de ce malheureux lac. Mono, l'appelle-t-on quelquefois et quelquefois la Mer Morte de la Californie. C'est un des plus étranges phénomènes de la nature qui existent dans n'importe quel pays, mais il n'est presque jamais mentionné dans les livres et très rarement visité, parce qu'il se trouve à l'écart des routes ordinaires des voyageurs et, d'ailleurs, il est d'un accès si difficile, que les gens rompus aux privations de la vie la plus dure consentiront seuls à affronter les incommodités d'une telle excursion.

Le matin du second jour nous côtoyâmes la rive jusqu'à un lieu retiré et particulièrement sauvage, où un ruisseau d'eau glaciale entrait dans le lac en sortant de la montagne, et nous y plantâmes définitivement notre tente. Nous nolisâmes une grande barque et deux fusils de chasse chez un fermier habitant à une quinzaine de kilomètres et nous nous disposâmes au plaisir et au sport. Nous fûmes vite familiarisés avec le lac et toutes ses particularités.

CHAPITRE XXXVIII

Le lac Mono. — Shampooing à la portée de tout le monde. — Etourderie de notre chien et son résultat. — Curiosités du lac. — Quelques incidents comiques un peu enjolivés.

Le lac Mono est situé dans un hideux désert sans vie et sans arbres, à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer et gardé

par des montagnes de 6 à 700 mètres plus hautes que lui, dont les sommets sont toujours couverts de nuages. Cette mer solennelle, silencieuse et inanimée, est peu favorisée sous le rapport du pittoresque. C'est, dans un cratère, une nappe d'eau grisâtre sans prétention, de 160 kilomètres environ de circonférence ; au centre, deux îles, simples soulèvements de lave déchirée, aride et brûlée.

Sa profondeur est d'une soixantaine de mètres et ses eaux paresseuses sont si fortement chargées d'alcali, qu'il suffit d'y tremper une ou deux fois le linge le plus outrageusement sale et de le tordre, pour le rendre aussi propre que s'il sortait des mains de la plus habile lavandière. Pendant que nous campions sur ses bords notre lessivage était aisé. Nous attachions le linge sale de la semaine à l'arrière du bateau, nous voguions un quart de mille et la corvée était finie, moins le rinçage. Si nous jetions de l'eau sur notre tête et que nous lui donnions une friction ou deux, la mousse blanche s'élevait à dix centimètres d'épaisseur. Cette eau n'est pas bonne pour les contusions et les éraflures de la peau. Nous avions un chien de valeur. Il avait des écorchures. Il avait plus d'écorchures que d'endroits sains sur la peau. C'était le chien le plus écorché que j'aie peut-être jamais vu. Un jour il sauta par dessus le bord pour fuir les mouches. Mais ce fut une erreur de jugement. Dans son état, il eût été aussi confortable pour lui de sauter dans le feu. L'eau d'alcali le mordit à toutes ses blessures à la fois, et il cingla vers le rivage avec un zèle considérable. Il jappait, aboyait, hurlait le long du chemin, il ne lui restait plus de cuir quand il arriva. Il courait en rond, déchirait la terre, fendait l'air, exécutait des doubles culbutes, tantôt en avant, tantôt en arrière, d'une façon étonnante. Ce n'était pas un chien communicatif d'ordinaire, mais plutôt d'un tour d'esprit grave et réfléchi et jamais je ne l'avais vu auparavant se livrer à un exercice avec autant d'ardeur. Il se lança en définitive à travers les montagnes à une allure que nous estimâmes du 412 kilomètres à l'heure et il court toujours. Il y a environ neuf ans de cela... On ne peut pas boire l'eau du lac Mono. Il n'y a pas de poissons dans le lac Mono, ni de grenouilles, ni de serpents, ni d'insectes, rien par conséquent de ce qui fait le plaisir de vivre. Des millions de canards sauvages et de goélands nagent à la surface, mais au-dessous, aucune créature vivante n'existe, excepté une espèce de ver assez long, duveté, qui ressemble à un bout de fil blanc éraillé. Si vous puisez cinq litres d'eau vous prendrez environ 15,000 de ces bestioles. Elles donnent à l'eau une espèce

de reflet gris blanc. Puis il y a une mouche qui ressemble à peu près à nos mouches domestiques. Elles se posent sur la plage pour manger les vers échoués sur le bord, et en tous temps on peut y voir une zone de mouches de 2 centimètres 1/2 d'épaisseur et de deux mètres de large, qui s'étend sur toute la circonférence du lac ; cette zone de mouches a donc 160 kilomètres de long. Si l'on jette une pierre dessus, elle s'envole en un essaim si épais qu'il semble opaque comme un nuage. On peut les plonger sous l'eau aussi longtemps que l'on veut, cela ne les gêne pas : elles n'en sont que plus fières. Quand on les lâche elles bondissent à la surface aussi sèches qu'un brevet d'invention et s'en vont aussi tranquillement que si elles avaient été dressées spécialement pour fournir à l'homme une récréation instructive de ce genre particulier. La Providence ne laisse rien au hasard. Toutes choses ont leur usage, leur rôle et leur place assignée dans l'économie de la nature ; les canards mangent les mouches, les mouches mangent les vers, les Indiens les mangent tous les trois, les chats sauvages mangent les Indiens, les blancs mangent les chats sauvages, et ainsi tout est charmant.

Le lac Mono est à 160 kilomètres à vol d'oiseau de l'Océan ; entre eux deux, se trouvent une ou deux chaînes de montagnes; pourtant des milliers de goélands s'y rendent chaque saison pour y pondre leurs œufs et élever leurs petits. On s'attendrait plutôt à trouver des goélands dans le Kansas. Et à ce propos, observons un autre exemple de la sagesse de la nature. Les îles de ce lac n'étant que de vastes amas de laves recouverts de cendres et de pierres ponces et complètement innocents de toute végétation ou de tout combustible, et les œufs de goélands n'étant absolument bons à rien à moins d'être cuits, la Nature a doté la plus grande île d'une source intarissable d'eau bouillante ; vous pouvez y mettre vos œufs : en quatre minutes d'ébullition, ils seront aussi durs à avaler que n'importe lequel des récits que j'ai pu faire en ces quinze dernières années. A moins de dix pieds de la source d'eau bouillante se trouve une pure source d'eau froide, douce et saine. De sorte que, sur cette île, on est logé, nourri et blanchi gratis et si la nature avait été plus loin, qu'elle eût fourni un bel employé d'hôtel américain qui fût cassant et désobligeant, qui ignorât les horaires et les itinéraires des lignes ferrées, ou tout le reste, et qui en fût fier, je ne saurais souhaiter de pension de famille plus désirable.

Une demi-douzaine de petits torrents de montagne se déversent dans le lac Mono, mais pas un cours d'eau n'en sort; jamais

il ne baisse ni ne monte d'une manière appréciable et ce qu'il fait de son trop plein est un mystère noir et sanglant.

Il n'y a que deux saisons dans la région qui avoisine le lac Mono, — ce sont la fin d'un hiver et le commencement du suivant. Plus d'une fois, dans l'Esméralda, j'ai vu un matin parfaitement torride débuter avec 33° au thermomètre, à huit heures, puis j'ai vu la neige tomber à 35 centimètres d'épaisseur et ce même thermomètre descendre à 7° au-dessous de zéro à l'abri, avant neuf heures du soir. Dans les circonstances les plus favorables, il neige au moins une fois en chacun des mois de l'année dans la petite ville de Mono. Le climat est si incertain pendant l'été, qu'une dame qui s'en va en visite ne peut espérer parer à toutes les éventualités si elle n'emporte son éventail d'une main et ses snowboots de l'autre. La procession du 4 Juillet se déroule par la neige, et on dit qu'en règle générale, quand un client demande un grog chaud, le cabaretier le lui débite en morceaux avec une hachette et l'enveloppe dans du papier comme du sucre d'érable. On raconte aussi que les vieux pochards n'ont plus de dents, qu'ils les ont usées à manger des coktails au genièvre et des punchs au cognac. Je ne garantis pas cette dernière affirmation — je ne la donne que pour ce qu'elle vaut et elle vaut... mon Dieu, je dirai des millions pour ceux qui peuvent la croire sans se blesser. Mais je garantis la neige du 4 juillet — parce que je sais que celle-là est vraie.

(*A suivre.*) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

M. Brunetière est plein d'espoir

Fabrice Tacaud était bon prophète, quand il disait, il n'y a guère plus d'un an, à son ami l'abbé Jozon : (1)

Ainsi vous reniez aujourd'hui ceux qui ont autrefois voulu rendre la terre fixe malgré les astronomes. C'est qu'aujourd'hui, vous ne pouvez plus lutter contre l'évidence, vous n'êtes plus assez forts. Pour un peu vous démontreriez qu'en interprétant convenablement la Bible on y trouve la rotation de la Terre autour du Soleil. Vous avez accepté péniblement les conquêtes de l'astronomie; puis il a fallu vous résigner à accepter celles de la géologie; *je ne désespère pas de vous voir accepter un jour celles de la biologie et déclarer que Moïse a été un précurseur de Darwin.*

Voici justement que M. Brunetière (2) a réalisé la prédiction de M. Tacaud. Et M. Brunetière n'est pas un homme dont les opinions soient indifférentes à l'Église. Son « célèbre discours de Lille » marquera, suivant son éditeur (*les Motifs d'espérer*, p. 4), « une date dans l'histoire de l'apologétique. » Je pense que son non moins célèbre discours de Lyon, celui qui est reproduit dans la nouvelle brochure de la collection « Science et Religion », sera également apprécié des apologistes. Écoutons donc M. Brunetière (p. 41) : « redresser les fausses interprétations qu'on en donne et faire à son tour servir l'évolutionnisme au progrès de l'apologétique. »

Je ne remonterai pas pour cela, dit-il, jusqu'à l'origine des choses, et c'est à peine si j'insisterai sur les remarquables endroits de leurs œuvres où un Renan, par exemple, et même un Hæckel ont, à leur manière, assez inattendue, justifié, contre les chicanes d'une vaine exégèse, le récit biblique de la création. « Dans le récit mosaïque de la création, dit Hæckel, deux des plus importantes propositions fondamentales de la théorie évolutive se montrent à nous avec une clarté et une précision surprenantes : ce sont l'idée de la division du travail ou de la différenciation et l'idée du développement progressif ou du perfectionnement. » On lit d'autre part, dans l'*Histoire d'Israël*, un passage curieux sur « le génie des Darwin inconnus », — c'est l'expression même de Renan, — qui, les premiers, ont conçu cette idée « que le monde a un *devenir*, une histoire, où chaque état sort de l'état antérieur par un développement organique »; et ces Darwin, selon sa supposition, ce sont précisément les rédacteurs de la *Genèse*. Et je n'ai garde, messieurs, de donner à ces aveux plus de portée qu'ils n'en ont! Je ne veux pas essayer d'en tirer plus de conséquences qu'ils n'en contiennent! Mais n'ai-je pas le droit de les retenir, et, comme on dit, d'en faire état? Admettons que l'évolution soit plus qu'une hypothèse. Il ne m'est pas indifférent, il ne peut pas nous être indifférent que les « propositions fondamentales les plus importantes de la théorie » se montrent à nous dans la *Genèse* « avec une clarté et

(1) Le Dantec : *Le Conflit*, p. 62.
(2) Brunetière : *Les Motifs d'espérer*, Bloud et Barral, 1902.

une simplicité surprenantes », et qu'ainsi, dans ses grandes lignes, le récit mosaïque de la création concorde avec les conclusions de la science la plus moderne, pour ne pas dire la plus avancée.

N'est-ce pas là ce qu'avait annoncé M. Tacaud? Je dois avouer, en revanche, qu'il n'avait pas prévu l'éloquence avec laquelle M. Brunetière a tiré d'un Renan et d'un Hæckel la démonstration de cette éclatante vérité.Mais ce n'est pas tout; écoutez encore l'éloquent apologiste (p. 43) :

Une autre observation vous frappera peut-être davantage, c'est le nom de Charles Darwin qui est présentement, *et à bon droit*, inséparable de l'idée d'Evolution, mais dix ou douze ans avant Darwin, — dans un livre qui fit presque autant de bruit à son heure que le livre fameux de l'*Origine des des espèces*, — un autre Anglais, qui n'était pas un naturaliste, avait déjà plus qu'entrevu toute la fécondité de l'idée : je veux parler de celui qui devait être un jour le cardinal Newman, et du livre auquel il a donné le titre d'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Vous en connaissez sans doute la thèse essentielle. « Je soutiens, y disait l'auteur, qu'en raison de la nature de l'esprit humain, le temps est nécessaire pour l'intelligence complète et le perfectionnement des grandes idées, et que les vérités les plus élevées, encore que communiquées au monde une fois de plus par des maîtres inspirés, ne sauraient être comprises tout d'un coup par ceux qui les reçoivent. » N'est-ce pas là, messieurs, toute l'évolution? « *Il y a temps pour tout* », selon le mot même de l'Ecclésiaste! « L'oiseau en état de voler diffère de la forme qu'il avait dans l'œuf. Le papillon est le développement, mais en aucune manière l'image de sa chrysalide. La baleine est classée parmi les mammifères, et cependant nous devons penser qu'il s'est opéré chez elle quelque étrange transformation pour la rendre à la fois si semblable et si contraire aux autres animaux de sa classe. » C'est toujours Newman qui parle, messieurs, et non Darwin, — on pourrait aisément s'y tromper.

Voyez comme cela est important! Quelques pages plus haut (p. 37), à propos d'Auguste Comte, M. Brunetière disait :

Reprenons d'abord notre bien dans le positivisme! Mais ensuite, et puisqu'il s'agit ici du plus grand philosophe que la France ait connu depuis Descartes, si peut-être il avait ajouté quelque chose à ce qu'il nous empruntait, ne faisons pas les dégoûtés, — passez-moi l'énergie familière de l'expression — et approprions-le-nous à notre tour. C'est ce que j'appelle, messieurs, se servir de ses adversaires.

Et puisque Newman, futur cardinal, a parlé d'évolution dix ans avant Darwin, la théorie de l'évolution n'appartient-elle pas à l'Eglise? Darwin y a peut-être ajouté quelques mauvaises choses (p. 45) :

Darwin ira sans doute plus loin; mais tout justement, c'est en allant plus loin qu'il faussera la doctrine et que ses disciples, à leur tour, en compromettront jusqu'à la vérité.

Ainsi donc, ce qu'il y a de bon dans la théorie de l'évolution appartient au cardinal Newman. L'Église peut reprendre son bien dans Darwin. Voilà qui n'est pas douteux et je ne discuterai pas l'impor-

tance plus ou moins considérable des fragments empruntés à l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne.*

Mais vraiment, cher maître, je m'étonne que votre patriotisme éclairé ignore une de nos plus grandes gloires nationales. C'est en 1809 que Lamarck publia son immortel ouvrage, la *Philosophie zoologique*. Je comprends que vous n'ayez pas lu Lamarck : il est difficile de se procurer son livre ; mais vous en avez probablement entendû parler. Vous n'ignorez sans doute pas que Gœthe s'est vivement intéressé au début du XIXe siècle au grand mouvement transformiste étouffé sous le despotisme de Cuvier. Si Newman pouvait réellement être considéré comme un évolutionniste, la théorie de l'Évolution n'en appartiendrait pas davantage à l'Église, car si, comme vous dites, le nom de Charles Darwin est, *à bon droit*, inséparable de l'idée d'Évolution, l'illustre auteur de *l'Origine des espèces* n'en est pas moins venu cinquante ans après Lamarck — qu'il a d'ailleurs méconnu, ce qui est une tache à sa gloire. Ah! si Lamarck et G. Saint-Hilaire avaient été cardinaux, ou même simplement curés ! l'Évolution appartiendrait à l'Église ! Hélas ! il faut en faire votre deuil, à moins que vous ne remontiez à Moïse, comme l'annonçait le prévoyant M. Tacaud..

Mais que dis-je? Si Lamarck n'était pas tonsuré, du moins pourra-t-on tirer de ses œuvres quelques bons passages au moyen du système des citations tronquées que préconise M. Brunetière (p. 24) après avoir reproduit un passage d'Auguste Comte :

> Et à la vérité, j'ai dû, messieurs, en citant ces lignes, supprimer quelques membres de phrase et je ne saurais omettre de dire que, dans le texte du philosophe, elles sont précédées et suivies de considérations bien étranges! Mais, précisément, c'est ce que j'espère et ce que je vous propose : dans ce grand et massif édifice de la *Philosophie positive*, il y a lieu de faire un choix des matériaux. Faisons-le. Distinguons et séparons. N'hésitons pas à nous approprier ce qui peut nous en servir. Mettons-y hardiment notre marque. La vérité est à tout le monde, et s'il arrive que nos adversaires l'aient éloquemment exprimée, ne la repoussons, ni ne la dédaignons, ni ne la méconnaissons parce qu'ils sont nos adversaires, ni parce qu'elle est mélangée d'erreur.

Voilà de bons principes — une fructueuse méthode! On élaguera l'*erreur* et on fera dire aux gens précisément le contraire de ce qu'ils ont pensé. En appliquant la méthode à Lamarck, on pourra trouver, en particulier, un certain nombre de passages qu'il a glissés dans son ouvrage pour qu'on en autorisât la publication et avec l'ensemble de ces passages on pourra faire une brochure pour la bibliothèque *Science et Religion*.

Par exemple, page 349, il commence un admirable exposé de l'origine commune de l'homme et des singes, mais il commence par ces mots prudents : « *Si l'homme n'était distingué des animaux que relativement à son organisation*, il serait aisé de montrer que les caractères d'organisation dont on se sert pour en former, avec ses variétés, une

famille à part, sont tous le produit d'anciens changements dans ses actions et des habitudes qu'il a prises et qui sont devenues particulières aux individus de son espèce. » Puis viennent huit pages dans lesquelles il n'est plus question de restrictions et dans lesquelles l'auteur démontre admirablement notre parenté avec les anthropoïdes. Ensuite vient la conclusion prudente : « Telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme n'était distingué des animaux que par les caractères de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur. » Avec la *méthode* de M. Brunetière, on conservera le début prudent et la combinaison prudente, on supprimera les huit pages intermédiaires et l'on fera ainsi des *morceaux choisis* de Lamarck à l'usage des écoles primaires. Voilà, sûrement, un excellent *motif d'espérer*.

A propos de la citation du cardinal Newman, M. Brunetière trouve une difficulté :

... une difficulté qu'on éprouve, c'est de concilier l'immutabilité du dogme avec la possibilité du progrès dans le christianisme; et, en effet, si la vérité est venue de Dieu et a d'abord toute sa perfection, comment concevez-vous que le temps puisse y ajouter quelque chose? Il me semble, messieurs, que la théorie de l'évolution nous offre un moyen de lever l'obstacle. Un philosophe a jadis essayé de nous dire : *Comment les dogmes finissent*, et un autre philosophe s'est efforcé de montrer : *Comment ils renaissent* : la théorie de l'évolution nous enseigne : *Comment les dogmes vivent*; — je n'ose dire encore, et de peur d'être mal compris : *Comment les dogmes évoluent*... Les dogmes sont toujours en substance ce qu'ils seront et cette substance ne variera pas. Mais ce sont des hommes qui reçoivent ou qui conçoivent les dogmes; ce sont des êtres contingents et ce sont des êtres successifs...

Heureusement que M. Brunetière est un apologiste qualifié! A-t-on assez reproché à ce pauvre M. Tacaud d'avoir dit (1) : « Et le dogme reculera toujours, toujours devant les conquêtes progressives de la science, mais en conservant toujours son autorité et son intangibilité primitives. » Avec de l'habileté on peut tirer plusieurs moutures du même sac. Une vérité est une vérité à condition qu'on s'en serve pour le bon motif? En voici un autre exemple que nous fournit M. Brunetière (p. 35) :

« Si cependant il [Auguste Comte] a enseigné que le véritable progrès, et — ne nous lassons pas de le dire, — le seul qui soit digne de ce nom, est le progrès moral; que la science ne devait se proposer d'autre objet que de le réaliser; et que toute philosophie ne saurait avoir de plus haute ambition que de se terminer à la morale, qu'il appelait seulement du nom de *sociologie*, est-ce que ce n'est pas, messieurs, ce que nous croyons comme lui?

M. Grasset, dans un livre que j'analysais ici même il y a quinze jours, (2) disait exactement le contraire. La morale, ce n'est pas du tout ce que d'aucuns ont appelé l'hygiène sociale. Ce serait trop commode pour

(1) *Le Conflit*, op. cit., p. 72.
(2) *Les Limites de la Biologie*.

ceux qui veulent expliquer la morale par la biologie. Voilà donc deux apologistes qui se contredisent; ce n'est pas la première fois, mais on conservera tout de même les arguments de l'un et de l'autre. Il ne faut pas d'ailleurs, s'attaquer à un apologiste; si par hasard on réussit à montrer le peu de fondement de ses arguments, il cesse d'être *persona grata* et ainsi celui qui l'a attaqué a perdu son temps. J'ai étudié récemment des arguments du cardinal Manning; « mais, m'a répondu une bonne Revue, le cardinal Manning, n'est pas une autorité. » Espérons que M. Brunetière en restera une.

M. Brunetière prétend que les transformistes enseignent les causes finales (p. 54). Il le prétend à propos de la fameuse formule « la fonction crée l'organe ». Cette formule n'est pas de Darwin; elle résume trop brièvement un principe de notre grand Lamarck que M. Brunetière ignore. Quant à Darwin, il suffit de lire attentivement ses œuvres pour s'apercevoir qu'aucun autre ouvrage scientifique n'est moins entaché de finalisme. Mais, lire attentivement, c'est bon pour ceux qui n'ont à leur disposition que des moyens *humains* de connaissance, et je ne doute pas que les théologiens de l'avenir ne découvrent un jour des marques indéniables d'inspiration dans les œuvres de Ferdinand Brunetière, père de l'Église.

FÉLIX LE DANTEC

L'Hérésiarque

Le monde anglo-saxon s'intéresse aux questions religieuses. En Amérique surtout, de nouvelles religions issues du christianisme surgissent chaque année et recrutent nombre d'adhérents.

Au contraire, les réformateurs et les prophètes laisseraient la catholicité fort indifférente. En effet, elle ne se soucie plus du fond de sa religion. Aussi est-il bien rare que se produisent de ces petites dissensions théologiques qui amenaient autrefois la fondation d'une hérésie. A la vérité, il arrive souvent que des prêtres catholiques se séparent de l'Église. Ces fuites sont dues à la perte de la foi. Beaucoup de ces prêtres s'en vont à cause de leurs opinions spéciales sur des points de morale ou de discipline (le mariage des ecclésiastiques, etc.). Les défroqués sont pour la plupart des incroyants; quelques-uns pourtant créent un petit schisme. Mais il n'y a plus d'hérésiarque véritable — comme Arius, par exemple. Il peut exister quelque turlupin solitaire, tandis qu'il semble impossible qu'un éliésaïte surgisse.

Pour ces raisons, le cas de Benedetto Orfei qui, à la fin du XIXe siècle, fonda à Rome l'hérésie dite *des trois vies*, est unique, à mon sens.

A partir de 1878, le R. P. Benedetto Orfei, fut, à Rome, le représentant près de l'État de son ordre expulsé. Le père Benedetto Orfei était théologien et gastronome, pieux et gourmand. Il était fort bien en cour pontificale, et, n'eussent été ses actes ultérieurs, il serait aujourd'hui cardinal, c'est-à-diré papable. Cet homme si bien fait pour devenir un calme pourpré se perdit en prétendant fonder une hérésie. A la suite de son excommunication, il s'était retiré dans une villa de Frascati. Il y pontifiait, ayant pour fidèles, ses domestiques, deux pieuses dames et quelques enfants de campagnards auxquels il enseignait le rudiment. A son sens, il préparait ainsi une secte glorieuse destinée à remplacer le catholicisme. Comme tout hérésiarque, il repoussait le dogme de l'infaillibilité papale et jurait que Dieu lui avait donné des pouvoirs de réforme sur son Église. J'imagine que si Benedetto Orfei était devenu pape et que l'idée de son hérésie ne lui eût été inspirée qu'à ce moment, il se serait au contraire servi du dogme de l'infaillibilité pour obliger les catholiques à croire en sa doctrine, que nul n'aurait alors niée sans être hérétique.

Je visitai Benedetto Orfei par une douce après-midi de mai. L'hérésiarque était assis dans un fauteuil moelleux. Sur sa table s'étalaient des papiers — probablement des brefs ou encycliques.— Il me reçut fort civilement et fit servir, pour m'honorer, de vieux flacons de *vino santo* et certaines confiseries romaines ou siciliennes : des noix confites dans du miel, une sorte de pâté fait de pâte de fondant aux trois parfums de rose, de menthe et de citron où étaient enfouis des morceaux de fruits confits (écorces d'orange, cédrats, ananas), de la pâte de

coing très douce appelée *cotonniata*, une autre pâte nommée *cuccuzata* et une sorte de crêpes de pâte de pêche que l'on nomme *persicata*. Il exigea que je goûtasse au *vino santo* et le dégusta avec moi, non sans donner des marques de satisfaction réelle, telles que : hochements de tête, agitation d'une gorgée de vin dans la bouche avec mouvements appropriés des lèvres et des joues, léger frottement de la main gauche sur l'estomac. Je m'aperçus bientôt que ce bon hérésiarque était sourd. Comme il savait que je venais le visiter afin de prendre des notes destinées à élaborer dans la suite un essai sur son hérésie, je le laissai parler sans jamais l'interrompre.

Benedetto Orfei qui était originaire d'Alessandria en parlait volontiers le dialecte. Son discours était émaillé de paroles grasses, presque obscènes, mais étonnamment expressives. C'est le fait des mystiques d'employer de telles paroles; le mysticisme touche de près de l'érotisme. Malgré l'intérêt que pourraient avoir certaines expressions, pour les philologues, je n'insisterai pas sur ce côté de l'esprit d'Orfei. Ma science très superficielle des dialectes italiens ne m'a d'ailleurs pas permis de tout comprendre et je n'ai saisi le sens de nombre de mots que grâce à la mimique qui accompagnait les discours de l'hérésiarque.

Voici comment Benedetto Orfei me raconta ce qu'il nommait sa conversion illuminatrice :

« — Je m'étais occupé tout le jour de l'hypostase. Le soir venu, après avoir dit ma prière, je me couchai et commençai le rosaire. En même temps je méditais sur les mystères de la religion. Je songeais à la bonté du fils de Dieu qui, pour effacer la tache originelle, se fit homme et mourut sur la croix, supplice infamant, entre deux larrons. Une phrase qui prit la forme d'un refrain populaire vint chanter en mon esprit :

» *Ils étaient trois hommes*
Sur le Golgotha,
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité. »

Ici l'hérésiarque s'arrêta, ému, versa du vin dans nos deux verres et but d'un air triste bientôt dissipé le contenu du sien, sans négliger les frottements de main sur la panse, agitations de visage, exclamations sur le velouté du vieux vin. Il m'obligea à goûter de la *cuccuzata* et continua ainsi :

« — Le refrain divin hanta dans mon âme jusqu'à l'heure où je m'endormis. Mon sommeil fut profond et le matin, à l'heure des songes véridiques, je vis le ciel ouvert. Parmi les chœurs des hiérarchies d'assistance, d'empire et d'exécution et plus hauts que le chœur des séraphins qui est le plus élevé, trois crucifiés s'offrirent à mon adoration. Ébloui de la lumière qui entourait les crucifiés, je baissai les yeux et vis la troupe sainte des vierges, des veuves, des confesseurs, des docteurs, des martyrs adorant les crucifiés. Mon patron, saint Benoît, vînt à ma rencontre suivi d'un ange, d'un lion, d'un bœuf, tandis qu'un aigle volait au-dessus de lui. Il me dit : « Ami, souviens-toi ! » En même temps,

il dressa sa main droite vers les crucifiés. Je remarquai que le pouce, l'index et le majeur de cette main étaient étendus, tandis que les deux autres doigts étaient repliés. Au même instant les chérubins agitèrent leurs encensoirs et un parfum plus suave que celui du plus pur des encens minéens se répandit dans l'air. Je vis alors que l'ange escortant mon saint patron portait un ciboire d'or d'un travail admirable. Saint Benoît ouvrit le ciboire, y prit une hostie qu'il divisa en trois parties et je communiai triplement d'une seule hostie dont le goût devait être plus exquis que celui de la manne que savourèrent les Hébreux dans le désert. Une musique ravissante de luths, de harpes et autres instruments célestes tenus par des archanges se fit entendre et le chœur des saints chanta :

» *Ils étaient trois hommes*
Sur le Golgotha,
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité.

» Je m'éveillai. Je compris que ce rêve était un événement grave dans ma vie et pour les hommes. L'heure à laquelle il s'était produit ne me laissait guère de doute sur la véracité d'un tel songe. Néanmoins, comme il renversait les croyances sur lesquelles repose le christianisme, j'hésitai à en faire part au pape. La nuit suivante je vis en songe matinal, au milieu de deux femmes, la très sainte Vierge, leur disant : « Vous aussi êtes mères de Dieu, mais les hommes ne connaissent pas votre maternité ! » Et je m'éveillai, tout en nage. Je n'avais plus aucune hésitation. Je récitai tout haut la doxologie. Je fus dire la messe à Sainte-Marie-Majeure, puis j'allais au Vatican demander une audience au Saint-Père qui me l'accorda. Je lui fit le récit de ce qui s'était passé. Le pape m'écouta en silence et médita un instant après m'avoir entendu. Sa méditation finie, il me dit sévèrement de cesser toute étude théologique et de ne plus songer à des choses ridicules et impossibles, qu'un démon avait seul suscitées en moi. Il m'enjoignit de revenir le visiter au bout d'un mois. Je m'en fus peiné et honteux. Je rentrai dans mon couvent désert et pleurai. Le refrain sacré : *Ils étaient trois hommes*, revint chanter en mon âme. Je le repoussai de toute ma volonté, comme une tentation. Je m'humiliai devant Dieu.

» Pendant un mois je suivis un jeûne rigoureux et pratiquai les douze mortifications recommandées par le contemplatif Harphius au livre deux de sa théologie mystique. Je me mortifiai surtout selon les cinq dernières : mortification de toute curiosité de l'entendement, mortification de tout scrupule de cœur, mortification de toute impatience inquiète de l'âme, mortification de toute volonté et pratique de la résignation à supporter pour l'amour de Dieu tout abandon. Au bout du mois, après ces pénitences, la conviction qui m'était venue si fortuitement s'était renforcée dans mon âme, et je fus retrouver le Saint-Père qui très affectueusement me demanda si j'avais abandonné les chimères que le démon de l'hérésie m'avait inspirées. Pour lui répondre, il ne me vint que ces

paroles : *Ils étaient trois hommes...* « Hélas! s'écria le pape, cet homme est possédé ! » Je me mis à genoux alors. Je parlai de mes mortifications et suppliai le pontife de m'exorciser. Les larmes aux yeux il m'affirma que Dieu me saurait gré de cette humiliation volontaire, puis il m'exorcisa selon les rites. Je partis ensuite, sans insister, car j'étais bien assuré que mes pensées n'étaient pas d'inspiration diabolique mais divine puisqu'aucun exorcisme n'avait prévalu contre elles. »

L'hérésiarque cessa de parler, fit son manège accoutumé, but son *vino santo*, médita un moment, les yeux au plafond et renversé sur le dossier de son fauteuil, en faisant tourner l'un autour de l'autre ses pouces rapprochés sur son ventre. Il reprit ainsi :

« — Le lendemain, j'écrivis au pape, lui faisant part de ma conviction et le priant puisqu'il était le chef de la religion, de proclamer la vérité que j'avais apprise si miraculeusement. J'ajoutai qu'il n'y avait pas d'infaillibilité qui pût rendre mensonger ce qui était vrai et que, par conséquent, je me séparerais de l'Église, au cas où il préférerait les anciennes erreurs à l'évidence nouvelle. Pour réponse, on m'excommunia. Alors, ayant abandonné mon ordre et riche des biens que je lui avais apporté, je vins me réfugier dans cet asile de paix où, jeté hors du giron de l'Église catholique, je place les fondements de la nouvelle religion. J'inaugurai la véritable communion triple en une hostie renfermant les trois corps humains d'un seul Dieu en trois personnes. Car la vérité est celle-ci : la trinité se fit hommes. Il y eut trois incarnations. Les trois personnes du seul Dieu souffrirent, le même jour, la passion nécessaire pour le rachat de l'humanité. Le larron de droite était Dieu le père. On le remarque aisément par les paroles de sollicitude qu'il eut sur la croix pour son fils bien-aimé. Sa vie fut triste et patiente. Il souffrit injustement d'être pris pour un larron qu'il n'était pas. Étant tout puissant et infiniment majestueux, il ne voulut avoir aucun disciple. Le Christ, qui mourut entre les larrons divins, était le Verbe et, l'étant, fut le législateur. Ce sont ses paroles et ses actes qui devaient être transmis au monde pour lui être un enseignement. Il en fut ainsi. Le larron de gauche était le Saint-Esprit, le Paraclet, l'éternel Amour qui, devenu homme, voulut être pareil à l'amour humain qui est infâme. Il fut larron réel et souffrit justement. Voici le mystère en toute sa sainteté : Dieu se fit homme. Dieu le père incarné souffrit pour exercer sur soi sa toute puissance et s'humilia jusqu'à rester inconnu et sans histoire. Dieu le fils incarné souffrit pour attester la vérité de son enseignement et donner l'exemple du martyre. Il souffrit injustement mais glorieusement pour frapper l'esprit des hommes. Dieu le Saint-Esprit voulut souffrir justement. Il s'incarna dans les pires faiblesses humaines et s'abandonna à tous les péchés par compassion et amour profond pour l'humanité. Voilà la vérité.

» *Ils étaient trois hommes*
Sur le Golgotha
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité. »

C
et
bo
res
ro
sa
vie
la
m
au
ba
rep
co
I
tro
s
il a
con
L
com
Au
noire
velu
hériss
souffr
sont de
vrai di
soutane
la pièce
cet hom
temps sa
sant dans
rayons, d
Il y avait l
philosophi
manuscrits
les œuvres
la Sagesse d
cace, de Ban
le Diadème d
résiarque, qu
A quelque t
véridique de B
vie de Dieu l
évangiles canon
contenait rien d
y apprenait que l

sa vie, on ne savait presque rien, sinon qu'il fut juste, obscur et sans amis. Son existence était mêlée à celle des deux autres personnes de la Trinité, et c'est en essayant de détourner Dieu l'Esprit-Saint d'un crime que celui-ci commettait, qu'il fut pris avec lui et condamné injustement. Chacune des paroles qu'il échangea au lieu du supplice avec Jésus et le mauvais larron, faisait l'objet d'un chapitre où elle était commentée. C'était en effet le seul moment bien connu de sa vie et encore l'hérésiarque en avait emprunté le récit aux évangiles synoptiques. Après la mort de Dieu le père, tout redevenait mystérieux. On ne savait plus rien, ni de sa sépulture, ni de sa résurrection et ascension, probables, mais inconnues. L'ouvrage avait été, paraît-il, écrit en latin, traduit aussitôt en italien et publié. Le manuscrit latin sur parchemin doit encore exister.

L'année suivante Benedetto Orfei fit paraître le second évangile parallèle aux évangiles canoniques ou l'Évangile du Saint-Esprit. Comme celle de Dieu le père, sa vie était peu connue. Mais, tandis que du Père éternel on ne connaissait que sa mort, on savait du Saint-Esprit qu'il viola, un jour, une vierge endormie. Ce stupre avait été l'opération du Saint-Esprit de laquelle était né Jésus. On insistait aussi sur les paroles prononcées sur la croix, puis le mystère se faisait après l'instant où les soldats eurent brisé les jambes des deux larrons. Ce volume, à la vérité fort beau et d'une grande élévation de pensée par certains endroits, contenait des passages d'une telle crudité que les autorités italiennes le firent saisir comme livre obscène ; aussi est-il introuvable.

Les exemplaires du premier évangile ou Vie de Dieu le père sont d'ailleurs fort rares eux-mêmes : soucieuse de les détruire, la cour pontificale en avait acheté la plus grande partie.

L'hérésie des trois-vies ne se répandit pas. Benedetto Orfei mourut au seuil du nouveau siècle. Ses quelques disciples se dispersèrent et il est probable que l'enseignement de l'hérésiarque aura été vain, qu'il n'en sortira rien et que nul ne songera à le reprendre.

Un prêtre qui avait beaucoup connu Benedetto Orfei, et qui avait souvent essayé de lui faire abjurer ce que les catholiques appelaient des erreurs, m'a raconté la fin de l'hérésiarque. Il mourut, à ce qu'il sembla, des suites d'une indigestion, mais son corps fut trouvé tout couvert de plaies résultant des tortures qu'Orfei s'imposait ; si bien que les médecins hésitèrent à attribuer son décès à sa gourmandise ou à ses mortifications. La vérité est que l'hérésiarque était pareil à tous les hommes, car tous sont à la fois pécheurs et saints quand ils ne sont pas criminels et martyrs.

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Les marrons du feu. — Après M. Méline à Remiremont, M. Ribot à Marseille, après M. Ribot à Marseille, M. Poincaré à Rouen nous révèlent les profondes pensées du parti « progressiste ». Certains, qui croient sans doute à l'importance de ces nuances dites habiles, s'appliqueront à découvrir entre les trois discours-programmes des différences subtiles; certains, qui croient à la valeur — dans un mouvement social qui entraîne et déborde ceux qui pensent le mener, — de quelques mots dits par quelques individus, commenteront avec détails ce qu'a dit celui-ci et ce qu'a dit celui-là de l'alliance avec les réactionnaires, de la partie liée avec le nationalisme, de l'hostilité à telle ou telle réforme, alors que telle ou telle autre est « hardiment » acceptée.

Ce qui peut, semble-t-il, frapper davantage, c'est à quel point ces trois discours se ressemblent en médiocrité de pensée et en inintelligence de la situation. Je sais bien qu'il passe souvent pour adroit de ne pas effrayer par des mouvements, pour astucieux de paraître ne pas voir ce qui est. Mais décidément nos éminents progressistes usent avec indiscrétion de cette sorte d'adresse et de ruse.

Un premier point ressort clairement : M. Poincaré, M. Ribot et même M. Méline sont prêts à accepter demain de faire le bonheur de la France. — Est-ce là telle nouvelle qu'il était besoin d'aller signifier à l'Est, à l'Ouest et au Midi? Leur « dévouement » nous était trop connu pour que nous eussions quelque inquiétude à cet égard. La grave crise politique où nous avaient amenés les ménagements mélinistes pour le militarisme clérical qui faillit naguère emporter la République, est aujourd'hui résolue. Le calme est rétabli, les institutions sont sauves. Les marrons sont cuits, et tirés du feu. Ces messieurs consentiraient à les croquer.

Mais que feraient-ils du pouvoir?

1° Ils rétabliraient nos finances compromises. — Au fait, par quoi sont-elles compromises? Par le contrecoup passager de quelques réformes fiscales, par l'accroissement momentané de certaines charges (expéditions lointaines, par exemple), par les mauvais rendements d'une période de crise économique et de mauvaise situation agricole. Il est peu difficile de prévoir que, sous peu, l'effet des réformes se régularisera et que les évaluations financières seront vérifiées sans mécompte, que les causes exceptionnelles de dépense cessant, cessera aussi la dépense, que la crise économique sera suivie d'une reprise des affaires, et qu'après de mauvaises années en viendront de bonnes. MM. Poincaré, Méline et Ribot s'offrent à prendre le mérite de ces effets réparateurs — qui se produiront tout seuls. — La malice est un peu trop visible.

2° Ils sauvegarderaient les libertés menacées et notamment cette liberté de l'enseignement, qui, à coup sûr, est un principe essentiel d'une vraie république, — puisqu'elle a été établie par M. Falloux pour préparer l'empire. — Or les républicains qui ne sont pas « progressistes » veulent bien, justement, défendre et assurer la liberté, toutes les libertés; ils tendent à affranchir l'être humain de toutes les servitudes; ils soutiennent que les mots doivent importer moins que les choses, que, dans un pays qui doit sans cesse s'arracher d'un cléricalisme envahisseur, il est certaines prétendues libertés qui sont simplement la reconnaissance légale de certaines oppressions intolérables à une démocratie laïque. — Tout cela a été dit et redit. Mais il n'est pire sourd... Le *tarte à la crème* libéral répond à tout et couvre d'un généreux et grand mot la volonté de ne pas s'aliéner certains puissants intérêts et de ne pas combattre à fond certains adversaires apparents, amis cachés.

3° Ils sauveraient le pays du collectivisme. La présence, et la présence indispensable, de voix socialistes dans une majorité de gouvernement, l'accession au pouvoir lui-même d'un membre issu de ce parti « subversif », paraissent à nos augures le danger essentiel et l'imprudence fatale. Il faut se hâter de défendre contre toute atteinte cette propriété individuelle, source de la dignité humaine et du progrès social. Dites-leur que le socialisme, exactement, fonde la propriété individuelle, mais la fonde sans inégalité initiale et imméritée, que, s'il substitue au droit présent des règles nouvelles, il poursuit seulement le dessein d'assurer à tous la possibilité d'un plein développement, qu'il prétend enlever simplement à l'arbitraire de quelques-uns ce qui est la cause et la condition d'une exploitation de l'homme par l'homme. On n'entendra pas, on ne comprendra pas; et de fait les habitudes mentales, que sont ces idées toutes faites contre lesquelles se heurtent les idées neuves, ne se réforment pas d'un coup; et le désir de critiquer sa propre pensée et de comprendre davantage n'est pas répandu.

Laissant donc les principes, passez aux faits. Montrez-leur que, — qu'on le veuille ou non et que cela convienne ou non aux radicaux aussi bien qu'aux progressistes, — la place qu'ont les socialistes dans le parti républicain, ils l'ont prise, qu'elle leur a été non octroyée par grâce, mais cédée par nécessité; qu'il ne dépend pas de M. Poincaré de prononcer le *Dignus intrare* dans une maison qui ne lui appartient pas, mais à la volonté nationale; que du jour où M. Poincaré voudrait exécuter (je dis, exécuter et non pas, promettre) des réformes nettement démocratiques, il n'aurait, d'ici à quelque temps, probablement pas de majorité solide, sans un appoint socialiste; que si M. Poincaré, depuis son entrée dans la vie politique, a prévu les choses autrement, cela prouve que M. Poincaré s'est trompé et non pas que les choses ne se passeront point de la sorte. — Nos grands politiques répondront avec sérénité qu'eux seuls ont l'esprit de gouvernement, qu'eux seuls peuvent faire la part de ce qu'il y a de « raisonnable » et de ce qu'il y a d' « utopique » dans les revendications populaires et que leur prudente

intrépidité seule réalise les vraies réformes. Ce qui leur est arraché, ils s'imaginent le donner. Freins d'arrêt qui de temps à autre se desserrent un peu, ils s'imaginent que si la roue tourne alors, ils sont la cause du mouvement, alors que simplement ils cessent de l'arrêter. Ils vivent dans la persuasion qu'ils sont nécessaires au gouvernement, qu'ils ont fait et font la République, qu'ils représentent le pays. Or : 1° on s'est passé d'eux depuis trois ans bientôt et on a « gouverné » ; 2° la République a été sauvée sans eux et un peu malgré eux d'une crise redoutable ; et 3° le pays veut peut-être ou d'une réaction franche, ou d'une démocratie vraie : de quel côté veulent se suicider les progressistes ?

Fr. Daveillans

La protection des salaires. — La loi du 12 janvier 1895, relative à la saisie-arrêt sur les salaires et appointements des ouvriers et employés, a été modifiée par un vote de la Chambre. Le Sénat a été saisi de ces modifications, et la commission chargée de les examiner a nommé rapporteur son président, M. Chovet. Ce rapport vient d'être publié.

Avant 1895, ces salaires et traitements étaient, en principe, intégralement saisissables par le créancier entre les mains du patron. La jurisprudence, cependant, faisant office de législateur, réduisait, en général, au cinquième cette part saisissable ; mais pour bénéficier de cet avantage, le saisi avait dû constituer avoué, ce qui est coûteux, et passer par une instance, ce qui est long et prend du temps.

Cette protection, déjà si insuffisante, l'ardeur onéreuse des huissiers s'ingéniait à la rendre tout à fait vaine. Ainsi le *Moniteur* de cette compagnie (1895-1-41) fixait à 350 fr. environ les frais de saisie-arrêt et de distribution par contribution d'une somme de 1.000 à 1.500 francs.

L'abondance des frais entraînait cette triple conséquence, que le débiteur ne se libérait pas, qu'il était grevé de droits nouveaux et enfin que le créancier lui-même ne recouvrait pas toujours sa créance.

Dès 1889 on pensa remédier à ces inconvénients, mais les projets de cette époque n'aboutirent pas. Le Conseil supérieur du travail, qui se réunissait pour la première fois, cette année, adopta en 1891 une résolution qui, amendée par les Chambres, est devenue la loi de 1895. Elle déclare *insaisissables* au-dessus du dixième, sauf pour dettes alimentaires, les salaires et petits traitements inférieurs à 2.000 fr.; elle les déclare *incessibles* au delà d'un autre dixième ; enfin elle supprime les droits de timbre et d'enregistrement et crée une procédure expéditive devant le juge de paix.

La loi intervenait directement contre le créancier, au nom d'un « droit au pain » que les rédacteurs du code de procédure napoléonien n'avaient pas connu, quoi qu'en pense M. Chovet.

Cette loi toutefois, n'inaugurait pas une nouveauté de principe : elle étendait une protection accordée déjà à quelques privilégiés. Un décret du 8-10 juillet 1791 prononce l'insaisissabilité, totale ou partielle, du

traitement des militaires ; la loi du 21 ventôse an IX, de celui des fonctionnaires.

Postérieurement, le principe avait été étendu aux instituteurs communaux, aux employés de l'octroi, aux cantonniers, aux secrétaires de mairie, etc.

Enfin, l'étranger nous avait de longtemps précédés : l'Allemagne en 1869, l'Angleterre en 1870, la Belgique en 1887, l'Autriche en 1888, la Suisse en 1889, la Norvège en 1890, etc. Ce n'est pas récemment, comme on voit, que la France a cessé d'être « le professeur de droit de l'Europe », pour parler comme le recteur de M. Bergeret.

Longtemps attendues, longtemps discutées, ces dispositions tournèrent vite au détriment de ceux qu'elles devaient protéger : elles ne réalisèrent ni le pessimisme ni l'optimisme des prédictions orthodoxes ou socialistes. Les frais de procédure absorbèrent, plus que par le passé encore, le montant des sommes à distribuer. Ainsi peut-on citer les cas suivants d'une longue liste que nous donne M. Chovet dans son remarquable rapport : Pour une somme de 21 francs, les frais s'étaient élevés à 26 fr. 40 ; pour une somme de 22 fr. 85, les frais s'étaient élevés à 60 fr. 90 ; pour une somme de 96 fr. 95, à 104 fr. 40 ; pour une somme de 7 francs à 42 fr. 10, etc., etc.

Les saisies enfin se multiplièrent par suite des facilités accordées aux créanciers opposants. Une compagnie de transports a dressé cette statistique dans le rayon de son activité : en mars 1894, 58 saisies ; en 1897, 80 saisies ; en 1898, 90 saisies.

Aujourd'hui, écrit le directeur d'une compagnie houillère du Pas-de-Calais, que la procédure paraît plus facile, le débiteur se voit poursuivi pour des sommes inférieures parfois à 5 francs, auxquelles il faut ajouter tous les frais de saisie et de répartition. A peine l'ouvrier a-t-il contracté une dette, que tout de suite il est traqué par son vendeur, qui se préoccupe généralement peu des frais, puisque les frais sont toujours à la charge du débiteur.

On remarque, enfin, que la loi de 1895 a artificiellement augmenté le crédit de l'ouvrier : le marchand de vin et les autres « professionnels du mauvais crédit » poussent aux achats, sûrs de retrouver leur débiteur.

Loin d'être améliorée, la situation des travailleurs devenait donc plus mauvaise que sous le régime du Code de procédure civile.

Les critiques, devenues incessantes, inspirèrent divers projets qui, finalement réunis, discutés et remaniés, aboutirent à la proposition, votée en 1898 par la Chambre des députés et actuellement en discussion au Sénat.

Cette proposition dispose :

Qu'aucune saisie arrêt ne pourra être faite qu'après une tentative d'arrangement devant le juge de paix ; que l'exploit de saisie-arrêt délivré par l'huissier est supprimé et remplacé par une lettre recommandée envoyée par le greffier au tiers-saisi ; qu'en cas de non-comparution, de non-arrangement et toutes les fois que la créance ne serait pas contestée, le juge de paix doit

autoriser la saisie; que les tiers-saisis peuvent valablement se libérer des sommes retenues entre les mains du greffier.

Le Sénat, plus hardi que la Chambre, demande l'insaisissabilité et l'incessibilité totale des salaires des ouvriers et gens de service et des traitements d'employés inférieurs à 2.000 francs — à l'exemple de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Norvège, — voire du Brésil!

C'est, en effet, la seule solution qui se dégage de la longue enquête à laquelle le Sénat a fait procéder par l'Office du Travail. Il n'est pas douteux que la Chambre, lorsqu'elle la connaîtra, ne se mette d'accord avec la haute assemblée.

Le crédit de l'ouvrier n'en peut être diminué : on sait ce que lui vaut le crédit artificiel de la loi de 1895. Celle-ci ne lui permet pas d'attendre en sécurité des jours meilleurs ; elle le grève de frais énormes, dépassant rapidement sa dette, au seul bénéfice des divers officiers ministériels. Bien loin de le protéger, la loi l'incite à de continuelles dépenses, au seul bénéfice des grands magasins de crédit.

Il est intéressant de noter que le Code de procédure civile se contentait de protéger contre les créanciers les *instruments* de travail de l'ouvrier : aujourd'hui le législateur veut protéger le salaire, c'est-à-dire le *produit* du travail. C'est une tutelle qui s'essaie en faveur des travailleurs, analogue à la tutelle instituée en faveur des propriétaires ou rentiers, sous le nom de conseils judiciaires, d'interdictions, etc.

A ce signe reconnaissons que la puissance passe en d'autres mains.

Sympathiser avec le débiteur, a écrit le grand Ihering, dans le *Combat pour le Droit*, est le signe auquel on peut reconnaître qu'une époque est débile. Elle nomme elle-même cette sympathie, humanité. Dans un âge plein de force, on veille, avant tout, à ce qu'il soit fait justice au créancier, dût le débiteur en périr.

C'est une pensée qui a été souvent reprise : mais le grand point est de savoir qui est réellement créancier ou débiteur, au delà des qualifications juridiques.

Rendons-nous compte que c'est comme *producteur* que la loi protège ici l'ouvrier, c'est-à-dire, en somme, comme créancier. En effet, s'il est contraint de faire des dettes pour vivre, c'est qu'il touche un salaire insuffisant. S'il n'a pas reçu l'équivalent du produit qu'il a livré, la Société reste son débiteur. Celle-ci commence à s'apercevoir de sa dette. Cette reconnaissance est le commencement de la fixation légale du salaire.

MAXIME LEROY

Les Grèves. — Coup sur coup, des mouvements grévistes à large développement ont éclaté dans l'Europe Méridionale. Les dockers du Lloyd à Trieste ont cessé brusquement le travail, sur un mot d'ordre, et se sont heurtés aux troupes autrichiennes, laissant et faisant des victimes. A Barcelone, avec un concert d'une précision sans égale, 100.000 métallurgistes, fileurs, maçons, manœuvres, ont quitté leurs outils et arrêté toute activité. Au chômage s'est superposée l'émeute :

des barricades ont surgi; des morts et des blessés jonchaient les rues; la classe riche, que la proclamation de la loi martiale ne suffisait pas à rassurer, s'est enfuie jusqu'au delà de la frontière pyrénéenne, tandis que Tarragone, Gérone, Saragosse, Sabadell, suivaient l'exemple de la grande cité catalane. Le gouvernement de Madrid a tremblé et l'Europe a cru à une insurrection totale de la Péninsule. Puis tout s'est apaisé avec la rapidité et la méthode qui avaient marqué la levée même de la classe ouvrière, et certes ce ne sont point les seules mesures militaires édictées par M. Sagasta qui ont commandé le rétablissement de l'ordre matériel.

En Italie, 80.000 *ferrovieri*, agents des trains, chauffeurs, mécaniciens, ont avisé les compagnies qu'ils abandonneraient leur poste s'il n'était pas fait droit à leurs revendications. L'État les a appelés sous les drapeaux — ce qui était onéreux pour le Trésor, — et par ailleurs entamait des négociations avec eux. Néanmoins de graves échauffourées ont eu lieu à Turin, où les Catalans ont failli rencontrer des imitateurs.

Remontons vers l'Europe du Centre et du Nord. Les sans-travail parcourent les rues des villes allemandes, chômeurs involontaires auxquels se joignent de temps à autre, par solidarité, des chômeurs volontaires. La France et l'Angleterre ont été menacées d'une grève générale de leur armée minière, la première parce qu'elle n'acceptait pas la journée de huit heures et l'augmentation des retraites, la seconde parce qu'elle a taxé le charbon exporté. Il n'est pas jusqu'à la Russie, où les artisans jadis fuyaient devant les maîtres de police, qui n'ait eu ses troubles ouvriers dans les grands centres manufacturiers. Et quand à l'Amérique, point n'est besoin d'évoquer le long conflit du trust de l'acier et de l'association des métallurgistes.

Dans l'ensemble du monde, au cours des deux dernières années écoulées, les suspensions concertées du travail ont pris une ampleur inconnue auparavant. A coup sûr, lorsqu'on consulte le passé, on retrouve des grèves nationales fort étendues — qu'on se rappelle seulement celle de Homestead aux États-Unis, celle nos mineurs du Pas-de-Calais, celle des charbonniers de Westphalie qui s'échelonnèrent sur un très petit espace de temps. C'est par 40.000 et même 100.000 déjà que se comptèrent les chômeurs, mais le mouvement n'avait point le caractère international qu'il a affecté depuis.

La grève est devenue, que les législations locales fussent libérales ou restrictives, la forme par excellence de la lutte des classes. A ceux qui contestent l'antagonisme des intérêts et des catégories sociales dans les groupements modernes, nous opposons ce phénomène dont la portée et le sens sont indéniables. Il fut un temps où les pouvoirs publics se flattaient d'exercer une coercition sur les travailleurs pour les amener à poursuivre leur tâche, comme si l'employeur avait un droit supérieur et quasi-providentiel sur le salarié. Mais les événements ont été plus forts que les conceptions ministérielles. Dans les pays de l'Europe centrale, septentrionale, méridionale, et dans les autres continents, la grève est admise en principe ; c'est à peine si, par voie de

militarisation partielle, on essaie de la restreindre pour certains employés des services publics : moyen qui peut réussir lorsque la classe ouvrière n'est pas ulcérée, mais qui, au cas contraire, porterait des conséquences extrêmement graves pour les gouvernements, si le système militaire était ébranlé par une insoumission en masse. Il n'est plus guère que le tsar de Russie qui use des nagaïkas cosaques pour refouler ses sujets vers l'atelier, et encore l'autorité policière semble-t-elle très ébranlée à Pétersbourg.

Mais si la grève se produit aujourd'hui par séries, éclatant tour à tour, à brefs intervalles, dans des contrées voisines ou éloignées, si elle est un phénomène internationalisé, l'accord international des grévistes n'est encore que dans ses limbes. Peut-être se marque-t-il déjà par l'envoi de subsides, d'encouragements moraux, par quelques solidarités restreintes ; il ne s'est pas encore affirmé par la levée en masse des ouvriers d'une corporation d'une extrémité à l'autre du monde. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement, puisque même nationalement les chômages n'englobent pas encore la totalité des travailleurs d'une profession. L'exemple le plus caractéristique qu'on puisse signaler à cet égard est celui des métallurgistes américains qui, faute d'entente et en dépit des ressources pécuniaires dont ils disposaient, ont été écrasés par le trust de l'acier.

Cette faiblesse de la classe ouvrière, alors qu'elle possède vis-à-vis du patronat une arme si puissante, s'explique par l'insuffisance de son organisation. Le nombre des syndiqués varie normalement en Angleterre, dans l'Union, en France, en Belgique, du tiers au huitième de l'intégralité des travailleurs d'un métier. Les non-syndiqués forment une réserve où les compagnies industrielles puisent à leur guise pour dompter les résistances, et c'est pourquoi les mouvements grévistes n'auront de réelle efficacité et ne passeront du rôle d'épouvantail à celui d'engin irrésistible, que du jour où tous les ouvriers d'une corporation marcheront côte à côte sous la bannière syndicale.

L'échec des chômages de Barcelone, de Trieste et d'ailleurs se ramène à cette absence de discipline. Pour en démontrer l'importance pratique, peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que de plus en plus, et malgré les assertions contraires des conservateurs de tous pays, les grèves échappent à la direction des partis. L'organisation économique de la classe ouvrière est de jour en jour plus distincte de son organisation politique. D'aucuns le regretteront ; d'autres s'en félicitent. Les événements de Barcelone, désavoués par les socialistes espagnols (nous ne discuterons pas ici leurs critiques), ont accusé de façon saisissante cette séparation.

PAUL LOUIS

Georg Brandès et la Démocratie. — Georg Brandès vient de passer quelques semaines à Paris. Nous ignorons ses œuvres, qui ne sont pas encore traduites (sauf un volume sur le romantisme français) ; mais son nom nous est familier. Nous savons qu'il est le

grand agitateur intellectuel des pays scandinaves, germaniques et slaves; qu'il connaît les littératures française, anglaise ou italienne aussi bien que le plus expert des Français, des Anglais ou des Italiens; qu'il a analysé, en un grand ouvrage, l'activité intellectuelle du XIXe siècle; qu'il est, enfin, un des esprits les plus ardents et les plus libres d'aujourd'hui, — un bon Européen, dans toute la force du terme, et l'espèce est si rare!

Durant son court séjour, Georg Brandès a donné, en français, au bénéfice de l'École russe des hautes études libres, deux conférences dont l'intérêt est extrême et dont il a bien voulu nous communiquer le double manuscrit.

Le grand homme, source et but de l'histoire, tel était son sujet. Il a donc critiqué la démocratie — ce qui est assez banal; mais il l'a critiquée avec un esprit franc de toute arrière-pensée réactionnaire — ce qui est très peu banal; et il a défini sa propre doctrine : le radicalisme aristocratique.

«Il me serait facile de vous donner un exposé de doctrines sur lequel nous serions d'accord, a-t-il dit à son auditoire d'étudiants révolutionnaires; mais j'ai préféré m'introduire auprès de vous par des pensées qui vous choqueront un peu, j'espère; en voulant me contredire vous serez forcés de réfléchir de nouveau sur des problèmes que vous regardez peut-être comme résolus... »

Georg Brandès se demande : quelle est la fin, le but de l'histoire, ou du moins, pour employer des expressions moins mythique que ces mots *but* et *fin*, qu'est-ce qu'il y a de plus désirable dans l'histoire? Est-ce l'égalité, la diffusion d'une culture moyenne, la souveraineté des masses organisées selon le principe démocratique (majoritaire)?

C'est ainsi que le préjugé moderne interprète le desideratum utilitariste : *le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre*. Ce desideratum, dit Georg Brandès, c'est aussi le mien : je l'accepte très volontiers. Mais il est nécessaire de le préciser, et je le précise. Que veut dire ce mot si vague, « bonheur »? Bentham l'interprétait avec une telle étroitesse qu'il reléguait l'art hors la société, comme inutile. Le bonheur, est-ce donc « le bien-être élémentaire », celui du sauvage satisfait? Mais est-il vrai que l'humanité aspire à un tel bonheur? « Est-il vrai que le progrès de la civilisation accroisse le bonheur ainsi compris? N'est-on pas d'autant plus heureux qu'on est plus naïf ou barbare? Les adversaires de la morale utilitaire l'ont toujours prétendu. Vis-à-vis d'eux, dit G. Brandès, j'ai essayé d'élargir l'idée du bonheur autant que possible... Stuart Mill, qui était un esprit plus riche et plus vaste que Bentham, l'avait déjà tenté; il avait dit : Mieux vaut être un homme peu satisfait qu'un cochon satisfait. Mieux vaut être un Socrate mal satisfait qu'un imbécile content... Stuart Mill avait raison; car si une sensibilité plus avivée doit être la rançon de tout accroissement de conscience et de capacité vitale, le prix n'est encore pas trop haut, et il faut voter pour Socrate : Socrate est le plus heureux. »

Si donc nous voulons donner une définition du bonheur appropriée

aux instincts de notre race, que dirons-nous? Le bonheur le plus grand, c'est la conscience la plus clairvoyante. Mais la conscience est toujours individuelle. Qu'est-ce à dire? Le bonheur le plus grand, c'est la personnalité la plus forte. « Goethe, dit Georg Brandès, a exprimé cette opinion que le bonheur suprême est précisément la personnalité. Il a dit :

» *Volk und Knecht und Ueberwinder,*
Sie gestehen für jeder Zeit :
Hœchstes Glück der Erdenkinder
Ist nur die Persœnlichkeit (1).

» Pour l'humanité tout entière, le bonheur suprême, ce sera donc l'existence de ces grands individus qui sont la lumière et la joie unique de l'histoire. Pouvons-nous concevoir ce que serait notre pensée, si Léonard, Copernic, Voltaire, Gœthe, si même un Napoléon, à tant d'égards malfaisant, n'avaient pas existé? »

Et Georg Brandès conclut sa première conférence :

« Si réellement le vrai bonheur, digne de l'homme, ne peut pas être obtenu en dehors des grandes personnalités, alors l'assertion que la grande personnalité est le but, et l'affirmation que le but est le bonheur suprême sont deux phrases qui ne sont nullement brouillées l'une avec l'autre.

« La formule : le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre laisse, comme vous voyez, tout à fait ouverte la question de savoir quelle quantité de bonheur peut devenir le partage *individuel de chacun.*

» Et si, en outre, on se refuse à considérer comme bonheur *véritable* le *bonheur purement élémentaire* auquel on ne peut parvenir qu'en méconnaissant ou réduisant au silence les exigences les plus hautes de la vie — alors nécessairement tout effort énergique et moral doit viser au développement de la grande personnalité, car seule la grande personnalité est capable de sentir le bonheur suprême. Autrement dit : le bonheur suprême, la culture la plus haute, la grande personnalité ne sont pour moi que les expressions différentes de notions parentes. »

Ceci posé, quelle sera notre attitude vis-à-vis de la démocratie ?

Ne concluons pas précipitamment qu'elle est un mal en soi, parce qu'elle n'est pas un bien en soi. Elle a de grands avantages. « Assurément, dit Georg Brandès, il est bon que les paysans apprennent à lire, et il est vraisemblable que le rehaussement du niveau général contribuera à la production de ce qui est grand et exquis. » Considérons donc la démocratie sans fanatisme aucun. C'est un mécanisme social, c'est le mécanisme moderne. Tâchons de l'utiliser au mieux de la civilisation.

» Quand on sait qu'aucune initiative, aucune idée n'a jamais émané des masses, dit G. Brandès, on hésite à s'intituler démocrate. On n'en

(1) Le peuple et l'esclave et le trionphateur — l'ont constamment reconnu : — le plus haut bonheur des fils de la terre — réside tout entier dans la personnalité.

est pas moins dévoué à la cause de la liberté des peuples et des individus. On n'en est pas moins radical. En une certaine occasion, dans mon pays, à la fête de la constitution, en 1884, je disais ces paroles alors malsonnantes : Je ne veux pas servir la démocratie, n'étant pas démocrate, mais je voudrais me servir de la démocratie au profit du peuple. »

Il faut donc surtout lutter contre le préjugé, très répandu et quasi-officiel, qui fait de la démocratie une fin en soi. « Dans mon enfance, dit G. Brandès, on m'enseignait à l'école que les pays scandinaves étaient à peu près les pays les plus civilisés de l'Europe, parce que l'instruction élémentaire y était si répandue qu'il ne s'y trouvait presque pas d'illettrés. Au contraire, la France qui, à cette époque, était si mal munie d'écoles communales, nous fut décrite comme un pays d'une civilisation bien peu avancée. Il me fallut des années pour comprendre que cette infériorité était plus que contrebalancée par la circonstance qu'en France les plus instruits ont une culture plus haute et plus fine que ceux des pays scandinaves. » Nous pourrions faire entre la Suisee contemporaine et la Florence du xve siècle une comparaison plus caractéristique encore. Un démocrate devra préférer la Suisse. Quelle n'est pas cependant la supériorité de la culture florentine !

Il faut donc lutter contre la tendance des masses à s'idolâtrer, à croire que leur triomphe est la fin et la conclusion normale de l'histoire humaine, et à dire : « Nous n'avons plus besoin d'hommes dirigeants ni d'élite. »

Si cette manière de voir devait l'emporter, « l'amélioration des conditions humaines, qui a toujours émané d'individus éminents, jamais de majorités démocratiques, cesserait, et serait remplacée par une stagnation. » Ne laissons donc pas oublier que la difficulté, le problème essentiel de la sociologie est celui-ci : « Comment donner à la grande personnalité les conditions de son développement et l'influence qu'elle doit avoir ? Sous quelles formes politiques on aurait le plus de chances de la résoudre, c'est une question encore ouverte, et à laquelle il est réservé à l'avenir de répondre. Donner aux meilleurs l'influence qui leur était due dans le domaine de l'esprit comme dans le domaine de la politique fut originairement la vocation de la royauté comme de tout pouvoir princier... C'était le sens génial de la royauté, aujourd'hui partout disparu. »

Ce « sens génial », qui découvre les grands hommes, Georg Brandès voudrait, semble-t-il, que nous nous appliquions à le ressusciter dans le peuple. « Il faut d'abord, dit-il, éduquer les masses à comprendre qu'elles ont des devoirs envers les hommes extraordinaires, et qu'elles doivent retenir leur jugement là où elles ne savent pas tout saisir et comprendre. » Et il ajoute : « Plus il est indubitable que le courant de la démocratie va toujours montant, plus il est nécessaire d'éveiller aussi énergiquement que possible dans le peuple la compréhension de la valeur décisive des grands individus. »

G. Brandès conclut sa dernière conférence en ces termes :

» Celui qui sait ce que vaut le développement libre et particulier de la personnalité pour le bien de l'individu et de la société, ne peut sans une profonde impatience rester spectateur de l'état présent et remarquer comment les manières de voir dominantes se répandent.

» Il est bon et utile que les courants de la civilisation soient, dans chaque pays, menés à des millions d'hommes par une multitude de canaux. Mais il ne faut jamais oublier ni voiler que le grand homme est l'origine et la source unique de la civilisation. »

DANIEL HALÉVY

GAZETTE D'ART

Le droit d'entrée dans les musées. — L'exagération des prix qu'atteignent les œuvres d'art, d'une part, l'insuffisance du budget mis à la disposition du musée du Louvre, d'autre part, ont suggéré à certains la pensée d'exiger quelquefois, à la porte du Louvre, un droit d'entrée dont le produit serait destiné à faciliter les acquisitions auxquelles, faute de fonds, le grand musée doit renoncer.

Sur ce sujet, M. Henry Lapauze vient de publier un livre du plus haut intérêt (1), grâce à sa rigoureuse documentation. Il ressort de son enquête qu'on paye un peu partout en Europe, et non seulement dans les pays pauvres comme l'Italie qui, grâce à ce système, peut augmenter d'une façon continue ses collections nationales, mais aussi dans la riche Angleterre. Ici, pour masquer ce qu'a d'humiliant cette aumône prélevée sur les visiteurs, on prétexte la nécessité d'exiger un léger droit « les jours réservés aux copistes, afin que ceux-ci puissent travailler tranquillement. »

Sait-on ce que rapportent en ces pays les droits d'entrée ? Florence touche 100.000 francs; Venise, 125.000 francs; Londres, pour la seule National Gallery, 40.000 francs !

Le denier est d'importance et vaut qu'on y songe.

C'est ce qu'a fait M. Couyba, le rapporteur du budget de 1902. Il propose d'exiger une redevance des étrangers qui visitent le Louvre. Mais, pour être simple, le moyen offrirait dans son application nombre de difficultés. Aussi M. Henry Lapauze, d'accord en cela avec M. Georges Berger, propose-t-il de ne maintenir la gratuité que les jeudis, dimanches et jours de fête. On paierait les autres jours. Des cartes seraient accordées, bien entendu, aux artistes, écrivains, ouvriers de corporations touchant à l'art.

Les partisans de l'État providence vont se récrier. Cependant je crois bien qu'il faudra adopter tôt ou tard le système du droit d'entrée, sous peine de laisser dépérir les collections nationales ou d'exiger de la totalité des Français une contribution spéciale qui frapperait aussi bien ceux qui vont ou peuvent aller au Louvre que ceux que leur goût,

(1) *Le Droit d'entrée dans les musées* (Lecène et Oudin).

l'éloignement, l'indifférence enfin, empêchent de prendre plaisir à la vue d'une statue ou d'un tableau.

Personnellement, je suis partisan d'une taxe d'entrée, non seulement pour le Louvre, mais aussi pour les musées de province.

Là, particulièrement, elle est nécessaire. D'ailleurs, elle y existe en fait. Dans les villes autres que Lyon, Bordeaux, Marseille, Lille, les musées sont ouverts seulement le dimanche.

Les jours de semaine, leurs principaux visiteurs, les touristes, doivent s'adresser au concierge qui ne se dérange que moyennant pourboire. Et je puis assurer que la recette est belle dans des villes aussi fréquentées par les étrangers que Dijon, Tours, Poitiers, Rennes, Orléans, etc...

Si un droit d'entrée était établi, son produit servirait à rémunérer un gardien qui soit toujours présent. Par suite, le touriste, l'artiste de passage, après avoir versé la rétribution obligatoire seraient en droit de voir aussi longtemps qu'il leur plairait. Tandis que dans l'état actuel le gardien semble toujours faire une grâce au visiteur en lui ouvrant la porte du musée. Il maugrée, trouve mille moyens de chasser le gêneur si celui-ci menace d'avoir l'admiration lente.

On peut assurer qu'avec les sommes perçues par les concierges ou gardiens, on pourrait améliorer considérablement ces pauvres musées de province dans lesquels la pluie entre aussi facilement que les voleurs en sortent.

Mais, revenons au Louvre :

Il est cependant pénible, après tout, de penser que ces salles aujourd'hui si accueillantes seront fermées à un tas de braves gens trop pauvres pour apporter leur pièce blanche ou trop timides pour se targuer d'un titre quelconque qui leur assurerait leurs entrées gratuites.

Peut-être pourrait-on essayer d'un moyen terme qui, s'il réussissait, rapporterait de grosses sommes sans modifier très visiblement les habitudes prises.

Les « Amis du Louvre » ont, moyennant une cotisation de vingt francs par an, leur entrée au musée l'après-midi du lundi. Ce sont gens riches, bien habillés, connus des turfistes et des chroniqueurs mondains. Il est de bon ton de leur serrer la main ou même de les connaître de vue. Pourquoi n'établirait-on pas deux après-midi select : le lundi et le vendredi, par exemple?

Pour pénétrer ces jours-là au musée, il faudrait : ou payer cinq francs ou être membre de la Société des Amis du Louvre. Par genre, nombre de gens viendraient parader ; les étrangers de passage, curieux de mondanité, ne manqueraient pas d'être exacts au rendez-vous. Quelques-uns de ces conférenciers frisés au petit fer qui peuvent parler de tout et sur tout, de dix heures du matin à minuit, seraient autorisés à exercer leur talent qui devant la Joconde, qui devant Botticelli. Les hauts fonctionnaires du Louvre pourraient se mettre de la partie. M. Revillout, conservateur des antiquités égyptiennes, indiquerait avec son flair

bien connu, la plus jolie femme de la société. M. Benoit donnerait des auditions musicales qui souligneraient les impressions des visiteurs. Ce n'est pas tout : mieux que l'Opéra Comique le Louvre, ces jours-là, servirait aux présentations matrimoniales. Les journaux le lendemain vanteraient les toilettes, citeraient des noms et feraient des pronostics sur les unions futures. La caisse du Louvre gonflerait, tout en ne privant les braves gens qui m'intéressent que d'une après-midi qu'ils pourraient consacrer à la visite soit d'un autre musée, soit même d'une église, puisque beaucoup d'entre eux n'entrent au Louvre que pour se chauffer.

Au reste, si l'on adoptait le principe des musées payants on pourrait établir un roulement : l'entrée du Louvre serait libre le jour où l'on paierait au Luxembourg.

Enfin, il y a toute une catégorie de citoyens français qui profitent largement du budget des beaux-arts. Ce sont les prix de Rome et les prix du Salon. Pourquoi ne seraient-ils pas tenus à leur rentrée en France de donner à la caisse des musées un tableau, une statue destinés à alimenter une tombola dont le produit irait augmenter les ressources des musées nationaux ?

On m'objectera peut-être qu'il y a tel de ces messieurs dont le talent n'est pas transcendant. Je répondrai qu'il en est d'autres, comme Henner, H. Regnault, Merson, Besnard, Carpeaux, Degeorge, Roty qui sont l'honneur de l'art français. Si donc, le système que je préconise avait existé, certains gagnants pourraient tirer quelque vanité de leur chance qui, moyennant une modique somme, les aurait mis en possession d'une œuvre de ces artistes. Ceux-ci existent; pourquoi d'autres peintres ou sculpteurs d'égale valeur ne viendraient-ils pas dans la suite ?

Le Louvre a besoin d'argent. Que ceux qui font profession d'aimer les beaux-arts lui en fournissent. La redevance volontaire sera toujours supérieure à l'impôt forcé. Celui-ci, on ne sait jamais combien de gens il lèse et surtout dans quelles poches il va se perdre. Par contre, tout le monde est parfaitement libre de ne pas dépenser une pièce blanche pour entrer dans un musée à un jour et à une heure déterminés.

Georges Jeanniot (1). — Georges Jeanniot dont le souple talent rajeunit les sujets les plus divers, — rendant émouvant le froufrou de la mondaine et sympathique la marche du pioupiou —, rapporte de ses dernières villégiatures une moisson d'impressions d'un charme certain : qu'il s'agisse des fraîches prairies de l'Aube ou des plages luxueuses de la Manche, sous ses touches sobres, la nature s'éclaire, vibre, frémit.

On ne saurait non plus omettre la série d'études inspirées par le Bois de Boulogne. De ce bois que tant de gens fréquentent et que si peu ont regardé ; de ces massifs, de ces lacs, restés harmonieux en dépit des règlements, Jeanniot a fixé la poésie d'une façon inoubliable.

---

(1) Galerie des Artistes Modernes, rue Caumartin.

Quelques vigoureux dessins complètent la présente exposition. Il en est d'exquis comme la « Femme à sa toilette », comme la muette Arlésienne assise, soucieuse, sur le pont d'un steamer en partance; il en est d'émouvants comme celui où un aveugle, qui n'est ni un mendiant, ni un modèle, encore moins un acteur, profile sa silhouette contre la morne tristesse d'une muraille qui guide son pas mal assuré.

CHARLES SAUNIER

Les Bourses de Voyage. — Chaque année, depuis vingt ans, un vote des artistes salonniers attribue à l'un d'eux 4.000 francs à l'effet de s'aller douze mois promener hors de France. Les bénéficiaires nous exposent, au Grand-Palais, le résultat de leurs labeurs subfrontiers. Cette manière d'élargissement du Prix de Rome eût pu être excellente; elle demeure médiocre, comme *tout* ce qu'inspire la politique des « cotes mal taillées », et comme toute application aux matières d'art du suffrage universel. La bourse reste considérée comme une médaille spéciale prix d'intrigues, et d'elle-même venant aux bons élèves, ceux qu'aucun ciel ne libérera d'aucune férule, et qui songent, hors l'atelier autant que dans l'atelier, à la commande, gouvernementale ou autre. Il faudrait non une, mais vingt bourses annuelles, distribuées (ah! par qui?... mais distribuées non votées) aux jeunes artistes, quels soient-ils, ceux des Salons, ceux des « Indépendants », ceux qui nulle part ne salonnent, surtout, ceux chez lesquels, toute appréciation de leur art écartée, se discerne, et elle se discerne si aisément! cette vertu rarissime : un *tempérament.*

Ici nous voyons parmi une marée de peinture et de statuaire honnête presque toujours et parfois lamentable, l'émersion de Henri Martin, Armand Point, Besnard, plusieurs autres : dont Cottet... Maintenant, Cottet, apprécié déjà, presque consacré, alors, tira-t-il utilité matérielle et morale bien réelle de sa bourse? Et précisément quand même s'égare le choix sur un talent authentique, il ne peut, par son principe, élire que le talent consacré : qui n'a plus besoin de lui; cela vient toujours dix ans trop tard. Mais lorsqu'on voit, question de talent à part, les deux héritiers de Jean-Paul Laurens, impétrer cette bourse destinée à des artistes encore sans renommée ni ressources, l'institution apparaît comme absolument immorale.

FAGUS

GESTES

L'abolition de la peine de mort. — Le mot d'Alphonse Karr : « Que MM. les assassins commencent », a fait tous les frais de l'enquête sur l'abolition de la peine de mort. Tant il est naturel à l'homme de répéter avec satisfaction des choses imprimées, même quand il ne se rappelle plus bien où elles sont imprimées ni si elles ont un sens quelconque. C'est ainsi que M. Émile Ollivier, de l'Académie française, écrit : « Je suis toujours resté insensible aux belles phrases... » Mais il

ne tarde point à citer, lui aussi, la Phrase, en attestant : « Ce mot d'un homme d'esprit à clos la question. »

De même que maintes personnalités notables se sont efforcées à élaborer, au-dessous de la boutade de Karr, leurs signatures individuelles, il nous paraît d'une excellente division du travail de nous dévouer à notre tour à la tâche, oiseuse peut-être, d'explorer si ladite boutade possède quelque signification.

« Que MM. les assassins commencent » équivaudrait à ceci, si nous examinons d'abord le sens le moins follement absurde : « Que MM. les assassins (assassin, celui qui a tué, disent les dictionnaires), ayant tué, ne récidivent pas. Pour *commencer* à ne pas assassiner, il faut, logiquement, avoir assassiné. Mais s'ils ont antérieurement assassiné, cela a suffi pour qu'ils aient déjà été mis à mort.

Cette hypothèse démente est d'ailleurs aussitôt écartée, si nous nous en référons, à l'opinion de M. E. Ménegoz, l'honorable doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris :

> Or, cette application [de la rigueur et de l'indulgence] me semble exiger une distinction capitale (*sic*) : celle entre les assassins de profession, dont le métier est de *tuer* pour *vivre*, qui guettent le passant au coin d'une rue, pour l'assommer et le dépouiller, et les assassins d'occasion, qui, mus par un sentiment de haine, de vengeance, de jalousie, d'envie, d'amour-propre, d'intérêt, tuent un homme et ne feraient autrement de mal à personne.
>
> Pour ces derniers j'abolirais la peine de mort. Quant aux bandits, qui infestent surtout nos grandes villes, je les enverrais tous à l'échafaud, après la première attaque nocturne, sans attendre la récidive. Je ne vois que ce procédé pour mettre la société à l'abri de ces bêtes féroces. C'est à la fois une affaire de justice et de préservation sociale.

On a bien lu : *sans attendre la récidive.* Si donc, M. Ménegoz ne laisse à MM. les assassins la possibilité que d'un seul meurtre, et si ceux-ci *commencent*, c'est-à-dire n'assassinent pas, ce ne sont plus des assassins du tout, ou tout au moins à eux s'appliquera fort exactement la même définition qui a convenu jusqu'à ce jour, non moins exactement, à l'honnête homme.

Donc, dilemme : ou 1° agiter avec mûre réflexion la question d'abolir la peine de mort pour des gens à qui on l'a déjà fait subir ou en faveur de qui on l'a déjà abolie. Ou 2° agiter avec la même maturité réfléchie ce problème : convient-il d'établir la peine de mort, préventive, contre les honnêtes gens, ou de la commuer, et en quelle peine moindre ? Nous citons M. De Greef, recteur de l'Université Nouvelle de Bruxelles :

> Il faut substituer à la peine de mort *la peine et le devoir de vivre*, en se conformant, de gré ou de force, à la sainte et pacifique loi du travail moralisateur et réparateur.

Il nous avait tout d'abord semblé insane d'enquêter sur la peine de mort auprès des honnêtes gens, incompétents par définition et non point des véritables intéressés, MM. les assassins. D'ailleurs, ceux-ci n'auraient sans doute prêté attention au débat qu'au cas où ils auraient

eu le choix entre la mort et l'acquittement, par exemple, ou la mort et quelque rémunération ou quelque distinction honorifique.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'autre solution actuelle que la connexité de l'abolition de la peine de mort pour les assassins et des travaux forcés pour les honnêtes gens.

La mi-carême. — La mi-carême a ramené les confetti. Des personnes folâtres s'en sont jeté des poignées; des personnes folâtres encore — nous entendons les savants — les ont coupés en quatre ou en quatre mille, prétextant le désir de les épurer de leurs microbes. Le confetti, paraît-il, est, dès la fabrique, contaminé. Tout le monde se souvient d'avoir vu, au spectacle des *Latins*, M. Fara, dit Alleluia, expirer misérablement, intoxiqué par des confetti. Nous nous permettons de recommander un « paraconfetti » efficace, qu'il est facile de se procurer — précieuse coïncidence — en temps de carnaval : le masque de carton. Il n'a aucun rapport avec les masques spéciaux employés à Nice contre les dragées de plâtre; il est d'autant plus remarquable qu'il existe, sans utilité apparente ou reconnue. Il n'a existé, depuis les masques antiques et les faux-visages du moyen âge, que *dans l'espoir* que les confetti seraient inventés un jour. Bernardin de Saint-Pierre aurait pu modifier ainsi l'une de ses définitions : Si le melon s'obstine à avoir des tranches, il finira par se faire manger en famille...

De même, nul doute que le scaphandre — dont nous nous trouvons bien, personnellement, pour affronter les exubérances populaires — ne rencontre enfin aujourd'hui seulement la fin à quoi il était destiné : protéger nos yeux, notre œsophage et nos voies respiratoires contre les rondelles de papier. L'analogie indique, de même que le masque a précédé les confetti, qu'il est plausible et même probable que le scaphandre a été inventé, sinon avant l'eau, en tous cas loin de la mer. Le véritable inventeur, l'homme de génie, c'est celui qui eut le premier — Franc-Nohain sans doute — l'idée, revêtu d'un scaphandre, de se précipiter dans les flots.

Les quelques contribuables non scaphandriers aspirent à la disparition des confetti. La hâter est au pouvoir de l'Église : que n'interdit-elle aux fidèles de s'exposer à avaler au milieu du carême, ces bouts de papier, gras de la sueur du peuple?

ALFRED JARRY

Fœtes en fête.

Croyez-vous par hasard que l'on soit à la fête
Et qu'on s'amuse et que l'on ait de l'agrément
Tant que l'on est, pauvre fœte,
Dans le ventre à sa maman?

Cette strophe, qui par certains côtés — les petits — pourrait être de Pierre Corneille, fut d'une vérité profondément utérine jusqu'à la dernière semaine; mais la dernière semaine ou l'avant-dernière (que fait le temps en ces affaires?) un jeune médecin lyonnais, éperdu de pieuse bonne

volonté et sans doute éclairé par un de ces jets de lumière oxhydrique céleste que le Très-Haut fait volontiers tomber du cintre sur les âmes de son choix — pour ce, sans doute, dites illuminées —, ce jeune donc médecin, natif de la Lyonnaise, vient de rendre la joie à tout ce petit monde éventuel. Depuis qu'il opère, le bonheur règne dans ce royaume des aveugles; on s'éjouit; on se gondole; on se bossèle, entendez qu'on se paie des bosses qui pourraient bien nous valoir une proche génération ornée — Riquette à la loupe — de singuliers céphalématômes.

C'est qu'il a pensé, le bon praticien lyonnais — ce n'était pas malin, mais encore y fallait-il penser — l'ovaire de Colomb! — il a pensé que, dans les cas où la craniotomie s'imposait, on pouvait à tout le moins sauver l'âme — le mégot d'âme — du fœtus. Et à ce sacré effet. il a inventé une seringue intra-utérine qui va chercher l'objet dans les profondeurs maternelles et l'asperge d'eau bénite. Une fois baptisé, le petit « fœte » n'a plus qu'à sourire. Il sera craniotomé, c'est-à-dire dépecé, charcuté, éventré, écartalé par le doux opérateur; mais ce serait l'ingratitude faite avorton s'il ne conservait pas, pendant toute cette chirurgie, un sourire béat sur ses lèvres embryonnaires. Les fœtes sont en fête! Au banquet des élus, il y aura une petite table pour ceux qui auront été bien sages sous la seringue liturgique et qui n'auront pas fait une grimace par trop irrévérencieuse en recevant sur leur pif minuscule la rosée sanctificatrice.

La Bague. — Un homme tout nu, avec une bague, une bague rutilante, scintillante, éclaboussante au doigt! Une bague est-elle un vêtement et peut-elle suffire à voiler, sous le zaïmph de ses rayonnements, la honte et la détresse de l'âme? Non sans doute et Adam, vêtu d'une bague, même enflammée du feu mystérieux et sombre des plus frénétiques diamants, n'eût pas moins eu de lui dans le jardin biblique, devant l'Éternel faisant sa ronde préhistorique, cette pudeur de soi toute pitoyable, dont, après tant de siècles, frissonne encore l'Humanité.

C'est probablement pour le rappeler à ce sentiment délicat, dont son impudence milliardaire affectait de ne se point soucier, que, en le massant, son nègre assomma, le mois dernier à Saint-Louis, M. John Cooper.

M. John Cooper mourut ce jour-là d'un massage supérieur pour s'être offert nu aux pattes noires de la morale, nu avec une bague stricte, mais artificière, au doigt.

De superficiels esprits imagineront que le nègre ne put résister aux œillades de la verroterie. Il n'en est ou n'en fut rien. Il entreprit seulement, ce jour-là, de pétrir l'âme que M. John Cooper avait résistante et le corps y passa.

ROMAIN COOLUS

LES THÉATRES

Variétés : **Les Deux Écoles,** de M. A. Capus. — *Théâtre des Poètes :* **L'Or,** de M. M. Magre. — *Palais-Royal* : **Le Rêve d'Adèle,** de MM. Sylvane et Gascogne. — *Théâtre Antoine :* **Leurs Filles,** de M. P. Wolff.

Voici M. Alfred Capus à l'apogée de sa carrière. Il a atteint le maximum de son talent et de son succès. Jamais sa maîtrise ne fut à la fois plus sûre et plus modeste, son esprit plus éclatant et plus délicat, son charme plus tendrement et doucement insinuant. On ne résiste pas à tant de séduction, on ne discute pas son plaisir ; et cette sorte de nonchalance ravie, de lâcheté amollie et béate dont vous pénètre l'œuvre de Capus, qui agit un peu à la façon des stupéfiants, comme un opium, fait qu'on ne se soucie pas de rien objecter contre une comédie si heureuse.

Vaut-elle mieux que ses devancières? Un progrès nouveau s'y révèle-t-il? Voilà ce qu'il n'est guère opportun de discuter. Elle est simple, exquise, infiniment sympathique ; avec une spontanéité qui ravit, les qualités d'un tempérament rare et si aimablement personnel, y semblent comme épanouies. Le certain, c'est que, continuant d'ailleurs la parfaite harmonie d'une œuvre, elle en diffère déjà sensiblement.

D'abord les personnages se sont enrichis et en quelque sorte « établis » dans la vie, d'une façon plus solide et mieux assise. Constatation précise d'intérêt un peu bas... Je crois qu'elle a son importance. Songez que, jusque-là, la question d'argent, la lutte contre les difficultés moyennes de la vie, avait tenu une grande place dans le théâtre de M. Capus ; elle déterminait — rappelez-vous *Rosine, Brignol et sa fille, Mariage bourgeois, la Petite Fonctionnaire, la Bourse ou la Vie*, et même *la Veine* — non seulement les actes de ses héros, mais leur psychologie et leur philosophie. Elle les tyrannisait, les asservissait et les influençait en même temps ; si peu de soucis qu'ils en eussent, elle était pourtant presque leur seul souci. Et je sais bien que, poursuivis par une chance si durable, si régulière et si opiniâtre, ils ne pouvaient rester pauvres éternellement. Il ne fallait pas l'espérer. Aussi bien, sur la question d'argent et les pittoresques difficultés de la vie au jour le jour, un peu bohême, — M. Capus avait exprimé, avec une abondance et une variété d'aperçus peu communes, tout ce qu'on peut attendre d'aphorismes ingénieux, originaux et profonds, d'axiomes définitifs. Les personnages ont suivi la fortune de leur auteur. Ils occupent aujourd'hui les loisirs que leur laisse l'existence devenue facile, à des débats d'ordre sentimental.

Car il faut bien voir, n'est-ce pas? dans *la Veine* et surtout dans *les Deux Écoles* deux comédies sentimentales. Quant aux personnages, n'en doutez pas, ce sont bien les mêmes que ceux du passé : ils ont changé non pas d'âme, mais de situation. La femme, qui était jadis la camarade, l'associée, la compagne parfois très tendre, a pris de l'importance, parce que l'homme a maintenant le temps et les moyens de lui en donner. Ce sont les mêmes. Et pour n'en point douter, observez qu'ils

ont reporté l'optimisme avec lequel ils considéraient les affaires d'argent, sur les affaires de cœur. Tout s'arrangera-t-il aujourd'hui, dans le nouveau domaine, comme tout s'arrangeait autrefois, dans l'ancien? Ils ont confiance, ils le croient, et l'auteur leur a donné raison de le croire.

Ils sont légers, comme autrefois; souriants, comme autrefois; sympathiquement égoïstes, comme autrefois, et pas méchants, oh! pas méchants du tout. Toute leur vie, même la plus secrète — et qui n'est jamais bien secrète — se résume en une volonté de bonheur, si franchement et si naïvement proclamée!... Ils n'ont ni la curiosité, ni le goût, ni le courage de souffrir. Sont-ce là des amants?... En tous cas ce sont des amants qui n'élèvent guère l'amour au-dessus d'une paresseuse intimité charnelle et d'une habitude de frissons.

Et voilà l'originalité si curieuse de cette pièce : tout théâtre sentimental repose sur des conflits; celui-ci n'est fait que d'arrangements et d'accommodements. Le premier acte nous montre le bouleversement du ménage Maubrun; et dès le second, tout commence déjà de s'arranger. L'auteur ne nous permet de constater les difficultés que, comme par coquetterie, et pour mieux nous forcer à apprécier l'art extrême, le tact infini dont il use pour rapprocher, avec une si invraisemblable vraisemblance, ceux qu'il a séparés, pour concilier les inconciliables, pour réunir les extrêmes contradictoires. Et rien ne paraît impossible, rien ne paraît même difficile, rien surtout ne paraît choquant, tant il a d'aisance, d'adresse experte, de grâce heureuse. Et tout finit par s'arranger. Nous le savions dès le commencement, nous n'avons pas d'émotion — et pourtant, nous avons eu, en passant, tant d'exquises, de délicates émotions passagères ; nous n'avons pas de surprise; mais, parfois, nous eûmes presque de l'impatience, oh! une impatience très contenue, très discrète, très heureuse de n'être point satisfaite, à constater que les choses ne s'arrangeaient pas encore assez vite. Oui, certes, lorsque dans cette scène si joliment et si finement nuancée du IIIe acte, Henriette Maubrun se refuse à son mari qui lui exprime l'ardeur entraînante d'un soudain désir, nous éprouvâmes comme une imperceptible déception. Pourquoi cela aussi ne s'arrangeait-il pas aussitôt? Pourquoi tout ne s'arrangerait-il pas tout de suite?...

Ah! la féerie... Ah! le charmant mensonge, dont nous sommes les si heureux complices, mais non les dupes. Car nous savons que tout ne s'arrange, ni si bien, ni si vite, dans la vie qui est difficile et périlleuse, qu'il y a des accrocs, des accidents et des drames, et, tous les jours, des gens saisis pour n'avoir pas payé leur terme, et des divorces qui comptent, et de vraies passions douloureuses et de vraies larmes ; nous savons aussi où parfois cette égoïste volonté du bonheur entraîne les hommes et qu'elle les rend durs, âpres, féroces, capables de bien autre chose que d'innocentes peccadilles, toujours faciles à réparer et à pardonner. Mais nous aimons qu'on nous persuade, qu'on sache si bien nous persuader du contraire; et nous le croyons, nous voulons le croire, tant que nous écoutons les pièces de Capus, — et un peu après.

Une interprétation remarquable, contribua à la réussite éclatante de

cette œuvre dont je n'ai pas besoin de vanter les rares qualités scéniques, la sûre et logique ordonnance, l'agrément supérieur.

Dans le rôle d'Henriette Maubrun, Mme Jeanne Granier nous conquit une fois de plus, par tant de grâce, de simplicité spirituelle, d'émotion si spontanée, si vraie, si sincère. Et il faut bien dire que l'apprentissage de la farce nous prépare les comédiens les plus souples, les plus experts à traduire les nuances de la plus fine comédie, les plus humains aussi : la preuve nous en est donnée par le charmant Brasseur, le prodigieux Baron, Guy, très adroit, et Mlle Lavallière, d'une drôlerie si assagie. Mme Magnier a de l'autorité, Mlle Lanthenay, rappelle, par son physique, Mme Granier.

Faut-il nous féliciter de la création du nouveau théâtre des Poètes? Sans doute, jusqu'à présent, les pièces en vers ne reçurent — hormis celles de M. Rostand, mais il n'y a pas que M. Rostand — qu'un accueil réservé et plutôt défiant. La Comédie Française parfois en « exécuta » quelqu'une, ou l'implacable Odéon. L'Œuvre cependant, sous l'intelligente direction de M. Lugné Poe, nous révéla des poètes. Peu. Et voici fondé le théâtre des Poètes. Son début fut heureux.

Peut-être pouvait-on attendre de M. Magre, qu'on doit compter parmi les mieux doués de sa génération, la recherche d'un sujet plus original, d'une inspiration plus personnelle et qui se souvient moins. Dire la fatale mauvaise puissance de l'*Or*, et les crimes qu'il engendre, et aussi qu'il corrompt les meilleures volontés, qu'il est l'éternel destructeur de la conscience humaine, cela est d'intention tout à fait noble et généreuse; cela n'est point très nouveau. Mais sans doute une très louable préoccupation d'apostolat social décida-t-elle le poète à ces redites nécessaires. En tous cas une belle volonté de convaincre, une ardente sincérité, un lyrisme emporté, la trouvaille de quelques fortes, tendres ou tragiques scènes, rajeunirent le vieux sujet. Et ce fut, au demeurant, une très bonne soirée pour le théâtre des Poètes, pour M. Magre, et pour nous.

Au Palais-Royal *Le Rêve d'Adèle* de MM. Sylvane et Gascogne, vieux sujet, vieux vaudeville, ne nous réjouit pas excessivement, malgré quelques efforts, assez heureux parfois, vers la cocasserie. Mais on voulut nous faire trop rire. Nous n'avons pas ri assez. L'insuccès est dans cet écart. Danger de l'outrance, même comique !

Et je voudrais signaler, au Théâtre-Antoine, la mise au répertoire d'une des premières et peut-être des meilleures comédies de M. Pierre Wolff : *Leurs filles*. Le sujet rappelle, mais avec une préoccupation d'observation plus attentive, plus amère aussi dans son comique, celui d'*Yvette*. Cela est franc, rapide, un peu brutal. Interprétation excellente. Le succès de jadis fut confirmé.

André Picard

LES LIVRES

MAURICE MAETERLINCK : **Théâtre**, IIIe volume (Lacomblez et Per Lamm). — Avec *Aglavaine et Sélysette*, qui date de 1876, ce volume contient deux drames nouveaux : *Ariane et Barbe-Bleue*, *Sœur Béatrice*. L'art de Maeterlinck est resté fidèle à soi-même; mais sa pensée est en évolution : à travers les mêmes formes, une autre âme transparaît. Des *Aveugles* à *la Mort de Tintagiles*, tous les premiers drames détachaient des attitudes et des gestes d'émotion pure sur un fond, vague à dessein, d'ombre et de rêve métaphysique. Les gestes ont gardé leur rythme, et l'ombre sa profondeur; mais l'émotion s'est faite plus intellectuelle, et la philosophie mystique, sans se démentir, tend vers une morale (n'y a-t-il point la même différence entre *le Trésor des Humbles* et *la Sagesse et la Destinée*?) Dans *Aglavaine et Sélysette*, les personnages ne se contentent plus de sentir, par une ineffable intuition, les secrets rapports de leurs âmes; ils discutent, ils subtilisent, et leur casuistique émue rappelle un peu Racine et beaucoup Marivaux. — Pas n'est besoin d'un grand effort pour découvrir presque une thèse dans *Ariane et Barbe-Bleue* : Les premières femmes du tyran ont désobéi par faiblesse; Ariane seule se révolte pour affirmer sa liberté. Elle ouvre sans retard la porte défendue, elle appelle et ramène au jour ses sœurs captives; mais celles-ci, qui ne savent plus être libres, préfèrent au soleil qui les blesse la molle obscurité du séjour souterrain. Bien que l'idée abstraite soit comme embrumée par une atmosphère de féerie, je crains que cette fois le drame, parce qu'il signifie des choses plus précises, ne suggère moins de choses infinies : « Trop de platonisme, plus assez de musique », disait un critique allemand. — *Sœur Béatrice* a pour thème une des plus belles légendes du moyen âge : celle de la nonne qui, jeune, s'est enfuie du couvent, et, vieille, y revient mourir en paix, la Vierge elle-même ayant, tout ce temps-là, tenu sa place dans le chœur. Pour Maeterlinck le conte signifie que si la vie intime de l'âme est indifférente aux actes du corps, la rédemption finale peut donc venir sans le remords et l'expiation. Pour élargir ainsi le sens du symbole, la scène de la mort suffisait. Les deux premiers actes, avec tout leur charme, ont le tort d'allonger et d'orner une légende déjà parfaite en sa simplicité.

HERMANN SUDERMANN : **L'Honneur, Magda**, pièces traduites de l'allemand, par M. RÉMON et M. VALENTIN (Éditions de La revue blanche). — Si le public fait bon accueil aux pièces de Sudermann, la critique souvent leur fut sévère, les regardant comme des œuvres indécises, qui semblent hésiter entre hier et demain. Il ne faut pas que cette indécision soit exagérée à plaisir. On assure que Sudermann suit les traces de Dumas fils. Je crois qu'Ibsen l'attire bien davantage; et s'il retourne parfois à ces *habiletés* maladroites dont nous sommes enfin las, ce n'est pas chez lui manque de goût, mais plutôt manque d'audace. Quant à sa morale, elle est d'intention révolutionnaire, passable-

ment hardie pour l'Allemagne d'aujourd'hui, et propre à troubler les consciences bourgeoises plutôt qu'à les rassurer.

Sudermann sait choisir ses sujets, en voit la signification entière, et n'ose la pousser à bout par les moyens les plus directs. *L'Honneur* pose assez nettement cette thèse : que l'idée d'honneur, étant une *idée de classe*, n'a plus de sens fixe, appliquée aux rapports entre classes différentes, et s'évanouit tout à fait pour qui cherche, au-dessus des catégories sociales, une morale simplement humaine. Le comte Trast, chassé de son régiment pour « faute contre l'honneur », ne s'est pas tué pour si peu. Il vit, il triomphe, et remet à sa place un petit jeune homme qui lui rappelle son passé. Mais où prend-il sa force? Dans son activité pratique, dans la fortune qu'il a conquise. Sa conscience a passé de l'nonneur militaire à l'honneur commercial, mais a toujours besoin d'honneur. Il est fâcheux aussi que Robert Heinecke soit comme récompensé de son affranchissement par l'amour d'une jeune fille riche : sa révolte n'aurait sa pleine valeur que s'il tombait sans s'avouer vaincu. — Par contre, la défaite de Magda paraît sanctionner la morale de la famille, et condamner la morale de la vocation : Magda, pour se développer librement, a quitté le foyer familial. Un retour de tendresse l'y ramène; mais elle n'entend point se plier aux exigences de l'honneur paternel. Son refus cause la mort de son père; elle s'abat, humiliée par la douleur. En sa personne, l'individu succombe à la tradition. Il est vrai que *Rosmersholm* ne finit pas autrement.

Frédéric Nietzsche (trad. Henri Albert) : **Aurore** (Mercure de France); Frédéric Nietzsche (trad. Jean Marnold et Jacques Morland) : **l'Origine de la Tragédie ou Hellénisme et pessimisme** (Mercure de France). — Le meilleur de Nietzsche est en germe dans *l'Origine de la Tragédie*; il était donc urgent que le livre fût traduit, pour servir d'introduction aux Œuvres. Sans doute Nietzsche, quand il l'écrivit (en 1871), demeurait philologue autant que philosophe; son éloquence gardait l'allure d'une conférence ou d'une dissertation inaugurale. Mais déjà quelle richesse d'idées, quelle sûreté de pressentiments! Et même si nous ne cherchons ici qu'un essai de critique littéraire, où trouver un commentaire plus instructif et plus sobre des *Œdipe* et du *Prométhée*? La part caduque du livre, Nietzsche a pris soin de la dénoncer : c'est l'obsession de la métaphysique schopenhauerienne, c'est la confiance démesurée en l'Allemagne ainsi qu'en Wagner. La partie neuve et solide, ce sont les définitions du délire dionysien, de la beauté apollinienne et de la sagesse socratique : trois éléments qui se mêlent dans la réalité, et que seule l'abstraction distingue. Mais cette abstraction est féconde, puisqu'elle éclaire à la fois l'art, la science et la vie, et par là fraie le chemin à la critique de toutes les valeurs.

Cette critique remplit le volume d'*Aurore* (1881) comme auparavant *Humain trop Humain*, et comme ensuite *le Gai Savoir*. Ces trois livres ne sont séparés que par des nuances presque insaisissables. Plutôt que le contenu des aphorismes, c'est le tour qui change peu à peu, progressant vers le lyrisme. Dans *Aurore*, l'enthousiasme refoulé ne s'éploie

encore qu'à la dernière page : « Tous ces oiseaux hardis qui s'envolent vers des espaces lointains, toujours plus lointains, — il viendra certainement un moment où ils ne pourront aller plus loin, où ils se percheront sur un mât ou sur quelque aride récif... Mais qu'importe de toi et de moi! *D'autres oiseaux voleront plus loin!...* — Où voulons-nous donc aller? Voulons-nous franchir la mer? Pourquoi ce vol éperdu vers le point où jusqu'à présent tous les soleils *déclinèrent et s'éteignirent?* Dira-t-on peut-être un jour de nous que, nous aussi, gouvernant toujours vers l'ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue, — mais que c'était notre destinée d'échouer devant l'infini? Ou bien, mes frères, ou bien...? »

« C'est le seul livre au monde, disait Nietzsche, qui finisse par : Ou bien...? » Il restait fier de sa question, parce qu'il affrontait sans peur la réponse — toutes les réponses...

Gustave Téry : **Les Cordicoles** (Édouard Cornély). — Le 17 juin 1689, Marie Alacoque écrivit à Louis XIV pour le sommer, au nom de Jésus, d'inaugurer *la politique du Sacré-Cœur*. Louis XIV n'ayant point obéi, « c'est le 17 juin 1789, un siècle après, jour pour jour, que les Trois États firent *le premier acte d'insubordination et de révolte en se réunissant en assemblée constituante.* » Tels sont les deux tournants de l'histoire que signalent les *Fastes du Sacré-Cœur;* mais le récit ne finit pas là, la suite en est moins connue, et je me fais un devoir de la dire à M. Téry : La France ayant donc expié, après un siècle encore la Providence disposa, *pour le mois de juin 1889*, la plus belle des expositions, afin que les étrangers vinssent apporter leur obole à la basilique du Vœu National. C'est du moins la thèse qui fut alors prêchée dans la chapelle d'un grand lycée de Paris.

Les dômes blancs qui écrasent Montmartre dressent au-dessus de Paris un défi, une menace, l'affirmation d'une puissance rajeunie, prête à passer de la défense à l'attaque. Pour nous donner une idée nette du péril, M. Téry joint à de nombreux documents les résultats d'une enquête personnelle. Grâce à lui nous saurons mieux d'abord à quel point les foules catholiques, par l'adoration du Sacré-Cœur, glissent vers un fétichisme ridicule et parfois cruel ; ensuite, pourquoi l'élite qui les dirige ne proteste pas contre ce culte nouveau, qui fournit aux puissances de réaction non seulement une doctrine, un centre de ralliement, mais des chefs, des soldats — et le nerf de la guerre. On regrettera qu'un livre si riche en renseignements, et d'une verve si vigoureuse, soit gâté par quelques effets de journalisme. L'esprit, un peu rude, souvent y frappe très juste, mais non moins souvent nuit à l'éloquence des faits. L'œuvre, qui contient tout ce qu'il faut pour dessiller les yeux d'un catholique honnête, par sa forme agressive et non persuasive devient un pamphlet anticlérical. C'est de la polémique, et la polémique n'est certes pas superflue ; je doute seulement qu'elle supplée à l'effort d'une discussion patiente et mesurée.

Paul Lévy : **La Lie** (Bibliothèque-Charpentier). — M. Paul Lévy dédie son livre à M. Georges Clemenceau : « Ce roman, dit-il, fut écrit avant que j'eusse appris, grâce surtout à votre amicale insistance, à sortir de moi. Désormais, je vois qu'il ne faut plus rapporter à soi, fragment infime, l'infinité des phénomènes... » Nous devons donc trouver en ces pages un tableau de la dernière crise qui précède la maturité. Nature encore problématique, Jean Mabille, en face de ses amis et des deux femmes qui l'attirent tour à tour, apparaît peu maître de soi, peu capable de pénétrer les autres êtres, exigeant d'eux naïvement qu'ils se conforment non point tant à ses désirs qu'à l'allure de sa pensée, au rythme de ses émotions. Ces inquiétudes de jeunesse pouvaient être traduites en un roman; peut-être fallait-il seulement plus de recul; Gœthe lui-même, si habile à se regarder vivre, n'écrivit *Werther* que deux ans après sa fuite de Wetzlar. Si dans *la Lie* l'égotisme sentimental ne se revèle qu'en traits confus, c'est qu'il est doublé, pour ainsi dire, d'un certain égotisme littéraire. Tout journal intime abonde en menus récits où celui qui les fixa retrouve un peu de son âme, mais qui n'éveillent point d'écho même chez un lecteur ami. Pour en dégager le sens, il faudrait les remanier, les transposer, les combiner, et ce travail d'art demande quelque détachement. Tels sont la plupart des épisodes qui se succèdent dans *la Lie*. L'intérêt en demeure strictement personnel; nous en saisissons mal l'enchaînement et la progression; et, tout en sympathisant aux tristesses de Jean Mabille, nous ne sentons point la nécessité qui le pousse au suicide final. Extériorisation, objectivation, ces mots très longs et très laids expriment assez bien l'effet désirable que l'auteur n'atteint qu'à demi. Et c'est surtout en ce sens qu'il lui faut apprendre à « sortir de soi ».

Jean Morgan : **Thérèse Heurtot** (Plon-Nourrit). — « J'ai eu moins de souci, — déclare M. Jean Morgan, — de soulever les graves questions du déterminisme atavique, du libre arbitre, de l'adultère, de l'éducation, du suicide et du meurtre, du divorce et de la paternité, avec les multiples corollaires qu'elles entraînent, que d'écouter des plaintes humaines. » En effet, l'auteur ne soutient aucune thèse; mais il est hanté de théories, et ses personnages ne le sont pas moins. Ils raisonnent, ils discutent si constamment, et les idées à tel point les tourmentent, que leurs émotions et leurs actes mêmes ont quelque chose d'abstrait. C'est un choc inattendu, quand l'un d'eux à la fin assassine et se tue : tire-t-on des coups de fusil dans le monde des Idées? Avec cela, le livre n'est point du tout négligeable. Trop de préparations, d'explications, de précautions, un style d'une élégance un peu verbeuse et d'une noblesse trop continue, mais un bel accent de sincérité grave. Cette œuvre aspire à vivre et mériterait de vivre; on regrette qu'elle ne vive point...

Michel Arnauld.

Le Sar Péladan : **Pereat** ! (Flammarion). — Un livre de M. Péladan est toujours un beau livre, et ni le nombre de ses œuvres ni leur valeur harmonieusement égale ne serait une excuse à les accueillir

sans déférence. Le sujet de *Pereat!* — deux âmes croyantes écrasées sous l'autorité de l'Église — est à la fois très grand, très loin de nous dans le passé, parce qu'il doit rester si peu de ces âmes-là! et très poignant et très sublime, car enfin il en reste, au moins dans le roman, et le roman est moderne. Il réalise quelque chose d'anachronique et d'énorme, comme une cathédrale. « Qu'il périsse! » C'est la parole qui rejette le pécheur aux ténèbres extérieures; dans le cas particulier étudié par M. Péladan, c'est l'anathème du pape à tout divorcé qui se remarie. Et pourtant, il est fatal qu'un divorcé, à moins de forniquer, se remarie; et pourquoi pas avec une divorcée? C'est une transposition amère du mot de Franc-Nohain : « Être fiancée » (à plus forte raison : avoir été mariée) « surtout à un autre, c'est une garantie! » Les *messieurs* prêtres sont ainsi nommés, croyons-nous, parce qu'ils disent la *messe*; mais ils n'ont aucun titre particulier — bien au contraire, le vœu de célibat — qui les qualifie pour légiférer des questions sexuelles.

ALFRED JARRY

JEAN MORVAN : **Les Chouans de la Mayenne** (Calmann Lévy). — M. Jean Morvan, s'étant trouvé à portée des archives de la Mayenne, a dépouillé les trente mille documents qu'elles contiennent sur la chouannerie du département : et, n'ayant négligé d'autre part aucune des sources littéraires de son sujet, et s'étant empreint par la visite des lieux du sentiment très direct de l'époque qu'il allait revivre, il a écrit un précieux livre d'histoire locale et nationale, où sa volonté de demeurer dans la limite où l'histoire peut être tenue pour une science se combine de la manière la plus singulière (et aussi la plus heureuse) avec ses dons d'écrivain pittoresque et philosophe. M. Jean Morvan sait écrire. Sa manière peut-être n'est pas encore entièrement originale. Elle rappelle souvent Taine, parfois Michelet, même par endroits les Goncourt : mais avec un accent qui ne vient pas d'eux et n'est à personne. Car ce livre, qui veut d'abord être impassible et clairvoyant, trahit constamment une personnalité forte et qui cherche vainement à se contenir. Né il y a cent cinquante ans, l'auteur (je le jure) eût été un *bleu*. Seules, ses hautes préoccupations de sincérité et de méthode l'ont tenu en garde : et il s'est défié sans cesse de ses sympathies, de sa chaleur, de son talent. Bienveillant pour Kléber, il ne craint pas de maltraiter Hoche, se montre sévère à la veulerie de la politique révolutionnaire, à l'impéritie de presque tous les généraux jacobins. Militairement et socialement, M. Jean Morvan aboutit à des conclusions assez chagrines : mais ce pessimisme historique, on le sent né en lui de sa raison, non de son cœur.

CH.-V. LANGLOIS : **L'Inquisition** (Société nouvelle de librairie et d'édition). — C'est une toute petite brochure : elle n'a pas cent cinquante pages. Parfaitement claire et substantielle, elle se recommande à quiconque hésite devant l'énormité touffue de l'ouvrage de H.-C. Lea. De plus, elle contient sur l'Inquisition d'Espagne un chapitre dont on ne

trouverait pas l'équivalent dans les traductions jusqu'ici données de l'illustre amateur américain. M. Langlois est un esprit libre : il sait reconnaitre l' « intolérance instinctive » partout où elle est : chez Bernard Gui comme chez Calvin. C'est un philosophe : aussi l'apparente tolérance de l'humanité moderne lui paraît-elle dépendre moins de l' « adoucissement général des mœurs que de l'atténuation et de la multiplication des croyances ». C'est un historien: ayant constatè que le peuple espagnol fut le premier du monde à la fin du xve siècle, au moment où l'Inquisition « prit charge de son salut », le dernier à la fin du xviiie siècle (et sans d'ailleurs exagérer la portée de cette remarque), il conclut que l'expérience historique « parait très peu favorable aux thèses de Torquemada ». Avis à plusieurs contemporains.

Henry Thédenat : **Une carrière universitaire; Jean-Félix Nourrisson; 1825-1899** (Fontemoing). — Cette biographie de M. Nourrisson, due au savant abbé Thédenat, est une contribution fort utile à l'étude des idées et des influences catholiques au xixe siècle, et par là à l'histoire du siècle. On y voit comment le parti catholiqne sait se ramifier, comme il est attentif à recruter, suivre et déléguer certains laïques de choix dans les postes importants, dans le monde des Académies, voire dans l'Université. M. Nourrisson n'a pas laissé un nom bien éclatant en philosophie. Mais c'était un écrivain honorable, un professeur assez écouté : et il fut membre de l'Institut. La notice de M. Thédenat s'étaye de lettres curieuses et nombreuses, écrites à M. Nourrisson par des correspondants notoires (Ozanam, M. de Barante, Victor Cousin, le père Gratry, M. Guizot, Montalembert, l'abbé Perreyve) et communiquées à l'auteur par la famille. Dans une lettre du père Gratry, relative aux travaux de M. Nourrisson sur l'histoire de l'Oratoire, je relève ces conseils : « Cher ami, l'article, qui m'a beaucoup plu, renferme néanmoins deux points délicats, que je vous demande instamment de surveiller dans la suite des articles. *Ne rien dire contre les Jésuites*: *c est une prière que nous vous adressons.* Du reste, vous avez été bref et réservé sur ce point. Puis ne parler de Rome qu'avec le plus profond respect. Or il y a dans l'article deux petits mots sur la *lenteur romaine* qui ne sont peut-être pas très fondés, et qui d'ailleurs étaient inutiles. C'est une seconde prière que je vous adresse (1855) ». Sans peser ici la valeur scientifique de l'obéissance à cette « prière », obéissance que M. Nourrisson ne refusa sans doute pas au père Gratry, sachons gré à M. l'abbé Thédenat de ne nous avoir pas privés de ce document délicieux. Son livre, qui est sur un ton modéré, est partout extrêmement sincère.

Comte de la Bédoyère : **Le Maréchal Ney** (Calmann Lévy). — Utilisant ses souvenirs, documents et papiers de famille, M. de la Bédoyère offre un bon livre (entendez : un livre loyal et complet) sur l'exécution politique, donc inique, et la réhabilitation posthume du maréchal Ney. L'histoire a vengé contre les Bourbons la mémoire de Ney. N'empêche qu'à lire ses interrogatoires, on est surpris et on regrette de le voir à

ce point dépourvu de ce « courage civil » que Napoléon n'avait décidément pas tort de dénier aux plus courageux militaires. Ney n'a nullement invoqué sa fidélité renaissante à l'empereur. Ney a plaidé l'égarement, s'est reconnu coupable : « Cela est vrai... j'ai été entraîné... j'ai eu tort... il n'y a pas le moindre doute ». (Premier interrogatoire). Ailleurs il allègue les conseils incertains des généraux ses subordonnés, leur désarroi, et le sien propre. Rien de tout cela n'est héroïque. Mais sans doute cela est humain. M. de la Bédoyère n'a pas songé à dissimuler ces faiblesses du guerrier qu'il aime : mais il l'a montré ferme devant la mort; et il a suivi avec zèle l'histoire de sa réputation. — Dans les derniers chapitres de l'ouvrage, on lira avec intérêt plusieurs lettres inédites de la reine Hortense et du prince Louis-Napoléon à la maréchale Ney, de la maréchale à Edgar Ney.

ROBERT DREYFUS

CAPITAINE PAUL MARIN : **Déroulède ?** (P.-V. Stock). — En raison de leur valeur documentaire, de leur exactitude historique, de la précision et de l'ordre rigoureux des faits relatés, les volumes publiés par M. Paul Marin formeront dans quelques années, grâce à l'unité qu'impose le temps, un des plus remarquables récits de l'Affaire Dreyfus. L'esprit de parti et le goût de la polémique, qui donnent à ses œuvres une saveur particulière d'âpreté, n'altèrent en rien le net exposé des moindres incidents et le groupement très complet de toutes les intrigues obscures qui gravitaient autour de la tragédie principale.

Le dernier livre de M. Marin, qui constitue le onzième tome de cette série, relate les manigances sourdes du père Dulac, les pantalonnades et les prophéties burlesques de Déroulède, nous livre des détails curieux sur la personnalité de l'aventureux forban qu'était M. de Morès. Les débats autour desquels le Sénat vota la loi d'adjonction, les documents qui ont trait au règlement de juges du colonel Picquart, les séances de la Cour de cassation, les incidents qui amenèrent la démission de Freycinet, ceux que fit naître le capitaine Cuignet et le récit de tous les événements relatifs au procès Déroulède sont fort scrupuleusement consignés dans ce volume.

Nous sommes désormais assurés de ne rien omettre des paroles mémorables, de l'excessive sottise et des ignominies où se complurent les romantiques héros d'un parti dont M. P. Marin, au cours de ce volume, dénonce les turpitudes avec esprit et véhémence.

HENRI BRISSON : **La Congrégation** (Cornély). — Le volume de M. Henri Brisson est dès à présent un document précieux pour l'histoire des luttes engagées au cours des derniers parlements, contre les organisations cléricales. L'astuce et la perfidie des ordres religieux, leurs manœuvres sourdes et cauteleuses, leurs ruses benoîtes ou leurs violences sont démasquées par l'ancien président du Conseil avec beaucoup de rigueur et de précision. Il développe judicieusement la trame secrète des incessantes conspirations cléricales qui visèrent l'État pen-

dant ces trente dernières années. A chaque mouvement d'opinion, dans une période quelconque d'incertitude politique, les congréganistes sont là qui tâchent à profiter des événements ou à les tourner pour la sauvegarde de leur suprématie. M. Brisson reproduit ses discours contre l'illégale autonomie des congrégations, contre leurs richesses et l'enseignement pernicieux qu'elles propagent avec un zèle toujours renaissant. La loi Falloux qui consacre les prétentions pédagogiques des jésuites et qui soulève d'ailleurs de toutes parts les plus véhémentes protestations est dans ce volume l'objet d'un commentaire serré. Une étude juridique des congrégations, un exposé fortement documenté de leurs ressources et de leurs influences, de leur action effective, de leurs fraudes et de leurs spoliations font du livre de M. Brisson une excellente brochure de propagande qui serait meilleure encore si l'on n'y relisait quelques-unes de ces prosopopées, peut-être fort convaincantes à la tribune, mais à coup sûr déplacées dans une œuvre de critique et d'argumentation où la logique et la concision s'imposent.

PAUL-LOUIS GARNIER

ADOLPHE LANDRY : **L'Utilité sociale de la propriété individuelle** (Société nouvelle de librairie et d'édition). — Voici un livre intéressant et qui ne manquera pas, au fur et à mesure que grandiront les polémiques entre partisans et adversaires de la propriété individuelle — ou plutôt du régime actuel de propriété — de s'imposer davantage à l'attention.

Dans son avant-propos, M. Landry précise nettement ses intentions : « On a dessein d'étudier les déperditions de richesse qui résultent nécessairement pour la société du régime présent de la propriété, en d'autres termes, de montrer par où, et dans quelle mesure, ce régime est contraire à l'intérêt général. »

Tel est le programme que l'auteur a scrupulement réalisé, en traitant tour à tour de la production, de la distribution et de la consommation des richesses. On voit qu'il a suivi le plan ordinaire de l'économie orthodoxe, mais ses conclusions sont à l'inverse. Loin de présenter la propriété individuelle comme sacro-sainte et indispensable à la vie des société, il estime que le triomphe de la propriété collective est désirable.

Cette affirmation, étayée de solides arguments et que M. Landry, avec une certaine hardiesse, a portée en Sorbonne est bien faite pour soulever la colère des uns, l'approbation réfléchie des autres. Le livre aura les honneurs de la discussion.

PAUL LOUIS

CHARLES SAUNIER : **Opinions sur l'Art décoratif du temps présent, à propos des Salons de 1901** (Éditions de la Plume). — Statuettes que masquent des statues, toiles qu'il a été impossible d'accrocher plus haut, objets que récèlent dans l'ombre des vitrines de coin : rien, dans les expositions d'Art, n'échappe à Charles Saunier, né fureteur. Nez fureteur, Charles Saunier, dans la rue, passe d'un trottoir

à l'autre. Il a flairé un carton de dessins où parmi des contés d'après la bosse, s'efface une esquisse de Corot, campagne d'Italie. Saunier choisit le Corot, donne ses dix sous et, avant de rentrer chez lui, visite trois expositions publiques et autant de collections particulières. Le soir, il écrit « sur l'Art du temps présent » ses opinions. Se refusant à les rouler dans le sucre, il les sert aux artistes, en homme à qui on n'en remontre pas, et qui connaissait nos plus farouches tortionnaires de la ligne, au temps où, craintivement, ils modelaient Caïus Gracchus dans le bois des Furies ou Mercure inventant la lyre. Exposez en trois ans une coquille d'épée, un moutardier ou un billard, Saunier ne perdra pas de vue la tendance de vos efforts sous ces aspects divers. Il vous dira pareillement les étapes de la pyrogravure sur les porte-cartes, le réveil de l'orfèvrerie, le retour de la reliure sur le passé. Il vous mettra en garde contre l'effronterie des céramistes qui mettent leurs « ratés » aux enchères, et déplorera d'une façon générale l'excessive majoration des cotes qu'on devrait baser davantage sur les prix de revient... Lisez les « Opinions » de ce passionné : rien n'est plus curieux, substantiel, convaincant.

EDMOND COUTURIER

JEAN LORRAIN : **Poussières de Paris** (Ollendorff). — C'est rien qu'un recueil d'articles et pas même : rien que les notes au jour le jour saisies, au soir le soir, et assemblées enfin sans souci (semble-t-il) d'ordre sinon celui que suscite le calendrier. Or voilà que tout s'ordonne en un livre, spontanément, par la grâce pas plus du sujet que d'un style si merveilleusement adéquat que subtilement il s'efface, et se vaporise pour le laisser transparaître en l'irisant seulement : c'est l'idéal. Poussière en effet, ou buée, c'est-à-dire quelque chose d'aériennement diaphane et versicolore ; épiderme de cette statue de Persépolis qui à Voltaire déjà suggérait l'étrange ville : et où la poudre d'or et la poudrette, le crottin sec et l'égrisée de diamant, s'amalgament au sang, aux sueurs du travail et aux sueurs amoureuses, pour faire de l'harmonie et de la somptuosité.

FRANCISQUE SARCEY : **Quarante ans de théâtre**, 6e vol. (Bibliothèque des Annales politiques et littéraires. — On ouvre, on trouve : « Quel est l'homme un peu lettré qui a jamais pu lire, sans que tout son être fût ébranlé d'une commotion très douce, *le splendet tremulo sub lumine pontas* ? Le sens n'a rien en lui-même de si émouvant, les mots sont les plus simples du monde, l'arrangement n'en est pas extraordinaire. Pourquoi cela fait-il rêver de je ne sais quel au delà, qui enchante et attriste tout ensemble ?... Il y a, non pas seulement à la scène, mais dans tout poème quel qu'il soit, en vers ou en prose, des mots qui ont ce privilège singulier d'exciter dans l'esprit, outre l'idée qu'ils signifient exactement, un grand nombre d'images plus vagues, dont le charme est aussi inexplicable que saisissant. Le charme de la poésie est pour une bonne part dans ces mots qui portent plus loin que leur sens précis. » Le brave homme et l'honnête homme qu'au lende-

main de sa mort on accusa d'avoir « éteint des aurores », se trouve dans ces lignes qui pressentent le « Et les mots signifièrent enfin ce qu'ils voulurent » de Mallarmé et le « Pas la couleur, rien que la nuance » de Verlaine, se trouve spécifier ce qui fait l'essence du Symbole à la fois que définir l'ambition et la gloire des poètes « symbolistes ». Les jeunes écrivains devront de plus en plus déplorer les malentendus fatals (40 ans de distance... les acrimonies provoquées...) qui les armèrent contre une intelligence courte mais solide et surtout, irremplacées vertus, la droiture inflexible et la véritable bonté.

VITTORIO PICA : **La Pittura all'Exposizione di Parigi ; la Francia** (Bergame, Édition de l'Emporium). — M. Vittorio Pica est connu chez nous surtout par ses études sur la *Litteratura d'eccezione* (titre sous lequel parurent, voici deux ans en volume réunies, celles consacrées à Verlaine, Barrès, Francis Poictevin, Huysmans, Mallarmé qu'il a, celui-ci, sinon révélé comme il fut écrit, du moins efficacement contribué à mettre en lumière, — à Paris même ... c'est piquant —, par de solides et ardents articles parus dans nos revues). C'est encore un critique d'art hardi et pénétrant, ses écrits dans cette belle revue, l'*Emporium* de Bergame, nous le rappellent. L'un d'eux, que voici, détaché en brochure, a le malheur d'être trop succinct et de se tenir à la Centennale de la peinture : en regrettant d'ignorer ainsi sa pensée sur Manet, les Impressionnistes, Gauguin, Degas, Puvis, Besnard, Carrière, Rodin, on se réjouit (et le regret que nous disions s'en avive) de l'admiration, de l'enthousiasme que lui inculque la période française 1780-1880. Non chauvinisme, certes : mais précisément le chauvinisme à rebours d'ici nous avait si fort étourdis du génie vraiment par trop secondaire de Lenbach, Stuck et Bœcklin, etc... (parce que d'outre-Rhin ?) qu'on doutait, ma foi, de ses yeux ! La coopération de chaque race à la Beauté se veut conforme à son génie ; la beauté plastique appartient actuellement aux seuls Latins.

FÉLICIEN FAGUS

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — J. C. Mardrus, trad. : *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit* tome X ; Éditions de La revue blanche, 7 fr. — Gustave Kahn : *L'Adultère Sentimental ;* Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny : *Thérèse Degaudy ;* Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Alfred Capus : *Faux Départ* (illustrations de L. Cappiello) ; Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Camille Lemonnier : *Les Deux Consciences ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Serge Basset : *Comme jadis Molière... ;* Stock, 3 fr. 50. — Myrrhys ; *Mariage de Convenance ;* Société d'Éditions scientifiques et littéraires, 3 fr. 50. — Raoul Gineste : *La Seconde Vie du docteur Albin ;* Librairie des Mathurins, 3 fr. 50. — Ernest Gaubert : *Les Petites Passionnées* (illustrations de Chatelaine) ; Borel, 3 fr. 50. — Pierre Maël : *Un Mousse de Surcouf* (illustrations d'Alfred Paris) ; Hachette, 7 fr. — Arsène Ariiss : *Charades ;* Ollendorff, 3 fr. 50.—Michel Antar : *Les Larbal* ; Plon-Nourrit, 3 fr. 50.— Robert de Machiels : *L'Irrémédiable ;* Ollendorff, 3 fr. 50.—Henri de Régnier : *Le bon plaisir ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Édouard Estaunié : *L'Épave ;* Perrin, 3 fr. 50. — José de Campos : *Illusion ;* Paris, Chamuel, et Madrid, S. de Jubera. — *Lettres d'amour d'une Anglaise*, traduites par Henry D. Davray ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Gaston Danville : *L'Amour Magicien ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jean Rameau : *La Blonde Lélian ;*

Ollendorff, 3 fr. 50. — Félicien Champsaur : *Le Semeur d'Amour;* Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — Maurice de Vlaminck et Fernand Sernada : *D'un lit dans l'autre* (illustrations d'A. Derain, préface de Félicien Champsaur) ; Offenstadt, 3 fr. 50. — Jean d'Estray : *Vieillir!;* Éditions de la Revue Libre. — Sébastien Voirol : *Sèr de Sèrandib;* Librairie Molière, 2 fr. — Maurice Barrès : *Leurs Figures;* Juven, 3 fr. 50. — Jean Madeline : *Luce Magali* ; Librairie des Mathurins, 3 fr. 50. — Paul de Blarzac : *Le Triomphe du Sang* ; chez l'auteur, 25, boulevard des Italiens, 4 fr. — Georges Mareschal de Bièvre : *Destinée d'amour*; Plon-Nourrit. — Emmanuel Delbousquet : *Le Mazareilh* ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Maxime Gorki : *Les Trois* (traduit du russe, par Henry Maurel) ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Claude Lemaître : *Ma sœur Zabette*; Ollendorff, 3 fr. 50. — Charles [Laurent : *L'Empereur s'amuse*; Ollendorff, 3 fr. 50. — Henryk Sienkiewicz : *Messire Wolodowski* (traduit du polonais par le comte Wodzinski et B. Kozakiewicz) ; Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50.— André Lebey : *L'Age où l'on s'ennuie* : Juven, 3 fr. 50. — Léon Tolstoy : Œuvres complètes (traduction J. W. Bienstock), tome Ier (*l'Enfance, l'Adolescence*) ; Stock, 2 fr. 50. — Teodor de Wyzewa : *Contes chrétiens* ; Perrin, 3 fr. 50. — Ch. Foley : *Au Téléphone* ; Ollendorff, 3 fr. 50.

POÈMES. — D. Caldine ; *Tournons la manivelle* ; Juven, 3 fr. 50.

CRITIQUE. — Édouard Champion : *Le Tombeau de Louis Ménard ;* Honoré Champion. — André Beaunier : *La Poésie nouvelle ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — A. Roux : *La Vie artistique de l'Humanité;* Schleicher, 1 fr. 50. — Th. Bentzon : *Questions américaines;* Hachette, 3 fr. 50. — Arthur Chuquet : *Stendhal-Beyle;* Plon-Nourrit. — Paul Stapfer : *Les Réputations littéraires* (IIe série) ; Fischbacher, 3 fr. 50. — Isaac Bloch et Émile Lévy : *Histoire de la Littérature juive*, d'après G. Karpelès ; Leroux, 12 fr. — Constant de Tours : *Le siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre* ; Société française d'éditions d'art, 3 fr.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Henri Brisson : *La Congrégation* (*Opinions et Discours, 1871-1901*) ; Édouard Cornély, 3 fr. 50. — M. Chabot : *La Faculté et l'École :* Saint-Étienne, Imp. P. Laforge. — Henri Cyral : *France et Transvaal* (*l'Opinion française et la Guerre sud-africaine*) ; Société d'Éditions littéraires, 3 fr. 50. — Édouard Boulard : *Intégralisme;* Société d'Éditions scientifiques. — Pierre Prénat : *Cri d'Humanité* ; Michalon, 1 fr. — *Les Évasions célèbres* (illustrations d'Alfred Paris) ; Hachette, 15 fr. — Alexandre Myrial : *Pour la Vie* (préface d'Élisée Reclus) ; Bruxelles, Bibliothèque des Temps Nouveaux, 0 fr. 50. — Francisque Vial : *L'Enseignement secondaire et la Démocratie* ; Colin, 3 fr. 50. — Ermanno Loevinson : *Giuseppe Garibaldi e la sua Legione nello Stato romano, 1848-1849* (prima parte) ; Roma, Società editrice Dante Alighieri, 3 fr. — Fernand Pelloutier : *Histoire des Bourses du Travail* (Origine, Institutions, Avenir) ; Schleicher, 3 fr. 50. — Bernard Lazare : *Les Juifs en Roumanie* ; Cahiers de la Quinzaine. — Henry Lapauze : *Le Droit d'entrée dans les musées* ; Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — Capitaine Paul Marin : *Déroulède* ; Stock, 3 fr. 50. — A. Lavy : *L'Œuvre de Millerand;* Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 3 fr. 50. Arthur-Lévy : *Napoléon et la Paix* ; Plon, 8 fr.

SCIENCE ET PHILOSOPHIE. — Lao-tse : *Le Livre de la Voie et la Ligne droite* (traduit du chinois par Alexandre Ular) ; Éditions de La revue blanche, 2 fr. 50. — Dr Laloy : *L'Évolution de la Vie* ; Schleicher, 2 fr. 50 — Dr Fernand Barbary : *Autour des Berceaux* (préface du professeur Pinard) ; Société d'Éditions scientifiques, 3 fr. — Dr Léon Cassine : *Le Conseiller de la Jeune Femme* (*Mères et Nourrices*) ; Société d'Éditions scientifiques. — Vial Hermolaüs : *Vingt leçons antitabaciques* ; Marseille, Moullot. — Dr Fernand Barbary : *Les Misères du Corps* (préface du Dr Maurice de Fleury) ; Société d'Éditions scientifiques 3 fr. 50. — Marcel Méril : *L'Infini et le Fini* ; G. Richard, 3 fr. 50. — J. Lecornu : *Les Cerfs-Volants* ; Nony, 3 fr. 50. — L. Dugas : *Psychologie du Rire* ; Alcan, 2 fr. 50. — Lucien Bray : *Du Beau*, essai sur l'origine et l'évolution du sentiment esthétique ; Félix Alcan, 5 fr. — Joseph Fabre : *La Femme antique, de Moïse à Marc-Aurèle* ; Alcan, 5 fr. — Léon Tolstoy : *Lettres*, I (traduction J. W. Bienstock) ; Stock, 0 fr. 50 — Fr. Paulhan : *Les Caractères;* Alcan, 5 fr. — A. Durand : *Méthode pratique de langue hova* (première année).

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14681

Le Nationalisme

> Le caractère commun de toute la race gallique, dit Strabon d'après le philosophe Posidonius, c'est qu'elle est irritable et folle de guerre.
>
> MICHELET : *Histoire de France*, liv. I, chap. I.

Le mot « nationalisme » a été adopté pour désigner un composé particulier dans l'ordre politique. Les éléments qui ont formé l'ensemble de ce que l'on dénomme le nationalisme sont de nature diverse, ils sont venus des points les plus opposés. Le noyau primitif a été constitué par ce que l'on est accoutumé d'appeler les partis réactionnaires, mais on a vu cette fois se joindre à eux des fractions prises aux partis de la révolution, et jusqu'à des radicaux et à des socialistes. Quel est le point commun qu'ont pu trouver, pour se tenir ensemble, des hommes ayant des opinions aussi diverses ? Quel est, par-dessous toutes leurs divergences, le sentiment impérieux qui est venu assoupir entre eux les haines et les amener à se combiner ?

Le lien qu'ils ont trouvé se découvre, à qui veut voir de sang-froid, facilement. Il se déduit du nom même qu'a pris le groupement, du mot *nationalisme*. La force d'impulsion qui a porté ces hommes si divers les uns vers les autres est une même conception de l'idée patriotique, une même manière de comprendre l'activité de la vie nationale. Le point qui, au plus profond, les a conduits à se grouper est cette admiration pour les choses de guerre qui, à travers les âges, a réellement possédé la France. Ils demeurent en commun pénétrés de l'instinct le plus vieux et autrefois le plus puissant de la race, l'instinct de combativité militaire, que la marche du temps, les révolutions, les changements survenus au dedans et au dehors ont détruit ou affaibli chez les autres, mais qui, chez eux, a survécu aux causes de destruction et est resté vivant et dominateur.

Il est parfaitement vrai que les nationalistes sont les représentants de sentiments qui ont, à travers les âges, pénétré leur nation, puisqu'on peut les suivre à travers toute l'histoire et que pour les bien expliquer et en saisir réellement l'origine, il faut voir d'abord ce qu'ont été les Gaulois.

*
* *

Presque tout ce qui concerne les Gaulois est resté obscur. Un trait de leur caractère, comme étant le principal, a été cependant très bien mis en lumière par les écrivains antiques, leur extraordinaire inclination pour la guerre. Toute l'antiquité a été d'accord sur ce point, c'est que les Gaulois, parmi les autres hommes qui tous alors faisaient la guerre,

avaient une manière propre de s'y conduire. Ils y montraient à plaisir une grande témérité, un aveugle mépris du danger et admiraient surtout la bravoure individuelle.

L'histoire, si fermée en ce qui concerne les faits intérieurs de la Gaule, nous a cependant conservé la mémoire des plus fameuses expéditions des Gaulois, et la connaissance que nous en avons nous montre que le caractère de leur vie guerrière, comme peuple, concordait avec celui que les écrivains anciens leur attribuent comme hommes. Ils pratiquaient la guerre comme peuple, avec le même courage téméraire qu'ils montraient individuellement comme guerriers. Ils la recherchaient surtout pour elle-même, en dehors de vues politiques et de conceptions systématiques de conquêtes. Par là ils se différenciaient essentiellement des peuples leurs contemporains : les Romains qui, doués du génie politique, ont créé méthodiquement, par la conquête, un vaste empire, les Germains qui, eux, voyaient avant tout dans la guerre les avantages concrets à recueillir et cherchaient principalement à s'étendre et à obtenir des terres.

Aussi les guerres que les Gaulois ont entreprises à l'aventure ne leur ont-elles, en définive, rien obtenu. Elles sont restées fameuses par leur caractère audacieux, puisqu'elles les ont amenés, d'une part, à vaincre à l'Allia l'armée romaine, à prendre Rome et à mettre presque un terme à son essor, et, d'autre part, à détruire la phalange macédonienne et les armées grecques, à piller Delphes, pour aller, au delà de l'Hellespont, se répandre en Asie. Mais, comme résultat, l'esprit de suite manquant, les peuples d'abord vaincus se sont relevés de leur défaite, et les Gaulois, avec leur valeur téméraire, ont fini par succomber devant la tactique méthodique et le génie politique de Rome.

La Gaule demeure pendant quatre siècles sous la domination romaine. Puis, pendant quatre autres siècles, elle est régie par les Francs Germains; mais lorsqu'après mille ans d'absence de vie propre sur le sol de la vieille Gaule, une nouvelle nation s'est formée, lorsque les Français enfin se sont développés, on voit qu'ils ont gardé le trait essentiel du caractère de leurs pères les Gaulois. Comme eux, ils aiment, par-dessus tout et avant tout, la guerre en elle-même et pour elle-même. Ils montrent le même esprit d'aventure, le même manque de sens politique, la même sorte de courage téméraire.

Lorsque la France féodale s'est définitivement constituée, qu'elle a possédé une dynastie nationale avec les Capétiens, elle se lance à l'aveugle et à tout risque vers l'Asie. Les Croisades ne sont que la répétition des expéditions lointaines des Gaulois. L'historien Duruy l'a parfaitement reconnu, lorsqu'il en a dit : « Ainsi, au XIe siècle, les Français recommençaient les invasions gauloises, ils passaient le Rhin et le Danube, comme ces Gaulois qui allèrent piller Delphes et faire trembler l'Asie. » Aussi les Français du moyen âge ne retirent-ils pas plus de fruit de leurs expéditions que ne l'avaient fait les Gaulois. Après cent soixante-dix ans, pendant lesquels ils ont consacré toute leur force et tout leur or aux Croisades et y ont sacrifié des

millions d'hommes, ils se trouvent avoir perdu tout pied en Asie et sont ramenés les mains vides sur leur sol.

Le moyen âge passe, l'ère moderne survient, mais le fond du caractère guerrier ne change point chez les Français. Trois de leurs rois, Charles VIII, Louis XII, François Ier, les entraînent, pendant cinquante ans, en Italie. Les guerres d'Italie se terminent comme les Croisades, par un avortement complet. La terre si riante d'Italie n'a été pour la chevalerie française qu'un tombeau.

Le XVIIe siècle offre un caractère d'exception. C'est le seul moment où, avec un grand politique, Richelieu, les Français emploient leur force militaire à faire des conquêtes utiles et où, — après avoir recommencé avec Louis XIV des guerres outrées et aventureuses, selon leur vieux caractère, — ils déploient une ténacité et une force de résistance qu'on ne reverra plus et parviennent ainsi, malgré de grands revers, à conserver l'extension territoriale d'abord réalisée.

La Révolution survient. Elle a été le produit du travail accompli au XVIIIe siècle par les philosophes, qui ont entrevu pour l'humanité une ère de rénovation, de concorde et de progrès, par la paix et le règne de la raison. Mais après une première période généreuse où, en 1789, la France apparaît en effet comme portant un flambeau destiné à éclairer l'humanité, la guerre s'est engagée entre elle et l'Europe. Et alors les Français montrent que, sur le point essentiel de leur vieux caractère, l'amour de la guerre aventureuse, la Révolution n'a amené chez eux aucun changement. Ils ne savent point se contenir et s'arrêter, comme le sens politique leur en faisait une loi, après avoir repoussé l'Europe et porté leurs frontières aux extrêmes limites que la nature leur a tracées, le Rhin et les Alpes.

Un homme étant survenu, Napoléon Bonaparte, qui, quoique d'un autre sang, se trouve avoir le même amour qu'eux pour la guerre aventureuse, ils se combinent avec lui. Ils répètent, sous son commandement, toutes les expéditions téméraires et avortées de leur passé. Ils recommencent à vouloir s'étendre en Italie, malgré les déboires de Charles VIII, Louis XII, François Ier, Louis XIV, qui montraient que l'Italie est une terre où la France n'a jamais pu prendre pied. Ils recommencent en quelque sorte les Croisades, avec l'expédition d'Égypte, et l'armée débarquée en Égypte, y est faite prisonnière, comme celle que Saint Louis y avait une première fois entraînée. Ils se jettent sur l'Autriche et la Prusse qu'ils démembrent, sur l'Espagne qu'ils veulent conquérir et, poursuivant en même temps une guerre sans fin contre l'Angleterre, se trouvent avoir entrepris avec leurs forces limitées, de vaincre tous les peuples autour d'eux.

Il est cependant une nation, la Russie, à l'autre versant de l'Europe, tellement éloignée que la France n'a avec elle aucune cause naturelle de conflit, et Napoléon, dans sa soif d'action sans limites, va bénévolement l'attaquer et s'y engloutir. La marche sur Moscou, en 1812, dépasse en aveuglement tout ce que le moyen âge et l'antiquité gauloise avaient connu. C'est la suprême témérité de l'histoire. Lorsque Napoléon et les

Français l'entreprennent, ils ont toute l'Europe ennemie derrière eux prête à se soulever. Le point d'où ils partent, le Niemen, est tellement loin de leurs frontières, qu'ils sont déjà là sur l'abîme. Ils ont, pour les éclairer, les désastres antérieurs de Darius et de Charles XII, qui leur montrent que la Russie dévore sûrement ses envahisseurs. Rien ne les arrête. Le tempérament aventureux est le plus fort.

Napoléon laisse 400 mille hommes dans les plaines de la Russie, il en a perdu près de 300 mille dans son entreprise d'Espagne, il trouve encore le moyen d'en perdre autant, dans son essai de se maintenir à tout risque en Allemagne, sur l'Elbe et en Saxe. C'est donc un million d'hommes qu'il a sacrifiés dans les trois dernières expéditions de son règne. Alors la France épuisée succombe tout naturellement sous l'Europe soulevée contre elle. Elle est irrémédiablement vaincue à Leipzig et à Waterloo. Elle perd les conquêtes qu'elle avait faites et est ramenée à la frontière de Louis XIV.

On aurait pu croire que cette fin désastreuse de guerres sans frein et d'agressions téméraires contre toute l'Europe aurait pu amener les Français à réfléchir, à savoir désormais se borner dans leur désir d'action militaire. Eh bien, il n'en n'est rien. Tout au contraire, ils vont s'admirer plus que jamais comme guerriers et s'enorgueillir de leurs défaites mêmes. La disposition d'esprit qui a amené tout le moyen âge à vivre dans l'idéalisation de la guerre et à construire des épopées militaires, va se retrouver en exercice.

La France se met ainsi, par toutes les voies de la littérature, de l'art et de la poésie, à édifier, sur les ruines du militarisme napoléonien, une extraordinaire épopée. Dans l'épopée, les victoires passagères du début prennent toute la place, les défaites décisives de la fin sont masquées, supprimées ou expliquées de telle façon qu'on en tire autant de satisfaction de soi que des victoires elles-mêmes. Alors apparaît l'idée de trahison, qui va jouer un grand rôle, et les traîtres sont dressés en contraste avec les héros, pour aider à pallier les désastres et à mettre hors de soi l'explication de la chute.

L'épopée napoléonienne pénètre si bien le peuple, elle entre si complètement dans son cœur, qu'il n'a plus qu'un profond mépris pour le roi Louis-Philippe et les républicains de 1848, qui veulent vivre en paix avec leurs voisins et tenir définitivement l'épée au fourreau. Aussi bien les Français donnent sept millions de voix à un second Napoléon, qui reprend le rôle téméraire du premier et, pour son début, s'en va, lui aussi, attaquer la Russie.

La guerre de Crimée a été réellement entreprise sans motifs valables. C'est une guerre recherchée en elle-même et pour elle-même, parce que l'empire ne pouvant vivre sans le prestige militaire, il lui faut entrer en guerre contre n'importe qui, n'importe où. C'est ce qu'il fait donc en allant attaquer la Russie et, après l'avoir vaincue et ruinée le plus possible, il la soumet à une humiliation qu'elle ne pourra oublier et qui va la tenir à l'état hostile contre la France : il lui impose l'obligation perpé-

tuelle de n'avoir pas de marine militaire dans la mer Noire, dont sa terre forme le rivage.

Après s'être attaqué à la Russie, le second empire entre en guerre avec une autre nation, qu'il n'avait non plus aucune cause propre de combattre et qui ne le menaçait nullement, l'Autriche. Mais comme, au moment où il engage la guerre d'Italie, Napoléon III occupe déjà Rome où il maintient le pape, il va vouloir suivre la politique contradictoire de délivrer les Italiens du joug des Autrichiens et de les maintenir, pour une part, sous celui du pape. De telle sorte qu'il se sera fait une ennemie de l'Autriche vaincue, sans se faire des alliés et des amis des Italiens. Au contraire, il a fini par laisser dominer en Italie la maison de Savoie, dont la tradition, à travers l'histoire, a été d'osciller constamment entre la France et ses rivaux et qui, continuant ce rôle, va s'empresser d'abandonner la France pour se joindre à ses ennemis.

Le second empire n'agit et ne combat que pour créer des dangers à la France. Après avoir attaqué la Russie et l'Autriche, il ne lui restait plus qu'à attaquer la Prusse maîtresse de l'Allemagne. C'est ce qu'il ne manque point de faire. Or comme la Russie avait 80 millions d'habitants et l'Autriche et la Prusse ensemble 72 millions, il se trouve que la France de Napoléon III, avec ses 38 millions d'habitants, a eu la téméraire prétention de vaincre et de tenir à l'état inférieur en face d'elle 150 millions d'hommes.

Entre temps, le second empire s'est jeté dans une expédition plus aventureuse et plus lointaine que toutes celles que le passé avait connues. Il est allé au-delà de l'Atlantique, au Mexique, essayer d'implanter un empire sur le sol américain, où la forme monarchique n'a jamais pu prendre pied et où la forme républicaine s'est spontanément développée comme le gouvernement naturel. L'expédition du Mexique finit, comme de règle, par un avortement complet. Elle a, pendant des années, absorbé les ressources de la France et a contribué à la mettre en infériorité pour la guerre avec l'Allemagne, qui bientôt après s'engage.

Dès que la France s'est prise corps à corps avec l'Allemagne conduite par la Prusse, se montre ce qu'avait de fallacieux la téméraire confiance dont les deux empires napoléoniens avaient pénétré le peuple. Depuis cinquante ans les Français, absorbés par leur épopée, n'ont rien vu des changements qui s'accomplissaient autour d'eux. Tout dans leur système militaire, tactique, organisation, recrutement, est devenu suranné. L'instinct dominant du Gaulois et du Français ayant toujours été d'admirer avant tout le courage individuel; la poésie et l'histoire, pénétrée par elle, ayant traditionnellement vanté le preux, le chevalier; l'épopée napoléonienne venant, dans le même sens, ajouter son action à la leur, — on n'a plus tenu les yeux que sur le chef héroïque, entraînant, sur le champ de bataille, les hommes derrière lui. On n'a plus du tout pensé que la science et la supériorité d'esprit étaient d'abord les qualités essentielles chez les chefs. On n'a plus recherché les officiers savants, on n'a plus pensé à faire avancer les plus intelligents. Aussi

ne se trouve-t-il plus, lorsque la guerre éclate, un seul général capable de commander en chef.

En contraste avec le système militaire français caduc et décoratif, la Prusse laisse voir un système rénové dans toutes ses parties. Les généraux suivent une tactique méthodique, une stratégie savante, ils fondent l'action individuelle dans celle de l'ensemble. Ils obtiennent par la combinaison de masses supérieures, qui agissent comme des forces irrésistibles. Aussi l'armée française du second empire, avec sa tradition d'épopée, succombe-t-elle devant l'action des masses organisées, dans une effroyable catastrophe, en définitive de la même manière que les Gaulois, avec leur pratique de guerriers téméraires, avaient succombé devant la science, la tactique, la discipline implacable des Romains.

Ainsi, à travers les siècles, les expéditions aventureuses et les entreprises militaires outrées des Gaulois, des Français du moyen âge, et des Français d'après la Révolution, ont toutes fini de la même manière, par l'avortement et la perte de ce qu'on avait d'abord acquis. C'est-à-dire que, la même témérité, la même absence de frein, la même folie de guerre ayant été communes aux Français et aux Gaulois, les conséquences que ces vices entraînaient se sont répétées.

***

Or, ce qui fait l'essence du nationalisme actuel, ce qui tient ensemble ses diverses fractions, est la vieille passion guerrière, l'amour aveugle de l'activité militaire. C'est le téméraire instinct de combativité, ayant pénétré la race gallique depuis la plus haute antiquité, qui, persistant, pour une part, chez le Français du vingtième siècle, trouve sa manifestation dans le nationalisme. Quand les nationalistes prétendent se maintenir dans la tradition de la race, ils ont raison. Ils en restituent l'âme dans ce qu'elle a de plus antique et de plus primitif.

Ce n'est pas une exagération de dire que le nationaliste regarde l'homme de guerre avec la même admiration que le Gaulois pouvait le faire, qu'il a pour le prestige des armes le même amour qu'a pu avoir l'homme du moyen âge, qu'il trouve à se contempler sous l'aspect militaire, le même plaisir profond que ses ancêtres ont éprouvé à travers les siècles. Pour le nationaliste, l'armée n'est pas ce qu'elle a été et est encore chez les peuples politiques, un instrument d'attaque ou de défense à utiliser, selon la raison, pour des fins calculées. Elle est tout autre chose. Elle est la représentation même de la nation et de la vie du peuple. Elle devient ainsi l'objet d'un culte passionné, en elle même et pour elle même. Le soldat est alors élevé à la position d'être supérieur, noble par essence, aussi, selon la plus vieille tradition, est-il toujours, quoi qu'il fasse, idéalisé et glorifié. C'est pourquoi les traîtres sont des êtres que les nationalistes créent constamment, dont leur imagination ne peut se passer, dont ils découvrent l'action partout. C'est eux qui servent à expliquer les défaites, à rendre compte des chutes et qui, portant le poids des désastres, permettent d'en décharger l'armée

et le soldat, dont on continue alors, quand même, l'idéalisation et la louange.

Mais cet amour irraisonné pour l'armée, cette manière instinctive de s'idéaliser sous la forme du soldat, entraîne, comme conséquence, un véritable mépris pour la vie civile et pacifique. Aussi le nationaliste a-t-il naturellement horreur de toute forme politique, qui ne se personnifie pas dans un chef militaire. Son idéal de gouvernement est le césarisme. Toutes les fois qu'un gouvernement pacifique et libéral, monarchie ou république, dirigé par des hommes ignorant les passions militaires est survenu, il a été combattu par les nationalistes comme méprisable. C'est ainsi que les chauvins du XIXe siècle, les pères des nationalistes actuels, ont trouvé viles la monarchie de juillet et la république de 1848, qui gardaient à la France l'Alsace et la Lorraine, lui maintenaient son influence en Égypte, lui conquéraient l'Algérie, mais qui, parce qu'elles n'ont pas entrepris de grande guerre en Europe, ont été accusées de lâcheté, d'abaissement devant l'étranger et de vouloir maintenir la paix à tout prix. On sait aussi ce que les nationalistes pensent de la république parlementaire qui, depuis 1870, est le gouvernement de la Franche. Ils ne voient en elle qu'un élément de corruption et de ruine. Ces assemblées composées d'hommes pris à la vie civile où l'élément militaire est absent se présentent, à leurs yeux, comme des réunions de gens prêts à se vendre et à s'abandonner aux plus basses tentations.

L'état d'esprit particulier au nationalisme se manifeste dans les journaux du parti. S'il est, sur un point du monde éloigné, dans un cercle d'action où la France n'a aucun intérêt en jeu, une guerre qui se poursuive, les organes nationalistes s'en emparent et en remplissent chaque jour leurs colonnes. Il semble que, pour leurs lecteurs, la vieille passion guerrière, ne pouvant plus se satisfaire par la participation à des combats effectifs, cherche une sorte de consolation dans le récit de batailles entre n'importe qui, n'importe où.

Les questions économiques, la discussion des améliorations intérieures, le développement de la grandeur nationale par les voies pacifiques, qui absorbent l'attention partout ailleurs, n'apparaissent pour ainsi dire point dans la presse nationaliste. Elle n'est remplie que de conflits en perspective, de préparatifs d'armement, d'excitations belliqueuses. On croirait, à la lire, que les nations de l'Europe n'ont d'autre visées que de se jeter les unes sur les autres. Elle se maintient en permanence à l'état d'agression contre les peuples du dehors, qui ne sont pas seulement pour elle des étrangers, mais des ennemis, et, avec son esprit d'aveugle combativité, elle ne sait même pas se choisir un ennemi définitif et concentrer sur lui sa haine. Elle va dans ses attaques d'un peuple à l'autre ou même les attaque tous ensemble, selon la téméraire pratique napoléoniene. On voit ainsi la France, avec ses 38 millions d'habitants, que la presse nationaliste travaille à maintenir à l'état d'inimitié à la fois contre ses deux plus proches voisins, l'Angleterre et l'Allemagne, qui ont ensemble 100 millions d'habitants.

Lorsque Strabon a dit, il y a deux mille ans, que la race gallique était folle de guerre, il l'a déterminée par le côté saillant de son caractère, qui a traversé les siècles et a survécu à tous les changements amenés par les conquêtes et les révolutions. Quand on lit l'histoire de la France au moyen âge, sous l'ancien régime avec Louis XIV, après la Révolution avec les Napoléon, on voit que la race, sous sa forme française aussi bien que sous sa forme gauloise, a été folle de guerre. Cette sorte de folie s'est manifestée par l'habitude d'entrer en guerre à tout propos, par l'amour aveugle de la guerre en elle-même et pour elle-même, par une manière particulière de l'exalter, de la chanter, par une façon d'idéaliser le soldat, de créer des épopées militaires, qui ont été particuliers à la France et ont pénétré toute sa littérature. Mais si cette manière d'être ne pouvait, en puissance durable, rien procurer, si elle a, comme conséquence au XIXe siècle, amené trois invasions et deux démembrements, dans le passé elle ne mettait cependant pas la France en désaccord absolu avec les autres nations, car dans le passé la vie guerrière a été, avec des modifications de caractère selon les races, une forme d'activité générale. On peut même dire que la façon d'idéaliser la guerre, de la chanter, de l'embellir par la poésie et les arts, a longtemps donné à la France une influence spéciale sur les autres peuples qui, faisant la guerre sans savoir la parer, allaient chercher chez le Français l'ornement de la vie militaire, qu'ils ne pouvaient trouver en eux-mêmes.

Cependant par le progrès marqué, quoique lent, des idées pacifiques, par le développement incessant de l'activité industrielle et commerciale, par le rapprochement que la facilité des communications a mis entre les hommes, par l'élévation au premier rang de peuples qui n'ont jamais aimé la guerre en elle-même et pour elle-même, il se trouve que définitivement, en Europe, la guerre ne saurait plus être considérée comme une poursuite à idéaliser, belle et noble en soi, mais comme un vrai fléau, à éviter et à écarter le plus possible. Dans ces nouvelles conditions du monde, toute cette traditionnelle idéalisation des choses militaires propre à la France, qu'elle faisait accepter même au dehors, n'a plus cours et passe au rang des influences évanouies.

C'est pourquoi le nationaliste, qui se maintient dans le culte antique et irraisonné des choses militaires, qui voit toujours dans le soldat l'homme supérieur par excellence, qui méprise le gouvernement libre, civil et pacifique, devient-il, au milieu de la partie progressive de sa nation et au milieu de l'Europe, le représentant d'idées caduques, un être étranger au mouvement de son temps, condamné à l'impuissance, à la défaite et à une irrémédiable décrépitude.

THÉODORE DURET

Quarante ans

Le célèbre historien russe, N. Kostomarov, avait écrit une légende, intitulée : *Quarante ans*, qu'il laissa inachevée; Léon Tolstoy vient d'en écrire la fin. La légende de Kostomarov et le chapitre final de Tolstoy sont publiés dans la dernière livraison de la revue de Pétersbourg : l'*Instruction*.

Le sujet de la légende rappelle celui du *Juif polonais* : dans un village vit un riche paysan, Spak, père de la belle Vassa et employeur du journalier Trophime. Vassa et Trophime s'aiment; mais l'orgueilleux Spak chasse l'insolent ouvrier. Le malheureux Trophime veut se noyer ; au dernier moment il est arrêté par un ami qui lui suggère l'idée d'un crime : tuer un riche marchand qui cette même nuit traversera le village, lui prendre son argent et faire disparaître les traces du crime. Trophime, après de longues hésitations, cède, tue le marchand et devient riche. Il épouse Vassa. Leur bonheur est complet. Trophime élargit ses affaires, va habiter Pétersbourg, où sa fortune grandit encore... Pourtant sa conscience veille et le tourmente surtout depuis qu'un moine lui a prédit que « dans quarante ans, il expierait ». Sa femme morte, il se remarie et il continue à habiter avec la famille de son fils Alexandre. A mesure que l'échéance de la quarantième année approche, il perd de plus en plus la tranquillité morale. La veille même de la date fatale il a reçu la visite réconfortante de son vieil ami et conseiller néfaste : « il n'y a pas de Dieu, pas de jugement suprême, tout est de la blague. » Trophime se croit rassuré; cependant quelque chose en lui reste inquiet.

ICI LE CHAPITRE FINAL DE LÉON TOLSTOY :

C'est dans cette nuit du 12 au 13 août, lorsque, après un entretien avec son fils, il fut allé se coucher, que commença sa punition.

« Il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas d'expiation ! Que c'est bien ! Que je suis tranquille ! Et pourquoi diable me suis-je tant tourmenté ? Comme le dit Alexandre, nous luttons les uns contre les autres ; nous nous écrasons mutuellement pour vivre. La lutte pour l'existence, voilà la loi. Et il n'y en a pas d'autre... Or, Dieu me fit vainqueur. Dieu ? toujours cette sotte habitude... Non, la victoire fut mon œuvre et non celle d'un dieu. Que chacun lutte, et que celui qui vainc jouisse du triomphe... J'ai vaincu et j'en profite. J'ai vécu, prospère; seul le souvenir me tourmentait. Je comprends qu'ils m'envient. Ils m'envient. Chacun voudrait le succès : mais il est le prix de la lutte. Conquérez et n'attendez pas qu'on vous donne. Ainsi Alexandre... »

Et il se rappela qu'Alexandre lui avait dit dernièrement n'avoir pas assez de ses 20.000 roubles par an.

« Il me demanda un supplément de 10.000 et fut mécontent de mon refus. D'ailleurs, il espère avoir tout à ma mort... » Et soudain l'idée vint à Trophime Sémenovitch, que son fils devait désirer sa mort. « Lutte pour être vainqueur... J'ai lutté, j'ai assassiné le marchand : sa mort m'était nécessaire... Et à lui, à mon fils Alexandre, quelle mort lui est nécessaire ? » Il se souleva dans son lit. « La mort de qui ? La

mienne ! Oui, je suis sur son chemin. Quelle que soit la pension que je lui serve, il aura toujours avantage à ma mort : ma mort le fera maître de tout. Et Trophime Sémenovitch se rappelait les regards et les paroles de son fils ; il comprenait bien que son fils désirait sa mort. « Et il ne peut pas ne pas la désirer. Et s'il la désire, il doit, lui, homme sans préjugés, me tuer... Il ne voudra pas se compromettre, soit ; mais il y a le poison ! »

Et Trophime se souvint que son fils avait parlé, au cours d'une conversation, de ces poisons de jadis qui tuaient sans laisser de trace. « Et s'il possède un poison de cette sorte, comment résistera-t-il à l'idée de s'en servir ? Il me le fera boire, c'est sûr. Il a déjà prétendu que je négligeais nos intérêts communs et qu'on pourrait donner plus d'extension aux affaires... Oui, un verre de thé et c'est fait. Acheter les gens, le cuisinier .. Ils sont tous à vendre ! » Il pensa à son valet qui aimait faire montre d'élégance. A celui là, il suffirait de donner mille roubles ; autant au cuisinier. Trophime avança la main vers un verre d'eau sucrée posé sur sa table de nuit. Il croit voir quelque chose de blanc au fond du verre. « Qu'est-ce que ce peut être ? Non, il ne m'y prendra pas. Il jeta l'eau, s'en versa d'autre du broc, et but... « Oui, la lutte de chacun contre tous. Lutter, ne pas se laisser attraper. Je serai plus prudent. Je mangerai et boirai ce que mangera et boira ma femme. Elle sait qu'il lui reviendra un septième de ma fortune, pour part d'héritage. Et ses parents pauvres spéculent depuis longtemps là dessus. Oui, la guerre, alors ! la guerre ! Il faut faire en sorte qu'ils n'aient pas d'intérêt à me voir mourir. Il faut rédiger un testament qui les prive de tout. Ainsi ferai-je, dès demain, et le leur déclarerai. »

Il essaya de s'endormir, mais il était trop préoccupé. Il rédigerait donc son testament tout de suite. Il passa sa robe de chambre et ses pantoufles, s'installa à son bureau et libella le brouillon de ce testament qui affecterait toute sa fortune aux établissements de charité. Puis il se recoucha, mais soudain il pensa au valet de chambre et au concierge : « Que ferais-je, si j'étais un pauvre valet de chambre à quinze roubles par mois, et qu'un millionnaire dormît avec son argent à cinq chambres de la mienne ? moi, sachant fermement qu'il n'y a pas de Dieu, pas de justice, oui, que ferais-je ? Je ferais ce que j'ai fait pour le marchand. » Une peur envahit Trophime Sémenovitch. Il se leva de nouveau et voulut fermer la porte au verrou, mais le verrou ne fonctionnait pas ; alors il barricada l'entrée avec un fauteuil qu'il fixa par une serviette au bouton de la porte, et sur le fauteuil il en posa un second pour provoquer du bruit dans le cas où on ouvrirait la porte. Alors seulement il éteignit la lampe et se recoucha. Il s'endormit vers le matin et dormit si tard que sa femme, inquiète, voulut entrer dans sa chambre. Les fauteuils churent avec fracas. Trophime sursauta. « Qui est là ? Qu'est-ce ? A l'assassin ! » Lorsqu'il eut repris la notion des choses, il n'avoua pas qu'il se fût barricadé par prudence et s'ingénia à dissimuler sa peur ; mais, malgré tous ses efforts, famille et serviteurs s'aperçurent, à partir de ce jour, du changement qui se faisait en lui.

Naguère encore il avait ses moments de gaîté s'il avait ses moments de méchante humeur, ceux où il pensait à son crime; s'il n'aimait pas certaines personnes, il en aimait certaines autres, surtout ses petits-enfants. A présent il était toujours uniformément taciturne, regardait les gens comme des suspects, restait froid avec tous, même avec les enfants.

Le testament était devenu son principal souci. Il ne parvenait pas à en rédiger un qui lui convînt. Aucun des notaires qu'il consulta à cet effet, ne le satisfit. Il rédigeait, raturait, recopiait.

Il devint aussi très sourcilleux pour sa nourriture. Il lui arrivait de laisser intacts ses plats favoris, de renoncer au dîner, de ne se mettre à table qu'au milieu du repas, de prendre l'assiette de son fils, de sa fille ou de sa femme... Il avait un vin à lui spécial et qu'il tenait sous clef, dans sa chambre. Il s'occupait moins de ses affaires et lorsqu'il s'en occupait il en cachait aux siens les bénéfices. Ses richesses, qui auparavant lui procuraient tant de joies, ne lui étaient plus qu'une source de peines. Il tâchait de les préserver de l'atteinte des autres; mais n'était-ce pas une vaine tentative, si les autres ne croyaient pas plus en Dieu qu'il n'y croyait lui-même?

Oui, si la notion qu'il avait acquise et qu'il avait inculquée à son fils, à savoir, l'inanité de Dieu et de sa justice, s'implantait dans l'esprit des gens qui l'entouraient, il était à leur merci. On l'assassinerait, on l'empoisonnerait, on capterait sa fortune. Seul moyen de salut : ne pas faire part aux hommes de ce qu'il croyait si pertinemment savoir; mais, au contraire, les persuader que Dieu existe et que sa justice était en éveil.

De sorte qu'à partir du 12 août, Trophime Sémenovitch édifia tout le monde par sa piété : scrupuleusement il faisait maigre le mercredi et le vendredi, assistait à tous les offices, ne laissant passer aucune occasion de rappeler à sa famille, à ses amis et à ses serviteurs que la loi divine n'est pas une chimère et que ceux qui ne l'observent point sont la proie du malheur sur cette terre et dans l'éternité. Il le disait même à son fils, feignant d'avoir oublié ses discours passés ou de s'en être repenti.

Depuis ce même 12 août, où il s'était affermi dans la conviction que rien ne devait prévaloir contre son égoïsme, que Dieu n'existe pas et que seule la recherche du plaisir n'est pas décevante, la vie n'eut plus pour lui que des tortures.

Avoir peur d'être assassiné ou empoisonné, percevoir dans chaque parole la puanteur du mensonge, sentir grouiller autour de lui une famille vouée au crime, — ce fut son lot. Il prenait mille précautions maniaques pour déjouer des embûches que personne ne songeait à lui tendre. Il craignait et haïssait sa femme, son fils, sa fille et tout le monde. Même ses petits-enfants, qu'il avait aimés, lui paraissaient être de petits animaux méchants. Il lui semblait qu'ils dussent le haïr comme lui-même il haïssait les hommes.

Ainsi vécut le malheureux Trophime Sémenovitch encore plus de dix ans.

Les autres voyaient ses bizarreries, mais personne ne s'apercevait de ses souffrances. Et ses souffrances furent grandes, d'autant plus grandes qu'il craignait la mort : elle ne manquerait pas d'arriver avant qu'il eût le temps de se ressaisir et de goûter — fût-ce pendant une période brève — les joies de la vie, et elle le jetterait dans le néant et non dans une existence nouvelle qui compensât l'atrocité de sa terrestre existence.

Et Trophime Sémenovitch souffrit trois autres années encore, et un jour qu'à son retour de l'église il avait festiné abondamment, il s'endormit, gorgé de vins, dans son alcôve, et ne se réveilla plus.

La mort, instantanée, lui fut évidemment légère. En grand appareil on charroya son cercueil au cimetière du monastère d'Alexandre Newsky. L'escortait la foule des oisifs, hôtes habituels de sa succulente table. Un prédicateur à la mode déclama une magnifique oraison funèbre où il exaltait les vertus, la piété et le légitime bonheur de cet homme de bien. Personne ne sut son crime ; personne non plus ne sut ce qu'avait été sa vie du jour où Dieu était mort dans son cœur.

LÉON TOLSTOY

Traduit du russe par E. S.

La Maison d'Auteuil

ŒUVRE LIBÉRATRICE

Elle est très simple, cette maison. Elle respire le calme, l'honnêteté, — une honnêteté terne et provinciale. Elle ressemble à une foule d'autres maisons d'Auteuil et d'ailleurs. On l'imagine volontiers habitée par des petits rentiers, ou par des vieilles dames dolentes et dévotes. Elle est pourtant une chose unique à Auteuil, unique à Paris, unique au monde.

Quand Mme Avril de Sainte-Croix étend sa main sur une prostituée et la déclare *tabou*, ce geste est un geste noble, un geste de haute humanité, un de ces gestes qui auront une répercussion sur notre histoire sociale. Je viens de nommer la fondatrice de la maison d'Auteuil, maison plus connue sous ce vocable : l'*Œuvre libératrice*. Mme de Sainte-Croix a tenté cette chose, que personne n'avait osé entreprendre avant elle : soustraire les prostituées à l'autorité policière, les aider à rentrer dans le droit commun et dans la vie régulière.

Je dois dire ici, pour les personnes qui ne sont pas au courant de la question, que toutes les œuvres de réhabilitation, soi-disant fondées en vue de porter secours aux femmes tombées à la débauche ou à la misère, toutes sans exception ont toujours systématiquement repoussé les filles inscrites, sous ce prétexte que leur abjection même devait éloigner d'elles les fondatrices d'œuvres et leur aristocratique entourage. Non point que ces fondatrices fussent dépourvues de pitié, mais la pitié féminine n'était, il y a quelques années encore, qu'un sentiment, fragile et tributaire de l'opinion, comme tous les sentiments. Entre elles et Mme de Sainte-Croix il y a toute l'évolution féministe, il y a l'abîme qui sépare le sentiment de l'idée. Pour préciser, je citerai ici l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, qui a pour présidente une femme de grand cœur, Mme Bogelot. Cette maison s'est toujours vue ou crue obligée, de par l'opinion mondaine, de fermer ses portes aux simples prostituées, encore que son étiquette induisît en erreur bien des donatrices qui croyaient collaborer à une œuvre fondée en vue de soulager et ramener au bien les victimes de la police des mœurs. Cet état de chose aggrave naturellement la situation des prostituées. Vraiment, être une pauvre fille, n'avoir que son corps à soi et se voir forcée de le vendre pour pouvoir manger, cela est douloureusement tragique. Puis, une fois dans la géhenne, n'en plus pouvoir sortir, n'en plus jamais pouvoir sortir, parce qu'on a contre soi la police et le monde entier, voilà qui est plus terrible encore, si terrible que quand on réfléchit à ces choses avec un peu de pitié, on est saisi d'une angoisse presque intolérable. De cette angoisse naît l'apostolat, quand on est taillé pour l'action.

Mme Avril de Sainte-Croix exerçait cet apostolat depuis plusieurs années en qualité de secrétaire générale de la branche française de la

Fédération internationale abolitionniste. On sait que cette association, d'origine anglaise, a pour but effectif la répression de la traite des blanches, et pour idéal, l'extinction de la prostitution par tous les moyens possibles, notamment par l'abolition de sa canalisation officielle réglée par la police au nom des mœurs. Dans ce poste, Mme de Sainte-Croix, peu à peu, avait connu tous les cercles de l'enfer de Saint-Lazare. Des centaines de filles lui avaient conté leur histoire, presque toujours la même. Que faire ?

La fondatrice de l'Œuvre Libératrice est une petite femme brune, d'une joliesse méridionale un peu austérisée par l'effort de la pensée. Un rêve de justice et de charité embrume ses yeux, tandis que frétille au bout de ses lèvres l'esprit de Paris. Il y a donc deux femmes en elle. Il y en a même plus de deux. Il y a la mondaine qui possède à fond le maniement de la vaste franc-maçonnerie des derniers salons où l'on cause. Il y a l'écrivain qui a signé du pseudonyme de Savioz, de fort jolies histoires. Il y a la femme nouvelle que hante ce passionnant idéal : arracher celles d'en bas à la tyrannie, aux souffrances du vice et de la misère conjugués. C'est grâce au concert de ces trois hypostases, que Mme de Sainte-Croix a pu réaliser sa maison d'Auteuil.

J'ai dit que c'était une maison bourgeoise semblable à une foule d'autres, quant à son apparence extérieure. Un rez-de-chaussée et deux étages de quatre pièces chacun. Derrière, un mélancolique jardinet, l'ébauche de plate-bande de la plupart des petites maisons d'Auteuil. Le perron franchi, on est reçu par deux femmes à tournure et à costume d'infirmières : la directrice et la surveillante, dont le rôle et la présence sont trop naturels pour nécessiter des commentaires. Des pièces claires et gaies fractionnent la vie multiple du rez-de-chaussée : une familiale salle à manger où la directrice s'attable avec les pensionnaires, un petit salon-bureau où s'élaborent les affaires administratives, un atelier ouvrant ses fenêtres sur le jardinet ci-dessus mentionné, une salle de bains et une cuisine.

Lors d'une visite faite à la maison cet hiver, tout cela m'a paru si confortable, si avenant, si *heimlich*, que pas une minute je n'ai eu l'impression d'un refuge. Il n'est du reste pas indispensable, je pense, qu'un havre de grâce ouvert à de malheureuses femmes naufragées, tombées dans l'écume et la lie sociales, donne l'impression d'un refuge. On dirait plutôt d'une petite maison meublée, fraîchement montée, dans quelque Belleville ou Montmartre, pour une clientèle d'artisans. Cela soit dit pour les huit chambrettes qui répètent, aux deux étages, ce même type unique : une natte japonaise égayant le plancher, un petit lit à couverture claire, deux chaises laquées, une table avec « tout ce qu'il faut pour écrire », une table de nuit *pastorisée*, avec tous les accessoires nécessaires à la toilette intime, du papier moderne-style aux murs, etc... La description me paraît suffisante.

On se représente très bien maintenant la simplicité superbe et confortable de la maison. Il me suffit d'ajouter qu'elle est ouverte — dans la mesure du possible bien entendu, et dans les limites de ses propres

dimensions — à toutes les femmes qui veulent divorcer avec l'abjection et la misère où elles vivent, se soustraire au lamentable commerce de chair que la fatalité ou le besoin leur avait imposé, se soustraire aussi à la pernicieuse tutelle policière qui prétendait perpétuer leur honte et leur martyre en l'aggravant d'esclavage et de sanctions pénales arbitraires instituées pour le repos de la société et la sécurité des familles.

Pour être juste, je dois faire remarquer ici que la police elle-même commence à se moderniser, à substituer de spacieuses avenues rectilignes aux ruelles tortueuses, un peu vénitiennes, un peu napolitaines, de ses dogmes et de ses procédés d'autrefois. A telles enseignes qu'elle semble avoir spontanément *adopté* ce refuge fondé par une adversaire de la réglementation, et c'est la Préfecture elle-même aujourd'hui, qui adresse à Mme de Sainte-Croix les malheureuses qu'elle hésite à rendre plus malheureuses ou qui lui paraissent susceptibles de rédemption. *Car toutes ne le sont pas*, autant le dire tout de suite.

Me voilà forcé de divulguer une particularité dont Mme A. de Sainte-Croix elle-même n'est pas très fière, je crois. A vouloir avec trop de persistance opposer le bien au mal, on se trouve parfois en fâcheuse posture. Le mal se venge. Il n'entend pas être muselé. Il a bien voulu rentrer ses griffes pour un moment, par diplomatie, parce que la nécessité le commandait, mais il se rattrape sitôt que l'élan de pitié, de miséricorde qu'il escomptait lui a rendu quelque force. C'est ainsi que l'Œuvre Libératrice s'est vue, dans quelques cas, assez rares toutefois, payée d'ingratiude.

Les ingrates ont toujours été des intellectuelles, d'où l'on pourrait conclure que les intellectuelles dévoyées sont incorrigibles. Dans l'espèce, je crois que les intellectuelles dévoyées se reconnaissent malheureuses simplement et non dévoyées. Dans le malheur qui pense, qui s'analyse, un orgueil maladif subsiste, qui s'aigrira d'autant qu'il se sera cru plus humilié par l'intervention charitable qu'il sollicitait. J'ai sous les yeux, une longue lettre écrite par celle qui devait être la première pensionnaire de la maison d'Auteuil, à celle qui devait la fonder. Cette lettre admirable, un peu trop littéraire seulement, n'est qu'un long cri de souffrance et de détresse. On se demande comment une femme qui pense et qui écrit d'aussi éloquentes choses, peut descendre au trottoir. Elle-même aussi, d'ailleurs, se le demande. Ce qui s'explique plus facilement, c'est que la femme remplumée, physiquement et moralement réconfortée, l'ait tout à coup pris de haut et soit partie en faisant claquer les portes. La misère intelligente connaît généralement trois phases : elle s'étonne d'abord de son impuissance à pouvoir transformer la société en une vache à lait, puis elle s'en indigne, enfin elle prend le monde entier en haine. De sorte que la fondatrice de l'Œuvre Libératrice doit s'y résigner : il lui faut renoncer à sauver des intellectuelles, parce que celles-ci n'admettent pas qu'aucune idée de salut moral se puisse greffer sur la rédemption pécuniaire, et qu'au lieu de voir dans la maison d'Auteuil un définitif havre de grâce, d'où l'on sort délivrée du joug de la police et reconquise

au travail sain, au respect de soi et des autres, elles ne la considèrent que comme une sorte de sanatorium gratuit, de station de repos, de halte entre deux étapes rudes qui, courues d'une seule traite, les condamneraient peut-être à demeurer sur le flanc à tout jamais.

Restent les simples, les primitives, les tristes filles de joie jetées au trottoir par la duplicité des hommes autant que par la difficulté de subsister. Pour celles-là, vraiment l'Œuvre Libératrice est le miracle, le salut inespéré, invraisemblable, et très souvent définitif. Elles arrivent veules, flasques, les cheveux défaits, l'œil terne, très jeunes presque toujours, mais le dégoût, la honte, la mort au visage, — des visages d'ilotes, des regards de chiens battus. Que va-t-il se passer encore ? Depuis qu'elles font la noce — la noce ! — la vie leur apparaît comme un immense bagne où tout est défendu, où le moindre geste leur coûtera le peu de liberté qui leur est laissé. Leur pauvre cervelle est hanté par les visions du Dépôt, les scabreuses obligations de la visite sanitaire. Un inexorable panier à salade roule à travers leurs rêves de jour et de nuit et s'arrêtera quelque jour pour les cueillir au passage.

Les voilà dans cette maison d'Auteuil qui peut-être est un lieu de pénitence, un lieu de correction comme les autres, ressemble à tout ce qu'invente la rage d'évangéliser des dames bien pensantes, qui sans cesse rôdent autour de Saint-Lazare. Mais non, c'est bien de les sauver pour de bon qu'il s'agit cette fois, c'est bien la liberté qu'on veut leur rendre, et avec elle l'espoir, la dignité, la joie de vivre.

Et on ne leur demandera rien en échange, rien, si ce n'est d'avoir foi en elles-mêmes, de vouloir fortement leur réhabilitation et de chercher du travail. Moyennant quoi, elles seront libres, entièrement libres, dans des chambres qui seront *leurs* chambres pour quelques jours, quelques semaines s'il le faut, libres de sortir et de rentrer, de travailler chez soi ou au dehors, en attendant qu'on ait obtenu leur radiation des registres de la police sanitaire, et qu'elles puissent ainsi définitivement rentrer dans la vie régulière, dans la société normale, en admettant qu'elles y eussent auparavant une place quelconque. Car il y en a beaucoup qui jamais ne vécurent normalement, qui ne savent même pas ce que c'est que la vie régulière.

J'ai parcouru les dossiers de toutes les pensionnaires qui ont passé par la maison d'Auteuil depuis sa fondation, de date toute récente d'ailleurs (mars 1901). L'histoire de leur échouage varie à peine. Je veux toutefois résumer ici quelques-uns de ces tristes canevas, à titre de documents typiques et synthétiques de la majorité des cas.

Voici une enfant presque, la fille R..., quinze ans, originaire d'une grande ville de la Beauce. Des religieuses l'avaient placée comme bonne chez un marchand de vins dès l'âge de douze ans. Elle a fait plusieurs places du même genre et, finalement, a suivi une racoleuse de passage dans sa ville, qui l'a emmenée à Paris pour la livrer à la prostitution. Prise dans une rafle en même temps que la raccoleuse — une fille inscrite, je crois — elle a préféré suivre la directrice de la maison d'Auteuil, plutôt que d'accepter la *carte*. Elle est placée aujour-

d'hui comme bonne dans une famille. On sait ce qu'elle a été, car c'est elle-même qui en a fait l'aveu dans un moment d'épanchement provoqué par la bonté de ses nouveaux maîtres.

Une autre victime de la même raccoleuse, la fille D..., de Chateauroux, à un sort analogue. Un incident cependant est à relever à propos de son séjour à la maison d'Auteuil. Quelques jours après son admission une lettre lui parvenait, que lui faisait adresser son ancien patron, un marchand de vins des boulevards extérieurs de Paris. La directrice ouvrit la lettre. Elle était signée d'un jeune soldat, caserné à Paris depuis un mois à peine. — Un frère, affirma la fille D..., ce qui fut reconnu vrai après enquête. Au moment de se rendre sous les drapeaux, le frère avait écrit à sa sœur pour lui dire qu'il viendrait la voir à présent qu'il habitait Paris à son tour, mais il n'avait pu envoyer la lettre parce que l'adresse de sa sœur était restée dans la poche de son gilet civil et que les effets civils ne devaient lui être rendus qu'au bout de quelques jours. Or, par une coïncidence de roman-feuilleton, la caserne du jeune soldat se trouvait être dans le voisinage de la maison publique où sa sœur avait cherché asile avant d'échouer au dépôt. Cette révélation produisit, paraît-il, sur l'esprit de cette fille de seize ans, l'impression la plus salutaire. Qu'aurait-il pu arriver, en effet, si un heureux hasard ne l'avait tirée de l'abîme juste à temps? J'ajoute que la famille honorable où elle est placée aujourd'hui n'a qu'à se louer de ses services et de sa conduite.

La fille X..., de Paris, n'a fait qu'un court séjour à l'Œuvre Libératrice. Elle avait été débauchée par un ouvrier de Belleville qui, pour laisser sur la malheureuse une trace indélébile de son emprise, lui avait fait imprimer sur les mains un superbe tatouage en forme de cœur enflammé, avec ces mots en exergue : « J'aime Julot pour la vie. » Julot disparu, cet emblème par trop significatif empêcha la pauvre fille de vivre du travail de ses mains stigmatisées. Elle tomba à la plus basse prostitution. Puis un hasard lui fit connaître la maison d'Auteuil où elle fut admise d'urgence, comme pour un cas désespéré. Il l'était plus encore qu'on ne l'avait cru, car la malheureuse fut reconnue atteinte d'un mal assez suspect. Comme on lui parlait de se faire soigner, une connexion sans doute s'établit dans son imagination entre ce traitement et celui de Saint-Lazare déjà connu d'elle. Elle prit peur et s'enfuit.

La fille V..., dix-huit ans, est arrivée à l'Œuvre avec un bébé sur les bras, son enfant, sa petite fille qu'elle adore. Elle fera tout ce qu'on voudra. mais à la condition qu'on lui laisse son enfant. Elle est pleine de bonne volonté, désire fortement reprendre une existence normale, mais sa chair est faible (c'est elle-même qui le dit) et son enfant sera sa sauvegarde. Elle l'avait mis en nourrice et c'est cela qui l'a perdue. Je sais qu'elle a été comprise à Auteuil, et qu'on s'est efforcé de lui procurer un ouvrage lui permettant de garder l'enfant. Simple remarque : cette mère est elle-même un enfant trouvé, une pupille de l'Assistance, comme d'ailleurs la plupart des malheureuses dont il est question ici.

La fille N... a commencé par être bonne chez le maire de sa ville natale. Puis on la retrouve comme femme de chambre dans un hôtel de commis-voyageurs à Boulogne. Elle quitte cette place pour suivre un monsieur qui l'emmène à Paris où il lui a promis qu'elle gagnerait cinq francs par jour. Elle avait négligé de lui demander comment elle les gagnerait. Une fois à Paris il s'est trouvé que le monsieur était simplement un souteneur, ou tout au moins un proxénète. La fille N... s'est réhabilitée depuis, et sa rédemption s'affirme sincère et durable.

Alice L... a été rencontrée dans un café, à Paris, par un de nos confrères, un écrivain qui porte un nom connu dans la presse. Affolée dans une encoignure, le visage raviné de larmes récentes, elle regardait sans voir, un voile sur les yeux, le propre voile tiré sur sa vie de honte et de misère. Notre confrère s'est intéressé à son chagrin, a sollicité ses confidences. Elle lui a conté sa navrante histoire, l'histoire de beaucoup de ses pareilles. Venue à Paris d'une province lointaine, elle s'est trouvée sur le pavé, sans ouvrage. Une entremetteuse l'a recueillie, endoctrinée, dressée à la prostitution. Maintenant elle était obligée de rapporter dix francs tous les soirs. Notre confrère lui remit les dix francs qui lui permettraient de rentrer ce soir là sans avanies, et lui donna l'adresse de la maison d'Auteuil. Alice L... a été renvoyée depuis dans sa province avec un trousseau et quelque argent, de quoi lui permettre de se chercher une place. Et, détail amusant, ses amies de là-bas sont persuadées aujourd'hui que c'est un couvent qui l'a si généreusement dotée. La lettre de remerciments que la pauvre fille a adressée depuis à Mme A. de Sainte-Croix mérite d'être citée. Je la reproduis textuellement :

Madame,

Je suis dans ma famille depuis hier et je suis dans le bonheur. Car ici je suis à l'abri, à côté de mes pauvres parents, dont le travail honnête peut toujours suffire à l'indispensable, faute de mieux. C'est toujours avec plaisir que je me souviendrai de la sollicitude avec laquelle vous êtes venue à mon aide. C'est la vie que vous m'avez sauvée avec vos nobles amies, et je ne l'oublierai pas. Si un jour venait où la pauvre fille que je suis pouvait être bonne à quelque chose par ici, pour vous être agréable, ne m'épargnez pas. Je vous suis reconnaissante à jamais.

Agréez, Madame, etc...

J'ai épinglé ces quelques documents à mon article pour prouver que la prostitution ne ressemble pas du tout à l'idée que s'en fait le public. Il faut se défier du sortilège des mots, des vieux mots surtout dont le sens n'a plus guère de rapport avec la chose. La prostitution n'est pas la débauche. La prostitution n'est pas une forme plus ou moins grossière de la dépravation sexuelle. La prostitution est la misère simplement dans ce qu'elle a de plus ignoble et de plus navrant. Parmi le triste lot d'épaves recueillies à Auteuil je n'en vois pas une à qui puisse s'appliquer, sans dérision, sans une odieuse ironie, l'épithète d'ailleurs désuète de fille de joie.

JULES HOCHE

Vulcanales

LA CHUTE

Comme au cœur d'un brasier l'étincelle fulgure,
Les satellites d'or, par l'air incandescent,
Imitent le soleil, fulgurent en glissant.
L'astre brûle, torride, et de telle envergure,

Qu'il paraît, au milieu du ciel éblouissant,
Être un mont fait d'éclairs, de topaze et de sang.

Il côtoie à la ronde étoiles et planètes,
Traverse l'azur, puis cette vapeur qui nage,
Ce brouillard phosphoré, cette mer, ce nuage :
Les rayons éternels ont des lueurs moins nettes.

Et Vulcain, trop hideux, qu'en une heure de rage
Jupiter a lancé de l'Olympe vers Tyr,
Roule dans l'éther pur, gronde ainsi qu'un orage,

Et, parce qu'il est Dieu, souffre et ne peut mourir.

VULCAIN ENFANT

Avec Phœbus, l'écume et la brise mobile
Jouent seules dans le port vêtu de rais oblongs.
Les nymphes de la mer, belles aux cheveux blonds,
Sont absentes des flots ignés qui rasent l'île,

Et les nymphes des bois n'ont pas, entre les troncs,
Mis leurs regards de source et l'aube de leurs fronts.

C'est que, près d'un rocher, là-bas, les Néréides,
Les Driades, en chœur, soignent Vulcain blessé
Par Jupiter, Vulcain hors de l'azur lancé :
Il pleure. L'une lui chante des airs candides,

L'autre jette à Zéphir un rire cadencé,
Néda fait miroiter les arbres et les cieux ;
Puis, tendres pour l'enfant, pour son masque foncé,

Les filles de Doris le baisent sur les yeux.

LE SCEPTRE D'AGAMEMNON

Pyracmon, Stéropès, Brontès et Polyphème,
Les quatre Lemniens au robuste poitrail,
Sous le vol des marteaux, avant l'or, le corail,
Ont terminé ce sceptre ouvré comme un poème.

Pour qu'Argos admirât la beauté du travail
Et qu'un respect craintif l'éblouît, — en émail,

Sur le manche, Vulcain a dessiné Minerve.
Il cisèle, plus haut, les rivages d'Ophir,
Méléagre enlevant la vierge Nyllaphir,
Puis Diane Praxis que le berger observe.

Il la présente nue, et le labeur est tel,
Qu'on croit voir frissonner la déesse au zéphir...
Il nimbe de rayons son visage immortel,

Et glisse dans chaque œil un éclat de saphir.

VULCAIN HEUREUX

Sous les rayons noircis des forges de Lemnos,
Le Dieu qui composa les foudres irritables
S'éloigne des marteaux, de l'enclume, des tables,
De l'antre où tout est noir, Vénus et le Paros.

Il boite; il est pelu; ses membres redoutables
Infectent le relent des boucs et des étables.

Pourtant, Cypris l'étreint; elle étreint le dieu laid.
Son geste est haletant qui lui noue à l'épaule
Deux bras souples, pareils aux ramilles du saule,
Deux bras pétris d'amour, de corail et de lait.

C'est que, là-haut, vermeil, bien droit comme une gaule,
Phœbus traverse l'air doré... Contre l'époux,
La déesse rend plus voluptueux son frôle...

Le soleil a blêmi; le soleil est jaloux.

LE COLLIER D'HERMIONE

Dans la chambre où se presse un groupe de servantes,
On habille Hermione. Arné polit sa main,
L'esclave Rumilla prépare le carmin,
Et, dans un vase d'or, Bacchis mêle des plantes,

Rose jaune, fenouil, tubéreuse et cumin,
Pour l'essence dont tous se griseront demain.

Couleur de miel nouveau, pâles comme la cire,
De nuageux péplums gonflent un coffre en bois.
Là, des chaînes; ici, des bracelets étroits...
Les fards et l'ambre blond chargent l'air qu'on respire.

Hermione est parée! Attentive à sa voix,
Nyctimène lui tend d'un geste familier
La boule de cristal qui rafraîchit les doigts, —

Et Vulcain, en boitant, apporte le collier.

NICOLETTE HENNIQUE

A la dure[1]

CHAPITRE XXXIX

Visite aux îles du lac Mono. — Cendres et désolation. — La vie chez la mort. — Notre bateau à la dérive. — Un bond pour la vie. — Tempête sur le lac. — Une masse de mousse de savon. — Curiosités géologiques. — Une semaine sur les Sierras. — Nous l'échappons belle à une explosion comique. — « Fourneau des tas parti. »

A sept heures environ, par un matin de soleil torride, car on était alors en plein été, Higbie et moi nous prîmes l'embarcation et nous partîmes pour un voyage de découverte aux deux îles. Il y avait longtemps que nous en mourions d'envie ; mais nous avions été retenus par la crainte des tempêtes ; car elles étaient fréquentes, et assez violentes pour chavirer sans grande difficulté un canot à rames ordinaire comme le nôtre, et, une fois chaviré, la mort s'ensuivrait en dépit de nos belles prouesses de natation, attendu que cette eau vénéneuse dévore les yeux de l'homme comme du feu et lui consume les viscères s'il embarque une lame. On prétendait qu'il y avait vingt kilomètres pour aller aux îles en ligne directe, une longue trotte et une chaude ; mais la matinée était si calme et si ensoleillée, le lac si cristallin et si mort que nous ne pûmes résister à la tentation. Nous remplîmes d'eau deux gros bidons de fer-blanc (puisque nous ignorions l'emplacement de la prétendue source) et nous partîmes. Les muscles aguerris de Higbie imprimèrent une bonne vitesse à l'esquif ; mais en atteignant notre destination, nous jugeâmes que nous avions trimé plutôt vingt-cinq kilomètres que vingt.

Nous débarquâmes sur la grande île et nous allâmes à terre Nous goûtâmes l'eau des bidons, alors, et nous nous aperçûmes que le soleil l'avait fait tourner ; elle était si corrompue que nous ne pouvions l'avaler ; nous la jetâmes et nous nous mîmes en quête de la source — car la soif augmente vite dès qu'il est manifeste que l'on n'a plus sous la main le moyen de l'étancher. L'île était une longue colline d'une hauteur modérée, toute en cendres et en pierres ponces, où nous enfoncions jusqu'aux genoux à chaque pas et tout autour du sommet s'étendait un mur sourcilleux de rocs calcinés et déchirés. Quand

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* à partir du 1er octobre 1901.

nous parvînmes à ce sommet et que nous pénétrâmes de l'autre côté du mur, nous ne trouvâmes qu'un bassin peu profond, se développant au loin, tapissé de cendres et par ci par là de quelques trainées de sable fin. Par endroits, de pittoresques jets de vapeur fusaient hors des crevasses attestant que si cet ancien cratère s'était retiré des affaires, il restait encore du feu dans ses fournaises. A côté d'un de ces jets de vapeur, s'élevait le seul arbre de l'île, un petit pin du plus gracieux contour et de la plus impeccable symétrie ; sa couleur était d'un vert brillant, la vapeur flottait incessamment à travers ses branches et les humectait perpétuellement. Il constrastrait assez étrangement, ce beau et vigoureux déclassé, avec son sinistre entourage de mort. On aurait dit un fantôme joyeux dans une demeure en deuil.

Nous courûmes partout après la source, traversant l'île dans toute sa longueur (de 3 à 5 kilomètres) et deux fois dans sa largeur, escaladant patiemment les monticules de cendres et nous laissant glisser de l'autre côté sur notre séant en soulevant des volumes étouffants de poussière grise. Mais nous ne trouvâmes rien que de la solitude, des cendres, et un silence à fendre le cœur. A la fin nous remarquâmes que le vent s'était levé et nous oubliâmes notre soif devant notre inquiétude, car, le lac étant calme, nous n'avions pas pris la peine d'amarrer notre bateau. Nous nous hâtâmes jusqu'à un point de vue commandant notre débarcadère et alors... mais de simples paroles ne peuvent décrire notre consternation — le bateau était parti. La situation n'était pas agréable ; au vrai, pour parler ingénument, elle était effrayante. Selon toute vraisemblance, il n'existait pas d'autre embarcation sur le lac entier. Nous étions prisonniers sur une île déserte, dans le voisinage d'amis, qui, chose effroyable, étaient pour le moment incapables de nous secourir; et le plus ennuyeux c'était encore que nous n'avions ni vivres ni eau. Mais bientôt nous aperçûmes le bateau. Il dérivait au hasard, nonchalamment, à une cinquantaine de mètres de la rive, ballotté dans une houle écumeuse. Il dérivait et dérivait sans relâche, mais à la même distance prudente de la terre et nous attendions que la fortune nous favorisât. Au bout d'une demi-heure, il s'approcha d'un cap en saillie, et Higbie courut se poster sur la pointe extrême prêt à l'assaut. Si nous manquions notre coup nous n'avions plus d'espoir. L'embarcation s'approchait maintenant sans cesse du rivage ; mais s'en rapprocherait-elle assez pour qu'il y eût contact ? telle était la question importante. Quand elle arriva

à trente pas de Higbie, j'étais si palpitant que je croyais entendre battre mon propre cœur. Quand, un peu plus tard, elle passa lentement à un court mètre de distance, ce fut comme si mon cœur s'arrêtait ; et quand elle fût exactement en face de lui et recommença à prendre du large, tandis qu'il restait en sentinelle comme une statue, mon cœur s'arrêta, j'en suis sûr. Mais quand il fit un grand bond, l'instant d'après, et retomba bien sur la poupe, je poussai un cri de guerre qui réveilla les solitudes.

Sur le lac, la mer était grosse et le vent croissait. Il se faisait tard aussi, trois ou quatre heures du soir. S'il fallait se risquer, oui ou non, à gagner la terre ferme, c'était une question de quelque importance, mais nous souffrions tellement de la soif que nous décidâmes d'essayer. Hygbie se mit donc à l'ouvrage et je gouvernai à la godille. Quand nous fûmes parvenus à grand peine à deux kilomètres, nons nous vîmes manifestement en sérieux danger, la tempête ayant grandement augmenté. Les lames couraient très hautes, coiffées de crêtes écumeuses, le ciel était tendu de noir et le vent soufflait avec une grande furie. Nous serions revenus en arrière, alors ; seulement nous n'osions pas virer de bord, parce que dès que l'embarcation se serait trouvée dans le creux de la vague elle aurait naturellement chaviré. Notre seule espérance consistait à la maintenir debout à la lame. C'était là une rude tâche, tellement le tangage était dur et tellement étaient violents le choc et la poussée des vagues contre la proue. De temps en temps un des avirons d'Higbie trébuchait sur la crête d'une lame tandis que l'autre faisait pirouetter le bateau en demi-cercle, malgré mon encombrant engin de timonerie. Nous étions perpétuellement trempés par les embruns et quelquefois le bateau embarquait de l'eau. Au bout de quelque temps, si vigoureux que fût mon camarade, ses efforts énergiques commencèrent à le fatiguer ; il voulut changer de place avec moi pour pouvoir se reposer un peu. Mais je lui représentai que cela était impossible, car si l'aviron qui servait à gouverner se trouvait un moment abandonné, le bateau tomberait par le travers à la lame, chavirerait et en moins de cinq minutes nous ingurgiterions quatre ou cinq cents litres d'une eau de lessive qui nous rongerait si vite que nous ne pourrions même pas assister à notre propre enterrement.

Mais rien ne dure éternellement. Au moment où les ténèbres tombaient, nous entrâmes dans le port. Higbie lâcha ses avirons pour crier hourrah, je lâchai le mien pour l'aider, la houle fit pivoter le bateau sur lui-même et nous chavirâmes.

La torture que l'eau d'alcali inflige aux écorchures, aux ecchymoses et aux ampoules des mains est indicible, et seul un graissage complet peut la tempérer ; malgré cela, nous mangeâmes, nous bûmes et dormîmes bien cette nuit-là.

En parlant des particularités du lac Mono, j'aurais dû mentionner que par endroits s'élèvent sur ses bords de pittoresques agglomérations d'un roc blanchâtre à gros grain qui ressemble à du mortier grossier et durci ; si l'on casse des fragments de roc on y trouve parfaitement formés et pétrifiés des œufs de goélands, profondément enfouis dans la terre. Comment sont-ils venus là ? Je me borne à citer le fait, car c'en est un — et je laisse au lecteur géologue cette noisette à casser à loisir et ce problème à résoudre à sa façon.

Au bout d'une semaine nous nous rendîmes dans les sierras pour une excursion de pêche ; nous passâmes plusieurs jours au bivouac au pied du neigeux Castle Peak, et nous pêchâmes la truite avec succès dans un gracieux lac en miniature dont la surface était entre 3.300 et 3.600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous nous rafraîchissions durant les chaudes après-midi d'août en nous asseyant sur des couches de neige de 3 mètres d'épaisseur, dont les bords abritaient un beau gazon et des fleurs délicates qui s'y épanouissaient somptueusement. Pendant la nuit, nous nous amusions à crever de froid. Ensuite nous revînmes au lac Mono et, voyant que l'agitation causée par le ciment se calmait un peu, nous décampâmes et nous retournâmes à Esmeralda. M. Ballou poussa quelques reconnaissances à l'entour, puis, en augurant mal, repartit tout seul pour le Humboldt.

Vers cette époque se produisit un petit incident qui a toujours à mes yeux revêtu quelque intérêt par la raison qu'il faillit bien amener mes obsèques. Dans un temps où l'on s'attendait à l'attaque des Indiens, les habitants cachaient leur poudre de guerre dans des endroits où elle se trouvât en sûreté, sans cesser d'être à la portée de leur main en cas de besoin. Un de nos voisins en avait caché six boîtes dans le four d'un vieux fourneau de cuisine qui se trouvait en plein air près d'un appentis ou hangar en planchas et dès lors il n'y pensa jamais plus. Nous louâmes un Indien à demi domestique pour faire notre blanchissage et il prit position sous le hangar avec son baquet. Le vénérable fourneau de cuisine reposait à dix pas de lui, juste en face. A la fin, il lui vint à l'idée que de l'eau chaude vaudrait mieux que de l'eau froide ; il s'en alla faire du feu sous ce magasin à poudre oublié et y posa une bouillotte. Après, il revint à

son baquet. Là-dessus, moi j'entrai dans l'appentis, je jetai par terre de nouveau linge et j'allais partir, lorsque le fourneau fit explosion avec une détonation prodigieuse et disparut sans qu'il en restât un vestige. Des fragments tombèrent dans les rues à deux cents mètres de là, bien comptés. Presque le tiers de la toiture du hangar fut détruit, et l'un des couvercles du fourneau, après avoir coupé en deux la moitié d'un petit poteau en avant de l'Indien, siffla entre nous deux et se planta dans la paroi au-delà. J'étais blanc comme un linge, aussi faible qu'un poulet et sans parole. Mais l'Indien ne laissa percer ni détresse ni même nul malaise. Il s'arrêta simplement de laver, se pencha en avant pour examiner un moment le terrain nettoyé et vacant, puis remarqua : « Mph ! l'fourneau des tas parti ! » puis il reprit son lessivage aussi placidement que si c'était là un acte tout à fait ordinaire de la part d'un fourneau. Je dois expliquer que « des tas », dans le patois des Indiens, veut dire « beaucoup ». Le lecteur concevra toute l'amplitude de sa signification dans le cas présent.

CHAPITRE XL

La mine du Wide West. — Un filon borgne. — Enfin!

J'arrive maintenant à un curieux épisode, le plus curieux, je crois, qui eût jusque-là signalé ma paresseuse, inutile, insouciante carrière. Hors du flanc d'une colline, vers le haut de la ville, proéminait une muraille d'affleurements de quartz rougeâtre, crête apparente d'un filon argentifère, qui se prolongeait loin dans les profondeurs du sol. Naturellement c'était la propriété d'une compagnie intitulée « Wide West » (le Vaste Ouest). Il y avait un puits de 20 à 25 mètres creusé à la partie inférieure des affleurements ; tout le monde connaissait le roc qui en sortait — un roc passablement riche, mais rien d'extraordinaire. Je remarquerai ici que, quoique, aux yeux de l' « étranger » ignorant, tout le quartz d'un district particulier soit à peu près pareil, un ancien habitant du camp jette un coup d'œil sur un tas de rocs mélangés, en sépare les fragments et vous dit de quelle mine vient chacun d'eux aussi facilement qu'un confiseur sépare et classifie les différentes espèces et qualités de sucre candi, dans un tas mélangé de cet article.

Tout d'un coup la ville fut en proie à une surexcitation extraordinaire. Selon le parler des mines, « la Wide West avait

trouvé la veine ». Tout le monde alla voir les nouveaux déblais et, pendant quelques jours, il y eut une telle foule aux abords du puits de la Wide West, qu'un étranger aurait cru qu'on y tenait un meeting. Nul autre sujet n'occupait les conversations, que cette riche découverte ; personne ne pensait ni ne rêvait à autre chose. Chaque individu emportait un échantilloc, le pilait dans un mortier, le délayait dans sa cuillère de corne et, muet de stupeur, restait en extase devant le résultat miraculeux. Ce n'était pas un roc dur, mais un corps noir et décomposé qui s'effritait dans la main comme une pomme de terre bouillie et montrait, quand on l'étalait sur du papier, une épaisse moucheture d'or et de particules d'argent natif. Higbie en apporta une poignée dans la cabane et, quand il l'eut diluée, son étonnement devint indescriptible. Les titres de la Wide West s'élevèrent jusqu'au septième ciel. On disait que des offres répétées s'étaient produites à raison de mille dollars le pied et avaient été promptement repoussés. Tout le monde en était bleu, bleu de ciel simplement — mais moi j'en étais indigo, parce que je ne possédais aucune action de la Wide West. Le monde me semblait vide et l'existence un martyre. Je perdis l'appétit et je cessai de m'intéresser à rien. Pourtant il me fallait rester à écouter l'allégresse des autres, parce que je n'avais pas d'argent pour quitter le camp.

La Compagnie du Wide West mit un terme à l'emport des échantillons et pour cause, car chaque poignée de minerai valait une somme importante. Pour en donner une idée, je dirai qu'un lot de seize cents livres de ce minerai fut vendu brut sur le carreau de la mine à un dollar la livre, et que l'acheteur l'emporta à dos de mulets, 245 kilomètres à travers la montagne jusqu'à San Francisco, certain d'en tirer encore un bénéfice qui le dédommagerait richement de toutes ses peines.

La Wide West commanda aussi à son contremaître de refuser l'entrée de la mine à tout ouvrier du dehors, en tout temps et sans exception. Je continuais mes méditations « azurées », Higbie poursuivait aussi les siennes, mais elles étaient d'un autre genre. Il retournait le roc, l'examinait à la loupe, l'inspectait sous différents jours et sous différents angles et, après chaque expérience, s'exprimait à lui-même, en monologue, une seule et même opinion invariable, sous une seule et même formule invariable :

— Ce n'est pas du roc de la Wide West.

Il dit une ou deux fois qu'il voulait aller jeter un coup d'œil dans le puits de la Wide West, quand on devrait lui tirer dessus

pour la peine. Moi j'étais désolé et je ne me souciais guère qu'il y allât ou qu'il n'y allât pas.

Il échoua ce jour-là et essaya de nouveau le soir, il échoua encore; il se leva à l'aube, essaya et échoua encore. Alors. il se mit en embuscade dans la brousse pendant des heures et des heures, attendant que les deux ou trois ouvriers allassent dîner à l'ombre d'un bloc de rocher: il fit une première tentative, prématurément — l'un des hommes revint chercher quelque chose; il essaya encore; il arrivait presque à la bouche du puits, quand un autre ouvrier se leva de derrière le rocher comme pour reconnaître les environs et il se jeta à plat-ventre sans bouger; ensuite il rampa jusqu'à l'ouverture du puits, à l'aide des pieds et des mains, jeta vivement un regard circulaire autour de lui, empoigna la corde et se laissa glisser jusqu'au fond. Il disparut dans l'obscurité d'une « galerie latérale » au moment même où une tête se montrait à l'orifice du puits et où une voix poussait un « ohé » auquel il ne répondit pas. Il ne fut plus dérangé. Une heure après il rentra dans notre cabane, en ébullition, rouge, prêt à éclater d'enthousiasme [illegible] primé et il s'exclama en un chuchotement de théâtre [illegible]

— Je le savais bien, nous sommes riches ! [illegible] BORGNE !

Je crus sentir l'univers chanceler so[illegible]
la conviction — le doute encore [illegible]
stupéfaction, la crédulité, l'ine[illegible]
ginables tourbillonnaient tou[illegible]
poitrine et mon cerveau et je [illegible]
Au bout d'un moment ou deux [illegible]
remis d'aplomb en un soubresa[illegible]

— Répétez-moi ça !

— C'est un filon borgne !

— Camarade ! il faut brûler la mais[illegible]
Allons dehors chercher un endroit où l'on [illegible]
Mais à quoi bon ! C'est cent fois trop beau p[illegible]

— C'est un filon borgne, je parie un million ! [illegible] rale-assiette, lit d'argile, tout complet !

Il agita son chapeau et poussa trois vivats, [illegible] jetai le doute à tous les vents et je fis chorus [illegible] Car je valais un million de dollars et je ne me [illegible] c'était classe ou congé.

Mais peut-être que je devrais m'expliquer. U[illegible] c'est un filon qui n'affleure pas à la surface. Le[illegible] où chercher de pareils filo[illegible] on les découv[illegible]

dant le percement d'un tunnel ou le forage d'un
connaissait parfaitement bien le roc de la Wide West
avait examiné les nouvelles extractions, plus
que le minerai ne pouvait venir de la mine de
à lui seul dans tout le camp l'idée était
filon borgne au fond du puits et que les
mêmes n'en soupçonnaient rien. Il avait
llemagne, en
cendit dans le puits, il reconnut que le
rèce, en Pales-
direction indépendante à travers la
ut, de tous les
la coupant en diagonale et qu'il était
enveloppes de rocher et d'argile bien
il était à la merci du public. Les deux
non !
distincts, il était aisé à tout mineur
la Wide West et lequel ne lui
mille dollars pour
qu'il serait bon de nous
nâmes donc le contre-
ce soir là et nous
oucher et il menace de
Higbie lui
— N
en

es nous reconnûmes que ce
Nous nous levâmes donc et
nant des pipes jusqu'au jour.
la cuisine. J'avais toujours dé-
bominais.
e en ville. L'émotion avait été
e fois-ci elle était encore plus con-
par les rues heureux et serein. Hig-
rt deux cent mille dollars au contre-
la mine. Je répondis qu'il ferait beau
pour ce prix-là. Mes prétentions étaient
était un million de dollars. Pourtant, en
s que si on me l'avait offert, cela n'aurait
que me faire exiger davantage.
isir abondant à être riche. Un individu m'of-
rois cents dollars contre ma simple signature,
fait m'apportait la sensation la plus palpable
s que j'avais encore éprouvées : que j'étais riche
sans l'ombre d'un doute. Il fut suivi de nombre
oignages de la même nature — parmi lesquels je
rai de mentionner l'acte du boucher qui nous apporta
ion de viande et ne souffla mot de l'argent.
s lois du district, les « découvreurs » ou concession-

pour la peine. Moi j'étais désolé et je ne me souciais guère qu'il y allât ou qu'il n'y allât pas.

Il échoua ce jour-là et essaya de nouveau le soir, il échoua encore; il se leva à l'aube, essaya et échoua encore. Alors. il se mit en embuscade dans la brousse pendant des heures et des heures, attendant que les deux ou trois ouvriers allassent dîner à l'ombre d'un bloc de rocher; il fit une première tentative, prématurément — l'un des hommes revint chercher quelque chose; il essaya encore; il arrivait presque à la bouche du puits, quand un autre ouvrier se leva de derrière le rocher comme pour reconnaître les environs et il se jeta à plat-ventre sans bouger; ensuite il rampa jusqu'à l'ouverture du puits, à l'aide des pieds et des mains, jeta vivement un regard circulaire autour de lui, empoigna la corde et se laissa glisser jusqu'au fond. Il disparut dans l'obscurité d'une « galerie latérale » au moment même où une tête se montrait à l'orifice du puits et où une voix poussait un « ohé » auquel il ne répondit pas. Il ne fut plus dérangé. Une heure après il rentra dans notre cabane, en ébullition, rouge, prêt à éclater d'enthousiasme comprimé et il s'exclama en un chuchotement de théâtre :

— Je le savais bien, nous sommes riches! C'EST UN FILON BORGNE!

Je crus sentir l'univers chanceler sous mes pieds. Le doute — la conviction — le doute encore — l'exultation, l'espérance, la stupéfaction, la crédulité, l'incrédulité, toutes les émotions imaginables tourbillonnaient tour à tour en tumulte à travers ma poitrine et mon cerveau et je ne pouvais prononcer une parole. Au bout d'un moment ou deux de cette frénésie mentale, je me remis d'aplomb en un soubresaut et je dis :

— Répétez-moi ça!

— C'est un filon borgne!

— Camarade! il faut brûler la maison ou tuer quelqu'un! Allons dehors chercher un endroit où l'on puisse crier hourrah! Mais à quoi bon! C'est cent fois trop beau pour être vrai! »

— C'est un filon borgne, je parie un million! avec paroi-latérale-assiette, lit d'argile, tout complet!

Il agita son chapeau et poussa trois vivats, de mon côté je jetai le doute à tous les vents et je fis chorus avec résolution. Car je valais un million de dollars et je ne me souciais plus si c'était classe ou congé.

Mais peut-être que je devrais m'expliquer. Un filon borgne, c'est un filon qui n'affleure pas à la surface. Le mineur ne sait où chercher de pareils filons, mais on les découvre souvent pen-

dant le percement d'un tunnel ou le forage d'un puits. Higbie connaissait parfaitement bien le roc de la Wide West, et plus il avait examiné les nouvelles extractions, plus il s'était persuadé que le minerai ne pouvait venir de la mine de Wide West. Ainsi à lui seul dans tout le camp l'idée était venue qu'il y avait un filon borgne au fond du puits et que les gens de la mine eux-mêmes n'en soupçonnaient rien. Il avait raison. Lorsqu'il descendit dans le puits, il reconnut que le filon borgne suivait sa direction indépendante à travers la veine de la Wide West, en la coupant en diagonale et qu'il était renfermé dans ses propres enveloppes de rocher et d'argile bien définies. Par conséquent, il était à la merci du public. Les deux filons étant parfaitement distincts, il était aisé à tout mineur de voir lequel appartenait à la Wide West et lequel ne lui appartenait pas. Nous réfléchîmes qu'il serait bon de nous procurer un ami puissant, nous emmenâmes donc le contre-maître de la Wide West dans notre cabane ce soir là et nous lui révélâmes la grande surprise.

Higbie lui dit :

— Nous allons prendre possession de ce filon borgne, le faire enregistrer et faire établir notre droit de propriété, puis défendre à la Wide West d'en extraire à l'avenir aucun minerai. Vous ne pouvez en cette circonstance rendre aucun service à votre compagnie, personne ne le peut. Je descendrai dans le puits avec vous et je prouverai à votre entière satisfaction que c'est bien là un filon borgne. Eh bien ! maintenant, nous vous proposons de vous associer à nous et de revendiquer le filon sous nos trois noms. Votre réponse ?

Que pouvait répondre un homme à qui l'occasion se présentait, rien qu'en étendant la min, d'entrer en possession d'une fortune sans risque d'aucune sorte, sans léser personne ni attacher à son nom la moindre ombre de déshonneur ? Il ne pouvait que dire : « Accepté. »

L'avis fut affiché dans la soirée et dûment couché sur les livres de l'enregistrement avant dix heures. Nous prenions possession de deux cents pieds chacun — six cents pieds en tout — l'organisation la plus réduite et la plus compacte de tout le district et la plus facile à exploiter.

Personne n'aura l'étourderie de supposer que nous avons dormi cette nuit-là. Higbie et moi, nous nous couchâmes à minuit, mais ce ne fut que pour rester éveillés, en proie à nos pensées, à nos rêves, à nos projets. La cabane délabrée, sans plancher, était un palais, les couvertures grisâtres et rapiécées, de la soie, les meubles, du bois de rose et de l'acajou. Chaque

splendeur nouvelle surgissant de mes visions de l'avenir me retournait sur mon lit ou me redressait sur mon séant comme le choc d'une pile électrique. Nous nous renvoyions de l'un à l'autre des fragments de conversation. A un moment Higbie me dit :

— Quand est-ce que vous retournez à la maison... aux États-Unis ?

— Demain ! une ou deux évolutions, et assis — eh bien, non, mais le mois prochain au plus tard.

— Nous partirons par le même vapeur.

— Convenu.

Un silence :

— Le vapeur du 10 ?

— Oui, non, du Ier.

— Parfait.

Nouveau silence :

— Où habiterez-vous ? dit Higbie,

— A San Francisco.

— Moi aussi.

Silence.

— Trop haut, trop à grimper, fit Higbie.

— Où çà ?

— Je pensais à Russian-Hill — pour y bâtir une maison.

— Trop à grimper ? Vous n'avez donc pas votre voiture ?

— C'est juste, j'oubliais.

Silence.

— Camarade, quel genre de maison allez-vous bâtir ?

— Je me le demandais, trois étages et des combles.

— Oui, mais en quoi ?

— Eh bien, je n'en sais trop rien. En briques, je suppose.

— En briques, pouah !

— Pourquoi ? quel est votre plan, à vous ?

— Façades en pierres de taille — des glaces aux fenêtres — la salle de billard donnant sur la salle à manger — des statues, des tableaux — un bosquet, une pelouse de deux arpents — une serre — un chien en fonte sur le perron — des chevaux gris, un landau et un cocher avec une cocarde à son chapeau.

— Mâtin !

Long silence.

— Camarade, quand est-ce que vous irez en Europe ?

— Mais, je n'y avais pas encore pensé. Et vous ?

— Au printemps,

— Vous resterez tout l'été ?

— Tout l'été! Je resterai trois ans.

— Non — mais sérieusement?

— Certainement.

— J'irai avec vous.

— Mais bien sûr.

— Dans quel pays de l'Europe irez-vous ?

— Dans tous. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et en Italie; en Suisse, en Syrie, en Grèce, en Palestine, en Arabie, en Perse, en Egypte, partout, de tous les côtés.

— Ça me va.

— Parfait.

— Il ne sera pas dans un sac, le voyage! non!

— Nous dépenserons trente ou quarante mille dollars pour ça!

Encore un long silence.

— Higbie, nous devons six dollars au boucher et il menace de nous couper le...

— Asseyez-vous dessus.

— Amen!

Et ainsi de suite. Vers trois heures nous reconnûmes que ce n'était pas la peine de continuer. Nous nous levâmes donc et nous jouâmes au jacquet, en fumant des pipes jusqu'au jour. C'était mon jour de semaine à la cuisine. J'avais toujours détesté la cuisine, à présent je l'abominais.

La nouvelle était répandue en ville. L'émotion avait été grande la première fois; cette fois-ci elle était encore plus considérable. Je me promenais par les rues heureux et serein. Higbie me dit qu'on avait offert deux cent mille dollars au contremaître pour son tiers de la mine. Je répondis qu'il ferait beau me voir vendre le mien pour ce prix-là. Mes prétentions étaient grandioses. Mon chiffre était un million de dollars. Pourtant, en toute loyauté, je crois que si on me l'avait offert, cela n'aurait pas eu d'autre effet que me faire exiger davantage.

Je prenais un plaisir abondant à être riche. Un individu m'offrit un cheval de trois cents dollars contre ma simple signature, sans endos. Ce fait m'apportait la sensation la plus palpable de toutes celles que j'avais encore éprouvées: que j'étais riche pour de bon, sans l'ombre d'un doute. Il fut suivi de nombre d'autres témoignages de la même nature — parmi lesquels je me permettrai de mentionner l'acte du boucher qui nous apporta double ration de viande et ne souffla mot de l'argent.

Selon les lois du district, les « découvreurs » ou concession-

naires de mines étaient obligés d'exécuter une somme de travail honnête et raisonnable sur leur nouvelle propriété dans les dix jours suivant la concession, sinon ils en étaient déchus et quiconque pouvait s'en emparer à sa guise. Nous décidâmes donc de nous mettre au travail le lendemain. Au milieu de l'après-midi en sortant du bureau de poste, je rencontrai un M. Gardiner qui me raconta que le capitaine John Nye était chez lui (au ranch de Nine-Miles), au lit et gravement malade, et que sa femme et lui n'arrivaient pas à donner au patient les soins et l'assistance que son cas demandait. Je répondis que, s'il voulait m'attendre un moment, j'irais l'aider auprès du malade. Je courus à la cabane prévenir Higbie. Il était absent, mais je laissai sur la table un mot à son adresse et, quelques minutes après, je quittais la ville dans le chariot de Gardiner.

CHAPITRE XLI

Un rhumatisant. — Je pars. — Notre ballon crève.
Notre troisième associé.

Le capitaine Nye était vraiment très malade d'un rhumatisme spasmodique. Mais le vieux monsieur restait lui-même, c'est-à-dire qu'il était aimable et courtois quand il ne souffrait pas et qu'il devenait un chat sauvage d'une violence singulière quand les choses se gâtaient. Était-il en train de sourire, et assez gaîment ma foi, qu'un subit accès de son mal le prenait et que son sourire s'éteignait dans un paroxysme de fureur. Il geignait, se lamantait et hurlait d'angoisse et remplissait les intervalles avec les jurons les plus laborieux qu'une forte conviction et une belle imagination pussent inventer. En temps ordinaire, il savait à l'occasion jurer pertinemment et manier ses adjectifs avec un grand discernement ; mais quand l'accès le tenait, c'était pénible de l'entendre, tellement il devenait maladroit. Malgré tout je l'avais vu soigner un malade lui-même et accepter patiemment les inconvénients de la situation. Par conséquent j'étais résolu à lui laisser toute latitude, maintenant que son tour était venu. Il ne pouvait pas me démonter avec tous ses emportements et ses imprécations : mon esprit avait de l'occupation sur la planche et il s'y absorbait nuit et jour, quel que fût d'ailleurs le travail ou l'oisiveté de mes mains. Je modifiais et perfectionnais les plans de ma maison, j'examinais s'il ne vaudrait pas mieux placer la salle de billard dans les combles

au lieu de la mettre au même étage que la salle à manger; j'essayais aussi de me décider entre le vert et le bleu pour les tentures du salon; car, quoique ma préférence fût pour le bleu, je craignais que ce ne fût une couleur trop prompte à se faner à la poussière et au soleil; tandis que je désirais donner au cocher une modeste livrée, j'étais indécis au sujet du valet de chambre; il m'en fallait un et j'avais bien l'intention d'en avoir un, mais je voulais qu'il pût paraître et exercer ses fonctions en civil, parce que je redoutais un peu tant d'apparat. Et pourtant, étant donné que feu mon grand-père avait eu un cocher et un train de maison à l'avenant, mais pas de livrées, je me sentais comme appelé à l'éclipser, ou à éclipser ses mânes tout au moins; j'organisais aussi le voyage en Europe et je parvins à à en tracer parfaitement le canevas, quant au parcours et au temps à y consacrer — moins une seule exception savoir : s'il fallait traverser le désert du Caire à Jérusalem à dos de chameau ou aller par mer jusqu'à Beyrouth et de là m'enfoncer dans les terres par caravane. En attendant j'écrivais tous les jours à mes amis à la maison pour les informer de tous mes projets et les charger de trouver une belle résidence pour ma mère et d'en débattre le prix avant mon arrivée ; et aussi, leur prescrivant de vendre ma terre de Tennessee et d'en verser le montant à la caisse de secours et de retraites de l'union typographique dont j'avais été longtemps un membre zélé. (Cette terre de Tennessee était la propriété de la famille depuis longtemps et promettait de nous doter de l'opulence un jour ou l'autre ; elle nous le promet toujours, mais d'une façon moins violente.)

Après que j'eus soigné le capitaine neuf jours, il se trouva un peu mieux, quoique très faible. Pendant l'après-midi nous le soulevâmes sur une chaise et nous lui donnâmes un bain de vapeur d'alcool, puis nous nous mîmes en devoir de le réinstaller dans son lit. Il nous fallait être extrêmement attentifs, car le moindre tiraillement faisait naître la douleur. Gardiner tenait les épaules et moi les jambes ; par malheur je vins à trébucher et le patient tomba lourdement sur son lit dans une agonie de torture. Jamais de ma vie je n'ai entendu quelqu'un sacrer pareillement. Il s'emporta comme un fou furieux et essaya de saisir un revolver sur la table, mais je m'en emparai. Il m'ordonna de prendre la porte et fit serment avec un monde de jurons de me tuer n'importe où il me rencontrerait, quand il se retrouverait sur pied. Ce n'était rien qu'un accès de fureur et ne tirait pas à conséquence. Je savais bien qu'au bout d'une heure il n'y

penserait plus, peut-être même qu'il le regretterait ; mais cela m'irrita un peu sur le moment, si bien que je me déterminai à regagner Esmeralda. Je me disais qu'il pouvait se tirer d'affaire tout seul à présent, puisqu'il partait sur la piste de guerre. Je dînai et dès que la lune se leva je commençai mon voyage de 15 kilomètres à pied. Les millionnaires eux-mêmes n'avaient pas besoin de chevaux dans ce temps-là pour une trotte de 15 kilomètres sans bagages.

Comme je montais sur la hauteur dominant la ville, il était minuit moins le quart. Je jetai un regard sur la colline qui formait l'autre revers de la gorge et, sous le brillant clair de lune, j'aperçus ce qui me parut environ la moitié de la population du village massée sur le domaine de la Wide-West. Mon cœur bondit d'allégresse et je me dis : « On a fait encore une trouvaille ce soir, et plus riche que jamais, sans doute. » Je partis dans cette direction, mais je me ravisai ; je pensai que la trouvaille serait de bonne garde et que j'avais grimpé assez de collines pour une seule soirée. Je continuai à descendre dans la ville et, au moment ou je passais devant une boulangerie allemande une femme se précipita dehors et me supplia d'entrer à son secours. Son mari avait une attaque, disait-elle. J'entrai et je trouvai qu'elle avait raison, il avait l'air d'en avoir cent condensées en une seule.

Il y avait là deux allemands qui essayaient de le maîtriser et qui n'y réussissaient pas trop. Je courus une ou deux maisons plus haut dans la rue, je réveillai un docteur endormi, je l'emmenai à moitié vêtu et, à nous quatre, nous luttâmes à mains plates avec le malade, nous le droguâmes, nous le douchâmes et nous le saignâmes, tandis que la pauvre allemande s'acquittait de ses fonctions de pleureuse. Il se calma alors et, de compagnie avec le docteur, je me retirai, le laissant aux mains de ses amis.

Il était un peu plus d'une heure. Comme je passais devant la porte de la cabane, fatigué mais content, la lumière enfumée d'une chandelle de suif me révéla Higbie assis près de la table en bois blanc, fixant un regard stupide sur mon mot d'écrit qu'il tenait à la main, le visage pâle, vieilli et hagard. Je fis halte pour le regarder. Il me regarda de son côté, tout hébété ; je pris la parole.

— Higbie, quoi ? qu'est-ce qu'il y a?

— Nous sommes ruinés... Nous n'avons pas fait le travail... Le filon borgne est reconcédé.

C'en était assez, je m'assis écœuré, brisé, navré et déses-

péré pour de bon. La minute d'avant, j'étais riche et débordant de vanité, maintenant j'étais indigent et très humble. Nous demeurâmes immobiles sur nos chaises pendant une heure, tout à nos pensées, tout aux vains et inutiles reproches de nos consciences, tout à nos « pourquoi n'ai-je pas fait ceci? « et pourquoi n'ai-je pas fait cela? » Mais ni l'un ni l'autre ne prononçâmes un mot.

Ensuite nous nous abandonnâmes à nos explications mutuelles et le mystère s'éclaircit. Il apparut que Higbie avait compté sur moi, comme moi j'avais compté sur lui et comme tous deux nous avions compté sur le contremaître. Quelle folie! C'était la première fois que le constant et rassis Higbie avait laissé une affaire importante au hasard et manqué de fidélité dans l'accomplissement consciencieux d'un engagement.

Mais il n'avait eu nulle connaissance de mon billet avant l'instant présent, et c'était la première fois qu'il pénétrait dans la cabane depuis notre dernière entrevue. Lui aussi avait laissé un mot pour moi dans ce fatal après-midi; il était arrivé à cheval et avait regardé par la fenêtre et, se trouvant pressé, avait jeté le billet dans la cabane par l'ouvertured'un carreau cassé. Il était encore là sur le sol, où il était resté intact pendant neuf jours.

« Ne manquez pas de faire le travail nécessaire avant que les » dix jours n'expirent. W. vient de passer et m'a prévenu. Je dois » le rejoindre au lac Mono, d'où nous repartirons ce soir. Il » dit qu'il trouvera cette fois et sûrement. »

« W » signifiait Whiteman naturellement. Ce ciment trois fois maudit! Et voilà! Un vieux mineur comme Higbie ne pouvait pas plus résister à le fascination d'une mystérieuse histoire de mines, telle que cette bourde à propos de ciment, que se retenir de manger quand il avait faim. Il y avait des mois qu'il rêvait de ce merveilleux ciment et alors, malgré la voix de sa raison, il s'en était allé et avait joué la partie en abandonnant à ma sauvegarde une mine qui valait un million de veines de ciment non découvertes. On ne les avait pas suivis cette fois-ci. Sortir à cheval de la ville en plein jour, c'était une action si banale qu'elle n'avait attiré l'attention de personne. Ils avaient pousuivi, disait-il, leurs investigations dans les retraites des montagnes pendant neuf jours, sans succès, impossible de trouver le ciment. Alors une crainte surnaturelle l'avait saisi qu'un accident n'eût empêché l'exécution du travail nécessaire à notre possession du filon borgne (quoique cela lui parût à peine possible) et aussitôt il était reparti pour la maison en toute hâte. Il aurait atteint Esmeralda à temps, mais son cheval se couronna et il dut faire à

pied une grande partie du chemin. Et voilà comment il entra à Esmeralda par une route au moment où j'y entrais par l'autre. Ce fut lui pourtant qui montra le plus d'énergie, car il se rendit droit à Wide West au lieu de se rebuter contre moi. Il arriva là de cinq à dix minutes trop tard ! L' « avis » était déjà affiché, la « reconcession » de notre mine effectuée sans rémission et la foule en train de se disperser rapidement. Il recueillit quelques détails avant de quitter le terrain. Le contremaître n'avait pas paru dans les rues depuis le soir ou nous avions revendiqué la mine ; un télégramme l'avait appelé en Californie pour une affaire de vie ou de mort, à ce qu'on disait. En tous cas, il n'avait fait aucun travail et les yeux vigilants de la population prenaient note de la circonstance. Sur le minuit de ce calamiteux dixième jour, le filon devenait reconcessible, et vers onze heures la côte était noire de gens, prêts à monter et à se l'octroyer. C'était ça la foule que j'avais vue quand je m'étais figuré que l'on venait de faire une nouvelle trouvaille — idiot que j'étais, Nous avions tous les trois le même droit que n'importe qui à la reconcession du filon, pourvu que nous fussions assez lestes. Dès qu'on annonça minuit, quatorze hommes, dûment armés et décidés à défendre leur acte, affichèrent leur « avis » et proclamèrent leur propriété du filon borgne sous le nouveau nom de la « Johnson ». Mais notre associé A. D. Allen, le contre-maître, se montra subitement à cet instant, un revolver armé à la main et leur enjoignit d'ajouter son nom sur la liste, sans quoi il allait « éclaircir un peu la Compagnie Johnson ». C'était un splendide gaillard, mâle et déterminé, connu pour tenir sa parole, aussi négocia-t-on une transaction. On l'inscrivit pour une centaine de pieds, chacun se réservant les deux cents pieds habituels. Voilà l'histoire des événements de la soirée telle que Higbie l'avait apprise de la bouche d'un ami en revenant de la maison.

Higbie et moi nous décampâmes le lendemain matin pour une nouvelle expédition minière, heureux de quitter le théâtre de nos souffrances, et après un mois ou deux de tribulations et de désappointements, nous retournâmes une fois de plus à Esmeralda. Nous apprîmes alors que les compagnies de la Wide West et de la Johnson avaient fusionné, que le capital ainsi réuni comprenait cinq mille pieds ou actions, que le contremaître, appréhendant des litiges épineux et jugeant laborieux le fonctionnement d'une aussi vaste organisation, avait vendu ses cent pieds pour quatre-vingt-dix mille dollars en or et était parti chez lui, aux États, pour en jouir. Puisque l'action valait

un chiffre aussi coquet, avec cinq mille participants dans la Société, cela m'éblouit de songer à ce qu'elle aurait valu à l'origine avec nos six cents premières parts seules.

C'est la différence qu'il y a entre six cents hommes qui possèdent une maison et cinq mille. Nous aurions été millionnaires si seulement nous avions fait une petite journée de travail avec la pelle et la pioche sur notre domaine pour nous en assurer la propriété.

Cela semble à la lecture un conte fantastique plein d'extravagance, mais l'attestation de nombreux témoins, ainsi que celle des registres officiels du district d'Esmeralda est facile à obtenir pour prouver la véracité de cette histoire; je peux me la procurer à tout instant et avancer que j'ai été absolument et sans conteste à la tête d'un million de dollars une fois dans ma vie, pendant dix jours.

Il y a une année, mon estimé et de tous points estimable comillionnaire Higbie m'écrivit d'un obscur petit campement de mineurs en Californie, qu'après neuf ou dix années de peines et d'efforts il se voyait enfin en position de disposer de 2.500 dollars et qu'il avait l'intention de se lancer dans la fruiterie sur un pied modeste. Combien une pareille idée l'aurait offensé cette nuit-là, où couchés dans notre cabane, nous projetions des voyages en Europe et des maisons en pierres de taille sur Russian Hill!

CHAPITRE XLII

« Maître Jacques ». — Mineur encore une fois. — Tir à la cible. Je deviens journaliste urbain.

Que faire ensuite?

Question importante. Je m'étais lancé dans le monde pour m'y tirer d'affaire à l'âge de treize ans (car mon père avait répondu pour des amis et, quoiqu'il nous laissât un somptueux héritage de fierté dans son beau sang virginien avec sa distinction nationale, je découvris bientôt que je ne pourrais vivre exclusivement là-dessus sans y ajouter à l'occasion un morceau de pain en guise de digestif).

J'avais gagné mon existence dans divers métiers, mais je n'avais étourdi personne de mes succès; pourtant la liste s'en offrait à moi avec complète liberté de choisir, pourvu que je voulusse bien travailler, ce qui ne me disait pas, après tant

d'opulence. J'avais été une fois employé chez un épicier pendant un jour; mais j'avais tant consommé de sucre en ce laps de temps, que j'avais été relevé de mes fonctions par le propriétaire; il voulait me voir dehors pour m'avoir comme client. J'avais étudié le droit une semaine entière, puis je l'avais abandonné, parce que c'était par trop ennuyeux et insupportable. Je m'étais consacré un moment à l'étude de la science du forgeron, mais j'avais perdu tant de temps à essayer d'arranger le soufflet de manière à ce qu'il soufflât tout seul, que le patron m'avait disgracié, en me prédisant que je tournerais mal. J'avais été quelque temps employé chez un libraire, mais les clients me dérangeaient tellement que je ne pouvais pas lire à mon aise, sur quoi le propriétaire me donna un congé et oublia d'en fixer le terme. J'avais servi chez un apothicaire la moitié d'un été, mais mes ordonnances furent malheureuses, et il paraît que nous vendîmes plus de pompes à estomac que d'eau de seltz. Donc je dus me retirer . J'étais arrivé à faire de moi un imprimeur passable, dans l'idée que je deviendrais un jour un nouveau Franklin, mais je ne sais pourquoi la ressemblance s'arrêtait là jusqu'à présent. Il n'y avait pas de place vacante à l' « Union » d'Esmeralda et d'ailleurs, j'avais toujours été un compositeur si lent que j'enviais les prouesses des apprentis de seconde année; quand je prenais la besogne, les chefs d'ateliers m'insinuaient qu'on en aurait besoin dans le courant de l'année.

Comme pilote de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, j'étais dans la bonne moyenne, et je n'avais aucune honte de mes capacités en ce genre; les salaires montaient à 250 dollars par mois, logé et nourri, et je grillais de me retrouver à mon poste, derrière une roue, et de ne plus jamais vagabonder; mais je m'étais récemment rendu si grotesque dans mes lettres aux miens à propos du filon borgne et de mon excursion en Europe, que j'imitai maint et maint pauvre mineur désapointé, mes prédécesseurs. Je me dis : « Je suis fini et je ne retournerai jamais à la maison pour me faire plaindre et bafouer. » J'avais été secrétaire particulier, mineur d'argent, ouvrier dans une raffinerie d'argent, et en chacune de ces qualités une nullité, et maintenant...

Que faire ?

Je cédai à l'appel de Higbie et je consentis à tâter encore une fois du métier de mineur. Nous grimpâmes bien haut sur le flanc de la montagne et nous nous mîmes à l'ouvrage sur une mauvaise petite concession à nous, pourvue d'un puits d'un mètre cin-

quante de profondeur. Higbie y descendit et travailla bravement avec son pic jusqu'à ce qu'il eût détaché une quantité de rocs et de décombres, puis je pris sa place avec une pelle à long manche (la plus encombrante des inventions humaines) pour les déblayer. Il faut pousser la pelle en avant en s'appuyant du revers du genou pour la remplir, puis d'un coup adroit la lancer en arrière par dessus l'épaule gauche. Je donnai le coup et je fis tomber le chargement juste sur le bord du puits d'où il me retomba tout entier sur la tête et sur la nuque. Sans dire un mot je sortis du puits et je retournai à la maison. J'étais entièrement résolu à crever de faim plutôt que de me transformer en cible et de me lapider de gravats avec une pelle à long manche. Je m'assis dans la cabane et je m'abandonnai à un désespoir massif — pour ainsidire. Or, dans des jours meilleurs, je m'étais amusé à écrire des lettres au principal journal du Territoire, « l'Entreprise Territoriale Quotidienne » de Virginia, et j'avais toujours été surpris de les lui voir publier. Ma bonne opinion des rédacteurs avait constamment décru ; car il me semblait qu'ils auraient pu trouver quelque chose de mieux que ma littérature pour remplir leurs colonnes. J'avais trouvé à la poste une lettre pour moi ; à la fin, je l'ouvris. Eureka ! Je n'ai jamais su ce que signifiait Eureka, mais cela me paraît un mot aussi bon qu'un autre à arborer, quand on en a pas de plus harmonieux sous la main. C'était une offre ferme que l'on me faisait de vingt-cinq dollars par semaine pour me rendre à Virginia en qualité de rédacteur courriériste de « l'Entreprise ».

J'aurais provoqué le gérant, aux jours du filon borgne ; aujourd'hui j'aurais voulu tomber à ses pieds et l'adorer. Vingt-cinq dollars par semaine — cela me paraissait un luxe échevelé, une fortune, une prodigalité effrénée et coupable. Mes transports se calmèrent, lorsque je songeai à mon inexpérience et par suite à mon inaptitude ; tout de suite la longue nomenclature de mes échecs se dressa devant moi. Pourtant, si je refusais cette place, il me faudrait bientôt compter sur le secours d'autrui pour vivre, amère nécessité pour quelqu'un qui depuis l'âge de treize ans n'avait jamais subi pareille humiliation. Il n'y a guère de quoi être fier, puisque le cas est si fréquent, mais c'était le seul sujet d'orgueil à ma portée. Aussi, d'épouvante, je devins courriériste-rédacteur. J'aurais refusé sans cela. La nécessité est la mère qui nous apprend à risquer le paquet. Je suis convaincu que si, à cette époque, l'on m'avait offert un salaire pour traduire le Talmud d'après le texte hébreu, j'aurais accepté, avec de la réserve toutefois et

des scrupules, et j'y aurais jeté autant de variété que j'aurais pu, pour le prix.

Je montai à Virginia et j'entrai dans ma nouvelle carrière. J'avais l'air d'un courriériste un peu blet, je le reconnais franchement, en bras de chemise, en feutre mou, en chemise de laine bleue, le pantalon retroussé dans les bottes, la barbe descendant jusqu'à la taille et l'universel revolver de marine à la ceinture. Mais je me procurai un costume plus chrétien et j'omis le revolver. Je n'avais jamais eu l'occasion de tuer quelqu'un, je n'en avais jamais eu envie non plus, mais j'avais porté cet objet par déférence à l'opinion publique et pour éviter que son absence ne me singularisât d'une manière déplaisante et n'attirât l'attention. Mais les autres rédacteurs et tous les imprimeurs portaient le revolver. Je demandai au rédacteur en chef et propriétaire (je l'appellerai M. Lebon, ce vocable le désignera aussi heureusement qu'un nom propre) quelques instructions concernant mon emploi ; il me dit de parcourir la ville et de poser à toutes sortes de gens toutes sortes de questions, de prendre note des renseignements ainsi recueillis et de les rédiger pour la presse. Il ajouta :

— Ne dites jamais : « nous apprenons » telle ou telle chose, ou « on rapporte que » ou « le bruit court que » ou « nous supposons que », mais allez à la source, saisissez-vous du fait lui-même, puis parlez et dites, « cela est ainsi ». Autrement l'on n'aura pas confiance dans vos nouvelles. Une certitude inébranlable, c'est ce qui donne à un journal la réputation la plus solide et la plus sérieuse » :

Cela résumait tout le secret du métier en quatre mots. Aujourd'hui encore, lorsque je vois un reporter commencer son article par : « Nous croyons que », je le soupçonne de n'avoir pas pris pour s'informer autant de peine qu'il eût dû. Je prêche bien, mais je n'agissais pas toujours ainsi, lorque j'étais courriériste. Je laissais trop souvent mon imagination prendre le dessus sur la réalité quand il y avait disette de nouvelles. Je n'oublierai jamais les péripéties de ma première journée de reporter. J'errai par la ville, questionnant tout le monde, assommant tout le monde et trouvant que personne ne savait rien de nouveau. Au bout de cinq heures mon calepin était toujours immaculé. Je consultai M. Lebon. Il me dit :

— Dan tirait généralement grand parti des charettes de foin dans les temps de calme plat où il n'y a ni incendies ni enquêtes criminelles. Est-ce qu'il n'y a pas de charrettes de foin arrivées du Truckee ? S'il y en a, voyez-vous, vous pourriez parler d'un

regain d'activité, et ainsi de suite, dans le commerce du foin. Ce n'est pas sensationnel ni palpitant, mais ça tient de la place et ça a l'air sérieux.

J'inspectai de nouveau la ville et je découvris une misérable vieille charrette de foin arrivant de la campagne cahin caha. J'en fis un usage abondant. Je la multiplai par seize, je la fis entrer en ville de seize côtés différents, j'en tirai seize paragraphes séparés et je déchaînai à propos de foin un tintamarre jusque-là sans exemple à Virginia.

C'était encourageant, j'avais deux colonnes à remplir et je commençais à m'en acquitter. Tout à coup, alors que l'horizon se rembrunissait déjà, un bandit tua un homme dans un estaminet et la joie me revint. Jamais une semblable bagatelle ne m'avait rendu si heureux. Je dis à l'assassin :

— Monsieur vous m'êtes inconnu, mais vous avez eu pour moi une complaisance dont je me souviendrai. Si des années entières de gratitude peuvent vous en être un dédommagement, vous les aurez. J'étais en détresse et vous m'avez secouru noblement, au moment où l'avenir me paraissait sombre et sans issue. Comptez-moi pour votre ami désormais, car je ne suis pas homme à oublier un service.

Si je ne le lui ai pas dit réellement, j'éprouvai du moins un brûlant désir de le lui dire. Je décrivis le meurtre avec une famélique attention pour les détails, et après, je n'eus qu'un regret — celui qu'on n'eût pas pendu mon bienfaiteur sur-le-champ afin que je pusse le hisser à mon tour en bonne place dans mon récit. Ensuite j'aperçus des chariots d'émigrants en devoir de camper sur la plaza et j'appris qu'ils avaient récemment traversé le pays des Indiens hostiles où ils avaient été assez maltraités. Je développai cet item autant que me le permirent les circonstances et je sentis bien que, si je n'avais pas été retenu en d'étroites limites par la présence des reporters des autres journaux, j'aurais pu ajouter des épisodes qui eussent rendu mon article beaucoup plus intéressant. Cependant j'avisai un chariot qui poursuivait son chemin vers la Californie et je posai quelques questions judicieuses à son propriétaire. Lorsque j'appris par ses brèves et sèches réponses qu'il repartait certainement et qu'il ne se trouverait plus en ville le lendemain pour faire un esclandre, je pris le dessus sur les autres journaux, car j'inscrivis sa liste de noms et j'ajoutai sa troupe aux tués et aux blessés. Ayant ici mes coudées franches je fis subir à ce chariot une attaque d'Indiens restée sans parallèle dans l'histoire.

Mes deux colonnes étaient remplies. En les relisant le lende-

main matin, j'eus conscience d'avoir trouvé enfin ma vocation légitime. Je ne représentais que des nouvelles, et des nouvelles émouvantes surtout, c'était le desideratum d'un journal et je me reconnus particulièrement doué pour l'approvisionner. M. Lebon déclara que j'étais un aussi bon reporter que Dan. Je ne demandais pas de plus grand éloge. Avec un pareil encouragement, je me sentais capable de prendre la plume et de massacrer tous les émigrants dans la prairie, si besoin était et si l'intérêt du journal l'exigeait.

(*A suivre.*) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

La notion du Parfait dans l'enseignement

L'École, en dépit de ses prétentions souvent formulées, ne se propose pas avant tout de favoriser le développement intellectuel et physique de l'enfant : elle attache une importance prépondérante aux *vérités* mêmes qu'elle enseigne, comme si ces vérités avaient une valeur intrinsèque considérable. N'est-ce pas un fait significatif que, dans la plupart des pays civilisés, probablement dans tous, les connaissances que l'écolier doit acquérir constituent un total défini antérieurement, c'est-à-dire *indépendant de lui* ? Il y a du mysticisme dans l'idée que les pédagogues se font du savoir. « Toute personne bien élevée, disent-ils, *doit* savoir qui était Racine. » Pourquoi, Seigneur ? Nous *devons* tous aussi connaître la composition de l'eau et bien d'autres compositions encore. C'est à quelque chose qu'elle ne définit pas et qu'elle ne justifie pas, à quelque chose de vague mais de prestigieux, que l'école subordonne les goûts et les aptitudes de l'ignorant, de l'être humain. Sur l'autel du savoir l'enfant, sans comprendre, sacrifie son indigne puérilité. Beaucoup de ceux dont la profession est d'éduquer la jeunesse craindraient de ne pas honorer la science suffisamment en reconnaissant sa noble utilité et en révélant à leurs élèves son unité toujours plus compréhensive. Pour eux elle n'est pas seulement l'ensemble des moyens que l'homme emploie pour simplifier les rapports de son esprit avec la nature : elle est aussi le dieu nouveau, infiniment respectable. Ils croient à ce qui est « scientifiquement démontré » de la même façon que leurs pareils, jadis, accueillaient la vérité révélée. Après avoir chassé le Maître qui nous subjuguait — vain fantôme créé par notre imagination ou très réel potentat, — nous restons, par inertie et pour un temps assez long, courbés sous un vide. Certains naturalistes, dans les premières pages de leurs manuels, disent que la station droite est l'un des caractères qui distinguent l'homme de l'animal. L'être humain ne s'est pas encore redressé totalement, comme s'il craignait de se heurter à ce qui est *au-dessus de lui*. Nous allons voir que ce n'est pas sur les bancs de l'école qu'il apprend à rectifier son attitude.

On remet aux écoliers d'aujourd'hui des manuels fort bien composés. Comme leurs auteurs aiment à le dire, ils sont *conformes aux programmes ;* et celui qui sait tout ce qu'ils contiennent peut sans crainte se présenter devant les jurys officiels. Tel cours d'arithmétique débute par ces mots : « Les quatre opérations fondamentales sont : *l'addition*, « *la soustraction*, *la multiplication*, *la division*. » Il y a donc quatre opérations fondamentales ? Il paraît que oui. On ne commence pas par reconnaître dans un grand nombre de problèmes très variés un petit nombre de questions toujours les mêmes qu'il sera utile

de savoir résoudre une fois pour toutes. D'ailleurs pour un enfant intelligent mais très jeune la *division* consiste tantôt en un partage à effectuer, tantôt en une opération *différente de celle-là*. Il n'est pas encore capable d'embrasser dans une définition unique ces deux sortes de divisions.

Avec l'autorité que donne la science, des mathématiciens illustres, membres de l'Institut, font pour les commençants des livres où il est dit : « *Pour diviser un nombre par un second, on place le second à la* « *droite du premier, etc.* » Et la règle continue ainsi durant plus de quinze lignes, enseignant à l'écolier docile la disposition la plus commode qu'il puisse adopter pour ses calculs. Ayant à rechercher combien de fois 37 est contenu dans 2701, l'enfant n'a pas le droit de soustraire d'abord 50 fois 37 de 2701, puis de soustraire du reste obtenu 10 fois 37 et 10 fois encore. Ce procédé serait enfantin. L'enfant ne doit pas être enfantin. Les procédés *parfaits* offrent cet avantage que l'écolier les applique rapidement sans comprendre, SANS PENSER. Très tôt, on le transforme en une machine à calculer. Les pédagogues semblent ignorer que, logiquement, la question précède la réponse. Beaucoup d'entre eux pourraient, en manière de réclame, inscrire au-dessus de leur porte : « Mes élèves ne cherchent pas : ils trouvent. »

Si l'on voulait voir dans l'enfant une personne et non pas un futur *rouage du mécanisme social* on l'éduquerait autrement. Supposons que l'écolier ait à rechercher la racine carrée d'un très grand nombre. Qu'on lui suggère, s'il n'y songe pas lui-même, de calculer tous les produits : *deux fois deux*, *trois fois trois*, *quatre fois quatre*, etc., jusqu'à ce qu'il trouve le facteur donnant le résultat voulu. Il reconnaîtra bien vite qu'il n'est pas nécessaire de calculer *tous* ces produits, beaucoup d'entre eux ayant une valeur sûrement trop faible. Abrégeons. Il est toujours possible, qu'il s'agisse de racines carrées ou d'autres calculs, de passer d'une manière à peu près continue des tâtonnements les moins élégants au procédé sous sa forme classique. C'est ce chemin qu'il faut faire suivre à l'enfant. Il ne sera d'ailleurs pas indispensable de le lui faire suivre jusqu'au bout (à supposer qu'on en connaisse déjà le bout). Que la route parcourue reste ouverte sur de nouveaux progrès possibles. Si l'écolier s'arrête avant ou *à côté* du procédé parfait, cela n'a aucune importance. Il aura senti lui-même le besoin de perfectionner ses moyens ; il aura assisté à l'activité de sa propre intelligence ; il aura compris : c'est l'essentiel.

Il faut noter ici qu'en laissant l'enfant libre d'employer d'abord les méthodes puérilement simples et très médiocres qu'il est capable d'imaginer lui-même on ne supprime pas le rôle de sa volonté. Je veux dire qu'il se sert alors d'un instrument qu'il a inventé, peut-être sans le secours de personne, pour atteindre un certain but, instrument qu'il améliorera peu à peu et qu'il abandonnera de son propre chef lorsqu'il en connaîtra un autre d'une supériorité évidente. Il est en quelque sorte au-dessus de sa besogne ; il en est le maître. Par contre l'écolier qui, dès le premier jour est tenu d'appliquer les procédés devenus classi-

ques que lui enseignent les spécialistes de la pédagogie devient lui-même un instrument docile et aveugle fonctionnant selon des lois qu'il ne comprend pas.

Comme l'école n'a probablement pas su donner à chacun de nous le goût des mathématiques, je n'insisterai pas sur ce sujet. Que le lecteur me permette toutefois d'ajouter quelques mots à ce qui précède.

L'algèbre qu'on enseigne aux écoliers d'aujourd'hui est une science qui est arrivée à un très haut degré de perfection. Les méthodes sont d'une telle généralité qu'elles sont applicables dans tous les cas ; et celui qui, à la suite d'un apprentissage docile et d'assez courte durée (1) s'est familiarisé avec elles peut résoudre un très grand nombre de problèmes avant d'en rencontrer un qui le fasse réfléchir. L'instrument magique dont on lui a enseigné l'emploi est à ce point commode qu'il s'en sert les yeux fermés (2). Les géomètres grecs ne résolvaient pas tous les problèmes « du second degré » de la même manière. D'autre part, pour eux, ces problèmes admettaient tantôt deux solutions, tantôt une, tantôt zéro. Nos actuels collégiens de quinze ans ont à leur service une formule qui résout *toutes* les équations du second degré. Cette formule leur apprend que *tout* problème qui, en abstrait, se traduit par une équation de cette catégorie admet deux solutions. Si, en fait, le problème n'en admet qu'une, on apprend à ces potaches mornes et confiants qu'il en admet deux *mais que ces deux solutions sont égales entre elles*. S'il n'en admet point, on annonce à la classe émerveillée qu'il en admel deux *imaginaires*. Tout cela est fort clair pour celui qui a réfléchi aux extensions successives qu'il a été *utile* de donner au sens des mots : nombre, additionner, multiplier, etc. Mais, on me croira, je pense, si j'affirme que beaucoup d'écoliers studieux ne comprennent rien à ce que leur enseigne leur professeur d'algèbre.

Pour arriver à des vérités nouvelles par voie de déduction, il faut — monsieur de La Palisse le savait — que celui qui raisonne ait reconnu au préalable l'exactitude de quelques propositions qui lui serviront de prémisses. Il est donc regrettable que l'école donne l'habitude du raisonnement à des enfants qui ne savent encore rien. La conjonction *donc* est d'un maniement délicat ; et les neuf-dixièmes des *donc* ou des *par conséquent* qui se prononcent chaque jour sont employés mal à propos. Parce que durant les premières années où il reçoit des leçons d'arithmétique, — (c'est le dernier exemple que j'emprunterai à la science des nombres), — l'écolier entend sempiternellement dire : « *Quatre fois moins de mètres coûteront quatre fois moins* » ou bien : « *En trois fois plus d'heures il parcourra trois plus de kilomètres* » etc., sa mémoire conserve prématurément cette *forme* invariable : — « *Quatre fois moins... donc... quatre fois moins; trois fois plus...*

(1) Il ne s'agit ici que de l'algèbre élémentaire.

(2) C'est pourquoi M. Fouillée (qui a eu le tort de confondre l'enseignement des sciences tel qu'il se donne aujourd'hui avec l'enseignement des sciences tel qu'il pourrait et devrait être) a pu dire que l'algèbre est *un moulin à équations*.

donc... trois fois plus » et il ne conçoit bientôt plus d'autre mode de dépendance que la proportionnalité. Il lui arrivera alors de dire, si l'occasion s'en présente, que les superficies de deux champs rectangulaires étant dans le rapport de un à deux il s'en suit *évidemment* que leurs contours respectifs sont entre eux dans le même rapport. Et il commettra avec sérénité une série d'erreurs analogues. Il ne sait pas ce qu'est l'évidence. Il ferme les yeux et il retient des mots.

A l'école l'enfant *raisonne* sans penser. En observant, en faisant des hypothèses et en contrôlant celles-ci avec soin on parvient à se faire des convictions peut-être provisoires mais, en tous cas, défendables. Le pédagogue ne révèle pas à l'écolier la complexité des choses. Il néglige de lui apprendre qu'il n'existe pas de méthode rapide, parfaite, pour arriver à la certitude et que, devant tout problème, il faut d'abord être attentif. Trop tôt l'enfant se fie à des *énoncés* restés dans sa mémoire.

Et cela est inévitable dans les écoles d'aujourd'hui. Le maître, se conformant à des programmes d'une précision gênante, a déterminé d'avance la série des questions qu'il traitera dans le courant de l'année devant ses élèves. Telle règle *classique*, applicable dans ces cas prévus dès le premier jour, prend ainsi dans son enseignement et dans l'esprit de l'écolier une importance qu'elle n'a pas pour celui qui sait que la partie de l'univers de beaucoup la plus considérable est celle qui est hors de la *classe*. En d'autres termes, si l'on ne se hâtait pas d'enseigner à l'écolier des vérités *répétables*, à seule fin de les lui faire énoncer à son tour, il saurait *ce qui précède la vérité*. Si l'on encourageait toujours les libres manifestations de sa curiosité, il verrait bientôt que les relations que l'on peut constater entre les choses diffèrent beaucoup les unes des autres et qu'il ne faut formuler qu'avec scrupule des règles générales. Il lui apparaîtrait que tel principe, d'un usage peut-être indéfini, n'a pas une portée infinie. Et si, de la sorte, il se privait de l'unité artificielle que ses professeurs d'abstraction veulent mettre dans ses idées, il connaîtrait, par contre, la joie d'observer, d'être clairvoyant et actif.

Les écoliers d'aujourd'hui, habitués trop tôt aux raisonnements de leurs maîtres, sont portés à voir dans la vérité quelque chose d'antérieur à l'expérience, au lieu de la considérer comme l'expression de résultats suffisamment nombreux. Confiants dans leur logique infaillible, ils auront la prétention de résoudre des problèmes de toute nature *en raisonnant;* c'est-à-dire qu'ils substitueront sans cesse à une réalité très complexe qu'ils connaissent mal un ensemble bien défini de conditions très simples. Avec sérénité, ils formuleront : « *Axiome.* L'homme « est foncièrement mauvais. Donc..... Or..... Par conséquent..... « (C. q. f. d.) ».

Que les caractères de l'enseignement officiel ne dépendent presque pas des aptitudes et des goûts de ceux auxquels il s'adresse et que la curiosité de l'enfant soit, d'ordinaire, sans effet appréciable sur les leçons auxquelles il assiste, c'est ce que l'on reconnaît à des signes

nombreux. L'école conserve avec un soin jaloux ses anciennes habitudes. Pour de longues périodes elle considère comme irréprochables les catégories qu'elle établit une fois, la distinction qu'elle fit entre ce que l'on doit savoir et ce que l'on peut ignorer et, aussi, la forme qu'elle donna à ses vérités fondamentales. Ainsi, jusqu'à notre époque, on a jugé nécessaire de séparer nettement les leçons les unes des autres, et, cela, qu'il s'agisse d'écoliers très jeunes ou non. Je veux dire que le lundi matin, par exemple, tels gamins de neuf ans entendront leur maître enseigner durant une heure la géographie. La leçon suivante sera consacrée à l'arithmétique exclusivement. Ensuite on apprendra à ces enfants quelques règles de grammaire qu'ils auront peut-être un jour l'occasion d'appliquer. Le fait est qu'une leçon d'arithmétique qui se transformerait tout à coup en une leçon de langage clair risquerait de se terminer d'une façon plus imprévue encore. Or la tâche unique de l'autorité est de faire régner l'ordre, partout et toujours.

Donc, dès le premier jour. le pédagogue dit à l'écolier : « Mon ami, tu ne sais rien. Eh ! bien, nous allons commencer par classer tes connaissances ». — Avant qu'il se fasse la moindre idée de la manière dont vivaient les hommes d'autrefois et des événements qui furent pour eux et pour leurs successeurs d'une grande importance, l'enfant entend le mot *Histoire* comme le nom d'une chose vague, lointaine et mystérieuse. Ce mot vide et sonore n'est pas sans exercer sur son esprit un effet légèrement stupéfiant. Lorsqu'il arrive à l'école, le cours ou le manuel d'histoire qui lui est destiné est déjà rédigé au complet. Désormais, et peut-être définitivement, l'histoire, pour lui, sera cela. Son maître lui racontera-t-il la marche héroïque et lente de l'être humain vers la liberté ? Insistera-t-il plutôt sur tous les moyens que l'homme employa pour aménager confortablement sa planète ? Ou bien lui enseignera-t-il l'histoire des idées et des coutumes ? Il est probable que ce sera celle des batailles et des guerriers illustres et que très tôt l'enfant apprendra à respecter les grands roublards historiques. Quoi qu'il en soit, l'écolier, dès le premier jour, reçoit de ceux qui l'instruisent des catégories toutes faites ; c'est-à-dire que ceux dont le but essentiel est de lui apprendre à réfléchir, ou, tout au moins, de stimuler sa curiosité, enlèvent à sa pensée ce qu'elle a de mobile et de rapide.

Ils ralentissent sa vie mentale. Si l'enfant, sous la direction d'un maître intelligent, avait le loisir d'exprimer les questions nombreuses que lui suggère ce qu'il voit autour de lui ou ce qu'on lui montre dans l'espoir de l'émerveiller ou, simplement, de l'intéresser, il en arriverait peu à peu à comprendre les causes profondes qui expliquent les phénomènes de la vie sociale ou du monde physique. Les investigations variées l'ayant conduit maintes fois à ces facteurs permanents, il n'accorderait pas à toutes ses notions une égale importance ; et, plus tard, ses idées générales seraient l'expression de ce qu'il aurait vu et de ce qu'il aurait pensé durant des années, au lieu de se réduire à quelques phases vides, conservées docilement par sa mémoire. C'est cette docilité que l'on impose aux écoliers d'aujourd'hui. Parce que dans leurs leçons

de géographie ou d'histoire leurs maîtres opposent sans cesse l'Allemagne à la Russie, le Français à l'Anglais, ils sont tout naturellement portés à croire, et cela sans qu'on ait eu recours à l'affirmation dogmatique, que la nationalité est toujours le facteur essentiel ; et, inconsciemment, ils accordent plus d'importance aux divisions de la géographie politique qu'à celles de la géographie physique. Or si, laissés libres, ces enfants s'étaient informés, avec une insistance particulière, des moyens par lesquels l'homme à toute époque perfectionna son industrie et des difficultés qu'il eut à vaincre pour modifier le milieu où il vivait, ils eussent acquis, en matière d'histoire, des idées différentes.

D'autre part, toutes ces frontières que le pédagogue trace dans notre univers mental ne laissent intact que ce qui est particulier, accidentel, anecdotique. C'est s'exposer à ne jamais rien comprendre au déterminisme universel que d'accorder une réelle importance aux divisions consacrées par l'école. Cet élève très fort en histoire et très fort en géographie ne soupçonnera peut-être jamais l'influence du milieu géographique sur la marche de l'histoire. En outre son ignorance sur certains points essentiels est inévitable; car tel fait n'est ni précisément *de la physiologie*, ni, à proprement parler, *de la physique* : inclassable, il ne sera pas étudié. Enfin, il y a le cadre général dont il ne faut pas sortir. Peut-on expliquer à l'enfant le phénomène si simple de l'échange et de la concurrence sans tomber dans l'*économie politique*? Diable!

En résumé, je ne prétends pas que l'école d'aujourd'hui, dise encore à l'enfant: « Il faut croire ». Mais, qu'elle le veuille ou non, elle donne une forme définitive à sa pensée : elle pense pour lui. En bien des matières, elle a des opinions qui ne supportent pas l'examen ; mais ses opinions fussent-elles beaucoup plus facilement défendables, sa méthode éducative ne le serait guère plus. La science future de l'écolier et les idées générales qu'il formulera devraient dépendre intimement de son activité cérébrale durant sa jeunesse, c'est-à-dire de ses expériences et de ses réflexions personnelles. Ce qu'il faut reprocher au pédagogue, c'est de déterminer *antérieurement*, en qualité et en quantité, et selon un modèle dont il a une fois pour toutes reconnu l'excellence, le savoir et les *vérités* des élèves qu'il aura demain.

Durant ce dernier demi-siècle, on a souvent opposé l'enseignement scientifique à l'enseignement littéraire, et des hommes qui veulent être animés de l'*esprit moderne* ont souvent proclamé la supériorité du premier sur le second. Le fait est que pour former des hommes éclairés et libres il n'est pas indispensable de leur faire suivre, à quinze ans, un cours de littérature où l'on passe très vite en revue tous les écrivains « célèbres », en indiquant chaque fois l'époque où ils vécurent, le nom de leurs principales œuvres et en portant sur chacun d'eux le jugement sommaire et faux que les pédagogues se transmettent de génération en génération. Mais, reconnaissons-le, il n'est pas beaucoup plus spirituel d'obliger tous les collégiens à apprendre la liste des corps simples que l'on flanque, chaque fois qu'on le peut, d'un nitrate, de deux sulfures

et de quelques oxydes. Si, dans les leçons qu'on lui donne, l'écolier doit rester passif, si on ne lui demande rien de plus que de savoir répéter docilement *les vérités des autres*, le choix des branches qui figurent au Programme n'a guère d'importance. En lui enseignant l'algèbre et la botanique, on n'agira pas plus profondément sur son esprit qu'en lui enseignant la grammaire et le latin.

Le caractère essentiel des vérités « scientifiques » est d'être contrôlables. C'est ce caractère qui leur donne toute leur valeur éducative. Or, on s'applique avant tout à faire connaître à l'enfant les *résultats* de la science. Un pharmacien, en effet, doit savoir que le sulfate de plomb est un sel insoluble dans l'eau.

Bien des spécialistes reconnaissent chaque semaine l'importance du théorème de Pythagore. Mais, — puisqu'il ne s'agit pas, ici, des écoles professionnelles, — on peut dire que le maître doit ignorer le métier qu'exerceront plus tard ses élèves ; il doit s'efforcer de développer en eux les aptitudes qui leur seront précieuses, quel que soit leur avenir.

En fait d'enseignement scientifique, que l'on habitue d'abord l'enfant, en lui proposant durant des années des exercices variés et aussi attrayants que possible, à discerner de mieux en mieux les petites différences et les profondes analogies qu'il y a entre les choses. Il est superflu de développer ici tous les avantages qu'offre cette méthode. Faisons seulement remarquer que l'écolier en arriverait souvent à reconnaître que telle différence en implique toujours une autre ; et, de la sorte, ses notions se coordonneraient peu à peu.

La science ne devrait être pour les écoliers du premier âge que l'ensemble des vérités qu'ils peuvent contrôler eux-mêmes. Qu'on les encourage à faire des hypothèses qu'ils vérifieront ensuite. Tantôt l'hypothèse apparaîtra immédiatement comme inadmissible ; tantôt elle sera confirmée avec éclat. Il arrivera aussi parfois que sa vérification ne sera qu'apparente. Enfin, dans certains cas, on ne pourra la conserver qu'avec quelques restrictions. En résumé, il faut que l'enfant connaisse la différence psychologique, pour ainsi dire, qu'il y a entre le *vrai* et le *faux* : ce qui est inexact doit éveiller en lui un mouvement de protestation. Il sera alors plus sûrement moral que si, dans ses leçons de calligraphie, on lui a fait écrire trente fois, en ronde, en gothique ou en bâtarde : « *Le mensonge est un échelon qui conduit au crime.* » Dans les écoles d'aujourd'hui l'enfant reçoit une éducation sensiblement différente de celle qui est indiquée ici en quelques mots (1). Ceux qui le préparent à la vie lui confient comme un dépôt précieux un très grand nombre de vérités scientifiques ; mais ils n'augmentent pas sa *puissance*.

Un cours *bien fait*, comme il y en a tant aujourd'hui, est un monument d'une détestable perfection. On y accède par une Introduction bien ratissée, qui s'avance toute droite entre deux murs très hauts. Sur le

(1) Voir le beau livre de M. P. Lacombe : *Esquisse d'un Enseignement basé sur la psychologie de l'enfant* (A. Colin).

seuil, le regard est arrêté par quelques Définitions lumineuses. On entre. A l'intérieur, tout n'est qu'ordre, luxe et beauté. Les Vérités y ont été mises sous leur forme la plus récente, et sur chacune on a passé une fraîche couche de vernis littéraire. Des formes *qui n'ont plus rien d'humain* et qui portent des noms étranges sont accrochées aux murs. PRIÈRE DE NE RIEN TUUCHER. D'ailleurs, à gauche ou à droite, aucune issue. Le visiteur n'a rien de mieux à faire qu'à suivre son guide qui sait, sans doute, lui, où il va. Après un voyage assez long, ébloui par trop de merveilles, on aperçoit enfin la SORTIE. On fait encore quelques pas, puis, étonné, on se retrouve tout-à-coup dans la rue. On se retourne, car on a deux ou trois questions à poser, mais, péremptoire, une grande porte fermée se dresse là, tout près, avec cet écriteau : FIN.

En termes moins imagés, on peut dire que l'enfant, obligé de suivre ces cours bien composés, préparés en entier à l'avance, est, en quelque sorte, à la merci de celui qui l'instruit; il est celui des deux qui doit comprendre l'autre. Ces cours font parfois honneur au talent de composition de celui qui les a rédigés, mais ils sont sans valeur éducative. Les écoliers auxquels ils s'adressent n'apprennent pas que ce sont des besoins essentiellement humains, besoins qu'ils pourraient retrouver en eux-mêmes, qui expliquent la prise en considération de ces problèmes-ci ou de ceux-là; ils ne soupçonnent pas les efforts patients, les expériences nombreuses qui ont précédé la découverte des vérités qu'on leur enseigne et leur coordination. Il a fallu plus de cent ans aux savants et aux philosophes pour se mettre d'accord sur le sens exact et la portée de tel principe fondamental de la mécanique. A nos actuels professeurs, trois minutes suffisent pour démontrer ce principe *avec élégance;* et d'un ton qui clôt le débat, ils ajoutent : — « C. q. f. d. » — L'enfant qu'on éduque par ces méthodes rapides méconnaîtra l'admirable ingéniosité que les hommes dépensent pour découvrir de l'unité dans le monde et, d'autre part, il ignorera toutes les causes d'erreur qui compromettent leurs résultats. Les vérités qu'il débite ont pour lui une égale importance; il ne sait pas ce qui fait la solidité des unes et la fragilité des autres. Ses maîtres ne lui apprennent pas à chercher; la science perfectionnée qu'il acquiert en classe est sans relation avec les besoins profonds de son esprit; elle lui est indifférente.

Qu'on montre à l'écolier ce qui est imparfait, ce qui est inachevé. Les enfants ne comprennent pas les « chefs-d'œuvre »; ils sont trop pauvres en souvenirs pour être sensibles à leur pouvoir évocateur; ils peuvent s'intéresser longuement au tableau qu'un paysagiste, assis au bord de la route, vient de commencer; mais ils ne jetteront qu'un coup d'œil distrait à l'œuvre parfaite lorsqu'elle sera accrochée au mur, dans quelque salon.

Si cela était nécessaire, on pourrait sans peine ajouter encore bien des arguments à ceux qui précèdent. Dans les leçons où il enseigne à l'enfant sa langue maternelle, l'histoire ou la morale, le pédagogue est animé du même esprit que dans les autres. Il procède comme s'il avait

adopté antérieurement et une fois pour toutes, le modèle selon lequel il façonnera ses élèves. Ceux-ci savent très tôt quelles sont les vertus que doit pratiquer le Bon Citoyen. On leur dit qu'ils doivent au Magistrat un respect particulier dont le boulanger, semble-t-il, n'est pas également digne. Sous des formes très différentes, on ferait sans cesse la même constatation : l'expression est sur les lèvres de l'enfant avant que la pensée ou le sentiment exprimés ne soient en lui. La notion vide, purement verbale, du Parfait infeste tout l'esprit de l'école. Mais il est temps de résumer et de conclure.

Comme le dit M. L. Bélugou dans un article du *Mercure de France* (février 1902), ce qui caractérise l'école est « la foi absurde à l'efficacité absolue de l'instruction ». Rappelons-nous sa sollicitude : elle ne voulait pas qu'il y eût des *lacunes* dans notre savoir ; et elle nous remit des cours COMPLETS où, candides, nous avions trouvé, à dix-huit ans, toute la nature et toute l'humanité.

Il n'y a pas à le contester. J'ai eu entre les mains un très grand nombre de cours *complets*. Non seulement le stupéfiant adjectif était souvent imprimé sur la couverture, mais, en ouvrant ces manuels, on trouvait toujours, après une introduction plus ou moins longue, de fastidieuses nomenclatures ou des monographies interminables. La préoccupation de ne pas omettre un nom ou un fait *important* se retrouvait à chaque page. « Pas de lacunes ! » C'est la consigne. Car ce serait honteux, n'est-ce pas, de n'avoir rien à dire sur le cobalt ? Et Néron ? Peut-on l'ignorer ? Evidemment non. Ce monarque fut tout de même trop ignoble : il faut le dire à tous les enfants.

Les pédagogues le répètent souvent : « il y a des choses dont chacun doit avoir entendu parler. » Et, consciencieux, ils mentionnent dans leurs leçons tous les empereurs, tous les fleuves, tous les silicates. Dieu merci ! nous ne manquons pas de silicates !

Eh bien, je le demande avec insistance : Pourquoi toute cette science ? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Pourquoi ce vain savoir plutôt qu'une ignorance consciente d'elle-même ?

Dira-t-on que l'instruction que reçoivent les écoliers actuels leur est *utile*, au sens strict du mot ? Le jeune Paul aura peut-être un jour besoin de savoir où est située la ville de Chandernagor. Est-ce une raison pour lui nommer aujourd'hui les sept ou huit cents principales villes du globe ? Cette précaution serait plutôt comique, car Paul qui, le moment venu, aura oublié les trois quarts de ce qu'on lui aura enseigné, obtiendra sans peine les renseignements qu'il désirera.

Mais l'école n'a pas la prétention de transformer ses élèves en encyclopédies ambulantes. Elle s'y applique, mais elle ne s'en vante pas. Son seul but, dit-elle, est de *former les esprits*. Comment s'y prend-elle ? Apprendre à des gamins de douze ans quand et par qui fut assassiné Henri IV, c'est leur permettre de répéter textuellement : « Henri IV fut assassiné en 1610 par un fanatique nommé Ravaillac. » Le résultat est mince. De même, on peut se demander si l'élève studieux qui, d'après son manuel, attribue à telle ville lointaine une population de

350.000 âmes, une superbe cathédrale et d'importantes fabriques de dentelles et qui sur beaucoup d'autres points fait preuve d'une érudition de même qualité, on peut se demander, dis-je, si, après trois ou quatre ans de zèle, cet enfant aura dans l'intelligence quelque chose de meilleur que son camarade facétieux qui, de son propre chef, remplace la cathédrale somptueuse par un « commerce prospère sur l'Adriatique », qui, d'une semaine à l'autre, fait varier la population des grandes villes entre des limites improbables et dont l'instruction, au jour de l'examen final, apparaîtra criblée de *lacunes*. Presque toujours, lorsqu'il s'agit des écoliers actuels, *savoir* signifie : *savoir répéter*. Pour eux, les vérités innombrables qu'ils débitent en classe ne sauraient être le point de départ de réflexions sérieuses : elles sont trop « pauvres ».

Oui, les connaissances que l'enfant acquiert à l'école pourraient avoir sur son esprit une influence bienfaisante et profonde ; mais pour cela, il faudrait consentir à ce que son instruction fût incomplète, très incomplète. Il ne faut pas que le maître soit pressé ; il faut que ses élèves aient pris l'habitude de s'interrompre pour lui faire connaître leurs réflexions et qu'ils aient le droit de faire dévier momentanément la causerie à laquelle ils prennent tous part. Qu'on s'attarde autour du fait observé ou raconté ; que l'on montre ses relations avec beaucoup d'autres faits ; que l'on fasse voir qu'il est le signe de quelque chose de grand et de durable : les besoins profonds de l'humanité et la vie de la planète toute entière lui donneront ainsi une valeur et un sens. Et l'écolier pourra s'instruire profondément, jusqu'à l'émotion.

J'ai déploré les efforts que font les pédagogues pour fixer dans la mémoire de leurs élèves un tas de choses inutiles. Ce n'est pas une question de plus ou de moins. Car, il faut le reconnaître, des progrès ont été faits. Il y a des professeurs qui dans leurs leçons d'histoire ne mentionnent que les Conrads les plus reluisants ; en matière de géographie, ils consentent à sacrifier la ville d'Allahabad, ainsi que le nommé Potomac. Mais ces hommes tolérants tiennent d'autant plus à ce que leurs élèves connaissent les autres noms, *ceux qui sont trop importants pour qu'on les ignore*. Il semble que pour eux, les noms célèbres ont une valeur intrinsèque et, pour ainsi dire, sacrée. Jamais ils ne voudront passer sous silence Calcutta, Bombay ou le Brahmapoutre ; ni le poète Racan ; ni l'illustre Charlemagne. Or, le Brahmapoutre est important pour ceux qui en comprennent l'importance. Qu'est-ce qui fait comprendre à l'écolier que ce nom n'est pas négligeable ? C'est que, s'il l'oublie avant demain, il aura une mauvaise note.

En réalité, c'est par une sorte de lâcheté intellectuelle qu'on laisse dans les programmes scolaires toutes les inepties qu'ils renferment. On est pédant parce qu'on craint le pédantisme des autres. Si pour l'immense majorité de nos contemporains, il est utile d'avoir reçu de nombreuses leçons d'histoire, de géographie, de littérature et d'autres leçons encore, c'est que, grâce à cette préparation, ils peuvent prendre l'air de gens bien renseignés lorsqu'on nomme devant eux Montevideo, Montesquieu et le potassium.

Les *éducateurs* devraient tenir davantage à la loyauté. Que désormais les jeunes gens qui n'ont jamais accordé quelques heures d'attention à l'œuvre de Bossuet aient le courage, lorsqu'on leur parlera du grand homme, de répondre: « Je ne le connais pas », plutôt que de bêler: « ... Aigle de Meaux..... Oraisons funèbres..... belles périodes..... » Il y a des ignorances qui ne prouvent rien; elles ne sont pas le signe d'une infériorité. Celui qui ne connaît ni l'œuvre ni le nom de La Bruyère peut néanmoins juger avec clairvoyance la société où il vit et, même, se faire de la littérature française une idée fort juste. La plupart de ceux qui dans leur jeunesse furent de bons élèves sont incapables de distinguer nettement ce qu'ils connaissent de ce qu'ils ne connaissent pas. On les a habitués à parler de toutes choses; et cette habitude, n'est-ce pas, beaucoup la conservent. Osons braver les railleries de quelques imbéciles. Le monsieur « bien élevé », là-bas, qui vient d'attribuer à Corneille une des tragédies de Racine, est confus presque autant que si, tout à coup, il s'apercevait qu'il est sorti sans sa cravate. Or, tout à l'heure, avec un soupir indulgent, il a laissé entendre qu'il est sans courage et sans volonté.

Si les pédagogues sont portés à exagérer la valeur des connaissances que l'enfant acquiert en classe, c'est que pour eux ces connaissances ont une utilité réelle : elles sont *communicables* ; elles permettent à celui qui les possède d'être professeur. L'école mène à tout pourvu qu'on n'en sorte pas. Celui qui, dans son jeune âge, aura fait preuve de cette activité spéciale que l'école récompense par des « bonnes notes » et des diplômes, pourra à son tour, et pendant quarante ans peut-être, donner des leçons assez semblables à celles qu'il aura reçues. Pour que le Progrès ne soit pas un vain mot, il modifiera parfois sur quelques points secondaires les démonstrations ou les méthodes de ses devanciers ; mais il traitera annuellement devant ses élèves, ces mêmes « questions fondamentales » auxquelles il dut m'intéresser jadis. Et avec bonne foi il devra sans cesse reconnaître que l'instruction qu'il reçut à l'école lui est utile. Mais il serait déplorable pour lui que, vers l'âge de trente ans et par suite d'événements extraordinoires, il dût sortir du monde tranquille et fermé où il s'occupait à classer méthodiquement les étiquettes que l'humanité, au cours des siècles, met sur les choses. Il était devenu d'une jolie force dans l'art des *définitions* et voici qu'il se heurte constamment aux choses elles-mêmes. Ce contact lui sera souvent pénible, car il ne fut habitué qu'aux notions pures, aux beaux enchaînements de propositions, aux formes parfaites. Il ne se trouve plus dans l'univers lumineux des formules. En lui et autour de lui il constate des besoins profonds ; il assiste au conflit des intérêts ; il découvre peu à peu que les résistances qu'il a à vaincre sont nombreuses ; les mots qu'il entend n'ont pas tout à fait la signification que leur donne le dictionnaire ; et il lui semble que beaucoup des *vérités* apprises autrefois ont des éclipses plus ou moins longues.

Car il faut le répéter en terminant : l'immense majorité des connais-

sances que nous acquérons à l'école n'ont de la valeur que pour de pédagogues. Encore une fois, le seul avantage qu'offrent pour nous la plupart des *vérités* qu'on nous enseigne en classe est que nous pourrons, si notre mémoire est bonne, les énoncer à toute occasion. Mais elles sont sans influence appréciable sur notre vie.

C'est Racine qui a écrit *Andromaque* ; c'est Annibal qui fut vainqueur à la bataille de Cannes et non pas le roi Dagobert ; les abeilles appartiennent à l'ordre des hyménoptères et enfin, la racine carrée de deux est un nombre incommensurable : c'est entendu. Mais ce qui importe pour chacun de nous c'est autre chose. Qu'on soit ébéniste ou marchand de drap, historien ou paysan, on a d'abord besoin d'être en bonne santé ; pour bien vivre, chacun a besoin aussi de clairvoyance, de volonté et de courage ; enfin celui-là aura le moins de chances de connaître l'ennui à qui, dès sa jeunesse, on aura su donner le goût de l'activité et à qui l'on aura appris à découvrir de la beauté dans le monde. Être fort : c'est le seul problème qui se pose à nous chaque jour. Il ne s'agit pas ici de rechercher comment l'école pourrait nous aider à le résoudre. J'ai simplement voulu montrer qu'elle veut mettre une empreinte *utile* sur les êtres jeunes qu'on lui confie. Elle se fait une conception définitive — valable pour une période de vingt ans environ — du citoyen instruit et moral ; c'est-à-dire qu'elle énumère, dans un programme détaillé et invariable, toutes les notions que l'écolier doit acquérir au cours de ses études ; et c'est d'après ce modèle qu'elle façonne les êtres nouveaux. J'essaierai une autre fois d'analyser les effets d'une telle éducation.

On se demande sans cesse si l'enseignement classique a plus ou moins de valeur éducative que l'enseignement moderne. On s'applique aussi à distinguer nettement le but de l'école primaire de celui de l'école secondaire. Enfin, on examine séparément le cas des jeunes filles de celui des jeunes garçons. Peut-être ces distinctions n'ont-elles quelque importance que parce qu'elles sont traditionnelles. Quoi qu'il en soit, on peut en faire une autre plus fondamentale.

L'école doit-elle avant tout ne pas compromettre la santé physique et intellectuelle de l'enfant ? Doit-elle s'ingénier, avec un soin tout spécial, a lui donner le goût de l'activité, à lui révéler la joie qu'il y a à chercher, à penser, à se servir de ses muscles, de ses sens et de sa raison ? Doit-elle, en un mot, développer autant que possible les aptitudes de l'écolier et accroître toujours plus la souplesse et la vigueur de son corps et de son esprit ?

Ou bien, ayant vérifié la valeur intrinsèque considérable de certaines connaissances en matière d'histoire, de géographie, de littérature, de mathématiques et de sciences naturelles, ayant reconnu que ces connaissances sont indispensables au civilisé d'aujourd'hui, l'école doit-elle déterminer, une fois pour toutes, en quantité et en qualité, le savoir que tous ses élèves indifféremment devront acquérir au cours de leurs études ? Si telle est sa mission véritable, on comprendra qu'elle fasse

abstraction des goûts de l'écolier, de ses particularités, de sa personnalité. On ne s'étonnera plus de voir trente ou quarante élèves, différant beaucoup les uns des autres au point de vue de la curiosité, de l'intelligence et des aptitudes de toutes sortes, débiter en classe les mêmes paroles, résoudre les mêmes questions et *progresser*, durant cinq ou six ans, avec la même allure. C'est bien cette uniformité qui règne dans les écoles de notre époque. Or, j'ai essayé de montrer, et il m'eût été facile de compléter ma démonstration, que les *vérités* enseignées par les pédagogues sont presque toutes sans aucune valeur éducative. On oblige l'enfant à retenir les paroles et les actions des autres ou, simplement, tous les *noms* qu'ils ont donnés aux choses, mais on ne lui donne pas la force qui lui permettrait de vivre avec joie sa propre vie. L'école n'a pas le temps de faire une besogne utile parce qu'elle consacre presque toutes ses heures à une besogne inepte. Est-ce une excuse ?

L'écolier représente l'ignorance, l'imperfection, l'*humanité*. L'école a la prétention de symboliser le *vrai*, la vérité « scientifique », le Bien, le Parfait. On met ceci au-dessus de cela !

Le mot Absolu est dénué de signification. Sans doute on peut nommer « soif de l'Absolu », ou « tourment de l'Unité », ou « sentiment religieux », d'un autre nom encore, ce besoin qui est en nous de reculer toujours plus loin les limites de notre pensée ; nos élans vers des *au delà* qui fuient sans cesse et notre désir fou d'absorber l'univers. Mais seul, ce besoin est réel ; il est la caractéristique de la vie, toujours envahissante. Ceux qui veulent affirmer davantage, ceux qui ont la prétention de « concevoir » un Infini réalisé, d'ailleurs tout à fait inconcevable, en arrivent fatalement à ravaler l'imperfection humaine, à diminuer les êtres nouveaux et à retarder l'époque où vivra sur la terre, sans respect et sans crainte, l'homme sincère et libre.

H. Roorda van Eysinga

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Bon voyage. — Il est temps que nos députés se dispersent et se consacrent exclusivement au soin local de leur candidature. Demeurés au travail en commun, ici, au delà des limites qui convenaient, trop distraits sans doute de la tâche impersonnelle par leurs soucis particuliers, ils ont, de l'avis unanime, offert en ces derniers jours de leur action parlementaire le spectacle d'une incohérence capricieuse et brouillonne qui termine mal une législature en somme bien remplie.

La prolongation mort-née du mandat législatif, qu'a votée une majorité de hasard, honteuse aussitôt de son œuvre irréfléchie, les ballottements d'une amnistie tour à tour étroitement limitée et indéfiniment étendue, l'impuissance à réaliser franchement quelques réformes urgentes de la législation électorale, toute la vaine besogne de ces dernières séances est un fâcheux souvenir où il est à souhaiter que les électeurs n'arrêtent pas leur pensée et ne fondent pas leur jugement.

Plus grave est la difficulté budgétaire réelle, où quelque imprévoyance et quelque malechance aussi ont empêtré cette législature finissante. Les notes officieuses, fort opportunément, rappellent l'excédent final des exercices budgétaires antérieurs au dernier. L'intérêt pressant du parti démocratique est d'enlever un argument efficace à l'opposition, en s'efforçant de faire admettre le cas fortuit là où le contribuable inquiété risque de chercher une responsabilité personnelle, qui retomberait sur les hommes de la majorité gouvernementale dernière.

Les adversaires font visiblement — trop visiblement — effort pour déplacer le terrain du combat. De la lutte anticléricale, des mesures prises et à prendre contre les congrégations, des réformes sociales immédiates votées ou prêtes à l'être assez vite, en un mot des objets mêmes du progrès laïque et démocratique et des dangers réels qui menacent le conservatisme, il n'est pas ou presque pas question. Ce qui est mis en avant, c'est le déficit d'une part, et l'invasion du collectivisme de l'autre, et au total, la ruine commencée de la patrie. Il importe au parti républicain de poser autrement les questions essentielles, de découvrir l'arrière-pensée des adversaires et de dévoiler les intérêts cachés de la coalition qu'il rencontre devant lui. Si, maintenant libres, les députés sortants savent employer à cette œuvre les quelques semaines qui restent avant les élections, nous pouvons avec sincérité et suffisant espoir leur souhaiter bon voyage.

FR. DAVEILLANS

Prussiens et Polonais. — L'affaire de Vreschen a ranimé et fortifié le sentiment national polonais. Entre les deux races, la lutte se poursuit sans merci. D'un côté, un formidable appareil militaire, administratif, policier, les rouages du mécanisme d'état le plus puissamment et le plus savamment combiné qui soit, au service d'une rage d'anéantissement qu'affole jusqu'à la démence la peur du spectre slave. De l'autre, la conscience du droit, l'espoir en le triomphe définitif de la justice, une énergie soutenue par cette confiance morale que maintiennent les sympathies du monte entier.

Les mesures d'exception, les injustices, les violences ne troublent pas les Polonais; les cris d'alarme, simulés ou sincères, qui partent du camp ennemi, sont pour stimuler leur zèle. Voici que les présidents des deux Régences de Posen et de Dantzig, MM. Bittner et de Gossler, signalent à leur gouvernement la décroissance des administrés d'origine allemande. De 1889 à 1900, la population polonaise du grand-duché de Posen a augmenté de plus de 10 p. 100; l'allemande, de 3 3/4 p. 100. Encore cette plus-value se réduirait-elle à 1 3/4, si l'on ne comptait les colons immigrants. Durant ces quatre dernières années, 1.910 propriétés foncières (32.260 hectares) ont passé de mains allemandes à celles de propriétaires polonais; tandis que 158 domaines (16.263 hectares) ont été vendus par les Polonais aux Allemands. Perte nette pour ceux-ci : 15.997 hectares. Même progression, en faveur des villes. A Krotoschin, et deux ou trois autres chefs-lieux de district, les Polonais ont acquis 64 immeubles, d'une valeur de 4.790.000 marks; les Allemands, 59, au prix de 3.350.000. Différence 1.440.000 marks à l'actif des Polonais.

Partout aussi, l'élément indigène domine et tend à supprimer la concurrence allemande. Voici le résultat du dernier recensement opéré à Posen :

	ALLEMANDS	POLONAIS
Maîtres maçons.	133	137
Ouvriers	508	1.212
Apprentis.	131	139

Pour tout l'ensemble des autres métiers de main-d'œuvre, la proportion est encore plus défavorable aux Allemands :

	ALLEMANDS	POLONAIS
Patrons	715	1.365
Ouvriers et apprentis	1.528	3.686

La patrie allemande va donc s'ingénier à réprimer le polonisme. Les ministres exigent une augmentation considérable des fonds reptiliens. Des garnisons seront installées dans les petites villes pour y propager la culture, les vertus et l'esprit allemands. Les enfants de Vreschen se refusent, comme par le passé, à réciter leurs prières et à répondre aux questions du maître d'école en une autre langue que la leur ; le gouvernement retire à la ville rebelle la subvention de 2400 marks dont elle bénéficiait, et lui envoie sept nouveaux instituteurs qui seront entre-

tenus aux frais des pères de famille. C'est un nouvel impôt de 10.000 marks à la charge des contribuables catholiques et polonais, tous petits cultivateurs, boutiquiers ou artisans. On espère ainsi faire capituler pères et enfants. On fonde une bibliothèque allemande à Posen. L'on a parlé d'une Université; toutefois, les germanisateurs se sont vite rendu compte que les étudiants polonais, y affluant de toutes parts, de Berlin, de Leipsig, de Halle, de Greifswalde, d'Iéna, transformeraient bientôt ce centre de haute culture prussienne installé dans l'antique cité des Piast en un foyer d'ardente propagande polonaise. L'empereur s'y est annoncé pour les grandes manœuvres d'automne. L'impératrice se rendra, paraît-il, en personne à Bromberg pour y procéder à la pose de la première pierre de trois temples protestants à la fois. La langue polonaise est proscrite de la voie publique, tenue pour suspecte jusque dans l'intimité. Les policiers de Berlin se plaignent d'entendre les étudiants polonais se servir, pour converser entre eux dans la rue, *de leur idiome*. Ils organisent des battues de nuit, en prennent 25 d'un coup de filet à Berlin, et 14 à Charlottenbourg. Un instituteur de la province de Dantzig s'oublie au point d'échanger quelques propos en polonais : il est révoqué et reçoit cette semonce ministérielle :

Des témoins dignes de foi, m'ont informé que dans vos rapports avec des personnes qui comprennent et possèdent la langue allemande, vous avez cru devoir vous servir publiquement d'un idiome étranger. L'ordonnance ministérielle du 12 avril 1898 vous impose la stricte obligation de propager et de fortifier par vos exemples l'esprit patriotique, — partant, de concourir, dans la mesure de tous vos moyens, à ce qui peut servir à l'expansion et à la diffusion de la langue allemande. Elle vous indique de quelle manière vous devez contribuer à l'œuvre commune, aussi bien dans les manifestations de la vie publique, que dans l'intimité de la vie privée. Vous avez gravement failli à ces prescriptions et n'avez pas répondu aux attentes que nous nous croyions en droit de fonder sur vous. En conséquence, vous avez à vous considérer, dès aujourd'hui, comme révoqué de vos fonctions.

Voilà comment l'on entend en Prusse cette liberté généreusement octroyée aux Polonais, selon l'élégante et pittoresque expression dont s'est servi le Chancelier en plein Parlement, de parler *comme leur a poussé le bec*.

A Posen, l'*oberburgermeister* organise le *Deutscher Mittelstand Bund* ou « Union de la classe moyenne ». Le premier soin de la nouvelle association est de s'attaquer aux séminaires catholiques. Prêtres et clercs, il faut les remplacer tous par de fervents apôtres du teutonisme militant. Le conseil municipal de la même ville a commis la maladresse de louer ou de prêter l'une de ses salles à une société polonaise de gymnastique. Le *Mittelstand* s'en voile la face. Un des orateurs se répand en véhémentes diatribes. « Quoi! les édiles d'une antique cité germanique, condescendre à de si honteux compromis ». Sur ce, un Polonais proteste : « Qui parle de cité allemande? mais levez donc les yeux, et vous verrez l'aigle polonaise au haut du beffroi; est-ce vos pères qui l'ont placée là? »

Les députés polonais au Reichstag ; les Dziembowski, Glembocki, Chlapowski, Chrzanowski, etc., ont abandonné l'ancienne tactique opportuniste : naguère, séduits par de fallacieuses promesses, ils votaient avec ensemble tout ce qu'on se plaisait à exiger d'eux ; aujourd'hui, ils répondent avec vivacité aux porte-drapeau mêmes du *hacatisme*.

Le ministre Rheinhaben demande à la Chambre de voter l'augmentation des subsides ou fonds secrets destinés à attiser le zèle des fonctionnaires prussiens par l'appât de primes offertes aux plus méritants et aux plus zélés, ce qui revient à dire, — aux plus intolérants, aux plus iniques et aux plus violents : « Il nous faut, s'écrie-t-il, monter à l'assaut des glacis. » Le député Chlapowski lui répond :

Je ne veux point trop critiquer l'expression dont vient de se servir M. le ministre. Je tiens cependant à lui faire observer, que si un journaliste polonais se fût avisé d'en employer une semblable, il se verrait cité devant les tribunaux et condamné à quatre mois de prison. Nous venons d'en avoir l'exemple à Posen. Vous motivez l'augmentation des fonds secrets par la nécessité de refréner l'agitation polonaise et l'oppression prétendue que subit l'élément germanique de la part de la population indigène... Les Polonais n'ont vraiment pas besoin de s'agiter ; vous, messieurs, membres du gouvernement, vous nous remplacez avec avantage en cette tâche. Mais, en admettant même que tout ce que vous signalent les rapports des présidents de province soit exact, — si les citoyens d'un État tendent à acquérir une force de résistance plus proportionnée aux charges toujours croissantes de l'impôt, si, par leur énergie, leur labeur, leur épargne, ils s'appliquent à poursuivre un but, qui n'est autre que celui de leur relèvement économique, commettent-ils donc un crime? Voilà cependant ce que nous reproche le gouvernement. Les procédés que vous préconisez me paraissent monstrueux.

Nous ne pouvons admettre qu'avec les deniers des contribuables on engraisse une nuée de parasites gouvernementaux. Nous protestons contre cet abus. Nous ne voterons pas les subsides demandés, bien convaincus d'ailleurs qu'ils seront votés tout de même. Nous aurons, je le sais, à soutenir le choc de plus d'un orage, mais contre notre conscience nationale infrangible, échoueront tous les assauts... Contre ce granit, plus d'un d'entre vous, messieurs les ministres, viendra encore se briser le crâne et s'émousser *le bec*.

Enfin, tout récemment, M. Chrzanowski a prononcé le discours que voici :

Puisqu'il s'agit, une fois de plus, de l'agitation polonaise, je vais vous dire où vous en devez chercher la source. A Berlin. Elle puise ses moyens d'action dans les édits et mesures vexatoires adoptées par le gouvernement.

L'homme d'équipe auquel ses chefs font un crime de s'adresser en polonais à ses compagnons, sur la voie ; — l'ouvrier qui constate, qu'en dépit des jugements rendus il lui est interdit d'employer sa langue maternelle ; — le paysan polonais qui se sait passible de contravention s'il achète un lot de terrain à la commission colonisatrice ; — le paysan polonais, auquel vous vous refusez de vendre des biens vendables, tandis que vous les réservez aux Allemands, et qui, en outre, apprend par vos journaux que vous cherchez le moyen de lui interdire l'achat de la terre ; — le manœuvre et l'ouvrier polonais, auxquels on enlève leur travail pour le donner à des immigrants ; — l'ouvrier

polonais, qui assiste aux meetings tenus en plein vent par des camarades allemands, qui les voit défiler, musique et bannière en tête, et qui sait qu'il n'existe pour lui ni libertés ni réjouissances analogues; — le négociant polonais, à la porte duquel l'on fonde et subventionne des maisons de commerce allemandes à seule fin d'établir une concurrence désastreuse pour lui, qui entend répéter sur tous les tons par les autorités militaires : « Défense aux officiers et aux soldats de s'approvisionner dans les magasins polonais » ; — tous ces pauvres gens, dis-je, manœuvres, ouvriers, cultivateurs, artisans, marchands, négociants, que vous frappez, se transforment forcément en agitateurs. Donc, cette agitation, c'est vous seuls qui la créez, qui la fomentez, qui l'entretenez, vous, ici-même, de ces bancs ministériels, vous, messieurs les ministres, par vos discours, vos édits, vos règlements, vous, messieurs de Recke, Bosse, Rheinhaben, vous et le défunt Miquel avant vous, vous tous, tant que vous êtes, disciples du maître, du grand Bismarck, qui fut lui-même le plus remuant et le plus dangereux des agitateurs polonais.

Une de nos feuilles a émis l'idée que nous devrions ériger des statues à Bismarck, puisque c'est grâce à lui que notre conscience nationale a secoué sa torpeur. J'entends dire que l'on se propose de lui consacrer un monument à Posen. Tant mieux! Qu'il y demeure, pour nous rappeler sans cesse que jamais plus cette conscience ne doit s'assoupir.

Et je m'adresse à vous maintenant, monsieur le comte Oriola. Vous venez de prononcer à notre adresse la sommation suivante : « *Il vous faut ou marcher avec nous ou vider la place.* » Non, monsieur. Nous ne sommes pas des nouveaux venus; nous ne nous sommes pas emparé de ce sol par violence, mais nous l'occupons et l'habitons pacifiquement depuis des siècles. Nous ne nous le sommes pas approprié par droit de conquête; nous ne nous poussons pas, comme vous, depuis bientôt mille ans, de l'ouest à l'est, en accapareurs, — mais depuis plus de mille ans, nous vivons chez nous, dans nos héritages, sur notre glèbe paternelle... Je me permettrai donc de transposer les paroles du comte Oriola et de lui dire : « Si vous ne voulez pas vous-mêmes, vous voir mis dehors, conduisez-vous avec nous en honnêtes gens. »

Le *Novoïé Vrémia* a interviewé, en sa résidence de Miloslaw, l'ancien leader du parti polonais au Reichstag, le champion de cette politique de conciliation et de compromis, que l'on a baptisée du nom de *politique de Cour;* l'homme tout-puissant d'il y a une dizaine d'années, l'*alter ego* de Caprivi,—j'ai nommé M. Koscielski, membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse, qui s'est retiré de la vie publique depuis qu'en une mémorable séance il s'est vu désavoué par ses collègues. Or, M. Koscielski a répondu aux questions que lui adressait le correspondant du *Novoïé Vrémia* par une magistrale consultation politique, économique et sociale dont voici des fragments :

Le *hacatisme* est notre salut. C'est le stimulant le plus efficace de notre torpeur. Il opère des miracles. Grâce à lui, nous tous, nobles et paysans, nous nous sentons devenir meilleurs et mieux trempés.

Autrefois, le gentilhomme polonais passait, à bon droit, pour un être vain, léger, n'aimant que les chevaux et le jeu, épris du clinquant de la vie; aujourd'hui, il est sérieux, laborieux, réfléchi, absorbé par l'exploitation et la mise en valeur de ses domaines. Autrefois, le paysan polonais, paresseux, s'adonnait à l'ivrognerie. Aujourd'hui, c'est un ouvrier sobre et endurant. Quatre-vingt-dix pour cent de nos cultivateurs, s'abstiennent de toute boisson spiri-

tueuse. D'autre part, les menées actives de la commission colonisatrice sont comme les flots sans cesse renouvelés d'une source, où nous venons nous abreuver tous de prussophobie. Pour le paysan, voyez-vous, il n'est pas de bien plus enviable ici-bas, que celui qui découle de la possession de la terre. Il considère en secret nos domaines seigneuriaux comme un héritage naturel qui doit forcément lui revenir un jour : eh bien ! la commission colonisatrice lui dérobe cet héritage.

Vous assistez ici, à la formation d'un tiers-état. Nos petits artisans et boutiquiers font une concurrence souvent heureuse aux industries allemandes, soutenus en cette émulation journalière par leur goût inné, leur adresse et cette simplicité cordiale qui caractérise le Slave. Quant à la classe moyenne, instruite et plus éclairée, elle s'est recrutée, en partie, dans l'ancienne noblesse territoriale, aujourd'hui dépossédée, et qui demande son pain, soit au commerce, soit à l'exercice des professions libérales, en partie aussi, parmi les arrière-neveux d'humbles artisans ou cultivateurs, qui, outre des ressources matérielles suffisantes, leur ont encore transmis en héritage la persévérance, la ténacité et l'assiduité au travail. Cette bourgeoisie naissante constitue, au dire du comte de Bülow lui-même, le *substratum* sur leque grandit et se développe le polonisme dans nos villes de province. En effet, partout, l'élément polonais y maintient son esprit et son caractère nationaux. Il n'en était pas de même jadis. Cette réaction si salutaire, nous en sommes redevables aux autorités, qui partout introduisent le boycottage officiel des marchands, négociants et industriels polonais. Il va sans dire que nous rendons aux Allemands la monnaie de leur pièce, mais, comme nous constituons, après tout, la majorité, nous arrivons plus aisément qu'eux à compenser nos pertes. Aussi, malgré les subsides et les subventions que le gouvernement leur prodigue, la situation des commerçants et industriels allemands empire-t-elle de jour en jour.

Le même abîme s'est creusé entre les deux races dans le domaine de la vie rurale. Autrefois, le soldat posnanien qui rentrait à demi germanisé dans ses foyers, créait un lien de forte cohésion entre l'élément dominateur et l'élément indigène. Aujourd'hui, il ne rapporte plus sous son toit que la haine du nom prussien. Les écoles n'arrivent plus à remplir leur mission germanisatrice, puisque les enfants polonais se tiennent à l'écart de leurs condisciples allemands, haïssant en eux cette langue abhorrée, qu'on voudrait leur imposer à coups de trique, mais qu'ils avaient appris pourtant à considérer jadis, comme le privilège et la marque distinctive de la classe éclairée.

Ainsi donc, vous le voyez, la force expansive de la culture allemande n'est pas aussi redoutable que l'on pourrait le supposer d'abord. Les chances des deux adversaires, ne sont pas si inégales qu'on se l'imagine généralement.

D'ailleurs, les Polonais se gardent d'un optimisme intempestif. S'ils goûtent en littérature le gasconisme d'un Zagloba, ils tiennent désormais cette sorte de personnages pour dangereux en politique, et ils n'oublient pas le triste mais véridique bilan où se soldent leurs profits et pertes :

1. — Régence de Posen :

a. aux Allemands, 597.288 hectares.
b. aux Polonais, 410.237 —

2. — Régence de Bromberg :

a. aux Allemands, 589.276 hectares.
b. aux Polonais, 156.203 —

TOTAL POUR LE GRAND-DUCHÉ DE POSEN :

a. aux Allemands, 1.086.546 hectares.
b. aux Polonais, 666.440 —

La tâche qu'ils poursuivent mesure sa durée à des siècles entiers. Toutefois, aux d'Oriola et consorts qui viendraient à nouveau leur signifier à *vider la place*, ils répondraient dès aujourd'hui : « Messieurs les Prussiens, sortez les premiers ! » W.

Deux ans et demi de guerre. — Il y a trente mois maintenant que colonnes anglaises et commandos boers se heurtent dans l'Afrique australe. A chaque instant, au lendemain de chaque échec de lord Kitchener et de ses lieutenants, quelque ministre du cabinet Salisbury annonce une prompte solution. Si un Irlandais ou un radical trop exigeant somme le gouvernement de préciser la situation, on lui répond que Dewet, Botha et Delarey réunis ne disposent plus que de 7.000 à 8.000 hommes. Incidemment, la semaine suivante, on trouve toujours moyen de glisser un chiffre plus proche de la réalité, 14.000 ou 15.000 : mais dans l'intervalle, le coup a porté et l'opposition a été une fois de plus maîtrisée.

Au fond, depuis deux ans, exactement depuis l'occupation de Bloemfontein, de Prétoria et de Johannesburg par lord Roberts, l'Angleterre est trompée sans relâche par ses gouvernants. Jamais, peut-être, nation ne s'est vu refuser avec une obstination aussi systématique la connaissance pure et simple des faits qui intéressent sa vie. Jamais état-major n'organisa, avec un dédain aussi prolongé des égards les plus élémentaires la mutilation, le truquage, le maquillage des nouvelles. Celui qui écrirait l'histoire de la guerre sud-africaine d'après les communiqués du War-Office publierait une des œuvres les plus grotesques et les plus mensongères qui aient enrichi le catalogue des libraires.

Lorsque les informations de source boer viendront contrôler les renseignements si parcimonieusement dispensés au Royaume-Uni et au monde par M. Brodrick et par M. Chamberlain, on sera surpris de l'énormité de l'ignorance où l'on aura vécu durant des mois. De temps à autre le mystère où le cabinet anglais enveloppe les événements du Transvaal et de l'Orange se rompt brusquement. L'écart qui subsiste toujours entre les pertes avouées et les pertes vraies du corps expéditionnaire apparaît en pleine lumière ; telle rencontre présentée comme un avantage britannique se transforme en évidente défaite. Ce qui atteste mieux que tout le reste la déchéance intellectuelle et morale que le jingoïsme a infligée temporairement au peuple d'Angleterre et d'Écosse, c'est sa résignation lamentable au silence, à l'erreur, aux illusions ruineuses.

Pourtant, il est deux éléments qui doivent l'éclairer quelque peu sur la progression de la campagne : d'une part, la consommation d'hommes qui s'opère dans l'Afrique australe ; de l'autre, le gaspillage insensé de millions de livres sterling qui s'y poursuit de semaine en semaine.

D'après des estimations modérées, 400.000 soldats ont été transportés de toutes les parties de l'empire au Cap et au Natal depuis octobre 1899. Plus de 120.000 ont fondu au soleil du Veldt, tués ou blessés grièvement sur les champs de bataille, consumés par la fièvre entérique, ou devenus impropres à tout service. 280.000 ou à peu près restent sous les ordres du généralissime. Mais combien, sur ce total, participent réellement à la guerre ? moins des deux tiers sans, doute, et combien, de retour dans leur patrie consentiront à renouveler leurs engagements et à remplir les cadres permanents de la milice ? L'Angleterre a ruiné pour longtemps ses forces militaires, et vienne un conflit européen où elle serait engagée, elle ne saurait compter sur ses troupes de terre. Or, jusqu'ici, il lui avait toujours paru indispensable de soutenir sa flotte par une solide organisation de son armée.

Si l'on additionne les évaluations présentées aux Communes par le chancelier de l'Échiquier, à diverses reprise, on peut calculer à environ 5 millions par jour les frais de la lutte. De sorte qu'en trente mois le Trésor n'aurait pas déboursé moins de 4 milliards et demi, et qu'à la fin de cette année, si le conflit n'était pas clos, la dépense atteindrait 6 milliards. Mais là ne s'arrêteront point les sacrifices du Royaume-Uni, car, au lendemain de la paix, quelles qu'en soient les conditions, il faudra reconstituer l'armement, retrouver des chevaux et des canons, restaurer les corps dispersés et perdus dans le Veldt. Sans exagérer, il est permis de soutenir que la guerre de M. Chamberlain n'aura pas moins grevé l'avenir du Royaume-Uni que la guerre franco-allemande de 1870-71 n'a chargé celui de la France.

Le résultat le plus net du gigantesque et fol effort accompli par nos voisins depuis deux ans et demi sera donc un grossissement considérable de leur dette, qui se traduira par une augmentation permanente de 200 ou 300 millions au budget. Et en admettant même que les commandos déposent leurs fusils, quels profits retireraient les sujets d'Édouard VII d'une victoire aussi chèrement achetée ? La possession des mines d'or ? Mais les écrivains britanniques, et tout récemment encore M. Conan Doyle dans un livre sensationnel, nous ont montré que l'annexion politique, effective, du Rand n'ajouterait rien à la richesse de l'empire. La faculté de construire la fameuse ligne du Cap au Caire ? Mais cette entreprise eût été fort conciliable avec le respect de l'autonomie des Républiques, si le Foreign Office eût usé d'une diplomatie avisée.

Au reste, à quoi bon ces considérations, puisque ni Dewet ni Delarey ne sont prêts à baisser les armes, et que Kitchener depuis janvier n'a pas remporté un avantage. Par contre ses lieutenants ont été battus un peu partout et jamais la campagne ne s'est présentée sous un aspect aussi fâcheux pour eux.

Qui eût pensé qu'au bout de trente mois le succès demeurerait toujours du côté des Boers ? Et qui mettrait en doute leur énergie inlassable et leur merveilleuse adaptation à la guerre du Veldt ? L'heure est venue pour le cabinet de Londres de consentir les sacrifices de fierté

nécessaires. La satisfaction que la presse libérale, conservatrice et même impérialiste d'Angleterre a montrée le 24 mars à la nouvelle de l'arrivée de M. Schalk-Burger à Prétoria a trahi son découragement, sa lassitude, son désir ardent d'une solution. Il semble qu'un règlement amiable, mais qui sauvegarderait l'autonomie des Républiques, ne doive plus tarder.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

René Binet (1). — Carrière brillante. Naguère (bourse de voyage pour l'architecture), M. René Binet visite l'Espagne, l'Italie, la Tunisie et rapporte une ample moisson de croquis aquarellés. Cela chante, vibre, luit. Les visiteurs conviés par M. Durand-Ruel à les venir voir en sa galerie s'en retournent enthousiasmés.

— Enfin, nous avons un architecte !

Aussi, lorsqu'il s'agit d'édifier, dans l'enceinte de l'Exposition de 1900, des baraquements peinturlurés, M. René Binet trouve-t-il grâce devant les commissions où l'Institut domine. On lui donne un morceau d'importance : la Porte Monumentale.

Cet échafaudage bariolé fut à notre avis franchement laid : commun de couleur, bancal dans ses assises. Les rares confrères qui osèrent en convenir soupiraient : « Et pourtant c'était si joli sur les épures ! »

C'est que, hélas! en architecture, s'il faut se garder de la sécheresse de la ligne et du compas, il faut non moins se méfier des épures trop bien coloriées: Une colonne de mauvaise proportion ne sera pas sauvée parce qu'on enjolivera son fût d'une jarretière rose.

Ceci dit, nous sommes maintenant bien à l'aise pour louer de nouveau en M. Binet le notateur primesautier, capable de saisir à la fois et la carcasse architecturale d'un monument et sa valeur pittoresque dans un cadre de paysage.

Il y a parmi les aquarelles — vues de Paris et de Versailles — actuellement exposées chez M. Durand Ruel, des petits tableaux tout à fait exquis qui charment l'œil et demeurent en la mémoire avec toute l'intensité des choses profondément vues. C'est le ruban bleu de la Seine courant à travers l'amas des maisons et des monuments; la place de la Concorde ensoleillée; la « Colonne » maussade et tourmentée dans le cadre des calmes façades de la place Vendôme; Versailles, son palais et son parc, dont M. Binet a saisi, avec intelligence, l'infini.

Maintenant nous attendons de M. Binet, une maison, une vraie maison où riches et pauvres, jeunes et vieux puissent trouver joie, bonheur et tranquillité.

Marie Bermond (2). — J'ai horreur des femmes colosses et des femmes astronomes. Si l'on propose de me montrer des tableaux d'une demoiselle qui peint comme Frans Hals on empâte comme Bonnat, je

(1) Galerie Durand Ruel.
(2) Galerie de l'Art Nouveau, Bing.

me sauve. Mlle Marie Bermond n'appartient nullement à ces catégories de personnes. Ses pastels sont d'une femme et consacrés à la gloire de la femme. Ce sont des nuances délicates, des sourires qui s'effacent, des chevelures qui bouffent ou s'écroulent. Parfois une ronde de fillettes vient animer très décorativement un fond de paysage qui dénote une personnelle vision de la nature. Les titres de tout cela sont charmants, mais les citer serait faire de Mlle Bermond un littérateur alors qu'elle est, qu'elle ne veut être, qu'une artiste appréciée par Rodin et capable de faire honneur à son maître le sculpteur Bourdelle qui est aussi, lorsqu'il lui plaît, peintre et pastelliste, mais pas à la façon de M. Pierre Carrier-Belleuse.

CHARLES SAUNIER

Société nouvelle de Peintres et de Sculpteurs. — L'ambiguïté du mot décor prête aux confusions. D'à peu près tous les excellents artistes par M. Gabriel Mourey réunis, les œuvres *décoreront* à souhait l'appartement d'une personne de goût : avec les grès, les potiches, les tentures et quelques livres à reliures choisies, ils achèveront un harmonieux ensemble. Cette décoration si probe en sa modestie, élégante en sa sévérité probe, vertu d'intérieur, bien loin rejette le faste déshonnête et mensonger des « grandes machines *décoratives* » du faux grand art académique, anémique et criard, qui infectent à la fois l'École et le mauvais lieu. Mais elle reste bien en deçà du vrai décor, celui qui, réalité de ce mensonge, s'inspire de la tradition authentique, et des éternels grands principes, et des éternelles grandes pensées : un Puvis, un Henry de Groux seraient aussi déplacés dans le parfait ensemble de la Société Nouvelle, qu'un Dubufe ou qu'un Béraud ; ce qui s'avère par le trou qu'y produisent les deux toiles richissimes du puissant Zuloaga, les crayons grandioses de Constantin Meunier, et de Rodin, ce *Torse* qui pour son gémeau ne souffre que le prodigieux Torse du Vatican.

Précis et menus, peints ou crayonnés avec amour, les *Intérieurs* de Walter Gay redisent dans tous leurs épisodes, avec une fidélité attentive, la complainte nostalgique que se chuchotent les objets familiers lorsque s'est absenté le maître du logis, sans s'en douter laissant à chacun d'eux un lambeau de soi ; trop attentive ; toutes les anecdotes de la muraille relatées voilent la symphonie plus sourde et profonde qui bruit derrière toutes les murailles : le Mystère, décor moral par quoi notre être réjoint aussi la grande arabesque de l'univers. Cottet non plus ne sous-entend pas ; ses bretonnes béguines, un peu en bois même, mènent des processions de silhouettes anecdotiques à force de netteté ; deux marines pourtant (*Soleil pâle*, *Temps gris*) ouvrent un recul extraordinaire. Dauchez de qui les verdures étalent un vert énergique gras, riche, délimite durement sans trouver toujours la carrure grandiosement massive de sa rébarbative vue de *Ségovie*. Simon (sa belle *Nature morte* relève de Cézanne) outre de même la certitude de ses détails, la crudité de ses touches. Blanche triomphe aussi dans ses natures

mortes, mais ses portraits deviennent des Reynolds évidents. Claus, *Coins de jardins*, fac-similés, édifiants de photographique exactitude, de fleurs, mais fragiles, poreuses, ternes dans leur bigarrure éclatante : qui seraient peintes sur du plâtre. Thaulow, puissant et patient, un peu lourd et pareil, fait (*la Roulotte*) s'équilibrer par des voisinages heureux et hardis, de larges flaques de couleurs : cela troue le cabinet de l'amateur, entre pleinement dans la nature, devient architectural, décoratif. Vail (pour le reste il se ressent de Thaulow) : Canal de Venise la nuit, *Palais éclairés*, et au-dessus de l'eau sombrement glauque, à la pointe des gondoles, croissants noirs, les gondoliers blafards postés, meuvent leurs membres, leurs ailes, comme des oiseaux blêmes, ou des Pierrots ; le paysage résorbe ce qu'il comporterait de trop direct dans un jeu de lueurs évoluant et prend aussi, ainsi, figure décorative. Duhem (*Soleil d'hiver*), neiges et nuages : une buée de nacre et d'opale que l'astre d'or pâle transperce, sort de la transcription étroite par l'émotion et le rêve. Avec René Ménard on entre dans le souci d'interpréter et d'ordonner, tel un *Coucher de soleil sous la brume*, vert pâle, translucide : une aile du papillon piéride, tel un *Intérieur de forêt*, où tout converge vers un couple de vaches, s'abreuvant, sereinement majestueuses, comme des divinités. La fantaisie vers tous les sujets dispersée, de La Touche, orchestre avec virtuosité réfléchie, des feux de Bengale savants : le défaut d'ordonnance, la peur de « n'en pas mettre, n'en pas dire assez » rend troubles, confuses, désordonnées, ses toiles, fruits d'un grand effort, et où des détails, en vain, ravissent. Henri Martin sort de l'École ; il va-et-viendra sans fin des Beaux-Arts où la chaîne l'attache, à l'Institut dont son semi-révolté talent lui fermera la porte, que ne lui ouvriront jamais ses émouvants et paralysés coups d'épaule qui jamais ne le débarrasseront de la chape académique. Il voit spacieux et grand, aère, ordonne et plafonne, mais les nobles décors qu'il dresse gardent toujours quelque chose de contraint et de grêle et de factice surtout : décors d'opéra par un architecte diplômé.

Paysages de Cézanne. — Cette peinture (1), pleine, grasse, tenace, boueuse, oserait-on dire, semble pétrie, modelée, mastiquée, avec la terre végétale elle-même ; elle en prend la toute-puissance formidablement placide, elle est autant qu'elle sereine avec emportement. Voici le lieu d'appliquer l'épithète par quoi Carrière exprima l'art de Rodin : « Il vient de la Terre et y retourne ». Il traverse sans s'arrêter les jeux magiques de la lumière et la couleur ; ceci et cela restent les accidents, les matériaux qu'il triture pour la synthèse de cette matière universelle, qui est incolore d'être multicolore ou verticolore ; qui se manifeste par tous les sens à la fois. Et de même les paysages de Cézanne ne procurent point la volupté partielle du beau vert, du « passage » élégant, et le reste, mais projettent l'impression une et multiple de la nature elle-même : ils dégagent réellement une harmonieuse mêlée de teintes, de bruissements et de parfums. FAGUS

(1) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

GESTES

Le guet-apens de M. Timbre. — Le 10 mars dernier, M. Timbre nous écrivit qu'il serait charmé de nous recevoir chez lui, 13, rue de la Banque, à ses mercredis, de deux à quatre. De façon assez étrange, il laissait transparaître, à travers l'expression de sa vive sympathie, un non moins vif désir d'être obligé par nous d'une petite somme. Il convoitait particulièrement celle de 62 fr. 60, mais le plus infime secours, protestait-il, serait bien accueilli : il nous conjurait de lui remettre, au plus tôt, du moins les 0 fr. 60, en un billet de banque, ou plus exactement en un *billet de timbre*, qui est le billet de banque du pauvre.

Pour excuser la délicatesse de sa démarche, il prétextait que nous l'avions gravement lésé dans ses moyens d'existence en donnant un reçu à une entreprise de colis à domicile sans le gratifier, lui, M. Timbre, d'un pourboire de 0 fr. 10 auquel il tient fort en pareille circonstance. Cette histoire était, il va sans dire, pure imagination de M. Timbre, car il est sans exemple que nous ayons jamais octroyé aucun reçu d'aucune chose, au moins à l'entreprise en question.

Néanmoins, nous fûmes profondément touché que M. Timbre, en sa gêne momentanée, se fût confié à nous de préférence à toute autre personne. Nous fûmes indulgent au mensonge qui déshonorait ses cheveux blancs... M. Timbre a vraisemblablement des cheveux blancs; dans tous les cas il est indiscutable que c'est un personnage de figure rectangulaire, rébarbative, et dentelée sur les bords.

Donc, muni de 0 fr. 60 en papier-monnaie et à tout hasard copieusement armé, nous nous rendîmes à son invitation.

Dès son antichambre, deux surprises nous attendaient. Premièrement, M. Timbre, de qui la santé est capricieuse, un peu souffrant ce jour-là, s'était fait excuser, et remplacer, d'ailleurs par un homme d'une courtoisie parfaite, M. Hutin, sous-inspecteur. Deuxièmement, M. Timbre, dans l'intention trop peu déguisée d'accroître ses ressources, avait adressé la même lettre confidentielle qui faisait appel à notre charité, à plusieurs centaines de contribuables : c'était une *circulaire confidentielle !*

M. Hutin, avec un tact exquis, s'efforça d'adoucir ce que le procédé de M. Timbre avait, à notre avis, d'un peu trop rectangulaire, rébarbatif et dentelé sur les bords. Préalablement, toutefois, il serra dans un coffre-fort les nombreuses liasses de billets de banque de soixante centimes, montant des offrandes.

Et nous avions eu le temps de surprendre la torture d'un contribuable tremblant, raffinée au moyen d'un questionnaire combiné par M. Timbre :

— Que faisiez-vous tel jour de l'année dernière, à telle heure, tant de minutes, tant de secondes? Vous donniez décharge d'un colis par votre signature sur un registre insoumis à M. Timbre, M. Timbre a horreur de cela, monsieur! Vous dites que vous n'avez pas signé? Si ce n'est vous, c'est votre concierge. Votre concierge ne sait pas écrire? Mais il

sait recevoir un paquet en le prenant entre ses mains : dans *recevoir* il y a *reçu*. Vous lui avez dit de recevoir pour vous, il est donc votre mandataire. Vous ne lui avez rien dit? Alors il est votre mandataire TACITE. On n'échappe pas à M. Timbre! Mais la bonté de M. Timbre est infinie : si vous ne devez rien et si vous êtes chargé de famille, *vous ne paierez que le dixième de ce que vous auriez payé si vous aviez dû quelque chose*. Ecrivez seulement sur votre feuille de papier à 0 fr. 60 : « Je confesse être redevable à M. Timbre de la somme de 62 fr. 60... »

La police veille à ce que les simples particuliers ne commettent point à l'encontre de leurs semblables d'actes délictueux du genre du « coup des soixante centimes »...

Nous n'aurons ni la candeur, ni l'imprudence de lui signaler un certain personnage rectangulaire, rébarbatif et dentelé sur les bords.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Comédie-Française : **Le Plaisir de rompre**, de M. JULES RENARD. — *Théâtre Antoine* : **Les Petites**, de M. BIOLLAY. — *Renaissance-Gémier* : **Le 14 Juillet**, de M. ROMAIN ROLLAND; **Preuve d'amour**, de MM. BLOCH ET SCHNEIDER. — *Petits Théâtres*.

La Comédie-Française vient de mettre à son répertoire *le Plaisir de rompre*, de M. Jules Renard. Cela était nécessaire. On n'y a guère tardé plus de deux ans. Ne blâmons pas ce retard : les chefs-d'œuvre ont le temps d'attendre; ils ne risquent ni de se défraîchir, ni de se démoder.

Et tel que celui-ci nous apparut jadis, sur la scène des Escholiers, nous l'avons retrouvé, dans sa perfection accomplie et définitive, sur celle, plus imposante, du Théâtre-Français. Voici un rare échantillon de la meilleure littérature dramatique de ces dix dernières années. Cette pièce de théâtre est une pièce de musée. Elle réunit en elle toutes les conditions et toutes les chances de durée.

Vous en connaissez le sujet, qui est simple, ironique et douloureux. Point de conflit; nulle complication de fait. L'action du petit drame est toute intérieure. L'émotion vous en est suggérée, lentement, insensiblement, avec un art extrême de transitions et de nuances.

Deux amants se quittent. Ils se quittent, parce qu'ils l'ont résolu, d'un commun accord de raison et de sens pratique. Leurs vies, qui suivirent, quelques années, le même chemin, bifurquent; chacun va vers un idéal et un bonheur moyens; chacun a son égoïsme. Leur liaison ignora les agitations de la passion; pourtant ils s'aimèrent comme ils s'aiment encore; ils ont des habitudes de cœur et de chair. Et la même entente qui fit leur union, fait leur divorce harmonieux. Tout est prêt. L'heure est venue. Voici le dernier instant.

Qu'il est douloureux! Tout à la fois, ils souffrent et ils sont résignés à souffrir, et résignés à se consoler, et résignés à être heureux autrement. Contre quoi se révolteraient-ils? C'est leur volonté qu'ils accom-

plissent, tristement. Ils sont raisonnables et sensibles, plus raisonnables que sensibles. Et leur cœur proteste contre leur intelligence qui tout de même aura raison. Ils liquident le passé, ils préparent l'avenir. Mais le présent est dur. Et dans l'atmosphère de ce petit salon bourgeois, paisible, bien rangé, on sent peser le tragique obscur, irrévélé, la tyrannie de la vie moyenne, qu'on accepte, soumis. Cela est affreux. Point de cris, point de larmes, point d'éclat. Ils ont de l'esprit, comme par prudence et par pudeur, jusqu'à ce qu'un élan de lyrisme tout à coup emporte l'amant. Mais tout de suite il se calme, il se reprend, il regrette. Et tout à l'heure, lui parti, elle pleurera longtemps, sans sanglots, près de la lampe baissée...

Et il ne nous est point permis à nous de pleurer ; même çà et là, plus d'une fois, à quelque vive réplique, nous avons ri ; mais nous emporterons, ineffaçable, le souvenir d'une émotion discrète, profonde, poignante, sans cesse accrue. Ai-je besoin de vanter encore la rare qualité littéraire du dialogue. Personne n'écrit avec plus d'art, plus de grâce, plus d' « exactitude », plus d'ironie tendre ou douloureuse, plus d'esprit et plus de poésie parfois que Jules Renard.

Le Plaisir de rompre retrouva devant le public du Théâtre-Français, son succès d'antan. M. Henry Mayer a repris le rôle qu'il avait lui-même créé, avec un art et une conscience remarquables. Mlle Sorel succède à l'inimitable Jeanne Granier. Elle ne la fait pas oublier, mais elle ne la fait point trop regretter ; elle a montré une bonne volonté et une intelligence qu'il faut louer.

Parfois, le théâtre Antoine se souvient de ses origines et redevient le Théâtre-Libre. Jadis on y eût applaudi *les Petites*, drame bref, rude et morne de M. Biollay. Aujourd'hui, on l'a écouté avec un peu de surprise. C'est une pièce qui paraît très jeune, mais d'une jeunesse fanée.

Elle nous rapporte, à la lumière de la lampe, la vérité à la mode d'il y a quinze ans. Déjà ce n'est plus la nôtre. Elle convenait à une époque de réaction. Maintenant l'outrance de réalisme, la cruauté voulue d'observation, le pessimisme un peu naïf, nous semblent aussi mensongers que l'hypocrisie d'antan. Ce qui nous parut des audaces, nous semble des maladresses. D'ailleurs nous sommes tout à l'optimisme. On nous gâte. Toutefois, le petit drame rapide et pénible de M. Biollay ne parut pas dépourvu de qualités dramatiques. Il y a de la sincérité dans l'amertume de l'observation et un semblant de thèse ingénieuse, mais insuffisamment développée.

M. Antoine eut un succès dans le petit rôle épisodique du « monsieur de la préfecture ». On aime Mme Ellen Andrée quand on l'entend. Félicitons Mlle Méry de sa sincère ardeur, et Mlle Bellanger de sa gentillesse coutumière.

Le 12 juillet 1789, Camille Desmoulins est un jeune homme frivole et joyeux, Marat, un humble médecin des pauvres, sympathique, attendri, rageur et miséricordieux, Robespierre, un représentant encore obscur ;

Hoche est caporal aux gardes françaises, et vend des gilets; mais on devine qu'il ira loin. Et dans ce jardin du Palais-Royal, où les voilà réunis, on parle de prendre la Bastille... Oh! oh! prendre la Bastille!... On sourit sur la scène. On sourit aussi dans la salle, car on sait que la Bastille sera prise, et on sait aussi ce que deviendront Camille Desmoulins, Marat, Robespierre et Hoche. Le public est en complicité avec l'auteur.

Celui-ci n'a rien inventé; il s'est refusé le bénéfice de l'anecdote et de l'intrigue accessoire; il s'est contenté d'interpréter la vérité, de la condenser, de l'arranger avec un art pittoresque. Aussi, n'est-ce pas une pièce que le *14 Juillet,* mais une sorte de vivant album, d'illustration amusante et émouvante, très variée, très vivante. Vainement on y chercherait un intérêt « théâtral » ou « historique », proprement dits. La surprise, qui est une des conditions de l'émotion au théâtre, fait défaut; d'autre part, point de vues ni d'enseignements nouveaux; mais un sens, vraiment rare, d'évocation, un don de mouvement scénique, une éloquence chaleureuse, font pourtant qu'à certains moments, on se passionne. Et il se pourrait fort que, par ses meilleures qualités, cette œuvre de lettré patient et probe séduisît la foule. Le premier acte, mis en scène avec un art extrême, et d'un mouvement très vif et varié, plut infiniment dans son ensemble.

M. Gémier montra surtout, cette fois, ses remarquables qualités de metteur en scène; il est gêné dans son rôle, à la fois trop léger et trop raisonnable; dans le personnage, très heureusement conçu, de la Contat, — admirons le mélange bien dosé d'inconscience, de cabotinage et de sincérité, — Mlle Megard fut émouvante; et avec conscience, MM. Beaulieu, Arvel, Berthier, Frédal, Maxence et leurs camarades, dessinèrent leurs figures historiques.

Le succès fut vif, pour la très rapide et ironique piécette de MM. Bloch et Schneider : *Preuve d'amour.* Elle ne manque ni d'ingéniosité, ni de vivacité, ni de gaieté.

Et je voudrais signaler : au Nouveau-Théâtre, *la Passion*, de l'abbé Jouin, œuvre consciencieuse, et montée avec prodigalité; au Théâtre Pigalle, un acte charmant, d'une psychologie délicate et complexe avec d'heureuses trouvailles d'esprit, *l'Utile Ami*, de MM. Sorel et Acker; et enfin, au Grand Guignol, de M. Georges Nanteuil, un autre acte adroit et amusant : *Faudrait s'entendre*, d'une gaie, légère, mais pénétrante et ironique observation, d'un dialogue spirituel et serré.

André Picard

LES LIVRES

Henryk Sienkiewicz : **Messire Wolodowski,** roman héroïque, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz (Éditions de *La revue blanche*). — C'est la troisième partie de la trilogie sur l'histoire polonaise, que *Par le Fer et par le Feu* et *le Déluge* ont commencée. La

fin est digne du début; l'émotion du lecteur reste aussi vive, parce que la conviction de l'auteur n'a pas faibli. Après une touchante méprise amoureuse voici des duels, des batailles, et la défense désespérée d'une citadelle, et le simple dévouement du « petit chevalier ». Des scènes de vengeance, surtout une description atroce du supplice par le pal, rappellent à propos l'horreur réelle de ces guerres barbares, que partout ailleurs l'écrivain a pris soin d'humaniser. Les autres péripéties sont prises au fonds habituel du roman historique; il faut, pour les apprécier, songer au dessein de Sienkiewicz. Voulant être beaucoup lu pour agiter beaucoup d'âmes, il s'est gardé d'offrir à ses compatriotes l'ennui d'un poème épique. Il a pris à Walter Scott, à Dumas, leurs moyens d'intéresser et d'émouvoir. Mais c'est bien aux anciennes épopées qu'il doit sa conception rudimentaire et forte de l'homme et de la vie : absolue séparation du bien et du mal, héros toujours héros et traîtres toujours traîtres, alliance constante du courage avec la droiture et la chasteté. Une telle éthique, dirait Nietzsche, est de ces mensonges salutaires qui favorisent la vie. Aussi s'impose-t-elle aux nations qui commencent à prendre conscience d'elles-mêmes, comme aux nations sous le joug qui veulent revivre et réunir leurs membres dispersés. Rien de plus naturel; mais rien qui fasse mieux sentir le bienfait d'appartenir à un peuple fort, qui peut se permettre le luxe d'une morale plus inquiète et d'une psychologie plus nuancée. Il est heureux que nous connaissions Sienkiewicz par une traduction excellente; il le serait moins, qu'il trouvât des imitateurs français.

René Boylesve : **La Leçon d'amour dans un parc** (Éditions de *La revue blanche*).—En louant naguère ces minutieux tableaux de mœurs provinciales : *Mademoiselle Cloque* et *la Becquée*, je regrettais un peu que par amour de la vérité M. Boylesve imposât quelque gêne à sa vocation de conteur. Je ne m'étonne point qu'après ce bel effort il laisse un peu vaguer sa fantaisie. Il revient à la jolie veine sentimentale et sensuelle du *Médecin des Dames de Néans*; mais il y revient avec plus de liberté, disposant à son caprice les personnages, les aventures et le décor, et mêlant même au récit des réflexions personnelles, d'une sagesse malicieuse et légère. C'est ainsi qu'il explique en se jouant pourquoi son art ne repousse point les descriptions d'alcôve ou de garde-robe : « Je ne sens bien vivre un homme qu'après que j'ai touché quelqu'une de ses petitesses. — Le véritable amour, dites-moi, n'est-ce pas celui qui transpose les cent misères du corps et de l'âme, qu'il voit de près, plutôt que celui qui s'exalte de loin à l'idée de princesses séraphiques ?... Quand j'ai entrepris de faire connaître une créature vivante, il me semble qu'étouffer la source de désirs secrets qui bouillonne et murmure dans l'arrière-fonds de sa chair équivaut à lui retirer ce sang mouvant et chaud qui la différencie des figures de cire... » Mais il n'ignore point, ce faisant, à quelles méprises il s'expose : « Oh ! combien il est périlleux de raconter une aventure délicate, à une époque où la licence dans les ouvrages romanesques est sans bornes. Les abus des

cyniques (lisez : *des maladroits*), dans la liberté d'écrire, tueront — si ce n'est déjà fait — ce qu'il y avait de charmant à écrire librement, en notre langue, pourvu que l'on fût honnête homme. Plus sûrement qu'un régime oppressif, les excès (lisez : *les lourdeurs, et les hardiesses gratuites*) nous raviront la liberté même ; pis peut-être que la liberté même : le goût de parler d'amour. »

L'Amour que la marquise de Chamarante fit élever au milieu d'un bassin qu'entoure un labyrinthe de verdure, paraît être celui même dont Verlaine pleura la chute, — cet Amour

> Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
> Souriait en bandant malignement son arc
> Et dont l'aspect nous fit tant rêver, tout un jour.

C'est un Éros tout terrestre. Le dard qu'il dresse n'a rien d'allégorique, mais dit clairement le sens de son sourire, et quelles blessures marqueront sa fureur. La marquise et ses hôtes entendent bien sa leçon, qui s'accorde avec leur instinct. Oui tous : même les deux perruches inséparables qui font si sot usage de leur corps, et cette pauvre gouvernante que la prudence réduit à tromper ses désirs. Seule, en son aigre vertu, la vieille madame de Matefon s'obstine à vouloir mutiler l'amour ; tandis qu'au pauvre chevalier Dieutegard l'ardeur nuageuse du rêve gâte les plus suaves et fraîches réalités... Parmi tant d'intrigues à peine exilées, une enfant circule, la petite Jacquette, qu'un hasard malencontreux amène partout à l'heure des scènes les plus vives. Elle les traverse sans se salir, sur la pointe des pieds, et les lèvres closes. C'est qu'elle se sent le devoir d'être un modèle pour sa trop curieuse poupée, Pomme-d'Api. C'est aussi qu'« elle est venue au monde avec une âme simple dans une chair bien portante », car « les exemples du monde et la philosophie sont bien peu de chose au prix d'une gouttelette de beau sang. » Heureusement pour le livre : que Jacquette eût l'imagination vive et des nerfs trop précoces, tout ce qui l'entoure nous deviendrait choquant.

Maurice Barrès : **Leurs Figures** (Juven). — Ouverte avec ampleur par *les Déracinés*, dignement continuée par *l'Appel au Soldat*, la seconde trilogie de M. Barrès se clôt, avec *Leurs Figures*, sur un dénouement un peu brusque. Il est vrai que nous connaissions déjà les personnages, les motifs, les faces diverses du conflit ; le troisième acte n'a plus à nous montrer que les catastrophes, les sanctions, et ce que les théoriciens du drame ont appelé la *réconciliation* tragique... Cette raison suffirait, si le sujet d'ensemble était : la crise du parlementarisme. Mais le début promettait davantage, engageait le procès d'une méthode pédagogique, et par là de tout un système social. Il faut que l'intention de M. Barrès ait dévié ; ou plutôt — puisque son dessein était arrêté d'avance — il faut que le soin de défendre une thèse y ait dès l'abord tenu moins de place que le désir d'évoquer des souvenirs doux et amers. A coup sûr, le Panama, l'affaire Norton, la défaite de Bouteiller, et la mort de Fanfournot, ne sont pas une conclusion, sont à

peine un dénouement. Rœmerspacher, Sturel, Suret-Lefort, ces adolescents sont devenus des hommes ; mais leur évolution n'est pas finie. L'heure pour eux n'a pas encore sonné des résolutions les plus graves, du choix le plus décisif : Les faits sont là, qui l'ont prouvé.

La partie romanesque, qui l'emportait dans *les Déracinés*, et dans *l'Appel au Soldat* déjà le cédait à l'histoire, se réduit cette fois à quelques épisodes : Sturel s'agite pour venger Boulanger ; collabore avec Delahaye ; entre dans le conseil de Millevoye ; se documente chez Cornélius Hertz ; puis renonce à ses révélations qui perdraient le triste Bouteiller, mais aussi M. de Nelles ; en échange, M. de Nelles consent au divorce qui doit permettre à sa femme d'épouser Rœmerspacher. A la fin résonne un écho lointain de la classe du lycée de Nancy : Sturel, rencontrant aux jardins de Versailles son ancien maître humilié et déchu, sent « qu'il ne poursuivait pas Bouteiller d'une haine toute simple, mais d'une sorte d'amour trompé. » — Les grands événements se passent ailleurs : dans la salle et les couloirs de la Chambre, dans le cabinet du juge d'instruction, sur les bancs du tribunal. C'est toute l'histoire du Panama ; une histoire énergique, partiale et passionnée, telle que la faisaient pressentir les cruels articles du *Figaro*.

Il y a des gens que la haine abêtit (lisez *Au Pays des Parlementeurs*). Il y en a qu'elle rend plus forts et plus lucides, et qui savent en extraire quelque beauté. Barrès étant de ceux-ci, je prends son œuvre comme elle s'offre ; et si de noires conjectures y comblent les lacunes entre les faits connus, je ne saurais en faire la critique ; il me suffit que l'auteur puisse y croire. Or à lire son livre ainsi que je lirais un chapitre de Retz ou un pamphlet de Swift, je m'étonne de le trouver presque modéré dans sa violence. Sans doute il abonde en scènes de rage et de honte, en cris, en gestes, en grimaces tragiques ; les flétrissures y sont distribuées d'une main savante, avec une espèce de férocité tranquille : — j'attendais pourtant une âcreté plus corrosive, des brûlures plus atroces, une rancune plus acharnée. Je sais bien qu'au poteau de guerre le bourreau ménage sa proie, pour que le supplice soit plus lent et plus sûr. Mais loin que Barrès ait à refréner sa colère, il semble plutôt qu'il la fouette en vain. Dès que la haine n'obscurcit plus l'intelligence, peu à peu l'intelligence éclaire et dissipe la haine. Séparé de son sujet par quelques années et quelques pensées, Barrès le regarde d'un œil distant et d'une âme à demi détachée. Peut-être comprend-il mieux ce que toujours il a senti : — que, vus de loin et de haut, ces combats changent de sens ; que pas une heure il ne s'est agi simplement d'une guerre entre honnêtes gens et voleurs, ni même entre deux équipes politiques ; et que tous les partis ont eu leur part dans cette confusion fatale qui liait au sort des Panamistes celui de nos libertés, et l'intérêt profond des masses... Je ne dis pas que le poids de ses responsabilités l'écrase ; mais il a pu contribuer à le rendre moins sévère pour ceux qu'il voulait fouailler sans merci.

M. Barrès est désormais soulagé d'une lourde tâche. Gâté par une ambition trop pratique et par un souci d'action immédiate, son Roman

de l'Énergie Nationale a tout de même chance de survivre aux querelles qui l'ont fait naître. Et l'œuvre a grandi l'auteur : on ne connaissait que sa délicatesse, il a montré sa puissance ; il a beaucoup appris, beaucoup gagné ; j'aime à croire qu'il n'a rien perdu. Il ne peut plus retourner aux fantaisies de sa jeunesse. En quelle œuvre plus mûre saura-t-il allier sa vigueur nouvelle à ses grâces d'autrefois ?

Edouard Estaunié : **L'Épave** (Perrin). — Ce nouveau roman développe une matière moins ample que celle de *l'Empreinte* et du *Ferment*, mais témoigne d'un talent plus mûr. On le sent, à voir la stricte limitation du sujet, la belle tenue de l'ensemble, l'exacte distribution des parties, la sévère économie du style. On ne saurait imaginer forme plus sobre et plus nue. Aussi chaque image vient en relief, chaque émotion vibre aussi net que le son d'une corde très tendue. Partout un noble effort, une courageuse tristesse : On devine qu'aux yeux de M. Estaunié la raison sans cesse est en péril, entre la lâcheté des sens et les illusions de la foi ; et que pour la défendre des deux parts, il se forge une espèce d'ascétisme viril.

L'Épave est comme une suite de *l'Empreinte*. C'est toujours l'âme en révolte contre cette religion « qui résume l'œuvre des morts, s'impose aux vivants et commande à leurs lois ». Seulement, tandis que l'ancien élève des Jésuites a, dès l'enfance, porté le joug, Thérèse Wimereux a grandi libre, digne élève de son père, ce savant, prophète et conducteur d'hommes, émule des Spencer et des Reclus. Mais, orpheline à trente ans, et ruinée, elle quite Paris avec sa vieille servante pour vivre en un petit village du Midi, dans la maison de famille qui si longtemps resta vide. Et tout de suite elle sent la demeure froide, les voisins hostiles, la terre amie, mais amie impassible, et qui conseille l'acceptation. Elle découvre, elle lit avidement les lettres que son père écrivit jadis du petit séminaire de Castres, en son âge de pieuse ferveur ; et cette nouvelle image de l'être aimé s'installe en elle, prend la place de l'autre image, trop austère et trop connue. Ainsi naît la *tentation de croire*. Thérèse y succomberait si la lettre d'une cousine dévote et les propos du curé ne lui montraient quelle haine ces bons chrétiens gardent contre son père. Elle ne croira pas ; mais pourrait *se soumettre sans croire ;* car tout le village la persécute, refuse de lui vendre des vivres (ce dernier trait est trop fort ; les paysans, qui savent leur intérêt, n'affament point — ils diffament). Thérèse, enfin, veut aller à la messe : après tout, sa servante y va bien. Et la brave fille de répondre : « Moi, ça n'est pas la même chose ». Bien à propos se retrouve alors la longue profession de foi que Wimereux mourant a laissé *pour sa fille*. C'est le salut pour Thérèse ; devant elle repassent, plus clairs et plus fermes, les enseignements oubliés :

Un seul mot contient tout : *Vivre !*

Il n'y a qu'une règle, qu'un but : *Vivre selon la loi...*

L'inconnaissable est inutile. Le nécessaire est sous nos yeux, mais rien que le nécessaire...

Développer sa vie harmonieusement, faire que chaque partie de l'être vive d'une vie égale — voilà le premier précepte.

Être solidaire, c'est-à-dire prendre sa part de responsabilité dans les actes de ceux-là mêmes que nous croyons le plus éloignés de nous, — voilà le second.

Pour salaire : vivre plus, vivre mieux.

Thérèse vaincra ; elle sera l'*épave* solidement fixée qui, loin de céder au fleuve, en brise le courant... Pour moi, dans les beaux conseils de Wimereux, je ne relève pas d'autre tache que deux lignes sur la matière, « cet inconnu dont l'existence est certaine parce qu'elle est nécessaire ». Cet *inconnu* ressemble à l'*inconnaissable*, et risque de nous y ramener. L'esprit libéré du fantôme religieux ne doit pas méditer sur la Substance, mais sur les Phénomènes et les Lois.

Charles Maurras : **Anthinea** (Juven). — *Anthinea* — c'est la ville des fleurs : Pour avoir vu l'Attique au temps des violettes, M. Maurras dérive le nom d'Athènes de la même source que celui de Florence. Il s'est promené de l'Acropole aux Cascines, confrontant l'esprit grec et l'esprit florentin. Entre temps, il a vu, dans Londres, les frises du Parthénon ; en Corse, la ville hellène de Cargèse ; en Provence, tout ce qui put lui rappeler l'Attique. Il conte ses promenades dans une langue pure et délicate, d'une grâce un peu grêle et concertée, mais qui par endroits se relève d'un accent plus vif, et retrouve, aux chutes de phrases, ce ton de passion aride et fiévreuse qui nous plut chez M. Barrès.

M. Maurras, journaliste violent, est un écrivain mesuré : sachant la valeur des mots, il n'en mésuse qu'à dessein. Il reste l'inventeur du *faux patriotique ;* je me garderai bien d'atténuer sa gloire. Mais, pour brutal qu'ait été son défi, quel adversaire ne le préférerait encore aux fielleuses prières de M. Coppée ? Si plus qu'un autre il a paru cynique, c'est que sa haine ne s'est point cachée derrière un masque d'amour chrétien. Il n'a pas de postulats mystiques ; il n'est même pas *organiciste ;* comme il prétend fonder la raison d'État sur la raison tout court, il est forcé de raisonner bien ou mal, et raisonne ingénieusement tant que la passion ne l'excite pas aux injures. En bon païen, il a deviné l'essence de la sagesse attique.

Qu'un tel peuple, le plus sensible, le plus léger, le plus inquiet, le plus vivant, le plus misérable de tous les peuples, ait été justement celui qui vit naître Pallas, et opéra l'antique découverte de la Raison, cela est naturel et n'en est pas moins admirable. On comprend comme, à force d'éprouver toute vie et toute passion, les Athéniens ont dû en chercher la mesure autre part que dans la vie et dans la passion. Le sentiment agitait toute leur conduite et c'est la raison qu'ils mirent sur leurs autels. L'événement est le plus grand de l'histoire du monde.

Mais cet événement, le sophiste le reporte « bien avant la naissance d'Homère », pour en faire honneur aux vieux chefs, et prouver « que le propre de la démocratie n'est que de consommer ce que les périodes

d'aristocratie ont produit! » Or, s'il y a eu production et réserve, c'est la dépense seule qui peut nous l'apprendre ; dans Athènes, dans Rome, dans Florence, il semble bien que la raison ait jeté son plus vif éclat à l'époque même des compétitions et des luttes, quand l'aristocratie mourante fit place à la démocratie.

Ailleurs, M. Maurras triomphe à voir combien la cité grecque était fermée. Il cite des chiffres pour Sparte ; que n'a-t-il pris ceux que Guéraud donne pour Athènes : 20.000 citoyens sur 550.000 âmes !... mais c'est que les autres, précisément, ne comptaient point pour des âmes. A tous citoyens, riches ou pauvres, le chemin du pouvoir s'ouvrait par l'élection ou par le sort ; et c'est le système démocratique. Pour en exclure la masse des habitants, il fallait dire, comme Aristote : « Un individu qui est inférieur à ses semblables *autant que le corps l'est à l'âme, ou la brute à l'homme,* est esclave par nature, et il est avantageux pour lui qu'il le soit. Or, telle est la condition de tous ceux qui sont destinés à faire usage de leurs forces corporelles...» Est-ce encore l'dée de M. Maurras ? Cette division si nette du genre humain venait de la tradition seule; c'est la raison qui, l'effaçant, élargit la démocratie. Quiconque déplore le fait doit s'en prendre à la raison même.

C'est que la Raison est vivante ; M. Maurras la voudrait fixée, c'est-à-dire morte ; du moins voudrait-il l'empêcher de grandir. Séduit par le charme de ses premiers jeux, il ne la reconnaît plus, quand elle se salit à de plus durs travaux. Il avoue pourtant que l'harmonieuse pensée d'Aristote se continue, dans le chaos apparent de la science moderne : c'est qu'il sent bien que le bel ordre des Idées devait se compliquer sans cesse pour envelopper tout l'Univers. La Beauté harmonieuse, l'harmonieuse Cité, ne doivent-elles pas aussi s'assouplir, pour enserrer les puissances nouvelles qui sans cela les briseraient? Est-ce renoncer à l'ordre, que d'y comprendre toujours plus d'éléments... Les hommes de la Révolution, hantés de souvenirs classiques, ont sans doute mal connu la Grèce ; ils n'ont pas trahi l'esprit grec. Et cet esprit ne revit pas plus dans le Nationalisme monarchique que dans les pastiches de l'Ecole romane.

Arthur Chuquet : **Stendhal-Beyle** (Plon-Nourrit). — M. Chuquet est le modèle des érudits. Il a l'esprit critique, le goût des faits, l'horreur des phrases; il a l'instinct, la science et l'art qu'il faut pour surprendre les documents dans leurs plus obscures retraites. S'il existait au monde un homme capable d' « épuiser un sujet », assurément ce serait lui. Ses renseignements sont si complets et si serrés qu'ils semblent s'ordonner d'eux-mêmes ; il arrive à faire un vrai livre rien qu'en juxtaposant des fiches; et sans nul souci de style il obtient d'heureux effets, par la seule vertu de la concision. Souhaitons qu'il néglige plus d'une fois pour des études littéraires l'histoire assez et trop connue des guerres de la Révolution.

Stendhal-Beyle est un livre plein de choses, et si instructif qu'on lui dardonnerait d'être encore plus irritant. Il résume à lui seul toute une

bibliothèque. Aidé par deux spécialistes, MM. Henri Cordier et Casimir Stryienski, l'auteur a condensé tous les résultats importants de la littérature beyliste. Il y joint ses propres trouvailles — entre autres les pièces qui montrent le rôle de Beyle, en janvier 1814, dans la défense du Dauphiné, et cette pétition de 1817, où le futur auteur de *la Vie de Napoléon* affecte un royalisme fervent. La biographie suit Beyle année par année, et même, pour certaines périodes, mois par mois et jour par jour. A propos de chaque fait, elle indique l'émotion qu'en ressentit Beyle et l'opinion qu'il s'en forma, sur le moment même ou plus tard. Elle dénonce les mensonges petits ou gros, — parfois sans but, souvent sans vraisemblance — dont il lui plut d'enjoliver ses souvenirs. C'est fort bien fait; car ces mensonges nous apprennent comment Stendhal, après coup, aimerait avoir agi ; quel homme il voudrait être, ou simplement paraître; et quel genre de déformation est naturel à son esprit. Seulement M. Chuquet montre un peu trop de joie à prendre son auteur en faute : il s'attarde aux *Lettres sur Haydn*, et passe vite sur *Lucien Leuwen*, parce que *Lucien Leuwen* n'est qu'un chef-d'œuvre, et que les *Lettres* sont un plagiat éhonté. M. Chuquet ne se garde pas du travers où M. Faguet est tombé : Devant l'ironie de Stendhal, son dandysme, et ses tours de mystificateur, il se pique au jeu, se met en défense; et la crainte d'être pris pour dupe, le plaisir d'éventer toute supercherie, l'entraînent à ne plus voir que les petits côtés d'un grand talent.

Quant il en vient aux idées, on croirait, à le lire, que le beylisme est surtout une philosophie de l'histoire de France, une politique superficielle qu'agrémentent quelques boutades. L'analyse est exacte, appuyée de bonnes citations ; elle ne laisse guère échapper que l'essentiel. N'étant point précédée d'une vue synthétique, elle isole des pensées qui deviennent négligeables, dès qu'on ne les regarde plus comme signes d'un tempérament. A peindre Rousseau de la sorte, par ses mensonges et ses inconséquences, expliquerait-on son génie et la prise qu'il eut sur les âmes? C'est à dessein que je rapproche ces deux hommes : Beyle ne ressemble pas à Rousseau; son influence est plus restreinte, sinon moins profonde; mais son originalité est du même ordre : elle ne réside pas tant dans l'invention de quelques théories, que dans un nouveau mode de sensibilité, ou mieux encore dans une nouvelle façon ne mettre l'intelligence au service du sentiment. C'est ce que les textes ne révèlent point à qui les interroge sans sympathie. Sans être beyliste, pour bien sentir Beyle, il faudrait un peu l'aimer. Et si M. Chuquet aimait Beyle, il parlerait mieux de ses livres. Il en chercherait le sens total, avant de les soumettre à cette méthode de morcellement, chère aux manuels classiques, qui dans un livre considère tour à tour les personnages, le milieu, l'intrigue, les mœurs, les passions; qui déconstruit pierre à pierre un édifice harmonieux, et l'effrite, et laisse à la place un tas de poussière grise et morne. Et sa conclusion ne serait pas que les admirateurs de Stendhal lui pardonnent ses faiblesses *parce qu'il a tâché, parfois avec succès, de*

« *faire ressemblant* ». La ressemblance est bien le moindre mérite qui nous plaise dans *la Chartreuse,* dans les *Promenades*, dans *le Rouge et le Noir*... Une dernière querelle : M. Chuquet ne comprend dans la suite de Stendhal que Mérimée, Taine et les disciples de Taine (probablement M. Bourget). M. Barrès valait aussi d'être nommé. Tolstoy assure devoir quelque chose à Stendhal. Et surtout, pourquoi ne pas citer Burckhardt et Nietzsche?...

A travers ses préventions, M. Chuquet a tout de même vu le vrai Stendhal; à travers ses dénigrements, il le fera voir à ceux qui sauront lire son livre autrement qu'il ne fut écrit. Les beylistes ne lui tiendront pas rigueur; ils lui doivent trop de reconnaissance.

Georg. Brandes: **L'École romantique en France,** traduit par A. Topin, avec introduction de Victor Basch (Michalon). — Ce cinquième volume des *Courants directeurs de la Littérature européenne au* XIXe *siécle* nous est offert à propos, à l'heure où quelques-uns de nos écrivains viennent de rendre à l'auteur un hommage bien mérité par son amour pour les lettres françaises. Le second volume ou le sixième (Romantisme allemand et Jeune Allemagne) nous instruirait davantage ; une traduction de *Menschen und Werke* donnerait une idée plus exacte du talent de G. Brandes. Mais il ne faut pas oublier que nous ne possédons encore aucun ouvrage d'ensemble sur notre romantisme; Brandes lui-même ne décrit ici que l'école de 1830 : Chateaubriand, Lamartine ont passé dans le premier et le troisième volumes (Littérature de l'Émigration et la Réaction en France); et l'ouvrage entier s'arrête à 1848.

Comme Brandes a travaillé plus qu'aucun autre à l'émancipation des esprits scandinaves, on conçoit qu'il ait dû porter dans la critique littéraire l'arrière-pensée politique que nous aimons en exclure. Parfois, malgré l'étendue et l'exactitude de son information, il arrive que l'éloignement fausse à ses yeux l'importance relative des événements et des œuvres. Il dit, parlant des spectateurs d'*Hernani* : « Ce sont eux qui, quelques mois plus tard, firent la Révolution de Juillet » ; — et c'est confondre romantiques et bousingots. La figure de Hugo l'embarrasse ; comme tous les étrangers, il a peine à comprendre à quel point ce génie incomplet nous enchante par la seule magie de la langue et du vers. Au fond il préfère Musset; il le juge plus grand poète, et moins grand homme, — c'est-à-dire moins ouvert aux opinions de son temps. Les vers qu'il cite sont souvent médiocres. Goûtant plus franchement notre prose, il parle plus longuement des prosateurs, jusqu'à consacrer au seul Mérimée autant de place qu'à tous les poètes ensemble. Enfin je ne lui pardonne pas de donner quatre pages à O'Neddy, contre une seule à Gérard de Nerval. Mais il parle excellemment de George Sand, de Balzac et de Beyle. Son livre abondant en idées, en faits, en rapprochements ingénieux, et même en anecdotes peu connues, complète celui de Gautier. L'histoire du Romantisme reste à écrire ; mais Brandes l'a bien préparée.

GUSTAVE KAHN : **Symbolistes et Décadents** (Vanier). — « ... Une de mes idées, c'est que le nouveau poète se devait et devait aux autres, quoique l'occupation ne fût pas fort amusante, de faire de la critique. Pour pouvoir écrire l'œuvre d'art pure, il fallait pouvoir l'expliquer dans des travaux latéraux. » — C'est pour cette raison que depuis vingt ans Gustave Kahn, dans la *Vogue*, dans la *Revue Indépendante*, dans *La revue blanche* formule ses jugements sur les hommes et les œuvres. Il le fait en poète qui ne trouve pas « l'occupation fort amusante »... Pourtant, il le fait en critique-né, multipliant les points de vue, motivant ses préférences, développant ses intuitions, enfin marquant de façon claire la direction du mouvement poétique dont il fut un des promoteurs. Son livre vraiment *nécessaire*, qu'un second volume doit compléter, est de beaucoup le meilleur que nous ayons sur la poésie des vingt dernières années.

Comme dans l'*Histoire du Romantisme* de Gautier, maint chapitre déroule des souvenirs personnels (Laforgue y tenant la place de Gérard de Nerval). Mais les pages sur l'évolution de la Poésie au XIXe siècle, sur le Parnasse, sur les origines du Symbolisme, composent une histoire suivie. Quant aux théories esthétiques, elles sont semées partout un peu, surtout dans la préface et dans les articles sur Verlaine et Rimbaud. Sans doute on n'y trouve aucune discussion sur le Symbole ; et pas d'autre définition du Symbolisme que celle, tout de même un peu large, empruntée à Remy de Gourmont : « l'expression de l'individualisme dans l'art ». Mais la pensée se précise quand Gustave Kahn, oppose, à l'allure explicative de la littérature courante, un lyrisme purement intuitif et personnel (p. 82 et suivantes) ; la nouveauté essentielle à ses yeux devait donc être l'invention d'une forme adéquate à ce lyrisme : — *le vers libre*, au rythme changeant, seul capable de traduire toutes les nuances de l'émotion. — Et cette vue est juste. Mais il reste vrai qu'il y a aussi une prose symboliste ; que l'individualisme ne fut pas le seul trait commun à la génération de 1880 ; et qu'enfin par certains côtés le Symbolisme fut, sinon une contrainte, du moins une discipline, autant qu'un affranchissement. C'est un trait de plus à sa louange : Il sut être exclusif, il devait l'être, pour défendre les droits de l'art contre une littérature indécise et bâtarde. C'est bien pour cela que l'esprit symboliste, survivant à la dispersion du groupe, au désaveu de ses adhérents, et pénétrant ceux-là mêmes qui se réclament d'une autre école, oriente encore vers la beauté plus d'un talent qui risquerait de s'en détourner pour l'amour de l'art social ou d'un réalisme nouveau.

MICHEL ARNAULD

Tolstoy et les Doukhobors. Faits historiques réunis et traduits du russe par J. W. BIENSTOCK (Stock). — M. Bienstock a fait un choix judicieux parmi les documents déjà nombreux publiés sur les Doukhobors ; il y ajoute plusieurs chapitres personnels qui achèvent de nous faire connaître les éléments très divers de leur caractère et de leur doctrine. Religieux au point que leur vie demeure indistincte de leur

religion, ils ont aussi peu de culte que possible ; ils appellent — comme Voltaire — l'Église une association de brigands, et s'ils ne vont pas jusqu'à dire « écrasons l'infâme », c'est que leur évangélique douceur s'y oppose ; mais ils s'en détournent. Dans la vie sociale, pour eux l'État s'assimile à l'Église. Ils ont une morale supérieure qui évidemment ne cadre pas avec celle de l'État, celle-ci, morale du doit et de l'avoir, nécessaire peut-être dans une société de criminels, où le respect de la personne humaine n'est que la peur des représailles de l'association, mais inutile dans une communauté qui voit dans tout être humain la demeure de l'Être divin. Ils nient l'État, qui ne connaît le divin qu'en lui-même mais l'ignore chez les individus. C'est pourquoi ils ne lui reconnaissent pas le droit de les immatriculer. Cette volonté ferme de rester anonyme aux yeux de l'État a une portée plus profonde encore que le refus de porter les armes, car l'inscription sur les registres de l'état-civil est nécessairement préalable à tous les actes de la vie civique : elle conditionne en particulier l'inscription militaire, la conscription. Par là donc se désagrège la personne civile de l'État qui tient sa réalité de la collectivité des personnes civiles de ses citoyens.

Enrégimentés de force lors de la première guerre russo-turque, les Doukhobors jetaient leurs armes pour ne pas combattre. Le gouvernement russe leur imposant de nouveau la conscription, ils demeurent fidèles à leur principe de « non résistance ». Ces héros pacifiques qui meurent sous le fouet pour ne vouloir pas tuer, sont des professeurs d'énergie au même titre que ces autres chrétiens de l'Afrique du Sud auxquels la Bible annonce qu'ils triompheront du Lion et de la Licorne. Enfin les Doukhobors représentent l'un des innombrables ferments de décomposition de l'État contemporain. Ils opèrent avec la foi, où d'autres emploient le scepticisme. Matière admirable pour les amateurs d'antinomies harmoniques.

HENRI LASVIGNES

PIERRE JAUDON : **L'Étouffement** («La Plume »).— Un poème en prose qui serait une autobiographie. D'une écriture âpre, contrainte, astringente, par l'obsédante succession de phrases brèves, elliptiques, d'une seule proposition, qui sans trève juxtaposent leur unique verbe uniquement aux modes impersonnels, aux temps indéfinis. La volonté encore de décrire, mais décrire par métaphores : « l'épopée rationnelle et vibrante des solidarités tangibles ». Au milieu de quoi, et d'un ressouvenir évident de Maldoror et Rimbaud, une puissance d'images, un lyrisme authentique, une sûreté de langue avec l'assurance dans son maniement, une ardeur concentrée, corrosive, et une puissance enfin de pensée, composent de ce livre de début un argument à solides espoirs.

FAGUS

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14762

Le Journal de Pavlik Dolsky

6 novembre.

Hier, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Voilà déjà huit jours que je suis souffrant. Sans doute, ce n'est rien de sérieux; mais enfin je ne me sens pas bien: j'ai mal à la tête, je tousse, la nuit je ne dors pas, et dans la journée, je suis excessivement faible. Je me suis donc décidé à faire appeler ce médecin que je rencontre souvent chez Maria Pétrovna. Il a fait ce que font en pareil cas tous les médecins : il m'a ausculté, a pris ma température, et s'est préoccupé de la langue et du pouls ; puis, trouvant tout en bon état, il s'est assis, pensif, devant le bureau. Avant de faire l'ordonnance, il se leva et de nouveau approcha son oreille de mon cœur, puis hocha la tête d'un air peu satisfait. Je l'interrogeai :

— Voyez-vous..., commença-t-il, en hésitant et en cherchant ses mots, votre cœur est bon, ... mais, comment vous dire ?... Regardez vos pantoufles, vous les portez depuis longtemps et pourrez les porter longtemps encore; pourtant le bout commence à s'user, elles ont fait de l'usage. C'est bien comme votre cœur, il peut servir encore. Quel âge avez-vous ?

— Quel âge, moi ?

— Oui, vous. Qu'y a-t-il donc qui vous étonne ?

— C'est que je ne pense jamais à mon âge. J'ai plus de quarante ans.

Le docteur sourit.

— Je ne doute pas que vous ayez plus de quarante ans; mais combien au juste ? Peut-être plutôt cinquante ?

— Si vous voulez. A peu près.

— Eh bien, voyez-vous, à cinquante ans, il faut bien se dire qu'on est un vieillard et ne pas s'étonner que le cœur n'ait plus la vigueur de la jeunesse.

Le docteur s'approcha de la table, l'air résolu, et écrivit trois ordonnances.

— Pourrai-je au moins sortir aujourd'hui, demandai-je timidement d'une voix qui suppliait.

— Mais non, pas du tout. Demain, d'heure en heure, vous prendrez alternativement les deux potions; pour la nuit, frictionnez-vous avec l'onguent. Je reviendrai après-demain.

— Mais j'ai promis à Maria Pétrovna de dîner chez elle vous savez qu'elle attend sa nièce, aujourd'hui ?

— Cela ne fait rien. En sortant d'ici, j'irai chez Maria Pétrovna, et je lui dirai que je vous ai défendu de sortir ; la nièce, vous aurez le temps de la voir : elle passera tout l'hiver chez Maria Pétrovna.

Et, serrant négligemment le billet que je lui avais glissé à la dérobée comme si je faisais quelque chose de honteux, le docteur s'éloigna, l'air grave.

Cette visite du médecin m'a conduit aux plus tristes réflexions. Jusqu'ici je m'étais toujours cru jeune, et tout à coup, je suis un vieillard. Hier encore, je buvais, mangeais, dormais, faisais la cour aux femmes, comme un jeune homme ; à présent, voilà tout changé.

Tout à l'heure, en fouillant dans ma table de travail, j'ai trouvé un vieux cahier jauni portant comme titre : « Notes sur ma vie, Dresde ». J'ai commencé cesp ages, il y a de longues années déjà ; je vivais à l'étranger, l'âme profondément troublée. Voici les dernières lignes que j'y avais écrites : « Il est temps de finir, je vois que je ne comprends ni moi ni la vie qui m'environne ; le temps viendra où mon âme sera tranquillisée, le temps de la triste vieillesse ; ce jour-là, peut-être reprendrai-je ces notes... » Évidemment le moment est venu : il y a longtemps que mon âme est tranquille, la route de la vie est presque achevée, il est temps d'établir mon bilan.

Toute ma vie je n'ai pas que mangé, dormi et fait l'amour, mais j'ai encore observé, réfléchi ; et je veux examiner le résultat de ces « froides observations de l'esprit et mécomptes douloureux du cœur ».

Je ne sais s'il sortira quelque chose de ces notes ; mais, en tout cas, je suis content d'avoir enfin trouvé une occupation à ma portée.

Mais pourquoi donc serais-je un vieillard ? C'est pure sottise : mon visage est jeune, je n'ai pas une ride, au bal je danse et les mamans me considèrent comme un parti possible ; enfin tout le monde m'appelle Pavlik Dolsky. Seules les personnes qui me connaissent très peu, m'appellent Pavel Matvéiévitch, sinon toujours Pavlik, Pavlik ; et on n'appelle pas un vieillard Pavlik.

Récemment encore, au club, j'ai entendu un monsieur dire à un vieillard qui cherchait un partenaire pour le whist : « Eh ! voilà Pavlik Dolsky qui fera votre affaire... » Cette familiarité me blessa un peu, car je connais à peine ce monsieur, mais à pré-

sent je lui donne tout à fait raison. Il n'y a pas à dire... Tout le monde m'appelle ainsi. Oh ! le stupide docteur qui se rajeunit et fait les yeux doux à Maria Pétrovna et veut que je sois un vieillard. C'est idiot, idiot, idiot.

8 novembre.

Aujourd'hui, j'ai tiré de mon bureau la collection de mes portraits, que j'avais rapportée de la campagne après la mort de ma mère, et je me suis mis à les examiner. Le premier, un daguerréotype, date de mon premier voyage à Pétersbourg ; il est presque tout effacé ; à la place du visage, il n'y a qu'une tache blanche. Le suivant est déjà une photographie, et j'y suis représenté en uniforme de page. Quel gentil garçon j'étais dans ce temps-là ! Puis, me voici en uniforme de hussard ; puis en frac avec la chaîne d'arbitre territorial ; ensuite en uniforme de chambellan, et puis encore dans des groupes. Un, où je figure en compagnie d'Aliocha Okontsev et de sa femme, a excité en moi un pénible souvenir et éveillé ma conscience depuis longtemps endormie. J'eus beaucoup de peine à me séparer de ces muets témoins des tempêtes passées. Après quoi, je m'assis devant la glace et commençai à comparer mon visage à ces divers portraits. A mon sens, c'est avec le portrait du page que j'ai gardé le plus de ressemblance : le visage est presque le même ; seulement j'ai aujourd'hui de grandes moustaches que je n'avais pas alors, et il faut dire aussi que les cheveux sont plus rares, mais le regard, l'expression n'ont pas changé.

Le docteur me surprit dans cette occupation.

— N'est-ce pas, Féodor Féodorovitch, lui demandai-je, que je ressemble à ce page ; qu'il n'y a pas grande différence ?...

— Eh ! eh ! il y en a une petite. D'abord, le page n'a pas de rides.

Ce maudit docteur me rendra fou. Sans doute, le mot ride m'est connu depuis longtemps : je l'ai souvent employé dans la conversation ; mais je ne me suis jamais rendu compte de son sens véritable.

— Où donc ai-je des rides ? exclamai-je avec désespoir.

Le docteur me les indiqua.

— Mais ce ne sont pas des rides, ce sont tout simplement de petits plis de la peau.

— Parfaitement ; mais, quand vous étiez page, vous n'aviez pas ces petits plis, et aujourd'hui ils y sont.

— Ce sont les réflexions, les nombreuses pensées...

— Oh ! les nombreuses pensées ! et davantage les longues années. Mais ne vous agitez pas, et laissez-moi écouter votre cœur.

Chez ma défunte mère, qui était toujours malade, et chez Maria Pétrovna, qui, toujours bien portante, se soigne sans cesse, j'ai observé bien des types de médecins. Féodor Féodorovitch appartient au plus odieux : c'est un médecin ironique, un faiseur de bons mots ; j'ai toujours peur qu'il ne jette dans l'ordonnance un de ces calembours latins dont on ne réchappe point.

19 novembre.

Aujourd'hui, Maria Pétrovna est venue me voir en compagnie du docteur. Maria Pétrovna est une femme très remarquable. Je crois avoir été amoureux d'elle tout enfant. J'eusse peut-être oublié cette circonstance depuis longtemps déjà si elle-même ne me la rappelait parfois avec sa façon de dire : « Vous qui m'avez tant aimée... » Nous sommes du même âge ; mais, l'an passé, il s'est trouvé qu'à l'entendre j'ai cinq ans de plus qu'elle.

Je fus son témoin quand elle se maria avec le général Kounistchev, déjà âgé, et qui mourut au bout de six ans, lui laissant l'hôtel qu'elle habite l'hiver et une grande propriété près de Riazan où elle passe l'été.

C'est à présent une grosse blonde assez fraîche et très bien conservée, non seulement pour l'âge qu'elle a, mais encore pour celui qu'elle se donne. C'est une femme qui est loin d'être sotte, mais elle serait beaucoup plus sage si elle n'était pas si distraite. Elle se tient attentivement au fait de la littérature, lit la *Revue des Deux Mondes* d'un bout à l'autre, s'y attarde longuement, et sa conversation révèle toujours l'article qui l'a plus spécialement retenue. Un jour, à un dîner où l'on parlait d'une actrice française nouvelle, elle interrompit la conversation pour m'apostropher : » N'est-ce pas, Paul, que l'impératrice byzantine Zoé était une femme étrange ? » Une autre fois elle demanda à un parent éloigné de feu son mari Nicolas Kounistchev, élève d'une école militaire, qui passait chez elle les vacances : « Que pensez-vous, Nicolas, de la situation des fellahs en Égypte ? » Pour toute réponse l'autre fit sonner ses éperons.

Je vois Maria Pétrovna presque tous les jours. Le plus souvent je m'ennuie avec elle ; mais je me sens attiré chez elle comme dans un havre calme, sûr, coutumier. Parfois nous passons ensemble

des soirées entières à parler de poésie et d'amour et aussi des potins de la ville. Elle aime la musique et joue très volontiers les Nocturnes de Chopin, mais elle les joue avec tant de sentiment et si lentement qu'on ne les reconnaît plus, et quelquefois, par distraction, elle s'embrouille.

J'ai remarqué que dans ses jours de mélancolie, elle joue les *Cloches du Monastère*; aux premières notes de ce morceau lugubre le sommeil me gagne. Maria Pétrovna n'admet que l'amour platonique. Avec ce Nicolas Kounistchev, dont je viens de parler, il lui est même arrivé l'an dernier une histoire très caractéristique. Quand il fut promu officier, Maria Pétrovna prit grand soin de lui : elle l'invitait sans cesse et organisait pour lui des soirées malgré sa haine des réceptions. Je me réjouissais pour elle et pensais qu'après avoir médit toute sa vie de l amour, elle était enfin amoureuse pour de bon. Mais voici la fin : un matin on me remit ce billet laconique : « Mon cher Paul, venez me voir, j'ai à vous parler ». Je trouvai Maria Pétrovna dans les larmes et entourée de potions.

— Je vous ai prié de venir, commença-t-elle d'une voix faible, parce que je vous crois un ami véritable ; vous n'imaginez pas combien il est triste de perdre ses illusions et je suis tout à fait désillusionnée sur le compte de Nicolas : il ne m'a pas comprise!

— Mais qu'a-t-il fait?

— Je ne puis vous le dire; je ne puis dire qu'une seule chose : il ne m'a pas comprise !

Ne comprenant rien moi-même, je suis allé chez Nicolas. Celui-ci reçut d'abord mes questions assez froidement.

— Mais comprenez bien, Nicolas, lui dis-je que je ne suis pas du tout venu faire une enquête; à vrai dire, cette affaire ne me touche pas du tout; seulement, comme ami de Maria Pétrovna et le vôtre, je veux faire cesser le malentendu qu'il y a entre vous Qu'est-il arrivé?

— Mais absolument rien, répondit-il en riant. J'ai passé toute la soirée chez ma tante ; tout le temps elle a joué des Nocturnes, puis on a servi à souper; après, je ne sais trop pourquoi, j'ai peut-être baisé sa main une fois de trop, elle s'est fâchée et s'est retirée.

— Je suis persuadé que vous n'avez pas voulu offenser Maria Pétrovna, mais néanmoins, pourquoi ne lui présenteriez-vous des excuses ?

Mais, si vous voulez, je suis prêt à en faire cent mille.

Aussitôt, je me suis rendu avec le coupable chez Maria Pétrovna; il s'excusa respectueusement et reçut son pardon; mais

de ce jour il cessa ses visites. Cette fois, il l'avait tout à fait comprise.

Aujourd'hui, Maria Pétrovna est venue me voir tout de noir vêtue et avec un visage d'enterrement. A ma vue, elle s'égaya.

— Mais, Paul, je ne vous trouve pas si mal que me l'a dit Féodor Féodorovitch.

Le docteur lui lança un regard très expressif, mais qui fut vain : elle ne le vit pas ; seul je le remarquai.

— C'est vrai, Paul est un peu abattu; mais regardez : il a des couleurs et, dans tous les cas, Féodor Féodorovitch, il me semble qu'il ne faut pas le traiter par des moyens violents; on pourrait lui donner pulsatilla ou mercurius solibilis, qu'en pensez-vous ?

— Maria Pétrovna, vous savez ce que je pense de l'homéopathie, répondit très sèchement le docteur.

— Pardon, j'oubliais... Cependant, je crois que pulsatilla ne peut pas faire de mal.

— Si elle ne peut pas faire de mal, elle ne peut pas faire de bien, et si elle peut faire du bien, elle peut aussi faire du mal, c'est *un cercle vicieuse de laquelle* vous ne sortirez pas.

— Féodor Féodorovitch, combien de fois vous ai-je dit que *cercle* est du masculin et qu'il faut dire *cercle vicieux* et non *vicieuse?* remarqua d'un ton de doux reproche Maria Pétrovna.

Le docteur, piqué d'avoir été repris pour son français dont il était entiché et surtout de l'allusion à l'homéopathie, annonça qu'il avait à voir sur l'heure un client gravement malade. Malgré mes instances Maria Pétrovna ne consentit pas à rester seule et partit en même temps. Peut-être redoutait-elle de ma part une incartade du genre de celle de Nicolas Kounistchev. D'ailleurs elle put donner de son départ un motif excellent, sa nièce. De cette nièce qui depuis quelques jours était sortie de pension, j'ai les oreilles rebattues. Elle s'est imaginé l'aimer beaucoup, bien qu'il y ait fort longtemps qu'elle ne l'ait vue. Elle dit à présent que sa nièce est charmante, elle l'appelle « l'enfant de mon cœur » et regrette beaucoup que je ne la connaisse pas encore. Moi, je ne le regrette nullement : ce doit être une pensionnaire blonde et sentimentale comme sa tante.

1er décembre.

Trois semaines ont passé déjà depuis le début de ma maladie. J'ai essayé une foule de mixtures et d'onguents; à chaque remède

nouveau, le docteur m'assure que le remède a agi et pourtant il ne lève pas les arrêts. Dans la soirée quelques amis viennent me voir ; aujourd'hui personne n'est venu et c'est avec joie que je me remets à mon journal.

Pour établir le bilan de ma vie passée, il me faut d'abord définir l'homme. Ai-je été : bon ou mauvais, intelligent ou imbécile, heureux ou malheureux ? Après avoir allumé un cigare, je me suis assis sur le divan et pendant deux heures j'ai réfléchi là-dessus. Ma conclusion a été qu'une question de ce genre est insoluble, même pour l'homme le plus sincère. Quand on tâche à se rappeler tout son passé, aussitôt se présentent avec netteté toutes nos bonnes actions : on a fait du bien à celui-ci ; on a sauvé celui-là ; tel jour on pouvait faire une méchanceté et on s'en est abstenu. Le souvenir des mauvaises actions est beaucoup plus pâle. Si à votre conscience apparaît spontanément un acte absolument mauvais, cette fidèle compagne se fait aussitôt votre avocat ; elle a vite fait d'inventer toutes les excuses possibles, comme si l'aveu de votre culpabilité vous exposait à la déportation. C'est ce qui vient de m'arriver et qui m'arrive chaque fois que je me souviens d'Aliocha Okontzev... Mais ce sera pour une autre fois.

Il est encore plus difficile d'apprécier ses qualités que ses actes. Pour juger autrui, nous avons un dictionnaire entier de nuances où nous n'avons qu'à choisir. Sur trois hommes qui tiennent autant à leurs biens, du premier, qui nous est sympathique, nous dirons qu'il est économe, prudent ; du second, si nous ne l'aimons pas, qu'il est intéressé ; nous ne pourrons souffrir le troisième, c'est un ladre. La plupart des historiens se prononcent d'après leurs sympathies, ou, pour mieux dire, leurs caprices. Tout en respectant la vérité, ils peuvent traiter tel personnage de sévère ou de cruel, de bon ou de faible. Il va sans dire qu'en se jugeant soi-même, pour sincère qu'on soit, on choisira les nuances les plus tendres. Cependant, il en est qui ont à dessein présenté leur passé sous les couleurs les plus sombres. Des confessions de ce genre masquent mal l'orgueil de l'auteur. « Lecteurs, voyez à quel point je suis sévère pour mon passé et inférez-en quel héros je suis devenu. »

A demain.

2 décembre.

Suis-je intelligent ou bête ? On me demanderait à l'improviste de le dire de n'importe lequel de mes amis que je serais très embarrassé de répondre sur le champ. Je ne parle pas des hommes

de génie, ni des purs idiots ; les uns sont d'ailleurs aussi rares que les autres. Il m'est encore plus difficile de me prononcer sur mon compte. On se fait généralement de l'esprit les idées les plus différentes; dans le monde, on dit le plus souvent d'un homme qu'il est intelligent quand il sait par cœur beaucoup de calembours français, ou qu'il critique tout le monde; chez les savants on tient pour intelligent celui qui a la patience ou le temps de lire la plus grande somme de choses inutiles; pour les gens d'affaires, c'est celui qui est le plus retors. Dire de quelqu'un qu'il a de l'esprit ou que c'est une bête ne signifie absolument rien : cela dépend uniquement de l'état où l'on se trouve. J'ai dit, par exemple, que Maria Pétrovna, malgré ses distractions, n'est pas une sotte, mais quand je l'ai écrit j'étais de très bonne humeur. Mal disposé, je pouvais dire absolument le contraire et je n'aurais pas été loin de la vérité. Hier, elle m'a envoyé des pilules homéopathiques avec la recommandation la plus sévère de n'en pas parler au docteur. Aujourd'hui, Féodor Féodorovitch est entré chez moi en me demandant :

— Eh bien, la pulsatille vous a-t-elle réussi ?

— Qui vous a dit...?

— Maria Pétrovna naturellement.

Pour moi, ce n'est qu'en logique que l'esprit donne sa mesure. Or, de ce point de vue je ne puis pas dire que je sois un sage. Souvent je n'ai pas fait ce que j'avais résolu, et néanmoins, je puis jurer n'avoir jamais menti avec préméditation. Dans mon enfance, ma vieille tante Avdotia Markovna me grondait un jour pour une espièglerie : « Toi tu es sage, me dit-elle, mais ta tête ne l'est pas ». Je crois qu'elle avait raison.

J'appartiens à une vieille famille noble, conservatrice, et l'éducation autant que la vie militaires n'ont fait qu'aggraver mon conservatisme. Le principal, l'unique roman de ma vie, dont je parlerai plus tard, me fit prendre ma retraite ; je m'installai à la campagne où je fus choisi comme arbitre territorial.

Notre province était réputée pour la libéralité de ses arbitres et parmi eux je fus l'un des plus libéraux. Comment cela s'est-il fait, je ne me chargerai pas de l'expliquer à présent; mais, dans ce temps-là, toutes les opinions étaient mêlées jusqu'au ridicule; chacun pouvait se dire ce que bon lui semblait. Dans mon enfance on m'apprenait que le conservateur doit suivre les impulsions du gouvernement, et il arrivait que le gouvernement était plus libéral que la société. Notre gouverneur, jadis l'un des propriétaires les plus cruels, pleurait d'attendrissement au mot

d'émancipation. Il est probable que si le gouvernement avait décidé de remettre les paysans en esclavage, ses larmes auraient coulé encore plus abondamment.

Étais-je absolument sincère? Oui et non, comme dit une une dame de ma connaissance, qui veut donner à entendre qu'elle sait tout, mais sans se mettre dans l'embarras.

Il m'arrivait de m'abandonner à de graves réflexions. Prenons, pensais-je, mon oncle Platon Markovitch : jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il fut le plus parfait honnête homme qu'on pût voir, les paysans l'adoraient ; mais il est du vieux temps, il lui est difficile de se faire aux idées nouvelles : il a peur de la ruine pour ses enfants ; qu'y a-t-il donc d'extraordinaire qu'il défende de son mieux ses intérêts? peut-on dire qu'il soit malhonnête? Mais ces réflexions étaient étouffées parmi le bruit des assemblées générales, les articles de journaux et surtout par la mode, et nous étions la terreur de la province et ne faisions pas de différence entre les hommes comme Platon Markovitch et les vrais suppôts du servage. Cette conduite passionnée et évidemment injuste était peut-être nécessaire pour le rôle historique que nous avions à jouer, et quand il fut fini nous descendîmes de scène et je retournai tout naturellement dans le cercle ancien des hommes et des idées.

L'année dernière, j'ai rencontré à Pétersbourg quelques anciens terroristes avec lesquels j'avais gardé des relations amicales. Nous convînmes de dîner ensemble au restaurant. Il y eut tout d'abord un peu de gêne, mais, sous l'influence du vin et des vieux souvenirs, cette sensation se dissipa et à la fin du dîner on discourut des « planteurs », de « la lutte contre les planteurs » et l'on brandit combien de mots jadis terribles, maintenant sans vertu. Pour quelques heures encore nous nous crûmes redevenus des kalifes.

Cette fois étais-je sincère? Je vous répondrai encore comme cette dame de ma connaissance : oui et non. Les idées que ces mots représentent sont depuis longtemps passées de mode; autrefois ils suscitaient en foule des conceptions neuves, la rupture avec tout le passé; ce n'est plus à présent que des clichés.

6 décembre.

Passons à une autre question : ai-je été heureux ou malheu-heureux? D'un point de vue ordinaire, sans doute j'ai été très heureux, parce que j'ai de la fortune et ce qu'on est convenu d'appeler une situation dans le monde. Mais l'argent n'est qu'un

bien négatif, et il en est comme de la santé : on ne le désire que quand il manque. Selon moi le bonheur ne dure qu'un moment : dès que l'homme a obtenu ce qu'il désire, il n'en veut déjà plus, et le plus souvent ce moment est encore empoisonné par l'immixtion des amis ou des ennemis, ce qui est à peu près la même chose.

Où sont nos amis? où, nos ennemis? La véritable amitié, fondée sur de longs rapports, sur l'affection et l'estime réciproques, est rare dans le monde, et ces relations dans lesquelles on se traite d'amis ne nécessitent ni l'estime, ni l'affection. En français, il n'y a qu'un mot pour désigner les vrais amis et les autres; en russe il y a deux mots : *drouzia* et *priateli*. La nuance a une grande importance : les *priateli* sont des hommes qui croient de leur devoir de fouiller dans votre âme et dans votre vie; qui, chaque fois qu'ils vous rencontrent, expriment une grande joie, et sont très peu attristés s'il vous arrive une peine. J'ai remarqué que les relations des *priateli* naissent beaucoup plus souvent de vices communs que de vertus communes; les vertus ou les talents communs excitent la rivalité, c'est-à-dire l'envie. L'homme qui se reconnaît un vice est très heureux de le rencontrer chez d'autres hommes, et il est porté à le trouver charmant pour se justifier soi-même.

L'hostilité entre les hommes naît parfois du choc des intérêts communs : c'est l'hostilité naturelle, celle de deux chiens pour un os jeté entre eux. Mais souvent les causes de l'hostilité sont aussi légères et aussi accidentelles que celles de l'amitié. Dans une maison amie, vous rencontrez pour la première fois monsieur N. N. et vous dites devant lui que la cantatrice Solfegio chante faux. Si N. N. se taisait ou était de votre avis, peut-être deviendriez-vous, vous et lui et pour toute la vie, des *priateli*; mais N. N. est amoureux de la cantatrice Solfegio et vous contredit assez durement. Vous êtes étonné du ton de votre contradicteur et vous ripostez par quelques pointes qui cependant n'excèdent pas des limites de la courtoisie. C'en est assez : N. N. est devenu votre ennemi mortel ; il surveille chacune de vos phrases, remarque vos faiblesses, et peut-être ne reculera pas devant la calomnie. Combien de fois une hostilité aussi puérile trouble-t-elle les sphères les meilleures, les plus intelligentes ! Voici un écrivain, X, très connu et fort estimé, qui a écrit un article sur la Commune ; un autre écrivain Z, non moins estimé, n'aime pas la Commune et discute l'article de X, en exprimant toutefois sa parfaite estime pour le mérite de l'auteur. Cependant X prend mal la critique et dans sa réponse écrit que Z n'a pour discuter

la question aucune compétence. Alors Z convainc X d'une erreur de citation. La polémique s'échauffe de plus en plus et, à la fin, amène X à faire allusion à la situation très fausse de la femme de Z; Z, à son tour, donne clairement à entendre que X a reçu des coups le jour de l'inauguration d'un établissement quelconque. Or, dans ces articles, à l'étonnement et à l'indignation du public, il n'est plus question de la Commune. Mais que, dis-je, le public ne s'étonne nullement, n'est point indigné; la majorité s'intéresse beaucoup moins à la Commune qu'à la correction infligée à X ou aux aventures de la femme de Z.

Me voilà aussi loin de mon sujet que X et Z. En revenant à la question du bonheur, de nouveau je me rappelle, malgré moi, cette époque à laquelle j'ai déjà fait allusion : époque d'activité fiévreuse et de bonheur fou qui a empoisonné le reste de ma vie. Demain je tâcherai de raconter cette histoire qui peut fournir des réponses à quelques-unes des questions que je me suis posées.

7 décembre.

Aliocha Okontzev était mon plus proche voisin, mon parent éloigné et mon meilleur ami d'enfance et d'adolescence. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus sympathique; c'était, avec de l'esprit et du plus original, le cœur le plus tendre, le plus doux, le plus ingénument confiant. A vingt-trois ans il épousa une jeune fille de Moscou, de famille noble et riche. Jamais je n'oublierai ma première rencontre avec Hélène Pavlovna.

Je venais de prendre, au régiment, un congé de trois mois et me rendais à Vassilievka pour arranger des affaires relatives à l'émancipation. En passant à Moscou, j'entrai au restaurant Troïtzky et là, au fond de la salle, près de l'orchestre, j'aperçus Aliocha en compagnie d'une gracieuse jeune femme. Il se jeta à mon cou et me présenta sa femme.

— Vois-tu, Lili, disait-il avec une vraie joie, tu as eu sans doute le pressentiment que nous le rencontrerions ici; ce n'est pas pour rien que tu prenais tant d'intérêt à mes récits. Imagine-toi, Pavlik, qu'hier toute la journée, elle m'a demandé de déjeuner aujourd'hui au restaurant. Je ne pouvais comprendre pourquoi cette fantaisie lui était venue.

— Je n'avais aucun pressentiment, répondit-elle en souriant, mais je n'avais jamais entendu d'orchestre comme celui-ci, et depuis longtemps déjà je m'étais promise de déjeuner au restaurant aussitôt mariée.

Le déjeuner fut très gai. Je me rappelle qu'au premier abord la beauté d'Hélène Pavlovna ne fit pas sur moi grande impression; je fus seulement surpris de son regard étrange, mystérieux et fixé à distance; ses yeux verts semblaient poser une question à laquelle nul ne pouvait répondre. Après le déjeuner la fantaisie lui vint d'aller chez un photographe faire faire le portrait de notre groupe en souvenir de cette rencontre. Naturellement, nous avons acquiescé à son désir, et ce groupe, que j'ai appelé prophétique, demeure chez moi le seul monument du passé. Le même soir nous quittions Moscou pour la campagne. Nos propriétés n'étant distantes que de quatre verstes, nous nous vîmes tous les jours. Deux mois plus tard, je commençai à remarquer que le regard mystérieux s'arrêtait longuement sur moi.

Que je fusse amoureux d'Hélène Pavlovna, rien d'étonnant; mais pourquoi m'aima-t-elle? C'est encore pour moi une énigme. Aliocha était beaucoup mieux que moi physiquement et sous tous les autres rapports : je n'ose même pas me comparer à lui... Et notre aventure commença six mois à peine après son mariage.

Plus tard, quand je songeais à ma conduite d'alors, je me consolais à la pensée d'avoir lutté longtemps contre mes sentiments. Hélas! je dois avouer que si j'ai lutté, ce ne fut pas avec beaucoup de persévérance. Si j'eusse été absolument honnête, je serais parti sans attendre la fin de mon congé, mais je ne partis pas... puis je fis renouveler mon congé... puis je donnai ma démission et acceptai les fonctions d'arbitre. Je passai deux années à la campagne; et ces deux années sont l'époque la plus intéressante et la plus honteuse de toute mon existence. Ma vie était remplie : je ne la donnais pas toute à Hélène Pavlovna; mes devoirs d'arbitre occupaient plus de la moitié de mon temps; l'amour était plutôt pour moi un repos, une distraction. Ainsi, je n'ai pas même l'excuse de la passion.

Les Okontzev passèrent l'hiver au chef-lieu; je louai un pavillon dans la cour de la maison qu'ils occupaient, et je venais chez eux chaque fois que j'étais libre. Je ne puis dire que ma conscience fût toujours tranquille; parfois je ne pouvais regarder sans effroi le bon et confiant Aliocha; mais cette conscience même de la profondeur de mon crime et la crainte perpétuelle d'être surpris donnaient à notre intrigue un charme particulier, mauvais.

A la fin de l'hiver suivant, Aliocha prit froid et tomba gravement malade. Hélène Pavlovna demeura à son chevet et avec un

dévouement admirable remplit ses devoirs de garde-malade. Mais quand Aliocha fut mieux, elle ne put cacher son désappointement, qui s'accrut quand le docteur décida qu'il fallait qu'Aliocha allât pour un an dans un pays chaud. Le laisser aller seul, Hélène Pavlovna ne le pouvait pas, et se séparer de moi lui semblait impossible ; en vain, je jurais que j'irais les rejoindre l'été: elle était inconsolable. A la fin d'avril, Aliocha étant en état de supporter le voyage, le départ fut fixé au commencement de mai. Le jour venu, je restai très tard chez les Okontzev. La soirée était si chaude que la porte du balcon était restée ouverte et qu'Aliocha respirait avec plaisir l'air pur du printemps. Hélène Pavlovna était très animée et causait gaîment du voyage prochain, tout en préparant des remèdes pour son mari, et avec un sourire elle me dit qu'il était l'heure de partir. J'avais déjà franchi la porte quand Aliocha me rappela : « Tu vois, Pavlik, disait-il en me serrant fortement la main, je voulais te dire... tu ne peux t'imaginer comme je suis heureux de pouvoir partir, mais je suis ennuyé de me séparer de toi. Donne-moi ta parole de venir chez nous cet été. » Les plus amers reproches m'eussent moins impressionné que ces paroles amicales, Quelque chose m'oppressait le cœur; le vague pressentiment d'un malheur me tint éveillé: ce ne fut qu'au matin que je m'endormis d'un sommeil lourd, troublé.

Je fus éveillé par la nouvelle de la mort d'Aliocha. Le docteur perdit absolument la tête devant cette fin imprévue; mais il finit par décider qu'elle était due à une rechute et se tranquillisa. On attribua la cause de la rechute à la porte ouverte du balcon. Toute la ville assista au service : chacun fut frappé de la profonde douleur d'Hélène Pavlovna. Il ne me venait pas en tête de douter de sa sincérité, car moi-même je souffrais cruellement de douleur et de honte; à l'enterrement, elle se frappa la tête contre le cercueil et tomba évanouie sur les marches du catafalque.

Je ne savais pas s'il était convenable de lui faire visite le jour même ; mais elle me tira d'embarras en m'écrivant qu'elle m'attendrait à neuf heures. Je la trouvai pâle, mais calme, vêtue d'une robe neuve, blanche, garnie de dentelles. Elle m'aborda par ces paroles : « Quel bonheur que tout cela soit enfin fini! » Et avec un sourire elle me tendit la main.

Je fus si étonné de ces paroles, de ce sourire, qu'il me fut impossible de prononcer un mot. Soudain une lueur sinistre éclaira les ténèbres où se débattait ma pensée : Hélène Pavlovna avait empoisonné Aliocha. Au moment même, elle prononça en français une phrase dont le sens était qu'aucun acte ne fait

hésiter la femme qui aime, tandis que l'homme (je me rappelle qu'elle disait : vous autres) ne pense pas même à apprécier son sacrifice.

Si aujourd'hui Hélène Pavlovna avait à répondre en justice de l'empoisonnement de son mari et que je fusse du jury, en conscience je ne pourrais la déclarer coupable ; mais, dans ce jour terrible, la phrase qu'elle prononçait coïncidait si bien avec ma pensée, qu'il ne me resta pas l'ombre d'un doute. Je voulais me jeter sur elle, lui arracher l'aveu, je voulais courir et demander l'exhumation et l'autopsie du corps d'Aliocha ; mais je n'en fis rien, je ne songeai qu'à moi, et, prétextant un mal de tête, je quittai Hélène Pavlovna en lui promettant de revenir le lendemain matin. Il me semble qu'en lui disant adieu, je la baisai au front.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je me rendais à Vassilievka. J'arrangeai en hâte mes affaires et partis pour l'étranger. Pendant quatre ans je voyageai en Europe sans trouver nulle part la tranquillité. La pensée que j'étais, bien qu'indirectement, l'assassin d'Aliocha, me suivait partout.

Au commencement, Hélène Pavlovna m'écrivit, me suppliant de revenir, puis elle m'accabla de reproches. Je ne lui répondis pas. Je crois que si elle s'était présentée à moi avec son sourire énigmatique, je me serais jeté à ses pieds et aurais cru chacune de ses paroles, mais ces lettres dures, fâchées, ne faisaient que fortifier mes soupçons ; elle n'y a jamais fait allusion ; peut-être jusqu'ici les ignore-t-elle...

Enfin le temps passa. Je rentrai en Russie, m'installai à Pétersbourg, repris du service, m'inscrivis au club. Ce fut le commencement de cette vie oisive, mondaine, où un jour après l'autre passe sans apporter ni joie ni douleur, où l'esprit et la conscience s'assoupissent au bruit monotone des petites rivalités et des petites vanités.

Je ne suis allé qu'une fois à Vassilievka, à la nouvelle d'une grave maladie de ma mère. Je n'y ai plus trouvé Hélène Pavlovna, et j'ai appris que, deux ans après la mort d'Aliocha, elle s'était remariée avec un comte polonais, et que bientôt après, veuve une seconde fois, elle s'était installée dans ses nouveaux domaines de Pologne.

Pendant quinze ans je n'entendis plus parler d'elle. Au commencement de l'hiver dernier, j'étais à une matinée chez la princesse Kozielskaïa et m'apprêtais à partir, quand on annonça la comtesse Zavolskaïa. « C'est une vieille amie de Moscou, expliquait la maîtresse de maison ; nous sortions ensemble.

Dieu! qu'elle a été belle! Maintenant elle mène ses filles dans le monde. » On vit entrer une dame en robe noire, au visage jaune et aux yeux éteints, sans aucune trace de beauté; deux jeunes filles l'accompagnaient, très élégamment vêtues. « Chère Hélène, quel bonheur de vous voir! » prononçait emphatiquement la princesse en roulant son gros corps à la rencontre des visiteuses. Au son de la voix de la dame en noir, je tressaillis : c'était la voix d'Hélène Pavlovna. La princesse la présenta à ses hôtes. Arrivée devant moi, Hélène Pavlovna me toisa d'un regard rapide, et sans me tendre la main, s'adressant à la princesse, elle dit : « Nous nous connaissons de longue date, monsieur était très lié avec mon premier mari. »

Depuis, j'ai souvent rencontré dans le monde Hélène Pavlovna, et son attitude à mon endroit a toujours été froide jusqu'à l'impolitesse.

Une fois, à une soirée chez la même princesse Kozielskaïa, je me trouvai par hasard avec elle à une table de jeu. Au commencement, tout alla bien; mais quand il lui fallut jouer avec moi, elle appela un vieux général et lui remit son jeu en disant qu'elle était fatiguée.

Sa fille cadette, qui est du second lit, n'est pas jolie, bien qu'elle rappelle un peu Hélène Pavlovna dans sa jeunesse; mais l'aînée est charmante; par son visage et ses manières elle est tout le portrait d'Aliocha. Souvent j'ai voulu l'approcher et faire plus ample connaissance; mais, probablement sur l'ordre de sa mère, elle affecte de regarder dans le vide.

Enfin! j'ai raconté brièvement mon roman. Peut-on à ce sujet parler de bonheur? Dans toute cette histoire, ma conduite ne fut ni honnête ni sage. Je pourrais me justifier en disant qu'à ma place beaucoup auraient fait comme moi; mais est-ce une justification?

25 décembre.

Hier, après être resté enfermé cinquante jours, j'ai enfin recouvré ma liberté. Ma première sortie a été pour l'arbre de Noël de Maria Pétrovna, dont j'entendais parler depuis plus d'un mois.

Comme je l'ai déjà dit, Maria Pétrovna a horreur des grandes réceptions, car elle pense que tout le monde s'ennuie chez elle (elle en juge d'après ce qu'elle éprouve elle-même à s'occuper d'hôtes qu'elle connaît peu). Elle ne peut réprimer un bâillement nerveux, et même se traite pour cela par l'homéopathie, mais sans succès. On dit qu'une fois, étant au petit salon,

avec trois dames dont les filles dansaient dans le grand, elle s'endormit complètement. Elle s'est décidée à faire cet arbre pour sa nièce, ce qui prouve combien elle l'aime déjà.

Je me suis tellement habitué, ces temps-ci, à la solitude et à une lampe à abat-jour sombre qu'en entrant chez Maria Pétrovna je fus ébloui par l'éclat des bougies et la foule des invités.

Il y avait beaucoup d'enfants, de tout âge, mais encore plus de grandes personnes. A la porte du salon, comme *memento mori* se tenait mon médecin en habit à la dernière mode, en cravate de soie blanche ; sur sa poitrine brillait en guise de bouton un énorme diamant, — faux, sans doute. Il me regarda de la tête aux pieds, et, me frappant sur l'épaule, il me dit d'un ton protecteur :

— Eh bien, eh bien ! Mais surtout ne prenez pas de glace.

Je suis arrivé à grand peine jusqu'à Maria Pétrovna. Elle semblait, non pas ennuyée, mais mélancolique. Je lui en demandai la la raison.

— Ah ! Paul, vous savez comme j'aime les enfants et Dieu ne m'a privée de ce bonheur. Que donnerais-je pour que tous ceux-là soient à moi !

— Ce serait bien tant pis pour vous, Maria Pétrovna : vous auriez au moins cent cinquante ans.

— Vous avez toujours le mot pour rire. Comment trouvez-vous ma nièce ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Est-ce possible ? Je vais vous la présenter tout de suite. Michel, cherchez Lydia, je vous prie, et me l'envoyez.

Michel Kozielsky, un grand et beau page, au visage gai et souriant, partit à la découverte,

Le moment d'après, accourut vers nous une fillette très jolie, au nez retroussé et aux yeux noirs provoquants. Ses dix-sept ans n'en paraissaient pas quinze. Ce fut pour moi une surprise comme si j'avais gagné à l'arbre de Noël. Je ne pouvais m'imaginer que Maria Pétrovna eût une nièce aussi charmante. Son visage rose respirait la joie ; elle prit un air sérieux et me salua avec cérémonie ; mais elle ne put se contenir longtemps et éclata de rire.

— Je vous connais depuis longtemps. Chez tante, il y a beaucoup de vos portraits, et vous ressemblez beaucoup à Kostia.

— Quel Kostia ?

— C'est mon oncle. Je l'appelle Kostia parce que je l'aime beaucoup. Voulez-vous un bonbon ? Ceux-ci ne sont pas fameux. Je vais vous chercher des chocolats.

— Lydia Lvovna vint dire, Michel Kozielsky, la baronne arrive avec ses filles.

Lydia prit de nouveau une mine sérieuse, comme il convient à une maîtresse de maison, et gravement se dirigea vers la baronne.

Mais en passant, elle attrapa un gros garçon en veston blanc et lui posa sur la tête un bonnet en papier vert. Et moi, le docteur me prit pour me présenter à son épouse. En général, le docteur est sans façons et il tient à faire voir par tous les moyens qu'il est intime dans la maison ; il parlait très haut et naturellement français. Il a soigné, il n'y a pas longtemps, une cocotte française et a appris d'elle l'argot de Paris ; dans tous les coins du salon on entendait sa voix : « Couci, couça, madame... En voilà une gaffe, par exemple ! » Mais cela ne l'empêchait pas de se tromper sur les genres et de dire : « l'arbre est très belle ». Diables de genres ! il n'arrive pas à s'en tirer : c'est le tendon de cet Achille. Son épouse est une petite femme très modestement habillée et tout à fait nulle. A ses côtés accouraient à tout instant deux fillettes aux longs cheveux blonds qui apportaient des bonbons, des oranges et des petits objets de l'arbre et mettaient tout cela dans un grand réticule en soie. A peine avais-je échangé quelques mots avec ma nouvelle connaissance que Lydia était devant moi, tenant un petit bonnet de papier rose à la main. Une foule de jeunes personnes s'arrêtaient à deux pas d'elle.

— Voilà Sonia Kozielskaïa, (elle baissait la tête et me regardait malicieusement), Sonia Kozielskaïa qui dit que je n'oserai pas vous mettre ce petit chapeau ; j'ai dit que si. Vous ne vous fâcherez pas ?

— Nullement, si cela vous fait plaisir.

— Oh ! comme vous êtes bon. Tante disait vrai. Mais non : ce ne serait pas convenable, et miss Take me gronderait.

— Qui est miss Take ?

— Comment vous ne connaissez pas miss Take ! C'est ma gouvernante ; elle est très sévère. Il vaut mieux que je vous apporte une glace.

— Je vous remercie, mais le docteur m'a défendu de manger des glaces.

Le docteur sembla réfléchir et dit :

— Ce n'est rien : devant moi, on peut.

Lydia courut chercher une glace et, à la grande joie de la jeunesse, mit sur sa tête le petit bonnet rose que, par politesse, elle avait appelé le petit chapeau.

— Lydia Lvovna, lui dis-je, en prenant de ses mains la petite tasse de liquide rose qui avait dû être de la glace, vous me gâtez tant aujourd'hui, que je me crois aussi le droit de vous apporter des bonbons; quels sont ceux que vous préférez?

— Les fondants roses.

Dans sa robe rose, avec le bonnet rose sur la tête et ses joues roses, elle-même ressemblait à une fleur rose ou à un bonbon rose.

A onze heures, l'arbre de Noël étant dépouillé, on emmena les petits enfants, et les grands se mirent à danser.

Les danses ne cessèrent pas d'un moment, et l'animation était telle que, cette fois, Maria Pétrovna ne pouvait dire qu'on s'ennuyât chez elle. Je fis avec Lydia deux tours de valse puis elle me dit :

— Savez-vous que vous dansez très bien, beaucoup mieux que tous les jeunes... excepté Michel.

— Lydia Lvovna, pourquoi me faites-vous de la peine? Suis-je un vieillard?

— Non, vous n'êtes pas un vieillard, mais cependant vous êtes âgé.

— Prouvez que vous ne me prenez pas pour un vieillard et dansez une mazurka avec moi.

Lydia n'avait pas eu le temps de répondre, que l'insupportable docteur se mêlait à notre conservation.

— Non, mon cher, laissez cela; il est temps de rentrer; en voilà assez pour la première fois; vous ne pouvez pas danser la mazurka ni souper.

Je protestai timidement, mais le docteur fut inexorable.

— Regardez-vous dans la glace. A quoi ressemblez-vous?

Il fallait obéir. En traversant la salle à manger où il n'y avait personne, je m'arrêtai devant une glace, et qu'y ai-je vu? J'y ai vu un visage très jeune, très animé, ne ressemblant à personne qu'à Pavlik Dolsky qui, toute sa vie, a soupé et a dansé la mazurka.

Je suis rentré très content de ma soirée; mais la fatigue sans doute, car j'ai déjà perdu l'habitude de sortir, m'empêcha longtemps de m'endormir. Vers le matin je rêvai que je mangeais un fondant rose.

28 décembre.

Après deux jours passés à la maison, j'ai été aujourd'hui dîner au club. J'étais curieux de voir si l'on me trouverait changé.

La première impression fut bonne. Chez le portier je rencontrai le gros Vaska Touzémitzov qui prenait sa pelisse.

— Ah! bonjour, Pavlik, pourquoi n'es-tu pas venu, depuis si longtemps?

— J'ai été malade près de deux mois.

— Malade! Je te crois malade... Mais regarde-toi donc. Avec ce teint de sang et de lait! Bah! flirter, c'est ton affaire. Où dînes-tu?

— Au club, et toi?

— Ma femme m'a demandé de dîner à la maison; nous avons du monde. Monte dans ma voiture; tu dîneras avec nous: ma femme sera très contente; que feras-tu ici?

— Non, merci; c'est impossible aujourd'hui.

— Eh bien! comme tu voudras.

Deux suisses coururent mettre Vaska en voiture, et moi, encouragé par ces paroles, je montai quatre à quatre l'escalier, étouffant, presque privé de souffle. En même temps, du salon de lecture, montait « le vieux et très estimé » administrateur André Ivanovitch. Lui aussi me demanda pourquoi je n'étais pas venu au club depuis si longtemps, et je dus lui conter par le menu toute l'histoire de ma maladie. André Ivanovitch m'écouta avec beaucoup de sollicitude, puis il hocha la tête et prononça en aparté :

— Oui, c'est admirable, non moins que le cas de Stépan Stépanovitch qui vit jusqu'à présent.

Stépan Stépanovitch est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, paralysé depuis deux ans.

Pourquoi ce rapprochement?

Le triste état d'esprit dans lequel m'avait fait tomber cette aimable comparaison se dissipa peu à peu pendant le dîner. Tout le monde m'accueillait aimablement, le dîner était excellent, les conversations très animées. Les vieillards se rappelaient le passé, et comme ma mémoire est riche de souvenirs et d'anecdotes, je m'animai beaucoup aussi et parlai beaucoup. Mais, cette fois encore, André Ivanovitch vint tout gâter. A la fin du dîner, s'adressant à moi, il me demanda avec le plus gracieux sourire :

— Vous, Pavel Matvéitch qui, connaissez tant d'hommes célèbres, dites-moi s'il vous plait, si vous ne vous êtes jamais rencontré avec notre grand historien Karamzine?

Je voulais répondre : « Non, je n'ai pas rencontré Karamzine, mais j'ai tutoyé Lomonossov », mais je m'abstins : mon ironie eût été perdue.

Karamzine était mort vingt ans avant ma naissance, comment

aurai-je pu me rencontrer avec lui? C'est surprenant comme les vieillards perdent jusqu'à la notion de la chronologie. Le soir, en jouant au whist je fis quelques grosses fautes. Pourquoi ? probablement parce que je n'avais pas joué depuis longtemps ; ou peut-être suis-je en effet semblable à Stépan Stépanovitch, qui depuis dix ans déjà est si vieux qu'on ne lui compte pas ses renonces.

3 janvier.

La maison de Maria Pétrovna est tout à fait méconnaissable. Auparavant, c'était un abri calme; maintenant, grâce à la présence de Lydia, c'est un bazar mondain. Il y a toujours les trois princesses Kozielsky : Sonia, Véra et Nadia ; Sonia (deuxième) Zebkina ; Sonia (troisième)... j'ai oublié son nom ; la cousine Katia, la cousine Lise, et encore des demoiselles « dont Dieu seul sait les noms », des pages, des lycéens, de jeunes officiers ; tout ce monde remplit de vacarme l'hospitalière maison de la Serguevskaïa.

A la tête de toute cette jeunesse est Michel Kozielsky, évidemment amoureux de Lydia et qu'on appelle son adjudant.

Maria Pétrovna a définitivement cessé de penser que chez elle tout le monde s'ennuie, et une fois même elle a dit sans y prendre garde : « Mais il paraît que cette jeunesse s'amuse chez moi ! »

Lydia est très charmante avec moi, et très charmante en général. J'ai commandé quelques livres de fondants roses, je les ai fait mettre dans une boîte rose en forme de bonnet et je les lui ai apportés pour le nouvel an.

Au premier moment elle a été ravie du cadeau, qu'elle courut montrer à miss Take, mais elle est revenue l'air presque attristé :

— Je vous ai cru si bon et je vois à présent que vous êtes très moqueur. Vous m'avez apporté cette bonbonnière pour me rappeler ma sottise à l'arbre de Noël ; n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais cependant je n'ai pas du tout voulu vous fâcher ; plaisanterie pour plaisanterie, voilà tout, et si j'ai pu vous fâcher, Lydia Lvovna, pardonnez-moi.

— Mais je ne suis pas fâchée ; je saurai seulement que vous être malicieux. Peut-on vous appeler Pavlik?

— Sans doute, et moi je vous appellerai Lydia.

— Je veux bien. Maintenant voulez-vous faire un tour de valse avec moi ?

— Qu'as-tu, Lydia, interrompit Maria Pétrovna, comment peut-on danser sur le tapis et sans musique?

— Cela ne fait rien, tante. Pavlik danse admirablement.

— Non non, c'est bête; d'ailleurs en général tu te permets bien des choses... Paul n'est pas un gamin pour faire tes caprices.

Hélas! bien que je ne sois pas un gamin, je déposais déjà mon chapeau, déjà j'étais debout et j'eusse satisfait au caprice de Lydia, si, à ce moment, n'étaient accourus au salon Sonia Zebkina, la cousine Katia, deux gouvernantes et trois officiers. Toute cette foule, nous saluant à la hâte, disparut au salon.

— Quelle bonne et charmante enfant! dit Maria Pétrovna; mais, Paul, vous la gâtez trop, et il y en a déjà tant qui la gâtent.

22 février.

En dépit des appréhensions et des avertissements de mon spirituel Esculape je me porte mieux que jamais. Je passe toutes mes journées chez Maria Pétrovna et je me sens aussi jeune que Michel Kozielsky. Parfois, il me semble que je suis encore page, que je n'ai jamais été ni officier, ni arbitre, ni chambellan, que tout cela n'est qu'un rêve absurde dont je viens de m'éveiller.

Lydia est de plus en plus charmante et gentille; elle a fait de moi son second adjudant et je suis heureux de faire ses commissions. Mon rôle consiste à prendre des loges, organiser des parties de plaisir, attendrir Maria Pétrovna quand il y a une permission délicate à obtenir. Le cercle de mes connaissances est tout à fait changé. Je fais des visites à la mère de Sonia Zebkina et au père de la cousine Katia. Surtout je suis très lié avec toutes les gouvernantes. Grâce à celle de la cousine Lise, je me suis fait inscrire à une société de bienfaisance de Lausanne; et pour la gouvernante de Sonia troisième (j'oublie toujours son nom) j'ai commencé à collectionner des timbres-poste. Même la glaciale miss Take aux longues dents veut bien se dégeler un peu pour moi et me confier ses secrets de famille; il est vrai que je garde pour elle des bouts de cigare qu'elle envoie chaque mois en Angleterre par l'intermédiaire de son ambassade. De mes anciennes connaissances je ne fréquente plus que la princesse Kozielskaïa. Hier j'ai dansé chez elle; il y avait un bien joli bal blanc; inutile de dire que Lydia fut la reine du bal et qu'elle mena tout. Sur son ordre, je me suis occupé des danses et je puis dire sans vanité que je m'en suis très bien tiré, selon la mode du bon vieux temps; c'était autrefois ma spécialité. Comme la cousine Lise est très laide et

reste souvent sans cavalier, j'ai dû danser avec elle deux quadrilles consécutifs, mais j'ai dansé la mazurka avec Lydia. On ne s'arrête pas de l'inviter et c'est à peine si je pouvais lui parler, mais je suivais chacun de ses mouvements, et j'étais heureux de la voir revenir vers moi aussitôt libre. La soirée a été tout à fait réussie; mais, en prenant congé de moi, la princesse Kozielskaïa m'a étonné par trop de reconnaissance pour mon concours. « Merci, merci, cher Pavlik, répéta-t-elle plusieurs fois, vous avez dansé comme un ange; laissez-moi vous embrasser pour cela. » Et elle appuya sur mon front ses lèvres grasses. C'est fort aimable à elle, mais c'est trop : qu'y a-t-il de singulier à ce que j'aie dansé au bal? En même temps que moi sont sortis deux officiers de la garde et elle ne les a pas du tout remerciés. En général, les conceptions de la princesse sont étranges: « Vous avez dansé comme un ange! » Où a-t-elle lu que les anges dansent?

4 mars.

Dix jours seulement sont passés depuis que j'ai écrit la dernière page de mon journal, et tout est changé. De nouveau je recommence à tousser et je ne dors plus la nuit ; je suis tracassé par la bile, ma vivacité disparaît et mon âme souffre. Pourquoi tout cela, je ne sais ; peut-être parce que :

Le chagrin est tenace et long,
Mais la joie est volage et brève,

comme l'écrivit un diplomate allemand sur l'album de Maria Pétrovna.

J'ai surtout mal dormi la nuit dernière et ce n'est pas étonnant. Hier il avait été convenu que nous irions le soir en troïka aux environs et ensuite que nous viendrions prendre le thé chez les Zebkine. J'arrivai à huit heures, tout le monde était là; trois troïkas attendaient au perron.

— Comment! vous aussi vous en êtes? me demanda Maria Pétrovna. Je crois que ce n'est pas raisonnable... avec votre toux; restez donc avec moi ; dans la dernière Revue il y a un article très intéressant sur les ducs de Bourgogne : lisez-le moi; vous lisez si bien!

Sans doute je n'aurais pas suivi le conseil si sage de Maria Pétrovna si Lydia, m'appelant à l'écart, ne m'eût plutôt chuchoté que dit : « Mon cher Pavlik restez avec tante, elle s'ennuie beaucoup toute seule, nous serons bientôt de retour. » Sans rien dire, j'ai installé Lydia dans le traîneau et suis revenu au petit

salon où sous la lampe s'étalaient déjà deux livraisons saumon.

Je fis un inventaire rapide de l'histoire des ducs de Bourgogne : elle remplissait cinquante pages de la première livraison et soixante de la seconde.

— Maria Pétrovna ! m'écria-je effrayé, nous n'arriverons pas seulement à lire aujourd'hui la première partie.

— Mais si, Paul, nous lirons les deux, car je veux attendre Lydia et l'on danse, je crois, chez les Zebkine.

Ce me fut un nouveau coup. Pourquoi Lydia m'avait-elle caché qu'on danserait, et m'avait-elle promis d'être bientôt de retour ?

Et la lecture commença.

Depuis que je suis au monde je n'ai jamais lu rien de plus ennuyeux que cet article ; en comparaison, le compte rendu annuel de la Société économique semblera un roman frivole.

Je lus pendant deux heures, mais je ne pus faire davantage. Je commençai par sauter des lignes, puis une demi-page et, voyant que cela passait sans réprimande, je sautai d'un coup dix-huit pages, si bien que de tous les actes héroïques de Charles le Téméraire, Maria Pétrovna sait seulement qu'il est mort, mais demeure persuadée qu'elle a tout entendu.

Au commencement elle interrompait la lecture pour s'exclamer d'admiration ; ensuite elle ferma les yeux et parut dormir. Enfin à un moment donné, je sentis que le tome allait tomber de mes mains : il me semblait que Maria Pétrovna jouât *les Cloches du Monastère*.

Je m'arrêtai, elle ouvrit les yeux.

— Décidément on danse chez les Zebkine ; il vaut peut-être mieux remettre la lecture à demain soir.

Je ne me fis pas prier, je m'élançai dans la rue. Ma voiture n'était pas là ; je partis à pied. La neige tombait à gros flocons, je me mouillai les pieds et me sentis froid jusqu'aux os.

5 mars.

Hier j'ai écrit que je ne sais pas pourquoi tout est changé, mais j'ai menti, je le sais.

Je vais tâcher d'expliquer mon cas et de mettre ordre à mes idées. Pour cela il me faut commencer par dire une chose que jusqu'ici je n'ai pas osé m'avouer à moi-même : je suis follement amoureux de Lydia.

Mais comme pour tout le reste je ne suis pas encore absolument fou, je sais très bien que je ne puis attendre la réciproque. Je n'avais que le besoin de la voir tous les jours, j'étais heureux de sa gentillesse pour moi ; cela me suffisait. Pourquoi tout est-il changé ? On dit que les leçons de l'Histoire ne sont jamais utiles aux États et aux peuples; on peut dire la même chose de l'expérience de la vie pour les individus.

Cette expérience de la vie est très utile en théorie,mais presque toujours les hommes font le contraire de ce que leur enseigne l'expérience. L'expérience de la vie me disait que si je tenais à conserver de bonnes et amicales relations avec Lydia, il ne fallait en aucun cas trahir le secret de mon amour ; que Lydia devait être sûre de mon dévouement absolu, mais que l'amour devait être profondément caché dans mon âme, sans quoi j'étais perdu. Longtemps je réussis à ne pas me trahir, mais c'est fait à présent. C'est arrivé il y a deux jours, après le bal des Kozielsky.

Le hasard fit que je me trouvai en tête à tête avec Lydia. Nous causions de ce bal, et Lydia me dit que tout le monde avait été enchanté de la façon dont j'avais dirigé la mazurka.

— Eh ! pas tout le monde, remarquai-je en souriant, votre premier adjudant n'était pas très satisfait de la mazurka.

— Qui, Michel ? Quelle idée ! Nous nous voyons assez souvent.

— Peut-être trop souvent, Lydia.

Je dois avouer que je hais ce Michel de toutes les forces de mon âme ; je hais tout en lui : la voix, les manières, son amabilité pour Lydia, même sa beauté, surtout sa beauté. Il est trop beau et il le sait trop.

Comme je prononçais le nom de Michel, une voix intérieure, celle de l'expérience de la vie, me dit : « Assez, arrête-toi. » Je n'écoutai pas cette voix, je fis mon possible pour tourner mon rival en ridicule, je parlai de son ignorance, de son manque de cœur; j'avertis, conseillai, suppliai : en un mot, je jouai ou plutôt je soufflai le rôle d'un amoureux jaloux.

Je regardai Lydia. Son visage exprimait tant d'effroi et de souffrance que je pris peur moi-même.

— Si vous m'aimez un peu, prononça-t-elle en se levant, ne me dites jamais de mal de Michel : c'est mon ami.

Et doucement elle quitta la chambre.

Depuis lors tout est changé. Auparavant Lydia aimait que je prisse part à tous les plaisirs de la jeunesse : il lui est désagréable

à présent de me voir avec Michel. J'en suis attristé, j'ai perdu ma gaîté, je suis devenu morose, nerveux : aussi Lydia commence-t-elle à m'éviter. Si elle prend avec moi le ton amical d'autrefois, comme hier, par exemple, c'est qu'elle a quelque raison; hier, elle m'a doré la pilule pour que je ne partisse pas avec elle et restasse avec Maria Pétrovna.

Aujourd'hui, je n'aurais pas dû aller à la Serguevskaïa, mais j'avais à finir l'histoire des ducs de Bourgogne, et, au fond, j'étais ravi de ce prétexte. Au perron, il y avait beaucoup de voitures et, dès l'escalier, j'entendis chanter.

Soudain je fus pris d'une telle timidité que, sans entrer au salon, je fis un détour pour me rendre chez Maria Pétrovna.

En traversant la salle à manger, j'entendis distinctement la chanson, qu'avec sa vilaine voix de baryton Michel Kozielsky chantait au piano. C'était un air tzigane en vogue et sans doute il improvisait les paroles.

Lydia Lvovna
Est trop câline
Et Melchissédec
Est un homme charmant !

Et les demoiselles répétaient en chœur : *un homme charmant.*

La lecture n'eut pas lieu, parce que Maria Pétrovna avait aussi du monde. On me proposa immédiatement une partie de whist; mais, avant de me mettre à jouer, je décidai d'entrer au salon. A mon apparition, le bruit et les cris ne cessèrent pas complètement, mais diminuèrent. En plaisantant je reprochai à Lydia de m'avoir trompé la veille; mais ma plaisanterie fut mal prise : elle se fâcha, parut blessée. A la réponse qu'elle murmura je ne compris rien, et j'allai rejoindre dans un coin les gouvernantes.

Au moment, Michel Kozielsky, se dandinant et cambrant sa poitrine, s'approcha de Lydia et lui demanda à haute voix :

— Lydia Lvovna, aimez-vous beaucoup Melchissédec?

Toutes les demoiselles éclatèrent de rire.

Je n'entendis pas la réponse de Lydia, mais il me sembla qu'elle se fâchait. « Qui est ce Melchessédec? pensai-je. Sans doute quelque nouvel adorateur. Comme je suis en retard! Autrefois je savais par cœur tous leurs noms. A la façon dont son nom y ressemble, c'est peut-être l'officier de la garde Melkhovsky, mais Melkhovsky jusqu'ici faisait la cour à Nadia Kozilskaïa. » J'étais si intrigué que je voulus m'adresser à Lydia, pour résoudre l'énigme, mais on m'appela pour le whist. Jamais je n'ai joué si mal; mon partenaire était furieux, et j'en étais ravi parce que je le considérais comme un ennemi.

Du salon on entendait les voix claires et gaies de cette jeunesse qui naguère encore me semblait si sympathique. Et maintenant que suis-je pour eux? Un étranger, et peut-être aussi antipathique qu'à moi-même mes partenaires du whist. Tout à coup il me vient en tête une étrange pensée : je ne puis déjà plus dire où je me trouve le mieux, mais seulement chercher où je suis le moins mal. Ici, au whist, je me sentais malheureux; au salon, plus malheureux; à la maison, loin de Lydia, peut-être encore plus mal. Non, c'est encore à la maison que la vie m'est le moins pénible. Et, aussitôt la partie terminée, je m'enfuis par le même chemin détourné, sans prendre congé de personne.

Au salon on chantait encore le même air tzigane mais avec une petite variante.

Lydia Lvovna
Aime tout le monde également
Et Melchissédec
Est un homme assommant!

« Un homme assommant! » répéta le chœur. Dieu! quelle chanson inepte! Comme j'étais peiné d'entendre la voix argentine de Lydia s'associer à cette cacophonie!

(*A suivre.*) A. N. Apoukhtine

Traduit du russe par J. W. Bienstock.

La Constituante et la conscription

Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe, elle a saisi nos princes et leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes... Sitôt qu'un État augmente ce qu'il appelle de troupes, les autres soudain augmentent les leurs, de façon qu'on ne gagne rien par là que la ruine commune. Chaque monarque tient sur pied toutes les troupes qu'il pourrait avoir si les peuples étaient en danger; on appelle paix cet état d'effort de tous contre tous.

Ces paroles ne sont pas d'un penseur contemporain, d'un apôtre du désarmement qui contemple avec tristesse l'asservissement militaire de notre Europe du vingtième siècle. Elles sont de Montesquieu et caractérisent l'aspect de l'Europe en armes à la veille de la Révolution. Or, celle-ci étant survenue, — on put croire, en raison de l'allure universelle qu'elle prit dès le début, en raison même de sa Déclaration, qu'elle ne serait pas simplement une transformation du corps social, un mouvement de classes, et qu'avant de considérer dans l'individu le citoyen, c'est-à-dire sa fonction dans la nation, elle aurait comme objet primordial le respect et la garantie des droits naturels de l'homme dans l'individu.

Comme elle proclamait l'affranchissement de l'individu, on pouvait penser que de toutes les servitudes la plus cruelle, la plus détestée, la servitude militaire, allait disparaître, qui cependant n'existait encore qu'à l'état embryonnaire dans toute l'Europe. La conscription, cette grande pensée des monarques depuis Louis XIV, s'essayait encore bien timidement en Autriche et en Prusse. Mais ce système était imposé, nulle part accepté, et quand on put craindre qu'il fût étendu de l'Autriche proprement dite à tous les pays d'Empire, la révolte éclata dans les Pays-Bas. Cependant, en présence de la répugnance profonde des peuples, on n'appliquait ce système, dans l'Europe centrale, qu'avec une extrême prudence. On n'avait pas encore trouvé alors le moyen d'invoquer un principe quelconque pour persuader aux serfs qu'ils devaient le service militaire. C'était l'impôt qu'il fallait payer parce que l'État l'ordonnait. C'est pourquoi l'État français malgré ses très fortes tendances guerrières, se contentait provisoirement d'avoir, à côté de ses troupes soldées régulières, des milices provinciales d'ailleurs également soldées. C'était encore un prélèvement bien modeste sur la population et que les hommes d'État de la Révolution, qui allaient reprendre au nom de l'État impersonnel les traditions politiques de la royauté, devaient trouver bien insuffisant pour la réalisation de leurs conceptions gouvernementales. Ils n'oublièrent pas que le rêve de Louis XIV avait été d'instituer pour l'armée de terre un régime de classes analogue aux classes maritimes, qui n'étaient, en réalité, qu'une forme perfectionnée, régularisée, légalisée, du système de la *presse*. C'est le vœu expressé-

ment formulé par d'Argenson dans ses Mémoires, c'est l'idée du maréchal de Saxe, de Saint-Germain, de Servan.

Or, par un caprice de l'évolution historique, il s'est trouvé que la Révolution éclata précisément au moment où ces idées prenaient corps en Europe et avaient acquis un nombre notable de représentants dans notre pays — non pas dans les populations, mais parmi les politiques —, et il arriva que la Révolution, investie par les cahiers des bailliages de la mission expresse d'abolir les milices, aboutit à la conscription qui en était l'universalisation. Certes, dans ce résultat, il faut faire la part des circonstances ; mais ce fut l'œuvre d'une casuistique toute spéciale — spéciale à la plupart des hommes de la Révolution — de faire croire aux masses qu'en établissant la conscription, ils répondaient au mandat qui leur avait été donné d'accroître les libertés et de diminuer les charges de chaque citoyen.

La discussion qui s'ouvrit sur le régime militaire à la fin novembre 1789 avait été précédée, un mois avant, d'une première loi martiale qui avait eu pour cause ou pour prétexte le meurtre du boulanger François : « Loi terrible et nécessaire, dit Loustalot, portée, il faut le dire, plutôt contre la faim que contre le peuple et dont l'effet est d'armer les citoyens contre les citoyens. »

On reconnait déjà, dans ce pouvoir législatif, né en quelque façon de l'émeute, la ferme volonté d'arrêter l'émeute. Mais pour que la loi martiale fût efficace, il fallait être sûr de l'instrument de cette loi, de l'armée. La Révolution n'avait pu éclater que par la défection des gardes françaises et parce que les autres troupes n'avaient pas donné ; il n'y avait pas d'ailleurs à faire grand fond sur le loyalisme de ces dernières. Ce fut là une considération dominante dans les débats sur l'organisation de l'armée et qui stimula amis et ennemis de la Révolution à chercher un régime militaire définitif correspondant à la souveraineté nouvelle qui s'affirmait par en bas, régime qui était bien moins destiné à servir d'expression à cette souveraineté qu'à l'enfermer dans des bornes dont elle ne pourrait plus sortir.

Les aristocrates libéraux qui prirent part à la discussion sur l'organisation militaire entrevirent les premiers les tyrannies qui allaient en sortir et, par une singulière interversion des rôles, c'est dans la bouche de ces membres de la droite que se trouvent les premières protestations en faveur de la liberté. D'ailleurs au cours de cette discussion qui s'étendra sur toute l'existence de la Constituante, nous verrons la liberté et les droits de l'homme invoqués par toutes les fractions de l'Assemblée avec la même énergie. Il faut donc se montrer très circonspect en face de telles protestations, de quelque côté qu'elles émanent.

Cependant il y avait parmi les aristocrates de la Constituante des gens de quelque sincérité, partagés entre les doctrines du libéralisme aristocratique anglais et le « despotisme éclairé » d'Outre-Rhin. Leur pensée était de donner aux individus le maximum de droits civils, mais d'écarter les libertés politiques. Leur conception militaire devait être adéquate à leur doctrine politique. Suivant eux, il était possible, en

conservant les institutions militaires de l'ancien régime et en les amendant, de donner à l'organisation du royaume un caractère civil, comme en Angleterre ; on pouvait, également comme en Angleterre, si l'on ne voulait abolir la milice, la suspendre annuellement en temps ordinaire et réduire la force armée aux seules troupes réglées.

Ils ne voyaient pas au delà du régime existant. Ils pensaient seulement à élever la condition du soldat en le maintenant toutefois soigneusement à part de la nation. Ils voulaient délivrer l'armée de ses scories et mettre un terme aux méfaits d'une soldatesque aussi redoutable pour le pays qu'elle défendait que pour l'ennemi.

En admettant que le système des troupes mercenaires fût contraire à l'esprit nouveau, il ne créait pas de charges nouvelles pour l'individu. Et c'est au nom du respect de l'individu que les libéraux de droite combattirent les propositions de conscription faites par certains démocrates. Il faut rappeler les arguments indestructibles que les libéraux opposèrent : ils n'ont pas vieilli ; aujourd'hui comme hier ils auraient la même force, présentés à la tribune du Parlement.

Liancourt cita l'exemple de la Suède qui avait un moment pensé à imposer à ses criminels de droit commun le service militaire comme un châtiment,

Si l'on vous proposait, dit le vicomte de Mirabeau, de remplacer la prestation d'argent que vous êtes obligés de fournir pour la construction et la réparation des routes par un service réel, vous vous écrieriez qu'on vous traite en esclaves. Eh bien ! messieurs, on vous propose, au lieu de trois jours de travail, une abnégation de votre liberté pendant quatre années et vous appellerez ce décret un acte de liberté !

Enfin le discours de Bureaux de Puzy rassemblait d'une manière très vivante tous les arguments de la noblesse contre la conscription :

Si toutes les communes ont réclamé contre le tirage au sort de la milice..... Si cette institution a laissé une impression profonde de douleur dans les cœurs qui se sentaient nés pour la liberté, je demande comment l'on conçoit que la nouvelle loi, qui, au lieu de forcer quelques volontés, les contraindra toutes, sera plus favorable à la liberté ? — Je demande si l'urne qui renfermera le sort de tous les citoyens, ne présentant jamais qu'un *billet noir* (1) à chacune des victimes de l'obéissance, leur paraîtra moins fatale alors que dans le temps où celui qui allait y puiser l'arrêt de sa destinée savait, en y portant la main, qu'un grand nombre de chances heureuses militait en sa faveur, qui, même lorsque la fortune avait trompé ses vœux, avait au moins conservé jusqu'au dernier moment les charmes et les dédommagements de l'espérance.....

..... De tous les défauts que je reproche à la conscription militaire, le plus grave, le plus important, selon moi, c'est celui qui découle des moyens de faire exécuter cette loi. Dès qu'elle sera promulguée, il faut qu'elle soit obligatoire pour tous les citoyens. Et quelles seront les mesures que vous prendrez pour forcer à l'obéissance ceux qui voudraient s'y soustraire ?

Vous n'en avez que deux, une peine quelconque afflictive ou pécuniaire et

(1) Un mauvais numéro.

le déshonneur. Ainsi je suppose qu'un citoyen qui réunirait toutes les vertus sociales, auquel on n'aurait à reprocher que cette faiblesse d'organisation qui rend incapable d'une vie dure et pénible, que l'absence de cette sorte de courage qui fait braver la mort sur une brèche ou sur un champ de bataille mais qui aurait la franchise de vous dire : « Je suis né faible et timide, n'exigez pas de moi que je sois fort et brave ; je puis tenir utilement dans la société une autre place que celle que vous m'y destinez ; je saurai y servir mon pays avec probité, avec exactitude, avec désintéressement, avec zèle, ne m'arrachez donc pas à des fonctions paisibles que je puis exercer avec succès, pour me charger d'un emploi auquel je n'ai nulle aptitude, pour m'ordonner des efforts qui me sont impossibles. »

Quoi donc, il pourrait arriver que l'homme estimable qui vous parlerait ainsi, pour prix de ce langage plein de candeur et de raison, serait ruiné ou déshonoré, ou puni corporellement ! Quelle loi, messieurs, que celle qui peut écraser le cœur d'un homme de bien entre la douleur ou la misère ou l'infamie d'une part, et de l'autre, la nécessité d'obéir à ces devoirs qui lui répugnent, auxquels il n'est appelé ni par sa complexion, ni par sa force physique, ni par son énergie morale, ni par ses talents, ni par ses goûts. Et ce serait chez la même nation qui vient de fonder avec tant d'éclat l'édifice de la liberté politique et civile que le patriotisme égaré érigerait cet étrange monument à la servitude et à l'immoralité.

Contre qui allaient ces paroles profondément humaines de ce soldat, digne représentant du siècle de Vauvenargues ?

Contre ceux qui allaient tenter de faire au nom de la Nation et de la Loi ce que l'ancien régime n'avait pas osé faire au nom du Roi.— C'était un parti sans désignation définie. Il se recrutait à la Constituante sur divers bancs de la gauche; on en peut seulement dire qu'il avait la minorité dans le comité militaire et la majorité dans le comité de Constitution. Il s'appuyait au dehors sur la classe possédante du Tiers et spécialement sur les financiers.

Cette faction, dit Rivarol, qui, prétendant que le peuple fût tout, voulait être tout pour le peuple et par le peuple, on l'appelait communément la faction du Palais-Royal, non parce qu'elle avait dans son sein quelques membres qui ne travaillaient, à l'insu des autres, que pour la maison d'Orléans, mais parce qu'*elle était poussée et maîtrisée par les capitalistes dont le foyer était au Palais-Royal*. Le même mot couvrait des intérêts différents.

Dubois de Crancé était le principal représentant de ce parti dans le comité militaire. Il n'y a rien de plus libéral que les considérations avec lesquelles il appuya son projet de servitude militaire.

Il avait écrit : « Le soldat français n'est pas un automate; en vain a-t-on cherché à le travestir en Allemand : on lui a fait dissimuler son caractère sans pouvoir lui en communiquer un autre. » On pouvait induire de là qu'il allait imaginer pour le citoyen un rôle de soldat conforme à son nouvel état d'homme libre.

Comme il flétrissait le tirage au sort des milices, « opération consacrée par l'autorité arbitraire, avilissante dans ses formes, qui a laissé une impression de douleur dans des cœurs qui se sentaient nés pour la

liberté », on pouvait croire qu'il allait proposer une organisation de la défense nationale ayant la liberté individuelle pour points de départ et d'arrivée. Et en effet, il lançait le fameux axiome : « tout citoyen doit être soldat, tout soldat citoyen. »

En soi cette formule apparaît comme l'expression de l'ordre nouveau créé par la Révolution. Très justement Dubois-Crancé, répondant au ministre de la guerre La Tour du Pin, avait dit : « M. de La Tour du Pin a présenté une très belle organisation d'armée, mais ses bases sont les mêmes que celle de l'an dernier et nous sommes à dix siècles de l'an dernier. » Entre l'une et l'autre il y avait eu la Déclaration des Droits de l'Homme. Or à tous les révolutionnaires purs la formule de Dubois-Crancé apparut comme directement extraite de cette Déclaration. Pour toutes les âmes simples, elle condensait admirablement les sentiments, les droits et la mission du citoyen patriote. Elle annonce un régime où le citoyen spontanément, sans contrainte, met ses forces à la disposition de son pays pour le défendre, mais n'aliène jamais sa personnalité civile et civique et n'est jamais que l'esclave de sa conscience de citoyen.

Or, partant de cet axiome il aboutit à la conscription, c'est-à-dire à un système basé sur le principe même des milices qu'il venait de stigmatiser, mais infiniment plus accablant.

Pour pouvoir faire accepter au citoyen cette charge odieuse, très habilement on lui donnait l'apparence d'un droit, d'une prérogative ; on se gardait bien de la caractériser comme un impôt : on en faisait un honneur dont étaient encore exclus les citoyens non actifs, ceux qui étaient trop pauvres pour avoir des droits politiques. Mesure de prudence, mesure d'équité tout au moins, car si on l'eût accordé aux indigents, à ceux qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner dans le bouleversement de l'État, on ne savait pas encore en vertu de quel droit on aurait pu contraindre ceux qui auraient persisté à ne pas faire cas de l'honneur.

Il n'en demeure pas moins que la proposition Dubois-Crancé qui prétendait partir de la liberté aboutissait au service forcé des citoyens actifs.

Le pouvoir nouveau, dans son caractère anonyme, affirmait déjà un absolutisme infiniment plus achevé que l'absolutisme monarchique et il lui fallait une force armée en rapport avec ses prétentions. En même temps que l'on proclamait la liberté, c'est-à-dire la souveraineté de l'individu, on annonçait la souveraineté nationale. On crut ou l'on feignit de croire au début de la Révolution, que cette souveraineté nationale n'était que le faisceau des souverainetés individuelles. C'est pourquoi l'État nouveau qui prétendait en être la résultante, devait posséder aussi une force — une force publique — qui résulterait de toutes les forces individuelles.

Certes la force de la nation était bien le total, l'intégrale de ces forces ; mais il n'en allait pas de même de la souveraineté.

L'insurrection qui était la manifestation la plus nette des souverai-

netés individuelles gênait singulièrement la souveraineté de l'entité nouvellement apparue — qu'on appelait très faussement Nation alors que c'était de l'État impersonnel qu'il s'agissait. C'est pourquoi bientôt, quand le pays aura fait son apprentissagé politique, on se gardera bien de dénier au citoyen sa souveraineté, mais on lui dira qu'elle réside non pas en lui, mais dans la nation. Pour le moment, en décembre 1789, la classe des citoyens actifs que les émeutes des citoyens non-actifs avaient portée au pouvoir, se considérait comme étant proprement la nation. Mais sa souveraineté lui semblait bien instable et elle tremblait d'être un jour emportée par le flot populaire qui l'avait apportée. C'est pourquoi elle obéit à la nécessité en proposant d'imposer à tout citoyen directement intéressé au maintien de l'ordre établi, à tout citoyen investi de droits politiques le *droit* de porter les armes. C'était bien montrer que l'organisation de la force armée se faisait contre la plèbe.

Dans la circonstance les partis extrêmes se rencontrèrent pour la défense de la liberté. Marat trouva des accents et des arguments identiques à ceux de la droite. Il admettait parfaitement que l'on n'imposât pas aux citoyens non actifs l'obligation militaire, « car, disait-il, ceux qui n'ont pas d'autre sort à espérer que la servitude et la misère, ne doivent rien à l'État, absolument rien. » Mais il n'admettait pas plus que la conscription fût pour les autres citoyens le prix de leur liberté politique : « Quoi ! tout Français sans distinctien serait tenu de consacrer quatre ans de sa vie, comme le juste tribut qu'il doit à l'Etat ! Mais quel tort irréparable la perte de temps consacrée aux armes ne ferait-elle pas à l'agriculture, au commerce, aux arts et aux sciences ! ...La conscription détruirait la liberté civile à laquelle chacun tient, pour assurer la liberté politique dont personne ne se soucie. » Parole lumineuse qui éclaire toute l'histoire des temps nouveaux jusqu'aujourd'hui. Marat est le seul, dans l'histoire révolutionnaire, qui sépare nettement la liberté civile et la liberté politique, tandis que la tendance de tous les autres révolutionnaires fut d'établir la confusion entre ces deux termes. Marat fut seul à comprendre que si, en principe, elles se conditionnent l'une l'autre, en fait, on allait se servir de l'une — la liberté politique — pour confisquer l'autre.

Car le temps n'est pas loin où la liberté politique sera étendue à tous, viande creuse en échange de laquelle l'État étendra à tous la conscription. Cependant en décembre 1789, deux mois seulement après la Déclaration des Droits, la Constituante n'ose pas encore établir cette loi d'esclavage, même pour les seuls citoyens actifs. Le régime de l'enrôlement fut maintenu et la conscription fut repoussée. Quant aux milices elles devaient être à bref délai abolies et maintenues seulement jusqu'à ce que l'on eût établi une organisation uniforme des gardes nationales.

Mais le parti qui venait de s'affirmer avec Dubois-Crancé n'allait pas lâcher prise. Par le comité militaire et le comité de Constitution qui le représentaient plus spécialement, il était vraiment le parti directeur de la Révolution. Car ces deux comités ne se bornaient pas leur rôle

purement législatif et empiétaient notablement sur l'exécutif, — on pressent déjà les comités de la Convention.

Or, après leur échec sur la question militaire, la situation, qui ne laissait pas d'être sombre au dehors, leur apparut très critique au dedans.

De tous côtés des troubles éclataient dans les campagnes : dans le Quercy, le Rouergue, le Périgord, le Limousin, la Bretagne. C'étaient à la fois des expéditions de « brigands », suivant le mot du temps, dirigées autant contre la petite propriété roturière que contre les domaines de la noblesse — la guerre de ceux qui n'avaient rien contre ceux qui avaient quelque chose. En fait, c'était la Révolution qui se poursuivait, car avant d'être un mouvement d'idées elle était une crise sociale. C'est la banqueroute, c'est la triste situation économique du pays, qui sont les origines vivantes de la Révolution. C'est pourquoi, si elle avait suivi son cours logique, le prolétariat devait submerger tout.

D'autre part, l'anarchie régnait dans la plupart des municipalités où chaque parti de la Révolution prétendait à la nomination exclusive.

Enfin les soldats des troupes réglées se considéraient comme citoyens et ne pouvaient concevoir, puisque, pour eux, le service militaire était une carrière et non une servitude, que le droit de délibérer sur leurs affaires intérieures et sur la marche des événements politiques leur fût à jamais interdit. — Il n'était pas possible alors d'user à l'égard des troupes françaises du *nicht raisonniren !* qu'appliquait Frédéric II à ses troupes.

La Tour du Pin disait à la tribune de la Constituante :

> Le nombre des régiments séditieux s'accroît journellement, chaque courrier annonce de nouveaux désordres, chaque jour, voit se multiplier ces étranges sénats par les sous-officiers et soldats (les troupes régulières) ; chaque jour, ils osent davantage. Matières politiques, finances, règlements de police, tout devient l'objet de leurs turbulentes délibérations.... Il n'est plus de pouvoir qui ne soit méconnu, et mon cabinet est fréquemment rempli de soldats-députés qui viennent fièrement m'intimer les intentions « de leurs commettants », ce sont leurs expressions.... Représentants des Français, hâtez-vous d'opposer la masse de leurs volontés à ce torrent d'insurrections militaires..... La nature des choses exige impérieusement que le corps militaire n'agisse que comme instrument uniquement fait pour exécuter la volonté générale ; il doit lui-même être sans volonté.

Ainsi on était en pleine période de transition, c'était « l'interrègne des lois », suivant l'expression de Mirabeau. L'unique pensée des hommes de la Constituante fut de réduire et de supprimer cet interrègne. Et pour cela, il fallait organiser la force publique. Ayant échoué dans leur tentative de créer le citoyen-soldat, ils reprennent leur plan en sous œuvre. Tandis qu'on travaille ostensiblement à organiser l'armée suivant l'esprit et la lettre du décret de décembre 1789, de son côté le comité de Constitution prépare un plan d'organisation des gardes nationales et s'adjoint, comme conseil, divers membres du comité militaire — tel Dubois-Crancé — qui se trouvent être favorables au prin-

cipe de l'armée citoyenne. Tel fut le détour par où on parvint à la réintroduire,

Avant d'aborder ce débat, l'Assemblée en prépara les voies par un premier décret. On commença d'abord, le 17 janvier 1790, par imposer aux gardes nationales du royaume une formule de serment. Target proposa, au nom du comité de la Constitution que les gardes nationales prêtassent devant les officiers municipaux « le serment d'être fidèle à la Nation, à la Loi, au Roi. » Ce serment, six mois après, devait recevoir une sanction solennelle par la Fête de la Fédération. Cette fête créait entre elles un lien idéal qui allait permettre de leur donner une organisation uniforme.

Pendant ce temps, Rabaud Saint-Etienne, au nom du comité de Constitution, élaborait son projet.

Il le présenta pour la première fois en décembre 1790. Avant d'étudier l'organisation proprement dite de la garde nationale, Rabaud fit adopter à la Constituante les principes qui devaient dominer le débat ultérieur. Pour leur donner une consécration solennelle et un caractère inaltérable, l'Assemblée déclara comme principes constitutionnels les articles préliminaires du « Décret sur l'organisation de la force publique. » En voici les principaux.

Art. 1er.— L'armée est une force habituelle extraite de la force publique et destinée *essentiellement* à agir contre les ennemis du dehors.

Art. 4. — La nation ne forme point de corps militaire, mais les citoyens *seront obligés* de s'armer aussitôt que l'ordre public troublé ou la patrie attaquée demanderont l'emploi de la force publique ou lorsque la liberté sera en péril.

Art. 6. — Cette force armée est essentiellement obéissante et ne peut exercer le droit de délibérer.

Art. 7. — Les citoyens ne peuvent exercer aucun acte de force publique établie par la Constitution, sans avoir été requis.

Art. 8. — Les citoyens ne pourront refuser le service dont ils sont requis légalement.

Mais la discussion définitive ne devait avoir lieu que l'année suivante.

Elle s'ouvrit le 20 avril 1791. S'il ne s'était agi que d'organiser la police intérieure de la nation, on ne voit pas qu'il fût nécessaire de donner comme introduction au rapport présenté par Rabaud Saint-Etienne, au nom du Comité, une définition de la force publique. C'est qu'en effet, c'étaient les bases mêmes de l'ordre social en voie de formation qui allaient être mises en question.

A ce moment, ce n'est plus entre l'Ancien Régime et la Révolution que se tient le débat, mais entre la Révolution et la Révolution, entre les étatistes récemment caractérisés qui devaient proprement faire la Révolution française et les révolutionnaires sans épithète, entre la conception de Mably et celle de Rousseau. D'après Rousseau le peuple exerce directement sa souveraineté ; d'après Mably, il la délègue. Aux deux conceptions politiques correspondaient des régimes militaires

différents : celui des membres des deux Comités, d'une part, de l'autre ceux — différents entre eux d'ailleurs — de Robespierre et de Marat.

Des deux parts on voulait une *armée-citoyenne*. Cette expression appartient autant à Rousseau qu'à Mably. Mais, dans la pensée de Rousseau, le citoyen, ne déléguant pas sa souveraineté, doit la conserver même sous les armes, tandis que, dans le système de Mably, il doit se satisfaire de la retrouver dans l'État, son représentant, même quand elle s'exerce contre lui et lui impose des servitudes. Mably voulait un État fort ; avant Hegel et les théoriciens allemands de la force, il inventait l'autarchie. Sa conception nationale était essentiellement guerrière et agressive et correspondait trop bien à l'idéal des classes dirigeantes contre lequel Robespierre et Marat allaient tenter de réagir. Et ce n'est pas là une supposition gratuite : la doctrine de Mably fut extraite de son livre et portée à la tribune de la Constituante au cours des débats sur l'organisation militaire. Le comte de Noailles avait pris comme exorde de son discours le passage suivant tiré des *Droits et Devoirs du citoyen* :

> Que si quelque vice dans l'organisation de la nation s'opposait aux succès militaires, le peuple se dégoûterait bientôt de son gouvernement, car les États sont plus jaloux de leur honneur à la guerre que de tous les autres avantages ; une nation humiliée par de longues disgrâces ne songe qu'à se venger et, pour acquérir un vengeur, elle se donne un maître.

On avait renoncé aux guerres de conquêtes, mais dans la classe dirigeante, cette renonciation n'avait été que des lèvres, et bientôt on allait revenir à la tradition louisquatorzienne, reprendre au compte du nouveau régime les articles de foi de l'ancien : les frontières naturelles, le Rhin, l'abaissement de la Maison d'Autriche, l'écrasement de l'Angleterre. Pour les succès militaires dont parlait Mably, il fallait des armées ; les principes nouvellement proclamés allaient permettre d'y employer le meilleur de la nation et de mettre aux mains de la démocratie une puissance incomparablement supérieure à celle de la royauté.

Ces idées antagonistes se personnifièrent dans Rabaud et dans Robespierre. Cependant, en ce qui concerne Rabaud, c'est bien moins sa conception personnelle qu'il faut considérer et qui peut-être n'était pas si éloignée qu'il semblait de celle de Robespierre, que celle du comité militaire qui se masquait derrière lui. Ce qui le prouve, c'est que, dans son projet, les idées présentées par Dubois de Crancé en 1789 réapparaissaient très peu modifiées : — seul le mot de conscription avait disparu. Aux 150.000 hommes de troupes soldées, il adjoignait une armée auxiliaire de 100.000 hommes, et il plaçait derrière, en troisième ligne, la masse des citoyens-actifs de 18 à 40 ans. Ces trois organisations constituaient la force publique ; cette force devait être essentiellement passive, instrument aveugle du pouvoir qui la requiert, n'intervenant que lorsqu'elle est requise, et privée absolument du droit de délibérer.

Quelle était la mission de la force publique spécialement constituée par la garde nationale ? Il apparaît clairement dans le projet de Rabaud

qu'elle était destinée à devenir plus tard l'armée de l'État sorti de la Révolution : « Considérant, disait-il, qu'en raison de l'activité journalière des citoyens, il est impossible de consacrer la garde à un service habituel, ce n'est pas entre ses mains qu'il faut déposer la force réprimante ou coercitive habituelle. » C'était là le rôle de la maréchaussée, qu'il propose d'ailleurs de renforcer. Mais l'objet de la garde nationale est tout autre : « L'armée que vous avez décrétée, dit-il, une armée de 150.000 hommes, n'est pas une force défensive suffisante dans l'état actuel de l'Europe. » La garde nationale comblait la lacune, la seule différence qu'il établit entre elle et l'armée régulière, c'est que « l'armée de ligne est une partie des citoyens en commission pour la défense de l'État ; les gardes nationales sont la masse des citoyens prêts à s'armer pour cette même défense. »

Sous les armes leurs missions sont identiques ; l'une est armée d'une manière permanente, l'autre s'arme extraordinairement et sur réquisition, soit, comme dit Rabaud, « que l'ordre public soit troublé ou la patrie attaquée ».

La critique que fit Robespierre du projet Rabaud dans le projet qu'il présenta lui-même en avril 1791 établit le départ bien net entre la conception civile et la conception militaire de la Révolution.

Redoutez surtout, disait-il, ce funeste penchant chez une nation dont les préjugés ont attaché longtemps une considération presque exclusive à la profession des armes, — puisque les peuples les plus graves n'ont pu s'en défendre. Voyez les citoyens romains commandés par César, si, dans un mécontentement réciproque, il cherche à les humilier, au lieu du nom de soldats, il leur donne celui de citoyens, *quirites;* et à ce mot ils rougissent et s'indignent (1).

Un siècle plus tard la caste militaire eût traduit *quirites* par *civils*, avec le sens particulièrement méprisant qu'elle y attache.

Moins pompeusement et plus énergiquement Marat écrivait dans l'*Ami du peuple :*

Dans quelques jours l'auguste assemblée qui est cocasse comme une catin et qui se prépare à lever le pied un beau soir, décrétera pour vous un drôle de plan d'organisation qu'a imaginé votre dieu Mottié, votre joli général, qui veut à toute force vous métamorphoser en soldats allemands pour vous faire oublier que vous êtes des volontaires et des citoyens. Vous allez donc être soumis à une discipline plus sévère que les Prussiens : la moindre négligence de service sera punie de prison, la moindre faute punie de coups de plat de sabre, et de coups de bâton. Et vous sentez bien, messieurs, qu'il faut cela, tout cela, tout au moins, pour vous persuader que vous êtes la force publique, essentiellement obéissante ; pour vous plier de bonne grâce aux

(1) Ce passage que Robespierre, sans indiquer sa source, empruntait entièrement à l'opuscule de Rousseau sur le gouvernement de la Pologne se trouve dans le chapitre XII sur l'organisation militaire. Si on relit ce chapitre on verra que le discours de Robespierre n'est qu'une amplification éloquente des idées de Rousseau. Or Rousseau propose comme type idéal de régime militaire l'organisation suisse. Tel était donc le régime que Robespierre rêvait pour la France. Cf. Gaston Moch : *l'Armée d'une Démocratie*, Paris, 1900, Éditions de *La Revue Blanche.*

ordres de vos officiers qui sont moins que vous et qui veulent être vos maîtres ; pour vous faire marcher contre vos concitoyens, vos amis, vos frères ; sans souffler mot..... Des bourgeois qui ont pris les armes pour la défense de leurs foyers ne devaient jamais oublier qu'ils sont des citoyens, des volontaires, des soldats de la patrie, il ne fallait ni se séparer de la masse du peuple, ni prendre l'uniforme, ni se donner des chefs aristocrates, etc..... Vous avez voulu passer pour des militaires, la tête vous a tourné à la vue de ces bonnets poilus, de ces casques panachés..... Vous avez perdu de vue la patrie pour ne songer qu'à l'air vainqueur que vous auriez sous cet accoutrement. Pour cacher sous des fleurs les chaînes qu'on vous préparait on vous a longtemps promenés de parade en parade ; puis *on vous a donné adroitement le change en baptisant votre corps du titre d'armée parisienne. On vous a proposé ensuite de vous conduire à l'ennemi. Les fripons soudoyés parmi vous ont offert de donner l'exemple. Ainsi, au moyen de quelques propos en l'air, de quelques motions captieuses, vos chefs perfides sont parvenus à vous faire persuader que vous êtes des troupes réglées.* Sous prétexte de vous mettre sur un pied respectacle, ils ont travaillé à vous styler à leur guise. Les mouchards de l'État-major vous répètent sans cesse : sans discipline point d'armée et sans obéissance aveugle aux officiers, point de discipline. Au moyen de ces deux phrases, vous voilà métamorphosés de citoyens libres en automates serviles. Un décret attentatoire déclare que la force publique *est essentiellement obéissante :* avec ces trois mots, l'Assemblée traîtresse a fait de vous de pures machines, comme l'armée de ligne, etc., etc... Le projet d'organisation de la garde nationale une fois décrété, pour vous faire donner la schlague, mes chers badauds, le plus difficile sera fait, le reste ne pèsera pas une once.

Le projet Robespierre et le projet Rabaud déterminaient les deux voies entre lesquelles la Révolution allait avoir à choisir. Le projet Rabaud adopté, on peut dire, comme plus tard Thiers : « l'Empire est fait ». On peut dire que l'effroyable système qui, indistinctement, sous des républiques, des régimes constitutionnels ou absolutistes, va faire de masses d'hommes déclarés libres, des troupeaux d'hommes armés, force terrible et sans volonté, — le systéme est né.

Si l'on s'en tenait aux affirmations de Rabaud, il semblait qu'il eût conçu une organisation purement civile de la société future ; il disait :

Vous voudrez qu'on ressuscite quelque chose de ces institutions antiques, de ces exercices et de ces jeux si convenables à des peuples libres, qui, en développant les forces du corps, donnent à l'âme plus d'énergie ; qui, en plaçant l'estime dans les qualités personnelles vraiment estimables, substitueront la fierté à la vanité, et qui feront succéder, à des amusements ou grossiers ou frivoles, des plaisirs dignes des hommes que vous aurez régénérés : vous ne dédaignerez point de voir les enfants, l'espoir de la génération future se former d'avance à ces exercices sous les yeux et à l'exemple des leurs et s'engager ainsi à défendre la liberté que leurs pères avaient conquise.

Or, on retrouve, dans le discours de Robespierre, le même tableau idyllique de ces jeux civiques de l'avenir imités du passé.

Et cependant il y avait un abîme entre les deux projets. Rabaud — ou du moins le Comité qui se dissimulait derrière l'austérité et l'allure

si peu militaire du rapporteur — veut employer la garde nationale comme auxiliaire de l'armée régulière, lui en donner les qualités de métier, les fondre ensemble enfin, de telle sorte que la nation recouvre et absorbe l'armée primitive. Ce n'est pas que les agents occultes du projet espèrent que le caractère civil prévaudra définitivement, mais, au contraire, ils comptent bien que le militarisme légué par l'ancien régime finira par gagner toute la nation entrée en contact avec lui.

Or, tandis que Rabaud appuie l'armée régulière avec la garde nationale, Robespierre oppose la garde nationale à l'armée régulière. L'idée de Robespierre était d'étendre la conception civile à toute la nation, y compris l'armée, de « civiliser » en quelque sorte la chose et la force publiques.

Les membres des deux Comités voulaient faire l'armée avec la moelle de la nation, ce que l'absolutisme royal n'avait osé. Il est vrai que l'État nouveau avait des moyens de contrainte infiniment plus puissants que ceux dont disposait antérieurement l'ancien régime, car ils n'étaient pas seulement matériels : ils étaient d'essence idéale et, par leur seule puissance immatérielle, courbaient les citoyens à l'obéissance. Avec de tels moyens, son objet va être de créer au dedans l'absolutisme de la loi, au dehors le droit d'agir en face des autres grands individus de même espèce comme personne libre et souveraine — droit issu de la force qui jette dans la balance toute la masse d'une nation en armes.

Telle était la pensée des membres des deux Comités, elle était singulièrement distante de l'idéal de Marat. Ce qui trompa les contemporains, ce fut que les mêmes expressions recouvraient des idées opposés suivant le parti qui les employait. De Dubois-Crancé à Marat on préconisait l'idée de la nation armée et du citoyen-soldat ; il semblait que tout le monde fût d'accord sur le principe, et qu'il n'y eût entre les uns et les autres qu'une question de nuances. Or comme Robespierre et Marat, aux yeux de la plèbe, étaient de bons patriotes, et que les membres des deux Comités défendaient apparemment les mêmes principes on put croire que leur projet répondait en quelque manière à l'idée populaire.

C'est cette confusion dans les termes qui a été l'origine de la monstrueuse imposture dont les générations qui suivirent, jusqu'à la présente, ont été victimes. Robespierre montra nettement où tendait une organisation qui faisait des gardes nationales « des automates obéissants, des instruments aveugles ». Rabaud avait dit : « Les gardes nationales ne doivent pas délibérer sur les ordres qu'elles reçoivent ; délibérer, hésiter, refuser sont des crimes ; obéir, voilà, dans un seul mot, tous leurs devoirs. Instrument aveugle et purement passif, la force publique n'a ni âme, ni pensée, ni volonté. » Citant ces paroles, Robespierre s'écriait : « Est-ce un despote, est-ce un conspirateur qui trace ici les fonctions de ses satellites ou le rôle de ses complices, ou sont-ce des représentants du peuple, les fondateurs de la liberté qui préparent le moyen de la défendre ? » D'après ces paroles, on peut conclure qu'il entendait prendre le contre-pied d'un tel système. Par conséquent, si

l'autorité requiert les gardes contre des citoyens qui troublent l'ordre, ils ne doivent pas obéir comme des « instruments aveugles. » Ils doivent conserver une âme, et une volonté ; il doit leur rester le droit de délibérer sur les ordres qui leur sont donnés et même de refuser d'y obéir. Robespierre n'insiste pas assez sur ce point. Certes, à ses yeux, ce droit est certain si l'ordre émane des chefs de la garde quand cet ordre porte avec évidence atteinte à l'autorité constitutionnelle. Mais il ajoute : « Les gardes nationales doivent être subordonnées au pouvoir civil, elles ne peuvent marcher et déployer la force dont elles sont armées que par les ordres du corps législatif ou des magistrats. » Comment Robespierre concilie-t-il cette subordination au pouvoir civil avec le droit de délibérer sur les ordres qui leur sont donnés ? Et en admettant même que cette subordination n'annihile pas leur droit de délibérer, puisque les citoyens armés par la nation ne peuvent marcher qu'en suite des ordres du corps législatif ou des magistrats, ils ne peuvent donc pas marcher contre eux s'ils légifèrent ou agissent contre le sentiment populaire, car il n'est pas à présumer qu'en cas de forfaiture les corps constitués iront requérir la garde nationale contre eux-mêmes. Et alors que devient le droit d'insurrection dans le cas où l'État, comme on dira plus tard sous la Restauration, voudra faire « un coup d'État légal. » On le voit Robespierre bronche devant les dernières conséquences. Seul Marat, qu'on a taxé de cynisme, qui cependant avait une logique si pure, répondait catégoriquement, comme on l'a vu précédemment.

Cependant cette police intérieure de la nation, si indéterminée qu'elle demeure encore dans la pensée de Robespierre, devait être faite uniquement par la garde nationale. Les troupes devaient en être formellement exclues et consacrées exclusivement à la défense des frontières.

Non pas exclusivement, mais essentiellement, disait Rabaud. — Il n'y a entre ces deux systèmes, que la différence de ces deux adverbes. On apprécie la valeur de cette différence, en considérant l'article 3 du décret du 20 avril 1791 : « Dans l'intérieur des villes, pour le rétablissement de l'ordre, les troupes de ligne *n'agissent qu'en cas d'insuffisance de la garde nationale.* » Or il sera toujours facile de prouver cette insuffisance. Si le mot *exclusivement* eût été accepté et maintenu, l'article 3 disparaissait et plus tard, aux journées de prairial, la Convention n'aurait pu — légalement du moins — lancer l'artillerie de Menou sur le faubourg Saint-Antoine.

D'ailleurs, comme Rabaud, Robespierre assignait aux gardes nationales la défense des frontières avec l'armée active — tâche purement défensive. Mais il conçoit un peuple chez qui le sentiment national sera tellement développé que l'initiative individuelle suffira, au moment du péril extérieur, pour que le territoire se hérisse d'armes sans qu'il soit besoin de réquisition ou de contrainte, où toute la race, entraînée par des sports guerriers depuis l'enfance, sera prête aux fatigues et aux luttes de la guerre sur le territoire national, où ce ne seront pas seulement des corps d'armée que l'on détachera de la nation, mais où ce

sera la nation tout entière qui entrera en lice, où, lorsque l'étranger aura pénétré sur le sol national, chaque village devient une forteresse, chaque fenêtre une meurtrière. Telle était la vision de Robespierre. Il avait l'idée d'une nation qui n'abandonne pas un seul instant son caractère civil, dans la guerre, et qui lutte avec les seuls éléments civils qu'elle a en main. S'il hésitait encore à faire de la garde nationale le seul élément de la force publique, c'est qu'il fallait un certain temps pour l'organiser et que les circonstances extérieures ne permettaient pas de se démunir de troupes régulières. C'est pourquoi il conservait à regret cette institution de l'ancien régime dans l'organisation nouvelle ; au moins en restreignait-il les attributions.

Il est remarquable que les représentants de l'idée civile demandaient des armes pour tous les citoyens sans exception, tandis que les représentants de l'idée militaire n'armaient qu'une partie de la nation.

Le projet de Rabaud, par le fait qu'il n'armait que les citoyens actifs, coupait la nation en deux. Robespierre demanda si ces hommes, auxquels on refusait le droit de porter les armes, insignes de leur souveraineté, étaient des esclaves. S'ils l'étaient, alors on devait le déclarer hautement au lieu de les affubler de ce titre de « citoyen non-actif » dont les termes étaient absolument contradictoires.

Dubois de Crancé répondit à Robespierre :

Il faut détruire un préjugé qui pourra avoir les plus fatales conséquences. Il n'est pas d'autres citoyens inactifs que les mendiants et les vagabonds, car tout citoyen ayant un genre quelconque d'industrie ou un endroit pour se mettre à couvert acquitte toujours trente ou quarante sous d'imposition. *Il ne faut donc entendre par citoyens inactifs que la classe qu'il faut sans cesse surveiller.*

Cette classe qu'il fallait sans cesse surveiller, c'était le prolétariat.

Mais si Robespierre réclamait en faveur des prolétaires le droit de porter les armes, ce n'était évidemment pas pour leur imposer l'obligation militaire conçue par Dubois de Crancé. Car il est très curieux de voir que ce qui n'était primitivement qu'un honneur et qu'un droit devient une obligation dans le projet Rabaud. Certes l'honneur, le droit, le privilège même subsistaient ; mais cet honneur, ce droit, ce privilège, le citoyen actif ne devait pas songer à s'y soustraire. C'est avec une précaution infinie que cette obligation fut introduite, car l'on sentait bien que l'on s'avançait sur un terrain glissant. C'était tout le régime militaire futur qui était là en jeu. L'obligation était nettement formulée dans la proposition Rabaud. Elle fut effacée, ou du moins le mot disparut, dans la seconde rédaction adoptée après la discussion de 1791. On sentit que dans cette première tentative on avait été trop loin. L'article IV primitif disait : « La nation ne forme point un corps militaire, mais les citoyens sont *obligés* de s'armer aussitôt que les périls de la patrie ou de la liberté les appellent. »

Cet article disparaît dans la rédaction définitive, encore que l'obligation demeure implicitement inscrite dans le projet, mais sous une forme voilée et moins comminatoire. Pour pouvoir arriver à établir plus tard

l'*impôt du sang*, il faut dès maintenant donner au service de gardes nationales le caractère d'un impôt et par conséquent un caractère obligatoire. Cependant on n'ose pas encore donner à cette mesure une sanction efficace. On se borna à introduire dans le projet une disposition qui enlevait aux citoyens actifs leur capacité politique s'ils négligeaient de *s'inscrire* dans leurs municipalités sur la liste des gardes nationales. Mais Rabaud disait expressément :

Cette disposition *n'est pas coercitive;* la peine sort naturellement du refus que fait le citoyen d'offrir ses services à la patrie, et, comme il est de principe qu'un membre de la société prend l'engagement en y entrant de veiller à la sûreté des individus et par conséquent de la société, comme chacun de ses membres veille à la sûreté des citoyens, lui-même, son refus le prive du titre de citoyen, et, puisque tous les membres de cette société sont des citoyens actifs, c'est lui-même qui se destitue.

C'était assez dire, en outre, que ces gardes nationales n'étaient qu'une société de protection mutuelle et que la nation se ramenait à ce que, plus tard, sous Guizot, on appellera « le pays légal ». Cependant, quoi qu'on puisse arguer contre un tel régime destiné à réduire à l'impuissance le prolétariat, de la nation au citoyen actif, le contrat demeurait encore respecté.

Mais on voit nettement posée la corrélation indissoluble entre la capacité politique et le service militaire. Dès lors, il faut redouter le moment où les droits politiques seront étendus à toute la nation et où par conséquent, ils ne constitueront plus un privilège, mais la manière d'être politique de tout citoyen français ; car de même qu'il sera électeur-né, il sera soldat-né, sans qu'il lui soit loisible de se démettre et de sa souveraineté et de cet attribut singulièrement accablant de sa souveraineté.

Du moins le projet Rabaud — hors les principes qu'il posait — était encore équitable. On n'avait pas encore l'audace suprême de se servir de prolétaires pour réprimer les émeutes du prolétariat, d'armer ceux qui n'ont rien et de leur confier tant contre l'émeute que contre l'ennemi extérieur la défense des propriétés citoyennes. On n'employait pas les esclaves pour la défense de la nation, on demeurait encore sur ce point fidèle à la doctrine antique. Ah! si l'on avait su alors tout ce que « l'obéissance passive » pouvait donner !... Mais on n'en avait encore que le pressentiment.

Cependant les idées contraires de Robespierre étaient-elles applicables ? A première vue ce n'étaient que des abstractions qui correspondaient à un type abstrait de citoyen. Robespierre armait un citoyen idéal dans un État idéal. Sa conception civile supposait la nation pacifiée, toute effervescence calmée, les passions disparues et chaque jour de l'année un éternel recommencement de cette Fête de l'Être Suprême, qu'il allait instituer, aveugle, en pleines convulsions. Dans cet État idéal l'équilibre se trouve réalisé, « tous les citoyens ont quelque chose et personne n'a rien de trop », condition nécessaire, suivant Rousseau, pour que le gouvernement démocratique s'établisse. Tous ayant des intérêts

identiques, il existe un esprit public et chaque citoyen se sent le gardien de la chose publique.

Certes, Robespierre pressentait la ploutocratie naissante, mais il ne semblait pas voir qu'il y eût un prolétariat, ou du moins il n'en eut pas le sens. Malgré son horreur de l'émeute il lui donnait des armes. Par conséquent, si différent de tempérament qu'il fût de Marat, il arrivait — qu'il l'envisageât ou non — au même résultat.

Marat, lui, demeure en plein dans les réalités de son époque. Il ne connaît dans la Révolution que l'émeute et il ne peut oublier que c'est la révolte des estomacs qui est la cause première de la Révolution. Pour lui, la question du salut de la patrie se subordonne à la question du pain.

Si les Constituants se réclamaient de la Déclaration des Droits de l'Homme pour imposer l'obligation militaire, Marat partait, lui, de sa déclaration personnelle des droits pour donner des armes à tous les citoyens. Or l'article premier de ce manifeste disait : « Des seuls besoins de l'homme dérivent tous ses droits ». De tels droits évidemment n'emportent pas d'obligations corrélatives. S'il attribue des armes aux citoyens, c'est simplement pour les mettre en mesure « de revendiquer, en retour des avantages qu'ils ont pu aliéner, des avantages plus grands. »

Or, l'opinion de Marat n'était pas une opinion isolée : le culte qu'avaient pour lui les masses populaires montre assez avec quelle foi sa parole y devait être accueillie. Il représentait bien la poussée d'en bas, du populaire qui voulait autre chose que des libertés politiques, qui voulait être franc de l'État comme il l'était devenu des classes privilégiées, qui tendait enfin à une réforme sociale que l'on voyait s'annoncer obscurément sous le nom de réforme agraire et se traduire avec infiniment plus de netteté par le pillage des boutiques de boulangers et par les expéditions des « brigands » dans la campagne.

Ainsi deux doctrines demeuraient en présence, celle de Marat, qui voulait laisser la France achever ses convulsions, et celle des organisateurs de la garde nationale qui voulaient y mettre un terme. En face de l'émeute, à qui il serait difficile de contester son caractère révolutionnaire, l'ordre se posait également comme un élément de la Révolution. Cependant en proclamant l'obéissance passive, croyait-on fonder la liberté? Tocqueville, étudiant une démocratie différente, a montré que « c'est à travers le bon ordre que tous les peuples sont arrivés à la tyrannie ». Au rebours, Marat disait, avec quelque vérité, que « toutes nos libertés sont des conquêtes de l'émeute ».

En résumé, à l'origine de la révolution, le peuple, avec les révolutionnaires sincèrement amis de la liberté, entendit n'avoir qu'un seul et même système de défense contre les ennemis tant de l'intérieur que de l'extérieur : l'insurrection, c'est-à-dire étymologiquement (*insurrectio*) : levée en masse, *land-sturm*. Mais c'est là un système purement défensif constitué par des milliers d'actions spontanées, à aucun moment abstraites de la nation et ne s'en distinguant pas. Force terrible parce que anonyme et douée d'ubiquité, mais qui ne

perd à aucun moment son caractère civil. C'est pourquoi Brunswick, du point de vue du code de la guerre, est justifié, en quelque manière, d'avoir établi, dans son manifeste, la démarcation entre les soldats de l'armée régulière et les gardes nationaux, qu'il considérait comme des rebelles. C'est qu'il se faisait des gardes nationaux précisément l'idée qu'en avait la nation française, qui ne pensait guère, par ce système de défense, aboutir à l'encasernement universel.

Mais la pensée unique des politiques fut, en utilisant cette force d'insurrection, de lui enlever insensiblement son allure insurrectionnelle de la régulariser, de la militariser.

L'organisation de la garde nationale fut votée en septembre 1791, avant que la Constituante se séparât définitivement. Il n'y a pas besoin de franchir cette époque. Les principes directeurs du militarisme sont posés. Ils reposent sur une série d'équivoques, de « mensonges conventionnels » qui s'échafaudent depuis 1789 jusqu'a nos jours et font l'édifice monstrueux au fronton duquel on a inscrit le mot : Liberté. Pour les établir, on a confondu liberté civile avec liberté politique, servitude avec droit ; on a appelé citoyens des hommes qui doivent jouer le rôle « d'instruments passifs » ; on a décerné le titre de volontaires à des gens qui subissent des réquisitions.

Mais il demeure établi que l'armée n'est plus une organisation à part dans la nation, qui se recrute parmi des gens de bonne volonté. Elle est « une force habituelle tirée de la force publique ».

Le service militaire est un impôt inhérent à la capacité politique. Plus tard on conférera à tous la capacité et l'impôt corrélatifs.

Enfin, en décrétant, le 11 juin 1791, « qu'il sera fait incessamment dans chaque département une conscription de gardes nationales de bonne volonté dans la proportion de un sur vingt » pour marcher à la frontière, on pose en principe que la garde nationale est le grand réservoir des forces militaires de la France. Ceux-là même qui avaient le plus ardemment combattu les fameux articles constitutionnels du 6 décembre 1790, obligés plus tard de suivre le flot, les appliqueront à l'armée citoyenne soumise à l'inquisition terrible des représentants en mission. Ils prépareront ainsi un instrument d'une absolue docilité pour les régimes qui suivront. Quand le pays aura pris l'habitude des réquisitions forcées, quand l'armée sera suffisamment assouplie, il ne restera plus qu'un pas à franchir pour qu'il soit admis que toute armée, auxiliaire ou active, se tire directement de la nation : le passage se fera insensiblement le 19 fructidor an VI, et la conscription s'établira sans difficulté.

Mais alors la garde nationale aura joué son rôle de facteur intermédiaire entre l'armée et la nation, il n'y aura plus qu'à l'éliminer. Car, malgré la passivité qui lui est commandée, elle se déshabituera difficilement d'avoir une volonté : c'est pourquoi les gouvernements suivants ne la supporteront qu'avec impatience, jusqu'au jour où les circonstances permettront d'arracher à M. Prudhomme son sabre.

HENRI LASVIGNES

D'une lignée de conteurs galants

Aimer la galanterie n'est pas un signe d'immoralité, pas plus que ne pas l'aimer n'en est un du contraire. Elle est quelque chose de spécial, une fleur légère qui ne vient qu'à certaines époques, et chez certaines gens. Elle suppose dans les mœurs une liberté extrême, chez l'être un affinement délicat, qui, s'il est certainement une faiblesse, ne manque ni de ressort, ni d'ingéniosité. Pour la goûter, il faut ignorer la passion et la volupté, ou en être las : ses jeux sont impossibles en leur présence. Aussi n'est-elle ni dangereuse ni avilissante. Là où il faut toutes les excuses, toutes les ressources de la tendresse pour sauver du vice, elle glisse, sans pourtant rien faire de moins, et revient aussi nette que d'une promenade au grand air... Au fond, il faut le dire, c'est peut-être bien là ce qui la condamne. Parce qu'elle a l'air de ne tenir à rien, parce qu'elle se rit des choses que d'habitude l'on tient pour sacrées ou profondes, ce qui est tout un, les gens sérieux, qui sont toujours des gens passionnés, ne peuvent pas la souffrir. Ce n'est pas tant la polissonnerie qui les froisse que l'impertinence et la frivolité. Les puissances qui les tiennent leur font voir partout la plus poignante poésie. Ils ne souffrent pas qu'on y mette des regards sans tendresse. Ce sont assurément, de justes délicatesses. Mais enfin il est des heures pour tous les plaisirs ; sans tomber dans de plats excès, c'est un jeu délicieux que la galanterie d'un moment. Il est excellent sans doute d'embellir par la passion tout ce que notre nature a de ridicule. Mais il n'est pas mauvais non plus, ni surtout moins moral, de le distinguer, de l'accepter, et d'en rire.

Ce serait un ouvrage bien curieux et magnifique, et auquel on n'a jamais pensé, que je sache, qu'une histoire de la sensibilité française. Il faudrait considérer nos arts avec un cœur d'homme et non un esprit de grammairien : et cela sans doute veut bien de l'audace. Mais tant de choses que la plupart de nous soupçonnent à peine, deviendraient d'un seul coup sensibles et palpables. Nous suivrions cette histoire comme celle d'une personne humaine. Ses crises, ses mouvements, ne paraîtraient pas plus considérables que la maladie chez un de nous. Toujours nous nous attendrions à voir revenir des pires erreurs la vraie nature et nous la regarderions se continuer à travers les siècles. Ce ne serait pas, parmi beaucoup d'autres, le spectacle le moins curieux que la naissance de la galanterie. Qu'un peuple si sensuel, si intelligent en vienne à tant de légèreté dans les sens et dans l'esprit, ce peut être l'indice d'un affaiblissement, ou celui d'une civilisation extrême. C'est sûrement un état intéressant, auquel nous ne devons ni mésestime, ni admiration, parce qu'il est naturel, et dont il faut même que nous jouissions, quoi qu'il soit, parce qu'il est inséparable de ses

autres états. C'est ainsi par exemple qu'on peut moins aimer le XVIIIe siècle que les précédents. Pourtant il sort d'eux, et s'il n'a plus la même vie, il est d'une même chair. Au fond peut-être a-t-il été moins desservi par ses qualités que par les circonstances. Dans cette société si bien réglée que la règle même aurait pu disparaître tant ce qui la motivait s'était tu, il ne pouvait s'agir que de jouer et de jouir. Seulement ce qui pousse à jouer, c'est que le goût et le pouvoir d'agir sont perdus à jamais; ce qui délasse une heure entraîne, à durer, la destruction.

Si la littérature galante est toute celle qui s'adresse à la femme, il serait bien difficile de la départir : l'intérêt sexuel est partout dans les œuvres françaises. Mais par elle nous entendons plutôt cette littérature plus libre que tendre, qui correspond à la franchise des mœurs ; elle est forcément rapide et plaisante et se restreint à l'anecdote. En effet, elle n'a pas à peindre les bienfaits de l'amour dans une société qui les pratique si bien ; il suffit qu'elle en décrive la manière dans ce qu'elle a de singulier ou d'ingénieux.

Les bons tours que jouent les amants, les gaillardises des moines ne manquent pas sans doute dans les contes de la reine de Navarre. Toutefois, le ton dont elle les dit est d'une beauté si simple, si émouvant d'ailleurs et tragique qu'il est difficile de faire d'elle un auteur galant. Il n'y a de libre chez elle que les mœurs qu'elle reflète. Son intention va toujours au delà. Ce serait à Brantôme, si l'on voulait connaître le sentiment ordinaire de ce temps, qu'il faudrait s'arrêter. Celui-ci peut paraître grossier, bien qu'il ne soit que simple et franc. Certes, il ne va pas chercher, pour vous égayer, ces inventions extraordinaires où se plaira le XVIIIe siècle ; mais il ne manque jamais son effet comique. C'est que Brantôme est en quelque sorte un historien; la plupart de ses anecdotes sont probablement vraies : la réalité dépasse toujours ce qu'on peut imaginer de grotesque.

Cette vie si animale et si libre ne correspond guère, il est vrai, à notre idée de la galanterie. Il n'y a pas une anecdote un peu scabreuse de Brantôme que l'on puisse conter aujourd'hui. Ces peintures fraîches, directes, sont trop vives pour nous qui n'avons plus l'habitude de ce naturel. Pourtant elles furent aussi agréables que peut l'être la vue d'un beau fruit. Mais c'est sans doute qu'elles appartiennent pour ainsi dire à l'adolescence d'un peuple : il faudrait pour en goûter la pureté que l'âge ne soit pas venu nous rendre si durs, ni si frileux.

Il faut traverser tout le XVIIe siècle, infecté de jansénisme, pour arriver à l'*Histoire Amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, et surtout aux *Mémoires* de Hamilton. L'histoire de Bussy nous intéresse, d'abord par son auteur qui fut un des personnages les plus distingués de son temps. C'est ensuite un livre plein de traits plaisants et qui fit assez d'effet pour valoir à son auteur seize ans de Bastille, une constante disgrâce. Mais les *Mémoires du Chevalier de Gramont* sont le chef-d'œuvre du roman léger. Il peut y avoir des livres, comme ceux de Vol-

taire, où l'esprit, ainsi qu'à celui-ci, éclate à chaque ligne; mais il n'en est pas où il soit si ramassé, si divers, si vigoureux. Cet Anglais, qui est un des premiers écrivains français, a, réunis en lui, tout l'esprit des deux races. Il se balance de la plaisanterie froide à la vérité railleuse et enjouée. Il joint à nos dons d'observation serrée, une réflexion stupéfiante d'inattendu, juste avec cela, et point naïve ni excentrique. Il semble concilier les facultés les plus opposées; celle de définir avec l'intelligence, celle de conclure par l'imagination.

On chercherait d'ailleurs en vain dans ce livre, n'était la mauvaise tenue de Mlle Hobart, la plus légère des inconvenances. Il peint des mœurs assez pareilles aux nôtres, à cela près que toutes les femmes y sont adultères, que tous les hommes le savent, et que par suite ils font entendre dès les premiers mots qu'ils ont des désirs solides et ne sont pas d'humeur à attendre longtemps. Au fond, c'est la même galanterie que celle des tragédies raciniennes, avec quelque chose de plus relevé chez Hamilton, qui parle des « attraits » désignant le visage, tandis que Racine nous vante des « charmes » qui sont, à l'opposé, vous le savez, ce sur quoi s'asseyent les dames.

C'est encore Hamilton qui, écrivant des contes plus amoureux que plaisants, les situa le premier, dans l'Orient ou dans la féerie qui allaient être désormais le cadre de tant de fantaisies.

Le XVIIe siècle n'avait pas été plus aisé pour la galanterie que ne le fut le XIXe. Sans doute il y eut un moment pour elle, vers le milieu du siècle, le terrain et aussi les circonstances les plus propices. Mais ces pimbèches puériles que furent les Précieuses ne s'entendaient qu'à tout embrouiller. D'autre part, l'on sait que dès l'avènement de Louis XIV les mœurs de la cour durent prendre une réserve que, s'il en faut croire Bussy, elles n'avaient plus depuis longtemps. Ensuite le goût du temps était beaucoup trop sérieux pour s'amuser à des jeux sur l'amour plutôt qu'à l'amour lui-même. Cette étonnante énergie qu'avaient développée les guerres de religion se trouvait alors condensée et pas diminuée. La noblesse provinciale apportait aussi sa vigueur toute neuve. Il fallait que ces gens s'usassent dans l'inaction, le plaisir, et sous la discipline courtisane, pour que rien de léger pût paraître.

Mais les premières années du XVIIIe siècle sont pleines d'indices nouveaux. C'est alors qu'écrit Hamilton, que son esprit et la beauté de son style m'ont dû faire ranger plus haut : c'est le moment où triomphe Fontenelle. On connaît ensuite l'explosion que fut la Régence; voici la peinture la plus délicate qui fut jamais, Watteau; voici les Lettres Persanes; on ne va plus faire que manger l'omelette sur ce que prêtait la Montespan aux offices qu'on sait.

Nous avons dans les circonstances de la vie deux façons de juger, et qui sont très différentes. Elles viennent l'une du sentiment, l'autre de la sensibilité. Laquelle est la meilleure? Selon qu'on use de l'une ou de l'autre, on la trouve sûrement incomparable. Elles ont en outre un point où elles sont identiques : lorsque la sensibilité est profonde et

précédée d'un esprit aigu; lorsque le sentiment est fort et qu'il s'accompagne d'une intelligence pleine d'intuition. Il y a bien, cependant, une hiérarchie naturelle. La sensibilité l'emporte parce qu'au lieu d'occuper la première place et de subordonner l'intelligence, elle la soutient au contraire et la sert. Mais cela n'importe pas pour ce qui nous occupe. Qu'il nous suffise de savoir que les uns ont eu de préférence cette tendresse fiévreuse et, semble-t-il, inépuisable; les autres, ce goût de la polissonnerie et de l'esprit; encore qu'ils n'aient rien eu absolument et sans mélange : il y avait place en eux, à côté de la faculté dominante, pour la faculté opposée.

On serait tenté d'aimer cette passion légère, cette subtilité élégante, si l'on ne connaissait les folies véritables où leur culte devait conduire. Cette tendresse excessive qui tire tout de celui qu'elle tient, sans jamais rien lui rendre, si elle est charmante à ses débuts et telle que nous pourrons la voir chez La Morlière ou Meusnier de Querlon, et pour les peintres chez Fragonard et Boucher, est la même qui contraindra l'individu, lorsqu'elle l'aura bien délabré, à des sentiments d'autant plus forcenés que l'homme habitué à eux se croira périr s'il cesse un instant de les nourrir. D'un autre côté, ce goût de l'esprit pour l'esprit, qui ne s'appuie sur rien de sensible et qui est charmant d'ailleurs par sa souplesse, sa complexité, sa distinction, tant qu'il reste dans la fantaisie, comme chez Voisenon ou Crébillon fils, sera celui qui bâtira les pires chimères. A lui voir tant de délié, de hardiesse, de précision, on croira que l'intelligence est tout, l'on niera le fond même de l'humanité, l'instinct, la sensation, le sentiment ; l'on méconnaîtra que l'esprit n'est rien s'il n'est alimenté et vivifié par une forte nature.

Cependant, avant qu'ils ne se perdent par leurs excès, il faut quand même trouver du plaisir à ces écrivains. Sans doute, — si j'excepte un Voltaire, un Diderot, que vous connaissez trop pour que j'en parle et pour qui la galanterie ne put être, de plus, qu'un divertissement passager et bref, ni surtout ce magnifique Beckford, d'un coloris si somptueux pour cette époque et dont nos lecteurs ont lu le *Vathek* qu'a publié Mallarmé, — ils sont tous délayés, ils poussent l'analyse, et une analyse puérile, jusqu'à ses limites extrêmes. Mais s'ils n'ont aucune grandeur, ni même aucun caractère, ils nous renseignent à merveille sur une époque qui passe pour la plus délicate. C'est le détail de leur propre existence que Meusnier de Querlon dans sa *Courtisane de Smyrne*, que La Morlière, dans ce délicieux *Angola*, qui est peut-être le chef-d'œuvre du genre, que Besenval dans ses divers contes, nous exposent et voudraient sans doute nous faire désirer. Leur délicatesse est assez opposée à la nôtre; elle est pour les hommes d'aimer toutes les femmes et sans doute est-elle pour les femmes d'aimer tous les hommes. Mais quelle que soit, je ne dirai pas l'immoralité, mais la quasi nullité de cet esprit, ce qui la compense dans ces ouvrages, c'est, outre le talent, la poésie ardente qui les anime.

Il est vrai que des auteurs plus libres ne montrent rien de tel; et c'est là ce qui nous agace dans leurs contes, malgré l'esprit d'un Voisenon,

la finesse d'un Crébillon. Tant qu'ils se contentent dans leurs histoires impertinentes de se moquer du monde ils sont souvent spirituels. Mais leurs plaisanteries semblent ne viser qu'à les démentir. Ce ne sont que des inventions ridicules, que vous connaissez sans doute, et sur lesquelles pendant trois cents pages il brodent un radotage sénile. Je sais bien qu'il y a dans le *Hasard du Coin du Feu* une donnée originale, une solution habilement conduite ; ce galant qui obtient, tout en parlant d'une femme qu'il aime, les faveurs d'une femme qui l'aime, et sans dire un seul mot pour les mériter, est vraiment un personnage nouveau. Mais si le nouveau est excellent, lorsqu'il est humain et profond, je me demande ce qu'il vaut lorsqu'il n'a pour lui que la singularité. La rareté d'une chose n'empêche pas qu'on la juge : elle ne peut séduire que la platitude. Les personnages de Crébillon, de ce Laclos que Stendhal reléguait déjà aux gommeux de province, comme s'il prévoyait ses admirateurs d'aujourd'hui, n'ont rien d'estimable dans leur vilenie : elle est bien trop facile et prétentieuse.

Tous ces esprits ingénieux et vains, la Révolution vint leur ôter l'ennui de se voir à bout de leurs inventions. En dehors de toute idée politique, peut-être faut-il se réjouir qu'elle ait interrompu ces mouvements qui déjà commençaient d'être une sorte d'aliénation. Il est vrai qu'elle ne mettait pas à jour des éléments meilleurs, ni assurément aussi délicats. Mais en tuant cette vie factice, qui, à force de raffinements, rejoignait la grossièreté parfaite, elle permettait une vie nouvelle, barbare, mais plus jeune et plus saine, et par là susceptible de culture.

Aucun jeu, aucun plaisir n'étaient possibles pendant cette folie misérable que fut le romantisme. Il nous faut revenir à des temps où les esprits s'apaisaient et prenaient du monde une vision plus simple et plus humaine, pour que les choses de la sensualité pussent nous être présentées, sous leurs aspects charmants ou ridicules. Elles ont, cette fois, dans leur légèreté même, je ne sais quoi de profond et de réel que le XVIIIe siècle n'a point connu et qu'on ne pourrait trouver qu'au XVIe. Vous connaissez les pages aimables qu'Anatole France a réunies çà et là. Sous l'anachronisme de la langue, ce sont des personnages intelligents et sensuels. Tout leur ridicule est dans ce rien de polissonnerie qui est aux hommes, ce rien de minutie attentive qui est aux femmes. Vous connaissez dans un autre genre les œuvres voluptueuses de Pierre Louys. Jean Lorrain a mis, lui, au service de vertes gaillardises, la sévérité précise de sa peinture, des dons de psychologue incomparables, et M. de Régnier, dans ce qu'elle a d'intime plutôt que de galant, la vie du passé. Mais le chef-d'œuvre du conte libre en France vient d'être écrit, je crois, par M. Boylesve, dans cette *Leçon d'amour dans un parc* qu'il vient de publier.

M. Boylesve nous avait donné déjà, voici quelques années, un « roman d'aventures galantes ». Mais ces *Bains de Bade* où commençaient d'être affirmées ces qualités qui font de lui un des plus excellents parmi nos meilleurs romanciers, étaient un peu gâtés par cette pudeur que l'on avait encore alors, de ne rien décrire qui ne couvrît en quelque

sorte les termes d'une idée, et ne nous démontrât par une allégorie sa justesse. M. Boylesve a compris aujourd'hui, avec bien d'autres de nous, que le véritable symbolisme en art n'est pas dans l'idée abstraite, mais dans le sentiment, la sensation, ou plus généralement l'état d'âme, qui sont sa racine vivante et la déterminent. Au lieu de théories sur la jeune fille et son éducation, exposées par des êtres métaphysiques, ou par des aventures trop calculées, il nous fait connaître tout simplement une petite fille avisée, qui vit au milieu de gens peu réservés : quoi qu'il arrive, nous sommes assurés que ce sera humain.

« Le véritable amour, dit-il, n'est-ce pas celui qui transpose les cent misères du corps et de l'âme, qu'il voit de près, plutôt que celui qui s'exalte de loin à l'idée de princesses séraphiques ? » Voilà une conception qui peut-être fera mal aux belles âmes, mais qui n'est pas d'un énervé. Une grosse dame à la chair fraîche et voluptueuse, un gamin grossier et sanguin, une demoiselle de lèvres charnues et d'appas bien fermes, une héroïne enfin dans toute la plénitude de sa sève, c'est là ce qui suffit à captiver et dispense d'aller plus loin. Mais cette poésie vivante, qui est assez pourtant, n'est pas la seule de ce livre. Les paysages pleins d'air y abondent ; les personnages, pour être en belle santé, n'en ont pas moins des troubles qui dépassent la chair. Un chevalier timide a toute la fraîcheur d'émotion qui accompagne l'amour ; un jardinier naïf et farouche revient de nuit, tout chassé qu'il soit, entretenir les lieux où il vit s'ébattre une beauté nue. Ce n'est pas une complaisance risible, mais rien qu'une piété sincère et tendre qui fit caresser un soir à Mme de Chamarante le dard singulier dont l'Amour de marbre est armé.

Cette émotion qui se devine dans tout, est la plus sûre manière de rendre une œuvre réelle, parce que l'on ne sait rien du monde que par elle, et que sans elle d'ailleurs rien n'aurait d'intérêt. C'est elle seule aussi qui peut donner du charme à une œuvre, encore que celle-ci, par sa frivolité ne semble pas la comporter. M. Boylesve à qui cette poésie a dû peu coûter, si l'on songe à celle qu'il a dépensée autre part, est à louer de ne l'avoir pas contenue. Un Voisenon, un Crébillon sont insupportables parce qu'ils sont factices. M. Boylesve qui n'a pas moins d'esprit, a poussé lui, l'humanité, non seulement à ne rien montrer qui ne sentît la chair et le sang, mais, dans les parties où le conteur libre doit intervenir, à s'exprimer lui-même simplement, et à tirer l'agrément de ses occupations, de ses sentiments, de sa tâche, et un agrément du charme le plus vif, là où ses prédécesseurs devaient recourir à l'ironie indirecte et sans base. Des barbares, sans doute, ou des sots, ce qui est tout un, ne manqueront pas de prêter à l'inhumanité quelque chose de supérieur, et trouveront trop simple et trop peu d'être un homme. Ils ont besoin, apparemment, pour échapper à leur propre honte, de quelque mensonge idéaliste qui les grise et leur fasse oublier une misère qu'ils n'ont pas la force de reconnaître quoiqu'ils en souffrent. Ils ne sauront, ni même ne pressentiront jamais combien c'est difficile : être un peu mieux qu'un animal.

FERNAND CAUSSY

Poèmes

[Les poèmes dont nous donnons ici la traduction ont été écrits par de jeunes lettrés chinois, à propos du *Livre de Jade*, dont Mme Judith Gautier vient de donner une nouvelle édition.]

A MADAME JUDITH GAUTIER

Fils de l'Asie, voyageant sous l'autre hémisphère du ciel,
J'ai rencontré une incomparable poétesse
Dont la parole, à peine envolée, émotionne ceux qui l'entendent
Comme si, tout à coup, à travers les fleurs, soufflait la brise printanière.

Dans les jours anciens, notre poète Sian-chan fut célèbre jusqu'au delà des frontières :
Le petit peuple Khi-line, aussi loin de lui que nous le sommes l'un de l'autre, estimait ses œuvres au plus haut point.
Je ferais comme faisait ce peuple, si je possédais quelques-unes de vos belles poésies :
Je m'empresserais de les envelopper dans le long voile de mousseline verte, afin de les conserver intactes, toujours.

J'ai eu la même ambition que Tchoun-tchouan qui voulut parcourir le monde au gré du vent.
Mon voyage a été réalisé et l'Occident ne m'a pas déçu.
Après tout ce que l'immense Océan a déroulé devant mes yeux,
Je peux, aujourd'hui, ne pas chanter uniquement notre Fleuve Jaune.

Mais le renouveau aiguillonne trop vivement l'imagination du dépaysé...
Pourquoi, sans fin et partout de même, le printemps s'effeuille-t-il pour refleurir encore?...
Ah! laissez-moi vous demander de m'éclairer
L'énigme de la vie et le pourquoi de ses charmes!

TCHEN-CHE-TY,
Attaché à la légation impériale de Chine.

Paris, mars 1902.

A MADAME JUDITH GAUTIER

Innombrables sont les pensées que nous ont léguées les anciens lettrés.

Et cependant voici que je laisse ma main courir sur le papier, m'imaginant tracer des pensées nouvelles...

C'est que j'ai levé la tête pour contempler un lumineux sommet; c'est que j'ai courbé la tête pour saluer un esprit.

Et c'est mon tour de m'écrier : « A Tchan-ka il n'y a qu'une cîme et qu'un poète ! »

La beauté des rêves, la profondeur des pensées,

Les sages, les poètes, le vrai talent, le vrai savoir, ce sont là mes seuls maîtres, mes seuls trésors.

Aussi n'ai-je apporté que l'amour des lettres, dans mon bagage de voyageur;

Et c'est pourquoi je ne puis vous faire offrande que de ce petit poème.

En Occident, tous prétendent que la Chine est sans force,

Que sa civilisation a comme sombré dans la mer...

Dix mille ans d'existence ne pourraient me donner une joie égale à celle que j'éprouve de vous savoir d'un autre avis.

Et je puis dire que notre pic fameux, qui tient tête aux tempêtes et n'est ébranlé par aucun courant, a son égal en Europe.

Dans les premiers âges du monde, et pendant bien longtemps, l'Orient et l'Occident ne communiquaient pas.

Pourtant la lumière est partout la lumière, et l'âme des sages est à l'humanité.

Ils doivent disperser leurs richesses, rayonner d'un bout de la terre à l'autre.

Alors, généreux et pacifiques, les peuples aux mœurs douces s'enrichiront mutuellement.

LOU-TSINE-HANE,
Mandarin de quatrième grade.

Paris, avril 1902.

A la dure[1]

CHAPITRE XLIV

L'Age d'Or. — Abondance de titres. — Boniments de la presse. — On me donne des valeurs. — Le salage des mines. — Un tragédien dans un nouveau rôle.

Mon salaire fut porté à 40 dollars par semaine. Mais je l'encaissais rarement. J'avais quantité d'autres ressources, et qu'étaient deux pièces de 20 dollars toutes rondes pour un homme dont les poches en étaient déjà pleines et en outre encombrées de beaux demi-dollars tout brillants (la monnaie de papier n'a jamais eu cours sur le Pacifique) ?

Le reportage était lucratif et tout le monde dans la ville prodiguait son argent et ses « pieds ». La ville ainsi que tout le vaste flanc de la montagne étaient criblés de puits de mine. Il y avait plus de mines que de mineurs. Il n'y avait pas dix de ces mines, il est vrai, qui fournissent un roc valant le transport à l'usine, mais tout le monde disait : « Attendez que le puits arrive au filon massif, et alors vous verrez ! » De sorte que personne ne se décourageait. Presque toutes ces mines étaient des « loups », totalement dépourvues de valeur, mais personne ne le croyait alors. L'Ophir, la Gould and Currie, la Mexicaine et les autres grandes mines du filon Comstock, à Virginia et à Gold Hill, extrayaient quotidiennement d'immenses monceaux de riche minerai : chacun croyait donc que sa petite concession de loup ne le cédait à aucune du « filon principal » et qu'elle vaudrait infailliblement 1.000 dollars le pied, le jour où elle arriverait au massif. Pauvres gens ! ils étaient providentiellement inconscients de ce fait qu'ils ne verraient jamais luire ce jour-là. Ainsi donc ce millier de puits dans le désert s'enfonçaient tous les jours plus avant dans la terre et les gens étaient tous hors d'eux-mêmes d'espérance et de jubilation. Comme ils travaillaient, comme ils prophétisaient et comme ils s'exaltaient ! Sûrement on n'avait jamais vu rien de pareil depuis la création du monde. Chacune de ces mines de loup — non des mines, mais des trous dans la terre au-dessus de mines imaginaires — avait sa société par actions et

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanhce* à partir du 1er octobre 1901.

ses « titres » superbement gravés, et négociables, qui plus est. On les achetait et on les vendait tous les jours en bourse avec une avidité fiévreuse. Il ne tenait qu'à vous de grimper sur le flanc de la montagne, d'égratigner le sol pour trouver une veine (il n'en manquait pas), d'afficher un avis avec un nom ronflant, de commencer un puits, de faire imprimer les actions, et, sans la moindre preuve que votre mine valût un fétu, vous pouviez lancer vos titres sur le marché et les vendre des centaines et même des milliers de dollars. Faire de l'argent et en faire vite était aussi aisé que de manger son dîner. Chaque individu possédait des pieds de cinquante mines sauvages différentes et s'imaginait avoir fait fortune. Figurez-vous une ville où il n'y avait plus un seul et unique pauvre. On supposerait, pourtant, qu'en voyant mois après mois s'écouler, sans qu'aucune mine sauvage (par sauvage j'entends d'une manière générale toute concession située en dehors du filon mère, c'est-à-dire du Comstock) ne fournît une tonne de roc digne d'être raffiné, les habitants aient commencé à se demander s'ils ne se reposaient pas avec trop de confiance sur leurs perspectives d'opulence ; mais il ne se produisit aucune réflexion de ce genre. Ils creusaient, ils achetaient et vendaient, ils étaient heureux.

De nouvelles concessions s'établissaient tous les jours et c'était un usage gracieux que de courir tout de suite aux bureaux du journal, de donner au reporter quarante ou cinquante pieds et de l'inviter à aller voir la mine et à publier une notice sur elle. Ils se souciaient comme d'une guigne de ce que l'on en dirait pourvu que l'on en parlât. Par conséquent, nous disions ordinairement, en un mot ou deux, comme quoi les indices étaient favorables, la largeur de la veine étant de six pieds et le roc ressemblant au Comstock (c'était vrai — mais la ressemblance n'était généralement pas assez frappante pour renverser un homme). Si le roc promettait un peu, nous employions les gros adjectifs, l'écume à la bouche, comme s'il venait de se révéler une vraie merveille en fait de découvertes argentifères.

Si la mine était « en exploitation » et n'avait pas de minerai rémunérateur à montrer (et naturellement elle n'en avait pas), nous prônions le tunnel ; nous disions que c'était un des tunnels les plus enivrants du pays ; nous salivions à propos du tunnel jusqu'à complet épuisement d'extases, — mais du roc nous ne soufflions mot. Nous gaspillions une demi-colonne d'adulation sur un puits, un nouveau câble métallique, une pompe d'épuisement fascinante, un treuil en sapin garni, et nous terminions par une fanfare d'admiration à l'adresse du courtois et habile sur-

veillant de la mine; mais sur le roc, bouche close. Et ces bonnes gens étaient toujours heureux, toujours satisfaits. A l'occasion nous nous rattrapions, nous redorions notre réputation de discernement et d'austère et inflexible véracité, en infligeant à quelque vieille concession abandonnée un attrapage capable d'en faire tressauter le squelette desséché, et alors quelqu'un s'en emparait, et la vendait grâce à la notoriété passagère qu'elle avait ainsi acquise.

Il n'y avait rien qui, sous forme de concession minière, ne fût pas vendable. Nous recevions des cadeaux de pieds tous les jours. Si nous avions besoin d'une centaine de dollars environ, nous en vendions quelques-uns ; sinon nous les mettions de côté — sûrs qu'ils finiraient par valoir des millions de dollars pièce. J'en avais une malle presque à moitié pleine. Dès qu'une concession se remuait à la Bourse et montait à une haute cote, je fouillais dans mon tas, pour voir si je possédais du titre, et généralement j'en trouvais.

Les prix montaient et descendaient constamment ; mais cependant la baisse nous laissait froids, parce que notre chiffre c'était mille dollars le pied, et que nous consentions à laisser la valeur fluctuer tant qu'elle voudrait jusqu'à ce qu'elle l'atteignît. Mon monceau d'actions ne m'avait pas été donné tout entier par des gens qui voulaient un article sur leur mine. La moitié au moins me venait de personnes qui n'avaient jamais eu pareille arrière-pensée et qui ne s'attendaient qu'à un simple merci verbal, auquel on n'était même pas tenu par la loi. Chacun avait ses poches pleines de valeurs et c'était positivement la coutume du pays que d'en distribuer de petits paquets aux amis sans qu'ils vous le demandassent. Quand quelqu'un offrait des valeurs en cadeau à un ami, c'était une sage inspiration de la part de ce dernier que de terminer la transaction sur le champ; car l'offre n'était valable et efficace qu'à ce moment même, et alors, si le cours montait tout de suite après, cette temporisation devenait une source de regrets. Monsieur Stewart (sénateur aujourd'hui du Nevada) me dit un jour que si je voulais l'accompagner à son bureau, il me donnerait vingt pieds en actions de la Justis. Cela valait cinq ou six dollars le pied. Je lui demandai de reporter son offre ferme au lendemain, parce que j'allais dîner. Il me répondit qu'il devait s'absenter le lendemain. Alors je me risquai et je pris mon dîner à la place des actions. Avant la fin de la semaine le cours monta à 75 dollars et ensuite 150 dollars ; mais rien ne put faire céder mon homme. Je suppose qu'il vendit mes valeurs et qu'il en mit le coupable

montant dans sa propre poche. Je rencontrai un après-midi trois amis qui venaient, disaient-ils, d'acheter de l'Overman aux enchères à huit dollars le pied. L'un me dit que si je voulais passer par son bureau, il m'en donnerait quinze pieds; un autre me dit qu'il en ajouterait encore quinze et le troisième de même. Mais je courais après une enquête et je ne pouvais m'arrêter. Queques semaines plus tard, ils vendirent tout leur Overman 600 dollars le pied et ils revinrent généreusement me le raconter — et aussi me supplier d'accepter les prochains quarante-cinq pieds qu'on tenterait de m'imposer. Ce sont là des faits authentiques, et je pourrais en citer une longue liste, tout en me confinant dans les strictes bornes de la vérité. Bien des fois, des amis nous donnèrent jusqu'à des vingt-cinq pieds d'un titre qui se vendait 25 dollars le pied, sans y attacher plus d'importance qu'à l'offre d'un cigare. C'était « l'Âge d'or » pour de bon ! Je croyais qu'il allait durer toujours; mais je n'ai jamais été fort en prophéties, à ce qu'il paraît.

Pour montrer de quelle initiative était possédée la cervelle minéralogique du public, je remarquerai que des concessions s'établirent positivement dans des excavations à usage de caves où le pic avait découvert ce qui paraissait être des veines d'argent — et cela non pas dans les faubourgs, mais au cœur de la ville; et sur-le-champ on émettait des titres et on les introduisait sur le marché. A qui la cave appartenait, cela n'importait guère : — le filon appartenait à l'inventeur et à moins que les États-Unis n'intervinssent (attendu que le gouvernement détient le droit primaire de propriété aux mines de métaux précieux du Nevada, à cette époque du moins il le détenait), on considérait qu'il avait le privilège de l'exploiter. Figurez-vous un étranger qui viendrait jalonner une concession minière au milieu des arbustes rares de votre cour d'entrée et qui se mettrait froidement à dépouiller le sol à coups de pics, de pelles et de mines! C'est arrivé souvent en Californie. Au milieu d'une des principales et des plus commerçantes rues de Virginia, un individu plaça sa concession et y commença un puits. Il me donna une centaine de pieds en actions que je rétrocédai moyennant un superbe complet, parce que je craignais que quelqu'un ne vînt à tomber dans le puits et à réclamer des dommages-intérêts. J'étais aussi actionnaire d'une autre concession située au milieu d'une autre rue; les titres de cette « Inde Orientale » (comme on l'appelait) étaient très achalandés : cependant il y avait un vieux tunnel qui courait directement en dessous de la concession, et le premier venu pouvait y pénétrer et constater qu'il ne recoupait ni filon de quartz ni rien qui y ressemblât même de loin.

Une méthode pour acquérir une fortune soudaine consistait à « saler » une concession sauvage et à la vendre pendant que l'émotion ainsi créée durait. Le procédé était simple. Le conspirateur prenait un filon sans valeur; il y forait un puits, achetait une charrette de riche minerai du Comstock en versait la moitié au fond du puits et l'autre moitié par terre à côté de l'orifice. Puis il montrait la propriété à un naïf et la lui vendait cher. Naturellement, la charretée de minerai riche était tout ce que la victime retirait jamais de son acquisition. Un très remarquable cas de « salage » fut celui de l'Ophir du Nord. On prétendait que cette veine était un prolongement lointain de la première Ophir, mine de grande valeur sur le Comstock. Pendant plusieurs jours tout le monde ne parla que des riches développements de l'Ophir du Nord.

Elle produisait, disait-on, de l'argent parfaitement pur sous forme de petits lingots massifs. Je me rendis sur les lieux avec les propriétaires et j'y trouvai un puits de 2 m. à 2 m. 50 de profondeur au fond duquel on voyait, fracassée en mille morceaux, une veine de roc terne jaunâtre qui ne promettait rien de bon. On se serait plutôt attendu à trouver de l'argent dans une meule à aiguiser que là. Nous puisâmes une casserole de déchets, nous la délayâmes dans une flaque d'eau, et en effet, parmi le sédiment, nous aperçûmes une demi-douzaine de boulettes noires, semblables à des balles, d'incontestable argent natif. Personne n'avait jamais entendu parler d'un phénomène pareil; la science ne pouvait expliquer une si bizarre nouveauté. L'action monta à 65 dollars le pied, chiffre auquel l'illustre tragédien Mac Kean Buchanan acheta une commandite considérable dans l'affaire, — se préparant à quitter la scène une fois de plus, car c'était sa manie. Et alors on découvrit que la mine avait été salée et pas d'une manière banale non plus, mais avec une hardiesse singulièrement effrontée et un cynisme particulièrement original. Sur l'un des fragments d'argent « natif », on lut la légende de la Monnaie « Etats-Unis », ce qui rendit évident que la mine avait été salée avec des demi dollars fondus. Les lingots ainsi obtenus avaient été noircis jusqu'à complète ressemblance avec l'argent natif, puis mêlés aux décombres dans le fond du puits. Fait littéralement exact. Naturellement le cours des titres tomba à rien et le tragédien fut ruiné. Sans cette calamité la scène dramatique eût perdu Mac Kean Buchanan.

FIN MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Maxime Gorky, agitateur. — Inconnu il y a quatre ou cinq ans, Gorky est célèbre dans le monde entier. On le traduit dans toutes les langues. Publicistes, critiques, analysent et commentent son œuvre ; mais on ne voit pas qu'aucun d'eux ait déterminé les raisons de ce succès retentissant et brusque qui, de Russie, s'est propagé partout. Étudions ce phénomène sur son lieu d'origine. Trois éléments d'informations s'offrent à notre enquête.

L'attitude du monde officiel vient de paraître avec éclat. L'Académie de Pétersbourg avait élu Gorky membre de sa section des belles-lettres — créée récemment et composée des plus illustres écrivains de la Russie : Tolstoy, Korolenko, Tchekhov, etc. — Mais, quelques jours après, elle était obligée d'annuler cette élection, et le *Messager du Gouvernement* annonçait l'annulation en ces termes :

Vu les circonstances qui étaient inconnues aux membres de la section des belles-lettres de l'Académie Impériale des Sciences, — l'élection, comme académicien honoraire, d'Alexeï Maximovitch Pechkov (pseudonyme : Maxime Gorky), poursuivi conformément à l'art. 1035 du Code de procédure criminelle, est déclarée non valable.

Gorki, en effet, avait eu une attitude noble et courageuse au cours de ces événements de l'année dernière qui eurent pour scène Pétersbourg, Moscou, Kiev, Nijni-Novgorod, etc. (sanglante échauffourée de la place Kazan, protestation adressée par les écrivains russes à leurs confrères du monde civilisé, dissolution de l'Union des Écrivains russes, etc., etc.)

Quant au public, on peut juger de l'estime où il tient Gorky, par le fait que celui-ci est le premier des écrivains russes dont les livres aient atteint des tirages (pour la Russie, fabuleux) à trente mille.

Reste la critique. A part les réactionnaires, comme, par exemple, ce rédacteur de la plus grande feuille antisémite russe qui, voulant être injurieux, traite Gorky de démagogue, de révolutionnaire, de marxiste, etc., tous les critiques russes reconnaissent l'originalité, le grand talent de Gorky ; mais tous expriment leur étonnement, voire leur inquiétude, devant sa fortune soudaine, sans, d'ailleurs, nous en donner d'explication plausible, — pas même Mikhaïlovsky, dans les dix-sept grandes pages de son étude sur *Gorky et Tchekhov* (*Richesse russe*, II, 1902) où il analyse le système gorkien (glorification de la force et de la beauté, nécessité d'une pensée harmonieuse embrassant toutes les manifestations de la vie, effort vers la suppression de certaines formes étroites de la vie au bénéfice de formes plus compréhensives, etc.).

La critique russe, que surveille la censure, ne peut tout nous dire ; la critique étrangère, ignorante du travail de rénovation sociale et

politique qui s'accomplit en Russie, reste, elle aussi, daus le vague. Pour discerner les causes profondes de sa popularité insolite, c'est directement Gorky qu'il faut interroger : depuis deux ans surtout; ses relations avec le public (conversations, interviews, lettres, opuscules) sont révélatrices.

Voici, en exemple, son plus récent poème (il a paru dans le *Journal de Kharkhov*) :

UNE LÉGENDE VALAQUE

Dans la forêt des berges du fleuve habitait une fée,
Elle se baignait fréquemment au fleuve.
Mais, un jour, sa coutumière prudence ayant failli,
La fée tomba dans les filets des pêcheurs.
Les pêcheurs furent effrayés de cette capture.
Mais parmi eux il y avait le jeune Marko;
Il saisit la belle fée
Et la couvrit de baisers fervents.
Mais la fée, comme une branche flexible,
Dans ses bras puissants se tordait
Et regardait dans les yeux de Marko
Tout en riant doucement sans qu'il sût de quoi.
La journée entière elle combla Marko de caresses,
Mais, la nuit à peine survenue,
La folâtre fée disparut...
L'âme de Marko fut transie de tristesse...
Et des journées et des nuits erra Marko
Dans la forêt des berges du Danube
Toujours en quête, toujours soupirant : « Où est ma fée ?... »
Et les ondes, en riant : « Nous ne savons... »
Mais lui, leur cria : « Vous mentez !...
« Vous jouez, ondes, avec elle ! »
Et le sot jouvenceau se jeta
Au Danube pour rejoindre sa fée.
... La fée se baigne au Danube,
Comme elle se baignait jadis avant Marko...
Et Marko n'est plus... Mais tout de même
Une chanson le perpétue.

. . . . . .

Et vous — vous vivrez votre vie sur la terre,
Comme vivent les vers aveugles...
L'on ne racontera pas de légendes sur vous,
L'on ne chantera pas de chansons en votre souvenir !

Dans l'apostrophe terminable de ce poème d'allure toute populaire, c'est à la société russe que Gorky lance le reproche de vivre misérablement et de ne pas chercher la fée. Le lecteur russe comprend de quelle fée lui parle Gorky, et son cœur vibre, comme il avait vibré, l'année dernière, à la Chanson de l'Annonciateur de la Tempête, à la Harangue de l'Écrivain (1), ou à cette déclaration de l'ouvrier de *la Vie* : « Il

(1) Voir, sous le titre *Pages condamnees*, la traduction de ces deux écrits dans *La revue blanche* du 1er décembre 1901.

ne faut pas demander, mais prendre ce à quoi on a droit et dont on a besoin. »

Nous trouvons la même note dans une lettre que Gorky adressait à un sioniste de Pétersbourg et que publie l'organe des sionistes, *die Welt* :

Je connais trop peu le sionisme pour que j'aie le droit d'exprimer à son sujet mon opinion; mais le peuple juif, dans ses grandes souffrances, m'est profondément sympathique, et je m'incline devant la force de son âme, séculairement torturée, — peuple qui, cependant, et avec tant d'ardeur et de courage aspire à la liberté. Un sang sain et chaud coule dans les veines de votre peuple. On me dit que le sionisme est une utopie. Je ne sais ; mais, pour moi, dans cette utopie se manifeste une soif inextinguible, passionnée de liberté : aussi estimé-je que cette utopie est la réalité, la vie. De tout mon cœur, je souhaite au peuple juif, ainsi qu'au reste de l'humanité, d'employer toutes ses forces morales pour la réalisation de ce rêve, de le transformer en sang et en chair, de lutter pour lui sans se lasser, afin de vaincre tout ce qui est injuste et barbare.

Le fait de rendre publique sa sympathie fraternelle pour les juifs, que traque le gouvernement, est déjà symptomatique. Mais Gorky élargit encore la question, parle de la liberté en général, du rêve de toute l'humanité, glorifie la lutte pour la liberté... Et la lettre, traduite en russe, circule par tout l'empire,..

Ainsi, après la période de réaction des années néfastes 1881-1896 (échec du mouvement révolutionnaire, règne d'Alexandre II, propagande de *la non résistance au mal*, de Tolstoy, etc.), sur la Russie surgit un grand écrivain issu du peuple; ayant rapidement atteint les sommets de la hiérarchie littéraire, il ne se cantonne pas, comme tant d'autres, dans les régions sereines : il descend dans « la vallée des larmes et des gémissements » et consacre toutes ses forces et sa gloire aux luttes émancipatrices.

Faut-il chercher ailleurs la raison de la popularité de Gorky ?...

Il reste un trait à ajouter à sa physionomie. Comment se comporte-t-il envers ses anciens compagnons. Une information publiée dans les journaux russes, nous renseigne :

Sur l'initiative et d'après les données de Maxime Gorky, un riche marchand créera prochainement à Nijni-Novgorod un « Asile pour vagabonds et sans travail ». Le nouvel établissement aura un caractère purement humanitaire. Les hôtes y trouveront, à côté du samovar, des journaux et des livres. On leur fera des conférences.

Les vagabonds nommeront des chefs de file qui auront à veiller sur l'ordre et sur la propreté, et à procéder à l'expulsion « des ivrognes, des joueurs et des trouble-fête ». Gorky attend les meilleurs résultats de cette institution.

E. Séménoff

Le Suffrage des femmes. — Le parti socialiste belge vient d'instituer un intéressant débat sur le suffrage des femmes. Nos voisins ont été appelés à étudier la question sous tous ses aspects; avec

cet esprit pratique qui éclate toujours dans les décisions de leurs congrès ouvriers, ils ont confronté les inconvénients éventuels de fait avec les arguments indéniables de pure doctrine. Ils ont pris enfin une résolution qui peut être, qui doit être très critiquée, mais qui, en ce pays cléricalisé à fond, s'étaye d'arguments qui ne sont pas sans valeur.

Le problème du suffrage féminin n'a pas été, cette fois, en Belgique, soulevé par l'extrême gauche, mais par les hommes de droite, par les catholiques qui détiennent le pouvoir depuis tant d'années et qui risqueront tout, même les plus extraordinaires capitulations dogmatiques, pour s'y perpétuer. La réforme électorale a pris ainsi, de par les circonstances mêmes, l'apparence d'une manœuvre contre ceux qui, jusque-là, l'avaient réclamée.

Partout où la démocratie a été assez forte, elle a imposé la reconnaissance du suffrage féminin. Dans les pays des antipodes où la tradition et la routine n'ont pu s'implanter, tout le monde va au scrutin le même jour et l'antagonisme des citoyens actifs et des citoyennes passives a été supprimé. La Nouvelle-Zélande a inauguré l'expérience en 1893, l'Australie Méridionale a suivi en 1895, et on ne voit pas que la paix des ménages y a été troublée par cet exercice d'une prérogative civique. D'autres États encore ont tenté l'épreuve sous des formes plus restreintes. La question, du domaine théorique, a ainsi pénétré sur le terrain pratique, et les membres du parti ouvrier belge, assemblés le 30 mars en congrès à la Maison du Peuple de Bruxelles, se devaient de considérer tous les précédents acquis.

La Belgique touche à l'heure où son régime électoral sera débarrassé du suffrage censitaire, ou plutôt de sa dernière forme, la pluralité. Quelques efforts que les droites multiplient pour retarder l'échéance du suffrage universel, on peut prévoir qu'avant un an la Constituante sera réunie.

Comme il a été dit très justement, il n'est pas du tout certain qu'au début tout au moins, le suffrage universalisé parmi les hommes serve les vues de la démocratie flamande et wallonne. En Belgique, comme en France, les masses paysannes sont restées sous la coupe du clergé ; il est tel village où l'on va au scrutin en sortant de l'église. La réforme revendiquée par les gauches peut donc, quelques années durant, se retourner contre elles, mais le parti clérical ne s'est pas senti assez garanti contre les évolutions futures et nécessaires du corps électoral ; il a pensé que les femmes constitueraient au service de l'obscurantisme, une armée excellente, plus réfractaire à la propagande révolutionnaire, incapable de passer à l'ennemi avant des dizaines de législatures. Et brusquement, alors que pareille tentative était en désaccord absolu avec la tradition catholique, favorable à l'inégalité des sexes comme à celle des hommes et des classes, les députés conservateurs des Flandres ont préconisé l'extension du droit de vote à tous les individus des deux sexes.

Le coup était habile. Dès la première heure, les socialistes se sont divisés en deux camps. Bien que, de part et d'autre, on fût loin de vouloir répudier un des articles essentiels du programme, les uns réclamaient l'ajournement de cette universalisation pure et simple du suffrage, les autres acceptaient la motion cléricale.

En faveur du premier système, on alléguait l'effroyable recul que l'entrée en lice des femmes, opprimées par leurs confesseurs, ferait subir au pays. Attendons, disait-on, que l'enseignement ait été transformé, que la puissance du clergé ait été brisée, que les cervelles féminines soient devenues libres; l'émancipation politique doit être précédée de l'émancipation morale dont elle n'est que la consécration.

En sens inverse, on signalait le péril des défections de doctrine, les chances exceptionnelles que la situation offrait à la réalisation d'une idée longtemps caressée. Que si la femme devait être d'abord l'humble servante des prêtres, sa condition intellectuelle différerait-elle beaucoup de celle du paysan, lui aussi pourvu d'un bulletin de vote qu'il livre à l'oligarchie régnante? L'un et l'autre seraient libérés à la fois par une propagande incessante, dont le prix deviendrait si beau que chacun y voudrait concourir.

Cruelle interrogation que celle posée ainsi par la manœuvre tactique des droites, dans un pays où le catholicisme est demeuré maître. Le congrès du parti ouvrier a longuement pesé les arguments dont les deux opinions s'étayaient. Il s'est déterminé surtout par cette considération que la religion romaine a marqué d'une empreinte trop profonde la masse féminine. Il n'a pas osé violer ses propres engagements en écartant à tout jamais le nivellement politique des deux sexes; il l'a différé — non sans qu'une puissante minorité s'élevât contre cette résolution.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Louis Hayet. — Des grouillements de foule, notés naguère d'une touche audacieuse, avaient rendu sympathique le nom de Louis Hayet. Puis, on l'avait vu suivre un moment la phalange néo-impressionniste. Mais, là encore, il s'imposait avant tout comme un homme libre ne prenant du procédé, ainsi que Luce, que ce qu'il pouvait apporter d'intensité nouvelle, dans la traduction de la vie et de la nature.

Une éclipse suivit. Las de Montmartre et des étalages de la rue des Abbesses, Hayet avait entrepris un tour de France. Voyage fructueux dont la présente exposition montre le résultat. Quinze mois de séjour en Dauphiné, dans le Cantal et en Provence, ont permis un Louis Hayet nouveau, énormément en progrès et signataire de toiles destinées à faire bonne figure dans les plus belles collections.

La vision du peintre s'est affinée, son dessin, précisé. Quand à sa palette, sans perdre de son éclat de jadis, elle est devenue plus habile à

(1) Exposition du 3 au 14 avril. 42 *bis*, boulevard Bonne-Nouvelle.

fixer les nuances, l'atmosphère. Enfin, Hayet, scrupuleux artiste et soucieux de l'avenir, s'est résolu à n'employer que des couleurs à l'encaustique, les seules qui ne changent.

Aussi que de belles et fraîches impressions de nature il a rapportées ! Comme tout cela chante, vibre, invite le spectateur au voyage !

Ici, c'est un faubourg de Grenoble relié à la ville par un pont suspendu jeté sur le Drac. Les maisons s'échafaudent, claires, autour du clocher de Saint-André ; au delà, sur les pentes de la montagne qui surplombe, se groupent des verdures, des vignes. Tout cela, présenté dans une perspective audacieuse, vraie, tandis que sous le pont léger, le courant roule, rapide, entraînant dans son lit caillouteux les cipolins arrachés des montagnes voisines.

Voici maintenant Avignon, la paradisiaque ville. Les pierres de ses murailles et de ses ponts sont vieilles, ses maisons mornes ; au-delà du Rhône et de la Durance, ce sont les âpres Cévennes et les arides Alpilles, et pourtant les rues sont chantantes, tant est beau le ciel et doux le climat. Hayet a dit excellemment le charme de cette oasis. Cependant il n'a pas été illusionné jusqu'à oublier la verrue qui dépare d'un trou d'ombre cette ville de soleil : âprement il a rendu l'horreur de château des Papes, fatidique construction qu'un Clément V fit construire et qu'un Jourdan Coupe-Tête utilisa.

Puis Hayet s'est attardé au spectacle de la Joliette et de sa forêt de mâtures ; plus loin encore, il a été retenu par la féerie de la Rocca avec ses palmiers, ses terrasses, sa joie méditerranéenne où toute haine semble devoir se fondre dans la paix platonicienne.

Félix Borchardt (1). — A ceux qui, au nom de principes et d'idées vieillottes veulent proscrire de la république des peintres, — et peut-être de la République française, — Degas, Monet, Renoir, Sisley, on peut lancer en défi le nom de Félix Borchardt.

Ce peintre, autrefois classique — et classique comme on l'est en Allemagne, c'est-à-dire outrageusement, sans même la joie de la forme, de la chair nue suspecte aux luthériens, — a trouvé son chemin de Damas, en 1897, lorsque les maîtres que nous avons plus haut cités vinrent en la ville de Dresde révéler la belle santé de leurs œuvres lumineuses.

Alors Félix Borchardt se libère, s'enquiert, réfléchit sur Delacroix, lit ces articles de *La revue blanche* où Paul Signac a formulé si nettement les principes des luminaristes.

Les œuvres présentes sont le résultat de sa transformation. De son éducation de jadis il a gardé le dessin ferme, équilibré, la pâte vigoureuse qui donne de la stabilité à l'œuvre. Mais cette pâte s'illumine, les mouchetures des complémentaires avivent les tons, fouillent les ombres, intensifient les coulées de lumière. *La Robe jaune* est, en ce sens, un morceau parfait. Mais elle n'est pas une exception dans l'œuvre de M. Félix Borchardt. *Les Accordailles*, d'une si douce quiétude, *le*

(1) L'Art Nouveau, Bing, rue de Provence, 22.

Menuisier, *le Miroir*, œuvres très différentes, se recommandent par d'identiques qualités. Avouons-le, nous aimons mieux les « figures » de M. Borchardt que ses paysages. Peut-être est-ce ignorance des sites qu'il a peints, des effets de ciel qui harmonisent les montagnes, les arbres et les eaux, en Saxe. — Nos impressionnistes nous ont habitués à des effets si doux, si bien dans nos yeux, si conformes à notre idéal que la transition semble peut-être brusque avec M. Félix Borchardt, en raison même de sa forte et indéniable personnalité qui a pu emprunter à la France une manière nouvelle d'exprimer, mais non une vision et des sensations factices.

CHARLES SAUNIER

Les Indépendants (1). — Voici le vrai Salon. Ici l'élan vers la beauté et la joie immédiatement saisit; ici le visiteur assiste à quelque chose d'édifiant, respectable, élevé, à la fois que de suprêmement vivant. Double impression qui, manifeste cette fois, fait ce « Salon » si différent de tous les autres, si authentiquement au-dessus; chapelle ni bazar, lumineusement c'est l'atelier studieux et aéré qui s'ouvre, emportant à même soi la rue et la campagne, la nature et la vie, et se hausse vers le musée. Le musée: certaines salles, telle par exemple celle où voisinent Cézanne, Toulouse-Lautrec, Luce et Signac, Van Rysselberghe et Maurice Denis, en dégagent par avance la dominatrice sérénité. Voilà décisivement signifiée la différence des résultats que procurent —, appliqués aux matières de l'art, — le suffrage, universel ourestreint, et les divers ménages de la foule avec l'autorité officielle ; — et l'association librement consentie, la sélection réciproque, la constitution spontanée d'une aristocratie. Car si tout le monde est admis ici, il fallut pour pénétrer renoncer les glorioles et les cupidités hâtives, et les servilités — médailles, grades, bourses, commandes, prompts achats, et bassesses envers l'acheteur, le revendeur, le folliculaire, le « maître » et le confrère, et l'État — peu en sont capables complètement — pour après quoi chacun s'anarchiquement grouper selon ses sympathies.

Oui, c'est déjà le musée : et l'on regrette Rodin, Gauguin, Monet, Henry de Groux, quelques autres, pour l'allégresse de voir sous l'espèce de toutes ses figures directrices, le complet résumé de l'art français actuel pris au moment où définitivement il effondre et le faux académisme et l'observation myope, pour instaurer un classicisme neuf, renouer et rénover l'éternelle tradition. Mais de ces vrais dieux le souffle circule dans les compositions de disciples, parfois trop soumis : ne remarque-t-on pas, outre plusieurs faux Carrière et pseudo Cézanne, un culte revenu pour Delacroix, et pour Théodore Rousseau, ce Delacroix du paysage? C'est bien un classicisme qui s'essaye ; l'insurrection logique, après avoir rompu les idoles, s'adonne à librement reconstruire le temple nécessaire, attendu. Voilà le sens de ce Salon des Indépendants.

(1) Grandes Serres de la Ville de Paris, Cours-la-Reine, — jusqu'au 5 mai.

On voit des œuvres baroques, enfantines ; peu : il les fallait, c'est l'éclat de vermillon ou de chrome qui relève le bouquet ; des ouvrages de qui la banalité sage conviendrait fort aux Salons de la « Nationale » ou des « Artistes français », ces frères moins ennemis qu'ils ne disent : il les fallait, c'est la tache grise qui assoupit les passages de ton. On voit les voyeurs et les suiveurs, gens trop habiles ; ils ne comptent à peine : c'est l'ombre portée. Mais on voit surtout, et c'est fait pour surprendre et ravir, une incroyable poussée vers la lumière et la vie. Que d'originalités qui se cherchent, s'égarent, se trouveront enfin ! que de recherches, de tâtonnements, de trébuchements et d'envols ! Voilà qui est édifiant, vénérable, émouvant. — Firmin Maglin, paysages pastoraux, si fort attendris qu'ils deviennent secs et pauvres ; Hazlédine, cet *Intérieur rustique* où le vieux et la vieille, silhouettes traversées par la trépidante lumière du grand soleil d'été, deviennent des vapeurs diffuses. Lacoste : ce village, au chapelet des maisons chétives sur le côteau s'égrenant ; l'accord du fleuve et du ciel, de la terre et de l'eau, des campagnes et de l'air, dans le côte-à-côte hardi de leurs éléments typiques : du Francis Jammes en peinture, dit André Gide ; parfois, pourrait-on ajouter, du Francis Jammes en musique. Tel lac dans les montagnes, de Ugo Bernasconi ; telle gravure de Roux Champion ; tel ruisseau signé Dutasta ; ou cette étude de Hugonnet, ou ce paysage de Mme Lucie Cousturier. Francis Jourdain : une maison isolée, close et recluse, funeste dans la nuit, aux étages tremblants qui semblent se soutenir par on ne sait quelle sombre magie. Meules de blé rongées par le soleil de fructidor : c'est Cariot. Et les grasses, les chaleureuses natures-mortes de Coppieters ! La peinture astringente et jusque grinçante, de Charles Guérin, indifférente, jamais. Un paysage de Léon Félix... Axël Tornemau fait découper en pleine pénombre, par la clarté atmosphérique, le profil aigu d'une femme à contre-jour jetée, et cela se délimite comme une silhouette de monument sous le ciel. Les aquarelles de Schutzenberger imagent des Alpes désolées, sourcilleuses, déchiquetées, éventrées de crevasses, perçues au travers de buées de neige et de brumes disloquant les perspectives, prenant l'aspect instable et trouble de montagnes qu'on verrait en rêve : sans doute bien plus les vraies Alpes que les compositions sages et froides d'à peu près tous les peintres alpins, Baud-Bovy compris... Les « gueules noires » taciturnes et souffreteuses de Delannoy... Edouard Diriks : un pin battu par une affreuse rafale de neige. Fluchaire, auprès de robustes et joyeuses natures-mortes, expose un buste de femme aux chairs lourdes, mais sensuellement vivaces, sur un fond qui est une trouvaille, près d'un écrin de quoi le bleu est dans son accord, une autre trouvaille... Noms presque au hasard tombant parmi cette foule d'efforcements, dont on passe malgré soi beaucoup. Il faut se ménager, voici l'émersion de personnalités tyranniques :

Alexis Mérodack-Jeaneau se fit remarquer par des figures féminines de qui l'expression de dureté comme bestiale et démoniaque s'encastrait dans la rétine à la façon d'un trait d'eau-forte ; il passe à des études d'espagnols, largement, rudement et richement peints, où tel profil

perdu (dans les *Exilés*) est d'absolue maîtrise; études qui ne relèvent ni de Manet ni de Zuloaga ; on sent quelque riche tempérament en évolution. De même Otto Hettner; lui, peint en statuaire et en sculpteur; statuaire par le sens de la belle ligne et du noble modelé, qui lui font donner aux bustes et aux académies le sens de statues sous le ciel ; sculpteur, sculpteur sur bois qui taillade, enlève, arrache ses tranches de couleur comme des copeaux sanglants; robuste et jusque brutale ou parfois lourde, cette peinture, âcre, rauque, incandescente, douloureuse, est despotiquement saine et juste. Par contre Émile Bernard, qui leurra tant d'enthousiasmes, représente un grand artiste qui aurait l'asthme; il ressemble vaguement à plusieurs, à Gauguin, à Manet, à d'autres, et jamais à lui-même. Son effort énorme qui égare la pompe de ses académies jusqu'aux religiosités de Saint-Sulpice (son *Saint-Longin*), le fait monter parfois jusqu'à ces *Femmes au bain* que peu en somme seraient assez solide peintre et dessinateur assez sûr pour camper ainsi : mais la science et le tempérament ne remplacent pas la personnalité.

Quel est le sens enfin de tant d'efforts aheurtés? Tous ces enfants perdus courent au hasard, et ils le sentent : vers quoi courent-ils? il possèdent presque tous la dextérité, l'ardeur et le talent : que leur manque-t-il, après quoi si visiblement ils tâtonnent ? La naïveté, « l'innocence acquise » (Jean Dolent) ; sortir de l'anecdote technique et de l'anecdote du sujet pour devenir les artisans qui simplement ajoutent un trait à l'immense arabesque de la nature, les artisans de son décor. Et c'est où victorieusement convergent, venus de routes diverses, les plus grands d'ici :

La santé sublime de Cézanne (que nous tentâmes ici même d'exprimer : « pétrie comme avec la terre végétale elle-même, elle en résume la toute-puissance formidablement placide ; autant qu'elle, elle est sereine avec emportement ») y rejoint l'art tragiquement morbide par quoi Toulouse-Lautrec enferme toute une humanité dans un paraphe.

Voici les néo-impressionnistes. Certes il leur manque, on se demande au juste quoi, mais quelque chose, le Mystère, sans doute, et la Naïveté, pour graviter à même le suprême décor... Si les impressionnistes furent parfois blafards et inconsistants, eux volontiers prennent la consistance grèle, la rigidité métallique; de Cross, les objets papillottent, les écarts de ton (justes, mais douloureusement justes, à la façon d'une suite de quintes) les écartèlent entre eux; mais, la chanson de cette robe violette, mais le vibrement de ces pins de Provence, la belle ascension vers l'arabesque, vers la belle ligne, vers un nouveau canon classique! Signac, ses marines, sa *Baie de Saint-Tropez*, sont le chant lyrique de la ligne et la couleur, l'hymme de la peinture pour elle-même; Van Rysselberghe est un ravissement de blondeurs onduleuses, où des corps de femmes voguent comme des vagues de neige ensoleillée; Luce (1), âpre, puissant, mordant, fait s'enfoncer dans la nuit mauve et or, les berges et les quais

(1) Une exposition de Maximilien Luce s'ouvre, le 16 avril, galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

de Paris, selon une géométrique eurythmie. — Roussel, simplificateur étrange, résume en tel pastel un bois, blanc et noir sous la neige, en une étoilée végétation de givre sur la croisée. — Ranson, lui, décorateur magique de l'exceptionnel, tire du rêve et du cauchemar l'agencement somptueux et maléfique de forêts démoniaques où grouillent les sorcières nues et les crapauds, et la pourpre des fleurs carnivores.

Et voici deux musiciens de la couleur. Bonnard, c'est de la tapisserie, un enchevêtrement de brins dont les tons, moelleux et chauds, se dégradent comme un accord arpégé : on ne sait de quoi c'est fait, et cela devient une musique, d'où jaillit, pizzicato de violon sous le trille d'une flûte, la svelte silhouette d'une jeune femme. Vuillard : sur un canevas de lin, gris, mat, et moiré à peine, des fils de laine assortie, brode des fleurs sur une robe pour les fées; discret et insistant, tiède, menu et profond, musique de chambre et presque parfum et tout dans la demi-teinte, cet art jamais vu encore, dégage une inoubliable harmonie.

Que tous ces gens sont forts (je n'ai point dit seulement : habiles)! Or voici, auprès, les inexperts, les ignorants, qui peignent, avec tant de candeur et de désir, ces touchantes horreurs, dont un écolier rougirait! Voici Henri Rousseau, le légendaire, le maître: s'il avait les dons du peintre et s'il savait dessiner, son ingénuité et son ardeur le feraient un homme de génie. Eh bien, ces instinctifs, ces malhabiles, ces dérisoires, ont ce qui manque à leurs admirables confrères : la foi et la naïveté.

Voici un torse de femme, signé Gardini : c'est raide, c'est blafard, c'est gauche ; écartez-vous de dix pas ; le plâtre devient marbre et chair, l'effacement de cette épaule droite et de ce sein devient adorable et auguste — un rien de plus, ce serait une toile de maître...

Vallotton et Maurice Denis ont senti cet abîme à franchir entre le simple et le sachant. Les toiles de Vallotton sont plus écrites que peintes : un gamin cruel qui serait un artiste de premier ordre et un psychologue implacable, a-t-il charbonné ces effigies hargneuses, ce père Hugo, bénisseur et gaga, qui « golgothe », ce Vigny constipé, ce Berlioz vieux beau de province, ce Verlaine aux yeux de Kalmouk, lubrique et mystique? C'est le suprême effort de l'intellectualité qui se hausse jusqu'à la naïveté diabolique. — Et voici le même effort, jusqu'à l'angélique naïveté : Maurice Denis, maternités qui sont des saintetés telles que les tracerait un enfant près d'accomplir sa première communion ; nimbées de gaucherie infantile et de virginales hésitations : suprême élan d'une science qui se sert d'elle-même pour s'oublier et se perdre dans le paradis des pauvres d'esprit, émaillé de fleurs et d'étoiles.

FAGUS

Neuvième Exposition de la Libre Esthétique à Bruxelles. — Le directeur des Expositions de la Libre Esthétique, M. Octave Maus, a su selon sa coutume, rassembler des œuvres de valeur précieuse. Bien qu'à Bruxelles l'ubiquité de l'art (monuments, musées) rende le goût difficile, nombre des toiles, sculptures ou gravures,

exposées dans les galeries de la Libre Esthéthique forcent une admiration qui devrait être épuisée. Citons les chevaux et bêtes à la charrette de Pierre Dupont, gravées aussi puissamment qu'un Albert Dürer et originales; citons par dessus tout les statuettes en bronze de Georges Minne : il y a une de ses figurines, accoudée, qui est plus grande qu'un sphinx. Mlle Anna Boch rend avec sûreté l'émotion des côtes de Bretagne. Jan Toorop fixe solidement dans ses portraits leur expression comme tatouée. Trois bons Vallotton : portraits de Dostoïeasky et de Baudelaire et une rue de Marseille. Un hommage pieux a réuni une abondante série de Lautrec, dont l'extraordinaire Blanchisseur et la Messaline. D'Eugène Laermans, des figures résignées qui vont droit devant elles comme vers un abattoir dans des paysages d'angoisse terrible. Des Gerhard Munthe, d'un fantastique septentrional : de tels cauchemars formeraient une convenable galerie de tableaux à quelque Han d'Islande. De beaux Constantin Meunier, dont le buste de Paul Janson. Des pastels de Peské et de K.-X. Roussel.

ALFRED JARRY

GESTES

Le guano est un bel oiseau.
MARK TWAIN.

De quelques animaux nuisibles : le Volant. — Le volant est un oiseau, remarquable par les pennes blanches, ou quelquefois de couleurs alternées, de sa queue, laquelle est de forme tronconique. Il offre un curieux exemple de transformisme, l'animal s'étant adapté aux engins primitivement créés pour sa capture, et les engins s'étant pareillement adaptés à l'animal. L'un ne peut plus se passer des autres. Ce qui devait servir à sa destruction l'a préservé. De tous temps, on a chassé les ramiers au moyen de filets tendus verticalement entre des arbres ou des mâts : il existe encore à Bagnères, près des Pyrénées, des *palombières*. Le volant a depuis tant de siècles donné de la tête dans les filets que les filets se sont mieux tendus, pour résister, et que sa tête s'est peu à peu atrophiée, durcie et renfoncée jusqu'à la naissance de la queue. Cette tête dure en est arrivée à rebondir sur les mailles sans dommage pour l'animal, lequel s'est même accoutumé à profiter du rebondissement — qui était à l'origine volontaire et le geste réflexe de sa fuite — et à ne plus connaître d'autre procédé de locomotion. Par ce non-usage de ses organes locomoteurs, le volant a perdu une grande partie de sa force musculaire ; en outre, comme il ne se déplaçait plus que par rebondissement — un peu à la manière de l'écureuil volant — il eût été d'un trop miraculeux hasard qu'un vol nombreux de volants eût été repoussé en même temps, avec un élan égal et dans la même direction, par les filets. Les passages collectifs des volants, comme on observe encore des migrations en commun de ramiers, ont disparu; et par une conséquence naturelle, le grand filet,

la palombière, s'est atrophié jusqu'à s'adapter aux dimensions d'un volant seul. L'animal et l'engin de sa capture sont le plus souvent, à l'époque actuelle, dans un état de torpeur curieuse; mais si on les met en contact réciproque, tous deux s'animent, et cette résurrection n'est pas un phénomène plus étrange que le réveil de certaines bactéries desséchées auxquelles on fournit de l'eau. Ce qui, cependant, doit attirer l'attention du naturaliste, ce sont certains écarts imprévus, à n'en pas douter spontanés, du volatile pour échapper au filet: il y a là certainement une réviviscence atavique, et peut-être un retour à des instincts sauvages.

Le Drapaud. — Il n'arrive plus fort souvent que l'on entende, au moins dans les villes et autres lieux civilisés, le cri : Au feu! Le promeneur paisible qui découvre un incendie se contente de briser une vitre disposée au sommet d'une colonnette de fonte : c'est le seul cas où il soit licite d'endommager un monument d'utilité publique. Il n'est pas prouvé que la rupture de ladite glace ait aucune corrélation avec l'extinction de l'incendie; mais c'est là un geste courtois, admis par les mœurs, recommandé par le savoir-vivre, comparable en tout à la politesse d'ôter son chapeau sur le passage d'un enterrement. Il est présumable, à ce propos, que cette dernière opération ne fut accomplie à l'origine que dans le dessein de mieux voir défiler le cortège funèbre, avec un crâne plus rafraîchi, et à la requête de spectateurs placés derrière, incommodés dans leur curiosité par la hauteur du couvre-chef. Quoi qu'il en soit, l'acte de réduire en mille morceaux le petit carreau de verre de l'avertisseur d'incendie n'est pas moins recommandable, ou, dans tous les cas, ne tire pas plus à conséquence.

Le cri : Au loup! peut également se cataloguer au nombre des vociférations disparues. Franc-Nohain infère hardiment, ce 9 avril, que les lieutenants de louveterie, sous prétexte d'avancement — nous aimons mieux croire : par adaptation au milieu, leurs fonctions ne s'exerçant plus sur des fauves, mais sur l'air du temps — deviennent capitaines aérostiers.

A signaler également la disparition imminente des cris : Au voleur, à l'assassin, etc. La police, avec un flair exquis ou le peuple, dans un beau zèle de lynchage, supprime incontinent les citoyens qui, par leurs actes ou par une supposition arbitraire d'autrui, offrent quelque prétexte à des interjections propres à troubler la quiétude publique. C'est ce qu'on appelle laver son lynchage au sein de sa famille. Les seules acclamations tolérées doivent être précédées de la mention : « Vive », afin de bien marquer que l'on s'exerce les poumons par pure hygiène au sujet d'un tel, mais sous la réserve expresse qu'il ne sera pas pour cela mis à mort.

Notons encore et surtout une vocifération remarquable par sa singularité, notons-la avant qu'elle ne rejoigne les espèces éteintes de vociférations. Il s'agit du cri : « Au drapaud! »

A n'en pas douter, et en ne faisant appel qu'au plus élémentaire bon

sens et à la plus grossière linguistique, ce cri a pour but de convoquer le plus grand nombre possible de courageux citoyens à l'extermination d'un ennemi commun. C'est dans cette intention que l'on profère les cris similaires : Au voleur, à l'assassin, au loup, au viol et au feu !

La chasse du drapaud nous paraît, telle qu'elle se pratique actuellement, le monopole d'une société, nombreuse d'ailleurs sans cesser d'être choisie et qui a su conserver — nous l'en félicitons — les pittoresques traditions et les éclatants costumes de l'ancienne vénerie. On se livre à ce sport cynégétique tant à pied qu'à cheval, les piqueurs ont des livrées d'azur par le haut et d'écarlate par le bas avec des boutons de métal partout. Des fanfares compliquées ont succéde au vétuste cor de chasse. Le fusil qui sert à abattre la bête est ingénieusement armé d'un épieu au bout.

Il ne nous a pas semblé qu'on se servît du trident, si commode pourtant pour l'extraction hors de leurs terriers du renard, du blaireau et autres bêtes puantes. Néanmoins, quelques piqueurs piquent, comme leur nom l'indique, au moyen de la lance.

Il nous a été donné, à la faveur d'un déguisement conforme, de nous immiscer pendant plusieurs mois parmi les fervents de ce sport. Sport relativement privé, dirons-nous, malgré la multitude des adeptes : en effet, dès qu'on a découvert le gîte d'un drapaud — la bête paraît avoir des goûts solitaires comme le phénix ou le sanglier, et il n'y en a guère qu'une dans le voisinage immédiat de chaque grande ville — dès qu'on a découvert son gite on l'enclôt incontinent de bonnes murailles, à peu près de même sorte que l'on agit pour les lièvres et les faisans des chasses présidentielles. La veille d'une grande battue, on nous confia le poste périlleux et honorable de la garde du drapaud : nous devions veiller à ce qu'il ne s'échappât point, et nous pûmes, non sans quelques frémissements bien naturels chez un chasseur, épier de près l'animal.

Le drapaud endormi dans sa bauge, d'après nos observations, se roule en boule à la façon du hérisson ; mais ses piquants sont disposés autrement ; à vrai dire il n'en porte qu'un, de couleur jaunâtre et métallique, dirigé le plus souvent vers le ciel : une sorte de corne. Son corps est cylindrique à l'instar de celui du serpent, mais peu flexible. Aussi notre comparaison du sommeil du drapaud avec celui du hérisson n'est-elle pas de tous points congrue. La vérité est qu'il replie, autour de ce corps rigide et reposant sur le sol par le bout de sa queue, des ailes membraneuses, ou plutôt une aile unique, aussi mince que celles de la chauve-souris, et trilobée, quant à sa couleur, dont le bariolage flatte l'œil presque autant que celui de certains escargots.

Il est assez fréquent que l'extrémité de la queue du drapaud se différencie en une excroissance singulière. Certains auteurs vont jusqu'à croire qu'il y a là un cas de parasitisme et deux individus distincts. Dans cette hypothèse hardie, le drapaud emprunterait le secours de l'autre animal, à la façon de certains mollusques, dans l'intérêt de sa propre ocomotion. Quelques natur alistes [illegible]

port *porc-drapaud* : ce serait en effet une sorte de porc-épic à piquant unique.

Le drapaud éveillé, à l'état sauvage et bien portant, se dresse habituellement sur son extrémité candale, sa corne pointant, son aile déployée dans le sens du vent, laissant flotter à son bord extrême des villosités ou des cils vibratiles jaunes. Dans cette attitude, son vol rend dans l'atmosphère un son de même hauteur et amplitude que celui des ailes de l'engoulevent ou drapaud-volant.

Quand l'animal a pris cette posture menaçante, l'un des piqueurs pousse un cri convenu : Au drapaud ! Ses subordonnés et ses collègues se rangent dans un ordre arrêté d'avance et dont nous ne comprenons pas l'utilité esthétique, puisque le premier et le dernier des susdits piqueurs se ressemblent trait pour trait, vu la similitude des livrées. Chacun saisit ses armes, se précipite sur le gibier, et, arrivé à portée, lui présente le bout du canon de son fusil spécial, que nous avons déjà décrit et qui est prolongé d'un épieu. Mais peu de sociétés cynégétiques sont assez riches pour sacrifier, en une seule chasse, la victime coûteuse d'un si haut sport. Après quelques simagrées, des rabatteurs mettent en fuite l'animal au moyen d'une musique barbare, pareille à celle qui sert à rappeler les essaims d'abeilles ou à inculquer aux ours les rudiments de la chorégraphie.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Gymnase : **L'Archiduc Paul,** de M. ABEL HERMANT. — *Porte-Saint-Martin* : M. COQUELIN dans **le Bourgeois gentilhomme.** — *Les Latins :* **La Mandragore,** de MACHIAVEL ; **Bilora,** de RUZZANTE.

Nous venons d'applaudir, au Gymnase, une nouvelle comédie de M. Abel Hermant : *l'Archiduc Paul.* Elle rappelle d'autres pièces du même auteur et continue même, après un long entr'acte, l'intrigue de celle qui fut le mieux accueillie : *la Carrière.* Comme les précédentes, elle est fine, distinguée, alerte, amusante et d'un ton particulier ; elle a un fond de gravité et une grande légèreté d'allures. On dirait d'une comédie déguisée en opérette. Pas tout à fait cependant et peut-être pas assez ; parfois un mot de quelque profondeur, un bref passage de répliques acérées, la situation d'une scène trahissent et révèlent la véritable identité. « C'est de l'opéra-bouffe ! », dit à certain moment un des personnages de la pièce. « Non, c'est du Shakespeare ! », lui répond-on. De même, sans cesse, la comédie de M. Hermant, avec son sujet, ses personnages, ses situations, oscille entre la réalité et la fantaisie, entre le drame et l'opérette, entre l'histoire et l'historiette. Cette indécision voulue est un charme ; elle est aussi un danger : parfois les plus frivoles s'arrêtent de rire ; et parfois aussi nous sommes gênés dans une émotion naissante.

Dans *la Carrière*, le mélange fut dosé avec sûreté et avec art. On a dit de *l'Archiduc Paul*, que c'était une pièce moins parfaite. Cela est difficile à reconnaître, car ce n'est pas la moindre qualité de M. Hermant

d'être avant tout un écrivain soigneux; on ne trouve jamais dans ses pièces de ces passages maladroits, de ces coins mal équarris, où notre attention se heurte parfois, dans les meilleures; mais il arrive que l'intérêt fuit tout à coup, doucement, on ne sait par où. Reconnaissons que la dernière œuvre fut écrite et composée non pas avec moins de soin, mais avec moins de bonheur. Il n'y a point de malfaçon dan l'exécution; le résultat est peut-être moins éclatant.

Aussi bien, ne nous apporte-t-elle point de surprise. Nous connaissions déjà le type de l'archiduc Paul qui en fait le principal intérêt; il se répète ici, plutôt qu'il ne se continue; il ne nous est point révélé sous d'autres aspects. Qu'importe! Il est charmant, bien vivant, humain, sincère, et plaisant, d'une jolie imagination ou d'une jolie observation.

Je crois qu'il existe ou qu'il a existé de tels princes. Ils veulent vivre, ils veulent aimer, ils veulent être des hommes quoiqu'ils soient des princes. « On n'est pas des princes », disent-ils; mais cette nouvelle et paradoxale déclaration des Droits de l'Homme ne suffit point. La naissance, la situation, l'atavisme créent et imposent une fatalité; et loin du trône, dans la vie bourgeoise qu'ils se voulurent, ils ne sont que des « déracinés ». On ne s'évade pas du trône. Voilà, je pense, ce que voulut montrer et ce que réussit, en effet, à montrer avec un art très sûr et très persuasif, avec infiniment de grâce, d'esprit, avec une ironie qui n'est point du tout exclusive de sensibilité, M. Abel Hermant. Jadis, s'il m'en souvient bien, il tenta dans *le Faubourg*, un effort de démonstration analogue. Et, personnage point arbitraire ni falot, comique, avec un fond de tristesse et d'amertume aisément perceptible, l'archiduc Paul réussit tout à fait à nous émouvoir.

Je n'en dirais pas autant des autres personnages, l'évêque Laumonnier, la comtesse d'Eschenbach, l'interprête Alfred, et même l'écuyère Lisbeth, tous un peu vaguement mais plaisamment silhouettés et sentant un peu trop le recueil de la *Vie Parisienne*. Cela importe peu. Car leur superfluité même aide à faire ressortir la très profonde vérité du personnage principal. Vérité psychologique et même vérité historique. Oserai-je dire qu'une opérette telle que *la Grande-Duchesse de Gerolstein* me paraît offrir plus de vérité profonde, qu'une pièce telle par exemple que *le 14 Juillet*. Cette dernière ne se préoccupe, en effet, que de nous présenter un assemblage de faits *vraisemblables* — car comment pourrait-on reconstituer un fait dans son absolue intégralité? — l'autre, sous son apparence parodique, nous fait toucher de très près, un fond de sentiments *vrais*, artificiellement et à dessein grossis ou dénaturés, mais parfaitement reconnaissables.

Rien n'égale l'irrespect d'observation de M. Hermant, car c'est l'irrespect d'un homme naturellement porté au respect, qui s'est donné la peine d'être minutieux, et raille bien ce qu'il connaît bien, d'une raillerie non préméditée et instinctive *a priori*, mais réfléchie et souvent profonde en sa philosophie. Mais raille-t-il? Le ton est d'une modération presque féroce, la plaisanterie sournoise, même en son pire éclat d'impertinence.

M. Hermant excelle à cette ironie à la fois vive, douce et polie. Elle est un des plus sûrs agréments de son œuvre. Mais peut-être, à la longue, paraît-elle un peu monotone. Et ce joli écrivain qui a toujours mis tant de coquetterie à cacher sa force — il en a : relisez *le Cavalier Miserey* — sous une grâce, se diminue par là.

Le grand comédien qu'est M. Huguenet a complété la création qu'il avait déjà faite dans *la Carrière*. De voix, de gestes, d'accent, il est d'une sincérité et d'une humanité prodigieuses. On ne peut faire mieux. M. Matrat est fin, Mme Maurel, plaisante. M. Noizeux a pittoresquement dessiné la silhouette du vieil empereur. M. Galipaux obtint son succès habituel d'exubérance. Et il convient de féliciter Mme Darcourt du soin délicat et de l'art accompli avec lesquels elle composa son rôle.

Il faut voir M. Coquelin dans *le Bourgeois Gentilhomme*. Il y est d'une supériorité admirable et presque définitive. Son métier si sûr et sa rouerie de comédien expérimenté — et trop expérimenté parfois — ne l'empêchent pas d'exprimer, avec une sincérité et une naïveté presque touchantes de paraître si candides, les plus grosses et les plus fines nuances du caractère de M. Jourdain. Il se garde de la caricature et joue « humain », pas trop malin. C'est fort beau.

Aux Latins, j'avoue n'avoir point goûté tout le temps la *Mandragore* de Machiavel, spectacle ou se plut cependant, dit-on, le pape Léon X. — cela ne nous suffit pas — ; mais quelques moments de cette facétie un peu grossière parurent divertissants. Le *Bilora* de Ruzzante, rude et poignante farce, non sans amertume, n'est pas du tout dépourvu d'intérêt.

Je tiens à signaler deux acteurs peu connus qui méritèrent leur succès : MM. Dechamp et Buisson. Et il faut féliciter les Latins de leur intelligente initiative qui nous valut ce spectacle de « curiosités » littéraires.

André Picard

LES LIVRES

Gabriel Mourey : **Des hommes devant la nature et la vie** (Ollendorff). — Recueil d'études écrites pour le *Studio* par le sagace directeur de sa partie française, ce volume n'emporte pas comme son aîné (*les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur*, m. éd.) de sens polémique : Rodin, Helleu, Le Sidaner, Steinlen, Claus, Renouard, Cottet, Alexander, Raffaelli, Thaulow, La Touche, Baertsoen, Aman Jean, Lepère : l'occasion, l'actualité assemblèrent une liste qu'on ne peut tenir pour close. Pourtant, les opinions fort arrêtées du critique s'y manifestent dès le titre, lequel élimine et les « artistes de l'âme », et les fervents de la nature toute seule (sans intervention intellectuelle ou ordonnatrice d'un interprète). En effet, pas un impressionniste avéré. Si Raffaelli, Claus, Thaulow figurent, qui à eux s'apparient, l'auteur explique, plaide les circonstances atténuantes, et, s'appuyant sur Delacroix, insiste sur

la faculté « indispensable de raisonner ses impressions, de les éprouver aussi profondément que possible, et de ne jamais se contenter, pour les traduire, de cet à-peu-près qui suffit à tant de paysagistes contemporains, de ces quelques touches d'un pinceau habile qui réussissent parfois à duper, où l'on découvre de la profondeur, lorsqu'il n'y a trop souvent, hélas ! que de l'impuissance ! » Évidemment, M. G. Mourey se pose en réactionnaire... en réacteur, rectifierait-il : a-t-il raison ? les récentes œuvres de Claude Monet : que ne peut se dispenser de produire, habilement impartiale, sa prochaine série, fortifieraient du moins singulièrement sa thèse par l'exemple en elles d'une si émouvante évolution.

Philippe Zilcken : **Souvenirs** (Floury). — Peintre et dilettante, Hollandais qui écrit en français, l'auteur — aquafortiste, aussi — par l'union, par l'emploi heureux de ces dons divers et de ces procédés, réalise, esquisses poussées ou toiles légères, des « transpositions d'art » dont une, en exemple est purement exquise, laquelle décrit un hiver néerlandais avec sa « belle glace vierge, transparente, sur laquelle on glisse sans effort, tout entier à ses jouissances, seul avec de rares oiseaux frileux, martins-pêcheurs rayant le ciel bleu tendre d'un éclair bleu-azur, merles effrayés au cri brusque, corneilles au vol inégal, lourd, comme ivre... et, sous soi, les poissons qui fuient, luisants, argentés... » — et donne l'impression, presque surnaturelle à force d'acuité et de délicatesse dans la sensation, de ces aquarelles japonaises : « faites avec rien », « tout y est ».

Valentin Mandelstamm : **Le Lévite d'Éphraïm** (Éditions de la Revue d'Art dramatique).

Pour canevas, le fameux et candidement féroce épisode de la Bible. « La femme du lévite l'abandonne (pourquoi ? le texte se tait) ; elle se réfugie chez son père ; le lévite, *quatre mois* après vient la chercher ; elle le suit. Ils font étape chez un hospitalier vieillard ; les gens de l'endroit assaillent le logis, voulant... violenter le voyageur ; l'hôte parlemente, leur livre en échange la femme du lévite et sa propre fille ; ils usent d'elles ; l'épouse en meurt (de la vierge, le Livre ne s'occupe pas) ; le lévite découpe en morceaux le corps, envoie chacun à l'une des tribus d'Israël... »

De ce double drame (fuite de l'épouse, attaque d'un logis), ressort la religion de l'hospitalité propre à tous les anciens, et surtout le mépris de la femme particulier aux anciens Juifs. L'auteur retient le dernier point : il suppose au lévite de grands et ambitieux desseins de domination, auxquels il sacrifie successivement le corps, puis la vie de celle où il ne voit qu'un instrument bon à briser dès qu'il se tourne en obstacle. Idée initiale, donc : la femme, et généralement tout objet extérieur, a, pour l'homme qu'un vaste but obsède, le rôle rien que de moyen méprisable ; idée forte, mais brutale ici, presque repoussante, sans doute justement parce que l'auteur, voyant l'écueil, modernise son héros : dépouillé de la naïve barbarie biblique, il incline vers le type contemporain de « l'ambitieux sans scrupule » ; pour être sauvage légitimement, il est bon de ne point raisonner sa sauvagerie... Nous souli-

gnons le « quatre mois » du texte : l'auteur, les réduit à un jour ; ce lui facilite de substituer le drame qu'il veut à celui que le texte sous-entend... mais qui était plus fort peut-être, en tout cas, plus simple, plus naturel, plus humainement vrai.

Laurent Tailhade : **La Touffe de sauge** (La Plume). — Dans ce poétique florilège de proses, abondante presque autant que la plante arômée qui lui donna son nom, l'ortie darde ses cuisantes lancéoles. Il est une pièce des *Châtiments* où l'on voit Victor Hugo qui vainement veut un soir rafraîchir sa fièvre de vaincu dans un errement par la grève de Guernesey : partout l'accompagne la vision de républicains qu'un « meurtre juridique » vient de faire martyrs ; et quand l'apaisante lune, comme par apitoiement enfin se dévoile :

Je regardais rouler cette tête coupée...

Laurent Tailhade est monté à cette exaspération désolée que finit par inculquer à tout cœur un peu haut l'indigne farce qu'image toute société actuelle, et cela que par surcroît elle le contraigne d'y jouer un personnage. Il a sa pitié pourtant, mais cette pitié ne va qu'aux cœurs forts ; c'est une piété à Louise Michel « la grande sœur des pauvres » : si héroïque devant le conseil de guerre, aux frères anarchistes morts l'arme à la main : aux héros des bons combats malheureux. Et sans geste protecteur : le même salut d'égal à égal qu'il adresse à Mirbeau son en quelque sorte frère d'armes, à Zola, à Ibsen, à tous les « ennemis du peuple ». Car le peuple, il le méprise — nous voulons dire : la plèbe la Foule, ce qui décerne à « François Coppée 38 millions de raisons d'être fier et attendri », la multitude, « la plèbe carnivore, toujours pour le tyran, civil ou militaire, dont elle escompte les largesses ». Cet anarchiste qui écrit « un siècle qui meurt *de roture et de lâcheté* » s'atteste donc le plus absolu des aristocrates ; y a-t-il contradiction ? non pas, l'anarchisme est en effet la révolte de l'individu contre le despotisme de la collectivité, « congrégation des pleutres » à quoi le clairvoyant Émile Henry dédia ses un peu rudes avis au lecteur. Émile de Saint-Auban, dans son livre *l'Idée sociale au Théâtre* écrit : L'anarchiste est un aristocrate qui s'ignore. Laurent Tailhade est un anarchiste qui se connaît.

Émile de St-Auban : **L'Idée sociale au Théâtre** (Stock). — A l'enquête Huret, Mirbeau, voici treize ans, répondit : « Le roman de demain sera social ». Et le théâtre ! Pendant que les fils du fils Dumas découpent, tel Brieux, le code en scènes de drame (parlementaires!), les amuseurs, en scènes de vaudeville, les socialistes signalent — besogne aisée ! — les manques de l'édifice, se forgent un droit à s'en emparer, tâtent entre ses brèches laquelle les introduira : Veyrin, Gohier ; les anarchistes, Mirbeau, aidés des vieux-régime, Curel, sapent ; le poète et le philosophe travaillent à l'édifice de demain : Faramond — : L'effort dramatique retrace la péripétie sociale, et l'auteur polémiste n'a pas de mal, de la critique de celui-là à tirer l'analyse de celle-ci. Que des

sectes, déduit-il ; ce qui menace le cléricalisme chrétien, c'est un autre cléricalisme, protestant ou socialiste : jacobin. Et il cite : « Il ne peut y avoir de presse indépendante le jour ou il y a une organisation centrale de socialisme... L'indépendance des élus doit disparaître tout entière : ils n'appartiennent même plus à leurs électeurs, mais au prolétariat (*Guesde*)». L'anarchiste définit juste, donc, l'État moderne, un avatar jacobin de la royauté, le marxisme, la caricature de l'État, avec la bassesse en plus. « Il faut que le prolétariat proclame les Droits de la paresse, se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, fainéanter, bombancer le reste de la journée : *Lafargue*, pamphlets socialistes ». Cléricalisme partout, édifice pourri : l'anarchiste sape à bon droit ; sous es ruines il retrouvera l'immuable assise : catholicisme patriarcal, royauté fédérative, autorité libérale ; aristocrate qui s'ignore, il restaurera la tradition : amour et foi ; y dressera, avec l'apport moderne (science, activité), la nouvelle église. La fille légitime du catholicisme et de la vieille royauté n'est pas plus le cléricalisme actuel, socialisme douceâtre, que le protestantisme, socialisme féroce, c'est l'anarchie, et, exprime en somme l'auteur : l'anarchisme est une religion. Et ce livre, écrit par l'avocat légitimiste qui défendit Jean Grave, se pose lui-même en brûlant témoignage de la non pas alliance, mais fatale transmission de pouvoirs qu'il prédit.

Camille Chabert : **Poèmes transcrits en Proses** (chez l'auteur). — Trivial, brutal, attendri soudain, passant des fureurs aux pleurs avec la spontanéité ingénue de l'enfant ou du sauvage, extasié comme un sauvage par le choc retentissant des mots, la tapageuse verroterie des images, ses proses, vers mis bout à bout par artifice typographique, où la rime éclate avec la justification rien que sonore, mais sonore éperdument d'un truculent bout-rimé (on sent qu'il a écrit n'importe quoi pourvu que cela rimât très fort), il leur procure ainsi un aspect bellement barbare, bellement hagard, qui souvent emporte le suffrage, ainsi que toute violence quand sans restriction ni calcul elle s'étale jusqu'à l'impudeur candide. Telle cette pièce de *Belphégor :* « Belphégor ! au Phallus si puissant que la Femme de Syrie Le préfère à Celui de son Époux pour parfaire l'Œuvre nuptial, trouvé réjouissant ! Seigneur Ane ! tandis que Triomphant, Tu entrais dans Babylone, sur l'aire préparée en Ton honneur, pour y faire Ton crottin et donner de l'olifant !... »

Aurel : **Sans halte** (La Plume). — Une femme là s'analyse dans un grand besoin de sincérité : c'est s'attester mieux que femme. Chez son sexe en effet, la franchise, comme la pudeur dont elle représente un aspect, est comme elle une vertu acquise. Les sensations et les pensers dont avec une joie grave Aurel travaille à débrouiller l'écheveau d'or ne peuvent émaner que d'une âme de qualité ; et recherchant bravement la femme en elle presque toujours, dame elle se révèle toujours. Rien de cette plate caricature de la virilité, pas même hermaphrodisme : eunuquat, cet impersonnel, désexué, impudique et jusque repoussant faux ton d'auteur qui décèle immanquablement la roture féminine, ou fémi-

niste. Ni provocante ni pédante ; une coquetterie volontiers et parfois du précieux; mais la dangereuse casuistique de l'euphémisme où s'achève aisément l'art exquis des nuances (« tout dire sans dire ») s'arrête ici au seuil des subtilités : ces jeux d'esprit, ces jeux innocents de l'esprit; jeux de mains, jeux de vilains, et elle c'est une dame, et la coquetterie chez les personnes de goût demeure le parfum de la pudeur.

Un premier pas elle hasarde, puis se ratiocine, et ne se donnant jamais entière, se fait toujours désirer : on ne la suppose point autre part qu'en un salon et c'est peut-être bien là en effet que les femmes sont le plus femmes et le mieux. Pourtant, le mot propre à propos est une grande force : il faut être si sûre de soi pour se mettre absolument nue : Phryné — ou lady Godiva — qui furent dames, aussi. C'est pour l'écrivain comme pour la femme la plus grande des forces : car c'est en même temps la pudeur suprême.

Barria : **Méthode d'articulation** (Eitel). — Ce qui fait tant de Français se persuadant « bien élevés » orner leur diction de *j'sais pas* et de *gnia*, *pa'ha dire* est bien moins la paresse, l'inexercice de leur bouche à résoudre telles ou telles associations phonétiques (à la vérité ardues et nombreuses dans le parler français), que l'envahissement du parler français par la trivialité. Et l'auteur tombe au défaut commun de ceux qui paraphrasent la leçon donnée par Molière au *Bourgeois gentilhomme*, en accumulant les *.risuachizu.. gâchèseja.. clugládlaglèdlegladloglidluglaflâglê..* (il y a des croches avec et il faut solfier ! en mesure! et sans reprendre haleine!) : les fameux casse-langue des enfants, *la chasse au chat sauvage*, *ces six chasseurs se sachant chassés*, formeraient aussi bien la prononciation que ces laborieux instruments de supplice... ou déformeraient : quelques semaines d'un tel traitement doivent douer le patient de l'horrible martelage et qui ne fait pas grâce d'une liaison mais abrutit l'accentuation logique, celui, parbleu, du Conservatoire : *Evvangerre rataliye râkab hejjezabell* (ne cherchez pas : Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

Félicien Fagus

Jules Troubat : **Essais critiques** (Calmann Lévy). — M. J. Troubat n'a point la sagesse, l'esprit analytique et l'honnête érudition de son maître Sainte-Beuve. Mais il se dépense en ironies agressives, en affirmations dogmatiques, en synthèses rapides où il consent de juger des périodes de l'histoire littéraire contemporaine sur un ton de souveraineté indulgente, de grandeur excédée qui ne laisse pas d'être souvent pitoyable.

Ces *Essais critiques*, recueil d'articles publiés çà et là sur les êtres et les faits auxquels l'actualité accorde un lustre passager, rassemblent les individus et les événements les plus disparates.

De courtes études dont Vadier, Hoche, Saint-Just, la Terreur et le Comité de Salut public font tous les frais, nous laisseraient croire tout d'abord que M. Troubat se borne aux paysages sévères de l'histoire natio-

nale pour y témoigner de sa finesse critique, de l'ampleur et de la variété de ses jugements sagaces. Grossière méprise : M. Troubat, pour nous surprendre par la diversité générique de ses connaissances, nous entretient de Charles Monselet et de Champfleury, de plusieurs autres médiocres tombés aujourd'hui en poussière, de P. Lebrun, de B. Saint-Hilaire, de Sainte-Beuve, Hector Malot, M. Du Camp, Zola, Jules Verne, des Bouillons Duval, de la Géographie du Rhône, de l'Affaire Dreyfus et de mille autres choses plus mirifiques encore. On a presque envie d'admirer l'aisance avec laquelle il prodigue ses commentaires éloquents sur les matières les plus reculées du savoir humain.

PAUL-LOUIS GARNIER

TH. BENTZON : **Questions américaines** (Hachette). — Si nous laissons de coté le *Conseil international des femmes*, œuvre de spécialiste, et l'*Armée anglaise peinte par Kipling*, dont la documentation nous paraît reposer trop exclusivement sur les romans et nouvelles du « banjo-poet », au détriment des admirables *Barrack-Room Ballads*, — nous découvrons, entre les études qui composent toute la première partie du volume, un lien très vivant et qui n'est autre que l'âme américaine. — La figure calme et rude de Hamlin Garland, le *Radical de la prairie*, éclaire violemment les ingrates contrées de l'Ouest américain où les pâturages herbus disparaîtront bientôt devant le labeur acharné de fermiers pauvres à perpétuité, labeur immédiatement mis à profit par « l'impitoyable exploitation industrielle » des faiseurs de trusts. Et puis, voici des vierges grandies par la pensée libératrice qui les anime et à l'adoration de qui se vouent, avec pureté, des hommes forts et qui combattent pour que l'avenir soit plus juste et plus clément. Venus du paradis terrestre qu'est la Louisiane, voci les livres de G. W. Cable et de miss King qui tentent de faire sentimentalement échec au livre fameux et... sentimental de mistress Beecher Stowe. Voici les *Récits du Kansas*, de W. A. White. En présentant au public français quelques œuvres qu'il ignorait encore, l'auteur donne une idée très suffisante de ce qu'est l'Amérique — à cette heure.

HENRY VERNOT

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES : Charles Montagne. — *Duel de Sexes;* Société d'éditions scientifiques et littéraires, 3 fr. 50. — Champol : *Cas de conscience;* Plon, 3 fr. 50. — H. Sienkiewicz : *Cette troisième* (traduction de C. de Latour); Editions du Carnet, 3 fr. 50. — Paul Tissayre Ananké : *Le Cafard;* Vanier, 1 fr. 50. — Antonin Reschal : *Le Journal d'un Amant;* Offenstadt, 3 fr. 50. — Jacques Fréhel : *Le Cabaret des Larmes;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Lorrain : *Princesses d'ivoire et d'ivresse;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Claude Ferval : *L'Autre Amour;* Calamnn Lévy, 3 fr. 50. — Marco Praga : *La Petite Blonde* (traduction d'Albert Lécuyer); Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Fernand-Lafargue : *L'Hostie;* Flammarion, 3 fr. 50. — Paul Clésio : *Cours de jeunes filles;* Plon, 3 fr. 50. — Charles Foley : *Au téléphone* (couverture de Jeanniot); Juven, 3 fr. 50. — Emmanuel Delbousquet : *Le Mazareith;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Sébastien Voirol : *Sèr de Sèrandib;* Librairie Molière, 2 fr. — Jean d'Estray : *Viellir;* Edition de la Revue Libre. — L. Minart : *Le Président Chabre;* Juven. 2 fr.

POÈMES. — Raymond Crussard : *Les Heures;* Wolff, 3 fr. 50. — Francis Jammes : *Le Triomphe de la Vie* (1900-1901); Mercure de France. 3 fr. 50. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Litanies et Petits Etats d'âme;* Perrin. — Emile Blémont : *Les Litanies de Victor Hugo;* Lemerre, 0 fr. 75. — C. Fabre; *Grande Kabylie;* Vanier, 2 fr. 50. — Alphonse Carrare : *Pensées d'Automne;* Vanier, 2 fr. 50. — Marquis de Thuisy : *Détresses humaines;* Ollendorff, 3 fr. 50.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Léon Tolstoy : *Carnet du soldat* (traduit du russe par J. W. Bienstock); Stock, 0 fr. 50. — J. Ernest-Charles : *Waldeck-Rousseau*; Éditions de la Revue Bleue. — Jacques Prolo : *La Caverne antisémite*; P. Fort, 1 fr. — Jules Delvaille : *L'Université de demain*; Cornély, 1 fr. — M. H. Weil : *Le prince Eugène et Murat* (tome III), Fontenoing. — Odysse Richemont : *Le Toit rural;* Société d'éditions scientifiques, 2 fr. — Jacques Rude : *Contes à Catulle;* Société d'éditions scientifiques et littéraires, 3 fr 50. — B. Guinaudeau : *Le chanoine Moïse*; Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — D. Horrent : *La pensée de Victor Hugo;* Weissenbruch — Dr Ph. Maréchal : *L'évolution de l'opinion publique sur les Courses de Taureaux* (préface de Léon Cléry); Charles. — Wilhelm von Pressel : *Les chemins de fer en Turquie d'Asie*; Zurich, Orell Füssli. — Léon Bollack : *Vers la Langue internationale;* Aux Bureaux de La Revue.

SCIENCES ET PHILOSOPHIE. — Félix Le Dantec : *L'Hérédité* (conférence faite à la Sorbonne le 23 janvier 1902); Éditions de la Revue Scientifique

ART ET CRITIQUE. — Charles Saunier : *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire; Reprises et abandons des alliés en 1815, leurs conséquences sur les musées de l'Europe* (avec douze planches hors texte); Librairie Renouard, H. Laurens, 5 fr. — *Le premier Livre des cachets, marques et monogrammes* dessinés par Georges Auriol; Librairie Centrale des Beaux-Arts. — Fernand Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis*; Librairies et imprimeries réunies.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Lorenz Vendramin : *High Life;* Muenchen, Albert Langen. — Lewis Einstein: *The Italian Renaissance in England;* New York, Macmillan, 7 fr. 50, Antonio Vismara : *Emanuele Swedenborg;* Milano, Cogliati 1 fr. — *A, Digit of the Moon,* a hindoo love story translated from the original ms. by F. W. Bain; London, James Parker, 5 fr.

Le Gérant: P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14828

Table

du tome XXVII

A. : Les Livres 234
Peter Altenberg : *Révolutionnaire* (trad. Henry Vernot) 168
Claude Anet : *Dessins de K. X. Roussel* 62
— *François Vernay, peintre lyonnais* 134
Guillaume Apollinaire : *L'Hérésiarque* 444
A. N. Apoukhtine : *Le Journal de Pavlik Dolsky* 561
Michel Arnauld : Les Livres 72, 156, 313, 392, 470, 550
Julien Benda : Les Livres 78
Jacques Boulenger : Les Livres 159, 315
Fernand Caussy : *D'une lignée de conteurs galants* 604
Paul Chenay : D'un cahier sur Victor Hugo 346
Romain Coolus : *Dames* 185
— *M. Santos-Dumont à Monte-Carlo* 306
— *Fœtes en fête* 465
Edmond Cousturier : Les Livres 477
Henri Dagan : *La Femme ouvrière* 241
Dan-Léon et Edgar Jégut : *Enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle.* Réponses de Georges Ancey, Lucie Delarue-Mardrus, Georges Eekhoud, Enrico Ferri, Judith Gautier, Max Nordau, Papus, Emilia Pardo-Bazan, Péladan, Albert Réville, Clémence Royer, Emile Zola 369
François Daveillans : Notes politiques et sociales 138, 222, 450, 536
Lucie Delarue-Mardrus : *Poèmes* 407
Robert Dieudonné : Les Livres 236
Robert Dreyfus : Les Livres 77, 157. 398, 474
G. Dubois-Desaulle : *Aux Joyeux* 294
Jules Durand : *La Traite au Tonkin et en Nouvelle-Calédonie* 200
Théodore Duret : *Le Nationalisme* 481
Félicien Fagus : Gazette d'Art :
Collège d'Esthétique moderne 64
Durio, Bocquet, Maillol 65
Diverses expositions 225
Luce 303
Théo van Rysselberghe 386
Les Bourses de voyage 463
Société Nouvelle de Peintres 545
Paysages de Cézanne 546
Les Indépendants 623
— Les Livres 78, 239, 478, 560, 632
Paul-Louis Garnier : Les Livres 237, 476, 636
Urbain Gohier : *La Farce militaire* 81
Daniel Halévy : *Georg Brandes et la Démocratie* 456
L. B. Hanappier : Les Livres 240
Nicolette Hennique : *Vulcanales* 499
Charles-Henry Hirsch : *Le Brelan de la Maréchale* 5

Jules Hoche : *La Maison d'Auteuil*..... 493
Alfred Jarry : Gestes :
Barnum..... 66
Juno Salmo au Nouveau Cirque..... 146
Balistique de la Danse..... 147
Hippomobilisme..... 149
Liane de Pougy aux Folies-Bergère..... 229
Le Tir dans Paris..... 229
Hanging..... 231
Battre les Femmes..... 304
Anthropophagie..... 386
L'Abolition de la peine de mort..... 463
La Mi-Carême..... 465
Le Guet-apens de M. Timbre..... 547
De quelques animaux nuisibles..... 627, 628
— Les Livres..... 233, 314, 317, 400, 473
Gustave Kahn : *De Tartufe à Ces Messieurs*..... 37
— *Victor Hugo et la Critique*..... 338
Tristan Klingsor : *Schahrazade*..... 32
Henri Lasvignes : *Une Loi d'assurance militaire*..... 401
— *L'Assemblée Constituante et la Conscription*..... 587
Félix Le Dantec : *Immatériel et Inconnaissable*..... 321
— *M. Brunetière est plein d'espoir*..... 439
Maxime Leroy : Notes politiques et sociales..... 139, 452
Paul Louis : Notes politiques et sociales.. 57, 140, 223, 383, 384, 454, 542
Lou-tsine-hane : Un Poème..... 611
J.-C. Mardrus, trad. : *Zein Al-Mawassif*..... 102
Charles-Louis Philippe : Faits divers..... 59, 143, 308
André Picard : Les Théâtres..... 68, 150, 231, 310, 388, 467, 548, 630
H. Roorda van Eysinga : *La Notion du Parfait dans l'Enseignement*. 523
Charles Saunier : Gazette d'art :
Dessins de Fantin-Latour..... 63
Monet, Pissarro, Sisley..... 385
Le Droit d'entrée dans les Musées..... 460
Georges Jeanniot..... 462
René Binet, Marie Bermond..... 544
Hayet, Borchardt..... 621, 622
— Les Livres..... 79, 400
E. Séménoff : *Gorky, agitateur*..... 617
Tchen-che-ty : Un poème..... 610
Léon Tolstoy : *Quarante ans*..... 489
Mark Twain : *A la dure*, roman..... 19, 121, 209, 284, 356, 420, 502, 612
Alexandre Ular : *Lao-tse le Nietzschéen*..... 161
— *Une Intrigue obscure*..... 277
Eugène Vernon : *Danse en plein vent*..... 273
— *Le Champ de l'Analyse*..... 413
Yvonne Vernon : *Spleens*..... 189
W. : *Prussiens et Polonais*..... 537

VIGNETTES

Paul Signac : *Culs-de-lampe*..... 160, 638
Félix Vallotton : *Gorky*,..... 73
François Vernay : Dessins..... 134, 135, 137